N° 1. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc JUILLET 1907.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

De l'Identité des Esprits

(Suite) (1)

Les écrivains religieux dont je parlais dans le dernier numéro, posent en principe que les esprits désincarnés ont le pouvoir de prendre connaissance de tout ce qui se passe sur la terre. Ces critiques s'imaginent que rien ne peut être caché aux intelligences qui vivent dans l'au-delà, et qu'il serait possible à un défunt quelconque par exemple, de fouiller dans les archives des mairies pour prendre connaissance des documents qui y sont contenus, comme pourrait le faire un homme vivant auquel on permettrait de se livrer à ces recherches. C'est là une erreur absolue; car l'expérience nous indique que si certains esprits possèdent la faculté de voir dans l'obscurité complète, ou de lire des mots et des phrases dans des livres fermés, ce pouvoir n'appartient pas au même degré à tous les désincarnés. Les observateurs qui ont étudié cette question, tels qu'Allan Kardec, Aksakof ou Stainton Mosès sont formels sur ce point, j'en donnerai des preuves tout à l'heure. Mais il s'agit dès maintenant de dissiper un malentendu possible.

Il est bien exact que la faculté de voir, de prendre connaissance du monde extérieur, appartient exclusivement à l'âme. *Pendant l'incarnation*, la vue s'exerce au moyen de l'appareil nerveux qui se compose de l'œil, des nerfs qui relient cet appareil aux couches corticales (chiasma, bandelettes, couches optiques, etc.), et enfin d'une partie localisée des hémisphères où se produisent la sensation et la perception. Le concours de tous ces éléments et leur intégrité fonctionnelle sont nécessaires pour que le phénomène de la vision s'opère. Extérieurement, un excitant spécial de la rétine est indispensable : c'est la lumière.

Deux phénomènes contraires établissent que la vision n'est pas exclusivement le résultat du mécanisme physiologique. Il est d'observation courante que, souvent, lorsque l'on est distrait ou préoccupé, on ne voit pas les objets qui se trouvent sous nos yeux. L'image de ces objets arrive cependant bien jusqu'au centre interne

(1) Voir le nº de juin, p. 705.

de la vision. L'ébranlement nerveux, et son enregistrement, sont produits comme d'habitude, mais l'âme n'en est pas avertie, parce que son *attention* est concentrée sur ses pensées, de sorte qu'elle ne transforme pas la sensation en perception, comme elle le fait ordinairement. Le second phénomène qui établit indiscutablement que la faculté de voir n'appartient pas au corps matériel, est celui de la clairvoyance. D'innombrables exemples réunis par les magnétiseurs et par les savants de la *Société de Recherches psychiques* ont mis hors de doute que certains individus, pendant le sommeil ordinaire ou provoqué, et même à l'état de veille, peuvent voir des scènes qui se passent au loin, et cela malgré la distance, qui est souvent considérable, et en dépit de l'obscurité de la nuit et des obstacles interposés.

Il est clair, qu'ici, l'appareil visuel n'est pas utilisé, et que si l'âme prend connaissance du monde extérieur, c'est par d'autres voies qu'à l'ordinaire. Mais il existe bien des degrés dans ce pouvoir. La double vue n'est pas uniforme ; elle présente des lacunes et des inégalités considérables ; tantôt elle semble supérieure à la vision normale comme netteté de perception, tandis que, dans d'autres cas, il semble que le sujet ne perçoit que vaguement certains objets sans voir les autres, et n'arrive pas à les décrire nettement. Il faut lire les cas cités par Lafontaine, Charpignon, Despines, Husson, etc., pour bien apprécier ces différences. De même le mémoire de Mme Sidgwick sur la clairvoyance nous fait assister à une lucidité parfaite des sujets dans certaines circonstances, alors que, dans d'autres cas, il n'existe qu'une vue d'ensemble, sans perception des détails. Ce pouvoir est variable aussi chez le même individu. Nous ne faisons encore que soupçonner à quelles causes il faut attribuer ces différences. Mais ce qu'il est important pour nous de signaler, c'est que si l'on s'en réfère aux faits constatés, l'affirmation que la clairvoyance d'un sujet lui permettrait de prendre connaissance de tout ce qui se passe ici-bas dans des régions éloignées, est tout à fait fantaisiste ; non seulement parce qu'il faut des conditions spéciales pour que cette vue supérieure s'exerce, mais aussi parce qu'il est indispensable qu'elle soit provoquée, soit par une action télépathique, soit par une puissante émotion du sujet lui-même.

Soit, dira-t-on, pendant la vie la clairvoyance est un fait excessi-

vement rare et peut même être envisagé comme très exceptionnel, mais si c'est une propriété de l'esprit, comme celui-ci après la mort ne possède plus d'appareil oculaire, il faut que cette faculté, d'anormale devienne ordinaire, si vous admettez que l'âme puisse encore se rendre compte de ce qui se passe dans le monde matériel. Sans aucun doute, il en est ainsi ; mais il faut spécifier qu'il existe encore des degrés dans l'acuité de cette clairvoyance, et que tel esprit qui verra dans une chambre éclairée les personnes qui s'y trouvent, les distinguera moins bien dans l'obscurité, tandis que d'autres, comme dans les séances de matérialisations, semblent voir aussi bien dans les ténèbres qu'en plein jour, témoins les attouchements délicats qu'ils font subir, ou les transports d'objets qu'ils exécutent avec tant d'aisance, sans causer d'accidents. Notons encore que si certains esprits ont le pouvoir de lire dans des livres fermés, à des endroits indiqués, comme le font également des sujets magnétiques, il en est d'autres qui se déclarent incapables d'accomplir ces prouesses ; c'est pourquoi l'affirmation générale qu'un esprit, par le seul fait qu'il est désincarné, pourrait voir tout ce qui se passe ici-bas, ou prendre connaissance de documents écrits ou imprimés quelconques, est tout à fait erronée.

Je vais citer des exemples qui appuieront mes conclusions. Voici tout d'abord quelques expériences d'Aksakof qui méritent de retenir l'attention :

Dans cet ordre d'idées (la clairvoyance des intelligences qui se manifestent) j'ai fait quelques expériences fort intéressantes. Il y a de cela dix ans, j'ai assisté à une série de séances médianimiques, organisées dans un cercle strictement intime qui se composait de ma belle-sœur, dame âgée, mon beau-fils et moi-même. Notre but était d'obtenir non des phénomènes physiques, que j'avais souvent eu l'occasion de voir, mais des manifestations intellectuelles, pour les étudier à fond. Dans la circonstance, tout soupçon de supercherie était écarté de prime abord ; nous employâmes par conséquent un mode d'expérimentation tout primitif et qui a réussi dans un grand nombre de cas : un alphabet imprimé est collé sur un morceau de carton ; une petite latte pointue, d'un côté, est placée sur le carton, servant d'index ; les expérimentateurs posent leurs mains dessus, et elle se met en mouvement, indiquant les lettres. Mes deux parents en question n'avaient encore jamais fait l'épreuve de leur médiumnité. C'était leur coup d'essai. Je les installai à la table, me demandant si cette séance pouvait donner des résultats quelconques. Ils se trouvèrent avoir des facultés médianimiques marquées. Au début, il y eut des

inclinaisons de la table, et c'est par ce moyen que nous furent indiquées les lettres de l'alphabet que l'un de nous récitait. Ce procédé nous parut trop long, et nous eûmes recours à l'autre moyen. Quant à moi, je ne possède pas la moindre médiumnité, et mon concours se résumait à inscrire, à une autre table, les lettres que l'on me dictait.

Ces séances donnèrent des résultats très intéressants. Elles étaient instituées dans le but d'établir dans quelle mesure les « communications » pouvaient être attribuées à notre action personnelle inconsciente,et si elles sont de nature à nous forcer d'admettre l'existence d'un agent extérieur, intelligent. Il nous arrivait de recevoir des messages incohérents ; parfois nos efforts étaient tout à fait stériles, mais d'autres fois nous obtenions des manifestations remarquables. J'ai publié quelques-unes de ces communications dans mon journal *Psychiche Studien* sous le titre : *Enigmes philologiques par voie médianimique.*

A cette place, je citerai un fait que l'on pourrait appeler une énigme psycho-physiologique. De temps à autre, il nous arrivait des communications tout à fait distinctes de celles que nous recevions habituellement, tant pour la teneur que pour le style et l'orthographe. Notre correspondant mystérieux se mit bientôt à simplifier singulièrement l'orthographe russe, ne tenant pas compte des doubles consonnes, etc. Malgré toutes nos questions, il refusait de se faire connaître, ne donnait pas son nom, et accueillait ironiquement les efforts que je faisais pour chercher à définir l'individualité de cette intelligence qui se manifestait à nous ; mais il se prêtait néanmoins aux expériences que je proposais.

Voici le dialogue qui s'établit entre nous à une séance le 10 mars 1882: « Nous voyez-vous ? Oui. — Voyez vous aussi les lettres de l'alphabet ? — Oui. — Avec vos yeux ou avec les nôtres ? — Avec les deux. — Et, si les médiums fermaient les yeux, pourriez-vous voir les lettres ? — Oui, cela importe peu ; c'est un peu plus difficile. — Avez-vous un organe spécial de la vue ? »

A ce moment, les *médiums ferment les yeux* ;la latte fait des mouvements que je suis attentivement sans toucher à la table, et elle indique correctement cette réponse :

— Nous l'avons.

— Est-ce un organe corporel ?...

Les médiums *ferment de nouveau les yeux* ; la latte indique une série de lettres avec lesquelles je n'arrive pas à former un mot quelconque ; l'alphabet était placé à l'envers pour moi ; j'allai de l'autre côté de la table et demandai que le mot fût répété ; la latte fit exactement *les mêmes mouvements*, mais je ne réussis toujours pas à composer un mot. Alors je priai les médiums d'ouvrir les yeux et demandai à mon interlocuteur d'épeler encore une fois le même mot. La latte indique le mot *certainement.*

La confusion avait été causée par ce fait que la latte s'était précédemment arrêtée à une lettre voisine. Il arrive souvent, à ces sortes de

séances, que la latte n'avance pas jusqu'à la lettre voulue ; un fait analogue peut également avoir lieu quand les lettres sont indiquées au moyen de coup frappés par les pieds de la table.

De nombreuses expériences de ce genre ont été faites par le professeur Robert Hare, qui en parle dans son livre ; il avait construit des instruments de telle manière que le médium ne pouvait voir l'alphabet. Moi-même, à mes premières séances de spriritisme, j'opérai de la même façon : au milieu d'une communication faite au moyen d'un alphabet de carton posé sur la table, j'enlevai l'alphabet, et je le tins très haut, à la hauteur de mes yeux, continuant à indiquer les lettres, de telle sorte que seul je pouvais les voir ; néanmoins la communication se poursuivait. J'ai récemment trouvé le récit d'une expérience semblable dans le Vol. XI. de *la Société de Recherches psychiques* p. 221. Pour plus de précautions, on avait — lorsque les yeux du médium furent bandés, — fait usage d'un autre alphabet, que le médium n'avait pas vu auparavant et dont les lettres étaient dispersées sans aucun ordre. *Le résultat fut le même.*

Dans tous ces cas, il y a pourtant des *yeux qui voient*, les yeux des assistants. On pourrait donc supposer que le médium opère par transmission télépathique inconsciente des lettres que voient les assistants ; mais cette supposition n'est pas juste, car les assistants ne voient que l'ensemble de l'alphabet, et leur attention ne se porte sur *une lettre*, que lorsqu'elle est déjà indiquée par le médium ; en supposant un instant que la communication émane d'une façon inconsciente de la cervelle de l'un des assistants, lettre par lettre, il n'y aurait eu de la part du médium qu'une lecture de pensée ; il aurait répété ces lettres, mais cela ne l'aurait pas aidé à trouver et à indiquer ces lettres sur l'alphabet imprimé ; en tout cas, un certain degré de claivoyance est cependant nécessaire ; dans mon expérience, par exemple, je ne regardais l'alphabet que lorsque la latte s'arrêtait sur une lettre.

Je poursuis le récit des expériences que je fis, en les organisant de façon à exclure *toute participation possible des yeux de qui que ce soit.* Je saisis la première occasion qui se présenta, pour faire aboutir mes investigations. A une séance qui eut lieu le 28 avril, je dis à mon interlocuteur :

— Diverses questions et des doutes naissent au sujet de votre faculté de voir. Vous avez dit que vous pouviez voir, que vous n'avez pas besoin de l'organe visuel de qui que ce soit ; or, le premier essai fut assez satisfaisant, mais à la seconde expérience, alors même que l'un des médiums tenait les yeux ouverts, vous n'avez pas pu lire l'alphabet. Je serais bien désireux de constater votre faculté de vision indépendante et vous propose cette expérience : Je prendrai au hasard quelques pièces de monnaie sans les regarder et les mettrai derrière la chaise de l'un des médiums. Pourrez-vous m'en indiquer le nombre ?

— Bandez-leur les yeux, j'essayerai. — Qu'essayerez-vous précisé ment ? — D'indiquer les lettres.

Les yeux du médiums sont bandés ; je suis les indications de la plan

chette et inscris les lettres. Nous obtenons quelques phrases en langue russe, toujours d'une singulière orthographe, après quoi je dis :

« C'est assez bien réussi, mais il faut organiser l'expérience de telle façon que personne ne puisse voir l'objet de l'expérience. Je reviens donc à ma proposition avec des pièces de monnaie placès derrière une chaise. Pourrez-vous les voir ?

— *C'est plus difficile.*

Nous tentons l'expérience, et trois fois de suite, elle donne un mauvais résultat.

— C'est étrange, observais-je, vous voyez les lettres sur la table et vous ne pouvez voir les pièces déposées derrière la chaise !

— *L'espace qui sépare les médiums est celui qui m'est le plus favorable ;* bandez-leur les yeux et mettez vos monnaies sur la table.

Je couvris les yeux des médiums d'un large bandeau descendant jusqu'au bout du nez ; fermant moi-même les yeux, je pris dans ma bourse plusieurs pièces de monnaie et, sans les compter, je les posai sur le rebord extrême du carton, où les lettres étaient marquées, puis je me couvris les yeux de manière à ne voir que l'alphabet. La planchette se mit en mouvement, et, comme je ne pouvais saisir le mot indiqué, je déposai une brochure sur les monnaies, et alors nous ouvrimes tous les yeux.

— Parlez maintenant, dis-je.

— Six.

J'enlevai la brochure. « Six » nous écriâmes-nous tous d'une seule voix. Mais ensuite nous remarquâmes qu'il y avait en réalité sept pièces, car deux pièces de dix Kopecks étaient superposées ; j'avais posé les monnaies avec précipitation sur la table afin de ne pas les compter involontairement, et c'est ainsi que l'erreur s'était produite à cause de la disposition même des pièces.

Je renouvelai l'expérience. Cette fois toutes les indications de la planchette furent exactes.

— Disposez-les mieux (Je passe la main sur les pièces afin de les séparer).

— De nouveau, six.

Nous regardons, c'est exact. Je veux recommencer aussitôt, mais la planchette dit cette phrase :

— Mettez-les sur une feuille de papier blanc.

Je bande les yeux des médiums, je place les monnaies sur une feuille de papier, sans les regarder, et demande :

— Les ai je bien disposées cette fois ?

— C'est bien. Il y en a sept.

Notre curiosité s'était accrue. Nous regardons, le chiffre était encore exact.

— Mettez la montre, dit notre interlocuteur.

Je pris sur ma table une petite pendule-réveil et la placai sur la table

où étaient les médiums, mais en la tournant de telle sorte que personne ne pouvait voir les aiguilles.

— Je voudrais une montre de poche. Placez-la horizontalement.

Je conclus qu'il fallait placer la pendule avec les aiguilles en haut. Je bandai donc de nouveau les yeux des médiums et plaçai la pendule horizontalement sans la regarder, bien entendu.

Après un quart de minute, la planchette indique :

— Six heures moins cinq minutes.

Nous regardons ; c'est exact et en même temps pas exact, car l'aiguille du réveil marquait six et l'aiguille des minutes et l'aiguille des secondes étaient superposées à onze ; au premier coup d'œil, cela semblait être six heures moins cinq minutes.

Essayons maintenant la montre de poche, comme vous en avez manifesté le désir.

— Mettez la sur le papier.

Après avoir agi comme précédemment on épela :

— Onze heures et quatre minutes.

Nous regardons : il était onze heures *cinq* minutes.

— Donc, lorsque vous avez regardé la montre, il était onze heures et quatre minutes, et une minute fut employée pour la dictée ?

— Oui, maintenant mettez de la monnaie, j'additionnerai ; ce sera la fin, *car je suis fatigué.*

Je bandai les yeux des médiums et posai sur la feuille de papier plusieurs pièces de monnaie sans les regarder ; la planchette indiqua.

— Un rouble d'argent.

Nous regardons. L'addition était parfaite ; il y avait quatre pièces de 15 kopecks, une de 20 et 2 de dix.

Le même interlocuteur revient le 5 mai et je lui dis :

J'ai à vous poser deux questions relatives à nos expériences avec les pièces de monnaie : 1° Vous nous avez dit que vous voyiez par vous-même, que vous avez votre organe visuel ; néanmoins, il faut conclure de nos expériences que vous êtes soumis à certaines conditions dépendant de nous. 2° Quelles sont ces conditions ?

Sur la première question, j'ai dit que je voyais moi-même; j'ai dit aussi : Autre chose est de voir pour moi et de voir pour vous transmettre ce que je vois ; nos perceptions *y compris celle de la vue*, sont indépendantes des sens, (1) — et par cela même — elles en sont qualitativement et quantitativement différentes. Pour en faire part, une certaine assimilation ou communion est nécessaire. Sur la seconde question : Le sphère de mon activité, dans mes rapports avec vous, est certainement limitée ; si je veux

(1) Voir dans *Le livre des Esprits* d'Allan Kardec et dans sa *Genèse*, des affirmations identiques provenant d'un grand nombre de centres spirites, indépendants les uns des autres. Voir, également, ce que Hodgon a écrit sur la perception des événements terrestres par l'esprit de G. Pelham.

entrer en communion externe avec vous, le meilleur moyen est de profiter du médium ; autour de lui, il y a pour ainsi dire son atmosphère, la partie la plus spiritualisée de chacun [ce que G. Pelham appelle *La lumière*] c'est donc l'étendue même de cette atmosphère qui est la condition de mon activité, et c'est elle qui en détermine la limite ; cette atmosphère doit être continue. C'est une périphérie.

— Ainsi votre vue dépend des conditions médianimiques ?

— Aucunement. Qu'en savez-vous? Tant que je vous *vois à ma manière et pour moi*; je n'ai besoin de rien, d'aucun concours, c'est clair ; mais, dès que je veux non seulement voir entièrement, comme vous voyez, à votre manière, mais encore vous dire ce que je vois, c'est autre chose.

Les réponses de notre interlocuteur, ont dit, Aksakof, un profond sens philosophique. S'il appartient véritablement au mondes des *noumènes*, d'où il voit les choses de notre monde, non comme elles se présentent à nous, mais comme elles sont en elles-mêmes, il doit par conséquent, les voir à *sa façon*. Mais dès qu'il est obligé de les voir à *notre façon*, il doit entrer dans le monde des *phénomènes* et se soumettre aux conditions de notre organisation ; car telle est l'organisation, telle est l'idée que nous nous faisons du monde.

— Encore une question : Pourquoi avez-vous demandé que la monnaie soit posée sur une feuille de papier blanc ?

— Ceci est subjectif ; ne vous arrive-t-il pas aussi, parfois, de penser qu'ainsi vous verrez mieux ? Chez nous, cela se produit plus fréquemment.

En relisant cette explication je m'aperçois maintenant qu'elle a trait au moment où les pièces de monnaie se trouvaient derrière l'une des personnes présentes ; c'est probablement aussi pourquoi on nous demanda de placer la montre horizontalement, le cadran en haut ; autrement le corps de l'objet aurait masqué les aiguilles. Et cependant les paupières des médiums, ainsi que le mouchoir qui leur recouvrait les yeux, masquaient tout de même les pièces de monnaie, l'alphabet et la montre ; ils constituaient « une périphérie » ; pourquoi donc ces remparts ne présentaient ils aucun obstacle ? Je n'eus pas, alors, la pensée d'en demander l'éclaircissement.

En somme, il ressort de ces expériences que l'intelligence qui se manifestait a vu, *humainement*, car elle a fait les mêmes erreurs qu'aurait pu commettre un homme ordinaire, dans les expériences des pièces de monnaie et de la montre. Elle a vu deux pièces exactement superposées comme une seule, et s'est trompée aussi en prenant l'aiguille du cadran pour l'aiguille des heures. Cette vision a donc présenté les mêmes défauts qu'un appareil visuel ordinaire. La demande de mettre la montre à plat, le cadran en l'air,

indique aussi que la vision n'aurait pu se faire à travers le métal de l'appareil, ce qui vient aussi à l'appui du caractère terrestre de cette vision, bien que les yeux des assistants n'y fussent pour rien. C'est un exemple de cette limitation du pouvoir visuel des esprits, au moins lorsqu'il s'exerce dans le domaine matériel, qui doit nous rendre suspectes les généralisations hâtives de ceux qui prétendent faire une règle générale de quelques cas particuliers.

Nous verrons, en effet, que dans d'autres expériences, des mots ou des phrases cachés par des obstacles matériels ont pu être indiqués exactement, mais là encore, tous les communicants ne sont pas capables de faire ces lectures, qui exigent des pouvoirs particuliers de la part de ceux qui les réussissent.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Lettre à Madame B...

à l'occasion de la mort de sa fille.

Madame ;

Une grande douleur vous accable.

Votre fille est partie pour la vraie patrie.

Ne pleurez pas, elle est auprès de vous et vous entoure de sa protection et de son amour.

Ne pleurez pas. Le cercueil, dont la vue tord toutes les fibres du cœur, n'enferme que sa dépouille charnelle qui redescend à son origine terrestre. Mais Elle, son *moi*, le *moi* spirituel, a fait retour à sa source divine.

Ne pleurez pas ; vous la faites souffrir et retardez son évolution.

De la sphère lumineuse où elle se trouvait elle ne vous perdait pas de vue. Votre chagrin l'a attirée vers vous et, du haut des cieux où elle était allée chercher le repos loin des tribulations humaines, elle est revenue sur la Terre pour sécher vos larmes et vous soutenir.

Dans le silence de la nuit, alors que tout est calme autour de vous, Madame, recueillez-vous. Que votre pensée se porte, attentive et confiante, vers votre enfant et vous entendrez comme une voix extérieure vous encourager au calme et à la résignation.

C'est votre enfant qui parle à votre âme.

Ecoutez la, Madame, cette voix d'outre-tombe. C'est l'accent ému d'une fille aimante qui murmure aux oreilles de sa mère des paroles fortifiantes et consolatrices.

Ecoutez bien ; elle vous dit :

« Ma mère chérie ; c'est moi, ta fille. De l'espace où Dieu m'avait appe-
« lée, ta douleur m'a ramenée à tes côtés, laissant la félicité céleste pour
« tarir tes larmes et calmer ta souffrance.

« je viens te dire aussi, ma mère, que la souffrance, vaillamment sup-
« portée, conduit à la victoire ; et, tu le sais, il n'y a pas de victoire sans
« combat ; comme il ne peut y avoir de récompense céleste sans la lutte
« avec soi-même, sans résignation et la soumission aux décrets divins.

« Ta souffrance, mère chérie, est une plume de plus poussée à tes ailes
« pour te faire plus rapidement atteindre le prix dû au courage et à la
« foi.

« Ne pleure pas, ma mère, mon heure avait sonné ; rien n'aurait pu
« me retenir ici-bas.

« Ecoute-moi. Je viens t'apporter la patience, le calme et la certitude
« du revoir.

« N'oublie pas, ô ma mère, que tes larmes et ton manque de courage
« sont une révolte contre Dieu et le destin, qui nous éloignera pour
« longtemps l'une de l'autre.

« Laisse le passé dans l'oubli, et ne songe qu'à l'avenir qui doit, si tu
« y travailles, nous réunir dans le bonheur.

« A ton retour dans l'Espace un rideau noir, que ta vue ne pourra
« percer, se dressera entre nous si tu ne sais pas supporter courageuse-
« ment l'épreuve de cette séparation momentanée.

« Le voudrais-tu, ma mère chérie ? Le bonheur avec ta fille, dans
« l'Ether éblouissant et éternellement harmonieux ne vaut-il pas un effort,
« dis, mère ? Courage donc, ma mère.

« Je ne te dis pas adieu, car je reste auprès de toi afin de te fortifier
« jusqu'au jour de la délivrance. »

Oui, Madame ; écoutez-la et croyez-la.

Alors, quand l'heure solennelle viendra clore vos paupières, votre enfant sera à votre chevet pour recueillir votre dernier soupir. Alors vous prenant dans ses bras, elle vous transportera dans l'infini ; là où l'on ne pleure plus, où l'on ne souffre plus, mais où tout est joies et délices.

Unies dans un même sentiment d'amour, la main dans la main, vous traverserez l'Univers ; et dans vos courses vertigineuses à travers l'archipel céleste, vous baignant dans l'azur et vous abreuvant des splendeurs de la création, vous vous arrêterez sur l'une de ces îles fécondes où, au contact de son humanité perfectionnée, vous achèverez votre purification.

Quelques fois, Madame, dans vos promenades à travers les champs de l'infini, non plus à pas comptés mais avec la vitesse de la pensée, des plaintes vous arriveront jusque dans les profondeurs de l'Espace. Elles viendront de la Terre. Alors, émues, toutes les deux, à ces appels de la souffrance vous reviendrez sur notre minuscule planète, en missionnaires d'amour, inspirer, aux malheureux qui doutent, l'espoir du ciel.

Vous tarirez les larmes, relèverez les courages abattus, donnerez l'espérance aux désespérés et la foi aux athées.

Votre mission terminée vous reprendrez, enlacées l'une à l'autre, votre vol vers les régions supérieures apporter votre appoint au travail collectif ; car tout Esprit, quelle que soit la catégorie à laquelle il appartient, doit collaborer à la grande œuvre du Créateur.

Non, ne pleurons pas nos morts ; ne pleurons pas les heureux de l'Espace.

Je serais bien satisfait, Madame, si vous avez pu, dans ces lignes, trouver la consolation et un baume pour votre âme affligée.

Quant à nous, pauvres incarnés sur une planète inférieure, redoublons notre courage et nos forces pour gravir moins péniblement le rude sentier de la vie ! et attendons, avec patience et résignation, le jour où il nous sera permis d'aller rejoindre, dans le céleste séjour, nos chers disparus.

Adieu ! Madame, et espérez.

HENRI TIVOLLIER.

Marseille, Juin 1907.

P. S. Le calme et la force de la foi que je voudrais faire pénétrer en vous, Madame, je les ai entendus, dans diverses séances spirites, dictés par des enfants venant consoler leurs parents désolés. Et si je ne reproduis pas *textuellement* ici leurs paroles, le sens est le même.

J'ajoute que j'ai toujours vu ces conseils, venus d'outre-tombe, porter leur fruit.

Je prie Dieu, Madame, qu'il en soit de même pour vous.

H. T.

Thérapeutique

Chacun de nous est entouré d'une aura fluidique qui est soit le rayonnement de notre corps astral, soit un dégagement de notre système nerveux, soit un mélange de ces deux irradiations. En tout cas quelque chose nous enveloppe qui, sortant de nous, reste lié à nous, et ce quelque chose est une force. Or tout remède est une énergie et toute énergie a une puissance médicante quelconque. Le magnétisme humain, l'électricité, la lumière, le radium sont curatifs. Pourquoi donc notre propre aura ne serait-elle pas, elle aussi, capable de nous rendre de réels services thérapeutiques ?

L'admettre est d'autant moins déraisonnable qu'elle est comme

la frange de notre périsprit ou de notre système nerveux et que système nerveux et périsprit entretiennent, c'est-à-dire réparent incessamment, la vitalité sans cesse attaquée de notre organisme. (1) La vis médicatrix naturae se manifeste par eux d'une façon permanente. Rien n'empêche qu'elle se manifeste également par l'aura qui les prolonge. Mais comment obtenir de l'aura son précieux concours dans la guérison de nos maux ? Suffit-il de l'exiger ? C'est ce qu'affirme un de mes amis, pourtant peu crédule de sa nature. Il conte qu'en rappelant à lui son aura, en la faisant, en quelque sorte rentrer en lui par un mouvement de la périphérie au centre, il parvient à calmer les douleurs nerveuses qu'il ressent à la tête ou ailleurs, à dissiper partiellement des fatigues, à faciliter des digestions pénibles. Il n'est pas dupe, dit-il, de son imagination, car, chaque fois qu'il opère ce rappel, cette « repénétration » fluidique, il éprouve au point de son corps où il s'efforce d'attirer le reflux de l'aura, une très distincte impression de fraîcheur, et l'on sait que l'impression de froid ou de frais est significative de maint phénomène psychique.

Mon ami s'abuse-t-il, est-il victime d'autosuggestions et de réactions nerveuses qui déterminent des troubles circulatoires superficiels et causent de curieuses sensations de fraîcheur, rien n'est moins impossible. Il serait alors clair que sa foi serait le seul médecin des légères mésaventures physiologiques dont il est poursuivi. Quoi qu'il en soit, sa théorie de la Repénétration Astrale ne me semble pas absurde ; j'ai pensé qu'il était intéressant de l'exposer à la critique et à la recherche. Je la crois surtout valable pour les personnes très nerveuses chez lesquelles doit se produire comme une dilatation, une expansion fluidique et par conséquent un affaiblissement du corps physique, affaiblissement auquel il peut être remédié par une reconcentration astrale méthodique et persévérante. Chimère, niaiserie... Qui sait ? Vérifions.

F. BERTAL.

(1) Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que nous assistons dans les sciences de matérialisations à la reconstitution temporaire, il est vrai, *mais complète* de l'ancien corps physique que l'esprit avait sur la terre. Des expériences comme celle de M. Magnin, que nous avons rapportée dans notre dernier numéro, montrent que la restauration de certaines parties de l'organisme est même possible ici-bas.

(*N. d. l. r.*)

A la Recherche de la Force Psychique

La réalité des phénomènes spirites n'est plus niée aujourd'hui par personne, à l'exception de M. Haeckel, qui ne voit dans le spiritisme qu'une supercherie plus ou moins grossière et dans les médiums que de rusés escamoteurs. (*Les Enigmes de l'Univers*, p. 350).

Si quelqu'un, ne tenant pas compte des nombreux ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur ce sujet, voulait suivre l'oracle du Monisme dans la voie négative, nous l'engagerions à lire la série d'articles qui vient de publier M. Camille Flammarion dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) sur les *forces naturelles inconnues*. On y trouve rassemblé un grand nombre de faits si rigoureusement contrôlés qu'il n'est guère possible d'en contester l'authenticité et la réalité.

Nous pouvons donc considérer enfin, sans commettre le crime de lèse-majesté envers la science, comme faits certains que les tables et autres objets se meuvent avec ou sans contact humain, en opposition avec la loi de la pesanteur ; que les tables parlent ; que certaines personnes dites *médiums* écrivent automatiquement, c'est-à-dire sans le vouloir et même sans le savoir, des choses plus ou moins intéressantes, banales et même triviales, si l'on y tient ; qu'en présence de ces médiums et dans des conditions plus ou moins bien déterminées et faciles à établir, peuvent arriver des *apports*, se former des *matérialisations*, c'est-à-dire des têtes, des bustes, des membres humains et même des corps entiers ; lesquels corps peuvent être vus et touchés par les personnes présentes, peuvent laisser leur empreinte sur la farine ou dans la paraffine, peuvent même être photographiées.

Reste maintenant à trouver l'explication de ces faits ainsi que de plusieurs autres non moins extraordinaires, qu'il est superflu d'énumérer.

*
* *

Ces phénomènes se produisant dans des conditions contraires aux lois naturelles que la science croit connaître parce qu'elle les a baptisées, on ne peut faire autrement que de les attribuer à des causes ou forces inconnues.

Quelles peuvent être ces forces ? Sont-elles en nous ou hors de nous ? Au dessus, au-dessous ou à côté ?

On a déjà proposé un grand nombre de forces — ou plutôt de *mots*, car nous ne connaissons pas plus la force que la matière, — on a attribué à diverses causes les phénomènes en question.

Les catholiques ont vu, ou cru voir, le démon dans cette affaire, mais ils ne l'ont pas montré aux autres et eux-mêmes commencent à ne l'y plus voir, à n'être plus aussi affirmatifs que par le passé.

Les hypothèses des savants sont en nombre infini. Les rappeler et les discuter toutes, serait impossible, il y en a trop, et, d'ailleurs, inutile, car, au fond, elles se ramènent à peu près toutes aux mêmes principes.

L'hypothèse de la *force psychique* paraît être la plus en vogue pour le moment. M. Crookes a adopté cette hypothèse en 1871. M. Flammarion l'avait proposée dès 1865.

Cherchons donc ce qu'il y a derrière ce mot, quelle est la nature de cette force psychique, qui produit, dit-on, tous les phénomènes spirites.

D'après ses inventeurs, cette force émane de l'homme. On ne nous dit pas précisément si elle dérive du corps ou de l'âme, mais ceci n'a pas d'importance pour les savants, puisque, selon eux, le corps et l'âme ne font qu'un.

Un fait certain est que cette force n'est pas ordinaire au point de vue physique.

M. Lombroso a vu, sous son influence, une grosse armoire se diriger vers lui. Elle ressemblait, dit-il, à un gros pachyderme qui se disposait à nous attaquer comme poussée par quelqu'un. Ce quelqu'un était une simple femme, Eusapia Paladino.

M. Flammarion nous cite un fait encore plus merveilleux ; « Un piano pesant plus de 300 kilogrammes se soulève de ses deux pieds antérieurs, et l'on constate que son poids varie. La force dont il est animé provient du voisinage d'un enfant de 11 ans ! »

Et M. Flammarion s'empresse d'ajouter : « Mais ce n'est pas la volonté consciente de cet enfant qui agit. »

Nous nous en doutions bien un peu, mais qu'est ce donc ? C'est une force naturelle inconnue, c'est la force psychique.

Quel dommage, pour nous et pour eux, que les déménageurs n'aient pas une pareille force à leur service et au nôtre.

Nous voyons du moins, par ces faits et par beaucoup d'autres semblables, dont les savants reconnaissent enfin la réalité, que la force psychique ne paraît pas se comporter comme les autres forces naturelles.

Celles-ci ne fonctionnent jamais sans déperdition, sans déchet; elles diminuent en se transformant. Il faut beaucoup de charbon pour obtenir peu de vapeur ou peu de gaz. Pour entretenir la vie, la force vitale, il faut beaucoup d'aliments dont la plus grande partie se convertit en *excreta* inertes.

Arrivés à la force psychique, tout devient inverse. Nous aurions cru qu'elle ne s'extériorisait qu'en très petite quantité et en proportion, chez les diverses personnes, de ce qu'ils en possèdent en eux-mêmes, de sorte que les plus forts et les mieux portants en émettraient le plus.

Pas du tout. Non seulement la force se multiplie en s'extériorisant, mais, les savants eux-mêmes le proclament, les malades, les hystériques, les enfants, sont les plus puissants médiums, les plus grands producteurs de force psychique.

D'où peuvent-ils bien la tirer ? Quand on admet un pareil miracle, est-on bien venu à nier la multiplication des pains et des poissons en Judée et l'intervention des âmes des morts en spiritisme.

*
* *

La force psychique ne se borne pas à faire des tours d'athlètes, comme nous venons d'en citer. Elle manifeste de l'intelligence et de la volonté. S'il n'en était pas ainsi elle ne mériterait pas son épithète. Elle tient des discours dans un langage conventionnel ; elle se livre à des actes qui dénotent de l'intelligence, de la volonté et de l'esprit de contradiction ; c'est elle qui dirige les expériences, dit ce qu'il faut faire, comment s'y prendre ; et les résultats obtenus viennent confirmer ses indications.

Comment les phénomènes intellectuels du spiritisme démontrent-ils que la force psychique en est la cause, et comment la force psychique produit-elle ces phénomènes ?

Les médiums, dit M. Flammarion, médium lui-même, ne nous disent rien qui ne soit connu des assistants. Les pages astronomiques, écrites par M. Flammarion sous la prétendue dictée de Galilée, ne lui ont rien appris.

« Je ne tardai pas à en conclure qu'elles n'étaient que l'écho de

ce que je savais, et que Galilée n'y était pour rien. C'était là comme une sorte de rêve éveillé. D'ailleurs, ma main s'arrêtait lorsque je pensais à d'autres sujets. »

M. Flammarion ne se rendant pas compte s'il dort ou s'il est éveillé! Cela me fait rêver, moi aussi.

Non seulement les esprits ne nous apprennent rien, ni sur notre monde, ni sur le leur, mais ils ne nous disent jamais que des choses assez vulgaires, tout à fait banales, ou impertinentes ou même indécentes. Quelle conclusion doit-on tirer de ces faits?

« Nous sommes donc certainement là en présence d'une force inconnue qui provient des personnes présentes, et surtout du médium. »

Ainsi des gens sont réunis pour évoquer l'âme d'une personne qui leur est chère; ils ne pensent point à mal, ils n'ont pas l'esprit tourné vers l'indécence ni même vers la bagatelle. Et voilà une force psychique qui vient leur dire des grossièretés.

Cette force provient de vous, leur dit M. Flammarion, et surtout du médium.

Voilà une force qui n'a guère d'analogie avec celle dont elle tire son origine.

Et si vous dites alors : « Il n'y a pas d'esprits », des coups de protestation très violents sont frappés par la table. C'est M. Flammarion qui le dit à la page suivante.

Un fait que l'on nous présente comme preuve décisive de l'origine médiumnique de l'hypothétique force psychique, c'est que la célèbre Eusapia Paladino, quand elle annonce qu'un phénomène va se produire, fait le geste et l'action a lieu. Elle fait, par exemple, le geste de tourner une clef et la porte s'ouvre ou se ferme. Elle fait le geste de tourner une manivelle et une boîte à musique se met à jouer en mesure. Le geste et l'action sont consécutifs, donc l'une dérive de l'autre.

On voit que les savants ne sont pas exigeants en fait de preuves et que les lois de causalité ne les préoccupent guère. *Post hoc, propter hoc.*

Si un spirite avait présenté un argument aussi solide, les savants, à leur défaut les ignorants, n'auraient sans doute pas manqué de lui répondre. Un chef d'orchestre fait aussi un geste et la musique se fait entendre, donc c'est lui qui joue de tous les instruments.

On invoque un autre fait pour prouver que la force psychique provient des assistants et surtout des médiums,et que cette émanation est la cause première des phénomènes dits *spirites* et qui doivent, d'après les savants, s'appeler *psychiques*.

Il arrive souvent, dit-on, que le médium lui-même demande qu'on lui donne de la force ; et il est prouvé par l'expérience que les manifestations spirites fatiguent les assistants et surtout les médiums ; donc, etc.

Il est possible, — il est même certain — qu'une force émane du médium et des assistants, et qu'elle ait une part d'action dans le développement des phénomènes ; mais rien dans les faits allégués ne prouve qu'elle soit la cause première de ces phénomènes ; elle peut n'être qu'une cause instrumentale.

*
* *

Pour le moment, nous ne suivrons pas plus loin les savants dans la recherche de leur force psychique, d'autant plus que c'est inutile, car elle est connue ainsi que son rôle.

Les hommes de science ne cessent de nous crier qu'il ne faut pas faire d'hypothèses. Ils repoussent la théorie spirite parce que, disent ils, elle est hypothétique.

Nous voyons par ce qui précède que les savants ne se privent pas d'en faire eux-mêmes : leur force psychique n'est pas autre chose, et c'est, de plus, une hypothèse tout à fait arbitraire, insoutenable, démentie par les faits les mieux établis et reconnus exacts par eux-mêmes.

Les spirites, au contraire, n'ont pas fait d'hypothèse du tout. Rappelons comment ils ont procédé.

Ils ont constaté des faits étranges. Ils ont remarqué que la cause inconnue qui les produisait donnait des preuves d'intelligence. Il était donc tout naturel de demander à cette intelligence qui elle était.

Et c'est elle qui a répondu : « Je suis une âme humaine. Comme vous, j'ai vécu, j'ai aimé ; on me nommait X. J'ai fait ceci, cela ; on m'a fait ceci, cela. Par exemple, on m'a assassiné et mon cadavre se trouve à tel endroit.

Jusqu'ici il n'y a aucune hypothèse ; il y a seulement un témoignage à vérifier.

Tout naïvement, les spirites ont cru, après avoir entendu ; mais

ils ne sont pas arrêtés là, béatement. Ils ont contrôlé le témoignage de la cause invisible ; ils ont creusé la terre au lieu indiqué et ils ont trouvé le cadavre, qui n'était nullement hypothétique.

Le moyen de communication indiqué par l'âme du mort, et non imaginé par les spirites pour exploiter l'imbécilité humaine, n'est point tombé dans l'oreille de sourds. D'autres communications ont été obtenues par coups frappés et par d'autres moyens, toujours indiqués par les esprits, et non inventés par les spirites.

Et voilà comment, sans la moindre hypothèse, la technique et la théorie spirite se sont constituées ; voilà comment on a acquis la preuve, non plus seulement rationnelle, mais, de plus, expérimentale de la survivance de l'âme et de l'intervention de cette âme comme cause initiale des phénomènes spirites.

Les hommes de science sont donc mal venus à condamner la théorie spirite, sous prétexte qu'elle est hypothétique, et à lui substituer leur force psychique, purement hypothétique pour eux, et impuissante à fournir l'explication des faits.

Il est certain que de l'homme émane une force qu'on peut appeler psychique ou autrement, le nom importe peu ; les spirites ont toujours admis son existence, mais ils ne l'ont pas inventée. On la trouve nettement formulée dans nombre d'ouvrages anciens.

Mais cette force ou *fluide* n'est que la cause instrumentale des phénomènes spirites ; la cause efficiente est l'esprit qui, assimilant ce fluide à son périsprit et se servant aussi de la matière cosmique, forme un corps ordinairement invisible qui, sous sa propre direction, produit les phénomènes physiques et psychiques du spiritisme.

Le fluide ou force psychique est l'instrument, l'esprit est le musicien. Du concours de ces deux facteurs résultent les phénomènes spirites et l'un sans l'autre ne peut rien. Il suffit de connaître les premiers éléments de l'arithmétiqne pour savoir qu'un seul facteur ne peut donner de produit.

*
* *

Aux arguments que nous venons de présenter, les scientistes répondent : Nous n'avons pas la preuve scientifique de l'intervention des esprits. Tous les phénomènes que nous avons pu constater s'ex

pliquent très bien par la force psychique, par l'inconscient, le subliminal, le polygone, la transmission de pensée, etc. Aucun de ces prétendus esprits ne nous a fourni une preuve certaine de son identité.

A cette objection la réponse est facile. Vous n'avez pas davantage la preuve que la force psychique, l'inconscient et le reste soient les causes réelles de ces phénomènes. Je crois même vous avoir donné quelques preuves du contraire.

D'ailleurs, de la façon dont vous procédez dans vos expériences, je ne suis pas étonné que vous ne trouviez pas le *fait probant*, si toutefois vous le cherchez.

Mais d'autres ont trouvé cette preuve un grand nombre de fois et, si on voulait éplucher vos propres aveux et vous pousser dans vos derniers retranchements, il ne serait pas difficile de vous prouver deux choses : 1° que vos hypothèses sont tout à fait insuffisantes pour expliquer les faits ; qu'elles sont d'ailleurs trop nombreuses et trop vagues pour être bonnes ; 2° que la théorie spirite, qui n'est pas une hypothèse, explique très bien, à elle seule, tous les faits que l'on a pu observer.

Cet article est déjà trop long pour qu'on puisse discuter la transmission de pensée, la subconscience, etc. ; mais le lecteur ne perdra peut-être rien pour attendre.

Admettons donc, pour le moment, que le *fait probant* ne soit pas trouvé et qu'on ne soit arrivé qu'à de très grandes probabilités.

Cela autorise à rester dans le doute, à continuer de chercher, mais non à nier, sans preuves ni raisons, la survivance de l'âme et la communication des vivants avec les morts.

Je conviens et je sais de longue date que M. Flammarion ne nie pas l'immortalité de l'âme, loin de là, ni la possibilité des communications. Aussi cet article, écrit à propos de son livre, n'est-il pas contre son livre, ni contre lui-même. Mais je dis qu'ils sont rares les savants qui le suivent dans cette voie.

La plupart tranchent hardiment la question de l'âme, d'autant plus hardiment qu'ils l'ont moins étudiée, rationnellement et expérimentalement.

Et le public, qui les écoute d'autant plus volontiers qu'ils sont plus dogmatiques et plus diplômés, se plonge dans le matérialisme,

ne songe qu'à gagner de l'argent et à jouir de la vie le plus possible : la fin justifie les moyens.

Cependant, arrive un moment où un être cher passe de vie à trépas. Et voilà le matérialiste plongé dans le désespoir, qui se tourne vers le spirite et veut avoir, là, tout de suite, la preuve *matérielle*, comme il dit, de la survivance de l'âme ; il veut voir son fils ou son époux, et ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui : Je suis boulanger, je vends du pain. Vous êtes spirites, vous devez me montrer une âme, et celle que je veux. Je mettrai le prix qu'il faudra Voilà où nous conduit la science matérialiste.

ROUXEL.

Air et paroles du roi Henri III

Il arrive assez souvent que les faits dont les spirites se servent pour appuyer leurs théories sont, ou contestés, ou défigurés par les incrédules. Le plus étonnant, c'est que, parfois, les journaux spirites, sans se donner la peine de vérifier l'exactitude des dénégations, accueillent tranquillement ces racontars. C'est ainsi que le n° de juin de la *Revue Spirite*, insère les lignes suivantes, en parlant du dernier livre de Flammarion qui dit :

« A mon grand regret, les esprit ne vous ont rien appris, et cet exemple, auquel on attache tant d'importance, se réduit à une erreur. » Il s'agit de la théorie des mouvements des satellites d'Uranus, dont une femme médium a donné une explication qui, suivant Flammarion, serait fausse. Or, il me semble qu'il y a deux choses à examiner dans ce fait : 1° La valeur de la théorie ; 2° le *fait* qu'une femme peut, sur une question posée *ex abrupto*, écrire instantanément et mécaniquement une réponse qui a des apparences de vérité. Admettons que l'hypothèse du mouvement direct des satellites est fausse, il n'en reste pas moins ce problème à résoudre : d'où cette femme, qui vraisemblablement ne connaissait pas l'astronomie, a-t-elle tiré les connaissances dont elle fait preuve ? ce n'est pas dans le cerveau du général Drayson qu'elle a puisé, puisque ce.

lui ci n'avait aucune idée de la réponse qui allait être faite ; alors d'où lui viennent les notions, exactes cette fois, dont elle se sert ? Le fait même de discourir sur les positions du pôle nord d'Uranus au moment de sa découverte, et par conséquent sur l'apparence des mouvements des satellites, implique une étude assez sérieuse de la question qui, évidemment, n'a pu être improvisée. Donc il y a intervention d'une intelligence étrangère à celle du médium, ce qui est la démonstration de la médiumnité, réserve faite quant à ce qui concerne *la valeur* de la révélation.

Dans le même article, se trouvent encore les lignes suivantes :

« Dans le même ordre d'idées, et comme personne n'a intérêt à laisser propager ce qu'il sait être manifestement faux, je puis ajouter qu'il faut mettre dans le même cas deux *récits fabuleux* auxquels les spirites ont tort d'attacher de l'importance, et qui ont *été imaginés* pour répondre à la fameuse objection que les esprits ne nous apprenaient rien de neuf.

« Le premier est la prétendue continuation du roman de Dickens *Edwin Drood*, par un ouvrier sans instruction.

Le fait est faux. L'ouvrier en question s'est trouvé inconnu, après enquête. Le roman a été terminé par un romancier, sans aucune prétention au style de l'auteur primitif.

« La seconde légende concerne l'histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à un jeune médium Ermance Dufaux. On a aujourd'hui *l'aveu de sa supercherie*, et la lecture seule de cette prétendue révélation, écrite dans le style faux et prétentieux du XIX[e] siècle, style si différent de celui de l'héroïne française, que son procès a fait connaître, suffirait à prouver qu'il n'y a, là encore, rien qui mérite de retenir l'attention. »

Je serai très-obligé à l'auteur de l'article de bien vouloir faire connaître les documents sur lesquels il se base pour formuler ses accusations. Pour mon compte, je n'ai jamais vu que Mademoiselle Dufaux ait reconnu avoir trompé en écrivant les histoires de Jeanne d'Arc et de Louis XI, et comme, en effet, il est important de ne pas laisser des légendes s'accréditer, je serai le premier à donner de la publicité à cette rétractation, si elle est véritable. Mêmes observations pour la fin du Roman d'Edwin Drood, qu'Aksakof nous donne comme véritablement obtenue par un jeune mécanicien, sans instruction littéraire. Quelques éclaircissement sur ces deux pré-

tendues fraudes n'auraient pas été inutiles. Car on a si souvent raconté, par exemple, que Crookes avait démenti ses récits, ce qui est absolument mensonger, que je ne serais pas trop surpris de constater que nos ennemis en ont usé de même vis à-vis des deux médiums précités.

Dans ces recherches critiques, il est indispensable de savoir à qui l'on a affaire, car l'impartialité n'est pas une vertu très commune, témoin les attaques de mauvaise foi dont les séances de la Villa Carmen et celles de Miller ont été l'objet. Attendons les éclaircissements que l'auteur des affirmations précédentes voudra sans doute donner, pour justifier ses accusations de faux et de supercherie.

*
* *

Le récit du fait que nous allons résumer, en le discutant, a paru dans la *Revue Spirite* de 1865, p. 193. J'ai eu la bonne fortune d'en obtenir la confirmation par un témoin qui connaissait intimement la fille de M. Bach, c'est pourquoi je crois bon de le reproduire, car il est assez instructif au point de vue spirite. Voici :

Le *Grand Journal*, du 4 juin 1865 relate le fait suivant :

Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N. G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix du piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, que l'appartement de M. N. G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli au nº 8 de la rue Castellane avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette qui est admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit, sur une planche intérieure, l'état civil de l'instrument ; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant ; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant : Au plus profond de son sommeil, M. Bach

vit apparaître au chevet de son lit, un homme qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très-large, un pourpoint à manches collantes, avec des crevés dans le haut, une grande collerette autour du cou, et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords.

Ce personnage se pencha vers M. Bach et lui tint ce discours :

« L'épinette que tu possèdes m'a appartenu. Elle m'a souvent servi à distraire mon maître, le roi Henri III. Lorsqu'il était très jeune, il composa un air avec paroles qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouais bien des fois. Cet air et ces paroles, il les composa en souvenir d'une femme qu'il rencontra dans une partie de chasse et dont il devint amoureux. On l'éloigna de lui ; on dit qu'elle fut empoisonnée et le roi en eut une grande douleur. Chaque fois qu'il était triste, il fredonnait cette romance. Alors pour le distraire, je jouais sur mon épinette une sarabande de ma composition, qu'il aimait beaucoup. Aussi je confondais toujours ces deux morceaux et je ne manquais pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais te les faire entendre ».

Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords, et chanta l'air avec tant d'expression que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

C'est ici que l'extraordinaire commence.

Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage. L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil !

Or, M. Bach *n'est pas somnambule* ; or il n'a jamais écrit un *seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères*.

Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons le en passant, n'est nullement familière à M. Bach :

J'ay perdu celle
Pour quy j'avois tant d'amour ;
Elle sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh ! ouy sans elle,
Il me faut mourir !

Un jour pendant une chasse lointaine
Je l'aperçus pour la première fois,

Je croyais voir un ange dans la plaine
Lors je devins le plus heureux des rois !

Je donnerais certes tout mon royaume
Pour la revoir encore un seul instant ;
Près d'elle assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh ! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle ;
Icy bas, hélas ! je souffre toujours.

Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux, qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante.

Le journal de l'*Estoile* nous apprend que Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, marquise d'Isle, morte à la fleur de l'âge dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas la «pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets ? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien Italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini ? Est-ce l'esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? — Mystère que nous n'osons pas approfondir.

ALBÉRIC SECOND.

L'histoire n'est pas finie ; mais soumettons d'abord ce fait, tel quel, à un de nos excellents sceptiques, et nous allons l'entendre immédiatement dire qu'il ne signifie rien au point de vue spirite. Tout d'abord,il insinuera que c'est peut-être l'invention ingénieuse d'un musicien désireux de lancer une de ses productions, grâce à la découverte d'un ancien instrument de musique par son fils. Cette réclame qui fait appel au merveilleux, est bien propre à piquer la curiosité des badauds et à favoriser la vente. Evidemment, on peut toujours soupçonner à tous les actes humains un motif intéressé, mais il faut observer que M. Bach, d'après le témoignage de ceux qui le connaissaient bien, était un fort honnête homme, incapable d'une supercherie aussi charlatanesque.Nous verrons tout à l'heure, par la lettre de Mme Henry, que toute la famille de M. Bach a cru absolument que les choses se sont bien passées telles qu'on nous les rapporte, ce qui nous engage à croire le fait authentique, car une dissimulation aussi complète de la part d'un homme connu hono-

rablement est tout à fait invraisemblable, d'autant mieux qu'elle aurait dû se compliquer encore bien davantage, comme nous allons le constater dans un instant.

Soit, dira notre critique, mais vous êtes, comme toujours, trop pressé de formuler des conclusions qui s'accordent avec vos idées préconçues. Le fait d'écrire en somnambulisme n'est pas rare. Voici un musicien qui a l'esprit préoccupé par la découverte de son épinette. Il sait que l'on se servait de cet instrument vers le XVIe siècle et, dans son rêve, il voit un personnage habillé à la mode du temps qui lui joue deux airs. Rien de plus commun que ces créations musicales pendant le sommeil. Ne savez-vous pas que c'est ainsi que Tartini écrivit sa fameuse sonate du diable ? Donc, rien dans ce fait qui ne soit parfaitement explicable sans recourir au merveilleux. L'écriture même de la musique, avec des clefs différentes de celles usitées de nos jours, n'est pas encore une preuve, car il est probable qu'un prix de Rome a fait des études sur l'histoire de la musique, et doit avoir connu ces notations anciennes. Jusqu'alors, ces réserves sont fondées. Oui, pendant le sommeil, le somnambulisme peut se déclarer, et il est possible, en effet, que M. Bach ait noté automatiquement une composition musicale qu'il aurait créée lui même, peut-être sous l'influence du rêve qui, comme nous le savons, objective les images mentales et les individualise assez pour leur donner une apparence de réalité incontestable pour le dormeur. Mais borner là l'examen du fait, c'est faire une étude bien superficielle, car elle laisse de côté des faits qui ne cadrent plus avec cette théorie.

D'abord si M. Bach est musicien, il n'est pas poète, d'où lui viendraient les connaissances nécessaires pour faire les vers corrects de la poésie ? D'après le témoignage d'Albéric Second, « il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont inconnues ». C'est là un fait très important qui, déjà, à défaut d'autres indices, nous ferait croire que le personnage du rêve n'est pas imaginaire. Mais il y a mieux qu'une simple induction pour conclure en faveur de l'intervention d'un esprit. En effet, le nom de Baltazarini n'est pas une fantaisie, car le journal de L'*Estoile* nous apprend qu'un musicien de ce nom fut un favori du roi. M. Bach n'ayant jamais lu cette chronique, on ne peut pas dire qu'il y a eu de sa part, réminiscence d'un souvenir oublié. Le hasard est impuis-

sant à créer et à rassembler une série de faits concordants aussi nombreux que ceux qui sont ici réunis : 1° L'existence, sous Henri III, d'un musicien ami du roi ; 2° Son nom propre ; 3° la connaissance d'une passion du roi qui a été certainement un événement de sa vie, puisque les contemporains l'ont mentionnée ; 4° l'écriture manuscrite du XVIe siècle. Il resterait à savoir jusqu'à quel point le personnage qui se donne pour Baltazarini peut justifier de son identité. La fin du récit va nous fixer sur ce point.

Allan Kardec, qui fit la connaissance de M. Bach à la suite de cet événement, nous dit :

« Il reconnut le papier à musique (sur lequel la romance était notée) pour lui appartenir. C'est sur le feuillet blanc qu'il trouva l'air inscrit *selon la méthode et les signes du temps.* Les paroles sont écrites avec une extrême précision, chaque syllabe exactement placée sous la note correspondante. L'écriture est très fine, mais très nette et très lisible ; la forme des lettres est caractéristique : c'est celle qu'on *voit dans les manuscrits de l'époque.*

M. Bach n'était ni sceptique, ni matérialiste, et encore moins athée ; mais, comme beaucoup de gens, il était dans la nombreuse classe des indifférents, se préoccupant assez peu des questions philosophiques. Il ne connaissait le Spiritisme que de nom. Ce dont il venait d'être témoin, éveilla son attention ; loin de n'oser approfondir ce mystère, il se dit : approfondissons. Il lut les ouvrages spirites et commença à se rendre compte, et c'est dans le but d'avoir de plus amples renseignements qu'il nous a honoré de sa visite.

Il sait pertinemment que ni la musique ni les paroles ne pouvaient venir de lui ; il ne doutait pas qu'elles ne lui eussent été dictées par le personnage qui lui était apparu ; mais il se demandait qui avait pu les écrire, et si ce ne pouvait être lui-même dans un état somnambulique, quoiqu'il n'ait jamais été somnambule. La chose était possible, mais, en l'admettant, cela n'en prouverait que mieux l'indépendance de l'âme, ainsi que tous les faits de ce genre, si curieux et si nombreux et dont cependant la science ne s'est jamais préoccupée. Une particularité semble détruire cette opinion, c'est que l'écriture *n'a aucun rapport avec celle de M. Bach* ; il faudrait que, dans l'état somnambulique, il eût changé son écriture habituelle pour prendre celle du seizième siècle, ce qui n'est pas présumable. Serait-ce une espièglerie de quelqu'un de sa maison ? Mais il est constant pour lui, qu'en supposant l'intention, personne n'avait les connaissances nécessaires pour l'exécuter ; or, si lui qui avait eu le rêve n'avait qu'un souvenir insuffisant pour transcrire paroles et musique, comment une personne étrangère s'en serait-elle mieux souvenue ?

En somme, il y a eu révélation pour M. Bach de faits inconnus :

la passion du roi pour une femme morte jeune ; l'existence d'un musicien du nom de Baltazzarini et la production d'une écriture en caractères du temps, sans compter la poésie qu'il aurait été incapable de composer. Voici l'année suivante la fin de l'histoire (1):

Le fait ci-après est une suite de l'intéressante histoire de l'*Air et paroles du roi Henri III*, rapporté dans la *Revue* de juillet 1865, page 193. Depuis lors, M. Bach est devenu médium écrivain, mais il pratique peu, à cause de la fatigue qui en résulte pour lui. Il ne le fait que lorsqu'il y est incité par une force invisible qui se traduit par une vive agitation et un tremblement de la main, car alors la résistance est plus pénible que l'exercice, Il est mécanique, dans le sens le plus absolu du mot, n'ayant ni conscience, ni souvenir de ce qu'il écrit. Un jour qu'il se trouvait dans cette disposition, il écrivit le quatrain suivant :

Le roi Henri donne cette grande espinette
A Baldazzarini, très bon musicien.
Si elle n'est bonne ou pas assez coquette
Pour souvenir, du moins, qu'il la conserve bien.

L'explication de ces vers, qui, pour M. Bach, n'avaient pas de sens, lui fut donnée en prose :

« Le roi Henry, mon maître, qui m'a donné l'espinette que tu possèdes, avait écrit un quatrain sur un morceau de parchemin qu'il avait fait clouer sur l'étui, et me l'envoya un matin. Quelques années plus tard, ayant un voyage à faire, et craignant, puisque j'emportais mon espinette avec moi pour faire de la musique, que le parchemin ne fût arraché et perdu, je l'ai enlevé et pour ne pas le perdre, je l'ai mis dans une petite niche où il est encore ».

L'espinette est l'origine de nos pianos actuels dans leur plus grande simplicité, et se jouait de la même manière ; c'était un petit clavecin à quatre octaves, d'environ un mètre et demi de long sur quarante centimètres de large et sans pieds. Les cordes, à l'intérieur, étaient disposées comme dans les pianos, et frappées à l'aide de touches. On le transportait à volonté en l'enfermant dans un étui, comme on fait pour les basses et les violoncelles. Pour s'en servir on le posait sur une table ou sur un X mobile.

L'instrument était alors à l'exposition du musée rétrospectif, aux Champs Elysées, où il n'était pas possible de faire la recherche indiquée. Lorsqu'il fut rapporté, M. Bach, de concert avec son fils, s'empressa d'en fureter tous les recoins, mais inutilement, de sorte qu'il crut d'abord à une mystification. Néanmoins, pour n'avoir rien à se reprocher, il le démonta complètement, et découvrit, à gauche du clavier, entre deux planchettes, un intervalle si étroit, qu'on n'y pouvait introduire la main. Il

(1) *Revue Spirite*. 1866. L'Epinette d'Henry III, p. 50,

fouilla ce réduit plein de poussière et de toiles d'araignées, et en retira un morceau de parchemin plié, noirci par le temps, long de trente et un centimètres sur sept et demi de large, sur lequel était écrit le quatrain suivant, en assez gros caractères de l'époque :

Moy le roi Henry trois octroys cette espinette
A Baltasarini, mon gay musicien,
Mais sis dit mal sône, ou bien *ma* moult simplette
Lors pour mon souvenir dans lestuy garde bien.

HENRY.

Ce parchemin est percé aux quatre coins de trous qui sont évidemment ceux des clous ayant servi à le fixer sur la boîte. Il porte en outre, sur les bords, une multitude de trous alignés et régulièrement espacés, qui paraissent avoir été faits par de très petits clous...

Les premiers vers dictés reproduisaient, comme on le voit, la même pensée que ceux du parchemin, dont ils sont la traduction en langage moderne, et cela avant que ceux-ci ne fussent découverts.

Le troisième vers est obscur, et contient surtout le mot *ma* qui semble n'avoir aucun sens, et ne peut se lier à l'idée principale, et qui dans l'original, est entouré d'un filet en carré ; nous en avions inutilement cherché l'explication, et M. Bach lui-même n'en savait pas davantage. Etant un jour chez ce dernier, il eut spontanément, en notre présence (c'est Allan Kardec qui parle) une communication de Baldazzarini, dans laquelle celui-ci disait que le roi plaisantait toujours son accent parce qu'il disait *ma* au lieu de *mais*.

Ainsi a été donnée, sans question préalable, l'explication de ce mot *ma*. C'est le mot italien signifiant *mais*, intercalé par plaisanterie, par lequel le roi désignait Baldazzarini qui, comme beaucoup de ceux de sa nation, le prononçait souvent.

Ainsi le roi, en donnant cette espinette à son musicien, lui dit : Si elle n'est pas bonne, si elle *sonne mal*, ou si *ma* (Baldazzarini) la trouve trop simple, de trop peu de valeur, qu'il la garde dans son étui en souvenir de moi.

Une importante question restait à résoudre, c'était de savoir si l'écriture du parchemin était bien de la main d'Henri III. M. Bach se rendit à la Bibliothèque impériale pour la comparer avec celle des manuscrits originaux. On en trouva d'abord avec lesquels il n'y avait pas une similitude parfaite, mais seulement un même caractère d'écriture. Avec d'autres pièces l'*identité était absolue*, tant pour le corps de l'écriture que pour la signature ; cette différence provenait de ce que l'écriture du roi était variable.

Dans une communication donnée par l'esprit d'Henri III, celui-ci, devançant les graphologues modernes, dit que de son temps on écrivait moins facilement qu'aujourd'hui, que les caractères étaient gras, lourds, et reflétaient mieux les caractères de l'âme

et la disposition du moment. Il affirme qu'en comparant ce parchemin avec ceux que l'on possède, on pourra voir par leur contenu que ceux qui ressemblent à celui de Balthazzarini, ont été écrits dans ses bons moments.

Voici maintenant la lettre de Mme Henry, qui a connu M. Bach et sa fille.

*
* *

Billancourt, 22 Mars 1907,
39 rue de Solférino.

Cher Monsieur Delanne,

Comme suite à notre conversation de samedi dernier, j'ai l'honneur de vous confirmer, par écrit, les intéressants faits psychiques constatés jadis par le célèbre musicien J. B. Bach.

J'étais l'amie intime de la fille du dit musicien, Mlle Cécile Greffier. Un matin, toute émue, elle vint me voir et me raconta ce qui suit :

« Mon père, me dit-elle, a fait il y a quelque temps l'acquisition « d'une épinette très ancienne.

« Malgré toutes ses recherches il lui a été impossible de découvrir, ni « le pre mier possesseur, ni la date de fabrication de l'instrument, ce qui « l'a beaucoup contrarié.

« Mais cette nuit il a vu en rêve un homme déjà âgé, à longue barbe, « vêtu comme du temps de Henri III. Cet homme lui a tenu le propos « suivant :

« L'épinette que tu possèdes, a été mienne. Je m'appelle Balthazarini et « j'étais le musicien et l'ami du roi Henri III. Cet instrument m'a souvent « aidé à distraire mon maître de sa profonde mélancolie. Je lui jouais des « sarabandes et j'accompagnais de mon épinette une mélodie dont le Roi « avait lui-même composé les paroles et la musique. Cette mélodie, je « vais te la chanter.

« Suit la mélodie : J'ai perdu celle qui fut tout mon bonheur, etc., etc.

« Tu as cherché à connaître l'origine et l'année de la fabrication de « l'épinette. Démonte-la et tu trouveras une cachette à l'intérieur, « laquelle contient un parchemin où se trouvent toutes les indications « désirables.

« A son réveil, mon père ne se souvint que fort approximativement et « des paroles et de la musique de la mélodie en question.

« Paroles et musique qu'il avait voulu transcrire. Il se leva pour « essayer de faire, autant que possible, cette transcription, lorsque, jugez « de sa surprise, il la trouva sur son lit, écrite par lui-même, sur son « propre papier, renfermé habituellement dans son secrétaire et dont lui « seul possédait la clef, et chose tout aussi remarquable, écrites en carac- « tères microscopiques et dans l'orthographe de l'époque.

Mon père démonta l'épinette et y trouva la cachette et le parchemin annoncés par Balthazarini.

J'ouvre ici une parenthèse pour ajouter que le parchemin en question resta longtemps exposé dans la salle des séances d'Allan Kardec.

Voilà ce que m'a raconté mon amie.

Et c'est moi-même qui ai engagé M. Bach d'aller voir M. Kardec pour lui faire connaître ces faits extraordinaires.

M. Bach n'avait eu jusqu'alors aucune notion de spiritisme, mais par la suite il est devenu un fervent spirite et même un bon médium.

Quant à sa fille, Mme Greffier, elle est également devenue une spirite bien convaincue.

Mon frère, le général Fix, a connu Mme Greffier et peut certifier véridique tout ce qui précède.

Veuillez agréer, cher Monsieur Delanne, l'assurance de mes sentiments affectueux.

P. HENRY.

Pour copie conforme : GABRIEL DELANNE.

Pour la Paix

La guerre réduit les idées morales et religieuses à des maximes d'utilité provisoire et limitée qu'on invoque ou qu'on renie tour à tour. Les partisans de la paix par le droit se refusent à définir la vérité un mensonge collectif; ils n'admettent pas que le plus grand crime de l'individu devienne la plus haute vertu des nations; ils soutiennent que les règles de la morale sociale ne sont qu'un leurre, si l'Etat qui les impose se réserve le droit de ne les point observer. Mais la paix, pas plus demain qu'hier, ne se produira par la force des choses, par le simple jeu des lois naturelles ou des lois économiques. Comme la justice, dont elle est une forme, la paix est une idée humaine qui ne peut être réalisée que par l'effort des hommes : elle suppose que les nations, par le progrès moral des individus qui les composent, en viennent à se considérer comme des personnes, dont les relations doivent être réglées par les mêmes principes que les rapports des individus entre eux, c'est-à-dire soumises à l'autorité avouée, reconnue, du droit. La paix n'est que l'idée du droit qui, sans doute, s'est formée à l'intérieur de chaque société, étendue logiquement de la nation à l'*internation*.

*
* *

Mais, s'il faut en croire les socialistes, la prétention de faire régner la paix dans les sociétés actuelles, de la faire sortir par l'ar-

bitrage des principes mêmes sur lesquels elles se fondent, est une illusion sans portée pratique, qui ne peut que s'évaporer en sonorités verbales. La guerre sort nécessairement des conditions économiques, de la loi de la concurrence ; elle ne peut disparaître qu'avec le capitalisme qui l'engendre et qui la maintient. Dans l'intervalle des conflits, la paix armée est une excellente affaire qui ne ruine que les peuples. Un ministre, à la chambres des communes, déclare que l'Angleterre est prête à s'associer à toute proposition ayant pour objet de limiter les armements ; — aussitôt MM. Etienne et Thomson, qui entendent bien ne pas laisser péricliter entre leurs mains les grands intérêts de la défense nationale, proposent d'augmenter largement sans économie *criminelle*, les budgets de la marine et de la guerre. Si ce n'est quelque socialiste, ayant toute honte bue, qui osera demander des explications ? Comme le Ministère des Affaires étrangères, les Ministères de la Marine et de la Guerre sont les temples aux troncs toujours vides où s'accomplissent les rites qui doivent rester mystérieux. Le patriotisme de la métallurgie est insatiable et tient pour une trahison la seule idée de limiter les armements. On ne désarmera pas.

L'art de la guerre, avouons-le, retarde singulièrement sur la science. Il en est encore à la physique, à la chimie, aux explosifs, aux grosses machines qui coûtent beaucoup d'argent. Le XIX[e] siècle a été le siècle de la biologie. Il est grand temps que cette science entre en scène à son tour, qu'elle fournisse des moyens de destruction qui doivent supprimer la guerre en exaltant la terreur qu'elle inspire. Comment ce beau problème ne tenterait-il pas quelque savant de génie ? Si la biologie a pour fin la conservation et non la destruction de la vie des hommes, que de vies prolongées par voie indirecte ! Il est glorieux d'avoir trouvé un vaccin contre la rage canine, combien plus glorieux, combien plus bienfaisant le demi-dieu qui guérira l'homme de la rage guerrière. Le problème peut être posé en ces termes : dans l'arsenal des maladies microbiennes, découvrir quelque variété redoutable de diffusion facile, d'action très prompte qui, multipliant ses effets par le nombre des hommes engagés, équilibre les chances du fort et du faible. Le jour où le plus fort n'aura plus la quasi-certitude d'avoir de son côté le Dieu des armées, le fléau de la guerre aura disparu.

*
* *

Mais avant que la biologie, par une découverte heureuse, permette et assure l'auto-destruction des armées, le socialisme ne nous aura-t-il pas apporté la paix comme conséquence de la suppression du capitalisme ? Quelle nécessité de parler de droit et de justice si la paix doit sortir spontanément de la transformation du milieu social par l'établissement de la propriété collective ? Je ne mets pas en doute les intentions des socialistes, je m'interroge sur la validité de leurs arguments.

Dans les réunions, dans les congrès, j'ai bien entendu les représentants du socialisme déclarer qu'ils ignorent les frontières, qu'ils renient le patriotisme national, qu'ils ont pour alliés et pour frères tous les opprimés, les prolétaires de tous les pays et de toutes les races, qu'unit la nécessité de lutter contre un ennemi commun. Mais ce pacifisme n'a rien, à proprement parler, de pacifique. Sans doute, il inaugure quelque chose de nouveau : aux alliances des souverains il substitue l'alliance des prolétariats, à la guerre étangère la guerre de classe, une forme originale de la guerre, qui opposant au sein de chaque nation les travailleurs aux capitalistes tend à grouper d'un pays à l'autre ceux qui ont les mêmes intérêts et les mêmes adversaires. Conscients de souffrir les mêmes maux, d'être victimes d'une même oppression, les prolétaires, par dessus les frontières, se tendent les mains et, refusant de se haïr, parce qu'ils ont toute raison de se concerter, sont convaincus que leur alliance n'est pas un acte momentané, qu'elle va ouvrir l'ère de la paix universelle et définitive.

Mais, à tenir compte moins des paroles que des faits eux-mêmes, je ne puis voir dans cette alliance contre un ennemi commun, qu'un internationalisme provisoire qui répond à certaines circonstances définies et dont rien ne nous garantit qu'il ne disparaîtra point avec elles. Pourquoi l'alliance des prolétaires, qui répond à la guerre des classes, serait-elle plus durable que les alliances des souverains qui se maintiennent aussi longtemps que les intérêts qui les cimentent ? Supposons la lutte de classes terminée par le triomphe du prolétariat, l'union des travailleurs maîtres enfin des moyens de production survivra-t-elle à leur victoire ? On peut concevoir un Etat socialiste fermé, nationaliste, préoccupé surtout de limiter le nombre des associés et des co-partageants, bornant sa ligne d'ho-

rison à la ligne du ventre, et même glouton jusqu'à l'impérialisme. Bref les socialistes me paraissent conclure de la conduite que leur imposent leurs intérêts actuels à la conduite qu'ils choisiront de tenir dans les conditions nouvelles qui risquent de la modifier en changeant leur intérêt immédiat.

Ne nous berçons pas d'une espérance chimérique, n'imaginons pas que demain, par une grâce des choses, à défaut de la grâce de Dieu, une loi immanente à la société future accordera les intérêts des peuples et produira mécaniquement la paix entre les hommes. En régime socialiste, aussi bien qu'en régime capitaliste, l'égoïsme et la bassesse ramèneront l'homme sous la loi animale de la lutte pour la vie. La loi humaine de concorde et de paix restera un idéal, et toujours un idéal implique une élévation de l'intelligence, qui lui ouvre des horizons étendus, une action permanente de la volonté qui lutte contre la loi d'inertie. L'idéal est la création d'un intérêt supérieur, auquel on est assez sage et assez fort pour sacrifier l'intérêt immédiat de la bête instinctive. Le socialisme, à l'heure actuelle, n'est pacifiste que par occasion, il n'assurera — s'il triomphe — le règne de cet internationalisme qu'il chante, que si, loin de restreindre son idéal, il l'amplifie, que s'il s'élève à la conception d'une forme nouvelle de la civilisation qui, embrassant tous les peuples dans la concordance d'un même effort, voudra plus de science et plus d'énergie pour comprendre et ordonner plus d'éléments dans une harmonie plus complexe.

Les membres de l'Association de la paix par le droit ont raison de faire reposer leur amour et leur volonté de la paix sur l'amour de la justice et sur la volonté du droit (1).

GABRIEL SÉAILLES.

Nos origines

(*Suite*) (2)

Dans une étude que les nécessités de l'actualité obligent à paraître par fragments, le but général de ce travail peut être masqué par le détail des faits qui servent d'arguments à l'idée principale ; je

(1) Préface de l'*Almanach de la Paix.*
(2) Voir le nº d'avril, p. 611.

crois donc utile de rappeler au lecteur que l'idée directrice est la suivante : Il s'agit de savoir si la création des êtres vivants est due à une action miraculeuse, à une intervention directe de la divinité, ou bien si les premières formes vivantes résultent du jeu des forces naturelles, sans qu'on soit obligé d'y voir, à proprement parler, une génération spontanée.

Il ne s'agit pas du tout, en ce moment, d'établir que la vie préexiste dans les corps bruts avec tous les caractères que nous lui connaissons chez les êtres vivants, mais de montrer que les propriétés de la matière brute présentent déjà de grandes analogies avec celles de la matière vivante, et que l'hypothèse de la réunion successive, du groupement de ces forces pour aboutir à la résultante supérieure qui est la vie, peut s'être opérée *lentement*, par une suite de gradations continues dont on peut peut-être indiquer quelques uns des stades. Il n'y aurait donc pas eu génération spontanée, mais évolution progressive. Complexité croissante des composés chimiques dont les derniers, les plus perfectionnés, devaient aboutir au protoplasma dans les mers primitives, sous des conditions de chaleur, de pression, d'état électrique du milieu, etc., qui ne se rencontrent plus aujourd'hui.

Nous avons constaté par le mouvement Brownien, que les corps très petits, en suspension dans un liquide, sont agités perpétuellement de mouvements très rapides qui semblent déterminés par les vibrations moléculaires. Maintenant nous allons constater que dans les corps pâteux et solides, il existe à l'intérieur de la substance une agitation intestine que l'on ne soupçonnerait pas du dehors, mais que l'on peut mettre en évidence par différents artifices.

Activité intestine des corps

Voici d'abord une expérience qui établit que certains corps peuvent réellement *voyager* au travers d'autres corps, sous l'influence de la pesanteur.

On sait ce que c'est que la poix noire dont se servent les cordonniers et les constructeurs de bateaux. C'est une sorte de résine extraite du pin térébinthe et fondue dans l'eau, séparée d'une partie fluide qui surnage. Sa couleur noire tient au noir de fumée qui résulte de sa fabrication. A la température ordinaire, c'est une masse assez dure que l'ongle ne peut pas toujours rayer. Cependant, si on

l'abandonne à elle même dans un récipient, elle finit par s'affaisser, par s'épandre, comme si elle était un liquide et finit par prendre la forme du vase qui la contient. On pose un morceau de cette matière au dessus d'une cavité ménagée dans un bloc de bois et on la maintient au moyen de quelques cailloux. Au fond de la dépression on a placé quelques débris d'une substance légère telle que le liège. La plaque de poix est ainsi placée entre un corps léger, qui est au-dessous, et un corps plus lourd qui est au-dessus. Si l'on attend quelques jours, cet ordre est renversé : la poix a rempli la cavité en s'y moulant, le liège a traversé la poix *pour monter à la surface,* les pierres ont gagné le fond. C'est, réalisée cette fois avec des corps solides, l'expérience célèbre de la fiole des trois éléments, dans laquelle on voit des liquides, le mercure, l'huile et l'eau se superposer par ordre de densité.

Influence de la diffusion. -- La diffusion, qui dissémine les liquides les uns dans les autres, peut aussi faire pénétrer des solides les uns dans les autres, sans aucune action mécanique. Un savant anglais, W. Roberts Austen, en fournit une preuve convaincante. Cet ingénieux physicien superpose à un disque d'or un petit cylindre de plomb et maintient le tout à la température de l'eau bouillante. A 100 degrés l'un et l'autre métal sont parfaitement solides, puisque l'or ne fond qu'à 1200° et le plomb à 330°. Et cependant, après un mois et demi de contact, l'analyse chimique montre que l'or a diffusé *jusqu'au bout* du cylindre de plomb. Les particules d'or ont donc voyagé, comme précédemment le liège à travers la poix, cette fois ce n'est plus la pesanteur qui est l'agent du mouvement, mais cette énergie particulière nommé force de diffusion.

Il n'est pas sans intérêt pour les spirites de montrer que la matière traverse la matière, sous l'influence de l'électricité, car le phénomène des apports exige précisément une pénétration de cette nature. Sans doute le fait précédent, comme le suivant, ne sont que des analogies lointaines, mais c'est déjà beaucoup de montrer que des manifestations aussi étranges ne sont pas en dehors de toute comparaison possible avec des faits scientifiques bien constatés.

Influence de l'électrolyse. — L'électrolyse offre aussi un moyen de transport d'un corps à travers un autre. Grâce à elle, on peut obliger des métaux, tels que le sodium ou le lithium à franchir un

obstacle aussi résistant qu'une paroi de verre. L'expérience peut être réalisé de la manière indiquée par M. Ch. Ed. Guillaume. Un ballon qui contient du mercure baigne dans de l'amalgame de sodium. On fait passer le courant du dedans au dehors. Au bout de quelque temps, on constate que le métal a passé à travers la paroi du ballon et qu'il est venu se dissoudre à l'intérieur. Aujourd'hui, M. Leduc, de Nantes, fait pénétrer aussi par électrolyse certains médicaments à travers la peau d'un sujet, sans que celle-ci soit entamée.

Influence de la pression mécanique. — Par une forte pression on peut faire suinter du mercure à travers un bloc d'acier : c'est l'expérience de Cailletet. Plus simplement, il a suffi à W. Spring de presser fortement l'un contre l'autre un disque de cuivre et un disque d'étain pour obtenir leur soudure. Il se forme jusqu'à une certaine distance de la surface de contact, un alliage véritable. C'est une couche de bronze d'une certaine épaisseur qui unit les deux métaux l'un à l'autre. Et ceci n'a pu se faire sans que les particules de l'un et l'autre métal se compénètrent mutuellement.

Une analogie éloignée, mais bien curieuse, se présente entre les tissus vivants et la composition interne des alliages. On sait que tout être vivant est formé de cellules très petites réunies les unes aux autres par le tissu conjonctif. L'examen microscopique des alliages offre quelque chose de comparable. Coulomb expliquait les propriétés physiques des métaux en imaginant qu'ils étaient formés de deux espèces d'éléments : des *particules intégrantes* auxquelles le métal devait ses propriétés d'élasticité et un *ciment* liant les particules auxquelles il devait sa cohérence. M. Brilloin a repris l'hypothèse de cette dualité structurale. Le métal est supposé formé de grains cristallins, très petits, noyés dans un réseau à peu près continu, d'une matière visqueuse. Une masse plus ou moins compacte, empâtant des cristaux plus ou moins distincts, telle est l'image que l'on peut se former d'un alliage.

Changements de structures produits par les actions déformantes. — On a pu constater de profonds changements de structure cristalline provoqués par les diverses épreuves mécaniques, telles que l'écrouissage et la traction exercée jusqu'à la rupture sur des barreaux métalliques. Quelques-uns de ces changements sont très lents, et ce n'est qu'après des mois et des années qu'ils s'achèvent et que le mé-

tal atteint l'équilibre définitif correspondant aux conditions où il est placé. Si l'on peut discuter sur la profondeur des transformations subies : si les uns croient qu'elles atteignent jusqu'à la condition chimique de l'alliage, tandis que les autres en limitent la puissance à des effets physiques, il n'en est pas moins vrai — et ceci nous ramène à notre sujet — que la masse de ces métaux est en travail et qu'elle n'atteint que tardivement la phase du repos relatif, car même en équilibre, toutes les particules vibrent, si elles ne se déplacent plus à grande distance.

Les corps formés de plusieurs parties constituantes, comme le verre par exemple, sont aussi le théâtre de mouvements internes continuels, sous l'influence des causes extérieures et, principalement, de la chaleur. Ceci s'observe facilement avec un thermomètre. Cet appareil placé dans la glace fondante ne revient pas toujours au zéro, et il faut tenir compte de cette possibilité pour ne pas s'exposer à de sérieuses erreurs.

Effets du recuit. — Un morceau de laiton qui a été écroui, puis chauffé, subit dans sa masse des changements infiniment remarquables que l'on ne connaît bien que depuis quelque temps. La violence que l'on a exercée sur le fil métallique pour le faire passer à travers l'écrou a écrasé les particules cristallines ; cristaux brisés, noyés dans une masse granuleuse, tel est l'état du fil à ce moment. Le chauffage change tout cela. Les cristaux se séparent, se complètent, se reconstituent : l'équilibre ne sera atteint que lorsque la masse tout entière sera devenue cristalline. On se représente quels déplacements prodigieux, relativement à leurs dimensions, les molécules auront dû s'imposer pour se transporter à travers la masse résistante, et venir se ranger à des places déterminées dans les édifices cristallins.

De même encore, dans la fabrication de l'acier, les particules du charbon, primitivement appliquées à la surface, voyagent à travers le fer. Cette propriété de *déplacement moléculaire* permet, à l'occasion, au métal de modifier son état sur tel ou tel point.

Ce qui est fort curieux, c'est l'usage qui est fait de cette propriété dans certaines circonstances. Cet usage ressemble fort à l'adaptation d'un animal au milieu ou aux *procédés de défense* qu'il emploie pour résister.

Expérience de Hartmann. — En voici un exemple typique. Lors-

qu'une tige cylindrique de métal, encastrée à ses deux extrémités — une *éprouvette*, comme on dit en métallurgie — est soumise à une traction puissante, elle subit un allongement souvent considérable, dont une partie disparaît dès que cesse l'effort, et dont l'autre subsiste. L'allongement total est donc la somme d'un « allongement élastique » temporaire, et d'un « allongement permanent ». Si l'on continue l'effort, on voit apparaître en un point de la tige un étranglement, une *striction*. C'est là que la barre se brisera.

Mais, au lieu de continuer l'effort, M. Hartmann le suspend. « Il s'arrête, comme pour donner à l'*être métal*, le temps d'aviser. Pendant ce délai, il semble que les particules *se sont empressées autour du point menacé afin de consolider la partie faible* et de la durcir. En fait, le métal qui était mou dans les autres points, a pris ici l'aspect *du métal trempé* : il ne s'étire plus.

« Lorsque l'expérimentateur recommence la traction après cette trêve, — la barre étranglée ayant été soumise à l'action du tour et ramenée à la forme cylindrique, — il se forme un second étranglement, en un autre point. Si l'on attend encore, cet étranglement deviendra, lui aussi, résistant. Si l'on renouvelle l'expérience un nombre de fois suffisant, le résultat sera une transformation totale de la tige, qui aura durci dans toute son étendue. Elle sera, en même temps, devenue incapable de subir un allongement un peu considérable : elle ne pourra guère que se briser si la traction est assez énergique » (1).

Nous avons cité textuellement et souligné les phrases employées par M. Dastre, physiologiste prudent, mais qui ne peut s'empêcher de voir dans ces faits une sorte de défense de la barre de métal, puisqu'un durcissement se produit précisément à l'endroit menacé. Il y a là quelque chose qui se montrera d'une manière plus complexe, plus développée chez l'être vivant qui cicatrise une blessure. Ce phénomène curieux est tout à fait caractéristique pour l'acier au nickel.

L'alternance des opérations que nous venons de décrire, qui amènent les diverses parties de la barre d'acier à l'état de trempe, n'est pas nécessaire avec l'acier au nickel : l'effet est produit au cours d'une seule épreuve. Dès qu'en un point il se manifeste une ten-

(1) Dastre. *La Vie et la Mort*, p. 268.

dance à l'étranglement, l'alliage durcit en cet endroit précis ; la striction se marque à peine ; le mouvement s'arrête pour s'amorcer en un autre point plus faible, s'y arrêter encore, s'amorcer en un troisième, et ainsi de suite. Et, finalement, on se trouve en présence de ce fait paradoxal, qu'une tige de métal qui était à l'état mou, qui a pu s'allonger considérablement, est devenue maintenant dans toute son étendue, dure, fragile, inextensible comme un acier trempé. C'est à propos de ce fait que M. Ch. Ed. Guillaume a prononcé le mot de « résistance héroïque à la rupture ». Les choses se passent, en effet, comme si la barre de ferro-nickel avait renforcé chaque point faible, à mesure qu'il était menacé. Ce n'est qu'au bout de ces efforts que la catastrophe inévitable s'est produite.

Cette spontanéité à renforcer une partie qui faiblit, indique évidemment une sorte de conscience « hédonique » c'est-à-dire une espèce de rudiment de sensibilité, de connaissance qu'une atteinte est portée à l'intégrité de la substance. Nous ne sommes plus en présence d'un métal brut, inerte : une réaction appropriée a lieu contre l'énergie extérieure qui trouble l'ordre établi, et cette lutte pour la conservation de l'intégrité substantielle est assurément la preuve d'un commencement d'autonomie, de différenciation du métal de ce qui l'environne. Nous verrons d'autres formes rudimentaires de ces propriétés que l'on croyait, hier encore, spéciales aux seuls êtres organisés et vivants.

(*A suivre*) A. BECKER.

Espoir

... Vous saurez que ceux que vous appelez des morts sont vivants au milieu de vous; vivants comme ils l'étaient sur la terre, seulement plus réellement; vous assistant avec un amour qui n'a pas diminué ; animés dans leur inlassable commerce avec vous de la même affection qu'ils vous portaient alors qu'ils étaient encore incarnés.

Imperator-Spirit-Teachings.

A Jeanne M.

O Mort, tu n'es qu'un mot !
Comme le bluet que moissonne
Le fer sans pitié du faucheur,

Tes jours par la mort, ô mignonne,
Ont été tranchés dans leur fleur.

Hélas ! et moi sur cette terre,
Où tous deux, la main dans la main,
Nous marchions, triste et solitaire,
J'ai dû poursuivre mon chemin !

Oh ! que de fois devant la tombe,
Songeur, mon esprit anxieux
S'est demandé, pauvre colombe,
Si tu vivais sous d'autres cieux ?

Ou si ma Jeanne tout entière,
Corps, âme : tout ce qui fut toi,
— Toute ! — là tombait en poussière ;
Si c'était la fatale loi ?

Ne subsistait-il rien de l'être
Que la mort vient nous arracher ?
Au seul frêle espoir d'un « peut-être ! »
Pouvions-nous donc nous attacher ?

Ne devait-on jamais reprendre
L'épanchement interrompu ?
Le renouer, le lien tendre
Par la mort brusquement rompu ?...

Et sous sa cruelle morsure,
Le doute, le doute rongeur,
Changeait en angoisse, en torture,
Jusqu'à l'espérance en mon cœur !

Aujourd'hui pour moi plus de doute.
Tu ne dors pas dans le tombeau ?
La mort n'est qu'une sombre voûte :
Au delà brille un jour plus beau.

Au delà, tu vis — PLUS VIVANTE ! —
Toi, morte pour nous ici-bas !
Et tu viens planer, âme aimante,
Auprès de ceux que tu quittas.

Morts aimés, dont les cœurs fidèles
Gardent le souvenir jaloux,
Comme de chères hirondelles
Vous voltigez autour de nous !

Notre joie ou notre tristesse,
Vous y prenez part ici-bas ;
Veillant sur nous avec tendresse,
Vous soutenez, guidez nos pas !

Et si l'œil du mourant s'éclaire
Quand déjà lui défaut le jour,
C'est qu'il vous voit dans la lumière,
Lui souriant avec amour !

R. D.

L'Evolution du Monisme

(*Suite*) (1)

Ethologie Moniste, Morale théorique

H. L'activité humaine ne diffère pas en nature, mais seulement en degré, de toutes les autres activités universelles : sensibilité et activité, sensation et volition forment une série continue qui commence par la sensation et finit par le mouvement. La volition est une sensation tranformée. C'est la réponse du berger à la bergère. La volonté n'est pas une faculté, comme vous le croyez avec tous les spiritualistes, c'est une résultante.

R. Toutes ces choses me paraissent très fortes, je veux dire très difficiles à comprendre ; mais ce ne sont que des assertions dogmatiques, et ce que je vous demande, ce sont des démonstrations.

H. Attendez. L'avantage de notre doctrine, c'est qu'elle ramène tout au même principe, au *mécanisme*. Vous voulez des démonstrations ? Voici celles que nous donne un savant physiologiste doublé d'un philosophe, Ch. Richet, sur la manière dont les actes humains (et animaux) s'effectuent :

L'action reflexe est le premier genre d'action des êtres organisés et le germe de toutes les autres, et cette action se réduit à une explosion.

R. Une explosion ! ?

H. Ne vous effrayez pas, il ne s'agit pas d'une bombe. Vous savez qu'il n'y a pas un rapport nécessaire entre la masse des corps et leur énergie. C'est là un fait et non une hypothèse, une parole vaine.

R. C'est incontestable, et je suis heureux de vous accorder ce

(1) Voir le n° de juin, p. 723.

bon point. Mais ce fait ne vient pas à l'appui du monisme, au contraire. Si la force dérivait de la matière, comme vous l'enseignez, il y aurait proportion exacte entre la masse et l'énergie des corps.

H. On voit bien que vous n'êtes pas fort en chimie. Si vous étiez seulement anarchiste, si vous aviez fabriqué des bombes, vous ne tiendriez pas des propos si incongrus. Sachez donc que les êtres vivants sont assimilables aux corps explosibles. Ce n'est pas seulement moi qui vous le dis, c'est Richet, ce sont mille autres savants.

Les êtres vivants, constitués par des cellules, dit Richet, sont irritables à la manière des corps explosifs, c'est-à-dire que l'excitation extérieure peut être très petite relativement au dégagement de force. Même, le plus souvent, la force est si petite par rapport à la réaction qu'on peut la négliger. Cette réaction de la cellule à l'excitation, c'est l'irritabilité : propriété générale à tous les tissus. Mais la quantité d'énergie latente dans les divers tissus va en augmentant à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie des tissus et dans la hiérarchie zoologique. L'origine de la force pour les cellules vivantes, qu'il s'agisse de cellules nerveuses ou musculaires est vraisemblablement d'origine chimique.

R. L'origine est... d'origine. Voilà du moins qui est clair ; mais *vraisemblablement d'origine chimique*, voilà ce que je ne puis admettre. Ce ne sont pas des *vraisemblances* que je vous demande et que vous me promettez.

H. J'étais bien sûr que vous ne me laisseriez pas aller jusqu'au bout de la phrase de Richet.

R. Excusez-moi et continuez.

H. Cela établit une analogie complète entre les cellules vivantes et les corps explosifs.

R. Complète ? Tout à l'heure ce n'était qu'une vraisemblance, à mon avis peu vraisemblable ; et voici qu'en un clin d'œil elle se transforme en analogie complète ?

H. Il en faut, de la patience, avec un pareil interrupteur. Vous feriez un fameux député de l'opposition. Je continue, ou plutôt c'est Richet qui continue.

Si donc la cellule peut, à un moment donné, dégager une grande quantité d'énergie, c'est qu'il se fait dans son intimité des dédoublements chimiques rapides qui entraînent un phénomène de mou-

vement ou d'innervation. Ainsi la vie est une fonction chimique et la force dégagée par les êtres vivants est une force d'origine chimique.

R. Vos forces sont très fortes; mais ne perdons pas la carte. Laissez-moi résumer votre démonstration, deux mots me suffiront : « La vie est *vraisemblablement* d'origine chimique, donc la vie est d'origine chimique ». Si ce n'est pas le moment de tirer l'échelle, continuez. Mais, au fait, vous avez parlé de la hiérarchie des êtres. Pourrais-je savoir ce que cela signifie en monisme ?

H. Vous le sauriez déjà si vous ne m'aviez pas coupé la parole.

Cette hiérarchie est déterminée par la complication du mouvement qui représentera l'explosion finale. Cette hiérarchie peut être établie à peu près ainsi : C'est d'abord l'irritabilité cellulaire simple. Puis c'est l'irritabilité du système nerveux, caractérisée par un acte reflexe élémentaire. Puis cet acte reflexe élémentaire devient une action compliquée, non plus limitée à un seul muscle, mais s'étendant à tout un groupe de muscles, de manière que l'acte exécuté soit synergique, les muscles divers concourant à une action unique. Puis, au lieu d'être un seul acte reflexe compliqué, c'est une série d'actions reflexes successives paraissant spontanées, car elles s'enchaînent fatalement, sans que l'excitation extérieure, qui est faible, soit apparente.

R. Cette fois je vous ai écouté patiemment.

H. Parce que vous n'avez pas eu sujet de m'interrompre.

R. Vraiment, non. *A peu près*, *vraisemblablement*, des hypothèses inavouées et inavouables, une logomachie prétentieuse et vide de sens, une *description* donnée pour une *explication*, vous conviendrez que ce sont là des choses qui ne prêtent guère à interruption, encore moins à discussion. Mais où je vous attends, c'est aux conséquences que vous allez sans doute tirer de cette prétendue théorie chimico-psychique.

H. Cette théorie explique toutes les actions, aussi bien des hommes que des animaux. Elle prouve que la conscience n'est pas une entité, une qualité particulière á l'homme, à l'exclusion des animaux, comme le prétendent les spiritualistes. La conscience a son origine dans les reflexes primaires et secondaires. Elle est commune à tous les organismes. C'est une propriété vitale de toute cellule. Les atomes déjà possèdent, sous la forme la plus

simple, la sensation et la volonté — ou plutôt le sentiment (*aesthesis*) et l'effort (*tropesis*) — c'est-à-dire une âme universelle sous la forme la plus primitive.

R. Que dites-vous là ? Vous avez soutenu dans vos *Enigmes* p. 205, contre Empedocle et Du Bois Reymond que vous n'avez *iamais* adopté l'hypothèse d'une *conscience des atomes*.

H. A la page 205, il s'agissait de me défendre contre Du Bois Reymond ; or, à la guerre tous les moyens sont admissibles. Mais vous vous arrêtez là à un détail de nulle importance. Le point capital est que la conscience est de nature matérielle, qu'elle est un produit de l'évolution, qu'elle n'est qu'une résultante de...

R. C'est justement ce que je voudrais vous voir prouver autrement que par de pures affirmations.

H. La preuve est facile à donner. La conscience, comme le corps, est sujette à la santé et à la maladie ; il en est ainsi de la volonté et même de la sensibilité. On peut anesthésier et *abouliser* les hommes et même les animaux supérieurs ; on peut changer et suspendre leur volonté aussi bien que leur sensibilité. L'hypnotisme et la psychologie expérimentales ont surabondamment démontré ces faits. Voyez, au surplus, dans mes *Enigmes*, les chapitres : *Physiologie et Pathologie de la conscience* ; vous y apprendrez qu'il y a des personnalités multiples, qu'on a vu des consciences doubles et même triples, des consciences alternantes, et vous reconnaîtrez, j'espère, que la conscience, le moi n'est pas une entité.

R. Je ne conteste pas ces faits. Je prétendrais même les interpréter mieux que vous, si cela ne nous éloignait pas trop de notre sujet actuel ; je vous prouverais que les maladies du corps, à plus forte raison les autres, démontrent que le corps lui-même n'est pas seulement matériel. Pour le moment, je me borne à observer que ces faits tournent contre votre monisme, loin de l'étayer. Comment la conscience serait-elle double, alternante, etc., dans un même corps ? Si elle est un produit de ce corps, une sécrétion de quelque organe - que vous seriez bien embarrassé d'indiquer, — elle doit suivre le corps dans tous ses changements, se dédoubler avec lui. L'anesthésie, l'amnésie, l'aboulie, ne prouvent pas plus contre l'autonomie de la conscience, que les nuages ou une éclipse n'empêchent le soleil de faire sa révolution diurne et d'éclairer le monde.

H. Le spiritualisme n'explique pas mieux que le monisme les personnalités multiples, ni les maladies de la sensibilité et de la volonté.

R. C'est votre opinion, ce n'est pas la mienne. Il ne s'agit pas de savoir ce que le spiritualisme explique ou non. Vous soutenez que le monisme lui est supérieur. Donnez-en des preuves.

H. Des preuves, nous en avons en nombre infini. Ce qui prouve, par exemple, que la volonté n'est pas une entité autonome, c'est qu'elle est *déterminée* dans tous ses actes, dans toutes ses manifestations. Votre *libre arbitre* n'existe pas ; c'est une pure illusion. S'il y a encore des gens qui disent, plus ou moins sincèrement, qu'ils ont conscience de leur liberté volitive, il n'en est pas moins certain que chaque jour augmente le nombre des personnes ayant conscience qu'elles ne sont pas libres de vouloir ou de ne pas vouloir (1).

R. — Vous doutez de la sincérité des gens qui croient au libre arbitre : il me semble qu'il y aurait bien plus lieu de douter de la bonne foi de ceux qui le nient.

H. Je n'en vois pas la raison.

R. Elle est pourtant bien claire. Celui qui affirme son libre arbitre engage sa responsabilité ; celui qui se proclame déterminé, forcé, la dégage et peut faire tout ce qu'il veut.

H. Ceci, c'est le côté moral de la question, nous y reviendrons. Pour le moment, il s'agit du côté scientifique, et la science moderne proclame que tout acte de volonté est déterminé par l'organisation de l'individu voulant et sous la dépendance des conditions variables du milieu extérieur, au même titre que toute autre fonction psychique.

R. Au même titre. C'est vous qui dites cela...

H. Avec tous les savants de quelque notoriété. Avec Tarde : « L'hypnotisme guérit de l'illusion du libre arbitre. » Avec Hamon : « Comme l'idée de Dieu, l'idée du libre-arbitre est un produit de l'esprit humain qui, peu à peu, s'est élaborée dans les cerveaux. Pas plus que Dieu, la liberté morale n'est réelle. C'est une illusion pure et simple. » Avec Debierre, qui démontre par le moyen d'un *schéma* irréfutable le *mécanisme* de l'action nerveuse, de l'activité

(1) M. Hamon. *Déterminisme et responsabilité*, p. 13.

cérébrale et le mode de production des actes inconscients et conscients.

R. Je ne connais pas ce *schéma*. Pourriez-vous m'en donner un aperçu ?

H. Voilà ce que c'est que de ne pas vouloir lire. On n'est au courant de rien.

R. Dites : de ne pas vouloir ni pouvoir tout lire.

H. De négliger, en tout cas, les livres les plus instructifs.

R. Voyons donc, je vous prie, si le livre de Debierre est si précieux que vous le dites ; je vous promets de l'acheter et de le lire, plusieurs fois même, s'il le faut.

H. Voici. Les sens reçoivent l'impression des objets extérieurs, et les centres nerveux réagissent contre cette impression.

R. Bien ! Ça, c'est clair.

H. Le reste ne l'est pas moins ; suivez-moi. Si l'impression reçue n'arrive qu'aux centres médullaires (moelle épinière et moelle allongée) la réaction est reflexe et inconsciente. Si l'impression est portée jusqu'au cerveau, la réaction est consciente, le mouvement est volontaire. Ainsi, « l'activité psychique, sous ses différentes formes, aboutit toujours finalement à une réaction motrice, volontaire ou automatique, consciente ou inconsciente... L'acte, qu'il soit volontaire ou automatique, n'est que la fin d'une série ininterrompue de phénomènes mécaniques ».

R. C'est tout ? Avez-vous à me citer beaucoup de savants de cette force ?

H. Autant que vous voudrez.

R. Alors, je ne regrette pas le temps que j'ai économisé en ne lisant pas leurs ouvrages. Je vous dispense donc de me parler des autres, ou du moins j'attendrai que vous m'expliquiez comment et pourquoi certaines impressions arrivent au cerveau pendant que les autres restent en chemin. Si le phénomène est *mécanique,* les impressions voyagent en raison de leur intensité et les plus fortes seules parviennent jusqu'au cerveau.

H. C'est bien ainsi que nous l'entendons.

R. Et vous ne faites que suivre l'exemple des pédagogues qui battent les enfants pour les mieux instruire. Or, il est mille fois prouvé par l'expérience que des impressions physiquement très

légères produisent des sensations très intenses et des réactions proportionnées.

H. Vous êtes étonnant, même extravagant, de vous mettre ainsi tout seul en opposition avec les savants les plus autorisés.

R. Je ne suis pas seul. Des milliers d'hommes en ont fait autant et dans des circonstances plus difficiles. Tous les hérésiarques ont eu contre eux les savants officiels, laïques aussi bien qu'ecclésiastiques, et ils avaient en perspective le bûcher. Que prouve le bûcher ?

H. Je pourrais vous citer mille autres preuves de ce fait que la volonté est dépendante du corps, qu'elle est *déterminée* par l'organisation de l'individu...

R. Et je vous en citerais autant pour vous démontrer qu'elle est aussi bien déterminante que déterminée...

H. Qu'elle peut être augmentée par l'éducation.

R. Par *l'exercice*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. L'éducation vient du dehors, celui qui la reçoit joue un rôle plus passif qu'actif ; l'exercice vient du dedans, il émane d'une activité autonome, ce qui prouve contre votre thèse.

H. Alors, vous croyez au libre-arbitre ?

R. Cela dépend de la manière de l'entendre. Je ne crois pas au libre arbitre *absolu*, tel que l'ont soutenu certains théologiens, du moins tel qu'on le leur attribue ; mais je crois au libre arbitre *relatif*.

H. Sur quoi vous fondez-vous...

R. Sur ce simple fait que l'homme est actif ; qu'il peut céder ou résister à telle ou telle de ses diverses tendances naturelles, quelle qu'en soit l'origine, qu'elles lui viennent du créationisme ou du transformisme.

H. Il ne résiste pas. Vous êtes trompé par les apparences.

R. Il peut y résister et y résiste en effet, jusqu'à la mort inclusivement. Comment expliqueriez-vous sans cela, je ne dis pas le martyre, mais seulement le suicide ?

H. Le suicide est une folie...

R. Alors comment expliquerez-vous la folie ? Si l'esprit n'est qu'un produit du corps, un esprit fou ne peut venir que d'un corps fou.

H. Une preuve palpable que la conscience n'est qu'une qualité

acquise, c'est que les enfants et les criminels invétérés n'en ont pas. Qu'est-ce qu'une entité qui naît par l'éducation, vit tant mal que bien et meurt dans un grand nombre de cas ?

R. Votre fait ne prouve rien. La conscience est un germe qui se développe selon que les conditions où il se trouve sont plus ou moins favorables. Son rôle est de nous donner des joies ou des chagrins moraux, comme celui de la sensibilité est de nous procurer des plaisirs ou des peines physiques. Vous ignorez si les criminels, même les plus endurcis, n'ont pas de remords. Supposé qu'ils n'en aient pas, cela prouverait, pour eux seuls, que les conditions dans lesquelles ils ont vécu n'ont pas été favorables à leur développement, que la graine, semée dans un terrain aride, rocailleux ou broussailleux, n'a pu germer, fleurir, fructifier. Ces hommes se trouvent privés des plaisirs moraux aussi bien que des peines ; ils n'ont de l'homme que la forme et sont en réalité inférieurs à bien des animaux.

H...

R. Quelle morale pourriez-vous tirer de votre déterminisme absolu ?

H. Bien supérieure à la morale spiritualiste. C'est la nécessité et non la libre volonté qui constitue la base de la moralité, a dit Buchner.

R. Comment arrangez-vous cela ? Vous voulez dire que la nécessité fait l'*amoralité*, « nécessité n'a pas de loi » ?

H. Pas du tout. Gardez pour vous vos rengaines. Nous disons qu'on ne devient moral que par force. On fait de nécessité vertu. Les habitudes sociales et la crainte des lois agissent pour rendre le caractère de plus en plus moral.

R. Vous plaisantez sans doute. Pour que les habitudes sociales et les lois rendissent le caractère plus moral, il faudrait qu'elles fussent elles-mêmes morales.

H. Elles le sont aussi. Ce sont les lois qui ont sorti les hommes de leur animalité primitive. Si l'homme est devenu moins féroce, quoiqu'il le soit encore beaucoup, c'est aux lois qu'il le doit.

R. Donc, aux législateurs. Seriez-vous orfèvre ? En tout cas vous faites pétition de principe. Si les lois sont faites par des hommes, qui sont, d'après vous, naturellement féroces, elles se ressentiront de leur origine et tendront à plonger de plus en plus

les hommes dans la férocité. Il faut donc que les lois émanent d'un être supérieur et meilleur pour être bonnes. Vous supposez l'homme naturellement méchant. Vous avez cela de commun avec le catholicisme. Soyez donc catholiques jusqu'au bout, admettez, pour améliorer l'humanité, l'intervention surnaturelle d'un révélateur, d'un rédempteur, d'un sauveur.

H. Jamais nous n'admettrons ces idées spiritualistes. Ces théories plaisent mieux à la multitude, mais elles favorisent sa paresse de pensée.

R. Vous venez de dire quelque chose de très profond, sans vous en douter ; les théories spiritualistes plaisent mieux à la multitude ! Si l'esprit est une sécrétion du cerveau, si toutes nos connaissances viennent des sens — infaillibles — comment se fait-il que les théories spiritualistes plaisent mieux, surtout à la multitude, à peine sortie, d'après vous, de l'animalité ? Comment même peuvent-elles exister ?

H...

R. Quant à favoriser la paresse de pensée, le contraire serait plus soutenable. Songez à tout ce qui a été noirci de papier et dit de paroles à propos de ces théories ! Le reproche porterait plus justement sur les théories monistes ; il leur a même été adressé d'avance par Chateaubriant, quand il a dit : « Placer la fatalité dans l'histoire, c'est s'interdire la peine de penser, s'épargner l'embarras de rechercher la cause des événements ». (*Etudes hist. Préf.* p. 106). Mais, au fait, pourquoi une morale moniste ?

H. Pour remplacer la morale religieuse, fondée sur la foi, par une morale scientifique, fondée sur la raison. Le but suprême de la morale est d'établir un équilibre conforme à la nature entre l'égoïsme et l'altruisme, entre l'amour de soi et l'amour du prochain.

R. Qui établira cet équilibre ? Sur quelle base ? Qui acceptera la morale déterministe ? Vous parlez de l'amour du prochain comme de quelque chose de tout naturel. Ne voyez vous pas que l'altruisme est en contradiction avec votre doctrine évolutionniste ? « Aimer, a dit Leibnitz, c'est se plaire dans la félicité d'un autre, ou, ce qui revient au même, c'est faire de la félicité d'un autre notre propre félicité ». Si, comme vous le professez, la lutte pour la vie est la loi universelle, pourquoi voulez-vous que j'équilibre

mon *ego* avec celui d'un autre, autrement dit, que je me sacrifie en tout ou en partie à lui, ou lui à moi ?

H...

R. Je vous ai demandé quelle pouvait être, en psychologie moniste, l'origine de l'erreur. Inversement, je vous demanderai quelle peut être, en éthologie moniste, l'origine du bien. D'après vous, l'homme est naturellement mauvais, il est un loup pour son semblable. Au commencement est le mal, — *in principio malum.* — Ensuite, l'exercice développant l'organe maléfique, le mal devrait aller toujours en augmentant, et il est impossible de concevoir, d'imaginer même comment de la lutte pour la vie peut naître le bien.

H. Vous nous attribuez là des idées que nous n'enseignons et n'admettons pas.

R. Je vous attribue des idées qui découlent logiquement de vos principes mécanicistes.

H. Il faut que je parte, le jour approche ; mais je reviendrai et je vous ferai voir qu'on peut tirer du monisme des idées plus saines que vous ne le croyez ; je vous exposerai ce que nous entendons par l'Idéal, quelles sont nos idées sur. . la religion, car, enfin, si nous rejetons les religions créationnistes, nous n'en avons pas moins des principes sur cette question. Donc, au revoir et à bientôt.

(*A suivre*) ROUXEL.

La crèche Spirite Lyonnaise

Monsieur le Rédacteur,

Je suis un vieux grognard qui, lassé d'entendre faire de la Crèche Spirite des éloges qui lui semblaient outrés, a voulu s'en rendre compte par lui-même et, dimanche 16 courant, comme il faisait beau soleil, qu'un air un peu vif tempérait la chaleur et que mes vieilles jambes engourdies par l'hiver, me semblaient moins lourdes, je me dis : Allons à la Croix Rousse ! la Crèche sera aujourd'hui le but de ma promenade. (Il est à remarquer que certains sentiments ont force de mouvoir les esprits les plus rétifs : le sentiment qui me guidait était un peu de jalousie doublé de beaucoup de curiosité : j'y cédai.

Arrivé sur la place,au N° 8,car je m'étais bien enquis du numéro je re-

gardai et je lus cette inscription au seuil de la porte d'entrée « Crèche sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie Ange » puis, au-dessus du 2me étage, je vis cette longue inscription : « Crèche à l'Enfance de 15 jours à 3 ans, sans distinction de culte et de nationalité ». Cela ne laissait pas de doute, j'étais bien devant la Crèche.

Sous cette inscription, quatre hautes fenêtres aux persiennes systématiquement tendues. D'elles s'échappait une gerbe de géraniums roses qui, comme à plaisir, s'élançait au dehors, charmant la vue, attirant le regard.

Je m'étais arrêté sur le trottoir d'en face pour contempler ces jardins improvisés où le pétunia aux couleurs variées ajoutait son charme à celui des génariums, et je vis au delà de ces fleurs des mystères charmants que laissaient entrevoir les fenêtres mi-closes. Cela piqua ma curiosité et je me dis : Montons ! et visitons le tout.

J'arrivai au deuxième ; une inscription désignait la porte à laquelle je sonnai, non sans avoir regardé d'abord par le judas entrouvert. Voici ce que je pus distinguer : En face, une porte qu'encadrait une tapisserie qu'animait toute une série de poupées. Pour un enfant, c'était charmant ; pour moi, le vieux grognard, c'était ravissant. Au milieu de cet encadrement et au-dessus de la porte, un beau Polichinelle aux vêtements soyeux de diverses couleurs où le jaune dominait. Ses bras tendus semblaient dire : Entre ! Ce doit être ce qu'il dit chaque jour aux bébés dont le premier sourire est d'abord pour lui, puis pour la bonne maman qui lui tend les bras.

Au coup de la sonnette, une des maîtresses de la maison m'ouvrit, elle n'était plus jeune, mais son sourire était aimable. Après quelques mots elle me fit entrer dans le sanctuaire de la Crèche, *la Salle des bébés.*

De jolis berceaux se rangeaient contre les murs, ils étaient garnis de blancs rideaux qu'une main adroite avait drapés, coquillés en fronton et retenus par des rubans. Sur l'oreiller, une taie, brodée s'il vous plaît, rien n'y manquait. Les poupées et les roses se mariaient à l'envi... partout le reflet de cette coquetterie féminine qui charme en une jeune mère. Les trois dames de la Crèche ne sont pourtant plus jeunes, pensai je en moi-même, et je dis à celle qui m'accompagnait : Comment se fait-il, Mesdames, que vos ans n'ôtent rien du charme que vos mains ajoutent à toute chose.

Elle sourit et me dit : « L'âge n'altère pas les facultés des cœurs et des esprits que l'amour anime... vous le savez. »

Je m'inclinai, j'étais confondu ! et je poursuivis mes investigations en tout cet appartement, car ce jour était un jour de réception, et toutes les pièces étaient ouvertes aux visiteurs. Une d'elles donnait sur la Crèche, j'y pénétrai. C'était une salle de réception dans laquelle de nombreuses personnes étaient déjà assises. Il y avait là des jeunes filles et des dames de tous âges, et toutes étaient aimables. C'était charmant. Il y avait aussi des hommes de tous âges dont quelques-uns semblaient préoccupés comme

lorsque l'on se prépare à lire ou à parler, d'autres, des jeunes gens allaient d'une pièce à l'autre, je les suivis.

La pièce dans laquelle j'entrai était une assez grande cuisine qui doit aussi servir de salle à manger. Elle était éclairée de deux petites fenêtres dont de gaies tentures blanches encadrées de bandes rouges adoucissaient les rayons du soleil sans voiler complètement l'horizon du ciel bleu, des montagnes et des toits. Là on avait le charme de la calme campagne.

Sur un grand fourneau que couvrait un tapis, étaient des livres. On m'en offrit cinq, c'étaient : *Pensées et Réflexions d'une Mère* ; *Argumentation*, *Rapports de la Crèche*, *Traité d'obsession* ; puis deux me furent offerts moyennant o fr. 50. Je pris le tout, me promettant d'étudier les éléments de vie qui animent les trois mamans de la Crèche. C'est ainsi qu'on nomme les trois dames qui donnent leurs soins aux petits bébés. Ce nom est charmant ! il n'en est pas de plus doux à prononcer, c'est pourquoi, je vous l'ai dit, je suis ému encore de tout ce que j'ai vu, et je suis curieux aussi de savoir ce qu'auprès d'elles on peut apprendre. Croyez-le, ma curiosité grandit au lieu de diminuer.

Il me restait une pièce à visiter, celle que l'on traverse en entrant, sans songer à la regarder, tant la Crèche vous attire.

Cette pièce est plus longue que large, la fenêtre qui l'éclaire est une de celles dont je vous ai dépeint l'aspect agréable ? A l'intérieur il l'est autant. Le jour est tamisé comme à la Crèche par une tenture blanche aux initiales du Protecteur de la Crèche : Allan-Kardec. C'est joli et c'est simple : on jouit là d'un confort qui fait qu'on s'y trouve bien sans que rien y excite l'envie. Pourquoi, pensez-vous ?

C'est parce que tout cela a pour but l'enfant et la mère ! Comme les mères qui nourrissent doivent bien s'y trouver à l'heure où elles viennent allaiter leurs enfants et leur donner leurs douces caresses, et comme plus joyeuses ou plus courageuses, elles doivent retourner au logis où l'heure du dîner ramène leur mari, ou à l'atelier pour y reprendre leur place.

En pensant à ce que je voyais, je me disais : Toutes les femmes feraient-elles ce que font ces trois dames dont deux pourraient voir leur troisième génération ? Si cela était, elles nous seraient supérieures... Le regretterais-je ? Oh non ! car elle est douce la loi de *Survie* qu'enseigne et prouve, dit-on, le Spiritisme. Si cette connaissance a tant de puissance sur l'homme qu'elle lui inspire de tels actes, je veux m'en pénétrer, Monsieur le Rédacteur, car il n'est pas de plus douce pensée que celle de se dire : Les faits prouvent cette loi, je ne puis donc la nier. Et pourquoi la nierais-je ? Ses résultats ne sont-ils pas d'une portée morale supérieure puisque, sans contrainte, elle pénètre du devoir qu'elle indique : le pardon des offenses, le soutien, l'amour, le respect pour tous, sans exception d'aucun, puisque tous les hommes sont frères et tous solidaires, ce que reconnaît la loi humaine qui donne à tous mêmes droits et mêmes devoirs. Qu'il est doux et consolant de se dire à sa dernière heure : Je re-

naîtrai et je pourrai apprendre par une mère comme celles-là, ce qu'est la loi d'amour qu'elles enseignent et pratiquent.

Le cœur et le cerveau plein de ces pensées, je m'en suis allé mes livres sous le bras.

Les deux brochures que l'on vendait 0 fr. 50 étaient : l'une *Mon chemin de Damas,* poème dont l'auteur, Monsieur Jean Rouxel, un poète goûté,paraît-il,dans le monde spirite, est une âme bonne et sensible qui, pour apporter sa part d'aide à la Crèche, lui attribue tout le bénéfice qu'il pourra retirer de sa brochure.

L'autre, Le *Spiritisme à Lyon*, est l'œuvre de M. Henri Sausse qui, dans le but de contribuer aussi aux efforts de la Crèche, lui en a donné cent exemplaires, m'a-t-on dit. Il paraît que dans le monde spirite, l'homme seconde la femme qui fait le bien. Tout cela va devenir mon sujet d'étude.

D'avance, Monsieur le Rédacteur, je vous remercie de la place que vous voudrez bien accorder dans votre journal aux pensées que j'émets.

Un nouveau frère, un ami.
LIONNEL.

Influence à distance d'un médium sur les animaux

Me trouvant de passage à Marseille, et l'hôte de M. le Comte de Tromelin, je me promenais hier soir, 12 juin, devant sa villa, avenue du Prado, ainsi que Mme M. M.

Le hullulement des chouettes troublait seul, lugubrement, le grand silence de la nuit claire, et M. de Tromelin nous racontait qu'il avait réussi à diverses reprises, sans même quitter sa chambre, à faire cesser leur monotone plainte en le demandant aux esprits ; la veille encore, affirmait-il, il avait à trois reprises réussi à imposer silence aux nocturnes oiseaux.

Le fait était trop intéressant, pour que Mme M. M. et moi, nous ne demandions pas à M. de Tromelin de bien vouloir tenter devant nous l'expérience.

Il y consentit avec son habituelle bonne grâce, en nous faisant remarquer qu'il ne garantissait pas à l'avance, vu son entière bonne foi, le succès de l'expérience, étant donné le caractère capricieux des Esprits.

Puis, étendant la main, vers les masses de feuillage d'où s'échappaient les plaintes des chouettes :

« Je demande aux Puissances occultes de m'octroyer la faveur de « faire cesser le chant de ces oiseaux de nuit, ou de les envoyer « chanter ailleurs, » demanda-t-il à mi-voix.

Durant cette sommaire invocation, et jusqu'à la dernière syllabe, les hullulements continuèrent, avec leur monotone régularité ; puis dès que M. de Tromelin eut cessé de parler, comme obéissant à un ordre venu je ne sais d'où, les plaintes cessèrent.

Mme M. M. et moi restâmes interdits, écoutant, attendant un cri traversant de nouveau le feuillage, mais la grande nuit claire resta silencieuse.

Parbleu ! m'écriai-je, ne trouvant point de solution à ce mystère, les chouettes sont compagnes fidèles des sorciers. Il y a là-dessous quelque magique influence.

Alors, M. de Tromelin très grave, énonça :

« Je ne suis pas sorcier, et j'ai refusé souvent de l'être. Les sor- « ciers mettent leur puissance au service du mal, de la haine et de « la vengeance, tandis que si j'ai quelque puissance, elle ne servira « jamais qu'à tout ce qui est bien, beau, bon et juste. »

Sa gravité nous impressionna presque autant que l'expérience qu'il venait de faire :

« — Comment alors, expliquez-vous ce phénomène, demandai-je, « puisque souvent il s'est renouvelé sur votre demande ? — (Exac- « tement six fois).

« — Ma conception sur l'esprit et la matière, vous en donnera « l'explication. — Je l'ai détaillée dans mon ouvrage : *Les Mystères « de l'Univers*, — que je viens de faire publier à Paris. Tout ce « que je puis vous dire, c'est que tous les êtres vivants sont plongés « dans la substance éthérée ambiante qui nous entoure, et que c'est « par cette substance éthérée, que tous les êtres sont en communion « et en communication entre eux.

« Je ne peux savoir quel procédé a employé l'Entité Intelligente « qui m'a fait la faveur que vous venez de constater, mais elle a pu « envoyer sur les oiseaux en question une masse fluidique assez « forte pour les chasser ou les troubler dans leurs chants.

« J'ai d'ailleurs reçu moi-même, souvent, en pleine figure de ces « coups fluidiques, que j'appelle des coups de poing d'air, faute de

« terme pour définir une action qui n'a pas d'équivalents dans la « pratique de la vie normale, mais que tous les médiums connaissent « bien. »

Ceci dit, M. de Tromelin se tut et ne voulut plus parler d'aucun phénomène psychique.

Je serais très heureux, Monsieur le Directeur, si avec votre compétence bien connue, vous vouliez bien, dans votre estimable Revue, donner quelques renseignements sur ce phénomène qui, quoique en apparence, peu important, me paraît gros de conséquences. (1)

CORTY CLÉMENT.

Ouvrages Nouveaux

Publications de l'Institut International de la Paix. — Monaco

L'Annuaire de la Vie Internationale

(IIIe ANNÉE)

Vie nationale et Vie internationale sont deux termes que d'aucuns essaient de mettre en opposition. C'est absolument comme si on voulait mettre en opposition les termes de Vie individuelle et Vie nationale. La Vie nationale pourrait en effet s'appeler tout aussi bien la Vie interindividuelle, la Vie interdépartementale ou interprovinciale. Elle n'en resterait pas moins parfaitement distincte de la Vie individuelle et nullement en opposition avec elle. Il est même très facile de démontrer que l'intensité de l'une est en raison directe de l'intensité de l'autre : l'intensité de Vie individuelle se manifeste directement et immédiatement par une plus grande production, une surproduction industrielle, agricole, intellectuelle. Or, cette surproduction exige elle-même immédiatement un accroissement dans les échanges et les instruments d'échange, et ce sont les échanges et les relations que créent les échanges qui constituent la Vie interindividuelle ou nationale. Réciproquement, du reste, les échanges, l'habitude des échanges, comme les instruments et les organes de l'échange, une

---

(1) Il faudrait que ce fait fût souvent répété, en faisant varier les circonstances, pour que fût écartée toute idée de coïncidence fortuite ; ce n'est qu'ensuite que l'on pourrait chercher une explication. (*N. d. l. r.*)

fois créés, réagissent sur l'individu et provoquent la production intellectuelle, agricole, industrielle, c'est-à-dire augmentent l'intensité de la Vie individuelle.

Eh bien ! le parallélisme se conserve dans toute sa netteté lorsque, au lieu de les opposer, on rapproche la Vie nationale et la Vie internationale. On peut dire que la Vie internationale est le complément de la Vie nationale. Elles se concilient parfaitement l'une avec l'autre. Et si l'unité nationale est une condition de la prospérité individuelle, l'unité internationale ne peut être qu'une condition favorable à la prospérité nationale. Le seul fait nouveau à signaler et à observer, c'est que, la Vie nationale existant depuis des milliers d'années, la Vie internationale est de manifestation relativement récente. Comme elle avait besoin de moyens de communication plus puissants, elle a dû attendre que l'homme ait enfin créé ces moyens, qu'il ait appris à manier la vapeur et l'électricité.

On trouvera dans l'*Annuaire de la Vie Internationale*, que publie chaque année l'Institut de la Paix de Monaco, la liste aussi exacte et ordonnée que possible des organes de la Vie internationale, des institutions, des œuvres internationales. Cet annuaire est jusqu'à présent le seul lien de tous ces organismes variés. Il est à souhaiter que la Vie internationale se développant chaque jour davantage, en attendant le choix définitif de la capitale du monde, il se crée bientôt, comme complément de l'Annuaire, entre ces diverses institutions, un lien plus étroit. Alors, l'Union politique et juridique, la Fédération tant désirée des Nations, qui doit être elle-même l'organe le plus essentiel du vrai Internationalisme, ne sera pas loin de se réaliser. Alors, et alors seulement, le titre de *Société des Nations*, employé pour la première fois par la Conférence de La Haye en 1899, ne sera pas un vain mot. L. P.

Prix ; **3 fr. 50**

Adresser les demandes à l'Institut International de la Paix à Monaco (Principauté).

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Les lévitations du médium Zuccarini

On sait que les récentes séances d'Eusapia, à Milan, à Gênes, à Turin, ont produit une émotion profonde qui s'est traduite par de nombreux articles non seulement dans la presse spéciale, mais aussi dans la presse politique, spécialement dans l'*Adriatico*, la *Sera* et le *Corriere della sera*, les uns pour, les autres contre l'interprétation spirite. Nous avons tenu nos lecteurs au courant de ce mouvement.

Dans son numéro du 26 Mai, le *Corriere della sera* consacre plus de

quatre longues colonnes au récit fait par le professeur Murani de séances remarquables, non plus avec Eusapia, mais avec un jeune médium nommé Zuccarini. L'auteur déclare que jusqu'en ces derniers mois il était resté tout à fait sceptique et complètement étranger aux recherches psychiques, ce qui se voit du reste par la façon souvent erronée dont il en parle. Mais invité par le journal politique à assister, avec quelques autres hommes de science, à des séances avec un nouveau médium et à en rendre compte, il a répondu à cet appel et voici ce qu'il a observé.

Zuccarini est, dit-il, un jeune homme sain, bien proportionné, d'un aspect sympathique, de façons civiles et honnêtes. Il raconte qu'invité à assister à des séances spirites dans une famille amie, il tomba en trance dès la première fois et fut fort étonné lorsqu'on lui fit connaître les phénomènes produits pendant sa trance. Depuis ce jour il fut sollité de toutes parts d'assister à de nouvelles séances, mais il ne cède qu'avec une grande répugnance et son désir est d'y mettre un terme. Ce n'est donc pas un médium professionnel.

Les séances eurent lieu dans les locaux du *Corriere*, en présence de plusieurs rédacteurs, dont Barzini, bien connu de nos lecteurs et de quelques professeurs, entre autres le Dr Patrizzi, professeur de physiologie à l'Université de Modène.

Nous passons sur les détails des précautions prises et nous signalerons que lorsque le médium est en trance, il parle au nom d'un docteur Pascal, qui serait mort vers 1600 (1).

La table s'agite *sans contact*; elle se soulève sur deux pieds. Le médium, parlant au nom du Dr Pascal, conseille d'essayer de l'abaisser et elle résiste aux efforts de plusieurs assistants. Elle s'éloigne ou se rapproche, toujours sans contact, lorsque le médium contracte les mains. A un moment donné, il se met debout et se trouve instantanément porté sur la table. Non seulement il ne s'appuie pas sur ses deux contrôleurs, mais il tire leurs mains en haut. Se tenant en équilibre sur le pied droit, au bord de la table, il tend la jambe gauche vers le cabinet et introduit son pied entre les rideaux, puis porte le corps en avant presque horizontalement, dans la position du Mercure ou du Génie de la Bastille. Bientôt le pied droit semble se contracter et le médium se levant doucement en l'air, y flotte pendant 12 à 14 secondes. Pendant tout ce temps il est absolument calme et on ne constate ni les contractions violentes, ni les gémissements qui accompagnent les mouvements de table. Si quelqu'un des assistants rompt la chaîne, le médium est aussitôt *lourdement précipité sur la table*. Le contrôle Pascal déclare qu'en tendant le pied dans le cabinet,

(1) On ne dira pas, pour ce médium nouveau, qu'on lui a suggéré une personnalité secondaire du nom du Dr Pascal. Cependant chez lui, comme chez tous les autres, une individualité invisible dirige les séances. C'est là *un fait* contre lequel les négateurs ont beau s'insurger, il n'en existe pas moins, et confirme absolument les enseignements spirites. *N. d. l. r.*

le médium y puise de la force, quoiqu'il ne s'y trouve aucun point d'appui, comme les assistants s'en sont assurés. On essaya de le photographier dans sa lévitation, mais l'éclat du magnésium eut pour effet *de le précipiter brutalement dans le cabinet*, cependant quelques épreuves furent assez réussies pour montrer le médium planant en l'air. (1)

Tel est le principal phénomène produit par Zuccarini. Citons cependant encore des bruits de coups retentissant à distance et des phénomènes lumineux, consistant en dix ou douze points lumineux de la grosseur et de la couleur des vers luisants, disséminés dans la chambre, tantôt immobiles, tantôt traçant des traînées dans l'air.

Morselli contre Minusculus

L'*Adriatico* publie une seconde et très longue lettre du professeur Morselli, piqué au vif par la façon dont Minusculus avait relevé ses inconséquences et ses erreurs, que nous avons aussi signalées. Nous avons montré combien le professeur était malheureux dans ses citations et dans le choix des autorités qu'il invoque : F. Podmore, Jules Bois, etc. Nous avons vu qu'après s'être déclaré Moniste et avoir prétendu que l'être humain se dissocie tout entier à la mort, il s'offusquait du titre de Matérialiste. Aujourd'hui il invoque le témoignage du Dr Geley, qui, lui aussi, se dit moniste et il ne paraît nullement se rappeler que dans son volume sur l'*Etre subconscient*, cet auteur déclare que : L'hypothèse spirite et l'hypothèse animique sont une seule et même hypothèse que l'on peut résumer ainsi :

« Tous les phénomènes de psychologie anormale sont produits par l'individualité subconsciente, soit extériorisé partiellement, soit extériorisée totalement, ou *désincarnée*. »

« Très souvent, si l'on se débarrasse de toute idée préconçue, on trouvera que la probabilité est *infiniment* plus forte pour l'explication spirite que pour l'explication animique. »

Après avoir été moniste avec Haeckel, le professeur Morselli serait-il devenu moniste avec le Dr Geley ?

D'autre part, prétendant toujours démontrer l'ignorance de Minusculus, il lui indique charitablement la déposition de Varley devant la société Dialectique et, ici encore, il semble avoir oublié que ce remarquable savant a déclaré dans cette déposition que :

« En me basant sur les faits que je viens de citer, *je crois fermement* que nous ne sommes pas limités à nos corps. Nous existons *aussi bien après qu'avant* la mort du corps et dans certaines conditions nous conservons

(1) Voici encore un effet de la lumière faite fortuitement. Si le médium s'était blessé, ou fracturé un membre, nous pensons que la responsabilité des expérimentateurs aurait été sérieusement engagée. C'est pourquoi il est imprudent de faire ces expériences avec des investigateurs qui ignorent les dangers sérieux que court le sujet, si l'on néglige les prescriptions ordonnés par les guides des séances. (*N. d. l. r.*)

la faculté de communiquer avec ceux qui sont encore sur terre, mais je crois aussi que beaucoup des phénomènes observés sont souvent causés par les esprits des personnes vivantes. »

On voit que Varley, comme Geley partagent l'opinion d'Aksakof, déclarée avec tant de désinvolture *absurdissime* par l'illustrissime ami du professeur Morselli. Décidément lorsque celui-ci voudra donner une nouvelle leçon à ses adversaires, il fera bien de la préparer plus sérieusement et de relire les auteurs dont il invoque l'autorité.

Deux procédés d'identification

Les disparus ont recours à deux principaux procédés d'identification : ou bien ils rappellent des souvenirs intimes, reproduisent des caresses, répètent des phrases usuelles, que nulle suggestion ne peut inspirer, et qui provoquent dans l'âme de ceux auxquelles elles s'adressent une conviction que rien ne peut ébranler ; ou bien ils donnent sur leur passé des détails absolument inconnus,aussi bien des médiums que de tous les assistants.

Nous trouvons précisément un exemple de chacun de ces deux procédés dans le numéro de juin de *Luce e Ombra.*

Le professeur Domenico Ruggeri, de Messine, rendant compte de trois séances avec Eusapia, en présence de Cavalli, Orsini et Avena, après avoir signalé les divers phénomènes psychiques que nous connaissons tous, raconte qu'il sollicita une communication de sa mère, morte en 1873. Peu après un nuage blanchâtre se forma hors des rideaux,disparut, et aussitôt on vit sortir du cabinet une tête de femme, aux cheveux lisses, peignés à la façon antique, dite à la Botticelli, comme sa mère avait coutume de les porter. Puis une main s'avança ; il la saisit et la sentit se *dissoudre dans la sienne.* Peu après, cette même main réconstituée *se* posa sur sa tête, les doigts se jouèrent dans ses cheveux, lui faisant sur la tête, dans le cou et sur les épaules des caresses absolument identiques à celles que sa mère lui prodiguait plus de trente ans auparavant. Le même fantôme l'embrassa sur les lèvres à plusieurs reprises ; puis, comme pour répondre aux partisans de l'intervention diabolique, elle lui fit le signe de croix sur le front et sur les lèvres, et retirant de la poche de son fils une image représentant la Vierge douloureuse de Passo-Ferrato, elle y inprima une croix et la lui tendit.

Vers la fin de la troisième séance, M. Ruggeri ayant demandé si son père était présent, on vit sortir du cabinet une tête d'homme avec la barbe taillée à l'Anglaise, *ainsi que son père la portait* et il fut bientôt entouré de deux êtres qui l'embrassaient en sanglotant, lui disant : « *figlio !* » l'autre une phase entière dont les derniers mots étaient : « *figlio mio diletto !* » Tous les assistants purent voir et entendre ces deux apparitions.

Notons, en terminant, que dans la première de ces trois séances, M. Zingaropoli, bien connu de nos lecteurs, vit sortir du cabinet la tête

d'une femme aux cheveux noirs et frisés qui se fit reconnaître pour sa mère et *causa confidentiellement* avec lui pendant un temps assez long. Elle fut comme les précédentes apparitions, *vue et entendue par tous*.

Nous ne voyons pas quelle objection on pourrait faire à ce genre de preuves d'identité, sinon celle des hallucinations collectives, dont le professeur Morselli lui-même a démontré l'inanité. Voici maintenant le second cas. Il est identique aux faits nombreux que nous avons rapportés nous-même dans cette *Revue* et qui nous ont permis de constituer un véritable dossier, que nous tenons à la disposition des chercheurs.

Le 16 Mai de la présente année, Messieurs Graziano, maire de Biagio Platani ; Domenico Zambuto, pharmacien ; Midulla Giuseppe, commissaire, Luigi Marraceani, docteur ; Biagio La Rosa géomètre ; Biondalillo Biagio, huissier et Novara Gàetano étaient réunis en séance à Biagio Platani, lorsqu'ils obtinrent par la typtologie la communication suivante :

« Je suis de Sambuca Zabut. Je me nomme Gioacchino Oddo, né à Sambuca en 1808. Je fus juge Santa Margherita. Je suis mort il y a une vingtaine d'années ; je n'avais qu'un frère du nom de Giuseppe, qui eut deux fils, prêtres. »

D. — Nous voudrions d'autres détails pour mieux établir votre identité. Voulez-vous nous les fournir ?

R. — Non.

D. — Ceux que vous venez de donner sont donc suffisants ?

R. — Oui.

D. — Voudriez-vous alors nous faire des communications d'un autre genre ?

R. — Non. Assurez-vous d'abord de ce que je viens de dire.

D. — Entendez-vous par là que nous devons écrire à Zambuca Zabut pour vérifier vos dires ?

R. — Oui. Au Maire.

Le lendemain, après quelque hésitation, M. Graziano Giacinto, maire de Biagio Platani, écrivit à son collègue de Sambuca et le 30 Mai, il en reçut la réponse suivante :

« Monsieur l'avocat Oddo Gioacchino fut effectivement juge de Santa Margherita Belice. Il était né à Sambuca Zabut, le 21 novembre 1808, où il est mort le 31 décembre 1879. »

« Ses neveux Oddo Giovan Vito, prêtre, et Carlogero prêtre, tous deux nés à Sambuca Zabut, l'un le 9 novembre 1819, l'autre le 12 décembre 1821, sont morts dans la même commune, le premier le 15 novembre 1893, l'autre le 25 juin 1880. »

Signé : « G. Viviano, Maire. »

Le récit se termine par la déclaration suivante, signée par tous les assistants à la séance :

« Nous, soussignés, attestons chacun pour son propre compte, que nous n'avons jamais connu personnellement, ni en portrait, ni en nom, celui

qui sur terre porta le nom de Gioacchino Oddo ; nous n'avons jamais entendu ni vu aucun document se rapportant à sa vie ni à sa mort. »

Nous le déclarons sur notre honneur et notre conscience. »

« Biagio Platani, le 3 juin 1907. »

Suivent les signatures.

Faudra-t-il admettre que, sur le nombre aujourd'hui si considérable de faits authentiques de ce genre observés dans le monde entier, il ne s'en est jamais rencontré un sincère et que tous, sans exception, sont dus à des faussaires ? Qui oserait soutenir une pareille énormité ? Or, il suffit qu'*un seul cas* soit sincère pour que la réalité de la communication entre le monde visible et l'invisible soit démontrée et indiscutable.

Sur Eusapia

Nous avons reçu de Gênes les premières livraisons d'une histoire d'Eusapia, due à un de ses meilleurs amis, qui désire rester anonyme jusqu'à la conclusion de son œuvre. Nous respectons sa volonté et nous nous proposons de rendre compte de l'ouvrage, lorsqu'il sera terminé

D'autre part, la collection *Scientia*, de Turin, publie une étude du professeur Arullani sur la médiumnité d'Eusapia. Contentons-nous de dire que l'auteur attribue aux seules facultés d'Eusapia *tous* les phénomènes observés et que pour lui, lorsque des assistants croient reconnaître quelqu'un des leurs dans les fantômes matérialisés, c'est qu'ils sont victimes d'illusions ou d'hallucinations, même quand ils causent longuement de choses intimes !

Constatons et passons !

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Remarquables expériences avec Mlle M. B...

Dans un précédent numéro nous avons déjà signalé les remarquables résultats obtenus par la médiumnité de Mlle M. B.. (1) dans une série de séances en présence des professeurs Richet et Ochorowitz et de Mme Laura Finch. Mme Finch a fait à ce sujet, dans les locaux de la London spiritualist Alliance, une conférence reproduite par le *Light*, et dont nos lecteurs liront avec intérêt les passages suivants :

« Divers incidents de nature à faire, au premier abord, songer à la fraude, survinrent pendant les expériences suivies l'hiver dernier avec Mlle M. B.. En septembre et octobre 1906, tandis que les phénomènes étaient d'une nature remarquable et sincère, lorsque, en réalité, la substance destinée évidemment à former la matérialisation sortait du cou, de

(1) Melle M. B. est le médium de la villa Carmen, celui que l'on avait accusé de tricheries, et qui aurait fait de prétendus aveux. On sait ce qu'il faut penser de ces attaques venimeuses, mais il n'était pas inutile que de nouvelles expériences répondissent, *par des faits*, à toutes les calomnies. (*N. d. l. r.*)

la tête ou du côté du médium endormi et, se détachant de son corps, prenait graduellement une forme, toujours sous nos yeux, il y avait des moments où le *contrôle* ne paraissait pas savoir si cette forme était devenue objective. Souvent, par exemple, le *contrôle* prétendait que la main du médium était anormale. Lorsqu'il était convaincu qu'il n'en était rien et que l'on ne voyait que les deux mains normales du médium, il parvenait à en montrer une troisième, après un effort visible pendant lequel le professeur Richet et moi nous constations que la face et les mains du médium étaient littéralement baignées de sueur et que les mains étaient froides comme de la glace ».

« Une circonstance fut particulièrement frappante. A une séance de Décembre dernier, après une longue période d'inactivité, je suppliai le *contrôle* de faire un suprême effort et, pour affermir la patience de notre groupe, de s'efforcer de nous donner une marque quelconque de son pouvoir anormal Il le promit et à la séance suivante une grande masse de draperie blanche sortit d'abord de dessous, puis du coté gauche du fauteuil du médium, *tandis que je tenais celui ci à bras le corps avec énergie* et en appliquant ma tête contre la sienne. Je suis absolument certaine que le médium ne fit aucun mouvement suspect, pouvant faire croire qu'il tirait cette étoffe cachée autour de son corps *On en coupa un morceau* et l'on trouva que c'était de la mousseline blanche, à trame large, comme on en emploie dans le pansement des plaies. »

« La trame était semblable à celle que l'on a constamment observée dans les empreintes de doigts, de mains, etc. obtenues dans les séances avec Eusapia. *Je tenais le médium* pendant que le professeur Richet enlevait le morceau d'étoffe sur laquelle il avait au préalable répandu un peu d'éther. Le médium parut souffrir et réclama la fermeture des rideaux On le fit, mais je restai dans le cabinet, en le tenant toujours étroitement Je répète que je le tins avec fermeté, de façon à être certaine autant que l'on peut compter sur la réalité de ses propres actions, que je ne lui ai permis de toucher ni avec ses mains ni avec ses pieds l'étoffe, qui néanmoins disparut. Aussitôt après le médium fut déshabillé, visité et chaque partie de ses vêtements aussi bien que de son corps fut examinée par deux assistants, tandis que le cabinet était soumis au plus rigoureux examen : on ne découvrit absolument rien de suspect. »

« Sur quoi nos soupçons auraient-ils pu s'appuyer ? Quelle pouvait être la nature de ces vêtements d'*Esprit* ? Les recherches faites il y a trente ans, aussi bien que celles faites en 1905 par le professeur Richet et tant d'autres dont on a rendu compte, ont démontré que les vêtements des *Fantômes* sont souvent constitués par une substance que l'on peut trouver dans tous les magasins d'étoffes. Malgré nous et tous les raisonnements, nous sommes mis en défiance lorsque le prétendu visiteur venu de l'autre monde se manifeste dans un corps semblable au nôtre et couvert d'étoffes que l'on peut se procurer dans le premier magasin venu. C'est comme si nous nous attendions à le voir dans un corps ailé et revêtu de draperies d'une beauté céleste. Je reconnais que ces fantômes revêtus d'étoffes que l'on trouve dans le commerce ne sont pas faits pour amoindrir les difficultés d'arriver à une conclusion sans réplique et que cela porte à rendre plus probable l'intervention d'une tricherie. Aussi avons-nous insisté de tout notre pouvoir sur les précautions prises pour éviter toute possibilité de fraude. »

Il y a environ dix ans, dans une séance où Mme Corner était le médium, la forme matérialisée coupa un morceau de sa draperie et me la donna, après quoi elle s'évanouit en un point situé à trois pieds du médium, qui resta tout le temps sous les yeux du mari d'une de mes amies,

un homme qui malgré les nombreux phénomènes dont il avait été témoin n'était néanmoins nullement spirite et resta sceptique. Ce morceau que je possède encore, tout aussi bien que celui qu'enleva le professeur Richet, est constitué par une mousseline de coton, quoique je sois parfaitement certaine d'avoir vu la dématérialisation du fantôme avec tous ses vêtements et quoique le médium ait été déshabillé et ses habits visités à la fin de la séance. Je puis donc affirmer que j'ai assisté à une réelle matérialisation. »

« Revenons à nos séances avec Mlle B... Nous n'avons pas jugé nécessaire de faire connaître au médium le résultat de la séance, ni nos doutes qui persistaient malgré la rigueur du contrôle, la disparition évidemment anormale des étoffes et la rigoureuse visite qui termina la séance. Le lendemain, le médium écrivit mécaniquement, en signant le nom du *contrôle* : « Laura, vous m'avez joué un tour, hier, mais je vous pardonne. Gardez ce que vous avez pris, comme le premier souvenir d'une personne qui vous aime. »

« Au cours de la séance suivante, le *contrôle*, en réponse à ma demande d'explication des incidents de la précédente séance, parut d'abord les avoir oubliés, puis s'écria tout-à-coup : « Ah ! maintenant je me souviens !... je savais que vous veniez pour me couper, chose assez curieuse, au début de la séance, le *contrôle* m'avait demandé ce que le Professeur Richet se proposait de faire et quels objets il cachait dans la poche intérieure de côté de sa veste. Je lui avais répondu d'une façon évasive. En réalité le professeur avait un petit flacon d'éther et une paire de ciseaux de chirurgie, cachés dans cette poche], et je ne craignais pas de former mes draperies, mais j'hésitais à y introduire mon corps, car je songeais que vous auriez bien pu me couper en même temps que mes vêtements. Si vous l'aviez fait, je n'aurais plus jamais été capable de me manifester et le médium serait tombé gravement malade. Mais dans les conditions où les faits se sont passés, le médium n'a éprouvé que très peu de chose ; les ciseaux n'ont fait qu'effleurer le courant, car je m'étais arrangé pour le diriger en arrière et le faire rentrer dans le corps du médium. Je ne pouvais pas remuer mes vêtements parce que mon corps ne s'y trouvait pas. Ce fait est général et nous n'émettons pas de fluide vital au sein de draperies sur lesquelles vous devez agir. Ne faites donc jamais rien sans m'en prévenir. »

« Dans les mois de Février et Mars, les professeurs Richet, Ochorowicz et moi, nous avons observé quelques incidents dans lesquels certaines personnes auraient vu des preuves de fraude. Ainsi, par exemple, nous avons souvent remarqué que les vêtements du médium étaient apparemment à moitié vides, quelquefois même *tout à fait vides*. Dans plusieurs cas nous voyions les pieds et les extrémités inférieures du médium assis dans son fauteuil, mais les manches paraissaient vides (1) et la tête n'était pas visible, tandis que le fantôme, placé un peu à gauche du fauteuil, paraissait ne posséder que la partie supérieure d'un corps humain, sans les membres inférieurs, et qu'il offrait une grande ressemblance avec le médium. Cependant il était absolument impossible pour le médium de sortir de ses vêtements et de produire une substitution quelconque, car il avait été habillé par deux assistants, qui avaient fermé ses vêtements par *des coutures sur lesquelles* on avait apposé des cachets. Pour sortir de ces vêtements, il fallait donc briser les cachets et enlever les coutures.

(1) Ce phénomène se remarque déjà dans les photographies prises à la Villa Carmen avec le même médium. (D.D.)

Cependant, à plusieurs reprises, le professeur Richet et moi-même nous avons pénétré dans le cabinet, *moins de cinq secondes* après la disparition du fantôme, et nous avons examiné le médium, touché ses mains et sa tête. Inutile de dire que cachets et coutures ont toujours été trouvés intact à la fin des séances et que, malgré cela le professeur Richet et le Dr Ochorowicz ont toujours déshabillé et visité le médium, une fois la séance terminées. Malheureusement il ne nous a pas été possible jusqu'ici de prendre des photographies ; mais j'espère que ce n'est qu'une question de temps et de persévérance et que nous arriverons à des preuves sans réplique. »

« A propos de ce point si préoccupant du degré de sincérité dans la médiumnité, je dois présenter quelques remarqués relativement à Mlle B...

Lorsque nous tenions de ces petites séances qu'elle appelait préparatoires, en présence seulement de moi et de ma sœur, le *contrôle* disait souvent : « Je ne vais pas me présenter ce soir. Je prépare les fluides pour demain. » Cependant quand le médium à l'état de trance, parcourait le cabinet, magnétisant les rideaux, comme il disait, nous avons vu souvent une grande masse de substance vaporeuse blanche se montrer tout-à-coup à quelques pouces de sa tête ou de sa colonne vertébrale. Dans certains cas, cette vapeur se condensant en un nuage opaque, très mobile, prenant l'apparence et les dimensions d'un corps humain, qui enveloppé de draperies vaporeuses, semblerait s'appliquer contre le dos ou le côté du médium pendant plusieurs secondes, pour disparaître tout-à coup. Dans ces cas s'il m'arrivait d'identifier le *contrôle* avec ce que je voyais, celui-ci me disait que je me trompais, qu'il était en train de réunir tout le fluide possible pour la séance du lendemain et j'avais de la peine à le persuader que je venais de constater ce phénomène anormal. Ceci est très instructif et prouve que la force ou la substance employée dans la production des phénomènes de matérialisation n'est pas toujours dirigée par le *contrôle* ; elle lui échappe. »

« Voici encore un fait digne d'attention qui se produit dans les séances avec Mlle B... Un soir, le fantôme se plaçant devant le médium, le cachait à notre vue. Nous lui demandâmes de se mettre de côté. Il le fit et disparut aussitôt. Il nous dit plus tard que le fluide se porte toujours en avant du médium et que, quand il est peu abondant, il doit se tenir en ce point. Tandis qu'en d'autres cas il peut s'en éloigner et demeurer longtemps dans le cercle. »

Dans une note, Madame Finch annonce qu'elle ne présente dans cette conférence qu'un résumé de ses premières expériences avec Mlle B..., mais qu'elle espère pouvoir entrer dans de plus amples détails, lorsqu'elle aura pu compléter ses recherches au cours de l'hiver prochain. Nous n'avons pas besoin d'insister près de nos lecteurs sur l'importance d'une série de recherches entreprises dans de telles conditions.



AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que pour raison de santé, ses réceptions sont suspendues jusqu'au mois d'Octobre. Il prie ses correspondants de l'excuser de ne pouvoir répondre à leurs lettres.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris, 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr Etr. 12fr, 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. Papus, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvans incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141. Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrasa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou): directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalsder Str., 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 2. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc AOUT 1907.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

De l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

J'ai cité le rapport d'Aksakof dans lequel il prouve expérimentalement que, bien que les yeux de ses médiums fussent bandés, l'intelligence qui se manifestait voyait le monde extérieur de la même manière qu'aurait pu le faire une personne ordinaire. Le savant Russe est persuadé de la bonne foi des assistants, qui étaient des membres de sa famille, il faut donc accepter les faits comme exacts. Si l'on veut voir dans cette clairvoyance une propriété de la subconscience du médium, dans ce cas, celle-ci n'a pas dépassé la faculté ordinaire de la vision. Arrivons à des exemples non moins authentiques, où la perception des objets matériels surpasse la puissance visuelle normale.

Citons un exemple emprunté à W. Crookes : (2).

Une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayais de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette, *comme elle le fait toujours*, affirmait que quoiqu'elle fût mise en mouvement par le bras et la main de cette dame, l'*intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui jouait du cerveau de la dame comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

Je dis alors à cette intelligence : « Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? — Oui, écrivit la planchette. — Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? ajoutais je, en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi ; mais sans le regarder. — Oui, répondit la planchette. — Bien, dis-je, si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai. »

La planchette commence à se mouvoir lentement et avec *beaucoup de difficultés* elle écrivit le mot « *honneur* ». Je me retournai et je vis que le mot honneur était couvert par mon doigt.

Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue.

Manifestement, ici, la clairvoyance est indéniable, car il est certain que la vue s'est produite sans aucun œil terrestre, et à travers

(1) Voir la Revue de Juillet p. 1 et suiv.

(2) W. Crookes. *Recherches sur le Spiritualisme*. p. 162.

le doigt du savant anglais. En passant, je dédie ce cas à mon ami Camille Flammarion, qui prétend dans son dernier livre que les médiums n'écrivent que ce qui est déjà dans leur esprit, et pour faire bonne mesure, je vais transcrire aussi l'expérience rapportée par le révérend Stainton Mosès dont tous ceux qui l'ont connu affirment l'honnêteté intellectuelle et le sens critique. Il résulte du récit lui-même, que les intelligences qui assistaient ce Pasteur reconnaissaient que le pouvoir de prendre connaissance de mots ou de phrases imprimés dans un livre qui reste fermé, n'est pas général. Il faut que le communiquant ait des facultés particulières, sans que nous sachions d'ailleurs exactement lesquelles. Voici le fait tel qu'on le trouve dans *Les Enseignements Spiritualistes* :

A la séance du 22 mai 1873, le médium écrivait lui-même les questions ; les réponses arrivaient au moyen d'un procédé que le Dr Carpenter aurait désigné comme « fonctionnement inconscient du cerveau qui dirige les mouvements de la main ». Le dialogue suivant s'engagea :

— Peux-tu lire ?

— Non, mon ami, *je ne peux pas*, mais Zacharie Gray et R. le peuvent. Je n'ai pas la *faculté de me matérialiser et de dominer les éléments.*

— L'un de ces esprits se trouve-t-il ici ?

— Je vais en amener un. R est ici.

— On m'a dit que tu pouvais lire. Est-ce vrai ? Peux-tu lire un livre ?

(A ce moment l'écriture change).

— Oui, mais *avec difficulté.*

— Veux-tu m'écrire le dernier vers du premier livre de l'*Enéide* ?

— Attendez... *Omnibus erratem terris et fluctibus æstas.*

— C'était exact, Mais il se pouvait que je connusse ces vers.

— Peux-tu prendre dans l'armoire à livre l'avant-dernier volume, sur le deuxième rayon, et me lire le dernier paragraphe de la page 94 ? Je n'ai pas vu ce livre et n'en connais même pas le titre.

— *Je démontrerai par un récit historique que la papauté est une innovation qui a surgi et s'est développée graduellement depuis l'époque du christianisme pur...*

Examen fait, je m'aperçus que c'était un ouvrage fort curieux portant le titre : *Antipopopriestian* by Rogers. (l'antipapal et l'anticlérical par Rogers).

La citation était juste, sauf un mot : « récit » *narrative* qui avait été substitué à « compte-rendu » (*account*),

— Comment se fait-il que je sois tombé sur un passage si à propos ?

— Je n'en sais rien ; c'est une coïncidence. C'est par mégarde que j'ai changé un mot ; je m'en suis aperçu de suite, mais n'ai pas voulu rectifier.

— Comment fais-tu pour lire ? Tu écrirais bien plus lentement, en t'arrêtant souvent.

— J'écrivais au fur et à mesure ce que je me rapppelais avoir lu. Cette lecture exige *un effort extraordinaire* et ne peut servir que de démonstration. Ton ami avait raison hier en disant que nous pouvons lire, *mais seulement dans des conditions favorables*. Nous allons encore lire et écrire et vous dirons ensuite dans quels livres ces passages se trouvent. (La main du médium écrit : « Pope est l'écrivain le plus en évidence, appartenant à cette école de poésie de l'intelligence ou plutôt de l'intelligence unie à la fantaisie. » La citation est exacte. Regarde le onzième livre sur le même rayon ; *il s'ouvrira à la page nécessaire*. Lis et admire notre pouvoir et la bonté de Dieu qui nous permet de démontrer notre puissance sur la matière. Gloire à lui. Amen. »

Je cherchai le livre indiqué ; il était intitulé : *La Poésie, le Romantisme et la rhétorique*. Il s'ouvrit en effet à la page 45, qui contenait textuellement, le passage cité. *Je n'avais jamais vu ce livre auparavant* et n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait contenir.

D'après ce qui précède, il est bien évident que le reproche que l'on adresse si souvent aux Spirites : celui de se contenter d'explications mystiques sans chercher à vérifier si les messages ne proviendraient pas d'une sorte de *cérébration inconsciente*, d'une *personnalité seconde*, d'un souvenir oublié, (cryptomnésie) est tout à fait injustifié. Aksakof, Crookes ou Stainton Mosès n'opèrent pas différemment. Ils n'acceptent pas aveuglément les affirmations de l'intelligence qui dirige la main de l'écrivain, ils exigent des preuves de son pouvoir et se montrent difficiles dans les conditions de l'expérience.

Dans le dernier exemple, Stainton Mosès se dit qu'il a pu certainement conserver le souvenir du dernier vers de la première partie de l'*Enéide*, aussi il lui faut une démonstration plus péremptoire et il indique au hasard, dans la bibliothèque, un ouvrage quelconque, qu'il n'a certainement pas lu, car il faut savoir que le Pasteur n'était pas chez lui, mais chez son ami le Dr Speer.

La citation est exacte, à un mot près ; elle établit que la clairvoyance est absolue. Est-ce une faculté que Stainton Mosès exerçait à son insu ? Il ne dort pas en écrivant ; il n'a aucune conscience de ce que sa main trace sur le papier, et il attend anxieusement le résultat qui doit lui donner la preuve de l'indépendance de l'écriture. Est-il logique, dans ces conditions, de supposer que c'est lui qui est l'auteur du message ? Ses yeux voient les objets environnants, ils ne perçoivent rien de caché et cependant, *en même*

temps, quelqu'un lit dans le livre le passage qui se rapporte à Pope. Le moi ne peut pas être *simultanément* conscient et inconscient, donc c'est une intelligence extérieure au médium qui voit dans le livre et qui dirige sa main.

Notons aussi que dans la même séance, à quelques minutes d'intervalle, la faculté de clairvoyance n'est pas la même : ses variations correspondent aux changements des forces intelligentes qui se manifestent, dont les unes déclarent posséder cette faculté et le prouvent, et les autres avouent ne pas l'avoir, ce qui tend à établir que cette faculté n'appartient pas toujours à la conscience subliminale dont les conditions d'extériorisation ne sont pas modifiées au moment donné.

Enfin il est une dernière circonstance qui a également une valeur probative de premier ordre : c'est le fait que le livre s'est ouvert spontanément à la page nécessaire. Il y a incontestablement action physique et intelligente exercée par une puissance étrangère au médium, car il est trop absurde d'imaginer qu'un individu sain de corps et d'esprit, peut en même temps vivre de la vie ordinaire et agir matériellement sur le monde extérieur, sans le vouloir, sans s'en douter, et sans se servir de ses membres ; supposer cela, ce n'est plus faire une hypothèse raisonnable, c'est tomber dans la fantasmagorie.

J'ai souligné dans tous les récits les passages où l'intelligence qui se manifeste, déclare qu'elle éprouve une *grande difficulté* à voir les objets cachés. Il faut qu'il se produise une sorte de *matérialisation*, d'après le correspondant invisible de Stainton Mosès, pour qu'il entre en contact avec le monde physique, et la nécessité d'une *atmosphère psychique* est indiquée également par l'intelligence qu'étudiait Aksakof. Il est logique d'inférer de ce qui précède que, normalement, la clairvoyance des Esprits pour les choses cachées nécessite la présence d'un médium, ce qui tend à faire supposer qu'un habitant quelconque de l'au delà ne pourra pas prendre connaissance de tout ce qui est écrit ici-bas, car il ne se trouve pas toujours des médiums, à proximité des endroits où leur présence serait nécessaire, pour rendre facile la lecture par clairvoyance des renseignements exacts qui sont donnés. Donc l'affirmation générale et absolue que tout être désincarné peut prendre connaissance, quand et comme il le veut, de ce qui l'intéresse dans notre monde sublunaire,

est manifestement inexacte et ne s'appuie que sur des idées préconçues que rien ne peut justifier expérimentalement.

*
* *

Il est clair que les remarques précédentes s'appliquent également au médium, si l'on suppose que c'est pendant la nuit qu'il irait chercher, par clairvoyance, les renseignements exacts qu'il donne. N'étant en *rapport* avec aucune personne vivante ayant connu le mort, il n'existe aucune raison plausible pour qu'un phénomène télépathique se produise, ce qui nous conduit, dans les cas indiqués, à chercher l'auteur des messages dans le monde invisible. Mais, ici, il est indispensable de faire une distinction qui s'impose.

La révélation par l'écriture ou la table de faits véridiques inconnus de toutes les personnes présentes, établit bien l'intervention d'une intelligence étrangère aux assistants, et prouve la réalité des communications spirites, mais ne démontre pas irréfutablement que ce soit l'esprit du mort qui donne ces renseignements, car on peut toujours imaginer qu'un autre esprit aura eu connaissance de ces faits et s'en sert pour nous tromper. Dès l'origine du Spiritisme, cette possibilité d'erreur a été signalée; elle provient de ce que les âmes qui habitent actuellement dans l'espace sont celles qui vivaient autrefois sur la terre, de sorte qu'elles sont moralement et intellectuellement au même degré que lorsqu'elles ont quitté leur corps. La vie d'Outre-tombe n'a pas par elle-même de puissance salvatrice, elle ne transforme pas instantanément un malfaiteur en ange de lumière, ou un ignare en savant ; et comme malheureusement il existe ici-bas pas mal d'imbéciles qui se réjouissent à la pensée de mystifier leurs semblables, il est logique d'admettre qu'ils emportent dans l'au-delà le même défaut, ce qui explique qu'il n'est pas possible d'affirmer d'une manière absolue que le fait seul de donner un nom exact, avec des détails biographiques sommaires, soit suffisant pour affirmer l'identité du communiquant.

Cependant, même en restant dans des conditions générales aussi vagues, aussi indéterminées, il me paraît difficilement admissible que *toutes* les communications ainsi obtenues soient l'œuvre de farceurs, car ce serait supposer, contrairement aux faits que nous verrons plus loin, que seuls des esprits de bas-étages peuvent se communiquer. Mais alors, comment distinguer la vérité de l'erreur et se renseigner sur la valeur morale de l'interlocuteur invisible ? C'est

en étudiant les communications. Un vieux proverbe, toujours vrai, prétend qu'on juge l'arbre à ses fruits, et il me paraît que c'est bien ici le cas. Si l'esprit qui se manifeste est trivial, grossier, plaisantin ; s'il affirme des choses manifestement inexactes, si son ignorance se décèle malgré lui, alors on peut sans hésitation le ranger dans la catégorie des mauvais plaisants et le renvoyer d'où il vient. Au contraire, si la tenue morale et intellectuelle des messages est élevée, si l'intelligence qui se manifeste fait preuve de nobles sentiments, de connaissances scientifiques ou littéraires, nous n'aurons pas la certitude qu'il est bien celui dont il donne le nom, mais il existera une très forte présomption pour croire qu'il ne ment pas, car pour un être de cette nature, une mystification aussi ridicule et aussi inutile que celle de simuler une personnalité qui ne serait pas la sienne, est tout à fait incompréhensible.

*
* *

On ne saurait trop recommander aux expérimentateurs la plus grande prudence avant d'admettre l'authenticité des messages obtenus par les médiums, car nous savons, de manière à n'en pouvoir douter, que beaucoup d'écrits, même produits mécaniquement, ne sont pas d'origine extra-terrestre, pas plus que ceux des médiums dits à incarnation. (1)Si l'on néglige cette circonspection,on est exposé à prendre les rêveries des automatistes pour des communications véritables, et alors on se heurte à des contradictions et à des théories ridicules qui jettent l'expérimentateur novice dans un profond désarroi et le font douter qu'il y ait quelque chose de sérieux dans les pratiques spirites. Pour éviter cette confusion,il faut d'abord exiger du médium la révélation de faits inconnus de tous les assistants, car tant que cette preuve n'a pas été donnée, on n'est jamais certain d'avoir affaire à une intelligence extra-terrestre. Ensuite, il ne faut pas craindre d'interroger l'esprit, et de lui demander de fournir le plus grand nombre possible de renseignements vérifiables sur sa vie passée ; ceux qui sont sérieux n'hésitent pas à satisfaire à cette exigence et alors on peut,sans abandonner les droits de la raison, accorder un certain crédit à leurs enseignements sur les conditions de la vied'outre-tombe. Il est parfaitement exact que l'absence de sens critique et le naïf orgueil des médiums ont été les causes d'un abus

(1) Voir : *Recherches sur la médiumnité*, 1re et 2me parties.

déplorable de noms illustres. Tel écrivain automatique, absolument ignorant, se figure cependant être le porte-parole des grands esprits de l'espace et croira dur comme fer les plus énormes absurdités, si sa main les reproduit sur le papier sans qu'il en ait conscience. Ce déplorable état de choses a été la cause du discrédit dans lequel le spiritisme est tombé aux yeux de beaucoup d'investigateurs, qui n'ont étudié que superficiellement les phénomènes spirites. Il ne faut pas craindre de stigmatiser ces détestables erreurs, car ce n'est qu'en coupant le mal dans sa racine que nous donnerons à notre jeune science la place qu'elle doit occuper dans l'ensemble des connaissances humaines. Oui, il arrive beaucoup trop fréquemment que des rapsodies informes soient données comme émanant d'hommes célèbres désincarnés, et que des expérimentateurs ignorants et crédules acceptent ces âneries à l'égal de sublimes vérités. L'enthousiasme grotesque avec lequel ces prétendues communications sont colportées dans certains milieux a été néfaste à l'acceptation du phénomène spirite par les hommes instruits, car ils se refusaient justement, et même avec indignation, à croire que des génies qui ont été l'honneur du genre humain fussent tombés après la mort dans un tel état de stupidité. Il est absolument nécessaire que l'on sache bien que la plupart de ces élucubrations ne sont pas des messages de l'au-delà émanant de pitoyables farceurs, mais des produits de l'automatisme de l'écrivain qui, *de bonne foi*, s'autosuggestionne, et se figure modestement être l'interprète de Socrate, de Platon, de Victor Hugo, de Pasteur ou de Claude Bernard, quand il ne fait que de traduire les rêves indigents de sa mesquine cervelle. Montrons-nous donc impitoyables vis à vis des productions de ces pseudo-médiums, si nous voulons séparer l'ivraie du bon grain et fonder notre science de la vie future sur des bases indestructibles.

Fort heureusement, il a toujours existé parmi les investigateurs du spiritisme des hommes froids et méthodiques qui ont su faire ce triage indispensable et ont mis les adeptes en garde contre ces causes d'erreur. En France, le solide bon sens d'Allan Kardec a signalé les dangers d'une pratique défectueuse (1) et répondu par avance à ceux

(1) Allan Kardec. *Le livre des Médiums.* Voir chapitres : X ; XVIII ; XIX ; XXIV.

qui, généralisant trop vite, ont voulu embrasser tous les spirites dans la même réprobation. Il dit, en effet : (1)

Les réunions où l'on s'occupe de manifestations spirites ne sont pas toujours dans de bonnes conditions, soit pour obtenir des résultats satisfaisants, soit pour amener la conviction : il en est même, il faut en convenir, d'où les incrédules sortent moins convaincus qu'en entrant, objectant à ceux qui leur parlent du caractère sérieux du spiritisme, les choses souvent ridicules dont ils ont été témoins. Ils ne sont pas plus logiques que celui qui jugerait d'un art par les ébauches d'un écolier, d'une personne par sa caricature, ou d'une tragédie par sa parodie. Le spiritisme a aussi ses écoliers, celui qui veut s'éclairer ne puise pas ses renseignements à une seule source ; ce n'est que par l'examen et la comparaison qu'il peut asseoir un jugement.

Les réunions frivoles sont un grave inconvénient pour les novices qui y assistent, en ce qu'elles leur donnent une fausse idée du caractère du spiritisme. Ceux qui n'ont assisté qu'à des réunions de ce genre ne sauraient prendre au sérieux une chose qu'ils voient traiter avec légèreté par ceux qui s'en disent les adeptes. Une étude préalable leur apprendra à juger la portée de ce qu'ils voient, et à faire la part du bon et du mauvais.

Le même raisonnement s'applique à ceux qui jugent le spiritisme sur certains ouvrages excentriques qui ne peuvent en donner qu'une idée incomplète et ridicule. Le spiritisme sérieux n'est pas plus responsable de ceux qui le comprennent mal ou le pratiquent à contre-sens, que la poésie n'est responsable de ceux qui font de mauvais vers. Il est fâcheux, dit-on, que de tels ouvrages existent, car ils font tort à la véritable science. Il serait sans doute préférable qu'il n'y en eût que de bons ; mais le plus grand tort est à ceux qui ne se donnent pas la peine de tout étudier. Tous les arts, toutes les sciences d'ailleurs, sont dans le même cas ; n'y a-t-il pas sur les choses les plus sérieuses des traités absurdes et remplis d'erreurs ? Pourquoi le spiritisme serait-il privilégié, surtout à son début ? Si ceux qui le critiquent ne le jugeaient pas sur les apparences, ils sauraient ce qu'il admet et ce qu'il rejette, ils ne le chargeraient pas de ce qu'il répudie au nom de la raison et de l'expérience.

Voilà de sages paroles et beaucoup de spirites en font leur profit. Ce n'est que dans des milieux très arriérés que l'on accepte sans discussion les opinions des esprits, car il existe des méthodes critiques pour apprécier la valeur intellectuelle de ceux qui se manifestent. Il est assez facile de dévoiler les impostures, soit qu'elles émanent de l'auto suggestion du médium, soit qu'elles proviennent

(1) Allan Kardec. *Qu'est-ce que le Spiritisme*, p. 11.

réellement d'esprits vaniteux qui veulent se targuer de titres qu'ils ne possèdent pas. Il suffit de poser à ces prétendus savants des questions précises et exiger d'eux une réponse catégorique, alors leur ignorance se dévoile sans équivoque possible. Si c'est un soi-disant médecin, il commettra les erreurs les plus grossières sur la physiologie, la pathologie ou l'anatomie. Si l'interlocuteur invisible se donne pour un prêtre, il ignorera les éléments de la théologie et se montrera incapable de répondre à des questions concernant le culte ou les obligations imposées au clergé. S'agit-il d'un grand poète, il lui sera impossible de faire des vers corrects, ou même de donner des détails un peu circonstanciés sur ses fréquentations terrestres, ou les événements qui sont marqués dans la vie de celui dont ils ont pris le nom, etc. On peut varier ces épreuves de mille manières de façon à démasquer le trompeur, qu'il soit terrestre ou désincarné.

Afin d'illustrer les remarques précédentes par un exemple, il me suffira de citer deux faits : l'un concernant *une incarnation* qui paraît véritable, l'autre une suggestion, ayant pour but de persuader à un sujet qu'il est médecin et de le faire agir comme tel ; la différence de langage des sujets dans les deux cas est significative. La première personnalité cause et discute en disant des choses sensées, la seconde est incapable de formuler la plus simple réponse. Voici.

J'ai le plaisir de connaître depuis de longues années un excellent médium, Mme Agullana, de Bordeaux, et je crois à sa bonne foi. De plus, et c'est ici important, bien que très intelligente, je sais que le degré de son instruction est des plus rudimentaires, et par le témoignage de ceux qui l'entourent, que sa vie laborieuse ne lui a pas laissé le temps de se livrer à des lectures quelque peu étendues. Il est donc très probable que si elle voulait jouer le rôle d'un médecin, il y aurait beaucoup de chance pour qu'elle se tirât très mal de cette épreuve, en présence d'un docteur qui pourrait relever ses erreurs. Eh bien ! voici ce que M. Maxwell, docteur en médecine, dit à son sujet (1) :

— J'ai très rarement d'ailleurs, provoqué les phénomènes d'incarnation. Ils ne me paraissent pas présenter le même intérêt que les phénomènes physiques. Les plus intéressants que j'aie vus m'ont été donnés

(1) Maxwell. *Les phénomènes psychiques*, p. 210.

par Mme Agullana, mais dans des séances privées. La personnalité la plus curieuse est celle d'un médium mort il y a 80 ou 100 ans ; il n'a jamais voulu donner de renseignements sur son identité (1) : la raison qu'il donne — l'existence de sa famille dont les membres vivent dans le midi de la France — pour garder l'incognito ne me satisfait pas, je soupçonne qu'il tait la meilleure. Son langage médical est archaïque : *Il donne aux plantes leurs noms médicinaux anciens* ; son diagnostic, accompagné d'explications extraordinaires, *est généralement exact*, mais la description des symptômes internes qu'il aperçoit est bien faite pour étonner un médecin du xxe siècle. Les humeurs, le fluide, les molécules du sang y dansent une étrange sarabande. Pourtant mon confrère d'Outre-tombe, peu locace d'ailleurs, garde une sérénité que rien ne peut troubler et reconnaît avec modestie qu'il y a beaucoup de choses qu'il ignore. Depuis dix ans que je l'observe, *il n'a pas varié et présente une continuité logique frappante*. Les personnes peu au courant du caractère des personnalités secondes peuvent aisément s'y tromper et croire à sa réalité objective. Qu'il soit ce qu'il dit ou qu'il soit ce qu'il me semble être, c'est-à-dire une personnalité seconde du médium, mon confrère Hippolyte est un intéressant interlocuteur, et l'on ferait, avec sa conversation, un livre peu ordinaire de clinique hypermédicale ..

M. Maxwell, avec sa prudence de magistrat et son savoir de médecin, ne juge pas nécessaire de supposer qu'Hippolyte est un esprit désincarné : il ne voit dans ce personnage qu'une personnalité seconde de Mme Agullana, sans, d'ailleurs, nous dire les motifs qui justifient son appréciation. Examinons d'un peu près cette hypothèse. Les phrases soulignées par moi dans la citation précédente, me paraissent établir que dans l'état particulier où se trouve le médium,il possède des connaissances que sa conscience normale ignore, puisqu'il désigne les plantes par leurs noms *médicinaux anciens* que Mme Agullana ignore très probablement. Le diagnostic, cette partie si difficile de l'art médical, « est généralement exact ». D'où provient ce pouvoir de reconnaître la cause des maladies ? Faut-il faire appel à la clairvoyance du sujet ? Alors, si le personnage subconscient est capable de s'instruire ainsi d'une façon anormale, il ne devrait pas avoir de peine à se fabriquer une personnalité en empruntant le nom d'un médecin défunt, mais il ne le fait pas et,

(1) Comme Phinuit, le guide médical de Mme Piper, qui a souvent donné des diagnostics exacts, mais qui s'est dérobé lorsqu'on a voulu lui faire donner son nom, en inventant une histoire très peu vraisemblable. Si c'était une personnalité seconde clairvoyante, rien ne lui aurait été plus facile que de se forger un faux état civil.

pendant dix ans, il garde une « continuité frappante ». D'ailleurs, il faudrait nous dire où et comment s'exerce la clairvoyance, si c'est à celle-là qu'il faut faire honneur des connaissances médicales d'Hyppolyte. Toutes ces remarques réunies me paraissent mieux en rapport avec l'hypothèse spirite, qu'avec une personnalité seconde, car celle-ci ne devrait posséder au maximum que les facultés et les connaissances de Mme Agullana, tandis que « le confrère d'Outre-tombe » est beaucoup plus savant qu'elle, comme ses diagnostics le démontrent.

Avons nous un moyen de savoir ce que la suggestion, ou — dans l'hypothèse que l'Hippolyte de Mme Agullana serait une personnalité seconde — l'autosuggestion, est capable de produire ? Oui, nous n'avons qu'à suggérer à un individu qui n'a pas de connaissances spéciales qu'il devient tout à coup docteur, et alors nous verrons comment il se comportera. Le simple bon sens suffit à indiquer que l'acte de suggérer une personnalité ne suffit pas à transformer un ignorant en savant, ce qui serait miraculeux, — elle a simplement pour but de produire ce que M. Richet appelle : *Une objectivation de type*, c'est-à-dire que, suivant son intelligence, sa mémoire, etc. il *composera* un rôle dans lequel il s'identifiera complètement, mais ce personnage nouveau ne sera pas plus riche intellectuellement que l'individu à l'état normal et ne pourra évidemment faire preuve de connaissances qui n'ont jamais pénétré dans sa conscience normale. En voici la preuve (1) :

Le commandant Delarue s'occupait de recherches sur les objectivations de types et voici l'expérience qu'il tenta sur un soldat de son régiment, campagnard dont l'éducation était rudimentaire et qui venait chez lui pour raison de service :

Fixant mon sujet pendant sept ou huit secondes, je lui dis : vous n'êtes plus professeur d'écriture, mais *docteur en médecine*. Aussitôt engageant une conversation avec mon sujet, je m'assurai par ses réponses qu'il était convaincu d'être médecin à Rochefort. Je lui dis de m'écrire une ordonnance pour le pharmacien, destinée à un malade fiévreux et dyssentérique. Le nouveau docteur, le menton appuyé sur la main, cherchait dans sa mémoire ce qu'on donne pour ce genre de maladie, et *je dus venir à son secours pour le mettre sur la voie du laudanum et du sulfate de*

(1) Bourru et Burot. *De la suggestion mentale et des variations de la personnalité*, p. 112.

quinine. Mon docteur, aussitôt tiré d'embarras, reprit son aplomb et me répondit : « Ah ! c'est juste, j'en donne journellement à mes malades. » Restait à déterminer la dose, ce qu'il fit d'un ton convaincu, soit : 50 gouttes de laudanum dans un verre d'eau et 10 grammes de sulfate de quinine. L'ordonnance fut écrite séance tenante. En la prenant de ses mains, je lus des caractères mal formés et à peine lisibles : et comme je lui en faisais la remarque il répondit sans hésiter : « Oh ! nous autres médecins, nous sommes tous comme cela, nous écrivons mal ! »

On voit la différence qui existe entre cette pauvre parodie d'un médecin et les connaissances d'Hippolyte, signalées par M. le Docteur Maxwell. Au lecteur de choisir entre l'hypothèse auto suggestive et celle d'un esprit-guide.

(*A suivre*)

GABRIEL DELANNE.

La Bible

I.

Nous publions avec grand plaisir l'étude de notre collaborateur, d'abord parce qu'elle est très bien faite, et ensuite parce que tout ce qui touche aux origines ou à l'interprétation de la Bible, mérite d'être connu des spirites. Mais nous avons le devoir de faire les plus expresses réserves au sujet des idées qui sont énoncées, car il ne faut pas oublier que les théories de Fabre d'Olivet sur l'interprétation des signes hébraïques n'ont pas été adoptées par les savants modernes qui ont, cependant, pour la plupart, une très-grande indépendance d'esprit. Il ne faut pas perdre de vue, non plus, que les découvertes faites dans les fouilles de Ninive et de Babylone ont permis de retrouver des inscriptions cunéïformes, antérieures à la Bible, qui établissent nettement que beaucoup des récits du livre saint ne sont que des copies des légendes chaldéennes. Enfin, de nos jours, l'existence de Moïse est tenue pour légendaire par d'excellents exégètes, de sorte que nous devons nous tenir en garde contre l'acceptation sans réserve des théories du grand penseur Fabre d'Olivet, qui ont été admises par les occultistes.

Ceci dit, nous espérons que l'étude consciencieuse et savante de M. Isidore Leblond intéressera tous nos lecteurs.

(*N. d. l. r.*).

*
* *

La Bible, héritière de toute la science des Egyptiens, porte encore les germes des sciences futures.

FABRE D'OLIVET.

Un hébraïsant d'une très grande valeur, malheureusement méconnu, Fabre d'Olivet, de Ganges (Hérault) a donné une traduc-

tion de la Genèse. Il a fait précéder ce travail d'une dissertation fort remarquable sur la Bible. Nous nous efforçons d'en donner à nos lecteurs une analyse aussi claire que possible. Nous pensons que ce sujet intéressera tous ceux qu'anime l'amour de la vérité.

Disons tout de suite que les cinq livres de Moïse s'appellent en hébreu *Sépher*.

Des études très approfondies ont prouvé à Fabre d'Olivet que notre Bible est loin d'être l'exacte traduction du Sépher de Moïse.

L'idiome hébraïque enfermé dans le Sépher est une branche transplantée de la langue des Egyptions. Ce qui prouve qu'il peut en être ainsi, c'est que les Hébreux ont fait en Egypte un séjour de quatre à cinq siècles. Nous lisons en effet dans l'*Exode*, chapitre XII, verset 40 : « Or la demeure que les enfants d'Israël firent en Egypte fut de quatre cent et trente ans ». Dans ces conditions, une peuplade grossière, privée de toute littérature, sans institutions civiles ni religieuses, n'a-t-elle pas dû prendre la langue du pays où elle vivait ? Cela se comprend facilement d'une peuplade qui, transportée à Babylone, seulement pendant soixante-dix ans, et tandis qu'elle formait un corps de nation régie par des lois particulières, soumise à un culte exclusif n'a pu conserver sa langue maternelle et l'a troquée contre le Syriaque araméen, espèce de dialecte chaldaïque ; l'on sait, en effet, que l'hébreu, perdu dès cette époque, cessa d'être la langue vulgaire des juifs.

Cela ne détruit pas ce qu'ont avancé certains érudits, touchant l'identité entre l'hébreu et le phénicien ; car ce dernier dialecte, porté en Egypte par les rois pasteurs, s'y était identifié avec l'antique égyptien, longtemps avant l'arrivée des Hébreux sur les bords du Nil.

Il est certain que Moïse s'est servi de livres plus anciens et peut-être de mémoires sacerdotaux. Mais il ne le cache point ; il cite dans le Sépher le titre des ouvrages qu'il a sous les yeux : c'est le livre des *Générations d'Adam* ; c'est le livre *des guerres de Iôvah* ; c'est enfin celui *des Prophéties*. Moïse créait en copiant, voilà ce que fait le vrai génie.

Il avait pénétré dans les sanctuaires de l'Égypte ; il y avait été initié aux mystères ; on les découvre facilement en examinant la forme de la Genèse. Il possédait sans doute un grand nombre d'hié-

roglyphes qu'il expliquait dans ses écrits, ainsi que Phylon l'assure. Il se servait de la langue égyptienne dans toute sa pureté.

Il paraît, au dire des plus fameux rabbins, que Moïse prévoyant les fausses interprétations qu'on devait donner à son livre, eut recours à une loi orale qu'il donna de vive voix à des hommes sûrs et qu'il les chargea de la transmettre à leur tour d'âge en âge, afin qu'elle parvînt à la postérité la plus reculée. Cette loi orale que les juifs modernes se flattent encore de posséder, se nomme *Kabbale.*

Ce n'est que par approximation qu'on peut placer, environ quinze cents ans avant l'ère chrétienne, l'émission du Sépher.

Après la mort de ce législateur, le peuple auquel il avait confié ce dépôt sacré demeure encore dans le désert pendant quelque temps. Sa vie errante influe sur son langage qui dégénère rapidement. Son caractère s'aigrit ; son esprit turbulent lui tourne les mains contre lui-même. Il est en butte aux attaques des peuples voisins. En moins de quatre siècles il subit jusqu'à six fois l'esclavage. Au milieu de ces catastrophes le Sépher est respecté : couvert d'une utile obscurité, il suit les vaincus, échappe aux vainqueurs et pendant longtemps reste inconnu à ses professeurs mêmes. On peut regarder comme une chose probable que ceux qui se transmettaient en silence la loi orale laissée par Moïse, se confiaient secrètement son livre et au milieu des troubles, le préservaient de la destruction.

Enfin, après quatre siècles de désastres, un jour plus doux semble luire sur Israël. Les Hébreux se donnent un roi et leur empire ne reste pas sans éclat. Mais la prospérité va faire ce que n'ont pu les revers. La mollesse assise sur le trône, s'insinue jusque dans les derniers rangs du peuple. Des chants de vengeance et d'orgueil, des chansons de volupté, décorés des noms de Josué, de Ruth, de Samuel, de David, de Salomon, usurpent la place du Sépher.

Moïse est négligé ; ses lois sont méconnues. La Providence lève le bras sur ce peuple indocile. Il s'agite dans des convulsions intestines. Dix tribus se séparent et gardent le nom d'Israël. Les deux autres tribus prennent le nom de Juda. Une haine irréconciliable s'élève entre ces deux peuples rivaux ; ils dressent autel contre autel, trône contre trône :

Samarie et Jérusalem ont chacune leur sanctuaire. La sûreté du Sépher naît de cette division.

Au milieu des controverses que fait naître ce schisme, chaque peuple rappelle son origine, invoque ses lois méconnues, cite le Sépher oublié. Tout prouve que ni l'un ni l'autre n'a plus ce livre et ce ne fut que par un bienfait du ciel qu'il fut trouvé, longtemps après, au fond d'un vieux coffre, couvert de poussière, mais heureusement conservé sous un amas de pièces de monnaie. Cet événement décida du sort de Jérusalem. Samarie frappée un siècle auparavant par les Assyriens, était tombée, et ses dix tribus étaient dispersées parmi les nations de l'Asie. Jérusalem, au contraire, ayant recouvré son code sacré au moment de son plus grand péril, s'y attacha avec une force que rien ne put briser. Vainement les peuples de Juda furent emmenés en esclavage ; vainement leur cité royale fut détruite ; le Sépher qui les suivit à Babylone fut leur sauvegarde. Ils purent bien perdre, pendant les soixante-dix ans que dura leur captivité, jusqu'à leur langue maternelle, mais ils ne purent être détachés de l'amour pour leurs lois. Il ne fallait pour les leur rendre qu'un homme de génie.

Cet homme fut Esdras.

Il obtint du monarque persan la liberté des juifs et les conduisit sur les ruines de Jérusalem. Mais même avant leur captivité, la politique des rois d'Assyrie avait ranimé le schisme samaritain. Quelques peuplades, amenées à Samarie s'y étaient mêlées à quelques débris d'Israël et même à quelques Juifs qui s'y étaient réfugiés. On avait à Babylone conçu le dessein de les opposer aux Juifs dont l'opiniâtreté religieuse inquiétait. On leur avait envoyé une copie du Sépher hébraïque, avec un prêtre dévoué aux intérêts de la cour. Aussi, lorsqu'Esdras parut, ces nouveaux samaritains s'avancèrent-ils vers lui pour le combattre.

Mais Esdras était difficile à intimider. Non seulement il repousse ces adversaires, déjoue leurs intrigues, mais les frappant d'anathème, élève entre eux et les Juifs une barrière insurmontable. Il fait plus : ne pouvant leur ôter le Sépher hébraïque dont ils avaient reçu la copie de Babylone, il songe à donner une autre forme au sien et prend la résolution d'en changer les caractères.

Ce moyen était d'autant plus facile, que les Juifs ayant à cette époque perdu tout à fait l'idiome de leurs aïeux, en lisaient les

caractères antiques avec difficulté. Cette innovation eut les suites les plus heureuses par la conservation du texte de Moïse. Elle fit naître entre les deux peuples une émulation qui n'a pas peu contribué à faire parvenir jusqu'à nous un livre auquel devait s'attacher de si hauts intérêts.

Esdras, au reste, n'agit pas seul dans cette circonstance. Il convoqua les docteurs de Babylone et tint avec eux cette grande assemblée si fameuse dans les livres des rabbins. Ce fut là que le changement de caractères fut arrêté, que l'on admit les points-voyelles dans l'usage vulgaire de l'écriture.

(A suivre)

ISIDORE LEBLOND.

Communications de vivants

[Dans le chapitre intitulé : *Esprits des vivants*, de son volume *There is no Death*, Florence Marryat fait un certain nombre de récits dont nous allons extraire les suivants :]

Un jour que j'avais chez moi une séance avec une de mes amies nommée Miss Clark, l'esprit d'une femme vint à la table et nous donna son nom : « Tiny. »

« Qui êtes-vous et pour qui venez-vous ? — Je suis une amie du major M... et je viens vous demander votre aide. — Vous étiez donc en rapports avec le Major M... ? — Je suis la mère de son enfant. — Que puis-je faire pour vous ? — Dites-lui qu'il devrait aller à Portsmouth et rechercher ma fille. Il ne l'a pas vue depuis bien des années. La vieille est morte et son mari est un ivrogne. Elle est tombée dans un mauvais milieu : il faut qu'il l'en retire. — Quel est votre vrai nom ? — Je ne puis vous le donner. Cela n'est pas nécessaire. Il m'appelait toujours Tiny. — Quel âge a votre fille ? — Dix-neuf ans : elle se nomme Emily. Je voudrais la marier. Dites-lui qu'il lui promette un trousseau ; cela la décidera peut-être au mariage. »

L'intelligence révélée me cita beaucoup de détails que je ne puis rappeler. C'était un exemple de ces cas si cruels de séduction dans lesquels une jeune fille est lancée dans le désordre pour satisfaire

les passions d'un homme et cela frappait d'étonnement Miss Clark aussi bien que moi-même, qui n'avions jamais auparavant entendu parler de Tiny. Il était pour moi fort délicat d'entreprendre sur un semblable sujet le Major M..., un de mes bons amis actuellement marié. Cependant l'esprit vint si souvent et nous implora avec tant d'insistance, pour le salut de son enfant, que je me risquai enfin à lui faire part de cette communication. Il en fut abasourdi, mais avoua que tout cela était exact ; qu'il avait confié à une famille pauvre de Portsmouth l'enfant laissée à sa charge et n'avait pas pris de ses nouvelles depuis longtemps. Il n'avait pas entendu dire que la mère, mariée depuis et mère de famille, fût morte.

Cependant il fit aussitôt des recherches, qui lui apprirent qu'il était bien vrai que la jeune Emily n'ayant d'autre protection que celle d'un vieil ivrogne, était tombée dans la mauvaise voie, et qu'elle avait été condamnée pour avoir poignardé un soldat dans une maison publique. Ce qu'il y a de plus étonnant pour ceux qui ne sont pas initiés à ce genre de phénomènes, c'est que la femme dont l'esprit était venue se manifester à deux personnes absolument étrangères, qui ne savaient rien ni de son histoire ni de son nom, était encore *actuellement vivante* et demeurait avec ses enfants et son mari, comme le Major M... put s'en assurer.

Il peut sembler tout à fait étrange que notre esprit n'ait avec notre corps que des liens si lâches qu'il puisse le quitter et se manifester soit par paroles ou autrement à ceux qui se trouvent en état normal. Le fait est que des esprits m'ont visitée dans ces conditions comme on vient de le voir et m'ont parfois fait connaître des événements avant leur accomplissement.

J'avais l'habitude, à certaine époque, d'envoyer chaque année mes enfants au bord de la mer. Un été je convins avec MM. Helmore et Colnaghi, membres habituels de notre cercle, que ma famille et moi nous continuerions à tenir des séances au bord de la mer, le mardi, tandis qu'eux en tiendraient à Londres, le jeudi et que nous essayerions de nous envoyer des messages par l'intermédiaire de *Charlie,* l'esprit qui manifestait constamment sa présence près de nous. Un jeudi, ces messieurs se demandaient s'il serait possible d'évoquer à la table l'esprit de personnes vivantes. Charlie frappa trois coups comme réponse affirmative.

« Pourriez-vous, Charlie, nous en amener un ? — Oui. — Le-

quel ? — Mme Ross-Church. (Premier nom de femme de Florence Marryat). — Combien mettrez-vous de temps pour y parvenir ? — Quinze minutes. »

On était au milieu de la nuit et je devais être complètement endormie et les deux jeunes gens se demandaient avec une certaine inquiétude si j'allais réellement arriver et les tancer de leur impertinence, lorsque quinze minutes s'étant exactement écoulées, la table fut violemment secouée et épela ces mots : « Je suis Ross-Church. Comment *osez-vous* m'appeler ? Ils me manifestèrent leurs regrets et me dirent plus tard que je leur répétais d'une étrange façon : « Laissez moi partir ! Laissez-moi partir ! Un grand danger menace mes enfants ! Il faut que je me rende près de mes enfants ! » (J'ouvre ici une parenthèse pour faire remarquer que les esprits des morts viennent et partent à leur volonté, tandis que les esprits des vivants *demandent* à partir, comme s'ils étaient enchaînés par la volonté des médiums). Dans ce cas je fus si affirmative, que cela frappa beaucoup l'attention de ces Messieurs et que, le lendemain, M. Helmore m'écrivit une lettre conçue en termes mesurés, me demandant si tout allait bien chez nous à Charmouth, sans me dire la raison de sa curiosité.

Or voici ce qui *arriva* le vendredi matin, le *lendemain* de la séance de Londres. Mes sept enfants et deux bonnes étaient réunis dans une petite chambre de l'appartement loué, lorsque mon beau-frère, le Dr Henri Norris, rentra d'un exercice de tir avec des volontaires. Tandis qu'il montrait son arme à mon fils, le coup partit accidentellement au milieu d'eux et la balle alla se loger dans la muraille, en passant à deux pouces de la tête de ma fille aînée. Lorsque j'eus fait connaître cette circonstance à M. Helmore, il me rendit compte de la visite que je leur avais faite à Londres et des paroles que j'avais prononcées en cette occasion. Je me demande maintenant comment j'avais pu avoir connaissance du fait *dans la nuit qui avait précédé* sa production. Charlie me l'avait-il fait connaître tandis que j'étais endormie et inconsciente ?

Pour la traduction : Dr DUSART

Les Esprits

O calme nuit tissée avec l'âme des morts
Qui pleurent leur exil et font de doux efforts
Pour qu'à travers le ciel leur lumière incertaine
Atteigne enfin nos yeux ignorants et distraits,
Comme un parfum jailli du fond de la forêt,
Souvent, inattendu, nous vient parmi les plaines,

Profonde nuit, où des présences de mystère
Hantent les cœurs pieux qui rêvent sur la terre
Aux au-delà du noir tombeau prestigieux,
Ne pourrons-nous jamais par notre force aimante
Qui leur sourit et les attire et les aimante
Aider les morts à ressurgir devant nos yeux ?

Ah force de l'amour ! Quand nous mettrons ensemble
Nos souvenirs et nos désirs, tout ce qui tremble
En nous tous de douleurs et d'espoirs insensés
Et quand nous en ferons une voix unanime
Qui, charmant le silence et séduisant l'abîme,
Chantera le retour aux tristes trépassés,

Alors ils cesseront d'être ceux que l'on pleure,
Alors ils sortiront de leur vague demeure ;
Ils nous enseigneront que les tombeaux sont vains ;
O nuit ! et ce sera dans ta nef azurée
Qu'on verra se tenir cette école sacrée
Des vivants de la terre et des vivants divins.

F. BERTAL.

L'Evolution du Moniste

(Suite) (1)

La Théologie Moniste

Voyant Haeckel de plus en plus embarrassé par mes objections, je ne comptais pas qu'il reviendrait à la charge. Cependant, la nuit suivante, au lieu d'un adversaire j'en eus deux, Haeckel et Buch-

(1) Voir le n° de juillet, p. 13.

ner. Diable, me dis-je en les voyant arriver, Haeckel a amené du renfort. Je n'ai qu'à me bien tenir.

Vous voyez, me dit H., que je tiens plus que ma parole, je vous avais promis de revenir et, comme vous citiez quelquefois Buchner, j'ai trouvé bon de l'amener avec moi, afin qu'il puisse répondre, s'il y a lieu, aux objections qui s'adressent à lui.

R. Rien de plus juste. Commençons donc, sans plus tarder, si vous le voulez bien.

H. Nous devrions nous occuper du monisme dans ses rapports avec le religiosisme.

B. Grave question. Mon avis est que la philosophie, *a fortiori* la science, doit être séparée de la religion de la manière la plus péremptoire. En effet, croyance et science sont deux ordres d'idées entièrement séparées. La métaphysique doit être irrévocablement séparée des ordres d'idées philosophiques.

H. Ainsi, entendons nous bien. Nous ne rejetons pas de l'humanité tout élément religieux, nous les séparons seulement. Si vous voulez savoir toute mon opinion, je dirai même que le besoin de connaître de l'homme civilisé, parvenu à un haut degré de culture, n'est pas satisfait par la connaissance pleine de lacunes du monde extérieur, que cet homme acquiert au moyen de ses organes des sens si imparfaits .. La science reste toujours pleine de lacunes et insatisfaisante, si la *fantaisie* ne vient pas compléter la force de combinaison insuffisante de l'entendement. Les représentations qui comblent les lacunes de la science et prennent sa place peuvent être désignées, d'une manière générale, du nom de croyances.

R. En un mot, la croyance complète la science.

H. C'est cela même. Pour la théorie, comme pour l'hypothèse, la croyance est indispensable ; car la fantaisie créatrice comble les lacunes que l'entendement laisse quand il tâche de connaître les rapports entre les choses.

R. Voici vraiment du nouveau. Je ne m'étonne plus des invectives que les blanquistes et les anarchistes ont lancées contre vous en ces derniers temps. Quant à moi, j'estime que la science ne satisfait pas plus l'ignorant que le savant, le sauvage que le civilisé « parvenu à un haut degré de culture ». En outre, je ne vois pas le moyen de concilier l'imperfection des sens avec leur infaillibilité que vous

avez proclamée d'autre part, d'accord avec Lucrèce (V. *Psychologie moniste*, ci-dessus).

H. C'est que vous confondez *croyance* et *superstition*. Il faut distinguer la croyance *naturelle*, qui est celle de la science, et la croyance *surnaturelle*, qui relève de la religion, La croyance *religieuse* est toujours une *croyance au miracle* et, comme telle, est en contradiction irrémédiable avec la croyance naturelle de la raison.

R. Je ne vois pas très bien la différence, et j'inclinerais volontiers à croire que le plus grand des miracles, c'est qu'il n'y en ait pas et que la nature obéisse à des lois. Mais, de ce que je ne suis pas fort en casuistique moniste, je ne veux pas conclure que vous ayez tort d'établir ce *distinguo*. Continuez donc, je vous prie.

H. Nous pouvons donc affirmer le credo suivant, formulé par Vacher de Lapange dans la préface qu'il a mise en tête de la traduction française de mon *Monisme* : « Je crois que de toute éternité, suivant des lois fixes, la matière sort de l'éther et revient à l'éther, que les éléments et les corps se composent, se décomposent et se recomposent.

R. A quoi bon ce nouveau Credo ?

B. Pour compléter la science, on vient de vous le dire. L'expérience de chaque jour montre que la vertu ne trouve pas en elle-même la récompense et que, bien souvent le méchant triomphe, tandis que l'homme bon et juste est malheureux et persécuté. Aussi la morale ne peut-elle être enseignée par la persuasion seule. .

R. Je comprends : il faudra la compléter par la ruse ou la force, l'Eglise ou l'Etat, ou mieux encore, par les deux réunis. Mais, outre que je ne vois pas comment la vertu peut sortir mécaniquement des lois de Lavoisier, de Mayer, de Preyer, de Lamarck, de Darwin, je ne partage pas votre opinion et je crois que la vertu a sa récompense — sa compensation — dès ce monde, comme l'ont soutenu Azaïs et, avant lui, Dupont de Nemours, Antoine de la Salle et d'autres philosophes. Néanmoins, voyons un peu la religion que vous voulez nous proposer ou nous imposer.

B. « Notre religion, je l'ai toujours dit, c'est la religion du libre penseur, basée sur la croyance au progrès et à la victoire du Vrai, du Bien et du Juste.

H. Notre religion, c'est l'Idéal de la Vérité, l'Idéal de la Vertu, l'Idéal de la Beauté. Le temple du monisme, c'est la nature. Après avoir détruit le faux édifice de la superstition, sur le terrain libre et déblayé, nous élèverons un nouvel édifice habitable pour l'âme humaine, un *palais de la raison* dans lequel, au sein de notre conception moniste nouvellement conquise, nous adorerons pieusement la vraie Trinité du XIXe siècle, la *Trinité du Vrai, du Beau et du Bien.*

R. Je ne vous croyais pas si... idéalistes, pour ne pas dire si mystiques ou même si idolâtres.

H. Nous sommes les plus idéalistes de tous les hommes.

Notre idéal, c'est la vérité. Il ne saurait y avoir d'idéal plus élevé pour l'homme que de connaître la vérité.

R. Ni de plus facile à atteindre, si les sens sont infaillibles.

H. Ecoutez ce que j'ai écrit dans mon *Monisme* « Oui, la théorie de l'éther prise comme base de foi peut nous fournir une forme rationnelle de religion, si l'on oppose à l'éther universel et mobile, divinité créatrice, la masse inerte et lourde, matière de la création ».

B. Vous voyez que, désormais, un idéal positif remplacera l'idéal imaginaire : se détournant du ciel, l'homme tendra à rendre sa courte existence terrestre aussi parfaite que possible à tous les points de vue.

R. Je ne vous demanderai pas comment un idéal imaginaire a pu exister si toutes les connaissances humaines viennent des sens, ni ce que vous entendez par une existence parfaite. Quoique je ne comprenne pas très bien votre idéal éthéré, votre lyrisme s'empare de moi. Votre religion moniste, qui aura pour temple la nature, pour palais la raison, aura sans doute aussi un culte, des cérémonies ?

H. Bien entendu. Le besoin pratique de la vie sentimentale et de l'ordre politique conduira un jour ou l'autre à donner à notre religion moniste une forme de culte, comme ce fut le cas pour toutes les autres religions des peuples civilisés. Ce sera une belle œuvre réservée aux *honorables théologiens* du XXe siècle, que de constituer ce culte moniste et de l'adapter aux différents besoins de chacune des nations civilisées.

R. Pourriez-vous me donner quelques indications sur ce que sera le culte moniste du xxe siècle ?

H. Comme sur ce terrain important nous ne désirons pas de *révolution* violente, mais une *réforme* rationnelle, il nous paraît très exact de nous rattacher aux institutions existantes de l'Eglise chrétienne régnante, d'autant plus qu'elles aussi sont unies le plus intimement possible aux institutions politiques et sociales.

R. De sorte que votre *réforme* se réduira à un changement de personnel religieux ; vous vous substituerez à l'Eglise chrétienne comme elle-même s'est substituée au paganisme dont elle a usurpé les biens et dont elle a conservé les simagrées, les oripeaux...

H. Précisément. De même que l'Eglise chrétienne a transporté ses grandes fêtes annuelles aux anciens jours de fêtes des païens, l'église moniste leur rendra leur destination primitive découlant du culte de la nature. Noël sera de nouveau la fête solsticiale d'hiver, la St-Jéan, la fête du solstice d'été.

R. A merveille. Mais je vois un point noir à l'horizon. L'Eglise chrétienne est en décadence manifeste. Les fidèles deviennent de plus en plus rares et de moins en moins généreux. Depuis longtemps déjà le prêtre vit plus du budget que de l'autel ; l'Eglise chrétienne ne se soutient plus que par artifice, sur les épaules de l'Etat. Si vous l'imitez, vous courez grand risque de n'être pas pris au sérieux, de devenir la risée de tout le monde, même des gamins, comme l'étaient devenus les prêtres de Cybèle au temps d'Apulée.

H. Ne craignez rien, les hommes seront toujours des hommes.

R. Vous voulez dire des fous, des imbéciles, toujours prêts à se faire duper. Dans ce cas, autant rester chrétiens. A quoi bon changer le nom de la religion, si le monisme poursuit le même but que le christianisme et emploie les mêmes moyens.

B. Que voulez-vous ? Il faut bien s'adapter au milieu et suivre le courant. L'humanité a dépensé des sommes folles de travail et d'énergie pour ses rêves religieux. Qu'on se représente tout ce qu'a causé le culte des morts en Chine et dans l'Egypte ancienne. Tant que l'humanité sera ainsi faite, il n'y aura pas moyen de la retenir sur cette pente. Tâchons au moins de la diriger.

R.......

B. Vous voyez que vous ne trouvez rien à répondre.

R. Pardon, je rêvais au rapport qui peut exister entre diriger et

suivre. Je suis, au contraire, comme noyé dans la multitude d'objections que je vois surgir; c'est le choix qui m'embarrasse. J'admire comment les hommes, dont les sens sont infaillibles, dont la lutte pour la vie est la loi, — ce qui implique qu'ils n'ont ici-bas que le strict nécessaire, — ont pu tomber dans de si étranges erreurs et faire tant de sacrifices pour leurs rêves religieux. C'est là un mystère que je ne puis sonder. Et je pense que vous n'en êtes pas plus capables que moi, puisque, pour tout remède, sous prétexte de diriger l'humanité, vous ne vous proposez, à ce que je vois, que de continuer à la tromper et à l'égarer toujours plus. Voulez-vous que je vous dise franchement ma pensée ? Votre religion moniste, soi-disant libre-penseuse, votre foi au progrès n'est qu'une duperie, non seulement pour les autres, mais pour vous-même. Elle ne durera pas longtemps, car elle est en opposition avec les faits les plus importants des temps modernes.

B. En opposition... A quoi voyez-vous cela ?

R. Je vous le ferai confesser à vous-mêmes tout à l'heure, quand nous parlerons de votre sociologie. Pour le moment, je vous dirai que votre doctrine philosophique et religieuse est déjà sur son déclin. Votre *idéal positif*, qui fonctionne depuis longtemps déjà, aurait dû produire quelques effets, nous faire avancer au moins de quelques pas vers la perfection. Or, vous convenez vous-mêmes que l'effet contraire a lieu, que le progrès moral, le plus et même le seul important, n'a pas suivi le progrès matériel...

B. Qu'est-ce que cela prouve ? On ne peut pas faire tout à la fois. Après le progrès matériel va venir le tour du progrès moral, ce sera l'œuvre de la religion moniste.

R. J'en doute fort, surtout si la religion moniste imite la religion chrétienne, comme vous le proposez. Heureusement, il y a tout lieu de croire qu'une religion nouvelle, plus rationnelle et plus satisfaisante, tant pour le cœur que pour l'esprit, s'élèvera, achevant le catholicisme et étouffant le monisme dans l'œuf. A votre place, je chercherais autre chose qu'une misérable parodie du christianisme.

H. Quoi ? Il n'y a pas d'autre religion possible aujourd'hui que le monisme. Lui seul renverse le Dieu personnel des catholiques ; lui seul remplace l'immortalité de l'âme par l'immortalité cosmique.

R. Vous croyez qu'on ne pourrait pas trouver une religion rationnelle, scientifique, comme vous le désirez, c'est-à-dire fondée sur les faits et sur la raison? Qu'est ce donc que le spiritisme?

H. Absurde, votre spiritisme. Nous l'avons en horreur.

R. Pourquoi? Quel mal vous a-t-il fait?

B. Ça ne tient pas debout, le spiritisme. D'abord, il n'y a pas d'au-delà. Il n'y a un au delà que pour la religion et non pour la philosophie, à moins que celle-ci ne se ravale au rang de servante de la théologie.

H. L'idée d'une immortalité personnelle est tout à fait insoutenable.

R. Etes-vous bien sûrs qu'il n'y a pas d'au-delà ni d'immortalité personnelle? Cette question relève de la raison et des faits. Je dirai même que, dans votre système, il devrait en être ainsi, puisque vous soutenez que rien ne se perd. Pourquoi l'âme, même considérée comme la somme des connaissances qu'elle acquiert, serait-elle perdue, anéantie?

B. Cela n'est pas scientifique. Nous n'avons aucune preuve de la survivance de l'âme et de l'existence d'êtres invisibles, Les sens sont la mesure de nos connaissances.

R. Vous n'avez non plus aucune preuve de la mortalité de l'âme. Mais avez-vous seulement cherché ces preuves?

H. Les preuves de raison, présentées par les théologiens et les philosophes, ne sont que de la déraison : c'est de la métaphysique, creuse, vide.

R. Les preuves de raison me paraissent plus fortes, plus rationnelles que celles que vous nous donnez de l'éther, de la matière et de la force. Mais réservons-les. Elles relèvent de la philosophie et nous ne voulons faire que de la science, bornons-nous donc aux preuves de fait.

H. Preuves de fait! Duperie, friponnerie, charlatanisme, un point, c'est tout.

R. Vous avez vite fait de trancher un problème qui a été étudié par tant de savants et résolu, par eux, après de nombreuses observations et de longues résistances, dans le sens affirmatif.

H. Dites des demi-savants, demi-théologiens, tout au plus quel-

ques naturalistes qui n'ont pu s'affranchir des vieilles superstitions. Le fait regrettable que des physiciens, des théologistes distingués aient pu tomber dans cette erreur (du spiritisme) s'explique en partie par l'excès chez eux de l'imagination, par le manque de critique, en partie aussi par la puissante influence de dogmes inflexibles implantés dans le cerveau de l'enfant, dès la première jeunesse, par l'instruction religieuse.

R. J'accorderai à ces savants toute l'imagination et le manque de discernement que vous voulez bien leur décerner ; mais quant aux préjugés religieux, je puis vous assurer que presque tous ceux qui sont venus au spiritisme les avaient rejetés depuis longtemps : ils ne se sont d'abord occupés de cet ordre de phénomènes que dans le but d'en démontrer la fausseté ; ils ne se sont convertis à la nouvelle religion ou science, qu'après de longs et patients examens, et après avoir reconnu la réalité des faits et la logique de leur interprétation dans le sens spirite. C'est plutôt vous qui restez imbus de l'esprit clérical.

H. Alors, ils ont été trompés par les prétendus médiums. Dans tous les cas où l'on a examiné à fond les prétendus miracles du spiritisme, on a reconnu qu'ils avaient pour origine une supercherie plus ou moins grossière.

R. Vous oubliez qu'il n'y a pas seulement des phénomènes *provoqués* avec le concours des médiums, mais aussi des phénomènes spontanés qui ont lieu sans qu'on les cherche et même malgré les efforts que l'on fait pour les empêcher. Mais vous-même, qui niez les faits avec tant d'assurance, les avez-vous jamais étudiés ?

H. Pour qui me prenez-vous ?

R. Je vous prenais pour un homme de science, qui ne veut avancer qu'appuyé sur des faits, mais qui les examine tous, sans choix, sans parti pris. Je vois que je me suis trompé : vous n'admettez que ceux qui s'accordent avec vos idées préconçues.

H. Vous savez bien que tous les savants qui ont voulu examiner les prétendus faits spirites ont été tournés en ridicule...

R. Par les ignorants...

H. Par tous les autres savants.

R. Par les ignorants, vous dis-je, par les savants de nom, qui, refusant d'observer les phénomènes et de faire des expériences qu'ils considèrent comme au-dessous de leur dignité, ont

dit, tout en proclamant l'infaillibilité des sens : *Je le verrais que je ne le croirais pas.*

B. Au surplus, beaucoup de savants, qui ont reconnu la réalité des faits, n'ont pas accepté l'interprétation spirite ; et ils ont agi sagement.

R. Peut-être pas si sagement que vous le croyez. De deux choses l'une : Ou ils n'ont pas proposé ni même cherché une autre explication, alors ils ne méritent pas le titre de philosophes, ni même celui de savants, car la science ne consiste pas seulement à constater les faits, ni même à les cataloguer, à les classifier, mais à les expliquer, à les rattacher à leurs causes naturelles. Ou ils ont proposé d'autres explications que la théorie spirite, comme Babinet, Jobert de Lamballe et tant d'autres après eux, moins excusables qu'eux, — et alors leurs hypothèses étaient ridicules et ont été vite réfutées par les spirites.

B. La théorie spirite n'est pas plus rationnelle.

R. Elle a pourtant été trouvée rationnelle par les plus grands savants de l'antiquité et même des temps modernes.

H. Cela ne prouve rien. Du moment que les faits sont controuvés, la théorie est nécessairement fausse et illusoire.

R. Alors, depuis que le monde est monde, savants et ignorants, grands et petits, riches et pauvres, tous les hommes se sont trompés, ont trompé ou ont été trompés — tous trompeurs, trompés ou trompettes, — excepté vous !

H. C'est bien possible. Ce qu'il y a de certain, c'est que la théorie spirite n'est pas soutenable. L'existence individuelle commence, donc elle doit finir ; l'âme suit le destin du corps ; née de lui, elle meurt avec lui. Voilà ce que nous dit la droite saison.

R. L'existence individuelle commence pour nos sens, *mystérieusement*, comme vous en convenez vous-mêmes. Rien ne prouve que l'individu n'existait pas avant sa présente manifestation corporelle.

H. Il est encore bien moins prouvé qu'il existait. J'ai pesé patiemment et impartialement, dans mes *Enigmes*, le pour et le contre de l'*athanisme* (immortalité) et, tout compte fait, j'ai été forcé de conclure que l'âme humaine n'est pas plus immortelle que l'âme des bêtes.

R. Quelle preuve avez-vous que l'âme des bêtes soit mortelle ?

Sans aborder cette dernière question, je dois vous dire que vous n'avez pas posé tous les arguments *pour l'athanisme.* Vous n'avez pas recherché les causes de la diversité et de l'inégalité, parmi les hommes, des goûts, des aptitudes, des facultés morales et intellectuelles, qui se manifestent dès la première enfance, avant toute éducation, et qui sont tout à fait disproportionnées avec les facteurs biologiques : élection, hérédité, constitution corporelle. Pourquoi y a t-il des enfants prodiges et des phrénasthéniques ? Pourquoi les enfants prodiges en intelligence sont-ils supérieurs sur certains points et très inférieurs sur d'autres ? Pourquoi voyons-nous des autodidastes, passionnés pour l'étude, apprenant tout seuls, inventant au besoin ce qu'on ne veut ou ne peut leur enseigner, tandis que d'autres usent leurs culottes indéfiniment sur les bases des écoles sans presque rien apprendre, malgré la bonne volonté qu'ils y mettent ? Pourquoi y a t-il des inventeurs, qui tirent d'une idée simple, souvent banale, des conséquences et des applications merveilleuses, et d'autres hommes qui boivent la science comme du lait, se l'assimilent, mais ne peuvent la faire avancer d'un pas ni en tirer aucun parti.

H. Eh bien ! oui ! Pourquoi tout cela ? Vous qui posez ces questions, vous pouvez sans doute les résoudre ?

R. J'en ai du moins cherché la solution et je n'ai pas pu en trouver de plus naturelle, de plus rationnelle que la préexistence de l'âme et, par conséquent, sa survivance au corps, ses réincarnations, en un mot, la pluralité des vies. Avez-vous une meilleure solution à nous offrir ?

H. . . . .

B. Enfin, votre spiritisme supposé vrai, à quoi servirait-il ? A nous remettre sous le joug de l'Eglise, à nous tourmenter dans la vie présente pour une vie future au moins problématique. Hartmann, le philosophe de l'*Inconscient,* s'étonne de voir présenter la vie future comme une consolation.

« Qu'y a-t-il de plus terrible, dit-il, que d'être tourmenté encore dans la mort par les soucis de la vie, sans avoir le pouvoir d'intervenir dans ses actes ?... Une telle immortalité ne peut qu'augmenter la crainte de la mort. D'ailleurs cette croyance à la persistanee de la vie de l'âme, que le spiritisme prétend étayer, n'est consolante que pour les esprits optimistes et désireux de vie : le pessimiste serait

encore plus désolé si la vérité du spiritisme devait jamais être démontrée.

R. Avant Hartmann, Byron a dit à peu près la même chose. Mais, en matière scientifique, il ne s'agit pas de voir ce qui est le plus utile ou le plus consolant, mais ce qui est le plus certain, et, à défaut du certain, ce qui est le plus probable. Or, l'immortalité de l'âme est bien plus vraisemblable que la mortalité ; elle est, en outre, plus conforme à votre propre axiome : *Rien ne se perd.* Je pourrais vous demander comment il se fait qu'il existe des optimistes et des pessimistes, si l'âme est le produit du corps ; mais je n'insiste pas et, puisque vous me demandez l'utilité du spiritisme, je vous dirai qu'en mettant dans la main de l'âme sa propre destinée, il engendre la foi, l'espérance et la charité, trois vertus bien nécessaires à un animal social, et qui forment un important facteur de la félicité ici-bas. Hume n'a-t-il pas dit : « Le penchant à l'espérance et à la joie est une vraie richesse ; celui à la crainte et au chagrin est une pauvreté réelle. »

B. Vous supposez ce qui est en question : que le spiritisme engendre la joie, tandis que Hartmann dit qu'il engendre la terreur.

R. Hartman se trompe. C'est la mortalité qui engendre la crainte et la terreur. Tous les animaux fuient le danger. Les peuples qui ont cru à la pluralité des vies ont été les plus puissants, les plus heureux, exemples : les Gaulois, nos ancêtres, et les Japonais d'aujourd'hui ; tandis que ceux qui ne croient à rien, qui n'espèrent rien après cette vie demeurent par là même pessimistes, découragés, malheureux, sans but dans la vie.

B. . . . .

R. Vous manifestez la crainte que le spiritisme nous remette sous le joug de l'Eglise. Rassurez-vous. Avec raison, Voltaire a dit: « Satan, c'est tout le christianisme. » En noyant l'enfer et brûlant le ciel, c'est-à dire en prouvant que le paradis et l'enfer éternels sont des mythes, le spiritisme devient le pire ennemi, ou plutôt le plus sûr antidote de toutes les superstitions religieuses. Les catholiques le savent bien. C'est pour cette raison qu'ils haïssent plus les spirites que les matérialistes. Ceux-ci, en effet, ne suppriment pas le *joug*, ils ne font que le transférer de l'Eglise à l'Etat, ce qui mène à un servage plus lourd et encore plus vil.

B. Tout cela, c'est de la dialectique Vous nous présentez des raisonnements plus ou moins spécieux ; ce sont des preuves de fait qu'il nous faudrait.

R. Cherchez-les, ces preuves. Observez les phénomènes spontanés quand il s'en présente. Expérimentez en vous plaçant dans les conditions requises, au lieu de nier *a priori*, et avec de la bonne foi et de la bonne volonté, il y a tout lieu de croire que vous obtiendrez des preuves convaincantes. De plus endurcis matérialistes que vous ont passé par là. Essayez.

B. à H. Au fait, essayons, que risquons-nous ? Si le spiritisme n'est qu'illusion et supercherie, nous le démasquerons une fois pour toutes. Si les phénomènes sont réels, si leur interprétation est rationnelle, nous nous devons de l'avouer, de le proclamer. Peut-être même y trouverons-nous de nouveaux éléments de progrès. Car il faut bien convenir que nous n'avons pas trop à nous glorifier de nos progrès matériels en présence du recul moral et social, des progrès du luxe et de la misère, du vice et du crime, qu'il nous est impossible de nier.

La Sociologie moniste

R. Le fait est qu'il existe un contraste frappant entre les progrès matériels dont nous nous félicitons et l'état moral et social critique dans lequel nous nous débattons, Je dois vous rendre cette justice que vous en convenez vous-mêmes loyalement.

Vous, Haeckel, avez dit dans votre préface des *Enigmes :* « A ces progrès énormes des connaissances empiriques, dans notre *siècle de la science*, ne répondent guère ceux accomplis dans leur interprétation théorique et dans cette connaissance suprême de l'enchaînement causal de tous les phénomènes que nous appelons la philosophie. »

Et vous, Buchner, dans votre *Aurore*, avez constaté « d'une part les progrès accomplis dans les sciences et dans l'industrie, d'autre part l'état stationnaire ou rétrograde des croyances et des mœurs » ; vous reconnaissez que, si la vie matérielle et nos connaissances ont fait des progrès énormes, ceux ci n'ont eu qu'une influence des plus médiocres sur la pensée humaine et sur l'amélioration du sort des hommes. Et dans un autre endroit : « Ce n'est plus devant le Dieu des chrétiens, mais devant Mammon, que se prosterne l'hu-

manité, et les travailleurs modernes sont plus misérables que les esclaves de l'antiquité.

Et votre traducteur, Laloy, renchérit encore. Il avoue que les énormes changements survenus pendant le XIXe siècle n'ont pas eu pour corollaire un accroissement du bonheur des peuples, et que « A d'indéniables progrès scientifiques et industriels s'oppose un mouvement de recul très net au point de vue moral et social ». Et il cite à l'appui de ce jugement l'augmentation constante de la criminalité, l'âge toujours plus précoce des délinquants, ainsi que leur perversité de plus en plus grande. A ces considérations on peut ajouter le relâchement de la répression, l'insuffisance de la police, des tribunaux, la correctionnalisation de certains crimes et délits, etc.

B Il paraît certain que nous sommes dans une période de décadence, marquée en littérature et en art par la peinture de situations bizarres, de sentiments affectés, de caractères pathologiques, par un style ampoulé et surtout incompréhensible chez les poètes, relâché et vulgaire chez les prosateurs. Mais la nature intellectuelle de l'homme deviendra meilleure, ses bons instincts l'emporteront d'eux-mêmes sur les mauvais et les nombreuses institutions destinées à prévenir ou à réprimer le crime deviendront de plus en plus inutiles. Il viendra un temps où les prêtres, les églises, les tribunaux, les prisons et les échafauds ayant disparu, on étudiera notre état social actuel avec le même étonnement que nous considérons le moyen âge et d'autres époques barbares.

R. Les instincts dérivent, selon vous, de la sélection et de l'hérédité. Je ne vois donc pas comment ils pourront s'améliorer ; je ne vois même pas comment il en peut exister de bons et de mauvais. Par la vertu de quelle baguette magique pourrons-nous revenir à l'âge d'or ?

B. Par la sociologie moniste.

R. Espoir peu fondé, semble-t-il, car, enfin, si cela devait arriver, il y en aurait déjà des indices. Le scientisme règne et gouverne depuis assez longtemps pour qu'il ait un peu amélioré le genre humain, s'il est destiné à le faire. Or, il n'en est rien, de votre aveu ; c'est même le contraire qui se produit. Si le matérialisme n'a pas accéléré le progrès du mal social, il est du moins certain qu'il ne l'a pas retardé. Pour en mieux juger, au surplus, voyons

quels sont vos principes sociologiques. Quoique la sociologie soit une science jeune et encore incomplète, elle est assez avancée pour qu'on puisse apprécier une nouvelle doctrine à sa lumière.

B. Pour pouvoir être bon et vertueux, il faut que l'homme soit heureux. Tel est votre principe fondamental en sociologie.

R. Je crains bien que notre idéal ne se réalise jamais. Si vous entendez par bonheur le bien-être matériel, l'expérience prouve que les riches sont plus vicieux, plus égoïstes, plus méchants que les pauvres. D'un autre côté, parmi le peuple, les ouvriers qui gagnent les plus forts salaires sont loin d'être les moins dépensiers, les plus rangés et même les plus honnêtes. D'ailleurs, le bonheur moral est encore moins réalisable que le bien-être physique. Les désirs de l'homme sont infinis (1).

La vanité, l'orgueil, l'ambition, etc., sont sans bornes, et les moyens de satisfaire ces passions sont très limités. Si nous attendons que les hommes soient heureux pour qu'ils deviennent bons et vertueux...

B. Cela arrivera plus tôt que vous ne pensez. On rend les hommes heureux en organisant la société de telle façon que tous ceux qui remplissent leur devoir soient assurés de ne pas souffrir.

R. En organisant la société ? Hélas ! Elle n'est déjà que trop organisée. Elle ne l'a jamais été autant de nos jours où la machine aux lois fonctionne à toute vapeur et sans relâche, jour et nuit, sans même observer le repos hebdomadaire, qu'elle impose aux autres ; où les codes et leurs commentaires s'entassent les uns sur les autres, comme Osssa sur Pélion pour, soi disant, chasser le mal de la terre ; où les attributions du gouvernement se multiplient au point qu'il n'y peut plus suffire et que les ouvriers se mettent à remplir le rôle du pouvoir exécutif en se chargeant de faire observer le repos du dimanche ; où les ministères éclosent par génération

(1) Leur insatiabilité, inexplicable dans le système moniste, est une preuve indirecte, mais très forte, de l'immortalité de l'âme. Si l'âme était mortelle, ses facultés seraient adaptées et proportionnées aux conditions de la vie présente ; elle n'ambitionnerait rien de plus que la satisfaction des besoins du corps dont elle émane (d'après le monisme) ; elle ne pourrait même pas imaginer rien au-delà. Le fait que l'âme ne peut être rassasiée ici-bas est une indication presque mathématique que sa destinée ne se borne pas à la vie présente.

spontanée ; ou les impôts et les emprunts... Si vous ne trouvez pas encore la société assez organisée, que vous faut-il donc?

B. Je ne dis pas que la société est inorganisée, je soutiens seulement qu'elle est mal organisée. Je dis que les constitutions, les institutions, les législations sont établies au profit des forts, c'est-à-dire des riches et au détriment des faibles, les pauvres. Quand je dis qu'il faut organiser la société, j'entends donc qu'il faut protéger aussi les faibles, les déshérités. Là est la voie que nous voulons suivre pour rétablir l'harmonie sociale.

R. L'expérience ne paraît pas venir à l'appui de votre thèse. Il y a un certain temps que vous faites des lois dites sociales, destinées à protéger les faibles. Or, il est visible que, plus vous en faites, plus l'antagonisme se développe entre les riches et les pauvres, entre le capital et le travail ; plus les ouvriers sont mécontents de leur sort ; plus les grèves augmentent en nombre, en importance et en violence. Donc, ou les ouvriers sont insatiables, ou les lois *sociales* tournent à leur détriment.

H. Je parie que vous allez dire avec les économistes-bourgeois qu'il ne faut pas faire de lois en faveur des ouvriers et qu'il faut les abandonner en proie aux vampires capitalistes. *Laissez faire, laissez passer*. Je reconnais bien votre vieille rengaine. Mais vous serez bientôt seul de votre opinion, car, non seulement tous les partis politiques, depuis les conservateurs jusqu'aux socialistes ; tous les journaux, du *Gaulois* et du *Figaro* jusqu'à l'*Humanité,* proclament, à l'envi, la nécessité, l'urgence des lois ouvrières ; mais vos confrères en science économique, les professeurs d'économie politique dans les Universités et dans les Ecoles à tous les degrés, brûlent leurs vieilles idoles, tout au moins les relèguent à l'arrière-plan et adhèrent à la législation sociale.

R. Tous les moutons de Panurge se jetaient aussi à la mer les uns à la suite des autres. Je serai seul de mon avis s'il le faut, car je ne m'incline que devant les faits et les raisons et jamais devant les moutons ou les singes. Or, je viens de vous alléguer ce *fait* que la misère des classes les plus faibles progresse du même pas, sinon plus vite, que la législation en leur faveur. Qu'avez-vous à me répondre sur ce point ?

H. Que l'expérience a été de trop courte durée pour être démonstrative ; que les lois sociales ne sont pas assez nombreuses ni assez

rigoureusement appliquées pour être efficaces ; que les forts sont encore trop forts, les riches trop riches, et qu'il faut, pour le moins, l'impôt progressif sur les successions et sur les revenus pour les réduire à l'impuissance de nuire ; que ce n'est pas seulement des lois ouvrières éparses, incohérentes, qu'il faut, mais un code du travail.

R. Vous reconnaissez que vos lois ouvrières incohérentes ont fait plus de mal que de bien. Pourquoi les avez-vous faites ?

H. Nous nous sommes trompés sur leur portée et leur valeur ; nous en convenons sans fausse honte. Cela peut arriver à tout le monde.

R. Excepté aux législateurs, qui font supporter aux autres — aux faibles — les conséquences de leurs bévues. Sur quoi vous fondez-vous pour croire que vous ne vous tromperez pas encore plus lourdement si vous faites tout un Code du travail ? Qui ne peut le moins ne doit pouvoir le plus.

H.....

R. Vous trouvez les riches trop forts. Ce sont pourtant des hommes comme nous tous, pas supérieurs aux autres, ni du corps, ni de l'esprit. D'où vient donc leur force ? De leurs richesses. Et leurs richesses ?

H. De leurs privilèges, parbleu ! Des avantages qu'ils ont toujours su se faire accorder par les pouvoirs publics. S'il n'en était pas ainsi, jamais ils n'auraient pu accumuler tant de millions aux dépens des autres citoyens.

R. Bravo ! Voilà le plus juste raisonnement que je vous aie jamais entendu formuler.

H. Vous voyez donc bien que vous avez tort.

R. Que vous avez tort, vous. En effet, si les richesses des riches proviennent des privilèges que leur confère l'Etat, la première chose à faire pour ramener, sinon l'égalité absolue, l'unisson, du moins l'accord, l'harmonie dans le concert social, c'est de supprimer les privilèges des riches. Or, ni vous, ni aucun des vôtres, n'en avez jamais soufflé mot. C'est pourtant le moyen le plus simple et le plus sûr de voir clair dans la question ; ce n'est qu'ensuite qu'on pourra s'assurer si le travail est encore victime du capital, si les pauvres ont encore besoin d'être protégés contre les riches, dans quelle mesure et par quels moyens.

H. Il n'y a que deux moyens de rétablir l'équilibre social : supprimer les privilèges des riches ou accorder aussi aux pauvres des privilèges compensateurs. Nous employons ce dernier moyen.

R. Vous avez tort, car il aggrave le mal au lieu de l'atténuer.

H. Toujours des paradoxes. Ne rétablit-on pas aussi bien l'équilibre en ajoutant dans le plateau faible de la balance qu'en retirant du plateau fort ?

R. En mécanique, oui ; en sociologie, non ; et c'est encore ici une preuve que tout au monde n'est pas mécanique, comme vous l'enseignez.

H. Les Parlements, les Ministères, les chaires des écoles, les journaux, etc., sont remplis de docteurs en droit, en philosophie, en science, en histoire, en sociologie ; or, tous, vous entendez bien, tous, sans aucune exception, reconnaissent et proclament qu'il faut aux ouvriers des privilèges qui compensent ceux dont jouissent les bourgeois ; et vous seul...

R. N'allez pas plus loin, je sais le reste, vous me l'avez déjà dit, après mon confesseur : « Bossuet, le grand Bossuet a cru au diable, ainsi qu'à tous les autres dogmes de l'Eglise catholique, donc, vous devez y croire aussi ». Cet argument n'a pas de prix sur moi.

B. Donnez-nous du moins quelques faits ou quelques raisons à l'appui de vos paradoxes.

R. C'est vous qui devriez m'en présenter à l'appui de votre orthodoxie. Je vous ai déjà avancé des arguments auxquels vous n'avez pas répondu. Si vous n'en avez pas assez, je puis vous en offrir d'autres. Suivez bien mon raisonnement.

Vous — par *vous* j'entends l'*Etat* — ne pouvez protéger A qu'aux dépens de B. Si vous protégez B à son tour, vous rejetterez la charge sur C, et ainsi de suite. Plus vous étendrez votre protection, plus la charge deviendra lourde pour les non-protégés, et doublement lourde, puisqu'ils seront de moins en moins nombreux à la supporter.

B. Aussi entendons nous ne pas nous arrêter en chemin et étendre notre protection jusqu'à Z, c'est-à-dire à tout le monde.

R. Vous n'avez pas la primeur de cette ingénieuse idée. Elle a été émise, il y a longtemps, par Jobard, dans son *Monautopale*, et j'ai été si frappé de sa candeur que j'en ai gardé bonne mémoire.

B. Vieille ou jeune, l'idée n'en est pas moins bonne, et je me félicite d'avoir un précurseur, fût il nommé Jobard.

R. Vous voulez dire : » l'idée n'en est pas moins folle ». En effet, protéger *également* tout le monde, c'est ne protéger personne et faire payer à tous les membres de la société les frais d'une protection illusoire ; autrement dit, c'est déprotéger tout le monde, du moins tous les travailleurs, en mettant à leur charge une armée de parasites dont le rôle consiste à faire des lois soi-disant protectrices, à les appliquer et à punir les infracteurs. Il faut donc, de toute nécessité, que vous protégiez *inégalement*. Et alors, vous retombez dans le système actuellement en vigueur.

B. Je ne suis pas bien sûr, mais il me semble que R. a raison ou, du moins, n'a pas complètement tort. La première chose à faire pour résoudre le problème social serait peut-être de supprimer les privilèges des riches S'ils ont l'argent pour eux, les pauvres ont le nombre et l'équilibre pourrait se rétablir.

H. Vous parlez bien, mais le moyen ?...

R. Le moyen ? Il est bien simple et vous l'avez dans les mains. Qui fait les lois ? Des hommes Des hommes peuvent donc les défaire, supprimer les privilèges, *privalc leges.*

H. L'expérience prouve qu'il est plus difficile de défaire des lois que d'en faire.

R. La raison dit qu'il est plus méritoire et plus juste d'en défaire que d'en faire.!

H. L'expérience prouve que les riches trouvent toujours le moyen de faire tourner les lois, même les lois ouvrières, à leur profit.

R. Raison de plus pour ne pas faire même des lois ouvrières. Si j'avais à combattre un ennemi, mon premier soin serait de ne pas lui fournir des armes contre moi ; mon second, de le désarmer.

B. Si l'on pouvait trouver quelque moyen de faire renoncer les riches à leurs privilèges...

R. Il y a un moyen aussi simple que sûr, et je crois bien que c'est le seul. C'est de démontrer aux riches, par le raisonnement et par l'expérience, que la protection légale dont ils croient jouir ne leur profite que pour un temps très court, après lequel elle tourne à leur détriment, de sorte que leur véritable intérêt, même matériel, sans parler du côté moral — est d'y renoncer.

H. Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Quand vous leur aurez démontré cela, je vous paierai des guignes.

R Merci d'avance, ou plutôt, payez-les de suite, ou bien réfutez ce que j'ai démontré pour la protection agricole, industrielle, commerciale, artistique, scientifique, littéraire, dans une foule d'articles du *Journal des Economistes*, et qui s'applique à toutes les formes de l'activité humaine.

H. Vous me donnez là du travail pour longtemps, et j'aime mieux vous croire, au moins provisoirement, sur parole. Mais, en attendant que vous ayez convaincu les bourgeois, il n'en reste pas moins que votre idée de *délégiférer* est impraticable : elle va contre le courant démocratique. Les faits prouvent que plus les Etats modernes se démocratisent, plus le suffrage universel y règne, plus aussi les lois de toutes sortes se multiplient en haut comme en bas.

B. Cela est absolument exact. En France, par exemple, sous le second Empire, il y a eu une ère de libéralisme économique qui n'a pas été sans bienfaits pour le peuple, il faut bien en convenir. Et ce mouvement s'est fait, non par les représentants du peuple, élus au suffrage universel, mais malgré leur opposition. Et c'est la République qui, bien avant de faire des lois ouvrières, et surtout de les appliquer, a rétabli le protectionnisme d'en haut, qui ne cesse de s'étendre, et qui a pour résultat inévitable de rendre la vie plus chère et le travail plus rare, dans les salaires *réels* plus bas.

R. Je signerais volontiers ce que vous venez de dire et j'ajouterais que c'est là une des principales causes du progrès de l'antagonisme entre le capital et le travail, auquel les lois ouvrières ne remédient pas, au contraire.

H. La République française n'est pas la seule à protéger par en haut : la République américaine le fait également, et sur une échelle plus grande encore.

R. Aussi l'inégalité y est-elle plus grande que partout ailleurs entre les milliardaires et les prolétaires, entre les habitants de la cinquième Avenue et ceux des *slums*.

B. A quoi attribuer ce phénomène ? Serait-ce que le suffrage universel est une mauvaise institution à laquelle il conviendrait de renoncer ?

(*A suivre*) ROUXEL.

Lettre ouverte à M. Jules Bois

Monsieur,

Je viens de lire, dans les *Annales Politiques et Littéraires,* un de vos derniers articles contre le spiritisme. Il revêt la forme d'une lettre que vous adressez à Camille Flammarion, au sujet de son nouveau livre : « *Forces Naturelles Inconnues* ».

L'analyse de l'ouvrage ne me semble qu'un prétexte pour anéantir, aux yeux des lecteurs, la doctrine, ou plutôt l'erreur spirite. En effet, de la partie critique où vous nous montrez l'auteur comme un naïf, une dupe, il ressort clairement que, pour vous, la question ne vaut pas la peine d'être étudiée, d'être prise au sérieux, ce qui me paraît en flagrant désaccord avec la partie laudative où vous élevez l'écrivain au rang des observateurs capables et éclairés.

Pour les conclusions, elles ne sont point de votre goût. L'opinion de Sainte-Beuve vous suffit et doit faire la loi. Quelle n'est pas la compétence d'un critique littéraire, mort il y a quarante ans, en matière de science et de métaphysique actuelles ? Je vous conseille d'exhumer les pièces vénérables du procès de Galilée ; peut-être vous rallierez-vous à l'opinion des ses juges !

Au contraire, avec quel plaisir ne savourez-vous pas le chapitre « Fraudes, Mystifications, etc. » Il est « invincible et lumineux ». D'une partie accessoire, vous faites le motif principal de l'œuvre. Votre folle ardeur étend à la généralité des médiums les fraudes du petit nombre. Que diriez-vous si, devant le peu de sincérité de nos agresseurs, nous accusions de mauvaise foi quiconque nous juge et nous condamne sans daigner nous écouter et en nous imposant silence ?

Peut-être votre article n'est-il pas très courtois pour les spirites dont vous n'auriez pas toujours fui la société, au dire de malignes gens. Il a dû vous être dicté, Monsieur, par ce même esprit de franchise un peu rude qui vous inspira naguère de si galantes appréciations sur le compte de la sœur de Mrs Corner. Pourquoi, je vous prie, useriez-vous de ménagements envers ces pestiférés, dignes émules des sorciers et des charlatans ? Vos prudents avis, je l'espère, mettront en garde les lecteurs crédules (des Annales) contre leurs divagations et les supercheries de leurs médiums.

* * *

Pour moi, spirite de fraiche date cependant, mes convictions étaient si fermes, si bien établies sur de solides fondements, que vos raisonnements ne les ont point ébranlées, qu'ayant essuyé le feu roulant de vos batteries,

je n'en suis point déconcerté. Mal m'en prendrait toutefois, prosélyte jeune et inexpérimenté, de me dresser hardi champion de ma cause contre un lutteur aguerri de votre taille, contre le chercheur favorisé entre tous qui s'est vu initier aux plus grands mystères. Sous peine de payer cher mon audace et, bientôt terrassé, de me relever couvert de poussière et de honte, je dois m'en tenir à vos affirmations, croire à votre sincérité de collaborateur aux *Annales*.

Je ne doute pas que vous ne soyez un expérimentateur consciencieux. Vous avez eu le goût de l'inconnu. Une faiblesse vous a fait prendre de bonne heure à l'amorce du « surnaturel ». Mais à l'époque où vous couriez le monde à la poursuite du merveilleux, interrogeant, observant les médiums d'Amérique, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Russie, qui tous ont passé par vos mains ; affrontant les pics neigeux de l'Himalaya, les guphas obscures des Yoghis Bengalais, les antres fétides des marabouts Tunisiens, vous étiez jeune sans doute, Monsieur, et, pouvons-nous croire, convaincu de la réalité du phénomène.

Votre persévérance ne peut autrement s'expliquer. Retourneriez-vous un fumier pour un jeton ? N'était le devoir, vous imposeriez-vous une tâche fastidieuse ? Aussi étonné que vous ayez eu le stoïcisme de prolonger l' « écœurement ». J'aime mieux penser que l'âge a désormais mûri vos désirs, qu'au ridicule dont nous jouissons vous préférerez la considération publique et la clientèle des grands journaux. De tels avantages s'achètent souvent au prix de légers sacrifices. Ce qui me porte à croire que vous êtes un pécheur repenti, c'est que vous parlez du spiritisme comme la plupart de ceux qui l'ignorent. Non seulement vous niez le pouvoir occulte des fakirs et attribuez à la fraude leurs prodiges, contre les affirmations de centaines de témoins autorisés, mais vous attaquez témérairement les médiums d'Europe.

*
* *

Ne pas accorder grande confiance aux fakirs, passe encore, bien que l'on ait des relations véridiques de tout ce qu'ils ont voulu nous révéler de leur inimaginable puissance. Népaul, Bengale, voilà des pays lointains que tout le monde n'a pas eu, comme vous, le loisir de visiter. Mais vous ne sauriez impunément, Monsieur, perdre de réputation des sujets connus, visibles à tous, que nombre de gens sérieux ont observés et dont les savants officiels sont obligés, malgré leur répugnance, de reconnaître les facultés. Bien plus, du haut des temples sereins de la sagesse, vous mettez en doute le témoignage de l' « honorable William Crookes » et c'est trop d'audace, car il est encore là pour vous répondre. Y condescendra-t-il ? Cela m'étonnerait.

« Miss Florence Cook, dites-vous, le dupa magnifiquement par le fantôme de Katie King qui n'était autre que sa sœur. Pour user de vos expressions, je dirai que « tout cela n'a rien de risible », j'entends les calomnies que propage un homme connu comme vous l'êtes. On pourrait

se figurer qu'un habile imposteur s'est autorisé de votre nom pour faire accepter des « Annales » un article de sa plume mensongère, ou que vous n'avez point lu les notes de Crookes, ou enfin que vous n'avez jamais été témoin de matérialisation. Je n'ose émettre une quatrième supposition, car un mot désagréable pourrait m'échapper.

Si le savant Anglais a besoin, pour s'assurer de la réalité des manifestations, d'appareils ingénieux construits de sa propre main, pour vous il n'en est pas de même. Ainsi qu'un fin limier sent le gibier avant qu'aucun œil exercé puisse le découvrir, ainsi, par un don tout spécial, vous devinez la supercherie avant la mise en œuvre des « trucs grossiers et puérils ». Pour ne donner qu'un exemple de la puérilité de ces « trucs », nous apprendrons que c'était la sœur de Miss Cook, qui, jouant le personnage du fantôme Katie King, s'effondrait dans un sous-sol, ainsi que vous nous le laissez supposer, par quelque fente du parquet.

C'est bien simple ; et William Crookes s'y est laissé prendre. « Je crois à Katie King » dit-il, et plus loin : « Je ne dis pas que cela peut être ; je dis que cela est » nous soutient-il encore. Touchante naïveté !

*
* *

De telles mystifications n'ont pas été dépassées, pas même par Home cet « acrobate » qui refusait sans hésitation cinquante mille francs que lui offrait un cercle mondain pour une seule séance ; pas même par Slade, cet « escroc » sur le compte duquel vous nous faites de si utiles révélations ; pas même par « Eusapia la prestidigitatrice » qui étroitement surveillée, manœuvre avec une incroyable dextérité « cheveux et ficelles », mais que, jusqu'ici, ni vous, ni personne n'a été assez fin pour démasquer. Les savants : Lombroso, Ochorowicz, Aksakof, de Rochas, Olivier Lodge, Morselli, Charles Richet, Camille Flammarion, Brofferio (un converti celui-là) reconnaissent la réalité des phénomènes dus à la « madrée » Napolitaine qui porte sur elle entre autres « accessoires » des « gifles et des soulèvements de table » (*sic*). La plupart repoussent notre explication « par exagération de scrupules scientifiques » dit Ch. Richet, mais plutôt de peur de devenir l'objet d'une curiosité maligne.

Du moins n'attaquent-ils pas, sans preuves, à la légère, la réputation d'honnêteté des sujets dont ils se servent, comme vous le faites pour Mrs. Corner « injuriant ainsi le caractère sacré des morts ».

*
* *

Je vous plains, Monsieur, de n'avoir pas su voir sous le phénomène — dont il est désormais puéril de nier la réalité — la haute portée morale de la philosophie spirite, qui, lorsqu'elle sera universellement connue et mise en pratique, changera la mentalité de notre pauvre planète, où nous verrons alors régner la bonne foi, le désintéressement, la fraternité et la justice.

MAURICE VIAUD.

Un nouveau médium Italien

(Traduction d'un article publié dans le *Corriere della Sera* du 26 mai 1907 par M. Oreste Murani, professeur de Physique expérimentale à l'Ecole Polytechnique de Milan).

*
* *

On ne peut que difficilement imaginer, chez nous, l'effet produit en Italie par les comptes-rendus publiés par la presse journalière, des séances tenues en ces derniers temps avec Eusapia Paladino. Le grand public est violemment intéressé par les affirmations d'hommes aussi éminents que Morselli. le professeur Foa, et les assistants du Dr Mosso, les docteurs Herlitzka et Aggazzotti, qui ont pris toutes les mesures nécessaires pour n'être pas trompés et qui ont vu leurs appareils de contrôle fonctionner sans aucun contact humain. Nos lecteurs sont au courant de ces faits, que nous avons fait connaître dans les deux livraisons de juin et juillet. Un grand quotidien, *Le Corrière della serra*, de Milan, toujours à l'affût de l'actualité, a ouvert une enquête sur les phénomènes spirites et découvert un nouveau médium, Amédé Zuccarini. Voici la traduction de l'article paru dans le *Corriere della Sera*, tel qu'il a été imprimé dans la *Tribune psychique* d'Août.

Avant de commencer à vous narrer les expériences médianimiques auxquelles j'ai assisté, je tiens à vous déclarer tout d'abord que je ne m'étais jamais auparavant occupé de ces phénomènes, et ce n'est que depuis deux mois seulement que j'ai consenti à en être le témoin.

J'avais bien lu dans les journaux un certain nombre d'articles concernant les phénomènes psychiques, mais j'étais très sceptique et tout à fait incrédule en ce qui concernait leur réalité, pensant qu'ils ne pouvaient être que le résultat de trucs ou d'hallucinations.

Cependant, ayant reçu de la direction du *Corriere della sera* une invitation pour assister aux séances d'un médium — lequel pouvait entre autre chose se léviter en l'air et y rester plusieurs secondes sans aucun point d'appui — je décidai de m'y rendre, et au jour convenu je pénétrai dans les bureaux du *Corriere* muni d'une forte dose de scepticisme comme préservatif des hallucinations possibles.

Dans une salle, étaient déjà réunis les rédacteurs du *Corriere*, MM. Cipriani, Bianchi, Barzini, lesquels me présentèrent le médium, Amédéo Zuccarini, de Bologne. C'est un homme jeune, bien proportionné et très sympathique. Je lui demandai par suite de quelles circonstances il avait découvert ses facultés médianimiques, et il me répondit que c'était d'une façon tout à fait imprévue.

« Curieux d'être témoin des faits qui se produisaient dans des séances tenues chez des amis, me dit-il, j'ai demandé d'y être admis, et à la première séance à laquelle j'assistai comme spectateur je suis tombé en trance et ai commencé à produire des phénomènes. Après les séances, je ne me souviens plus de rien ; je ressens seulement une grande faiblesse. J'ignore complètement ce qui se passe pendant ma trance, et, bien que je sois contrarié lorsque les résultats sont nuls, je n'ai cependant aucun mérite si les phénomènes se produisent. A Bologne, les médecins me recherchent pour faire des expériences, entre autres le professeur Auguste Righi. J'accepte toujours pour faire plaisir, mais j'aimerais mieux en finir une bonne fois. »

M. Zuccarini déclare que par son entremise deux entités spirituelles se sont manifestées : un médecin, du nom de Pascal, mort, paraît-il, en 1600, lequel est toujours accompagné par un nommé John, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Eusapia Paladino.

Les séances eurent lieu dans une pièce faisant partie des bureaux du *Corriere*, située au deuxième étage et mesurant 4 m. 80 de longueur, 2 m. 30 de largeur et 2 m. 60 de hauteur.

Dans le mur limitant cette salle du côté de la cour se trouve une fenêtre, et c'est là que fut installé le cabinet médianimique construit avec des planches, sauf la partie antérieure formée seulement d'un double rideau à rayures blanches et noires, supporté par des anneaux.

Neuf personnes étaient présentes, parmi lesquelles le Docteur Patrizi, professeur de physiologie à l'Université de Modane.

Le médium demanda à ce que les contrôles fussent très rigoureux, et ce n'est qu'à la dernière séance que nous pûmes obtenir successivement la lévitation du médium, le déplacement de la table sans contact et l'apparition de lumières.

*
* *

Séances. — Nous sommes assis autour d'une table ordinaire en sapin, haute de 80 centimètres, large de 40 et longue de 98, n'ayant pas de rebords et pesant 7 kilos.

Le médium se tient à l'une des extrémités, tout près du cabinet ; les autres assistants sont placés de chaque côté de lui, formant le cercle. On fait la chaîne en se tenant par les mains. La chambre est éclairée par deux lampes électriques en verre rouge semblables à celles employées en photographie pour le développement des plaques. Nous attendons pendant quarante minutes sans rien remarquer, ce qui n'est guère amusant, aussi, pour passer le temps, on parle et on rit.

Le médium est toujours tranquille lorsqu'à un moment donné, l'état de trance commence à se produire. Il paraît inquiet, regarde autour de lui d'un air étonné comme s'il voyait quelqu'un ou quelque chose, puis il penche sa tête sur la table, son corps est légèrement secoué, il claque des dents, ouvre et ferme très rapidemnnt ses mains comme ferait un

magnétiseur. Il les porte à son front qui ruisselle de sueur et semble le comprimer avec force. La trance est complète.

Le médium trace à plusieurs reprises sur la table en le dessinant avec l'extrémité de son index le mot *obscurité*. On éteint les lampes, mais on y voit quand même grâce à la lumière, rouge aussi, venant de la pièce voisine et pénétrant dans celle où nous sommes par la porte laissée entr'ouverte. Les phénomènes commencent et on peut les classer en plusieurs catégories :

1° Phénomènes de mouvements et lévitations.
2° — acoustiques.
3° — lumineux.

Amédéo Zuccarini produisit un grand nombre de lévitations de la table. Le professeur Patrizi et moi contrôlions ses mouvements. Nous tenions ses mains, et ses jambes étaient serrées entre les nôtres. Nos pieds touchaient ceux de la table afin de nous assurer qu'il n'y avait pas de trucs.

Enfin, à toutes les séances on exerça un contrôle très rigoureux, car, sans cela, les phénomènes n'auraient eu aucune valeur à cause de l'obscurité requise pour leur production.

— Nous sommes en chaîne et loin de la table, laquelle continue à se mouvoir ; le médium (c'est Pascal qui parle par sa bouche) demande d'essayer de baisser la table qui est inclinée d'un côté sur deux de ses pieds. On *essaie sans y parvenir*. Il semble qu'un ressort soit tendu en dessous pour l'empêcher de rester horizontale. Nous remarquâmes que, lorsqu'on appuyait sur le côté élevé du meuble pour lui donner la position horizontale, le médium gémissait comme si la pression avait été faite sur lui.

— Il est toujours à une distance d'au moins 0 m. 40 de la table, et les contrôles sont aussi rigoureux que précédemment : il tord fortement les mains et la table s'éloigne. Il gémit encore, paraît faire un effort, contracte à nouveau ses mains, la table continue à s'éloigner jusqu'à 0,60 environ et *en même temps* le médium recule, avec sa chaise, en sens contraire.

On remplace la table légère par une autre plus lourde, et le phénomène se reproduit plus violemment.

A chaque course nouvelle du meuble, le médium a l'air très fatigué et incline sa tête et son corps sur l'un des contrôleurs, mais tout à coup, comme si de nouvelles forces lui étaient données, il se dresse sur ses jambes et, comme porté par une force invisible, il est soulevé et placé debout sur la table. *Il ne s'appuie pas sur les contrôleurs* qui lui tiennent toujours les mains, mais au contraire les attire vers lui. Une fois sur la table et tout à fait au bord, il replie la jambe gauche en arrière, laquelle de trouve ainsi à l'intérieur du cabinet, et il reste debout sur le pied droit dans la position d'un homme qui chercherait à s'envoler. Je ne puis mieux le

comparer qu'à la statue de Mercure qui dominait l'entrée principale de l'exposition de Milan.

Aux premières séances, nous nous sommes contentés des contrôles tactiles, mais dans les suivantes, pour mieux voir, nous avons attaché sous ses chaussures, à l'aide d'un caoutchonc, deux petites plaques phosphorescentes qui nous ont été d'une très grande utilité.

— La jambe gauche est toujours tendue dans l'air, sans point d'appui, derrière le rideau du cabinet, et le corps est plié en avant : voici que le pied reposant sur la table se contracte fortement, puis se soulève lentement, et le corps du médium se trouve *flottant dans l'espace* pendant dix à douze secondes environ.

Le phénomène est extrêment intéressant ; il semble qu'au moment où il se produit, le corps du médium soit affranchi des lois de la pesanteur. Comment expliquer cela ? Personne ne le saurait. Cependant nous devons admettre qu'une force agissant en sens contraire de la loi de gravité l'empêche de tomber.

On pourrait supposer que les mains des deux contrôleurs ont servi de points d'appui au médium pour se léviter ainsi ; ce doute nous est également venu à l'esprit et nous l'avons exprimé à Zuccarini, toujours entrancé. Celui-ci, pour nous prouver que notre suspicion n'était pas fondée, répéta de suite le phénomène en se lévitant à nouveau, mais, cette fois, la chaîne n'était formée que par le contact des petits doigts seulement, et il est à remarquer que le médium pèse 67 kilos.

Lors d'une séance, nous avons pesé le médium avant et après et nous avons constaté que sa diminution de poids n'était pas de beaucoup supérieure à la normale, laquelle est en moyenne de soixante grammes à l'heure.

La surdéperdition constatée avec Amédéo Zuccarini s'explique facilement par l'abondante transpiration qui se produit chez lui quand il donne une séance.

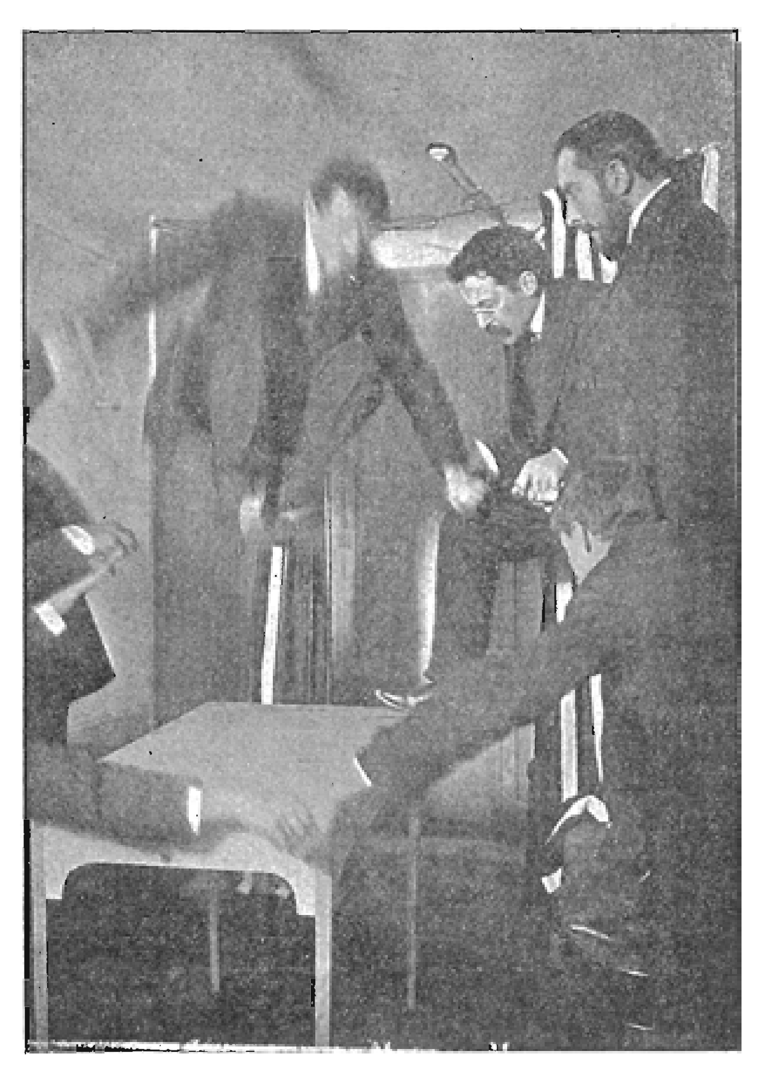
Un autre phénomène à noter également est le suivant : parfois l'un des assistants rompait la chaîne en retirant doucement sa main de celle de son voisin. Bien que nous fussions dans l'obscurité, le médium *s'en apercevait immédiatement* et donnait aussitôt l'ordre de la rétablir en frappant de forts coups de poing sur la table.

Dans l'intention de photographier le médium lévité, nous installâmes dans la pièce deux bons appareils photographiques ainsi qu'un pistolet à magnésium destiné à produire un éclair au moment opportun. Nous levâmes le rideau du cabinet qui nous semblait ne servir à rien sinon à cacher une des jambes du médium, mais quand ce dernier fut lévité sur la table, il réclama le rideau et à notre objection répondit préremptoirement que sans rideau aucun phénomène ne pourrait se produire (C'est toujours Pascal qui parle.) On en demande la raison et il nous dit que le cabinet fermé par le rideau est nécessaire pour donner de la force au médium.

Avec la succession des séances, par suite sans doute de l'entraînement

qui en résulta, l'énergie médianimique augmenta de puissance et le médium put, à notre grande satisfaction, se léviter à distance du cabinet.

— Les deux appareils photographiques sont toujours prêts. Tout à coup, un éclair de magnésium dissipe les ténèbres et nous obtenons un cliché. Depuis deux heures que nous sommes dans l'obscurité, cette brusque et vive lumière nous éblouit comme un soleil. Le médium nous échappe des mains et est précipité avec fracas dans le cabinet. Par suite de l'obscurité qui succède instantanément à l'éclair magnésique, nous ne pouvons nous rendre compte immédiatement de sa situation, mais



Séance du 23 Mars, a Milan.

On voit nettement que le médium flotte dans l'espace. — Il est blanc, parce que la photographie est prise pendant qu'il redescend.

quelques secondes après, à la lumière rouge des ampoules électriques, nous le voyons couché dans le cabinet, les yeux fermés, se serrant avec les mains un genou qu'il tient relevé. Il ne s'était heureusement pas

blessé et la séance put continuer, mais il ne nous a jamais été possible d'obtenir plusieurs expériences de ce genre dans la même soirée.(1)

Dès que nous avions fait une photographie, les lévitations du médium ne se produisaient plus pendant le reste de la séance.

Dans le nombre des épreuves ainsi obtenues, il y en a plusieurs qui sont très réussies : une entre autres,(Voir la figure ci-contre), montre le médium près du plafond, replié en avant sur lui-même, les genoux proches de la poitrine et les pieds à cinquante ou soixante centimètres de la table. Certaines de ces lévitations ont duré très longtemps. Pendant qu'elles se produisaient, on a pu compter à haute voix jusqu'à 36, ce qui correspond à environ 14 secondes.

Chose étrange, dans les dernières séances, le médium n'était presque pas fatigué et il participait parfois, quoique d'une voix faible, à notre conversation.

Un soir Pascal nous raconta l'histoire de son camarade John en nous disant que c'etait un frère décédé du médium répondant au nom de Frédéric et qu'il avait été assassiné à l'âge de 21 ans.

Nous fûmes très surpris d'entendre parler d'une fin ainsi tragique, et comme nous demandions des explications, Pascal nous répondit que le mot « assassiné » révélait une rancune du médium contre le médecin qui avait opéré son frère,atteint d'une affection de la gorge, avec des instruments non désinfectés, ce qui, croyait-il, avait occasionné sa mort.

Frédéric préside les séances et aide à la production des phénomènes, mais il se fait appeler John pour ne pas impressionner le médium (d'après le dire de Pascal).

La vérité est probablement toute différente de ces explications. Il a'agit sans doute d'un simple phénomène d'auto-suggestion et les deux entités se donnant pour Pascal et John ne sont que des personnalités secondes, n'ayant pas d'existence propre en dehors du médium.

*
* *

En condition normale, Amédéo Zuccarini nous avait raconté qu'il avait eu une apparition nocturne de ce John, lequel s'était présenté à lui alors qu'il était couché, mais non endormi. Il nous avait dit avoir vu se former dans un coin de sa chambre une sorte de nébulosité qui en se condensant prit l'aspect d'un être humain sans que les contours de cette forme fussent toutefois bien déterminés. Cette apparition s'approcha de son lit, mais il eut peur et se cacha sous les draps. Le fantôme tira alors les draps et lui dit quelques mots qu'il ne put comprendre.

---

(1) Ici encore, on voit que la lumière blanche a détruit les conditions nécessaires à la lévitation, et combien il est dangereux de ne pas suivre les instructions des Esprits. C'est une observation très importante dont il faut tenir compte sans quoi le médium peut être blessé. (*N. d.l r.*).

Le médium affirme qu'au moment où ce phénomène se produisit, il était parfaitement éveillé et en éprouva une grande frayeur.

Malgré ce dire, il est évident qu'il s'agit dans ce cas d'une pure et simple hallucination, et si j'ai rapporté cette narration. c'est afin de montrer que nous avons affaire à un sujet très nerveux. (1)

Du reste, une autre circonstance vient encore confirmer cette constatation : parfois, lorsque A. Zuccarini était encore célibataire, sa mère allait le réveiller le matin et, à différentes reprises, elle le trouva par terre et dans un coin de la chambre enveloppé dans ses draps, sans qu'il puisse s'expliquer l'étrangeté d'une telle situation.

Il s'agit donc vraiment d'un sujet somnambule, et pour permettre de juger jusqu'où va son extrême sensibilité nerveuse, je dois ajouter qu'il ne peut supporter des courants électriques alternés, si faibles soient-ils.

Nous voilà finalement arrivés aux phénomènes lumineux.

Le dernier soir de ces expériences, la séance était presque terminée et le médium paraissait assoupi, enroulé à moitié dans le rideau du cabinet, *toujours rigoureusement contrôlé,* lorsque nous vîmes derrière lui, dans l'espace, à quelques mètres, l'un après l'autre, dix ou douze points lumineux, gros comme des vers luisants et de couleur verdâtre comme ceux-ci, mais moins vacillants.

Les luminosités furent vues par tous les assistants et à la même place; quelques unes disparurent, semblant s'éteindre subitement ; d'autres, au contraire, décrivirent une trajectoire dans l'air, laissant derrière elles un sillage lumineux.

La dernière apparut près du rideau et le médium, toujours tenu par les contrôleurs, imprima à ce dernier, avec sa tête, un mouvement rotatoire qui,se communiquant à la clarté, lui fit décrire un cercle lumineux dû à la persistance des images sur la rétine de l'œil des spectateurs.

J'ai noté, en même temps que M. Cipriani, une faible odeur d'ozone analogue à celle qu'on sent près du phosphore car celui-ci en produit également.

Je ne crois pas que personne ose soutenir que ces lumières ont été produites par de petits fragments de phosphore lancés par le médium, car, outre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de pouvoir user d'un tel subterfuge, puisque nous lui tenions les mains et les pieds, nous aurions inévitablement ensuite vu ces fragments lumineux, soit sur la table, soit sur le plancher, car nous sommes demeurés dans l'obscurité pendant au moins vingt minutes après la cessation de ces phénomènes.

---

(1) Remarquons que le narrateur fait de pures et simples suppositions quant à la nature véritable des personnalités qui se manifestent. Il est fort possible, et même très-probable, que ce sont des Esprits qui se manifestent, mais le professeur est encore trop novice dans ces études pour devoir les reconnaître.

(*N.d.l.r.*)

Ces petites lueurs avaient la même apparence que celle présentée, en certaines conditions, par la décharge électrique dans des tubes vides, conformément à la description qu'en a si magistralement faite le professeur Righi.

On sait aussi que les étincelles électriques ayant lieu dans l'air produisent de l'ozone, mais de quelle manière et par quel moyens ces décharges auraient-elles pu être produites dans le cas qui nous occupe ?

Je crois que leur centre de production réside dans l'énergie physiologique et psychologique de l'être humain, et quand le médium affirme agir sous l'impulsion d'un esprit, j'estime qu'il subit tout simplement une auto-suggestion sans laquelle les forces de sa médiumnité ne se développeraient probablement pas.

*
* *

Lorsque la Direction du *Corriere* a insisté pour que je fisse un compte rendu des séances, j'ai tout d'abord éprouvé une certaine hésitation en songeant aux critiques auquelles s'expose un homme d'études quand il aborde cet ordre d'idées, mais j'ai cependant accepté, obéissant en cela au besoin que j'éprouve lorsqu'il s'agit d'affirmer la vérité.

La recherche du vrai doit être en effet le but de notre activité et la seule fin que l'homme puisse se proposer.

La vérité nous attire irrésistiblement, mais quand nous croyons l'avoir atteinte, nous constatons au contraire qu'il faut encore la poursuivre, et celui qui marche dans cette voie est condamné à ne jamais trouver le repos.

Il n'existe pas deux sortes de vérités : celles qu'on doit taire par crainte des conséquences, car si nous ne devons pas craindre la vérité morale, nous avons encore plus de motifs pour ne pas craindre la vérité scientifique.

La morale et la science ont des domaines qui leur sont propres, qu'on touche mais qu'on ne pénètre pas, l'une s'entend, l'autre se démontre ; la première nous apprend quel est le but de la vie, la seconde nous fournit les moyens de l'atteindre.

Là où une semence de vraie vie est tombée, l'évolution, se produit inéluctablement.

Chaque génération, qu'elle ait pris naissance parmi les ruines et les désastres ou au milieu des triomphes et des conquêtes, succède à la précédente, dans les champ de l'activité infinie, fraîche et en possession de nouvelles forces.

Toute nouvelle vérité conquise a pour corollaire une nouvelle lumière ntellectuelle.

O. MURANI.

Lorsque M. le professeur Murani aura expérimenté davantage, il se convaincra que la personnalité du Dr Pascal n'est pas factice, pas plus que celle de John pour Eusapia, de Katie pour Miss Cook, etc.

Encore un peu de patience, et tout s'éclaircira pour les savants, comme pour les investigateurs modestes qui ont eu l'honneur d'ouvrir ce vaste et prodigieux domaine de la vie supra-terrestre, à la science bornée par ses vues grossièrement matérialistes.

A. BECKER.

Credo

« Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
Et s'approche du ciel qui nous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit, l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtiment monte à l'univers joie. »

VICTOR HUGO.

Je crois que le néant est un vain mot ; que la mort n'existe pas, que rien ne meurt ; que tout se continue ; que la mort n'est pas une fin, mais une métamorphose, une transformation nécessaire, un renouvellement ; que rien de ce qui est ne peut être anéanti ; que ce qui finit recommence ; que nous serons parce que nous sommes.

Je crois qu'il n'y a jamais d'anéantissement, mais toujours des états succédant à d'autres états, l'éternelle transmission d'un ordre de choses à un autre, d'un service à un autre.

Je crois qu'en sortant de cette vie nous n'entrons pas dans un état définitif ; que tant qu'une destinée humaine a quelque chose à accomplir, c'est-à-dire un progrès à faire, rien n'est fini pour elle ; que la mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage ; que la mort est un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers et sur lesquelles nous poursuivons l'accomplissement de notre destinée infinie.

Je crois que tout renaît ; que tout se succède ; que tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur ; que la naissance n'est pas un vrai commencement ni la mort une vraie fin ; que naître ce n'est pas commencer mais changer de figure ; que nos existences ne sont que des continuations, des suites, des conséquences ; que sommeil ou réveil, mort ou naissance ne sont qu'une même chose, une transition semblable un accident prévu.

Je crois que l'homme est un Esprit incarné ; que l'âme n'est pas créée en même temps que le corps, qu'elle n'est qu'incorporée ; que la réincarnation est une loi de nature, une nécessité absolue, une conséquence logique de la loi du progrès ; que tout homme est un résumé d'existences antérieures ; qu'il est lui-même la longue suite de ses ancêtres ; que tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un.

Je crois que nous n'avons pas notre cause en nous-mêmes ; qu'il y a au dessus de l'homme et au-dessus de la nature un Être pensant, infini, éternel, immuable, un suprême législateur ; que l'existence d'un Créateur, d'une Raison primitive est un fait acquis par l'évidence matérielle des faits ; que l'univers n'est ni sourd ni aveugle ; que la vie n'est pas un pêle-mêle sans but, un chaos informe ; que tout a sa raison d'être, son but, sa fin.

Je crois que la terre n'est pas plus le corps central le plus important de l'univers que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès, qu'il y a des mondes infinis dans ce monde infini ; qu'un monde est un point qui conduit à un autre et qu'il en est pour tous les degrés de croissance.

Je crois que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur ; que tout se transforme et se perfectionne ; que l'homme toujours marche et toujours grandit ; que tout roule, se prolonge, se renonvelle ; que la mort et la vie se succèdent dans un tourbillon perpétuel et que l'homme doit traverser la création.

Je crois que l'homme n'est pas le dernier anneau de la chaîne qui unit la créature au créateur ; que l'humanité est au milieu d'une série d'espèces inférieures et supérieures ; que nous ne sommas pas les premiers après Dieu ; « que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds. »

Je crois que l'harmonie de l'univers se résume en une seule loi : Le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante ; pour la plante comme pour le minéral ; que tout suit la même rotation ; que tout vit de la mort même ; qu'elle s'accroît et se perfectionne par une série continue de tranformations infinies ; qu'elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiment grand.

Je crois que « l'âme est dans toute chose : que tout corps masque un « esprit ; que l'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre ; que « tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une ombre, une « ombre devant eux ; que tous sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui doit « vivre. »

Je crois que Dieu n'a pas créé des âmes sauvages et des âmes civilisées ; que tous les hommes sont les citoyens de la même patrie, les membres de la même famille, les rameaux d'un même arbre ; que tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes : que tous ont commencé l'ascension, qu'ils sont seulement plus ou moins haut ; « que l'aube,

cette blancheur « qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre ; que les « plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts. »

Je crois que dans cet univers, ouvrage d'une infinie sagesse, rien n'arrive par un pur jeu de hasard ; que rien ne se fait sans une souveraine justice, que tout désordre n'est que dans l'apparence ; qu'il n'y a ni hasard ni fatalité ; qu'il y a des forces, des lois auxquelles rien ne peut déroger ; que toutes les choses du monde ont entre elles une liaison ; que rien n'est isolé ; que le monde matériel est solidaire du monde spirituel et que tous les deux se pénètrent réciproquement ; que tout se tient, tout concorde, tout s'enchaîne et se lie au moral comme au physique ; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi.

Jè crois que la loi morale est une vérité absolue , que la justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique ; que la raison est au fond de toutes choses.

Je crois que la loi morale est une vérité absolue ; que la justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique ; que la raison est au fond de toutes choses.

Je crois que la vie n'est pas un jeu, une illusion ; que la vraie philosophie n'est pas celle qui multiplie les jouissances ; que le bonheur tel que nous l'entendons ne peut exister ; que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, mais pour lutter, travailler, combattre ; que la lutte est nécessaire au développement de l'esprit : que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain de subjuguer la matière à l'esprit.

Je crois qu'il n'y a rien dans l'invisible qui ne soit figuré sur la terre ; que la volonté humaine fait en petit ce que Dieu fait en grand ; que l'Esprit doit arriver tout seul à la vérité et qu'il doit mériter son bonheur.

Je crois que l'homme est justifié non par sa foi, mais par ses œuvres ; que la pratique du bien est la loi supérieure, la condition *sine qua non* de notre avenir ; que la sainteté est le but où nous devons tendre ; que le bonheur ou le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui règle l'ordre dans la nature.

Je crois qu'il existe un Enfer et un Paradis philosophiques : c'est-à-dire un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au delà du temps ; que toujours nous nous succédons à nous-mêmes ; que toujours nous déterminons par notre marche présente la marche que nous suivrons plus tard.

Je crois que le présent détermine l'avenir ; que chaque homme tisse au tour de lui sa destinée ; qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être ; qu'aucune déviation du droit chemin ne reste impunie ; que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement ; que le progrès est une loi souveraine à laquelle rien ne résiste ; qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles ; que pas un acte utile ne reste sans profit,

pas une faute sans sanction ; qu'il n'est pas d'action qu'on puisse dérober.

Je crois que chacun doit à lui même son sort : que l'homme est son propre justicier ; qu'il se rémunère et se punit lui-même, qu'il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits ; que l'âme porte en elle-même son propre châtiment partout où elle se trouve ; que l'enfer n'est pas un lieu, mais une condition d'être, un état d'âme ; et qu'il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir.

Je crois « que la peine n'est jamais qu'où est la faute, qu'il est impos-« sible que ces deux choses soient séparées » ; que les douleurs physiques et morales ne se produisent qu'à la suite d'erreurs de notre part ; que douleur et culpabilité sont synonymes ; que l'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises ; que c'est nous qui sommes l'instrument de notre propre supplice.

Je crois que toute vie coupable doit être rachetée ; que toute faute commise, tout mal accompli est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment, soit à l'autre, soit dans une existence, soit dans une autre ; que la fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause ; qu'il faut que la raison s'accomplisse, que le bien soit.

Je crois que chaque existence est un nouveau point de départ où l'homme est ce qu'il s'est fait ; qu'il renaît son doit et son avoir ; qu'il ne perd rien ce ce qu'il a acquis ; que l'oubli temporaire du passé est la condition indispensable de toute épreuve et de tout progrès ; que la connaissance des faits antérieurs et des sanctions inévitables entraverait l'homme au lieu de le servir ; qu'il est juste et nécessaire que dans son état actuel le passé et l'avenir soient cachés ; c'est une vue supérieure qui ne doit se développer que dans la pleine lumière.

Enfin je crois que Dieu est la ligne droite, le plan sur lequel tout repose ; que tout a été créé en vue d'un bien final ; que le bien est la loi de l'univers et le mal un état transitoire toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien. Je crois qu'on tire le bien de tout et de la mort même ; que rien d'irrémédiable ne pèse sur nous : que rien n'est noir, rien n'est triste, que tout finit bien, et qu'il ne s'agit que d'attendre son heure dans ce monde ou dans l'autre.

EMMANUEL DARCEY.

La réalité des phénomènes Spirites

Depuis un demi-siècle, dans tous les pays civilisés, non pas peut-être d'une manière continue, mais assez souvent pour que le doute ne soit plus possible, se produisent des faits anormaux, comme les maisons hantées, les soulèvements spontanés ou provoqués de table ou de meubles, des apports, des apparitions, etc. dont la réalité est affirmée par des hommes appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus ignorants jusqu'aux membres des Académies. Pendant longtemps, la conspiration du silence s'organisa autour de ces phénomènes, non seulement parce qu'ils étaient étranges, inexplicables, mais surtout parce qu'ils étaient inextricablement mêlés à des manifestations intelligentes dont on ne pouvait découvrir l'origine terrestre.

Puis, lentement, sous la pression continue des faits que les Spirites ne se lassaient pas de porter à la connaissance du public, quelques savants en Europe s'enhardirent jusqu'à étudier ces nouveautés et, grâce à des médiums comme Home, Crookes entreprit ses mémorables expériences qui furent les premiers coups de hache portés à l'arbre du matérialisme. Puis Slade couvertit Zollner, Weber, Fechner, Ulrici, et bien d'autres. Mme d'Espérance amena à récipiscence Hellenbach, et le nombre des convertis faits par Eusapia, au moins de la réalité des faits, est incalculable et compte des hommes éminents comme Lombroso, Ch. Richet, le professeur Broffério, le Dr Ochorowicz, le Dr Ermacora, et dernièrement Morselli, le professeur Foa, etc. etc.

Bien entendu, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que les derniers venus adoptent immédiatement notre doctrine. D'abord, ils n'ont pas assez étudié les faits, ils ne connaissent pas suffisamment tous les cas observés pour se faire une idée nette de toutes les variétés des phénomènes. Ensuite, la plupart des scientistes ont si longtemps professé des théories matérialistes que, réellement, ils n'arrivent pas à concevoir ce que pourrait être un esprit distinct du corps et comment il pourrait agir sur la matière.

Il faudra encore de longues recherches et des années d'étude avant que la mentalité des savants soit changée. Mais cette évolution se produira fatalement car, ainsi que le proclame Alfred Russel Wallace, « les faits sont des choses opiniâtres » et ils vaincront toutes les résistances. Mais ce ne sera que petit à petit, bribe par bribe, que le domaine Spirite sera annexé à la science et, alors, s'imposera fatalement la certitude de l'immortalité, car c'est celle qui résulte irrésistiblement de l'ensemble de toutes les manifestations. Nous n'en sommes pas encore là. En premier lieu, nous avons assisté, et nous assisterons encore à des tentatives pour faire entrer tous les faits dans le domaine de l'animisme, c'est-à-dire que l'on expliquera tout par les facultés du médium. Alors, en avant les systèmes nébuleux sur l'inconscience ; la cérébration involontaire ; la subconscience ; la conscience subliminale ; la cryptomnésie ; l'extériorisation involontaire et inconsciente ; la suggestion mentale subconsciente ; les substances psychiques, l'être collectif, etc. etc., sans compter les coques, les loques astrales, les démons, les élémentals, les démons, etc. tout ce que l'imagination la plus échevelée peut tirer de ses ressources inépuisables.

Mais tout ceci n'aura qu'un temps. Lorsqu'on sera bien saturé d'absurdités, il faudra en revenir à la seule réalité logique et nécessaire, et on sera amené à constater ce qu'Allan Kardec et Aksakof ont soutenu depuis si longtemps, et logiquement démontré, à savoir : que ces phénomènes *ont toujours une origine animique*, mais que tantôt c'est à l'âme incarnée, celle du médium, qu'ils sont attribuables, tantôt à d'autres intelligences, mais vivant dans l'espace, après avoir habité plus ou moins longtemps parmi nous. Ce travail de sélection s'opère visiblement chez les hommes de bonne foi qui mettent la vérité au dessus de leurs idées préconçues. Je n'en veux pour preuve que le passage suivant d'une étude récente de Lombroso, sur le Spiritisme, dont le Dr Dusart a publié la traduction dans le *Messager* de Liège.



Comment le professeur César Lombroso est devenu Spirite

(Traduit de la Revue italienne l'*Arena*)

« Jusqu'en 1890 je fus l'adversaire le plus opiniâtre du spiritisme. A tous ceux qui m'engageaient à examiner cet ordre de phénomènes je ré-

pondais : Rien que de parler d'un esprit qui anime des tables et des fauteuils est simplement ridicule ; la manifestation de forces sans matière est tout aussi inconcevable que l'activité fonctionnelle sans organes. Mais voilà qu'en 1891 j'eus à me débattre, dans ma pratique médicale, contre l'un des phénomènes les plus curieux qui se soient jamais présentés à moi. J'eus à soigner la fille d'un haut fonctionnaire de ma ville natale ; cette personne fut soudain atteinte, à l'époque de la puberté, d'un violent accès d'hystérie avec accompagnement de symptômes dont ni la pathologie, ni la physiologie ne pouvaient donner l'explication. Par moments ses yeux perdaient totalement la faculté de voir, et en revanche la malade voyait par les oreilles. Elle était capable de lire, les yeux bandés, quelques lignes d'imprimerie qu'on présentait à son oreille. Lorsqu'on plaçait une loupe entre son oreille et la lumière solaire, elle éprouvait comme une brûlure des yeux ; elle s'écriait qu'on voulait l'aveugler. Elle phophétisait, en particulier, avec une exactitude mathématique, tout ce qui allait lui arriver. Elle dit une fois que, dans un mois et trois jours, elle éprouverait le désir irrésistible de mordre. Je la surveillai, cherchai à la distraire ; je mis toutes les horloges de la maison en retard pour la tromper sur l'heure, et malgré cela, le jour désigné et à l'heure exacte prédite, elle fut prise de l'envie de mordre et ne se calma qu'après avoir déchiqueté avec les dents plusieurs kilogrammes de papier.

Bien que ces faits ne fussent pas nouveaux, ils n'en étaient pas moins extrêmement singuliers. J'avoue que du moins ils me paraissaient inexplicables par les théories physiologiques et pathologiques établies jusqu'alors. Une seule chose me paraissait bien claire : c'est que l'hystérie mettait en action, chez une personne entièrement normale auparavant, des forces singulières, en rapport avec des sens inconnus. C'est alors que j'eus l'idée que peut-être le spiritisme me faciliterait l'approche de la vérité.

Une année après, en 1892, me trouvant à Naples en tournée d'inspection professionnelle, je me rencontrai avec plusieurs admirateurs d'Eusapia Paladino, qui me prièrent de tenter une fois une expérience avec ce célèbre médium. Alors en plein jour, dans ma chambre d'hôtel, où je me trouvais seul avec Eusapia, je constatai la lévitation de la table et vis une petite trompette se transporter spontanément de la table sur le lit, puis revenir sur la table. J'étais absolument stupéfait, et je me décidai à faire, dans le même hôtel, avec trois de mes collègues, des expériences nouvelles, plus minutieuses. Dans cette nouvelle séance, je vis encore les objets se déplacer, j'entendis des coups se produire sans cause apparente, etc. Mais voici ce qui me frappa le plus : La portière de la pièce contiguë se souleva subitement d'elle-même et vint m'envelopper avec une force incroyable ; pendant plusieurs secondes je ne parvins pas à m'en dégager. C'était comme si le rideau avait la rigidité du métal. J'éprouva une impression non moins vive en voyant renversée sens dessus dessous une assiette pleine de farine sèche, sans qu'un grain de farine n'en tom-

bât. C'était comme si la farine avait pris la consistance de la gélatine. Ce phénomène persista plus d'un quart d'heure.

Dans une autre séance, à Milan, je vis sortir des manches de ma redingote, lentement, une branche garnie de roses fraîches, comme si on venait de les couper. Je pourrais me dispenser de faire une allusion à la possibilité d'une illusion ou d'une fraude, car nous tenions toujours solidement les mains et les pieds du médium, et parfois même nous ligottions ses pieds. Malgré cela le lecteur va m'interpeller d'un air de compassion et me demander : « Ne vous-êtes vous pas simplement laissé mettre dedans par de vulgaires farceurs ? »

Le fait indiscutable, c'est qu'avec Eusapia les *mesures de précaution les plus absolument rigoureuses* furent prises contre toute fraude possible, parce qu'on lui liait les mains et les pieds et qu'on les entourait d'un fil électrique qui, au moindre mouvement, actionnait une sonnerie. — Le médium Politi fut, à la Société de Psychologie de Milan, enfermé tout nu dans un sac et Mme d'Espérance fut immobilisée dans un filet, comme un poisson, et malgré cela les phénomènes se produisirent.

Après tout cela, j'assistai encore à des séances où Eusapia Paladino donnait en trance des réponses exactes et très sensées dans des langues qu'elle ne connaissait pas, comme par exemple l'anglais. Joignant à ces faits personnels tout ce que j'ai appris des expériences de Crookes avec Home et Katie King, de celles de ce médium allemand qui faisait dans l'obscurité les plus curieuses peintures, j'acquis la conviction que *les phénomènes spirites s'expliquent pour la plus grande partie, par des forces inhérentes au médium, puis aussi pour une partie par l'intervention d'êtres supraterrestres*, qui disposent de forces dont les propriété du radium peuvent donner une idée analogique. La solution de ce problème sera l'un des événements les plus prodigieux du nouveau siècle.

C. LOMBROSO.

Ouvrages Nouveaux

Les Mystères de l'Univers, réponse aux Enigmes de l'Univers, de Haeckel

par le comte de Tromelin, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-12 de 372 pages. Prix : 3 fr. — *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Les Mystères de l'Univers ne sont en quelque sorte que la préface d'une œuvre colossale. Cependant, les faits nouveaux, les aperçus captivants, les originales conceptions, dont le mérite repose sur des observations positives et des déductions rigoureuses abondent dans cet ouvrage.

L'auteur bien connu dant le monde scientifique par ses travaux d'érudit mathématicien est aussi un éminent occultiste ; avec une conscience forte, il aborde les problèmes qui passionnent depuis longtemps le monde des savants. C'est dans ces conditions qu'il étudie tout particulièrement la Création et qu'il l'éclaire d'une lumière intense. Avec non moins de clarté, il explique, dans une analyse serrée ce qu'il faut entendre par l'Esprit, ce que sont les Êtres, l'Homme, la Personnalité et l'Immortalité. Il expose scientifiquement la Genèse de l'Homme, les Origines et les Fins des Etres.

A l'encontre de Haeckel, — qui néglige les phénomènes occultes, que tous les savants devraient connaître et discuter, qui nie l'Intelligence suprême et n'attribue aux Lois admirables qui régissent l'Evolution universelle d'autre cause que le hasard, — le comte de Tromelin discute, appuie ses théories sur des faits qu'il est intéressant de suivre dans cette œuvre de logique serrée, de rationalisme mathématique. C'est par ses qualités de science et de sincérité que se recommande ce travail qui ouvre des voies nouvelles à la science orthodoxe.

(*Communiqué*).

Nous rendrons compte, aussitôt que l'état de santé de M. Delanne le permettra, des ouvrages qui sont parvenus à la Revue, dont quelques-uns, comme : *La Genèse de l'âme*, de Ch. d'Orino, offrent le plus grand intérêt.

Les Faits

Tours, le 22 juin 1907.

Mon cher Monsieur Delanne,

Je viens vous signaler un cas d'identité d'Esprit qui a eu lieu dans ma famille et au sujet duquel je crois qu'il est difficile de faire des objections sérieuses.

Le 16 mai dernier, ma femme avec une de mes filles allèrent voir Me Bonnard, médium très connu des spirites à Paris, et lui demandèrent de s'endormir à leur intention.

Le médium s'endort et dit qu'elle voit la mère de ma femme, morte depuis près d'un an.

Puis elle dit des choses concernant la famille, vraies, caractéristiques et prouvant sa personnalité.

Ma fille dit alors : Pour bien me prouver que tu es ma grand'mère, dis-moi quelque chose, un secret quelconque qui enlève toute espèce de doute et principalement pour moi seule.

Or, ma fille avait été un an auparavant avec sa grand'mère pendant un mois aux bains de mer de Biarritz.

Elle s'attendait à apprendre un fait quelconque qui se fût passé entre elles deux.

Mme Bonnard dit : Votre grand'mère me montre un bouquet de fleurs blanches et me dit qu'elle a été très contente quand on le lui a apporté dernièrement sur sa tombe. Ma femme et ma fille furent déconcertées puisqu'elles n'avaient rien apporté sur sa tombe.

Mais ma fille, intriguée, écrivit à une de ses cousines à Bordeaux sachant qu'elle était passée avec sa famille, pendant un voyage, au cimetière de Poitiers où se trouve enterrée leur grand'mère commune.

Elle lui demanda si on avait déposé des fleurs et la couleur de ces fleurs. Sa cousine lui répondit qu'en passant à Poitiers elle avait déposé un bouquet blanc sur la tombe de sa grand'mère.

Je demande maintenant d'où le médium sortait-elle cette connaissance?

Qu'on n'aille pas parler de transmission de pensée, ni de subconscient ou autres fariboles fantaisistes d'ergoteurs.

Le plus simple est de penser que l'Esprit, la morte, la grand'mère avait fait dire, par le médium, une chose qui venait de se passer ; et pour mieux prouver sa personnalité, elle avait énoncé un fait inconnu de ma femme et de ma fille,

Commandant DARGET.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Light* du 6 juillet publie des faits intéressants par eux-mêmes et par les noms si autorisés de ceux qui les portent à notre connaissance ; mais qui le seraient encore bien plus s'ils étaient appuyés par des attestations de contrôle.

Les premiers sont dus à M. Colville et lui sont personnels. Il raconte qu'il y a quelques années il fut mis en rapport avec un jeune homme fort intelligent, qui lui proposa d'instituer auec lui une série d'expériences de télépathie. Ce jeune homme s'était habitué à concentrer sa pensée. Il proposa à M. Colville de se recueillir, certains jours convenus, entre minuit et une heure du matin, de façon à recevoir, le cas échéant, les communications qu'il essayerait de lui transmettre.

Les premières fois, M. Colville ne perçut que des sons ou des mots mal articulés ; mais bientôt il entendit nettement la voix et saisit toutes les phrases sans hésitation, aussi bien pendant le jour que pendant la nuit. Un dimanche après-midi ce jeune homme lui transmit à deux cents milles de distance, un sermon à mesure qu'il était prononcé dans un temple de Boston. Dans plusieurs cas son collaborateur lui fit part de faits d'une nature banale et tels que M. Colville ne pourrait l'imaginer. Ainsi

il lui annonçait qu'il venait d'acheter des mouchoirs dont il lui donnait la description ou que, tel jour à 11 h. 15 du matin, il venait de se faire couper les cheveux : ces faits furent reconnus exacts.

M. Colville cite encore dans la même assemblée de la *London Spiritualist Alliance* un autre fait remarquable :

En février 1906, se trouvant à Newark avec quelques amis, il leur fit part de son projet de se rendre en Australie au cours du mois de Mai. Il se proposait de passer auparavant quelques semaines à San Francisco et dans les environs. Tout à coup, tandis qu'il parlait, il eut la vision d'un navire nommé *Sierra* et l'intuition qu'il le prendrait le 29 mars à San Francisco, pour se rendre en Australie. Il crut d'autant plus à une hallucination, que son projet était de s'embarquer à Vancouver. Cependant quelques semaines plus tard il recevait de M. et Mme Cardew, de Sidney, une lettre lui demandant de prendre d'urgence, le 29 mars, le bateau *Sierra*, car sa présence était indispensable. Il n'eut donc que quelques jours à passer à San Francisco, ce qui lui évita de se trouver dans cette ville au moment de la catastrophe du 18 avril. A son arrivée en Australie, il constata que *le moment de sa vision correspondait exactement avec celui de l'envoi de la lettre.*

Madame D'Espérance se porte garante d'une série d'autres faits dont nous ne citerons que le suivant :

Le général N... est mort en 1866 ; lorsqu'il était lieutenant, il fit dans les montagnes du Hartz une chute de cheval dans laquelle il eut une jambe fracturée et son ordonnance, un fils de paysan très dévoué, le soigna avec une telle sollicitude, qu'une fois guéri, il résolut de passer par son village pour lui permettre de revoir sa famille, avant de regagner le régiment. Dans le trajet, le cheval attelé à leur voiture prit peur, s'emballa et la voiture fut renversée et fracassée. Le lieutenant put sauter à terre sans aucun mal, tandis que sa malheureuse ordonnance eut le crâne fracturé et mourut sur le coup.

Après avoir présidé aux funérailles de son serviteur, le jeune officier, très affecté par cette catastrophe, regagna sa garnison. C'était au mois de septembre et la température est généralement très basse dans les montagnes. Rentré chez lui, il s'assit tout grelottant sur son sofa. Il résolut alors de faire faire un peu de feu et se leva pour sonner. Il n'avait pas encore atteint la sonnette, lorsqu'il vit la vorte s'ouvrir et son ordonnance, *celui qu'il venait d'enterrer*, entra portant une brassée de bois, sans regarder son maître, se dirigea directement vers la cheminée, y posa le bois, l'alluma au moyen d'une bougie qu'il portait à la main, puis se relevant, salua respectueusement son maître, en proie à une véritable terreur, et se retira.

Celui-ci reprenant ses sens, voulut se précipiter à la suite de son ordonnance et se heurta à deux officiers qui venaient le visiter.

« Qui venez-vous de rencontrer ? » leur demanda-t-il.

« Nous ? Personne » et ils le regardaient avec étonnement.

« Voyez ! dit-il, le feu brille dans la la cheminée ! »

« Eh bien ! Quoi d'étonnant à cela ? Perdez-vous la raison ? Le feu brûle ; quoi de plus naturel ? »

Le lieutenant fait alors venir tous les domestiques et leur demande qui est venu allumer le feu. Ils répondent que ce n'est aucun d'eux. On constata alors que le bûcher où était le bois était resté fermé et que la clef se trouvait à sa place ordinaire dans un secrétaire, personne jusque là n'ayant réclamé du feu.

Une seule pensée pour deux cerveaux

Dans un de nos précédents comptes-rendus nous avions dit que les phénomènes présentés par les Zancig prendraient une réelle valeur, au point de vue de la télépathie, si le mari gardait complètement le silence et l'immobilité, au lieu de se livrer à des mouvements excessifs et à une loquacité intempérante. On affirmait même qu'une très grosse somme avait été promise à uue œuvre de bienfaisance, si les Zancig parvenaient à reproduire leurs phénomènes de transmission de pensée dans un calme et un silence complets. Nous ne savons si le fait est vrai et si le défi a été relevé par les Zancig, mais nous voyons dans le *Light* du 13 juillet, sous le titre cité plus haut, une série d'épreuves rapportées par Mme Félicia Seatcherd et qui auraient eu lieu en présence de Miss Dallas. Toutes auraient réussi d'une façon complète et auraient présenté ceci de particulier, que M. Zancig *aurait gardé le silence.*

Voici ce que M. Zancig aurait dit à Miss Dallas : « Ce que nous vous montrons est simplement le résultat d'une étude comme serait celle de la musique ou de la peinture. Nous n'avons pas la prétention de lire dans votre pensée et il n'y a rien de supranaturel dans ce que nous faisons. Tout ce que vous voyez, quelque surprenant que vous le trouviez, est parfaitement naturel et vous remarquerez que nous n'accomplissons rien que vous ne puissiez faire vous-même, dans une certaine limite, chez vous et avec vos amis. Vous avez dû déjà constater par vous-même ou chez vos amis que deux personnes disent la même chose simultanément. On s'étonne et l'on dit : « C'est étrange, j'allais justement dire la même chose ? »

« En somme, ce que je vois, Mme Zancig le voit, et ce que je sais, Mme Zancig le sait aussi ».

Ajoutons que, pendant ces expériences si uniformément réussies, M. Zancig était tantôt dans une autre pièce que sa femme et tantôt dans la même pièce, mais sans communication possible entre eux.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous avons eu trop souvent jusqu'ici l'occasion de constater la tendance de la presse espagnole à se borner à la production de dissertations d'un caractère souvent élevé, mais trop exclusivement théorique ou à la reproduction d'articles extraits des journaux français. Aujourd'hui nous sommes heureux d'avoir à signaler le mouvement en sens contraire, qui semble se manifester de divers côtés. Nous avons tenu nos lecteurs au courant des expériences très bien conduites à La Plata, avec un jeune médium très bien doué. A Mexico, la société des études psychiques a entrepris une série de séances dirigées par des hommes autorisés et dont nous nous réservons de parler bientôt.

Enfin M. Estevan Marata, directeur de *Los Albores de la Verdad*, a groupé autour de lui une commission dans laquelle nous trouvons un astronome, trois médecins, un architecte et un avocat, pour étudier les facultés remarquables d'un médium, Mlle Carmen Dominguez.

Los Albores reproduit le compte-rendu de quatre séances, dont l'importance va en s'accentuant. On trouve d'abord des déplacements de chaises, des mouvements des rideaux du cabinet, lancés avec force, comme dans les séances d'Eusapia, des soulèvements de table, etc... Une feuille de papier couverte de noir de fumée avait été déposée au centre de la table, dans la première séance. Tandis que les mains du médium étaient strictement tenues, quatre doigts d'une main y furent imprimées et l'on put constater que la main du médium produisait des impressions toutes différentes.

A la troisième séance, ce fut un pied qui laissa sa trace dans le noir de fumée. On compara l'empreinte avec celle du pied du médium et l'on dut constater de grandes différences entre les deux. On ne se trouvait donc en présence ni d'une fraude, ni d'un dédoublement du médium. Des communications les attribuèrent à une entité, *Eléonore*, présentée comme le guide de Mlle Dominguez. La lumière fut constamment suffisante pour permettre d'observer les moindres mouvements du médium, que deux assistants contrôlaient, du reste, sévèrement.

La quatrième séance fut particulièrement remarquable. L'entité *Eléonore* se matérialisa. Elle salua d'abord les assistants puis rentra. Après plusieurs sorties, elle resta définitivement parmi les observateurs pendant toute une heure, causant avec facilité et se faisant remarquer par la justesse, la rapidité de ses réponses, qui témoignaient d'une intelligence au-dessus de la moyenne. A trois ou quatre reprises elle prit place sur une chaise qu'elle avait elle-même retirée du cabinet. Elle donnait ses mains à serrer aux assistants et leur permettait de toucher sa magnifique chevelure, d'un noir intense, qui déroulée sur ses épaules, lui descendait jus-

qu'à la taille. Elle portait un costume blanc, serré à la taille par une ceinture de couleur sombre. Le vêtement palpé par les assistants leur donna l'impression d'un tulle extrêmement fin.

On lui offrit un bouquet d'œillets, en lui demandant de laisser un souvenir de son apparition. Elle saisit alors un crayon et sur une feuille de papier posée sur la table elle écrivit :

« *Votre amie Eléonore vous salue.* »

Comme on lui demandait si tout son corps était aussi fortement matérialisé que ses mains, elle se frappa à plusieurs reprises sur la poitrine, qui rendit le son normal d'une poitrine humaine et elle ajouta : « Croyez-vous que ceci soit une poupée remplie de paille ? »

Sa voix rappelait un peu celle du médium ; mais son accent était nettement Madrilène, tandis que celui de Mlle Dominguez a un caractère Aragonais bien prononcé.

On voit que ces faits sont extrêmement intéressants et nous promettent entre les mains d'hommes expérimentés des résultats que nous nous ferons un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Eusapia à l'Université de Naples

Signe des temps ! Non seulement le *Corriere della Sera*, qui, jadis par la plume de son rédacteur en chef, dirigeait de si violentes attaques contre Eusapia et les phénomènes médianimiques, se fait aujourd'hui en quelque sorte leur *Moniteur* quasi officiel et provoque des séances ; et les hommes de sciences officiels, entraînés par le mouvement général, consentent enfin, après tout le monde, à prendre part à ces séances, dans lesquelles ils font intervenir leurs moyens de contrôle, qui du reste, il faut le remarquer, ne sont nullement supérieurs à ceux qui depuis tant d'années ont imaginé Hare, Crookes, Varley et un certain nombre d'autres.

Donc, du 17 au 27 avril de la présente année, les professeurs titulaires Bottazzi, Galiotti, De Amicis, les professeurs libres Scarpa, Cardarelli, Minutillo, l'ingénieur Lombardi et M. Jona, président de l'association Electro-technique italienne, assistèrent dans le laboratoire de M. Bottazzi, directeur de l'Institut physiologique de l'Université de Naples à quatre séances avec Eusapia. Ils eurent recours, d'après le journal, à tous les contrôles scientifiques qu'il leur fut possible d'employer et à des instruments enregistreurs placés dans une pièce voisine, hors de la portée de tous les assistants et du médium, qui fut, cela va sans dire, strictement surveillé.

Le professeur Bottazzi doit en rendre compte dans la *Revista d'Italia* avec tous les détails désirables. Dès maintenant le *Corriere della Sera* annonce que malgré certains procédés de surprise employés par l'un des assistants et qui indisposèrent le médium, on a constaté les mouvements de meubles très lourds, sans contact ; des flottements en l'air, en pleine lumière, et sans contact, de la table des séances ; des apparitions de têtes, de bras ; des attouchements, spécialement de Mme Bottazzi, qui en fut fort émue, d'autant plus qu'en sa présence les phénomènes paraissaient tout particulièrement actifs et adressés à sa personne.

Un stétoscope fut retiré de la poche du professeur Cardarelli ; ses deux parties furent vissées l'une sur l'autre et il fut présenté successivement comme une trompette devant les lèvres de chaque assistant.

Un bouquet de fleurs fut enlevé de son vase et offert à Mme Bottazzi.

Une mandoline joua et tous les instruments scientifiques contenus dans la salle furent mis en mouvement.

Comme toujours, on put constater la correspondance des mouvements des divers objets, avec les contractions des mains ou des jambes du médium.

En somme, ces séances ne donnèrent pas lieu à de nouveaux phénomènes, mais leur caractéristique se trouve dans les moyens de contrôle extrêmement sévères et nombreux, qui permirent d'enregistrer des résultats que M. Bottazzi se propose de reproduire par de nombreuses photographies dans son compte rendu *in extenso* de la *Rivista d'Italia*.

Qui sait ? Peut-être messieurs les savants, après avoir bien constaté les phénomènes *animiques* présentés par Eusapia, consentirent-ils à s'occuper des quelques phénomènes *spirites* qui se produisent parfois en sa présence et se souvenir qu'avant elle et aujourd'hui encore autour d'elle se rencontrent des faits incontestablement *spirites*, observés par des hommes dont la valeur ne peut être mise en doute.

Nous venions de tracer ces dernières lignes, lorsque nous trouvâmes dans *Il Leonardo* un entrefilet dû à la plume de Papini, qui nous peint bien l'état d'esprit des biologistes Italiens. Le voici :

« Après plus d'un demi-siècle d'expériences, de scandales, de démentis et de polémiques, les biologistes italiens se sont décidés à admettre la médiumnité. Les dernières confessions de Lombroso, les dernières expériences de Morselli et de Foa, pour ne citer que les plus connus, ont consacré cette entrée des phénomènes *physiques* dans la science. Ils commencent, et pour cause, à reconnaître les phénomènes physiques, tels que chaises qui se déplacent, tables qui flottent en l'air, tambours qui battent sans contact et même, avec certaines précautions, les matérialisations ; mais ils sont dominés par la peur d'avoir à admettre encore *autre chose*. Cette autre chose serait naturellemet la survivance de l'âme, la réincarnation, etc... »

« En conséquence ils s'efforcent d'expliquer le mieux possible les faits

physiques et, avec le secours du subliminal, du médium et des phénomènes électriques, ils y arrivent tant bien que mal. Quant aux *autres choses* ils disent qu'elles ne sont pas encore assez prouvées. Les messages de Mme Piper leur sont suspects, les écrits médianimiques manquent d'intérêt et les preuves d'identité font complètement défaut. »

« Que tout cela soit vrai ou erroné, il n'en reste pas moins que les biologistes italiens ont une grande peur d'être entraînés plus loin et d'être obligés d'admettre forcément que ce qu'ils déclaraient incompatible avec la science avait malgré tout le tort d'être réel. Je me rappellerai toujours le geste d'effroi avec lequel Enrico Morselli rejeta sur la table, en ma présence, un livre d'Hyslop qui se troublait. Néanmoins Lombroso s'avance plus loin que les autres et n'hésite pas à déclarer qu'il doit y avoir du vrai dans l'occultisme. Malheureusement son crédit scientifique va s'en trouver compromis à un point tel que son certificat de confiance devrait donner gravement à réfléchir aux spirites. »

—

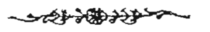
Le professeur Morselli à Trieste

M. Morselli vient de faire devant la salle comble du *Politeama Rossetti*, les 10 et 12 juin dernier, deux conférences reproduites par le *Lavoratore*, journal socialiste de la localité, sur les phénomènes psychiques. Dans la seconde il s'occupe de spiritisme et nous croyons intéressant de reproduire les termes dans lesquels il résume son opinion :

« Les formes qui apparaissent dans les séances de la Paladino et des autres célèbres médiums (on voit que l'ingénieux professeur ne se limite plus à ce *qu'il a vu*), ne sont vraisemblablement que des images de leurs *songes* projetées hors d'eux et matérialisées d'une façon encore inconnue par les forces psychiques déjà signalées, mais qui ne survivent pas au songe du médium. Elles sont, en un mot, une production transitoire et si dans des cas rares elles assument des caractères personnels, jusqu'à ressembler à des défauts, cela ne se produit que grâce à la participation plus ou moins consciente des assistants ou par superposition de signalements fournis par eux et attribués au fantôme. »

Nous ne nous sentons vraiment pas le courage de réfuter une façon aussi enfantine d'écrire l'histoire chez un homme qui a la prétention de donner des leçons à tous les écrivains spirites.

Dr DUSART.



AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que pour raison de santé, ses réceptions sont suspendues jusqu'au mois d'Octobre. Il prie ses correspondants de l'excuser de ne pouvoir répondre à leurs lettres.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr, par an.

Le Progrès spirite, 11, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin, Paris-Aut. France 7 fr. Etranger. 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr Etr. 12fr.29, ruedeTournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. Papus, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liége (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Eidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio). 7512 Race S', par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord). 9, Bosworth, 2,50 dollars.

Light, hebdomadaire. 110, St-Martin's Lane, Charing Cross, W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espiritia (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141. Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2e, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2e à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgandœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 3. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc SEPTEMBRE 1907.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

De l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Alors même que l'on ne connaîtrait pas le nom de l'interlocuteur invisible qui dirige la main de l'écrivain, on obtient parfois des communications qui sont manifestement au dessus des connaissances du médium, et même des assistants, ce qui démontre avec certitude l'intervention d'une intelligence étrangère. Cette affirmation des Spirites a été maintes fois contestée ; mais pour ceux qui sont au courant de la littérature spéciale, cette négation est sans valeur, et pour peu que l'on ait expérimenté assez longtemps, on a pu observer que soit par le style, soit par leur contenu, des communications émanant de personnes presque illettrées, ou en tous cas sans instruction scientifique, contiennent des renseignements, des définitions ou des démonstrations que le sujet aurait été incapable de formuler de lui-même.

Sans doute, il n'est pas facile d'estimer exactement quel est le niveau intellectuel d'un individu ; nous ignorons aussi le degré d'élévation que ses facultés peuvent acquérir sous l'influence de l'état spécial produit par la médiumnité, et nous sommes obligés, la plupart du temps, de nous en rapporter à son témoignage ou à celui des personnes qui le connaissent, pour savoir s'il possédait ou non les connaissances dont il fait preuve dans ses écrits. Ce sont là de mauvaises conditions au point de vue de la critique scientifique ; mais il est possible d'opérer de manière à se mettre à l'abri de ces causes d'erreur, lorsque l'on dispose d'un médium bien entraîné.

Dans son ouvrage magistral (2) Aksakof a réuni un certain nombre de faits qui répondent à toutes les exigences, aussi bien à cause de la valeur des témoignages, que par la saisissante démonstration qui en ressort. Le public est déjà familiarisé avec l'histoire de la fin du roman d'*Edwin Drood*, dictée par l'esprit de Dickens à un jeune mécanicien. On a essayé souvent de faire croire que cette

(1) Voir le nº d'Août, p. 65 et suiv.

(2) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*. p. 324 et suiv.

histoire avait été inventée de toutes pièces ; cependant j'attends encore la démonstration de la réalité de cette prétendue imposture. Mais on ne pourra contester que le premier livre d'Hudson Tuttle, *Arcana of nature,* qu'il a écrit à l'âge de 18 ans, ne soit une véritable production médianimique d'une haute valeur, puisque ce volume a été publié en Allemagne sous le titre : *Histoire et lois de la Création,* par le Dr Acker, à Erlangen, en 1860. Un détail piquant, c'est que Buchner, le célèbre matérialiste, a jugé ce travail assez sérieux pour lui emprunter divers passages, sans se douter que c'était l'œuvre inconsciente d'un jeune fermier sans éducation scientifique, qui l'avait écrite dans le comté d'Erié, au milieu des solitudes de l'Ohio ! (1)

On pourrait citer d'autres exemples, aussi curieux, mais je préfère arriver de suite à une série d'expériences qui excluent absolument l'hypothèse de tout travail préparatoire ou d'une fraude plus ou moins habile. Il s'agit de communication qui ont le mérite d'avoir été reçues sans délai, et à l'improviste, comme réponse à des questions inattendues. Je vais citer intégralement le résumé fait par l'auteur Russe, dans les termes suivants :

M. J. P. Barkas, membre de la société de Géologie de Newcastle — que j'ai le plaisir de connaître personnellement, ainsi que le médium dont il va être question (2) — publia dans le *Light*, 1885, page 85 et suivantes, une série d'articles sous le titre : *Réponses improvisées à des questions scientifiques, par un médium femme d'une éducation ordinaire*, et nous lisons :

« En 1875, je fus invité à prendre part à une série de séances qui devaient se tenir dans l'appartement modeste d'une jeune dame, médium non professionnel, demeurant à Newcastle-on-Tyne. Toutes les questions s'inscrivaient dans un cahier au moment même de les poser, et le médium *y écrivait immédiatement les réponses*. Tous ces cahiers se trouvent chez moi, et je les tiens à la disposition de toute personne qui désirerait les voir.

« Voici le problème principal qui se présente dans ce cas : une femme d'instruction ordinaire a donné des réponses à diverses questions scientifiques soigneusement élaborées au cours de 37 soirées, la séance se prolongeant 3 heures chaque fois ; ces réponses sont telles, que probablement il ne se trouve pas un homme en Angleterre qui puisse en faire

(1) Voir *Psychische Studien*. Année 1874, p. 93. *Entrevue du Dr Buchner avec Hudson Tuttle en Amérique.*

(2) C'était Mme d'Espérance

autant, c'est-à-dire donner des réponses aussi précises, dans les mêmes conditions, à toutes les questions qui ont été posées.

« Un compte-rendu détaillé de ces séances, une autobiographie du médium, ainsi que des exemples de ces questions avec les réponses se trouvent dans la *Psychological Review* de 1878. (T. I. p. 215).

« Il ne faut pas perdre de vue que le médium est une femme d'instruction médiocre, qu'elle était entourée de personnes qui l'observaient avec attention, que les questions étaient improvisées, sans la moindre correction ultérieure ; il ne faut pas oublier non plus que ces questions se rapportaient à divers sujets, scientifiques et autres, généralement peu familiers aux femmes ; que le médium, de son aveu, *est complètement ignorante en ces matières*, qu'elle écrivait automatiquement sans se rendre compte si ses réponses étaient justes. Les personnes qui la connaissent intimement assurent qu'elle n'a jamais eu de goût pour les sciences, et qu'elle n'avait jamais lu de livres scientifiques »

Les questions étaient en grande partie écrites par M. Barkas lui même, sans que personne des assistants les connût.

Le médium écrivait en *état de veille* et dans l'obscurité. Parmi les questions posées, j'en choisirai un certain nombre qui ont été posées à mon intention par des musiciens de profession.

D. — De quelle manière la perception du son arrive-t-elle à notre conscience ?

R. — C'est un sujet très controversé. Vous savez sans doute que le son, de même que la lumière et la chaleur, est le résultat d'un mouvement vibratoire, et qu'il est dû à la vibration des molécules aériennes. Ce que vous appelez amplitude vibratoire n'est autre chose que l'excursion totale du mouvement de va-et-vient, ou de l'oscillation de ces molécules d'air, d'où résulte la formation d'une onde sonore qui se propage de proche en proche ; cette onde atteint la conque de l'oreille, qui la conduit à la membrane du tympan, dont la vibration est transmise aux extrémités du nerf auditif, c'est ainsi que la sensation de son arrive finalement au sensorium.

La question posée : De quelle manière la perception du son arrive-t-elle à notre conscience ? est ambiguë, car si le son est perçu, c'est qu'il est déjà entré dans la conscience, sans quoi l'individu n'entendrait rien L'intelligence invisible qui a répondu a compris sans doute qu'on voulait qu'elle expliquât de quelle manière le son est engendré et se propage pour arriver jusqu'à la conscience, et il a parfaitement indiqué les phases diverses par lesquelles un fait physique, extérieur à l'individu, arrive à être un phénomène psychologique, une perception, lorsque le système nerveux l'a enregistré et que la conscience en a été avertie.

Au point de vue de l'acoustique, voici une question plus précise :

D. — Pourquoi deux sons identiques peuvent ils donner du silence, alors que deux sons non identiques ne produisent pas ce résultat ?

R. — Parce que deux ondes sonores identiques et de sens opposé ,en se rencontrant, anéantissent réciproquement leur mouvement vibratoire. Prenez de chaque main un diapason pareil, percutez ces diapasons avec une force égale et appuyez-en les tiges sur deux coins d'une table ; vous verrez alors les deux ondes, en cheminant l'une vers l'autre, s'absorber réciproquement par leurs sommets. Ces expériences méritent bien qu'on les fasse.

C'est, expliqué d'une manière très simple, le phénomène de l'interférence, que Fresnel a rendu visible optiquement en projetant deux rayons lumineux de même période sur un écran : on constate alors qu'il existe alternativement des zones obscures et des zones lumineuses, les premières étant produites par la neutralisation des ondes qui sont directement opposées.Ceci permet de comprendre ce fait paradoxal que du son ajouté à du son peut produire du silence, comme de la lumière ajoutée à de la lumière, peut engendrer l'obscurité.

Arrivons à des questions tout à fait techniques :

D. — Quelle différence y a-t-il entre les harmoniques d'un tuyau ouvert de 8 pieds et ceux d'un tuyau fermé de 4 pieds ?

R. — Dans les tuyaux ouverts, le premier nœud vibratoire se trouve au milieu ; le premier harmonique supérieur se formera donc à égale distance entre ce premier nœud et la bouche du tuyau, les autres se trouveront à des distances correspondant à 1/4, 1/6, 1/8, 1/10. Dans les tuyaux fermés, l'extrémité forme un nœud qui correspond à celui que l'on constate au centre d'un tuyau ouvert ; l'onde sonore réfléchie forme un premier nœud à une distance de l'extrémité égale à 1/3 ; d'autres nœuds se suivent à des intervalles de 1/5, 1/7, 1/9, etc. (*Light*, 1875, p. 128).

M. Barkas continue :

Parmi les personnes qui ont assisté à la séance du 30 août, se trouvait un professeur de musique très érudit que j'avais prié de m'accompagner pour poser des questions ayant trait à la musique,auxquelles une personne ne possédant que des connaissances ordinaires dans cette branche ne saurait répondre sans avoir préalablement étudié le sujet, Le professeur posa les questions dans l'ordre où elles se suivent ci-après ; je les inscrivais dans le cahier, et, après que lecture en était faite à haute voix, le médium se mettait à y répondre rapidement. Je donne ici la reproduction textuelle des demandes et des réponses. Je ne suis pas assez compétent pour dire si ces réponses sont justes ou non, mais elles sont sûrement en rapport

avec les questions très difficiles posées, et je ne crois pas qu'un musicien pris entre cinq mille pourrait les faire si bien dans les mêmes conditions. En effet, je n'ai pas encore rencontré de musicien qui ait pu répondre à ces questions aussi rapidement et aussi bien ; je n'en ai même pas rencontré beaucoup qui les aient bien comprises selon le sens des réponses qui y ont été faites.

Ceci n'a rien de bien étonnant, car on peut être un excellent musicien sans connaître pour cela les théories qui se rapportent à l'étude physique des sons. Les questions posées sont plutôt du ressort du physicien que de l'artiste. Le lecteur va en juger par quelques-unes que je cite parmi les 25 reproduites par M. Barkas.

D. — Pouvez-vous dire comment il est possible de calculer la relation qui lie entre eux les battements spécifiques de l'air pris sous un volume constant et sous une pression constante d'après la vitesse observée du son et la vitesse déterminée au moyen de la formule de Newton ?

R — Cette relation ne peut être calculée que de la façon suivante : supposons qu'on percute simultanément deux cordes ou deux diapasons ; si l'intensité du son est la même, ou à peu près la même pour les deux, les battements se produiront de la manière suivante : en admettant que le nombre des vibrations soit d'une part de 228, et d'autre part de 220 par seconde, le nombre des battements qui atteindront l'oreille sera de 228 — 220 = 8 par seconde : c'est le nombre maximum de battements qui puisse arriver à l'oreille.

Il est bien clair que ces connaissances ne pouvaient pas se trouver dans le cerveau de Mme d'Espérance puisqu'elle n'avait jamais étudié de pareilles questions qui, posées *ex-abrupto,* embarrasseraient beaucoup de personnes ayant cependant fait de bonnes études. Poursuivons encore.

D. — Pouvez-vous m'expliquer l'origine des battements résultant des consonnances imparfaites ?

R. Cette question rentre, à proprement parler, dans le domaine de l'acoustique. Tout son, battement ou pulsation, est perçu grâce au mouvement vibratoire qu'il imprime à l'air ; plusieurs sons produisent plusieurs ondes, et les sons qui prennent naissance à un endroit donné de la chambre emplissent l'air dans leur proximité immédiate, ce qui fait que les ondes s'entrecroisent et par leurs interférences donnent lieu à des battements ou pulsations plus ou moins nets si les sons diffèrent très peu. (*Light*, 1885, p. 189).

Passons maintenant de la théorie du son à l'anatomie ; voici la réponse immédiate qui fut obtenue :

D. — Voulez-vous donner une description populaire de l'œil humain, si vous ne connaissez pas les théories de Helmholtz ?

R. — Je ne connais pas ce monsieur, ni ses théories, ni ses œuvres. L'œil humain est un corps convexe, dont la partie antérieure, saillante, constitue la cornée. Il est recouvert de trois membranes, ou plutôt de quatre, ce qui n'est pas admis de tous : la sclérotique, la choroïde et la rétine, qui n'est pas une membrane proprement dite, mais une expansion du nerf optique. A l'extérieur, la sclérotique est recouverte d'une membrane qui s'étend également sur la cornée ; elle est connue sous le nom de membrane adnée ou de conjonctive. La choroïde tapisse intérieurement la sclérotique ; elle est enduite d'une matière colorante brun foncé — le pigment choroïdien, — et sert à absorber tous les rayons lumineux inutiles.

Parlons d'abord de la cornée — la fenêtre de l'œil ; — c'est une substance lamelleuse, transparente, semblable à du talc, à l'intérieur de laquelle se trouve l'humeur aqueuse contenue dans un petit sac ; derrière celle-ci se trouve l'iris, qui fait office d'écran en écartant tous les rayons extérieurs qui autrement pénétreraient à travers la pupille. Le cristallin est un corps lenticulaire convexe, ou plutôt biconvexe, plus arqué du côté du corps vitreux, humeur qui remplit la grande cavité de l'œil et fait converger tous les rayons lumineux qui entrent par la pupille ; ces rayons se réunissent en un foyer situé sur la rétine où ils forment comme la photographie des objets d'où ils émanent ; la rétine ébranlée par les rayons qui pénètrent dans l'œil, agit sur le nerf optique qui transmet au cerveau l'impression reçue. L'œil même ne voit pas plus qu'un appareil optique quelconque : il ne fait que réfléchir et photographier les objets. Je ne sais si cette description est suffisamment claire. Je pourrai vous faire une meilleure description de la structure de l'organe (*Light* — 1883. p. 202).

La conférence que M. Barkas fit en 1876 à Newcastle (publiée dans le *Spiritualist* de la même année (II. p. p. 146-188) se termine par ces considérations :

Les questions et les réponses dont je vous ai donné lecture ne forment qu'une partie minime de ce que le médium a produit pendant les séances. Tout le monde conviendra que ces réponses ne peuvent émaner que d'une personne très versée dans les diverses branches difficiles de la science auxquelles elles se rapportent. Ce n'est pas un amas de lieux communs. Au contraire, ces réponses vont au bout des questions et même au-delà. Outre ces réponses succintes données à des questions formulées sur divers sujets, le médium a produit des *traités complets* sur la chaleur, la lumière, la physiologie des plantes, l'électricité, le magnétisme, l'anatomie du corps humain, et l'on peut dire que chacun de ces traités ferait honneur à un adepte de la science. Tous ces traités sont des improvisations, exécutées sans la moindre hésitation et apparemment sans étude préparatoire.

Pendant toute la durée des séances, le médium semblait être dans son

état normal. Cette dame *causait avec nous tout le temps et répondait d'un air tout à fait naturel* quand on lui adressait la parole en matière de simple conversation. L'influence occulte qui la dominait *ne s'accusait que dans le mouvement automatique de la main.*

En ce qui concerne la possibilité d'une préparation quelconque du médium avant les séances, voici les propres expressions de M. Barkas :

J'atteste que j'ai conçu et posé moi-même la plus grande partie des questions, que le médium ne pouvait par conséquent, en avoir connaissance par anticipation; à part moi-même, personne de l'assistance n'en savait la teneur ; ces questions ont *souvent été posées sans préméditation*, et les réponses ont été écrites par le médium sous nos yeux ; il lui eût été matériellement *impossible de se munir d'avance de renseignements quelconques* au sujet des réponses à faire.

J'ajouterai que cette dame n'a jamais reçu un penny de rémunération pour toutes les heures — au moins une centaine — qu'elle a consacrées avec tant de désintéressement à l'étude de ces remarquables phénomènes médianimiques.

Voici donc un cas très-net de médiumnité complètement mécanique. M[me] d'Espérance cause avec les assistants pendant que sa main répond intelligemment à des questions qui dépassaient certainement l'étendue de ses connaissances, car les questions sur l'acoustique ne sont pas banales et pour y répondre correctement, il faut évidemment avoir une connaissance approfondie de cette branche de la physique, et une très-grande habitude de traiter ces sujets, pour improviser immédiatement des réponses aussi nettes que celle qui sont données — Qui donc dirigeait la main de l'écrivain quand son intelligence ordinaire était occupée à suivre la conversation insignifiante des assistants ? Tel est le vrai problème ; et il est lamentable de constater que beaucoup d'observateurs, même intelligents, ne l'aient pas compris. Voici ce qui motive cette observation.

On sait que la *Société Anglaise de Recherches psychiques* s'occupait de tous les faits que l'on soumettait à son étude, mais que pendant fort longtemps ses membres furent réfractaires à toute interprétation spiritualiste, ce qui les poussait à rejeter l'étude des phénomènes spirites, en donnant les raisons les plus bizarres pour motiver leur refus d'examen approfondi. C'est ainsi que l'on dénia toute valeur aux expériences de M. Barkas, — non pas que l'on ait suspecté sa bonne foi ou sa véracité, qui étaient inattaquables, — mais seule-

ment à cause d'un certain nombre d'erreurs que contenaient les réponses. Il est facile de faire observer avec Akasakof, que des erreurs sont toujours possibles et que nul n'a songé à présenter ces communications comme des spécimens d'infaillibilité scientifique. L'intérêt principal de ces expériences n'est pas là.

Admettons même que la moitié de ces réponses ne soient pas exemptes d'inexactitudes — et la critique publiée dans le journal de la société n'en renferme pas plus d'une dizaine — il resterait encore à expliquer l'origine des autres réponses, non critiquées, dont le chiffre s'élève à plus de cent.

D'après cette critique, tout s'expliquerait par une excellente mémoire pour les mots techniques, par la lecture d'un article *suranné* sur l'acoustique et de quelque manuel populaire moderne.

C'est encore là un exemple de cette critique niaise qui ne va jamais au fond des choses et qui croit se tirer d'embarras en signalant quelques erreurs, et en invoquant comme suprême recours la supercherie, quand bien même celle-ci n'est pas supposable.

L'écrivain en question ne se donne même pas la peine d'expliquer ce choix étrange d'un « traité suranné ». Serait-ce pour mieux mettre en relief l'individualité invisible qui a inspiré ces réponses au médium ? Mais dans ce cas un mot maladroit emprunté à un « manuel moderne » aurait vite fait de trahir la source.

D'ailleurs cette supposition du critique va directement contre l'exposé des faits, puisque Mme d'Espérance n'avait pas fait d'études scientifiques. Pour répondre immédiatement à une question quelconque sur l'acoustique, il faut autre que la lecture d'un traité, même suranné, il est indispensable de l'étudier, et pendant assez longtemps, comme le savent tous ceux qui ont eu des examens à subir.

Aujourd'hui, les adversaires du spiritisme expliqueraient ce cas par la clairvoyance du médium, qui puiserait — subconsciemment, par clairvoyance — les réponses dans le cerveau des assistants. L'objection n'est pas nouvelle, car elle a été faite déjà par le philosophe Hartmann, sans d'ailleurs que celui-ci en ait démontré le bien fondé, car il faut faire une sérieuse distinction entre la transmission d'une pensée, nettement formulée par un agent, à un sujet sensible avec lequel il est en rapport, et une prétendue lecture cérébrale opérée par le médium dans la pensée de l'interrogateur. Il était néanmoins inté-

ressant de savoir jusqu'à quel point une semblable objection pouvait être justifiée. Aksakof écrivit à M. Barkas pour lui demander des explications complémentaires, et voici la réponse qu'il reçut :

Newcastle-on-Tyne, le 8 février 1888.

Monsieur, vous me demandez en premier lieu si j'étais moi-même en état de répondre d'une façon aussi précise que le médium l'a fait aux questions de physique que je lui ai posées ; ensuite, vous désirez savoir au-delà de quel point les réponses reçues par l'entremise du médium ne sauraient plus être considérées comme un effet de la lecture cérébrale.

En ce qui concerne la physique, je dois dire que j'aurais pu répondre à un certain nombre des questions posées au médium, mais moins bien qu'il ne l'a fait ; en traitant de certaines spécialités, je n'aurais pas eu recours à cette époque, *à une phraséologie aussi technique et aussi précise* ; ceci concerne plus particulièrement la description du cerveau et de la structure du système nerveux, la circulation du sang, la structure et le fonctionnement des organes de la vue et de l'ouïe. Les réponses reçues par le médium étaient, en général, *notablement au desus de mes connaissances scientifiques d'alors*, et elles sont *supérieures à celles que je pourrais faire aujourd'hui*, — c'est-à-dire après douze années — si je devais les écrire *sans m'y préparer à l'avance.*

J'ai étudié les trois quarts de ces questions avant de les soumettre au médium, et cependant je dois avouer que je n'aurais pas pu rédiger mes réponses avec la même justesse et la même élégance de langage que celles transmises par le médium.

Ces réponses contiennent beaucoup de mots techniques que je n'aurais certes pas eu l'idée d'employer, faute d'usage. Il s'y rencontre, d'autre part, des expressions qui *m'étaient totalement inconnues*, par exemple le mot « membrane adnée » (*adnata*) pour désigner la conjonctive ; je n'ai, d'ailleurs, guère rencontré ici qu'un seul médium qui connût ce terme.

Je comprends toute la difficulté qu'il y a pour moi à vous renseigner d'une manière complètement satisfaisante sur les détails qui vous intéressent, attendu que je suis obligé de mettre en cause ma sincérité et de m'en rapporter à mon estimation personnelle, pour faire la part de ce que je savais et de ce que je ne savais pas à l'époque où les séances eurent lieu. Je puis cependant affirmer, sur ma foi, que je n'étais pas en mesure de répondre, d'une façon détaillée, à une bonne partie des questions de physique que j'avais posées sans les avoir communiquées d'abord à d'autres personnes et il y avait de certaines questions, *auxquelles je n'aurais pas pu répondre du tout.*

Il est exact que je n'aurais pas su répondre aux questions de musique. Il y eut trois séances consacrées aux sciences musicales ; c'est aux *deux dernières* qu'assista le professeur de musique. A la première, ce fut moi qui posai toutes les demandes : deux jours auparavant, j'avais prié un

de mes amis, expert en matière musicale, de me les formuler, et je *n'essayai même pas de les comprendre*; je les proposai au médium, qui écrivit immédiatement, *sans la moindre hésitation*, les réponses que vous avez lues, et d'autres encore. *Pas un seul musicien ne se trouvait à cette séance.* Le médium lui-même n'avait que des notions fort élémentaires en musique. (1)

Ainsi, au moins pour un certain nombre des réponses, il faut même renoncer à l'hypothèse hasardée d'une lecture dans le cerveau des assistants, puisqu'aucun de ceux qui étaient présents ne possédait les connaissances dont l'écrivain invisible faisait la preuve. Je continue :

Aux deux autres séances, la plupart des questions traitant de critique musicale ont été posées par le professeur de musique ; c'est moi qui ai posé les autres, je les avais obtenues de quelques musiciens de mes amis. Il paraît que, parmi les réponses faites sur les questions du professeur, il s'en est *trouvé qui ne s'accordaient pas avec ses opinions*. Quant à celles qui se rapportaient aux questions posées par moi, j'*ignorais* alors si elles étaient justes ou non.

M. Barkas ne croit pas, lui non plus, à la possibilité de la « lecture cérébrale », car il ajoute avec beaucoup de raison :

Je serais bien aise de connaître, ne fût-ce qu'un seul cas bien avéré, d'un sensitif ignorant qui, sans être mesmérisé (magnétisé) aurait rérépondu par écrit, dans un style correct e scientifique, à des questions de musique et de science, par l'effet de la lecture de pensée ou par l'action de la volonté, exercée par un savant ou un musicien vivant.

Jamais, en effet, pareille expérience n'a été faite par personne et il y a gros à parier qu'elle ne réussirait pas, car les expériences du Révérend Newnham avec sa femme,— cependant un sujet très sensible qui répondait par écrit à des questions mentales — démontrent qu'elle était incapable de lire dans la pensée de son mari l'explication d'un mot maçonnique que celui-ci voulait lui faire écrire. voici la fin de la lettre si convaincante de M. Barkas :

Je voudrais que M. Hartmann tentât l'expérience et qu'il soumit ces mêmes questions à un de ses sensitifs, mesmérisés ou non. Encore faudrait il, pour que l'expérience fût loyale et valable, que le sensitif lût non seulement dans l'esprit du magnétiseur, mais aussi dans celui des personnes étrangères avec lesquelles il ne serait pas en rapport magnétique.

Vous me demandez d'indiquer les questions auxquelles ni moi ni aucun

(1) M. Barkas n'en avait pas du tout ; ainsi qu'il le dit à un autre endroit. (*Médium*, 1887, page 645). Note de M. Aksakoff.

des assistants n'aurions pu répondre ? A la première des séances consacrées à la musique, *pas une des personnes présentes n'était capable de faire une réponse sensée.* Personne non plus n'aurait pu répondre sur les questions de Chimie, d'Anatomie, celles qui concernaient l'œil, l'oreille, la circulation du sang, le cerveau, le système nerveux, et beaucoup d'autres se rattachant aux sciences physiques. Sauf M Bell, qui avait quelques notions de chimie pratique, mais ne s'exprimait pas facilement, et moi qui connaissais les principes rudimentaires de la physique, les personnes qui assistaient aux séances étaient absolument des profanes en ces matières.

Agréez, etc.

P. T. BARKAS.

On voit avec quel soin, quel souci de la recherche scientifique, ces études ont été conduites par les Spirites, et aucun savant n'a jamais pris plus de précautions pour vérifier des conditions d'expériences que ne l'a fait Aksakof. Cependant, la plupart des écrivains qui étudient ces faits semblent ignorer ces travaux consciencieux, puisque Camille Flammarion ne craint pas de répéter, dans son dernier livre, que les communications spirites ne dépassent jamais le niveau intellectuel des assistants. J'attends que l'on m'explique ces réponses par une autre hypothèse que celle de l'intervention des Esprits, mais je crois que je puis patienter car, en vérité, à moins de récuser tout témoignage humain, et celui de M. Barkas est inattaquable, il faut conclure des communications de Mme d'Espérance qu'une intelligence étrangère dirigeait sa main et que, de plus, elle paraissait fort au courant de nos sciences humaines, ce qui lui assigne nécessairement une origine terrestre, quel qu'ait été le nom qu'elle portait ici-bas.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Occultisme et Spiritisme

Nous touchons à une époque où la vulgarisation des sciences psychiques va créer un courant de curiosité qui demanderait à être mieux dirigé. Nombre de profanes, après avoir perçu, au hasard des cours et conférences, quelques échos de métapsychisme, semblerait croire qu'il suffira de se présenter à la porte d'un cercle,

comme au cinématographe, et que la séance va commencer. Imbu des enseignements mystiques sur le monde divin et le royaume des anges, on se figure qu'une communication de l'au-delà est un fait surnaturel ; et l'ignorant, qui se met en campagne pour chercher son chemin de Damas, se trouve profondément désillusionné dès qu'on lui répond qu'il n'y a que des phénomènes naturels, extrêmement délicats à expérimenter, en connexion étroite avec notre physiologie, et que l'étude en est longue et pénible.

Il en est beaucoup qui s'éclipsent après la première entrevue ; c'est comme une nuée de hannetons, qui viennent battre à nos portes et tombent sur le dos, incapables de se relever, parce qu'ils se refusent à envisager la chose sous une autre forme que celle qui était apparue tout d'abord à leur imagination.

Ils se refusent surtout à l'étude : — Je veux voir d'abord ; montrez-moi quelque chose ! Telle est la mentalité de ces pauvres insectes. Le Spiritisme a particulièrement à souffrir de telles exigences parce qu'on est généralement convaincu que, chez les Spirites, on vient causer avec les esprits comme on va le dimanche à la Messe. Nos éminents psychologues ne manquent pas une occasion de nous présenter sous ce jour fâcheux et, par leurs sarcasmes, ils ne contribuent pas peu à nous faire passer pour des nécromanciens.

C'est à tel point que l'on confond souvent l'occultisme avec le Spiritisme, et qu'on me demande, parfois, en quoi l'un se distingue de l'autre. Je ne crois donc pas mauvais de préciser en quoi diffèrent les deux écoles.

L'occultisme, en tant que science, traite de tout ce qui concerne le monde invisible ; il remonte la chaîne des êtres jusqu'à l'Absolu ; il a des théories sur tout, il connaît tout, il a réponse à tout. Le Spiritisme, au contraire, n'étudie qu'un être restreint, et n'a qu'un but essentiellement pratique : sans trop savoir à quelles théories l'avenir s'arrêtera pour expliquer la survivance de l'être, il s'applique à recueillir toutes les preuves de cette survivance.

L'enseignement de l'occultisme est plutôt théorique, il parle en maître à des élèves qui ont déjà la foi, et qui ont l'espérance de pénétrer quelque jour au cœur du mystère. Le Spiritisme s'accroche aux faits et, avec eux, il fait échec aux incrédules et aux sceptiques, et il impressionne les chercheurs de bonne foi.

L'occultisme embrasse les lois universelles, il fréquente les hau-

tes sphères des principes absolus, mais il ne révèle point ses secrets ; il est inaccessible au plus grand nombre, tandis que le Spiritisme ne s'élève pas plus haut que le fait et demeure à la portée de chacun.

Il résulte, de là, que le plus grand nombre des étudiants ne rencontrent, dans l'Occultisme, que le doute et l'anxiété ; les traditions anciennes, dont il se réclame, sont plus ou moins douteuses ; et il ne donne pas la plus petite preuve de l'existence du monde occulte qu'il enseigne. S'il y a de vrais initiés, en occultisme, on ne le saura jamais, car nul ne se propose de vous dévoiler le mystère expérimentalement, car l'adepte, au dire de ceux qui enseignent, doit se former lui-même, il doit forcer les portes du sanctuaire.

Ceux qui restent dans le vestibule, en attendant, ont bien de la peine à se défendre d'un soupçon : — Quels sont ceux-là, qui se donnent des airs de savoir ? — Ne jouent-ils pas au mage ou à la magie ? D'autant plus que ceux qui enseignent sont unanimes à interdire la pratique des opérations magiques ; de sorte que l'étudiant est dans un singulier embarras, puisque l'opération serait le seul moyen de faire en lui la conviction en découvrant le mystère. Il doit donc se résigner à subir l'enseignement dogmatique sur l'existence des esprits, des génies, des élémentals et des élémentaires, des lutins, sylphes et Salamandres, tout cela est peut-être admissible, mais rien ne vaut, pour moi, la certitude ; et la vue objective du moindre petit élémental ferait bien mieux mon affaire.

L'enseignement dogmatique des occultistes suppose une connaissance immense, mais ce n'est pas cela qui étonne le plus chez eux. Ce que personne, à ma connaissance, n'a pu s'expliquer, c'est d'où l'on puise les connaissances spéciales qu'impliquent les théories particulières, sur des objets impossibles à connaître, et qui semblent, en même temps, n'avoir pas pu faire l'objet d'une révélation.

Un exemple est ici nécessaire : — Ainsi on m'enseigne que tout est vivant. — Voilà une proposition admissible, parce qu'elle peut résulter d'une conviction philosophique très légitime ; j'admets encore toutes les descriptions de l'au-delà, parce qu'il est possible qu'un voyant s'assimile la notion du monde invisible, mais j'avoue que mon étonnement commence, et que mes sourcils prennent

l'aspect d'un accent circonflexe, lorsqu'un occultiste m'affirme que notre système planétaire, parcelle du grand corps vivant, n'est qu'une cellule lymphatique. — Pourquoi pas sanguine ? — Pourquoi pas, peut-être, un neurone ? Mais ma stupéfaction n'a plus de bornes si l'on va encore plus avant dans la spécialisation et si l'on m'indique la place du fémur dont cette cellule est partie intégrante. Moi qui n'ai point d'opinion là-dessus je demeure confondu qu'il y ait des gens qui en aient une aussi précise, sans pouvoir nous dire comment ils sont entrés en possession d'un pareil secret.

Dans le spiritisme, au contraire, on ne sait pas comment les choses se passent, on ne connaît que des résultats ; pour la théorie, on verra plus tard. De même qu'un ignorant pourrait parfaitement se convaincre, au téléphone, qu'il cause avec un ami, sans rien comprendre au système téléphonique ; de même une conviction peut naître en nous, abstraction faite de toute théorie. Le Spirite ne va donc pas, jusque dans l'absolu, dérober les secrets du grand Etre ; il s'efforce seulement de toucher du doigt les êtres qui sont encore assez près de lui. Tout le spiritisme évolue autour de cette expérimentation, tous ses efforts convergent vers ce seul but. Comme on le voit, c'est autrement précis, c'est absolument expérimental ; là où l'occultisme dogmatise, le spiritisme constate. La connaissance des lois, indispensable à la solution d'un problème, n'est pas nécessaire à une conclusion. Nous pouvons conclure que c'est notre volonté personnelle qui actionne notre dynamisme musculaire, et nous ignorons profondément la loi ; si, pourtant, dérogeant à la loi commune, l'usage de ce dynamisme nous est enlevé, nous disons qu'il y a suggestion ; la science conclut à l'hétéro-suggestion dont elle ne connaît pas les lois. Le spiritisme, quoi qu'on en dise, est parfaitement logique dans ses conclusions bien qu'on les déclare prématurées.

Mais le grand point qui place l'occultisme en dehors et au dessus de toutes les Philosophies, et de toutes les sciences, ce serait justement cette connaissance des lois de l'esprit, connaissance qu'elle tiendrait cachée. En vertu de ses connaissances, l'occultisme affirme qu'il est possible d'agir sur les êtres et même d'évoquer des génies supérieurs, comme si des lois mécaniques rendaient le monde spirituel esclave ou solidaire des cérémonies rituelles et des formules magiques. Voilà le vrai côté expérimental de l'occultisme qui serait

bien intéressant à vérifier, malheureusement tous les efforts viennent s'échouer là ; car nul ne vous y aidera, vous chercherez en vain, dans les manuels d'occultisme, la manière d'opérer ; vous trouverez des indications qui ne sauraient être prise à la lettre, car elles sont intentionnellement absurdes, ou bien ce sont des compilations de rites superstitieux qui ont été pratiqués dans les campagnes, et qui n'ont qu'un intérêt rétrospectif et documentaire, mais qui ne répondent à aucune réalité effective.

— Alors quoi ? — Il faut une clef pour déchiffrer ces grimoires ? — Nul ne vous la livrera. Vous chercherez dans la littérature occulte des titres alléchants qui vous promettent des clavicules merveilleuses, des lumières antiques, des cabbales mises à nu, des Isis dévoilées, des clefs magiques, hélas.... ! loin d'ouvrir les serrures, ces clefs vous ferment l'entendement ! Si donc vous ne vous sentez pas l'ardeur de Prométhée, il est plus simple de renoncer à escalader le Ciel ; redescendons à notre place, qui est la Terre, et étudions le problème par en bas.

Revenons au modeste Spiritisme. Ici, plus d'enseignement que celui des faits ; plus de théories que celles qui se dégagent forcément d'expériences positives. Sans doute nous rencontrerons encore des voies obscures, il nous faudra traverser des taillis de ronces et d'épines, mais ce sont là des difficultés prévues. Lorsqu'on cherche une plante rare, il faut s'attendre à ce que le regard tombe sur des milliers d'herbes communes, quelquefois c'est lorsqu'on désespère qu'on voit la plante surgir au revers du fossé. Eh puis à défaut de la plante cueillie de vos mains, vous pouvez profiter de la récolte d'une foule d'explorateurs, car je ne suppose pas que l'on récuse la valeur des travaux et des témoignages précédents ; sur ce point le spiritisme possède sur l'occultisme un immense avantage. Tous les faits du spiritisme ont été authentiqués par des savants illustres, lesquels s'attendaient à aboutir à une conclusion tout à fait contraire. De sorte, qu'en dehors de toute recherche personnelle, on peut acquérir la certitude absolue de la réalité des faits.

Si vous niez le mouvement sans contact ou la matérialisation, nous vous opposerons le témoignage de William Crookes. Si vous refusez de croire aux apports, nous vous opposerons les témoignages de Russel Wallace ou d'Aksakof. Si vous contestez le dédoublement physiologique de l'être humain, nous vous opposerons la

longue série des expériences poursuivies avec Eusapia ; la liste des savants modernes qui les ont contrôlées est trop longue pour trouver place ici. Si vous niez la qualité objective des extériorisations, nous vous opposerons la preuve persistante des moulages, obtenus par beaucoup de savants italiens, et nous y ajouterons le témoignage de C. Flammarion. Si vous niez les transports d'objets, les jeux de mandoline, les maisons hantées, nous vous dirons que ces faits ont été observés rigoureusement par C. Lombroso, et il en est ainsi de tout.

Ceci étant bien établi, nous aurons une base solide sur laquelle pourra s'élever l'édifice. Cette base manque à l'occultisme : Jamais un savant naturaliste, de la notoriété de sir R. Wallace, n'a témoigné de l'existence d'un lutin ou d'une Salamandre ; aucun William Crookes n'a observé l'action effective d'un rite magique. Si l'occultisme a des faits à son actif, ils restent cachés. J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne trouve de faits affirmés que dans les œuvres des démonologues, genre Huysmans ou J. Bois. Telle la prétendue messe noire, au cours de laquelle aurait été frappé l'abbé Boullan. Mais, où sont les témoins ? Comment aucune enquête n'a-t-elle été faite sur une mort aussi suspecte ? Encore plus obscur est le compte rendu de J. Bois, rapportant une monstrueuse opération magique, à la suite de quoi, — selon le solennel amphigourisme de l'auteur — la jeune fille possédée par Ammon-Ra mourut. — Eh mais... ! et la police ? — Ces occultistes sont extraordinaires, la police ne leur demande jamais compte de leurs cadavres. Eh puis méditez, je vous prie, cette phrase : — la jeune fille possédée par Ammon-Ra ! — Ce nom n'a, pour moi, que deux interprétations possibles. Ammon-Ra est le nom par lequel les prêtres de la dynastie solaire désignaient, en Egypte, l'Etre unique, Dieu, par conséquent : Ou bien c'est l'image Egyptienne de ce Dieu, sa statue. Dès lors si la phrase de M. J. Bois a un sens, je demande qu'on me l'explique. Cependant le fait est arrivé, puisque l'auteur précise la date et le lieu du maléfice. Je regrette bien de n avoir pas, en ce moment, le livre sous la main.

En tous cas, devant ces deux victimes d'opérations rituelles, qui auraient pu constituer des preuves, et qui n'ont pas laissé de traces, je ne puis m'empêcher de remarquer que le spiritisme ne procède pas ainsi. Au cours des séances, si une main matérialisée

étranglait quelqu'un des assistants, je vous assure qu'il y aurait un procès-verbal, et qu'on ferait signer les témoins.

Mais, dira-t-on peut-être, les occultistes pourraient, aussi bien que quiconque, se réclamer des faits du spiritisme en tant que preuves de l'existence d'un autre plan. Ils le pourraient, malheureusement ils s'arrangent de façon à ce que ce terrain solide s'effondre sous nos pas, et ils nous rejettent dans le doute et la perplexité. C'est qu'il ne leur suffit pas de prouver la réalité de l'invisible, il faut, s'ils veulent être conséquents, prouver que cet invisible peut être soumis à des forces humaines. Prenons comme exemple les matérialisations. Tout le monde sait combien cette sorte de manifestation est souvent incomplète, difficile à produire et exigeante quant aux conditions. Mais l'occultiste, s'attribuant la puissance de produire les phénomènes, vous dira que Cagliostro fit apparaître du même coup Voltaire, Diderot, d'Alembert et Rousseau devant autant de personnages de la cour qu'il avait invités à diner avec ces fantômes, et il vous rapportera leur conversation. Comme il est bien évident que le corps astral ne peut reproduire la matérialisation que dans un court délai, consécutif à la mort, la chose ainsi présentée est invraisemblable : le mage semble connaitre le fin mot de la chose que le spirite ignore, peut-être veut-il donner à entendre que Cagliostro avait le pouvoir d'illusionner à ce point ; c'est la négation du phénomène objectif au profit de l'hallucination. Il est certain que cette interprétation est affectionnée des occultistes, l'un d'eux a essayé de la renouveler à propos d'une matérialisation récente.

Dans tous les cas, voilà ce que devient le fait positif, dans la mentalité de l'initié : ce qui était clair redevient immédiatement obscur. Le fait est *énormifié* de telle sorte que ce n'est plus l'effort hésitant d'un être qui se reconstitue avec peine, il faut que ce soit l'action d'un mage qui évoque et qui fasse apparaître. Tout au moins faut-il qu'il ait ce pouvoir extraordinaire d'halluciner les vivants. Mais les preuves ? -- Ah... ! arrivé à ce degré de matérialisation il n'y en a plus ; les convives de ce repas fantastique ont gardé le silence, sans doute, Mais la légende est créée, l'étudiant en occultisme comprend qu'un tel phénomène ne relève plus de l'interprétation spirite, ne sachant quoi comprendre il ne sait quoi penser, c'est la *révélation* pour le futur initié.

Je ne juge pas les motifs, je sais que les hommes sont sincères, les occultistes sont généralement respectueux des opinions personnelles, ils ont la discussion courtoise, ils manifestent une grande indépendance d'esprit et pratiquent une tolérance large et généreuse. Je constate seulement que c'est une science qui se cache, même aux disciples remplis de bonne volonté : et que, à moins d'avoir reçu des dons spéciaux, il est impossible d'y pénétrer. C'est désespérant.

Vous donc qui avez déjà ressenti la lassitude de cette misérable vie, si, comme l'ouvrier fatigué qui pose sa pioche un instant, vous avez relevé la tête pour prendre un aspir vers le ciel, si un éclair vous est venu d'en haut, si une question vous oppresse : Qu'est-ce que la vie ? — Où suis-je ? — Que fais-je ? — Vous n'irez point dérober le feu du ciel, ce n'est que l'étude du spiritisme qui pourra vous répondre : — Tu vis, tu évolues, tu progresses, mais tu es condamné à vivre quand même, on ne meurt pas !

Et la lumière ne viendra pas vous éclairer malgré vous, il faut travailler, mais ce n'est que le spiritisme qui vous mettra sous les yeux tous les documents nécessaires.

Mettez-vous donc à l'étude, n'imitez pas ces femmes malheureuses qui courent de médiums en médiums à la recherche de l'époux disparu. Ne ressemblez pas à ces ignorants qui confondent toutes les écoles et pour qui Cagliostro, Mesmer et Allan Kardec semblent logés à la même enseigne, qui frappent à toutes les portes, demandant indifféremment qu'on les guérisse d'une entorse ou qu'on les fasse souper ce soir avec d'Alembert et Rousseau. Tous ces curieux, sans idéal et sans consistance, ont bientôt fait de lâcher l'expérience et de déclarer que... puisqu'on n'a pas pu leur montrer un fils, ou un père, c'est que le spiritisme est faux.

Hélas... ! nous n'avons pas le pouvoir d'évoquer les morts et nous n'apportons pas de preuves à heure fixe. Le spiritisme n'est pas une science d'expérimentation, c'est une science toute d'observation, comme l'Astronomie, et qui évolue lentement, il ne faut pas lui demander autre chose que ce qu'on en peut apercevoir, mais rassurez-vous, ce qu'on en voit est suffisant pour se faire une conviction.

Il faut commencer par le commencement, et nous donnerons ici une indication sommaire de la marche à suivre.

Tout d'abord, le fait colossal établi par le spiritisme, et qui, je l'espère bien, va devenir officiellement définitif à la suite des expériences, toutes récentes, de Lombroso à Turin avec Eusapia, et aussi des professeurs Mosso et Pio Foa, ainsi que de Morselli, est celui que signalait déja Aksakof.... Nous voyons se dresser devant nous un fait prodigieux, que l'on n'a pas osé regarder en face jusqu'à présent, mais qui est appelé à devenir une des plus brillantes acquisitions des sciences anthropologiques, et dont on sera redevable au spiritisme à savoir que : *l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de son corps.* (1)

Tel est le fait énorme que les savants sont aujourd'hui contraints de nous concéder. Il y a donc une physiologie spéciale invisible, que nous appellerons la physiologie du spiritisme. Il faudra la connaître avant tout. Au débutant qui veut bien suivre cette étude avec méthode, le spiritisme donnera des preuves très complètes.

Après la physiologie invisible, il faudra connaître tous les phénomènes possibles de l'animisme. Il faudra encore concéder à l'animisme le pouvoir de produire ses phénomènes à distance.

Alors le spiritisme vous apprendra que, par la réunion ou la combinaison de ces deux ordres de phénomènes, on a fait des observations précieuses qui nous ont permis de constater l'action spirite, entre les vivants. C'est-à-dire que l'animisme de Pierre a réussi à s'exprimer dans la physiologie de Paul. C'est-à-dire qu'un être humain a pu obtenir des communications visuelles ou auditives d'un autre être humain ou bien subir, à distance, son action purement animique, et la traduire en ce qu'on est convenu d'appeler des hallucinations motrices. Ces exemples portent un coup mortel à la doctrine de ces *à prioristes* qui voudraient que tout automatisme moteur prît sa source dans l'auto-suggestion, le rêve inconscient, le désir latent, ou la cryptomnésie. Eh bien non ! le fait dont nous parlons nous montre la source certaine d'un automatisme moteur dans un esprit, celui de Pierre agissant sur l'organe de Paul, c'est-à dire la vraie communication spirite, si souvent condamnée au nom de la science.

Si, maintenant, par d'autres expériences, nous arrivons à démontrer l'indépendance de l'animisme vis-à-vis de son corps physique,

---

Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, 1895. p. 523.

qu'importe, pour l'expérience, que Pierre soit mort ou vivant ? Ce qu'il a pu faire dans les organes de Paul, il pourra toujours le faire ; son cadavre, ici présent, n'est pas une objection recevable, puisqu'aucun de ses éléments saisissables n'avait concouru à la production du premier phénomène.

Arrivé à ce point de son observation, l'étudiant aura le droit de devenir plus exigeant, mais le spiritisme répondra à toutes ses exigences. Une communication est toujours contestable parce que la preuve d'identité d'un absent est une chose humainement impossible. Mais il a tant et tant de documents, tendant à faire la preuve dans ce sens, que le contraire deviendra absurde, à moins qu'on ne trouve une explication de cette tendance même. Or la négation systématique de toute intervention d'esprits de décédés, exige des explications si difficiles à admettre, des systèmes si compliqués et fous, qu'on est moralement contraint d'accepter l'explication spirite, c'est plus simple.

Tout cela n'a rien de surnaturel, rien de caché, rien qui craigne la discussion. Les adversaires n'ont plus qu'une arme et qu'une méthode, contester l'authenticité des documents ; surtout de ceux qui commencent à vieillir, la valeur des témoignages n'ayant qu'un temps. Mais les témoignages se rajeunissent sans cesse, puisque la même série de faits retrouve de nouvelles séries de témoins. Ceux d'aujourd'hui valent même plus que ceux d'autrefois, puisqu'ils se recrutent de plus en plus parmi une élite d'observateurs savants. Les faits demeurent consignés dans les revues spéciales, on finit par s'apercevoir qu'ils sont de tous les temps et, par conséquent, indiscutables.

De ce parallèle entre le spiritisme et l'occultisme, ressort une distinction bien nette.

L'occultisme n'apporte qu'anxiété et incertitude, sauf pour le très petit nombre de ceux auxquels il est accessible.

Le spiritisme embrasse un champ bien plus restreint, mais il apporte une certitude absolue, et il est accessible à tous ceux qui veulent l'étudier.

Pour terminer, je voudrais persuader quelques-uns de ces esprits inquiets qui viennent nous trouver avec de trop vagues notions ; ils se trompent s'ils se figurent qu'ils seraient convaincus en voyant quelqu'un des beaux phénomènes dont ils ont entendu parler. C'est

une erreur absolue; ayant vu une fois, ils voudront voir plusieurs ; ayant acquis la certitude du fait, on leur prouverait encore que ce fait particulier ne prouve rien. Je suis bien plus certain du fait, vingt fois contrôlé par Ch. Richet et Lombroso, que je ne le suis de celui que j'ai observé moi-même. Contrôler moi-même tous les faits est une entreprise insensée ; je travaille donc sur des témoignages qui me suffisent, et je dis aux impatients : L'étude est la seule voie qui puisse vous conduire à la certitude : vous avez le désir de voir des phénomènes, travaillez d'abord à les comprendre ; travaillez avec patience et méthode, le reste vous sera donné par surcroît.

L. CHEVREUIL.

La Bible

(Suite) (1)

II

> Fruit d'une inspiration divine, la Bible renferme en quelques pages et les éléments de ce qui fut et les éléments de ce qui doit être.
>
> FABRE D'OLIVET.

Esdras fit plus encore. Pour complaire aux Juifs qu'une longue habitude et leur séjour à Babylone avaient attachés à certaines écritures plus modernes que celle de Moïse et beaucoup moins authentiques, il en fit un choix, retoucha celles qui lui parurent altérées et en composa un recueil qu'il joignit au Sépher. L'assemblée qu'il présidait approuva ce travail que les Samaritains jugèrent impie, car il est bon de savoir que ceux-ci n'acceptaient que le Sépher de Moïse.

Cette révision et ces additions ont donné lieu de penser qu'Esdras avait été l'auteur de toutes les écritures de la Bible. Mais le travail d'Esdras ne détruisit pas le vrai texte de Moïse qui était entre les mains des Samaritains.

Nous avons dit plus haut que la langue hébraïque fut entière-

(1) Voir le n° d'Août, p. 76 et suiv. Ne pas oublier les réserves que nous avons faites.

ment perdue après la captivité de Babylone. Ainsi donc, près de six siècles avant J.-C. les Hébreux, devenus des Juifs, ne parlaient plus, n'entendaient plus leur langue originelle. Ils se servaient d'un dialecte syriaque, appelé Araméen, formé par la réunion de plusieurs idiomes de l'Assyrie et de la Phénicie.

A partir de cette époque, le Sépher de Moïse fut toujours paraphrasé dans les synagogues. On sait qu'après la lecture de chaque verset il y avait un interprète chargé de l'expliquer au peuple en langue vulgaire. De là vinrent ce qu'on appelle les *Targums*, mot chaldaïque qui veut dire *traduction*. Il s'éleva alors de violentes disputes sur les diverses interprétations qu'on donnait au Sépher. Deux sectes rivales naquirent de ces disputes.

La première, celle des Pharisiens, admettait le sens spirituel du Sépher, traitait d'allégories ce qui lui paraissait obscur, croyait à la Providence divine et à l'immortalité de l'âme.

La seconde, celle des Sadducéens, traitait de fables toutes les traditions des Pharisiens, se moquait de leurs allégories, et comme elle ne trouvait rien dans le sens matériel du Sépher, qui prouvât ni même énonçât l'immortalité de l'âme, elle la niait.

Au milieu de ces deux sectes, une troisième se forma, infiniment plus instruite que les deux autres : ce fut celle des Esséniens. Elle conserva la lettre et le sens matériel à l'extérieur et garda la tradition et la loi orale pour les secrets du sanctuaire. Les Esséniens s'appliquèrent à la morale et à l'étude de la nature. Il y en avait partout où il y avait des Juifs ; mais c'était en Egypte qu'il y en avait le plus. Leur principale retraite était aux environs d'Alexandrie, vers le lac et le mont Moria.

S'il est vrai, comme tout l'atteste, que Moïse ait laissé une loi orale, c'est parmi les Esséniens qu'elle s'est conservée. Dans un article que nous préparons sur Jésus, nous verrons que ce messie appartenait à la secte des Esséniens. Les Pharisiens qui se flattaient de posséder cette loi orale, n'en avaient que les apparences, ainsi que Jésus le leur reproche. C'est de ces derniers que descendent les Juifs modern s. Les Sadducéens ont produit les Karaïtes actuels autrement appelés Scriptuaires.

Mais avant même que les Juifs eussent leurs Targums chaldaïques, les Samaritains avaient une version du Sépher, faite en langue vulgaire ; car ils étaient moins en état encore que les Juifs

d'entendre le texte original. Cette version que nous possédons en entier, étant la première de toutes celles qui ont été faites, mérite plus de confiance que les Targums : d'ailleurs, le dialecte dans lequel est écrite la version samaritaine a plus de rapport avec l'hébreu que l'araméen ou le chaldaïque des Targums. Ceux-ci sont plus anciens que le Thalmud, parce que le dialecte en est plus correct. Le thalmud de Jérusalem surtout est écrit dans un style barbare mêlé de mots empruntés aux langues voisines, et principalement au grec, au latin et au persan. C'était l'idiome vulgaire des Juifs au temps de Jésus-Christ.

Cependant la langue grecque portée en tout lieu par Alexandre, modifie de nouveau l'idiome de Jérusalem, et l'éloigne de plus en plus de l'hébreu. Le Sépher de Moïse, déjà défiguré par les paraphrases chaldaïques, va disparaître tout à fait dans la version des Grecs, appelée version des *Septante*.

C'est le grand prince égyptien Ptolémée, fils de Lagus, qui fit traduire le Sépher en grec. Il est problable que ce sont les Esséniens du mont Moria qui furent chargés de ce travail. Le Sépher était, selon eux, composé d'esprit et de corps : par le corps ils entendaient le sens matériel de la langue hébraïque ; par l'esprit, le sens spirituel perdu pour le vulgaire. Pressés entre la loi religieuse qui leur défendait la communication des mystères divins et l'autorité du prince qui leur ordonnait de traduire le Sépher, ils surent se tirer d'un pas si hasardeux ; car, en donnant le corps de ce livre, ils obéirent à l'autorité civile et en retenant l'esprit, à leur conscience. Ils firent une version verbale aussi exacte qu'ils purent dans l'expression restreinte et corporelle ; et pour se mettre encore plus à l'abri des reproches de profanation, ils se servirent de la version samaritaine toutes les fois que le texte hébraïque ne leur offrait pas assez d'obscurité.

Il est douteux qu'ils aient été au nombre de soixante-dix pour faire ce travail. Le nom de *version des Septante* vient de la circonstance suivante :

Le Thalmud assure qu'ils ne furent que cinq interprètes, ce qui est assez probable ; car on sait que Pholémée ne fit traduire que les cinq livres de Moïse contenus dans le Sépher. Bossuet en tombe d'accord en disant que le reste des livres sacrés fut dans la suite mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Egypte et dans la

Grèce où non seulement ils avaient oublié leur ancienne langue qui était l'hébreu, mais encore le chaldéen que la captivité leur avait appris. Cet écrivain assure que ces Juifs se firent un grec mêlé d'hébraïsmes qu'on appelle la langue hellénistique; il ajoute que *les Septante* et tout le nouveau testament sont écrits dans ce langage.

Il résulte de là que les Juifs répandus dans l'Egypte et dans la Grèce se trouvant avoir besoin d'une paraphrase en langue vulgaire devaient naturellement prendre la nouvelle traduction du Sépher, c'est ce qu'ils firent. Ils y joignirent une traduction des additions d'Esdras et envoyèrent le tout à Jérusalem pour le faire approuver comme paraphrase. Le sanhédrin accueillit leur demande;et comme ce tribunal se trouvait composé de soixante-dix juges, cette version en reçut le nom de *Version des Septante*; c'est-à-dire approuvée par les Septante.

Telle est l'origine de la Bible.

La Bible est donc une copie en langue grecque des écritures hébraïques où les formes matérielles du Sépher de Moïse sont assez bien conservées pour que ceux qui ne voient rien au-delà n'en puissent pas soupçonner les formes spirituelles. Dans l'état d'ignorance où se trouvaient les Juifs, ce livre ainsi travesti devait leur convenir. Il leur convint tellement que dans beaucoup de synagogues grecques on le lisait non seulement comme paraphrase, mais en place du texte original.

C'est dans cet état d'ignorance et lorsque la Bible grecque usurpait partout la place du Sépher hébraïque, que la Providence, voulant changer la face du monde, suscita Jésus.

Un nouveau culte naquit.

Le christianisme, d'abord obscur, considéré comme une secte juive, s'étendit, couvrit l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Jésus et ses disciples avaient toujours cité la Bible grecque; les Pères de l'Eglise s'attachèrent à ce livre avec un respect religieux, le crurent inspiré, écrit par des prophètes, méprisèrent le texte hébraïque et, comme le dit S. Augustin, en ignorèrent même l'existence. Cependant les Juifs effrayés de ce mouvement, maudirent le livre qui le causait. Les rabbins, soit par politique, soit que la loi orale transpirât, se moquèrent d'une version illusoire, la décrièrent comme un ouvrage faux

et le firent considérer aux Juifs comme plus funeste pour Israël que le veau d'or.

Ces précautions étaient tardives ; le dépôt mal gardé devait changer de main.

Une révolution terrible approchait ; Jérusalem allait tomber, car l'empire romain, cadavre politique, était promis aux vautours du Nord. Déjà les cris des Barbares se faisaient entendre dans le lointain. Il fallait opposer à ces redoutables ennemis un obstacle insurmontable.

(*A suivre*).

ISIDORE LEBLOND.

Les Savants Français et le Spiritisme

Il est remarquable de constater combien les phénomènes et les théories spirites sont loin d'être compris par des hommes que l'on devait croire capables de s'assimiler facilement toutes les idées nouvelles, à cause de leur culture générale. Il faut constater qu'il n'en est rien, cependant, puisque des hommes comme M. le Dr Grasset, et M. Emile Faguet, un académicien, s'il vous plaît, commettent encore tant d'erreurs lorsqu'ils se hasardent sur notre terrain.

Voici un article de M. E. Faguet, paru dans les *Annales politiques et littéraires* sur le livre du Dr Grasset : *L'Occultisme Hier et Aujourd'hui*, qui met bien en évidence cette incompréhension. Nous allons le reproduire d'abord, et signaler ensuite les erreurs manifestes qu'il contient.

*
* *

On appelle *occultisme*, d'un mot nécessairement un peu vague, l'ensemble des phénomènes, les uns psychiques, les autres physiques, qui contrarient l'idée générale que nous avons des lois de la nature et dont la cause ou le mécanisme nous sont encore cachés.

Ainsi notre idée générale sur la volonté, c'est qu'elle est personnelle et que, — en quoi, du reste, qu'elle consiste, — c'est par notre volonté et non celle d'un autre que nous agissons.

Notre idée générale sur l'avenir, c'est que nous ne le connaissons pas.

Notre idée générale sur les morts, c'est qu'ils n'entrent pas en communication avec nous.

Notre idée générale sur le transport des objets, c'est qu'ils ne se transportent pas tout seuls, etc.

Donc, est occulte le phénomène qui consiste en ceci que quelqu'un agit sans aucune espèce de volonté personnelle et par la volonté d'un autre ; est occulte le phénomène qui consiste en ceci qu'un événement très inattendu a été vu d'avance ou vu à la distance de quatre cents kilomètres à l'instant même où il se produisait, etc. L'occultisme est donc tout ce qui, vrai ou faux, est antiscientifique.

— Mais ce qui est *vrai* est scientifique.

— Assurément ; mais il y a plusieurs degrés. Ce qui a été *constaté* n'est pas encore scientifique, il peut y avoir eu erreur. Ce qui a été constaté n'est encore que candidat à la science. Ce qui a été *constaté* et *vérifié* entre dans la science, mais il n'y est encore que dans l'antichambre. — Ce qui a été *constaté*, *vérifié* et *expérimenté*, c'est-à-dire ce qui s'est produit toutes les fois, les circonstances étant, du reste favorables, qu'on a voulu qu'il se reproduisit, est définitivement scientifique, authentiquement scientifique.

Et c'est ainsi que les frontières de l'occultisme ne sont point précises même pour les savants et, de tel savant à tel savant, se déplacent, pour ainsi dire. Par exemple, pour M Richet, la télépathie, c'est à savoir la vue à grande distance, de France en Amérique, d'un événement qui se produit, au moment même où il se produit, est aussi certaine, aussi scientifique que la gravitation. Pour M. Grasset, la télépathie sera peut-être scientifique un jour, mais elle ne l'est pas encore, et il est douteux qu'elle le soit jamais, parce qu'on peut la constater, on peut la vérifier ; mais on ne peut, ce me semble bien, pas l'expérimenter.

*
* *

Or, donc, M. Grasset, en son livre sur l'occultisme, a voulu, précisément, tracer les limites de l'occultisme, les limites *actuelles* de l'occultisme, déterminer nettement ce qui, de l'occulte d'hier, est devenu scientifique, pour avoir été constaté, vérifié, expérimenté, *et*, *par conséquent*, *n'est plus occulte* ; ce qui est encore douteux, non vérifié, non expérimenté, par conséquent, est encore occulte. Pour employer sa langue, presque toujours très sûre et très piquante aussi, il a voulu *désocculter* ce qui, de toutes ces choses, est entré dans la science et laisser dans l'occulte *jusqu'à nouvel ordre*, et en l'appelant poliment *préscientifique*, ce qui, pour lui, n'a pas encore été reçu en science.

Or, pour lui, ce qui est très scientifique, constaté, vérifié, expérimenté, c'est l'état somnambulique et la suggestion. Un point ; c'est tout. Tout le reste demeure occulte, c'est-à-dire attend sa vérification et ne l'a pas encore reçue.

Et ce qu'il considère comme scientifique, il l'explique, et l'on verra comme ; et, ce qui est pour lui extrascientifique, bien entendu il ne l'explique pas et se borne à donner les raisons pourquoi il le considère comme étant en dehors de la science. Voilà le dessein et voilà la distribution générale du livre.

Le somnambulisme, pour M. Grasset, est un état de dédoublement psychique où ce qu'il y a de conscient dans notre esprit est absent, paralysé, endormi, enfin absent ; et où ce qu'il y a d'inconscient dans notre esprit continue d'agir et même plus activement qu'à l'ordinaire. Appelez, si vous voulez, *O* notre âme consciente et *Polygone* notre âme inconsciente (cette terminologie a été inspirée à M. Grasset par une analyse du mécanisme cérébral dans laquelle je n'ai pas le loisir d'entrer) : le somnambule est une personne où *O* est endormi et impuissant, aboli pour un temps ; et où *le Polygone* agit.

Ainsi, elle n'aura pas de volonté, la volonté étant ce qu'il y a de plus conscient en nous ; elle n'aura pas de pensée personnelle (ou très vague ; car on a constaté qu'elle en a encore) ; mais elle aura de la mémoire, et plus de mémoire qu'à l'état ordinaire ; elle aura de l'activité et de l'adresse physique, et plus encore qu'à l'ordinaire, probablement parce qu'elle n'est pas détournée, divertie de son adresse et de son activité machinale par le travail de l'âme consciente. Etc.

Voilà — trop en gros — la description du somnambulisme.

La suggestion est ceci. Ce somnambule de tout à l'heure, il n'a pas de volonté et il n'a pas de pensée personnelle. Or, il arrive que, sans doute à cause de cette absence de volonté et de pensée personnelle, *un autre* peut au somnambule donner sa pensée à lui et sa volonté à lui. Voilà qui est avéré, certifié par cinq cents et je veux dire cinq mille expériences de laboratoire ; voilà qui est absolument scientifique. Dans le suggestionné *O* est momentanément aboli ; *le Polygone* agit ; mais il peut agir sous l'influence de l'*O* d'une autre personne, et, de fait, il est extrêmement fréquent qu'il agisse ainsi.

Dès lors, abordons le spiritisme, — le spiritisme peut être expliqué. Oui. Pour les spirites, le spiritisme est la possibilité de communiquer avec l'âme des morts et le fait que, réellement, on communique avec eux. Ce fait, pour M. Grasset, n'est pas prouvé, et le contraire serait prouvé plutôt, par ceci que les plus intelligents des morts ne communiquent aux vivants que des inepties (sauf quand ces vivants sont eux-mêmes très intelligents) — Pierre Janet :

« Comment les lecteurs de ces messages ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes ? Corneille, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton, et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas... »

On sait, et j'ai mis la chose en suffisante lumière dans mon article récent sur le *Miracle Moderne*, de M. Jules Bois, que, *chez Victor Hugo*, l'âme des morts ou même des abstractions parlent en vers magnifiques ; mais *Victor Hugo lui-même*, quand son âme est évoquée, chez Mlle Hélène Smith dicte ceci :

L'amour, divine essence, insondable mystère.
Ne le repousse point : c'est le ciel sur la terre.
L'amour, la charité, seront ta vie entière ;
Jouis et fais jouir ; mais n'en sois jamais fière !

On en conclura que n'importe qui, chez Victor Hugo, fait mieux les vers que l'âme de Victor Hugo chez n'importe qui. M. Grasset en conclut que ce ne sont pas les âmes des morts qui inspirent les vivants dans les séances de spiritisme, mais que c'est le médium qui écrit inconsciemment des choses qui lui viennent de quelqu'un qui le suggestionne.

Le médium, pour M. Grasset, « est un sujet doué d'une vive imagination polygonale (machinale, inconsciente) en même temps que d'une grande puissance de désagrégation surpolygonale » (c'est-à-dire qui se débarrasse très facilement de son âme consciente, de son âme personnelle). Donc, le spiritisme, considéré comme communication des vivants avec les morts, n'est pas scientifique. Considéré comme phénomène d'hypnose, il est très scientifique. Le médium n'est qu'un suggestionné qui reproduit ou, plutôt, qui *produit* la pensée de quelqu'un qui a sur lui une grande influence.

Voilà qui est vraisemblable ; mais voici où je ne comprends pas très net, et voici ce que je me demande. La suggestion simple, je comprends très bien. Moi, suggestionneur, j'impose ma pensée à cet être désagrégé d'où *O* est momentanément absent Très bien. Mais, dans une séance de spiritisme où tout le monde est très sincère, par qui le médium, être inconscient, est-il suggestionné ? Non pas par un être très conscient qui lu impose consciemment sa pensée. Car cet être ne serait pas spirite, ne croirait pas à l'intervention des esprits, et, ici, ne serait qu'un mystificateur. Dans une séance de spiritisme où tout le monde est sincère, reste donc que le médium soit suggestionné par quelqu'un de l'Assemblée, *sans que celui-ci sache qu'il suggestionne*. Donc, il reste que le médium, être inconscient, soit suggestionné par un être inconscient ; que le médium, tout polygonal, soit suggestionné par un autre polygone ou par d'autres polygones. Est-ce possible ? En science hypnotique, je croyais qu'il était établi qu'un polygone ne peut être influencé que par un *O*. je ne vois pas que M. Grasset ait éclairci cette difficulté.

Toujours est-il que le spiritisme est un simple ensemble de phénomènes de suggestion : telle est du moins la conclusion de M Grasset sur le spiritisme.

M. Grasset ne croit pas à la télépathie ni aux pressentiments ; c'est-à-dire qu'il ne croit pas que vous puissiez, en ce moment, voir d'ici un

événement qui se passe en Amérique, ni que vous puissiez prévoir que tel événement très inattendu, d'après les prévisions normales, se produira demain. Le nombre des cas télépathiques vérifiés par l'événement est pourtant *incalculable*. M. Grasset le reconnaît très bien ; seulement, il fait remarquer qu'il en est de cela comme des oracles ; que ceux qui se vérifient vous frappent et que ceux qui ne se vérifient pas sont oubliés. Rien de plus incontestable. La preuve, c'est que vous entendez toujours dire *après l'événement* : « Cela m'avait été prédit », ou : J'en avais eu le pressentiment », ou « Je l'avais vu », mais que vous n'entendez jamais dire : Ceci me sera annoncé par le télégraphe ce soir, ou par lettre demain, car je viens de le pressentir ou de le voir. »

— Si bien ! Quelquefois !

— Très rarement, et, du moment que le cas est rare, il ne saurait prétendre à être plus qu'une coïncidence. Les faits isolés, très isolés, évidemment, ne prouvent rien quand il s'agit d'établir une loi.

Ce qui fait que la télépathie est destinée à ne pas entrer de sitôt à n'entrer jamais, dans le domaine de la science, c'est qu'on ne peut pas l'*expérimenter*, on ne peut pas provoquer le phénomène et l'obtenir à volonté comme l'hypnose et la suggestion.

— On peut au moins l'observer et dresser des statistiques ?

— Oui, répondra M. Grasset ; mais c'est précisément ce qu'on n'a pas fait. Ce qu'il faudrait pour qu'on fût, sinon dans la chose prouvée, du moins très près de la preuve, ce serait « une longue contre-preuve avec le même sujet » ; c'est-à-dire qu'il faudrait que la « même personne, pendant des années, notât toutes les impressions fortes qu'elle éprouverait, pouvant être interprétées comme télépathiques ; notât ensuite, à côté, la concordance ou la non-concordance de l'événement ; et alors, totaux ou soustractions faites, on verrait si la proportion des concordances est réellement trop grande pour que ces concordances soient imputées seulement aux coïncidences et aux probabilités.

Or, c'est cette *observation continue*, à défaut d'expérimentation impossible, qui n'a jamais été faite. M. Grasset l'a essayée sur lui-même. Très sujet aux pressentiments, il en a noté un grand nombre ; *aucun* ne s'est vérifié. Pour mon compte, j'ai noté un fait de télépathie assez nette. Le jour de la mort de mon père, éloigné de lui de deux cent cinquante kilomètres, j'ai été d'une tristesse mortelle, affreuse, *sans le savoir en danger*. Mais, d'abord, sans le savoir en danger, je le savais malade ; ensuite, ce jour était un jour où je n'avais rien à faire de mon métier, où je n'étais donc pas distrait de mon inquiétude à l'égard de mon père, inquiétude qui, quoique légère, existait ; et enfin, et surtout, étant de tempérament mélancolique, j'avais cent fois, les années précédentes, songé à la mort de mon père, jusqu'à en pleurer, sans que ce pressentiment s'accordât à rien du tout.

Je crois donc, comme M. Grasset, que la télépathie n'est pas prouvée, n'est pas scientifique. Si je me permettais de jouer avec ma propre pen-

sée, je dirais, pourtant, que la télépathie n'a rien de plus merveilleux que l'hypnose, la suggestion et la médiumnité. Il est prouvé que je suggestionne un sujet,que je lui donne ma pensée et ma volonté.Il est à peu près prouvé que le médium est suggestionné par quelqu'un sans que ce quelqu'un le veuille. Est-il beaucoup plus étrange que je sois suggestionné d'Amérique par quelqu'un qui meurt en songeant à moi ? Pas beaucoup plus, en vérité. Entre la suggestion et la médiumnité, il y a la différence de la télépathie aérienne à la télépathie électrique, et entre la médiumnité et la télépathie, il y a la différence de la télégraphie électrique à la télégraphie sans fil. Il ne faut pas crier à l'impossible.

— Aussi, me dira M. Grasset, je ne crie jamais à l'impossible. Je dis seulement que suggestion et médiumnité sont choses prouvées, tandis que la télépathie ne l'est vraiment pas encore.

— Accordé.

Sur les apports à grande distance, sur le « corps astral » (radiations, effluves de nous-mêmes autour de nous) et sur les matérialisations du corps astral (fantômes, revenants, etc.), M. Grasset est encore plus sceptique que sur la télépathie, étant bien entendu que le scepticisme de M. Grasset ne consiste jamais qu'à dire : « Ceci n'est pas prouvé » et ne consiste jamais à dire : « Ceci est impossible ». Ici, l'intérêt, qui est immense, du livre de M. Grasset consiste à « rapporter », à décrire, avec une impartialité absolue, les phénomènes allégués et à montrer seulement qu'ils n'ont, ou aucun caractère scientifique, ou un caractère scientifique insuffisant.

*
* *

Comme abondance de faits et comme précision dans l'analyse des faits, le livre de M. Grasset est incomparable ; comme rigueur scientifique et, en même temps parfait sang-froid scientifique, il est d'une *autorité* extraordinaire. Il s'est inspiré admirablement d'une des épigraphes qu'il a mises en tête de son livre :

... Ignari quid queat esse
Quid nequeat (1).

Seulement, malgré cette extrême circonspection, ou bien plutôt à cause d'elle, il s'est bien gardé du sophisme qui consiste à raisonner ainsi :

— Il n'est pas impossible que cela soit ; donc, cela est.

C'est un sophisme, effroyablement répandu. N'y suis-je pas tombé ?

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

(1) Masson et Cie, éditeur ; 3 fr. 50.

*
* *

La première erreur à signaler dans l'argumentation de M. Grasset est sa définition du fait scientifique. Il n'y aurait de catalogué définitivement dans la science que les phénomènes qui se reproduisent toutes les fois qu'on le désire. C'est exclure sans raison de la science une foule de faits qui relèvent simplement de l'observation, tels qu'un tremblement de terre, une aurore boréale, une éruption volcanique, l'apparition d'une comète, etc. Mais l'astronomie, la plus précise des sciences, n'utilise que l'observation, ce qui ne l'empêche pas de tenir un beau rang parmi les connaissances humaines. Alors même — ce qui n'est pas exact — que l'on ne pourrait soumettre l'action télépathique à l'expérience, cela ne l'empêcherait nullement d'être un phénomène scientifique, au même titre que beaucoup d'autres dont nous ne pouvons provoquer l'apparition à notre fantaisie.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur la discussion du Polygone et du fameux centre O, qui a reçu un accueil plutôt froid des psychologues. Le somnambulisme peut se comprendre et s'expliquer sans avoir recours à une théorie aussi problématique ; aussi j'arrive immédiatement à cette assertion que les morts ne diraient que des inepties. Pour écrire une semblable énormité, il faut que M. Grasset soit absolument ignorant des communications spirites, sans quoi il n'oserait pas prétendre que certains médiums n'étaient pas inspirés. Nous possédons des discours prononcés par des médiums ignorants qui, révérence gardée, valent les écrits de M. Grasset; des vers qui sont dignes de ceux qui les ont signés et d'autres qui ne dépareraient aucune anthologie, etc., etc. Cette sorte de critique générale est sans valeur si on ne l'applique à des exemples concrets, et il faut autre chose que les vers cités pour contester la valeur générale des écrits médianimiques.

On peut démontrer facilement que le médium n'est pas un être suggestionné par les assistants dans un nombre considérable de cas, principalement lorsqu'il révèle des choses que personne parmi les assistants ne connaît, et que cette révélation est véridique. Pourquoi ne jamais parler de ces cas ? tout simplement parce qu'ils sont inexplicables pour les critiques, qui s'imaginent que parce qu'ils n'en disent rien ils ont évité la difficulté. C'est toujours la

conduite de l'autruche, et l'on s'étonne de la voir pratiquée par des hommes aussi sérieux.

Puis, il existe une contradiction dans l'explication de la médiumnité par la suggestion, et, en même temps, la négation de la télépathie. En effet, il est notoire que, très souvent, dans les séances spirites, le médium donne une réponse à une question qui n'a pas été formulée à haute voix. Suggestion de l'opérateur sur le médium dira M. Grasset. Bon ; mais alors *Suggestion mentale* et, de plus, inconsciente. Si ce phénomène est possible à petite distance, et le livre du Dr Ochorowicz (*La suggestion mentale*) ne laisse guère de doute à cet égard, il est imprudent de nier qu'elle soit possible à une distance plus grande.

D'ailleurs pour la télépathie, double erreur. 1° On peut expérimenter, puisque l'expérience en a été faite par MM. Hennique, Desbaux, Schmoll, Lombroso, Sidgwick, Myers, etc. ; 2° La coïncidence n'est pas une hypothèse soutenable en présence de plus de deux mille cas bien observés, d'autant mieux que, presque toujours, le percipient n'a eu *que cette seule hallucination pendant toute sa vie* et que, justement, elle a coïncidé avec l'événement grave survenu au loin au parent ou à l'ami dont on a vu le fantôme ou entendu la voix.

Si M. E. Faguet avait pris la peine de lire les récits colligés et vérifiés par les savants anglais, il aurait constaté que son exemple personnel n'aurait pas pris place dans la collection, justement à cause du défaut de précision de son observation, et parce qu'il savait son père malade. Essayer de rapprocher ce fait de ceux enregistrés par la S. P. R., c'est créer volontairement une confusion qui ne saurait se justifier, c'est faire œuvre anti-scientifique.

Quant à tous les phénomènes que M. Grasset ne trouve pas suffisamment prouvés, je ne puis que regretter que le témoignage de plus de 50 de ses confrères ne lui suffise pas. Heureusement la masse écrasante des attestations va chaque jour en s'augmentant et, bientôt, le nombre en sera si formidable que des allégations dans le genre de celle du professeur de Montpellier, feront sourire tout lecteur quelque peu au courant de la question.

Courage, spirites ! ce doit être pour vous une satisfaction profonde de voir à quels pauvres arguments en sont réduits les savants les plus diplômés lorsqu'ils osent affronter le grand jour de la discussion.

P. D'Oyrières.

Le Syllabus de Pie X

Une lettre de M. Hyacinthe Loyson

Nous recevons la lettre suivante : (1)

Monsieur le rédacteur en chef,

J'écrirai peut-être quelques réflexions un peu plus étendues sur le Syllabus de Pie X, mais, sans attendre plus longtemps, je sens le besoin de signaler d'un mot l'importance de cet acte qui passe inaperçu entre l'indifférence dédaigneuse des uns et la soumission apparente des autres. Après les encycliques de Grégoire XVI et de Pie IX, après le Syllabus de ce dernier, le nouveau « catalogue » achève d'établir l'opposition irréductible des deux mentalités en présence, celle de la papauté et celle du monde contemporain. Ni l'une ni l'autre ne peuvent, le voudraient-elles, se réconcilier. Si Rome se déjugeait, elle ne serait plus Rome puisqu'elle ne serait plus infaillible. Si le peuple moderne se soumettait, elle redeviendrait la pensée du moyen âge, *ancilla theologiæ*, avec cette différence que la servante d'alors était sincère, tandis que celle d'aujourd'hui serait menteuse et lâche.

La conclusion pratique, pour les nombreux prêtres et laïques de l'Eglise catholique qui pensent comme moi, mais qui jusqu'à présent ont cru devoir agir autrement, c'est qu'ils mettent enfin leur conduite d'accord avec leurs convictions, en rompant ouvertement avec cette papauté qui nous traite d'hérériques et de schismatiques pendant qu'elle est elle-même la grande schismatiques et la grande hérétique.

Cette rupture, qui s'impose comme le devoir de l'heure présente, je la retrouve dans un beau livre, vieux de soixante-dix ans, œuvre de l'un de nos prophètes modernes, car nous avons aussi des prophètes, mais comme ceux d'Israël, ils ne sont point écoutés. Lamennais croyait avec raison à l'éternité de la religion et à l'éternité du christianisme, qui en est la forme supérieure, mais il ajoutait dans sa conclusion des *Affaires de Rome* :

« Si les hommes, pressés de l'impérieux besoin de renouer pour ainsi dire avec Dieu, de combler le vide immense que la religion a laissé en eux redeviennent chrétiens, que l'on ne s'imagine pas que le christianisme auquel ils se rattacheront puisse être à jamais celui qu'on leur présente sous le nom de catholicisme. Nous avons expliqué pourquoi, en montrant dans un avenir inévitable et déjà près de nous le christianisme conçu et l'évangile interprété d'une manière par les peuples, d'une manière par Rome ; d'un côté, le pontificat : de l'autre, la race humaine. Cela dit tout...

(1) *Le Matin*, 29 Juillet 1907.

» Ceux qui se flattent de ramener le genre humain en des voies qui le détournent de son but se trompent bien dangereusement. Mais il faut que ce qui doit arriver arrive, et que chacun aille où il doit aller. »

Lamennais avait raison ; il faut que Rome aille jusqu'au bout d'elle-même, jusqu'à la catastrophe que lui prépare son infaillibilité aveugle et arrogante : mais il faut que le catholicisme libéral aille aussi jusqu'au bout de sa logique et de sa loyauté, dans l'affirmation du rationalisme chrétien ou, si l'on aime mieux, du spiritualisme évangélique, seul espoir de l'avenir. « La lettre tue, a dit saint Paul, mais l'esprit vivifie. » Nous conserverons tout notre amour et tout notre respect aux grandes vérités et aux grandes âmes qui sont encore dans cette Eglise où nous avons vécu, mais nous n'en poursuivrons pas moins d'une haine vigoureuse les erreurs, le fanatisme et surtout l'hypocrisie que l'on veut imposer en son nom. Nous dirons avec le psaume, en parlant, non des hommes, mais des mensonge : *Perfecto odio oderam illos et inimici facti sunt mihi.* « Je les hais d'une haine parfaite et ils sont devenus mes ennemis. ».

HYACINTHE LOYSON,
Prêtre de la réforme catholique.

L'Evolution du Monisme

(*Suite et fin*) (1)

R. Peut-être pas essentiellement mauvaise, mais mal organisée ou pour mieux dire, *amorphe.*

H. Le fait est que ce système met la direction de la société entre les mains du nombre, c'est-à-dire de l'ignorance, car, que peuvent entendre aux questions sociales et politiques, nationales, coloniales et internationales les neuf dixièmes des paysans et même des citadins ?

B. Il faudrait donc organiser le suffrage universel, ou peut-être le restreindre ?

H. C'est impossible. Tout le monde considère cette institution comme intangible, et une révolution serait inévitable si l'on y portait atteinte.

R. Vous croyez que l'on tient tant que cela au suffrage universel politique ? Ne savez-vous pas que le nombre des abstentions va sans

(1) Voir le n° d'Août p. 83 et suiv.

cesse augmentant et que 33 p. 100 des électeurs se dispensent déjà d'user de leur droit ?

H. Quoiqu'ils n'en usent pas, si on le leur retirait ils se révolteteraient. C'est ainsi que sont les hommes.

R. Il est peu probable que les électeurs se révoltent. Ils en ont supporté bien d'autres et en supportent tous les jours. Mais on pourrait certainement éviter toute protestation en leur donnant une compensation sérieuse. J'ai publié jadis l'ébauche d'un système que je crois propre à résoudre cette question, dans un opuscule intitulé : *La Hiérarchie Démocratique*. L'abstention d'un si grand nombre d'électeurs prouve qu'on fait peu de cas du vote *national*.

B. Il est certain qu'on s'intéresse davantage aux affaires locales et même provinciales, et l'on a raison, car on les connaît mieux et l'on y a une influence plus efficace.

R. On pourrait s'y intéresser davantage encore et plus efficacement, si au lieu d'élire des conseillers et de n'avoir plus, pendant toute la durée de leur mandat, aucune prise ni contrôle sur eux, leurs actes étaient soumis au *referendum*.

H. C'est une idée qui a été appliquée assez souvent et avec succès en ces derniers temps pour les affaires communales.

R. Le commun des citoyens ne renoncerait-il pas volontiers au suffrage national, où sa voix se perd, à condition d'avoir le suffrage local avec referendum, c'est-à-dire une part plus effective dans la marche des affaires qui la touchent de plus près ? Les élus des conseils communaux, qui formeraient une élite, seraient des électeurs plus compétents pour les conseils départementaux ou provinciaux, toujours avec referendum. Enfin dans les mêmes conditions, les conseillers provinciaux seraient les électeurs nationaux.

B. Votre système n'est pas nouveau Le suffrage à plusieurs degrés a été préconisé par divers auteurs et même appliqué en divers pays...

R. Et il n'a pas réussi, et l'on y a renoncé, allez vous dire. La raison de cet insuccès est que le suffrage à plusieurs degrés a été établi sans referendum. Là est le défaut capital. Ce système ressemble au mien comme un ballon libre et sans gouvernail ressemble à un ballon captif. Le referendum est l'amarre qui retient à terre les ballons communaux, départementaux et nationaux, et les empêche de se perdre dans les nuages ou de se jeter dans la mer.

H. Votre idée a du bon. Il est certain que les corps élus ont une forte tendance à s'émanciper de leurs électeurs et qu'ils ont plus besoin qu'on leur fasse sentir le mors que l'éperon. Le referendum les retiendrait-il sans les paralyser ? Ce serait une question à approfondir.

B. A défaut de la hiérarchie avec referendum, ou en attendant que cette idée ait fait son chemin, ne serait-il pas à propos de hiérarchiser le suffrage selon l'âge ? Il est clair que le suffrage universel, tel qu'il existe, met la société à la discrétion, non seulement des ignorants de tous les âges, mais aussi à la merci des jeunes gens, qui sont les plus nombreux, les plus inexpérimentés, donc les plus imprévoyants, les plus présomptueux.

H. C'est une idée. On arriverait par étapes, par exemple :

à l'électorat communal, de 20 à 30 ans,
à l'électorat provincial, de 30 à 40 ans,
à l'électorat national, au-dessus de 40 ans.

On ferait ainsi son apprentissage de la vie civile et politique dans les grades inférieurs, et les affaires n'en iraient que mieux.

B. On pourrait même étendre ce système hiérarchique avec referendum à toute l'organisation sociale : à l'armée, à la magistrature...

Apothéose

Nous devisions ainsi amiablement tous les trois, comme de simples députés, qui se sont attribué une notable augmentation de traitement et qui ont envie de la mériter en améliorant l'organisation sociale.

Depuis quelques instants je n'entendais plus mes compagnons que vaguement, comme des voix lointaines dans l'espace et dans le temps, je me croyais à l'an 1999. Je me sentais dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, ou plutôt entre le sommeil et l'extase.

Tout à coup, une lumière éclatante surgit et nous environne. Elle était douce aux yeux, quoique très vive ; elle nous pénétrait et nous nous sentions comme transfigurés.

Le premier moment de surprise et d'admiration passé, j'aperçois, flottant en l'air, une ravissante jeune femme grande, brune, svelte, avec des ailes, comme on représente les anges... Je la reconnais... C'est Diamantine !

— Qui est ce, Diamantine, fit B. ?

— Demandez à Lairate, à Cardan, à tous ceux qui ont été en rapport avec des esprits. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Diamantine a vécu sur la terre, si douce, si bonne, si aimante, que, m'ayant été ravie par la mort à la fleur de l'âge, elle est passée de la vie terrestre dans l'ordre des Séraphins. Elle revient me voir dans les circonstances graves.

— Elle est vraiment belle, dit H., avec sa longue robe blanche, diaphane, on voit le ciel bleu à travers. Tiens ! Elle porte à son corsage une grande pensée aux mille couleurs chatoyantes, plus grande qu'une rose !

— Cette grande pensée, dit B. en renferme une quantité d'autres de plus en plus petites à l'infini. Plus on y regarde, plus on en découvre.

C'est, dis-je, un symbole qui signifie que non seulement les grandes pensées, mais toutes viennent du cœur. Le plexus solaire est au monde moral ce que le soleil est au monde physique.

Diamantine s'élève un peu plus haut et, au-dessous d'elle apparaît quelqu'un.

— Quel est ce petit bonhomme ?

— C'est Lamennais. Je le reconnais. Il ressemble à son frère Jean-Marie, au gros nez plein de tabac. Il parle. Ecoutons.

« L'homme se transforme et ne meurt point. Un naturel instinct l'avertit qu'au-delà du tombeau commence pour lui une autre existence ; et la raison justifie cet instinct, puisque l'homme a en soi des puissances dont le développement ici-bas n'est jamais complet, qu'invinciblement il aspire à un terme qu'il n'atteint jamais, et duquel il lui est possible d'approcher toujours plus : d'où il suit que, si l'évolution de ces puissances indéfiniment progressives par leur essence même, s'arrêtait en un point quelconque du temps, sa nature renfermerait une contradiction radicale... Le pressentiment d'une existence future n'est point en lui un instinct trompeur ; la mort n'est qu'une transformation, le passage à un autre état, à un mode d'être nouveau. »

Lamennais s'efface, un autre apparaît et dit :

« L'invisible est réel, les âmes ont leur monde...
« Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses ;

Son verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps. »

— C'est Alfred de Vigny, dit B. ; je me souviens d'avoir lu cela dans *Les Destinées*.

— Quel est celui-ci, dit H., il a l'air d'un grand seigneur du moyen âge. Il parle :

« Celui-là est mort dès cette vie, qui ne croit pas à la vie future. » La vision disparaît, tenant à la main une banderolle sur laquelle je lis en lettres de feu : Laurent de Médicis.

Voici Voltaire :

« Cette vie est un songe et la mort un réveil »

Quel est ce personnage tout chauve ? Euripide :

« Qui sait si vivre n'est pas mourir, si mourir n'est pas vivre pour ceux qui sont dans les enfers ?

Et cette grande barbe neigeuse à la figure triste ? C'est Héraclite :

« Lorsque nous vivons, nos âmes sont mortes et ensevelies en nous, et lorsque nous mourons, nos âmes reviennent à l'existence et vivent. Tout ce que nous voyons éveillés, est mort. »

Encore un philosophe, mais moins ancien, Leibnitz :

Le corps est un esprit momentané.

C'est court, mais suggestif.

Celui-ci tient une poignée d'herbes à la main et dit :

« Le Dieu éternel, immense. sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissant mon âme, l'a jetée dans la stupeur et dans l'admiration. »

Je connais ce savant, dit H. C'est Linnée.

Ecoutez, dit B... Victor Hugo :

« Naître, c'est entrer dans le monde visible ; mourir, c'est entrer dans le monde invisible. De ces deux mondes, lequel est l'ombre, lequel est la lumière ? chose étrange, le monde lumineux, c'est celui que nous ne voyons pas. Nos yeux de chair ne voient que la nuit... La mort est un changement de vêtements. Ame, vous êtes vêtue d'ombre, vous allez être vêtue de lumière ! »

Et Lamartine :

Non, cet Etre parfait, suprême intelligence,
A des êtres sans but n'a pas donné naissance,

Non, ce but est caché, mais il doit s'accomplir,
Et ce qui peut aimer n'est pas né pour mourir.

. . . .

Ce corps que la tombe réclame,
Ce cœur de désir épuisé,
C'est un vêtement que notre âme
Rejette après l'avoir usé !
Mais sous ces lambeaux jeune encore,
Au feu divin qui la dévore,
A sa jeunesse, à ses transports
Je sens que mon âme immortelle,
Au moment où son corps chancelle,
Pourrait user un autre corps.

Voici un barde avec sa harpe. C'est Orphée. Il chante en s'accompagnant :

« Aimez, car tout aime. Mais aimez la lumière, et non les ténèbres. Souvenez-vous du but pendant le voyage. Quand les âmes retournent dans la lumière, elles portent, comme des taches hideuses sur leur corps éthéré, toutes les fautes de leur vie... Et, pour les effacer, il faut qu'elles expient et qu'elles reviennent sur la terre... Mais les purs, mais les forts s'en vont dans le soleil de Dionysios. »

Encore un poète antique, Hésiode :

« Les âmes saintes des ancêtres deviennent les Anges de la terre. Vêtues d'air invisible, parcourant toute la terre, elles observent les actions justes et coupables et distribuent les bienfaits. Voilà leur fonction royale ».

Celui ci est un ancien philosophe, il en a du moins l'habit, sinon la tournure, c'est Platon :

« Il est certain que les vivants naissent des morts, et que les âmes des morts renaissent encore... Ames divines ! rentrez dans des corps mortels ; vous allez commencer une nouvelle carrière. Voici tous les sorts de la vie, choisissez librement ; le choix est irrévocable. S'il est mauvais, n'en accusez pas Dieu ».

Quel est ce brave homme ? Il a plutôt l'air d'un maquignon que d'un penseur. C'est Bellanche :

Je suis plus sûr de l'autre vie que de celle-ci.

Une foule d'autres formes humaines affluent, se pressent ; elles

veulent évidemment exprimer aussi leur pensée intime ; mais l'Angelus sonne et me réveille en sursaut.

Rempli de cette merveilleuse vision, je referme les yeux pour la contempler encore, puis je me lève et la transcris.

Certifié conforme :

ROUXEL.

A la Société Fraternelle de Lyon

A l'occasion de la réouverture de ses réunions, en son local, 7 rue Terraille, c'est à une vraie soirée de gala, que nous avait conviés, le lundi 2 septembre, la *Société Fraternelle.* Une assistance aussi nombreuse que sélect avait d'ailleurs répondu avec empressement à l'invitation du bureau et se pressait dans la salle, malheureusement bien étroite en pareille occasion. C'est que, non seulement la société reprenait, après deux mois de vacances, le cours ordinaire des séances, mais de plus, avec le concours bienveillant et la parole chaude et vibrante de notre dévoué Gabriel Delanne, elle ouvrait la nouvelle série des conférences qui, comme les années précédentes, seront données le premier lundi de chaque mois à son siège social, 7 rue Terraille.

Ces conférences sans prétentions ou causeries intimes ont déjà gagné, depuis leur début, la sympathie des auditeurs et leur succès est toujours allé croissant ; il était donc tout naturel que leur reprise, avec M. Gabriel Delanne comme conférencier, fut pour nos amis un véritable régal et une occasion de montrer au distingué directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme,* toute la sympathie que les Spirites Lyonnais professent à son égard, et le plaisir qu'ils avaient de venir et l'entendre et l'applaudir. Dans la salle donc, parmi de nombreuses dames aux élégantes toilettes, se pressaient des représentants du monde scientifique, du barreau, de la médecine, de l'enseignement, qui tous ont prodigué, à l'orateur, leurs applaudissements on ne peut mieux mérités.

A huit heures et demie M. H. Sausse, président, ouvre la séance

en rappelant que la *Société Fraternelle* est heureuse de pouvoir cette année inaugurer ses conférences du 1er lundi de chaque mois, avec le concours d'un orateur aussi justement aimé et autorisé que l'est Gabriel Delanne ; il espère que ces réunions, reprises sous d'aussi favorables auspices, trouveront, auprès de l'assistance, une faveur toujours grandissante et que la société pourra, grâce à leur succès, faire de la bonne et intéressante école mutuelle ; il fait donc appel à la bonne volonté de tous orateurs et auditeurs pour poursuivre, avec succès, la tâche de propagande que la société s'est assignée.

Il remercie M. G.Delanne de l'effort qu'il a bien voulu faire pour surmonter toutes ses fatigues afin de venir nous causer un moment d'une question qui nous intéresse tous : la marche du Spiritisme.

Monsieur Gabriel Delanne, prenant alors la parole, nous rappelle qu'il y a 22 ans déjà, le 12 juillet 1885, il faisait à Lyon une première conférence sur la réalité des phénomènes spirites. C'est cette même conférence, nous dit-il, que j'ai l'intention de refaire ce soir ; non plus avec les mêmes arguments, mais en m'appuyant sur le témoignage et l'autorité des savants qui depuis lors ont apporté en faveur de notre cause le plus riche écrin de phénomènes aussi multiples que scrupuleusement étudiés, contrôlés et classés.

Dans un rapide résumé, l'orateur cite les nombreux savants qui sont venus a nous après avoir commencé leurs travaux dans le but de nous combattre. Il est incontestable que les savants officiels français ne suivent que de loin, et avec quelle mauvaise grâce, leurs collègues anglais et américains alors que, au contraire, ceux d'Allemagne, de Russie, d'Amérique et d'Italie surtout marchent hardiment dans la voie de l'expérimentation et sont arrivés à des résultats merveilleux. Beaucoup d'entre eux, c'est entendu, n'acceptent pas encore la théorie spirite. On ne saurait si rapidement exiger d'eux un tel revirement dans leurs idées et déclarations antérieures, mais tous ceux qui ont voulu étudier d'une façon sérieuse et suivie affirment aujourd'hui que les phénomènes spirites sont d'une authenticité incontestable, et qu'il n'est plus permis de les nier sans vouloir s'inscrire en faux contre l'évidence. Les savants donc reconnaissent l'exactitude des faits si longtemps contestés, c'est là un point capital ; laissons aux faits et au temps le soin accomplir leur œuvre et nous verrons un jour, qui n'est pas très éloigné, venir à nous nos plus irréductibles adversaires.

M. G. Delanne, s'appuyant sur les travaux de la Société Royale de Londres et les témoignages des chercheurs indépendants, qui ont établi l'existence en nous d'un principe intelligent, absolument distinct de la matière, nous montre cette entité, que nous appelons âme ou esprit, agissant au dehors de notre corps d'une façon indéniable, pendant la vie terrestre, et se manifestant par des dédoublements absolument et positivement constatés et contrôlés. L'animisme auquel les savants semblent vouloir se rattacher, explique un certain nombre de phénomènes spirites, il ne saurait donner la solution de tous. Cette théorie, nouvelle pour les savants, n'est pas une nouveauté pour les spirites; dans le Livre des Médiums, chapitre VII, Allan Kardec en effet, nous parle des hommes doubles, des apparitions des vivants, et nous apprend à reconnaître les hallucinations mensongères des phénomènes réels de télépathie.

Ce point important de l'existence en nous d'un principe intelligent, indépendant du corps matériel, de sa manifestation en dehors du corps, étant établi par des preuves indéniables et multiples, pourquoi vouloir récuser à l'âme après sa séparation de son corps matériel, une faculté qu'on lui a reconnue pendant la vie terrestre ?

Les preuves d'identité dans les manifestations d'outre-tombe sont, c'est incontestable, difficiles à établir, mais il en existe de nombreuses et de probantes, et leur nombre et leur intérêt ne feront que s'accroître à mesure que les chercheurs pousseront, plus méthodiquement et plus avant, leurs observations. Nous ne pouvons donc que nous réjouir de l'essor que donnent aujourd'hui, au Spiritisme, les travaux et les recherches de ses adversaires ; nous pouvons nous en rapporter aux faits et aux faits seuls pour amener bientôt à nous, même les plus récalcitrants.

Au nom de l'assemblée, M. H. Sausse remercie l'orateur de son instructive et intéressante conférence, et annonce pour le lundi 7 octobre, une nouvelle conférence par un Docteur de nos amis.

Pour terminer par une bonne action cette excellente soirée, une quête, très fructueuse, a été faite au bénéfice de la caisse de secours pour les vieillards ou infirmes nécessiteux, l'œuvre de solidarité qui depuis 1887, fonctionne sous les auspices de la *Fédération spirite Lyonnaise.*

S. de Rochet.

Un incarné à la recherche de la nature de Dieu

Leçon d'un désincarné à ce sujet

Minuit venait de sonner. Tout était silencieux dans la nature endormie; et, dans la sérénité de la nuit, nous laissions notre regard errer vers les étoiles.

Un peu sous le charme du mystérieux silence qui nous entourait mais, surtout, subissant l'influence du grandiose spectacle des mondes scintillant dans l'espace, notre corps s'engourdissant permit à notre âme un essor plus facile.

Bientôt notre imagination — cette folle du logis — se mit à battre la déroute ; elle allait par ci, elle allait par là, sans but déterminé.

Cela ne pouvait durer. Aussi nos pensées ne tardèrent pas à devenir tellement extravagantes qu'elles s'envolèrent dans l'inconnu à la recherche de Celui dont l'œuvre immense et sublime nous captivait.

Engagé sur ce terrain dangereux nous ne savons jusqu'où nous serions allé, si une voix de l'Espace n'était venue à notre secours.

Elle nous dit :

« Ecoute une voix d'outre-tombe. Je suis immatériel et immortel.

« Je traversai l'Espace. Arrivé sur les confins de l'atmosphère terrestre je rencontrai le rayonnement d'une pensée humaine.

« Le voyant si troublé j'ai voulu en connaître la cause ; et mon regard, descendant ce rayon, parvint jusqu'à toi.

« Je te vis en contemplation ; mais ton cerveau bouillonnait sous la pression de pensées folles ; et j'accours pour t'arrêter sur la pente où tu glisses, mettre l'ordre dans ton chaos cérébral et rendre ton esprit à son état normal. Ecoute-moi donc.

« Tu cherchais à définir Dieu, le mystère des mystères. Pauvre fou ! Commence par te connaître toi-même ; et je t'assure qu'à ce travail, tu n'auras pas le temps de chercher l'introuvable.

« Aurais-tu compris les équations algébriques alors que tu ne faisais qu'épeler ? Et tu oses affronter ce problème redoutable dont l'X est Dieu ?

« L'on vous a fait connaître l'ABC du grand alphabet du ciel ; le Z restera inconnu de l'homme.

« O hommes ! lorsque vous êtes arrivés au sommet du possible, vous voulez le franchir pour saisir l'impossible ; arrêtez ! Et vous, savants (et c'est peut-être pour cela) qui *niez* parce que vous ne *comprenez pas*, et dont l'orgueil, souvent, dépasse le savoir, non, vous ne trouverez pas ; car vous ne croyez qu'à ce que vous dites, qu'à ce que vous faites *vous-même*.

« Heureusement que tous ne sont pas ainsi. Ceux-là, de bonne foi et amis du progrès, travaillent par leur science à la marche en avant de leurs semblables. A Eux, salut !

« Mais revenons à toi. Tu crois en Dieu puisque tu voulais le connaître ? La foi en son existence devrait te suffire. Pourquoi vouloir aller au-delà ?

« Cette intelligence suprême, que vous nommez Dieu, mais que vous devriez appeler *l'innommé* a été, toujours, l'objet de profondes méditations chez tout homme désireux de percer le mystère de la création.

« Nul n'a abouti, et nul n'aboutira jamais à trouver la clé d'or qui lui ouvrira la porte derrière laquelle se cache l'inconnu.

« Seuls les Esprits *purs* ont connaissance de l'Eternel et de ses œuvres ; parce que, arrivés à la perfection ils deviennent les messagers directs de la divinité et transmettent ses ordres dans tout l'Univers.

« Quand je suis arrivé auprès de toi tu te demandais si Dieu a la forme humaine, s'il est jeune ou vieux, sa barbe blonde ou blanche ; quel point du ciel il occupe, et s'il est assis sur un nuage ou sur un trône d'or massif, ayant à ses pieds une foule de courti sans pliant l'échine et demandant des grâces.

« Qu'est-ce que cela peut te faire ? Le saurais-tu que tu n'en serais pas meilleur. Ce ne sera que par la pureté de ton âme que tu arriveras à recevoir la lumière qui te fera connaître la vérité permise à l'homme de concevoir.

« Car, sache-le, la vérité ne peut être conçue par l'homme que graduellement. Au fur et à mesure que son intelligence grandit il lui est dévoilé ce qu'il peut comprendre ; un coin du rideau se soulève de plus en plus pour montrer, à son regard émerveillé, un nouvel horizon.

« Le Dieu, dont on a fait l'image ; ce Dieu que l'on représente vindicatif, méchant, rancunier et punissant sévèrement sa créature pour le moindre délit, est un Dieu enfanté par l'esprit étroit des hommes d'un autre âge.

« Non ! ce Dieu-là n'est pas le nôtre. Nous, Esprits, si nous ne sommes pas encore dans la région supérieure où le mystère n'existe plus ; si nous ne voyons ni ne comprenons Dieu, nous le sentons.

« Pour nous, il est l'âme des mondes. Il est le créateur de l'Univers, et sa puissance rayonne dans l'infini.

« Il est l'amour universel. Tout ce qui vit et respire, tout ce qui souffre et pense, tout, enfin, est environné de cet amour divin reliant tous les êtres, molécule par molécule, et formant ainsi cette harmonie universelle sous l'empire de laquelle tout se meut dans les cieux, régulièrement et sûrement.

« Tu te demandais quel est le point de l'Espace où réside Dieu ? Ce qui précède te le dit. Son trône, tu le comprends maintenant, est le Ciel, et la Terre en est le marche-pied.

« Ne te courbe pas devant ce Dieu-là ; Il est trop haut pour ta genuflexion. Il ne se venge pas des blasphèmes de l'homme, mais Il lui demande un cœur sincère et une âme accessible à tous les sentiments nobles et généreux.

« Ne l'adore pas, mais aime-le. Aime-le en aimant ton prochain ; et cet amour, principe universel, montera jusqu'à Lui comme un bouquet de fleurs, en gerbes lumineuses.

« Laisse donc de côté le Dieu de ton imagination ; et n'entre plus dans cette route où tu t'étais témérairement engagé et où tu ne trouverais que chute morale et déception.

« Ne perds pas un temps précieux en méditations stériles, mais occupe-toi de ton amélioration. Sais-tu combien de jours tu as encore à vivre ? Et ne dis pas : j'ai encore le temps.

« Dépouille-toi du vieil homme ; fais banqueroute à tes passions, nettoie ton âme des scories qui l'encrassent encore ; mais, surtout, ferme ton cœur à l'orgueil et à l'égoïsme qui guettent le moment favorable pour s'introduire dans la place.

« Ces deux chancres, qui retardent l'humanité dans son évolution, une fois disparus, la charité et l'amour régneront. Les frontières n'existeront plus. Les peuples, au lieu de se déchirer, se

tendront la main ; et, de cette fraternelle étreinte, naîtra la solidarité de tous pour un et d'un pour tous.

« J'avoue que cette ère de bonheur est encore loin de s'accomplir ! Mais Dieu, en tirant de sa substance l'âme neuve et inconsciente pour la lancer dans les espaces planétaires, ne lui a pas mesuré la durée.

« Dans son omniscience Il a vu les difficultés que l'Esprit aurait à vaincre pour arriver jusqu'à Lui et, dans sa bonté, Il lui donne l'*Eternité* pour accomplir son ascension.

« Certes, Dieu aurait pu créer l'Esprit parfait. Pourquoi ne l'a t il pas fait ? Parce que rien ne doit s'acquérir sans travail. Rien de fatal dans les œuvres du Créateur ; toutes sont réglées d'après sa justice, sa sagesse et sa bonté infinies.

« Il a voulu que l'Esprit, parti de bas arrivât, par ses mérites acquis, à la félicité suprême.

« Travaille donc sérieusement à te perfectionner afin d'abréger le temps qui doit t'y amener en diminuant le nombre de tes existences matérielles par un progrès incessant.

« Ne crois pas, comme le prétendent les matérialistes, que l'âme est la résultante de l'organisme et, qu'après la mort corporelle, elle va s'abîmer à tout jamais dans le néant.

« L'esprit ne peut être l'esclave de la matière. Celle-ci redescend à son origine terrestre pour donner naissance à d'autres êtres matériels, mais l'âme remonte à sa source divine et y continue sa marche vers la perfection.

« Ce principe intelligent qui actionne le corps ne peut se perdre, car ce serait la création de l'Esprit en même temps que le corps et, par conséquent, incompatible avec la sagesse et la justice du créateur.

« D'autre part, l'Esprit en s'évanouissant dans le néant perdrait sa personnalité ; or, il ne peut la perdre car il garde le *souvenir*. Le souvenir, c'est l'acquis des connaissances diverses amassées par lui à ses passages successifs dans la hiérarchie des Univers. Et note ceci : que *nul* Esprit ne peut aller ni en-deçà ni au-delà de la sphère qui lui est propre, et où ses affinités l'attirent d'après le degré de son avancement moral et intellectuel.

« Selon la théorie matérialiste le progrès animique n'existerait pas. Ils l'admettent dans la science et les arts ; ce n'est pas logique.

Pourquoi ceux-ci progresseraient-ils, et *sans résultats* puisque rien selon eux ne survit ? et, pourtant, ils voient que le progrès suit les générations qui le modifient selon leurs nouvelles connaissances ; et ils le refusent à l Esprit, éternel, *qui a été créé pour avancer toujours ?*

« Le simple bon sens doit faire justice de ces théories malsaines du néant, qui sont une insulte à la sagesse et la bonté du Créateur.

« En effet, dans quel but Dieu aurait-il lancé dans les existences matérielles douloureuses et misérables, l'âme qu'il a créée immortelle pour lui donner le temps d'arriver jusqu'à lui et jouir d'une félicité sans fin, pour lui dire ensuite, dans un jour de caprice : tu n'iras pas plus loin ? Non !

« Figure-toi un arrêt dans le progrès ; c'est la stagnation dans l'Univers, le statu-quo sur les mondes et chez les humanités.

« C'est dans toute la nature le repos éternel. Les soleils et leur système s'immobilisent ; les forces dirigeantes cessent de fonctionner ; les globes sortent de leur orbite et roulent pêle-mêle, sans ordre, se choquant, se brisant dans d'effroyables rencontres. C'est le repos sans fin de l'intelligence, de la morale et du travail pour la conquête du mieux.

« L'Esprit supérieur désincarné ne peut plus aspirer à la purification ; le bon, à un état au-dessus ; le médiocre le resterait ; et les mauvais gémiraient, sans espérance, dans leur éternelle souffrance.

« Et alors ; que deviendrait Dieu trônant sur cet indescriptible chaos ?

« Il se croiserait les bras (vieux style). Et, subissant le sort commun, cette intelligence éternellement créatrice deviendrait, *ipso facto*, éternellement inféconde.

« Voilà où l'on arriverait si les *néantistes* et *antiprogressistes* avaient raison.

« Mais voilà, Dieu ne les a pas consultés ; et, dans sa sagesse à lui, en a jugé autrement.

« Dieu a voulu que le progrès soit incessant, et éternel comme Lui. Il a voulu que cette âme enfant, lancée dans l'existence matérielle sans expérience, sans *avoir*, arrivât au fait des grandeurs célestes par ses victoires remportées dans ses luttes avec les tendances de la matière, opposée aux principes spirituels.

« Travaille donc énergiquement à ton perfectionnement moral.

« Sois humble dans l'adversité. Et si tu es aux prises avec les épreuves de la vie, reste inébranlable, sois fort et courageux, c'est à elles que tu devras ton avancement.

« La souffrance, dignement supportée, est une échelle dont le premier degré est sur la terre et le dernier au Ciel.

« Arrivé au sommet, regarde en bas ; et chaque échelon, représentant un monde, te montrera une souffrance vaincue, un progrès accompli ; et tu comprendras, alors, que la souffrance est une *nécessité* du progrès.

« Mais tu ne seras encore qu'à la perfection *relative*, et il faut atteindre *l'absolue* pour être admis dans le fluide divin ; sans, pour cela, égaler Dieu qui, éternellement, restera au-dessus de tout.

« Après avoir franchi toutes les étapes dont la dernière est le bonheur, tu passeras, pour achever ta purification, dans un de ces mondes supérieurs où, au contact de son humanité perfectionnée, tu complèteras ton bagage de vertus et de connaissances nécessaires pour arriver à l'état d'*Esprit pur*.

« Alors, affranchi à tout jamais de la loi de l'incarnation, tu te dépouilleras de ton corps fluidique devenu inutile, désormais, à la manifestation de ton âme ; et ton individualité ne résidera plus qu'en une flamme d'une blancheur éclatante, apanage de la pureté.

« Dès ce moment tu deviendras l'interprète direct de la divinité, et transmettras ses ordres sur tous les points de l'Univers.

« Ouvrier intelligent et instruit, tu seras, toi et tes compagnons de gloire, chargé de diriger la création des mondes, sous l'œil vigilant du grand architecte.

« Alors, puisant dans le Cosmos les moléules matérielles destinées à la confection des planètes, et les combinant proportionnellement avec les fluides vitaux ambiants lesquels, serviteurs fidèles d'une volonté supérieure, viendront à ton appel servir de noyau à un globe nouveau pour une humanité qui, en temps propice, en prendra possession.

« Et puis, qui sait ? Peut-être, comme Christ, seras-tu chargé d'aller, en messager d'amour, porter, chez une race inférieure, l'appui de ta parole et de tes vertus pour la faire avancer.

« Ta mission, toute de dévouement, terminée, tu reprendras ton vol vers la sphère divine avec un fleuron de plus à ta couronne d'Elu.

« Mais là, de nouveaux travaux t'attendent. Dieu te désignera un point de l'Espace et, muni de ses instructions, tu franchiras, rapide comme la pensée, des nébuleuses et des systèmes toujours plus beaux.

« Enfin, arrivé à ton but après une course de plusieurs siècles où tu auras *toujours* et *partout* rencontré Dieu, tu accompliras ta nouvelle mission au sein d'incomparables merveilles.

« Dans les terrifiantes profondeurs que tu auras parcourues, que de mondes, que de systèmes, que de gigantesques soleils aux couleurs variées ignorées des incarnés il te sera donné de connaître ?

« Car ne t'imagine pas qu'il n'y a rien de mieux que votre soleil et son cortège de planètes. Tu traverseras des groupements de monde bien différents du vôtre et dont les heureux habitants sont éclairés, chauffés et nourris autrement que ceux de la terre et de ses voisines.

« Sur ces globes avancés la douleur, la maladie n'existent pas. Les habitants, d'une matière plus subtile, glissent sur le sol. Leur forme est belle et gracieuse et leur âme, déjà élevée, reflète sur leur visage la douceur et l'amour.

« Les annéés y sont plus longues que chez vous. L'homme ne meurt que de veillesse ; et lorsque son heure a sonné pour quitter la planète les affres de la mort lui sont inconnues.

« C'est aux sons d'une douce musique et de chants que l'âme se dégage pour revenir peu après, et visible pour tous, reprendre temporairement sa place au sein de sa famille, pour laquelle la séparation n'existe plus.

« L'atmosphère, sur ces globes, est colorée de nuances qui vous sont inconnues, et qui font de ces demeures un séjour enchanteur par la variété des couleurs et les changement de tons que leur soleil y produit durant les phases de sa course.

« Là, la domesticité humaine est remplacée par des animaux en progrès.

« Tout est bon et suave sur ces mondes en voie de perfectionnement.

« Tout y est amour, fraternité, solidarité ; et s'il y a encore des animaux à l'état sauvage il n'y en a pas de méchants ni de nuisibles ; car rien de mauvais ne saurait subsister sur ces globes supérieurs.

« Tu en verras d'autres où l'électricité joue le premier rôle et dont les effets vous sont inconnus ; elle fournit à la planète et à ses habitants les éléments nécessaires à leur existence.

« En un mot ce sont des mondes qui tirent de leur nature même la chaleur, la lumière et la vie, toutes différentes des vôtres.

« Ensuite viennent des globes, pour ainsi dire fluidiques, doués d'une grandeur de poésie et d'un charme incomparables et défiant toute description.

« Ce sont là des refuges où les Esprits supérieurs viennent chercher le repos spirituel, s'entretenir sur les travaux accomplis, et se consulter pour ceux à accomplir.

« Doués d'une grande lucidité ils s'endorment, ensuite, d'un sommeil *conscient* qui leur permet de voir, dans le lointain des âges, leurs existences matérielles à travers la hiérarchie des Univers.

« Ils voyent leurs chûtes et leurs relèvements ; les épreuves vaincues ; les progrès conquis ; la charité et l'amour couronnant, enfin, leurs efforts et leur courage déployés dans les longues et pénibles luttes de leurs existences planétaires.

« Tu comprends, maintenant, où conduit la douleur quand on sait la dompter ?

« Quand, traversant l'Espace, tu arriveras dans la sphère épurée, d'autres enchantements s'ajouteront aux précédents.

« L'Ether, en vibrations éternelles, produit des modulations d'une indéfinissable mélodie.

« De tous les points de l'infini partent des sons d'une suave et douce harmonie qui, se mêlant à la voix des Esprits, produisent sur l'âme une incomparable sensation de bonheur.

« Si l'Esprit pouvait mourir, il mourrait écrasé sous la puissance de l'émotion.

« O pauvres incarnés ! Si vous pouviez, durant cinq minutes, voir les merveilles qu'il nous est donné de contempler, et qu'aucune langue ne peut définir, à la sixième votre cœur s'emplirait de foi et d'amour.

« Mais, patience ; vous y arriverez. Dieu vous donne tout le temps que vous voudrez. A vous seuls appartient d'abréger ou d'allonger la route.

« Je t'en ai assez dit, je pense, pour que tu éprouves le besoin de marcher vite afin de goûter le plus tôt possible du gâteau céleste.

« Te parler d'autres beautés de l'Univers serait pour toi du chinois. Aucune langue ne saurait les décrire.

« Vous ne pourrez jamais, vous, incarnés, ni Esprits inférieurs, comprendre ce qui se passe, ce que l'on voit, ce que l'on entend dans les régions supérieures ; là haut, bien haut, bien haut !

« Que les étapes à parcourir pour y arriver ne t'effrayent pas trop.

« Prends les raccourcis ; cela te regarde, c'est pour toi que tu travailleras.

« Je m'intéresse à toi, ami ; et afin de ne pas retarder ton ascension vers le bonheur je te veux sans faiblesse et sans doute.

« Pour celà, guide ton existence d'après le Grand-livre de la vie.

« Sur la page : *Doit*, note tous tes devoirs envers Dieu ; sur le feuillet : *Avoir*, inscris tes actes. A la fin de chaque journée établit la balance du bien et du mal accomplis envers Dieu et tes semblables ; et, tous les six mois, ton bilan te donnera la somme exacte des pertes et des bénéfices recueillis dans tes affaires spirituelles.

« Adopte sérieusement cette ligne de conduite ; elle te conduira plus vite vers la sphère heureuse où nous sommes, et où nous te recevrons avec joie.

« En un mot, fais en sorte que, sur les pages de ton carnet judiciaire céleste, l'Ange, chargé d'inscrire les pensées et les actions humaines puisse, le plus tôt possible, y écrire, avec une plume arraché à ses blanches ailes et trempé dans un rayon de soleil, le mot : Néant.

« Mais je dois te quitter. Une longue route me reste à fournir encore pour atteindre le but qui m'a été assigné. Et lorsque, après plusieurs siècles, je repasserai par ici pour rejoindre mon point d'origine, je souhaite bien cordialement ne plus t'y retrouver.

« Adieu ! et souviens-toi ».

— Encore un instant, chère âme.

Une inquiétude me saisit. Tu es venue m'instruire. Mais ne

penses-tu pas, qu'après les beautés célestes que tu viens de me révéler, mon imagination en délire ne s'élance à nouveau vers ce stupéfiant inconnu, et ne m'attire les mêmes conséquences que celles que tu as, dans ta bonté, bien voulu m'éviter ?

« Ne crains rien. Si je suis venu te donner une bien imparfaite esquisse des merveilles de l'Univers et du bonheur dont jouira l'Esprit en progrès, c'est afin d'activer, chez toi, le désir de toujours mieux faire pour abréger la route qui t'en sépare, et te détourner d'une énigme qu'aucun incarné ne déchiffrera jamais.

« J'ai voulu, aussi, conseiller aux hommes — car je ne m'adresse pas à toi en particulier, mais à *tous* ; parcequ'il n'y a, dans la justice divine, ni privilège, ni catégorie, mais seulement des bonnes volontés. j'ai voulu, dis-je, les avertir de songer moins à la Terre et un peu plus au Ciel où, pourtant, s'élaborent leurs glorieuses destinées.

« Mais, hélas ! Entraînés dans le tourbillon aveuglant des attractions terrestres ; illusionnés par les joies fugitives de la matière, ils ont bien vite oublié, s'ils l'ont jamais su, le but providentiel de leur existence.

« Et à la fin de ces plaisirs éphémères, de ces jouissances d'un jour, qui ne laissent que le vide dans l'âme et l'atrophie au cœur, ils ne trouveront, dans la vie immatérielle, que déceptions, désillusions et regrets... Et ce sera à recommencer..

« Mais Dieu, dans sa sagesse et sa bonté inlassables, a pourvu à cet affaissement moral en donnant à sa créature la *volonté* pour agir et l'*immortalité* pour arriver.

« Avant de m'éloigner je veux te donner un dernier conseil :

« Si tu fais le bien, que ce soit toujours sans arrière-pensée et avec abnégation.

« Que tes bonnes actions n'aient jamais pour guide l'appât d'une récompense ; elles seraient annulées par l'égoïsme qui les aurait fait naître. La récompense ? tu l'auras déjà sur la Terre par la satisfaction du devoir accompli et d'avoir marché de pair avec ta conscience, que tu dois *toujours consulter avant l'acte.*

« Rappelle-toi qu'en donnant à tes semblables tout ce que tu leur dois, tu prêtes à Dieu.

« La fin justifiera tes œuvres. Tâche, après le combat de la vie, de mériter la couronne de lauriers, et non les fourches caudines.

« En résumé : plus de recherches inutiles. Au lieu de te lancer à la poursuite de l'incompréhensible, travaille à lire et comprendre les grandes pages de la nature ; et à mesure que tu avanceras dans l'étude des merveilles qui t'environnent, mieux tu apprécieras les œuvres du créateur ; et, toutes, te répondront.

« Regarde à tes pieds, autour de toi, au-dessus de toi ; toutes te diront : Puissance, sagesse, justice, harmonie, amour.

« Dans l'Univers, sur les mondes, chez les humanités ; de l'infiniment petit à l infiniment grand ; du matériel à l'immatériel tout se lie et forme une chaîne ininterrompue dont chaque anneau est une harmonie, un principe de l'amour divin.

« Par cette étude assidue ton esprit, élucidé, arrivera graduellement à la conception des phénomènes qui se produisent et qu'ignorent, ou veulent ignorer, ceux qui ne vivent que dans la matérialité.

« Que ton âme s'élargisse et s'épure devant la majesté des œuvres de cette suprême intelligence, qui n'est éternellement créatrice que pour le bonheur de sa créature.

« Alors cette âme, sortie de Dieu qui veut la faire revenir à Lui, s'élèvera vers son créateur en actions de grâces et en une prière fervente.

« Mais que sa prière soit une expansion de tout son être spirituel pour le soulagement de la souffrance, et un remerciement pour tout ce qu'il vous donne et vous promet.

« Cette prière-là sera accueillie avec bonté.

« Maintenant salut ! et au revoir dans l'Eternité »....

Et nous vîmes une traînée lumineuse s'enfonçant dans la nuit.

. . . .

Va, cher Esprit, va où le Destin t'appelle. Poursuis ton vol rapide dans l'azur et la lumière. Notre pensée te suit, et notre prière te parviendra ; écoute-la :

Si, des mystérieuses profondeurs où tu seras, le souvenir de l'atome brumeux, où tu as daigné t'arrêter un instant, ne t'a pas abandonné. Oh ! élève, vers le Tout-Puissant, ton âme généreuse en faveur des pygmées qui rampent sur sa surface..... et se croient géants !

Implore-le ; prie-le, toi, être supérieur, de nous envoyer, de plus

en plus, ses célestes messagers pour dissiper, par leurs paroles et leur rayonnement d'amour, les ténèbres qui nous obscurcissent encore.

C'est la grâce que je vous souhaite !

HENRI TIVOLLIER.

Château de la Buzine,
St-Menet (B.-du-R.)
Août 1907.

Correspondance

1· Note sur le fait rapporté par M. Corty dans le n° de juillet.
2· Note sur divers appareils et notamment sur un moteur humain ; c'est-à-dire fonctionnant au moyen des seuls fluides émanant du corps humain, avec ou sans contact des mains — inventés par M. de Tromelin.

1° J'ai pu, en effet, faire cesser le chant des oiseaux de nuit, une douzaine de fois, en demandant cette faveur aux Puissances occultes.

Je n'ai autorisé M. Corty à publier cette expérience dans votre dernier n° de juillet, que parce que j'étais certain de ce fait, et mon seul but a été d'être utile à la science, en enregistrant un phénomène où il faut non seulement une *force inconnue*, mais encore une *intervention intelligente*.

C'est ce facteur *intelligent*, que nos savants oublient toujours d'examiner, avec un manque de logique qui m'étonne de la part de ceux qui raisonnent.

Je suis tout à fait de l'avis que votre éminent collaborateur Rouxel expose au haut de la page 19 du même n° de juillet.

Ce n'est certes pas mon *polyonal*, ni mon *subliminal*, ni ma *sous ou supra conscience*, etc, qui a pu produire un phénomene très précis et très net plusieurs fois.

2° Depuis le raport de M. Corty, j'ai renouvelé encore cette expérience avec succès Il y a donc certitude absolue ; mais cette certitude ne démontre pas que je puisse recommencer à faire cesser le chant des oiseaux à coup sûr.

La preuve, c'est qu'après avoir réussi tel jour trois fois dans l'espace de deux heures, le lendemain je n'obtenais aucun résultat.

Je suis donc obligé de conclure à une interventien extérieure à ma personnalité et indépendante de ma volonté, pour réussir à arrêter le chant de ces oiseaux nocturnes.

La nuit est sans doute favorable à cette expérience, et rien ne prouve que je réussirais le jour.

3° Il est probable que la première fois que j'ai tenté seul cet essai, j'ai dû être inspiré par l'Esprit même qui a produit le phénomène ; et que les fois où je n'ai pas réussi, cet Esprit devait être absent ou bien il n'a pas voulu.

Telle est la raison pour laquelle j'ai dit que les Esprits étaient capricieux.

M. Corty est d'un caractère fort sceptique.

Cependant il pourra vous confirmer que chez moi, il a obtenu la vision très nette de sa sœur.

Or, le lendemain matin il reçut une dépêche lui annonçant la mort de sa sœur à Toulon, dans la campagne qu'habite sa famille.

Quelques jours après j'ai su par M. Corty, que cette vision correspondait avec l'heure exacte de la mort de sa sœur.

— Je dois encore dire que dans certaines expériences, comme celle de faire baisser le gaz à volonté, puis de le faire remonter ensuite en comptant jusqu'à dix, les Esprits qui m'assistent savent fort bien me dicter des formules dans ce genre :

« Je demande aux Esprits de m'accorder la faveur... etc... sachant que « je n'y suis pour rien personnellement ».

Voici qui est clair.

Au contraire, *pour d'autres expériences*, ces mêmes Esprits me disent que ma part personnelle est plus importante que je ne me le figure.

On peut en conclure que pour certains phénomènes, le médium n'y est pour rien, et que pour d'autres, il sert d'instrument dont les Esprits se servent.

4° Je profite de cet article pour annoncer aux lecteurs de cette Revue quelques nouvelles dignes de les intéresser.

Si on vous informait que quelqu'un a découvert un moteur humain ; c'est-à-dire un moteur marchant au moyen du fluide humain, je crois que cette invention serait d'une très grande importance au point de vue non seulement scientifique, mais même philosophique.

— Si nous, qui sommes initiés, nous savons que des fluides émanent du corps humain, et que les sensitifs peuvent les voir dans l'obscurité, n'oublions pas qu'il existe encore des écoles auxquelles appartiennent de nombreux savants, qui nient les fluides humains, comme par exemple le fluide magnétique, que les magnétiseurs affirment, et je suis absolument de leur avis.

Combien de personnes qui ont essayé de faire tourner des tables sans y réussir, *seraient heureux de faire remuer la matière sans être médium et à coup sûr !*

Eh bien, c'est fait, et c'est une série de découvertes de ce genre que je compte exposer bientôt dans cette Revue, celle du mois de novembre par exemple, Si M. Delanne veut bien publier les quelques schémas que je lui

adresserai, tous les lecteurs de cette Revue pourront faire tourner le moteur humain.

Il y a déjà quelques années que j'ai fait ces découvertes importantes, mais j'avoue qu'en véritable hermite que je suis, je voulais me réserver le grand plaisir d'étudier personnellement mes nouveaux appareils, afin d'en déduire les lois qui régissent le fluide humain.

5° J'ai repris ces études il y a un certain temps, et vu l'énorme difficulté de ces études théoriques nouvelles, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de ne pas attendre davantage, afin que la pléiade des chercheurs apportât leur concours dans ce travail. J'ai déjà informé de ces résultats MM. Ch. Richet et W. Crookes.

— Dans son ouvrage célèbre, publié en 1874 par ce dernier savant, sir W. Crookes avait émis le vœu que pour constater cette force qui émane des médiums, il fût possible de faire incliner le plateau d'une balance, ne serait-ce que d'un milligramme...

J'ai donc voulu que ce courageux savant fût un des premiers à connaître mes découvertes, que je compte communiquer à l'académie des sciences, avant de les indiquer au grand public.

6° Mais qu'on ne s'imagine pas que ee moteur puisse soulever des poids... En réalité je me borne actuellement à faire tourner d'une manière continue un grand moulinet de 20 centimètres de diamètre, ce qui est déjà un beau résultat, surtout sans que mes mains touchent l'appareil.

Permettre à tous de constater l'émission de fluide du corps humain et donner les moyens de l'étudier, tel sera le premier résultat, qui nous réserve de grandes surprises, car ces fluides ne suivent nullement les lois que je prévoyais théoriquement.

— J'ai pu aussi arriver à l'accumuler et à le faire travailler ensuite.

Pour l'un de mes appareils, il suffit de le mettre sur le bord d'une table et *d'en approcher le ventre*, *sans aucun contact*, pour que l'appareil tourne d'une façon continue en mettant les mains derrière le dos.

C'est avec l'électricité statique que ce fluide semble avoir le plus d'analogie ; mais il en diffère totalement en ce sens que la porcelaine, le caoutchouc, l'ébonite, le bois, le verre, etc., qui sont des matières isolantes pour l'electricité, sont parcourus par le fluide humain.

— Je croyais en réunissant la main gauche et la droite, obtenir un courant de fluide humain, allant d'une main à l'autre.

Or, j'ai constaté avec mon nouveau moteur, que si on appuie une main seule sur tel point transmetteur du moteur, ce dernier marche.

Puis si on met les deux mains au même point, dont les noms contraires des fluides devraient se contrarier, le moteur marche plus vite.

Ce fut là mon premier étonnement, car les deux mains émettaient des fluides moteurs de même sens.

Cette même expérienee peut se répéter sans aucun contact des mains,

en approchant une seule main, ou les deux mains réunies et superposées.

— De même j'ai fait marcher le moteur, en mettant les mains de trois personnes réunies aux mêmes endroits. Mais le moteur ne suit pas une progression de vitesse en rapport avec le nombre des mains employées.

La vitesse devrait tripler, et elle ne fait qu'augmenter un peu chaque fois.

7° Il me paraît inutile d'en dire plus long cette fois. Je me bornerai ici à indiquer un petit moyen qui permet de constater l'existence du fluide humain sans aucun appareil, l'ayant déjà indiqué à la fin de l'ouvrage que je viens de faire paraître chez Beaudelot et intitulé *Les Mystères de l'Univers* (1).

Il suffit de joindre les deux mains les doigts fermés, serrés et entrelacés, et de les approcher de la flamme d'une petite lampe ou d'un lumignon.

Si on fait trembler les mains jointes devant cette flamme, celle-ci suivra tous les mouvements des mains et synchroniquement, même à une distance de 20 à 30 centimètres.

Il est bien entendu que je ne veux pas parler des mouvements de la flamme, produits par le déplacement de l'air.

Il n'y a qu'à opérer par comparaison avec de gros objets dans les mêmes conditions, pour constater une forte différence en faveur des mains.

— On peut aussi opérer avec une seule main, le poing serré et crispé que l'on fait trembler.

— Pour terminer, j'oubliais de dire que j'ai observé que le fluide humain pouvait être concentré avec une large loupe, comme la mienne qui a dix centimètre de diamètre.

On pourra donc faire des expériences curieuses avec les réflecteurs paraboliques, qui servent dans les cabinets de physique à démontrer que la chaleur se réfléchit et peut être concentrée à un foyer ; ce qui permet d'allumer de l'amadou.

Marseille, le 3 août 1907.

Cte de TROMELIN.

152, av. du Prado.

(1) *Les Mystères de l'Univers*, réponse aux Enigmes de l'Univers d'Haeckel, publié par Beaudelot, éditeur 36 rue du Bac à Paris. (Fragment du Journal personnel de M. de Tromelin).

Echos de Partout

Les palmes académiques

Les décorations décernées à l'occasion de la visite de M Chéron, à Longwy, ont été sympathiquement accueillies.

Parmi les nouveaux officiers d'académie,un grand nombre de Nancéiens ont remarqué avec un plaisir particulier, M. Amédée Thomas, le dévoué secrétaire général de la Société d'Etudes psychiques de Nancy, directeur du Bulletin mensuel de cette Société.

Le *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques* est rédigé avec un tact et un esprit scientifique qui lui ont valu une notoriété méritée entre toutes les publications analogues. L'hommage qui vient d'être rendu à M. Thomas n'était que justice ; il sera bien accueilli non seulement des membres de son active et florissante société, mais encore de toutes les personnes que préoccupe l'étude des phénomènes troublants qui font le sujet de ses travaux.

Nous Joignons nos félicitations à celles de ses amis Nanciens, car M. Thomas est un spirite militant auquel nous devons en grande partie les succès remportés à Nancy par notre doctrine.

On sait qu'à la qualité de directeur de cette savante Revue, M. Thomas joint celle d'administrateur-délégué de l'*Etoile de l'Est* et de délégué cantonal

Télépathie entre âmes humaine et animale

(*Die übersinnl. Well*, juin 1907). — Mme A. Lehmann raconte qu'il y a 29 ans elle était très malade ; son premier enfant venait de lui naitre. Elle avait un chien qu'elle et son mari avaient ramené des Grisons et qui leur était très attaché. Le jour de l'accouchement on mit le chien en pension pour une dizaine de jours. On le ramena au bout de ce temps, sans que Mme L. en sût quoi que ce soit, malade comme comme elle l'était. Ordinairement le chien couchait la nuit sur un tapis dans l'antichambre. Ce tapis ne lui avait pas été donné la première nuit par négligence des domestiques. Or voici ce que la garde-malade, une femme tout étrangère à la maison, raconta à Mme L. le lendemain matin. Au milieu de la nuit, elle s'entendit appeler par Mme L. d'un ton impérieux qui ne lui était pas habituel et lui ordonner d'aller à la cuisine y prendre une clef, monter l'escalier, ouvrir telle porte et prendre le tapis pendu hors de la fenêtre, puis donner ce tapis au chien. La garde fut fort effrayée du regard fixe et de la pâleur de Mme L. pendant qu'elle lui parlait de la sorte. Elle alla aussitôt exécuter l'ordre reçu et en revenant, trouva Mme L. dormant paisiblement.

Le lendemain matin, Mme L. fut tout étonnée du récit que lui fit la garde ; elle ne se rappelait de rien, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle ne savait pas où se trouvait la clef en question, ni que le tapis

était dans la pièce indiquée par elle et où jusqu'alors jamais il n'avait été déposé.

Est-ce l'esprit du chien qui a fait un appel à l'esprit de Mme L.? Il n'y a rien d'impossible à cela. Comme ce peut être, plus probablement un fait de clairvoyance pur et simple de M[me] L.

Mme L. affirme qu'à cette époque elle n'était nullement spirite et qu'elle ne l'est devenue que beaucoup plus tard.

De la survie des animaux

(*Light*, 8 juin). — M. A. V. Peters écrit au journal Light : « En ce qui concerne la survie des animaux, j'ai observé un fait curieux avant d'être devenu spiritualiste. J'étais malade et recevais habituellement la visite d'un chat qui appartenait à ma propriétaire. Chaque soir, un peu avant la complète obscurité, il venait dans ma chambre, en faisait le tour d'un air solennel, puis sortait de nouveau. On me dit un jour que le chat avait été tué, mais le fait sortit de mon esprit, et chaque soir le chat vint comme d'habitude. Cependant un soir je me rappelai soudain que le chat était mort. Comme à cette époque je ne savais rien des faits psychiques, comme cependant je voyais le chat en plein, je pensai que la souffrance m'avait rendu fou, mais au bout de quelque temps je cessai de recevoir la visite du chat.

« Une autre fois, m'étant trouvé en séance avec une famille, j'étais en pleine conversation avec mon hôte, lorsque je vis arriver soudain un grand chien brun qui alla placer sa tête sur ses genoux. Le chien me paraissait si réel que je le décrivis, et mon hôte reconnut en lui un favori de la famille. J'ai vu souvent des formes d'animaux et je me rappelle qu'un singe se matérialisa à l'une des séances de Mme Corner, à sa grande horreur, car elle en fut très effrayée. Je crois bien que pour quelques-uns d'entre nous ce serait un monde bien misérable, ici et dans l'au-delà, si nous étions privés de nos animaux favoris. On m'a dit que la forme de l'animal ne persiste pas plus longtemps qu'il est nécessaire pour notre satisfaction, et que son esprit s'absorbe alors dans l'infini esprit de vie... » (1)

Clairvoyance des animaux

Light, 6 juin). — Dans son livre : *Christianity in relation to science and morals*, Canon Mac Coll raconte le fait suivant : Une jeune dame possédait un chien qu'elle aimait beaucoup ; elle partit en voyage pour visiter des amis. Pendant son absence, un jour le chien regardant par hasard par la fenêtre, se mit à aboyer avec joie et s'élança au dehors, et là sauta et aboya à un endroit déterminé, comme s'il y avait debout là une per-

(1) C'est une hypothèse qui paraît bien improbable, car on a pu observer des matérialisations d'animaux, longtemps après leur mort. Et il serait bien singulier qu'une créature sensible qui a survécu à la mort, put s'anéantir ensuite, ne gardant l'être que pour la satisfaction personnelle de l'homme. Ceci nous paraît de l'anthropomorphisme enfantin (*N. d. l. r.*)

sonne amie. Puis il s'arrêta soudain, jeta un regard en l'air, poussa un hurlement de terreur et se sauva tout tremblant dans la maison. On apprît peu après qu'au même instant la maîtresse absente du chien venait de mourir.

Conférence du dimanche 15 septembre 1907, à 2 h. 1/2

Dans le local social

57, faubourg Saint-Martin

Les phénomènes du Magnétisme

avec expériences démonstratives, par M. Chartier.

Conférence du dimanche 6 octobre

Le Conseil d'Administration de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques a l'honneur et le plaisir d'informer les Membres de la Société qu'une conférence sera faite le Dimanche 6 octobre prochain, à 1 heure et demie, Salle des Agriculteurs de France, 8 rue d'Athènes, sous la présidence de M. G. Delanne, par M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, Docteur ès-sciences, président de la Fédération Spirite Belge, sur *La Position scientifique de la Question spirite.* Des cartes d'entrée seront distribués au siège de la Société, 57, faubourg St-Martin, le jeudi soir et le dimanche de 3 à 6 heures

Un médium guérisseur

La 10e Chambre correctionnelle vient d'acquitter le médium guérisseur *Pradié*, qui opère rue du *Cardinal-Lemoine.*

A l'audience présidée par M. *Allaire*, *Pradié* a déclaré qu'il soignait les malades par la prière, l'imposition des mains, sans donner aucun remède, que son pouvoir *guérisseur* était un don qui n'avait rien à voir avec l'exercice de la médecine. *Le Parquet* avait cité plusieurs témoins qui tous avaient reconnu avoir été guéris par *Pradié.* A l'audience *M. Diétriche* déclare que sa *fille* a été soulagée par *Pradié* alors qu'elle était malade, et couchée depuis six mois ; il y a là dit le témoin, un *fait* que je constate sans pouvoir l'expliquer.

Le Tribunal refusant de voir dans le magnétisme ainsi pratiqué l'exercice illégal de la médecine, *acquitte Pradié. M, Torau-Bayle* plaidait pour le magnétiseur.

Audience du 26 juillet 1907.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous avons eu trop souvent l'occasion de manifester le regret de voir les spirites des pays de langue espagnole se borner aux études théoriques et aux dissertations sur les doctrines spirites, pour ne pas nous réjouir aujourd'hui de les voir s'engager résolument dans la voie des re-

cherches expérimentales. Barcelone possède un et peut-être plusieurs médiums remarquables ; nous avons tenu nos lecteurs au courant des faits de la Plata, et voici que le Mexique vient de former une société d'Etudes psychiques et publie une revue intéressante, *El Siglo Espirista*, à la suite du premier congrès spirite national tenu à Mexico.

Cette revue nous apprend que la Junte permanente sachant qu'à Laredo, Texas, un médium possédait des facultés remarquables, y envoya M. Salvadores avec mission d'observer les faits et de s'efforcer, s'il y avait lieu, d'obtenir que le médium vint à Mexico, se soumettre à son examen.

M. Salvadores se rendit donc auprès de ce médium, fille de Don Rafael Pêna Garza et voici ce qu'il fit connaître à la junte.

Le lieu des séances est une grande salle, éclairée par une lampe placée au centre de la table des séances, autour de laquelle sont assis le médium et plusieurs assistants, tandis que d'autres font le demi-cercle en face du médium, placé lui-même entre deux autres médiums dont les facultés sont moins développées.

Un bloc-notes soigneusement visité ayant été posé sur la table, le médium y appliqua la main pendant quelques instants, après lesquels on trouva deux des feuilles du centre couvertes d'écriture.

Le médium ayant demandé à M. Salvadores de placer sa main gauche sur le bloc-notes, une nouvelle feuille contint aussi un message. Pendant ce temps le médium était incomplètement entrancé. Le cacactère de l'écriture n'était pas le même dans les deux cas, et M. Salvadores déclare que le contenu était notablement supérieur aux facultés et à l'instruction du médium. Les messages étaient écrits en caractères peu marqués, d'une couleur d'un gris rougeâtre, ne pouvant provenir d'aucun des crayons connus.

Dans une seconde séance on détacha du bloc-notes quatres feuilles que l'on inspecta sérieusement à la pleine lumière ; on les plia chacune en deux ; on les remit entre les mains du médium, qui les porta successivement, toujours en pleine lumière et sous les yeux de tous les assistants, tantôt sur ses genoux, puis sur son front et enfin sur sa poitrine, après quoi elles furent dépliées et trouvées couvertes d'écriture.

Ensuite les deux médiums dont nous avons parlé, étant tombés en trance, élevèrent les mains, que l'on constata être bien vides, et y reçurent des dragées *en pleine lumière*.

Un volume assez grand ayant été placé sur la table entre la lumière et les mains de ces deux médiums, on vit s'y former une pièce de toile d'environ six mètres.

M. Salvadores nous affirme que ce phénomène ne laissa aucun doute dans l'esprit des assistants, mais il ne nous dit pas ce que devint ce derdier apport.

Il termine en disant que sous peu le médium viendra donner plusieurs séances à Mexico.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les animaux possèdent-ils un principe qui leur survit ? La très grande majorité des spirites répondent par l'affirmative, et nous croyons utile de recueillir tous les faits qui tendent à prouver qu'ils ne se trompent pas.

On lit dans le *Swasteka* de Juillet le curieux récit suivant, dû au général Thompson :

« Jim, le chien dont je signale ici le fantôme, était un magnifique Collie, le favori de toute ma famille, résidant à Cheyenne, Wyoming, Sa nature affectueuse était la plus remarquable que l'on pût rencontrer. Il était connu de toute la ville, qui l'appelait : *le chien rieur*. Ce nom lui venait de ce qu'il marquait le plaisir qu'il éprouvait de la rencontre des parents ou amis de ses maîtres par une sorte de joyeux éclat de rire, qui ressemblait étrangement au rire d'un être humain. »

« Un soir des derniers jours de 1905, vers 7 h. 30, je me promenais avec un ami dans la dix-septième rue de Denver, Colorado. Comme nous approchions de la porte de la Première Banque nationale, nous vîmes un chien étendu au milieu de la chaussée et en m'avançant vers lui je fus étonné de sa ressemblance absolue avec le Jim de Cheyenne. Son identité fut rendue plus certaine encore par les marques de satisfaction à ma vue et par ce rire particulier à Jim, par lequel il m'accueillit. Je dis à mon ami que si nous n'étions pas à une distance de cent six milles de Cheyenne, je jurerais que nous étions en présence de Jim, dont je lui signalai les particularités. »

« Le chien astral, ou fantôme, était évidemment blessé de façon grave, car il ne pouvait se relever. Après l'avoir caressé, je lui dis un adieu ému, nous traversâmes Stout-Strut et je me retournai pour le voir encore une fois. Il avait disparu. Le lendemain matin je reçus de ma femme une lettre m'annonçant que la veille, à 7 h. 30 du soir, Jim avait été tué accidentellement. Je croirai toute ma vie que j'ai vu le fantôme de Jim. »

Ce qui tend à écarter toute idée d'hallucination, c'est que le chien fantôme a été vu par deux personnes, dont son maître, à qui il manifesta son affection par sa façon toute spéciale et que son apparition a coïncidé avec le moment exact de sa mort.

Clairvoyance

La seconde partie du premier volume des *Proceedings* de la Société Américaine des Recherches psychiques contient le récit suivant par le professeur William James, qui a contrôlé avec la plus grande sévérité les faits allégués.

Le 31 octobre 1898, une jeune femme, nommée Huse, sortit de chez elle à 6 h. du matin et se dirigea vers un long pont de bois à Enfield, dernier point où elle fut rencontrée.

Dans la nuit du 2 novembre, Madame Titus, de Lebanon, village situé à quatre milles et demi d'Enfield, eut un rêve ou une vision, qui lui montra la jeune femme debout sur une poutre faisant saillie. Elle glissa, tomba en arrière et fut entraînée dans l'enchevêtrement de la charpente du pont. Mme Titus ajouta que l'on trouverait le corps de la noyée, la tête engagée dans les poutres et ne laissant saillir que ses galoches.

Le lendemain Mme Titus se rendit sur le pont et indiqua l'endroit précis où on trouverait le corps. Un plongeur, qui était à l'œuvre depuis deux jours, affirma qu'il avait exploré cet endroit. Mme Titus lui répondit : « Oui, vous avez cherché là et là (montrant divers endroits), mais vous n'avez pas cherché ici et si vous plongez en cet endroit, vous constaterez que la semelle de ses chaussures fait seule saillie hors de la charpente. Le plongeur suivit cet avis et on le vit bientôt remonter à la surface avec le corps de la femme. Il dit : « Avant-hier je n'avais pas cherché en ce point et l'accumulation de débris de toute espèce ne me permettait pas de distinguer. En réalité tout ce que j'ai pu sentir du corps, ce fut la chaussure qui ressortait de la charpente. Ce fait a été certifié par des témoins et par le plongeur lui-même.

« Plus tard M. Titus raconta que, la veille de l'accident, sa femme lui avait dit : Il doit arriver un accident : je ne sais pas quoi, mais je pourrai bientôt vous le dire. » Le 31, vers 6 h. 40 du matin, elle lui dit : « Voilà, c'est fait ! »

Les apports de Bailey

Mme Ch. Bright, dans le numéro du 1 juin de *Harbinger of Light* revient sur l'apport d'un oiseau vivant de Malaisie, fait en pleine lumière. Le médium, agissant au nom d'Abdul, s'avança vers M. Stanford, à l'extrémité du cercle des assistants, et leva le bras en l'air pour recevoir l'oiseau. Mme Bright dit qu'à ce moment la main du médium devint invisible. Un moment après, au milieu d'un éclat de lumière, elle redevint visible et tenait l'oiseau.

Dans la séance du 12 avril, un nid avec deux œufs fut encore apporté ; mais le phénomène principal fut l'apport d'une masse *d'Algues marines imprégnées d'eau de mer*, dont l'odeur se répandit aussitôt dans toute la salle Mme Bright en donne la photographie dans une grande planche en supplément. Déjà un autre paquet d'algues avait été apporté dans une séance, et on remarqua qu'il était plein de ces petits animaux qui les habitent ordinairement et qui étaient bien vivants, de même qn'une *Etoile de mer*.

Le 19 avril, c'est un poisson volant, entouré d'un fragment de filet et d'algues marines, qui fut apporté, ainsi qu'un manuscrit du Thibet et divers objets religieux de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Faut-il rappeler qu'à chaque séance, Bailey parlant au nom d'un de ses guides, fait une conférence savante, de beaucoup supérieure à ce qu'il pourrait dire à l'état normal ?

Nous attendons que les sceptiques nous révèlent les moyens frauduleux employés par Ch. Bailey.

Bouleversement d'une librairie

Le *Weekly Dispatch* raconte le fait suivant constaté par plusieurs personnes sous la foi du serment.

Monsieur G., libraire dans le West End, dit que les livres et autres objets contenus dans sa boutique viennent d'être bouleversés de telle sorte, qu'il a dû récemment consacrer toute une matinée à les remettre en place. Des rayons entiers chargés de livres ont été précipités au milieu du magasin. Les livres de l'étalage étaient jetés en bas dans la vitrine. Des Block-notes traversaient la pièce et étaient lancés à plusieurs pieds. Le libraire et son jeune aide en ont été frappés à plusieurs reprises.

M. G... fit appel à la police et l'agent qui vînt fut lui-même frappé par des Block-notes lancés contre lui. Quelques objets furent même lancés jusque dans la rue, ce qui obligea M. G... à fermer la porte. Cela dura toute une journée, avec quelques intervalles de calme. Quatre tableaux furent enlevés des clous auxquels ils étaient suspendus et jetés à terre, sans que les cordes en fussent brisées.

Un voisin, M. A... conseilla de placer dans la vitrine un grand verre aux trois-quarts plein d'eau. Celle-ci fut violemment agitée et cependant les témoins ne ressentaient aucune trépidation. Le lendemain les mêmes scènes se produisirent jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment tout cessa définitivemeut. Les livres, cahiers, bouteilles d'encre, etc., étaient jetés à bas du comptoir et cinq personnes furent encore atteintes par les projectiles.

Un rédacteur du *Stationer* vint s'assurer des faits : et sous ses yeux une boîte pleine de livres fut renversée dans la vitrine.

Tels sont les faits qui semblent avoir été bien constatés ; ils ne paraissent pas avoir été observés par des personnes compétentes et l'on ne parait pas avoir attaché d'importance à la présence dans cette librairie d'un *jeune* commis, ce qui nous semble tout à fait regrettable.

Dr DUSART.



AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que pour raison de santé, ses réceptions sont suspendues jusqu'au mois d'Octobre. Il prie ses correspondants de l'excuser de ne pouvoir répondre à leurs lettres.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. Papus, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce e Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan. Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau. Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. Strowell.

La Religion philosephicale, one Copy, one year madvans inciuding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord). 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilews, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2e. Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2e à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 4. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc OCTOBRE 1907.



Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger* : **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

De l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Avant d'aborder le fond même de la discussion sur l'identité des Esprits, il est absolument nécessaire de débarrasser le terrain de certaines questions préalables et de détruire, par les faits, les légendes qui s'accréditeraient, si on n'en démontrait pas la fausseté.

Une des assertions les plus répandues, et qu'il est extraordinaire de trouver sous la plume d'auteurs généralement mieux informés, c'est que, toujours, le médium ne fait que reproduire ce qu'il savait déjà, ou ce qui était dans la mémoire des assistants ; en un mot, il ne donnerait jamais la preuve incontestable qu'il possède des connaissances vraiment nouvelles, ou qu'il indique des faits réels inconnus des assistants. Déjà nous avons vu que les expériences de M. Barkas démontrent la fausseté de ces affirmations, de même que les faits rapportés en grand nombre par Stainton Moses, dans son livre *Spirit Identity* nous placent en face d'individualités invisibles que personne parmi les spectateurs n'avait connues de leur vivant. Une année entière de la Revue ne suffirait pas pour reproduire tous ces récits ; force nous est donc de choisir dans cette masse de documents ceux qui se présentent comme des types généraux, des exemples dont les autres ne sont que des répétitions et n'en diffèrent que par les détails. L'édition française de l'ouvrage d'Aksakof *Animisme et Spiritisme*, consacre plus de 200 pages à l'énumération des cas où les manifestations sont : 1° contraires à la volonté du médium ; 2° contraires à ses convictions, à son caractère et à ses sentiments ; 3° où les communications sont au-dessus du niveau intellectuel du médium ; 4° à la médiumnité des nourrissons et des petits enfants ; 5° les cas où le médium parle des langues qui lui sont inconnues, etc. etc.

Pourquoi tous les écrivains, même les plus sérieux, passent-ils tous ces faits sous silence ? Tout simplement parce qu'ils sont incapables de les expliquer par leurs théories favorites. Cette impuis-

(1). Voir le N° de Septembre p. 129 et suiv.

sance, — malgré les acrobaties intellectuelles auxquelles se livrent les critiques pour essayer de tirer de la télépathie et de la clairvoyance de prétendues explications — montre combien les faits spirites portent en eux-mêmes une irrésistible puissance de conviction. Les prétextes invoqués pour masquer ce déni de justice sont des plus bizarres. Pour les uns, tout n'est que fraude : toujours et partout, les milliers d'expérimentateurs qui depuis 50 ans ont étudié les faits, sont de pauvres niais qui se laissent duper, par « une rusée napolitaine » comme Eusapia, par « un acrobate » tel que Home, par « un escroc » comme Slade. C'est M. Jules Bois qui a fait cette lumineuse découverte ; il n'a jamais consacré le temps nécessaire à l'examen expérimental de ces phénomènes, mais il en sait plus long, sans avoir étudié, que MM. Wallace, Crooskes, Zœllner, Aksakof, Hodgson, Myers, Lombroso, Richet, de Rochas, Maxwell, Flammarion, Morselli, Foa, etc. etc. Devant une semblable assurance, il n'y a qu'à s'incliner et à saluer avec étonnement un aussi profond génie, tout en laissant au public le soin d'apprécier cette mentalité.

D'autres sont un peu moins radicaux dans la négation. M. le professeur Grasset veut bien admettre que tout n'est pas frauduleux dans cet ensemble de faits disparates, mais il ne consentira à reconnaître la réalité de certains phénomènes, qu'à la condition expresse qu'il pourra les expliquer sans faire intervenir aucune force extra-physiologique ou aucun esprit désincarné. Bien entendu il ne formule pas sa pensée aussi explicitement ; il y met des formes.

En vertu de quel principe opère t-il cette sélection ? Voici : suivant lui, un fait n'est scientifique, c'est-à-dire digne d'être discuté, que si l'on peut le reproduire à volonté. Partant de cette définition, M. M. le Dr Grasset n'admet que le mouvement des tables, le cumberlandisme (transmission de la pensée par des mouvements musculaires inconscients), l'écriture automatique, comme un signe de désagrégation de la personnalité, et les *incarnations*, qui ne sont qu'une autre forme de manifestation du « polygone » (psychisme inférieur) émancipé de la direction de O (l'intelligence supérieure).

Qui ne voit combien la définition du fait scientifique que donne M. Grasset est arbitraire ? Si on l'acceptait, il faudrait bannir du coup toutes les sciences d'observation, c'est-à-dire

celles où, précisément, on n'est jamais à même de reproduire les phénomènes. Personne n'est capable de provoquer l'apparition d'une nouvelle comète pas plus que de l'obliger à revenir, si son orbite est hyperbolique (1). La chute des aérolithes n'obéit pas à notre volonté, cependant aujourd'hui personne ne voudrait nier que ce ne soit un fait scientifique. Je ne crois pas que M. Grasset soit capable de provoquer un tremblement de terre, un orage magnétique ou un halo, et si en faisant passer un examen du P. C. N. un de ses élèves refusait de lui répondre sous le prétexte qu'un fait de cette nature « n'est pas scientifique », il est facile de prévoir que M. Grasset ne verrait dans cette boutade qu'une mauvaise plaisanterie. Le savant professeur de Montpellier connaît ces faits aussi bien,et même probablement mieux que moi ; s'il passe outre, c'est qu'il avait besoin d'une définition qui lui donnât un prétexte honnête pour se dispenser de parler des phénomènes qui l'embarrassent. Toute cette partie de l'argumentation est menée avec beaucoup d'adresse et une politesse de bon ton. Il n'y a pas de négation absolue, brutale : non ; ces faits sont *préscientifiques*, c'est-à-dire qu'un jour, peut-être, entreront-ils dans le domaine de la science, dans celui dont M. Gresset consent à s'occuper, mais, quant à présent, ils ne méritent pas encore son attention.

On voit ce que cette distinction a de factice, car, même en admettant les prémisses de M. Grasset, c'est-à-dire que le fait scientifique est celui que l'on peut reproduire à volonté, le mouvement des tables qu'il classe dans la science, devrait en être exclu, lui aussi, parce que, *assez souvent*, on ne peut pas l'obtenir, les circonstances paraissant les mêmes.

Tous ceux qui, comme moi, ont pratiqué pendant de longues années la typtologie, savent parfaitement que le mouvement de la table est indépendant de la volonté des assistants.

J'ai particulièrement expérimenté, en famille, avec les mêmes personnes, et je puis affirmer que très fréquemment, malgré notre désir ardent d'obtenir une communication,cette même table qui se levait presque toujours immédiatement, restait cette fois immobile. Nos polygones étaient impuissants à lui communiquer

(1). Parfois, même, des Comètes dont on avait calculé le retour n'ont pas reparu ; d'autres se sont divisées, etc.

le moindre tressaillement ou le plus petit coup. Il faudrait conclure de ces insuccès, que si l'on adoptait la définition de M. le Dr Grasset, le mouvement des tables lui-même ne serait pas d'ordre scientifique! En réalité, il a le droit d'entrer dans le domaine de la science, parce que des expériences comme celles du professeur Thury, d'Agénor de Gasparin, du professeur Hare ont démontré qu'avec *des vrais médiums* l'action musculaire, involontaire et inconsciente, n'était pour rien dans les déplacements de la table, même lorsque les assistants avaient les mains sur le plateau de cette table.

Est-ce faire œuvre de critique sérieuse que d'omettre les faits qui ne s'accordent pas avec les idées préconçues de l'auteur ? M. Grasset est d'autant plus inexcusable de traiter aussi partialement ce sujet, qu'il connaît les appareils de Crookes pour mesurer la force qui agit à distance du médium, et *sans contact*. Il a vu dans l'ouvrage de M. de Rochas, et dans d'autres, des photographies qui démontrent jusqu'à l'évidence les faits de lévitation constatés avec Eusapia, mais il n'en souffle mot, tout simplement parce que le fameux « polygone » ne pourrait décemment être invoqué pour l'explication. Ne citer presque exclusivement, dans sa documentation, que des ennemis avérés du Spiritisme, tels que MM. Jules Bois, Gaston Méry, Bersot, Flournoy, Babinet, Chevreul et quelqu'un qui doit être bien étonné de se trouver tout à coup une autorité, M. le Dr Surbled, c'est faire de la polémique, et cela est contraire à cette « calme impartialité » qui devrait être la caractéristique d'un savant.

Dans un passage de son livre, M. le Dr Grasset dit qu'il faut que les Spirites démontrent « que le contenu du message n'a pas pu venir du médium et ensuite qu'il est certainement venu d'ailleurs. » Mais c'est précisément ce que les Spirites ne cessent de faire, et nous avons vu avec quelle conscience Aksakof et Stainton Mosès s'efforçent de se mettre en garde contre toutes les causes d'erreur, et ne sont convaincus de l'intervention d'une intelligence étrangère que lorsqu'ils ont éliminé tous les facteurs humains.

Puisque des écrivains, — même beaucoup plus compétents sur ce terrain que M. Grasset, — ne craignent pas d'écrire que le médium puise en lui-même ou dans le cercle, les renseignements qu'on trouve dans les communications, ne nous lassons pas de remettre sous les yeux du public les exemples que nous possédons et, alors, on verra de quel côté se trouve la vérité.

Tout d'abord, il est évident que pour accepter l'authenticité d'un récit qui sort de l'ordinaire, il faut avoir non seulement pleine confiance dans la véracité du narrateur, mais aussi dans sa capacité intellectuelle et dans son impartialité absolue. Je pense que le témoin dont on va lire la déposition satisfait à ces conditions. Les faits suivants sont rapportés par le juge Edmonds et le médium était sa propre fille. D'après Aksakof, « le juge Edmonds jouissait dans son temps d'une renommée considérable aux Etats-Unis à cause des hautes fonctions qu'il remplissait, d'abord comme président du Sénat, et comme membre de la haute cour d'appel de New-York. Lorsque son attention fut attirée sur le spiritualisme, comme devant exercer une influence sur le mouvement intellectuel, il le considéra avec tout le scepticisme et l'expérience d'un magistrat habitué à peser la valeur des témoignages humains. Après une étude consciencieuse, il a eu le courage de reconnaître non seulement l'existence des faits, mais encore leur origine spirituelle. La stupéfaction et l'indignation furent si vives, qu'il se démit immédiatement de ses fonctions de magistrat, pour pouvoir se ranger du côté de ce qui était, selon lui, la vérité. Son témoignage donna au Spiritisme américain un élan vigoureux et a toujours été d'une grande autorité. »

Je crains qu'on ne trouve pas beaucoup, en France et même ailleurs, de caractères aussi fortement trempés, puisque, chez nous, affirmer la réalité de faits comme ceux produits en présence d'Eusapia, qui ont été contrôlés deux cents fois au moins, depuis vingt ans, par des savants notoires, passe encore pour un acte d'audace ! Il y a un demi-siècle, c'était de l'héroïsme. Nous pouvons donc accepter sans hésitation le témoignage d'un tel homme, certain qu'il ne s'est convaincu qu'à bon escient, et qu'il avait une trop haute valeur morale pour nous induire en erreur par des affirmations mensongères ; surtout lorsqu'il s'agissait de mettre en cause une personne qui lui tenait d'aussi près que sa fille. Voici les détails que l'on trouve dans la préface de son livre intitulé *Spiritualisme*, paru en 1855, au sujet du développement de la médiumnité de sa fille Laure, qu'il ne nommait pas encore à cette époque :

C'était une jeune fille ayant reçu une bonne éducation, une fervente catholique. L'Eglise lui enseignait de n'ajouter aucune foi au Spiritisme, et elle refusait d'assister à ces manifestations, bien qu'elles se renouvelassent souvent dans son entourage.

La maison qu'elle habitait finit par être ce que l'on appelait « hantée ».

Une demi-année s'était passée ainsi : elle entendait constamment des sons étranges et voyait des phénomènes non moins étranges qui se produisaient sans intervention humaine, ainsi qu'elle s'en était assurée, et qui, néanmoins, semblaient être guidés par une intelligence. Sa curiosité fut éveillée, et elle commença à fréquenter les séances. Bientôt elle eut suffisamment vu pour être convaincue de la présence d'un agent intellectuel et devint médium elle-même. Il y a de cela un an environ; sa médiumnité a, depuis, traversé diverses phases. Je suivais tout cela avec le plus vif intérêt.

Au commencement, elle avait des tressaillements convulsifs; peu de temps après elle écrivait automatiquement, c'est-à-dire indépendamment de sa volonté et sans avoir conscience de ce qu'elle écrivait.

Douée d'une volonté ferme, elle pouvait à tout moment interrompre la séance. Ensuite elle devint médium parlant. Elle *ne tombait pas en trance,* comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire à l'état passif ; au contraire, *elle avait conscience de tout ce qu'elle disait et de tout ce qui se passait autour d'elle.*

Il est très intéressant de signaler cette indépendance du médium vis à vis de l'intelligence, quelle qu'elle soit, qui agit sur elle, car, à moins de tomber dans l'absurde, on ne peut guère imaginer qu'une personne soit au même instant consciente et inconsciente, c'est-à-dire que se rendant parfaitement compte de ce qui se passe autour d'elle, elle puisse malgré cela, en même temps, puiser involontairement en elle-même des connaissances nouvelles qu'elle n'a jamais possédées. Si dans les cas de Mme Piper et de Mme Thomson, qui tombent en trance, on peut invoquer une certaine analogie avec des sujets somnambuliques, il devient impossible de le faire pour miss Laure, sans commettre une lourde faute contre la logique. (1) Revenons au récit du juge Edmonds, voici ce qu'il dit concernant l'emploi par sa fille de langues étrangères qu'elle n'avait jamais étudiées :

Puis elle commença à parler différentes langues. *Elle ne connaît aucune autre langue que sa langue maternelle et le français*, autant qu'elle a pu l'apprendre à l'école ; et cependant elle a parlé *neuf ou dix langues*, *quelquefois pendant une heure*, *avec une aisance et une facilité parfaites.*

Des étrangers purent s'entretenir par son intermédiaire avec leurs amis défunts, *dans leur langue* ; le fait suivant s'est produit : un de nos hôtes,

(1) Je ferai remarquer aussi que certains médiums, comme Mme d'Espérance, n'ont pas besoin d'être entrancés pour obtenir les phénomènes les plus transcendants, tels que les matérialisations. Que devient, dans ce cas, la théorie de la subconscience ?

un grec, avait eu quelques séances avec elle au cours desquelles *il conversait en langue grecque, pendant plusieurs heures*, et obtenait par elle des réponses, soit en grec, soit en anglais. Et pourtant elle n'avait jamais, jusqu'à ce moment, *entendu une seule parole en néo-grec.*

A la même époque se développèrent ses facultés musicales. Il lui arrivait souvent de chanter en diverses langues, — italienne, indienne, allemande, polonaise, — et actuellement elle chante souvent dans sa langue maternelle en improvisant les paroles et la musique ; il faut dire que la mélodie est particulièrement belle et originale et que les paroles sont d'un sentiment très élevé. (p. 45).

Plus tard, en 1858, M. Edmonds publia une série de traités: *Spiritual Tracts*, dont le sixième a pour titre : *Le Parler en langues inconnues au médium*. Cette fois, il ne cache plus le nom du médium et déclare que c'est sa fille. Dans cette lettre il cite plus de cinquante exemples de ce fait. Aksakof a traduit ces lettres en langue allemande qu'il a réunies, en 1873, dans une brochure intitulée : *Le Spiritisme Américain. — Recherches du juge Edmonds.* Citons quelques faits parmi les plus intéressants :

Un soir, dit M. Edmonds, je vis arriver chez moi une jeune fille venant des Etats de l'Est. Elle était venue à New-York pour chercher fortune ; elle avait reçu son éducation dans une école primaire. Elle était médium et servait aux manifestations d'un personnage inconnu se disant Français et qui l'inquiétait continuellement. Il ne pouvait employer que la langue française. Ma fille s'entretint pendant plus d'une heure avec ce personnage, par l'intermédiaire de la jeune fille miss Dowd. Elles ne parlaient que le français toutes les deux, et aussi couramment que si elles étaient nées en France. Le dialecte employé par miss Dowd était une sorte de patois méridional, alors que ma fille s'exprimait en « pur parisien ». Ceci se passait dans mon cabinet de travail, en présence de cinq ou six personnes.

Une autre fois, ce furent plusieurs gentilshommes polonais qui demandèrent à s'entretenir avec Laure, qui ne les connaissait pas. Au cours de cette entrevue, elle se mit plusieurs fois à parler leur langue, sans qu'elle la connût. Ces messieurs parlaient leur langue et recevaient les réponses, soit en anglais, soit en polonais. Ce cas ne peut être constaté que par Laure elle-même, parce que ses interlocuteurs se sont retirés sans donner leurs noms.

Arrivons à un cas tout à fait typique, où ce n'est plus le français qui est employé, pour lequel on pourrait objecter que miss Edmonds connaissait cet idiome, et surtout où son témoignage personnel n'est plus nécessaire :

Voici dans quelles conditions a eu lieu l'entretien avec le grec :

Un soir où une douzaine de personnes étaient réunies chez moi, M. Green, artiste de cette ville, vint, accompagné d'un homme qu'il nous présenta sous le nom de M. Evangelidès, de Grèce.

Ce dernier parlait mal l'anglais, mais s'exprimait correctement dans sa langue maternelle. Bientôt un personnage se manifesta qui lui adressa la parole en anglais et lui communiqua un grand nombre de faits qui *démontraient que c'etait un ami décidé depuis plusieurs années*, dans sa maison, mais dont *personne de nous n'avait connu l'existence.*

Voici donc, déjà, des faits inconnus du médium que M. Evangelidès reconnaît exacts. Les critiques diront qu'il n'y a là qu'une lecture de pensée faite par le sujet dans la mémoire du consultant et que certains somnambules, tels qu'Alexis, par exemple, ont souvent présenté le même phénomène. Mais il y a plus et mieux pour différencier ce phénomène spirite de la clairvoyance, c'est le langage dont s'est servi Mlle Edmonds.

De temps à autre, poursuit M. Edmonds, ma fille prononçait *des paroles et des phrases entières en grec*, ce qui permit à M. Evangelidès de demander s'il pourrait lui-même parler grec. La conversation se poursuivit *en grec* de la part de M. Evangelidès, et, alternativement, *en grec* et en anglais de la part de ma fille. Celle-ci ne *comprenait pas toujours ce qui était dit par elle ou par lui en grec* ; mais il arrivait quelquefois qu'elle comprenait ce qui était dit, bien qu'ils *parlassent tous les deux le grec.* Par moment, l'émotion de M. Evangelidès était si vive qu'elle attirait l'attention des assistants ; nous lui en demandâmes la raison, mais il esquivait la réponse.

Ce n'est qu'à la fin de la séance qu'il nous dit que, jusqu'alors, il n'avait jamais été témoin de manifestations spirites et qu'au cours de l'entretien, il s'était livré à diverses expériences pour apprécier la nature de ce genre de phénomènes. Ces expériences consistaient à aborder divers sujets que ma fille *ne pouvait certainement pas connaître* et à changer souvent de thème en passant brusquement de questions d'ordre privé, à des questions politiques, philosophiques ou physiologiques, etc.

En réponse à nos interrogations, il nous affirma que *le médium comprenait la langue grecque et la parlait correctement.*

Les personnes présentes étaient MM. Green, Evangelidès, Allen, président de la banque de Boston, deux messieurs entrepreneurs de chemin de fer dans l'un des Etats de l'Ouest, ma fille Laure, ma nièce Jennie Keyes, moi-même et d'autres personnes dont je ne me rappelle pas les noms.

Depuis, M. Evangelidès a fait encore avec ma fille plusieurs autres expériences au cours desquelles *la conversation s'est tenue en langue grecque.*

Je ferai remarquer qu'il n'y a pas d'assimilation possible entre ce phénomène et celui de ces cas d'hypéresthésie de la mémoire que

l'on trouve cités partout, où une servante de curé, par exemple, pendant son sommeil, prononce des phrases grecques qu'elle a entendu jadis énoncer par son maître. Elle ne faisait que répéter automatiquement toujours dans le même ordre à la façon d'un perroquet, des mots qui s'étaient gravés dans sa mémoire, mais dont elle ne comprenait pas le sens. Avec miss Laure, il s'agit d'*une conversation*, c'est-à-dire d'idées qui changent à chaque instant et dont il faut trouver l'équivalent en grec ; or, comme elle ne connaissait pas cette langue, il a fallu, *certainement*, que quelqu'un connaissant le grec, se servît de ses organes.

C'est un exemple « que le contenu du message n'a pas pu venir du médium ». En bonne logique, puisqu'une seule personne connaissant le grec se trouvait là, nous devons nous demander si M. Evangelidès n'aurait pas été l'auteur involontaire et inconscient de ces réponses. Je vais montrer, un peu plus loin, que cette hypothèse n'est pas recevable, parce que le médium lui a annoncé un évenement exact qu'il ne connaissait pas ; mais le fait seul d'employer une langue étrangère suffit à dénoncer l'intervention d'une intelligence étrangère au médium, car il n'y a rien de commun entre la suggestion, à un sujet, de mots ou de phrases étrangers et l'emploi raisonné par celui-ci de mots et de phrases que son interlocuteur ne connaît pas d'avance, et qu'il attend avec impatience.

C'est un fait si évident que des adversaires du spiritisme, comme Hartmann, sont forcés d'en convenir : « Les somnambules, dit-il, peuvent prononcer et écrire des mots et des phrases dans des langues qu'ils ne comprennent pas, si le magnétiseur ou une autre personne quelconque, mise en rapport avec eux, *prononce ces mots et ces phrases mentalement, dans le but de les leur suggérer* ; les somnambules en comprennent même le sens, en tant que la personne qui leur transmet la suggestion le comprend et le saisit pendant qu'il prononce le message, soit à haute voix, soit mentalement. On en voit la preuve dans ce fait que les somnambules donnent des réponses sensées dans une langue qui leur est familière, à des questions qui leur sont posées dans une langue inconnue, mais que les réponses n'arrivent pas quand la question est faite dans une langue inconnue du questionneur. » Hartmann a raison : Jamais un somnambule n'a parlé dans une langue qu'il ne connaissait pas, il répétera à la façon d'un écho (écholalie) ou d'un phonographe;

une phrase suggérée, mais il ne saura pas la construire lui même. C'est également l'avis d'Ennemoser, qui l'expose dans son livre : *Le Magnétisme* (Stuttgard 1853) et, d'accord avec Eschenmayer, une autre autorité en ces matières, il considère la possibilité pour un somnambule de *parler* en langue étrangère, comme chimérique. Voici ses raisons :

En admettant même que les somnambules puissent pénétrer une langue qui leur est inconnue, de même qu'ils peuvent pénétrer les idées des autres, on ne pourrait, dans tous les cas, attribuer à cette faculté que la perception de la teneur et du sens de cette langue *et non la forme de l'énonciation*, car cette dernière est toute conventionnelle, c'est-à-dire établie par l'usage et *nécessite une étude préalable*.

Le parler est un art technique, de même que le jeu d'un instrument de musique. Et celui qui ne s'est pas exercé à l'emploi d'une langue quelconque, fût-ce d'une façon rudimentaire, celui-là ne pourra même pas répéter ce langage et encore moins parler cette langue, pas plus qu'il ne pourrait répéter un morceau de musique s'il n'a pas développé cette faculté par l'étude.

Un musicien génial créera de nouvelles œuvres, il retiendra peut-être les morceaux qu'il a entendus une seule fois, mais il ne pourra les reproduire qu'à sa manière, sur son propre instrument. Il en est de même pour les langues ; les organes du parler sont des instruments qui doivent être exercés pour l'usage général, et spécialement pour chaque langue.

On voit donc que le fait, pour Miss Laure, de parler le grec, était un signe incontestable qu'une intelligence étrangère à la sienne se servait de ses organes et que son « polygone » était fort incapable de jouer là un rôle quelconque. Ceci est d'autant plus évident que nous possédons d'autres détails sur cette fameuse séance, et qu'ils sont du plus haut intérêt, comme on va pouvoir en juger.

Dans l'article cité plus haut, le juge Edmonds n'explique pas pourquoi M. Evangelidès avait été si troublé par son entretien. Aksakof en a trouvé l'explication dans une lettre privée de M. Edmonds, publiée par le Dr Gully, à Londres, dans le *Spiritual Magazine* de 1871, page 239. Je la reproduis intégralement :

A la suite de l'entretien que j'ai eu avec vous la semaine dernière, il me tarde de vous exposer, avec plus de détails, un fait que je trouve assez important pour qu'on lui consacre plus de temps.

Je vous avais dit que Laure parlait en différentes langues, dont le nombre se monte à quatorze ; permettez-moi de vous raconter aujourd'hui le fait suivant :

Un soir, je reçus la visite d'un monsieur de nationalité grecque qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue ; au cours de cette conversation, il paraissait très ému, et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes, et l'une d'elles demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille.

Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Laure, et, aucune personne étrangère ne se trouvant chez moi, il nous donna l'explication désirée : la personnalité invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à lui, mort en Grèce, le frère du patriote grec Marco Bozarris ; cet ami l'informait *de la mort d'un de ses fils à lui*, Evangelidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique.

Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois, et dix jours après sa première visite il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'*informant de la mort de son fils* ; cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son premier entretien avec Laure.

J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire.

Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel autre moment de notre existence. Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites, intelligentes, raisonnables, et aussi capables que n'importe qui de faire la distinction entre un fait réel et une illusion.

Il serait oiseux de prétendre que c'était un reflet de nos propres pensées: nous n'avions jamais vu cet homme, il nous a été présenté par un ami le soir même ; d'ailleurs, en supposant même que nos pensées aient pu lui faire part de la mort de son fils, comment pouvait-elle faire en sorte que Laure comprît et parlât le grec, langue qu'elle n'avait jamais auparavant entendu parler ?

Je vous demande encore une fois : Comment dois-je envisager ce fait, et bien d'autres analogues ?

Votre dévoué,

J. W Edmonds.

Moi aussi je demanderai à nos critiques de bien vouloir nous dire clairement comment, en dehors de l'hypothèse spirite, on peut interpréter ce fait. La clairvoyance ne peut être invoquée, car il manque la condition essentielle pour qu'elle se produise, c'est-à dire le motif pour rendre le médium clairvoyant, puisqu'il ne connaissait pas M. Evangelidès, qui était pour lui absolument un étranger, et encore moins le frère de Bozarris, mort en Grèce. Et puis, le langage

en grec défie toute explication qui ne fait pas intervenir une intelligence connaissant cette langue. Ce n'est pas celle du père : 1° parce qu'il ignorait la mort de son fils ; 2° parce qu'il ne pouvait pas suggérer en grec les détails relatifs à un fait qui lui était incconnu. C'est la réponse à la seconde question de M. Grasset « que le message est certainement venu d'ailleurs. »

Mais s'il est incontestable pour moi qu'il y a eu révélation d'un fait inconnu des assistants par une intelligence connaisant parfaitement le grec, au point de vue *strictement scientifique*, la preuve que cette intelligence était certainement le frère de Bozarris n'est pas faite, puisque nous ignorons sur quels arguments M. Evangelidès s'est fondé pour asseoir sa conviction. Ce que nous pouvons seulement induire avec certitude, c'est que cette intelligence a été véridique en ce qui concerne l'annonce de la mort du fils de M. Evangelidès, et c'est une présomption seulement qu'elle n'a pas menti en disant que le nom de Bozarris lui avait appartenu sur la terre.

La suite de cette étude montrera que l'on possède d'autres preuves, physiques et intellectuelles, qui établissent, inconstablement cette fois, l'identité des êtres qui se sont manifestés. Mais il est utile de rappeler encore d'autres faits, aussi authentiques que celui-ci, pour répondre à ceux qui prétendent que le médium ne fait que refléter les connaissances qui sont dans son cerveau ou dans celui des assistants. On pourra peut-être encore feindre de les ignorer, mais le public finira par ne plus accorder sa confiance à ceux qui, en traitant de sujets aussi graves, négligent justement l'étude des cas embarrassants, tout simplement, nous ne saurions trop le répéter, parce que ces faits sont inexplicables pour eux. La méthode scientifique exige que l'on ne fasse pas appel à des facteurs nouveaux, tant que ceux que nous connaissons suffisent pour l'explication des faits. Jusqu'alors, nous ne connaissons que l'âme humaine qui soit capable de parler une langue terrestre ; si ce n'est pas celle du médium, il faut que ce soit une autre âme ; or ce n'est pas celle de M. Evangelidès, ou d'aucun autre incarné, donc c'est un esprit désincarné.

(*A suivre*).

Gabriel DELANNE.

L'Idée du hasard et son influence sur la conduite humaine

Par E.-F Riedinger. (1)

Nous appelons événements de hasard ceux dont l'arrivée inattendue nous apparaît comme spontanée et en quelque sorte superflue, c'est-à-dire non déterminée par une nécessité pressante.

Le cercle de ces événements est plus ou moins restreint suivant les divers individus qui les observent, mais l'illusion de l'existence de hasards est commune à tous les hommes.

C'est en vain que les écoles philosophiques et les religions ont essayé de détruire cette croyance au hasard, croyance qu'elles ont condamnée comme démoralisante et contraire à toute logique ; démoralisante parce qu'elle fait douter de la justice compensatrice et qu'elle récuse le principe de la responsabilité ; contraire à toute logique, parce que d'après elle il faudrait nier ce fait qu'un événement quelconque, une notion quelconque abstraite ou concrète, n'est pas le résultat logique et nécessaire de facteurs antérieurs.

Observons le trajet de la bille de la roulette. Involontairement nous nous imaginons que le hasard seul détermine le moment où la bille tombera et le numéro sur lequel elle s'arrêtera.

Nous ne nous rendons pas compte de ce fait que les deux choses sont déjà déterminées d'une manière irrévocable au moment du départ.

La force déployée pour tourner le disque et lancer la bille, la résistance de l'air et le frottement qui déterminent le ralentissement progressif de la bille ont fixé à l'avance le terme de sa course. Ce n'est que l'insuffisance de notre faculté d'observation qui nous empêche d'apprécier exactement la valeur des facteurs déterminants.

De même qu'il existe des individus extraordinaires qui en quelques secondes peuvent multiplier de tête des nombres de plusieurs chiffres, on pourrait imaginer des esprits capables d'évaluer toutes les forces qui entrent en jeu pour accélérer ou retarder le mouvement de la bille, et de calculer d'une manière infaillible le moment exact où elle s'arrêtera.

Contrairement à nous de tels esprits n'attribueraient aucune part au hasard dans l'accomplissement de ce fait.

C'est en raison d'une illusion analogue que nous attribuons au hasard seul le fait de deviner le numéro sortant de la roulette : nous connaissons sans doute la cause immédiate de ce pouvoir de divination, nous savons

(1) *Bulletin de l'Institut Général Psychologique.* Mai-Juillet 1907. p. 245.

que c'est le fonctionnement de notre cerveau qui nous a conduits à la vision nette du numéro ; mais nous ne pouvons nous expliquer comment, sans processus logique, notre inconscient a été conduit à choisir ce nombre unique parmi les trente-sept autres.

La provenance d'une idée spontanée ne résultant pas de raisonnements successifs nous paraît aussi énigmatique ; de même celle de la plupart de ces mouvements corporels, dont nous ignorons la cause et le but et que nous sommes cependant forcés de faire.

Cette idée de l'intervention du hasard ne s'applique pas seulement aux choses et aux événements situés hors de notre personne ; nous tenons aussi comme soumises au hasard les manifestations de notre pensée et de notre volonté, et les fonctions de notre corps.

Nous nous croyons susceptibles de mouvements accidentels, comme de pensées accidentelles.

La part que nous faisons actuellement à l'intervention du hasard diminuerait beaucoup avec les progrès de la science du « moi », le nombre des manifestations de la vie psychique et physique, qui nous paraissent aujourd'hui encore incompréhensibles, devenant ainsi plus restreint.

Il n'y a pas de « devenir » sans « avoir été ». C'est pourquoi les actes de notre vie psychique et corporelle doivent être déterminés par des actes antérieurs et s'accomplir suivant une nécessité logique.

La croyance à la chance et à la malechance est étroitement liée à cette illusion de l'existence du hasard, à laquelle, vu l'influence extraordinaire qu'elle a sur nous, nous ne pouvons arriver à nous soustraire malgré une connaissance toujours plus étendue.

Le mystère qui enveloppe ces deux notions de chance et de malechance est précisément ce qui fait du hasard un facteur si important de notre vie, car la fortune ou l'infortune imméritées sont pour nous dues à un hasard ou à une successions de hasards. En conséquence, nous capitulons devant une force inconnue qui, à chaque instant, déjoue nos calculs et change nos espoirs en tristesses et nos craintes en joies.

Autrefois la croyance au miracle rendait fanatiques des milliers d'individus, aujourd'hui l'humanité tomberait dans le désespoir ou dans une sombre résignation, si elle n'avait la conviction que des hasards favorables ou defavorables peuvent à chaque instant changer le sort de chacun.

C'est un besoin pour l'homme que d'avoir à compter sur des éventualités imprévues ; le dogme de la prédestination a pour lui quelque chose de désolant ; il ressemble au joueur, il aime à se soumettre au hasard ; il n'aimerait pas se passer du point d'interrogation devant tout ce qui est avenir, quand bien même l'absence de cet aléa devrait élargir les limites de son savoir.

Si l'âme humaine pouvait se débarrasser de cette illusion, que le bonheur et le malheur sont l'œuvre du hasard, il s'ensuivrait logiquement qu'elle gagnerait en élévation morale, car l'incertitude ne peut avoir qu'un effet perturbateur.

Si cette assertion théoriquement inattaquable se trouve contredite dans la pratique, c'est qu'il pas donné à la nature humaine d'escompter de la même manière les chances égales en soi de bonheur et de malheur. L'homme craint peu l'imprévu, il y place surtout ses espérances. Sans doute il entrevoit la possibilité d'un malheur inattendu, mais il en écarte la pensée jusqu'au moment où celui-ci survient. La crainte même de la mort, dont la venue prochaine ou tardive lui apparaît comme dépendant du hasard, ne s'empare de lui que lorsqu'il se sent menacé par un danger présent. Au contraire, nous n'abandonnons jamais l'espoir de voir notre situation s'améliorer grâce à des hasards inattendus ; nous comptons toujours, sans raison valable, sur une heureuse éventualité, et nous sommes déçus lorsque la chance ne couronne pas nos entreprises, en provoquant, sans que nous ayons à intervenir, des circonstances favorables.

Nous agissons de même dans tous les autres domaines, en faisant toujours la même distinction injustifiée entre les hasards heureux ou malheureux. Dans les coups du sort, nous ne voyons jamais que le hasard qui les a fait naître, nous oublions toujours d'établir les relations qu'ils peuvent avoir avec notre personne, soit dans le domaine de l'objectivité, soit dans celui de la subjectivité, ne nous occupant pas de savoir si nous n'avons pas nous-mêmes causé ou attiré le malheur.

Au contraire, lorsqu'il s'agit d'un bonheur ou d'une succession de bonheurs, nous sommes de suite tentés d'en rechercher la cause et le but dans notre personnalité. Nous allons dans ce cas jusqu'à nier le hasard, sur lequel nous comptions auparavant, car le hasard disparaît dès que la cause et le but de l'événement survenu sont considérés comme connus.

La joie que cause un bonheur attribué au hasard n'est pas seulement due à la perspective de son agréable effet ; elle provient surtout de la satisfaction que nous éprouvons en pensant que notre personne a attiré le bonheur.

Rien ne plaît tant à l'homme que de penser qu'il pourrait être le favori du sort ; inconsciemment il ne considère plus les événements favorables comme des hasards, il y voit surtout, quand ils se succèdent, une destinée qui lui est réservée et due.

C'est cette illusion qui a aveuglé tant de grands de la terre, qu'une succession de soi-disant chances avait portés sur les hauteurs de la vie ; c'est elle qui leur a fait faire les faux calculs qui entraînèrent leur chute.

Il nous faut encore ici mentionner un genre de hasards, qui rentrent dans le domaine du mysticisme : ce sont ces événements sans importance en soi qui ne valent que par le rôle que nous voulons leur faire jouer ; nous voyons en eux des présages de bonheur ou de malheur, et nous leur enlevons, en leur donnant cette signification extraordinaire, leur caractère d'événements de hasard, qui serait une explication pour ceux qui ne croient pas aux présages.

Ne considérant pas ici l'événement important comme une conséquence de l'incident insignifiant qui l'a annoncé, croyant au contraire que l'évé-

nement important qui survient plus tard est la cause de l'incident insignifiant qui le précède, nous basons notre hypothèse sur une utopie chronologique, et nous dirions plus, nous ne pouvons justifier la croyance à l'existence de présages qu'en allant à l'encontre de la loi naturelle de cause à effet, et en faisant intervenir le surnaturel.

Nous n'approfondirons pas ici les arguments fournis pour ou contre cette croyance à l'existence de ces mystérieux présages ; la croyance au présage a existé en tout temps et chez tous les peuples ; elle est aussi vivante aujourd'hui que dans l'antiquité, alors que les interprètes de ces événements fortuits : prophètes, prêtres, astrologues, magiciens, etc., formaient une corporation spéciale.

Une seule chose nous intéresse dans cette enquête : c'est que l'homme s'est efforcé de construire, à l'aide de la coïncidence répétée d'événements différents, tout un système en vue de prévoir un certain nombre d'événements qui, lorsqu'on les considère séparément, semblent être dus au hasard.

Il faut reconnaître ici la tentative de pénétrer l'obscurité qui enveloppe la cause d'événements successifs et de gagner par suite du terrain sur le hasard, qui jusqu'ici avait servi à les expliquer.

Nous devinons la présence d'une foule de fils encore invisibles qui relient tout ce qui se joue en nous et autour de nous, et, là où nous les découvrons, la notion du hasard disparaît de suite.

C'est pourquoi le hasard appartient à cette catégorie de désignations que nous n'employons que comme un pis aller et pour remplacer quelque chose qui nous manque encore. L'usage a consacré plusieurs de ces mots dont la signification répond à une illusion et non à une connaissance.

De même que nous parlons de ressemblance, tout en sachant que rien ne se ressemble absolument, que nous attribuons une couleur à une foule de choses, sachant qu'elle ne répond qu'à une illusion de la vue et non à une réalité, de même nous appelons hasards un certain nombre de faits qui ne sont tels que pour notre imagination, parce que les liens qui les unissent à d'autres faits ne paraissant pas à la surface échappent à notre entendement.

Mais, en nous contentant de l'apparence, nous entravons les progrès que l'on pourrait faire dans la connaissance de la raison et du but de nombreux événements.

L'homme a étudié le mouvement des ondes marines et atmosphériques qui symbolisent les hauts et les bas de sa propre existence ; il étudie la composition et l'analyse des accords qui, dans le domaine de l'acoustique et de la vision, viennent affecter sa sensibilité ; partout il reconnaît un ensemble, une construction harmonieuse, un système ; mais dans les événements qui touchent aux intérêts de sa vie une partie lui paraît échapper à l'ensemble, il ne voit pas la chaîne dont ils forment les anneaux.

C'est pourquoi il lui manque la possibilité d'en prévoir la venue.

Si l'humanité pouvait bannir de son cercle d'idées la conception du

hasard, il s'ensuivrait bientôt une augmentation de puissance, que l'on ne peut s'imaginer, augmentation due à l'accroissement de ses facultés de perception et de prévision résultant tout naturellement d'un exercice continu à travers les générations successives.

Le mot de Gœthe mourant : « De la lumière, encore de la lumière ! », appliqué à cet ordre de recherches, déracinerait l'illusion de l'existence du hasard et l'avenir ne nous apparaîtrait plus comme un domaine impossible à explorer.

E. P. RIEDINGER.

*
* *

Ajoutons quelques notes à notre point de vue spécial :

Certainement le hasard n'existe pas, car si on supposait qu'il pût exister, ce serait admettre qu'il y a des effets sans cause, ce qui semble impossible avec notre mentalité terrestre. Ce que l'on nomme hasard est le produit d'un ensemble de facteurs inconnus dont la résultante seule se manifeste à nous et nous étonne par son caractère d'imprévu.

Au point de vue psychologique, il ne faut jamais perdre de vue que tous les événements extérieurs et intérieurs laissent en nous des traces ineffaçables. Bien que nous puissions en apparence les oublier, ils n'en subistent pas moins dans les profondeurs de la conscience et n'y sont pas à l'état de documents inertes, comme, par exemple, de simples inscriptions phonographiques. Ces traces participent de la vie de l'esprit ; elles s'unissent à d'autres par contiguïté, simultanéité d'enregistrement, ressemblance ou différence et les produits se modifient encore par l'addition des perceptions semblables qui s'ajoutent pendant le cours de la vie.

On ne doit donc pas être surpris de voir surgir un jour dans l'entendement des idées qui semblent neuves, alors que ce sont en réalité des transformations d'idées antérieures, et il ne faut pas perdre de vue que le périsprit, même au moment de la naissance, n'est pas la *table rase* imaginée par certains philosophes. Chaque être apporte en venant ici-bas un acquis formé pendant le cours de ses vies antérieures. Ce trésor s'augmente sans cesse, très lentement, il est vrai, mais d'une manière ininterrompue ; c'est ainsi que se produit le progrès de tous les êtres pour les acheminer vers des destinées supérieures.

Dans le monde physique, aussi bien que dans le domaine intellectuel, existent encore une grande quantité de lois inconnues et d'effets encore insoupçonnés des lois connues, dont les résultantes produisent ces phénomènes que notre ignorance attribue au hasard. Une science plus complète fera disparaître ces obscurités, et si une prédestination existe, c'est celle du bonheur futur auquel tous doivent arriver, puisque la loi d'évolution élève les choses et les êtres vers des états plus dirversifiés et plus parfaits qui se compliquent sans cesse et ont, pour atteindre leur plein épanouissement, l'infini de l'espace et celui de la durée, c'est-à-dire l'éternité.

G. D.

Le rocher de Sisyphe

Aux savants observateurs d'Eusapia Paladino

Messieurs,

Les témoignages en faveur d'une série de phénomènes, produits par Eusapia, deviennent tellement complets, tellement nombreux, tellement indiscutables, depuis l'apparition du livre de M. Flammarion et les récents travaux des savants italiens, qu'ils doivent constituer pour la Science, une acquisition définitive. — Ces titres auront-ils force de loi pour l'avenir ? — C'est fort douteux et, sous peine de recommencer indéfiniment des discussions oiseuses, il importe d'ériger un monument authentique qui soit la consécration définitive de faits si précieux pour la science future.

Nous voyons qu'une certaine catégorie de négateurs, aveuglés par leurs passions, s'efforcent de déposséder la Science de ces faits acquis ; leurs procédés de négation trouvent auprès du public un accès si facile qu'il serait dangereux, et coupable, de les laisser passer sans protestations.

C'est à vous, messieurs les expérimentateurs de la science officielle, à vous qui avez eu Eusapia à votre entière discrétion, qu'il appartient de décider ce qui, d'après vos observations, devra rester définitif.

Vous savez, Messieurs, combien rapidement le temps efface ce qui ne laisse pas de traces visibles. Ce qui restera, après vous, d'Eusapia et de ses phénomènes, ce seront, presque exclusivement, les accusations de fraude par lesquelles on réussit actuellement à donner le change à l'opinion. Car ne vous y trompez pas, c'est l'unique son de cloche que la foule entende, c'est la seule version que la presse accepte. Toute polémique sur ce sujet nous est refusée, nous n'avons pas le droit de réponse, et vous avez vu, il y a quelques années, un grand journal simuler une enquête de laquelle toute opinion contraire était exclue, d'où la voix même si autorisée de M. de Rochas était odieusement éliminée.

Pour que la vérité s'impose il faudrait que l'on connût la force et le nombre des documents probants ; or la conspiration du silence réussit parfaitement à les étouffer ; cependant lorsqu'un vul-

garisateur de la taille de M. Flammarion publie un livre sur cette matière, le titre même de l'ouvrage a assez de retentissement pour que la curiosité s'éveille. C'est l'occasion saisie par les journalistes pour informer le public que les expérimentateurs sont de grands naïfs, qu'ils ont été dupés par des simulateurs et le lecteur, qui allait peut-être céder au désir de savoir, sent sa curiosité s'éteindre ; il paraît que l'ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu, il n'y a que le chapitre sur la fraude qui ait quelque valeur.

Nous avons un bel exemple de cette négation *quand même* dans une lettre de M. J. Bois parue dans le n° des *Annales politiques* et *Littéraires* du 19 mai. Certes M. Flammarion pouvait s'attendre un peu à ce genre d'obstruction, mais que son livre servît de prétexte à des affirmations aussi simplices, et aussi contraires au bon sens, voilà qui a dû le surprendre énormément.

D'après cette lettre, il faut qu'Eusapia soit tellement fine qu'elle ait trompé pendant vingt ans, et sans cesse, MM. Lombroso, Ch. Richet, Ochorowicz, de Rochas, Maxwell, Flammarion... etc et dernièrement encore, les professeurs italiens Pio Foa, Morselli et d'autres ; le seul M. J. Bois aurait échapé à cette duperie générale. Tout, selon lui, est simulé ; il daigne prendre la plume pour en informer M. Flammarion, sans éprouver un seul instant le besoin de motiver ses affirmations.

En réalité il s'agit d'influencer la galerie ; on veut accréditer la légende de *Slade l'escroc*, *Home l'acrobate* et *Eusapia la Prestidigitatrice*. Voilà, messieurs, si vous n'y prenez garde, ce que deviendront dans l'histoire de demain, vos observations si précieuses d'aujourd'hui.

Il ne s'agit plus de combattre pour une interprétation particulière c'est le fond même de vos constatations dont on voudrait nous déposséder ; c'est le fruit de vos travaux dont on voudrait faire un fruit véreux, en y injectant le venin contenu dans cette phrase : — Eusapia est le Napoléon des médiums et les savants anglais lui infligèrent son Waterloo. — Qu'il nous suffise de rappeler qu'au moment même où M. J. Bois faisait imprimer ces lignes, on pouvait lire dans les *Annales des Sciences Psychiques*, au compte rendu de la conférence du professeur Pio Foa : « — Eusapia Paladino, dans une loge d'avant-scène, était le point de « mire de tous les regards, as-

sistant à son triomphe. » Voila un Waterloo qui aura eu de beaux lendemains.

Ne voyez-vous pas, messieurs, que cette tenacité d'une opinion préconçue contre la marée toujours montante de vos témoignages, constitue un obstacle qu'il faut balayer; et, tandis qu'il devient d'usage courant, parmi vous, d'attribuer aux spirites la cause de l'aversion qu'inspire, à beaucoup de bons esprits, l'étude des phénomènes, il serait mieux de stigmatiser l'attitude écœurante de ceux qui éliminent constamment les témoignages savants, pour se complaire indéfiniment dans leurs propres erreurs, au point d'user de simpiternelles redites qui, M. Flammarion le déclare lui-même, *devraient être entièrement, absolument et définitivement jugées et rejetées hors cadre.* (Les Forces Nat... 542).

Or, c'est précisément à M. Flammarion que l'on dédie ces lieux communs cent fois condamnés; il est vrai que M. J. Bois les lui sert sous des fleurs arrosées de ses larmes. Pauvre M. Flammarion ! c'est avec des caresses de nourrice qu'on annihile son œuvre; on le berce et on l'endort pour qu'il ne proteste pas trop haut. C'est humiliant en effet : avoir consacré tant de temps et d'efforts à des observations méthodiques, avoir écrit un gros livre pour établir, trop prudemment encore, la certitude d'un minimum de faits qui s'imposent, et recevoir de M. J. Bois, un bref de condamnation qui lui révèle que tout est délire, ruse et bêtise !!!

— La preuve ? — Ne la cherchez pas. — Je n'écris ces lignes, dit M. J. Bois, qu'avec la plus incurable tristesse et en quelque sorte, malgré moi, forcé par l'évidence.

La voici...! la larme du crocodile humanitaire...! En revanche vous chercherez en vain l'ombre d'une argumentation. Les dissertations irréfutables d'une foule de savants, il les ignore; les témoignages de M. Crookes, il les néglige.

En voici un exemple : — Vous savez avec quelle longue patience et quelle rigoureuse prudence, ce savant acquit, pour lui-même, la certitude absolue de la réalité fantômatique de Katie-King. Il n'y a qu'à relire, au hasard, pour comprendre que, seul, un idiot aurait pu être dupé dans ces conditions... « Durant ces six der-« niers mois, dit ce savant, Mlle Cook a fait chez moi de nom-« breuses visites, et y a demeuré quelquefois une semaine entière. « Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas

« à clef; pendant le jour elle était constamment en compagnie de « Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de « ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu « d'occasion de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, « qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé « moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir, et d'habi- « tude après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se « dirigeait droit au cabinet et, à sa demande, je fermais à clef la « seconde porte, gardant les clefs sur moi pendant toute la « séance. »

C'est devant cet exposé et d'autres aussi formels, que M. J. Bois ose écrire : — J'ai constaté à Londres — à n'avoir plus le moindre espoir de doute — les trucs puérils et grossiers de la fameuse Florence Cook par le fantôme de Katie King qui n'était autre que sa propre sœur.

Comment put-elle duper magnifiquement, le truc étant puéril et grossier...? C'est ce que le détracteur oublie de nous apprendre.

Et ainsi des autres.... Home est un acrobate, M. J. Bois nous en informe sans commentaires. Evidemment ceci vise la lévitation ; voyons donc ce que dit des lévitations de Home, l'illustre savant. — Le voici : — « Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. »

Si M. Jules Bois est sincère, il a une excellente occasion de le prouver. Ces preuves imposantes sont toujours renaissantes ; actuellement elles se trouvent auprès des savants italiens, qui expérimentent sur la personne de Zuccarini ; qu'il aille donc, lui, pour qui l'évidence est faite, démontrer l'acrobatie du médium auprès de ces savants qui l'accueilleront volontiers.

Nous en avons vu bien d'autres chez Robert Houdin, s'écrie, par ailleurs, M. J. Bois. — Eh bien, je plains M. Flammarion, s'il peut, sans nausées, supporter des arguments tant de fois réfutés, des pauvretés si souvent ressassées.

Messieurs, là est le danger qui ne paraît pas vous émouvoir ; il est plus grand que vous ne le pensez, car c'est la seule version que les journaux admettent au fond, et l'on se souvient que le périodique *Je sais tout*, publiant un article de M. de Rochas sur la villa

Carmen, accepta, sitôt parue, la légende du cocher et crut pouvoir informer ses lecteurs que le fantôme en question n'était qu'un habile faussaire, sans même avoir consulté M. de Rochas. Et... tenez, voici une expérience que je tente, quand j'en trouve l'occasion devant des profanes ou des gens du monde. Elle consiste à amener ce petit dialogue : — Eh quoi... ? vous n'avez pas entendu parler du fantôme de la villa Carmen ? — Non. — Mais si... les grands journaux en ont parlé... il y a deux ou trois ans... Souvenez-vous.

La personne interpellée réfléchit quelque peu... et voici la réponse. — Ah oui... un cocher qui avait réussi à faire croire à M. Richet... Je vous fais grâce du reste ; mais ceci vous prouve que la version *fraude* est toujours admise sans contrôle, même quand elle passe l'ordinaire mesure de l'impudence et de l'illogisme. La légende seule subsiste.

Ce qui fait tort à la vérité, ce n'est pas tant la fraude réelle, laquelle étant incontestée n'a nul besoin d'être démontrée, que la légende de fraude, légende souvent mensongère, dont on se sert pour étouffer les faits authentiques. Si M. Flammarion veut rétablir la balance égale dans son prochain ouvrage, il fera bien de consacrer un chapitre aux vérités étranglées.

Nous vous demandons, messieurs, de ne pas laisser retomber au fond du ravin, ce rocher de Sisyphe que nous soulevons depuis cinquante ans.

Actuellement c'est l'obstruction qu'il faut vaincre, car c'est elle qui nous menace. Ce qui est difficile, ce n'est pas de vaincre l'opinion contraire, celle-là, une preuve la renverse ; mais c'est de vaincre l'opinion à côté, celle qui est imbue du mysticisme ou du fanatisme, celle-là est aveugle et sourde, celle-là nie quand même, nie contre l'évidence, elle s'empare du chapitre fraude qu'elle généralise jusqu'à l'absurde.

Après avoir nié toute la substance du livre de M. Flammarion, voyez comme on est heureux d'échapper par la tangente et de l'ensevelir sous les fleurs, avec ce seul chapitre fraude que l'on déclare invincible et lumineux.

Invincible... ! voilà un adjectif qui fait ma joie. — On pourrait vaincre quoi ? — On pourrait vaincre qui ? Connaissez-vous quelqu'un qui nie la fraude ? A-t-on rencontré quelque part cet adver-

saire fabuleux ? — Non — Eh bien alors... — C'est le fait qui est invincible et non pas sa négation.

Si M. J. Bois voulait attaquer le fait invincible d'Eusapia, tel qu'il est exposé dans les dissertations de MM. Lombroso, Morselli, Pío Foa, et Ph. Bottazzi, j'imagine qu'il aurait tôt fait de mordre la poussière. Mais... voilà, M. J. Bois ne s'expose pas à une polémique ; il ne réfute pas, il détracte.

Voici, devenus irréfutables, certains faits qui sont le triomphe de la partie tangible du spiritisme. Messieurs vous n'êtes pas spirites, mais il est superflu de vous en défendre, car nous ne vous imposons pas les résultats de nos longues méditations ; nous vous demandons seulement de maintenir les faits acquis, parce que vous seuls en avez le pouvoir, parce que vous avez contribué quelquefois à jeter sur nous la suspicion de charlatanisme et que vous nous devez cette réparation. Et nous venons dire, à vous qui avez prouvé votre loyauté : — Etablissez le catalogue des faits qui pourront servir de base à une discussion ultérieure, cette discussion viendra à son heure, et soyez sûrs qu'entre les amants de la vérité l'accord se fera un jour.

Pour le moment, je voudrais vous persuader de la nécessité de lutter, non plus contre la fraude, mais contre l'équivoque qu'elle fait naître. Un amour ardent de la vérité pourra vous rapprocher de nous pour mettre fin à des interprétations puériles mais tenaces, et imposer silence au misonéisme inconscient qui, pressentant sa défaite prochaine, conteste déjà que ces faits aient le moindre intérêt pour la Science ou pour la Philosophie.

Ceci est en contradiction formelle avec vos observations ; tous, vous avez déclaré que ces faits avaient une grande importance : — Un des événements les plus prodigieux du nouveau siècle, a dit Lombroso. Je ne pensais pas mettre tant à contribution la lettre de M. J. Bois, mais j'avais besoin d'un exemple, et celui-ci représente une mentaliré vraiment très générale, au point où nous en sommes de la lutte. Cette mentalité constitue, à elle seule, un phénomène spécial, dont il faut chercher l'explication dans une sorte d'inhibition afférente à l'éducation. Dans la lettre en question cette mentalité éclate au grand jour par cet argumentation remarquable :
» — Il serait vraiment lamentable que les religions et leurs pro-
» phètes, les philosophies et leurs grands hommes fussent venus en

« vain nous apporter le témoignage de quelque chose de supérieur « à la vie uniquement animale et que l'humanité ait dû attendre, « pour se renseigner sur l'immortalité et le divin, la venue de « Slade l'escroc, de Home l'acrobate, et d'Eusapia la prestigidita- « trice ! »

Voilà l'imagination mystique qui intervient. Nous nous en doutions bien un peu, d'après le livre de M. J. Bois sur le Satanisme. Il y a, là dadans, des histoires extraordinaires qui impliquent une action confuse de toutes les forces de l'astral ; si l'auteur y croit, il doit croire aux phénomènes d'Eusapia, mais leur attribuer une origine satanique. Malheureurement ce livre, comme tout ce qui sort de la plume des occultistes, est si obscur qu'on n'y démèle jamais la pensée de l'auteur. Impossible de savoir s'il parle de scènes réelles, légendaires ou hallucinatoires. Il semble bien, cependant, que ce soit sa propre mentalité qui se révèle au chapitre des messes noires ; là, il se complaît dans la pensée de Huysmans qu'il paraît épouser complètement, et suivant laquelle la consécration serait une opération magique qui, même sacrilège, enchaînerait Dieu J. Bois nous montre le Christ, emprisonné dans une hostie, malgré le sacrilège immonde de la consécration, livrée à Satan lequel... (que le lecteur me pardonne cette citation) *y crachant, puis y bousant, il vaticine en une danse coupée de borborygmes : — Je te tiens mon vieil ennemi. Je te tiens et ne te lâcherai plus maintenant que ta sotte pitié pour les hommes t'a lié à cette farine...* etc. (*le Satanisme* p. 199). On se demande si l'homme qui conçoit de pareilles choses n'a pas conservé des suggestions d'enfance capables d'exercer sur le cerveau cette action inhibitoire qui fait qu'on a des yeux pour ne point voir. En tous cas, la calme sérénité d'un William Crookes ou d'un Ch. Richet nous offre des garanties plus sérieuses. Quand on cherche du divin dans ces phénomènes, on est mal qualifié pour juger ces expériences, qui abordent le problème dans un sens inverse et qui vont à la recherche des preuves de l'âme, sans craindre de descendre jusqu'à la physiologie et à la psychologie cellulaire. Quand on s'attend aux révélations des anges, on est mal disposé à recevoir les messages, assez terre à terre, des communicants. On n'admet pas les misères inhérentes à la machine humaine, la trance, l'action involontaire, le synchronisme d'un mouvement accompagnant l'organe fluidique. L'action d'une main qui se libère dans cette condition, et que tous, messieurs, vous avez

constaté, en affirmant que ce geste ne vous avait jamais trompé, est considérée, par ces fanatiques, comme l'effondrement du médium, on divulgue ce geste, on l'amplifie on l'annonce à grand fracas .. c'est Waterloo !

Voici la réponse du Prof. Pio Foa sur ce sujet. (1) -- « Et puis, « elle pourra produire au moyen de la fraude quelque petit phé- « nomène à la demi-obscurité, mais jamais les déplacements à dis- « tance, ni les grandes matérialisations *en pleine lumière*.

« Pour expliquer son entière phénoménologie, il faudrait la sup- « poser douée de facultés bien singulières, et d'un organisme dé- « passant les limites du vraisemblable. Elle devrait pouvoir allonger « de 50 ou 80 centimètres, d'un mètre ou même deux et plus, ses « membres, sans se mouvoir de sa chaise ; tourner la tête pire « qu'un pendu ; étendre le cou mieux qu'un phénicoptère ou une « girafe ; porter son pied sur l'occiput et le lancer jusqu'au troi- « sième assistant de droite ou de gauche, en le faisant passer à tra- « vers le corps de ses deux contrôles. Elle devrait ensuite y voir dans « l'obscurité, entendre dans le silence et comprendre dans le bruit « (hyperacousie), posséder un toucher et un sens musculaire mira- « culeux (hyperesthésie). Elle devrait savoir se tenir en équilibre « comme le plus consommé funambule Malabrais ; posséder l'adresse « de mains d'un Bosco ou d'un Houdin ; avoir l'agilité d'un Fré- « goli, qui va et vient, apparaît et disparaît, s'habille et se désha- « bille en les quelques secondes que tout le monde sait. Et elle de- « vrait de même manœuvrer si bien avec ses pieds (que par co- « quetterie féminine elle porte toujours élégamment enfermés dans « de très petites bottines), qu'elle pourrait rivaliser avec l'homme « sans bras que chacun a pu admirer il y a quelques mois dans les « cirques. Ainsi réunissant en elle seule toutes les habiletés aux- « quelles sont arrivés de très rares individus dans tout l'univers, « après des années et des années d'exercice ; et de la cette façon, ré- « sumant toutes les exceptions de l'anatomie et de physiologie hu- « maines, Eusapia réussirait à tromper tant d'excellentes personnes « qui ont place — Je ne parle pas de moi — parmi la fleur de l'in- « telligence européenne.

(1) *Annales de Sciences Psychiques* Mai 1907. p. 334.

Messieurs vous êtes tous témoins d'Eusapia et je pourrais citer, dans l'œuvre de chacun de vous, quelque page de la même force probante. On dira peut-être que ce n'est pas un argument scientifique, mais il est temps d'en finir avec cette prétendue nécessité d'une preuve qui ne sert que de prétexte à des exigences inépuisables.

En présence de l'attitude irréductible des détracteurs, nous ne pouvons que nous retourner vers vous, les vrais expérimentateurs, pour vous dire : — Sauvez le fruit précieux de vos études ! Votre attitude actuelle est insuffisante. Nous louons votre prudence et votre bonne foi quand vous rappelez toutes les aberrations qui ont entravé ou ridiculisé les grandes inventions qui ont précédé, mais, aujourd'hui, ici-même on raille la danse des grenouilles, on insulte Jouffroy-la-Pompe et vous demeurez froids.

C'est à vous, Messieurs, qu'Eusapia s'est confiée, c'est à vous que revient l'honneur de la défendre et le devoir de vous défendre vous-mêmes. Car la simpiternelle histoire de fraude qui, depuis Babinet jusqu'à M. J. Bois, obscurcit ce débat, impliquerait la niaise incapacité de vous tous, ô maîtres !

Vous le sentez et vous le dites encore : — « Il serait temps d'en « finir avec cette attitude de négation à outrance, avec ce système « de jeter sans cesse l'ombre du doute ou d'esquisser le sourire du « sarcasme, je ne dis pas sur la respectabilité morale (car, sous ce « rapport, tout le monde dans les recherches scientifiques est sujet « à caution), mais sur la non-imbécillité des observateurs qui affir- « ment. (Morselli. *Annales des Sciences Psychiques*. Avril 1907).

C'est un adversaire du Spiritisme qui parle ainsi, car il n'est plus permis de contester ces faits définitifs. Donc, messieurs, réservez vos interprétations aussi longtemps qu'il vous plaira, mais, pour Dieu, trêve de discussion, et proclamez les faits sans réticences. Si vous laissez poser l'éteignoir sur la lumière que vous avez entre les mains, c'est encore un demi-siècle de perdu. Soyez plus affirmatifs, défendez les faits, défendez-vous vous-mêmes.

Faites une déclaration collective qui force les portes de la presse et des Académies, faites ce que vous voudrez et retenez bien ceci : Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, la lumière pâlira et, dans quelques années, de nouveaux lecteurs rencontreront la prose d'un nouveau J. Bois, et ils y liront : — *Eusapia la Prestidigitatrice*

qui dupa si magnifiquement MM. de Rochas, Richet, Lombroso, Flammarion.... etc. En vérité, je vous le dis, c'est le rocher de Sisyphe.

L. CHEVREUIL.

La Bible

(Suite) (1)

III.

> Le Sépher sert de base à la religion chrétienne, comme il en sert aussi à la musulmane et à celle qui réclame à juste titre le nom de leur mère commune, la judaïque ; mais cette base leur est inconnue à toutes trois.
>
> FABRE D'OLIVET.

Cet obstacle était ce livre même qui devait les soumettre et qu'ils ne devaient point comprendre.

Les chrétiens, contents de ces formes que du moins ils saisissaient, méprisaient tout le reste. Il est vrai que de temps en temps il s'élevait parmi eux des hommes qui s'en détachaient avec dédain. Tels furent Valentin, Basilide, Marcion, Apelles, Bardesane et Manès le plus terrible des adversaires que la Bible ait rencontrés. Tous traitaient d'impie l'auteur d'un livre où l'Etre bon par excellence est représenté comme l'auteur du mal ; où cet Etre créé sans dessein, préfère arbitrairement, se repent, s'irrite, punit sur une postérité innocente le crime d'un seul dont il a préparé la chute. Manès, jugeant Moïse sur le livre que les chrétiens disaient être de lui, regardait ce prophète comme ayant été inspiré par le génie du mal. Marcion ne voyait en lui que l'organe du Créateur du monde élémentaire, fort différent de l'Etre Suprême.

(1) Voir le n° de Septembre p. 149. Nous répétons encore que chaque auteur est seul responsable de ses opinions, la Revue ayant pour objet de faire connaître impartialement toutes les interprétations raisonnables relatives aux questions religieuses, expérimentales et philosophiques.

Ceux des Pères dont les yeux n'étaient pas tout à fait fascinés, cherchaient des biais pour éluder les plus fortes difficultés. Les uns accusaient les Juifs d'avoir fourré dans les livres de Moïse des choses fausses et injurieuses pour la Divinité; les autres avaient recours aux allégories. Saint Augustin convenait qu'il n'y avait pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres de la Genèse, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui. Origène avouait que si l'on prend l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde. Il plaignait les ignorants qui, séduits par la lettre de la Bible, attribuaient à Dieu des sentiments qu'on ne voudrait pas attribuer au plus barbare de tous les hommes. Le savant Beausobre et Pétau citent une foule d'exemples semblables.

Le dernier des Pères qui vit l'horrible défaut de la version des hellénistes et qui voulut y remédier fut saint Jérôme. Il sentit que le seul moyen d'arriver à la vérité était de recourir au texte original.

Mais, pour cela, il aurait fallu entendre l'hébreu. Et comment entendre une langue perdue depuis plus de mille ans ? Le seul moyen était de s'adresser aux Juifs. Il prit un maître parmi les rabbins de l'école de Tibériade. A cette nouvelle, toute l'Eglise chrétienne jette un cri d'indignation. Saint Augustin, Ruffin le traitent d'impie.

Saint Jérôme a le courage de poursuivre son dessein ; mais d'autres obstacles plus terribles l'attendent. Il voit que l'hébreu qu'il veut saisir lui échappe à chaque instant, que les Juifs ne s'accordent point sur le sens des mots, que le seul lexique enfin dont il puisse se servir est cette même version hellénistique qu'il a prétendu corriger. Quel est le résultat de son travail ? Une nouvelle traduction de la Bible grecque, faite dans un latin un peu moins barbare que les traductions précédentes. Saint Jérôme ne pouvait pas faire davantage.

Voilà quelle est la traduction latine qu'on appelle ordinairement *la Vulgate.*

Quelle que soit la langue dans laquelle on traduise le Sépher, c'est toujours la version helléniste qu'on traduit, puisque c'est elle qui sert de lexique à tous les traducteurs de l'hébreu.

Il est impossible de sortir de ce cercle vicieux, si l'on n'acquiert une connaissance vraie de la langue hébraïque. Mais comment

acquérir cette connaissance ? En rétablissant cette langue dans ses principes originels ; en secouant le joug des hellénistes ; en reconstruisant son lexique, en pénétrant dans les sanctuaires des Esséniens ; en se méfiant de la doctrine extérieure des Juifs ; en ouvrant enfin cette arche sainte qui, depuis plus de trois mille ans, fermée à tous les profanes, a porté jusqu'à nous par un décret de la Providence divine, les trésors amassés par la sagesse des Egyptiens.

Tel est le but que s'est proposé ce grand homme méconnu, Fabre d'Olivet. Pour y arriver, cet homme de génie a étudié le chinois, le sanscrit et l'hébreu. Il a montré comment, composée à son origine d'expressions intellectuelles, métaphoriques universelles, la langue hébraïque était insensiblement revenue à ses éléments les plus grossiers, en se restreignant à des expressions matérielles, propres et particulières. Il a montré à quelle époque et comment elle s'était entièrement perdue. Il a développé la manière dont se firent les principales versions du Sépher de Moïse. Enfin, il a réduit ces versions au nombre de quatre, savoir :

1° Les paraphrases chaldaïques ou Targums ;

2° La version samaritaine ;

3° Celle des hellénistes appelée la version des Septante ;

4° Celle de Saint Jérôme ou la Vulgate.

Nos lecteurs penseront sans doute avec nous que la traduction du Sépher que donne Fabre d'Olivet est conforme au texte même de Moïse. Mais avant de donner cette traduction, nous croyons utile d'ajouter quelques réflexions.

Les religions antiques, celle des Egyptiens surtout, étaient pleines de mystères. Le roi d'Egypte seul était initié de droit. Les prêtres avaient l'instruction de leur ordre, augmentaient de science en s'élevant en grade et savaient que leurs supérieurs étaient non seulement plus élevés, mais plus éclairés qu'eux. Quant au peuple, il était à son gré tout ce qu'il voulait être. Les dogmes de la morale étaient les mêmes pour tous, mais l'instruction religieuse différait suivant la capacité, la vertu, la volonté de chaque individu. On ne prodiguait pas les mystères ; on ne profanait pas la connaissance de la Divinité et, pour conserver la vérité à plusieurs, on ne la donnait pas vainement à tous.

Voilà quelle était la situation des choses en Egypte, lorsque Moïse marcha dans les voies de l'initiation sacerdotale, subit toutes

les épreuves, surmonta tous les obstacles, et bravant la mort présentée à chaque pas, parvint à Thèbes au dernier degré de la science divine. Cette science qu'il modifia par une inspiration particulière, il la renferma toute dans le *Beroeshith*, c'est-à-dire dans le premier livre de son Sépher, (*la Genèse*) destinant les quatre livres suivants à servir comme de sauvegarde à celui-là; en donnant enfin au peuple qui devait en être le dépositaire des idées, des institutions et des lois qui devaient le distinguer des autres peuples, en le frappant d'un caractère indélébile.

Le Beroeshith qui contient tous les secrets de la nature élémentaire et divine offert aux peuples sous ses enveloppes les plus matérielles, commande également leur foien cet état, et présente pour base de leur religion une suite d'images et de symboles que la raison humaine ne saurait plus que très difficilement adopter.

Le Sépher est un livre des Egyptiens sorti, quant à sa première partie appelée *Beroeshith*, du fond des temples de Memphis ou de Thèbes : Moïse qui en reçut les extraits dans le cours de ses initiations, ne fit que les lier entre eux et y ajouter les lumières de sa propre inspiration.

Grâce à la traduction de Fabre d'Olivet, on ne verra plus dans sa cosmogonie ces contradictions, ces incohérences qui fournissent des armes à ses ennemis. On ne verra plus en lui un homme prêtant à l'Etre des êtres les vues et les passions les plus étroites, refusant à l'homme son immortalité et ne parlant que de l'âme qui s'écoule avec le sang, mais bien un sage, initié dans les mystères de la Nature, réunissant aux lumières qu'il a puisées dans les sanctuaires de Thèbes, les lumières de sa propre inspiration.

Les mots dans la langue de Moïse ont souvent trois sens distincts : l'un propre, l'autre figuré, le troisième hiéroglyphique. Moïse les emploie souvent tous les trois. Il a suivi en cela la méthode des prêtres égyptiens ; ceux-ci avaient trois manières d'exprimer leur pensée. La première était claire et simple ; la seconde symbolique et figurée ; la troisième sacrée ou hiéroglyphique. Ils se servaient à cet effet de trois sortes de caractères, mais non de trois dialectes, comme on pourrait le penser. Le même mot prenait à leur gré le sens propre, figuré ou hiéroglyphique. Héraclite a parfaitement exprimé la différence de ces trois modes en les désignant par les épithètes de *parlant*, *signifiant* et *cachant*. Les deux premières

manières étaient oratoires, mais la troisième qui ne pouvait recevoir sa forme hiéroglyphique qu'au moyen des caractères dont les mots étaient composés, n'existait que pour les yeux et ne s'employait qu'en écrivant.

(A suivre).

ISIDORE LEBLOND.

Eusapia Paladino et le Spiritisme

PAR LOMBROSO

Tel est le titre donné par le professeur Lombroso à l'étude complète qu'il vient de faire, en collaboration avec le Dr Audenino, du célèbre médium napolitain et que publie la remarquable revue *Lettura* dans son numéro de septembre.

Qu'on nous permette de citer tout d'abord les paroles par lesquelles le loyal professeur termine cette étude, destinée à un grand retentissement :

« J'ai le courage d'affirmer tout cela, comme de dire qu'il se forme autour du médium un espace de quatrième dimension, parce que je n'ai et n'ai jamais eu la peur du ridicule, quand il s'agit d'affirmer des faits dont j'ai acquis expérimentalement la profonde conviction ; et surtout parce que je n'ai pas comme ceux qui trop ingénuement me traitent de naïf, improvisé une doctrine après une ou deux séances avec un seul médium, mais après que dans une étude de longues années, j'ai comparé les quelques faits fragmentaires que nous offre Eusapia, avec une multitude d'autres enregistrés par la science et qui s'accordent avec eux. »

Quelles sont donc ces affirmations que l'illustre professeur présente avec une telle solennité ?

Après avoir fait une étude complète physique, physiologique, pathologique et morale d'Eusapia et avoir décrit les instruments de précision imaginés ou employés dans ces derniers temps, pour préciser et enregistrer certains phénomènes, Lombroso arrive aux formations de fantômes. Ici nous ne pouvons résister au désir de le

citer longuement ; nos lecteurs nous approuveront certainement.

« Ne pas dire ce que l'on a vu, lorsque cela peut paraître étrange, est un excellent conseil pour vivre en paix dans le milieu académique que cela concerne et nous pousse à dissimuler ou à amoindrir les faits qui se refusent à une explication quelconque, comme ceux encore si peu admis, qui se rapportent aux influences d'outre-tombe.

« Quant à l'explication qu'on en a donnée jadis et encore aujourd'hui : que ces phénomènes sont dus à la projection ou à la transformation des forces psychiques du médium, nous rappellerons que c'est nous qui l'avons soutenue il y a 15 ans. C'est en effet la première qui se présente à l'esprit d'un positiviste, en présence des nombreuses tares du médium, de son complet épuisement après les séances et de la production des phénomènes dans son voisinage.

« Citons cependant ici deux ou trois observations qui infirment cette hypothèse si plausible. (1)

« Et tout d'abord : la simultanéité de phénomènes de même ordre dans les séances médianiques. Un soir, à Milan, tandis qu'Eusapia était en pleine trance, apparut à droite, non seulement à moi, mais à tous ceux qui étaient près de moi, une figure de femme qui, avec une voix mal assurée, me dit : « Trésor. » Au centre se trouvait Eusapia plongée dans le sommeil. Au-dessus d'elle le rideau se gonfle ; en même temps un escabeau se déplace dans le cabinet, d'où part un petit objet qui vient tomber au milieu de la table.

« A Gènes, Barzini annonce la présence au milieu des cheveux d'Eusapia d'une petite main qui remue ; en même temps la partie gauche des rideaux se gonfle, saisie par un poing qui s'avance en agitant la draperie au-dessus de la tête des contrôleurs placés de chaque côté du médium ; simultanément, Bozzano qui se

(1) Faisons observer qu'il y a quinze ans, M. Delanne, dans son livre : *Le Phénomène Spirite* affirmait qu'un esprit aussi éminent que Lombroso serait amené nécessairement, s'il continuait ses études, à conclure en faveur du Spiritisme, comme tous ses prédécesseurs. Ce moment est arrivé, comme il viendra pour tous les hommes de bonne foi qui expérimenteront suffisamment, car il est impossible d'échapper à l'impérieuse logique des FAITS. (*Note de la Rédaction*).

trouve à un mètre de distance de ceux-ci se sent touché plusieurs fois aux épaules.

« Le Dr Imoda observa dans les séances de Turin que tandis que M. Becker plaisantait avec un fantôme, qui successivement lui enlevait des mains puis lui rendait une plume d'autruche, d'un autre côté un autre fantôme faisait sentir le poids de ses mains aux épaules d'Imoda et appliquait son front contre le front de ce dernier.

« Une autre fois, toujours à Turin, tandis que j'étais caressé par un fantôme, la pricesse Ruspoli se sentait touchée à la tête par une main et Imoda avait la main vigoureusement saisie par une autre main.

« Comment peut-on expliquer que la force psychique d'Eusapia non seulement produise des effets moteurs, sensoriaux et plastiques, mais en même temps agisse dans trois directions différentes, dans trois buts différents, tandis qu'il est impossible à un homme sain d'appliquer une attention soutenue dans plus d'une direction ?

« En outre, du reste, nous avons des faits qui se produisent contre la volonté du médium et même contre la volonté du soi-disant esprit guide. Dans une séance tenue en présence du duc des Abbruzzes chez la comtesse Verdun, tout à fait au début, la table se mit à battre avec les mouvements de ses quatre pieds les premières mesures de la marche royale. En les entendant je dis aussitôt par plaisanterie à John King que les tables, et sans doute aussi John King, étaient royalistes à Turin. J'avais à peine fini de parler, que la table se mit à protester typtologiquement et avec des mouvements si expressifs qu'elle eût été comprise même par des profanes ignorant le langage typtologique. Comme je lui répondais : « Eh ! bien, John, vous n'êtes donc pas royaliste ? » il reproduisit sa négation par les deux coups caractéristiques. Alors il me vint à la pensée que l'inspiration orthodoxe venait sans doute d'Eusapia, d'autant plus qu'à Naples le populaire est chaudement partisan de la monarchie.

« Plus tard, en causant intimement avec elle, je remis la question sur le tapis et la pauvre femme, qui dans sa vie aventureuse n'avait eu que trop de contacts avec des rois et des princes, me dit et me répéta qu'elle n'avait aucune idée politique, aucune préférence ; qu'elle ne s'intéressait pas aux rois et que le gouvernement de son

choix serait celui qui ferait le plus de bien aux pauvres. Elle n'éprouvait même aucune reconnaissance pour le duc des Abruzzes, qui l'avait cependant rémunérée avec générosité pour sa séance. Elle se trouvait blessée de ce que, ne traitant pas avec elle de puissance à puissance, il avait négligé de lui envoyer sa carte de visite et n'avait pas eu pour elle ces prévenances amicales que lui prodiguent les simples mortels. La manifestation politique ne provenait donc pas d'Eusapia ni de John, et était même contraire à leur sentiment. Venait-elle de quelqu'un des assistants ?

« Poursuivons : dans certaines séances se manifeste une opposition à la volonté des assistants. C'est ainsi que dans une séance tenue à Turin, un fantôme de femme de toute beauté, dont les bras et les épaules étaient couverts par les bords du rideau, mais pas assez cependant pour empêcher de deviner les formes et de voir le voile d'un tissu extrêmement fin qui recouvrait la tête, projeta sur le dos de la main de R... jadis son ami, un souffle chaud, puis porta la main dans ses cheveux et lui mordit légèrement les doigts. Ce même fantôme se présenta encore plusieurs fois dans d'autres séances. Tout le monde lui demanda de se laisser photographier. Eusapia et John joignirent leurs instances ; mais par ses mouvements de tête et de mains elle manifesta constamment son opposition et en effet, elle brisa deux fois les plaques. On lui demanda ensuite d'accorder les empreintes de ses mains et cette fois encore elle signifia son refus par ses mouvements de tête et de mains. Quoique Eusapia et John eussent promis de l'amener à consentir, ils échouèrent. A la dernière séance Eusapia se fit plus pressante et les séries de trois coups sur la table l'appuyèrent. On entendit alors dans le cabinet un clapotement dans l'eau et après quelques secondes R... reçut dans la main un bloc de parafine avec l'empreinte si vivement désirée de la main. Mais presque aussitôt une maine fluidique sortit du cabinet et le mit en pièces.

« Nous avons appris plus tard qu'il s'agissait d'une dame qui avait le plus grand intérêt à ne laisser aucun document capable de trahir son identité.

« Il est donc évident par ce qui précède que dans les phénomènes spirites il peut intervenir une *troisième volonté qui n'est celle ni de John, ni d'Eusapia, ni des assistants* et qui est même en opposi-

tion avec la volonté de tous ceux-ci. Elle n'appartient qu'aux individus reproduits par la formation fantômale.

« Il faut remarquer que dans la trance spirite se manifestent des énergies motrices et intellectuelles qui sont très différentes, beaucoup plus grandes et certainement disproportionnées avec celles du médium, et font supposer l'intervention d'une autre intelligence, d'une autre énergie.

« Ainsi pour ce qui est de la force musculaire, nous avons vu, il y a quelques années, que la force dynamométrique d'Eusapia, correspondante à 36 kil., montait sous l'influence d'un bras fluídique, qu'elle disait être celui de John et en plein jour, à 42 kil. c'est-à-dire avec 6 kil. d'augmentation. Dans ces derniers temps, comme elle est atteinte de diabète, d'albuminurie et d'épuisement causé par la trop grand nombre des séances, le dynamomètre descendit à 12 et à 15 kil. Cependant dans une séance à Gènes avec Morselli, le dynamomètre monta à 110 kil. et, à une autre séance à Turin, la force de John fut assez grande pour briser une table, ce qui équivaut peut-être à 100 kil. et en tous cas à plus de 80, si l'on veut apprécier avec certitude la force nécessaire pour soulever lentement de terre une table sur laquelle se trouvait l'éditeur Bocca.

« Mais s'il est déjà difficile d'expliquer ces phénomènes par la seule projection et transformation des forces psychiques du médium, que dira-t-on de ces cas dans lesquels le médium se soulève très lentement de terre avec son fauteuil, sans pousser avec les pieds, non seulement sans aucun appui, mais contre la volonté des contrôleurs qui s'efforçaient de l'empêcher de se lever ?

« Il convient évidemment d'admettre dans ces cas une force extérieure quelconque. Ceci nous amène à nous rappeler avec Giletta : que le centre de gravité d'un corps ne peut se déplacer dans l'espace si une force étrangère n'agit pas sur ce corps : que sous l'action des seules forces intérieures on peut bien observer des déplacements dans certaines parties du corps, mais sans que leur centre de gravité soit jamais déplacé.

« Il est évident que le fauteuil et le médium formant un seul système dans lequel toute force émanant du médium est une force interne, sa lévitation ne peut être considérée comme l'effet d'une énergie qui émane d'elle même, mais d'une force externe.

« Que cette force ne vienne pas des assistants, nous en avons la

preuve dans la lévitation de Home, qui sans eux passe d'une fenêtre à l'autre d'un palais, et dans celle des deux frères de Bari, qui parcoururent 45 kilomètres en quelques minutes.

« A ce propos il convient d'ajouter encore une observation qui fut déjà faite par Barzini à Gènes : c'est que les mouvements des objets ne se font pas d'une façon désordonnée, mais avec une sorte d'orientation. Les mandolines, les bouteilles, les vases, les sièges se déplacent comme s'ils étaient tenus par une main. La mandoline a le manche tourné vers le médium, les sièges semblent entraînés par leur dossier. Quelque fois aussi, en pleine lumière, on a aperçu la main fluidique externe et on l'a vu pincer les cordes de mandoline, tenir les objets divers, battre du tambourin, ouvrir les boîtes ; c'était une main beaucoup plus grande que celle d'Eusapia, ressemblant à celle qui avait fait les empreintes. Eusapia se levait comme saisie et soulevée sous les aisselles par des mains que John déclarait être les siennes.

« Il est bien vrai que la plupart des phénomènes moteurs, ainsi que les plus intellectuels et les plus intenses partent toujours des environs du médium, spécialement du côté de sa gauche qui, chez cette gauchère est plus puissant dans la trance ; il est vrai aussi que ces mouvements sont précédés par des mouvements synchrones du médium ; il est encore vrai que l'on voit quelquefois, en pleine lumière, un corps fluidique qui forme un bras sortir de ses jupes ou de son omoplate, mais de ce que le médium prenne une grande et même très grande part à ces phénomènes, il n'en résulte pas qu'ils soient son œuvre exclusive. Quant à ses mouvements synchroniques, ils ne reproduisent que ce qui nous arrive tout naturellement toutes les fois que nous nous préparons à faire un grand effort ou lorsque nous observons les efforts d'une autre personne ; quand, par exemple, une mère excite de la voix et par les mouvements de ses bras son enfant à venir à elle, il ne viendra à l'esprit de personne qu'elle accomplit elle-même ou aide les mouvements de son enfant. Quant à l'aide des assistants, il convient d'en tenir compte, même dans une large mesure dans certains cas. Mais il devient très problématique lorsque, par exemple, il n'y en a que deux très faibles et qu'ils n'éprouvent aucune fatigue à la fin d'une séance. Ils sont inutiles aux médiums écrivains.

« En outre, dans les *maisons hantées* où on voit s'agiter frénétique-

ment flacons, tables, sièges, etc., personne ne songera à faire intervenir l'influence d'un médium ou l'action d'assistants, lorsqu'il s'agit de maisons inhabitées, quelquefois depuis des siècles. Aucun médium n'a agi sur Home et n'agit encore sur les fakirs indiens.

« Pour ce qui est de l'intelligence, comment expliquer que le médium en trance, dans une chambre obscure, avec les yeux fermés, voit tout ce qui s'y passe aussi bien devant que derrière lui, sans être aidé de quelque autre personnalité, lorsque éveillé et en pleine lumière il ne peut voir que ce qui se passe devant lui et à ses côtés ? Comment, à l'état de trance, a-t-il des notions qu'il ne possède pas à l'état normal ?

« Comment, par exemple, explique-t-on le fait suivant ? Eusapia est presque complètement illettrée ; elle a la plus grande peine à lire une page imprimée et ne comprend l'écriture que lorsque quelqu'un lui en fait lecture et la lui explique. Eh ! bien, dans une séance à Turin, un jeune homme étant venu avec un bracelet dans sa poche, non seulement elle devina (comme elle le fit dans une autre séance à Venise avec Faifofer) qu'il lui·était destiné, non seulement elle réussit au moyen d'une main fluidique, à un mètre de distance de sa propre main, à le saisir, à le sortir de la poche, puis le retirant de la boîte, à le passer à son propre bras, quoique tenu immobile par les contrôleurs, mais encore comme on lui demandait si le jeune homme n'avait rien autre dans sa poche, elle répondit : « *Une lettre qui contient une demande.* » Or, le jeune étudiant savait qu'il avait des feuilles de papier avec des formules chimiques, mais il ne se rappelait pas qu'il avait aussi une lettre qu'une personne indifférente lui avait apportée. A plus forte raison n'en connaissait-il pas le contenu, puisqu'il ne l'avait pas encore ouverte. Lorsque la lumière fut faite, le jeune homme vida sa poche et y trouva en effet une lettre par laquelle on lui demandait de faciliter une admission aux séances d'Eusapia. Eh ! bien, *comment cette illettrée a-t-elle pu lire rapidement cette lettre et en faire le résumé ?* Ici, aucune personne vivante ne put l'aider.

« Comment Miss Edmonds a-t-elle pu à l'état de trance (1) déclarer au frère de Bozzaris que son fils était mort en Grèce, ce qui était vrai,

(1) Ici, il existe une légère erreur. D'après le juge Edmonds, sa fille n'était pas en trance, alors qu'elle conversait en grec. (*N. d. l. r.*)

tandis que le père le croyait en pleine santé ? Une fois, à Venise avec le professeur Faifofer, un médium qui ne savait pas le latin écrivit subitement : « *Sordidi sunt hic, pellenda sunt sordida* ». (Il y a ici des gens malpropres, il faut chasser les malpropretés).

« Personne n'avait compris à qui il faisait allusion, jusqu'à ce que la table avec son langage typtologique convenu eût déclaré : « *Un tel a un livre.* » Interrogée, la personne indiquée avoua qu'elle avait dans sa poche le *Temple de Vénus*. Or, je comprends que le latin ait pu être suggéré par quelqu'un des assistants instruits, mais qui pouvait avertir le médium de la présence d'un tel livre que l'on tenait caché ? Est-il logique d'admettre que le possesseur en ait suggéré la connaissance et qu'il se soit ainsi accusé de sa légèreté comme d'une faute grave ? Un tel fait n'aurait provoqué les scrupules d'aucun des assistants. La réprimande devait donc venir de quelqu'un étranger au cercle et animé de pensées et de sentiments que n'éprouvaient aucun des assistants. (1)

« A ce sujet je crois devoir signaler le fait que, aussi bien à Milan qu'à Naples et à Turin, John répondait sans retard et avec une préférence marquée pour l'anglais, même lorsque cette langue n'était comprise que par un seul des assistants et tout à fait ignorée d'Eusapia. Dans les expériences de Bottazzi, de l'arabe fut prononcé ; à New-York, Miss Laura parla tout à coup en grec, en indien, lorsqu'il se trouve un Grec ou un Indien parmi les personnes présentes. Il est vrai que le plus souvent un des assistants servait à transmettre les nouvelles connaissances. Mais n'est-il pas logique d'admettre qu'il se produise chez le médium qui entend un langage pour la première fois de la lenteur et une vraie répugnance à s'en servir ? Cette même répugnance, elle l'éprouvait devant les nouveaux instruments de précision.

« Quoique l'on ait pu dire, les preuves de transmission de pensée sont très fréquentes et évidentes dans les séances d'Eusapia.

« Je pensais fortement que je pourrais revoir ma mère ; la table marqua vivement son consentement à ce désir *non exprimé* par paroles, et aussitôt après ; *je vis paraître le fantôme de ma mère.*

« M. Becker demanda *mentalement* que sa cravate fût dénouée et

(1) Encore une preuve que les esprits ne sont pas *amoraux*, comme le prétend M. Gaston Méry. (*N. d. l. r.*)

enlevée, et ce fut fait aussitôt. Le Dr Surada désira que John vidât une bouteille d'eau dans une carafe dans le cabinet médianique et son désir fut aussitôt accompli. La carafe pleine fut portée sur la table et approchée ensuite des lèvres d'un contrôleur.

« La comtesse d'A... (à Venise, avec le professeur Faifofer) fixa par une couture, à la doublure de son vêtement, un petit sachet avec une pièce de monnaie et se rendit à la séance avec la pensée non exprimée de le voir découdre et emporter, et c'est ce qui arriva. Un autre jour elle vint avec un joyau fixé sur sa tête, en désirant qu'il fût porté sur la tête d'Eusapia, à qui elle se proposait d'en faire cadeau. A peine en eût-elle mentalement formé le désir, que le transport fut exécuté.

« Il est bien connu qu'Eusapia a les instruments techniques en aversion et les repousse. Aussi est-il curieux de remarquer que dans les expériences de Gènes, Turin et Naples, John put fermer et ouvrir les interrupteurs, presser sur le tambour de Marey, se servir d'un stétoscope, mettre en mouvement un métronome.

Radioactivité photographique

« Ce fut dans les séances les plus récentes que se produisirent des manifestations étrangères au médium, et même à son John, et que l'on en obtint les plus belles preuves.

« Une plaque photographique recouverte par trois feuilles de papier noir fut présentée par les docteurs Herlitzka et Foà au-dessus de la tête du médium, devant le rideau noir du cabinet, afin de photographier un fantôme qui se présentait. Mais l'opération fut empêchée par une main formidable, qui n'appartenait à aucun des assistants ni au médium ; elle chercha avec la plus grande force à enlever la plaque des mains du Dr Foà pour la briser, comme elle l'avait déjà fait pour d'autres plaques, ce qui démontre que l'on trouve dans les séances d'énergiques volontés opposées à celles du médium et des assistants. M. Foà résista énergiquement à trois assauts, et après le troisième, il retira la plaque. En la développant il ne trouva pas le portrait du fantôme, mais quatre très grands doigts qui ne ressemblaient *ni à ceux d'Eusapia ni aux siens.*

C'est la première fois, si je ne me trompe, (1) que nous nous

(1) On possédait deja des empreintes effluviographique obtenues, entre autres, par Mac-Neab et par e Docteur Funck. (*N. d. l. r.*).

approchons intimement, expéritalement des phénomènes et pour ainsi dire de l'organisme spirite, de ces représentations transitoires, passagères de la vie de l'au-delà, dont on voudrait pouvoir nier l'existence, malgré l'opinion universelle confirmée par des milliers de faits qui se multiplient sans cesse sous nos yeux... »

Pour la traduction : Dr DUSART.

Anathème

Pie X condamne le modernisme

Sa nouvelle encyclique déclare qu'il est moins une erreur particulière que le rendez-vous de toutes les hérésies et qu'il faut arrêter son essor.

Le pape Pie X vient, par un nouvel acte, d'affirmer le caractère de son pontificat, qu'il a pris à tâche d'opposer à celui de son illustre prédécesseur, Léon XIII.

Léon XIII avait à cœur d'encourager tous les travaux des savants catholiques, dans quelque domaine que ce soit.

Pie X les frappe aujourd'hui et leur dit :

« Tout ce que vous avez fait est anticatholique, je vous condamne. »

Qu'ont-ils donc fait, les modernistes, comme on les appelle ? Ils ont voulu, non pas détruire l'enseignement de l'Eglise, mais l'expliquer, ils ont voulu faire, selon le mot classique, œuvre d'apologétique, en essayant de démontrer par la raison ce que l'on avait l'habitude d'imposer au nom de la foi... Ils ont voulu mettre en conformité la science et la tradition catholique dans tous les ordres d'idées et par le fait même, comme l'a jadis expliqué un de ceux qui sont aujourd'hui condamnés implicitement, M. l'abbé Loisy, « toutes les questions furent soulevées l'une après l'autre : d'abord celle de l'inspiration biblique », puis celle de l'origine des Evangiles, puis celle « du dogme, de son origine et de son développement, le rapport de l'Eglise à l'Evangile et la philosophie générale de la religion ».

Et c'est ainsi qu'on vit M. L'abbé Loisy, sans se préoccuper, lui simple historien, de prouver la vérité divine de l'Evangile, en signaler les fausses interprétations, montrer par exemple que l'Evangile de saint Jean n'était pas conforme aux autres livres saints et que partant son authenticité était sujette à caution.

On le vit démontrer que tout l'organisme de l'Eglise peut bien être la suite régulière de l'Evangile, l'Evangile continué, mais qu'il n'est pas formellement dans l'Evangile, comme d'aucuns l'affirment...

« Panthéisme ! »

L'encyclique de Pie X vient pour le détromper en le condamnant en même temps qu'elle condamne tous ceux qui, et dans la philosophie, et dans l'histoire, ne subordonnent pas la science à la foi — et l'abbé Denis, en France, et Schell et Tyrell, en Allemagne, et Fogazzaro et Murri, en Italie.

Les modernistes s'imaginaient qu'une évolution de la foi pouvait suivre parallèlement l'évolution de la science et que l'interprétation des dogmes devait être en rapport avec les données de cette même science. Ils étudiaient l'Eglise, les dogmes, la religion en partant du point de vue humain, de la raison pure, et ils en arrivaient à conclure qu'il faut voir dans les dogmes des symboles susceptibles d'être revisés avec le temps.

C'est du panthéisme ! déclare l'encyclique et elle réprouve cette méthode et cette recherche... Elle condamne cette confiance de certains savants catholiques en la loi de l'évolution indéfinie et cette erreur de certains historiens catholiques qui éliminent « ce qui revêt le caractère d'une intervention divine » et, mêlant les uns et les autres dans une même et unique condamnation, elle dit : « Le modernisme est moins une erreur particulière que le rendez-vous de toutes les hérésies. » C'est, à son dire, l'orgueil et la curiosité qui en sont la cause.

Pour combattre l'erreur.

Pie X ne se borne pas à dénoncer l'erreur, il entend prendre des moyens pratiques pour « en arrêter le développement » et il les énonce en six points nettement formulés :

1° Il ordonne l'enseignement de la philosophie et de la théologie scolastiques dans tous les séminaires et dans toutes les universités catholiques, en même temps qu'il prescrit de « régler l'étude des sciences naturelles » ;

2° Il enjoint d'exclure des séminaires et des universités, tant comme directeur que comme professeur, quiconque « d'une manière ou d'une autre, se montre imbu de modernisme », soit en vantant les modernistes ou en excusant leur conduite coupable, soit en critiquant la scolastique, les saints Pères, le magistère de l'Eglise, soit en refusant obéissance à l'autorité ecclésiastique, quel qu'en soit le dépositaire ; de même qui, en histoire, en archéologie, en exégèse biblique, trahit l'amour de la nouveauté ; de même enfin, qui néglige les sciences sacrées ou paraît leur préférer les profanes.

Cours interdits

Il décrète de même l'interdiction, pour les prêtres, de suivre les cours des universités civiles.

3° Il engage les évêques à empêcher si possible la publication des livres ou journaux entachés de modernisme et, en tous cas, d'en entraver la lecture.

4° Il prescrit encore aux évêques d'organiser dans leurs diocèses un collège de censeurs pour la révision des publications catholiques.

5° Les congrès et assemblées publiques sont, aux yeux du pape, un champ propice aux modernistes pour y semer leurs idées. Que désormais, déclare Pie X les évêques ne permettent plus, ou que très rarement, de congrès sacerdotaux. Que, s'il leur arrive d'en permettre, ce soit toujours sous cette loi qu'en n'y traitera point de question relevant du Saint-Siège ou des évêques, que l'on n'y émettra aucune proposition ni aucun vœu usurpant sur l'autorité ecclésiastique, que l'on n'y proférera aucune parole qui sente le modernisme, ou le presbytérianisme, ou le laïcisme.

6° Il ordonne aussi qu'à côte du conseil de censure soit institué sans retard un conseil de vigilance, qui se réunira tous les deux mois, et qui surveillera très attentivement et de très près tous les indices, toutes les traces de modernisme dans les publications, aussi bien que dans l'enseignement.

Il recommande à ces futurs conseil « d'avoir l'œil assidûment et diligemment ouvert sur les institutions sociales et sur tous les écrits qui traitent de questions sociales, pour voir s'il ne s'y glisse point du modernisme, et si tout y répond bien aux vues des souverains pontifes ».

Cela dit, le pape anathématise ceux qui le représenteraient comme l'ennemi de la science.

Le Matin.

Correspondance

Lyon, le 10 septembre 1907.

Mon cher ami,

En vous adressant la note ci-dessous que je vous prie de bien vouloir insérer dans la Revue, je vous présente, mes fraternelles salutations.

H. Sausse.

Caisse de secours pour les Vieillards ou Infirmes nécessiteux à Lyon.

Cette œuvre de solidarité qui fonctionne à Lyon depuis 1888 sous les auspices de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, vient de recevoir deux dons qu'il est de notre devoir de signaler, afin de pouvoir adresser à nos anonymes bienfaiteurs, en notre nom et en celui de nos assistés, nos remerciements les plus sincères.

Reçu le lundi 2 septembre d'un inconnu pour les vieillards	20.00
» 9 » » » »	100.00
soit	120.00

Le but de cette caisse est de venir en aide à la pauvreté honteuse, aux détresses cachées, les fonds sont centralisés 7, rue Terraille, et tous

les ans, en décembre, sont distribués par pensions de cinquante francs par la commission de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, après une enquête faite sur les besoins réels des postulants.

Au nom de nos frères infortunés, merci à leurs anonymes bienfaiteurs.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise

Le Secrétaire général,

Henri SAUSSE.

Du Scientisme au Spiritisme

Un pas de plus se fait chaque jour par les savants dans la direction du spiritisme ; c'est un plaisir pour nous de voir comme ils se réfutent les uns les autres et comme ils brûlent aujourd'hui ce qu'ils ont adoré hier, pour adorer ce qu'ils avaient brûlé.

Il n'y a pas bien longtemps, l'opinion générale, dans ce monde, était que l'homme est étroitement réduit aux limites de son organisme; que, par conséquent, ne pouvaient être extériorisés ni sa sensibilité, ni son activité, ni ses sentiments, ni ses pensées autrement que par l'intermédiaire de causes matérielles quelconques tombant sous les sens.

Aujourd'hui, « nous avons changé tout cela », le cœur est à droite et le foie à gauche. L'homme, en général, et spécialement le *médium* — qui n'est à peine qu'un demi-homme, puisqu'il est un malade perpétuel, — peuvent extérioriser leur force physique et leur force psychique ; la transmission de pensée est exaltée autant qu'elle était méprisée.

C'est ce qui ressort de plusieurs ouvrages récents et notamment du *Monde des Mystères*, que vient de publier M. Barzini, avec une préface de M. Lombroso (1) et dont nous allons essayer de donner un résumé aux lecteurs.

* * *

Le spiritisme a la vie dure. La critique a beau lui porter ses vigoureux et spirituels — ou matériels — coups, il reste inébran-

(1) NEL MONDO DEI MISTERI *con Eusapia Paladino*, par L. Barzini, *preceduto da uno studio di C. Lombroso*. 1 vol. in-16, Milano 1907.

lable et prend même d'autant plus de force qu'il est plus attaqué.

La formidable logique de ces articles (contre Eusapia et le spiritisme), traduite en politique, aurait à renversé un ministère et n'a pu abattre la Paladino, dit M. Barzini.

Cela prouve que la logique à vide est d'autant moins formidable qu'elle est plus rigoureuse.

Voyant cette force d'inertie de l'ignorance, de l'enthousiasme, de la superstition, M. Barzini a voulu s'assurer par lui-même si les phénomènes spirites — disons *paladiens* pour ne contrarier personne, — sont réels ou non, et voici à quelles conclusions il est arrivé.

D'abord, M. Barzini et ses collaborateurs ont expérimenté avec beaucoup de calme et de méthode. « Aucun signe, dit-il, de cette ferveur et de cette émotion si communes aux spirites ; on aurait dit une tranquille consultation de médecins autour d'une Eusapia malade. »

J'ignore dans quels bas-fonds M. Barzini a vu cette ferveur et cette émotion chez les spirites. Ce que je puis lui assurer, c'est que j'en ai vu beaucoup qui n'ont pas étudié avec moins de sang-froid et de méthode que lui et ses collègues ; mais passons aux impressions que l'expérimentateur a éprouvées dans ses séances avec Eusapia.

Il n'est pas rare, dit-il, de voir des prestidigitateurs opérer de plus grandes merveilles que les médiums ; « mais il est certain qu'aucun d'eux ne répéterait ses miracles hors de son théâtre, en se faisant lier les pieds et les mains. »

Et plus loin : « Tous les génies de la mécanique réunis ensemble ne sauraient comment résoudre ce simple problème : mouvoir un objet quelconque sans le toucher, dans la maison d'autrui, en présence de 8 ou 10 personnes dont 2 tiennent les mains de l'opérateur. »

Voilà pourtant ce que lui ont présenté les médiums, si bien, dit-il, que, « après avoir assisté à 5 séances de la Paladino, j'ai rapporté la conviction qu'elle produit des phénomènes qui sont inexplicables, pour le moment, mais naturels. ».

Enfin, « j'ai dû reconnaître que la majeure partie des phénomènes auxquels j'ai assisté échappe à toute explication. »

On voit que les hommes de science arrivent un peu tard, mais,

comme on dit, mieux vaut tard que jamais. Ils découvrent enfin ce que les spirites proclament depuis trois quarts de siècle, et ce qu'ils ont nié et bafoué jusqu'à ces derniers temps : la réalité des phénomènes dits spirites.

Voilà pour les faits; mais les causes, les raisons de ces faits, quelles sont-elles ? Ici M. Barzini est moins affirmatif, on peut même dire qu'il ne l'est pas du tout. Il repousse la théorie spirite, bien entendu, mais il ne ménage guère plus les hypothèses imaginées par les savants, comme on pourra juger par les quelques citations suivantes.

* * *

Commençons par régler le compte des spirites. Les spirites, dit M. B., « imaginent que les bonnes âmes des morts reviennent au monde pour changer les objets de place, palper les bras des vivants... »

Rien n'est plus absurde qu'une pareille imagination. Il n'y a pas plus d'esprits dans ces sortes de phénomènes que dans le fond de ma poche. « Comme le ventriloque fait parler son chien, le médium fait agir son John (esprit d'Eusapia), se trompant peut-être lui même. Il est possible que le médium soit son propre croyant le plus ferme. »

Notez bien que M. B. affirme ceci purement et simplement, sans fournir aucune ombre de preuve, avec autant d'assurance que le prédicateur catholique en met à parler de l'enfer. Il est possible que cette manière de procéder soit scientifique, mais elle n'est guère en usage chez les spirites.

Comme ils l'ont dit nombre de fois, ce ne sont pas eux, ni leurs médiums, qui ont *imaginé* les esprits. Ce sont les esprits qui leur ont dit eux-mêmes qui ils étaient et leur en ont fourni la preuve. (1)

Les spirites n'ont jamais *imaginé* ni *dit* que les bonnes âmes des morts reviennent *pour* changer de place les objets, mais *pour* nous prouver leur existence, pour nous fournir la preuve matérielle de la survivance de l'âme, preuve que la myopie intellectuelle de beaucoup de gens empêche de découvrir par la seule raison.

(1) On peut voir à ce sujet le beau livre de M. Gabriel Delanne : *Recherches sur la médiumnité.* 1 vol. in-16, 1902.

M. Barzini prend donc ici le moyen pour le but. Si c'est ainsi que raisonne la Science, je ne m'étonne pas qu'elle ne puisse subsister qu'aux dépens des contribuables.

Voici maintenant la conclusion de M. B. sur le spiritisme : « Il est certain que l'appareil spiritique est, sinon suspect, du moins ridicule et répulsif. La science devra commencer par retirer le médianisme de la tutelle des « esprits », le soustraire à ce grotesque empirisme qui le rend antipathique, en étudier les conditions de développement pour le transplanter dans le milieu sain de la recherche expérimentale. ».

Je ne demanderai pas à M. B. si l'appareil scientifique n'est pas aussi ridicule, aussi grotesque que celui des spirites. Je ne commettrai pas non plus l'indiscrétion de lui demander quel est le critérium de ce qui est ridicule et grotesque ou ne l'est pas. (1) Je dirai seulement que la science a commencé à retirer le médiumisme de la tutelle des *esprits*. M. B, le sait bien, on va s'en rendre compte par ce qu'il dit précisément des tentatives déjà faites en ce sens par les savants.

*
* *

La première impression que l'on éprouve en présence des phénomènes spirites, dit M. Lombroso, c'est qu'il y a un truc.

Rien n'est plus vrai. Cette impression est si naturelle que j'ai entendu un enfant dire, la première fois qu'il voyait la mer et entendait le bruit des vagues : « Il y a quelqu'un de caché là-dedans. Ce n'est pas à moi que l'on fera croire que ce bruit se fait tout seul. »

Mais le truc est une impression puérile. Les savants n'ont pourtant pas manqué de la ressentir et de l'embrasser avec tant de ferveur qu'au bout de trois quarts de siècle, ils commencent à peine à lâcher prise, pour se livrer à la recherche d'une explication moins enfantine.

Et comment se débrouillent-ils dans cette recherche ? Demandons-le à M. B.

(1) Est-il plus grotesque de parler devant une table que devant la tablette d'un télephone. quand le monsieur congestionné et gesticulant adresse des objurgations à « la demoiselle du Téléphone » — qui ne répond pas — pour obtenir la « Communication » ? (*N. d. l. r.*)

Une explication longtemps et encore admise par la science est l'hallucination non seulement individuelle, mais collective. Il y a longtemps que les spirites en ont fait justice, ainsi que de beaucoup d'autres ; mais il est plus beau d'entendre les savants juger les savants.

« Il est absurde, dit M. B., d'imaginer qu'un groupe de personnes saines, tranquilles et de bonne humeur puissent devenir visionnaires en bloc. »

Vérité hier, voilà donc l'hallucination collective devenue erreur aujourd hui. Ce n'est peut-être là qu'une boutade qui a échappé au censeur ?

Non pas, il y revient plusieurs fois. La théorie de la suggestion collective est absurde, dit-il ailleurs : « Si le médium possédait la faculté de faire voir aux autres des choses inexistantes, il pourrait rendre les séances plus fantastiques ».

Par conséquent, moins ridicules, moins répulsives, moins grotesques et plus attrayantes. S'il ne le fait pas, c'est qu'il ne le peut pas ; s'il ne le peut pas, c'est donc que son médianisme, sa force physique ou psychique, extériorisée ou non, n'est pas la cause des phénomènes.

Pour être une illusion, conclut M. B., ce qui se voit est trop peu. Et puis, « l'appareil photographique peut-il souffrir des hallucinations et subir des suggestions ? »

Je pourrais répondre : Pourquoi pas, puisque les savants admettent bien que les pensées se transmettent des hommes aux tables, qui les *réverbèrent* et y répondent. Mais cette réponse ne satisferait pas M. B., et je suis loin de l'en blâmer.

« Ces faits, dit-il, bien que très divers, laissent l'impression qu'ils sont dus à une cause unique, qu'ils représentent les diverses phases d'un même phénomène. »

Une cause unique, vous avez bien lu ; car, les savants nous présentent une foule de causes différentes, au moins de nom ; toutes sont donc fausses, sauf une peut-être.

Quelle est cette vraie cause, cette cause unique ? M. B. ne se charge pas de nous l'indiquer. Il s'en remet à la science du soin de prononcer le nouvel oracle.

Voyons donc maintenant si M. Lombroso, un homme de science

di primo cartello, dans sa préface, va nous donner la solution désirée.

*
* *

Après avoir dit que la première impression que donnent les phénomènes spirites est qu'il y a un *truc,* M. Lombroso ajoute : « C'est l'explication la mieux adaptée au goût de tous, puisqu'elle dispense d'étudier. » Mais ce n'est pas la bonne, la vraie.

Quand on examine de près, quand on approfondit la question, on ne tarde pas à reconnaître qu' « il y a des communications médianimiques qui ne peuvent être expliquées par aucun truc. » Et M. Lombroso en cite 3 ou 4 exemples sur des milliers.

Le truc repoussé, M. L. discute les diverses hypothèses imaginées par les savants, qui ont, comme on peut le voir, beaucoup plus d'imagination que les spirites. Il pèse ces hypothèses ; il cherche à expliquer l'écriture des médiums, etc.

Ça ne va pas trop mal tant que l'écriture ne dit que des choses connues ou faciles à connaître. Mais il lui arrive souvent d'aller plus loin. M. Lombroso convient du fait et recherche comment les médiums peuvent prophétiser. Il ébauche des théories. Voici la plus intéressante de ces esquisses :

Aristote, dans le chap. I de son *Traité de l'âme,* a dit que s'il existait des activités ou des états passifs appartenant seulement à l'âme, celle-ci serait légitimement considérée comme indépendante et séparable du corps.

Ne pourrait-on pas dès lors imaginer que la conscience subliminale « puisse se prolonger dans l'état de mort ? »

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, se demande M. L. « En tout cela nous sommes bien loin d'avoir atteint la certitude scientifique » ; mais en tous temps et en tous pays on a admis la survivance des âmes et leurs apparitions.

« On a beau jeu, conclut M. L., à dénigrer les opininions du vulgaire ; mais s'il ne possède pas, pour atteindre le vrai, les moyens du savant, ni sa culture, ni son génie, il y supplée par la multiple et séculaire observation, dont la résultante finit par être supérieure en beaucoup de cas, à celle du plus grand génie scientifique. »

Avons-nous eu raison de dire en commençant que le scientisme marchait pas à pas vers le spiritisme ?

Voilà une conclusion qui n'avait pas encore coulé de la plume d'un savant. Nous ne pouvons que féliciter M. L. d'avoir eu le courage de la formuler.

Nous ne sommes pas encore arrivés au but, mais nous en approchons, et nous sommes désormais trop avancés pour reculer.

Les essais de théories esquissées par M. L. et par d'autres auteurs récents nous fourniraient une nouvelle preuve des progrès réalisés et réalisables. Je n'ai pu qu'y faire allusion ici, mais je ne désespère pas de les soumettre un jour à l'analyse et à la synthèse.

ROUXEL.

Nécrologie

Encore un fervent spirite qui vient de quitter la terre, dans la personne de M. Jacques Servais Léonard Dartois, décédé dans sa quatre-vingt-douzième année. C'est une belle intelligence et un noble cœur qui retourne dans l'espace, où sa vie consacrée tout entière à la recherche et à la défense de la vérité, lui assure la situation heureuse de ceux qui ont bien rempli leur tâche ici-bas. J'ai eu l'honneur de le connaître et d'apprécier combien les convictions de ce beau vieillard étaient enracinées dans son âme. Conséquent avec ses principes, il ne craignait pas la mort ; et bien qu'entouré de la sollicitude et de l'amour dévoué de ses enfants, il voyait venir sans crainte le moment du retour dans la commune patrie de l'espace. Aussi, donnant l'exemple d'un grand devoir civique, il a voulu que ses obsèques fussent purement civiles, mais en déclarant hautement sa certitude de la vie future. Voici en quels termes il exprime ses dernière volontés à cet égard :

Mes funérailles

Pour beaucoup, ce sujet serait fort pénible, il me laisse indifférent ; si je l'aborde, c'est mû par un sentiment de devoir envers ma famille et envers moi-même.

Le clergé catholique romain m'a mis hors son église en 1879 pour la part que j'ai prise à l'application de la loi sur l'enseignement primaire ; n'ayant pas changé d'opinion, étant même plus convaincu qu'à cette époque, que l'instruction et l'éducation primaire doit être neutre et exempte de toute donnée religieuse, dont les conséquences néfastes sont de paralyser le jugement en inculquant à l'enfant des choses condamnées par la raison, et si je me trouve dans une situation qui me demande de refuser l'assistance du prêtre à mes derniers moments, d'autre part, je sais combien

diffèrent les opinions religieuses des membres de ma famille ; il ressort de cet état de choses, que pour éviter tout désaccord entre les miens, il est utile que je déclare mes dernières volontés et mes convictions religieuses.

« Je suis de l'école spiritualiste moderne, école qui existe et prospère dans le monde entier ; elle a pour objet d'étudier les grands phénomènes occultes de la nature et d'en rechercher les causes et les effets, et pour principe que quel qu'en soit le phénomène, les causes en sont naturelles et, qu'il est donné à la science de les découvrir ; dès lors, cette école ne peut admettre aucune religion, attendu qu'elles sont toutes basées sur le surnaturel.

Cette école est née spontanément et à la fois sur toutes les parties du globe ; partout et presque en même temps, des phénomènes inexplicables étaient signalés, ils ont excité d'abord la curiosité et chacun a bientôt voulu savoir ce qu'il y avait d'avéré ou de faux dans ces faits étranges, ces investigations simultanées, faites par des gens de croyance et d'opinions si diverses, ont eu pour résultat des découvertes du plus puissant intérêt pour l'humanité ; la médiumnité, de même que la possibilité de correspondre avec les défunts nous était révélée ; la connaissance de notre être et de sa destinée ; la preuve que l'homme est avant tout, un être spirituel qui n'est incorporé à la matière que momentanément pour s'instruire et se perfectionner.

De ce qui précède, on doit conclure, que puisque l'esprit survit à la matière, c'est cette partie de notre être qui doit surtout nous intéresser.

C'est pourquoi je tiens à ce qu'il soit fait mention sur ma tombe, que si je n'appartiens à aucune religion, je suis au moins spiritualiste et non matérialiste. Ma volonté est en outre d'être enterré civilement et le plus simplement possible, sans prêtre et sans musique. Fait à Eléron le 2 avril 1900.

Signé : J. D.

Respectant ses volontés, sa famille l'a fait conduire sans prêtre jusqu'au cimetière où fut lu sur la tombe le beau discours de M. Léon Denis, que nous reproduisons ci-après. Nous nous unissons respectueusement à sa famille dans la douleur qu'elle éprouve de la perte d'un tel père, et si quelque chose peut amortir pour elle le chagrin de son départ, c'est la certitude qu'il jouit maintenant de cette vie spirituelle, si douce pour ceux dont le passage ici-bas a été un effort constant pour devenir toujours meilleurs.

Voici le discours de M. Léon Denis :

« Au bord de cette fosse, je salue avec respect l'Esprit qui vient de rompre les chaînes de sa prison terrestre et va prendre son essor vers sa nouvelle demeure.

« Le sentiment que nous éprouvons devant cette tombe n'est pas, comme chez le matérialiste, celui d'une séparation éternelle ; c'est le sentiment

qu'éprouvent des compagnons de captivité, lorsqu'ils se réunissent pour prendre congé de celui qui a fini son temps de peine et recouvre sa liberté.

« Comme Jacques Dartois à ses derniers moments, c'est avec tranquillité, avec sérénité que nous contemplons la mort. Elle n'est pas un épouvantail pour nous, mais plutôt une libératrice, une bienfaisante amie.

Vous connaissez tous les belles qualités qui distinguaient notre frère, ma tâche n'est pas de les énumérer ; mais selon son désir, d'affirmer ici sa foi spirite et de vous dire les consolations et les espérances qu'elle lui procurait, le radieux idéal dont elle a éclairé sa vie.

« Je dois rappeler d'abord qu'une chose par-dessus toutes a occcupé son existence, une chose a fait l'objet de ses recherches, de ses méditations profondes : c'était l'émouvant problème de la destinée humaine, c'était le sort de l'âme après la mort.

« Ce problème il n'avait pu en trouver la solution dans les doctrines des Eglises et c'est pourquoi il s'était éloigné d'elles. Il n'en aimait ni les obscurités, ni les intolérances ; encore moins les servitudes qu'elles imposent.

« Mais cette conviction que les religions furent impuissantes à lui donner, il la trouva dans le spiritualisme scientifique, il la trouva dans cette philosophie appuyée sur des faits, sur des preuves sensibles ; qui fut longtemps méconnue et bafouée, mais qui n'a cessé de grandir, de s'étendre et qui, aujourd'hui, attire à elle, savants et philosophes et même, nous pouvons le dire, l'élite des penseurs et des écrivains du monde entier. Les expériences, les preuves démontrant la survivance de l'être et les communications des défunts se multiplient tous les jours ; les témoignages abondent et dans leur ensemble imposant, ils constituent déjà un faisceau puissant, un point d'appui solide sur lequel s'édifie et monte la science de l'avenir, une science nouvelle et régénératrice qui sera le couronnement de la pensée humaine. C'est à cette philosophie, à cette science que Jacques Dartois s'était rallié.

« Et c'est pourquoi, en élevant la voix sur sa tombe, je viens répondre à un vœu depuis longtemps exprimé par le défunt, le vœu qu'une parole convaincue vînt ici, sur son cercueil, affirmer sa foi, affirmer les convictions fortes qui ont été les siennes, qui l'ont soutenu à ses derniers moments comme à toutes les heures difficiles de sa vie.

« Jacques Dartois a voulu que le dernier acte de son existence terrestre se trouvât d'accord avec ses croyances intimes. Il a voulu que la dernière manifestation de sa vie fût une profession de foi, en même temps qu'un acte de liberté.

« Si Jacques Dartois en quittant la terre a voulu s'affranchir des formes du culte et des pratiques religieuses en usage dans ce pays, ce n'est pas par un sentiment d'athéisme et de négation, non, Messieurs ; c'est parce qu'il puisait ses croyances dans sa conscience libre, éclairée,

et dans l'enseignement du nouveau spiritualisme, reconstitution et développement de la doctrine de Christ.

« Il croyait au principe souverain et régulateur de la vie universelle, à la pensée Divine, toujours vivante au delà du temps et de l'espace. Il croyait à l'immortalité, à la renaissance de l'âme en des corps nouveaux, après un temps de repos dans l'espace. Il croyait au Progrès sans bornes, à l'ascension de toutes les âmes sur la spirale infinie des existences et des mondes. Il croyait à la communion étroite des Vivants et des Morts.

« Comme nous, ses frères en croyance, Jacques DARTOIS avait le sens de la vie immense, impérissable, sans cesse renouvelée où l'esprit de l'homme n'a qu'à puiser sans cesse pour refaire et embellir son œuvre éternelle de perfectionnement et d'élévation. Comme nous, il comptait sur une suite d'existences par lesquelles de mondes en mondes, l'être poursuit sa destinée et le développement de ce qu'il y a de meilleur en lui. Il savait que nous retrouverons dans l'espace tous ceux que nous avons aimés ici bas et que nous reprendrons et poursuivrons en commun notre ascencion infinie.

« Et c'est là, cette foi élevée qui fut sa force et qui fit sa sécurité, c'est cette foi qu'il opposait dans sa pensée et dans son cœur à toutes les déceptions de la terre, à la fragilité des choses humaines, aux injustices, aux amertumes, à toutes les misères d'un monde inférieur et changeant.

« Et maintenant, le voilà à son tour qui semble reposer dans le grand sommeil de la mort. Mais ce n'est là qu'une apparence, car la mort n'est pas ce que supposent la plupart des hommes. Et c'est ce qui re te à expliquer encore en terminant, car c'est aussi la volonté de Jacques DARTOIS que la conception de la mort soit exposée ici selon le sens spirite. Cette conception consolante ouvre l'esprit à toute expansion morale ; elle lui offre les vastes perspectives de l'Au-delà, avec la certitude de conserver toujours sa personnalité, emportant avec lui les acquisitions intellectuelles et les conquêtes morales à l'aide desquelles il construit lui-même l'édifice de son avenir et de son bonheur. Qu'est-ce donc que la mort pour nous ?

« La mort n'est que la destruction d'une forme fragile qui ne fournit plus à la vie les conditions nécessaires à son fonctionnement et à son évolution. Mais au delà de la tombe, une autre phase de l'existence s'ouvre. L'esprit, sous sa forme fluidique, invisible à nos sens grossiers, s'y prépare à des progrès nouveaux.

Partout, autour de nous, s'agite une vie invisible. Et cette vie, nous y sommes rattachés nous même par la partie essentielle de notre individu. Tout se perpétue et se renouvelle. La vie change d'aspect, elle passe du *domaine visible* dans le *domaine invisible*.

Mais, en réalité, nulle part est la mort, telle qu'on la considère autour de nous ! Nulle part, l'anéantissement !

Aucun être ne peut périr dans son principe de vie, dans son unité

consciente. L'univers est débordant de vie *visible* et *invisible*. Partout l'immense fourmillement des êtres ; partout l'élaboration d'âmes qui n'échappent aux lentes et obscures préparations de la matière qu'afin de poursuivre, dans les étapes de la lumière, leur magnifique évolution.

La vie de l'homme est comme le soleil des régions polaires pendant l'été. Il descend lentement, il baisse, il s'affaiblit, il semble disparaître un instant sous l'horizon. En apparence c'est la fin ; mais aussitôt il se relève pour décrire de nouveau son orbe immense dans le ciel. La mort n'est donc qu'une éclipse d'un instant dans cette grande révolution de nos existences.

Mais cet instant suffit pour nous révéler le sens grave et profond, et l'utilité de la vie. La mort, elle aussi, peut avoir sa beauté, sa grandeur. Il ne faut pas la craindre, mais plutôt s'efforcer de l'embellir en s'y préparant sans cesse par la recherche et la conquête de la beauté morale, la beauté de l'esprit et la beauté du cœur, qui modèlent le corps et l'ornent d'un reflet auguste à l'heure des séparations.

Toute mort est un enfantement, toute mort est une renaissance. C'est la manifestation d'une vie jusque-là cachée en nous, vie invisible de la terre qui va se réunir à la vie invisible de l'espace. Après un temps de trouble, nous nous retrouvons de l'autre côté du tombeau, dans la plénitude de nos facultés et de notre conscience, près de ceux que nous avons aimés et qui partagèrent les heures tristes ou joyeuses de notre existence terrestre. La tombe ne renferme qu'une vaine poussière ; c'est plus haut qu'il faut élever nos pensées et nos souvenirs, si nous voulons retrouver la trace des âmes qui nous furent chères.

Ne demandez pas aux pierres du sépulcre le secret de la vie. Sachez que les ossements et les cendres qui reposent là ne sont rien. Les âmes qui les ont animées ont quitté ces lieux. Elles revivent sous des formes plus subtiles, plus affinées. Du sein de l'Invisible, où nos appels les atteignent et les émeuvent, elles vous suivent du regard, elles vous répondent et vous sourient. La révélation spirite vous apprendra à communiquer avec elles, à unir vos sentiments dans une communion d'amour, dans une ineffable espérance.

Ils sont souvent près de vous, les êtres pleurés que vous venez chercher au cimetière, les êtres qui ont été la force de votre jeunesse, qui vous ont bercés dans leurs bras maternels, les amis, compagnons de vos joies et de vos douleurs et toutes les formes, tous les doux fantômes de ceux rencontrés sur votre route, qui ont été mêlés à votre existence et ont emporté avec eux quelque chose de vous-même, de votre âme et de votre cœur. Et la foule des hommes disparus dans la mort, foule confuse qui revit, vous appelle et vous trace le chemin que vous devez parcourir à votre tour.

Pour la plupart des hommes, la mort reste le grand mystère, le sombre problème qu'on n'ose regarder en face. Pour nous, elle est l'heure bénie

où le corps fatigué retourne à la grande nature pour laisser à l'âme prisonnière un libre passage vers la patrie éternelle.

Cette patrie, c'est l'immensité radieuse, parsemée de soleils et de sphères. Près d'eux, que notre pauvre terre paraitrait chétive ! L'infini l'enveloppe de toutes parts. Il n'y a plus de fin dans l'étendue qu'il n'y en a dans la durée, qu'il s'agisse de l'âme ou de l'univers.

C'est dans cet espace radieux que nous rejoindrons un jour, bientôt peut être, l'esprit de Jacques DARTOIS. Elles sont trompeuses toutes ces inscriptions qui nous entourent et qui disent : Ici repose tel ou tel. Il n'y a plus sous ces dalles, il n'y a plus dans ces cercueils que des débris informes, de pauvres vêtements usés que l'esprit a abandonnés pour toujours.

Nous vénérons la dépouille mortelle de Jacques DARTOIS, mais c'est vers son âme immortelle, impérissable, que s'élèvent nos pensées et les élans de nos cœurs.

« En attendant le jour de la réunion, nous vous saluons, Esprit libre de Jacques DARTOIS. Soyez heureux ! d'en haut, veillez sur ceux que vous laissez sur la terre et qui pleurent votre départ ; guidez-les de vos conseils, de vos inspirations et qu'en eux, ainsi qu'en nous, se reflète et se répercute un peu de votre lumière et de votre bonheur !

LÉON DENIS.

Ouvrages nouveaux

Traité d'Astrologie générale

Par ROBERT FLUDD

(*De Astrologiâ*), annoté et traduit pour la première fois en français par PIERRE PIOBB (1 vol. petit in-8°) sur papier d'alfa (Franco 10 fr.) — H. DARAGON, *éditeur, 30, rue Duperré*, Paris.

Ce volume n'est pas seulement un traité d'astrologie qu'apprécieront certainement ceux qui s'inquiètent de la mystérieuse influence des astres sur ce bas monde, c'est aussi un document qui suscitera la curiosité de tous les gens de science et surtout des astronomes.

Robert Fludd jusqu'ici n'avait été ni réédité ni traduit en aucne langue. ses écrits célèbres étaient demeurés dans leur texte latin primitif que seuls les philosophes et les chercheurs avaient parcourus et avaient pillés. Nous devons être reconnaissants à M. Pierre Piobb de commencer aujourd'hui la publication des œuvres de l'illustre savant anglais du XVII[e] siècle. Cette édition arrive à son heure, alors que la science officielle voit ses théories un peu bouleversées par les découvertes récentes et qu'elle commence à comprendre les hypothèses des anciens sur le fonctionnement du monde,

Le traducteur, qui est un érudit d'occultisme et un homme de science très averti, s'est appliqué à rendre le texte avec une remarquable fidélité et à l'éclairer de notes judicieuses. L'éditeur qui est bien connu pour les soins qu'il apporte à ses publications, a particulièrement mis en valeur celle-ci. C'est donc là un ouvrage de tout premier ordre et en tous points intéressant.

(Communiqué).

La Gennia

Par John-Antoine Nau

Lauréat de l'Académie des Goncourt. Un vol. in-12, broché sous couv. illust. 3 fr. 50. A Messein, éditeur, 19, Quai Saint-Michel.

Une curieuse et attrayante étude de pseudo-spiritisme, où des personnages, aux traits nettement arrêtés, traversent d'un pas égal leur double vie de rêve extasié et de puissante réalité ; où la vision d'au-delà, ou suave ou tragique, se mêle aux détails d'existence journalière, vient briser le faisceau de nos logiques placides et somnolentes et nous inflige l'angoisse d'avoir à méditer.

C'est une œuvre fantaisiste, fort bien écrite, mais dans laquelle l'invraisemblable se mélange à quelques faits possibles, bien que rares. En somme, un livre d'imagination qui ne peut être accepté que comme pur roman, ce qui nous dispense de le critiquer au point de vue doctrinal.

Echos de partout

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition du n° 1 de la 3° année de la **Revue de la Question Louis XVII**. Cette Revue a été l'initiatrice des études et des recherches nombreuses qui s'attachent à ce problème et dont l'intérêt s'accentue tous les jours Le côté exclusivement historique de cette publication a été la cause de ce succès ; il faut dire que parmi les collaborateurs, nous relevons les noms de MM. OTTO-FRIEDRICHS, Henri PROVINS, A. BOURGEOIS, Paul MACQUAT. FERLET DE BOURBONNE, d'ERSKY, etc.

Le prix de l'abonnement annuel est de **10** fr., adressés à l'éditeur, **H. Daragon**, 30, rue Duperré, Paris.



Réincarnation

La population anglaise de Rangoon est en émoi à cause des révélations d'un enfant

Londres, 17 septembre. (*Par fil spécial.*) — La presse d'outre-mer re-

late un soi-disant fait de réincarnation qui se serait produit près de Rangoon.

Près de cette ville mourait, en 1903, le major Welsh. Ces derniers temps, un enfant de trois ans étonnait ses parents en leur annonçant gravement qu'il était le major en question, revenu à la vie, et le bambin leur décrivit avec force détails l'habitation de l'officier défunt, alla même jusqu'à donner un compte rendu de ses occupations et le nombre de ses poneys. Plus fort, il relata comment Welsh avait péri, au cours d'une excursion sur le lac Meiktelea, avec deux autres personnes.

Les parents sont absolument bouleversés, leur fils n'ayant jamais rien su auparavant du major et de sa famille.

Ce cas bizarre, répété à grand fracas, préoccupe les milieux scientifiques anglais, et les commentaires vont leur train. *Le Journal.*

Nous avons écrit en Angleterre pour vérifier l'authenticité de ce cas et nous tiendront nos lecteurs au courant des résultats de l'enquête.

*
* *

Conférence

Signalons aujourd'hui rapidement le succès remporté par M. le Chevalier de Clément de St-Marcq, dans sa conférence du 6 Octobre dernier. Malgré le mauvais temps, un public nombreux avait répondu à l'appel de la Société et a prouvé par ses applaudissements en quelle estime il tenait les enseignements du conférencier. Nous reproduirons dans le prochain n° le compte rendu détaillé de cette journée.

Le soir, un banquet intime a été offert ou Palais Royal à M. de Saint-Marcq. Des toast cordieux ont été portés par M. Léopold Dauvil et M. Gabriel Delanne, et la plus charmante intimité a présidé à cette petite fête fraternelle.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Médium à matérialisation à la Havane

Douze personnes, parmi lesquelles le médium, Madame De Paris et son jeune fils, se réunirent à 9 h. 30. Le médium tomba rapidement en trance, tandis qu'on l'attachait étroitement par les bras et les jambes au fauteuil placé dans le cabinet de matérialisation. Les autres assistants prirent place sur deux rangs en formant la chaîne.

La lumière était produite soit par une lanterne, soit par une bougie au blanc de baleine, selon la demande du médium.

En pleine lumière on vit sortir des rideaux une main, qui se retira et fut remplacée par une autre, gantée, présentant successivement un grand nombre d'objets, bijoux, vêtements, etc.

La lumière ayant été baissée, mais encore suffisante pour permettre aux assistants de se voir nettement, les rideaux s'ouvrirent de nouveau' livrant passage à une tête de femme enveloppée dans une sorte de mantille, puis parurent l'épaule, et un bras complètement étendu du même fantôme.

Pendant une suspension de la séance, le cabinet de matérialisation fut visité et on ne put rien trouver de suspect.

A la reprise de la séance, on vit sortir du cabinet une femme de taille beaucoup plus petite que celle du médium, vêtue comme une Algérienne, portant sur les épaules un châle de dentelle de la plus grande richesse, tenant à la main un mouchoir de soie, qui s'approcha des assistants et, passant successivement derrière chacun d'eux, étendit au dessus de leurs têtes, tantôt sa mantille, tantôt son mouchoir de soie. Sans rompre la chaîne, le rapporteur de cette séance leva une main et s'assura par le toucher que le fantôme et ses vêtements étaient bien réels et matériels.

On fit la pleine lumière et la même forme se représenta, puis une autre plus grande que le médium, portant d'amples draperies, les unes blanches, les autres de couleurs. Enfin se montra un homme de haute taille, enveloppé de draperies et ne portant pas de barbe.

Une séance à Mexico

La junte centrale spirite du Mexique ne reste pas inactive et vient de tenir une séance intéressante avec le médium, M[me] Sepulveda. Celle-ci fut attachée par les bras, les jambes et le milieu du corps sur son fauteuil, tout en restant dans la chaîne et tandis que deux contrôleurs maintenaient leurs mains sur les bras ainsi immobilisés.

L'obscurité étant faite, le médium parla successivement au nom de deux guides différents ; ensuite la lourde table se déplaça à plusieurs re prises et enfin se présenta le phénomène le plus remarquable :

Tandis que M. Macia, contrôleur de gauche, affirmait que sa main droite n'avait pas quitté un instant le bras gauche toujours immobile du médium, (1) on entendit pendant quelque temps un petit bruit de froissement des rubans qui attachaient toutes les parties du corps de celui-ci, qui tout à coup se leva libre de tous liens, dont la plupart des nœuds restaient parfaitement intacts.

Trois fleurs furent apportées, dont deux pour les deux principaux membres du comité, et une pour le médium.

Plusieurs membres accusèrent des attouchements et M. Macia, le président du comité, déclara qu'il avait bien senti les doigts qui tenaient la fleur qui lui fut offerte.

A la fin de la séance se produisirent des phénomènes lumineux, dont l'un dura quinze secondes.

---

(1) Et le controleur de droite ? Le bras droit du médium était-il libre à ce moment ? (*N. d. l. r.*)

El Siglo Espirita, organe officiel de la junte spirite Mexicaine, contient en outre le récit de séances de moindre importance, mais qui dénotent l'activité de la jeune société et l'existence d'un certain nombre de médiums bien doués et qui *osent* se prêter aux épreuves les mieux contrôlées.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Nous trouvons dans le *Light* du 31 août l'étrange histoire qui suit. Nous ne la reproduisons, cela va sans dire, que sous toute réserve et parce que l'on affirme que Hyslop vient d'être appelé à la contrôler.

Un Oiseau médium

Le *Kansas city citizen* rapporte la curieuse histoire que voici. Le 30 avril 1904, Willie Cooper, âgé de 20 ans, mourut de la fièvre typhoïde. Le matin de sa mort on vit s'assembler, sur l'appui de la fenêtre la plus rapprochée de son lit, un certain nombre d'oiseaux parmi lesquels on en remarqua un rouge. M. Cooper, étonné de cette scène, sortit dans la cour et rapporta que pendant quelques minutes tout sembla resplendir d'une étrange lumière. Il alla ensuite rejoindre Mme Cooper dans le salon, et aussitôt on lui dit que Willie venait d'expirer. Dans la semaine qui suivit, la fille de Mme Cooper, et une de ses amies qui était venue passer quelques jours avec elle, furent troublées par des coups répétés dans le bois du lit dans lequel elles étaient couchées. Les jeunes filles effrayées appelèrent M. Cooper, qui enleva tout ce qui garnissait le lit, sauf les rideaux, et tous trois continuèrent à entendre les coups. Ceux-ci semblaient partir de l'intérieur du lit, par trois, successifs et bien distincts.

Pendant les quatre mois qui suivirent le décès de Willie, un oiseau rouge vint frapper du bec les vitres de sa fenêtre, au moment où il avait l'habitude de se lever. Un matin de Février 1905, à cinq heures, M. Cooper se rendait, selon son habitude, dans sa basse-cour pour donner à manger à la volaille, lorsque devant lui se dressa une forme humaine. Il se rejeta en arrière et il élevait sa lanterne pour éclairer ce personnage, lorsqu'il reconnut son fils Willie, présentant exactement le même aspect que pendant sa vie ; mais il disparut avant que son père eût pu prononcer une parole.

Peu de temps après, il alla trouver un médium à la trompette qui donnait des séances dans le voisinage, et il affirme qu'il put avoir dès le début une conversation avec son fils. Il lui demanda s'il était heureux et en reçut une réponse affirmative. Comme l'oiseau rouge avait repris ses vi-

sites, M. Cooper demanda ce que cela signifiait, et son fils répondit qu'il était son *emblème* et qu'il répondrait par coups aux questions qu'on lui poserait.

Le lendemain matin, lorsque l'oiseau se présenta, M. Cooper lui demanda s'il recevrait une lettre ce jour-là. Trois coups lui répondirent affirmativement et, effet, une lettre arriva dans la journée.

M. Cooper continue : « Nous avons de fréquentes conversations avec l'oiseau, qui nous répond toujours au nom de Willie. Il ne s'est jamais trompé et lorsqu'il ne sait pas, il frappe deux coups. Il continue à venir de temps à autre, mais sans régularité ».

Toujours les apports de Bailey

Les séances de Bailey chez M. Stanford continuent chaque semaine et chacune d'elles est signalée par des apports que ne peut expliquer aucune fraude ; nous sommes très étonné de ne pas les voir signalés par la presse européenne. On y trouve cependant la preuve la plus irréfutable de ce phénomène des apports, encore si souvent nié par les sceptiques. Il serait si intéressant de voir comment ces Messieurs pourraient expliquer l'apport par fraude de ces nids avec des œufs ou des oiseaux *vivants*, de ces fourrures constituées par une peau entière de léopard, de ces vêtements, de ces manuscrits, etc, qui se sont accumulés en si grand nombre depuis plusieurs années, sans compter les tablettes assyriennes, qui ont formé une importante collection.

Il resterait encore à expliquer où Bailey a puisé toutes les notions exactes sur l'histoire, les mœurs et la géographie des peuples tant anciens que modernes, sur lesquels divers communicants font des conférences par la bouche de Bailey. Il est vrai qu'il est plus facile de les passer sous silence que de chercher à les expliquer, comme on le fait, du reste, pour la plupart des phénomènes probants présentés par les divers médiums et dont nos adversaires parlent à peine, tandis qu'ils insistent avec tant de complaisance sur tout ce qui peut donner lieu à discussion.

Madame Ch. Bright, dans le numéro de juillet de *Harbinger of Light*, rendant compte des séances du mois de juin, insiste de nouveau sur les précautions que l'on prend avant chaque séance et qui constituent un contrôle des plus sévères. Elle signale ce fait intéressant, que dans la séance du 14, quoique le médium eût subi avant la séance l'examen complet, le guide Dr Whitcombe annonça au milieu de la soirée que le médium allait être fouillé de nouveau, en prévision d'un apport de nature particulièrement délicate. En conséquence son vêtement fut enlevé, et il fut vigoureusement palpé, ou plutôt percuté sur toute la surface du corps. Cette recherche était à peine terminée, que se produisit l'apport d'un nid d'oiseau des Indes, avec deux œufs intacts. Le guide annonça que ce nid allait être immédiatement reporté dans son pays d'origine. On déposa donc le

nid sur la table, et peu d'instants après il disparut aux yeux de tous, sans que personne s'en fût approché.

Dans cette même séance fut apporté un vêtement complet, tunique et jupe de danseuse indienne, dont une photographie reproduit l'aspect, dans une de ces grandes planches que contient chaque numéro depuis quelque temps.

Le numéro d'août de la même revue signale la suite d'une série d'apports de fragments de mosaïque, destinés à constituer une bordure de huit mètres environ. On reçut encore des manuscrits égyptiens et romains, dont un des guides donna l'interprétation.

Enfin, la planche photographique qui accompagne ce numéro reproduit les photographies d'une paire de chaussures de luxe indiennes, portant des traces de sang et que le guide affirma venir d'un des principaux aides de Nana-Saïb, qui les aurait abandonnées au milieu d'une poursuite. On y trouve encore la photographie d'une sorte de sac en peaux et fourrures de diverses couleurs, aussi intact que s'il sortait des mains de l'ouvrier.

Madame Bright consacre un article biographique à Madame Laura Finch, éditeur de l'édition anglaise des *Annales des sciences psychiques*, dont elle reproduit une remarquable photographie. Après avoir donné à Madame Finch des éloges bien mérités, elle exprime le regret, que nous partageons, de voir que cette dame, témoin de tant de faits exceptionnels, dans lesquels il est impossible, à moins de partis-pris, de ne pas voir l'intervention d'intelligences invisibles, nie cependant cette intervention et préfère attribuer au médium des facultés fantastiques que rien ne prouve.

Pour notre part, nous avons vu avec regret que M[me] Finch, excellent médium elle-même, comme le démontrent les faits contenus dans l'édition anglaise du livre du D[r] Maxwell et dans d'autres récits, parodie le mot fameux attribué à l'illustre La Place et déclare que l'intervention des invisibles est une hypothèse dont elle ne voit pas la nécessité. Elle ne songe pas que La Place, en parlant ainsi, a prononcé une aussi énorme sottise que l'homme qui, ayant visité une de nos grandes manufactures avec tous ses métiers en plein mouvement, déclarerait n'éprouver aucun besoin d'admettre une force motrice.

Apparition collective

L'édition anglaise des *Annales des sciences psychiques* cite un cas d'apparition collective, survenue environ dix heures après la mort, et reproduit par le *Journal* de la S. P. R. Nous allons le résumer.

Le capitaine Robertson se rendit, en septembre 1906, dans une petite localité du Nord de l'Ecosse, pour y pêcher, en compagnie de M. H... Dès leur arrivée, ils firent appeler un vieux pêcheur du nom de James, pour divers renseignements. Celui-ci les quitta à 9 h. du soir, par une nuit absolument noire, et ses deux sœurs l'attendirent vainement toute la nuit.

Le lendemain matin, le capitaine et M. H..., en sortant de chez eux

virent le vieux James, ou son fantôme, paraissant observer quelques barques, le long du cours d'eau. Ils lui adressèrent la parole, mais n'en obtinrent pas de réponse, ce qui les étonna beaucoup. Lorsqu'ils rentrèrent chez eux, la vieille bonne qui les servait dit : « Le pauvre vieux James s'est égaré, Capitaine ! » Le capitaine déclara que c'était impossible et qu'il l'avait vu dans la matinée. M. H... l'affirma également, et tous deux assurèrent qu'ils étaient prêts à l'attester par serment. Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence : James n'était pas rentré chez lui et l'on trouva son foulard de cou un peu au delà d'un croisement de chemin, dans la direction de la rivière. Celle-ci fut sondée sérieusement et l'on trouva le cadavre dans le cours d'eau, à un mille et demi au delà de ce croisement. Trompé par l'obscurité, il avait donc trouvé la mort vers 9 h. et demie au plus tard, et c'était bien son fantôme que le capitaine Robertson et M. H... ont vu dans la matinée qui suivit.

Un fils qui se matérialise

Depuis plusieurs semaines le *Light* reproduit une série d'histoires de fantômes et de maisons hantées Nous aimons à croire qu'il en connait les auteurs et que ceux-ci leur offrent toute garantie ; mais comme il n'en dit rien et comme aucune référence n'est signalée, nous préférons les passer sous silence, comme nous le faisons également pour tous les faits qui n'ont eu qu'un témoin. La littérature spéciale est assez riche aujourd'hui en faits dûment constatés et contrôlés, pour se dispenser d'accepter de toutes mains ceux qui ne sont pas suffisamment authentiques.

Ces réflexions ne nous paraissant pas devoir s'appliquer au fait suivant, que nous croyons utile de le porter à la connaissance de nos lecteurs.

Il est extrait des mémoires de la baronne Anna Peyron,et reproduit par le *Ligth* du 14 septembre.

« Aujourd'hui, 12 janvier 1893, nous nous sommes réunis pour recevoir Madame d'Espérance,que nous attendions depuis deux mois. Contrairement à l'idée que je m'en étais faite, j'ai trouvé en elle une dame très simple, mise avec élégance et d'excellentes manières.

« D'après son désir, notre groupe trop nombreux fut divisé en deux et je fis, avec le Dr Von Bergen, partie du premier, composé d'une trentaine d'assistants. Le médium vêtu de blanc se plaça devant le cabinet ; la lumière était suffisante pour nous permettre de nous voir tous nettement, ainsi que tous les objets contenus dans la salle. Madame d'Espérance nous recommanda de ne formuler aucun désir ; de rester aussi neutres et passifs que possible et de causer doucement, en évitant les discussions.

« On commença un chant, au milieu duquel le médium réclama le silence, en ajoutant : « Il y a un esprit qui désire certainement entrer en relation avec un assistant, je ne sais lequel. » On convint que chacun demanderait à tour de rôle si c'était lui et on demanda à l'esprit de frapper un coup dans le cabinet ou sur l'épaule du médium, en cas de négative, et trois coups pour affirmer. Chacun prit donc la parole à tour de

rôle et les réponses furent toutes négatives, jusqu'à ce que mon tour arrivat (j'étais placée au neuvième rang). Trois coups furent alors entendus et il fut convenu que pour me rapprocher du cabinet, je changerais de place avec le Dr Von Bergen placé à la droite du médium.

« J'éprouvais une vive anxiété et Mme d'Espérance prenant ma main me dit : « Vous êtes bien nerveuse ; efforcez-vous de vous rendre plus calme. » Je cherchai à lui obéir ; mais j'avoue que j'étreignais bien violemment sa main. Bientôt deux larges mains, paraissant appartenir à une personne située derrière moi, s'appliquèrent sur les côtés de ma face. Elles étaient lourdes, larges et bien vivantes et tiraient ma tête en arrière. Une figure se pencha au-dessus de la mienne et je fus embrassée. Je vis nettement cette figure et les lèvres souriantes qui m'embrassaient. Ce n'était ni mon père, ni ma mère, ni ma sœur, mais mon fils, mon cher Claes ! Il n'était nullement au nombre de ceux que j'attendais. Je lui dis ; « Claes, est-ce bien vous ? Embrassez-moi encore ! » et j'élevai mes mains vers lui. Il se pencha et m'embrassa dans le cou, derrière l'oreille, *comme il l'avait toujours fait depuis son enfance* et comme personne d'autre ne le fit jamais. »

« Je me levai et, me retournant, je me trouvai en face de lui. J'aurais voulu l'entourer de mes bras, mais appuyant doucement ses mains sur mes épaules, il me fit reprendre ma position assise. Je le vis bien nettement et il ne peut y avoir ici ni erreur, ni hallucination. Pendant toute cette scène, j'eus parfaitement conscience de la présence du médium auprès de nous et je le vis se rapprocher du Dr Von Bergen, pour me permettre de me trouver plus près de mon fils. Je me rendais également bien compte de la curiosité et de l'extrême attention des assistants. Non, il n'y avait pas d'hallucination ! C'était bien mon enfant, c'étaient ses mains, ses moustaches naissantes, son sourire, son uniforme, ses mouvements, lorsque, posant ses mains sur mes épaules, il se tint devant moi et m'embrassa de nouveau, en même temps qu'il me forçait doucement à reprendre place sur ma chaise.

« Que puis-je avoir fait, pour mériter tant de bonheur ? » Après lui se présenta un petit fantôme blanc, qui se plaça derrière les jeunes filles de Mme C..., leur prit quelque chose, qu'il remit entre les mains du Dr Bergen et disparut.

« On vit ensuite sortir du cabinet un grand et mince fantôme blanc, qui s'avança en hésitant derrière le médium, paraissant chercher quelqu'un dans l'assistance. Le Dr Von Bergen lui demanda de s'approcher davantage, et alors le fantôme lui posant une main sur le bras, tous deux parcoururent le salon, s'approchant successivement de chacun des assistants, pour voir s'il n'en reconnaîtrait aucun et, voyant sa recherche inutile, il retourna vers le cabinet, en maintenant toujours sa main sur le bras de M. Von Bergen. Après un nouveau temps d'arrêt derrière le médium, il disparut. Aucun de ces deux derniers fantômes ne fut reconnu. »

Dr. DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Depuis la grosse émotion soulevée aussi bien dans les journaux politiques que dans les Revues spéciales par les dernières séances d'Eusapia, suivies par les savants officiels, l'intérêt du public pour les phénomènes psychiques semble se maintenir et l'on trouve fréquemment dans les grands journaux des récits de faits plus ou moins mystérieux, présentés sans l'accompagnement, si ordinaire jadis, de plaisanteries presque toujours identiques.

Les Incendies mystérieux de Santa Agata Verdi (1)

Le Corriere della Sera, *La Liberta*, *Le Secolo* et autres nous font connaître la très profonde émotion soulevée dans le Nord de l'Italie par une série de faits sur lesquels la lumière n'est pas encore faite et qui se sont produits dans la commune de Santa Agata, qui a été autorisée à ajouter le nom de Verdi à son nom primitif, depuis que le grand compositeur italien est mort dans une villa élevée sur son territoire.

Voici sommairement ce qui est raconté. Pendant 10 jours, la maison habitée par le ménage Carlo Merli a subi de nombreux commencements d'incendies. Le feu éclatait tantôt dans les chambres, en plusieurs endroits à la fois, tantôt dans les diverses parties de la ferme, même dans les grains accumulés ou dans les tiges incomplètement séchées de maïs étendues sur le sol. (2) Des vêtements, des lits furent atteints par le feu et les reporters estiment à plus de mille francs la perte éprouvée dans ces 10 jours.

Les habitants insistent sur ce point : ces incendies provoquent la production d'une fumée très épaisse, avec fort peu de flammes, ce qui dépend peut-être tout simplement, si l'observation est juste, de ce que les objets atteints ne sont pas suffisamment secs.

La famille a dû évacuer la maison et le *Secolo* affirme que depuis ce départ les *incendies continuent*, ce qui aurait une importance capitale, au point de vue de la recherche des causes.

(1) Le journal *Le Matin*, du jeudi 19 septembre, raconte des faits qui ont une certaine analogie avec ceux que nous rapportons ci-dessus. Il s'agit aussi de combustions spontanées ; elles eurent lieu à La Courneuve, commune des environs de Paris, quelques jours après que la foudre eut détruit deux bâtiments. Ce qui est remarquable, c'est que les incendies se sont produits dans des maisons qui n'avaient pas été atteintes par le feu du ciel et se déclarèrent spontanément dans les endroits les plus variés. (*N. d. l. r.*)

(2) L'incendie des grains ou de tiges végétales incomplètement séchées pourrait s'expliquer par une fermentation, mais cette hypothèse n'est plus valable pour les objets mobiliers. (*N. d. l. r.*)

Il est à remarquer qu'aucune personne compétente ne semble s'être occupée de ces faits, et que nous ne possédons jusqu'ici que les récits des reporters qui ont passé quelques instants sur les lieux. Le peu que l'on sait, c'est que dans la famille Merli se trouve une jeune fille qui a actuellement 16 ans et qui, à 15 ans, a mis au monde un enfant, puis a été abandonnée par son séducteur. Elle est certainement déséquilibrée, peut-être hystérique, et raconte qu'elle a eu la vision fantastique d'un très bel adolescent, *dont la partie inférieure du corps serait celle d'un chat* et qui lui aurait adressé la parole. A-t-elle eu réellement une hallucination ? Ou bien, désireuse comme toutes les hystériques de stupéfier ses auditeurs, fait-elle un conte inventé à plaisir ? En tous cas, il y a lieu de se demander si elle n'est pas la cause volontaire et directe des incendies, ou si elle n'a simplement servi que de médium.

Il y aurait encore à expliquer la continuation des incendies depuis le départ de la famille.

On voit que les points obscurs ne manquent pas dans cette série de faits et on ne peut que désirer de les voir étudiés par des personnes dépourvues de préjugés, ce qui n'est pas précisément commun, lorsqu'il s'agit de faits de cet ordre.

AVIS

Un spirite militant, depuis longtemps sur la brèche, vient de perdre sa place par suite de la suppression de l'emploi qu'il occupait depuis dix ans dans une importante maison de commerce. Excellent comptable, notre frère présente les plus sérieuses garanties pour remplir le poste, quel qu'il soit, qu'on voudra bien lui confier. Nous faisons un pressant appel à ceux de nos lecteurs qui connaîtraient pour lui une situation.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. Paul Drubay, trésoriet de la *Société française d'Etude des Phénomènes psychiques,* Boulevard Richard Lenoir, nº 92.

Ecole pratique de massage et de magnétisme

Les Cours de l'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme* seron ouverts, pour la 15e fois, lundi, 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la *Société Magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Les cours pratiques de la première partie du programme auront lieu dans l'ordre suivant : Lundi, *Physiologie*, par M. le Dr ENCAUSSE (PAPUS) ; Mercredi, *Histoire et Philosophie du Magnétisme*, par M. FABIUS DE CHAMPVILLE ; Vendredi, *Anatomie*, par M. le Dr RIDET ; Samedi, *Physique physiologique*, avec expériences, par M. H. DURVILLE. Jeudis et Dimanches, à 9 heures du matin, *Cours cliniques*, sous la direction de M. le Dr PAU DE SAINT-MARTIN.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques. Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nueu Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2,50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa. Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritismo, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendæmringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 5. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc NOVEMBRE 1907.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

De l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Contrairement à l'affirmation réitérée des savants ou des ignorants que le médium ne reproduit dans les communications que ce qu'il savait déjà consciemment ou non, ou qu'il puise ses renseignements dans l'esprit des assistants, il faut constater que dans presque tous les groupes qui ont consacré le temps nécessaire à ces recherches, il s'est manifesté des intelligences qui ont donné des renseignements exacts sur leur vie passée sur la terre, alors que personne dans ledit groupe n'avait jamais connu ces individus. M. le Dr Dusart a poursuivi pendant quelques années une enquête approfondie (2) pour vérifier l'authenticité des faits que lui indiquaient ses correspondants invisibles et, sauf deux ou trois exceptions, tout était parfaitement exact. Il ne s'agissait point de grands personnages dont la mort est annoncée dans tous les journaux, ou de criminels, dont la presse répand au loin la triste célébrité. C'étaient d'obscurs travailleurs, décédés dans des villages, et n'ayant jamais attiré sur eux l'attention publique. Le médium, une honnête mère de famille bien connue du Docteur, aurait été dans l'impossibilité matérielle de se procurer les documents indispensables pour donner avec précision les noms, prénoms, âge, profession, nature de la dernière maladie, le nombre des enfants, leur sexe, etc. se rapportant à chacune de ces individualités.

Cette année encore, j'ai publié des résultats semblables obtenus dans un groupe de Nancy, sous le contrôle sévère de quelques membres de bureau de la *Société psychique* de cette ville ; on lira avec intérêt, dans ce numéro même, la suite de ces recherches expérimentales qu'il serait si utile de voir se poursuivre systématiquement dans les autres centres où l'on s'occupe de ces recherches. Les faits isolés sont innombrables et suffiraient à remplir plusieurs volumes. C'est donc avec l'autorité de l'expérience que les spirites ont le droit

(1) Voir le nº d'octobre, p. 193.

(2) Voir *Rev. Scientif. et Morale du Spirit.* — Juillet, août, novembre, décembre 1901 — Mars, avril, mai, 1902 — Janvier, février, juillet 1903.

de dénoncer la partialité des critiques qui feignent d'ignorer ces documents et pour fermer la porte à toute échappatoire sur la valeur des témoignages, j'ai pris soin de réunir quelques faits qui sont certifiés par des hommes tels que MM. Stainton Moses, Barkas, Crookes, Aksakof, le juge Edmonds dont personne ne pourra suspecter le sens critique, la valeur intellectuelle ou l'honnêteté. Déjà j'ai pu signaler combien les hypothèses de la transmission de pensée, de la télépathie, de la clairvoyance, sont inacceptables pour l'explication de ces phénomènes très nets, qu'il faut nécessairement attribuer à des intelligences désincarnées, ou déclarer absolument incompréhensibles. Je vais poursuivre l'exposé de ces exemples et plus nous irons, plus la certitude s'imposera à nous, car nous aurons des *preuves* que ces intelligences ne sont pas toujours anonymes, mais qu'elles *démontrent*, physiquement et intellectuellement, que ce sont bien les êtres que l'on a connus ici-bas qui se manifestent, et cela au moyen des mêmes procédés que ceux que l'on emploie judiciairement pour établir l'identité d'un individu quelconque.

Dans l'ouvrage si bien documenté du regretté Eugène Nus, *Choses de l'autre monde* (1), le profond, mais spirituel auteur cite une lettre de son ami Antony Meray, qui mérite de prendre place ici. C'était tout au début du mouvement spirite en France, vers 1855 ; un négociant nommé M. Veran Sabran, en faisant des expériences de table, reçut des communications dont il comprenait mal le style. Voici sa narration :

.. Un des groupes corollaires s'adressa un jour à moi, pour résoudre des difficultés de style provenant d'une phrase qui leur venait en ligne droite du moyen-âge, et dont les mots, dictés lettre à lettre, comme chez nous, n'étaient pas très bien compris par les opérateurs.

Le chef de ce groupe annexe, notre ami Veran-Sabran, gros fabricant de soieries du quartier Montmartre, s'était adjoint pour premier collaborateur un jeune commis qui se trouvait doué de la puissance de médium ; mais ce qui leur était dicté *dépassait souvent la portée de leurs connaissances*. Cette fois, par exemple, ils obtenaient, sans l'avoir demandé, un précis historique des courants nerveux dans les sociétés humaines. Ils avaient dû déjà écrire malgré eux des explications bizarres sur l'emploi du *Rhombus*, sorte de rouet de bronze, dont on se servait dans les prétendus enchantements, et sur la façon dont les inspirées ou sorcières se servaient du crible. Ils avaient avalé à contre-cœur des expressions latines

(1) Pages 114 et suiv.

qu'ils ne *comprenaient guère* et jusqu'à des mots tirés du grec qu'ils ne *comprenaient pas du tout*.

Ce soir-là, l'invisible *dicteur* s'efforçait ne faire rentrer dans les possibilités naturelles, dans le grand courant des lois générales, tous les faits réputés magiques et miraculeux. Pour cela, il lui plaisait de s'étayer de citations philosophiques du vieux temps, dont celle-ci :

Sont très diligents enquesteurs de la nature ceux qui, conduisant et adressant bien à propos les choses qu'elle a préparées, appliquant les actives avec les passives, bien souvent font voir des effets extraordinaires avant le temps, lesquels le vulgaire juge estre miracles, combien que ce ne soyent qu'œuvres naturelles, advancées de temps.

Tout entortillée que fût cette phrase en style vieilli, le sens en était clair à la réflexion.

— Demandez, dis-je à notre ami, le nom de l'auteur de cette opinion rationnelle et sensée. A cette question il fut répondu : — Cornélius Agrippa.

Parfait ! Mais où trouver un ouvrage écrit en français par ce maître frondeur, dont la hardiesse de critique a si largement scandalisé les professeurs du premier tiers du XVIe siècle, par ce penseur qui faisait fi de tout ce que l'on nommait sciences à cette époque, et qui a rassemblé sous cette dédaigneuse enseigne : *Incertitude et Vanité*, tout ce que l'on tenait alors pour de lumineuses connaissances ? L'ouvrage qui nous l'a fait connaître porte le titre : *De Incertitudine et vanitate scientiarum*. Cornélius Agrippa a toujours écrit en latin.

Si la table s'était donné la peine de le traduire, pourquoi l'avait-elle fait dans ce style archaïque et rocailleux ? Etait-ce là encore des singularités de ce fantasque intermédiaire ?

Tout d'abord j'interrogeai *De Vanitate scientiarum*, dont les exemplaires sont restés assez nombreux. Après quelques recherches, j'y déterrai le texte de notre phrase, au chapitre : *De Magia naturali*. A part les deux premiers mots *nam magi*, c'était bien cela comme on peut le voir par cette reproduction textuelle :

Nam magi, ut naturæ accuratissimi exploratores, conducentes ea quæ a naturâ preparata sunt, applicando activa passivis, sæpissime, ante tempus a naturâ ordinatum, effectus producunt quos vulgus putat miracula, cum tamen naturalia opera sint, interveniente solâ temporis prœventione.

C'était déjà fort beau d'avoir obtenu une citation de Cornélius Agrippa, même barbarement traduite. Notre ami en fut émerveillé. Il n'était guère éloigné de « *juger cela estre miracle* ».

Six mois après, ce fut bien autre chose, quand je lui apportai l'expression même de sa rude traduction. En flânant sur les quais, ma vue s'était arrêtée sur un petit in-12 relié en vieux veau éraillé aux extrémités. Sur la première page, on lisait encore le titre dont voici l'exacte copie : *Abus*

des sciences de AGR. » C'était une traduction de Cornélius Agrippa. Elle ne portait point de nom d'auteur. Mais une note d'érudit écrite à la main sur la garde m'affirmait qu'elle avait été faite par un médecin huguenot, le docte Louis de Mayerne-Turquet, attaché au service de Henri IV. L'exemplaire portait la date de Paris 1603. Or, au chapitre de *Magie Naturelle*, à la page 202, j'eus le bonheur de lire la phrase tant cherchée :

Car les mages, ainsi que très diligents enquesteurs de la nature, conduisans et adressans bien à propos les choses qu'elle a préparées, bien souvent font voir des effets extraordinairement et avant le temps, lesquels le vulgaire juge estre miracles, combien que ce ne soyent qu'œuvres naturelles, advancées aucunement de temps.

C'était renversant de ressemblance. Il n'y a pas jusqu'aux imperceptibles variantes : les trois premiers mots replacés, l'expression extraordinairement changée par la table en un simple adiectif, enfin la suppression par elle du mot *aucunement* qui précède le dernier, il n'y a pas jusqu'à ces retouches qui ne viennent ajouter à la surprise de cette découverte. Si j'avais retenu et composé de mémoire, avec cette traduction si opinément rencontrée le fragment dicté par la table, on pourrait supposer que mon imagination aide un peu à l'étrangeté d'une pareille coïncidence ; mais j'avais chez moi, copiée de ma main, la phrase que m'avait apportée Sabran six mois auparavant ; aucun doute n'était possible. Inutile de dire que je m'empressai d'acheter le précieux exemplaire, et de faire constater la tres étonnante rencontre par de nombreux témoins.

Parmi nos éminents critiques, il s'en trouvera certainement qui, à la lecture de ce récit, s'en tireront rapidement par un des clichés habituels : supercherie, ou cryptomnésie. Supercherie ? Elle n'est guère supposable de la part du respectable negociant en question, gros commerçant qui avait autre chose à faire que de se livrer à une mystification sans but et sans intérêt. Serait-ce le commis qui aurait voulu se rendre intéressant ? Supposons-le un instant ; cela n'éclaircit pas le mystère, car il ne savait pas le latin et, en supposant qu'il ait lu quelque part la citation, traduite en vieux français, il l'aurait apprise par cœur et retraduite telle quelle, et non avec les variantes dictées par la table, qui sont plus près du texte latin. Nos expérimentateurs eurent encore une surprise de même nature. C'est toujours M. Méray qui parle :

Même fait étrange se produisit à propos d'un paragraphe emprunté par l'invisible interlocuteur au livre de Gabriel Naudé, intitulé : *Apologie des grands hommes accusez de magie*. Cette fois, aucune difficulté sur la rédaction du texte cité. La table l'avait dicté tel que l'auteur l'avait écrit dans le français si clair du XVII[e] siècle, au temps du cardinal Mazarin, dont Gabriel Naudé avait été le bibliothécaire, comme chacun le sait. La difficulté por-

tait simplement sur le nom, que Véran-Sabran, le fabricant de la rue Saint-Joseph et son acolyte prononçaient avec un E muet, *Naude*, au lieu de *Naudé*, la table n'indiquant pas les accents.

Avant de poursuivre, est-ce que ce simple détail de prononciation n'indique pas clairement la bonne foi des opérateurs ? Si l'un ou l'autre avait lu l'auteur dont la table a reproduit la phrase, il aurait dit correctement, sans y faire attention, le nom de l'auteur, Naudé, et non Naude. Ce sont de ces petits détails auquel un fraudeur ne songe pas, qui me paraissent donner de l'authenticité au récit, indépendamment des autres considérations qui militent en faveur de la sincérité des opérateurs. Je poursuis ma citation :

Et d'abord voici la phrase empruntée par la dictée mystérieuse au bibliothécaire de Mazarin :

Tout ce que les plus subtils et ingénieux d'entre les hommes peuvent faire en aidant ou incitant la nature, a coustume d'estre compris sous le mot de magie, jusques à ce que l'on ait découvert les divers ressorts et moyens qu'ils pratiquent pour venir à bout de ces opérations extraordinaires.

On le voit, la préoccupation est la même que celle exprimée dans la phrase de Cornélius Agrippa, et il faut se la rappeler, car elle a toutes les chances du monde de formuler l'absolue vérité sur tout ce que nous étions habitués à regarder comme surnaturel.

Le véritable nom de l'auteur étant restauré, je me mis en quête à la prière de Sabran. Dès le lendemain, j'ouvrais le livre de Naudé et m'arrêtai au chapitre IV où se déroulait le fragment cherché. Ce chapitre a pour en-tête : « *Que la doctrine de beaucoup de galants hommes a esté souvent prise pour magie.* »

A la page 52 de mon exemplaire de cette apologie éditée : A Paris, 1669, se lisait le demi-paragraphe dicté par la table, complètement conforme, cette fois, sans changer une syllabe, au texte de l'auteur.

Voilà, cher ami, la véridique et authentique histoire de cet épisode de nos curieuses pratiques, bien dignes, certes, *d'estre comprises sous le mot de magie*, car on n'a pas encore, que je sache, *descouverts les ressorts et moyens*, par lesquels la nature vient à bout de les produire.

ANTONY MÉRAY.

L'auteur ajoute : « Ces deux paragraphes ne pouvaient être logés dans les replis secrets de la mémoire de notre ami Sabran, pas plus que dans celle de son jeune commis, qui, tous deux, n'avaient de leur vie entendu parler de Cornélius Agrippa, ni de Gabriel Naudé, qu'ils appelaient *Naude*. Nous acceptâmes, sans chercher à le comprendre, ce fait plus que bizarre, dont je laisse à de plus forts que moi la tâche de trouver l'explication. »

Eugène Nus est trop modeste, ou trop prudent. Si la fraude ne peut être invoquée, ni la mémoire latente, il ne paraît pas que la télépathie ait rien à voir ici, pas plus, du reste que la clairvoyance, car aucune des conditions qu'elle requiert n'est remplie, puisque nous avons vu qu'il faut toujours un *rapport* quelconque pour qu'elle se révèle chez un sujet. Dès lors, il reste manifeste que c'est une intelligence qui a dicté ces phrases, et une intelligence beaucoup plus lettrée que celle des expérimentateurs, ce qui démontre, une fois de plus, que les communications n'émanent pas des assistants, mais sont au dessus, parfois, de leurs connaissances.

Notons bien que l'interlocuteur invisible n'est pas prétentieux ; il ne profite pas de ses citations pour prendre le nom d'Agrippa ou celui de Naudé ; il se contente honnêtement d'appuyer ses enseignements de l'autorité de ces deux penseurs, mais il ne dit rien de lui-même, de sorte qu'au point de vue de l'identité nous en sommes encore au même point que précédemment. Faisons un pas de plus, et nous allons trouver, en même temps qu'un signe certain d'intervention spirituelle, les premiers éléments décelant une individualité déterminée, et non plus une intelligence anonyme.

C'est à Mme Hardinge-Britten, l'écrivain bien connu, que nous empruntons ce cas, elle le tient de M. M. B. Storer qui en fut le témoin oculaire (1) :

Le samedi 2 Août 1872, je faisais une conférence à Syracuse (N.-Y.), et entre la séance du matin et celle du soir, j'assistai à une réunion chez M. Bears. Parmi les assistants, qui étaient une vingtaine environ, se trouvaient deux dames et deux messieurs venus d'une ville voisine pour assister à mes conférences. Au cours de la réunion, un médium, Mme Corvin, tomba en trance et désigna de la main un des assistants ; il se leva et, traversant la salle, vint prendre un siège à côté du médium. Alors l'esprit parut faire des tentatives réitérées pour parler, impuissant, semblait-il, à soumettre à sa volonté les organes du médium, ce qui produisit un effet pénible sur la plupart des assistants.

On remarqua cependant que la main gauche du médium se levait par moments, et que les doigts faisaient divers mouvements. Quelques instants après, le monsieur en question déclara que l'esprit *lui avait donné une preuve de son identité* et ce « d'une façon indubitable. » Supposant que c'était un signe quelconque convenu, on s'attendait toujours à entendre prononcer des paroles par l'esprit, proposant tel ou tel moyen pour faci-

(1) Voir *Animisme et Spiritisme*, d'Aksakof, p. 541. Il a traduit ce récit de l'*Etoile de l'Ouest*, page 261, année 1872, publié à Boston.

liter la manifestation. Subitement, le médium tomba sous l'influence d'un autre esprit, qui déclara d'une façon parfaitement calme, que si l'on restait tranquille, *la femme du monsieur qui se tenait auprès du médium*, essayerait encore une fois de se manifester, qu'elle avait été *sourde-muette* sur la terre et qu'elle communiquerait par le moyen de l'alphabet des sourds-muets. On fit le silence, et bientôt l'individualité annoncée revint et parla pendant vingt minutes avec son mari ; les doigts du médium formaient les réponses et les phrases au moyen des signes employés par les sourds-muets.

La scène était émouvante : le mari se tenait en face du médium en trance, et posait à sa femme diverses questions *par signes*, et sa femme répondait à ses pensées de la même manière, par l'intermédiaire d'un organisme étranger, d'une personne qui n'avait *jamais pratiqué ce mode de conversation*. L'esprit faisait également ses réponses à des questions mentales, en les écrivant par la main du médium. Ces réponses étaient toujours exactes et satisfaisantes.

Disons encore que le médium et le monsieur dont il est question, ne se *connaissaient nullement*, et que le médium n'avait *jamais jusqu'alors vu employer les signes de l'alphabet des sourds-muets.*

Il est évident que les mêmes raisonnements que ceux employés au sujet du parler dans une langue étrangère au medium sont applicables ici, car la mimique usitée par les sourds-muets demande un apprentissage, et qu'il ne peut être suggéré par le mari puisqu'il attend anxieusement la réponse qui lui sera faite. La connaissance de l'alphabet des sourds-muets est plus rare encore que celle d'une langue étrangère quelconque, car il est limité, généralement, à ceux qui sont atteints de cette infirmité et à leurs proches. L'intervention d'un esprit fraudeur n'est pas impossible, d'une manière absolue, mais elle est plus qu'improbable, à cause des détails que la femme a fournis à son mari, puisque celui-ci déclare qu'il a eu une preuve d'identité « indubitable ». Il est regrettable que nous n'ayons pas connaissance de la nature de cette preuve, mais il en est malheureusement ainsi assez souvent, car pour les choses intimes, on conçoit que le questionneur soit peu porté à mettre le public au courant de ce qui le touche de si près, ou qui intéresse sa famille.

Est-ce donc toujours à l'étranger que vous êtes obligé de vous adresser, demandera un lecteur grincheux. Notre vieux proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » est peut-être applicable ici, et le moindre fait qui se serait produit dans notre pays ferait mieux mon affaire, si je pouvais en contrôler moi-même l'authenticité. Eh bien ! je suis à même de satisfaire à cette exigence, après tout légitime,

lorsque le récit n'est pas garanti par un de ces noms qui imposent la conviction de leur sincérité.

J'ai eu l'honneur de faire, au cours d'un voyage de conférences, la connaissance de M. l'abbé Grimaud : il m'a confirmé de vive voix l'exactitude du procès-verbal suivant, et de plus, connaissant presque tous les signataires, qui existent encore, je puis affirmer qu'ils ne refuseraient pas de fournir à un enquêteur tous les renseignements que celui-ci voudrait leur demander. Voici ce procès-verbal :

Le 13 Janvier 1899, douze personnes s'étaient réunies chez M. David, place des Corps-Saints, 9, à Avignon, pour leur séance hebdomadaire de Spiritisme.

Après un moment de recueillement, on vit le médium, Mme Gallas, (à l'état de trance), se tourner du côté de M. l'abbé Grimaud et lui parler dans le langage des signes employés par certains sourds et muets. La volubilité mimique était telle que l'esprit fut prié *de se communiquer plus lentement*, ce qu'il accorda aussitôt. Par une précaution dont on appréciera l'importance, M. l'abbé Grimaud ne fit qu'énoncer les lettres à mesure de leur transmission par le médium. Comme chaque lettre isolée ne signifie rien, il était impossible, alors même qu'on l'eût voulu, d'interpréter la pensée de l'esprit, et c'est seulement à la fin de la communication qu'elle a été connue, la lecture ayant été faite par l'un des deux membres du groupe, chargés de transcrire les caractères.

De plus, le médium a employé une double méthode, celle qui énonce toutes les lettres d'un mot pour en indiquer l'orthographe, seule forme sensible pour les yeux et celle qui n'énonce que l'articulation, sans tenir compte de la forme graphique, *méthode dont M. Fourcade est l'inventeur* et qui est en *usage seulement* dans l'institution des sourds-muets d'Avignon. Ces détails sont fournis par l'abbé Grimaud, directeur et fondateur de l'établissement.

La communication relative à l'œuvre de haute philanthropie à laquelle s'est voué M. l'abbé Grimaud, était signé : Frère Fourcade décédé à Caen ».

Aucun des assistants, à l'exception du vénérable ecclésiastique, n'a connu, ni pu connaître l'auteur de cette communication, bien qu'il eût passé quelque temps à Avignon, il y a 30 ans ; ni sa méthode.

Ont signé, les membres du groupe ayant assisté à cette séance :

MM. Toursier, directeur de la banque de France, en retraite ; Roussel ; Domenach ; David ; Brémond ; Cauel, Mmes Toursier ; Roussel ; David ; Brémond.

Au procès-verbal est jointe l'attestation suivante :

« Je soussigné, Grimaud, prêtre, directeur-fondateur de l'Institut des infirmes de la parole, sourds-muets, bègues et enfant anormaux, à Avi-

gnon, certifie l'*exactitude absolue* de tout ce qui est rapporté ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation, dont je comprends toute l'importance, au point de vue du spiritisme dont je suis un fervent adepte, je ne fais aucune difficulté de le reconnaître publiquement ».

Avignon, le 17 avril 1899,

Signé : GRIMAUD, prêtre.

La preuve de la réalité de l'intervention d'une intelligence étrangère est indiscutable, car Mme Gallas ne pouvait pas connaître une méthode en usage seulement dans l'institution de M. l'abbé Grimaud, où le médium n'avait jamais pénétré. L'esprit Fourcade a fourni par son procédé spécial d'expression des faits en assez grand nombre pour implanter la conviction dans l'âme de M. l'abbé Grimaud, qui était jusqu'alors incrédule. On aura beau torturer les théories connues pour essayer d'en extraire une explication, je crois qu'on échouera, si l'on ne se résout pas à reconnaître l'intervention de l'auteur de cette méthode particulière que seul M. l'abbé Grimaud était capable d'apprécier. L'hypothèse que ce serait l'assistant lui-même qui transmettrait mentalement et sans en avoir conscience, les réponses, est si positivement absurde que je me refuse à l'admettre, précisément en raison de l'impossibilité qu'il y aurait à suggérer le mécanisme par lequel les réponses seraient traduites, lequel est si rapide, dès l'origine de la communication, qu'on est obligé de prier l'esprit de modérer la volubilité de sa mimique.

Nous passons donc des cas où l'action d'une intelligence étrangère est *certaine*, à ceux où cette intelligence étrangère se décèle par certains de ses caractères psychologique, comme ayant animé jadis le corps d'un homme vivant ici-bas. Une étude attentive des faits, car c'est seulement sur des faits que je prétends m'appuyer dans ces recherches, montrera que les spirites suivent une méthode rigoureusement scientifique pour démontrer la survivance de l'âme, sans faire intervenir aucune autre hypothèse que celle qui s'impose logiquement, comme la déduction immédiate, nécessaire du phénomène.

Les asbstracteurs de quintessence pourront encore dire qu'il n'est pas absolument impossible qu'une autre intelligence que celle du Frère Fourcade ait connu sa méthode, puisqu'il l'a enseignée pendant sa vie. Ceci est vrai ; mais ce qu'un étranger ou un indifférent ne pouvait pas savoir, ce sont les détails mêmes

des relations entre M. l'abbé Grimaud et le Frère Fourcade, détails, je le tiens de M. Grimaud lui-même, qui l'ont abondamment convaincu de la présence réelle de son ami. Si l'on veut mettre sur le compte de la clairvoyance de l'esprit désincarné la parfaite connaissance des détails fournis à M. l'abbé Grimaud par son invisible interlocuteur, c'est faire la supposition que notre esprit est comme un livre ouvert dans lequel le premier venu peut feuilleter; or l'expérience de chaque jour nous apprend qu'il n'en est pas ainsi, car notre mémoire est ce qui existe de plus personnel en chacun de nous. C'est la base même de notre vie psychique et elle est absolument inviolable pour autrui, sauf de bien rares exceptions.

Rien ne nous autorise à suupposer qu'il en soit autrement pour l'esprit désincarné. On voit combien il faut accumuler d'invraisemblances pour refuser au fait spirite sa puissance de conviction. Il est bien porté, dans certains milieux, d'accueillir les hypothèses les plus folles et les moins justifiées pour refuser l'explication la plus naturelle; on se donne ainsi l'air d'un critique profond qui connaît les causes secrètes et dernières de toutes les illusions qui tromperaient les naïfs spirites. Mais lorsqu'on arrive au fait c'est-à-dire à examiner d'un peu près les arguments de ces puits de science, on s'aperçoit que ces écrivains sont le plus souvent d'une pitoyable ignorance ou d'une partialité systématique; qu'ils mélangent — ou dénaturent — des théories réelles pour les asservir aux fantaisies de leur riche imagination, qu'ils sont d'un illogisme déconcertant et, alors, on en vient à conclure que mieux vaut être naïf avec bon sens que prétendu savant en aussi piètre compagnie.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Une preuve de la survivance de l'âme?

Sous ce titre, le *Giornale d'Italia*, un des journaux les plus sérieux et les plus répandus de notre gays, a publié dans son numéro du 14 octobre dernier le fait suivant :

Dans une des dernières soirées de septembre, on a tenu à Rome

une séance spirite en se servant d'une petite table pour la typtologie.

On entendit des coups violents, réclamant la nécessité d'une communication.

Le médium, Mlle Sartiani, était contrôlé par M. Annibale Tritoni, employé à la Mairie, au Capitole, personne bien connue et très estimée à Rome.

Il jouit aussi d'une position économique indépendante, ce qui le met au-dessus de tout soupçon de spéculation.

La table dicta :

« Je suis un esprit qui souffre terriblement depuis que j'ai quitté ma dépouille mortelle. Je me suis adressée à bien d'autres, mais personne n'a voulu accueillir mes prières.

C'est pour cela que j'ai fait des signaux. Je m'appelais Lida Giordani-Brunelli ; je suis morte à Cento [c'est la patrie du célèbre peintre el *Guercino*, dans la province de Ferrara : *n. d. l. r.*], le 6 janvier 1907. Je désire ardemment de communiquer avec ma mère, Louise Buggio, veuve Giordani, et avec mon mari, Fedele Brunelli ».

A la suite de ces indications précises, on devait prendre de précises informations. Eh bien, j'ai sous les yeux une lettre d'une personne insuspectable à cause de la position qu'elle occupe, et à laquelle, d'ailleurs, on n'avait pas expliqué le but des informations demandées ; et cette lettre confirme pleinement les indications données par le soi-disant esprit.

« Effectivement — on répondait — le 6 janvier dernier, mourut à Cento, Mme Lida Giordani, femme de M. Fedele Brunelli, âgé de 40 ans, à présent résidant à S.-Nicolo, fraction de Argenta, où il possède des maisons et des terres. Mme Buggio Louise, âgée de 77 ans, veuve Giordani, mère de feu Lida, réside à Cento, auprès de son fils unique, Charles Giordani, riche propriétaire et industriel ».

Alors le dilemme suivant s'impose avec l'inexorabilité de la logique : ou M. Tritoni savait les circonstances de fait précises, et il a joué une stupide et basse comédie, ou vraiment l'entité a révélé effectivement à M. Tritoni, des circonstances absolument exactes. Ceci étant, la démonstration d'une survivance de l'esprit en résulte indiscutablement.

Je connais depuis longtemps Annibale Tritoni, je le sais un honnête homme, c'est pour cela que j'accepte le fait avec toutes les conséquences qui en découlent.

D'autres peuvent croire que M. Tritoni a sciemment prémédité et préordiné une turpitude ; mais il faut avoir le courage de le dire bien haut, je ne le crois pas.

Naturellement ce courageux article de M. Monnosi souleva du bruit, et le *Giornale d'Italia* ne tarda pas à recevoir nombre de lettres, qu'on pouvait diviser en trois catégories, selon l'avis du même écrivain : « celles qui contiennent de vifs reproches et qui, à cause des nombreuses qualifications animalesques dont on m'a favorisé, tendent à me changer en un musée zoologique ;

Celles qui s'occupent du fait spécifié ;

Celles qui discutent le problème, soit en général, soit dans les mêmes termes dont je l'ai formulé ».

M. Mannosi répondit brillamment à tous, et expliqua que M. Tritoni est romain, n'a jamais été à Cento — il ne connaissait pas du tout les personnages en question — et déclarait d'une manière absolue n'avoir jamais connu ou entendu citer le nom, ni avoir eu aucun renseignement concernant la vie de la morte Lida Giordani-Brunelli.

Le journaliste finissait son deuxième article en confirmant que le fait — il n'est pas démenti — prouve indiscutablement que par le moyen de la table s'était manifesté un esprit capable de se souvenir et de sentir.

Il est parfaitement inutile de chercher les subterfuges de la mémoire inconsciente, de la suggestion de la télépathie, etc. Le fait ne peut être inrerprété diversement.

*
* *

De mon côté je puis dire que tous les renseignements que j'ai pris auprès de mes amis au sujet de M. Tritoni ont été complètement favorables à son honnêteté et à son caractère sérieux.

Je connaissais la communication avant qu'elle ne fût imprimée dans le *Giornale d'Italia*, et je puis ajouter que les informations sur l'existence et la mort de Mme Lida Giordani ont été demandées par l'intermédiaire de la police, ne connaissant pas à qui s'adresser.

Jusqu'ici rien n'est venu démontrer le fait, qu'on doit considérer

comme véridique et très important pour le public, malgré qu'il soit assez banal pour nous, spirites.

Après la publication de l'article susdit, le frère de la défunte Lida, M. le professeur Brunelli, résidant à Rome, se rendit chez M. Tritoni et fit une enquête pour savoir à quoi s'en tenir.

Il a été parfaitement convaincu de la sincérité de M. Tritoni et de son médium, chez lequel la femme de M. le professeur Brunelli a reçu encore une preuve de la survivance de sa propre belle-sœur.

Le professeur Lombroso

J'ai eu l'honneur de conduire M. le professur Cesare Lombroso chez mon ami le médium, M. Philippe Randone, dont les phénomènes passés sont restés célèbres.

Malgré que la médiumnité de mon ami soit aujourd'hui en grande baisse, faute d'exercice, on a pu vérifier les communications verbales de différentes personnalités, comme le père Ranuzzi, le scientiste, *Homo fui*, et d'autres.

M. Lombroso a trouvé ces manifestations très intéressantes au point de vue de la psychologie, et il a engagé M. Randone à achever le plus tôt possible son autobiographie médianimique, en lui promettant d'en écrire la préface.

L'éminent professeur m'a déclaré sans réticences être devenu un spirite convaincu, et il trouve que cela ne contredit point la théorie du monisme, mais que, au contraire, ces phénomènes en élargissent les horizons, en jetant une nouvelle lumière par la théorie de l'évolution. Il trouve que les études médianimiques ont une importance absolument exceptionnelle pour la science, et pour le devoir social, et il regrette de ne pas s'en être occupé plus tôt.

M. Lombroso travaille actuellement à une œuvre sur le spiritisme (théorie et partie expérimentale) qui est destinée à l'Amérique, et qui sera écrite en anglais.

Il est à souhaiter que le vénérable professeur achève rapidement son travail, car avec l'autorité de son grand nom, il fera certainement beaucoup de bien à la cause spirite :

Honneur à lui qui, au contraire de tant d'autres, n'a eu ni crainte ni honte en proclamant bien haut la vérité !

Henri Carreras.
via Aurora, 43. Rome.

La Position Scientifique de la Question Spirite

Résumé de la Conférence faite le 6 octobre 1907, à Paris, par M. le Chevalier Le Clément de St-Marcq Président de la Fédération Spirite Belge.

Mesdames, Messieurs,

Mon premier devoir est de remercier M. le Président Delanne pour l'accueil si aimable qu'il m'a fait en me présentant à vous ainsi que pour la façon si flatteuse avec laquelle il vous a entretenus de la modeste part que j'ai prise dans l'organisation des travaux spirites accomplis par la Fédération spirite belge. Et je dois le dire, il l'a fait avec une bienveillance si grande que j'en suis vraiment confus et que j'ai peur de vous occasionner une désillusion.

Sans doute, nous avons beaucoup fait, en Belgique, pour développer l'étude des phénomènes spirites. mais cela peut paraître peu de chose, à un auditoire composé de personnes qui étudient elles-mêmes ces questions depuis très longtemps, à un auditoire formé en grande partie de l'élite des spirites d'une grande ville comme celle où nous nous trouvons en ce moment, et je remercie la *Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques* de l'honneur qu'elle m'a fait en me demandant de venir prendre la parole aujourd'hui parmi vous. C'est une preuve des sentiments d'affection qui unissent les spirites Français aux spirites Belges et je suis heureux de vous apporter de la part de ces derniers l'expression des sympathies qu'ils éprouvent pour les spirites Français et en particulier pour ceux qui comme les Léon Denis et les Gabriel Delanne, ont su éveiller en eux de douces émotions en venant apporter la bonne parole dans leur pays.

*
* *

La question dont je vais vous entretenir est très simple ; les idées que je vais vous exposer vous paraîtront peut-être même si élémentaires que j'ai quelque peu hésité avant d'accepter l'invitation qui m'était faite par la société.

J'ai pensé tout d'abord que je n'avais, en somme, pas de choses suffisamment importantes à narrer aux spirites parisiens, mais en y réfléchissant je me suis dit qu'il est bon que chacun expose sa manière de voir personnelle sur cette question du spiritisme, sujette à un grand nombre de controverses de toute nature, et c'est pénétré de ce sentiment que je me suis décidé à venir ici ce soir.

Nous allons donc l'examiner et je vous demanderai à ce propos de faire abstraction de tout ce qui a un caractère sentimental. C'est, me direz-vous, enlever au spiritisme tout ce qui fait son charme, c'est lui retirer

pour un moment tout ce qui constitue son caractère passionnant. A cela je répondrai que c'est précisément lorsque notre âme vibre sous l'influence d'une émotivité passionnelle que les facultés de l'esprit sont altérées, et qu'il n'arrive plus à distinguer le vrai du faux ou du moins, le douteux du certain. Et c'est d'une façon absolument positive que je veux aujourd'hui poser devant vous cette question du Spiritisme, car j'estime que c'est précisément ce côté scientifique du spiritisme qui fait sa nouveauté, sa force dans le domaine de l'esprit humain.

Le spiritisme présente au monde les mêmes affirmations que les religions du passé ; mais il leur donne un caractère de simplicité vraiment scientifique.

Dans les religions nous trouvons trois thèses :

1° « L'homme a un corps mortel et une âme immortelle. »

Or le spiritisme dit la même chose et il ajoute : « L'âme est revêtue d'un corps fluidique qui constitue son organisme invisible ».

2° Seconde affirmation des religions :

« Il y a autour de nous des êtres intelligents que nous ne voyons pas « et que nous ne sentons pas, mais qui pénètrent la pensée d'une façon « suffisante pour que les méditatifs puissent s'apercevoir de leur pré- « sence.

« Ces êtres surnaturels sont ou des envoyés de la puissance divine char- « gés de veiller sur les humains ou des esprits malins venant les tourmen- « ter et les inciter au mal. »

Le spiritisme dit aussi qu'il y a des êtres invisibles bons ou mauvais peuplant l'atmosphère dans laquelle nous vivons, mais il enseigne que ce monde invisible est composé des âmes de ceux qui ont vécu sur la terre, ce qui en fait tout simplement le corollaire de la précédente affirmation.

Comme vous le voyez, ce qui, d'après les thèses religieuses était deux affirmations différentes, devient, dans l'enseignement du spiritisme, une seule affirmation suivie de son corollaire.

3° La troisième thèse des religions est celle-ci :

« Dans certains cas, ces êtres invisibles qui existent autour de nous « peuvent se manifester d'une façon extraordinaire, soit dans le domaine « physique, ce qui constitue les miracles, soit dans le domaine intellec- « tuel par les visions et les prophéties. »

Le spiritisme dit aussi à peu près la même chose en ce qui concerne les manifestations variées du monde invisible, mais loin de reconnaître à ces faits un caractère miraculeux ou surnaturel, il affirme que les rapports entre les esprits et nous ont lieu en vertu de lois naturelles.

Ainsi donc, toutes les thèses fondamentales des religions se retrouvent dans le Spiritisme, mais sous un aspect scientifique, rationnel, dépouillé de tout mysticisme, de toute emphase sacerdotale.

Il n'en reste que le fond simple et vrai comme la vie de chaque jour. (*Applaudissements prolongés*).

Ces marques d'approbation me sont chères car elles me prouvent que je n'ai pas été à l'encontre de votre manière de voir et que je suis au contraire complètement d'accord avec vos convictions.

Etablissons la distinction entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas.

Si nous appelons croire, le fait d'ajouter foi à une proposition qui n'est pas démontrée, *savoir* c'est admettre quelque chose qui est prouvé. Existe-t-il des propositions réellement prouvées ?

Appelons *preuve absolue* celle qu'il ne serait pas possible de nier, même si on était de mauvaise foi ; cette preuve absolue n'est possible que dans les mathématiques pures et ne peut être faite dans les autres branches du savoir humain. C'est ainsi qu'en philosophie par exemple on n'a pas même pu démontrer l'existence du monde dans lequel nous vivons.

Nous ne devons donc pas nous étonner de ne pouvoir fournir la preuve absolue de nos thèses ; mais nous pouvons arriver à en produire une autre capable de la remplacer et que nous appellerons *preuve suffisante*.

Qu'entendons-nous par preuve suffisante ?

Nous pouvons la définir ainsi : celle qui permet à une personne de modifier son opinion.

Toute la question, dans la démonstration de la thèse du spiritisme se ramène en conséquence à l'obtention de cette preuve suffisante.

Il faut cependant observer qu'une preuve qui est suffisante pour une personne déterminée ne le sera plus pour une autre ; cependant, on peut dire dans un cas déterminé qu'il y a une preuve suffisante, si elle satisfait la moyenne.

Peut-on arriver à fournir la preuve suffisante des faits du spiritisme ? Cette question a une très grande importance au point de vue de la propagande comme au point de vue de la direction des recherches expérimentales, et c'est pourquoi je l'ai prise comme thème du sujet que je voulais vous présenter aujourd'hui.

Oui, cette preuve peut être fournie et pour le faire il y a deux méthodes, la méthode théorique et la méthode expérimentale.

On pourrait être tenté de suivre la méthode théorique ; mais si elle paraît très commode comme moyen de diffusion, elle est très difficile à réaliser. Par le raisonnement pur, on n'arrive à convaincre que très peu de personnes. Il semble qu'il y ait une sorte d'hostilité envers les preuves de raison ; on sent en quelque sorte, que si on se laissait dominer par les théories d'un autre, on perdrait, en partie, sa liberté. Nous pouvons en conclure que c'est par la preuve expérimentale que nous arriverons à un résultat, et en effet, si nous interrogeons les personnes qui nous environnent, la plupart d'entre elles nous diront que c'est par leurs expériences personnelles qu'elles sont parvenues à se faire une conviction. C'est donc bien dans le domaine expérimental que nous devons chercher la preuve que les enseignements du spiritisme sont exacts, mais là encore

il y a deux marches à suivre : 1° le récit des expériences faites par autrui ; et 2° l'expérience directe.

Parmi les nombreux cas rapportés par des témoins dignes de foi, y en a-t-il qui soient susceptibles d'affronter toutes les critiques et d'y résister ? Oui, incontestablement, et chaque année voit de nouveau savants obligés de constater et d'affirmer la réalité des phénomènes du médiumnisme.

En Italie par exemple, une véritable pleïade de notabilités scientifiques parmi lesquelles figure le professeur Morselli, ont été convaincus de la véracité des phénomènes produits par la médiumnité d'Eusapia Paladino.

Ce mouvement d'étude va sans cesse en grandissant, mais les récits de ces expériences sont-ils suffisants pour amener un changement de conviction dans l'esprit des personnes qui les entendent ou les lisent ? On serait tenté de le croire de prime abord et cependant il n'en est rien.

Je me rappelle qu'ayant lu le compte rendu des expériences de Crookes à un de mes collègues, celui-ci, après l'avoir entendu, ne trouva que ces mots à me répondre : « Je suis stupéfait de voir qu'un homme aussi savant, ait pu consacrer autant de temps à de pareils enfantillages. » Ce qui prouve surabondamment qu'il n'avait été nullement impressionné par cette lecture.

Vous le voyez donc, la propagande faite par la relation des observations attestées par les savants ne suffit pas et il faut y joindre l'expérience directe. En un mot, pour amener la conviction chez une personne, il faut aussi la mettre en contact avec les phénomènes.

Mais, me direz-vous, la difficulté est de réaliser l'obtention des dits phénomènes. Evidemment si vous voulez être témoins de faits transcendantaux et rares comme les matérialisations. Nous savons qu'il y a de par le monde quelques médiums qui les obtiennent, mais un petit nombre de privilégiés seuls sont admis à les voir et le reste des humains ne peut en avoir connaissance que par les récits qui en sont publiés. Ce n'est conséquemment pas ainsi qu'on peut arriver à une propagation des thèses du spiritisme.

Les phénomènes de l'écriture et des incarnations sont également de peu d'effet.

Supposons quelque profane asssistant à une séance au cours de laquelle des médiums écriront automatiquement ou parleront dans l'état de trance. Sera-t-il convaincu ? Pas le moins du monde, et la première pensée qui lui viendra à l'esprit sera qu'il a affaire à des personnes de mauvaise foi.

Que reste-t-il donc pour amener la conviction chez les incrédules ? Il reste l'a. b. c. du spiritisme, le phénomène le plus simple et le plus répandu, celui du mouvement intelligent des tables.

C'est aussi le plus facile à obtenir et on peut dire sans exagération que tout le monde peut être mis en rapport avec lui.

En effet, il est rare que sur quatre personnes prenant place autour d'une table il ne s'en trouve pas au moins une qui obtienne, sinon quelques mouvements du meuble, au moins quelques sensations de picotements dénotant une extériorisation de la force psychique, et en répétant l'expérience un assez grand nombre de fois on arrivera à fournir la preuve suffisante de la réalité du phénomène du mouvement intelligent des tables.

Voici donc simplifiée la grande question que je vous posais tout à l'heure en ce qui concerne la première partie de la démonstration des faits, dont j'affirme possible la preuve suffisante en se conformant à la méthode que je vous ai exposée, c'est-à-dire à la pratique de l' a. b. c. du spiritisme, jointe à l'étude théorique des relations scientifiques de phénomènes supérieurs. (*Applaudissements*).

Maintenant que nous possédons les moyens suffisants pour amener à nous, au point de vue strictement phénoménal, toute personne intelligente et de bonne foi, le second point à envisager est celui de la cause des phénomènes et de l'intervention des esprits dans leur production.

Il est à remarquer que la plupart des savants qui étudient ces phénomènes disent qu'ils sont produits uniquement par le médium ou son subconscient ; quant à l'explication spirite, ils la rejettent et lorsque les phénomènes dont ils sont témoins sont impossibles à expliquer par leurs théories, ils affirment qu'ils comptent bien, dans un temps prochain, pouvoir fournir une explication nouvelle. C'est ainsi que s'exprime le professeur Morselli dans ses comptes rendus des séances tenues avec Eusapia Paladino.

Cependant, malgré les années qui se succèdent, cette théorie nouvelle n'arrive toujours pas. Au contraire, on voit souvent le même savant revenir sur ses affirmations d'autrefois et dire qu'il se pourrait bien que la théorie spirite fût vraie dans certains cas ; puis après quelques nouvelles années encore, il reconnaît que l'explication fournie par le spiritisme est la seule admissible, mais alors il parle bas et s'adresse seulement à ses amis intimes.

Le professeur Lombroso a parcouru ces différentes étapes et aujourd'hui il reconnait que l'intervention des esprits n'est pas seulement probable, mais qu'elle est certaine.

Si cette évolution des savants se produit ainsi en faveur de nos doctrines c'est donc qu'elles possèdent en elles suffisamment de preuves pour convaincre à la longue les sceptiques.

Cependant il y a parmi ceux qui cherchent une autre explication des phénomènes spirites un argument qu'ils prétendent absolument péremptoire et qu'ils emploient constamment pour réduire à néant l'existence des esprits.

Cet argument déja passablement vieux jeu est celui qui consiste à affirmer que toutes nos facultés intellectuelles et morales, conscience, volonté, intelligence etc. sont des fonctions du cerveau, et qu'en consé-

quence le cerveau disparaissant, toutes ces facultés disparaissent également.

Pour étayer cette affirmation ils se basent sur les localisations cérébrales qui ont été découvertes et leur raisonnement est le suivant :

Lorsqu'une portion de la substance cérébrale afférente à telle ou telle faculté vient à être lésée, la faculté disparaît. Donc la faculté est bien une fonction du cerveau.

Certes nous ne nions pas la localisation de certaines facultés comme la circonvolution de Broca, par exemple qui est le siège de la parole articulée, mais il n'a jamais été démontré, que nous sachions, dans quelle partie du cerveau se trouve localisée la conscience. Et ne pourrions-nous pas objecter à ces matamores du matérialisme que le cerveau n'est lui-même que l'instrument de l'esprit et que la destruction d'une partie de ce cerveau peut empêcher la manifestation de l'esprit sans atteindre en aucune façon l'existence et les facultés de ce dernier ?

Nous avons une démonstration qui nous paraît parfaite de cette manière de voir.

Prenons, en effet, l'exemple de la localisation de Broca — langage articulé. Lorsque cette partie du cerveau est lésée, la parole est impossible, mais cela ne change rien à l'intelligence de la personne qui continue à penser, peut assembler les mots nécessaires à l'expression de cette pensée mais ne peut les énoncer parce que les organes de la parole ne fonctionnent plus.

La localisation de Broca est donc celle du fonctionnement des organes vocaux et non celle de la pensée qui reste intacte malgré le non fonctionnement des muscles, de la langue et du larynx dans le cas précité.

Ceci nous prouve que l'on a été un peu loin en affirmant que les facultés de l'être pensant sont des fonctions du cerveau car dans l'état actuel de la physiologie des facultés cérébrales, on n'est pas encore parvenu à déterminer et on ignore totalement où se trouve le siège des fonctions supérieures de la pensée.

Il y a du reste des cas qui prouvent que l'on peut vivre et penser sans cerveau et je vais vous en citer un qui n'a été communiqué par un médecin de mes amis.

Il e'agit d'un sous-officier en garnison à Anvers qui depuis environ deux ans se plaignait de violents maux de tête, mais qui parvenait néanmoins à remplir tous les devoirs de sa charge. Un jour il mourut subitement et fut transporté à l'hôpital pour y être autopsié. Quand on ouvrit son crâne, on n'y trouva qu'un amas de pus ; plus une cellule de matièr cérébrale n'y existait et comme cette transformation des cellules en pus c'est-à-dire leur destruction par la maladie n'avait pu s'accomplir instantanément, mais qu'au contraire elle résultait d'une lente évolution d'un abcès, nous pouvons en conclure que pendant un temps assez long ce sous-officier avait pu accomplir son service bien que ne possédant plus que des bribes de cerveau. Voilà qui prouve bien que la pensée n'est pas

liée aussi intimement à cet organe qu'on se plaît à le dire pour les besoins de la thèse matérialiste.

Mais si nous constatons cette possibilité de penser sans cerveau et si nous en déduisons comme conséquence l'existence de l'âme, quelle est la preuve qu'on peut trouver concernant sa participation dans certains phénomènes psychiques ?

Dans les phénomènes où l'on reçoit par exemple une communication, une dictée typtologique, peut-on faire la preuve que ce message émane bien d'un esprit indépendant du médium et des expérimentateurs ?

Examinons quelques cas très simples.

Quelques jeunes gens prennent place autour d'une table et celle ci dicte la phrase suivante : « Je suis très content de X ; je suis son père ; il « écoppera toujours pour les autres à cause de son bon cœur. »

Peut-on prouver que cette phrase provient d'une intervention spirituelle extérieure à l'assistance et que c'est bien le père défunt de X qui en est l'auteur ?

L'adversaire de la thèse spirite dira qu'une personne crédule a mû la table inconsciemment sous l'empire d'une auto-suggestion et qu'elle lui a fait épeler la phrase précitée. Cependant on pourra lui objecter que l'auto-suggestion ne se produit pas d'une façon courante et que la suggestion proprement dite se présente le plus généralement sous forme d'hétéro-suggestion c'est-à-dire qu'un individu peut en influencer un autre et le faire agir inconsciemment, mais que cette circonstance n'est pas probable dans le cas qui nous occupe.

D'autre part, le message reçu dépasse t-il les connaissances des assistants ? Non, évidemment, par conséquent nous ne pouvons affirmer que l'auteur est bien ce qu'il dit être, c'est à dire un esprit, pas plus qu'il ne peut être démontré que cette dictée typtologique est l'œuvre d'une auto-suggestion du médium. On n'a pas, en résumé, la preuve suffisante.

Dans d'autres cas, en prenant des faits plus rares, voyons si ce que nous recherchons peut être obtenu.

Un petit nombre de personnes ne se connaissant pas sont réunies dans une salle. La table ayant été mise en mouvement grâce à la présence d'un médium, on demande la somme des âges des assistants. La réponse donnée — 343 — est exacte.

Cette manifestation prouve-t elle l'intervention d'une intelligence extérieure ? Oui, direz-vous ; cependant il faut examiner les arguments des adversaires, pour voir s'il est possible de leur démontrer que leurs explications sont mal fondées.

Voici leur raisonnement :

Il est possible que le médium jouisse de la faculté désignée sous le nom de clairvoyance. Par suite de cette faculté, il peut avoir connaissance, même à son insu, c'est-à-dire dans son subconscient de l'âge de chacune des personnes présentes et alors rien ne lui est plus facile que d'en faire l'addition dont le total sera énoncé par la table.

Si on suppose une faculté dans l'intelligence humaine, tout pourra être expliqué par ce moyen et il est inutile de chercher la preuve de quoi que ce soit d'autre. Mais il s'agit précisément de démontrer que la clairvoyance est bien entrée en jeu dans le cas particulier où nous nous trouvons. Or cela n'est pas possible car pour le faire il faudrait en connaître beaucoup plus que nous n'en savons sur cette faculté.

Nous sommes cependant autorisés à dire que cette faculté ne se rencontre généralement que provoquée par les pratiques de l'hypnotisme ; elle ne se manifeste le plus souvent que dans l'état de sommeil, ce qui n'était pas le cas dans la circonstance relatée.

Quand on nous présente cette objection de la clairvoyance, nous pouvons répondre qu'avant d'admettre la possibillté de cette explication il faudrait commencer par déterminer les limites de cette faculté et qu'en supposant que tous les êtres humains la possèdent on fait une supposition pour le moins hasardée.

En définitive, nous ne pouvons pas dire que la clairvoyance n'est pas intervenue dans le phénomène dont il est question, mais on ne peut pas affirmer non plus qu'elle l'a produit et nous n'avons pas encore là la preuve suffisante.

Nous arrivons maintenant aux phénomènes dépassant totalement les connaissances des membres du groupe qui expérimente.

Nous avons eu, quatre personnes étant réunies autour de la table, des phrases dans une langue tout à fait inconnue de l'assistance : en sanscrit.

Vous seriez tentés de vous écrier : « Voilà un fait qui prouve péremptoirement l'intervention d'une intelligence étrangère. » Cependant il m'a été présenté l'objection suivante :

Supposons qu'il y ait dans le pays où on parlé le sanscrit — au moment où vous êtes réunis à Anvers autour de votre table — une personne qui pense à la phrase que vous recevez typtologiquement

Sa pensée a pu se transmettre d'une façon analogue à celle des ondes électriques dans la télégraphie sans fil, et aller frapper l'inconscient de votre médium qui l'a aussitôt reproduite.

Cela me paraît bien extraordinaire, mais pouvons-nous affirmer qu'il soit impossible que la pensée d'une personne puisse se transmettre à quelques milliers de lieues. C'est excessivement difficile car pour baser une semblable affirmation il faudrait pouvoir calculer la force de la pensée à une distance déterminée et dans tel ou tel cas ce qui, jusqu'à ce jour, n'est pas scientifiquement possible.

Il fauarait pouvoir déterminer toutes les conditions du phénomène que nous revevons, faire le calcul des forces qui entrent en jeu dans sa production, et alors seulement nous pourrions nier ou affirmer la transmission de la pensée dans chaque circonstance.

Cependant au fur et à mesure qu'on répète les expériences, le nombre

des personnes qui admettent l'intervention de la transmission de la pensée diminue de plus en plus.

Je voudrais encore vous montrer jusqu'à quel point on a poussé l'emploi de cette hypothèse.

Voici une expérience que vous faisons assez fréquemment à Anvers ; elle est de la plus grande simplicité :

Elle consiste à prendre un livre ou un journal, et l'un des assistants désigne un mot dans une page, en indiquant le numéro de la page, celui de la ligne et le rang du mot, sans que le livre ou le journal soit ouvert par personne.

On arrive à obtenir assez facilement par la table, en moyenne une fois sur deux, l'énoncé à peu près exact du mot désigné. Parfois il manque une lettre, parfois il y en a une placée avant son rang, mais même incomplet, le mot est donné et on constate dans ce phénomène la manifestation d'une idée directrice.

Comme aucune des personnes présentes ne connaît le mot, il me semble que l'hypothèse de la transmission de la pensée doit être complètement écartée. Cependant il m'est arrivé une lettre d'un contradicteur me faisant observer que l'ouvrier typographe qui avait composé le livre ou le journal savait très bien quel était le mot se trouvant à l'endroit désigné et que rien ne prouvait que sa pensée n'avait pas été frapper le médium ! ! !

Je crois qu'il est difficile de pousser plus loin la fantaisie dans l'hypothèse.

Vous voyez qu'on a fort à faire quand on veut démontrer que les phénomènes observés sont bien dus à l'intervention des esprits.

On peut dire malgré tout qu'il y a des cas fort probants, mais ce n'est que par l'étude et l'observation prolongées des phénomènes qu'on peut se faire une conviction, et comme conclusion de ma conférence je pose cette dernière question :

« Est-il possible de produire à volonté des phénomènes, pour démon-
« trer à n'importe qui l'existence des esprits et la possibilité de leurs ma-
« nifestations ? »

A cela je répondrai non, nous ne pouvons les provoquer, mais si on veut se donner la peine d'observer patiennement ceux qui se produisent, on finira par acquérir la conviction de la vérité des thèses spirites.

Et si nous examinons maintenant la question de la propagande, nous pouvons dire qu'elle se décompose en deux parties :

1° L'existence des phénomènes.

2° L'intervention des esprits.

Pour ce qui est de l'existence des phénomènes, nous avons en mains tous les éléments nécessaires pour amener la conviction dans l'esprit de tous les chercheurs. Mais quant à l'intervention des esprits, ceux qui désirent arriver à l'obtention de cette preuve doivent s'astreindre à continuer leurs études et à poursuivre leurs recherches pendant de longues

années ; ils resteront donc sans doute encore longtemps une minorité.

Grâce aux éléments que nous possédons déjà, nous pouvons démontrer à tout le monde que le spiritisme repose sur une base véritablement et réellement scientifique, car les phénomènes observés par les savants de tous les pays ont une valeur indiscutable.

Mais le débat sur l'intervention des esprits dans la production des dits phénomènes continuera à rester ouvert jusqu'à ce que les lois de la transmission de la pensée et de la clairvoyance soient mieux connues.

Je pense donc, et ce sera ma conclusion, que c'est surtout sur la démonstration de l'existence réelle des phénomènes que l'effet de la propagande doit porter et que c'est de cette manière que nous verrons s'accomplir les progrès les plus rapides.

Je crois qu'en procédant ainsi nous arriverons dans les limites indiquées à un triomphe certain et à bref délai.

Chevalier LE CLÉMENT DE SAINT MARCQ.

La « Maison électrique »

Ce que pense M. Camille Flammarion (1)

Ainsi que je l'ai annoncé, il y a quinze jours, M. Camille Flammarion a bien voulu me recevoir dès son retour d'Italie pour me donner son avis sur la « maison électrique ».

Tout d'abord, le savant astronome me questionna sur la façon dont mon enquête a été conduite, afin de s'assurer que j'ai consciencieusement confronté les déclarations des uns avec les affirmations des autres, et fait le départ entre les propos une ou deux fois enregistrés avec quelque variante et les déclarations identiques recueillies un peu partout dans le pays. Les éclaircissements que je lui fournis satisfirent M. Flammarion.

— Quelques-uns de mes amis, me dit-il, avaient un instant pensé à imputer les faits rapportés par l'*Echo du Merveilleux*, non à la malignité d'un « esprit », mais à celle d'un vivant. Cette hypothèse ne me semblait guère admissible, car vous dites, dans votre compte-rendu, que les deux maisons incendiées furent nuit et jour étroitement surveillées; néanmoins, comme je n'étais pas exactement renseigné quant aux sources de vos informations, un doute pouvait subsister dans mon esprit. Il est levé par la certitude, maintenant acquise, que tout ce que vous avez rapporté a été soigneusement contrôlé.

Comment admettre, en effet, l'hypothèse d'une farce ou d'une vengeance humaine ! Un homme, même très habile, ne pourrait, trente fois

(1) *L'Echo du Merveilleux* 1er Novembre 1907.

en huit jours, tromper la vigilance de tout un village ; et comme il est impossible, à moins de les enduire préalablement de matière inflammable, d'incendier instantanément une table ou une armoire, l'hypothèse d'une mauvaise farce doit être écartée, et il ne reste plus alors, à mon avis, qu'une hypothèse plausible, qui est celle que vous avez proposée.

— L'hypothèse « électrique » ?

-- Oui. Je sais bien que les phénomènes sont étranges ; mais il me paraît impossible de les expliquer autrement.

— Et l'hypothèse spirite ?

— Rien n'indique, rien ne fait supposer l'intervention d'un « esprit », et vous l'avez d'ailleurs démontré.

Tout, au contraire, autorise à croire qu'il s'agit d'une manifestation du fluide électrique, et la bizarrerie des phénomènes plaide elle-même en faveur de cette thèse. Ne sommes-nous pas habitués, en effet, à voir la foudre accomplir des prodiges ? Ses faits et gestes ne sont-ils pas tels qu'on est parfois tenté de les attribuer à une pensée qui, au lieu d'être attachée à un cerveau, serait attachée à un courant électrique ?

Et qu'on ne parle pas de *lois* ! Les « agissements » de la foudre sont si divers, si contradictoires, si déroutants qu'il est impossible, dans l'état actuel de la science, d'en déterminer et même d'en pressentir les causes. Ce sont pour nous des caprices, caprices plus apparents que réels, c'est évident, car il est certain qu'en dépit de ses allures indépendantes, la foudre n'agit pas librement : elle obéit à certaines lois encore indéterminées, et ses gestes, désordonnés en apparence, ne sont pas le résultat de circonstances fortuites. Mais tant que ces lois resteront inconnues, le feu du ciel nous stupéfiera.

Est-il possible de soupçonner à quelle loi il obéit quand, ici, il calcine un corps humain sans endommager les vêtements, qu'il lance et projette au loin, laissant complètement nu, mais sans la moindre égratignure, l'individu qui les portait ?

Peut-on expliquer pourquoi, brûlant la doublure d'un pardessus, il respecte l'étoffe extérieure ; pourquoi il brûle une main ganté sans efffeurer le gant, ou le gant sans toucher à la main ?

On cite ce cas extraordinaire d'un foudroyé qui, entre autres lésions, eut le pied droit très profondément déchiré, le pied gauche n'ayant pas été atteint. Or, le sabot droit ne fut pas endommagé tandis que le gauche fut brisé ! S'explique-t-on cette étrangeté ? Non.

Et cette très singulière manie qu'a la foudre de raser la barbe ou les cheveux de quelques-unes de ses victimes, voire même d'épiler leur corps tout entier et de les abandonner ensuite sans leur avoir fait le moindre mal, se l'explique-t-on davantage ? Evidemment non.

Et je ne parle pas des transports d'objets, de personnes, d'animaux que la foudre effectue tantôt brutalement, tantôt avec une délicatesse et une adresse merveilleuses. Cependant, puisque nous sommes sur le cha-

pitre des singularités du feu du ciel, je veux vous citer ce très curieux exemple de puissance et d'habileté :

En août 1809, la foudre tombait à Swinton, près Manchester, sur un bâtiment dont les murs mesuraient trente centimètres d'épaisseur. Ce bâtiment fut arraché de terre avec ses fondations, profondes de soixante centimètres, et transporté, debout, dix mètres plus loin. On estime à 10.000 kilogrammes le poids de la masse ainsi transportée. Voilà, n'est-il pas vrai, un joli tour de force et surtout d'adresse !

Eh bien ! cette même foudre effleure un jour un fragile chapeau de dame, fond un fil de fer et ne roussit même pas les fleurs. Un autre jour elle détériore des fourchettes sans que la toile d'emballage qui les recouvre ait à souffrir le moins du monde. Que d'habileté dans ces évolutions, et que de malice, que d'espièglerie apparentes dans les faits suivants :

Un soir, la foudre se glisse dans un salon et sans y faire le moindre bruit ni le plus petit dégât, elle escamote tous les clous d'un canapé, puis s'enfuit par la cheminée. Deux ans plus tard, en réparant le toit, on retrouva sous une tuile les clous dérobés.

Aux Etats-Unis, au moment de l'élection présidentielle, elle tombe sur un bâtiment que son propriétaire, un ardent républicain, avait extérieurement décoré avec de grands portraits de Mac-Kinley et de Hobart. Elle ne brise rien, mais elle emporte on ne sait où les portraits des candidats... après les avoir retracés sur la muraille !

Une autre fois, dans une forêt de la Haute-Vienne, elle frappe simultanément deux arbres, un chêne-rouvre et un pin sylvestre distants l'un de l'autre de dix mètres, transporte sur le chêne les aiguilles du pin, et sur le pin le feuillage du chêne.

Ce sont là des gamineries bien innocentes, mais remarquablement exécutées, et j'en connais des centaines qui ne leur cèdent en rien. Le champ de manœuvre de la foudre est illimité. Ici, elle s'introduit dans une maison, détruit tout, mais ne blesse personne, comme elle fit en 1904 à Malo-les-Bains où elle a saccagé le mobilier d'une villa, détruit les cloisons, ébranlé à tel point l'immeuble qu'il dut être démoli par la suite, mais où elle n'a touché aux êtres humains que pour faire ce bon tour : subtiliser les épingles à cheveux de la maîtresse de maison. Là, elle pénètre dans un appartement par la cheminée, arrache deux grosses pierres au foyer, les transporte près de la tête d'un enfant endormi, en pose une de chaque côté sans effleurer le bambin.

N'est-ce pas charmant et exquis ?

Ailleurs, au contraire, elle visite une habitation, frappe sauvagement un homme à la tête, lui fait d'horribles blessures, le laisse mort au milieu de son sang, prend une partie de ce sang et va le coller au plafond de l'étage supérieur.

Que déduire de toutes ces extravagances ? Ici la foudre tue, là elle passe inoffensive et indifférente, plus loin elle semble s'amuser, et, dans des circonstances absolument identiques, elle agit différemment.

Un jour, elle se distrait aux dépens d'un bœuf auquel elle ne fait aucun mal, mais qu'elle prive de tous ses poils blancs, sans toucher à ses poils roux. Un autre jour elle entre dans une bergerie, et, dédaignant cette fois le blanc, elle s'en prend aux seuls moutons noirs et les tue tous.

Mais il y a mieux encore :

La foudre, un jour, pénètre dans une étable qui abrite vingt vaches. Elle en tue dix en commençant par la première, en continuant par la troisième et tous les nombres impairs. Il existe quelques exemples d'arbres et de poteaux télégraphiques ainsi frappés de deux en deux. Par quelle fantaisie, en vertu de quelle loi la foudre agit-elle ainsi? Nous n'en savons rien.

Et qui pourrait donner une explication de ce fait étonnant : la foudre éventrant un placard, avisant une pile d'assiettes, brisant la première, la troisième, la cinquième, et ainsi de suite jusqu'au bout de la pile, sans ébrécher les numéros pairs. N'est-ce pas prodigieux ! Et ce travail de précision qu'elle exécuta, le 19 août 1866, ne défie-t-il pas la concurrence de nos plus adroits prestidigitateurs : ce jour-là, elle tomba sur une pile de vaisselle où les assiettes en faïence alternaient avec les assiettes en porcelaine et brisa les premières sans toucher aux secondes ! Pourquoi cette immunité des assiettes en porcelaine ?

Et pourquoi toutes ces contradictions absolument inexplicables : ici, la foudre frappe un fusil chargé, le coup part ; là, elle s'attaque à un autre fusil, fond une partie du canon et toutes les balles des cartouches sans mettre le feu à la poudre ; ici, elle touche une poudrière ce qui provoque une explosion formidable ; là, au contraire, comme à Maromme, il y a quelques années, elle réduit en petites parcelles deux tonneaux remplis de poudre sans y mettre le feu ; à Hambourg, pendant un bal, elle éteint toutes les bougies qui éclairent les salons, ailleurs, elle rallume une chandelle qu'on vient d'éteindre.

Ici, elle fend un homme en deux ; là, elle prend délicatement trois enfants dans leur lit et, sans leur faire une égratignure, les transporte, du premier étage où ils dormaient, au milieu de la rue.

N'est-ce pas incroyable, fantastique !

Et que conclure de ce mélange de violence et de douceur : en 1897, la foudre descend brutalement sur une maison de Ligny, dans l'Eure-et-Loir. La cheminée s'est écroulée, le pignon est disloqué, le toit s'est effondré. A l'intérieur, les pierres des murailles sont lancées avec une telle force qu'elles s'incrustent dans le mur opposé, une chaise est déplacée, une lampe et une boîte d'allumettes sont déposées à terre sans le moindre dommage. Toutes les vitres volent en éclat ; pendant ce temps, une pierre est descellée de la muraille et posée délicatement à terre, absolument intacte. Ce charivari terminé, la visiteuse perce le mur et pénètre dans la laiterie contiguë. Alors elle transporte d'un côté à l'autre, sans les casser, une rangée de pots à lait vides, découvre une autre rangée de pots pleins

de lait sans en renverser aucun, mais brise tous les couvercles. Dans une pile de douze assiettes, elle en casse quatre et laisse les autres intactes. A un petit fût de grès, elle arrache le robinet. Enfin elle s'enfuit par la fenêtre en la brisant, laissant les habitants absolument ahuris, mais indemnes.

Je vous parlais tout à l'heure de ce phénomène constaté aux Etats-Unis de la foudre déplaçant des portraits et les reproduisant sur un mur. La foudre est un artiste photographe. Il existe de nombreux exemples d'images reproduites par le feu du ciel sur des objets, sur des plantes, et même sur la peau des hommes et des animaux. Je vous citerai ce seul cas qui est fvraiment curieux : Une fois, en Angleterre, en dépouillant six moutons oudroyés la veille, on remarqua, sur la partie intérieure de la peau de ces animaux, le dessin du paysage d'alentour. Ce paysage était si fidèlement reproduit, qu'on pouvait distinguer jusqu'aux accidents de terrain.

Devant tant de faits extraordinaires, inexplicables, et une foule d'autres que j'ai notés dans mes deux ouvrages, les *Phénomènes de la foudre* et les *Caprices de la foudre*, il est permis de se demander si on parviendra jamais à suivre le feu du ciel dans le mystère de ses énigmatiques voyages. Loin d'élucider le mystère, chacun de ses actes présente l'énoncé du problème sous une forme différente, nouvelle et déconcertante. Impossible de tirer aucune conclusion de tant de faits contradictoires ! Les hypothèses se multiplient avec les observations.

Dans ces conditions, comment lui dénierait-on le pouvoir de produire des phénomènes du genre de ceux qui ont ému La Courneuve ? Ils sont en contradiction avec toutes les lois électriques connues, c'est certain. Mais les faits dont je viens de parler ne sont-ils pas, eux aussi, en contradiction avec ces lois ? Et la foudre, tombant en 1901, sur un sac de blé, roulant ensuite dans la Dordogne, traversant le fleuve entre deux eaux, puis allant se perdre dans les sillons d'un champ voisin : ne s'est-elle pas, une fois de plus, inscrite en faux contre les règlements établis ? L'eau, par son excellente conductibilité, n'aurait-elle pas dû retenir l'audacieuse vagabonde ?

Ces perpétuelles dérogations aux lois connues démontrent simplement qu'il en existe d'inconnues. Et les phénomènes de La Courneuve nous le rappellent.

Ces phénomènes sont étonnants ? Soit ! Mais, je vous l'ai dit, leur étrangeté n'est pas un argument péremptoire contre l'hypothèse électrique. Ils constituent un fait nouveau ? Certes, car jusqu'à présent, toutes les cocasseries de la foudre avaient été constatées au moment de la chute du météore. Mais le feu céleste est tellement fantasque que cette série de manifestations, pour nouvelle et surprenante qu'elle soit, ne peut pas être taxée d'invraisemblance.

— Quelle explication en donnez-vous ?

— Ce cas si extraordinaire met une fois de plus sous nos yeux les bizarreries fantastiques et inexplicables de la foudre. Je ne me charge donc

pas de l'expliquer, d'autant moins que la nature de l'électricité nous reste encore tout à fait inconnue.

Tout ce que je puis répondre, c'est que l'énergie électrique a pris ici la forme calorifique latente, qu'une décharge inouïe, formidable, s'est disséminée entre les molécules des pièces de bois et les a mises en mouvement car vous savez que la chaleur n'est qu'un mode de mouvement,et qu'après un temps déterminé par la constitution physique de ces bois, leur état de sécheresse, de densité. la combustion s'est produite, spontanée en apparence, mais résultat de l'énergie électrique emprisonnée là sous sa forme calorifique.

Il est très regrettable, poursuit M. Camille Flammarion, que ces phénomènes n'aient pas été scientifiquement observés. Pourquoi les autorités du pays n'en ont-elles pas informé l'Observatoire ?

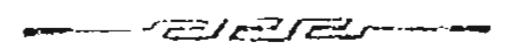
Il eût été intéressant de noter avec précision l'heure où s'allumaient les incendies, d'en suivre attentivement les phases, de prendre des températures, travaux délicats auxquels les habitants du village n'avaient ni le temps ni les moyens de se livrer.

Cette négligence des autorités m'amène à penser que des faits de même nature se sont peut-être déjà produits sans qu'on en soit instruit. Puisque la presse, qui, de nos jours, est généralement si bien et si rapidement renseignée, n'a connu les incidents de La Courneuve que quatre ou cinq jours après la cessation des phénomènes, il est permis de supposer que des manifestations semblables ont pu se dérouler à une époque où les journaux étaient moins bien informés et rester inconnues.

— En somme, l'hypothèse électrique vous paraît être la meilleure ?

— Oui, et la négation en l'espèce serait bien imprudente. Il est vrai qu'on nie très volontiers ce qu'on ne peut comprendre. N'a-t-on pas, il y a quelques années, nié, en plein Institut, l'existence du « tonnerre en boule », et tourné en dérision le phonographe ? Le sort de toutes les nouveautés est de provoquer des haussements d'épaules et des sourires goguenards.Nous devrions cependant nous pénétrer de cette vérité que nous avons encore beaucoup de choses à apprendre dans toutes les branches des connaissances humaines, et que la foudre, principalement, puisque c'est elle qui est en cause, a été et sera encore pour les hommes très fertile en surprises de tous genres. »

Georges Meunier.



Autres phénomènes de combustion spontanée

L'explication des phénomènes de la Courneuve par les caprices de l'électricité n'est guère motivée que par les orages qui ont précédé les combustions spontanées, et si nous devons d'abord chercher parmi les forces connues les causes des phénomènes, c'est cependant à la condition que ces forces agissent conformément à ce que nous en connaissons.

Notre ignorance, seule, nous fait considérer comme des bizarreries, des caprices de la foudre ce qui, en réalité doit être dirigé par des lois que nous ignorons encore, mais cette ignorance même ne nous autorise pas à mettre, partout et toujours, sur le compte de l'électricité seule, les phénomènes de combustion spontanée qui ont été observés un peu partout. Assez souvent ces incendies se sont produits indépendamment de tout orage antérieur, même en hiver, et étaient accompagnés de manifestations diverses, coups frappés, coups rythmés accompagnant un air chanté, projections d'objets, et qui font intervenir une ou plusieurs intelligences, et rentrent dans les cas de hantise bien connus.

Les incendies de Santa Agata Verdi, signalés dans le dernier n° de la Revue, page 255, ressemblent à ceux observés à la Courneuve, mais s'en éloignent par d'autres caractères, car on pourrait supposer une sorte de médiumnité chez une jeune fille de la maison. Dans certains exemples, cités par Aksakof, les incendies sont produits en même temps que les autres manifestations physiques, intelligentes, d'une nature persécutrice.

Le cas du Révérend Dr Phelps à Stratfort, aux Etats-Unis, est particulièrement intéressant. A part des coups formidables, qui semblaient ébranler la maison et se répercutaient jusque chez les voisins, parfois on voyait apparaître des sortes de « figures formées de diverses pièces de vêtements provenant de toutes les parties de la maison et gonflées de manière à ressembler à des formes humaines. » Si singulières que soient les manifestations de l'électricité, elles n'ont jamais, jusqu'ici, atteint ce degré de fantaisie intelligente. Le fils du Dr Phelps, nommé Harry, enfant âgé de 11 ans, semblait être le médium.

Voici ce qui concerne la combustion spontanée. « Dans le tiroir d'une table de toilette, le docteur conservait un certain nombre d'écrits exécutés par des agents mystérieux ; un jour, tous ces documents prirent feu, et l'incendie ne fut dénoncé que par la fumée s'échappant du tiroir, alors que les papiers étaient déjà à ce point consumés qu'il n'était plus possible de les utiliser. » Dans la soirée du 18 juillet, d'autres papiers encore, parmi lesquels 20 lettres, se trouvant dans le bureau du Dr Phelps furent brûlés complètement avant qu'on eût découvert l'incendie. En même temps, on constatait que le feu avait pris aux papiers conservés dans deux armoires,

sous l'escalier, et ce fut encore la fumée qui dénonça la flamme. » Ces étranges accidents ne prirent fin que lorsque le Dr Phelps consentit à « s'entretenir avec les forces agissantes, » et les mystérieux correspondants ayant atteint leur but, les manifestations cessèrent.

Des faits aussi curieux, et aussi inquiétants, se produisirent en Russie, pendant six mois, chez M. Schtchapov. Une commission nommée par le gouverneur de la province ne put découvrir aucune supercherie. Parmi les manifestations variées qui se produisirent, quelques-unes présentent avec les phénomènes électriques les plus évidentes analogies, et, cependant, il semble bien que la foudre n'ait joué ici aucun rôle appréciable, car la commission avait apporté des appareils de physique, condensateur, bouteille de Leyde, boussole, aimant, et qui furent impuissants à déceler la moindre corrélation physique entre les agents qui produisaient les coups frappés, les projections d'objets, etc.. et le fluide électrique.

On sait que, le tonnerre se présente dans certains orages sous l'aspect d'une boule de feu, qui se promène dans l'atmosphère, pénètre quelquefois dans les maisons, en sort sans causer de ravages ou éclate bruyamment en causant force dégâts. Voici un fait où la force agissante affecte la même forme :

« Le 8 Janvier, dit M. Schtchapov, après de nombreuses manifestations telles que coups frappés, déplacements d'objets, etc., ma femme aperçut un *globe lumineux* sortant de dessous son lit, d'abord de petite dimension, et ensuite, d'après ses dires, augmentant en volume jusqu'à la grandeur d'une soupière et ayant beaucoup de ressemblance avec un ballon en caoutchouc rouge ; elle en fut tellement saisie, qu'elle s'évanouit. » Le narrateur est un homme qui paraît froid et circonspect, car pendant assez longtemps, il admit que ce pouvait être sa femme qui produisait involontairement toutes les perturbations constatées, mais les faits le convainquirent de l'impossibilité de cette hypothèse.

Il est fréquent de noter que, déjà, l'électricité avait bon dos. Le narrateur dit :

» On venait chez moi, on se livrait à des investigations, on écoutait et regardait les choses qui se passaient au vu de tout le monde ; mais d'explication point. Parmi les visiteurs il y avait des gens éclairés, quelques-uns même d'une grande érudition ; et ils cherchaient tous à donner une explication naturelle « quelconque » (*sic*). Nous nous laissâmes berner par ces « savanteries » suivant lesquelles les manifestations qui se produisaient étaient dues tantôt à l'*action de l'électricité atmosphérique*, du magnétisme, tantôt à un état morbide — *une manie moqueuse* — de ma femme, qui se plaisait à nous mystifier, riant *in petto*, de notre naïveté. »

Il y a trente-sept ans que ces lignes ont été écrites et les savants n'ont pas encore trouvé mieux !

Il faut avouer que l'on ne voit pas trop comment cette dame aurait eu intérêt à détruire ses affaires et à risquer sa vie pour plaisanter, sans

compter que l'on ne s'explique pas du tout comment elle aurait pu produire des faits comme ceux-ci :

« Nous étions réunis dans la grande pièce, une étincelle bleuâtre apparut au-dessus du lavabo, dans la chambre attenante. se dirigeant vers la chambre de ma femme (qui ne s'y trouvait pas en ce moment), et simultanément nous nous aperçûmes que quelque chose avait pris feu dans cette dernière pièce. Je me précipitai à la suite et vis brûler une robe de coton qui était en voie de confection. Ma belle-mère, qui se trouvait dans la chambre m'avait devancé et était occupée à éteindre le feu : elle avait versé une cruche d'eau sur la flamme. Je m'arrêtai à la porte, ne laissant passer personne, et me mis à explorer si le feu n'avait pas été produit par une cause autre que l'étincelle que nous avions vue, une bougie par exemple, ou une allumette, mais je ne pus rien découvrir. Une forte *odeur de soufre* emplissait la chambre, s'échappant de la robe brûlée, dont les endroits détruits étaient encore chauds et dégageaient de la vapeur, comme si l'on venait d'arroser un morceau de fer chauffé à blanc. »

Ces phénomènes se reproduisirent au point de rendre la maison inhabitable. Les objets s'enflammaient les uns après les autres et pour comble, la robe de Mme S. avait pris feu et un voisin, M P. qui était venu demeurer là en l'absence de M. Schtchapov, en voulant l'éteindre avait eu les mains brûlées. Voici le récit de ce témoin M. P. qui : « Le soir du départ de M. Schtchapov, les manifestations étaient accompagnées de *globes lumineux* qui apparaissaient devant la fenêtre donnant sur le corridor extérieur ; il y en eut plusieurs, de dimensions variant entre une grosse femme et une noix ; ils étaient de couleur rouge foncé et violet clair, plutôt opaques que transparents. Ces météores se succédèrent pendant assez longtemps. Il arrivait qu'un de ces globes de feu, s'approchant de la fenêtre, tournoyait pendant quelque temps du côté extérieur des vitres et disparaissait sans aucun bruit, et que, immédiatement, il était remplacé par un autre globe, arrivant du côté opposé du corridor, et ainsi de suite. Il en apparaissait même plusieurs à la fois. Ces globes. tels que des feux-follets semblaient vouloir pénétrer dans la maison. » Le soir suivant, alors que ma famille était installée sur les marches extérieures (la saison devenait chaude), M. P. étant rentré dans la maison, aperçut qu'un lit était en feu. Il appela au secours, s'empressa de jeter par terre couvertures et draps et, après avoir étouffé le feu qui commençait à faire des progrès, et ayant soigneusement regardé s'il restait une étincelle quelconque, il sortit pour communiquer ce qui était arrivé. On en était à s'étonner comment le feu avait pu prendre, alors qu'il ne se trouvait dans la chambre ni bougie ni allumette, ni aucune espèce de flamme... quand tous furent subitement frappés d'une odeur de brûlé sortant de la chambre. Cette fois, c'était le matelas qui flambait en-dessous, et l'incendie avait déjà à ce point ravagé le crin, qu'il était impossible de l'attribuer à un manque d'attention lors du premier arrosage.

Voici dans quelles circonstances M. P. eut les mains brûlées, il dit :

« J'étais tranquillement assis, jouant de la guitare. Un voisin, le meunier, qui était venu nous voir, venait de nous quitter. Quelques instants après, Hélène Efimorna (Mme Schtchapov) sortit aussi. A peine avait-elle fermé la porte derrière elle que mes oreilles furent frappées d'une espèce de gémissement plaintif et sourd, paraissant venir de loin. Je crus reconnaître cette voix et, après un moment de torpeur, en proie à un vague sentiment de terreur, je m'élançai dans le vestibule d'entrée et j'aperçus une colonne de feu au milieu de laquelle se tenait Hélène Efimonna : ses vêtements brûlaient par en bas et elle était entourée de flammes.

« Je compris à première vue que le feu ne pouvait pas être très nourri, la robe étant très fine et légère, et je me précipitai pour l'éteindre avec mes mains ; mais je sentis une chaleur atroce, comme si je touchais de la cire en fusion... Soudain un craquement se fit entendre en dessous du plancher qui s'ébranlait et vacillait tout le temps. A ce moment, le meunier accourut à mon secours et nous parvînmes tous deux à emporter votre femme évanouie. »

D'après le récit de M. Sch... c'est une étincelle bleuâtre pareille à celle que l'on avait vu s'élancer du lavabo qui causa l'incendie. Chose curieuse, elle n'eut pas une seule brûlure, mais sa robe fut détruite jusqu'au dessus du genou, Il est évident, ici, que ce n'était pas une plaisanterie.

D'autre part, il existe manifestement des analogies entre ce mode d'opérer et celui de la foudre, d'où cette conclusion qu'il se pourrait, que, parfois, l'électricité pût être employée par les agents intelligents qui produisent des manifestations hostiles.

Ce qui tendrait à établir le bien fondé de cette hypothèse, c'est que M. Sch... put une fois voir la cause agissante à l'œuvre. En guettant à la porte de la chambre de sa femme, il fit soudain irruption dans la chambre au moment où se produisait le bruit et s'arrêta glacé d'effroi :

« Une petite main rose, presque enfantine, se souleva brusquement de dessous le plancher, disparut sous la couverture de ma femme endormie, et s'enfouit dans les replis près de son épaule, et j'ai pu voir, distinctement, la couverture onduler d'une façon inexplicable, depuis son extrémité jusqu'à l'endroit, près de l'épaule, où la main s'était blottie. Il n'y avait, semble-t-il, aucun motif pour une frayeur exagérée, et cependant, je le répète, je restai pétrifié de terreur, car cette main n'était pas la main de ma femme (bien que la sienne fut petite aussi). Ce que j'avais vu, je l'avais vu très distinctement. D'ailleurs la position dans laquelle ma femme était couchée, sur le côté gauche tourné vers le mur, sans faire aucun mouvement, ne lui eût pas permis d'avancer sa main jusqu'à terre, à plus forte raison de le relever en ligne droite vers l'épaule. Qu'était-ce donc ? Une hallucination ? Non. Mille fois non. Je ne suis pas sujet à ces choses-là... »

Nous savons aujourd'hui que ces mains fantômales sont parfaitement capables d'agir avec intelligence, comme on l'a constaté des centaines de

fois dans les séances spirites. Mme Scht... femme d'un caractère sérieux, pieuse, mère de famille irréprochable était incapable de tromper aussi gravement son mari et elle ressentait une terreur si vive que, souvent, elle tombait évanouie quand ces manifestations se produisaient. On finit par démolir la maison.

Que d'études il nous reste encore à faire, non seulement pour connaître complètement le jeu des forces naturelles, mais aussi les cas où des intelligences interviennent pour en modifier plus ou moins les effets !

Les premiers jalons sont posés, et la science de demain, celle qui ne fera abstraction d'aucun facteur nous donnera certainement les explications qui nous manquent encore si complètement aujourd'hui.

GABRIEL DELANNE..

De la persistance de l'individualité chez les personnalités psychiques (1)

Nous avons reproduit dans le courant de l'année la conférence faite à la *Société d'Etudes psychiques* Nancéienne, par un observateur très sérieux, sur les personnalités psychiques qui se manifestent dans son groupe.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux des lecteurs de nouveaux documents provenant de la même source. On constatera combien ces phénomènes sont froidement observés, et avec quelle réserve sont formulées les conclusions de l'auteur. Mais des travaux comme ceux-là sont de sérieuses contributions à l'étude du spiritisme et, lorsqu'ils se seront multipliés un peu partout, nous verrons disparaître ces théories inconsistantes, telles que celle du diable ou de prétendus êtres collectifs, inventées pour jeter le trouble chez les investigateurs novices, mais qui ne résistent pas à un examen un peu approfondi.

N. d. l. r.

Il y a quelque temps, j'ai eu l'honneur de lire devant vous un rapport relatif à diverses communications psychiques, signées de personnalités inconnues du groupe qui les a reçues, et dont il a été possible de retrouver les traces, au moyen des indications fournies dans ces communications mêmes.

(1) Rapport présenté à la Société d'études psychiques de Nancy dans une séance du 17 mai 1907, par M. X..., membre de la Société.

Ce rapport était intitulé : *Preuves de l'identité de personnalités psychiques*. Il va sans dire que le mot « Preuves » n'est pas pris ici dans son sens absolu ; il ne saurait être question, en ces matières, de preuves mathématiques, mais de contrôles ayant donné des résultats sérieux. J'entends, par exemple, la découverte de documents pouvant déterminer la conviction que les personnalités qui se sont révélées ont existé, et que certaines particularités énoncées dans les communications — telles que noms, dates, lieu de naissance, etc., — se sont trouvées exactes.

Ces personnalités peuvent se diviser, au point de vue du contrôle, en trois catégories :

1° Celles qui ont joué un rôle plus ou moins marquant, et dont les expérimentateurs ont pu lire quelque part l'histoire ou la biographie ; 2° Celles dont le nom a pu figurer à un titre quelconque dans les journaux ; 3° Enfin, celles dont l'existence a été absolument obscure. On peut dire que ce sont précisément les communications les plus banales qui sont les plus intéressantes, car s'il est admissible que l'on couserve à son insu, en un coin de sa mémoire, le souvenir d'un fait saillant, il est difficile de penser que l'on ait pu emmagasiner ainsi des détails insignifiants, sans savoir d'où ils viennent, et qui se trouvent être, après vérification, rigoureusement vrais.

Le rapport dont je vous ai donné lecture contenait des faits appartenant à ces trois catégories. Sur onze communications que j'ai citées, sept environ, selon M. Camille Flammarion, peuvent être classées dans la troisième. Si elles ne constituent pas des *preuves* proprement dites, elles fournissent cependant un argument sérieux en faveur de l'identité. Elles montrent en outre que les autres communications obtenues dans les mêmes conditions, et portant sur des faits qu'à la rigueur on aurait pu connaître — mais qu'en réalité le groupe ne connaissait pas — ne doivent pas non plus être négligées.

Telle est la façon dont on peut comprendre les *preuves d'identité* qu'il est possible d'obtenir en matière de recherches psychiques.

Mais à côté de ces preuves, il est des indices dont il faut aussi tenir compte et qui peuvent contribuer à former l'opinion des personnes sans parti pris : je veux parler de la persistance du caractère chez les êtres invisibles qui se sont révélés dans le groupe où j'ai ex-

périmenté ; de l'écriture, toujours la même avec le même esprit, toujours différente quand cet esprit fait place à un autre ; des mouvements de la table, tellement caractéristiques qu'il est impossible de se tromper sur la personnalité qui se présente quand elle s'est déjà manifestée antérieurement. A plusieurs mois d'intervalle, on peut la reconnaître à son battement, comme on reconnaît une personne vivante à sa voix. Dès qu'on voit apparaître une écriture sous le crayon du médium, ou dès que la table frappe, on peut dire à coup sûr : c'est l'écriture d'*un tel*, ou c'est le battement d'*un tel*.

Dans mon rapport, je me suis borné à reproduire le résumé des communications et à lire les attestations établissant l'exactitude des noms, des dates et des faits qui nous avaient été révélés ; dans cette causerie, je ne m'arrêterai pas à ces simples limites, et je vous lirai un certain nombre de communications tendant à prouver que leurs auteurs, *quels qu'ils soient*, ont bien une personnalité distincte de celle du médium, un *caractère, une mentalité* propre, souvent très compliquée, mais que l'on retrouve dans chaque communication nouvelle exprimée comme provenant d'un même être invisible.

Je citerai aussi un certain nombre de phénomènes matériels ayant accompagné plusieurs communications. Je sais que ces phénomènes peuvent être expliqués autrement que les phénomènes intellectuels ; mais quand ils se produisent en même temps que ceux-ci, on ne peut nier qu'ils apportent un indice de plus, en ce sens qu'ils détruisent plusieurs des théories de ceux qui nient l'authenticité des communications.

Si, par exemple, on admet qu'une révélation inattendue est le résultat du réveil soudain d'un souvenir inconscient, resté endormi, il est impossible de croire que ce souvenir puisse déplacer des objets ; soulever des tables, etc.

Mais je laisse pour un instant cet ordre d'idées, et je commence par donner lecture d'une communication formulée par un esprit qui est revenu plusieurs fois à nos séances, esprit très élevé, dont le caractère ne s'est pas démenti une seule fois.

Augustin Cauchy

Six personnes étaient à la table. La séance avait été à peu près nulle pendant trois quarts d'heure environ. Des entités vulgaires, au langage souvent trivial ou sans suite, s'étaient seules présentées. Tout à coup, le battement changea, les coups devinrent plus nets,

plus mesurés, et l'entretien suivant s'engagea, au moyen de l'alphabet :

Demande. — Qui êtes vous ?

R. — Augustin.

D. – C'est là un prénom. Pouvez-vous dire votre nom ?

R. — Cauchy.

D. — Vous nous pardonnerez de vous adresser des questions précises. Nous tenons à savoir quels sont les esprits qui répondent à notre appel.

R. – C'est juste.

D. — Pourriez-vous compléter votre nom par quelque indication pouvant nous permettre de constater votre identité ?

R. — « Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ».

D. — C'est une maxime ?

R. — C'est l'épitaphe gravée sur ma tombe.

H. — Voudriez-vous nous la traduire ?

R. — « Heureux celui qui comprend le pauvre et s'apitoie sur l'infortune » (1).

D. — C'est l'épitaphe d'un homme de bien. Mais votre tombe, où est-elle ?

R. — Au cimetière de Sceaux, sur la route ombragée de marronniers qui conduit au coteau de Plessy-Piquet.

D. — Vous êtes mort il ya longtemps ?

R. — Il y a cinquante ans-

D. | Pouvez-vous nous indiquer la date exacte de votre décès ?

R. – Oui. Le 17 mai 1857.

D. — Quelle était votre profession ?

R. — Durant ma carrière, j'ai traversé bien des péripéties.

D. – Vous aviez cependant une occupation favorite ?

R. La science.

D. – Vous étiez peut-être professeur ?

R. — Je l'ai été.

D. — Où ?

R. — A la Sorbonne.

D. — Avez-vous laissé des ouvrages ?

(1) A noter que le médium ne connaît pas le latin.

R. — Oui.

D. — Je vous serais reconnaissant d'en citer le titre.

R. — *Mémoiresi*

D. — Vous avez dû avoir de nombreux élèves ?

R. — Oui.

D. — Quelques-uns ont dû arriver à des situations en vue. Pouvez-vous nous dire leur nom ?

R. — Je ne le puis,

D. — Pourquoi ?

R. — Ce serait transgresser nos lois.

D. — Quelles lois ?

R. — Les lois régissant les esprits.

D. — Alors, dites-nous quelles sont ces lois, qui les a édictées ?

R. — Notre divin Maître.

D. — Vous êtes un esprit religieux ?

R. — Je n'ai jamais rougi de vivre en chrétien.

D. — Je ne crois pas que l'Evangile contienne la loi que vous dites. Il y a donc des lois spéciales pour les esprits !

R. — Oui.

D. — Vous affirmez avoir vécu en chrétien. Comment l'entendez-vous ?

R. — Je me suis toujours efforcé de suivre fidèlement les préceptes divins. La science n'exclut pas la foi. Voyez Newton, Pascal, Descartes : ces vaillants défenseurs de la foi de nos pères ont-ils négligé la science ?

D. — Qu'entendez-vous par la foi ? Est-ce la foi en la vie future, en la justice éternelle, ou l'ensemble du dogme ?

R. — La foi telle que nous l'enseigne l'Evangile, ce livre sublime.

D. — Ne trouvez-vous pas que l'Evangile contient surtout des préceptes moraux, plutôt que l'obligation de croire à des dogmes qui ont été rétrécis depuis ?

R. — Ce sont ces préceptes qui forment la base de notre religion.

D. — Sur cette base n'a-t-on pas construit beaucoup de choses inutiles et bien compliquées ?

R. — Pourquoi cette observation ?

D. — Parce que le détail des pratiques étroites ou puériles peut faire perdre de vue les bases fondamentales.

R. — Une conscience éclairée voit plus loin que les pratiques.

D. — Je vois que vous êtes un croyant. Comment conciliez-vous votre situation actuelle avec vos croyances ?

R. — Expliquez-vous.

D. — Etes-vous dans une des trois situations que l'Eglise admet après la mort — au ciel — au purgatoire — ou en enfer ?

R. — Mais je suis au ciel.

D. — Voulez-vous dire que vous êtes dans l'état d'âme qui correspond au ciel, ou bien que vous êtes dans le ciel ?

R. — Dans le ciel.

D. — Alors, vous avez vu Dieu ?

R. — Oui.

D. — Pouvez-vous le décrire ?

R. — Cette description est impossible. J'ai été ébloui de l'éclat de la Toute-Puissance du Créateur.

D. — Du spectacle éblouissant, que vous ne pouvez définir, qui vous dit qu'il renfermait Dieu ?

R. — J'ai vu, vous dis-je. J'ai vu le Christ éclairant le Ciel des splendeurs de sa gloire, le Verbe divin en son humanité.

D. — Vous avez pu voir un personnage fluidique dans une atmosphère lumineuse, mais comment avez-vous reconnu le Christ ?

R. — Comment le méconnaîtrais-je ? C'est mon Sauveur, lui qui s'est abaissé jusqu'à nous.

D. — Si vous êtes au ciel, comment êtes-vous en même temps sur la terre ? Comment êtes-vous ici ?

R. — Pour répandre ses enseignements, Dieu nous autorise à collaborer avec les hommes.

On voit que la personnalité qui s'est dénommée Augustin Cauchy est nettement caractérisée. C'est celle d'un croyant très orthodoxe, qui ne sacrifie rien de ses principes religieux, et qui s'attache à les concilier avec les renseignements de la science et des faits dont il assure avoir été le témoin dans l'au-delà.

J'ai fait des recherches sur ce savant ; il ne m'a pas été difficile de retrouver ses traces, et ce que j'en ai lu ultérieurement concorde avec ce qui précède. Cauchy était un légitimiste ardent, qui refusa le serment au Gouvernement de Juillet et au second Empire, et

qui dut, à deux reprises, quitter sa chaire de la Sorbonne pour aller professer à l'étranger. Il était possible certainement, à l'une ou l'autre des personnes présentes, d'avoir appris quelques détails biographiques à son sujet. Mais ce qu'il est difficile d'expliquer, aucune d'elles n'ayant jamais habité Paris ni visité le cimetière de Sceaux, c'est la communication relative à l'épitaphe. Or, cette communication était exacte. J'ai en effet écrit au conservateur du cimetière de Sceaux, et voici les renseignements qu'il a bien voulu me transmettre :

Sceaux, le 9 novembre 1906.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 3 courant, j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai fait rechercher dans le cimetière la sépulture Cauchy, que j'ai heureusement pu trouver, et que j'y ai relevé l'épitaphe suivante, gravée sur la pierre tombale, et dont je vous transmets l'exactitude :

AUGUSTIN-LOUIS
BARON CAUCHY
DÉCÉDÉ A SCEAUX LE 23 MAI 1855
Beatus qui intelligit
Super egenum et pauperem

Cette sépulture abandonnée est dans un état déplorable, envahie par les herbes ; il m'a fallu la nettoyer pour permettre de vous donner le renseignement sollicité par vous.

Etc...

Signé : VINCENT, conservateur au cimetière de Sceaux, 174, rue Houdon, Sceaux (Seine).

Ce brave conservateur ajoute que le nettoyage nécessaire pour déchiffrer l'inscription lui a pris environ une heure. Elle devait donc être depuis longtemps illisible pour les visiteurs, et l'on se demande comment le texte latin et sa traduction auraient pu parvenir, inconsciemment ou non, à la connaissance d'un membre quelconque de notre groupe.

*
* *

Quand on dit que les communications spirites sont vagues et contradictoires, on confond.

Beaucoup d'expérimentateurs n'attachent aucune importance à la personnalité des esprits. Ils s'imaginent que ces derniers ont tous

la même compréhension des choses. Quand l'un exprime des idées différentes de celles qu'un autre a exprimées, on en conclut que les communications données comme provenant de l'au-delà sont incohérentes et sans suite.

Elles ne le sont pas plus que celles que pourraient nous faire des habitants de notre globe, pris au hasard et interrogés successivement.

Pour bien faire ressortir le contraste, je vais en citer une seconde, qui n'est pas moins nette, et qui dénote une mentalité opposée à celle de l'identité précédente.

Les deux communications ont eu lieu par la typtologie, le médium étant le même. Mais dans la première, les coups étant égaux, mesurés, d'un mouvement ordinaire, tandis que dans la seconde ils étaient violents saccadés, furibonds. Il semble exister dans la force qui se manifeste une sorte d'analogie avec la pensée qu'elle traduit. Je lis textuellement le dialogue échangé.

Le mineur Ruhlmann

D. — Comment vous nommez-vous ?

R. — Ruhlmann Francisque.

D. — Où êtes-vous né ?

R. — A Saint-Hilaire.

D. — Saint-Hilaire-au-Temple ?

R. — Non. Allier.

D. — Où êtes-vous mort ?

R. — (*Violemment* Courrières).

D. — Dans la catastrophe ?

R. — Oui.

D. — Vous étiez donc mineur ?

R. — Oui. Les aristos ne se cassent rien.

D. — Votre corps a-t-il été retrouvé ?

R. — Oui.

D. — Où avez-vous été enterré ?

R. — A Saint-Hilaire. Le corbeau n'a pas eu ma peau.

D. — Vous devez vous tromper, les obsèques des victimes ont eu lieu à Courrières, et la cérémonie a eu lieu à l'église.

R. — J'ai été enterré civilement.

D. — Où ?

R. — A Saint-Hilaire. A bas la calotte !

D. — Quelqu'un a dû prendre la parole sur votre tombe ?

R. — Il y a eu de chics discours.

D. — Pourriez-vous me dire les noms des orateurs qui les ont prononcés ?

R. — Le citoyen Delacour, le citoyen Panaud, le camarade Martin, le camarade Gilbert.

D. — Avez-vous souffert longtemps, après la catastrophe ?

R. — J'ai été tué net.

D. — Qu'avez-vous dit en vous retrouvant encore vivant, malgré la mort ?

R. — J'ai dit : il y avait donc quelque chose dans la carcasse ?

D. — En avez-vous été satisfait ?

R. — J'ai dit : Nom de Dieu ! Je vas avoir des rentes.

D. — Ainsi vous êtes heureux ?

R. — (*Faiblement*) Je suis plus bon à rien.

D. — Vous aimeriez mieux être encore dans la mine ?

R. — Non, Debout les damnés de la terre !

D. — C'est l'*Internationale*, cela ?

R. — Oui.

(La table reproduit par coups violemment rythmés, l'air de l'*Internationale*).

Cet esprit est revenu souvent, lui aussi. Et toujours il a frappé de la même façon. tenu le même langage violent.

A-t-il existé ? Il nous avait paru peu vraisemblable qu'un mineur mort dans la catastrophe de Courrières, eût été enterré dans une localité du département de l'Allier.

L'un des assistants, M. V..., percepteur à E... (Puy-de-Dôme), a été chargé d'écrire à la mairie de Saint-Hilaire. Il nous a transmis cette réponse :

Le nommé Ruhlmann Francisque, décédé à Courrières lors de la catastrophe, a été enterré : 1° A Courrières, religieusement, et, un mois après, ses cendres ont été ramenées à Saint-Hilaire où il a été enterré civilement. A la cérémonie, il a été prononcé trois discours : 1° par M. Panaud, conseiller général et maire de Buxières-les-Mines ; 2° par M. Delacour, maire de Saint-Hilaire ; 3° par M. Martin, délégué mineur.

Les discours n'ont été publiés dans aucun journal du département. Les auteurs des discours ne les ont pas envoyés.

A une observation de M. V..., le maire répond :

Vous n'avez pas pu lire dans le *Radical* (de l'Allier) les funérailles du sieur Ruhlmann, attendu qu'il n'en a jamais parlé.

Le *Combat*, journal socialiste, a donné un compte rendu très succint de ces funérailles et n'a pas publié les discours prononcés.

*
* *

Une prêtresse de Siva

Voici encore une communication très caractéristique, d'un esprit bien différent de Ruhlmann et d'Augustin Cauchy. Celle-ci n'a pas été contrôlée et ne pouvait pas l'être, mais la personnalité de cet esprit ne s'est pas non plus démentie.

Il s'est donné comme étant une prêtresse de Brahma, mais d'autres nous ont affirmé que *Malika* — c'est son nom — avait été vouée au culte de Siva, le dieu sanguinaire et cruel, qui se repaît de tourments et de supplices. Et de fait, Malika, ayant été ainsi démasquée, n'a plus parlé que de haine, de vengeances ; se voyant refuser l'accès de nos séances, elle est venue souvent les interrompre d'autorité, proférant contre nous les menaces les plus terribles, ainsi que contre les familles des esprits qui nous avaient renseignés.

Il lui est arrivé aussi d'user de ruse et de chercher à nous éblouir par des communications formulées en un langage choisi, empreint d'une poésie étrange et sauvage. Voici l'une de ces communications, donnée en entier par la table, durant une séance de deux heures. A travers la magie des images, on distingue vite les griffes, qui, j'imagine, devaient orner les doigts ambrés de Malika :

Connais-tu le soleil couchant sur nos jungles ? Aucun spectacle de l'Occident ne peut lui être comparé. A cette heure sublime, l'astre du jour, avant de disparaître, embrase les sauvages prairies de ses derniers rayons ; déjà il plonge dans l'eau brûlante du fleuve, qu'il teinte de feux dorés et sanglants. La nature se recueille ; des nuées d'insectes aux mille couleurs, voltigent d'herbe en herbe, de fleur en fleur, tantôt frôlant l'eau de leurs ailes diaprées et soyeuses, tandis que les fleurs lassées referment lourdement leurs corolles.

C'est l'instant solennel où l'astre du jour et celui de la nuit se disputent la terre. Lentement le crépuscule déroule ses voiles ; pas un souffle, mais, en guise de brise, flottent les senteurs capiteuses de la nature enamourée. Une à une les étoiles s'allument au firmament ; les oiseaux de nuit gémissent sourdement. Au loin, le cri lugubre d'une panthère ; çà et là, un reptile froisse les herbes en sifflant. Puis un chant suave fait tressaillir la nature endormie : ce sont les jeunes Indiennes qui cheminent doucement vers la cité dont on aperçoit de loin les dômes irisés.

Leur corps de sirène est enveloppé d'étoffes chatoyantes, des verroteries scintillent dans leurs longs cheveux noirs. Favorisés par la nuit naissante, leurs yeux s'allument comme les étoiles, avec lesquelles ils rivalisent. Vibrants, leurs chants s'élèvent dans l'espace et se mêlent au parfum voluptueux du soir. Malheur à celui que ces attraits séduiraient ! Mieux vaudrait pour lui que la panthère le dévore, que le boa l'enserre dans ses anneaux, que les sinistres oiseaux de nuit lui rongent le cœur.

Cependant tout est calme dans l'air embaumé ; les chants s'éteignent, l'astre des nuits est vainqueur ; mais là-bas, à l'horizon, les rayons mourants étreignent les sommets d'un suprême baiser.

J'ignore si ce morceau, dout il est impossible de nier la poésie farouche, existe quelque part, s'il a été imprimé. Il serait intéressant de le rechercher.

Nous avons demandé à Malika où elle l'avait appris ; elle a répondu fièrement qu'elle ne l'avait appris nulle part, que c'était là son langage habituel.

— Comment, avec cette faeon de parler, pouvez-vous avoir des sentiments aussi cruels ? lui a demandé l'un de nous.

Malika se contenta de dire :

— Le serpent rampe sous les fleurs.

Puis elle nous somma encore une fois de lui nommer l'esprit qui nous avait révélé sa personnalité. Sur notre refus, elle partit en nous laissant cette menace :

— Adieu. Nous nous retrouverons.

Les menaces de Malika sont devenues de plus en plus violentes, elle avait réussi à terrifier le cercle. Son fluide, très puissant, et son expérience d'initiée des temples hindous lui permettaient d'écarter la plupart des autres esprits.

Un jour, nos guides nous informèrent qu'ayant pris des forces par ces communications, elle devenait vraiment dangereuse. Son but, disaient-ils, était de faire des apports de plantes vénéneuses, de fleurs de l'Inde dématérialisées, dont elle aurait mélangé le parfum à nos fluides, ce qui aurait pu causer tout au moins de graves malaises.

En conséquence, ils nous avertirent qu'ils tenteraient un effort pour l'éloigner. Il s'agissait de séances dans l'obscurité, dans lesquelles, par des moyens purement spirites, ils espéraient réunir des forces supérieures aux siennes et arriver ainsi, grâce à des procédés que ces forces leur permettraient d'employer, d'écarter à jamais l'esprit de Malika.

Plusieurs séances furent nécessaires. Elles ont donné lieu à des incidents tellement curieux que nous en avons dressé le procès-verbal, signé de tous les assistants. Je vais en donner lecture.

(À suivre).

A propos du subconscient

S'il est un mot encore mal défini et surtout mal employé, c'est bien le terme de *Subconscient*.

Le subconscient est une appellation commode qui englobe dans une expression générale tout ce qui échappe à la conscience normale ; c'est un terme qui peut être utile pour la controverse entre les adeptes de théories différentes, parce qu'il dispense de rien spécifier, mais c'est un terme provisoire, appelé à disparaître lorsqu'on découvrira les sources réelles de l'activité et de la pensée que recèle le subconscient.

Or voici que l'usage de ce mot tend à se corrompre, plusieurs entendent par là ce qui peut produire notre mécanisme physiologique, réduisant ainsi le sens du mot à sa manifestation inférieure. Il serait impossible de comprendre et de suivre les travaux des psychologues en attachant à ce mot un sens aussi restreint. Et puis ce ne serait pas la peine d'augmenter la phraséologie, déjà plus ou moins barbare des psychologues, pour dire ce qui s'exprimerait plus simplement, en d'autres termes, par *conscience musculaire, automatisme*, etc.

Il faut conserver à ce mot le sens le plus étendu. Etant donnée

l'hypothèse, aujourd'hui généralement admise, que l'homme n'habite qu'une portion de son domaine, qu'il ne se connaît pas tout entier, qu'il existe, soit en lui, soit en dehors de lui, un courant de vie subliminale qu'il ne soupçonne même pas, et qui émerge, accidentellement, dans ce courant de conscience qu'il identifie avec lui-même, étant donné cela, le mot de *subconscient* doit désigner, quelle qu'en soit la source, tout ce qui a été généré en dehors de ce courant de vie et de conscience qui constitue le moi.

Nous voyons cependant des psychologues, ou soi-disant tels, placer le subconscient tout au bas de l'échelle vitale. Nous voilà loin de la subconscience telle qu'elle a été entrevue par le docteur Gelay qui reconnaît que des phénomènes originaux révèlent une sorte de subconscience supérieure beaucoup plus vaste, plus importante et plus mystérieuse que la subconscience automatique, et dont l'essence et l'origine restent à trouver.

Subconscience supérieure, ou moi subliminal, sont des conceptions identiques. Myers s'explique d'une façon analogue lorsqu'il écrit : — La télépathie et la télesthèsie, la perception de pensées et de scènes éloignées sans l'intermédiaire des organes des sens connus, suggèrent soit une extension incalculable de nos facultés mentales, soit une influence exercée sur nous par des esprits plus libres et moins entravés que le nôtre.

Comme on le voit, par ces autorités indiscutables, derrière les théories du subconscient, l'hypothèse de l'intervention spirituelle demeure plus entière que jamais, c'est sur les travaux de ces deux hommes éminents qu'une philosophie scientifique trouvera les bases solides d'un édifice nouveau.

Le subconscient comprend donc tout ce qui est généré en dehors de l'individualité consciente. Le subconscient est toujours conscient quelque part ; la télépathie qui doit nous donner la clef de tous les processus inconscients nous le montre clairement. Il n'y a dans l'action télépathique aucune inconscience, celui qui veut l'image est conscient de la vouloir, celui qui la reçoit est conscient de la percevoir.

L'homme n'est pas un individu corporel ; il n'y a, en lui, d'indivisible que le moi conscient. L'individu réduit à sa plus simple expression n'est rien qu'une possibilité de vouloir et de sentir. Autour de cette possibilité s'est formé l'agrégat corporel, source exté-

rieure d'où nous reviennent ce que nous appelons nos sensations. La sensation de froid et de chaud nous vient d'une source extérieure, consciente d'elle-même. On ne réfléchit pas assez que nos cellules sont un élément vivant, avec qui nous télépathisons sans cesse, et qui nous crient leurs douleurs dans le langage que nous connaissons. Si j'ose m'exprimer ainsi, je dirai que tous nos aggrégats inférieurs nous implorent pour leur bien-être De là viennent les instincts, les tentations qui ne sont qu'un appel des appétits contenus dans ces consciences inférieures, qui ne sont inconscientes que par rapport à nous.

Habitués que nous sommes à confondre notre corps avec nous-mêmes, nous disons ingénument : — J'ai froid ! j'ai faim ! alors que ce sont nos aggrégats qui nous réclament plus de chaleur ou d'aliment.

Je conçois Dieu et l'Univers comme un mouvement télépathique universel, s'étendant jusqu'au point mort des atômes inorganisés ; et toute vie individualisée, comme une conscience indivisible, capable de télépathiser avec les aggrégats qu'elle a pu se soumettre au cours de ses évolutions. Dans cette conception aucune sensation ne nous appartient, nous n'avons à nous que notre sensibilité et tout ce que nous percevons est un avertissement télépathique venu du dehors. Mais comme nous avons aussi notre volonté, celle-ci est perçue par les consciences musculaires qui lui sont soumises, et celles-ci à leur tour, ont une volonté que nous ne percevons pas. En un mot : en haut, en bas et partout, il y a toujours un point conscient sentant et voulant.

Lorsque je perçois un son que je n'ai pas émis, je conclus à une cause extérieurement agissante. Eh bien je n'ai jamais conscience d'émettre une pensée, je l'attends ; elle me vient de cette source mystérieuse encore contestée par l'esprit moderne. Cette source-là c'est le *subconscient*, en attendant que l'on se décide à lui donner son vrai nom.

Il est profondément déplorable de voir des écrivains spiritualistes faire usage de ce mot dans le sens de *déchets* de *réserves latentes*, voire même de *fumier des sentines de l'âme individuelle*... etc. Ceux-là se payent de mots creux et ne se comprennent pas eux-mêmes ; ainsi je relève quelque part, à propos d'une communication médianimique, qu'elle n'est qu'une invention romanesque de l'imagination poly-

gonale. Cela ne veut rien dire ; mais évidemment l'auteur veut faire allusion au polygone de M. Grasset, lequel ne peut expliquer que le fonctionnement psychique inférieur. Mais l'activité intelligente qui élabore des idées coordonnées, visant un but déterminé, ne peut pas être attribuée à l'imagination polygonale, celle-ci se confond avec le moi conscient, dont cette figure polygonale n'est que la représentation.

Dans le polygone, imaginé par le Dr Grasset, les localisations sont précises : d'une part, les facultés sensorielles ; d'autre part, les facultés motrices, et le tout est coordonné au point O. Si vous supposez que quelque chose émane du rêve inconscient, il faut admettre la dissociation qui sépare les centres inférieurs de leur point de coordination O ; puisque, sans cela, le rêve serait conscient. Mais ces centres particuliers, que sont-ils ? — C'est l'*audition*, la *vue*... etc., ou bien — la *motricité*, la *parole*... etc., mais prétendra-t-on que la vue de Mme X, dissociée du centre O, puisse coordonner des images ? Que sa parole, réduite à la simple faculté mécanique, puisse exprimer des idées suivies qui ne soient point la répétition de choses apprises ? — Non, tout cela est absurde. Les centres inférieurs, livrés à eux-mêmes, n'ont qu'une conscience très inférieure, et ne peuvent rien donner d'original sans l'intervention intelligente, soit du point O, soit d'une force extérieure. Quant à dire que la communication est due à l'imagination du système total, cela revient à dire qu'elle émane du sujet qui, dans ce cas, en a une conscience totale. Ce n'est pas la peine d'aller chercher le polygone pour dire cela.

Dans une communication typtologique, le médium est certainement ignorant de ce qu'il faut faire pour produire des coups frappés ; quelle sera la fraction du polygone capable d'agir à son insu ? Et si le phénomène répond à une question mentale, faudra-t-il accorder aux centres automatiques, dissociés du point O, le pouvoir de lire dans la pensée extérieure ?

Cela est tellement nécessaire que c'est une des conclusions du Dr Gelay : — *Le Spiritisme est tout entier dans l'hypothèse intégrale de l'être subconscient extériorisable.* Seulement le Dr Gelay emploie le mot subconscient dans le sens large et indéterminé que nous avons expliqué, et il ajoute :

La constitution progressive de l'être subconscient extériorisable

dans des organismes successifs implique l'antériorité et la survivance de l'être à ces organismes.

Elle implique, par conséquent, la certitude de l'existence de l'être, après la destruction de l'organisme matériel ; c'est-à-dire *la possibilité de l'action spirite.*

Il n'est donc pas possible, si l'on admet l'hypothèse intégrale de l'Etre subconscient, de repousser le Spiritisme. (Gelay, l'Etre subconscient, 134).

On voit combien monstrueuse est l'erreur de ceux qui croient qu'il existe une théorie du subconscient capable de faire échec à l'hypothèse spirite. L'hypothèse du subconscient, telle que l'entendent les vrais psychologues, dépasse toutes les bornes de l'activité physiologique connue ; elle implique des connaissances. ou des facultés, non seulement supérieures à celles qu'on pourrait attribuer à la sous-conscience, mais bien supérieure encore à celles que possède notre conscience normale. L'hypothèse implique, non pas une surâme individuelle, conception absurde et contradictoire, mais une relation, qui demeure obscure avec d'autres âmes.

Je sais que, tout dernièrement, les savants italiens, Morselli et Pro Foa, ont essayé de nous en imposer, en affirmant tout à fait gratuitement, que les phénomènes dont ils nous donnent acte, ne prouvent nullement l'intervention des esprits. Mais, ces messieurs, n'ont vu qu'un très petit nombre de faits qu'ils ne connaissent que d'hier. Il suffit de leur opposer l'opinion de ceux qui en ont étudié un grand nombre, et dont la pratique expérimentale remonte à plus de vingt années. Voici le jugement de James H. Hyslop dont personne, je suppose, ne contestera le caractère sérieux et la compétence. Dans son ouvrage : — *Science and a future life* — voici ce qu'il dit de l'hypothèse spirite : (1) — Je la regarde comme l'hypothèse explicative la plus féconde dans le champ des phénomènes qu'elle embrasse. D'autres peuvent penser qu'elle est absolument prouvée, moi je n'irai pas jusque là. Je ne m'engagerai pas à ce point que des recherches ou des découvertes ultérieures pussent me couper la retraite, bien que je pense que l'homme le plus intelligent reconnaîtra qu'aucune autre hypothèse ne présente la moitié des vraisemblances que la raison peut invoquer en faveur de l'interven-

(1) Science and..... Herber B. Turner et C° Boston... 1905. — p. 267.

tion des esprits..... Nons pouvons désirer en savoir davantage avant de nous fier à une conclusion aussi importante, mais cette réserve et cette hésitation ne s'opposent pas à ce que nous admettions que l'explication la plus rationnelle soit, jusqu'à présent, l'hypothèse spirite.

Voilà ce que pensent les psychologues qui sont le mieux renseignés sur le subconscient. Et, pour conclure, Sipirites, mes bons amis, ne vous effrayez pas pour un mot, étudiez le Dr Gelay, étudiez Myers, étudiez J. Hyslop. Vous y verrez que le subconscient est une conception très acceptable, à condition de lui conserver un sens très étendu et de ne point laisser dégénérer ce mot que l'on emploie si souvent en dehors de son véritable sens.

L. CHEVREUIL.

Evolution des forces

par le Dr G. LE BON

Le nouveau volume du Dr Gustave Le Bon est la suite naturelle et le complément de son étude sur l'évolution de la matière.

On ne saurait trop louer le courage et la ténacité avec lesquels l'auteur, convaincu d'être dans la bonne voie et la vérité, a lutté contre les préjugés invétérés des savants officiels et contre la conspiration du silence qu'ils avaient organisée autour de son œuvre. Les spirites ne savent que trop par eux-mêmes combien il est difficile de décider les hommes à abandonner les idées au milieu desquelles ils ont vécu et à recommencer leur instruction.

Enfin il a vaincu et nous admirons sans réserve l'ingéniosité des expériences qui l'ont amené à formuler cette grande loi, pressentie par les anciens, proclamée depuis longtemps par les spirites : *La matière est une* ; tout vient de l'éther et retourne à l'éther.

Mais nous cessons de suivre le savant expérimentateur lorsque, sorti de son laboratoire, il cherche à formuler les conséquences philosophiques de ses travaux et à justifier l'épigraphe de son volume sur l'évaluation de la matière : *Rien ne se crée, tout se perd.*

Nous allons voir comment, dominé d'une part par les préjugés du milieu matérialiste dans lequel il a été élevé, comme tous les hommes de sa génération et entraîné, d'autre part, par les conséquences logiques de ses théories nouvelles, il arrive à recourir tantôt à l'hypothèse de *forces*

(1) C'est nous qui avons souligné partout.

inconnues, origine de la formation des atomes, tantôt à l'intervention de la *Nature*, directrice des phénomènes et dont il fait ressortir dans de nombreux passages l'action intelligente.

Tout cela parce qu'il admet encore que l'on a *chassé Dieu et les dieux du ciel*, déclaration qu'il répète à maintes reprises, sans songer qu'une telle phrase, que M. Homais n'aurait pas hésité à signer, fait beaucoup mieux du haut d'une tribune parlementaire ou dans une réunion publique, que dans un livre aussi sérieux que le sien.

Laissant à d'autres plus compétents le soin de juger des expériences que des savants français et étrangers citent aujourd'hui avec faveur, nous ne nous occuperons que du côté philosophique de son œuvre et des arguments apportés par lui à l'appui de son épitaphe et la substitue à la formule acceptée jusqu'ici : *Tout se tansforme, rien ne se perd.* (1)

Afin que le lecteur puisse juger si chez lui le logicien est à la hauteur de l'expérimentateur, rappelons comment il comprend « les diverses phases d'évolution d'un système sidéral analogue au nôtre et à ceux qui continuent à naître et à se transformer dans le firmament ».

Sous l'action de la gravitation ou de *causes inconnues*, l'éther se forme en nuages ; des tourbillons s'y produisent, accélèrent leurs mouvements. De là des attractions qui les agglomèrent en noyaux, futurs germes de la matière. Il se forme une nébuleuse, dans laquelle les noyaux d'atomes, par suite de la rapidité de leur rotation, se saturent de plus en plus d'énergie.

Ces noyaux en se condensant finissent par former la matière.

Arrêtons-nous à cette première période, pour faire remarquer que la gravitation étant une force en vertu de laquelle les corps s'attirent proportionnellement à leur masse, nous ne voyons pas bien comment elle pourrait intervenir dans l'éther amorphe, avant toute formation de corps matériel. L'auteur ne semble pas y tenir beaucoup, du reste, et fait intervenir ces *causes inconnues* en présence desquelles nous allons nous retrouver si souvent. Nous les verrons remplir avec cet autre agent, la *Nature*, le rôle d'organisateur que nous attribuons à Dieu, vocable qui sonne trop mal aujourd'hui aux oreilles de nos savants, officiels ou non.

Tandis que la cause inconnue emploie son énergie pour imprimer à l'atome en formation une vitesse toujours croissante, celui-ci, par le fait même de cette vitesse, accumulerait en lui une somme formidable d'énergie et c'est cette vitesse qui est l'origine de l'énergie intra-atomique et qui transforme l'atome en un réservoir d'une contenance prodigieuse.

Plus tard, l'atome ne pouvant plus contenir l'énergie que produit la vitesse de sa rotation. cette énergie émerge de l'atôme sous forme de chaleur, lumière, électricité. De là l'incandescence des mondes. Puis la vitesse de rotation diminue, (pourquoi ?) l'atome dépense plus d'énergie que la vitesse n'en produit ; il s'épuise, se dissocie et retourne à l'éther d'où il est venu.

Nous ne comprenons pas bien une vitesse qui crée de l'énergie.

Nous avions cru jusqu'ici que Dieu comprime. sous forme d'atome et de matière, l'éther, qui par sa tendance à reprendre son état premier,comme un ressort fortement tendu, se dégage peu à peu, en produisant les vibrations appelées chaleur, lumière, électricité selon leur degré de fréquence, et finit par dissocier l'atome. L'éther et l'énergie redevenus libres peuvent alors rentrer dans une de ces nouvelles formations qui ne cessent d'évoluer. Mais ceci n'est peut-être pas assez compliqué ; nous savons qu'un des grands reproches faits au Spiritisme par certains hommes de science est d'être trop simple !

Une telle hypothèse ne contredit en rien les résultats des expériences de l'auteur, mais nous avons vu que ce n'est pas celle qu'il adopte.

Pour lui, l'atome n'est pas une matière inerte, qui ne peut rendre que ce qu'elle a reçu ; c'est un réservoir qui s'est, par sa vitesse, chargé d'une telle somme d'énergie, que l'auteur, dans un de ses passages, déclare que la matière n'est qu'une *forme d'énergie* spéciale. Si c'est l'énergie qui est la matière, nous nous demandons ce que l'éther est devenu.

A propos de cette dissociation de la matière, l'auteur écrit : « La matière retournée à l'éther ne peut plus redevenir matière, ou au moins ne le pourrait que par les accumulations colossales d'énergie qui demandèrent de longues successions d'âges pour se former et que nous ne saurions produire sans posséder la puissance attribuée par la Genèse au Créateur » (1).

Nous croyons, pour notre part, que ce que l'auteur appelle les forces inconnues possède précisément la puissance, non de créer de rien, mais d'organiser l'éther en matière. Quant au temps nécessité par cette formation, nous n'avons aucun moyen de le mesurer et nous rappellerons même au Dr Le Bon les rapides évolutions de mondes qu'il signale lui-même et qui parcourent leurs périodes complètes presque sous nos yeux.

L'auteur réclame la paternité de l'hypothèse du retour de l'éther à la matière, après la dissociation de l'atôme, mais il déclare en même temps qu'elle est d'ailleurs dénuée d'importance : elle serait, du reste, en contradiction avec la seconde partie de son épigraphe : *Tout se perd.*

Toujours à propos de la même question, nous lisons dans l'*évolution des*

(1) C'est une hypothèse que rien ne légitime. De même que des actions très faibles, *mais appropriées*, peuvent dissocier l'atome, rien n'empêche que des actions très faibles, mais également appropriées, ne favorisent pas la formation de l'atôme. Ne voit-on pas le tonnerre en boule accumuler une formidable quantité d'énergie en très peu de temps et sous l'action des forces en action dans l'atmosphère ? D'autre part, l'expérience spirite nous fait assister à la formation et à la dissolution instantanée de *corps matériels*, ce qui nous oblige à repousser la théorie du Dr Le Bon. N'est-il pas contradictoire aussi d'écrire que la matière sort de l'éther et ensuite, que lorsqu'elle y retourne, elle s'anéantit ?

De rien, il sortirait donc quelque chose ? C'est un retour au miracle biblique, sous une autre forme, et il n'apparaît pas nécessaire. (*N. d. l. r*)

forces que la matière et l'énergie sont alors rentrées dans le *néant* des choses. On ne peut rentrer dans le néant, c'est-à-dire dans *rien*. Du reste l'auteur dit lui-même que la matière retourne à l'éther. Le néant des choses n'est-il qu'une simple formule sans portée ?

Dans ce même volume nous lisons, page 97 : « Attendons de mieux connaître les lois de la *Nature* avant de supposer qu'elle n'a pas trouvé le moyen de faire surgir du *morne néant de l'éther* (phrase d'autant plus sonore, qu'elle est plus vide) les forces condensées dans l'atome ». Nous nous demandons ce que le Dr Le Bon, qui est un homme de science, entend par le mot néant, car nous voyons que tantôt il y fait rentrer la matière, tantôt il l'accole à l'éther, qui est bien quelque chose, puisque toute matière en sort. Nous voyons en outre que les forces inconnues sont devenues *la Nature*, faisant œuvre intelligente et prenant des résolutions. L'auteur va nous donner bien d'autres preuves de l'intelligence de *la Nature*. Aussi trouvons-nous qu'il était bien inutile de se vanter d'avoir éliminé Dieu, pour aboutir à reporter tous ses attributs à *la Nature* et ne faire que changer le nom. Il continue :

« Si l'on rejette les hypothèses analogues à la nôtre, il faut revenir à celle d'un Dieu créateur, tirant les mondes de sa volonté, c'est-à-dire du Néant. »

Nous avons déjà dit que nous croyons à un *Dieu éternel*, *qui organise l'éther*, *également éternel*, et ne tire pas quelque chose de rien.

« Le mouvement des astres, écrit-il autre part, résulte de deux causes : Une force permanente, la gravitation qui agit sans cesse sur eux et une *impulsion initiale* d'un instant, qui a donné à l'astre une certaine vitesse. »

Qui donc a donné cette impulsion ? Plus loin nous lisons :

« La gravitation n'est qu'une attraction pouvant être anéantie par une répulsion égale, tout comme celle exercée sur des masses de fer peut être annulée par des actions magnétiques. »

« Cette théorie séduira les spirites, qui *croient avoir constaté les phénomènes de lévitation*, que présenteraient les objets en relation avec certains sujets. Néanmoins, avant d'expliquer ces lévitations, il faudrait d'abord *rendre leur réalité indiscutable*. »

Ainsi donc ce phénomène qui a, depuis des siècles, été constaté par tant de témoins de tout ordre et qui, de nos jours, a été si souvent *photographié*, n'est pas encorce démontré aux yeux du Dr Le Bon ! ! Que dirait-il cependant si on prétendait que les nombreuses photographies insérées dans ses deux volumes, ne prouvent rien et sont sans valeur démonstrative ?

Il dit également que les phénomènes psychiques, observés et souvent photographiés par des savants dont il ne peut méconnaitre la valeur, ont encore à faire leur démonstration. Il affirme que les investigations faites par lui et le professeur Dastre avec Eusapia ne leur ont révélé rien de démonstratif.

Il ne donne aucun détail sur ces séances et il est fort possible, du reste, qu'elles n'aient pas été bonnes. Cela ne surprendra pas ceux qui savent qu'Eusapia, loin d'être un sujet passif, comme un appareil de laboratoire, est, au contraire, un être essentiellement sensible et qui ne donne toute sa valeur que dans un milieu sympathique. Il suffit souvent d'un soupçon d'hostilité pour suspendre la production des phénomènes.

Nous savons que, dans des séances chez C. Flammarion, le Dr Le Bon a conclu à la réalité des phénomènes (et il y avait des lévitations), et signé un procès-verbal affirmant qu'il n'avait découvert aucune fraude.

Voyons maintenant quelles raisons il donne pour repousser l'existence de l'âme. Après avoir dit que l'être supérieur, l'homme, est une véritable société de cellules, ayant chacune des fonctions distinctes, mais travaillant dans un intérêt général, il ajoute que les *forces régulatrices* agissent comme si elles veillaient au bon fonctionnement de la machine vivante « Le philosophe, dit-il, peut les nier, mais le physiologiste qui les voit incessamment agir ne les conteste guère. Il admet généralement, avec Claude Bernard, des principes directeurs qui *dirigent* les phénomènes qu'ils ne produisent pas et des agents physiques produisant des phénomènes *qu'ils ne dirigent pas*. »

Voilà bien, ce me semble, la constatation d'une intelligence agissant sur la matière : nous sommes en plein dualisme.

« Ces actions directrices, réelles ou apparentes, avaient fait admettre autrefois l'existence d'agents immatériels, âme ou principe vital indépendant du corps et pouvant lui survivre. Ce n'est pas en réalité une seule âme directrice qu'il faudrait alors supposer, mais beaucoup d'âmes, car la vie d'un individu nous apparaît comme la somme de petites vies cellulaires en nombre presque infini, remplissant chacune des fonctions très différentes. »

Nous ne doutons pas que le lecteur ne trouve comme nous cette raison quelque peu insuffisante. Que dirait l'auteur si on lui affirmait que dans une usine où cinq cents ouvriers remplissent chacun un travail différent, il faut cinq cents directeurs ?

Dans les passages suivants ce ne sont plus les forces inconnues qui interviennent, c'est *la Nature*. Mais d'un côté comme de l'autre la cause est intelligente.

« Grâce à ces forces directrices la nature enferme chaque organe dans les cadres qu'elle lui a tracés et les y ramène sans cesse. »

« Comment expliquer cet insondable mystère, dit le professeur Dastre, qui fait que la cellule œuf, attirant à elle les matériaux du dehors, arrive à édifier progressivement l'étonnante construction qu'est le corps de l'animal, le corps de l'homme ? »

« La cellule possédant de pareils pouvoirs, on conçoit que dans l'immense déroulement des temps aient pu se succéder des formes adaptées à toutes les variations du milieu. Il semblerait qu'avec un fonds vital com-

mun, sorte d'argile des êtres, la nature se soit essayée à d'innombrables combinaisons dont quelques-unes seules pouvaient survivre. Nous en retrouvons aujourd'hui dans les débris géologiques qui semblent des fantaisies d'artistes hantés par des visions démoniaques. »

« La nature semble être pleine à la fois de prévision et d'aveuglement. Il est très possible cependant que la prévision comme l'aveuglement supposés soient seulement dans notre esprit. Elle a sans doute pour guides et moyens d'action des éléments que nous ne soupconnons pas et ne saurions par conséquent juger. Il faut toujours se méfier des hypothèses faites dans un domaine que nul œil humain n'a vu encore. »

L'auteur ne nous parait pas s'être laissé guider beaucoup par cette sage réserve, car il n'est pas probable qu'il ait constaté par ses yeux la formation des tourbillons de l'éther et les phénomènes dont ils auraient été le début. Ce n'est pas que nous le blâmions d'avoir formé des hypothèses, sans lesquelles aucun travail sérieux ne peut se faire, sauf à les abandonner et à les remplacer, lorsque le résultat des recherches le demande.

Quant à l'incohérence des formations successives, aux tâtonnements, à l'aveuglement de la force organisatrice intelligente des mondes, nous ne pouvons les admettre.

Tout nous montre, au contraire, la sagesse, la prévision du créateur, qui a constamment adapté les êtres à leur milieu. Il est infiniment probable que les hommes vivant aux époques géologiques ne considéraient pas les êtres qui les entouraient comme les produits de visions démoniaques et que dans un milion d'années, si les conditions de notre globe permettent encore la vie à sa surface, nos descendants seront tellement différents des êtres actuels, qu'ils n'auront pas sur nous une opinion bien différente de celle que nous avons sur les êtres des époques géologiques.

« Il n'y a pas lieu, dit-il encore, de faire intervenir dans nos explications des choses des êtres suqrêmes que nous ne connaissons pas. »

Il n'hésite cependant pas à faire intervenir des causes et une Nature intelligente qu'il ne connaît pas davantage.

« C'est en les éliminant, dit-il, que la science affectua ses plus grands progrès. »

Nous mettons l'auteur au défi de citer un seul progrès que l'idée d'un Dieu organisateur de l'Univers ait empêché.

« Nous avons vu que de simples cellules réalisent dans l'organisme des opérations chimiques au dessus des ressources de nos laboratoires et agissent comme si elles étaient guidées sans cesse par une intelligence supérieure. Personne ne suppose cependant une telle intelligence *derrière chaque cellule* et il n'y a pas lieu de la supposer davantage pour l'agrégat de cellules qui constitue un animal quelconque. ».

On voit que cet argument, que l'auteur a déjà mis en avant à propos de l'âme, lui paraît absolument irrésistible. Je ne crois pas qu'il produise le même effet sur l'esprit de nos lecteurs.

« Leur structure, ajoute-t-il, révèle *un mécanisme extrêmement savant*, dirigé par des forces dons nous ignorons aujourd'hui la nature, mais que nous pouvons espérer faire rentrer un jour dans le cycle de nos connaissances. »

Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance aux chercheurs. Mais nous demandons si l'auteur aurait pu s'y prendre autrement dans le cas où il aurait voulu prouver la nécessité d'admettre l'existence d'une puissance et d'une intelligence suprêmes.

Avant de terminer, nous ne pouvons résister au désir d'insérer ici une phrase monumentale, due à la plume de M. Gaston Bonnier et que le Dr Le Bon semble citer avec une certaine complaisance :

« Lorsque l'homme aura résolu ce dernier problème, (la création d'une parcelle vivante) il sera devenu *plus créateur que le Créateur*, plus fort que la nature entière, plus puissant que l'Univers infini. »

Inutile, n'est-ce pas, d'essayer aucun commentaire !

En résumé, de tout ce qui précède nous croyons pouvoir conclure :

1° Unité de matière ;

2° Tout vient de l'éther et y retourne ;

3° La matière en apparence, si stable, peut se dissocier sous des causes très faibles ;

4° L'atome en se dissociant met en liberté l'énergie qui l'avait condensé ;

5° L'un et l'autre peuvent rentrer dans de nouvelles combinaisons ;

6° Donc, *tout se transforme, rien ne se perd.*

Les spirites ne se sentiront nullement ébranlés dans leurs convictions par les fragiles arguments par lesquels l'auteur s'efforce de justifier ses préjugés philosophiques. Mais nous devons accueillir avec le plus vif intérêt le résultat de ses travaux de laboratoire et lui être reconnaissants d'avoir apporté, sans le vouloir, il est vrai, sa pierre à l'édifice, en démontrant la dissociation de la matière comme fait général et *pouvant se produire sous de très faibles influences.*

Il permet ainsi de se rendre compte des phénomènes d'apport et de matérialisation.

Comme on le voit, Radio-activité, Rayons X, Télégraphie sans fil, chaque découverte de la science devient une conquête pour le spiritisme, qui s'imposera par la sience sans laquelle il ne peut exister.

Dr DUSART.

La Bible

IV

> Les versions de la Bible que l'on possède livrent avec les formes extérieures de l'ouvrage de Moïse seulement le sens le plus grossier et le plus matériel, celui que ce théocrate avait destiné à servir de voile au sens spirituel dont il réservait la connaissance aux initiés.
>
> Fabre D'OLIVET.

Moïse initié dans les mystères du Sacerdoce égyptien s'est servi avec un art infini de ces trois manières. Sa phrase est presque toujours constituée de façon à présenter trois sens ; c'est pourquoi nulle espèce de mot à mot ne peut rendre sa pensée. L'homme de génie méconnu que nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs s'est attaché, autant qu'il l'a pu, à exprimer ensemble le sens propre et le sens figuré. Quant au sens hiérarchique, il eût été souvent trop dangereux de l'exposer, mais il n'a rien négligé pour fournir les moyens d'y parvenir en posant les principes et en donnant les exemples.

Nous craignons toujours dans nos articles de fatiguer ou d'ennuyer nos lecteurs. ayant toujours à l'esprit ce vers du poète :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci

Pourtant,avant de donner une partie de la traduction du Berœshith nous croyons très utile de donner une idée du travail extraordinairff de Fabre d'Olivet en résumant l'analyse du premier mot *In principio* (au commencement).

Voici le premier verset de la Genèse tel que l'auteur l'a restitué.

Berœshith bara Ælohim æthba-shamaim w'aethba-âretz.

En voici la vertion littérale avec des explications.

Premièrement, en principe, il créa Ælohim (il détermina en existence potentielle, lui les Dieux, l'Etre-des-êtres), l'ipséité-des-cieux et l'ipséité-de la-terre.

Le mot *Beroeshith* est un nom modificatif formé du substantif *la tête, le chef, le principe agissant* infléchis par l'article médiatif et modifié par une désinence désignative. Il signifie proprement *dans le*

principe avant tout mais au figuré, il veut dire *en principe, en puissance d'être.*

Voici comment on peut arriver au sens hiéroglyphique. Ce mot signifie bien *la tête,* ; mais ce n'est que dans un sens restreint et particulier. Dans un sens plus étendu il signifie *le principe*, c'est-à-dire une sorte de puissance absolue au moyen de laquelle tout être est constitué tel.

Un principe ainsi conçu était dans un sens un peu restreint applicable au feu élémentaire et selon que le mot radical était pris au propre ou au figuré, il signifiait le feu *sensible* ou le feu *intelligible,* celui de la matière ou celui de l'esprit.

Prenant ensuite ce même radical on le faisait régir par le signe du mouvement propre et déterminant en obtenant en langage hiéroghyphique *tout principe jouissant d'un mouvement propre et déterminant, d'une force innée bonne ou mauvaise.* Dans le langage ordinaire, on voyait dans le mot dont nous parlons un chef, un guide, la tête de tel être, de telle chose que ce fût ; dans le langage figuré, on entendait un premier moteur, un Principe agissant, un génie bon ou mauvais, une volonté droite ou perverse, un démon, etc. ; dans le langage hiéroglyphique on voulait dire le principe principiant universel, dont il n'était point permis de divulguer la connaissance.

Voici comment les quatre versions originales rendent le mot important *beræshith :*

La version Samaritaine dit : *en substantialité, en élémentisation, en commencement.*

Le targum chaldaïque dit : *dans le point culminant des assimilations universelles ; dans l'antériorité des temps.*

Les hellénistes traduisent : *En arché.*

Les latins disent : *in principio.*

Remarquons encore que le mot *Beraechith* n'ayant frappé les traducteurs ni dans son sens figuré, ni dans son sens hiéroghyphique, a entraîné tout le reste dans le sens propre et matériel qu'ils lui ont donné. Nous prions nos lecteurs de faire attention à ceci : Si le mot *Beraeshith* signifiait simplement *au commencement*, ainsi qu'on le disait, comment les cieux et la terre, créés à cette époque n'existeraient-ils pas encore au milieu des temps ? Comment auraient-ils besoin d'un développement successif ? Comment se-

raient-ils restés dans les ténèbres ? Comment la lumière aurait-elle été faite après les cieux et avant le Soleil ? Conçoit-on des cieux sans lumière ? une lumière sans soleil, une terre invisible, vaine, sans forme, si elle est matérielle ? Comment remédier à tout cela ? Il suffit pour cela d'entendre la langue que l'on traduit et de voir que *Beraeshith* ne veut pas dire *dans le principe* mais bien *en principe* ; c'est-à-dire non encore en *acte*, mais en *puissance*, ainsi que St-Augustin l'avait pressenti quand il écrivait : « Il est dit : *Dans le principe, Dieu fit le ciel et la terre ;* non pas que cela fût en effet, mais parce que cela était en puissance d'être ; cela veut dire la semence du ciel et de la terre, puisque la matière du ciel et de la terre était alors dans un état de confusion. Or, il était certain que de cette matière devaient naître le ciel et la terre, voilà pourquoi cette même matière était déjà potentiellement appelée le ciel et la terre. » Dans la pensée de Moïse, il s'agit de l'état d'une chose, non seulement en puissance contingente d'être, mais renfermée encore dans une autre puissance d'être, enfin, sans figure, en germe dans un germe !

Examinons le verset 3 du chapitre I ; il est ainsi conçu : Et il dit (déclarant sa volonté), LUI — l'Etre-des-Etres, : sera-faite-lumière : (sera) fut-faite lumière (élément siation intelligible) Remarquons l'expression *et-(sera)-fut-faite*. Le génie hiéroglyphique de la langue égyptienne permettait de changer à volonté le temps futur en temps passé. Cette manière de parler figurée et hiéroglyphique découle toujours du sens donné au mot *beraeshith* ; car les cieux et la terre créés en principe, et passant de *puissance* en *acte*, ne peuvent déployer successivement leurs forces virtuelles, qu'autant que la volonté divine énoncée au futur se manifeste au passé, car l'Etre des êtres ne connaît point de temps.

Le verset 5 du chapitre II nous édifiera encore sur la véritable signification du mot *beraeshith* ; il est ainsi conçu : « Et toute la conception de la nature, avant qu'elle existera en la terre et la végétation de la nature, avant qu'elle germera : car non faire pleuvoir IHOAH, LUI-les-Dieux, sur la terre et *Adam* (l'homme universel) non être (non exister en acte) pour travailler la substance adamique (l'élément homogène, similaire à *Adam*) .»

Il est difficile de lire ce verset sans y trouver la preuve que le sens figuré donné au mot *beræshith* est d'une rigoureuse exactitude

et que ce n'est en effet qu'*en principe* que l'Etre des êtres avait déterminé la création des cieux et de la terre, les renfermant « en puissance contingente d'être dans une autre puissance d'être ». Dans le chapitre II Moïse dit sans voile que toute conception de la Nature productrice avait été créée avant que la Nature existât et toute végétion avant que rien n'eût germé. Il fait plus. Après avoir annoncé la formation d'Adam, il déclare expressément dans ce verset 5 qu'Adam n'existait pas.

Les traducteurs ont fait dire à Dieu : *faisons l'homme* quand il a dit : *Nous ferons Adam.*

Quoi de plus incohérent que ce que les traducteurs font dire à Dieu ? Selon leur version, l'homme déjà créé au verset 26 du chapitre I : « Et il dit, LUI-les-Dieux, (déclarant sa volonté) nous ferons *Anam* » n'existe pas au verset 5 du chapitre II et bientôt au verset 7 du même chapitre « Et il forma, (substantilisa en déterminant les éléments vers un but) IHOAH, LUI-l'Etre-des Etres, l'ipséité d'*Adam* (l'homme universel)..... » ce même homme va être créé de nouveau.

Comment cela se peut-il ? c'est que la première création n'a lieu qu'*en principe*. Les jours, où les manifestations lumineuses n'en sont que les époques efficientes, les phases phénoméniques. Moïse le dit lui-même. La conception de la Nature avait été créée avant la Nature même. Adam n'était pas. L'Etre des êtres avait dit seulement : *Nous ferons Adam*, et Adam, l'homme universel avait été fait en puissance. Bientôt il va paraître en acte.

L'ouvrage du grand hébraïsant est rempli de notes relatives au texte hébreu et semblables à celle qui précède.

Ce que nous avons dit est forcément très obscur, parce que nous n'avons pu mettre dans notre texte les mots et les signes hébreux.

Nous n'avons pu également expliquer les signes par lesquels on représente le sens hiéroghyphique.

Nous avons voulu simplement montrer le travail extraordinaire accompli par l'auteur.

Isidore LEBLOND.

(*A suivre*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Au seuil de l'Audelà

M. Robert de Chaudron publie sous ce titre, dans l'*Occult Review*, un récit des plus intéressants que nous trouvons reproduit dans *Il Veltro* de Sampier darena.

Devant subir une opération chirurgicale, il fut chloroformé et tomba dans le sommeil profond. « A un moment, dit-il, il me sembla que j'étais éveillé et me tenais en face de la fenêtre d'une vaste salle. Le soleil brillait dans un ciel d'azur et il y avait dehors des fleurs, des arbres et des oiseaux dont j'entendais les chants. La scène me semblait familière et cependant je ne pouvais la reconnaître. Je me penchai à la fenêtre en m'élevant sur la pointe des pieds. La bise était si douce et le soleil si chaud, que je me penchai de plus en plus. Mes pieds ne touchaient plus le sol et mon corps était à demi hors de la fenêtre. Je cherchai à m'accrocher à quelque chose pour ne pas tomber, mais je ne rencontrai que l'air. Cependant je ne tombai pas et à ma grande surprise, je m'aperçus que je flottais dans l'air.

Etant descendu dans le jardin, il s'aperçut en outre qu'il était privé de corps. Mais la partie la plus étrange de son récit est celle où il rend compte des impressions produites sur lui par les voix de ceux qui occupaient la salle, lorsqu'il y fût rentré.

« Au côté opposé à la fenêtre se mouvaient des formes autour d'un objet étendu sur une table. Je m'approchai. Personne ne parut s'apercevoir de ma présence. Il y avait là divers Messieurs et deux dames, occupés à regarder sur la table. L'un d'eux avait les mains rouges de sang et déposa un couteau dont il venait de se servir. Je compris qu'une opération venaii d'avoir lieu. »

« — Comment va le pouls ? — demanda le chirurgien.

« — Il va s'affaiblissant beaucoup. »

« — Il faut nous presser. »

« — Vite un tampon. » L'infirmière avança ce qui lui était demandé. Le bras du chirurgien passa à travers moi pour le prendre.

« — Assez d'éther, docteur. J'ai fini. Une bande. — » Ceci s'adressait à l'infirmière, qui, à travers moi et sans me causer aucune douleur, lui avança la bande roulée. »

« La forme recouverte par le drap paraissait m'être étrangement familière. La figure en partie recouverte par une serviette et un inhalateur, ne pouvait être reconnue. Il me semblait que j'étais sous la même influence qu'elle. Je cherchai à m'éloigper vers la fenêtre, mais cela me fut impossible. La forme étendue sur le lit m'attirait avec une force de plus en plus grande. »

« Vivement ! — » dit le chirurgien, en déchirant la bande et en faisant un nœud. »

« L'assistant enleva la serviette et l'inhalateur et je me sentis entraîné à regarder cette face. Il me semblait que je la connaissais, mais je ne pouvais me rappeler où je l'avais vue. Pendant que je contemplais ses traits, l'idée me vint que ce corps m'appartenait et que j'en étais le maître. Cette idée se transforma bientôt en une conviction absolue. Le corps reprenait connaissance ; les cils s'agitaient et une expression de douleur s'étendait sur tous les traits ; un désir irrésistible m'envahit de prendre possession de ce corps. »

« Il se produisit alors une chose étrange. Je me trouvais comme si ce corps m'était étroitement attaché, comme s'il devenait une partie de moi-même. A un moment je sentis que je m'évanouissais ; je cessai d'avoir conscience de la vie ; les formes et la salle elle-même devinrent confuses et tout disparut. Quand je m'éveillai, j'étais étendu sur mon lit et la blessure opératoire me causait d'atroces douleurs. »

Les grands médiums. — Guillaume Eglinton

Monsieur Achille Tanfani consacre deux articles dans *Luce e Ombra* à une biographie d'Eglinton qu'il a beaucoup connu. Après avoir rappelé que, contrairement à ce qui a été observé chez presque tous les grands médiums, il n'avait fait preuve dans son enfance et sa jeunesse d'aucune faculté médianimique, il dit que ce fut à l'âge de vingt ans, en assistant en sceptique à une séance de spiritisme, qu'il s'aperçut, à sa profonde surprise, que lui aussi était médium.

Bientôt les phénomènes produits en sa présence devinrent si éclatants, qu'il fut appelé de toutes parts et toutes les revues ne parlèrent que de lui, jusqu'au moment où il disparut tout à coup comme un météore, au milieu de son triomphe. Le silence se fit rapidement autour de son nom. Aussi, bien peu de spirites de la génération actuelle connaissent-ils les incidents vraiment fantastiques de sa vie.

Ce fut à lui, s'il faut en croire la légende, que le czar Alexandre II dit un jour : « C'est la première fois que le czar de toutes les Russies se trouve au-dessous de quelqu'un. » Eglinton, en France, avait été enlevé de sa chaise et déposé sur les épaules de l'empereur.

C'est en sa présence que se produisit cette séance remarquable dans laquelle l'illustre Glastone, ayant apporté lui-même deux ardoises scellées par lui, obtint une réponse à une question posée mentalement. Beaucoup d'autres exemples d'écriture directe, couvrant en un instant les deux faces des ardoises, se produisirent dans les meilleures conditions de contrôle, et souvent en langues étrangères, Arabe, Grecque, Chinoise et Indienne. Un professeur de langues orientales obtint un jour une poésie en caractères du Bengale et un fragment de prose en sanscrit.

Quant aux matérialisations, elles furent des plus remarquables. En voici deux exemples :

« Un dimanche, dit M. Lackey, j'entrai dans une église avec Eglinton

pendant le service du soir et je fus témoin de la plus singulière manifestation. Les invisibles approuvaient ou désapprouvaient, par des coups violents frappés sur les parois du temple, la prédication du pasteur évangélique, frappant de stupeur et d'épouvante la foule des dévots. »

« Rentrés chez nous, on discutait avec quelques amis cet étrange phénomène. Tout à coup Eglinton ferme les yeux, tombe en trance et il se forme auprès de lui une colonne de vapeur ténue et blanchâtre, qui se condense peu à peu, prend la forme et l'aspect d'une femme enveloppée de draperies d'un blanc éblouissant. Puis le fantôme se dissipe comme une vue de lanterne magique dont on fermerait brusquement l'objectif. Ce phénomène stupéfiant n'eut pas *un* mais *sept témoins* qui l'ont bien vu et peuvent l'attester comme moi. L'émotion nous rendant muets, nous restions immobiles sur nos sièges, les yeux fixés sur cette apparition d'une femme admirablement belle et éclairée par plusieurs becs de gaz qui répandaient leur lumière dans la salle. Ce phénomène de matérialisation, se produisant *chez moi* en pleine lumière et devant sept témoins, *enlève absolument toute possibilité de doute*. »

Voici un autre fait raconté par M. Dawson, Anglais respectable, bien connu dans le monde des affaires.

« Dans la soirée du 23 mai 1884, je vis de mes yeux l'apparition d'un esprit. La séance avait lieu chez moi, où le médium entrait pour la première fois. Les assistants étaient tous membres de ma famille et Eglinton, assis entre moi et ma femme, était étroitement surveillé. Je puis affirmer sur l'honneur que pendant toute la séance il resta absolument immobile sur son siège. A peine le gaz était-il éteint, que sur la table autour de laquelle nous étions assis parurent une tête et un buste entourés d'une douce lumière. A cette vue, je ne pus retenir un cri de surprise. Je reconnus *sans la moindre hésitation l'image de mon cher fils François*, que j'avais eu la douleur de perdre, il y avait un an. Le cher enfant m'entoura le cou de ses bras et me couvrit de baisers. Il en fit autant à sa mère et l'émotion nous fit répandre des larmes. A cette étonnante vision en succéda une autre non moins surprenante. C'était le fantôme d'une dame d'un âge avancé, *reconnue aussitôt par sa fille et son gendre*, qui assistaient à la séance, *ainsi que par ma femme et moi-même*, qui l'avions tendrement aimée pendant sa vie. C'était Madame Pierce, morte depuis quelque temps et qui revenait parmi nous, nullement changée, avec les traits si nettement éclairés, qu'on pouvait les apprécier dans leurs moindres détails, à ce point que celui qui ne l'aurait vue qu'une seule fois n'aurait pas hésité à la reconnaître. »

L'apparition la plus remarquable se produisit dans une salle louée spécialement par des expérimentateurs, appartenant à la classe la plus cultivée de Londres, dans le but d'obtenir la preuve cruciale de manifestations d'outre-tombe.

Pendant toute la séance Eglinton resta au centre d'un cercle de nombreux spectateurs et la salle était *suffisamment éclairée* pour discerner

non seulement les personnes, mais tous les objets qui s'y trouvaient.

On avait pris au préalable toutes les précautions contre les mystifications possibles. Les vêtements du médium, les meubles de la salle avaient été scrupuleusement explorés. Les fentes des portes et des fenêtres, bien fermées, avaient été garnies de papier gommé, pour rendre toute intrusion impossible.

Or voici le récit d'un des témoins oculaires de ce fait, le plus étrange que l'on connaisse.

« Avant la séance, dit-il, j'étais resté sceptique pour tous les phénomènes attribués au spiritisme. Aussi, pour quiconque me connaît, ma description sera considérée comme rigoureusement impartiale et dénuée de toutes ces exagérations que l'on rencontre si souvent chez ceux qui voient surtout avec les yeux de la foi. »

« Ma position dans la salle de la séance ne pouvait être plus favorable Je me trouvais à deux pas du médium et je pus, grâce à cela, suivre avec la plus grande attention chacune des phases du phénomène. Eh ! bien, j'ai vu et tous les assistants virent comme moi, sortir de la poitrine d'Eglinton, par l'entrebaillement de la chemise, une vapeur blanchâtre qui se condensa en augmentant de volume et eommença à s'agiter d'une étrange façon, de telle sorte que cette masse d'abord informe palpitait *comme si elle avait été vivante*. Quand elle eut atteint la hauteur de trois mètres, on vit sortir brusquement de cette masse blanchâtre un être humain, que l'on aurait cru surgi du parquet. C'était un être puissant, de taille gigantesque, la figure encadrée d'une longue barbe noire, grisonnante, qui descendait sur la poitrine en deux longues masses. Les yeux très vifs étaient enfoncés dans les orbites ; le nez était aquilin et sa puissante tête était couronnée d'une masse de cheveux moins noirs que la barbe. »

« La masse vaporeuse s'était évanouie, sauf un léger lien, du volume d'un ruban, qui allait de la poitrine du médium à celle du fantôme matérialisé. A un certain moment ce lien se rompit ; Eglinton eut une faiblesse et en même temps le fantôme fondit et disparut. »

« Le comte-rendu de cette mémorable séance fut signé par quatorze témoins. »

Monsieur Tanfani termine son article par ces paroles que nous approuvons pleinement.

« Si invraisemblables que les phénomènes médianimiques puissent paraître à ceux qui n'ont ni le temps, ni l'occasion ou la volonté de les étudier, ils ne le sont pas autant que eertaines théories paradoxales imaginées avec l'espoir de donner le coup de grâce au spiritisme. Mais les esprits sont des êtres tenaces : chassés par la porte, ils rentrent par la fenêtre.

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Light* analysant le dernier ouvrage de Miss Katharine Bates, intitulé *Seen and Unseen*, lui fait l'emprunt suivant :

« Stainton Moses se manifestant par Mme Piper, cita comme contrôle une référence à la sœur de la personne à laquelle il avait été fiancé. Personne ne connaissait l'existence de cette sœur. Quand on lui eut communiqué le message, cette dame fondit en larmes en s'écriant : « Je n'aurais jamais parlé d'elle à qui que ce soit. Elle fut la cause du plus grand chagrin de ma vie ; mais personne sur terre ne le sut excepté Stainton Moses ! » « Les milliers de personnes qui ont lu les *Lettres de Julia* apprendront avec un vif intérêt que Julia s'est matérialisée dans une séance à New-York. A une précédente séance le médium avait attribué à Julia l'âge de vingt-trois ans. Quand le fantôme se montra, Miss Bates lui demanda si c'était exact. Il se frappa la tête, sans pouvoir articuler un mot. » « La semaine suivante, Miss Bates écrivant à M. Stead, traça ces mots : « Julia vous a-t-elle jamais dit qu'elle s'était montrée à moi à New-York ? » M. Stead répondit en post-scriptum : « En effet, Julia m'a dit, il y a quelques semaines qu'elle s'était montrée à vous à New-York, mais que dans cette circonstance elle n'avait pu vous donner son âge, parce qu'elle n'avait pas encore l'habitude de se matérialiser. »

Encore un enfant clairvoyant

Ultra, le journal théosophe de Rome, parle d'un enfant de trois ans qui aurait la faculté de voir les vivants éloignés et les morts. Voici deux faits :

L'enfant qui avait perdu son grand'père depuis trois mois, s'écria tout à coup ; « Grand'papa est ici ! Mère, vois grand'papa ! » et il se précipita pour l'embrasser ; mais ne le voyant plus, il dit : « Grand'papa est parti ».

Quelques jours plus tard, l'enfant s'adressant à sa mère, dit : « F... est sur la Piazza Navona ; il vient avec des fleurs. » La mère crut que son enfant plaisantait, mais il insista en disant qu'il voyait F..., un ami de la famille, traverser la place avec des fleurs. Vingt minutes plus tard, F... arriva effectivement avec un bouquet. La mère de l'enfant demanda au visiteur où il se trouvait vingt minutes auparavant et celui-ci répondit qu'il venait de la place Navona.

Le *Light* qui reproduit ces faits, fait observer que cette place est à une notable distance de la rue Babuino où habite la famille du jeune voyant, et que ces deux faits sont de nature différente : l'un appartenant à la télépathie et l'autre à la clairvoyance.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141. Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven. — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

Nº 6. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc DÉCEMBRE 1907.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

L'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Une circonstance sur laquelle on ne saurait trop appeler l'attention, c'est que, dans le monde entier, les communications obtenues par la typtologie, l'écriture, la trance, ont des caractères généraux de ressemblance qui impliquent une loi, se révélant dans ce genre d'expériences. Cette uniformité constante des types de manifestations, malgré la variété des détails, prouve que nous sommes en face de phénomènes naturels et que la simulation n'a rien à voir ici. Des médiums ne se connaissant pas, agissant à l'insu les uns des autres, dans des milieux très-différents, avec des croyances et des connaissances infiniment diversifiés, arrivent malgré cela aux mêmes conclusions, car, partout et toujours, l'être qui se manifeste prétend avoir vécu sur la terre, être un esprit désincarné, et fait mieux, il démontre souvent la réalité de ses affirmations. Avec Alfred Russel Wallace, (2) nous en concluons que ces phénomènes sont naturels, car que ce soient des hommes ou des femmes, des lettrés ou des ignorants, des sauvages ou des civilisés qui les produisent, ils se présentent partout avec les mêmes caractères de spontanéité et de perfection. Ils portent en eux-mêmes le cachet de leur origine. Loin de pouvoir les attribuer à des *forces inconnues*, ce qui est prodigieusement illogique quand les communications sont *intelligentes*, il faut leur reconnaître un caractère humain, qui ne peut appartenir qu'à des êtres qui ont vécu et évolué sur la terre. Recourir au Diable ou à des démons, c'est faire intervenir le surnaturel et, par conséquent, vouloir expliquer l'inconnu par l'inconnaissable, c'est-à-dire commettre une faute de logique, et substituer une conception théologique un pur article de foi, à une cause naturelle, ce qui n'a rien de scientifique, et même de simplement admissible.

Le génie du mal, supposé qu'il existe, serait d'une inconséquence colossale s'il prenait autant de peine pour ramener à la croyance en une vie future tant de matérialistes qui, par hypothèse, lui appartiendraient sans cela. Ce ne serait plus la fameuse « astuce du

(1) Voir le nº de novembre p. 257.

(2) Wallace. *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme.* — Voir le compte-rendu de sa conférence du 5 Juillet 1887 à San-Francisco.

prince des ténèbres » dont on nous a si souvent vanté l'esprit diabolique, mais une incommensurable sottise de la part de l'ange déchu, du « Singe de Dieu » suivant l'expression chère aux théologiens.

Pourquoi donc repousser ce qui se montre à nous avec une si puissante évidence ? Les faits observés, depuis le premier jusqu'au dernier, sont *essentiellement humains*. Ils se présentent sous forme d'actions humaines, d'idées humaines ; il y est fait usage du langage, de l'écriture, du dessin humains ; on y voit se manifester un esprit, une logique, une émotion que nous pouvons tous apprécier et juger. Sans doute les communications peuvent être triviales ou sublimes, mais c'est justement ce qui se produit parmi nous ; elles ont une empreinte, une caractéristique humaine. Quand les esprits parlent, c'est une voix humaine que l'on entend ; quand ils deviennent visibles, les mains et les visages sont absolument humains ; quand nous pouvons toucher les formes, les examiner complètement, nous les trouvons humaines et non pas comme celles qu'auraient des êtres d'une autre espèce que la nôtre. Les photographies sont toujours celles de nos semblables ; jamais elles ne représentent des démons, des anges, des élémentals, des élémentaires ou des larves. Quand des pieds, des mains ou des visages, se produisent dans des moules de paraffine ou laissent leurs traces sur de la terre glaise, ce sont, jusque dans les plus petits détails, jusqu'au modelé anatomique, ceux d'hommes ou de femmes, bien qu'ils n'aient souvent rien de commun avec le médium ou les assistants.

Tous ces phénomènes variés ont le caractère humain ; il n'y a pas deux groupes ou deux classes de faits, ceux d'ici et ceux de l'au-delà ; ce sont les mêmes faits, ils sont tout à fait semblables et nous assurent, par conséquent, de la permanence, de la pérennité de l'être malgré la formidable transition de la mort, comme une discussion détaillée l'établira sans contestation possible.

Indépendamment de ces considérations générales, il existe des preuves concrètes, positives, que l'individu qui se manifeste par le médium est celui qui a vécu ici-bas. Elles sont très nombreuses ; et sans pouvoir énumérer toutes celles que nous possédons, ce qui dépasserait les limites d'une étude comme celle-ci, il me sera possible d'en citer quelques-unes qui ont une valeur incontestable.

De la Certitude

On accuse si souvent les spirites d'être des enthousiastes qui prennent leurs désirs pour des réalités, qu'il n'est pas inutile de dire très nettement ce que nous entendons par le mot *preuve* et le mot *certitude*. Employés sans en définir le sens, ils peuvent prêter à des discussions sans fin, car toute l'histoire de la Philosophie, depuis l'école d'Elée jusqu'à Renouvier, en passant par Descartes, Leibnitz, Spinoza et Kant, est remplie par les débats de ces penseurs sur la possibilité pour nous d'arriver à la certitude.

En général, je crois que l'on peut affirmer qu'il n'existe pas de *certitude absolue,* sauf dans le domaine des mathématiques, et encore, même sur ce terrain, en admettant d'avance, comme *articles de foi*, certains postulats indémontrables. C'est une conséquence inéluctable de notre nature, car nos idées sont éveillées par les sens et ceux-ci ne nous font pas connaître la nature en soi, mais nous en présentent seulement des images, de sorte que la réalité véritable est à jamais masquée pour nous derrière ces apparences.

Comme il nous est impossible, même à l'état de dégagement, de sortir de nous mêmes, autrement dit, d'entrer *directement* en rapport avec le monde externe, il s'en suit que la vérité absolue, qui serait la connaissance de la réalité dernière, nous est inaccessible.

Cependant, nous pouvons apprécier avec une exactitude suffisante une partie des changements qui se produisent autour de nous, puisque les sens nous en avertissent, et nous pouvons avoir confiance dans leur témoigne, quoi qu'on ait pu dire à cet égard, car ils nous trompent beaucoup moins qu'on ne l'a prétendu.

Lorsque l'œil est physiologiquement bien conformé, si la lumière est suffisante, et que l'accommodation soit parfaite, nous voyons réellement les phénomènes naturels tels qu'ils se produisent, car le contrôle d'un appareil photographique peut nous assurer de l'exactitude de l'image rétinienne.

Ce qui prête parfois à la confusion, c'est que nous reportons à nos sens ce qui doit être attribué à une faute de jugement. Le plus souvent notre intelligence ignore les lois en jeu dans le phénomène, c'est pourquoi elle interprète faussement les images exactes des sens.

Un bâton plongé dans l'eau semble brisé au point où il rencontre la surface du liquide, la partie immergée paraissant relevée. Notre

œil ne nous trompe pas, en ce sens que les rayons lumineux qui sont réfléchis par la partie du bâton qui se trouve dans l'eau sont réellement infléchis en pénétrant dans l'air, à cause des lois de la réfraction. Notre œil ne nous a pas induits en erreur, il nous a montré ce que la nature a produit ; la faute de raisonnement serait de conclure que le bois est brisé.

On prétend aussi que les corps n'ont pas de couleur, parce que celle-ci varie avec le mode d'éclairage. Mais chaque substance ne réfléchit que certains rayons, et absorbe ou laisse passer les autres. Les rayons réfléchis sont toujours les mêmes pour une même substance, et le corps devient noir lorsque la lumière qui l'éclaire ne possède plus les rayons qu'il est capable de réfléchir.

Est-ce à dire que ce corps n'a pas de couleur ? Eclairez-le avec de la lumière blanche et vous constaterez toujours les mêmes rayons réfléchis. C'est justement ce pouvoir de renvoyer certaines radiations, et celles-là seulement, qui constitue la couleur du corps, laquelle est une vibration de l'éther que l'on pourrait définir mathématiquement. Si l'on fait varier la nature des rayons lumineux, notre œil ne nous trompe pas en nous indiquant le changement produit : celui-ci correspond à une véritable transformation dans le monde extérieur.

Si, le corps tourné vers le nord, je regarde le soleil se lever, je le verrai à ma droite, puis à midi au dessus de ma tête, et le soir à ma gauche. Il y a eu un véritable déplacement dans nos positions réciproques. Si j'en infère que le soleil a marché de l'est à l'ouest, je fais une faute de raisonnement très excusable, à cause des apparences, mais enfin une faute intellectuelle de laquelle mes sens ne sauraient être rendus responsables, car ils m'ont exactement renseigné sur le mouvement qui s'est produit, seulement c'est à celui de la terre qu'il faut faire remonter la cause de ces sensations. En somme, nos sens sont incapables de nous faire connaître tous les faits naturels, ni même tous les détails de ceux-ci, mais, dans leurs limites, ils nous renseignent assez fidèlement sur les modifications du milieu ambiant, et c'est compréhensible, car c'est, probablement, ce milieu même qui les a formés.

Donc, ce que nous pouvons apprécier avec exactitude, ce sont les rapports que les choses présentent entre elle ; et bien que nous ne sachions rien de la nature intime des substances qui forment le

monde, il nous est possible de constater leurs actions réciproques, et de les définir par ce que nous appelons leurs propriétés, c'est-à-dire par l'action qu'ils produisent sur nos sens ou sur les appareils que l'on a inventés pour les contrôler et les mesurer. Sans connaître la nature de l'électricité ou du magnétisme, nous captons cependant cette forme de l'énergie dans nos machines, de manière à en prévoir et à en utiliser les effets, dans des conditions nettement déterminées. Il existe donc une sorte de certitude : celle qui se base sur l'observation et l'expérience ; mais celle ci est encore relative, car nous ne connaissons pas *tous les rapports possibles* des choses entre elles, de telle sorte qu'il nous est interdit d'affirmer que toujours, et dans tous les cas, tel effet que nous connaissons se produira fatalement.

C'est parce que l'on a trop oublié cette vérité élémentaire que beaucoup d'écrivains ont déclaré que les faits spirites n'existent pas, parce qu'ils seraient soi-disant contraires aux lois naturelles. Mais pour que cet argument fût valable, il faudrait prouver que l'on connaît *toutes* les lois naturelles, tous les modes de la matière, de l'énergie, et leurs actions réciproques, ce qui est évidemment absurde, car chaque jour de nouvelles découvertes démontrent le contraire.

Cette réserve faite, il est d'observation courante que, le plus souvent, les phénomènes se succèdent dans un ordre méthodique qui permet d'en établir le déterminisme. C'est l'œuvre de la science de décrire ces enchaînements réguliers, et lorsqu'ils sont troublés, d'en découvrir les causes. Il existe donc une sorte de certitude qui, pour n'être pas absolue, possède cependant une puissance de conviction assez grande pour diriger notre vie et qui ne nous trompe que très rarement. Par elle nous arrivons à des résultats positifs, bien qu'ils ne soient pas mathématiquement certains, et alors même que ce que notre ignorance appelle le hasard puisse en troubler l'accomplissement prévu.

M. le professeur Ch. Richet, au sujet d'une étude sur la transmission de la pensée, a si bien traité, incidemment, cette question de la certitude et du hasard que je crois utile de reproduire complètement son argumentation. La voici : (1).

(1) *Proceedings* S. P. R. Juin 1888. Cité par C. Flammarion dans son ouvrage sur l'*Inconnu*, p. 233.

Le hasard peut s'exprimer par un chiffre qui est, comme on dit, la probabilité. Ainsi, si, tirant au hasard une carte d'un jeu de cartes complet, j'amène un 6 de cœur, c'est le hasard qui m'a donné ce 6 de cœur, et c'est le hasard seul; car j'ignorerai toujours, si les cartes sont identiques et si le jeu a été bien mêlé, pourquoi j'ai amené le 6 de cœur plutôt que toute autre carte.

Donc, c'est le hasard qui m'a donné le 6 de cœur ; mais ce hasard peut se chiffrer. J'avais, pour tirer le 6 de cœur, dans un jeu de cinquante-deux cartes, une chance sur cinquante-deux; pour amener un 6, une chance sur treize ; pour amener un cœur, une chance sur quatre, et pour amener une carte rouge, une chance sur deux. Enfin, j'avais cinquante et une chances sur cinquante-deux pour ne pas amener une carte quelconque désignée d'avance.

Ainsi, mathématiquement, je puis assigner à tel ou tel événement une probabilité qui est chiffrable. Mais la difficulté n'est pas dans le calcul des diverses probabilités mathématiques, quoique ce soit déjà, si on le pousse un peu loin, un calcul très difficile, qui peut embarrasser les plus grands mathématiciens. La difficulté véritable est dans l'application de ces lois mathémathiques aux événements réels.

On démontre, en mathématique, que le calcul des probabilités n'est applicable que s'il y a un nombre infini de coups, et c'est alors seulement qu'il est vrai.

Ainsi, j'ai un jeu de cartes devant moi; je n'ai qu'une chance sur cinquante-deux pour amener le 6 de cœur, et, pourtant, il se peut que j'amène cette carte. Rien ne s'y oppose, et c'est même un tirage tout aussi probable que tel ou tel tirage donné. Cette petite probabilité est loin d'être négligeable. Je serais donc déraisonnable de conclure quoi que ce soit d'une expérience où, désignant d'avance le 6 de cœur, j'amène précisément cette carte.

Si, prenant un autre jeu de cartes, après l'avoir bien mêlé, je tire de nouveau un 6 de cœur, la probabilité devient très petite : ($52 \times 52 = 1/2704$.) Mais nulle impossibilité. Cela peut se voir, cela s'est vu, et la combinaison d'un 6 de cœur suivi d'un 6 de cœur est tout aussi probable que n'importe quelle autre combinaison de deux cartes consécutives.

Si je prends un troisième jeu de cartes, puis un quatrième, puis un cinquième, j'aurai, pour tirer toujours un 6 de cœur, des probabilités de moins en moins grandes ; car le nombre des combinaisons devient fantastique. Mais, dans aucun cas, nous n'arrivons à l'impossibilité. Il sera toujours possible que le hasard amène telle combinaison donnée, et elle aura autant de chance que telle autre combinaison donnée. Il faut arriver à l'infini pour arriver à l'impossibilité. Autrement dit, la certitude de ne pas amener toujours un 6 de cœur ne survient que si je fais un nombre infini de tirages.

Si donc, pour conclure, on avait besoin de la certitude mathématique,

on ne conclurait jamais; car on n'arrivera jamais à un nombre infini de coups. Heureusement on peut conclure ; car la certitude mathématique et la certitude morale ont des exigences différentes.

Je suppose qu'il s'agisse de jouer mon honneur, mon existence, l'honneur et l'existence des miens, et tout ce qui m'est le plus cher. Certes, je n'aurai pas la certitude mathématique que, sur cent tirages, le 6 de cœur ne sortira pas cent fois de suite. Mathématiquement, et même réellement, cette combinaison est possible ; mais, pourtant, je consentirais volontiers à jouer ma vie, mon honneur, ma fortune, ma patrie et tout ce que j'aime contre la probabilité que le 6 de cœur sorte cent fois de suite.

Il n'est même pas besoin de pousser jusqu'à cent le nombre des tirages. Si je tire dix fois de suite le 6 de cœur, au lieu de dire : « c'est un hasard extraordinaire », je supposerai autre chose ; car le hasard ne donne pas ces étonnantes successions. Je supposerai qu'il y a une cause quelconque que je ne connais pas, qui m'a fait amener dix fois de suite la même carte. J'en serai tellement convaincu que j'irai chercher cette cause, regardant si toutes les cartes sont bien celles dont on se sert habituellement ; si ce n'est pas une plaisanterie que m'a faite un prestidigitateur ; si, dans le jeu, il y a bien cinquante-deux cartes différentes, ou si chaque jeu n'est pas composé uniquement de 6 de cœur.

Prenons même une probabilité moindre. Par exemple, la probabilité d'avoir deux fois de suite la même carte : c'est encore une probabilité très petite, de 1 sur 2704. Si les paris étaient proportionnés mathématiquement, on pourrait parier 1 franc contre 2.704 francs qu'il n'y aura pas, sortant du jeu, et amenée en deux tirages successifs, deux fois la même carte.

En réalité, dans notre vie de chaque jour, ce qui dirige notre conduite, ce qui fait nos convictions, nos décisions, ce sont des probabilités beaucoup moins fortes que cette probabilité de 1/2704. Un homme de trente-cinq ans, bien portant et qui n'est exposé à aucun danger particulier, a un risque sur cent de mourir avant la fin de l'année, et un risque sur trois mille de mourir dans la quinzaine. Quel est, cependant, celui qui ne considère pas comme à peu près certain de vivre encore dans deux semaines ? En assimilant les chances de vie au tirage dans un jeu, on voit que la probabilité d'amener 4 fois de suite une même carte, c'est à peu près la probabilité de vivre encore une heure pour un homme de trente-cinq ans, bien portant, et ne courant aucun danger spécial. *Mathématiquement, personne n'est sûr de vivre encore une heure, mais moralement on en a la certitude presque complète.*

Prenons aussi l'exemple des jurés qui ont à condamner à mort un individu. A part de rares exceptions, ils n'ont pas la certitude que l'individu est coupable ; si faible que soit la probabilité de l'innocence, elle est presque toujours plus grande que 1/2704. Tant de circonstances accessoires ont faussé le résultat ! Il s'est produit peut-être de faux témoignages. Les témoins ont-ils bien vu ? L'aveu du coupable est-il sincère ? Qui sait s'il

n'y a pas quelque machination ? Il y a quantité de données inconnues qui enlèvent toute certitude mathématique et qui ne laissent que la certitude morale.

Ainsi, nous ne sommes jamais guidés par la certitude mathématique. C'est toujours, *même dans les cas les plus certains*, la *certitude morale* qui nous guide. *Elle nous suffit, et nous ne demandons pas plus pour agir*. Même le savant qui fait des expériences matérielles d'apparence irréprochable doit se rendre compte qu'il n'y a pas pour lui de certitude mathématique ; car des inconnues innombrables viennent ôter ce caractère d'absolue certitude que peuvent seules donner les mathématiques.

Par d'autres voies, M. Ch. Richet arrive donc aux mêmes conclusions que celles que je formulais plus haut. Cependant, comme nous ne vivons pas dans l'absolu, il en résulte que nous avons dans la pratique des convictions qui nous servent de guides et qui nous aident dans la lutte pour la vie. Nous avons raison de ne pas ratiociner à perte de vue, car nous serions exposés à des hésitations sans cesse renouvelées qui nous enlèveraient l'énergie morale dont on a tant besoin pour supporter les difficultés de l'existence.

C'est ce que M. Richet admet également en ces termes :

Il s'agit, maintenant, de savoir si nous avons raison, lorsque nous nous contentons de ces probabilité fortes, mais bien éloignées de la certitude. Sommes-nous des imprudents et pouvons-nous conclure, comme nous le faisons sans cesse, que nous vivrons plus d'une heure, que le chemin de fer ne va pas nous écraser, que le prévenu chargé par tous les témoins les plus véridiques est coupable, que la détermination de trois mesures chimiques ou physiques est suffisante pour avoir un résultat exact ?

Cela paraît évident. Il n'y aurait pas moyen de vivre si l'on ne devait se conduire que d'après des certitudes. Nulle part il n'y a de certitude ; partout ce sont des *à peu près*, et nous avons raison d'agir ainsi, car l'expérience justifie presque toujours nos présomptions.

C'est ce penseur si prudent, cet homme si averti qui ne craint pas d'écrire au sujet de la télépathie:

Pour ma part, je regarde comme impossible cette immense illusion se prolongeant sans quelques parcelles de vérité. *On n'a pas le droit d'exiger pour les phénomènes psychiques, une probabilité plus forte que pour les autres sciences*, et avec des probabilités supérieures à un millième, on aura une démonstration suffisamment rigoureuse.

On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Peu importe la théorie ! le fait me semble prouvé et *absolument prouvé*.

Je pense que l'on peut appliquer aussi de tous points cette appréciation au Spiritisme, car les faits sur lesquels il repose sont

innombrables, et la certitude morale qui en ressort est toute puissante pour imposer la conviction la plus complète à laquelle nous puissions arriver.

En résumé, s'il est presque impossible d'atteindre à la certitude absolue, il ne faudrait pas en conclure que la certitude morale n'a pas une très grande importance, car ce serait tomber dans un excès de scepticisme tout à fait ridicule. Les travaux des astronomes, des physiciens, des chimistes, des ingénieurs, etc., sont là pour nous montrer que si, absolument, les enseignements de la science ne sont que relatifs et n'expliquent pas la nature intime des choses, ils ont malgré tout une valeur inestimable, puisqu'ils nous permettent d'utiliser les forces naturelles à notre profit, ce qui établit qu'ils correspondent à une très grande partie de la réalité phénoménale, ce qui, pour nous, est l'essentiel.

En ce qui concerne l'étude présente, il est donc entendu que je n'emploie les mots de preuve et de certitude que sous le bénéfice des restrictions formulées plus haut, c'est-à-dire jamais dans le sens absolu, pour éviter des controverses inutiles. S'il est possible, malgré cela, de donner de l'existence des Esprits des preuves morales aussi positives que celles que l'on peut invoquer en faveur de l'existence d'un être humain quelconque, je pense que la force de cette démonstration sera suffisante pour s'imposer à tous les hommes de bonne foi, et pour fonder une certitude morale qui deviendra de plus en plus indestructible, au fur et à mesure que les faits s'accumuleront et concourront, chacun pour sa part, à montrer cette vérité sous ses divers aspects.

L'identité psychique

Il est clair qu'au point de vue de l'identité, un individu quelconque peut être étudié sous deux aspects différents : L'identité physique, c'est-à-dire celle qui le définit corporellement par son aspect extérieur, et l'identité psychique qui le distingue au point de vue intellectuel. J'étudierai plus tard, lorsque je passerai en revue les apparitions spontanées et celles qui se produisent dans les séances de matérialisations, les caractères essentiels sur lesquels on doit se fonder pour établir l'identité physique. Je commence donc par l'identité psychique, car c'est le problème qui se pose le plus souvent au cours des séances spirites ordinaires.

Lorsqu'on reçoit une communication par la typtologie, l'écriture

ou la trance, on se trouve en présence de plusieurs cas : ou bien elle est signée d'un nom inconnu, ou bien du nom d'un personnage plus ou moins célèbre, ou enfin elle prétend émaner d'un parent ou d'un ami. Dans le premier cas nous avons constaté que, souvent, il est possible de vérifier l'authenticité des renseignements donnés par l'intelligence invisible, ce qui *prouve* l'intervention d'un agent intelligent, étranger au médium et aux assistants, mais cela ne suffit pas à démontrer que ce soit justement l'esprit de celui dont le nom est donné qui se manifeste, parce qu'il est possible qu'un autre, vivant (1) ou désincarné, ait pris sa place.

On se trouve presque dans la même position que si l'on recevait une lettre de la part d'un inconnu. Alors même que l'on s'assurerait qu'un individu portant le même nom que le signataire existe dans le pays d'où la lettre provient, cela ne permettrait pas du tout d'affirmer que le correspondant est bien l'individu lui-même. Logiquement, l'indécision est permise quant à l'identité, bien qu'un mensonge universel soit improbable ; mais, au moins, on a gagné cet avantage considérable d'être assuré que des intelligences possédant des connaissances humaines nettes et précises, inconnues des assistants, interviennent parfois dans les séances spirites, ce qui permet d'en induire légitimement que d'autres intelligences, celles d'êtres qui nous furent chers, pourront également se manifester si les circonstances sont favorables.

Arrivons au second cas, celui où la personnalité invisible se donne par un personnage célèbre. Ici, nous ne sommes plus désarmés, comme précédemment, car aux renseignements précis que l'on peut demander, aux détails ignorés des assistants que l'on peut vérifier ultérieurement, se joint un autre élément d'appréciation, et celui-ci de premier ordre, ce sera le style de l'auteur. Sans doute, il existe un danger : celui de la simulation consciente du médium, qui pourra d'avance se documenter sur la biographie de l'écrivain,

(1) On sait que, pendant le sommeil naturel, la trance, ou un état physiologique anormal, l'esprit d'un vivant peut agir à distance sur un médium pour lui transmettre sa pensée. La possibilité d'une intervention de cette nature ne doit donc pas être négligée, bien que ces manifestations soient relativement rares.

et, au besoin, comme j'ai pu le constater, apprendre par cœur des passages des œuvres de l'auteur. C'est une éventualité toujours possible et contre laquelle on doit se tenir en garde ; il est vrai que l'on peut assez facilement déjouer ces petits calculs en demandant sur le champ d'autres citations empruntées à des ouvrages peu connus, ou bien, ce qui est mieux encore, une composition originale, où se décélera immédiatement toute l'insuffisance du pseudo-médium à soutenir son rôle. Mais il existe des exemples, comme nous allons le constater, où la supposition d'une fraude est irrationnelle, non seulement en raison de l'honorabilité des expérimentateurs et des témoins, mais aussi parce que la valeur des communications, à cause de leur caractère littéraire, ne permettent pas de supposer une improvisation du médium. Imaginer que, sans préparation aucune, un homme ou une femme, même lettrés, pourront écrire ou dicter par la table des compositions portant le cachet de poètes ou de prosateurs tels que Musset ou Lamartine, Renan ou Flaubert, c'est sortir des bornes de la logique et de la vraisemblance. Toutes proportions gardées, cela paraît aussi raisonnable que de supposer qu'un poirier produira spontanément des abricots, ou un pêcher des raisins.

Incontestablement, c'est surtout dans les milieux cultivés que l'on obtiendra des communications de cette nature, car il est évident que si un grand esprit veut se manifester, il choisira de préférence un instrument lui permettant de rendre pleinement sa pensée, c'est-à-dire un cerveau bien meublé, au lieu de celui d'un ignorant.

Paganini, pour exercer son talent, ne se serait pas servi d'un violon de bazar ! Et puis, il existe certainement des affinités spirituelles qui attirent les esprits du même ordre les uns vers les autres. Voit-on dans la vie ordinaire les savants fréquenter de préférence les simples d'esprit ? Le salon d'un astronome, par exemple, est-il peuplé par des ferblantiers ou des marchands d'habits ? gens qui peuvent être très honorables, mais qui, en général, sont plutôt dépourvus de culture intellectuelle ? N'est-on pas porté à se rapprocher de ceux qui qui ont avec nous des idées communes ou des connaissances semblables ? Supposer que c'est le milieu qui créée la communication, c'est prendre l'effet pour la cause et se tromper grossièrement, car, exceptionnellement, avec des médiums mécaniques, des poètes défunts ont pu dicter des pièces de vers que le sujet aurait été bien incapable de

composer. Lorsqu'on écrit, comme le font nos adversaires, que *jamais* les communications ne dépassent le niveau intellectuel des opérateurs, il faut convenir, ainsi que nous l'avons vu avec M[me] d'Espérance, que cette affirmation est tout à fait erronée. Que l'on juge sévèrement les communications signées de noms illustres, c'est non seulement le droit, mais même le devoir des instigateurs ; en revanche, si la production obtenue médianimiquement porte vraiment le cachet de l'auteur qui la signe, alors il faut avoir le courage de le reconnaître, au lieu d'équivoquer et d'essayer d'amoindrir la portée du phénomène par des faux-fuyants, indignes d'une critique loyale, laquelle ne doit avoir pour objectif que la découverte de la vérité.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Le problème de l'être et de la destinée

par LÉON DENIS (1)

Ce livre nouveau éclaire les obscurités de notre destinée, répond à toutes les objections de la science ; il projettera sans doute une vive lumière dans l'esprit de quiconque ignore encore notre belle philosophie Spirite et les bases solides sur lesquelles elle repose.

La Science et la Religion traversent une même crise. S'il est une chose évidente aujourd'hui, c'est l'impuissance des vieux dogmes à protéger notre foi ; le prêtre étouffe le peu de religion qui subsiste au cœur de l'homme. De son côté la Science, convalescente, se relève à peine d'une crise de matérialisme aigu qui, en stérilisant tout idéal avait paralysé l'âme contemporaine. Ce temps s'achève ; une société nouvelle va revivre, il faut ressusciter sa foi dans l'avenir en lui créant une conviction d'un caractère purement scientifique et basé sur des faits.

Telle est la haute pensée philosophique du Spiritualisme Moderne qui a inspiré Léon Denis, l'apôtre infatigable, dont l'œuvre

(1) Librairie des Sciences Psychiques ; 42, rue St Jacques. Prix 2 fr. 50.

nouvelle sonde, toujours plus avant, les cryptes souterraines du problème de l'Au-Delà.

Le spiritualisme moderne est un progrès nécessaire qui vient couronner l'évolution de la pensée ; il embrasse, dans une vaste synthèse, toutes les Sciences, toutes les philosophies, toutes les religions. Il repose sur une base solide constituée par des faits, les uns physiques, les autres intellectuels établissant l'identité des âmes humaines qui se manifestent ; c'est une science d'observation, une philosophie rationnelle et expérimentale. Léon Denis rend un juste hommage à Allan Kardec qui a posé ces premières bases, et il fait bonne justice des objections les plus courantes qui attaquent son œuvre.

L'auteur aborde ensuite le problème de la personnalité que les travaux de Myers ont fait avancer d'un grand pas ; nous savons maintenant que notre conscience, ou plutôt ce qui apparaît de notre conscience dans notre portion organique, semble n'être qu'un fragment de notre *moi* profond.

Tout un ensemble de phénomènes, aujourd'hui acceptés de la psychologie officielle, prouve soit un déplacement de la personnalité ordinaire vers des plans inconnus, soit l'intervention de forces cachées. Ce que la science appelle des « *désintégrations* » n'est pas un sectionnement de la conscience, mais les états successifs d'une même conscience qui se manifeste diversement.

Les mystères du sommeil et du rêve auquel Léon Denis consacre un chapitre nous prouvent que les pérégrinations de l'âme durant les périodes nocturnes ne sont pas toujours imaginaires, mais qu'elles répondent à des prémonitions justifiées et qu'elles impliquent une clairvoyance réelle.

Dans la télépathie, l'auteur reconnaît avec raison une action identique à celle que l'être sera capable d'exercer après sa mort. C'est une extériorisation, une *auto-projection*, de caractère objectif, capable d'impressionner la plaque photographique ou de se montrer à plusieurs personnes. Que cette auto-projection ait lieu avant ou après la vie matérielle, il y a identité des phénomènes, continuité dans les faits et, par là, s'évanouit la notion du surnaturel que la science s'obstine à nous opposer.

Enfin Léon Denis s'élève aux plus hautes conceptions philosophiques sur l'âme et la constitution de l'être humain ; sur l'évolu-

tion qui n'est qu'une manifestation de l'effort survivant aux organismes ; et sur la finalité, qui ramène l'humaine Psychée vers sa patrie d'origine. La mort elle-même n'existe plus, elle n'est que la transition entre deux actes, et on lira avec joie les exemples réconfortants des morts douces, que viennent charmer et embellir les voix consolatrices de l'Au-Delà.

En abordant le problème de la vie dans de l'Au-delà, l'auteur sera certainement accusé, par quelques esprits positifs, d'avoir échafaudé de beaux rêves. Mais c'est précisément le caractère distinctif de la philosophie Spirite de ne rien avancer qui ne s'appuie sur l'expérimentation ; chaque partie de la doctrine est intimement liée à des faits positifs ; ceci posé, nous avons le droit de nous livrer à des déductions. A quelle philosophie demande-t-on autre chose qu'une suite logique de vraisemblances ? La nôtre est la plus belle pour l'esprit, la plus satisfaisante pour la raison, la plus conforme aux lois naturelles et, de plus, ce sont des faits qui lui servent de base.

C'est donc à bon droit que Léon Denis nous explique la marche ascendante des individualités humaines, qu'il combat l'erreur si répandue que l'homme, quittant la Terre où à peine il vient d'éclore, s'élèverait d'un seul bond aux plans divins des perfections absolues. Les esprits nous enseignent qu'on n'accède que lentement à la lumière spirituelle, c'est là une probabilité tellement naturelle, qu'il est bien incroyable qu'on en ait laissé la primeur à l'enseignement spirite.

Que de fois l'on nous nargue avec cette question : — A quoi peut bien s'occuper un esprit dans l'au-delà ? — Léon Denis ne craint point d'y répondre. La mission des esprits est la même que celle que se donnent volontairement les hommes que nous honorons le plus sur la terre. Dans l'Au-delà, comme ici-bas, les nécessités du progrès veulent que des esprits se dévouent pour semer, dans la masse, les trésors de lumière, de science et d'amour, qui font évoluer les âmes. Les domaines de la vie sont illimités, dans toutes les demeures, en haut ou en bas, toujours un labeur digne d'elle s'offrira à l'activité spirituelle.

Dans la seconde partie du livre, l'auteur traite avec une magnifique ampleur la doctrine des réincarnations. Cette partie de la philosophie Spirite fournit une solution rationnelle à une foule de

difficultés que toute autre doctrine est impuissante à résoudre. Sur toutes choses plane une grande loi en vertu de laquelle chaque être vivant dans l'univers vit sur ses acquisitions précédentes : le présent s'explique par le passé. La nature procède avec sagesse et lenteur ; nous ne saurions satisfaire, en une seule existence, à la loi du progrès moral, pas plus qu'une vie organique ne suffit aux progrès de l'évolution physique.

Ce sont des affinités, naturellement contractées dans des vies antérieures, qui président au choix du milieu dans lequel vont se réincarner des êtres, de valeur morale et intellectuelle si différente. A ceux qui croiraient que l'oubli est incompatible avec ces existences précédentes, il suffit de rappeler qu'ils sont impuisssants, eux-mêmes, à reconstituer une année de leur enfance ; que les phases de l'hypnose nous donnent cet exemple d'un oubli complet des actes immédiatement accomplis ; enfin certains malades, dont la personnalité se déplace, nous montrent l'oubli complet de tout ou d'une partie de leur existence. Cet oubli laisse subsister la mémoire intégrale ; elle se retrouve dès que le malade rentre dans l'état correspondant à celui de la période oubliée, si la suggestion l'y ramène... etc.

On lira avec intérêt les expériences plus récentes, sur la régression de la mémoire, qui permettent de faire revivre, à un sujet, tous les instants de sa vie passée; ces révélations rétrospectives se trouvent véritables dans tout ce qui concerne la vie du sujet. Au-delà c'est l'inconnu, mais il est bien intéressant de constater que des sujets, pris au hasard, n'ayant aucune connnaissance des théories spirites, arrivent à cette concordance dans la description d'un état pré-natal, représenté par l'âme engourdie, flottant et s'agitant dans l'atmosphère fluidique des parents, et n'entrant que peu à peu dans le corps de l'enfant, après sa formation.

Quant aux incarnations précédentes, les régressions reconstituent des personnalités bien curieuses, en rapport avec leur époque, adoptant immédiatement le ton, les manières et les connaissances que l'on est en droit d'attendre du personnage supposé ; nouveau mystère qui éclairera peut être un jour celui des vies successives ! Surtout si on le rapproche d'autres faits, tels que ceux des enfants qui viennent au monde avec le sentiment d'avoir déjà vécu, ceux

qui y apportent les souvenirs d'une incarnation précédente, des aptitudes innées, etc.

Ce n'est plus seulement la raison, c'est aussi la morale qui s'éclaire à la philosophie du Spiritisme. La certitude des réincarnations est appelée à renouveler notre idéal, puisque tout mal accompli retombe incessamment sur son auteur ; les conséquences s'en feront sentir dans la Société comme chez les individus. Cette justice est inéluctable ; ceux qui, ayant le gouvernement des choses, tendent à rejeter le poids de toute difficulté présente sur les générations futures en supporteront peut-être les conséquences dans l'avenir, la situation qu'ils auront créée retombera sur eux ; sanction naturelle qui nous oblige, dès à présent, à voir plus loin que l'horizon matériel qui borne notre vue.

Enfin, ayant cette connaissance meilleure de nous-mêmes et de notre destinée, il nous reste à connaître nos forces ; c'est à quoi Léon Denis consacre sa dernière partie. Tout est en germe dans l'être ; le Christ exprimait cette vérité en disant : — Le royaume des Cieux est au dedans de vous. — La volonté divine est le grand moteur, le principe de l'évolution est dans la volonté, c'est cette volonté qui est au-dedans de nous que nous n'aurons qu'à orienter convenablement pour modifier notre nature. Vouloir, c'est pouvoir.

Notre âme est une émanation de l'Absolu, un lien constant la relie à l'Ame universelle ; c'est à nous de nous grandir sans cesse. — *Le moi conscient ne fait qu'un avec un* MOI *plus grand d'où lui vient la délivrance* (*W. James*).

Il y a en nous un sens méconnu, inutilisé ; c'est le sens intérieur qui discerne les choses du monde métaphysique ; là, se cachent les ressorts de ce qu'on a appelé la conscience subliminale, qui nous élève jusqu'à la perception des vibrations du monde spirituel. Notre liberté grandit à mesure que l'âme s'élève, à mesure qu'elle brise les liens inférieurs. Quand on connaît le grand réservoir de forces et d'inspirations que nous portons en nous, on y puise avec patience et sérénité. Vouloir, savoir, aimer ; voilà ce qui résume les puissances de l'âme.

Par exemple, je crois que c'est en vain que Léon Denis fait appel au prêtre, l'objurguant de donner à l'homme une idée plus large de sa destinée, en lui montrant qu'il se crée lui-même à travers l'infini du temps. A cette heure où le pasteur chasse les brebis de

son bercail, en faisant toujours plus étroit le sentier qui y conduit, je crois que cet enseignement serait jugé un peu trop moderniste.

Enfin, notre auteur va peut-être un peu loin dans son apologie de la souffrance ; mais il est certain que notre doctrine l'explique et la justifie mieux que toute autre doctrine. Le catholique voit dans la douleur une idée de sacrifice expiatoire ; on lui enseigne à rechercher la douleur en tant qu'agréable à Dieu ; c'est une idée fausse qui rappelle trop le sacrifice païen. Nous, nous avons une raison meilleure. Il nous faut souffrir parce que la vie est l'immense laboratoire où s'opère la réaction des âmes. Mais combien plus consolante est notre doctrine en face de la mort. Pour le matérialiste, c'est la nuit définitive, ou la perte irréparable ; pour le catholique, c'est un épouvantail indicible. Les idées d'enfer éternel hanteront, jusqu'au dernier jour, la mère qui vient de perdre son fils. Pour le Spirite, ce n'est rien, qu'une étape entre deux vies ; étape durant laquelle une communion intime subsistera entre les êtres.

Voilà le livre que nos adversaires devront méditer avant de condamner la haute morale et la philosophie du Spiritisme. Quant à nos amis, ils se feront un devoir élémentaire de posséder ce code de la saine doctrine ; s'ils n'ont plus besoin de ce livre pour y puiser la foi, ils pourront du moins y fortifier leur intelligence et s'armer pour la lutte contre les théories officielles, devenues insuffisantes.

L. CHEVREUIL.

Extrait d'une lettre à mon curé

. . . .

Vous me dites, bien cher et vénéré curé et ami, que vous ne m'oubliez pas dans vos prières. Je vous en remercie du fond du cœur. Croyez bien, vous aussi, que, de mon côté, je pense à vous plusieurs fois le jour et que dans les prières que je ne cesse d'adresser à Dieu, je ne vous oublie point.

Mais, laissez-moi vous le dire, cher et vénéré ami, le Dieu auquel nous nous adressons n'est pas le même : le mien est juste, bon et miséricordieux ; c'est celui dont Jésus-Christ a dit (c'est vous qui me l'avez appris) : « Mon père ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse ».

Le vôtre est, sans aucun doute, celui qui, pour un manquement à sa loi, — pardon, je veux dire à la loi de l'Eglise romaine — condamne à brûler *éternellement* dans cet enfer qui est, selon moi, la négation absolue de la bonté divine et une véritable insulte à celui que ma conscience, ma raison me disent d'adorer?

Le Dieu de l'Eglise romaine ne serait à mes yeux qu'un implacable bourreau.

Donc il n'existe pas.

Et permettez moi de vous le dire, cher et vénéré ami, vous êtes trop instruit, trop bon, d'une intelligence trop supérieure pour croire à un pareil Dieu.

Cela dit avec toute la franchise et l'honnêteté d'un cœur aimant Dieu par dessus toutes choses, je vous prie d'excuser la hardiesse que j'ai prise de vous le confesser, au risque de heurter la conviction, la foi, d'un homme représentant Dieu sur la terre. Mais, non !... j'ai la conviction absolue que vous jugez comme moi le dogme monstrueux et ridicule de l'enfer.

C'est dans cette pensée consolante que je vous prie d'agréer, cher et vénéré curé, l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus amicalement dévoués et respectueux.

J. Chapelot.

Spiritisme et Langue internationale

Un mouvement de rénovation aussi considérable que celui qui est représenté par le Spiritisme ne saurait être indifférent aux autres symptômes novateurs qui se lèvent à l'horizon pour contribuer à l'avènement d'une Humanité plus belle.

Parmi ces symptômes, il en est un qui, depuis quelques années, a fait des progrès inespérés dans le domaine de la réalisation : je veux parler des efforts tentés pour parvenir à l'intercompréhension universelle des humains, et surtout des résultats prodigieux déjà obtenus.

Le Spiritisme, comme toute cause régénératrice, a un naturel intérêt à connaître cette œuvre sœur et à utiliser ses résultats.

La question n'est pas nouvelle ; elle a préoccupé les esprits les plus éminents, tels que Descartes et Leibnitz ; les systèmes divers

qui ont été préconisés pour l'établissement d'un idiome commun constituent une longue liste, et, jusqu'à ces derniers temps, il eût été permis de croire que la persistante série des échecs ne pouvait que présager encore d'inévitables déceptions.

Mais, fait merveilleux, il se trouve qu'une de ces langues artificiellement créées a pu franchir victorieusement la phrase de la conception et naître viable. Et depuis, l'enfant a grandi ; à dix-huit ans (en 1905) c'était déjà un adulte, capable de supporter la vie publique. Je parle de l'*Esperanto*, qui faisait alors pour la première fois ses grandes preuves, au Congrès espérantiste de Boulogne-sur-mer.

Certes, le problème d'une langue internationale est une question, et la solution par l'Espéranto en est une autre. Mais, vu les progrès immenses réalisés par l'Espéranto, surtout depuis les Congrès de Boulogne (1905) de Genève (1906) et de Cambridge (1907), il me semble raisonnablement impossible de ne pas identifier désormais la cause d'une langue internationale auxiliaire avec la cause de l'Espéranto lui-même. D'autres systèmes, tels que la « Langue bleue » de M. Léon Bollack, peuvent être très ingénieux ; mais l'Esperanto, outre ses mérites intrinsèques, a pour lui un argument qui tranche tout : *on le parle*. En dehors des langues nationales (que nul système de langue auxiliaire neutre ne songe à menacer, il ne peut y avoir qu'*une* langue internationale, pratiquement parlant ; et, à l'heure actuelle, si l'on voulait substituer à l'Esperanto un autre idiome neutre, on bouleverserait tout le travail accompli dans le terrain le plus propice, on n'arriverait qu'à détruire les meilleures racines de l'idée, et l'idée serait tuée pour quelques siècles.

C'est que l'Esperanto est déjà profondément implanté. Au dernier recensement, on évaluait à 80.000 le nombre des espérantistes en Europe. (Voir *Le Petit Parisien* du 13 août 1907).

D'autre part, sans parler de tous les importants patronages acquis déjà à l'Esperanto, voici, dans le même journal, ce qu'on lit à la date du 30 octobre : « Un comité international, réuni à Paris et « composé de délégués représentant un grand nombre de sociétés « savantes du monde entier, vient de terminer ses travaux qui « avaient pour but de procéder au choix de la langue internatio« nale auxiliaire commune à recommander à l'adoption des diffé-

« rents pays. Après un examen consciencieux des nombreux projets « de langues artificielles proposés dans ces dernières années, il a « fixé son choix sur la langue esperanto... » (Voir aussi *Le Matin* du 29 octobre).

On voit ainsi combien la question de la langue internationale et sa solution par l'Esperanto prennent actuellement de consistance. Le mouvement scientifique, le mouvement social, etc., en un mot la plupart des mouvements présentant un caractère universel ou international, ont déjà commencé à se servir de l'Esperanto et à créer des organes intelligibles dans n'importe quel pays pour tous ceux que ces mouvements intéressent. Les documents les plus importants venus des parties du monde les plus diverses, peuvent être, pour chaque branche de l'étude humaine, concentrés dans une revue commune, et, grâce à la langue neutre, être mis à la portée de tous ceux qui étudient un même ordre de questions. Et, si l'on songe, par exemple, à la quantité des faits qui peuvent nous échapper à cause de la nécessité des traductions, ou tout au moins au retard que cette nécessité apporte à notre documentation, il apparaîtra clairement que le spiritisme, et, d'une manière plus générale, le psychisme, auraient tout intérêt (dans un avenir prochain, après les préparations nécessaires), à constituer une organisation et une revue centrale où les relations des phénomènes les plus saillants pourraient venir se grouper dès la production de ceux-ci, grâce à une langue commune parlée et écrite dans tous les pays.

Du moment que l'Espéranto se propage de plus en plus et se met déjà au service des principales causes qui caractérisent notre époque, il serait regrettable, me semble-t-il, que le Spiritisme ne cherchât pas lui aussi à profiter de ses avantages. Faut-il ajouter que le fait seul de se servir de l'Esperanto établit un lien fraternel entre tous les espérantistes et favorise l'intercommunication des diverses doctrines écrites et parlées dans cette langue essentiellement neutre. (1) Les diverses mentalités apprennent ainsi à mieux se connaître les unes les autres, et c'est tout profit pour chaque idée sincère,

(1) C'est ainsi que M. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, a fait récemment, devant un public espérantiste, une très intéressante conférence en espéranto sur la radiation humaine, c'est-à-dire sur le magnétisme, certains faits de médiumnité, etc. M. Boirac est une personnalité espérantiste des plus éminentes, il est président du Comité de linguistique.

pour toute vérité solide. Chaque nouvelle adhésion d'une collectivité à l'Esperanto est une force d'accroissement dont l'Espéranto profite ; mais, par une juste mutualité, cette collectivité profite elle-même, jusqu'à un certain point, de la force communicative intrinséquement contenue dans l'Esperanto.

Je ne veux pas abuser de l'hospitalité qui m'est offerte, et, bien que l'Esperanto soit d'une assimilation très facile, je n'entrerai ici dans aucun détail au sujet de cette langue, ni des principes qui ont présidé à sa constitution. Je me permettrai seulement d'attirer l'attention sur une particularité de sa genèse. On sait que l'Esperanto est la création du Dr Zamenhof, né à Bielostok, dans le gouvernement de Grodno (Russie). Or le Dr Zamenhof a raconté l'évolution de son œuvre dans une lettre qui a été rendue publique, et dont voici un passage : « L'idée à la réalisation de laquelle j'ai con-« sacré toute ma vie s'est manifestée en moi — c'est ridicule à dire « — dès la plus tendre enfance, et depuis ce temps elle ne m'a jamais « quitté ; j'ai vécu et même je ne puis m'imaginer sans elle. Ce fait « vous expliquera en partie pourquoi j'ai travaillé sur cette idée « avec tant d'obstination et pourquoi, malgré toutes les difficultés « et les amertumes, je n'ai jamais abandonné cette idée, ainsi que « beaucoup l'ont fait qui ont travaillé dans le même domaine. » Une telle hantise de l'idée, se produisant dès l'enfance, une telle persévérance à travers les railleries et les obstacles, ne semblent-elles pas témoigner d'une forte résolution prise avant l'incarnation et d'une puissante assistance des amis de l'au-delà ? L'œuvre du Dr Zamenhof n'apparaît donc point comme exclusivement personnelle, mais plutôt comme le fait d'une collaboration avec l'invisible. Et c'est peut-être cette sorte d'impersonnalité qui fait sa supériorité rayonnante, et c'est peut-être cette assistance qui fait sa force d'entraînement.

Allons donc à cette œuvre d'une inspiration si belle et qui peut devenir si féconde pour le rapprochement des hommes, particulièrement de tous ceux qui travaillent dans le champ du progrès. On nous dira peut-être, on a déjà dit qu'une langue artificielle ne pourrait être longtemps viable, car nécessairement « elle manquerait d'âme et de principe vital ». Nous répondrons que l'Esperanto jusqu'ici se montre débordant de vie et de croissance, grâce précisément au principe vital que le Dr Zamenhof lui a insufflé ; et il ne

pourrait péricliter que si ce souffle de vie qui a présidé à son enfantement lui était un jour retiré. Mais les espérantistes sauront se transmettre, de génération en génération, cette flamme de fraternité qui est sa véritable force et qui garantit son avenir. Sans cesser d'être neutre, l'espérantisme saura sauvegarder ce que le Dr Zamenhof appelle « l'idée interne » de son œuvre ; et ainsi l'Esperanto vivra, non d'une manière automatique et passagère, mais d'une manière durable, comme une langue de formation naturelle, parce qu'il portera en lui les aspirations vivifiantes de la nouvelle Humanité.

L'auteur de ces lignes a consacré dernièrement une bonne partie de son travail à la dite langue internationale. Si le sujet a intéressé quelques lecteurs, il se mettra volontiers à leur disposition pour fournir toutes explications complémentaires et pour les aider, s'ils le désirent, dans l'étude pratique de l'Esperanto.

J. CAMILLE CHAIGNEAU,
6, rue de Douai.

Nos Origines

(Suite) (1)

La vie rudimentaire dans la matière

On a vu que ce serait une erreur grave de supposer qu'il existe une différence absolue, un hiatus infranchissable entre la matière, dite brute, et la matière vivante. Les substances inorganiques possèdent un mouvement intime qui ne se borne pas à la simple vibration atomique ou moléculaire, révélée par le mouvement Brownien, elles sont formées de particules qui se déplacent pendant les phénomènes de diffusion, de manière à pénétrer réciproquement dans l'intimité l'une de l'autre. Des particules d'or voyagent dans l'intérieur d'un cylindre de plomb ; elles émigrent réellement ; elles ne sont donc pas immuablement obligées d'osciller autour d'une position moyenne d'équilibre (2). Sans doute, c'est à l'action de la

(1) Voir le n° de Juillet, p. 33 et suiv.

(2) Voir le numéro cité, page 35.

chaleur qu'il faut attribuer cette mutabilité dans le cas précédent, mais c'est là un caractère qui est analogue à celui que l'on observe chez les êtres vivants, car ceux-ci n'entretiennent leur *vie* que par suite des réactions qu'ils exercent contre les forces du milieu extérieur. Les prodigieux changements qui résultent du recuit et de la striction des aciers au nickel, nous font assister à un véritable effort de défense, à une adaptation du métal, qui se modifie pour résister à la traction qui menace de détruire son intégrité, en consolidant la partie faible, en la durcissant, comme si elle avait été trempée à cet endroit. C'est, rudimentairement, cette propriété de réparation qui se montrera avec tout son éclat dans la matière vivante, après avoir subi une sorte d'élaboration intermédiaire dans le cristal, comme nous le verrons plus loin.

On peut encore rapprocher de ces phénomènes ceux de la photographie des couleurs par le procédé Becquerel. On sait en quoi il consiste :

Voici une plaque grisâtre au chlorure ou à l'iodure d'argent. Une lumière rouge la frappe, rapidement elle devient rouge. On l'expose ensuite à la lumière verte ; après avoir passé par des teintes ternes et sales, elle devient verte. Si l'on voulait expliquer ce curieux phénomène, dit M. Dastre, « il n'y aurait pas de meilleur moyen que celui-ci : on dirait que le sel d'argent se défend contre la lumière qui menace son existence ; celle-ci le fait passer par toutes sortes d'états de coloration avant de le réduire ; le sel s'arrêtera à l'état qui le protège le mieux. Il s'arrête au rouge si c'est la lumière rouge qui l'assaille, parce qu'en devenant rouge par réflexion, il repousse le mieux cette lumière, c'est-à-dire qu'il l'absorbe le moins. Il peut donc être avantageux, en vue de comprendre les phénomènes naturels, de regarder les transformations de la matière inanimée comme les manifestations d'une sorte de vie interne. »

L'activité intestine des corps inorganiques n'est donc pas toujours fatale, immuable, figée dans un déterminisme invariable. Il existe des cas où se manifestent les rudiments d'une sorte de vie inférieure, d'une sensibilité rudimentaire qui a pour effet de modifier les rapports ordinaires des particules entre elles pour les orienter de façon à résister, au mieux de l'intérêt du métal, contre les forces extérieures qui agissent sur lui. C'est cette tendance, poussée à un degré infiniment supérieur, que nous retrouvons dans l'être vivant,

dont la tâche est de maintenir son intégrité au milieu des agents antagonistes du milieu cosmique. Ainsi se décèle à l'observateur cette hiérarchie de propriétés, cette chaîne continue de phénomènes, dont les humbles origines doivent être cherchées dans la nature minérale, avant de l'observer dans ses manifestations les plus hautes chez les êtres organiques.

Formes géométriques temporaires

Si l'hypothèse dont je cherche à démontrer la réalité est exacte, c'est-à-dire si la vie n'est pas apparue brusquement, et une fois pour toute, sur la terre, si elle résulte au contraire d'une longue évolution qui a fixé définitivement les conditions d'équilibre des corps vivants, on doit retrouver des traces de ces états antérieurs, *pré-vitaux*, pour ainsi dire temporaires, qui ne subsistent pas d'une manière durable, mais présentent, momentanément, des formes qui sont devenues définitives plus tard, lorsque des circonstances favorables se sont produites.

Parmi les faits essentiels qui caractérisent la vitalité, il en est trois qui possèdent pour nous une valeur de premier plan ; c'est dans l'ordre d'importance : la possession d'une forme spécifique, la faculté d'accroissement par nutrition, et enfin la faculté de reproduction par génération. Etudions en ce moment le premier point.

C'est un fait tout à fait général que presque toutes les matières brutes ont une tendance à revêtir une forme géométrique déterminée, toutes les fois que les forces internes qu'elles recèlent évoluent avec régularité, sans être troublées dans leur jeu par des actions extérieures. Les formes cristallines sont infiniment répandues, et en quelque sorte universelles. Ce sont, réalisées visiblement, les conditions d'équilibre naturel de chaque substance particulière; elles sont stables parce que les forces qui les engendrent sont constantes. On peut créer artificiellement des équilibres géométriques dans des fluides, et ils ont une ressemblance complète avec les cristaux solides, mais ils ne durent, qu'autant que l'on maintient les conditions qui les ont fait naître. Diverses expériences sont, dans cet ordre d'idée, du plus haut intérêt. On a pu montrer que les attractions et les répulsions électriques, que l'on suppose produites par des tourbillons de l'éther, se reproduisent dans les tourbillons matériels, de manière à ce qu'en combinant convena-

blement ces actions on arrive à engendrer des formes géométriques liquides ou gazeuses.

Un tourbillon matériel peut être formé par un fluide quelconque tournant autour d'un axe. Par le fait de sa rotation, il décrit des spirales. L'étude de ces tourbilons a été l'objet d'études importantes de la part de divers savants Bjerkness et Wehyer, notamment. (1) Ils ont fait voir qu'on peut produire avec eux toutes les attractions et répulsions constatées en électricité, les déviations de l'aiguille aimantée par les courants, etc.

On fait naître ces tourbillons par la rotation rapide d'un axe muni de palettes, ou plus simplement d'une sphère. Autour de la sphère s'établissent des courants gazeux dyssimétriques par rapport au plan de l'équateur, et il en résulte l'attraction ou la répulsion du corps qu'on en approche, suivant la position qu'on donne à ces derniers. On peut même, comme l'a prouvé Weyher, obliger ces corps à tourner autour de la sphère, sans la toucher, comme les satellites d'une planète, ainsi que l'avait déjà fait voir Plateau par un autre procédé.

Mais ce qui rattache ces recherches à notre étude, c'est que les fluides ne produisent pas seulement des attractions et des répulsions, ou des équilibres quelconques, on peut les associer de manière à donner naissance à des formes géométriques régulières, ainsi que l'a montré M. Benard, dans une série d'expériences. (2) Voici comment M. Le Bon résume ces recherches. « Il a fait voir qu'un liquide en lame mince soumis à certaines perturbations (courants de convection (3) voisins de la stabilité) se divisait en prismes verticaux à base polygonale, qu'on peut rendre visibles par certains procédés optiques, ou plus simplement en y mélangeant des poudres très fines. Ce sont, dit l'auteur, les lieux géométriques des tourbil-

(1) *Sur les tourbillons.* — in-8°, 2me Edition. Cité par M. Le Bon dans son ouvrage *L'Evolution de la matière.*

(2) *Revue des Sciences* 1900. Voir aussi le travail de M. Despaux dans la *Revue Scientifique* de 1905.

(3) On appelle convection, le phénomène qui se produit quand un corps chaud est plongé dans un fluide liquide ou gazeux. Les parties qui viennent au contact du corps s'échauffent à leur tour. Il se produit donc un déplacement continuel autour du corps chaud, et l'ensemble de ces mouvements constitue ce qu'on appelle les *courants de convection.*

lons nuls qui forment les parois planes des prismes hexagonaux, et les axes verticaux de ces prismes. Les lignes de tourbillons sont des courbes fermées, centrées sur l'axe de ces prismes. Les métaux refroidis brusquement après avoir été fondus et étalés en lames minces, se divisent souvent de la même façon et présentent à l'observation des cellules polygonales. »

Ces expériences nous montrent donc que les molécules d'un liquide, sous une action extérieure, peuvent revêtir des formes géométriques sans que ce dernier cesse d'être liquide. Ces formes sont temporaires ; elles ne survivent pas à la force qui les a fait naître; mais elles constituent, suivant moi, un de ces essais, un de ces stades qui précèdent la véritable cristallisation.

Nous allons passer maintenant à l'étude de l'équilibre des substances qui subissent en même temps l'action des forces internes et externes.

Le Cristal

Pour apprécier avec exactitude les ressemblances et les différences qui existent entre les êtres vivants et les corps inorganiques, il est indispensable de rapppeler ce qui caractérise essentiellement les êtres organiques, et, principalement, l'acquisition, le maintien et le rétablissement de la forme spécifique qui est bien un des traits essentiels de l'organisme vivant. Je suivrai encore M. Dastre, (1) en le citant librement, mais en faisant ressortir parfois les points faibles de son argumentation.

Nous savons, nous spirites, que chez tout être vivant, depuis le plus inférieur jusqu'à l'homme, l'acquisition de la forme typique est le résultat de l'action du périsprit, agissant sur la matière pour lui donner une forme en rapport avec le degré d'évolution auquel le principe intelligent est parvenu. Bien que les biologistes modernes soient loin encore de connaître cette grande vérité ; ils ne peuvent échapper cependant à cette conclusion, signalée par Claude Bernard, qu'il existe un plan organique, invisible, d'après lequel l'être se développe, se maintient et se reconstitue. Dire que c'est en vertu de l'hérédité qu'un fils ressemble anatomiquement et physiologiquement à ses ancêtres, c'est simplement constater un fait, mais sans en fournir d'explication.

(1) Dastre *La Vie et la Mort*. p. 198 et suiv.

M. Dastre ne dit pas en vertu de quel principe un être se développe en reproduisant la forme de celui qui l'a engendré, il écrit simplement que c'est « le résultat d'un travail ontogénique », sans spécifier davantage. Chez l'être élémentaire, le plastide, simple cellule isolée, « l'acquisition de la forme typique, dit M. Dastre, se confond avec le travail de la nutrition », mais il ajoute, en le soulignant, que c'est une *nutrition dirigée*. Dirigée par quoi ou par qui ? Incontestablement par une force interne qui donne à ce plastide sa forme particulière, sans quoi tous les organismes inférieurs se ressembleraient, ce qui n'a pas lieu, même quand on cultive ces plastides exactement dans le même milieu. En réalité, les conditions étant semblables pour tous, chaque plastide réalise un type particulier, celui de ses ancêtres. La force directrice est donc bien interne. « Chez l'être complexe, celui qui est formé par la réunion de plusieurs cellules — que l'on appelle métazoaire ou métaphyte — l'organisme se constitue à partir de l'œuf, par l'accroissement, la bipartition des éléments et leur différenciation, accomplis *suivant une direction et conformément à un plan déterminé*. C'est encore une nutrition dirigée : mais ici l'ambryogénie est compliquée. »

Oui, en effet, assez compliquée, puisque la cellule humaine, l'ovule, unique à l'origine, engendre 30 milliards de cellules pour former tous les tissus humains, si différents les uns des autres. Comment s'accomplissent ces merveilleuses transformations ? M. Dastre dit : « Le plan directeur des opérations est *la conséquence*, nous n'en doutons pas, des conditions matérielles à chaque instant réalisées dans l'organisme ». Qu'est-ce qu'un plan qui n'est qu'une conséquence de conditions matérielles toujours changeantes ? Si le plan ne préexistait pas, il ne saurait diriger les mutations de la matière, les conditions matérielles ne sont que les agents qui servent à réaliser la pensée directrice, car ce ne sont pas les maçons qui ont établi le plan de la maison, mais l'architecte, aux ordres duquel ils obéissent.

C'est ce même plan organique que l'être vivant maintient, et qu'il répare au besoin, pendant toute la durée de l'existence. L'architecture typique est reconstituée continuellement, à mesure que les accidents ou les circonstances régulières tendent à la détruire; en un mot les êtres vivants se régénèrent sans cesse. Cette régénération consiste dans la reformation des parties altérées ou enlevées

par le jeu normal de la vie, ou par les accidents qui en troublent le cours.

Il y a donc une *régénération normale, physiologique* qui est en quelque sorte le prolongement de l'ontogenèse, c'est-à-dire du travail de formation de l'individu. On en a des exemples dans la reconstitution de l'épiderme ; dans la chute et le remplacement des dents de la première dentition, et chez certains poissons, dans la production des dentitions successives ; dans le renouvellement périodique du tégument chez les larves d'insectes et chez les crustacées ; enfin, dans la destruction et la néo-formation des globules du sang des vertébrés, des cellules des glandes et des cellules épithéliales de l'intestin.

Il existe donc dans l'être vivant *quelque chose* qui veille à l'intégrité constante de l'organisme, une puissance régénératrice qui ne disparaît qu'avec l'individu lui-même, et il est bien intéressant de savoir jusqu'à quelle limite ce pouvoir de reconstitution peut s'exercer. Il est d'observation courante que chez les êtres supérieurs, un membre, comme le bras ou la jambe, ne repousse pas, ce qui montre que la régénération a des degrés, et elle est très inégalement développée, même dans les groupes zoologiques voisins. Voici quelques renseignements curieux sur le pouvoir de reconstitution des êtres inférieurs :

Chez les êtres élémentaires, monocellulaires, c'est-à-dire chez les éléments anatomiques et les protozoaires, ce sont les expériences de *mérotomie*, c'est-à-dire de *section partielle*, qui permettent d'apprécier l'étendue de cette faculté de régénération. Ces expériences inaugurées par les expériences d'Augustus Walter, en 1851, ont été réalisées délibérément par Gruber en 1885, continuées par Nussbaum en 1886, Balbiani en 1889, Verworn en 1891 et reproduites par un grand nombre d'observateurs. Elles ont montré que les deux fragments se cicatrisent et se réparent, en constituant un organisme extérieurement semblable à l'organisme primitif, mais plus petit. Les deux organismes nouveaux ne se comportent pourtant pas de même. Un seul, celui qui a conservé le noyau, possède la faculté de se compléter et de vivre comme l'être primitif. Le fragment protoplasmique qui ne renferme pas le noyau ne peut reconstituer cet organe déficient, et s'il fonctionne comme le fragment nucléé sous la plupart des rapports, il s'en distingue cependant sous d'autres, très importants. Le fragment anucléé d'un infusoire, se comporte comme le fragment nucléé et l'animal tout entier, au point de vue des mouvements du corps, des cils, de la préhension des aliments, de l'évacuation des fèces,

de la contraction rythmique des vésicules pulsatiles. Mais, ainsi que les études de Balbiani nous l'ont appris en 1892, la sécrétion, la régénération complète et la faculté de génération par fissiparité appartiennent seulement au fragment nucléé, c'est-à dire au noyau.

Chez les êtres supérieurs, les métazoaires, — ceux qui sont polycellulaires, — la faculté de régénération se trouve au plus haut degré dans les plantes, où elle constitue le procédé du bouturage. Chez les animaux, c'est parmi les Cœlentérés qu'on l'observe dans tout son développement. Le cas de l'hydre est célèbre depuis Tremblay. On sait que, coupée en menus morceaux, l'hydre peut régénérer autant d'êtres complets. Parmi les vers, les planaires offrent quelque chose de semblable : tout fragment qui n'est pas inférieur au dizième de celui du corps peut reproduire un être entier, complet.

L'escargot refait une partie de sa tête, y compris les tentacules et la bouche. Chez les Tritons et les Salamandres, la régénération *peut refaire les membres*, la queue, l'œil. Chez les grenouilles, le travail ne va pas au-delà de la cicatrisation. Même impuissance chez les Oiseaux et les Insectes.

On doit penser, avec M. Dastre, que le fait de voir, chez un Vertébré comme le Triton, le moignon d'un bras avec son morceau d'humérus, refaire l'avant-bras et la main, dans toute leur complexité, avec leur squelette, leurs vaisseaux, leurs nerfs, lenrs téguments est profondément surprenant. On dit que le membre a *repoussé*, comme s'il en existait un germe qui se serait développé à la façon de la graine d'une plante, ou comme si chaque portion transversale du membre, chaque tranche, pour ainsi dire, pouvait reformer celle qui la suit.

(*A Suivre*) A. BECKER.

Une histoire de revenant

Le comte du Nord, qui a fait à la baronne d'Oberkirch cet étrange récit, devait régner en Russie sous le nom de Paul I, et périr, jeune encore, en 1801. La prédiction du fantôme se réalisa donc. Voici ce qu'il raconta :

J'étais un soir, ou plutôt une nuit, dans les rues de Saint-Péters-

bourg, avec Kourakin (1) et deux valets. Nous étions restés chez moi longtemps à causer et à fumer, et l'idée nous vint de sortir du palais incognito pour voir la ville au clair de lune. Il ne faisait point froid ; les jours se rallongeaient ; c'était un de ces moments les plus doux de notre printemps, si pâle en comparaison de ceux du midi. Nous étions gais ; nous ne pensions à rien de religieux, ni de sérieux même, et Kourakin me débitait mille plaisanteries sur les passants très rares que nous rencontrions. Je marchais devant ; un de nos gens me précédait néanmoins ; Kourakin restait de quelques pas en arrière, et l'autre domestique nous suivait un peu plus loin. La lune était claire ; on aurait pu lire une lettre ; aussi les ombres, par opposition, étaient longues et épaisses. Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau comme un espagnol, avec un chapeau militaire très rabattu sur ses yeux. Il paraissait attendre, et, dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à ma gauche, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était impossible de distinguer ses traits ; seulement ses pas en heurtant les dalles rendaient un son étrange, semblable à celui d'une pierre qui en frapppe une autre. Je fus d'abord étonné de cette rencontre ; puis il me parut que tout le côté qu'il touchait presque se refroidissait peu à peu. Je sentis un frisson glacial pénétrer mes membres, et, me retournant vers Kourakin, je lui dis :

— Voilà un singulier compagnon que nous avons là.

— Quel compagnon ? me demanda-t-il.

— Mais celui qui marche à ma gauche et qui fait assez de bruit, ce me semble.

Kourakin ouvrait des yeux étonnés et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne.

— Comment ? tu ne vois pas à ma gauche un homme en manteau qui est là, entre le mur et moi ?

— Votre Altesse touche le mur elle-même, et il n'y a de place pour personne entre le mur et vous.

J'allongeai un peu le bras ; en effet je sentis de la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Je l'examinai attentivement alors, et

(1) Son aide de camp.

je vis briller sous ce chapeau d'une forme singulière, ai-je dit, l'œil le plus étincelant que j'aie rencontré avant ou depuis. Cet œil me regardait, me fascinait ; je ne pouvais pas en fuir le rayon.

— Ah ! dis-je à Kourakin, je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est étrange.

Je tremblais, non de peur, mais de froid. Je me sentais peu à peu gagner jusqu'au cœur par une impression que rien ne peut rendre. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup une voix creuse et mélancolique sortit de ce manteau qui cachait sa bouche, et m'appela par mon nom :

— Paul !

Je répondis, machinalement, poussé par je ne sais quelle puissance.

— Que veux-tu ?

— Paul, répéta-t-il.

Et, cette fois, l'accent était affectueux et plus triste encore. Je ne répliquai rien, j'attendis ; il m'appela de nouveau et ensuite il s'arrêta tout court. Je fus contraint d'en faire autant.

— Paul ! pauvre Paul ! pauvre prince !

Je me retournai vers Kourakin qui s'était arrêté aussi.

— Entends-tu ? lui dis-je.

— Rien absolument, monseigneur ; et vous ?

Quant à moi, j'entendais ; la plainte résonnait encore à mon oreille. Je fis un effort immense et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il me voulait.

— Pauvre Paul ! qui je suis ? je suis celui qui s'intéresse à toi. Ce que je veux, je veux que tu ne t'attardes pas trop à ce monde, car tu n'y resteras pas longtemps. Vis en juste si tu désires mourir en paix et ne méprise pas le remords, c'est le supplice le plus poignant des grandes âmes.

Il reprit son chemin en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et, de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Il ne me parla plus et je ne sentis plus le désir de lui adresser la parole. Je le suivais, car c'était lui qui dirigeait la marche, et cette course dura plus d'une heure encore, en silence, sans que je puisse dire par où j'ai passé. Kourakin et les laquais n'en revenaient point.

Enfin nous approchâmes de la Grande Place, entre le pont de la Néva et le palais des Sénateurs

L'homme alla droit vers un endroit de cette place, où je le suivis, bien entendu, et là il s'arrêta encore.

— Paul, adieu ; tu me reverras ici, et ailleurs encore.

Puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul ; je distinguai alors très facilement son visage. Je reculai malgré moi ; c'était l'œil d'aigle, le front basané, le sourire sévère de mon aïeul, Pierre-le Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu (1).

Mme d'OBERKIRCH.

(Paul Ier, né en 1754, empereur de Russie, de 1796 à 1801, où il périt assassiné).

Séance expérimentale

Depuis que les phénomènes spirites se sont affirmés, indéniables, devant MM. les savants des deux mondes, il n'est plus guère question de démasquer les *trucs*, si longtemps invoqués pour les démolir. Mais, semblables à une armée qui, battue en plaine, se retire dans un défilé alpestre d'où elle continue le combat, MM. les représentants de la science, en convenant de la réalité des faits, chose opiniâtre, a dit quelqu'un, poursuivent la lutte sur un terrain qu'ils croient suffisamment fortifié.

— Oui, disent-ils, ces manifestations étranges ont lieu ; nous voyons l'effet, mais la cause ?....

— L'intervention des Esprits, disons-nous.

— Erreur, cent fois erreur ! La cause... et, aussitôt, l'hallucination, collective ou non, le subliminal, sous toutes ses dénominations, les *loques* et les *coques*, l'O et le Polygone, etc., d'entrer en danse, expliquant, — Sans expliquer — les phénomènes et leur attribuant des causes beaucoup plus compliquées, obscures, incompréhensibles, que la simple, la pure, la vraie action d'Esprits qui, étant

(1) *Fait du même genre.* — Mort extraordinaire du jeune Rovigo et curieuse histoire du fantôme qui l'annonça. — *Souvenirs du général du Barail* (1er volume).

vivants et conscients, peuvent se mettre en rapport avec ce monde où ils ont laissé des souvenirs et des affections, fait qui exista et fut constaté de tout temps. Il est vrai que les médecins de Molière ne sont pas seuls à dire « Nous avons changé tout cela ». Quoi qu'il en soit, les manifestations de l'Au-delà continuent avec plus d'intensité que jamais ; nul doute que la Vérité ne reste maîtresse du terrain ; car, à mesure que s'expriment les négations issues de l'ignorance ou du parti-pris, les Esprits ont soin de produire des phénomènes qu'il est impossible d'attribuer aux *soi-disant* causes énoncées par MM. les savants.

Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que datent certaines séances décisives à cet égard ; mais il n'est pire sourd que celui qui *ne veut pas* entendre. Heureusement, ceux-là ne composant point à eux seuls la population de notre globe, il est encore des âmes assoiffées de lumière et c'est surtout pour elles que nous écrivons et que je fais appel à la très large hospitalité de cette Revue.

Du temps que j'étais vice-présidente de la Société Scientifique d'Etudes psychologiques de Paris, notre honoré Président, M. Charles Fauvety, proposa au Comité de nommer une commission spécialement préposée à l'étude des phénomènes spirites. La chose fut votée à l'unanimité. Onze d'entre nous durent constituer ce sous comité expérimental dont faisaient partie MM. F. H. d'A. et C. tous deux excellents médiums typtologues.

Par suite de je ne sais plus quelles circonstances, notre commission fut obligée d'interrompre ses séances, que nous ne pûmes réprendre, à notre grand regret ; mais j'ai gardé l'ineffaçable souvenir d'un fait qui se produisit dès notre première expérience et dont la presse n'a jamais parlé, que je sache, bien qu'il soit absolument caractéristique. Je me porte garant de sa parfaite authenticité.

A huit heures du soir, nous étions réunis dans le salon de la librairie spirite, rue des Petits-Champs. C'était là notre siège social. La pièce était brillamment éclairée au gaz et ne contenait d'autres meubles que des chaises, rangées contre les murs, et une table fabriquée pour notre usage. C'était une planche posée sur quatre bâtons ; ni tiroir, ni coulisses, ni roulettes ; une table rudimentaire, une table honnête, inaccessible à toute suspicion. Du reste, la commission se composait de personnes connues, honorables et respectées.

La dite table fut placée au milieu de la pièce. Aucun tapis, ni dessous ni dessus. Les chaises, demeurées à leur place, furent occupées par huit d'entre nous, MM. F. H. d'A. et Cochet s'assirent à la table sur laquelle était posé un poids de vingt kilos, qu'avait bien voulu nous prêter un épicier voisin. Chargée de diriger les expériences, je restai debout, appuyé à la cheminée et pouvant, comme tous mes collègues, voir le moindre mouvement des médiums.

M. C[t] nous avait annoncé le concours d'un esprit assez fort en effets physiques dont à ses séances familiales il avait de remarquables phénomènes. Cette entité se donnait le nom de Gustave et disait avoir été placé par ses parents, à cause de son caractère difficile, sur un grand navire, dans le naufrage duquel il avait péri. Comme il était bien accueilli par la famille C[t], il consentit volontiers à nous aider dans nos expériences typtologiques et nous étions tous heureux de pouvoir compter sur cette collaboration.

Quand nous fûmes installés à nos places respectives, M. C[t] s'adressant à l'Esprit Gustave, lui dit avec l'espèce de raideur qui lui était assez habituelle :

— Gustave, vous allez nous aider dans cette séance ?

La table frappa deux coups secs, signifiant « non » !

— Comment, non ? dit notre collègue, assez abasourdi, vous aviez, cependant, promis de le faire ?

Autre coup sec : « Oui ».

— Et maintenant vous ne le voulez pas ?

— « Non ! ».

— Voilà qui est fort, dit M. C[t] un peu fâché. Pourquoi cela ?

L'Esprit hésitait à répondre ; la table, sans rien dicter, avait des mouvements saccadés. M. C[t] était perplexe et nous étions tous très intrigués.

— Cher Monsieur, lui dis-je alors, voulez-vous bien me céder un instant votre place ?

— Oui, certainement, répondit-il en se levant.

Je m'assis et, portant mes deux mains sur la table, bien que je n'aie jamais pu, seule, en obtenir le moindre mouvement :

— Ami, dis-je en m'adressant à l'esprit, vous ne voulez plus nous aider dans ces expériences.

— « Non » ! frappa le meuble avec un peu plus de douceur.

— Serait-ce que M. C^t vous a parlé d'un ton un peu brusque ?

— « Oui » !

— Mais vous connaissez notre collègue ; bien que très bon, il a la parole brève. Ne vous fâchez pas ; car, je vous l'assure, il est fort bien disposé pour vous et n'a pas la moindre intention désagréable à votre égard.

Nous tous, ici, du reste, vous sommes bien reconnaissants de ce que vous consentez à nous aider et vous ne voudriez point, par une trop grande susceptibilité, retirer votre parole et faire manquer nos études. Vous n'avez ici que des amis, y compris M. C^t. Surmontez ce petit mouvement d'humeur, né d'une simple erreur, et consentez, de bonne grâce, à faire ce que vous pourrez pour la réussite de cette séance ! Le voulez vous ?

Sur ces derniers mots, la table qui pendant la durée de mon plaidoyer s'était balancée plutôt amicalement, s'avança contre moi et répondit nettement, mais avec douceur :

— « Oui » ! par un seul coup bien caractérisé ; car il est à remarquer que les Esprits savent mettre des nuances dans les mouvements qu'ils impriment aux objets; tellement que, dans beaucoup de groupes, on reconnaît très bien l'Entité qui se manifeste, à la seule façon dont la table s'incline pour saluer en arrivant.

M. C^t ayant repris sa place, n'eut pas de peine à se réconcilier avec Gustave et les expériences commencèrent.

Le poids de vingt kilos se trouvait près des mains de ces deux messieurs. A ma demande prononcée affectueusement :

— Êtes-vous prêt, Gustave ?

Le meuble s'abaissa affirmativement du côté des médiums.

— Voudriez-vous et pourriez-vous, dis je, pencher la table du côté *opposé*, celui où ne pèsent ni les mains ni les vingt kilos ?

— « Oui » fut-il répondu, et presque aussitôt le meuble souleva les mains et le poids avec une inouïe facilité.

Le résultat était déjà satisfaisant. J'allai plus loin :

— Ceci est très bien, Gustave, merci ! Pouvez-vous faire quelque chose de plus ?

— « Oui » !

Eh bien, veuillez opérer le même soulèvement et laisser retomber le meuble sans que nous l'entendions toucher le parquet. Le fait eut lieu comme je l'avais demandé, malgré l'absence de tapis,

malgré le poids relativement considérable des quatre mains et des kilos qui, selon les lois de la pesanteur, devait provoquer une chute brusque et bruyante. La descente se fit lentement et silencieusement ; on ne perçut pas le moindre bruit. Or, il serait ici superflu d'insister sur le rigoureux contrôle que, par acquit de conscience, nous exercions sur les plus infimes détails du phénomène.

Encouragée par ces premiers succès, je demandai à notre ami Gustave s'il pourrait davantage encore. Sur sa réponse affirmative, je le priai de soulever de nouveau la table comme les précédentes fois ; mais, en la laissant retomber, très doucement, de s'arrêter à *10 centimètres* du parquet, puis à 5 ; les deux expériences réussirent admirablement ; nous mesurâmes les distances des arrêts ; elles étaient mathématiquement exactes. Tout cela s'était passé sans une hésitation, avec une extraordinaire netteté.

Nous étions enchantés d'un tel résultat, dès la première séance, et ce fut bien sincèrement que nous remerciâmes Gustave qui lui aussi se déclarait satisfait.

Comme nous avions encore un peu de temps avant l'heure fixée pour la fin de notre réunion et que la réussite de notre étude nous avait mis en goût, Gustave, dis-je à l'Esprit, nous ne pouvons assez vous témoigner notre gratitude pour les beaux phénomènes que nous vous devons ; mais nous permettriez-vous de vous demander encore un effort ? Ce sera le dernier pour ce soir.

— « Oui » fut-il répondu avec empressement.

— Eh bien, croyez-vous pouvoir lire un mot, inconnu de nous tous, et déposé sur cette table, dans une enveloppe soigneusement fermée ?

— « Oui ».

— Merci ! dîmes-nous tous ensemble.

Aussitôt, sortant de la salle, j'appelai l'employé de la librairie et l'envoyai vers Mme Leymarie, à l'autre extrémité de l'appartement, la prier d'écrire *un mot* quelconque, à son choix, de le mettre sous enveloppe en ayant bien soin de garder pour elle seule ce qu'elle aurait écrit, et de m'envoyer immédiatement le message.

Peu de minutes après le garçon me le remettait à la porte du salon, d'où le touchant à peine du bout des doigts, je l'apportai sur la table. Après quoi je demandai à Gustave s'il pouvait lire le mot contenu dans l'enveloppe.

— « Oui », fut la réponse; et la table aussitôt épela : H i d r a u l i q u e.

— C'est bien le mot ?

— « Oui ».

— L'orthographe aussi ? (La faute nous mettait en défiance.)

— « Oui ».

— Nous pouvons ouvrir ce pli ?

— « Oui ».

Je le déchirai avec une certaine émotion, je l'avoue, et nous lisons tous : *hidraulique*. La faute y était. Mme L. l'y avait mise pour éprouver la clairvoyance de l'Esprit, laquelle ne se trouva point en défaut.

Nous renouvelâmes nos remerciements à Gustave qui les reçut de fort bonne grâce et, de nouveau, nous promit son concours pour de futures expériences.

Ce compte rendu est peut-être un peu long; j'en fais mes excuses à qui de droit. J'ai tenu à présenter, *en détail*, cette séance dont j'ai gardé la profonde conviction, partagée, du reste, par tous mes collègues, que nous avions eu parfaitement affaire à une personnalité indépendante de toutes les nôtres, et provenant de l'Au-delà ; nulle explication, scientifique ou autre, ne saurait détruire chez nous, sensitifs, l'intime sentiment de réalité, de sympathie et d'absolue évidence qui nous domine si puissamment durant ces étranges phénomènes, et subsiste en nous sous la forme de certitudes irréductibles. Les intuitions des médiums sont *un fait* aussi ; il convient d'en tenir compte pour ce qu'elles valent. En tout cas, si Messieurs les savants, — qui ne sont pas toujours *sachant*, — négateurs des manifestations *de l'âme* assistent à quelques séances aussi probantes, nul doute qu'ils ne soient convaincus ; à moins d'opposer à ces faits irrécusables, un parti-pris systématique, auquel cas, nous nous bornerions à leur souhaiter le bonjour, car la lecture de pensée, tant invoquée, n'a rien à faire en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, et n'est, d'ailleurs pas aussi facile qu'on veut bien le dire. Elle demande une pratique, un assouplissement cérébral, un entraînement qui ne se produisent pas spontanément.

Je suis tentée, en terminant, de signaler l'incident de notre en-

trée en séance comme une petite leçon de savoir-vivre à l'usage de tous.

J'aime à voir les Esprits, qui sont des humains comme nous, nous rappeler à l'ordre quand nous y manquons. Ce sentiment de dignité me plaît en eux. Nous oublions trop facilement, dans nos rapports avec les invisibles, qu'ils sont nos égaux et parfois nos supérieurs ; que c'est souvent par condescendance qu'ils répondent à notre appel ; nous leur devons donc autant d'égards que nous pensons en mériter nous-mêmes. A nous de ne pas nous exposer aux justes susceptibilités de ceux avec lesquels nous sommes tellement heureux de correspondre.

SOPHIE-ROSEN DUFAURE.
Présidente de la *Société psychique* de Genève.

Les enseignements de l'Au-delà

Résumé de la conférence faite par M. Delanne à la salle des Sociétés Savantes le 10 novembre 1907.

Mesdames, Messieurs,

J'ai accepté de venir parler des enseignements de l'Au-delà au sujet d'un ouvrage qui a paru dernièrement et sur lequel je m'étendrai tout à l'heure davantage, mais, au préalable, je désire jeter un rapide coup d'œil sur l'état actuel du spiritisme dans le monde.

Bien que nous ayons été attaqués par les clergés de toutes les religions et que nous ayons eu contre nous les corps savants organisés, on doit constater cependant que, depuis une vingtaine d'années surtout, le spiritisme a pris une importance considérable.

En Amérique, il existe une fédération puissamment organisée possédant non seulement des conférenciers de talent, mais aussi des médiums de premier ordre dont elle a pu apprécier les facultés et la scrupuleuse honnêteté. Il y a dans ce pays de l'Amérique du Nord de véritables temples spirites où les adeptes se rendent d'une façon régulière pour s'instruire, en écoutant des orateurs éloquents, et pour assister aussi aux phénomènes provoqués par des médiums étudiés et contrôlés au préalable par la Fédération.

De plus, en été, des baraquements désignés sous le nom de camps-meetings attirent à la campagne de nombreux spirites, qui viennent également là pour entendre des conférences et assister aux phénomènes du

médiumnisme. De telle sorte qu'on peut dire qu'annuellement plus de 10.000 personnes peuvent voir et contrôler les phénomènes spirites.

Au Mexique, de nombreux groupements d'études psychiques se sont organisés, et l'année dernière un congrès a eu lieu à Mexico, auquel plus de 500 personnes prirent part.

Il en est de même au Brésil, ainsi que dans la République Argentine, et on peut affirmer, sans exagérer en quoi que ce soit, que tous les pays du Nouveau Monde s'occupent sérieusement de cette question.

En Europe, le mouvement est également bien lancé.

C'est l'Angleterre qui vient en premier lieu, grâce aux travaux considérables de la société Dialectique et de la Société de Recherches Psychiques, cette dernière occupant la première place du monde dans ces recherches, par la somme d'enquêtes, d'investigations et d'expériences qu'elle a entreprises et dont le résultat colossal a été d'atteindre le monde savant et de provoquer de nombreuses conversions parmi ces derniers.

En Belgique, ainsi que nous le disait le mois dernier M. le Clément de Saint-Marcq, la propagande se fait aussi avec une puissance et une intensité remarquables.

Dans les régions de Liège et de Charleroi, c'est-à-dire en pleins centres miniers, des milliers de spirites se réunissent le dimanche en différents groupes pour demander aux instructeurs invisibles, par l'intermédiaire des médiums, les consolations qu'offre la doctrine spirite ; ils viennent puiser dans leurs entretiens avec leurs chers disparus le courage nécessaire pour supporter leur pénible existence.

En Espagne, de nombreux centres sont organisés, de même que dans le Portugal. Enfin, pour ce qui est de l'Italie, des recherches rigoureuses et scientifiques faites depuis quelques années par l'élite des savants officiels, ont eu pour résultat d'obliger ces derniers à reconnaître l'incontestable réalité des phénomènes psychiques.

Si tous ces savants ne sont pas encore pénétrés de nos doctrines, il n'en demeure pas moins que les *faits sont acquis*, en tant que faits.

En Angleterre, Myers scrute pendant vingt ans les phénomènes du spiritisme. Il se défend pendant fort longtemps contre la théorie spirite, cherchant à expliquer les phénomènes par la clairvoyance, la télépathie, la subconscience, etc. Mais il est à un moment donné bien obligé de reconnaître que si ces hypothèses suffisent pour certains cas, elles ne les expliquent pas tous, et que la seule théorie capable de s'appliquer à la généralité est la thèse spiritualiste, c'est-à-dire l'intervention de l'Au-Delà.

En Amérique, Richard Hogdson, surnommé le *Chasseur des fraudes* étudie pendant douze années la médiumnité de Mrs Piper avec l'intention de la démasquer, croyant à un subterfuge, et après ces études inlassablement poursuivies, il affirme qu'il est absolument convaincu d'avoir communiqué avec des êtres désincarnés, avec des amis défunts.

Il en est de même du Professeur James Hyslop, de l'Université de

Colombia qui, toujours par l'entremise de Mrs Piper, peut s'entretenir avec son père et ses oncles morts depuis plusieurs années.

Une conversion récente et retentissante a été celle du professeur César Lombroso, le célèbre psychiâtre italien, titulaire de la chaire d'anthropologie de l'Université de Turin.

En 1898, le Dr César Lombroso fut provoqué par le chevalier Chiaïa de Naples, dans une lettre ouverte publiée par un journal de Rome, pour avoir à se prononcer sur les phénomènes spirites. Il ne répondit pas à cette invitation, mais un peu plus tard, quelques-uns de ses amis l'ayant sollicité dans le même but, il consentit à assister à deux séances d'Eusapia Paladino.

Dans ces séances, il acquit la conviction que les phénomènes étaient incontestablement vrais, et en savant courageux, il fit son *mea culpa* d'avoir classé les spirites parmi les fous et les anormaux. Toutefois, il se montrait absolument réfractaire à l'explication spirite de ces phénomènes, — disant qu'il était parfaitement ridicule de vouloir faire parler les morts. — Il reprit ses observations, continua ses expériences dans ce domaine, et tout dernièrement il publia dans la *Lettura* un article dans lequel il se déclare franchement spirite.

Nous voyons, en un mot, que tous les savants qui ont bien voulu se donner la peine d'expérimenter longuement et patiemment, se sont tous déclarés convaincus de la véracité des faits et des théories.

N'est-ce pas la plus belle récompense qui pût échoir aux spirites pour tous les sarcasmes, toutes les railleries, tous les dénigrements qui leur ont été prodigués depuis un demi-siècle ? car il n'est pas supposable que ces faits aient pu être unanimement admis par tous les hommes de science qui en ont été témoins, s'ils ne portaient en eux-mêmes la preuve indiscutable de leur réalité.

Mais les phénomènes physiques ne suffisent pas pour nous, spirites, et ce qui nous importe aussi, c'est de demander aux êtres invisibles qui se manifestent, ce que nous pouvons savoir de la vie dans l'Au-Delà.

Quelles qu'aient été les religions pratiquées de leur vivant par ces êtres qui se manifestent, toutes leurs affirmations concernant le lendemain de la mort sont identiques, au moins dans les grandes lignes, et si nous en élaguons les explications accessoires, nous pouvons arriver à un ensemble, à une unité de doctrine vraiment remarquable.

Cette œuvre a été entreprise et réalisée en France par Allan Kardec qui s'est servi, pour l'établissement synthétique de la doctrine spirite, non seulement des communications obtenues par les médiums de son groupe, mais encore de celles qui lui parvenaient de tous les centres avec lesquels il était en rapport.

Bien qu'Allan Kardec soit décédé en 1869, les enseignements reçus depuis cette époque dans le monde entier concordent généralement avec ceux du Maître.

Il en est ainsi du livre obtenu médianimiquement ayant pour titre : « *Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard.* »

*
* *

J'ai l'avantage de connaître personnellement les deux médiums dont la collaboration a permis la réalisation de ce travail.

Ce sont deux femmes du monde qui, par modestie, n'ont pas voulu que leur nom figurât dans l'œuvre dont il s'agit.

D'autre part, il n'y a pas non plus, dans la publication de cet ouvrage, de préoccupation mercantile, puisque la plupart des volumes édités sont distribués gratuitement et que les fonds provenant de la vente des autres sont destinés à la propagande et ne seront pas touchés par les auteurs.

Par suite de ces considérations, nous nous trouvons donc en présence d'une véritable œuvre d'apostolat destinée à répandre dans le public les enseignements dictés par un grand Esprit de l'espace.

Mais, dira-t-on peut être, qui est-ce qui prouve que ces enseignements viennent bien effectivement de l'Au-Delà, n'est-ce pas plutôt le subconscient des médiums qui les a élaborés et manifestés ensuite ?

Pour répondre à cette objection, il est donc nécessaire d'examiner dans quelles conditions ces dictées ont été obtenues.

Le procédé employé est un assez singulier mélange de typtologie et d'écriture médianimique.

Le mode opératoire consistait en ceci : sur une planchette en bois, portant toutes les lettres de l'alphabet et les chiffres de 0 à 9, se trouvait placée une sorte de soucoupe en celluloïd munie d'un bec. Les deux médiums posaient chacun un doigt sur cette soucoupe qui, après quelques instants d'attente, se déplaçait très rapidement sur la planchette, en différents sens.

Un troisième assistant notait les lettres sur lesquelles s'arrêtait le bec de la soucoupe et transcrivait ainsi les phrases dictées par l'intelligence invisible.

Croyez-vous que le subconscient des médiums puisse être invoqué comme explication de la production des messages ainsi obtenus, lesquels forment une suite de communications ayant duré plus d'une année ?

Je ne le crois pas, car les instructions reçues se suivent parfaitement et il me paraît inadmissible que le subconscient de l'un des médiums ait pu se livrer à un travail d'aussi longue haleine. Et encore en le supposant, il aurait fallu, pour le réaliser, que le subconscient de ce médium pût vaincre la résistance de l'autre médium, car il ne faut pas oublier que tous deux avaient chacun un doigt sur la soucoupe.

Seraient-ce les subconscients des deux médiums travaillant en commun ? Mais les pensées sont des choses personnelles et cette supposition est d'autant plus inadmissible que les médiums étaient dans leur état normal. Or, la transmission de la pensée ne peut se produire couramment — et encore — qu'entre des personnes dont l'une au moins est en état profond d'hypnose.

D'autre part, l'intelligence qui se manifestait de la sorte répondait *ex abrupto* à toute question qui lui était posée, sans que la réponse fût au préalable connue de l'un ou de l'autre des médiums.

Les premières communications de l'Esprit qui a dicté ce livre furent obtenues par l'écriture et par un médium complètement ignorant, remplissant les fonctions de femme de chambre au service de Mme de V...

Ces communications n'étaient signées que du seul nom de Pierre ; ce n'est que plus tard, à Biskra, que l'auteur donna par la clairaudience, à Mme de V. son nom d'Abailard.

Enfin, plusieurs médiums clairvoyants, Peters, Phaneg et Mme Renardat, à l'insu les uns des autres, et dans des séances particulières, décrivirent de la même façon l'Esprit qui se manifestait, en spécifiant particulièrement qu'il était vêtu comme un moine.

Voyons donc maintenant quelles sont ces instructions reçues ?

Au point de vue psychologique, on retrouve dans ces enseignements les mêmes idées qui figurent dans les œuvres d'Abailard, la brillante lumière qui a éclairé le moyen-âge, et que nous pouvons considérer comme un précurseur de la libre discussion.

Bien que l'auteur eonserve encore quelques idées de son ancienne existence, en suivant ses enseignements, nous avons la conviction qu'ils nous conduiront à plus de justice, à plus de vérité, à plus de progrès, c'est-à-dire vers le bonheur.

Une objection que j'ai passée sous silence et qui ne manquerait pas de m'être faite par les représentants des religions dites révélés, c'est que loin de nier la manifestation possible de l'Au-Delà, ils conviennent qu'elle est parfaitement admissible, seulement, diraient-ils, ces communications de ont l'invisible pour auteur l'esprit du mal.

Or il suffit de lire quelques passages seulement du livre dicté par l'Esprit, par exemple ceux traitant de l'existence de Dieu, de l'amour et de la prière, pour se convaincre immédiatement que ces enseignements n'ont pu émaner de l'Esprit du mal, à l'existence duquel les spirites ne croient du reste pas.

Ces instructions de l'Au-Delà prêchent l'amour de Dieu et celui du prochain ; elles enseignent la bonté, la justice, l'abnégation et le sacrifice. Elles incitent l'homme à se débarrasser de ses mauvais penchants, à se perfectionner en vue de s'élever de plus en plus vers le foyer divin, cause première de toute vie.

Et je tiens à profiter de cette circonstance pour déclarer bien haut que le spiritisme n'est pas une religion, car il n'a ni prêtres, ni culte, ni dogmes. C'est une philosophie basée sur l'étude des faits, observés conformément aux méthodes expérimentales et scientifiques.

Le point essentiel qui résulte pour nous des communications de l'Au-Delà, c'est qu'après la mort l'âme se retrouve dans un nouveau milieu, qui n'est toutefois ni le ciel, ni l'enfer, ni le purgatoire, ni les limbes. Quel est donc ce milieu ?

Si nous interrogeons les religions et les philosophies sur la nature de l'âme, il n'en est pas une seule qui puisse nous renseigner exactement et répondre avec certitude à notre question. Cependant, il serait intéressant, pour pouvoir comprendre l'état de l'âme après sa séparation d'avec le corps, de connaître exactement sa nature.

Or les expériences scientifiques du spiritisme nous démontrent que l'âme est revêtue d'un corps subtil, invisible et impondérable dans son état normal, appelé périsprit ou corps astral.

C'est cette enveloppe de l'âme qui emmagasine nos souvenirs et nos connaissances. C'est elle qui nous permet de nous rendre compte de la continuité de notre individualité psychique, car n'est-ce pas le souvenir qui est le fondement de notre vie psychique ? N'est-ce pas parce que nous pouvons nous remémorer nos faits et gestes d'il y a dix ans, quinze ans ou même davantage, que nous avons conscience d'être les mêmes que par le passé ?

C'est le périsprit qui nous individualise dans la vie invisible, parce qu'il contient en lui tous nos acquis et tous nos souvenirs.

Mais qu'est-ce que l'Au-Delà ? Comment s'y trouve-t-on ? et quelles y sont les conditions de l'existence ?

Les enseignements des Esprits nous apprennent que l'Au-Delà enveloppe et pénètre notre monde matériel.

La science matérialiste nous démontre que l'espace qui nous environne contient des gaz invisibles, des infiniments petits appelés microbes, et une matière impondérable nommée éther. — Or l'éther, nous disent nos instructeurs spirituels, n'est encore qu'une matière grossière si on la compare aux fluides qui remplissent l'espace infini, et à ceux composant les enveloppes des âmes, les corps périspritaux. Il est donc très facilement admissible que les Esprits puissent nous côtoyer, vivre dans notre atmosphère terrestre sans que nous ayons conscience de leur présence autour de nous, autrement que par leurs manifestations voulues, lorsque les conditions médianimiques leur permettent de les réaliser.

C'est enfin grâce à ce corps subtil qu'ils peuvent influencer les médiums et se mettre en rapport avec ceux qu'ils ont laissés ici-bas.

Les communications spirituelles nous enseignent qu'après la mort, c'est l'âme elle-même qui est son propre juge, par la vue rétrospective de ses actions ; qu'elle se trouve heureuse lorsqu'elle a bien rempli sa tâche pendant l'incarnation, alors qu'au contraire de cuisants remords la poursuivent et la torturent lorsqu'elle n'a pas fait son devoir.

La cause suprême, la justice éternelle n'intervient point directement et ne s'érige pas en tribunal pour juger les actions des âmes désincarnées, c'est-à-dire ayant quitté leur enveloppe charnelle.

Celles-ci trouvent en elles-mêmes la joie ou la douleur, le bonheur ou la souffrance par suite de l'inéluctable sanction d'une loi qui n'est ni phy-

sique,ni chimique,ni mécanique la sanction de la loi morale,c'est-à-dire de la loi divine.

Et c'est là précisément, Mesdames et Messieurs, une preuve absolue de l'existence de Dieu,car qui donc pourrait être l'auteur de cette loi morale, si ce n'était la toute-puissance, le foyer d'amour, de bonté, de justice, d'où émane toute force, toute perfection ?

Il est en effet un point doctrinal sur lequel tous les esprits supérieurs, tous ceux qui dans leurs communications ont fait preuve de savoir, de moralité, d'élévation, se sont montrés d'accord, ce point, c'est l'affirmation de l'existence d'une Puissance supérieure.

Tous les Esprits éclairés qui se manifestent à nous disent qu'ils sentent la présence de Dieu ; et plus il s'élèvent sur l'échelle du progrès, plus cette présence leur devient sensible.

Il ne faut donc pas craindre d'affirmer, quoique le spiritisme ne soit pas une religion mais une philosophie,que ses adeptes sont déistes.Il ne pourrait du reste en être autrement, car nier Dieu serait serait nier l'existence de la loi morale a laquelle tous les Esprits sont soumis, comme les manifestations de l'invisible nous en donnent maintes preuves.

Un autre point sur lequel beaucoup d'intelligences de l'Au-Delà ont appelé l'attention des expérimentateurs est celui de la pluralité des existences terrestres — celui de la doctrine des vies successives, — conforme en tous points à la justice et à la loi de l'évolution.

De cette doctrine de la réincarnation, nous avons de nombreuses preuves.Il existe des êtres ayant conservé le souvenir de leurs existences passées et capables d'en donner des témoignages certains.

Certains habitants de l'espace annoncent aussi,parfois,des réincarnations dans des conditions déterminées, indiquant la famille où l'esprit s'incarnera, le sexe de l'enfant à naître,ainsi que le caractère et les tendances qu'il manifestera, et ces particularités se trouvent par la suite exactes en tous points.

Si nous nous plaçons sur le terrain des inégalités sociales, physiques, intellectuelles et morales, il est bien évident que la doctrine des vies successives est absolument nécessaire pour les expliquer.

Si toutes les âmes étaient créées au moment de la naissance du corps, pourquoi Dieu aurait-il comblé les unes et dépouillé les autres ?

Pourquoi ces contrastes pénibles : la fortune, la santé, alliées fort souvent à la méchanceté et à l'égoïsme, alors que la bonté se trouve réunie à la pauvreté matérielle et à la misère physiologique. Pourquoi des intelligents et des crétins ? Pourquoi des êtres sauvages, à peine supérieurs à la brute, et pourquoi des nations civilisées ? Pourquoi ces effroyables différences si contraires à toute idée de justice et de bonté.Si nous avons banni le bon plaisir de notre société, ce n'est pas pour le rétablir dans le ciel.

La loi de l'hérédité ne peut expliquer ces divergences morales et intellectuelles entre les individus car les extrêmes se cotoyent fréquemment dans la même famille.

Ces inégalités proviennent uniquement : d'abord de la loi de développement progressif des êtres, et ensuite de l'inéluctable application de la loi morale, se traduisant par des réincarnations plus ou moins douloureuses selon la nécessité du progrès de l'esprit qui vient reprendre un corps de chair.

La théorie de l'évolution intellectuelle s'accorde d'ailleurs avec la grande loi de continuité signalée par Leibnitz et démontrée aujourd'hui par la science ; elle la complète en montrant que la véritable cause du progrès est le principe spirituel s'élevant par étapes des formes les plus inférieures de la vie pour arriver à l'humanité.

Depuis la nébuleuse primitive qui poursuit encore dans l'infini ses transformations séculaires, jusqu'au plus petit monde, partout la nature nous enseigne que le progrès se réalise lentement, mais d'une manière continue, pour aller du simple au composé. La race humaine, contrairement à la légende Biblique, n'a pas surgi subitement toute formée du sol de la terre. C'est lentement qu'elle s'est dégagée de l'animalité, et ce qui le démontre avec certitude, c'est que chacun de nous, dans le sein maternel, reproduit l'histoire abrégée de toute la race, c'est-à-dire de tous ses ancêtres animaux. Chaque être humain n'est d'abord qu'une cellule, puis cette cellule, évoluant, se transforme successivement en mollusque, en poisson, en reptile, en quadrupède avant d'aboutir enfin au type humain. Eh bien ! s'il est vrai que l'esprit organise son corps, le construit — et les matérialisations ne laissent guère de doute à cet égard, — il faut que l'âme ait passé par la filière animale pour en reproduire ainsi toutes les formes avant la naissance. C'est là une remarque d'une importance capitale qui permettra, en dehors des autres preuves que nous possédons, de faire passer la théorie de la réincarnation du domaine philosophique dans celui de la science, lorsque les savants voudront bien tenir compte des découvertes que nous avons faites sur ce terrain si nouveau.

Quand, par suite d'une étude plus complète et plus approfondie, cette loi de la réincarnation sera répandue dans les masses, le bloc de l'égoïsme tendra à disparaître et les luttes de classes perdront le caractère violent qu'elles revêtent à l'heure actuelle.

On verra alors, moins de despotisme et d'aprêté au gain en haut de l'échelle sociale, moins de convoitise et moins de haine en bas, car tous sauront qu'ils sont appelés à vivre successivement dans les différents milieux de la société humaine, et chacun comprendra qu'il a tout intérêt à s'améliorer, puisqu'il est le seul artisan de son propre bonheur.

La loi du progrès spirituel implique la solidarité indissoluble de tous ceux qui évoluent en même temps. Lorsque l'on sera scientifiquement certain que la vie se poursuit pour chacun de nous par d'inévitables retours ici-bas, alors la fatalité d'une réforme individuelle s'imposera à tous comme une condition nécessaire du bonheur, et l'humanité verra se produire un grandiose mouvement de régénération, qui l'emportera d'un

mouvement irrésistible vers des destinées supérieures, qui seront l'effet, et la récompense nécessaire de ses longs efforts pour arriver à une organisation où règnera enfin plus de bonté, de justice et d'amour.

V. CHARTIER.

Echos de Partout

Un peu plus de justice

Il semble que la magistrature, dans tous les pays, apprécie mieux aujourd'hui que par le passé le magnétisme ou la médiumnité guérissante, car au lieu de condamner injustement des hommes dévoués comme M. Mouroux, d'Angers, le fut jadis, elle vient d'acquitter à Paris le médium Pradié et, en Belgique, Antoine, pour la seconde fois. A la suite du jugement correctionnel qui avait mis Antoine hors de cause, appel avait été interjeté par le ministère public, mais la Cour adoptant les motifs des premiers juges, confirme l'acquittement. Espérons que cette jurisprudence se généralisera, car il est trop inique de ne pas laisser à chacun la liberté de soulager son semblable, lorsque ce pouvoir lui est donné.

*
* *

Victor Hugo Fantôme

On lit dans le *Journal* :

Un phénomène extraordinaire tient depuis quelques jours en émoi le monde scientifique d'Athènes. Voici les faits :

Un écrivain, M. Dimitracopoulo, qui s'occupe depuis fort longtemps de spiritisme, prétend qu'il sent continuellement près de lui un fantôme, qui l'aide dans son travail d'écrivain.

Il affirme surtout que ce fantôme, c'est Victor Hugo, dont le portrait se trouve au-dessus de la table de l'écrivain grec. Cette sensation est tellement forte que souvent, « malgré que la langue française ne lui soit pas très familière, il est poussé à écrire en français des chapitres entiers, qu'il traduit ensuite en grec. »

Pour prouver la présence d'un fantôme à côté de lui, M. Dimitracopoulo a fait venir un photographe et, en présence de plusieurs témoins, il a posé devant l'objectif.

Le résultat a été surprenant : A droite de l'écrivain, on voit une tache un peu flou, mais qui pourtant représente d'une façon caractéristique les traits d'un vieillard, et ce vieillard ressemble beaucoup à Victor Hugo.

Un comité de notabilités scientifiques a examiné avec soin la plaque et a déclaré qu'il n'y a rien d'artificiel et que l'on y distingue bien deux figures.

*
* *

Une petite question de linguistique

M. Gaston Méry, dans le nº du 15 octobre de l'*Echo du Merveilleux*, entre les quatre expressions : *Médiumnique* ; *Médiumnimique* ; *Médianique* ; *Médianimique*, opte pour la dernière, ce que en quoi il nous paraît avoir parfaitement raison.

Ce n'est pas seulement parce qu'Allan Kardec a créé ce mot que nous le trouvons préférable, mais aussi parce qu'il est plus clair et plus approprié que les autres au phénomène qu'il définit. Il est bon, autant que possible, de ne pas créer de confusion dans l'esprit des lecteurs en employant des termes différents pour désigner la même chose. Les spirites, d'ailleurs, se conforment généralement à cette règle, et les autres mots ont été usités surtout par des étrangers, peu familiarisés avec les délicatesses de notre langue, ou par des savants qui voulaient enlever à ce vocable sa signification précise.

Profitons aussi de cette occasion pour faire remarquer que certains auteurs écrivent parfois *la* médium, quand il s'agit d'une femme. Cependant les mêmes écrivains n'écriraient pas *la* sujet en parlant d'une somnambule. Le mot médium, au masculin, comme celui de sujet, s'applique indistinctement aux deux sexes et l'usage l'a consacré, même quand il désigne une femme.

*
* *

Un Fakir à Paris

La *Revue Spirite* contient le récit d'une très intéressante séance racontée par M. le Dr Pau de St-Martin. Jusqu'alors, on avait lu que dans l'Inde les Fakirs pouvaient faire germer très rapidement des graines, par la seule imposition des mains, mais le phénomène ne s'était jamais produit en Europe sous le controle de personnes sérieuses, sauf dans les séance de matérialisations avec Mme d'Esperance. M. de Sarak, doué, paraît-il, de facultés puissantes. a pu réaliser cette expérience sensationnelle dans des conditions qui semblent exclure toute possibilité d'artifice ou de préparation antérieure.

M. le général A. prit de la terre entre ses deux mains, et le commandant M. sème au hasard, en les enfonçant avec ses doigts, des grains de blé pris par lui dans une coupe. Un peu d'eau sert à donner l'humidité nécessaire. Après huit minutes de magnétisation par M. de Sarak, on voit de petites tigelles vertes émerger çà et là de la terre ferme, entre les mains de M. le général A. Aucune erreur possible, ce sont bien les grains de blé qui ont germé en ce temps si court ! Sans doute aurons-nous l'occasion de voir se renouveler ce phénomène, qui confirme ce que les anciens magnétiseurs ont annoncée sur l'action accélératrice exercée par le fluide humain sur la croissance des plantes. Mais tant que le phénomène ne se sera pas reproduit assez souvent pour que l'on puisse l'ob-

server avee tout le soin désirable, il est sage de réserver encore son jugement.

*
* *

Revue générale des Sciences psychiques

Tel est le titre d'un nouvel organe qui paraît sous la direction de M. E. Bosc, bien connu depuis longtemps par ses nombreux travaux sur l'occultisme. Il est édité par M. Daragon, 30 rue Duperré à Paris, paraît dix fois par an, et le prix de l'abonnement est de dix francs. La *Revue générale des sciences psychiques* étudiera L'Astrologie, l'Occultisme, la Kabbale, le psychisme, le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion mentale, la Théosophie, la linguistique occidentale et orientale, la psychiatrie, la psychothérapie, et autres thérapies, enfin les Mythes et les diverses Religions.

Comme on le voit, le programme est vaste, mais il semble que M. Bosc est de taille à le conduire à bonne fin. Nous souhaitons bonne chance et longue vie à ce nouveau confrère, car il est toujours utile de mettre sous les yeux du public les formes les plus diverses de la pensée humaine, lorsqu'il s'agit du problème de l'au-delà.

*
* *

La réincarnation dans l'Indoustan

— Le *Daily Mai*, du 17 septembre donne deux histoires de Burma relatant ce que les gens de ce pays là supposent être des cas de réincarnation d'officiers britanniques, dans des enfants du pays.

Il y a quelques années, un inspecteur de police fut tué par des « dacoits », et peu après naquit à Burma un enfant qui, lorsqu'il put parler, prétendit être l'officier de police assassiné. On nous dit que son récit de la rencontre avec les « dacoits » était aussi circonstancié qu'aurait pu l'être celui d'un témoin oculaire et, lorsqu'on l'interrogea sur la vie de l'officier décédé, ses renseignements furent tellement exacts que les personnes qui l'entendirent ne conservèrent pas le moindre doute quant à la vérité des assertions. Des particularités d'actions et de paroles furent reproduites fidèlement.

L'autre cas, cité par le *Rangoon Times*, est celui que nous avons rapporté dans le n° d'octobre dernier.

Le *Light* du 28 septembre, dont nous traduisons ce qui précède, se demande, en admettant le véracité de ces récits, si ce sont là des cas de réincarnation ou de contrôle spirite. Le même journal avait rapporté dans son dernier volume, page 400, un cas analogue qui se serait présenté à Lucknow.

Nécrologie

Le spiritisme parisien vient encore de faire une perte dans la personne de Mme Haaser, qui s'est désincarnée pendant le mois dernier et dont le corps a été incinéré le 13 novembre dans le four crématoire du Père Lachaise. Pendant de longues années, Mme Haaser a fait discrètement le bien autour d'elle, et elle s'en est allée rejoindre son mari, qui ne l'avait précédée que de peu de temps dans l'Au-delà.

Au cimetière, M. Petit a prononcé un discours ému dans lequel il a célébré les mérites de cette femme de cœur, et remercié son esprit, au nom du groupe dont elle était la présidente, pour son dévouement à répandre autour d'elle les enseignements des esprits. Nous nous associons de tout cœur à cette manifestation de sympathie et souhaitons qu'elle trouve, dans sa nouvelle vie, la récompense de ses travaux d'ici-bas.

*
* *

Signalons aussi le départ pour l'au-delà d'un spirite éminent Mr le Dr Hasdeu, ancien ministre de l'instruction publique en Roumanie. Nous publierons prochainement une notice biographique sur ce savant, qui fut aussi un des pionniers de l'idée nouvelle. Qu'il reçoive, en attendant, l'hommage de notre respectueuse admiration pour la vaillance avec laquelle il a défendu le spiritisme.

L'Origine de l'Homme

Les opinions les plus diverses et les plus fantaisistes ont été émises sur l'origine de l'homme. Il serait aussi fastidieux qu'inutile de les rappeler, même sommairement, puisque aucune d'elles n'a pu jusqu'à ce jour satisfaire l'esprit humain, ou du moins pas pour longtemps (1).

Les deux théories les plus importantes sont la doctrine catholique et la doctrine transformiste.

Or, la doctrine catholique, établie par l'Eglise, n'a pu se soutenir

(1) Rappelons, une fois de plus, que la *Revue* laisse la plus entière liberté à ses collaborateurs, qui sont seuls responsables de leurs opinions.

qu'avec l'aide de l'Etat ; c'est par la contrainte plus que par la persuation qu'elle a régné pendant quelques siècles.

Quant au transformisme, aujourd'hui prôné par l'Ecole, comme le catholicisme le fut par l'Eglise, la preuve palpable qu'il n'est pas plus solide, pas plus rationnel que l'hypothèse biblique, c'est qu'il sent le besoin de recourir au même moyen pour s'imposer et que, malgré le concours empressé de l'Etat, le transformisme n'a pas conquis l'opinion publique et paraît même déjà marcher au pas accéléré vers sa décadence.

Nous ne dirons rien d'une foule d'autres hypothèses qui n'ont jamais été que des opinions personnelles, ou n'ont été partagées que par un nombre infime d'adeptes, preuve manifeste qu'elles ne sont pas nées viables.

La question reste donc à l'étude ; l'origine de l'homme est toujours enveloppée du plus profond mystère.

M. de Tromelin, qui a entrepris, dans un livre récent, de nous révéler les Mystères de l'Univers, (2) va t-il nous renseigner sur ce point important et nous donner le mot de l'énigme anthropogénique ?

Avant d'entrer dans le sujet et d'exposer les arguments invoqués par l'auteur, disons d'abord un mot de sa personnalité et du chemin qu'il a suivi pour arriver à la solution qu'il propose.

*
* *

M. de Tromelin est un savant et un inventeur. Il a traité un grand nombre de questions de physique, d'astronomie, et dans des Revues scientifiques, il a présenté des mémoires aux Académies, et ces mémoires ont été trouvés assez remarquables par l'Institut pour que ce grand corps savant les ait jugés dignes d'une couronne. M. de Tromelin est lauréat de l'Institut.

C'est là un titre dont il faut tenir compte, mais en voici un autre qui n'est pas moins à considérer. M. de Tromelin est médium, et c'est en cette qualité qu'il a pu scruter les mystères de l'Univers et nous présenter sa théorie sur l'origine de l'homme.

La première médiumnité de M. de Tromelin a été le dessin et l'écriture. Pendant trois ans, il a été médium sans le savoir, dessi-

(2) Les Mystères de l'Univers. Réponse aux « Enigmes de l'Univers » de Haeckel, par le comte de Tromelin, lauréat de l'Institut. 1 vol, in-12, édité par la *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, prix 3 fr.

nant et écrivant médianimiquement, tout en conservant sa connaissance. Ensuite, des craquements dans les meubles et d'autres phénomènes physiques se manifestèrent autour de lui. Enfin, il devint médium voyant. Il voit les esprits, leur parle, en obtient quelquefois des réponses qui ne le satisfont pas toujours, car il est *très,* — on peut même dire *trop* — exigeant.

C'est d'après ses visions qu'il nous explique les mystères de l'homme et de l'Univers.

Nous n'entrerons pas dans le détail des tribulations qu'a éprouvées notre médium dans ses rapports avec les esprits; les lecteurs qui voudront se renseigner sur ce point pourront recourir à la source, c'est-à-dire au volume sus-indiqué, qui n'est que le premier, paraît-il, d'une longue série; nous nous bornerons ici à exposer les conclusions qui se rapportent particulièrement à ce qui nous touche de plus près, la nature de l'homme.

*
* *

L'épigraphe mise en tête du volume nous indique déjà assez clairement ce que doit être la théorie : « Le monde matériel n'est qu'une image grossière du monde éthéré. »

Il y a donc deux mondes, et non un seul comme le prétend la science officielle moderne. Le monde matériel n'est qu'une « image grossière ». Le monde éthéré est donc le monde réel, l'original dont le monde matériel n'est que la grossière et plus ou moins fidèle copie.

Si le monde matériel n'est qu'un reflet, le monde éthéré lui est antérieur ; celui-ci est la primogéniture de la Divinité.

L'homme éthéré a donc précédé l'homme matériel et celui-ci n'est qu'une transformation ou une doublure de celui-là ? C'est bien ainsi que l'entend M. de Tromelin, comme on en pourra juger par les citations suivantes :

« D'après mon système de Création des Etres et des humains, dit l'auteur, ils furent d'abord créés à l'état éthéré par la volonté divine de l'Esprit, les tirant de sa propre substance éthérée. Les Etres, puis plus tard, les différentes races humaines créées à l'état éthéré, furent matérialisés aux époques géologiques convenables, pour vivre dans des conditions favorables et selon les lois naturelles. » (p. 153).

La matière et l'esprit coexistent de toute éternité ; l'esprit possède

la Force lui permettant d'agir. Il y deux sortes de matières : les substances éthérées et les substances matérielles.

« Un corps quelconque du monde matériel est toujours doublé d'une substance de même forme qui est son sosie éthéré... C'est ce sosie qui lui donne sa forme, son aspect et ses propriétés. Ce sosie sert aussi à le mettre en relation avec l'Esprit universel. » (p. 205).

Tous les Etres, dont l'homme, furent matérialisés à l'état adulte et pouvant se suffire à eux-mêmes. (p. 211).

Les êtres en général et l'homme en particulier jouissent-ils de quelque liberté dans leur passage de l'état éthéré à l'état matériel ? Il paraît que non.

Les Esprits créés l'ont été sous deux formes différentes : sous la forme éthérée, puis en dernier lieu sous la forme matérielle, « par voie de matérialisation, des formes correspondantes éthérées, dont le sort *fatal* et *naturel* était de subir cette transformation, à mesure que l'heure sonnait, pour chaque espèce d'Etres éthérés, d'être matérialisée. » (p. 249).

« Par suite d'une loi naturelle que nous ignorons et ne pourrions comprendre, lorsque l'heure de la transformation de l'Etre éthéré en un Etre matériel est venue, cette opération doit s'effectuer, par des voies naturelles que nous ne connaîtrons jamais. (p. 275).

*
* *

Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie de M. Tromelin sur l'origine de l'homme.

Que vaut cette théorie ? Je laisse aux savants, aux collègues de son auteur à l'Institut le soin de la discuter. Je dirai seulement ici qu'on trouve quelque chose de plus ou moins analogue dans les traditions de la plupart des peuples anciens.

Pour nous borner à la Bible, on y voit l'homme passer de l'innocence au péché, puis du paradis sur la terre. Et encore sur la terre l'homme continue d'avoir des rapports, même sexuels, avec les anges, jusqu'au déluge. Et après le déluge, les relations sont encore fréquentes entre les hommes matérialisés et les anges ou hommes éthérés, comme le témoignent les histoires des patriarches et des prophètes.

Toutes ces traditions plus ou moins symboliques et plus ou moins défigurées, ne dénotent-elles pas une communauté d'origine entre

elles et l'existence d'une *préhumanité* telle que l'entend M. de Tromelin ?

En 1888, sous le titre fantaisiste : *Origine de la Gastronomie*, je publiai dans le *Journal d'Hygiène* un article qui a beaucoup d'analogie avec les idées avancées par M. de Tromelin dans ses *Mystères de l'univers*. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de reproduire ici cet article, afin que les lecteurs puissent comparer les deux thèses.

Paris, ce 13 décembre 1888.

Origine de la Gastronomie

I

Si l'on en croit les Talapoins, le genre humain proviendrait de certains anges supérieurs qui, ayant démérité, furent chassés du céleste séjour et relégués sur la terre.

Malgré leur chute, ces premiers hommes avaient conservé une forme parfaite comme les anges.

« Sans distinction de sexe, brillants, glorieux, revêtus d'ornements et d'habits précieux, doués de vertus et de courage, pouvant se transporter à leur gré dans les airs, *vivant de joie au lieu de nourriture*, ils ont passé ainsi longtemps une vie fortunée.

« Après cela, il y en eut un d'entre eux qui, poussé par la gourmandise, voulut goûter la saveur de la terre. Cette saveur se répandit de suite dans tout son corps. D'autres, le voyant, l'imitèrent, et ils furent bientôt en proie à la concupiscence, ils perdirent leur éclat, leur gloire et leur ancienne vertu, et demeurèrent dans les ténèbres jusqu'à ce qu'un soleil de 50 lieues de diamètre s'élevât et les éclairât.

».., La saveur de la terre disparut peu à peu, parce que les premiers habitants avaient du mépris les uns pour les autres. Alors, on vit paraître une espèce de champignons agréables, odorants et savoureux, que les hommes mangèrent jusqu'à ce que cette nourriture disparût peu à peu à cause de leur orgueil.

» Ensuite, on vit croître des plantes rampantes, belles et savoureuses, qui servirent de nourriture aux hommes, jusqu'à ce que leur orgueil les fit disparaître entièrement.

» Après cela, on vit croître une espèce de froment appelé *sâli*, avec de grands épis, des grains blancs, et sans écorces, que l'on moissonnait aujourd'hui et qui, le lendemain, repoussaient et parvenaient à maturité, et ainsi continuellement. Ce froment avait tous les goûts selon la volonté de celui qui le mangeait ; néanmoins il laissait un résidu grossier ; de là vinrent les voies excrétoires, et la différence des sexes, puis les mariages et les enfantements.

» A cause de la paresse des hommes, le sâli fut changé en riz, que l'on voit encore aujourd'hui : on fut obligé de labourer et de cultiver les champs. C'est dans ce temps que prirent naissance les vols, les calomnies,

les mensonges, les disputes et les combats. » (*Description du royaume de Thai au Siam,* par Mgr Pallegoix, t. I, p. 425 et suiv.).

Et voilà l'origine de la gastronomie, ou de la bromatologie pour parler en hygiéniste.

II

Cette tradition des Siamois est-elle fondée, ou tout au moins vraisemblable ?

Est-il admissible qu'à une époque quelconque, il y ait eu des hommes vivant sans manger ?

Pour le croyant, ce fait n'est pas douteux, puisqu'il est écrit, et qu'on le retrouve même avec diverses modifications dans la plupart des cosmogonies.

Mais aujourd'hui les croyants se font rares; on ne veut plus accorder de crédit qu'aux démonstrations scientifiques. Il s'agit donc de voir si la tradition talapoine est du domaine des choses possibles, si elle est susceptible d'une explication rationnelle.

Eh bien ! si nous nous plaçons sur le terrain le plus scientifique, ou du moins celui qui passe pour tel, si nous envisageons la question au point de vue transformiste, cette tradition ne paraît pas dénuée de vraisemblance.

En effet, sous peine d'admettre des effets sans causes (ce qui nous ferait tomber dans le créationisme, qui fait quelque chose de rien), il faut supposer que, dès l'origine de notre nébuleuse, l'homme existait sous une forme quelconque, mais avec les qualités qui lui sont essentielles, et notamment avec ses facultés intellectuelles.

La forme humaine devait être en harmonie avec le milieu qui l'entourait, et l'homme a dû subir des transformations analogues et parallèles à celles qui se produisaient dans la nébuleuse dont il faisait partie.

La nébuleuse ayant eu pour point de départ l'état fluidique, il fallait bien que l'homme fût dans le même état ; on ne peut concevoir sa coexistence autrement, sur quoi se serait-il appuyé si son corps eût été solide ?

A mesure que la matière cosmique s'est condensée, concrétée, agglomérée, et que se sont formées les étoiles, les planètes et les satellites, l'homme a dû, sous peine de mort, se modifier et adapter sa forme, ses dimensions, ses organes à son « milieu de culture » pour employer le langage de la science.

C'est ainsi que l'homme est arrivé graduellement, par une série de transitions plus ou moins brusques, à l'état de condensation, de matérialisation, sous lequel il existe encore aujourd'hui.

De là, — car ne l'oublions pas, l'homme a eu conscience de soi dès l'origine de la nébuleuse, d'où aurait pu lui venir cette conscience sans cela ? — de là, la tradition si répandue de la chute originelle, ou pour mieux dire des chutes, car il y en a eu un grand nombre.

La seule différence qui puisse exister entre le croyant et le savant, c'est

que le premier attribue ces chutes à la volonté de l'homme, à sa désobéissance, à son démérite ; tandis que, pour le savant, les transformations de l'homme ont été les conséquences nécessaires de l'évolution universelle.

III

Ce premier point établi, on conçoit sans peine que nos premiers parents étaient revêtus de corps diaphanes et brillants. La Cosmogonie hébraïque est à peu près d'accord sur ce point avec le Bouddhisme.

Il est écrit dans le Zohar : « Quand Adam demeurait dans le jardin d'Eden, il était habillé d'un vêtement céleste, qui est un vêtement de lumière. »

Et lorsqu'il en est expulsé, « l'Eternel Dieu, dit la Genèse, fit à Adam et à sa femme des robes de peaux et les en revêtit ».

Ces robes de peaux, ce ne sont pas des peaux d'animaux, comme se l'imaginent ceux qui s'arrêtent à la lettre, mais la peau que porte encore pour premier vêtement tout homme arrivant en ce monde.

En termes scientifiques, ce vêtement opaque fut la conséquence d'une nouvelle condensation de la planète et, par suite, du corps humain.

IV

Arrivons au point capital de la question.

Ces premiers hommes ne mangeaient pas. Est-ce possible ?

On ne voit même pas qu'il en pût être autrement. Ils devaient se nourrir par endosmose, par toute la superficie de leur corps fluidique.

Aujourd'hui encore, n'est-ce pas ainsi que nous aspirons l'air et la lumière, notre *pabulum vitæ* ? Et les aliments même, c'est par endosmose que se fait leur absorption, après avoir été réduits de solides en liquides, et de liquides en fluides.

Toute la différence, c'est que cette absorption, au lieu de se faire par l'enveloppe extérieure, se fait par l'enveloppe intérieure.

Nous pourrions même, avec avantage, prendre beaucoup plus d'aliments et de médicaments par la voie primitive, sous forme de frictions, lotions, bains, etc. Ce moyen serait surtout profitable à ceux qui, ayant les organes digestifs en mauvais état, ont besoin de se nourrir et de les laisser reposer.

Il est donc très naturel, c'est-à-dire très scientifique, de croire que les premiers hommes ont vécu sans manger, puisque la plus grande et la meilleure partie de notre alimentation ne se fait pas encore différemment, malgré les nombreuses modifications qu'a subies notre organisme.

Après avoir longtemps vécu « de joie au lieu de nourriture » ; les hommes ont-ils commencé par manger de la terre, comme nous l'enseignent les bouddhistes siamois ?

Il semble que cette question ne présente pas la moindre difficulté. On sait, en effet, que presque tous les peuples de l'antiquité ont mangé de la terre. Encore aujourd'hui, dans beaucoup de pays on en mange, soit par goût et en commémoration de l'antique usage, soit par nécessité.

A mesure que la terre a acquis plus de siccité, on a cessé d'en manger, mais si vous voulez vous assurer que l'instinct subsiste encore, vous n'avez qu'à poser un enfant par terre, si petit qu'il soit, pourvu qu'il soit capable de se servir de ses mains, il n'aura rien de plus pressé à faire que de prendre de la terre, de la porter à sa bouche et de la manger à belles dents.

Que les hommes se soient mis à manger de la terre par gourmandise, par curiosité ou par nécessité, c'est une question que nous ne nous chargeons pas de résoudre ; mais que la terre ait été le premier aliment que l'homme ait ingéré, c'est un fait qui est absolument au-dessus de toute contestation.

V

On comprend aisément que la terre primitive était bien moins matérielle qu'aujourd'hui, et par conséquent, plus facilement assimilable à l'organisme et plus nutritive. Il est donc fort possible et même probable qu'elle ne laissait point de résidus, ou que les hommes n'absorbaient par leur enveloppe extérieure, que les éléments qui pouvaient les nourrir, laissant de côté le superflu, comme le fait encore le tube digestif.

Les organes excrétoires pouvaient donc ne pas exister, ou ne pas fonctionner. Les Talapoins ont encore la vraisemblance pour eux à cet égard. C'est tout au plus si les mangeurs de terre avaient besoin de se servir de leur bouche, qui leur servait à la fois pour prendre leur aliment et pour rejeter l'excrément après en avoir extrait les sucs.

Et notez que cela n'avait rien de répugnant ou de désagréable, puisque la nourriture n'avait pas le temps de fermenter et de se putréfier. C'est encore ainsi que nous rejetons les pépins et les noyaux de fruits, etc.

Les autres aliments que les hommes prirent successivement après avoir mangé de la terre : champignons, plantes grasses rampantes et, en dernier lieu, graminées, se présentent aussi dans un ordre absolument conforme aux données de la science.

Quant à la question de savoir si l'usage du sâli et du riz a donné naissance aux voies excrétoires, à la distinction des sexes, aux vols, calomnies, mensonges, disputes et combats, il y aurait matière à discussion, mais nous ne voulons pas nous y lancer, parce que cela n'entre pas dans notre sujet.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, si l'on pouvait revenir au régime primitif : vivre sans manger, ou se contenter de terre, la question sociale se trouverait singulièrement simplifiée.

Mais, hélas! l'habitude de manger est contractée ; elle nous a été transmise à travers de nombreuses générations ; il est donc peu probable que nous renoncions à cette seconde nature.

Il faut toutefois convenir, et ne pas se lasser de répéter, que nous pouvons vivre, et bien vivre, en mangeant beaucoup moins que nous le faisons.

L'histoire contient nombre d'exemples de jeûnes auprès desquels celui

de Merlatti n'est qu'un enfantillage. On cite par exemple, dans les *Variétés historiques, physiques et littéraires* (1752), une fille de Nancy, âgée de 23 ans, qui a vécu plus de 30 mois sans rien prendre que gros comme une muscade de miel chaque jour ; et un gentilhomme de Toulouse qui a été quatre ans sans manger autre chose qu'un peu de fromage de Roquefort.

Sans observer une abstinence aussi longue et aussi rigoureuse, il n'est pas douteux que beaucoup de personnes pourraient en approcher plus ou moins.

Mais il est plus que probable que nous perdrions notre temps à prêcher le Merlattisme. La gastronomie est sortie de l'état rudimentaire dans lequel nous venons de la voir ; elle a fait d'immenses progrès dont chacun veut profiter.

Et puis, surtout, si les premiers hommes se sont mis à manger par gourmandise ou par curiosité, leurs descendants n'ont pas dégénéré sous ce rapport.

Contentons-nous donc d'indiquer les préceptes qu'il convient de suivre pour bien manger, c'est-à-dire pour user de la nourriture, et ne pas en abuser. Ce sera l'objet d'une étude subséquente.

ROUXEL.

Cet article était suivi de plusieurs autres, dans le *Journal d'Hygiène*, sous le titre : *L'art de manger*. Ces derniers relevant plus de l'hygiène que de l'anthropogénie et encore moins du spiritisme, si quelque lecteur tient à les connaître, il aura la complaisance de remonter à la source.

ROUXEL.

Correspondance

***

Une autre confirmation

Paris, 11 novembre 1907,

4, Rue Robert Le Coin (Passy).

MON CHER PRÉSIDENT,

Madame Henry, ma sœur, dans un des derniers numéros de votre *Revue*, confirme les faits rapportés par Albéric Second, à propos de la romance du roi Henri III, dictée médianimiquement, par l'esprit de Balthazarini, au célèbre compositeur musical, M. Bach.

Les faits avaient été rapportés à madame Henry par son amie, Mme Greffier, la fille du compositeur.

J'ai personnellement connu cette dame, et je me trouvais présent lorsque, tout émue, elle vint raconter à ma sœur le phénomène extraordinaire qui, la nuit précédente, avait eu son père pour sujet.

Je confirme donc de tous point le récit de ma sœur, et je vous autorise, mon cher président, à faire de ma déclaration tel usage que vous croirez convenable.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments fraternels, et croire à mon entier dévouement à la cause que nous avons l'honneur de défendre.

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE (1)

Matérialisations reconnues

Dans un de ses numéros, *Luce e Ombra* nous donne le compte rendu de trois séances avec Eusapia, tenues à Naples en présence de trois assistants seulement, M. G..., Zingaropoli, signataire du récit, et le jeune médium, M. Gennaro Bartoli des ducs de Castelpoto, par la médiumnité duquel se produisirent les manifestations du Fossoyeur de Livourne et du jeune officier suicidé, Paternostro. Zingaropoli espérait avec raison que le concours de deux médiums de cette valeur et de facultés très dissemblables ne pourrait que donner d'excellents résultats et son attente ne fut pas déçue.

Eusapia ne connaissait pas M. Bartoli, mais, dès que celui-ci eut mis les mains sur la table, elle déclara qu'il était médium.

Toutes les précautions furent prises par Zingaropoli, les mains et les pieds d'Eusapia furent tenues, les portes et fenêtres furent fermées et scellées.

L'auteur ne fait qu'énumérer les phénomènes physiques, lévitations de tables, avec ou sans contact, en pleine lumière ; coups frappés dans les murs et les meubles ; transport d'objets, appareils photographiques apportés sur la table, boîte contenant un *carillon*, pesant une dizaine de kilos, transportée dans l'air, tout en carillonnant, puis déposée également sur la table, enlevée de nouveau et reportée, toujours sonnant, à son point de départ, attouchements divers, etc ..

(1) L'abondance des matières dans les derniers numéros nous avait fait supprimer le compte-rendu de certains faits intéressants, que nous donnons ci-contre, bien que quelques-uns soient un peu anciens.

(*N. d. l. r.*)

Les matérialisations allèrent en s'accentuant de plus en plus. Ce fut d'abord une main et un bras de couleur sombre, semblant sortir du cabinet, à la gauche d'Eusapia ; ses contours étaient peu marqués et comme vaporeux. Vint ensuite une petite main d'enfant, de couleur normale, parfaitement formée, faisant un geste de salut. A ce moment les deux rideaux vinrent entourer le buste d'Eusapia, dont la tête, sortant immobile de ces draperies, formait, avec ses cheveux blancs et ses yeux demi-clos par la trance, un contraste frappant sur leur fond sombre.

Des lueurs de forme ovoïde s'élevèrent du milieu des assistants et se dissipèrent.

Voici comment se produisit la première matérialisation complète. M. G..., qui était à gauche d'Eusapia, fut enveloppé par le rideau et sa femme, morte depuis peu, vint causer avec lui avec autant de netteté qu'une personne vivante. *En même temps*, et nous ne pouvons trop insister sur cette simultanéité, Zingaropoli situé à la droite d'Eusapia était recouvert par l'autre rideau ; deux mains saisissaient sa tête, la couvraient de caresses, et sa mère lui dit : « Mon fils ! » Sur une demande de preuves d'identité, elle le bénit avec un signe de croix, comme elle le faisait tous les jours, lorsqu'elle le portait tout enfant dans son petit lit. Zingaropoli ajoute que depuis longtemps il avait oublié ce signe.

Pendant que ces deux manifestations se produisaient de chaque côté d'elle, on voyait la tête d'Eusapia sortir du milieu des deux rideaux comme une spectatrice impassible.

Malgré les efforts de Zingaropoli, le jeune médium Bartoli tomba en trance et l'on vit sortir, comme du milieu de la table, un buste, et une tête recouverte d'un béret de marin, pendant que quelques paroles étaient prononcées en japonais. Il eut beaucoup de peine à le réveiller et en sortant de sa trance, M. Bartoli lui dit qu'il le voyait tout entouré d'une vapeur blanche.

John, le guide d'Eusapia, manifestait tout le temps sa présence, tantôt en touchant l'un ou l'autre, avec son énorme main si caractéristique, tantôt en dirigeant la séance par coups frappés dans les murs ou les meubles. Zingaropoli, voyant que son jeune médium avait toujours tendance à s'endormir, s'écria : « John, je te confie ce jeune homme ; empêche-le de s'endormir ». Aussitôt Bartoli déclare qu'il sent une énorme main lui couvrir le front, et à partir de ce moment il resta parfaitement éveillé et conscient.

Pour la troisième et dernière séance, on avait posé à terre dans le cabinet un violon et son archet, parce que Mme G... ayant été une excellente musicienne, M. G.., espérait obtenir d'elle une manifestation.

En effet, la séance n'était commencée que depuis peu de minutes, lorsque l'on vit le violon sortir entre les rideaux écartés et venir se poser sur l'épaule de M. G... tandis que la poignée s'allongeait le long de son bras. M. G... très bon violoniste pose les doigts sur les cordes et l'on voit

alors l'archet sortir des rideaux, se poser sur les cordes et donner les premières notes de la *Sérénade Valaque,* que M. G... s'efforce d'accompagner en pinçant les cordes. Cela ne donna pas, comme on pense, un résultat parfait, mais le phénomène n'en était pas moins merveilleux. Bientôt l'archet disparut et le violon enlevé en l'air flotta dans la salle, pendant que des mains mystérieuses pinçaient ses cordes, donnant des sons admirables.

Quelques lueurs se produisirent de nouveau ; une forme blanche et vaporeuse se montra et dès qu'on l'eut saluée, la chaise de G... fut enlevée et le força à se tenir debout ; Zingaropoli se sentant tiré vers le haut, se leva également. Une main s'appliqua derrière la tête de chacun d'eux, les rapprocha comme pour les inviter à s'embrasser. Ce fut le signal de la clôture ; car le fantôme devint de plus en plus vaporeux et s'évanouit.

Eusapia continua pendant tout ce temps à garder une impassibilité de statue.

L'esprit est différent du médium et des assistants

M. le Dr Gellona, de Gênes, pour lequel Eusapia a toujours manifesté une grande affection, a obtenu d'elle des séances d'autant plus remarquables, qu'elle se sentait dans un milieu plus sympathique. C'est chez lui, on se le rappelle, que M. Youriévitch s'arrêta en revenant de Naples avec Eusapia, et qu'eut lieu cette séance pendant laquelle M. Youriévitch causa avec son père en russe et que celui-ci produisit dans la glaise l'empreinte de doigts tout à fait différents de ceux des assistants, et dont les ongles, conservés longs, rappelaient ceux de M. Youriévitch père.

Dans d'autres séances, *en plein jour,* il se produisit des lévitations de table nombreuses, dont M. Gellona a eu la gracieuseté de nous adresser de très belles photographies ; ce dont nous le remercions vivement ici.

Dans un numéro de *Luce e Ombra,* nous trouvons encore des photographies d'empreintes sur glaise obtenues en présence d'Eusapia. Cette fois il s'agit de la pulpe des doigts avec ses *ses lignes papillaires.* Le médium et les assistants produisirent à leur tour l'empreinte de l'extrémité de leurs doigts, et les épreuves photographiques montrent qu'il n'y a aucune similitude entre l'empreinte médianimique et les autres. La différence est extrêmement marquée. Voilà, certes, une preuve des plus irrécusables contre la théorie du dédoublement. L'être, quel qu'il soit, qui a donné son empreinte, est absolument distinct du médium aussi bien que des assistants.

Télépathie

Voici un cas de télépathie que nous trouvons dans *Luce e Ombra* et que nous reproduisons parce qu'il a eu *un témoin,* ce qui est assez rare pour ce genre de phénomènes.

A Milan, vers 6 heures du matin, on trouva dans la rue Washington, déserte et écartée, le cadavre de Lazzaroni, laitier, âgé de 22 ans, portant à la tempe droite une plaie produite par une balle de revolver. Les médecins déclarèrent que la mort ne remontait qu'à quelques heures. Il fut prouvé qu'il y avait eu crime et que le mobile avait été le vol. Les coupables furent arrêtés.

Pendant cette même nuit, la mère de la victime, Mme Sironi Luigia, habitant avec ses fils, raconte en pleurant comment elle avait été réveillée en sursaut, en tendant les bras pour éloigner une scène horrible et en s'écriant : « Oh ! Dieu ! Ils ont tué Léopold ! » Son fils Charles, couché dans la même chambre, se réveilla à ces cris et eut beaucoup de peine à calmer sa mère. Elle se rendormit, mais ce fut pour apprendre l'affreuse nouvelle à son réveil.

Mouvement actuel du Spiritisme

Tel est le titre d'un grand article dû à la plume si autorisée du professeur Falcomer et que l'*Adriatico*, grand journal politique de Venise, a publié en première page.

Le mouvement du Spiritisme, dit l'auteur, s'étend chaque jour en Italie, grâce à la tenacité de ses adeptes, qui a fini par secouer l'apathie de la presse.

L'*Adriatico* a été l'un des premiers et n'a pas hésité à ouvrir ses colonnes, dès 1887, lorsque le *Corrière della sera* se taisait encore, ou en 1892, s'efforçait à couvrir de ridicule le regretté Chiaia et Eusapia Paladino. Les temps sont bien changés et la tactique du *Corrière* aussi. Il suit l'exemple de l'Eglise Catholique, qui après avoir brûlé Jeanne d'Arc, ce sublime médium, la béatifie aujourd'hui ».

L'Italie n'est pas la seule nation civilisée qui s'engage dans ce mouvement. Ne voit-on pas en Amérique, Mme Goy, veuve d'un parlementaire, préparer la fondation d'un Institut pour l'étude des phénomènes spirites, auquel elle attribuerait une somme de cinq millions de francs ? On pourrait encore citer parmi les généreux donateurs, Siebert, Aksakof, la princesse Karadja, etc...

Quant aux cercles, aux Camp meetings, aux journaux, on sait qu'ils ne se comptent plus aujourd'hui. Récemment le professeur Lombroso, dont le nom est si souvent cité, a affirmé au professeur Falcomer qu'à une séance avec Eusapia, il avait *vu et touché* sa mère. Aujourd'hui, en Italie, on ne trouverait plus un homme de science disposé à nier la réalité des phénomènes, sauf à repousser leur interprétation par les théories spirites. Le professeur Morselli lui-même, tout en se déclarant antispirite irréductible, proclame la sincérité des phénomènes. Nous avons eu l'occasion d'en parler plus longuement et nous avons vu ce qu'il faut penser des théories bio-psychiques du professeur.

Falcomer fait remarquer que depuis bien longtemps les spirites, loin

d'attribuer *tous* les phénomènes à l'intervention des invisibles, admettent qu'un grand nombre trouvent leur explication suffisante dans l'action des médiums et des assistants. Il ajoute qu'il en est de complexes dans lesquels il est fort difficile de faire la part du médium et celle des esprits, mais qu'il en est aussi qu'il est impossible d'expliquer en dehors de la théorie spirite. Il rappelle que John King, avant de contrôler Eusapia, s'était montré en Angleterre avec tous les attributs que l'on constate aujourd'hui et qu'il avait déclaré à Damiani qu'il s'efforcerait de trouver en Italie un médium sur lequel il pût avoir une action satisfaisante.

Enfin il demande comment les physiciens, et avec eux, le professeur Morselli, expliqueraient le fait, qui lui est personnel et qu'il a si bien étudié, de Gerolamo Capsoni, dont nous avons parlé dans une précédente Revue.

Eusapia jugée par M. Barzini

Il est d'autant plus intéressant de connaître les conclusions de M. Barzini à ses longs et remarquables articles sur les séances d'Eusapia à Gênes, que cela nous montrera une fois de plus dans quelle erreur se laissent entraîner non seulement les hommes qui, comme M. Barzini ne sont que des témoins occasionnels que n'a préparés aucune étude de la question, mais même ceux qui ont beaucoup lu, comme le Dr Lapponi, ou qui ont vu avec idées préconçues, comme le professeur Morselli.

Peut-on invoquer la fraude ? se demande tout d'abord M. Barzini. On peut facilement tromper un homme non prévenu, mais nous nous sommes constitués expressément pour éliminer toute fraude.

« Pour mon compte, je puis affirmer que je me suis préparé par l'expérimentation la plus complète de tous les jeux, trucs, illusionismes, en dehors de toute pratique médianimique, et cela à tel point que je pourrais faire profession de prestidigitateur. J'ai lu l'histoire de tous les démasquements de médiums ; je connais les subterfuges du spiritisme sans esprits. Je me préparais à révéler de nouveaux moyens de démasquement et je comptais bien réussir, car il faut bien convenir que le rôle de révélateur ne manque pas de séduction pour un journaliste. Eh ! bien, j'ai dû me convaincre que la majeure partie des phénomènes auquel j'ai assisté, échappe à toute explication ».

« Comment expliquer le mouvement d'un meuble éloigné du médium, *en pleine lumière*, sous le regard de tous ? Et l'apparition de mains qui ne peuvent appartenir à aucun des assistants, tandis que les mains d'Eusapia sont visibles, posées sur la table et tenues par ses voisins ? Quelle explication présenter pour la disparition singulière de ces mains mystérieuses, au moment où on croit les tenir ? Trouve-t-on une explication au fait de cette mandoline qui vient se poser sur la table et là, isolée, tandis que le médium est parfaitement contrôlé, joue seule pendant de longues minutes, durant lesquelles on a tout le loisir de faire des vérifi-

cations et des constatations ? Est-il possible d'imaginer un truc pour faire apparaître, loin du médium, une personne entière enveloppée dans le rideau, une personne qui se meut, caresse les voisins, les entoure de ses bras, que l'on peut palper à travers le rideau, tandis que de l'autre côté de ce rideau le regard ne constate que le vide, le rideau montrant d'un côté tout le relief d'un corps et de l'autre côté une simple cavité, un *moulage* vivant ? Quel truc pourrait reproduire le phénomène d'une main que l'on peut voir se montrant sur la table et étendant le bras à plus d'un mètre au-dessus de la tête du médium, tandis que la table elle-même se soulève, portant une personne sur son plateau, que les voisins d'Eusapia se sentent touchés par des mains et *tout cela pendant que les mains du médium sont tenues visiblement et immobiles ?* Peut-on expliquer qu'un rideau de fenêtre, loin de la Paladino ; se soulève absolument de lui même, lorsqu'on l'observe de tous les côtés et va s'accrocher à un métronome qu'il met en mouvement ? Et le fait de ce carillon, qui en pleine lumière, sous la plus stricte surveillance, se met à résonner sans aucun contact ? »

Nous devons ajouter que M. Barzini attribuant tous les faits à la seule action voulue d'Eusapia et ne connaissant pas le rôle des vibrations lumineuses dans leur production, trouve absolument ridicule et inutile l'usage du cabinet et, de ce que quelques phenomènes se produisent parfois en pleine lumière, en arrive à conclure que l'on ne devrait jamais recourir à l'obscurité. Selon lui, si Eusapia y recourt, c'est qu'elle en a pris l'habitude, comme tant d'autres personnes adoptent certaines positions ou conditions préalables pour se livrer à leurs occupations ordinaires et éprouvent le besoin de se créer en quelque sorte un milieu artificiel. « La science, dit-il, devra supprimer tout cet appareil grotesque. Une séance spirite est une farce lugubre, et je comprends parfaitement la répugnance de toute personne sensée pour ces espèces de conciliabules dans lesquels on prétend que les âmes des morts interviennent pour s'abandonner à de puérils et vulgaires exercices, aussi étranges qu'idiots ! » On voit que M. Barzini a raison de proclamer son ignorance et, qu'en revanche, il ne manque pas de préjugés.

L'empreinte d'une main

Il Secolo XIX, de Gênes, rapporte le fait suivant :

« On nous écrit de Tarante : le Dr Pazienza est un médecin instruit qui habite avec ses parents la commune de Roccafinata. C'est un matérialiste ardent et convaincu, qui avait toujours paru jusqu'ici gai et sans préoccupation.

Il devint tout à coup soucieux et triste et, en réponse aux insistances de ses amis, il finit par leur raconter les faits suivants :

« Presque chaque jour, à la même heure, la sonnette de la porte d'entrée est fortement agitée et une voix faible demande la permission d'entrer. Lorsque l'on ouvre on ne voit rien, mais après qu'on l'a refer-

mée, on entend distinctement un léger frou-frou, comme celui d'une personne qui entrerait dans la maison et se dirigerait vers le salon. On imagine facilement l'émotion des braves gens qui habitent la maison. Ils se rendent au salon et ne voient rien. Seulement, le lendemain matin, on trouve les traces laissées par le visiteur. »

« On sait que dans nos maisons le pavement est fait en carreaux, ce qui malgré tous les soins, produit une énorme poussière, qui forme rapidement des couches notables sur tous les meubles. Eh ! bien, sur le piano, le Dr Pazienza et ses parents constatent avec horreur l'impression bien nette d'une main qui semble déformée par la goutte.

« On l'efface, mais à chaque visite de l'inconnu elle se reproduit à la même place. Chose plus étrange ! Un jour le docteur pense en lui-même : « pourquoi cette empreinte se fait-elle toujours sur le piano ? Ne pourrait-elle se produire aussi sur ma table de nuit ? »

Le lendemain la susdite table de nuit portait à son tour l'empreinte mystérieuse.

Ces faits se reproduisant périodiquement n'ont pas été constatés seulement par le Dr Pazienza et par ses parents, mais aussi par de nombreux témoins. »

Ici encore, nous pouvons regretter qu'une enquête sérieusement dirigée n'ait pas eu lieu et que l'on soit réduit au récit d'un journaliste.

AVIS

Une de nos plus anciennes et fidèles abonnées nous prie de recommander très sérieusement Mme *Ana-El*, comme professeur de *Sciences psychiques et d'arts divinatoires*. Elle donne aussi des consultations, *Chiromancie*, *Magnétisme*, *Tarots*, etc.

Elle reçoit chez elle les lundi, jeudi, samedi, de 1 h. à 5 h., 41, rue Mazarine, et se rend à domicile les mardi, mercredi et vendredi.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr Etr. 12fr.29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct.r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio). 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosephicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord). 9. Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141. Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alianza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 7. — 14e ANNÉE | Prix du Numéro : 1 franc | JANVIER 1908



Scientifique & Morale du Spiritisme



Sommaire

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Revue Scientifique et Morale
DU
Spiritisme
A SES ABONNÉS ET LECTEURS
Souhaits fraternels 1908.

L'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

L'Identité psychique

Buffon a exprimé une grande vérité lorsqu'il a dit : Le style, c'est l'homme. Il est absolument sûr que nous employons pour rendre nos pensées des mots, des tournures de phrases qui nous sont rigoureusement personnels, car ils traduisent des états d'âme, des phénomènes si intimes, si parfaitement dépendants de notre caractère, c'est-à-dire de notre manière propre de ressentir et de juger, que l'on peut dire qu'il n'existe pas deux individus qui décriront exactement, par les mêmes mots, un fait quelconque auquel ils viennent d'assister. A plus forte raison, traduiront-ils différemment les sentiments que ce spectacle aura déterminé en eux. C'est que les sensations des uns et des autres, pour être semblables, ne sont jamais identiques, à cause de l'infini diversité des organes récepteurs. Si l'on ne peut trouver sur un chêne deux feuilles identiques, alors qu'elles ont cependant la même forme générale, la diversité est au moins aussi considérable pour la matière vivante dont les appareils sensoriels, et les innombrables cellules nerveuses, édifiées sur le même plan, diffèrent malgré tout, car l'hérédité, la nourriture, l'exercice et l'éducation tendent à les diversifier chez chaque individu, de sorte que les idées, et la manière de les exprimer varie fatalement chez tous les hommes. En revanche, une fois que le pli est pris, que nous avons adopté un vocabulaire, il nous sert pour

(1) Voir le n° de décembre, p. 321 et suiv.

toujours et s'il subit quelques modifications, elles sont secondaires et ne touchent pas à ce que l'on pourrait appeler le squelette du discours, c'est-à-dire la construction grammaticale et logique de la phrase. C'est en raison de cette constance que lorsqu'on retrouve un antique parchemin, attribué à tel ou tel écrivain, les savants versés dans la linguistique sont à même de se prononcer avec sûreté sur son authenticité.

Indépendament de son originalité spécifique, chaque auteur porte plus ou moins l'empreinte de son milieu social, de son époque, des connaissances que l'on possédait au moment où il vivait, en un mot il a non seulement un style particulier, mais aussi une tournure d'esprit spéciale qui marque chacune de ses productions d'un cachet personnel, indélébile.

Cette étude des textes est à la fois une science et un art. Dans le cas spécial du spiritisme, c'est une science lorsque l'on doit comparer l'écriture médianimique avec les autographes que l'on possède de l'auteur qui est censé se manifester ; c'est un art s'il s'agit d'apprécier la tenue littéraire du message. Ce travail demande du tact et du savoir, car pour juger sainement la composition et le style d'un écrit, il faut avoir fait une étude approfondie de l'écrivain en question, et connaître parfaitement ses qualités aussi bien que ses défauts. Souvent on sera obligé d'analyser l'œuvre au double point de vue de la grammaire et de la syntaxe, et c'est surtout dans les détails que se retrouveront les habitudes intellectuelles de l'auteur en question, sa manière caractéristique d'extérioriser ses pensées, en un mot cette tournure générale d'expression qui distingue les écrivains entre eux, et permet d'en reconnaître la personnalité.

Si les exégètes et les historiens sont bien qualifiés pour l'étude des documents anciens, les critiques littéraires ne le sont pas moins lorsqu'il s'agit d'apprécier des œuvres en vers ou en prose d'auteurs français. Des hommes de la valeur de Victor Hugo, Théophile Gautier ou Vacquerie sont parfaitement aptes à reconnaître le style des compositions soumises à leur examen, et nous aurons pleine confiance dans leur jugement s'ils déclarent qu'un écrit porte le cachet de l'écrivain qui le signe. Cette remarque m'amène à parler des séances spirites qui eurent lieu lorsque Victor Hugo était à Jersey. Des cahiers de notes et de comptes rendus furent rédigés à cette époque, mais les exécuteurs testamentaires du grand homme n'ont

pas jugé à propos de les publier, de sorte que ce n'est qu'incidemment, et par fragments, que nous avons eu connaissance de quelques-unes de ces séances. Dans les *Miettes de l'histoire*, Vacquerie a fait un tableau pittoresque et émouvant des premières manifestations obtenues par la typtologie, avec Mme de Girardin comme médium. Plus tard, Camille Flammarion, puis M. Jules Bois ont eu la bonne fortune de feuilleter les notes écrites par le grand poète, et c'est grâce à eux que nous pouvons jeter un coup d'œil sur ces archives intéressantes. Je reproduis ce qu'ils nous en ont fait connaître, me réservant de discuter les interprétations qu'ils en ont données.

Voici, d'abord, ce qui parut dans les *Annales politiques et littéraires*, sous la signature du sympathique astronome : (1).

Les séances ont commencé en 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855 ; elles ont donc duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Mme Victor Hugo, leurs fils, Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois, à Paris, quelques années avant sa mort, *il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits*. Elles forment trois énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances. Voici comment les choses se passaient :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table ; Vacquerie et quelques autres, alternativement, Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci frappait du pied tout simplement, et l'on nommait les lettres à chaque coup : A, B, C, D, comme Vacquerie l'a indiqué.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoens, et d'autres personnages tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc. Mais la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient ; à la place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci qui revient très souvent : *L'Ombre du Sépulcre*.

Galilée a cependant signé là des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a notamment une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblessse, d'une grandeur et d'une

(1) *Les Annales Politiques et Littéraires*, nº du 7 Mai 1899.

transcendance sublimes. On y admire entre autres cette affirmation : tous les milliards de monde, tous les milliards de siècles additionnés font I. LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ. Ce dernier chapitre est signé *L'Ombre du Sépulcre.*

Remarquons, en passant, que ce ne sont pas que des poètes qui viennent se manifester, mais aussi des savants, bien qu'il soit assez naturel que le plus grand lyrique de notre siècle attirât plus particulièrement des esprits similaires. Galilée s'exprime d'une manière « sublime » et nous devons regretter que de si belles pages n'aient pas été offertes à notre admiration.

Force nous est donc de nous limiter à ce que l'on veut bien nous faire connaître. Je reprends la citation :

Un jour, *les esprits* qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. *Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain* (1). Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppes ?
Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope ?

Molière ainsi interrogé ne répond pas.

— Qui donc est là ?

— L'*Ombre du Sépulcre !*

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter.

Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière ! c'est moi qui t'interroge.

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'invisible :

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare a ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, scultas le sombre Alceste,
Astre qui resplendit sur un double horizon

(1) C'est moi qui souligne

Poète au Louvre, Archange au ciel, ô grand Molière
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes.

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'*Ombre du Sépulcre*, et, vraîment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur.

L'Ombre du Sépulcre a Victor Hugo

Esprit qui veut savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres
Crocheter l'immense tombeau !
Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par dessus l'épaule des morts !

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Telles sont les uniques communications que M. Camille Flammarion a cru devoir extraire des trois « énormes cahiers » qui lui avaient été confiés. Il ne faudrait pas en conclure que ce sont les seules qui soient dignes d'intérêt, car nous allons constater tout à l'heure, avec M. Jules Bois, qu'il en est d'autres qui ont un caractère bien net, quant à l'identité du communiquant. Il est d'autant plus fâcheux que l'illustre astronome n'ait pas remarqué ces messages, que ceux-ci ne peuvent s'expliquer par l'hypothèse qu'il a adoptée. Voici en effet son interprétation :

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue.

L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublimé.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases

pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie. d'un ou plusieurs assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse : du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François Victor Hugo, de Mme Hugo, etc.

Eh bien ! non, malgré toute mon admiration pour les travaux et l'esprit éminent de mon ami Camille Flammarion, je ne puis accepter ses conclusions, car l'examen « attentif, loyal, sincère, impartial, *purement scientifique* » du phénomène, ne me permet pas du tout de supposer qu'il est produit par les assistants et, ceci, pour plusieurs raisons que je tiens à développer.

On ne peut pas logiquement imaginer — sans dépasser les limites de la vraisemblance — que des individus absolument normaux, jouissant d'une excellente santé physique et intellectuelle, puissent, en même temps, être conscients et inconscients, agir en dehors d'eux-mêmes sans le savoir et sans s'en douter, car cela n'arrive jamais dans la vie ordinaire, et il serait étrange que cela se produisît tout simplement parce qu'ils font des expériences de typtologie. Une semblable transformation mentale, survenant brusquement, devrait s'accompagner de symptômes physiques ou mentaux qui n'auraient pas échappé aux médecins et aux psychologues qui étudient ces pratiques depuis un demi-siècle, or, il n'en est rien. C'est surtout chez les hystériques, ou dans certains cas de somnambulismes naturels ou provoqués que l'on a signalé des exemples de personnalités multiples, mais jamais sur des personnes normales. Dira-t-on que les pratiques spirites suffisent à hypnotiser et à déséquilibrer ceux qui s'y adonnent ? Il n'y paraissait guère chez l'illustre proscrit, pas plus que chez ses hôtes ; d'ailleurs, qui donc oserait soutenir sérieusement que le seul fait de mettre ses mains sur son guéridon constitue une manœuvre hypnotique ? En quoi Victor Hugo, *qui n'était pas à la table*, aurait-il pu en être influencé jusqu'à subir un dédoublement de son moi ?

Cette hypothèse est à ce point invraisemblable, qu'elle ne pourrait même s'appliquer aux hystériques dont le « rétrécissement du champ de la conscience » peut bien produire une ou plusieurs per-

sonnalités secondes, mais alors celles-ci *se succèdent* et n'existent pas simultanément ; de plus, je ne sache pas que l'on ait jamais constaté l'extériorisation de ces personnalités parasitaires. C'est une excellente méthode de ne pas faire intervenir de nouveaux facteurs pour l'interprétation des phénomènes, mais c'est à la condition expresse que l'on ne fera pas, d'autre part, des hypothèses que rien ne peut justifier, en attribuant à l'être humain des pouvoirs qu'il n'a jamais possédés, et qui sont en opposition absolue avec son fonctionnement. Sans doute, pendant le rêve, ou comme conséquence de certains états morbides, il peut arriver que le dormeur ou le malade crée des personnages oniriques auxquels il attribue des discours, des raisonnements en opposition avec ses idées ordinaires, mais chez un homme à l'*état de veille*, jouissant de l'intégrité de ses facultés, la synthèse mentale est trop active, trop puissante pour qu'une illusion semblable puisse se produire. Le romancier le plus réaliste, en faisant dialoguer ses personnages imaginaires, ne perd jamais la conscience de son moi. Il a beau « entrer dans la peau du bonhomme » il sait bien que c'est lui qui le fait parler, il n'est pas dupe de ce jeu de son imagination. Combien le cas que nous étudions diffère de celui de l'écrivain qui compose. Jamais Victor Hugo n'a pressenti les réponses qui allaient lui être données ; elles l'étonnent ou l'indignent. et l'on pourrait imaginer que c'est lui qui les a fabriquées inconsciemment ? Cela dépasse par trop toutes les possibilités psychiques pour que nous puissions accepter une semblable hypothèse, d'autant mieux que le grand poète déclare *qu'il ne sait pas improviser*, puisqu'il remet au lendemain la question en vers qu'il doit poser, alors que les réponses de la table se font instantanément, sans recherches et sans hésitations.

On voit déjà à quelles difficultés on se heurte si l'on accepte l'hypothèse d'un dédoublement de l'esprit de Victor Hugo ; mais là ne se bornent pas les obscurités. Ce n'est pas le tout de faire marcher inconsciemment et involontairement la mécanique cérébrale du grand poète, il faut ensuite nous faire comprendre comment ce produit anonyme arrive à se traduire par des coups frappés par la table. J'entends, d'ici, la réponse : c'est par une transmission de pensée qui s'opérerait entre Victor Hugo et la subsconscience du ou des médiums. Ici encore, l'analogie entre ce qui se produisait à Jersey et ce que nous connaissons de ce phénomène est boiteuse. Dans les

cas bien constatés où la pensée a été transportée, d'un opérateur à un sujet entraîné de longue date à ce genre d'expérience, les conditions essentielles pour la réussite étaient : d'une part, la volonté de l'agent, qui concentrait sa pensée sur les mots à transmettre, et en second lieu, un état passif du sujet, qui n'était le plus souvent réalisé que pendant l'hypnose auto-suggestive ou provoquée.

Trouve-t-on ces conditions réunies à Jersey ? Aucunement. Personne ne songe à se placer dans un état hypnoïde quelconque, personne n'essaye de faire dire à la table quoi que ce soit, car chacun attend avec curiosité ce que le meuble va dicter. Scientifiquement parlant, on ne peut utiliser l'analogie que pour des phénomènes de même espèce, sans quoi le rapprochement que l'on tente est sans valeur. C'est précisément ici le cas, car il n'existe ni opérateur, ni sujet, et la transmission de pensée d'un mot ou d'une phrase, qui est déjà si difficile à produire après de longues séances d'entraînement, prendrait chez Victor Hugo, sans raisons aucune, une ampleur prodigieuse, un développement qui n'a jamais été constaté nulle part.

Pour toutes ces raisons : Impossibilité de concevoir une cérébration inconsciente en opposition avec celle de l'état de veille chez un homme sain de corps et d'esprit, et l'invraisemblance de la transmission involontaire de ce travail cryptomnésique à des assistants, également à l'état normal, je conclus que l'hypothèse du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo est inadéquate, incompréhensible et n'explique pas les communications du guéridon. Remarquons encore que l'auteur d'Hernani attendait Molière ; il comptait sur sa présence ; si la pensée du Maître avait été inconsciemment mise en branle, c'est une réponse du grand satirique que logiquement on aurait dû obtenir. Au lieu de cela, c'est la sévère mercuriale de l'*Ombre du sépulcre* qui tombe comme une douche sur l'enthousiasme du poète. Non, vraiment, il me paraît suprêmement illogique d'imaginer Victor Hugo se mystifiant lui-même à ce point, car si la conscience subliminale existe, c'est la meilleure partie de nous même, or, une subconscience capable d'écrire dans ce style ne s'abaisserait pas, pour employer sa propre expression, « au rôle de grotesque paillasse » et ne consentirait pas à jouer une macabre comédie en se donnant pour un être de l'au-delà.

En poursuivant cette étude sur les manifestations spirites de Jer-

sey, nous allons rencontrer maintenant une intelligence bien définie, qui donne son nom, et qui démontre, par son style, qu'il est bien la personnalité annoncée. Je cède la parole à M. Jules Bois, qui n'est guère suspect de tendresse pour le spiritisme. Malgré son parti pris habituel, il ne peut cependant pas récuser l'évidence des faits. Voici son récit.

Les tables parlantes de Victor Hugo

Souvent, d'abord, la table résiste aux injonctions de Hugo, elle le raille parfois, de temps en temps elle le terrasse avec son propre langage. En des circonstances très rares, elle échappe totalement à son contrôle et la personnalité qui se lève devant la sienne parle un langage approprié au nom qu'elle s'est donné. Voici, par exemple, le procès-verbal d'une séance des plus curieuses. Il m'a été communiqué par Auguste Vacquerie. Je le transcris fidèlement. C'est André Chénier qui se présente. Il achève certains de ses poèmes laissés de son vivant incomplets :

Dimanche, 25 décembre 1853, 8 h. 1/2 (soir). Présents : Victor Hugo, Mme Hugo, Mlle Adèle, Auguste Vacquerie, Charles Hugo — Ch. Hugo et Mlle Adèle *tiennent la table.*

— Qui es tu ?

— *André Chénier.*

Victor Hugo — Dis-nous pourquoi tu viens ?

— *Déja dit.*

Mme Hugo. — Causes-tu avec Mme Roland dans la vie où tu es ?

— *Oui.*

Victor Hugo. — Dans la pièce qui commence par...

Il n'a donc plus d'espoir, et ma plainte perdue,

Etc., etc.

il manque un vers après celui-ci :

J'avais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...

Dis-moi ce vers qui manque :

RÉPONSE

J'aurais maudit l'autel que j'ai tant embrassé,

— Veux-tu compléter le fragment XVII ?

O délices d'amour, et toi, noble paresse. —

Après :

Pour qui les yeux n'ont pas de suave poison,

Il manque des vers :

RÉPONSE :

Oui sans perdre leurs cœurs et sans brûler leurs âmes.
Ont frôlé le satin de la robe des femmes.

Victor Hugo. — Le fragment que nous avons est au singulier :

Heureux qui, etc.

Ce que tu nous dis est au pluriel. Nous pouvons arranger la chose ainsi :

Qui, sans perdre son cœur et sans brûler son âme
A frôlé le satin d'une robe de femme.

Le veux-tu ?

— *Non.*

Alors, dis :

Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme
A frôlé le satin de ta mantille, ô femme !

Victor Hugo. — J'aime autant ma manière. Es-tu de mon avis ?

— *Non.*

— Tu aimes mieux ta manière ?

— *Oui.*

Victor Hugo. — C'est que tu as encore, dans la suite des vers, une apostrophe :

O femme !

Veux-tu prendre ma manière ?

— *Non.*

Victor Hugo — Après :

Je t'appartiens, amour ! amour inexorable !

Continue :

RÉPONSE :

Conduis-moi chez Camille et dis-lui que je suis
L'esclave de ses jours conquis pendant ses nuits,
Dis-lui que tout en moi par sa bouche respire
Et qu'étant une fleur elle m'a pour zéphire.
Oh ! qu'on souffre d'aimer ! Oh ! quels cruels tourments
Pour un moment heureux, combien d'autres moments
Où l'âme pleure et tombe et, pauvre feuille morte
Obéissant au vent qui l'arrache et l'emporte,
Erre et tremble et palpite et songe au doux banquet
Où Camille l'avait mêlée à son bouquet.
Sage vieillesse, viens ! je t'implore et t'appelle ;
Tu souris à l'amour comme le toit à l'aile.
Sous ta chaste couronne on chemine à pas lents,
Toujours la plume blanche aime les cheveux blancs.
L'amour pour le vieillard prend sa plus douce voix ;
L'âge est un innocent qui vide les carquois.
Et les tremblantes mains prennent aux mains naïves
De l'amour ces traits d'or que nos âmes plaintives
Gardent toute la vie et qui durent toujours.
L'épine reste au cœur, l'épine des amours.
Et quand le soir arrive au bout de la journée
L'épine est dans le cœur, la rose s'est fanée.
Toi, vieillesse, tu ris au seuil de ta maison.
Le souvenir la dore ainsi qu'une saison,
L'empire des amours se réduit à ton chaume,
L'Océan se fait source, et la fatale pomme
Qui divisa l'Olympe et qu'adjugea Pâris
Mûrit à ton pommier ; on la mange et tu ris.

Auguste Vacquerie. — Ces douze ou quinze derniers vers sont très troubles ? Es-tu de cet avis ?

— *Oui.*

Victor Hugo. — Peux-tu nous dire à quoi tient le trouble de l'expression ?

— *Oui.*

— Dis-le.

— *Vers oubliés.*

Auguste Vacquerie. — C'est-à-dire que tu as passé des vers ?

— *Oui.*

— Quand viendras-tu rétablir tes vers ?

— *Jeudi.*

— As-tu déjà communiqué avec d'autres que nous ?

— *Non.*

Ici, le problème à résoudre se complique encore. Il ne s'agit plus, cette fois, d'Eschyle romantisé et factice, mais bien d'un pastiche d'André Chénier, extraordinairement habile et, ce qui est presque miraculeux, improvisé. Hugo n'aurait pu que très difficilement se plier à cette manière que, d'ailleurs, il critique. Supposons l'improbable ; Charles Hugo, tenant la table, la fait parler et, par fraude, lui inspire ses vers. Je sais bien que Charles n'était pas un poète à dédaigner ; mais par quel mystère arrivait-il à forger instantanément un morceau aussi profondément d'accord avec l'esprit et la forme du chantre de la « Jeune Tarentine ? » Il l'avait préparé d'avance, me direz-vous ; mais comment pouvait-il prévoir que son père lui demanderait de terminer telle pièce, plutôt que telle autre ? Nous nous perdons dans un dédale même en admettant la fraude.

Charles était fort indolent ; de plus, comme tout autre écrivain, il eût à coup sûr préféré signer ces fragments toujours ingénieux quand ils ne sont pas admirables. L'amour-propre littéraire ne perd jamais ses droits. Charles se plaint souvent de la longueur des séances qui l'épuisent. Il a fait de l'escrime, dans la journée, il voudrait se reposer, mais l' « esprit » insiste, le force à lui servir d'instrument. Faut-il tout dire ? Il y a quelque chose de terriblement angoissant et d'âprement ironique en la présence réitérée de cette « Ombre du Sépulcre » qui fait frémir ce guéridon, ce jouet d'enfant, sous les doigts d'un jeune homme qu'elle emportera bientôt, sous les doigts d'une jeune fille, sa sœur, dont la raison ne tardera pas à s'évanouir...

Cette fois, l'identité n'est pas douteuse. C'est bien le style, la façon d'écrire du chantre de la *Jeune Captive*. La réponse arrive immédiatement, sans être cherchée, et les figures du discours sont bien celles du XVIIIe siècle. Cette poétique est fort éloignée de celle de Victor Hugo, qui non seulement ne sait pas improviser, mais ne goûte guère « la manière » d'André Chénier. Cependant celui-ci main-

tient son texte et ne se laisse pas influencer par les objections qu'on lui présente. Inutile, je crois, d'insister sur le rôle du fils de Victor Hugo; il est totalement passif. M. J. Bois signale parfaitement l'impossibilité de compléter instantanément des poésies inachevées qui lui sont indiquées au hasard par son père. On a beau être poète, doué même d'une grande facilité, on ne compose pas sans réflexion et sans recherches des vers qui doivent s'adapter à un texte précis, surtout quand il s'agit d'un de nos grands poètes, qui compte parmi les plus originaux.

Les assistants sont de bons juges : Hugo et Vacquerie qui suivent attentivement la dictée en signalent les faiblesses ou le sens obscur. Malgré les lacunes, pour eux le doute n'existe pas : c'est bien avec André Chénier qu'ils s'entretiennent. Jusqu'à démonstration de mon erreur, je pense qu'ils ont raison, et qu'on arrivera difficilement à convaincre du contraire tout critique impartial qui met les FAITS au-dessus des théories.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Lettre ouverte à M. Le Dantec

Monsieur,

Vous êtes aujourd'hui, en France, le plus habile champion du Néant. Vous vulgarisez avec une verve souple la philosophie de la science matérialiste et tel de vos arguments fait impression. Il est bien naturel que ce soit à vous qu'on s'en prenne si l'on veut inquiéter le Monisme dans sa béatitude de doctrine officielle. Souffrez que je vous pose quelques « colles ».

Tout d'abord, Monsieur, pourquoi donc n'êtes-vous pas sceptique ? Aux champs de vos travaux n'y aurait-il pas de place pour les sveltes fleurs du Doute, mais seulement pour les lourds fruits de la Certitude ? Au temps où nous sommes, comment un esprit affiné peut-il se contenter d'affirmer ? N'existe-t-il pas en ce moment des raisons de substituer aux « oui » le « c'est probable » et au « non » le « peut-être » ? Dans vingt ans il est vraisemblable que le devoir sera tout autre, car l'évidence sera faite... à moins que. Mais aujourd'hui qui ne réserve sa suprême adhésion est un imprudent et vous, Monsieur, vous êtes l'imprudence même.

Rémy de Gourmont que vous citez dit : Ce qu'il y a de terrible,

quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve.» Ce n'est terrible que si la vérité qu'on découvre est affreuse. Or tandis que vous la voyez dans l'émiettement final de l'individu à travers le monde, ce qui n'est pas gai, de bons philosophes et d'honnêtes savants la mettent dans l'immortalité consciente, ce qui en somme réconforte. Pour vous tout est vain et insignifiant, pour eux tout est riche de sens et de portée. Vous les prenez en pitié parce qu'ils appliquent l'idée toute humaine de finalité à l'univers et eux vous répondent : « Des pesées et des mesures sont « aussi et, au premier « chef, des opérations humaines; opération humaine encore la « distinction qu'on fait entre le subjectif et l'objectif. Afinaliste, « vous n'êtes pas plus objectif, pas moins subjectif que nous, les « finalistes. Ce n'est pas avec des expériences qu'on peut établir la « réalité du monde sensible ; il y faut des raisonnements, des rai- « sons et vous — alors que nous voulons des preuves logiques pour « y croire — vous avez une foi enfantine dans ce que vous voyez et « touchez. Pourtant qui vous assure qu'en dehors de vous tout se « passe comme il vous semble ? » A cette réplique, que pouvez-vous riposter ? Pas grand'chose, je le crains, Monsieur. Ne l'ayant pas inventée, je puis en proclamer la valeur. Les idéalistes dont elle vient manient mieux que Büchner ou Hoeckel la dialectique, et comme leurs conclusions nous permettent l'espoir, j'incline à penser que Rémy de Gourmont s'est mépris et que la vérité n'est pas terrible.

Un reproche en passant : il vous arrive de prêter à vos adversaires un état d'esprit et des arguments qui les mettent à votre merci sans combat. Dans « le Conflit » l'abbé Jozon est d'une faiblesse insigne. D'ailleurs pourquoi l'abbé ? Catholicisme et spiritualisme ne sont-ils qu'un ? ou est-ce aux catholiques seuls que vous en avez ? Si oui, vous avez pris une peine inutile, car la théologie n'abuse plus personne. La Bible, que vous voulez mettre en pièces et que le brave Jozon défend avec de grands gestes désolés, n'a de mérite qu'entendue selon l'ésotérisme et ni vous ni le pape ne l'entendez certes ainsi. Le pape l'entend puérilement. Un Le Dantec s'attaquer à la puérilité d'un pape ! Le spiritualisme, qui s'honore d'un adversaire tel que vous, Monsieur, vous plaint fort.

Et maintenant quelques objections : A quoi bon opposer spiritualisme à évolutionisme ? Les deux doctrines ne sont pas du tout incompatibles. L'esprit est chose changeante et fixe à la fois ; il varie dans ses manifestations, et son essence reste identique. On concilie parfaitement Darwin avec Leibniz : toutes les monades ont une histoire, elles revêtent diverses apparences successives, elles assument des rôles nouveaux, épuisent d'innombrables destinées. Quoi de plus conforme à l'évolutionisme ? et combien il est facile de faire rentrer la sélection, l'adaptation au milieu, les lois de l'ha-

bitude et de l'hérédité dans l'Harmonie Préétablie ! Ne croyez donc pas en nous racontant comment les espèces sont sorties les unes des autres anéantir l'esprit et ses œuvres. Ajouterai-je que les Spirites sont bien plus (et bien mieux) évolutionnistes que vous : l'évolution que vous restreignez aux races, ils l'étendent à l'individu qui passe de vie en vie à travers l'espace infini.

Dans la « Lutte Universelle » vous faites de la suggestion mentale, comme des actions colloïdales, un cas de l'Assimilation et vous admettez qu'il peut exister entre deux esprits une sorte de glu pénétrable à des impressions allant de l'un à l'autre. Mais vous vous hâtez de déclarer que le rayonnement de la suggestion mentale est des plus limités en vertu de cette loi physique : « Toute force transportée s'affaiblit proportionnellement au carré de la distance parcourue ». Et vous niez la télépathie. Vous ne vous demandez même pas si la force psychique — bien que soumise aux lois qui règlent toutes les forces naturelles — n'est pas à ce point supérieure en intensité spécifique à ces forces, que les plus longs trajets terrestres soient pratiquement incapables de la diminuer et que partant de Meudon elle puisse arriver aussi intacte à Versailles, aussi intacte à San-Francisco ! Vous ne vous demandez même pas si les projections animiques n'atteignent point par hasard le plein de leur vigueur à partir d'un certain stade de leur voyage et ne profitent point en quelque sorte de la vitesse acquise. Vous ne vous demandez même pas si un courant télépathique lancé vers un esprit, n'est pas à quelque moment dispensé de tout effort, lorsque, par exemple, il entre dans la zone d'attraction de cet esprit. Bref vous vous épargnez un examen approfondi du psychisme et, désinvolte, léger, ironique, vous réduisez son importance, vous rapetissez son domaine, pour que, dans leurs promenades, les princes dédaigneux de votre Science l'aperçoivent à peine et, dans leurs ouvrages, le négligent.

Dans le dialogue de M. Vieilhomme et de M. Mesure (*Mercure de France* 16 novembre 1907) vous nous montrez la lutte du libre-arbitre et du déterminisme. Vous tenez naturellement pour le second de ces deux adversaires et vos motifs sont tirés du principe de la conservation de l'énergie. On pourrait vous faire observer que ce principe serait en effet violé par l'existence et l'action d'une volonté libre, si cette volonté libre était cependant une force pareille à celles qu'étudie la physique, mais que nous ignorons si la volonté est une telle force. Si elle est une entité spirituelle, on ne saurait parler à son propos de transformation ni de conservation d'énergie. Pourtant comme il est impossible de démontrer expérimentalement que la volonté soit de nature spirituelle, j'admettrai que votre principe ne souffre aucune exception. Mais quel avantage y aurez-vous ? Estimez-vous donc que, pour être immortels, nous devions être capables de commencements absolus, estimez-

vous que, nécessités, nous soyons condamnés à l'anéantissement intégral ? Ce serait, Monsieur, une erreur bien digne d'un savant, indigne à coup sûr d'un philosophe. Je vous entends ! nous sommes déterminés, selon vous, parce que nous sommes « composés ». Un être libre serait simple, indivisible, donc impérissable (Les atomes seraient-ils libres ?) Au contraire l'être composé est décomposable et la mort est une décomposition. Eh oui ! mais pourquoi la combinaison qu'est chacun de nous ne persisterait-elle pas, après la mort, dans ce qu'elle a d'essentiel ? Notre personnalité n'est peut-être pas « unité », peut-être est-elle « unification », synthèse ; qu'y a-t-il là qui nous oblige à mourir tout entiers ?

M. Bottazzi (*Annales des S. P.* octobre 1907) attribue à Eusapia Paladino d'invisibles organes supplémentaires qui touchent et meuvent des objets inaccessibles à ses mains et à ses pieds ordinaires. Quelle est donc la substance de ces prolongements qui, chez la napolitaine, doublent la femme d'une pieuvre mystérieuse ? Est-ce l'énergie nerveuse, musculaire, sanguine à l'état de condensation ? Non, car pendant que les organes supplémentaires d'Eusapia opèrent dans le cabinet, le médium lui-même remue bras et jambes, s'agite, parle, témoigne qu'il n'a rien perdu de sa vitalité ; d'autre part aucun assistant ne se sent affaibli. Ainsi selon toute apparence, la matière des « postiches » fluidiques n'est pas la matière qui nous est connue ; c'est une matière douée de propriétés neuves, en particulier du pouvoir d'allier l'invisibilité à la solidité. Eh bien, cette matière que la volonté consciente, ou l'inconsciente passion du médium, modèle, projette, anime de mouvements, cette matière inattaquable aux microbes qui nous rongent, insensible aux influences qui nous minent et nous tuent, et, de plus, inutilisable dans la vie présente, à quoi sert-elle, puisque tout sert à quelque chose, à quoi sinon aux démarches et manifestations d'une seconde vie ? Nous portons donc avec nous, collé à nous, l'organisme, ou mieux, la pâte malléable de notre immortalité. Eh bien — et voici où le détour m'amène — cette pâte c'est précisément l'essentiel de la combinaison que nous sommes et ce qui en reste à la mort. Elle est invisible à vos yeux, impondérable à vos balances ; elle se borne généralement, sur terre, à prendre copie de nos impressions, sensations et pensées : elle est la deuxième mémoire. Elle construit le pont qui reliera la vie future à celle-ci. Ne voyez-vous pas, Monsieur, que, si une telle substance existe, — et ici je vous renvoie à M. Bottazzi et à ses mille complices, la loi de la conservation de l'énergie et de la matière n'est plus du tout violée et que la physique ne peut plus nous interdire d'être immortels ?

Nous terminerons, s'il vous plaît, par la conscience. Vous lui avez manqué très gravement Vous la traitez, dans « l'Athéisme » d'épiphénomène et la déclarez d'importance nulle. Dans le Dialogue

vous reconnaissez que les faits conscients diffèrent objectivement de ceux qui ne le sont pas. Vous attribuez cette différence non à la conscience et à son empreinte, mais au mécanisme producteur des faits conscients qui n'est pas celui des faits inconscients. Or si ces mécanismes sont divers, n'est ce pas parce que l'un fabrique des faits conscients, l'autre des faits qui ne le sont pas, n'est ce pas parce que conscience et inconscience sont deux ? Donc la conscience n'est pas quantité négligeable ; elle n'est pas lueur, épiphénomène ; elle est une force, une réalité. Il faut compter avec elle. Vous allez — dans l'Athéisme encore — jusqu'à prêter aux éléments de la matière brute une conscience proportionnée à leur état. Je suis loin de me récrier, mais les conséquences de ce prêt ne vous sont pas favorables, monsieur. Car, n'y ayant aucune raison de vous arrêter en chemin, si vous accordez la conscience à la molécule, vous devez l'accorder à l'atome et comme l'atome, pour la science moderne, est un pur point de force, vous voilà avec votre conscience sur les bras, sans matière pour la soutenir, vous voilà en pleine idéalité. On y est d'ailleurs très bien. Au reste, de toute façon, la précédente conclusion s'impose, puisqu'on peut à l'infini concevoir plus petit que l'atome-matière, lequel atome est, on le sait, une simple hypothèse et n'a jamais été vu. Toujours d'après vous, l'amas des consciences élémentaires, moléculaires, cellulaires, leur « complexe », formerait la conscience humaine, comme l'amas « colonial » des cellules forme le corps humain. Mais une cellule a conscience d'elle-même et non de ses voisines, comme je suis conscient de moi et non de vous ; juxtaposez un million de cellules, vous ne fondrez pas leur million de consciences en une seule et cela en vertu même de l'impénétrabilité de la matière.

J'espérais en avoir fini, mais il manque encore un pavillon au château. Je veux vous porter, monsieur, une suprême botte qui doit vous achever. Vous avouez (Dialogue) qu'un fait, chez un être vivant, ne se reproduit jamais pareil, intégralement pareil à lui-même. Ceci est effroyable pour vous et dénote de votre part une légèreté qui m'étonne. Car enfin il faut être logique ; ce que vous dites des êtres, il faut le dire des choses. Etres et choses ne sont-ils pas pour vous la même « chose » à des degrés divers ? Reconnaissez-le donc, la même étincelle ne sort jamais deux fois d'une machine électrique, la même eau ne se forme pas deux fois dans la cornue. Et alors, la science n'est plus qu'un enregistrement d'analogies ; l'indétermination l'envahit. Toute mesure est incertaine. A quelle extrémité je vous vois, vous qui ne tenez pour réel que le mesurable ! Il n'y a plus de lois rigoureuses ; on ne peut plus induire, les conditions des phénomènes et les phénomènes ne pouvant plus être répétés identiques. Toute expérimentation devient chimère. La vérité des laboratoires prend un caractère purement pratique et il

faut nous contenter d'à peu près. Voilà ce que vous faites de la science, vous son ministre ; et c'est sur ses débris, sur ses planches pourries que vous montez pour nous crier ! « La mort c'est le néant ! » — Permettez-nous de sourire.

F. BERTAL.

De la persistance de l'individualité chez les personnalités psychiques

(*Suite et fin*) (1)

Séance du 8 janvier 1907

La séance a lieu dans un petit salon faisant partie de l'appartement de M. et Mme Beaulaton. La pièce est éclairée à l'électricité. Les personnes sont au nombre de onze. M. et Mme Beaulaton, M. le docteur Ruel et Mme Ruel : Mme Fouquet ; Mlle Petitet, Mlle Brossius, Mlle V..., médium ; Mlle Méaux, M. X.

Le guéridon qui sert à l'expérience est à peu près neuf et du poids de 6 kilogr. 500 gr. ; il est d'une très grande solidité.

Sur l'indication obtenue par l'écriture médianimique, on éteint la lumière, et toutes les personnes présentes se placent autour de la table, debout, les mains placées sur celle-ci.

Au bout de quelques instants, la table est secouée de mouvements très accentués et ne tarde pas à quitter le sol. Elle s'élève à quinze ou vingt reprises, au point de dépasser plusieurs fois la tête des assistants.

Puis elle se transporte rapidement d'un bout à l'autre de la pièce, revient, en fait le tour, recommence un grand nombre de fois, entraînant les personnes présentes, qui s'efforcent de continuer à l'effleurer, mais ont peine à la suivre.

Plusieurs fois, la table se couche entièrement sur le parquet, puis se relève. A un moment donné, elle se trouve absolument renversée, la surface sur le sol et les pieds en l'air. Les assistants ne pou-

(1) Voir le n° de novembre p 289

vant plus même essayer de mettre les mains en contact avec le dessus du guéridon, on demande ce qu'il faut faire.

La table se soulève, et l'on obtient par coups les mots suivants :

— Lâchez la table.

On demande ensuite comment il faut se placer. La réponse est celle-ci :

-- Restez debout alentour et formez la chaîne.

Les dix assistants se donnent la main, formant un cercle ininterrompu autour de la table. Aucun d'eux ne pourrait quitter le cercle ou retirer sa main sans que son voisin s'en aperçût. Cependant, la table, isolée au centre, continue ses mouvements et ses lévitations, répondant aux questions par des coups, s'élevant et retombant sur le sol avec bruit, à la façon d'un marteau-pilon, et sans le moindre contact.

Au bout d'un instant, le silence s'étant fait, M. le docteur Ruel annonce qu'il avance la main pour constater la position de la table. Elle est couchée sur le flanc. Quelques secondes après, un craquement se fait entendre ; M. le docteur Ruel avance de nouveau la main et s'aperçoit que la table s'est relevée seule.

On replace les mains sur le guéridon relevé, et il recommence une course désordonnée, bondissant et s'abaissant tour à tour, mais cette fois avec contact.

Tout à coup, plusieurs des assistants annoncent qu'ils ressentent un violent courant d'air froid. La table cesse de bondir et glisse seulement sur le parquet pendant quelques minutes, avec une rapidité plus modérée. Puis elle s'arrête, et un coup frappé annonce qu'il faut rallumer.

On presse le bouton électrique et les assistants se retrouvent autour de la table, en pleine lumière. Ils s'aperçoivent avec surprise qu'un verre contenant une certaine quantité de liquide est déposé sur le guéridon qu'ils entourent encore.

Vérification faite, ce verre avait été placé sur un autre meuble avant la séance, et le liquide qu'il contenait était un cordial destiné au médium. Personne n'aurait pu le transporter sur la table sans qu'il fût renversé ; or, pas une goutte n'avait été répandue.

Pour savoir comment ce transport avait eu lieu, on eut recours à l'écriture, et l'on obtint la communication suivante :

« Profitant de la force développée, nous avons produit un déplacement d'objet. Ce liquide, allié au fluide, devient très salutaire ; c'est à l'intention de Mlle V... que nous avons tenté cette expérience ».

Les lévitations ont duré de 25 à 40 secondes chacune.

(*Suivent les signatures des onze asistants*).

Séance du 12 janvier 1907

Une communication médianimique annonce que la séance sera laborieuse, des influences occultes essayant de la troubler. Il importe néanmoins de la faire réussir, car c'est, dit la communication, le seul moyen d'écarter les esprits pervers.

La séance commence dans les mêmes conditions que le 8 janvier. Une nouvelle communication dit : « Il est possible que d'autres esprits parviennent à se substituer à nous. C'est pourquoi, s'il se produisait des phénomènes anormaux, vous devriez rallumer immédiatement ».

La lumière est éteinte et les mouvements du guéridon commencent. Tous les assistants ont les mains posées sur la table et la suivent.

Mais aussitôt les phénomènes anormaux se produisent sur divers autres points de la pièce. On entend la chûte de plusieurs objets sur le parquet, des bris de porcelaine, etc.

On fait aussitôt la lumière, et l'on constate qu'un écran placé devant la cheminée est renversé. Un autre, plus petit, a été lancé au milieu de la pièce ; un petit meuble, chargé de livres et de partitions, qui se trouvait dans un angle, a été déplacé. Des fragments de porcelaine brisée jonchent le sol.

Néanmoins, l'esprit guide insiste pour que l'on continue, et l'on éteint de nouveau, après avoir remis un peu d'ordre.

Mais bientôt le vacarme recommence. Le guéridon, dans ses lévitations, retombe si violemment, qu'il a deux pieds brisés. Les fragments de porcelaine, projetés dans tous les sens, semblent courir les uns après les autres. On rallume de nouveau et l'on demande ce qu'il faut faire, le guéridon étant hors de service.

La réponse est : « Prenez une autre table ! ».

On va chercher, dans une autre pièce, un second guéridon, et l'on reprend la séance. Mais à peine est elle reprise qu'un fracas

épouvantable a lieu, simultanément sur plusieurs points. Un objet pesant vient tomber au milieu du salon. Le guéridon se brise entièrement ; une masse confuse s'avance d'un des angles. On fait en hâte la lumière, et l'on constate que cette masse n'est autre que le meuble chargé de livres, qui s'est avancé d'au moins deux mètres. Un lourd fauteuil gît, renversé, dans un autre angle. Quant à l'objet dont on a entendu la chute, c'est une statuette en bronze, du poids de 4 kilogr. 250 gr. qui se trouvait sur le piano, et a été projetée par une force inconnue. Le guéridon qui a remplacé le premier a été tranché complètement et verticalement, comme par un coup de hache. Plusieurs personnes déclarent avoir été griffées.

L'esprit-guide, interrogé, répond :

« Il y aurait danger à continuer. Nous avons trop présumé de nos forces. Suspendez la séance et faites la chaîne. »

Après environ une heure de chaîne, une communication médianimique nous informe que les esprits mauvais ont pu être provisoirement écartés et sont maintenus à distance au moyen d'un « cercle fluidique ». Une seconde séance est indispensable pour les éloigner définitivement ; sans cela, leur influence nous exposerait à des dangers graves. Mais, grâce au cercle fluidique, ils ne pourront plus troubler cette séance.

On se décide à éteindre encore, et la séance est reprise à l'aide du premier guéridon, que l'on maintient assez difficilement debout sur son unique pied.

Les phénomènes de lévitation se renouvellent, et le guéridon reproduit à peu près les mouvements obtenus le 8 janvier. Mais tout est calme dans la pièce, et aucun projectile n'est plus lancé.

A la fin, les assistants ayant les mains sur le guéridon maintenu debout, celui-ci s'élève lentement et progressivement à deux reprises différentes et à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte. A la seconde, il dépasse la tête des personnes qui l'entourent et se balance dans le vide, sa partie supérieure échappant aux mains qui cherchent à l'effleurer. Puis il redescend lentement sans secousse. Arrivé sur le sol, il se relève et frappe un grand coup, annnonçant que la séance est terminée. Sur notre demande, il est répondu qu'elle a réussi.

(Suivent les signatures).

Les soussignés déclarent avoir vu très distinctement le meuble du

salon continuer à s'avancer d'environ vingt centimètres lorsque la lumière a été faite.

(Suivent les signatures de quatre assistants qui ont fait cette constatation.)

Depuis cetts séance, l'esprit de Malika n'est jamais plus revenu parmi nous.

Il n'y a évidemment, dans les séances se rapportant à Malika, aucune preuve d'idendité, mais il y a certainement la marque d'une personnalité très caractérisée.

*
* *

Les phénomènes de « Lumine »

On vient de voir qu'au cours des visites momentanées de Malika, un grand nombre de phénomènes matériels se sont produits. La plupart, il est vrai, ont eu lieu dans l'obscurité, d'autres personnalités, moins tyranniques, ont consenti à tenter des manifestations de ce genre à la lumière rouge. Ici encore, il est facile de remarquer que l'individualité des êtres qui opèrent ne se dément pas. L'intervention d'un même esprit amène généralement des phénomènes d'un même ordre. Les manifestations que nous avons obtenues d'autres esprits que Malika différaient sensiblement de celles dont je viens de citer des échantillons.

Parmi ces nouvelles personnalités, il en est une qui appartient à un groupe psychique un peu encombrant, paraissant très inférieur sous le rapport intellectuel, mais qui nous a donné des séances très curieuses. Elle a pris le nom de *Lumine*; son langage est bizarre, incorrect ; c'est une sorte de patois mélangé de mauvais français et de mots à tournure italienne. Le caractère de *Lumine* est fantasque, comme son langage; quand elle est satisfaite, elle se prête pourtant assez volontiers aux expériences. Mais il faut que les assistants lui soient sympathiques. Le procès-verbal suivant, dressé par M. Thomas, à l'issue d'une des séances, donnera une idée des spécialités de *Lumine*.

Séance du 31 Janvier 1907

M. X... m'avait dit qu'au cours d'une séance à laquelle assistait Mlle G... une troupe d'esprits peu avancés s'était manifestée, et, depuis, les esprits habituels du groupe de M. X... se trouvaient évincés par ces nouveaux venus. Rendez-vous était pris pour le 31

janvier avec Mlle G..., qui devait inviter ces instrus à céder la place aux esprits guides du groupe. Je fus convié à cette séance.

Suivant l'habitude, la séance fut divisée en deux parties. Dans la première, sur la demande de Mlle G..., les esprits habituels du groupe purent se manifester, et l'un d'eux, Simonne, se livra à d'intéressantes expériences dont il y aura sans doute lieu de parler plus tard.

A la deuxième partie sont présents : Mlle G..., Mlles P..., Mlle M..., le médium, M. P..., et moi. Au cours de la séance vint M. X...

L'esprit qui se manifeste donne le nom de « Lumine » ; il nous promet un apport et il doit me frapper au visage.

Je lui demande d'accorder la même faveur à ma voisine de gauche qui vient de sourire. L'esprit demande l'obscurité ; je lui fais observer que le contrôle ne peut être efficace qu'en lumière, il répond : « Plus tard. »

Nous faisons l'obscurité ; les mouvements de table commencent, puis de belles et hautes lévitations se succèdent sans interruptions, au nombre de quinze à vingt. — Nous sommes autorisés à faire la lumière, nous obtenons plusieurs lévitations complètes de 0 m. 80 cm. environ de hauteur. Le contrôle est facile, nous constatons que toutes les mains sont sur le plateau de la table, les pouces en l'air.

On demande l'obscurité, nous obéissons, attendant l'apport promis ; quelques mouvements de table, puis, à notre stupéfaction, des notes sont jouées au piano — Nous faisons la lumière, refermons le piano et faisons la chaîne en nous tenant fortement les mains. Les mouvements de table se renouvellent, puis nous entendons le piano s'ouvrir ; nous constatons que tout le monde est à la chaîne ; des notes sont jouées. Nous demandons l'air : *Au clair de la lune*, qui est joué. Lumière. M X... entre et prend place. — On ferme le piano; obcurité, chaîne, des coups sont frappés dans la caisse du piano, le couvercle se lève, le piano résonne. M. X... demande un air de l'époque où vivait Lumine ; un air est joué dans les notes graves : on dirait un air religieux. M. X... me prie de fermer le piano, j'accomplis ce désir et reprends ma place à la chaîne ; le piano est de nouveau ouvert ; des notes sont plaquées. La table s'agite, nous la suivons ; un objet est placé dans la main de Mlle P. Lumière,

Cet objet est un verre à bordeaux ; il n'y en avait pas dans le salon aucune main n'a quitté la chaîne.

Nous sortons un violon de sa boîte et nous le plaçons sur un fauteuil, la table s'agite, je reçois un coup à la partie frontale droite. (J'ai la certitude absolue que personne n'a rompu la chaîne et le choc n'est pas produit par une main, on aurait dit un coup frappé par un gant capitonné, comme un gant de boxe.) Ma voisine de gauche, Mlle P.... est frappée, à la même seconde, à la partie frontale gauche ; je reçois un coup sur l'omoplate droite et ma voisine est fortement tirée par sa robe, un fauteuil vient se presser contre elle. — Lumière, puis obscurité, chaîne ; des coups sont frappés du côté où se trouve le violon, puis des notes sont jouées sur cet instrument, quelques notes au piano. Sur notre demande, les cordes du violon vibrent à nouveau, alternant avec le piano. Je propose d'enflammer une allumette ; M. X... m'y autorise ; je choisis un moment où j'entends un meuble se mouvoir, et nous constatons que ce meuble est le fauteuil sur lequel se trouve le violon. Il n'était plus à sa place auprès du piano, mais immédiatement derrière nous, à environ deux mètres de l'endroit où nous l'avions laissé.

J'insiste sur ce point, que, pendant toute la durée de la séance, tous les assistants se tenaient les mains, formant la chaîne, les jeunes filles qui avaient très peur (nous dûmes les rassurer constamment) serraient énergiquement les mains de leurs voisins, M. P... et moi, et plus tard M. X..., étions vraiment prisonniers et si nous avions tenté d'abandonner la chaîne une seconde, nous aurions été imméddiatement signalés.

A. Thomas.

Il est question, au début du procès-verbal qui précède, d'intéressantes expériences obtenues à l'aide de Simonne, une autre personnalité psychique dont j'ai déjà parlé antérieurement. Une des passions de Simonne est de dessiner des fleurs, plus ou moins reussies, par la main du médium. Elle est absolument rebelle aux conversations sérieuses, comme aux phénomènes d'ordre physique, mair comme elle est très assidue aux séances, nous avons essayé de tire parti de son faible pour le dessin. Voici un fragment de conversation, accompagné d'expériences, qui caractérise le genre de Simonne. Nous n'avons obtenu rien de semblable avec aucun autre esprit :

Séance du 26 décembre 1906

Conversation avec Simonne

Demande. — Ainsi, vous restez ici la plus grande partie de la journée ?

Réponse. — Oui.

D. — Et que faites-vous ?

R. — Rien.

D. — Vous devez vous ennuyer ?

R. — Oui.

D. — Quel dommage que vous ne sachiez pas lire ! On mettrait des livres à votre disposition ; vous les liriez, vous regarderiez les images.,.

R. — Je les regarde.

D. — Avez-vous regardé celles du livre qui est dans le salon ?

R. — Oui.

D. — Puisque vous aimez à dessiner des fleurs, vous pourriez en faire comme celles qu'on voit dans ce livre.

R. — Oui.

(On va chercher un exemplaire relié de la *Gazette des Enfants.* — Deux membres se détachent pour feuilleter le volume, qui contient une grande quantité de gravures coloriées. — Trois autres, y compris le médium, restent à la table. Une des personnes qui tiennent le volume indique une gravure, qu'elles seules peuvent voir).

D. — Y a-t-il des fleurs dans cette image ?

R. — Oui.

D. — Laquelle voudriez-vous dessiner et à qui voudriez-vous l'offrir.

R. — Je voudrais un cochon, pour la...

(Suit un qualificatif que Simonne adresse à une personne qu'elle n'aime pas et qui vient quelquefois. On communique la gravure qui a motivé cette boutade ; elle se compose de quelques fleurettes, parmi lesquelles s'ébattent plusieurs petits cochons roses).

Le livre est rouvert à une autre page, toujours hors de la vue des personnes qui sont à la table.

D. — Et dans cette image-ci, pourriez-vous choisir une fleur ? Laquelle ?

R. — Une rose.

D. — Il y a, en effet, une branche de fleurs roses. Mais, au dessous, voyez-vous quelque chose qui vous intéresse ?

R. — La gamine.

(Le sujet représente une petite fille ; les fleurs ne sont que l'accessoire).

On passe à une autre gravure.

D. — Que choisissez-vous dans celle-ci ?

R. — Le chien.

D. — Mais il y a autre chose dans l'image. Le voyez-vous ?

R. — Oui, une gamine avec une ombrelle.

(C'était parfaitement exact. La gravure représente une fillette portant une gigantesque ombrelle et au pied de laquelle se tient un petit chien).

M. Thomas a assisté à l'une des expériences de Simonne. Je reproduis ci-dessous le procès verbal qu'il a rédigé :

Séance du 23 Juin 1907

Présents : M., Mme et Mlles X..,, Mlle W..., Mme et Mlle M..., M. Thomas,

Quelques entités inconnues se présentent, on les écarte. Vient Simonne. On lui propose, ainsi qu'elle a déjà réussi à le faire précédemment, de décrire par l'écriture ou de reproduire les dessins désignés par une personne qui, hors du cercle, les placera de façon à ce que personne d'autre ne puisse les apercevoir.

C'est la deuxième fois que le médium vient chez Mlle W... Il ne s'est pas approché de la bibliothèque qui est dans le fond de la salle près d'un angle.

Mlle W... prend une livraison et demande que Simonne reproduise l'image qu'elle regarde. Simonne répond qu'elle veut choisir elle-même ce qu'elle dessinera. Elle esquisse un carré avec, à l'intérieur, deux personnnes ; on lui demande ce que c'est ; elle répond :

— C'est des gens dans une chambre, c'est des gens qui ont l'air de faire des gestes comme s'ils causaient au théâtre. — Est-ce là ce que regarde Mlle W... ? — Non, c'est à la première page en haut, il y a comme un bureau avec des gens qui achètent. — Quel bureau, qu'y fait-on ? — Il y a une boutique avec une vieille femme, un chien. — Qu'y vend-on ? — C'est comme un bureau de tabac.

— Tourne les feuilles. — Le portrait de la femme est adorable. — Donne des détails. — Elle a les yeux baissés, l'air fripon. — Quelle attitude ? — On ne voit que la tête, elle la penche en avant, elle est peinte en jaune c'est d'une autre couleur que les autres, ce portrait. — La personne que vous venez de décrire remplit-elle un rôle principal, car on voit tout le temps la même, tête nue avec d'autres poses ; c'est une petite jeune fille, toute maigre. Dans un autre portrait, elle a une poupée, elle rentre avec. — Dites-nous le nom qui est au-dessous du portrait. — Je vais demander à quelqu'un qui sait lire, à Mina. Elle s'appelle Miquette.

La brochure est la pièce : *Miquette et sa mère*, éditée par l'*Illustration*. Les descriptions données sont exactes.

Simonne demande que l'on prenne un des livres gris en haut de la bibliothèque, à condition qu'il y ait des images ; elle demande à Mlle W... (qui toujours dérobe la vue du livre aux assistants) de feuilleter vivement, puis elle dit d'arrêter. Simonne dit voir des armées, des gens de guerre. « Il n'y a, dit-elle, que des soldats qui se battent, des Napoléons, des rois ; ils attaquent une prison. »

Le livre est un volume de *l'Histoire de France* d'Henri Martin et la gravure sur laquelle on s'est arrêté représente l'attaque du Pont de Cé.

Mlle W... demande de décrire une tête qui se trouve à la page suivante. Simonne dit : « C'est un beau jeune homme, il est tout seul, on ne voit que sa tête, il a de grands cheveux frisés, avec une grande barbe ; il a un col avec des fioritures. — Quelle est la forme du cadre ? — Ovale (Portrait de Louis XIII, médaillon). »

Mlle W... prend un autre livre dans la bibliothèque et feuillette. Simonne dit : « Je vais choisir ». On lui demande de dessiner l'image choisie ; elle répond : « Oui, seulement bien à peu près, car je ne sais pas dessiner les personnages. » Elle fait un croquis et écrit : « C'est une gamine, avec elle des moutons ; elle a à peu près, comme moi, 14 ans. Je regarde les autres images : c'est toujours la même fille, grandie, habillée en homme, avec une bannière). Elle ajoute : « Elle fait la guerre, puis elle a un habit comme Cylade (1) (une armure).

(1) Esprit d'un guerrier antique qui se manifeste quelquefois.

On prie Simonne de donner le nom de la jeune fille, elle répond : « Attendez, je demande : — Jeanne d'Arc ». L'ouvrage, toujours tenu hors de la vue, est l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, par Wallon.

Simonne écrit : « Je veux encore faire quelque chose, va chercher la cruche. — Quelle cruche ? — Celle qui est dans la petite chambre à côté. « (Personne du groupe n'a pénétré dans cette pièce ni pu y voir). « Pourquoi ? — Pour la dessiner. — Eh bien ! inutile de la chercher, puisque tu la vois. »

(Simonne dessine une cruche). Mlle W... va chercher la cruche qui était dans la petite chambre, nous constatons qu'elle est identique au dessin fait par Simonne.

A. THOMAS.

*
* *

Je sais que ces faits peuvent s'expliquer de diverses façons. Les derniers, notamment, pourraient l'être par la clairvoyance ou la télépathie ; les déplacements d'objets et les autres faits matériels par des extériorisations de force nerveuse ; on peut émettre l'opinion que le médium ou d'autres personnes présentes avaient eu connaissance de certains détails et que les coups frappés par la table, l'ont été sous des pressions plus ou moins conscientes, traduisant simplement la pensée des opérateurs Je sais, d'autre part, que les expériences qui ont lieu dans l'obscurité prêtent facilement à la supercherie. Mais je prends aujourd'hui l'ensemble de ces faits et je constate qu'aucune de ces explications ne peut s'appliquer *à tous*. Elles sont contradictoires. Si l'on adapte l'une à tel phénomène, il faut la modifier pour expliquer l'autre, et leur diversité, leurs contradictions, contrastent avec la concordance que l'on remarque dans la suite des manifestations.

L'explication spiritualiste, au contraire, s'adapte également à chacun des résultats obtenus, aussi bien qu'à l'ensemble de ces résultats. D'après les expériences rapportées plus haut, on pourrait la formuler ainsi qu'il suit :

1° Intervention d'une *intelligence* ayant sa volonté propre, indépendante des assistants ;

2° Cette intelligence est associée à une *force* et constitue avec elle une *personnalité* pouvant se révéler, lorsque la présence d'un médium lui fournit une force correspondante ;

3° Cette personnalité n'est pas la résultante des intelligences et des forces des assistants, puisque le groupe n'étant pas toujours composé des mêmes personnes, elle ne perd rien de son caractère ;

4° Elle possède une conscience, une individualité, un *moi*, différents des autres personnalités qui peuvent surgir dans les mêmes conditions.

Qui sont ces personnalités ? Faut-il s'en rapporter aveuglément aux indications d'identité qu'elles nous donnent ? Evidemment non. On ne saurait trop les contrôler. Mais pour certaines d'entre elles, par exemple pour Augustin Cauchy, on ne peut nier que le contrôle leur ait donné un remarquable caractère de vraisemblance.

Dans mon précédent rapport, j'ai cité un grand nombre de cas analogues. Je me bornerai, pour compléter cette étude, à reproduire la communication suivante, qui n'offre pas un grand intérêt en elle-même, mais qui contient des présomptions d'identité frappantes, après l'enquête à laquelle M. Thomas s'est livré.

Yves Dahéron

L'esprit qui se manifeste a le langage d'un paysan. Il dit se nommer *Yves Dahéron de Botvair*. Interrogé sur ce qu'il faisait de son vivant, il dit avoir été *chouan* et être décédé à la Roche-sur-Yon en 1798.

L'entretien continue ainsi qu'il suit :

D. — Pourriez-vous nous dire si vous avez laissé des descendants ?

R. — Attendez, monsieur. J'ai souvenance en avoir en Vendée

D. — A quel endroit ?

R. — Au Brouzil.

D. — Quest-ce que c'est que le Brouzil ?

B. — Je croirais un hameau.

D. — Pourriez-vous nous faire connaître les noms de ces descendants ?

R. — Il y a la femme et beaucoup de petits marmots. Les derniers petits sont le *Jean* et le *Joseph*. Il y a aussi l'*Hélène*, la *Marie*, la *Gabrielle*, la *Caliste*. Il faut pas leur faire des embêtements en

leur parlant bouche à bouche. Faut pas qu'ils sachent que je suis venu, ça troublerait leur religion. Ils sont craintifs.

J'abrège la communication, qui n'a rien d'intéressant que ces noms. Elle a eu lieu par l'écriture — une grosse écriture mal formée — et elle est signée Dahéron de Botvair.

M. Thomas s'est occupé de rechercher les traces de ce Dahéron et de sa famille. S'étant assuré qu'il existe en Vendée une localité appelée les *Brouzils*, il écrivit à la mairie de la commune et reçut la réponse suivante :

Les Brouzils, 2 mai 1907.

Monsieur A. Thomas,

« En réponse à votre lettre du 26 avril, j'ai l'honneur de vous informer que la famille Dahéron, dont vous me citez le nom de différents enfants, doit être, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, une famille de cultivateurs qui a autrefois habité les Brouzils, au village de la *Boutaire*. Elle est maintenant au village de Caillaudière-aux-Tirauds, commune de Saint-Sulpice-le-Verdon, par l'Herbagement (Vendée) ; le père se nomme Jean.

« Veuillez, etc. »

Le Secrétaire de la mairie,

Arnou.

A la réception de cette lettre, notre dévoué secrétaire général écrivit à Saint-Sulpice-le-Verdon et s'adressa de préférence à l'instituteur, pensant que si les « petits marmots » descendants d'Yves Dahéron existaient réellement, quelques-uns d'entre eux devaient fréquenter l'école. La réponse qu'il reçut lui montra qu'il ne s'était pas trompé. La voici.

« Saint-Sulpice-le-Verdon, le 6 mai 1907.

« Monsieur,

« Il est exact que la famille Dahéron habite la commune de Saint-Sulpice-le-Verdon, hameau de la Caillaudière-aux-Tireaux.

« Le père se prénomme Jean, et les enfants, au nombre de 8 : *Calixte*, *Marie*, *Hélène*, Athanase, Clotilde, *Jean Joseph* et *Gabriel*.

« Cette famille est bien venue de la Boutaire-des-Brouzils.

« Veuillez agréer, etc. »

. . . .

Instituteur à Saint-Sulpice-le-Verdon.

On voit que la communication de la personnalité psychique qui

dit se nommer Yves Dahéron était exacte sur presque tous les points.

Les noms de Calixte, Marie, Hélène, Gabriel, Jean et Joseph sont authentiques, à cela près que « Calixte » avait été orthographié *Caliste* et que « Gabriel » avait été mis au féminin, de même que *les Brouzils* avaient été mis au singulier. Yves Dahéron n'avait pas parlé d'Athanase ni de Clotilde et n'avait pas fait mention du père de ce enfants ; mais on se souvient qu'il n'avait nommé qu'une partie de ses descendants.

Il reste à expliquer le nom de *Botvair*, accolé au sien par Yves Dahéron. Nous avions cru d'abord à une particule nobiliaire ; il est plus que probable que c'est le nom du lieu d'où il était originaire. Peut-être est-ce une variante de *la Boutaire*, hameau qui d'après le secrétaire de la mairie des Brouzils devait être le berceau de la famille Dahéron. Ces variantes ne sont pas rares dans les noms rureaux, orthographiés sur la prononciation, qui est loin d'être fixe. On en peut voir un exemple dans les deux lettres qui précèdent : Le village de la Caillaudière, suivi des mots *aux Tirauds* dans la première, est appelé dans la seconde la Caillaudière *aux Tireaux*.

Que faut il conclure de ces faits ? Je laisse ce soin aux personnes qui voudront bien les étudier sans prévention. Mais jusqu'ici la théorie spiritualiste semble être encore celle qui les explique de la façon la plus logique. Quiconque n'est pas prévenu contre elle admettra qu'il y a au moins des présomptions en faveur de l'individualité des communiquants invisibles, et de leur identité en certains cas.

X...

Ces communications authentiques peuvent être rapprochées de celles obtenues par M. le docteur Dusard et publiées dans cette *Revue*. On peut joindre à ces rapports ceux de Stainton Mosès et de MM. Hodgson et Hyslop. Ces relations diverses prouvent jusqu'à l'évidence la fausseté absolue de cette affirmation ; que les observateurs n'obtiennent toujours que ce qu'ils savent. La vérité est que l'on constate souvent l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants.

D'où viennent ces inconnues ? Aux incrédules de nous le dire, puisqu'ils nient l'existence des esprits. (*Note de la Rédaction*).

La Bible

V

(*Suite et fin*) (1).

> Le Sacerdoce judaïque destiné à garder le Sépher de Moïse n'a point été généralement destiné à le comprendre et encore moins à l'expliquer.
>
> FABRE D'OLIVET.

Terminons cet article, peut-être beaucoup trop long, (que nos lecteurs nous le pardonnent), en donnant 1° le texte de quelques versets de la Bible ; 2° la version littérale faite sur le livre même de Moïse avec le sens caché des expressions ; 3° la traduction correcte.

Ils pourront ainsi comparer le texte de *notre* Bible avec celui de Moïse et juger de la différence qui existe entre ces deux textes.

Cette étude serait fort intéressante, si elle pouvait être faite pour la Genèse tout entière. Mais nous avons déjà trop abusé de la place que la Revue veut bien nous accorder. Aussi nous sommes-nous contenté de prendre un verset dans chacun des dix premiers chapitres de la Genèse.

Commençons par donner le texte de ces versets, tels qu'ils sont dans notre Bible.

Ch. I. v. 26. — Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques et sur toute la terre et sur tout reptile qui rampe sur la terre.

Ch. II. v. 21. — Et l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam et il s'endormit ; et Dieu prit une de ses côtes et il resserra la chair à la place.

Ch. III. v. 1. — Or, le serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits ; et il dit à la

(1) Voir le n° de novembre, page 312.

femme : Quoi ! Dieu aurait il dit : Vous ne mangerez point de tout arbre du jardin ?

Ch. IV. v. 1. — Or, Adam connut Eve, sa femme, et elle conçut et enfanta Caïn, et elle dit : J'ai acquis un homme par l'Eternel

Ch. V. v. 3. — Ainsi Adam vécut cent trente ans et engendra un fils à sa ressemblance, selon son image et il lui donna le nom de Seth.

Ch. VI. v. 18. — Mais j'établirai mon alliance avec toi et tu entreras dans l'arche toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi.

Ch. VII. v. 13. — En ce même jour là, Noé, Sem, Cham et Japhet, fils de Noé entrèrent dans l'arche avec la femme de Noé et les trois femmes de ses fils avec eux.

Ch VIII. v. 2. — Car les sources de l'abîme et les ondes des cieux avaient été fermées et la pluie des cieux avait été retenue.

Ch. IX. v. 20. — Et Noé qui était laboureur commença de planter la vigne.

Ch. X, v. 8. — Et Cus engendra Nimrod qui commença d'être puissant sur la terre.

Nous donnons maintenant à gauche la version littérale, en mettant entre parenthèses le sens caché des expressions et à droite la traduction correcte.

CHAPITRE I

La Principiation

26. — Et il dit, Lui les Dieux (déclarant sa volonté) nous ferons Adam en ombre nôtre, conformément à l'action assimilante à nous, et ils tiendront le sceptre ; (ils régneront, eux, Adam, l'homme universel) dans les poissons des mers et dans les oiseaux des cieux et dans la gent quadrupède et dans toute l'animalité terrestre et dans toute mouvante vie se mouvant sur la terre.

26. — Continuant ensuite à déclarer sa volonté, il avait dit, LUI les Dieux : nous ferons *Adam*, l'homme universel, en notre ombre réfléchie, suivant les lois de notre action assimilante ; afin que, puissance collective, il tienne universellement l'empire et domine à la fois et dans le poisson des mers et dans l'oiseau des cieux et dans le quadrupède et dans toute l'animalité et dans toute vie reptiforme se mouvant sur la terre.

CHAPITRE II

La distinction

21. — Et il laissa tomber, IHOAH, LUI les Dieux, un sommeil sympathique (mystérieux et profond) sur Adam, (l'homme universel) qui dormit ; et il rompit de l'unité une des enveloppes siennes (extérieures) et il couvrit avec soin (il colora) forme et beauté corporelle la faiblesse (l'infériorité) à elle.

21. — Alors IHOAH, l'Etre des êtres, laissa tomber un sommeil profond et sympathique sur cet homme universel, qui s'endormit soudain ; et rompant l'unité de ses enveloppes extérieures, il prit l'une d'elles et revêtit de forme et de beauté corporelle, sa faiblesse originelle.

CHAPITRE III

L'extraction

1. — Ou l'ardeur cupide (l'intérêt, l'envie, l'égoïsme) était une passion générale (un principe aveugle) parmi toute l'animalité de la Nature élémentaire laquelle avait faite IHOAH LUI les Dieux : et elle dit (cette passion) à *Aïshah* (la faculté volitive d'*Adam*) à cause de quoi déclara LUI les Dieux non pas vous, vous alimenterez de toute substance de l'enceinte organique.

1. - Cependant *Nahash*, l'Attract originel, la Cupidité, cette ardeur interne, appétante, était la passion entraînante de la vie élémentaire, le principe intérieur de la Nature, ouvrage de IHOAH. Or cette passion insidieuse dit à *Aïsha* la faculté volitive d'*Adam*, pourquoi vous a-t-il recommandé, LUI les Dieux, de ne pas vous alimenter de toute la substance de la sphère organique ?

CHAPITRE IV

La multiplication divisionnelle

1. — Et lui *Adam* (l'homme universel) connut cette même *Héwa* (l'existence élémentaire) l'épouse intellectuelle sienne (sa faculté volitive) et elle conçut, et elle enfanta l'existence de *Kaîn* (le fort, le puissant ; celui qui tire au centre, qui saisit, qui agglomère, qui assimile à soi) ; et elle dit, j'ai centralisé (formé par centralisation) un être intellectuel de l'essence même à IHOAH.

1. — Cependant, *Adam* l'homme universel, connut *Heva* l'existence élémentaire, comme sa faculté volitive efficiente ; et elle conçut et elle enfanta *Kaîn*, le fort et le puissant transformateur celui qui centralise, saisit et s'assimile à soi ; et elle dit : j'ai formé, selon ma nature, un principe intellectuel de l'essence même et semblable à IHOAH.

CHAPITRE V

La compréhension facultative

3. — Et il exista, *Adam*, trois décuples et une centaine (une extension) de mutation temporelle ontologique ; et il généra. Selon l'action d'assimiler à lui, en ombre sienne (un être émané) et il assigna ce nom à lui, *Sheth*.

3. Or *Adam* existait depuis trois décuples et une centaine de mutations ontologiques temporelles, lorsqu'il lui fut accordé de générer, au moyen de sa faculté assimilatrice en son ombre réfléchie, un être émané auquel il donna le nom de *Sheth*, comme étant destiné à être la base et le fond même des choses.

CHAPITRE VI

La mesure proportionnelle

18. — Et je ferai subsister la force créatrice mienne ensemble toi et tu viendras vers la *Thebah* toi et les fils à toi (tes productions) et la femme intellectuelle à toi (ta faculté officiente) et les épouses corporelles des fils à toi (leurs facultés physiques) ensemble toi.

18. — Mais je laisserai subsister ma force créatrice auprès de toi : et tu viendras en la *Thebah* toi et tes fils, les êtres émanés de toi et ta faculté volitive efficiente et les facultés corporelles des êtres émanés de toi, ensemble toi.

CHAPITRE VII

La consommation des choses

13. — Dès le principe substantiel du jour, celui-là, alla *Noah* et *Shem* et *Ham* et *Japheth* productions de *Noah* et la faculté volitive de *Noah*, et les trois facultés physiques des productions à lui ensemble, devers la *Thebah* (l'asile mutuel).

13. Dans le principe même de cette septième manifestation phénoménique, *Noé*, le repos de l'existence élémentaire, s'était retiré, ainsi que *Shem*, l'élévation brillante, et *Cham*, l'inclination ténébreuse et *Japheth*, l'espace étendu, productions émanées de lui, sa faculté volitive efficiente et les trois facultés physiques de ses productions, vers la *Thebah*, l'enceinte mutuelle, la place de refuge.

CHAPITRE VIII

L'entassement des espèces

2. — Et furent fermées les sources de la puissance d'être indéfinie et les forces quaternisantes multiplicatrices des cieux ; et fut entièrement consommée la chute d'eau (l'atmosphère épaissie tombant des cieux).

2. — Les sources de l'abîme potentiel indéfini furent fermées, les forces multiplicatrices des eaux s'arrêtèrent dans les cieux et l'atmosphère aqueuse, tombant en masse, s'épuisa.

CHAPITRE IX

La restauration cimentée

20. — Et il délivra (rendit à la liberté, dégagea avec effort), *Noah*, l'homme intellectuel de l'élément adamique ; et il cul tiva (ainsi) ce qui est élevé (les productions spirituelles).

20. Ce fut Noé qui dégageant avec effort le principe volitif intellectuel de l'élément adamique, le rendit à la liberté et cultiva les productions élevées de la spiritualité.

CHAPITRE X

La puissance agrégative et formatrice

8. — Et *Choush* (la force ignée) enfanta *Nimerod* (le principe de la volonté désordonnée, principe de rébellion, d'anarchie, de despotisme, de toute puissance n'obéissant qu'à sa propre impulsion) ; lui qui fit des efforts violents pour être le dominateur (le héros, l'hyperboréen) sur la terre.

8. — Et la Force ignée donna aussi naissance au Principe de la Volonté désordonnée, principe de rebellion, d'anarchie, de despotisme, de toute puissance, tant particulière que générale, n'obéissant qu'à sa propre impulsion, lui qui fit de violents efforts pour être le dominateur de la Terre.

ISIDORE LEBLOND.

Les visions de Swedenborg

Tout le monde connaît Swedenborg de nom. Beaucoup savent vaguement que c'est un savant suédois du XVIII[e] siècle qui, après s'être illustré dans les sciences et avoir obtenu, sans les chercher, les plus grandes faveurs de la Cour et les plus grandes distinctions de l'Ecole, devint voyant, illuminé, halluciné, que sais-je ? en un mot, atteint d'une maladie mentale des moins connues, quoiqu'elle soit des plus anciennes, en tout cas, maladie de longueur, puisqu'elle n'a pas empêché Swedenbourg ainsi que beaucoup d'autres voyants et prophètes d'atteindre la plus extrême et la plus verte vieillesse.

Mais ils sont rares ceux qui en savent plus long sur la personne de Swedenborg et surtout sur sa doctrine, du moins en France, où il n'y a plus, à ma connaissance, qu'un centre swedenborgien, à Paris, encore les adeptes ne sont-ils pas très nombreux, ce qui est regrettable, ni très bruyants, ce dont je suis loin de les blâmer.

Les Swedenborgiens publient cependant, de temps à autre, quel-

ques travaux personnels sur la doctrine et des reproductions des œuvres du Maître. C'est ainsi qu'une nouvelle édition *du Ciel et de l'Enfer* a paru en ces derniers temps (1).

Les personnes qui ne connaîtraient rien de Swedenbourg et de son œuvre mystique, ne peuvent mieux faire que de lire le résumé qui en est donné à l'*Index* du livre que nous venons de citer. Pour les dispenser d'y recourir et les engager à lire le livre, nous allons en copier les principaux traits :

« Afin de dissiper les ténèbres qui règnent aujourd'hui dans le monde et dans l'Église au sujet du ciel et de l'enfer et de la vie après la mort, il a été donné à l'auteur (Swedenborg), par l'ouverture des intérieurs de son esprit, d'être en compagnie des anges et de s'entretenir avec eux comme un homme avec un autre homme, puis de voir les choses qui sont dans les cieux et celles qui sont dans les enfers et cela (en 1558), depuis treize ans (2), il lui a été donné d'être « en esprit » ainsi, « détaché du corps », et de parler avec les anges comme un ami, parfois comme un inconnu avec un inconnu ; tantot avec un seul, tantôt avec plusieurs, et cela en pleine veille, étant dans tous les sens du corps et dans un état de claire perception ; de parler avec les esprits comme l'un d'eux, ou comme esprit, puis comme homme dans le corps ; de parler avec tous ceux qu'il avait connus dans la vie de leur corps ; avec quelques-uns pendant des heures, avec d'autres pendant des semaines, des mois, des années ; de s'entretenir avec des esprits qui avaient vécu dans l'église ancienne ; avec d'autres qui avaient vécu il y avait

---

(1) Du Ciel et de ses merveilles et De l'Enfer, d'après ce qui a été entendu et vu. Publié en latin en 1758 à Londres, sans nom d'auteur, par Emmanuel Swedenborg. Traducteur, Le Boys des Guays, revue et corrigée, 1 vol. in-8°. Paris. Librairie de la Société Swedenborgienne, 12, rue Thouin, 1904.

(2) C'est 1758 qu'il faut lire ; ajoutons que ce n'est pas depuis 13 ans, mais depuis 15, que Swedenborg était en rapport avec les anges. On lit, en effet, dans la lettre de Swedenborg à Hartley (1769), ce qui suit : « J'ai été appelé à une sainte fonction par le Seigneur lui-même, Qui s'est très miséricordieusement manifesté en Personne devant moi, son serviteur, dans l'année 1743 ; et m'a ouvert la vue dans le monde spirituel. Il m'a accordé de parler avec les esprits et les anges, ce qui a continué jusqu'à ce jour ».

plus de 2000 ans, d'autre 17 siècles, d'autres 4 siècles, 3 siècles, auparavant, avec d'autres le troisième jour après leur décès, à l'instant même où, dans le monde, des obsèques étaient préparées pour la sépulture de leur corps. Le Seigneur aussi a été vu par lui, ainsi qu'il apparaît dans le ciel, comme soleil du ciel, puis dans la forme angélique, la face resplendissante. Au moyen des changements d'état par lesquels se font les progressions dans l'autre vie, il a été conduit par le Seigneur dans les cieux, et aussi vers des terres dans l'univers, et cela quant à l'esprit, le corps demeurant dans le même lieu. Il lui a été donné par le Seigneur d'être dans le monde spirituel quant à l'esprit et en même temps dans le monde naturel quant au corps; puis, « déchaché du corps », d'être comme il est dit (Ezech. III, 14 et *pass.*), « transporté par l'esprit dans un autre lieu » ; d'être réduit presque à l'état des mourants, pour qu'il sût comment s'opère la résurrection. »

*
* *

C'est, comme on voit, une véritable Odyssée spirituelle que Swedenborg a accomplie ; malheureusement — pour nous — la relation qu'il nous en a donnée n'est pas toujours et en tout facile à comprendre du commun des mortels, et même des hommes studieux qui sont plus ou moins familiers avec cet ordre de choses.

Plusieurs disciples en ont fait des résumés plus clairs, mais encore bien obscurs. Il n'y a guère que Balzac — en France, du moins — qui ait mis les idées de Swedenborg à la portée de tout le monde, un peu superficiellement, à vrai dire, mais sous une forme captivante et qui peut engager les lecteurs à aller plus loin. Malheureusement, parmi les œuvres du grand romancier, ce ne sont pas *Seraphitus*, *Séraphita*, ni *Louis Lambert* qui ont été le plus prônés par la critique, ni, par conséquent, le plus lues par le public moutonnier.

Il serait donc fort à désirer que les Swedenborgiens fissent de nouveaux abrégés de la doctrine ; et, pour le faire avec succès, il faudrait, à mon avis, au lieu d'un résumé synthétique, comprenant ce qu'il y a d'essentiel dans toute l'œuvre de Swedenborg, diviser pour dominer ; je veux dire qu'il conviendrait de réunir ensemble les idées du même ordre, éparses dans divers traités et les coordonner ; le tout en commençant par les idées les plus simples et les plus pratiques.

Une foule de choses, telles que la description du Ciel, de l'Enfer, des Anges, de leurs sociétés, de leurs maisons, de leurs vêtements, etc., ne peuvent intéresser qu'un petit nombre de personnes ; elles ne présentent que peu d'intérêt *scientifique* — puisque, du moins pour le moment, il est très difficile de les soumettre à l'expérimentation ; — on en voit encore moins l'utilité pratique, l'application à la vie terrestre.

D'autres descriptions et enseignements de Swedenborg se rapportent à la métaphysique, à la philosophie, à la psychologie — ou mieux, à la *psychonomie* ; — ces objets sont moins abstraits, plus *humains ;* ils peuvent être profitables pour un plus grand nombre de personnes. Ils devraient être extraits du tout et coordonnés entre eux. Un ouvrage de ce genre ne conviendrait encore guère qu'aux philosophes et aux savants dont l'esprit est le moins enfoui dans la matière.

Enfin, il y a des enseignements qui ont trait à la morale et à la sociologie. Ceux-ci seraient d'une très grande utilité, surtout en un moment de désarroi moral et social comme celui que nous traversons. De plus, les idées de cet ordre exposées par le voyant sont très claires, à la portée de toutes les intelligences et aussi de tous les cœurs.

C'est donc par là qu'il faudrait commencer, tant parce que c'est le plus utile que parce que c'est le plus facile à comprendre et que c'est une préparation pour aller plus loin, pour monter plus haut, si l'on en éprouve le besoin et si l'on se sent les aptitudes nécessaires.

Je voudrais pouvoir donner une esquisse de ce nouveau cours de morale; mais la place et le temps — et aussi la capacité — me manquent. Ce n'est pas en quelques lignes, au courant de la plume, que l'on peut traiter un sujet de cette importance. Peut-être y reviendrai-je. Je ne dis pas non. Pour le moment, je me borne à indiquer ce qui me paraît bon à faire. Je ne veux cependant pas clore cette notice sans ajouter quelques commentaires à la longue citation que j'ai rapportée plus haut.

*
* *

L'illuminisme est-il, comme l'enseigne la Science moderne, une maladie de l'esprit humain ? Ou bien, comme l'ont cru les Anciens,

une faveur très distinguée que le Ciel réserve à quelques privilégiés ?

Swedenborg, entre autres Voyants, a t-il été appelé à sa « sainte fonction » par le Seigneur lui même ? Le dit Seigneur s'est-il manifesté « en Personne » devant lui ?

Swedenborg a-t-il conversé familièrement avec les Anges et les Esprits ? A-t-il réellement vu et entendu tout, ou du moins la plus grande partie de ce qu'il raconte dans ses ouvrages mystiques ?

Swedenborg, supposé qu'il ait vu et entendu, a-t il bien rendu, bien exprimé les visions et les révélations qu'il a obtenues ?

Comme je l'ai déjà dit, si l'illuminisme est une maladie, elle n'est pas terrible, puisque, à tous autres égards, les illuminés sont des hommes comme les autres : ils se portent bien de corps ; ils raisonnent et parlent avec beaucoup de sens sur tous les objets qui sont à la portée du vulgaire ; au point de vue moral, ils sont aussi bons et souvent meilleurs que leurs concitoyens.

Les savants, moins que tous autres, sont autorisés à considérer les illuminés comme des malades, des hallucinés, voyant des choses qui n'existent pas, ou plutôt dont l'existence n'est que *subjective* et nullement *objective*.

En effet, ces mêmes savants sont, comme on sait, monistes-matérialistes ; ils affirment : 1° que toutes nos connaissances nous viennent des sens ; 2° que nos sens sont infaillibles.

Qui peut donc décider si les sensations et perceptions d'un homme, illuminé ou non, sont *objectives* ou *subjectives* mieux que le percipient lui-même ? Personne, évidemment.

On objecte : Ce que les illuminées prétendent voir est en dehors de ce que la science admet et n'est pas vu du commun des hommes, ignorants ou instruits.

Ce n'est pas là une raison valable. Les mystiques ne sont pas les seuls à voir, matériellement ou spirituellement, des choses que les autres ne voient pas. Les inventeurs et même la plupart des penseurs sont dans le même cas, et ce n'est pas sans peine qu'ils arrivent à faire partager leur visions à d'autres.

Faudra-t-il donc classer tous ces hommes dans la catégorie des malades ? Alors, dans quelle catégorie placerons-nous ceux qui

condamnent si légèrement à l'hospice les gens qui ne leur ressemblent pas ?

Rien n'indique donc *a priori* que le prophétisme soit une maladie. On connait l'arbre à ses fruits. Or, dans l'arbre du prophétisme, je veux bien convenir qu'il y ait plus de feuilles que de fleurs, plus de fleurs que de fruits, et même que tous ces fruits n'arrivent pas à la perfection. Mais il n'en est pas autrement dans les productions des hommes qui se croient sains d'esprit et qui s'imaginent, sans preuves, que les autres sont malades.

Nous pouvons donc affirmer, semble-t-il, que Swedenborg n'était pas plus malade que ses médecins. Nous pouvons même ajouter qu'il en a enterré beaucoup.

Swedenborg a-t-il vu Dieu ? A-t-il été appelé par lui à remplir la mission prophétique ?

Beaucoup de voyants et d'inspirés croient avoir affaire directement à Dieu lui-même, tout au moins à son Fils ou à la Vierge Marie.

Le fait est que l'illumination est un phénomène si merveilleux et produit dans tout l'être un tressaillement si profond et si mystérieux, qu'on se sent bien porté à en faire remonter la cause au Premier Principe de toutes choses.

Cependant je ne crois pas que cette croyance soit fondée. Dieu est bien la source première de l'illumination, cause de toutes choses ; mais la cause prochaine de ce genre de phénomènes est un Ange, c'est-à-dire un intermédiaire spirituel entre Dieu et l'Homme (1).

Cette opinion a été celle de la toute l'Antiquité. Ce qui a jeté la confusion parmi les modernes à ce sujet, c'est le catholicisme qui, pour s'élever au-dessus de toutes les autres religions, a prétendu que Jésus était Dieu et que le Judaïsme — père du catholicisme — a été révélé à Moïse sur le Sinaï par Dieu lui-même.

Pour s'assurer que cette opinion est nouvelle et erronée, qu'elle n'était pas encore introduite dans le monde dans les premiers temps du christianisme, il suffit de se rappeler 1° que tous les peuples an-

(1) Pour parler plus exactement, c'est un Esprit, car Swedenborg n'admet pas les Anges du catholicisme. Pour lui tous les anges ont d'abord été hommes. L'humanité est la pépinière de l'*Angélicité*.

ciens appelaient *dieux* les être spirituels qui leur apparaissaient et leur donnaient des révélations ; 2e que les Hébreux n'ont pas fait exception à cette règle, comme on peut le voir dans les *Actes des Apôtres* où St Etienne dit que Dieu s'est manifesté à Moïse *par le Ministère des Anges*.

Il y a donc tout lieu de croire que Swedenborg, comme tous les autres voyants y compris Mahomet, a été chargé de sa mission par un Ange et non par Dieu lui-même.

*
* *

Swedenborg a-t-il conversé avec les Anges et les Esprits ? A-t il vu et entendu tout ce qu'il rapporte ?

D'après ce que nous venons de dire, cela est fort probable.

Pour se convaincre que cela est même certain, il suffit de considérer quels étaient la situation et le caractère du savant suédois. Il est évident qu'un pareil homme n'a pu ni voulu s'exposer au ridicule pour le seul plaisir de mystifier ses semblables.

Il n'y a d'ailleurs qu'à parcourir les ouvrages mystiques pour sentir que l'auteur est sincère ; qu'il jouit et use de tout son bon sens et de sa raison ; que ce qu'il dit, il l'a vu et entendu, ou croit l'avoir vu, ce qui revient au même pour la Science moderne, puisqu'elle professe que nos sens sont infaillibles.

On peut encore donner une autre preuve de la sincérité, de la véracité des Voyants et de l'objectivité de leurs visions : ce sont les analogies qui existent entre les révélations de divers voyants, ayant écrit sans se connaître les uns les autres et mieux, sans études préalables.

Swedenborg a-t-il bien rendu, bien exprimé les visions et révélations qu'il a obtenues ?

Ceci est une autre affaire. L'inspiré voit tant de choses en très peu de temps, comme l'observe Swendenborg lui-même ; ces choses sont si étranges, si merveilleuses, qu'il est difficile de les retenir toutes, de sorte que, lorsqu'il s'agit de les transcrire, beaucoup d'anneaux manquent à la chaîne des idées.

Lorsque le meilleur des voyants et le plus instruit cherche à exprimer ses visions, à les fixer par la parole et l'écriture, il rencontre des difficultés souvent insurmontables.

La raison est qu'il existe des analogies, des « correspondances » comme le dit Swendenborg, entre le monde spirituel et le

monde matériel ; mais il existe aussi des différences, elles sont très grandes ; il est très difficile, souvent impossible, de trouver dans le langage humain des expressions qui les traduisent, ne fût-ce qu'approximativement.

Le rapport est donc nécessairement très incomplet ; le tableau diffère considérablement du modèle. Le voyant est incapable de rendre exactement, fidèlement les sensations et perceptions qu'il a eues.

C'est ce qui explique la confusion et l'obscurité qui règnent dans ces sortes d'ouvrages. On y trouve cependant assez d'idées originales et suggestives pour ne pas regretter le temps qu'on emploie à les lire.

ROUXEL.

Les Voix du Tombeau

Dédié à M. Gabriel Delanne

AUX MORTS

Je vous salue, ô morts, habitants de l'espace,
Car j'en connais plus d'un dans votre vol qui passe
Pour qui mon cœur se fond ;
Pour qui j'ai sangloté sur mon lit solitaire,
Purs esprits, qui venez, attirés vers la terre
De l'au-delà profond.

Que d'autres, caressant le néant de la tombe,
Jusqu'au jour où, dompté, leur vain orgueil succombe
Chantent le désespoir ;
Je marierai ma lyre à vos échos sans nombre ;
J'irai montrant le jour aux aveugles de l'ombre
Qui ne veulent point voir.

J'irai disant aux sourds : voici les voix des âmes ;
Elles chantent ainsi que les subtiles gammes
D'un clavier idéal ;
Et l'esprit tout-puissant est le grand virtuose
Qui guide leur concert triomphant ou morose
Dans l'éther sidéral.

O morts ! vous êtes tous les vivants invisibles ,
Vous nous hantez et vos essaims indestructibles
Palpitent dans les airs ;
Nous aimons votre appel et vous cherchez le nôtre,
Et vous allez à nous d'une planète à l'autre
Avec des bonds d'éclairs.

Vous demeurez ainsi que vous fit votre vie,
L'un rampant, l'autre l'âme au sein des cieux ravie
Dans des jours triomphants ;
L'un c'est Néron qui fuit les fantômes du crime,
L'autre Vincent de Paul avec sa cour sublime
De phalanges d'enfants.

Vous poursuivez aux cieux votre œuvre commencée
Esprits vainqueurs du corps, flambeaux de la pensée,
Hugo, Vinci, Wagner.
Dans un monde plus haut tu planes Aristote,
Et dans les profondeurs des nébuleuses flotte
Ton vol d'aigle, ô Képler.

Et tous vous progressez dans la lice immortelle,
L'un par un cri d'amour, l'autre avec un coup d'aile,
Tous le cœur plein de feu ;
Vous laissez votre chair à la nuit sépulcrale,
Et vous allez chacun dans la montée astrale
Vers la lumière et Dieu

Paris-novembre 1907 JULIEN LARROCHE.

L'Au-delà et ses problèmes

PAR

CH. LANCELIN

Librairie du Magnétisme ; 23, rue Saint-Merri, Paris 1907.

Agréable comme un conte des mille et une nuits, ce joli petit roman, de l'auteur bien connu de la *Trilogie de Shatan*, se propose de nous initier aux mystères de l'Au-delà, en mettant aux prises les deux puissances adverses du Bien et du Mal, personnifiées en deux magistes, dont l'un est blanc et l'autre noir.

Dans cette partie formidable, l'amour de deux jeunes époux sert

d'enjeu. Les maléfices de la magicienne seront terrassés par le désintéressement sublime du mage blanc ; mais au prix de quel sacrifice !... et quelle victoire tragique !

A ce thème, qui lui sert d'introduction, l'auteur a voulu adapter ses clavicules. Certes, l'idée de faire œuvre de vulgarisation sous une forme séduisante était on ne peut plus louable ; mais nous sommes obligés de faire quelques petites réserves.

Nous ne pouvons pas admettre cette confusion des faits occultes et spirites. L'Occultisme doit se suffire à lui-même. Or, pour justifier son thème, l'auteur a recours aux faits spirites, dans une forme contre laquelle nous sommes obligés de protester.

Les apparitions de Katie King, que les Spirites ont soumises au contrôle de William Crookes, étaient des manifestations libres ; rien ne nous autorise à supposer qu'un mage puisse évoquer rien de semblable.

On dira, et cela est vrai, que le roman n'évoque que le double de l'être vivant ; mais si l'histoire du Spiritisme connaît quelques cas d'extériorisation du double de l'être vivant, ce ne furent jamais que des manifestations accidentelles, consciemment provoquées par la volonté de l'agent, quand elles n'étaient point provoquées par son état émotionnel.

Par conséquent, ni le cas d'Emilie Sagée, ni le cas du passager de Robert Bruce ne présentent d'analogie avec la fiction du roman, ces personnes n'obéissaient point aux opérations rituelles de la magie blanche ou noire. Nous ne croyons pas que notre libre arbitre puisse être enchaîné au moyen d'une opération rituelle et c'est là qu'est le thème dangereux. En nous empruntant des faits, l'auteur n'a pas le droit de les attribuer à une cause qui n'a jamais été constatée ; ce serait dépouiller le Spiritisme au profit d'un thème occulte douteux.

On n'en trouvera pas moins beaucoup de choses instructives sur le dédoublement de l'être humain comme sur les autres phénomènes ; il faut signaler aussi les figures dans le texte, dont deux documents photographiques. Ces deux documents, à mes yeux, n'ont pas une valeur égale. Une image photographique est si vite doublée. Ainsi, dans le corps astral d'un prêtre..., puisque la lumière frontale du double vient se superposer à la figure réelle, elle devrait nécessairement neutraliser l'ombre de la joue qu'elle recouvre, ou

alors les deux impressions ne sont pas simultanées. C'est ainsi que dans les photographies des demoiselles Pinard, les lumières du visage astral, quoiques moins lumineuses, ont neutralisé les noirs du feuillage qui leur servait de fond. Cette épreuve paraît plus satisfaisante que la première, elle n'est point sujette aux mêmes objections.

En somme, le nouveau livre de M. Lancelin sera une excellente œuvre de vulgarisation.

L. CHEVREUIL.

Correspondance

Marseille, le 24 novembre 1907.

Monsieur DELANNE,

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai lu dans votre Revue ce qui se rapporte à Cauchy. Depuis très longtemps en effet j'admire ce grand savant.

Vous, Monsieur, qui avez étudié le calcul infinitésimal et la mécanique rationnelle, vous savez quels progrès il a fait faire à ces deux branches élevées de la Science, sans parler de ses travaux sur les équations et les imaginaires.

Pour la plupart de vos lecteurs, Cauchy est tout simplement un homme instruit ; je serais heureux qu'ils sussent que c'était plus qu'un professeur instruit, mais bien un homme de génie.

Je me suis donc empressé de chercher des renseignements sur cet illustre savant et j'ai eu le bonheur d'en trouver dans *Larousse*.

J'avais d'abord cherché dans *Vapereau*, mais je n'y ai trouvé que quelques lignes.

Avant de vous donner un résumé de ce que contient *Larousse*, je crois devoir vous faire une réflexion qui, au point de vue spirite, me semble avoir son importance.

Supposons qu'un membre du groupe ait connu l'épitaphe, la table aurait annoncé que le grand savant était mort le 23 mai 1855. Or Cauchy nous dit qu'il est mort en 1857. En présence de ce désaccord, j'ai immédiatement cherché la date de sa mort dans *Vapereau* et dans *Larousse* ; les deux ouvrages indiquent 1857. Comme preuve, cela me paraît avoir quelque importance.

Voici maintenant un résumé de la biographie de l'illustre mathématicien.

Augustin Cauchy naquit à Paris en 1789. Il suivit avec distinction les cours de l'école Polytechnique, où il fut reçu le second à l'âge de quinze ans. Il suivit ensuite ceux de l'école des Ponts et chaussées. Il fut employé comme ingénieur aux travaux du port de Cherbourg.

En 1816, il fut reçu membre de l'Académie des sciences et occupa vers la même époque la chaire de mécanique à l'école polytechnique.

Ayant perdu son emploi pour refus de serment, après la Révolution de 1830, il se rendit à Turin, où une chaire de mathématiques fut créée exprès pour lui, Puis il fut appelé à Prague pour y diriger l'éducation scientifique du duc de Bordeaux. (Cauchy était un légitimiste ardent et profondément religieux).

Revenu à Paris en 1838, il enseigna les mathématiques chez les Jésuites de la rue de Sèvres.

En 1839, il fut appelé à faire partie du Bureau des longitudes, mais le gouvernement de Louis Philippe ne ratifia pas cette nomination.

La république de 1848 se montra plus tolérante; il fut nommé professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences de Paris. Il occupa cette chaire jusqu'en 1852, époque où il refusa de prêter serment au Gouvernement. Cependant, en 1854, il fut réintégré dans sa chaire, sans avoir été astreint au serment.

L'algèbre et la mécanique lui doivent de nombreux perfectionnements.

On compte de lui plus de 500 mémoires insérés dans la collection de l'Académie des Sciences ou dans d'autres recueils, depuis 1813 jusqu'à sa mort.

Parmi ces mémoires, citons :

Méthode pour déterminer a priori le nombre des racines réelles.

Théorie des ondes (mémoire couronné par l'Institut).

Mémoire sur l'application du calcul des résidus à la solution des problèmes de physique mathématique.

Il faut, pour juger Cauchy, distinguer en lui l'analyste et le penseur ; le praticien et le théoricien, l'inventeur et le chef d'école.

Il n'y a qu'à louer et à admirer dans l'inventeur, le praticien et l'analyste. Il n'y a qu'à reprendre dans le chef d'école ; il n'y a qu'à nier dans le théoricien.

On pourrait même aller jusqu'à douter que, comme penseur, il ait eu la conscience de ce qu'il faisait. Cauchy était un contraste ; affable et bienveillant, il dirigeait invariablement la conversation sur ses propres travaux ; facile à aborder, il n'a jamais pu laisser la parole à aucun visi-

teur ; si on l'intéressait un instant, il prenait la plume pour rechercher à sa manière les vérités qu'on lui annonçait, mais écouter lui était impossible. Il a fait à l'Académie des sciences vingt fois plus de rapports que tous ses collègues, à temps égal.

Sincèrement dévoué aux doctrines catholiques, il n'a introduit dans la science que des doctrines négatives.

Quand il lui arriva de rencontrer des diamants, il ne sut jamais leur donner que des noms de pierres vulgaires. C'est presque toujours le sens négatif de la vérité qu'il vient de découvrir qu'il a soin de mettre en évidence. S'il avait trouvé de l'or dans le blanc d'Espagne, il aurait annoncé au monde que la craie n'est pas formée exclusivement de carbonate de chaux.

Un tel caractère nous explique la bizarrerie de ses réponses par la table.

Les deux idées fondamentales dont l'introduction dans la science appartient à Cauchy et sur lesquelles reposent ses plus belles recherches consistent dans ces deux remarques :

1° Une fonction qui, pour chaque valeur de sa variable, présente plusieurs valeurs, ne reprend pas nécessairement sa valeur initiale, lorsque cette variable revient elle-même à sa première valeur.

2° La valeur d'une intégrale définie, correspondant à une suite fermée de valeurs de la variable, n'est pas toujours nulle.

Enfin Cauchy a fondé la théorie des résidus.

Ces belles recherches immortaliseront certainement le nom de Cauchy.

Son travail sur la convergence de la Série de Taylor mérite de grands éloges ; la théorie des équations lui doit deux beaux théorèmes.

Enfin ce grand analyste a beaucoup contribué à dissiper l'absurde horreur des *imaginaires* qui possédait autrefois les géomètres.

Disons, pour terminer, que parmi ses inventions mathématiques, nous trouvons parfois des idées absurdes et niaises ; mais ces inventions aussi antiphilosophiques que rétrogrades n'en ont pas moins fait fortune.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur Delanne, Votre dévoué serviteur.

ISIDORE LEBLOND.

NOTE

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la prochaine fois le compte-rendu de quelques séances que vient de donner à Paris M. Eusapia Paladino, et un résumé de la conférence si intéressante faite par M. Chartier à la Société d'Agriculture.

B. P. Hasdeu

La Roumanie vient de perdre un de ses grands hommes, le savant professeur B. P. Hasdeu, qui s'est fait une réputation européenne par ses travaux historiques, littéraires et surtout philologiques. Nous laisserons à d'autres mieux qualifiés le soin de signaler ce que ces recherches ont de véritablement génial, pour nous borner à dire que cet homme éminent fut un spirite sincère et courageux, car jamais il n'hésita à proclamer sa certitude dans la vie d'outre-tombe et la possibilité de communiquer avec ceux qui s'en sont allés dans l'au-delà (1).

Dans le prologue de son livre *Sic Cogito*, il dit que la mort de sa fille, en 1888, lui avait causé un grand chagrin et laissé un vide profond dans le cœur que rien ne pouvait combler. Mais, du jour où il put communiquer avec sa fille il trouva dans ce commerce posthume la consolation et la paix. Voici comment il raconte sa première expérience, involontaire :

« Il s'était écoulé six mois depuis la mort de sa fille. C'était en mars (1889) ; l'hiver était parti ; le printemps se faisait encore attendre.

Un soir, humide et maussade, j'étais assis seul à ma table de travail. Devant moi, comme de coutume, il y avait une rame de papier et plusieurs crayons

« Comment ? Je ne sais, je ne sais, je ne sais ; mais, sans le savoir, ma main prit un crayon et en appuya la pointe sur le papier qui luisait. Je commençai à sentir à ma tempe gauche des coups brefs et profonds, exactement comme si on y avait introduit un appareil télégraphique.

« Tout à coup, ma main se mit en mouvement, sans arrêt. Cinq minutes tout au plus. Quand mon bras s'arrêta et que le crayon s'échappa de mes doigts, je me crus réveillé du sommeil, bien que je fusse certain de ne m'être pas endormi. Je jetai un regard sur le papier et j'y lus sans aucune difficulté :

« — *Je suis heureuse ; je t'aime ; nous nous reverrons ; cela doit te suffire.*

Julie Hasdeu.

« C'était écrit et signé de la propre écriture de ma fille.

(1) Voir pour une étude de la vie et des travaux de Hasdeu, un article très documenté de M Craïovan, paru dans le *Mercure de France* du 16 novembre 1907, auquel nous empruntons quelques-uns des faits cités ici.

Tout l'ouvrage *Sic Cogito* est employé à commenter cet événement.

Les critiques du spiritisme ne verront là qu'un phénomène d'automatisme, mais Hasdeu s'est assuré que son propre esprit n'était pour rien dans les dictées qu'il reçut, très nombreuses, par la suite. En poursuivant ses recherches, en compagnie du Dr Istrati, qui fut ministre de l'instruction publique en Roumanie, il put obtenir la photographie du double extériorisé de son ami, ce qui fut pour lui une excellente preuve du dédoublement de l'être humain pendant le sommeil et, par conséquent, une induction de premier ordre en faveur de l'immortalité de l'être pensant.

D'ailleurs, par un autre médium, il obtint également une communication de son père, dans laquelle il reconnut certaines lettres comme étant caractéristiques de sa manière d'écrire, bien que le médium ignorât l'alphabet russe (1). M. Hasdeu avait une pitié dédaigneuse pour ceux qui, sans connaître quoi que ce soit du spiritisme, raillent ses adeptes. Il ne songe pas à faire de la propagande, son but « se borne au devoir sacré de se rendre compte à lui-même, en plein sang-froid et avec une entière impartialité, des bases de sa croyance ». Il les a trouvées assez solides pour ne pas craindre de le dire, et ce sera son éternel honneur de s'être élevé au-dessus des préjugés du vulgaire jusqu'aux régions sereines de la vérité.

A. BECKER.

Ouvrages Nouveaux

La Quintessence du Spiritisme

PAR

ROUXEL : LEYMARIE, éditeur, 42 rue St-Jacques. Prix 1 franc

Voici un excellent petit livre de propagande que nous voudrions voir dans les mains de tous les incrédules. Clairement écrit, il expose avec méthode comment il faut expérimenter pour entrer en rapport avec les

(1) Nous citerons cette communication en reproduisant l'étude critique de M. Hasdeu. On verra avec quel soin il étudiait les documents.

esprits. Toutes les objections sont passées en revue et réfutées simplement, de manière à ne plus laisser de doute pour un lecteur impartial.

L'auteur donne la première place aux phénomènes de typtologie, surtout lorsqu'ils sont contrôlés par d'autres médiumnités, telles que l'écriture ou la voyance. Il fait ressortir combien les hypothèses de la subconscience, de l'extériorisation, etc. sont insuffisantes pour expliquer tous les faits, aussi la survivance de l'âme humaine s'impose-t-elle comme la seule hypothèse capable de satisfaire complètement la logique et la raison. M. Rouxel semble moins apprécier les séances de matérialisations à cause des fraudes qui peuvent en vicier les résultats. Mais nous pensons que la fausse monnaie n'a jamais empêché la bonne de circuler, et qu'il est du plus haut intérêt pour la science spirite de multiplier le plus possible ces expériences qui — lorsqu'elles sont sincères — non seulement répondent victorieusement à toutes les critiques, mais ont encore l'avantage de nous permettre d'étudier le corps fluidique de l'âme, dans des conditions bien préférables à ce que l'observation pure et simple des apparitions spontanées ne pourraient le faire. La réincarnation est indiquée comme la voie la plus rationnelle pour le développement de l'esprit, et le livre se termine par quelques considérations théoriques et pratiques qui sont du plus haut intérêt. Souhaitons un véritable succès à ce travail d'un penseur érudit et consciencieux qui, depuis longtemps, défend utilement et sagement le spiritisme.

L'Esprit consolateur ou la lampe du Sanctuaire

PAR

M. P. VERDAD (LESSARD), librairie J. LESSARD, 15, rue Rubens à Nantes.

M. P. Verdad-Lessard poursuit depuis un grand nombre d'années une sorte d'apostolat laïque dans la Revue des *Temps Meilleurs*, et le petit ouvrage qu'il publie aujourd'hui est tout empreint d'un souffle mystique, qui s'inspire de la pure morale évangélique et des principes de libre examen qui doivent être ceux de tous les esprits qui savent se libérer des entraves de l'orthodoxie ancienne. Ecrit sous forme de sermons, l'ouvrage traite des matières des plus diverses : La vie éternelle ; l'homme nouveau ; la piété ; la prière; la philosophie religieuse et la science des religions ; le but de la vie ; la foi nouvelle, etc etc. Afin de ne pas trahir la pensée de l'auteur, nous pensons que le mieux sera de citer M. Verdad en lui empruntant un passage où il définit le but de sa mission. Le voici :

« Prêtres des temps nouveaux, qui devez faire naître *les temps meilleurs*, allez de maison en maison, de porte en porte, annoncer l'évangile éternel, le dernier qui doit être annoncé aux nations : allez dire aux hommes, vos frères, qui sont plus ignorants que coupables, que le royaume de l'âme est celui où l'âme a conquis tous ses droits, en pratiquant tous ses devoirs. Allez dire aux foules, aux riches, aux pauvres, que nous verrons le règne de

la Justice, de l'Egalité, de l'Amour et que nous le verrons lorsque nous nous sentirons vivre les uns par les autres et les uns dans les autres. Allez dire aux classes dirigeantes, aux meilleures, aux plus parfaites d'entre elles, qu'elles doivent attirer les inférieurs au degré d'avancement qu'elles ont atteint, et d'*élever* les petits et les humbles. Allez dire à tous qu'il faut que chacun apprenne à se gouverner soi-même, à être son prêtre et son roi, et qu'il n'y a qu'un maître qui est l'humanité visiblement manifestée dans le Christ, et qu'un Père commun qui est Dieu. Allez dire qu'il n'y a point de bonheur à poursuivre en dehors de celui que procure la plénitude de l'être, c'est-à-dire : cet état de perfection qui est la vie parfaite et qui développe en nous la Volonté, la Douceur et la Vertu. Allez, mes amis, mes frères dans le sacerdoce, annoncer cette « Bonne nouvelle ».

« Apprenez à tous qu'il faut se bien consacrer au bonheur de la Vie humaine et au salut commun de tous les hommes: que les forts se doivent aux faibles, aux petits, aux humbles, aux souffrants, à ceux qui pleurent, à ceux qui gémissent dans l'Enfer du monde où ils restent enchaînés par notre faute, car telle est réellement l'œuvre et la mission que nous avons à remplir en ramenant tous les hommes à la pratique universelle, égalitaire, fraternelle et vivante. »

La Survivance de l'âme

Ou la Mort et la Renaissance chez les êtres vivants. *Etudes de Physiologie et d'Embryologie philosophiques*, avec Planches et Figures dans le texte, par L. S. Fugairon, docteur es-sciences et docteur en médecine. In-18 de 286 pages. Relié toile. Prix : 4 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Pour l'auteur, la *survivance de l'âme* n'est pas un sujet de métaphysique ou de théodicée, mais un sujet d'histoire naturelle. « C'est, dit il, par l'observation des faits, par l'expérimentation biologique, par la méditation des phénomènes physiologiques et embryologiques que le problème doit être résolu » ; et c'est ainsi qu'il le traite. Il n'est donc pas question ici de peines ou de récompenses futures et même d'immortalité, au sens propre du mot ; l'auteur ne va pas aussi loin.

Pour résoudre ce problème, il faut d'abord chercher à savoir ce que c'est que la *matière*, et si parallèlement à elle il existe une autre substance appelée *esprit*. A proprement dire, le docteur Fugairon nie l'existence de l'esprit et celle de la matière. Pour lui, ce sont deux abstractions, car la réalité concrète est à la fois l'un et l'autre, et tout se résout finalement en ultimates ou monades susceptibles de se développer, qui, elles aussi, sont esprit et matière.

Etendant la divison à l'infini, il admet qu'il y a dans le corps humain autant d'âmes que de cellules, et que chaque âme est une monade. Tous les êtres vivants se composent de trois parties : le *psycholone*, l'*aérosome* et le *sarcosome*. Le psycholone, c'est l'âme ou mieux un ensemble d'âmes, un composé d'ultimates arrivées à un certain développement. L'aérosome,

c'est l'esprit, le double, l'astral des occultistes, qui existe dans les corps bruts comme dans les corps animés. C'est à lui que l'on doit les particules odorantes, les rayons N, les émissions magnétiques et électriques. Enfin, le sarcosome est le corps physique.

C'est l'aérosome qui devient visible dans les apparitions posthumes, télépathiques et autres ; c'est lui que de Rochas a extériosé expérimalement.

Après avoir exposé ces démonstrations où les preuves indiscutables abondent, l'auteur aborde l'embryogénie. Pour lui, l'œuf est une cellule complexe qui contient le psycholone de l'être qui doit en sortir. A la mort, le psycholone sorti du sarcosome revêt la forme de celui-ci ; il est *dilaté*, tandis que dans l'œuf, au contraire, il est *condensé*. Enfin, il expose clairement les rapports du monde invisible avec le monde visible et fait très bien comprendre que la mort et la renaissance ne sont qu'une manifestation de la loi des alternatives qui régit l'univers entier.

Ecrit avec un très rare talent d'érudition, quoique dans un style simple et à la portée du plus grand nombre, cet ouvrage de haute spiritualité, malgré ses théories un peu compliquées, servira certainement de base scientifique à la psychologie de l'avenir.

Communiqué de l'éditeur.

Batailles de l'idée

PAR

Mme W de Bézobrazow, Leymarie, éditeur, 42 rue St-Jacques. Paris. Prix 2.50

Mme de Bézobrazow en ce moment travaille à sa série spiritualiste et féministe. Le nouveau roman qu'elle vient de donner : *Batailles de l'Idée, tome II*, est fait pour piquer la curiosité des esprits intéressés aux questions morales et sociales.

Ceci est un roman neuf ; c'est de la science, c'est de la psychologie, c'est de l'art aussi.

Ce livre rectifie bien des erreurs de détails accréditées jusqu'ici sur le « vague » de la Religion et l' « honnêteté » du féminisme comme appel à la morale.

Il montre en particulier la défaillance des démocraties, qui gagneraient, selon l'auteur, à être plus éclairées, réglées, ordonnées, endiguées par l'esprit des vraies élites, par la main de l'avenir qui jette sur nos bords les grandes marées de la renaissance des idées religieuses et féministes, car le féminisme à l'antiquité, Mme de Bézobrazow le prouve, par son *Matriarcat.*

De pareils livres ont le mérite d'envelopper le lecteur dans l'atmosphère spéciale des *Idées*, d'être attachant comme les romans et de se rattacher directement à la grande évolution religieuse et sociale de notre époque, qui veut consolider par la femme ses généreuses conquêtes.

(*Communiqué.*)

Le Magnétisme humain en face de l'hypnotisme

PAR

M. MARTIN. F. DUCLOZ, éditeur à Moutiers-Tarentaise.

Cet ouvrage est écrit pour montrer les différences qui existent entre les phénomènes hypnotiques et ceux du magnétisme. Non seulement l'hypnotisme n'est pas le magnétisme, mais le premier n'est qu'une forme du second. Les savants ont cru détruire la théorie du magnétisme en la remplaçant par celle de la suggestion, mais, comme toujours, ce n'est qu'en négligeant les faits qui ne cadrent pas avec leurs idées préconçues qu'ils ont pu donner une apparence de raison à leur hypothèse. Il existe en réalité un rayonnement fluidique de l'homme sur son semblable, et c'est grâce à ce dynamisme que peuvent se produire, à distance, des cures qu'aucune action suggestive n'est capable d'expliquer, puisque parfois le sujet ne sait pas que l'on agit sur lui. La volonté est le principe qui donne à ce rayonnement son maximum d'intensité.

L'auteur résume beaucoup de faits qui établissent l'action de l'homme sur les animaux, les végétaux, les corps bruts. On connaissait l'action souveraine de Lafontaine sur les animaux féroces, et un curieux récit de M. Rossi montre le même pouvoir exercé par un turc sur un serpent. C'est surtout au sujet de l'action curative à distance que le livre est documenté. Beaucoup d'exemples sont empruntés à la pratique de M. Bouvier, l'éminent et sympathique magnétiseur lyonnais.

Nous regrettons qu'un ouvrage aussi bien conçu ne soit pas dans le commerce, mais avec celui publié dernièrement par M. le Dr Moutin, il prouve que le magnétisme possède toujours de chaleureux défenseurs et que l'éteignoir de la science officielle ne réussira pas à éteindre sa rayonnante clarté.

De l'intervention des invisibles dans l'histoire moderne

Par CLEMENS

Leymarie, éditeur, 42, rue St-Jacques, Paris.

1 vol. broché. Prix : 0 fr. 75 franco.

Le livre que fait paraître, sous ce titre, M. Leymarie, prendra place parmi les ouvrages de fond de toutes les bibliothèques sérieuses. L'importance des sujets traités par M. Clemens est de premier ordre.

Jusqu'ici, en effet, la raison profonde, l'âme du plus grand événement qui ébranla le monde moderne, échappait à la plupart des historiens en renom, parce qu'il fallait dépasser le plan humain ordinaire pour pénétrer la secrète et puissante intervention de l'invisible dans l'enchaînement de l'histoire du monde. Ces savants auteurs nous offrent des études fort bien faites et très documentées, mais la genèse de la Révolution Française,

qui constitue l'un des principaux sujets de ce travail n'avait pas encore été établie. La source vivifiante de ce grand geste historique se trouve dévoilée dans ces pages, où l'Auteur expose comment les prémisses de la doctrine spirite se rattachèrent à des manifestations antérieures, aux coups frappés d'Hysdeville. A ce titre, cette œuvre est également une genèse du mouvement spirituel qu'Allan Kardec devait provoquer.

Ajoutons qu'elle rappelle, en outre, le nom d'un grand oublié, Thomas Paine. Il joua un rôle capital dans les événements qui amenèrent la grande Révolution de 1793, et il n'occupe pas, dans la mémoire des hommes, la place qui lui convient. Enfin le lecteur sera curieux d'apprendre que l'ouvrage connu sous le nom de *La Case de l'Oncle Tom* est une communication médianimique, dont les circonstances d'origine sont exposées par M. Clemens. Ce petit livre eut un succès inouï et son influence sur l'abolition de l'esclavage fnt considérable : il en fit une question nationale.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Reproduction d'un message écrit avant la mort

Nous avons entendu très souvent manifester le désir de voir l'esprit d'un décédé reproduire une ou plusieurs phrases écrites par lui avant sa mort et soigneusement scellées.

Le fait vient de se présenter à Liverpool, d'après Mme L. White, qui habite Boston, Boylston-Street, 4, Mass. Etats-Unis.

Cette dame raconte qu'avant de partir de Boston pour l'Angleterre, un médium de sa ville natale lui avait affirmé qu'avant de quitter l'Angleterre pour revenir en Amérique, elle recevrait une preuve remarquable des communications des esprits de décédés.

A Londres et dans d'autres villes elle visita beaucoup de médiums, mais sans aucun succès. Enfin, se trouvant à Liverpool, elle apprit qu'une clairvoyante devait donner une séance dans la soirée. Elle s'y rend, et dès l'abord, le médium lui déclara parmi d'autres choses exactes, qu'avant d'entreprendre son voyage de retour, elle recevrait un témoignage de l'autre monde. Il lui fit alors une fidèle description de sa mère décédée depuis trois ans.

Mme White commence par expliquer que sa mère était spirite et que, avant sa mort, elle lui avait remis une enveloppe contenant quelques phrases, qu'elle ne devrait ouvrir que lorsqu'un médium lui en aurait répété le contenu et aurait fait un certain geste.

Or, le médium continuant sa communication dit : « Votre mère me dit qu'elle vous a remis une enveloppe cachetée, que vous portez sur vous en ce moment et dont elle me donne le contenu, que voici :

« Je remplis maintenant, Louise, la promesse que je vous ai faite avant de passer dans l'au delà. Il est bien vrai que je suis vivante et que ce soir j'ai rempli ma promesse — Votre Mère. »

Le médium demanda à Mme Withe si tel était le contenu de la lettre. Elle répondit qu'elle n'en savait rien et ne pouvait ouvrir la lettre avant un certain signe. Le médium répondit : « L'esprit avance sa main largement ouverte. » C'était bien le signe convenu. La lettre fut donc ouverte et son contenu trouvé conforme aux paroles prononcées par le médium.

La succession du colonel Olcott

Le *Ligth* a signalé que d'après la *Theosophical Review*, il y aurait eu de graves dissentiments entre les Théosophes, au sujet de la nomination du nouveau Président.

Mme Annie Besant affirme que, se trouvant avec le colonel Olcott, deux *Mahatmas* leur seraient apparus et auraient déclaré que c'était elle qui était choisie par les *Maîtres* pour succéder au colonel Olcott. Deux amis du colonel affirment également avoir reçu des *Maîtres*, en présence du colonel, une communication semblable. Mais de divers côtés ont surgi d'énergiques protestations, et un grand nombre de Théosophes, parmi les plus connus, refusent de ratifier une telle nomination et mettent en doute les affirmations de Madame Besant et de ses amis. Cependant celle-ci a triomphé et a été nommée présidente.

Une mère visite son enfant

Le *Chicago Record Herald* publie un récit très intéressant du Dr O. Hara, médecin à bord d'un paquebot de la White Star Line, qui cite de nombreux témoins du fait, mais ne présente malheureusement aucun rapport signé par eux.

Voici le cas : Une jeune orpheline quittait Yokohama pour retrouver sa famille en Chine. Elle était si gracieuse, que l'équipage et les passagers s'intéressèrent vivement à elle. Arrivée dans la mer de Chine, elle fut atteinte de la fièvre des Tropiques et son état fut bientôt désespéré.

Dans la nuit qui précéda sa mort, le Dr la veilla lui même. Tandis qu'il observait les traits de la jeune mourante, il eut le sentiment de la présence dans la pièce de quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Bientôt une douce lumière remplit cette pièce ; elle devint de plus en plus intense, puis un rayon des plus brillants se dirigea sur le corps de l'enfant. Cela dura quelques instants, puis tout retomba dans l'obscurité.

L'enfant tourna ses regards interrogateurs vers le docteur, puis levant les yeux, elle s'écria : « Oh ! voyez comme c'est beau ! et elle levait ses mains jointes vers une boule d'un blanc éblouissant, au centre de laquelle se dessinaient les traits d'une figure féminine. Elle descendit peu à peu jusqu'au niveau de la figure de la mourante, puis remontant lentement, disparut tout à fait. Quelques instants plus tard l'enfant rendait le dernier soupir.

Presque aussitôt le capitaine et deux de ses lieutenants arrivaient pleins d'émoi à la cabine et racontèrent qu'ils venaient de voir une boule blanche, rappelant les feux St-Elme, descendre le long du mât principal, pénétrer dans le navire et en ressortir quelques instants après, en suivant la même voie. Le troisième lieutenant avait observé le même fait de son banc de quart où il était retenu par son service. Tous firent la même description et le capitaine s'était précipité dans la cabine de la mourante en disant : « Messieurs, la jeune malade est morte ! ».

Parfums de l'autre monde

Le Numéro du 5 *octobre* de *Light* reproduit sous ce titre une communication de Mme K... insérée dans le numéro de septembre du journal de la S. P. R. américaine par Hyslop, avec cette réflexion : « Appel au sens de l'odorat pour produire un effet que le lecteur interprètera comme il voudra ». Voici le résumé de la communication de Mme K...

« Mon fils bien aimé, âgé de 19 ans, se mourait de consomption. Dans sa chambre se trouvait un petit vase plein de violettes, que j'approchais de temps à autre de son lit pour lui permettre d'en sentir le parfum. La dernière fois il murmura : « C'est vraiment délicieux ; quand je serai guéri je ne porterai que des violettes. » Quelques instants après il expira. Je plaçai les violettes sur sa poitrine et elles y étaient encore lorsqu'on le porta en terre. »

« Ceci se passait au mois de mars 1893 et, dans le courant d'août, comme je me trouvais seule dans ma chambre, je sentis d'abord un faible parfum de violettes, qui s'accentua bientôt et remplit la chambre. Quelque chose me dit en moi-même : « Charlie est ici. » Le fils qui me restait encore entra alors dans la pièce et me dit : « Mère, vous avec donc des violettes ici ? Leur odeur remplit si complètement ma chambre à l'étage inférieur, que je trouve cela délicieux. » — « Charlie est donc aussi avec vous ? » Telle fut l'exclamation que je ne pus retenir. »

« Depuis ce jour et pendant tout l'hiver, ce parfum se répandait de temps à autre, et quiconque entrait à ce moment le constatait. Puis le phénomène cessa et fut plusieurs années sans se reproduire. Mon fils aîné se maria et lorsque je signalai ce fait à sa femme, elle me répondit que c'était un effet de mon imagination. »

« Un jour, dans le courant de novembre 1904, elle me demanda : « Vous avez donc caché des violettes quelque part ? » et quand j'entrai dans la chambre, je respirai un parfum de violettes si intense, qu'un grand panier plein de ces fleurs n'aurait pu le produire. Cependant il n'y avait pas une violette dans la pièce. »

« Nous fûmes frappées de surprise et je reconnus là une preuve de la visite de Charlie. Depuis que nous ne pouvions plus le voir, il avait trouvé ce charmant moyen de nous prouver ainsi sa présence. »

(La belle-fille de Mme K... interrogée, a pleinement confirmé ce récit).

Voici, continue Mme K..., un autre fait de même ordre :

« En juin 1905, étant à lire seule chez moi, je sentis brusquement une violente odeur d'encens comme il s'en produit pendant les messes solennelles dans les églises catholiques, et je me demandai d'où cela pouvait bien venir. C'est alors que je dis en moi-même ; « Cela m'annonce peut-être la mort de Ludwig et me prouve qu'il a pensé à moi. » Ludwig était mon cousin germain, évêque de Dresde, en Saxe. »

« Dix jours plus tard j'appris qu'il était mort exactement le jour où se produisit le phénomène. Nous avions été très liés pendant notre enfance et il est probable qu'il avait choisi cette manière pour se communiquer à moi . »

Communication par l'esprit d'un vivant

Harbinger of Light reproduit quelques extraits des mémoires de Lady Adelma de Vay,le médium bien connu. Lady Vay raconte que, pendant la campagne de 1866, son cousin le Comte Wurmbrand, faisait partie de l'armée Autrichienne. Le 25 Mai, elle éprouva le besoin d'écrire et voici les premiers mots d'une longue communication : « C'est moi, votre ami et cousin Louis Wurmbrand. Je vais bien ; mon esprit est avec vous,mais mon corps est au camp, au milieu des soldats... »

Le 15 Juin, nouvelle communication, à 10 heures du soir : « Je suis ic de nouveau. Nous attendons une bataille... Pour ceux qui ont des convictions spirites, il est aisé de mourir. Mon corps est tout à fait endormi. En réalité, je suis dans un grand état de surexcitation et je pense vivement à vous. Considérez ceci comme un efflux de mes pensées. »

Le 4 Juillet, Mme Vay écrit de nouveau : « Me voici, Wurmbrand. Ne doutez pas de la présense de mon esprit... Je vous assure que je suis encore vivant, quoique je préfèrerais de beaucoup être à l'état d'esprit. Je suis si las ! Nous venons d'avoir une grande bataille, qui a coûté la vie à bien des hommes. Pour moi, je vais bien. »

Le 5 juillet, le nom de Wurmbrand se trouvait dans la liste des morts. Cependant, le 9, Mme Vay reçut le message suivant : « Je puis vous assurer que je ne suis pas mort. J'ai heureusement survécu à la bataille de Konig-gratz, croyez-moi. Mon esprit est invinciblement attiré ici. Ne doutez pas de mes paroles lorsque je vous affirme que je suis encore dans mon corps. Dans trois jours je vous en donnerai confirmation par lettre ».

Effectivement,Mme de Vay reçut de son cousin une lettre lui donnant des détails sur la bataille et énumérant les pertes énormes subies par son bataillon, ce qui rend compte du bruit de sa mort.

De quelque façon qu'on l'envisage, ce fait mérite la plus sérieuse attention. Non seulement une profonde affection unissait les deux cousins, mais encore ils partageaient les mêmes convictions. On pourrait donc attribuer les premières communications à une auto suggestion. Mais cette interprétation se trouve en défaut devant la lettre du 9, qui contredit les nouvelles officielles et en outre annonce un événement qui s'est réalisé.

Ici, nous ne pensons pas que l'on puisse admettre autre chose que l'intervention réelle de l'esprit extériorisé pendant le sommeil de Wurmbrand.

Un fauteuil hanté

Deux demoiselles, Dorothy Bidle et Virginia Water, l'une peintre, l'autre institutrice, demeurant dans Harlem Street 112, New-York, firent l'acquisition d'un vieux fauteuil artistique en assez mauvais état.

Dès la première nuit qu'il fut dans leur appartement, elles se réveillèrent brusquement au bruit de voix paraissant venir de leur antichambre. C'étaient des cris, des insultes, des menaces, suivies de supplications semblant faites par une voix de femme, puis un coup de feu, après lequel le silence se fit complètement. Personne ni dans la maison, ni dans le voisinage n'avait entendu la scène et on les considérait comme hallucinées lorsqu'elles en parlaient. La nuit suivante, les mêmes faits se reproduisirent et le lendemain, elles confièrent ce fauteuil à leur concierge, pour y faire les réparations nécessitées par son mauvais état.

Dans la nuit qui suivit, ce fut chez ce concierge que se reproduisit la scène dramatique. Cet homme, après avoir entendu le coup de feu, prit une lumière, se rendit dans l'atelier où était déposé le fauteuil et vit distinctement le corps d'un homme d'environ 45 ans, portant au front une blessure sanglante, affaissé dans le fauteuil ; puis tout disparut.

Les réparations terminées, il rendit le meuble à ses propriétaires chez lesquelles les mêmes phénomènes se répétèrent. Elles le revendirent donc à un marchand de meubles, tout en se réservant de faire une enquête pour leur compte. Elles retrouvèrent le précédent propriétaire, qui leur avoua qu'après deux jours de troubles identiques à ceux qu'elles avaient constatés, il s'en était défait. Dans l'espace de deux ans, *vingt-huit* propriétaires avaient successivement agi de même.

Enfin elles apprirent que le fauteuil venait d'un village du Minesota où il appartenait à des marchands. Le mari, violent et ivrogne, menaçait constamment sa femme de la tuer, de telle sorte qu'un jour sa femme lui avait enlevé des mains le fusil dont il la menaçait, et le braquant sur lui, avait fait feu et l'avait tué net.

Un procès s'en suivit, et elle fut acquittée, comme étant en cas de légitime défense. Ce récit est accompagné de références sérieuses qui ne permettent pas de douter de l'authenticité de ce curieux phénomène.

L'esprit d'Hodgson se manifeste

Nous avons déjà, comme la plupart des publications spirites, signalé les communications considérées par Hyslop comme provenant de l'esprit d'Hodgson. Dans les numéros de Mars et Avril du *Journal* de la S. P. R. Américaine, Hyslop consacre de très longs articles à citer et discuter de nouvelles manifestations. Sous le nom de *Cross-reference*, il reproduit des communications obtenues par des médiums différents, la plupart privés et *qui ne se connaissaient pas* et montre que ces communications se confirment réciproquement. On remarque souvent dans ces messages, des

interruptions, des phrases et même des mots inachevés, comme cela s'était déjà produit avec G. Pelham par la médiumnité de Mme Piper. Il y a quelques confusions de personnes et des oublis. Hodgson en a conscience et il s'efforce d'en rendre compte en invoquant d'une part, le trouble produit par le *shock*, conséquence nécessaire du passage de ce monde dans l'au-delà et, d'autre part, par la difficulté qu'il éprouve à se servir d'organes qui ne lui appartiennent pas. (1)

« En quittant le corps, dit-il, le *shock* subi par l'esprit chasse pour quelque temps toutes ses pensées, mais s'il désire vraiment donner des preuves d'identité, il peut au bout d'un certain temps réunir assez de témoignages pour produire une conviction parfaite. »

« Le changement appelé *Mort,* qui n'est réellement qu'une transition, est bien différent de ce que l'on pense avant de l'avoir éprouvé. C'est ce qui explique en partie pourquoi Myers n'a pas joué un rôle plus actif depuis qu'il est venu ici. Avant de venir il se proposait fortement de faire bien des choses lorsqu'il y serait, mais le *shock* fut tel, que la plupart de ses déterminations furent expulsées de sa mémoire. Cela peut sembler une excuse médiocre, mais c'est un fait, une réalité vivante, et c'est ce qui attend fatalement quiconque franchit cette frontière. »

« Lorsque l'on attend les meilleurs résultats, ce sont souvent les plus pauvres qui sont produits, à moins que ceux qui sont encore sur terre ne s'en rendent parfaitement compte. Ce n'est qu'en réunissant peu à peu ses souvenirs que l'on peut donner des preuves réelles d'identité. »

Hyslop, dans la discussion des divers messages obtenus, rappelle que G. P. décrivait son état comme une sorte de rêve ou de délire. Il cite de nombreux exemples dans lesquels les esprits, se communiquant peu de temps après la mort, avouent leur faiblesse, leur trouble et parfois recourent à l'intervention d'un esprit, passé depuis longtemps dans l'au-delà, comme contrôle du médium et comme secrétaire.

Enfin il faut tenir compte de la très grande variété que l'on rencontre dans les facultés des médiums et dans les obstacles plus ou moins sérieux qu'ils opposent aux efforts des esprits qui veulent se communiquer.

Coïncidence ou inspiration spirituelle ?

Dans une lettre à *The Spectator*, M. Rider Haggard raconte qu'il y a environ deux ans, il écrivit un roman historique, intitulé : *Fair Margaret*, dans lequel le nom du héros était Peter Brome, dont le père était représenté comme ayant été tué à Bosworth.

Lorsque ce roman eut paru, le Colonel Peter Brome Giles, haut sheriff dans le Buckingamshire, écrivit à l'auteur, en lui demandant où il avait puisé les particularités concernant Peter Brome. M. Haggard répondit

(1) Remarquons cette confirmation de l'enseignement spirite : que la mort est toujours suivie d'une période de trouble pendant laquelle l'esprit a beaucoup de difficultés pour se manifester, par suite de la confusion d'idées que produit la séparation du périsprit et du corps matériel. (*N. d. l. r.*)

que tout cela sortait de sa tête ; qu'il avait adopté ce nom, bien persuadé de ne l'avoir jamais entendu. Sur quoi le colonel Brome lui adressa la lettre suivante :

« Le père de votre héros était le fils de sir Thomas Brome, secrétaire de Henri VI. Il fut, comme vous le dites, tué à Bosworth, mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils eussent des propriétés en Essex, mais bien en Suffolk et Norfolk [M. Haggard écrivait que les propriétés de son héros étaient à Dedham, en Essex, à quelques milles des frontières de Suffolk]. Comme vous le décrivez, une branche de la famille a pris un oiseau pour armoiries. Le père de votre héros fut le premier Peter, et fut tué en 1437, à l'âge de cinquante ans. Il y a toujours eu des Peter Brome, depuis le Peter de 1437 ; mon père portait ce nom, qui est également le mien et celui de mon fils. Nous avons ajouté Gilles en 1761 ».

Voici la réponse de M. Haggard :

« Tout ce que je puis dire, c'est que cette coïncidence est extrêmement curieuse, car je ne savais pas le premier mot de tout cela ; aussi en ajoutant ce fait à un certain nombre d'autres qui me sont arrivés, j'en arrive à croire à une seconde vue rétrospective ».

Les coïncidences littéraires, ajoute le journal, sont assez rares. M. Haggard affirme qu'il en compte au moins quatre de ce genre, mais il faut convenir que celle-ci est vraiment remarquable. Les ressemblances dans les détails sont telles que l'auteur recule devant une explication. *The Spectator* insinue que M. Haggard a pu être influencé par la pensée du Colonel Peter Brome ; mais cela n'est nullement probable. Si M. Haggard, qui a dû beaucoup lire, n'a pas lu puis oublié les faits, il faudrait faire intervenir une révélation par un habitant de l'au-delà.

Hallucinations véridiques

Voici trois cas intéressants publiés par le *Swastika*, sous la signature de Jennie Philips, de San Francisco.

Il y a quelques années, j'habitais San Francisco, tandis que mon frère Jack vivait à la Nouvelle Orléans. Vers la fin du printemps, je reçus de lui une lettre où il se plaignait déjà de la chaleur.

Une nuit je rêvai que je le voyais tomber d'une haute tour sur une voie de chemin de fer, brillamment éclairée par l'électricité, tandis que de la neige était amoncelée de chaque côté. Il était étendu, comme mort, le bras gauche replié sous son corps. Des étrangers le relevaient, lorsque je vis un cousin, dont je n'avais pas entendu parler depuis de longues années, se précipiter et se pencher au dessus de lui.

Quelques jours plus tard, je reçus une dépêche et une lettre, m'apprenant que Jack avait été victime d'un accident à New-York et qu'il s'était cassé un bras.

Voici ce qui s'était passé. Jack, apprenant que notre cousin habitait New-York, y était allé pour le voir. Celui-ci ayant entrepris l'éclairage électrique des gares et des grandes voies de chemin de fer, avait pris Jack

avec lui. Dans son travail, Jack peu accoutumé à la neige et à la glace, avait glissé et était tombé entre les rails.

Il retourna ensuite à la Nouvelle Orléans et me donna de bonnes nouvelles de sa santé. Cependant, une nuit, tandis que je lisais dans mon lit, j'entendis un grand soupir qui semblait venir de derrière mon oreiller. Je ne pus rien trouver dans la maison pour expliquer ce phénomène, qui se répéta pendant plusieurs nuits. Cela commençait vers minuit par des soupirs, qui devenaient de plus en plus forts et se terminaient en sanglots. Ma grand'mère prétendait que c'était une communication d'un esprit. Nous nous mîmes autour de la table et à toutes nos questions il fut répondu « Non ». Alors ma grand'mère demanda que ces soupirs prissent fin, jusqu'à ce que nous eussions trouvé un moyen de communiquer. Ils cessèrent aussitôt.

Trois jours plus tard, une lettre de la Nouvelle Orléans nous annonça le décès subit de mon frère, dans l'après-midi qui précéda la nuit où j'entendis les soupirs pour la première fois. Plus tard nous nous sommes rappelé que, loin de penser à la mort de Jack, nous avions posé des questions sur de tous autres sujets ; d'où les réponses négatives par la table.

Une fois, une entité qui agitait la table, se disait un californien jadis très connu. Il nous demanda d'appeler à la table un jeune homme vivant dans le même hôtel et dont la vue nous déplaisait. Il ne nous laissa pas la paix, jusqu'à ce que nous ayons consenti à sa demande.

Dès que ce jeune homme eut posé une main sur la table, celle-ci s'agita furieusement, comme si elle allait être mise en pièces et l'alphabet ayant été demandé, elle dicta les mots : « Vous êtes un assassin ! » Le jeune homme joua d'abord l'indignation, puis, pressé de questions, il finit par avouer que, voyageant dans les montagnes, il avait tué un homme qu'il prenait pour un malfaiteur.

Voilà donc toute une série de faits inconnus et inattendus révélés, et les deux premiers par des vues en partie symboliques.

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

L'Italie vient de célébrer d'une façon brillante le centenaire de Garibaldi, que ses compatriotes appellent avec un juste orgueil le Héros des Deux Mondes.

A cette occasion, le professeur Ferri a prononcé à Venise un discours sur la psychologie du héros, en développant ce thème : Garibaldi était un *mystique*.

Le très distingué professeur Falcomer relève ce mot dans un article de

l'*Adriatico*, le grand journal de Venise, et dit pourquoi et comment Garibaldi était mystique. En voici la substance :

Garibaldi a toujours cru à l'immortalité de l'âme humaine. « Il y a, dit-il, dans ses Mémoires, dans l'être humain, quelque chose que nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer, mais qui n'en existe pas moins. C'est sans doute cette étincelle minuscule, émanée de l'Infini et qui réside sous notre pauvre et misérable enveloppe, hors du contact de nos sens et de la portée de notre vue ».

Son mysticisme le portait à admettre la préexistence de l'âme et à propos de sa première rencontre avec Anita, il dit qu'ils restèrent tous deux en extase et silencieux, se regardant comme deux personnes qui ne se verraient pas pour la première fois et chercheraient à se rappeler des traits déjà connus.

Garibaldi était mystique parce qu'il sentait en lui un étrange pouvoir mystique, qu'il exerçait aussi bien sur Anita que sur ses chemises rouges, lorsqu'il les entraînait à sacrifier leurs vies pour la liberté. Il l'était encore par suite des preuves de clairvoyance pendant le sommeil, qui l'avait fait, en pleine mer, assister aux funérailles de sa mère, se célébrant au même instant à Nice.

Vers la fin de sa vie, le mysticisme prit chez Garibaldi la forme nettement définie du spiritisme. En effet, le professeur Damiani écrivait : « Du reste, dans une conversation que j'eus à Rome avec notre grand homme, pendant le dernier séjour qu'il y fit, je lui parlai du spiritisme et le trouvai tout à fait acquis à notre divine philosophie. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici sa fameuse définition : « Cette religion de la raison et de la science s'appelle le spiritisme. » Mystique au début, spirite à la fin, il avait la haine du prêtre et il écrivait à ses amis de Venise :

« Faire la guerre aux prêtres, sous quelque forme que ce soit, est faire œuvre sainte ». Il détestait le prêtre parce qu'il étouffe la liberté de penser dans la famille, dans l'école, partout où il domine ».

Matérialisation

Dans *Luce e Ombra*, M. Venzano, continuant son intéressante étude sur les matérialisations, rappelle une de ces séances, actuellement si nombreuses dans lesquelles Eusapia Paladino a prouvé qu'elle n'était pas seulement un médium à effets physiques, comme le prétendent les scientistes, qui attribuent exclusivement tous les phénomènes à son soi disant psychodynamisme. On voit, en effet, dans le compte-rendu cité par M. Venzano, que le fils de M. Vassallo vint non seulement donner un de ses prénoms, sous lequel il n'était pas connu, mais encore causa pendant un certain temps de choses intimes avec son père. Nous aimons à croire que tout lecteur impartial n'hésitera pas à reconnaître ici un phénomène intellectuel et une preuve sérieuse d'identité, d'autant mieux que la conversation entre le père et le fils avait lieu en dialecte génois, qu'Eusapia *ne connaît pas*.

Dans le même numéro, M. Achille Tanfani, dont nous avons déjà cité

les études sur les grands médiums du Spiritisme, raconte une scène fantastique qui se produisit en 1896, au palais de la comtesse Lovatti Branda et dont le récit n'a jamais été publié.

A peine eut-on fait l'obscurité, que sur un des côtés de la pièce, légèrement éclairé par quelques rayons de lumière pénétrant par les interstices d'une fenêtre, on vit passer dans une course furieuse une multitude de fantômes sombres, qui se pressaient comme pour échapper à une catastrophe menaçante. Cela produisait une sorte de bruissement dans la pièce. Les spectateurs étaient terrifiés, surtout Madame R..., qui jusque-là s'était toujours exprimée avec le plus profond mépris au sujet des spirites et des phénomènes dont ils parlent. Cette dame, croyant voir dans cette scène une intention de la punir de son scepticisme, s'écriait : « Assez ! Je crois... Je crois !! »

Au comble de la terreur, M. Squanquerillo, espérant chasser les fantômes par la grande lumière, se précipita vers les fenêtres et les ouvrit. Au moment où il ouvrait la dernière, il se dit : « Maintenant ! John, tu ne me toucheras plus ! » parce que John l'avait quelque peu malmené pendant l'évolution de cette scène macabre. Mais il avait à peine formulé cette pensée, qu'il se sentit serré à la gorge par deux mains puissantes et s'écria : « Laisse-moi ! Laisse-moi ! ».

Incarnation d'un vivant

M. Zingaropoli dit avoir été témoin de l'incarnation d'un vivant chez un médium. Malheureusement, quelque confiance que nous ayons dans sa parole, le fait est tellement exceptionnel (j'en ai vu un authentique, pour ma part), que l'on ne peut que regretter qu'il n'ait pas fait signer un compte-rendu par les témoins et par celui dont l'esprit se serait incarné.

Quoi qu'il en soit, voici un résumé du récit de M. Zingaropoli.

Il venait de causer avec un personnage qu'il ne désigne que sous le nom de *Docteur inconnu*, et dont les façons, les prétentions et les croyances sont pour le moins étranges, lorsque quelques jours plus tard, il eut à 11 h. du soir, une séance avec le jeune Bartoli, pour médium, et un certain nombre d'étudiants pour assistants.

Tout à coup Bartoli, en trance complète, se lève, renverse brusquement la table à terre, en s'écriant : « Hors d'ici cet instrument et ces esprits inférieurs ! Elevez-vous ! » sa voix était exactement celle du *Docteur inconnu*, dont tous les assistants et le médium ignoraient complètement l'existence.

A peine la séance terminée, Zingaropoli écrivit au Docteur en question : « Que faisiez-vous, ce soir, à 11 heures ? »

Le Docteur répondit qu'à cette heure, il reposait sur son lit et le voyait au milieu de *plusieurs de ses jeunes amis*.

Enquête sur le Spiritisme

M. Luraghi a provoqué, par une circulaire, une *Enquête internationale*, sur les deux points suivants : les phénomènes médianimiques sont-ils

réels ? L'hypothèse spirite doit-elle être rejetée ou conservée comme une hypothèse de travail ?

Un assez grand nombre de réponses lui sont parvenues et doivent paraître en volume dans le courant du présent mois. *Luce e Ombra* en cite trois : 1° Celle du professeur Luciani, qui considère les faits comme aussi réels que n'importe quels autres considérés comme scientifiquement démontrés ; mais fait des réserves sur leur cause. Il considère que l'hypothèse spirite doit être considérée comme une simple hypothèse de travail.

2° Arthur Graf répond que les faits sont objectifs, indéniables. La cause est problématique ; l'explication hypothétique.

L'hypothèse spirite ne peut être pour le moment ni acceptée, ni rejetée ; elle reste possible.

3° Le professeur Flournoy a observé avec Eusapia des phénomènes médianimiques, qu'il retient, jusqu'à preuve du contraire, comme réels, objectifs, biologiques, dépendants de l'organisme du médium et des expérimentateurs. Il n'a pas jusqu'ici observé de phénomènes impliquant l'intervention de forces inconnues, étrangères.

Quant à l'hypothèse spirite, il ne voit aucune raison de l'exclure du champ de la science. En présence des faits observés, il est parfaitement légitime et même indispensable de la prendre en considération et de la discuter comme *hypothèse de travail* en présence des autres hypothèses possibles (Personnifications subconscientes, télépathie des vivants, etc.).

« Je ne crois pas que l'on ait le droit de l'écarter à priori, sous le fallacieux prétexte qu'elle est antiscientifique, comme le veulent beaucoup de scientistes, éminents sur leur terrain, mais qui ne se sont pas occupés particulièrement des phénomènes dits médianiques ».

Ces paroles sont dignes d'un homme de science véritable et nous trouvons que nous sommes loin déjà de l'époque où M. Flournoy écrivait, page 388 de son volume : *Des Indes à la planète Mars* : « J'avoue d'abord que le spiritisme est un sujet qui a le don de me mettre en gaîté et qui me porte d'instinct à batifoler....... tiraillé, je le répète, entre le respect que j'éprouve pour les personnes, et l'impression plutôt bouffonne que me laisse la doctrine avec son cortège de conséquences et de preuves à l'appui ».

Dr DUSART.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante; cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophical, one Copy, one year in advance incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritismo, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 3e à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

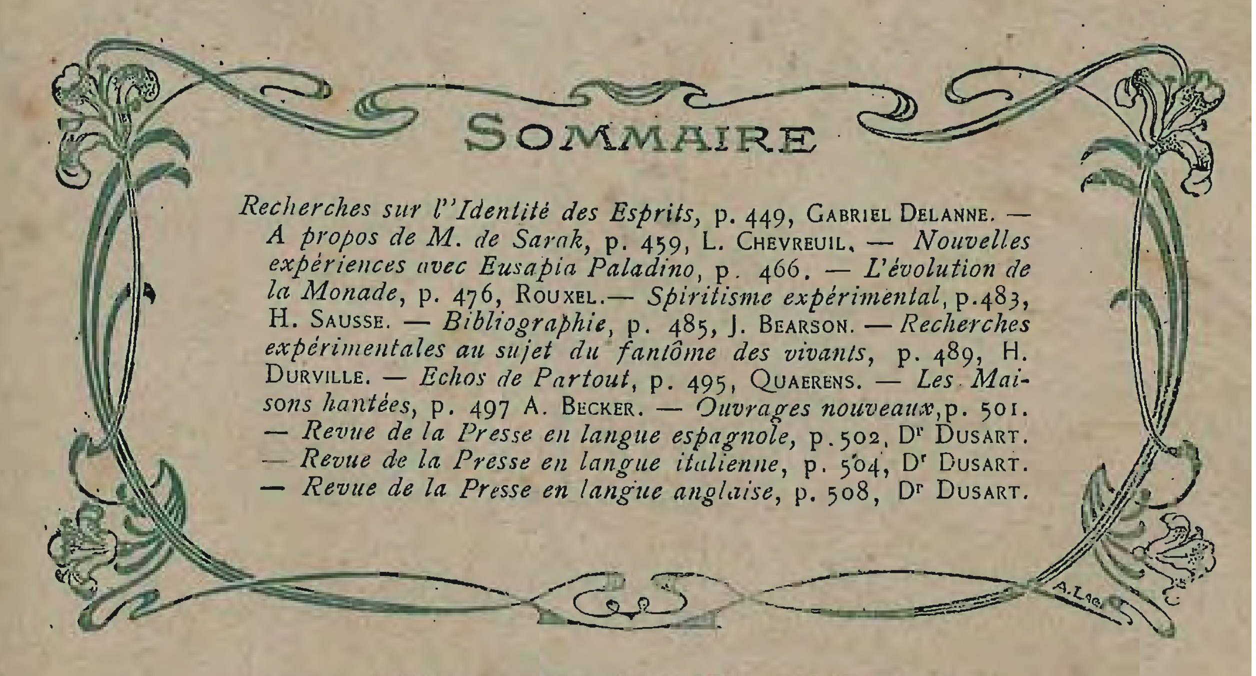
The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 8. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc FÉVRIER 1908.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel **DELANNE**

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Recherches sur l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Le subconscient et l'être collectif

Les communications obtenues à Jersey n'ont pas un cachet uniforme, elles présentent une variété incomparable. Il en est, dit M. Jules Bois, « de truculentes, de satiriques, d'élégiaques, de langoureuses, de cyniques, d'héroïques, de sublimes. ». Une semblable diversité se concilie mal avec une source unique d'inspiration, et ce n'est plus Victor Hugo seul, pour rester dans la thèse de nos adversaires, qui devait être l'inspirateur de la table, mais successivement, ou peut-être simultanément, tous ceux qui participaient à ces expériences.

J'ai montré, déjà à propos de la fille du juge Edmonds (2), combien il est impossible d'admettre qu'un médium qui ne connaît pas une langue étrangère puisse obtenir, par transmission de pensée, une communication dans cet idiome. Ce fait si important a été observé aussi chez le grand poète, à la stupéfaction des assistants, qui ne comprenaient rien à ce que la table dictait. Citons encore M. Jules Bois qui en fait le récit dans *Le Miracle Moderne* :

Un jeune Anglais, qui fréquentait la maison, appela un soir lord Byron Celui ci refusa de parler français. Charles ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les lettres. Alors Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken

Je n'y comprends rien, dit Charles, après avoir épelé.

Le jeune anglais traduisit :

« Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite. »

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium.

Bien que Charles ne connût pas l'anglais, c'est encore des vers qui sont dictés, et, cette fois, on n'accusera pas Victor Hugo d'en

(1) Voir le N° de Janvier, p. 385 et suiv.

(2) Revue d'Octobre, p. 197 et suiv.

être l'auteur inconscient, pas plus que son fils, car ni l'un ni l'autre ne possédait assez la langue de nos voisins pour improviser ce que frappe le pied du guéridon. Que faut-il donc, en fait de preuves, pour ouvrir les yeux de nos contradicteurs ?

Doucement, je vous prie, répondent les profonds et malicieux critiques, en clignant de l'œil, il se trouvait dans l'assistance ce jeune anglais qui a fait la traduction, *donc* c'est chez lui qu'il faut chercher l'origine de la réponse. Inutile de répéter ce que j'ai dit précédemment sur l'impossibilité d'admettre une cérébration compliquée, involontaire et inconsciente, à l'état de veille, surtout de la part du jeune insulaire que l'on ne nous présente pas comme poète, ni de la difficulté de comprendre la transmission de cette pensée au médium. Toutes ces objections capitales ne sont même pas entrevues par M. Jules Bois, qui va cependant nous donner le mot de l'énigme, en exécutant une brillante variation sur le thème de la subconscience et du personnage collectif qui se formerait dans ces circonstances.

Au point de vue scientifique, toutes ces théories sont si inconsistantes que j'ai quelque honte à les discuter sérieusement ; mais comme on pourrait prendre une abstention de ma part pour un aveu d'impuissance, je vais exposer la thèse de l'individualité collective, amalgamée avec celle de l'inconscient, telle que nous l'offre l'auteur du *Miracle Moderne*. Cela débute par une exécution nette et concise du Spiritisme. Voici :

L'hypothèse spirite est décidément puérile ou trop lointaine.

Il faut recourir ici à la psychologie du subconscient et à la psychologie des foules pour entrevoir le mécanisme de ces splendides jeux de l'imagination et de la pensée.

M. Gustave Le Bon nous a démontré que si un groupe concentre son attention sur le même point, un esprit collectif se crée, « un seul être » ; et « soumis à la loi de l'unité mentale des multitudes ». Cette personnalité nouvelle obéit non pas à la conscience, mais à l'inconscient, c'est-à-dire à l'instinct, à tout ce qui est en nous accumulé par les ancêtres, par les habitudes, les souvenirs. Cette âme collective, capricieuse et mobile, a besoin pour se préciser d'un « meneur ».

Dans le cercle évocatoire de Jersey, le rôle du « meneur » fut tenu, d'abord, par l'influence dominante, rayonnante, issue de Hugo, puis par le médium, instrument de cette influence, son fils Charles. Le verbe du grand poète était certainement le plus mâle, le plus suggestionnant. Le médium, Charles, suggestionné, interprétait à sa manière poétique et ori-

ginale, la préoccupation des assistants qui variait selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités présentes à la table ou dans la chambre, mais dont son père fournissait l'élément principal. Une sorte de *réaction chimique* (*sic*) s'établissait entre les idées diverses en présence. Le « précipité », c'était la communication du soi-disant esprit dont la signature étiquetait la tendance du fragment. Le nom et la personnalité du mort étaient des illusions, mais la communication en soi était véridique.

Je n'ai pas la prétention, bien entendu, d'apporter en quelques lignes surtout une réponse à toutes les objections. Je l'ai tenté dans *le Miracle Moderne*. Je cherche seulement, ici, à fournir une piste logique aux recherches rationnelles. Mais il restera toujours un X irréductible. Hugo était un « croyant ». Quoique, à la fin de sa vie surtout, il ait pris souvent ses chimères pour des révélations quasi divines, son idéalisme était fervent, son spiritualisme inébranlable. Il ne ressemblait pas aux hommes d'aujourd'hui, d'un positivisme médiocre, d'un matérialisme étroit, d'un sectarisme mesquin. Là où les sceptiques voient de la « naïveté », je trouve la manifestation d'un instinct invincible. La religiosité de Hugo était vague et confuse ; mais, je le répète, il *croyait*. Or, la foi est toujours récompensée, la foi accomplira toujours des miracles.

Qui ne sera frappé du manque de liaison logique qui existe entre le commencement et la fin de cette citation ? Le critique ne croit pas à la possibilité des rapports entre les vivants et les morts, mais peu convaincu sans doute de la valeur de ses démonstrations, il convient qu'il existe dans le cas de Victor Hugo un X irréductible, et à travers son langage embarrassée, on croit comprendre que la foi pourrait peut-être réaliser ce miracle, d'ou j'en infère que l'auteur n'est pas bien fixé.

D'ailleurs, M. Jules Bois a la modestie, bien justifiée, de reconnaître qu'il n'apporte pas une réponse à toutes les objections ; son argumentation n'est qu'une phraséologie assez vide de sens réel pour nous convaincre que cet artiste se paye de mots en place de raisonnements. Pourquoi l'explication spirite serait-elle « puerile » alors que c'est la première que l'induction scientifique commande d'envisager ? N'est-ce pas se débarrasser avec trop de désinvolture d'une hypothèse rationnelle ? Pourquoi « trop lointaine » ? que signifie ce dernier terme ?

Allons-nous donc trouver enfin une théorie moins puérile et moins lointaine ? Pas du tout. Personne n'a défini d'une manière précise le *subconscient* ; et quant à l'être collectif, c'est une création tout à fait imaginaire, de sorte que pour expliquer la genèse des faits

très nets, des messages improvisés dictés lettre à lettre par le guéridon, d'une haute tenue littéraire, qui dénotent parfois des connaissances supérieures à celles du médium, comme l'usage de la langue anglaise, on va abuser de l'imprécision des termes subconscient et être collectif, pour les détourner de leur sens véritable, quand ils en ont un. Rien n'est plus facile à montrer.

Que faut-il entendre par le mot subconscience? 1° D'abord l'accumulation prodigieuse de sensations, d'associations, — physiologiques et psychologiques, — de raisonnements, de pensées, etc., qui constitue le fond même de notre vie mentale, le trésor de l'automatisme et de la mémoire latente : tout le monde est d'accord là-dessus. Mais on a voulu ranger aussi sous cette étiquette : 2° Les personnalités secondes dont l'existence se révèle pendant les différents degrés de somnambulisme, et 3° les facultés supranormales telles que la lucidité, la clairaudiance, la prémonition, l'extériorisation de la sensibilité, de la motricité et la télépathie, en y comprenant la transmission pure et simple de la pensée.

Aucune des expériences que l'on peut invoquer en faveur de la réalité de ces phénomènes ne permet de croire qu'il existe en chacun de nous un personnage invisible, inconnu, mais coexistant avec de la conscience ordinaire, qui penserait à sa manière d'une façon indépendante, et se trouverait en opposition avec le moi normal.

Ce qui paraît ressortir d'une étude attentive des états somnambuliques, de la névrose hystérique et de certains désordres morbides signalés par MM. Binet, Janet, Ferré, Bourru et Burot, etc., c'est que la synthèse mentale qui constitue la personnalité de chacun de nous peut changer dans le sommeil provoqué, présenter des états différents comme Félida n° 1 et Félida n° 2, mais il est urgent de remarquer que c'est avec les mêmes *éléments intellectuels* que se forme le personnage anormal, car la mémoire du dernier état contient toujours les souvenirs de tous les autres. Ce n'est donc pas un être nouveau qui apparaît : c'est le moi ordinaire, mais augmenté, transformé, complété par tous les facteurs qui d'habitude sont obnubilés et ne lui servent pas dans le courant de l'existence, de sorte que l'on n'a jamais constaté l'existence simultanée de deux *moi*, de deux personnalités coexistantes, car l'écriture soi-disant inconsciente des hystériques n'est qu'une manifestation de l'automatisme du sujet

causé par une maladie de la mémoire, comme je crois l'avoir suffisamment établi dans mon travail sur la médiumnité mécanique. (1)

Jamais, à ma connaissance, on n'a signalé un cas de double personnalité d'un individu bien portant, c'est pourquoi je trouve abusif de prétendre que chez les expérimentateurs de Jersey, c'est un personnages subconscients qui élabore les pensées profondes, ou les ironiques réparties de l'*Ombre du Sépulcre*. A fortiori, n'existe-t-il pas l'ombre d'une raison pour imaginer qu'un travail aussi prodigieux que celui nécessité par le pastiche d'un poème puisse s'engendrer dans la conscience de l'un quelconque des membres du cercle, sans qu'il s'en aperçût.

Non, non, répondront les adversaires du Spiritisme, ce n'est pas *dans* la conscience des membres que se produit le phénomène, mais *en dehors*. C'est ainsi que M. Jules Bois prétend que si un groupe « concentre son attention sur un seul point, *un être collectif se crée* « un seul être ». De plus cet être obéit à l'instinct. Examinons encore d'un peu près cette théorie, et l'on va constater ce qu'elle a de tout à fait fantastique.

Ici encore, c'est par l'emploi de fausses analogies que l'on peut donner à la supposition de l'être collectif un semblant de réalité ; mais ce mirage s'évanouit lorsque l'on se donne la peine d'y regarder d'un peu près.

Qu'une réunion d'individus, animés momentanément de sentiments à peu près semblables, sous l'influence de la parole ardente d'un puissant orateur arrivent à s'unir moralement avec lui, à subir une sorte d'entraînement intellectuel qui oriente leurs pensées dans le même sens et qui neutralise momentanément les volontés individuelles divergentes, pour les subjuger et les entraîner dans un mouvement commun irrésistible, c'est un fait incontestable dont les armées, les assemblées législatives, les réunions publiques ou de simples groupements populaires offrent de nombreux exemples. C'est Kellermann à Valmy, galvanisant par son ardeur ces « tailleurs et ces cordonniers » qui battent la solide armée du vieux Brunswick. C'est Camille Desmoulins précipitant le peuple à l'assaut de la Bas-

(1) Voir *Recherches sur la Médiumnité*. — Première partie : Le phénomène spirite et l'écriture automatique des hystériques. Chapitres I ; II et III.

tille, comme dans d'autres circonstances, la folie meurtrière produit les massacres de Septembre. La contagion mentale s'exerce en bien ou en mal ; mais cette sorte d'ivresse psychique, cette suggestion de tous sur chacun ne légitime pas les croyances à une âme collective, à moins que l'on n'entende par ce terme, tout métaphorique, le résultat final de l'addition des impulsions personnelles.

Ce n'est qu'en jouant sur les mots que l'on peut parler de *l'âme des foules* ; dans la réalité, c'est seulement un accord temporaire des pensées individuelles de chaque unité dont la réunion compose la foule qui crée le courant invincible auquel tous obéissent ; mais cette puissance anonyme, impersonnelle, mobile, est souverainement aveugle et brutale, comme les forces naturelles ; elle n'a pas de cohésion, elle ne forme pas une unité, un tout personnel, et ne pourrait donc réaliser cette synthèse qui, en nous, est la conscience. Le courant d'un fleuve ne raisonne pas ; il suit fatalement sa pente.

Quelque chose de semblable à un être collectif est-il réalisé à Jersey ? Est-on en présence d'un groupe uni dans une commune aspiration mystique, ou envahi par l'enthousiasme qui fondrait toutes les pensées en une seule ? Nullement. Charles, le médium, ne se prêtait qu'à regret à ces pratiques qui le fatiguaient. Les assistants discutent tranquillement les vers d'André Chénier et lui proposent des variantes, que, d'ailleurs, celui-ci n'accepte pas. Victor Hugo, le prétendu « meneur » est indigné du sans gêne avec lequel la table le traite. Qui donc, à ce moment, émet ces pensées si peu respectueuses ? Ce ne sont pas les amis ou les membres de la famille du maître, qui avaient pour son génie la plus légitime admiration ; alors d'où viennent ces traits satiriques dont on ne découvre l'origine dans aucun des membres du groupe ? Nous sommes en présence d'un phénomène inverse de celui de la contagion psychique, et c'est se jouer ici avec trop de désinvolture du sens des mots, que de parler de « précipité » de « réaction chimique » expressions impropres, inapplicables, même comme analogie, à des phénomènes mentaux. Il est de la plus élémentaire psychologie que des *idées* ne s'additionnent pas, ne se multiplient pas, ne se combinent pas.

N'est-il pas d'une inconséquence extraordinaire que de vouloir introduire la génération spontanée dans le psychisme alors qu'elle n'existe pas dans le monde matériel ? Comment supposer qu'une *conscience* se crée instantanément dans un milieu quelconque sans un

sujet pensant ? Au point de vue matérialiste, cette hypothèse est prodigieusement absurde, puisqu'elle suppose la formation subite d'un être intelligent, sans ancun organisme capable d'engendrer la pensée.

Au point de vue spiritualiste, elle est non moins inadmissible, car une pensée non exprimée, en dehors du cerveau, n'est plus rien, à moins que l'on admette qu'elle puisse s'extérioriser ; mais, même dans ce cas, ce n'est plus que le mouvement qui la représente qui voyage dans l'espace, et cette vibration éthérée est aussi dépourvue de conscience et d'intelligence que les ondulations de l'éther dans la télégraphie sans fil. Une onde hertzienne n'est qu'un mouvement physique ; il faudra un tube de Branly pour le recevoir, un appareil Morse pour le traduire en lignes et en points, et quelqu'un connaissant cet alphabet conventionnel pour transformer ces signes en *pensées* ; autrement dit : ce mouvement primitif ne pourra engendrer une idée que s'il est métamorphosé, c'est-à-dire s'il rencontre un cerveau sur lequel il sera capable d'agir, afin d'y éveiller une idée semblable à celle qu'il représentait dans le cerveau qui l'a produit. Donc, le mouvement quelconque qui représente la pensée, lorsqu'il se propage extérieurement, n'est pas plus intelligent que la lumière ou le magnétisme. Si l'on admet, par analogie, que ce mouvement soit de nature vibratoire, par quel miracle les vibrations émanées des cerveaux des assistants arriveraient-elles à se fusionner, à s'unir, à former un tout ? Dans le monde physique, les ondes sonores, lumineuses, etc. ont justement la propriété de se propager simultanément dans toutes les directions *sans se mélanger ni se nuire mutuellement* (1), sauf dans un seul cas, celui de l'interférence, mais alors *elles ne s'additionnent pas, elles ne se combinent pas, elles se détruisent* en s'annulant réciproquement. Par quel prodige plus étrange encore ces représentations de la pensée, étant chacune inconsciente, leur réunion supposée pourrait-elle devenir consciente ? L'addition d'une infinité de zéros ne formera jamais une unité.

C'est en présence de pareilles absurdités logiques que l'on se rend bien compte de ce que Leibnitz appelait le *psittacisme*, c'est-à-dire

---

(1) Dans un orchestre, le son de chaque instrument peut être disiingué et séparé de l'ensemble des autres par une oreille un peu exercée, ce qui prouve que chacun de ces sons ne se mélange pas avec les autres.

l'emploi de mots dont ceux qui s'en servent ne connaissent pas le sens, ou le dénaturent. L'étonnant, c'est que des critiques sérieux aient pu donner asile dans leurs livres à de semblables imaginations. Il faut croire que la doctrine spirite leur inspire une horreur invincible, puisqu'ils aiment mieux faire semblant de croire à de telles billevesées. Je ne voudrais pas faire injure au bon sens de mes lecteurs en insistant davantage sur ce point.

Les Annales du spiritisme renferment un assez grand nombre de morceaux choisis, qui peuvent soutenir la comparaison avec les compositions de nos meilleurs poètes, bien que les médiums ne fussent pas des littérateurs. Je veux en citer deux exemples seulement afin de ne pas trop déborder le cadre de cette étude, qui est déja bien longue pour une Revue.

Un honorable magistrat, M. Timoléon Jaubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, était médium typtologue, et c'est par ce moyen qu'il obtint une série de poésies et de fables dont quelques-unes sont vraiment frappées au bon coin de l'esprit. Il avouait être incapable de composer lui-même ces vers, et ce qui tend à démontrer que l'automatisme n'était pas en jeu, c'est qu'il répondait parfois, comme médium, à des pensées mentales de ses interlocuteurs et que, sous l'influence des esprits, il devint bon dessinateur, sans jamais avoir appris cet art. J'extrais de son ouvrage : *Les deux Commandements du Christ*, la fable suivante qui a été couronnée aux jeux floraux de Toulouse :

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

D'un bosquet de jasmin, labourant les contours,
Tremblante, une chenille, au déclin de ses jours,
Se disait : « Je suis bien malade ;
« Je ne digère plus les feuilles de salade ;
« A peine si le chou tente mon appétit,
« Je me meurs petit à petit,
« C'est triste de mourir.. Mieux vaudrait ne pas naître
« Sans murmure, il faut se soumettre.
« A d'autres, après moi, de tracer leur sillon. »

« Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
« Naguère, il m'en souvient, sur la même charmille,
« Avec toi, j'ai rampé ; je suis de ta famille.
« Si tu traînes ce corps lourd, débile et poudreux,

« L'avenir te réserve un destin plus heureux.
« Espère !... Du sommeil le passage est rapide ;
« Tout comme je le fus, tu seras chrysalide :
« Comme moi tu pourras, brillante de couleurs,
Respirer le parfum des fleurs. »

La vieille répondit : « Imposture ! imposture !
« Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
« L'aubépine jamais ne deviendra jasmin.
A mes anneaux brisés, à des ressorts si frêles,
Quel habile ouvrier viendrait fixer des ailes ?
« Jeune fou, passe ton chemin. »
— « Chenille, bien touché ! le possible a ses bornes, »
Reprit un escargot triomphant sous ses cornes.
— Un crapaud applaudit. — De son dard un frelon
Insulte le beau papillon.

. . . .

Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille.
Niez l'âme des morts, aveugles obstinés.
Prenez garde !... Vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

Voici une autre poésie obtenue par une dame, au moyen de l'écriture mécanique. Ces vers furent dictés au moment où parut la nouvelle intitulée : *Spirite*, de Théophile Gautier.

Me voici revenu. Pourtant, j'avais, Madame,
Juré sur mes grands Dieux de ne jamais rimer.
C'est un triste métier que de faire imprimer
Les œuvres d'un auteur réduit à l'état d'âme.

J'avais fui loin de vous, mais *un esprit charmant*
Risque en parlant de nous d'exciter le sourire !
Je pense qu'il en sait bien plus qu'il n'en veut dire,
Et qu'il a, quelque part, trouvé son revenant.

Un revenant ! vraiment cela paraît étrange.
Moi-même j'en ai ri quand j'étais ici bas,
Mais, lorsque j'affirmais que je n'y croyais pas,
J'aurais, comme un sauveur, accueilli mon bon ange.

Que je l'aurais aimé, lorsque le front jauni,
Appuyé sur ma main, la nuit, dans la fenêtre,
Mon esprit, en pleurant, sondait le grand *peut-être*,
En parcourant au loin les champs de l'Infini !

Amis, qu'espérez-vous d'un siècle sans croyance ?
Quand vous aurez pressé votre fruit le plus beau

L'homme trébuchera toujours sur un tombeau,
Si, pour le soutenir, il n'a plus l'espérance.

Mais ces vers, dira-t-on, ils ne sont pas de lui.
Que m'importe, après tout, le blâme du vulgaire :
Lorsque j'étais vivant, il ne m'occupait guère,
A plus forte raison, en rirais-je aujourd'hui.

Signé : A. DE MUSSET.

Ces vers, publiés par la *Revue Spirite,* firent sensation dans le monde des lettres surtout, car il était difficile, quel que fût le médium, de ne pas reconnaître le contact du poète.

Albéric Second, à qui ils avaient été envoyés, écrivait dans le *Grand Journal*, qu'il dirigeait alors, numéro du 7 juin 1866 :

« Il m'était difficile de ne pas interroger Théophile Gautier au sujet de la pièce de vers en question ; et justement, ayant eu le plaisir de me rencontrer avec lui chez Mme Binskz-Korsakoff, j'ai cédé à une tentation bien naturelle.

Voici sa réponse : « Une dame qui n'a jamais commis un seul distique de sa vie, m'a envoyé des vers que *l'Esprit* d'Alfred de Musset lui aurait dictés à mon adresse.

« J'ai lu des pages attribuées à Balzac et à Mme de Girardin, des chansons attribuées à Béranger, des maximes attribuées à La Rochefoucauld, qui sont de pures inepties.

« Avant de lire les vers d'Alfred de Musset dont l'envoi m'avait été annoncé, je supposais qu'ils seraient du même tonneau, et, lecture faite, j'ai dû changer d'avis. L'auteur du *Spectacle dans un fauteuil,* mis à part, je ne connais personne — *personne* qui soit capable d'avoir écrit ces vers. J'avoue que c'est une énigme qu'il m'est impossible de déchiffrer. »

Je crois, en effet, que cette pièce porte, jusque dans ses négligences, le cachet d'Alfred de Musset et que la dame en question aurait été bien incapable d'imiter à ce point le charme mélancolique et la facture si souple du père de Rolla. Nous avons dans ces communications des preuves littéraires de grande valeur montrant la possibilité pour les esprits de transmettre leurs pensées aux médiums, et l'identité des manifestants semble difficilement contestable ; mais combien la conviction se renforce encore lorsque c'est un être que nous avons connu qui vient se manifester, qui emploie ses expressions familières, qui donne un *fac similé* de son écriture. Ces preuves intimes ont une puissance à laquelle on ne peut résister ; c'est ce qui m'engage à en citer des exemples authentiques. Car eux aussi surabondent dans nos archives.

(*A Suivre*). GABRIEL DELANNE.

A propos de M. de Sarak

Cuique Suum

Sans doute il est tard pour parler encore, après tout le monde, du comte de Sarak ; mais la séance unique à laquelle nous avons pu assister, ne nous a pas permis de le faire plus tôt. Sur ces phénomènes magiques tout a été dit ; mais rien n'a été fait qui fût de nature à résoudre un problème qui se pose, cependant, dans des conditions théoriques bien faciles à vérifier.

Ces phénomènes sont parfaitement incroyables, mais cela n'est pas toujours une raison. Les frères Davenport, aussi, produisaient des phénomènes incroyables ; et pourtant, après examen des témoignages, ils paraissent bien authentiques. Car ceux-ci se présentaient dans des conditions telles que les preuves s'imposaient, ceux-là, au contraire, ne s'imposent pas du tout, mais ils sont l'objet d'un simulacre de contrôle qui est tout à fait illusoire.

Il y a encore cette différence que les frères Davenport déclaraient leur action complètement passive, ne connaissant point par quel moyen pouvaient se manifester les intelligences qui agissaient autour d'eux ; tandis que le comte de Sarak prétend connaître la science magique, et posséder un pouvoir qui lui permet de soumettre les forces de la nature aux vibrations de sa pensée. Encore une fois nous nous trouvons en présence de la théorie des occultistes, qui est notre perpétuel sujet d'incertitudes, et qui nous laisse dans l'anxiété ; et encore une fois, le fait spirite, passé au crible de l'observation positive, est le seul qui subsiste devant la logique.

Evidemment la science du mage serait très utile à connaître, autant qu'il était utile, après Galvani et ses cuisses de grenouilles, de connaître la théorie vraie de l'électricité.

Le fait Spirite, c'est la cuisse de grenouille, y a t-il des maîtres en haute magie qui en sachent plus long, et qui possèdent la théorie du phénomène ? Telle est la question que soulève une fois de plus l'actualité, dans la personne du comte de Sarak.

Mais une théorie ne se dissimule pas, c'est pourquoi les contro-

verses qu'on a faites à ce sujet sont parfaitement inutiles devant un problème si facile à résoudre.

Tout contrôle matériel est illusoire dans le cas présent, puisqu'on ne sait jamais ce qui va se produire, et que les conditions imposées par le yogui, doivent être respectées. Le contrôle ne peut donc dépendre que du raisonnement et, en présence d'une théorie, il n'y a plus la moindre difficulté.

La théorie est que le mage saurait employer les vibrations de sa pensée à accélérer les opérations ordinaires de la nature. C'est ainsi qu'il aurait la puissance d'agir sur les minéraux, sur le règne végétal, sur le règne animal.

Je vois déjà une grave objection aux opérations de M. de Sarak. — Puisqu'il a fait germer des grains de blé, et que cette opération pouvait se faire à l'air libre, pourquoi une même opération appliquée au règne animal devrait-elle se faire en dehors de la vue des assistants? On ne comprend pas que la naissance des poissons ait dû se faire sous un drap, alors que le blé à pu croître au grand jour.

De plus, si les vibrations de la pensée n'ont pu tirer d'un grain de blé, qu'une germination très faible ; représentant, selon le processus ordinaire, à peine quelques jours de vie végétale, on s'étonne à juste titre que les mêmes vibrations appliquées aux opérations beaucoup plus complexes de la biogenèse animent instanément des êtres de quelques mois.

Enfin tout cela n'est rien. Si j'avais le pouvoir de M. de Sarak, je ne perdrais pas mon temps à de vaines discussions, ni à des contrôles qui ne servent à rien. Je dirais simplement ceci : — Je n'ai pas besoin de votre contrôle, il n'est pas nécessaire que vous me teniez, ni que vous m'attachiez, voici la preuve décisive. Je demande simplement un collaborateur qui m'offre toute garantie de science et d'honorabilité. Dans l'expérience des poissons, M. Edmond Perrier, le directeur du muséum, se trouverait naturellement indigné. C'est lui qui fournirait les œufs dont lui seul connaîtrait l'espèce. Que l'on m'apporte des œufs de goujon, de carpe ou de brochet, il faudra bien se rendre à l'évidence si chaque éclosion, répond à l'espèce.

A cela il n'y a aucune objection opposable, ni de la part de l'opé-

rateur, ni de celle des contradicteurs, et je m'étonne qu'on n'y ait pas songé.

Cependant, quelqu'un, à qui je faisais part de cette idée, me répondit qu'il ne serait pas nécessaire de déranger, pour cela, M. Perrier, qu'il suffirait d'apporter au yogui des œufs de poisson frit, et que l'éclosion se produisait tout de même. Eh... non! En pareille matière la farce est toujours mauvaise. Elle est trop facile à éventer ; celui qui la ferait se trahirait par une attitude narquoise, et l'intéressé saurait mettre la situation à profit. Qu'est-ce que ferait le contrôleur, et qu'aurait-il à répondre si, après une feinte de non-réussite, on lui reprochait, avec indignation, d'avoir apporté de mauvais œufs, d'avoir épuisé les forces du mage et de s'être moqué de la haute science ?

Il faut donc opérer sérieusement, la farce ne prouvera jamais rien, elle ne fera l'objet d'aucun procès-verbal et le récit en sera toujours dénaturé.

Nous n'en voulons pour preuve qu'un article paru, dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er Janvier, sur les frères Davenport. Article extraordinaire s'il en fut, et qui montre bien à quels résultats peut conduire l'imagination pure, appliquée aux sciences d'observations.

A propos des frères Davenport, la farce consiste à dire que dans leurs mains attachées et remplies de farine, dans un but de contrôle, quelqu'un aurait mis un jour du tabac ; après la séance, de la belle farine pure se serait retrouvée dans les mains.

L'impossibilité d'une pareille légende est bien facile à démontrer ; et voici, probablement, quelle est son origine : A Cléveland, jolie petite ville située sur le Lac Erié, un sceptique opiniâtre qui veillait de très près pour découvrir quelque tromperie, fut convaincu instantanément et d'une façon comique, de la vérité des manifestations qui se produisaient. Il était assis au milieu de l'assemblée, lorsque la voix qui accompagnait parfois les manifestations se fit entendre et dit avec emphase.

« — Non, je n'ai pas besoin de cela ! »

Le sceptique se mit à rire aux éclats, et voici pourquoi : il prenait une chique de tabac, et dans une sorte de bravade, il tendit le paquet, (*L'obscurité était complète*) offrant mentalement pareille au-

baine à la voix ou à son propriétaire. Les paroles que l'auditoire entendit étaient la réponse que John lui fit sur le champ. (1)

Pour en revenir au comte de Sarak, je dis qu'il serait tout aussi facile d'accréditer l'histoire des poissons frits. Pas immédiatement peut-être, mais que quelqu'un lance cette plaisanterie dans deux ans en rappelant l'histoire du yogui, si l'on se souvient encore de lui dans ce temps, et je vous garantis que les journaux rééditeront l'histoire sans en exiger les preuves.

Un amateur, qui avait au moins le mérite de regarder le ciel, s'aperçut, cette année même, que le déplacement de Mars, tel que nous le voyons perspectivement, ne s'opère pas toujours dans le même sens. Il écrit aux journaux que Mars rétrograde : aussitôt *Le Figaro* et le grave journal des *Débats* ont reproduit et commenté la nouvelle.

Les journaux sont excusables ; ils sont obligés de parler de tout, et les sottises qu'ils laissent passer sont d'un intérêt secondaire. Mais où irons-nous, si des organes spécialisés dans l'étude des sciences psychiques, se mettent à traiter la question psychique, comme le *Figaro* traitait, cette année, l'astronomie ? C'est-à-dire par l'imagination.

C'est l'imagination, en effet, qui semble avoir fait tous les frais de l'article sur les frères Devenport. Entre le fait affirmé et l'explication proposée, la disproportion est telle que toute logique perd l'équilibre. Sans prendre parti pour ou contre, on ne peut nier que cet article ne porte en lui sa condamnation. On va pouvoir en juger.

Les frères Davenport étaient attachés, enlacés, amarrés sur un banc, par une multitude de tours de cordes convenablement assujetties par des nœuds marins. Dans cette position, on refermait les portes sur eux et ils exécutaient, dit-on, mille tours plus extraordinaires les uns que les autres. On rouvrait l'armoire, instantanément, et on retrouvait les deux frères parfaitement ficelés, aucun nœud n'avait bougé.

L'explication est bien simple : il y a des nœuds qui sont coulants ; donc *l'Echo du Merveilleux* nous dessinera un nœud coulant et pous-

(1) Phénomènes des frères Davenport par le docteur Nichols Didier 1865.

sera même l'obligeance jusqu'à nous expliquer la manière de s'en servir, et même les commentaires sont de Robert Houdin. Si avec cela, cher lecteur, vous ne comprenez pas qu'un homme libre de ses quatre membres puisse instantanément les rattacher lui-même, au moyen d'une cinquantaine de tours et d'une dizaine de nœuds, eh bien c'est que vous avez l'imagination bornée, beaucoup plus bornée que celle de M. Georges Meunier, auteur de l'article.

Pour nous, dont l'imagination est nulle, nous nous reportons aux témoignages contemporains et il est une constatation que M. G. Meunier semble n'avoir point prévue : C'est que les nœuds n'étaient point coulants. On lit dans le *Daily Télégraph* (1864) :

« — M. Davenport fut lié par un capitaine de vaisseau de la « Marine Royale, un hardi navigateur des mers polaires, le ca- « pitaine Inglefield. Quoique marin d'eau douce, je suis contraint « d'employer des termes techniques, au point de dire que les che- « villes de M. Davenport furent emprisonnés par un « nœud « mort » (expression marine), ainsi que ses poignets. Ces derniers « étaient liés au dos de la chaise, les jambes étaient retenues par « une corde qui passait plusieurs fois autour du siège, et qui remon- « tait pour rejoindre celle qui liait les poignets ; toutes deux se « trouvaient à cet endroit réunies par un nœud de « maître pour- « voyeur ». Les marins savent parfaitement que ces nœuds sont « connus seulement des gens du métier. C'est un vieux traquenard « de maître d'équipage pour prendre un voleur à ses munitions de « biscuit... etc., *suit la narration du phénomène*.

« ... La guitare en particulier passait et repassait comme si elle « eût eu des ailes ; tantôt elle était pincée avec vigueur, d'autres fois « elle rendait des sons aussi suaves que ceux d'une harpe éolienne. « Finalement on donna, à l'aide de légers coups, le signal d'éclairer, « et instantanément la chambre fut illuminée. On retrouva les « frères dans la même position et les instruments cachés ou placés « sur les genoux des personnes présentes. Les nœuds marins du « capitaine étaient intacts, et, après un examen minutieux, nous « déclarâmes qu'ils n'avaient pas été touchés. »

Entre ces faits et leur explication par un nœud coulant, (avec figure à l'appui), que le lecteur juge ; et toutes les autres explications de phénomènes se heurtent à des invraisemblances aussi fantastiques, toutes, remarquez-le bien ! Dès lors, pourquoi chercher

à expliquer? L'imagination du critique n'a le droit d'intervenir qu'en tant qu'elle serait explicative. Le sceptique n'a d'autre ressources que de nier, mais, sans prendre parti, nous pouvons déjà affirmer ceci : Ou bien les frères Davenport n'ont rien exécuté de ce que prétend *l'Echo du Merveilleux*, et alors pourquoi chercher à l'expliquer ; ou bien ils ont produit ces phénomènes et alors l'explication donnée est ridicule.

Pour le comte de Sarak, c'est tout à fait différent. Nul n'est en droit d'affirmer le phénomène, puisque tout se passe à l'abri de nos regards ; quant à l'explication elle est des plus facile, Gaston Méry en a donné une qui n'est hélas que trop vraisemblable ; mais son collaborateur, en prenant occasion pour faire un rapprochement avec les frères Davenport, nous paraît avoir franchi les limites de la vraisemblance.

Avant de croire à un phénomène on exige des preuves sérieuses, il faut également fournir des preuves sérieuses avant d'accuser quelqu'un d'imposture. En fait de preuve, c'est la méthode affirmative pure que l'on voudrait nous imposer comme élément de conviction ; et l'affirmation est plutôt insuffisante, qu'on en juge : — Mais, dit l'article, tous les (trucs) sont un jour découverts et tous les mystificateurs démasqués. Les frères Davenport en firent la cruelle expérience. Une de leurs séances fut « chahutée » comme une simple réunion électorale, leur armoire fut fort endommagée, et la police dut faire évacuer la salle Hertz où grondait la colère des mystifiés récalcitrants. —

Ainsi ce sont les mœurs électorales qui vont trancher une question qui ne doit relever que de l'expérimentation. Mais, *pour Dieu mercy*, disait Montaigne, *ma créance ne se manie pas à coups de poing*. Il ne suffit pas qu'une séance soit chahutée pour discréditer un homme.

Car devant tout public dont les passions seront déchaînées, comme elles l'étaient alors, nous nous chargeons de faire en sorte qu'une séance soit chahutée. Rien n'est plus facile ; il suffira de brandir en main, n'importe quoi ; un vieux gant, une ficelle, un morceau de bois, en criant ; — Mesdames et Messieurs, voilà le truc que j'ai découvert ! — Soyez sûr que l'on croira au flagrant délit, vous serez acclamé, le public redemandera son argent, la

police envahira la salle et le lendemain, vous serez le héros du jour.

C'est ce qui est arrivé pour les frères Davenport auprès desquels on a épuisé tous les moyens de contrôle, car on en a inventé bien d'autres que ceux qui sont cités par M. Georges Meunier et, pour expliquer tout ce que rapportent des témoins occulaires, il faudrait une imagination plus fertile encore.

Et puis il ne faut pas oublier que les frères Davenport se sont déclarés médiums dès leur tendre enfance, à un âge ou l'on n'est pas encore prestidigitateur ; que l'émoi causé dans leur entourage, la stupéfaction des parents et des voisins ne peuvent pas avoir la fraude comme origine. Des lévitations se produisirent, qui furent tout aussi bien constatées que celles de D. D. Home. Enfin si l'on n'a pas oublié l'histoire des deux enfants de Pruvo, en Italie, qui n'a pas été contestée, pas même par l'*Echo du Merveilleux*, on peut faire encore ce rapprochement que les frères Davenport ont présenté la même médiumnité dès leurs plus jeunes années, ayant été transportés instantanément à de grandes distances.

Si donc on veut récuser les faits il n'y a qu'une attitude à prendre : déclarer que les frères Davenport n'ont jamis produit les phénomènes qui leur ont été attribués. Alors c'est une autre énigme qui se présente à nous : — Quelle est l'origine des témoignages nombreux et des contrôles sans nombre dont ont fait foi les rapports contemporains.

Me dira-t-on que la presse fait, aujourd'hui, des rapports semblables autour du comte de Sarak ? Mais, en dehors de la presse spéciale, c'est à peine si les journaux en ont parlé. Des journalistes, spécialement convoqués pour examiner la question, ont répondu par le silence ; ce n'est pas l'article unique paru dans l'*Intransigeant*, qu'on pourra invoquer dans cinquante ans ; cet article restera une exception, comme il s'en rencontre dans tout. Puisqu'il y a des hommes qui arguent de la fraude, sans le moindre souci d'en établir la vraisemblance, il y en a aussi qui acceptent des preuves sans voir les lacunes les plus évidentes. On a justement remarqué que l'article de l'*Intransigeant* constitue le *testis unus*. Dans le cas des frères Davenport, c'était tout le contraire, les témoins étaient légions, c'étaient les sceptiques de la veille qui devenaient les convaincus du lendemain ; car les contrôleurs eux-mêmes, passaient du sceptics-

me malveillant au parti conspué des défenseurs des médiums. Si, ce que j'ignore, il y a eu une accusation de fraude, c'était là le *testis unus* ; et a-t-on jamais apporté, comme explications de ces faits, autre chose que des efforts d'imagination ?

L. CHEVREUIL.

Nouvelles expériences avec Eusapia Paladino

Toutes les personnes un peu au courant de la littérature spirite connaissent maintenant les travaux excessivement nombreux publiés sur le célèbre médium Napolitain Eusapia Paladino, depuis vingt ans. Dans son livre sur l'*Extériorisation de la Motricité*, M. de Rochas a cité les séances de Naples, chez le chevalier Chiaïa, avec Lombroso, les professeurs Bianchi et Tamburini. Puis celle de Milan auxquelles prirent part des hommes tels que Schiaparelli, directeur de l'Observatoire Milanais, le Dr Carl du Prel, Aksakof, le professeur Broffério, le Dr Ermacora, M. Ch. Richet, etc. A Rome c'est le professeur Wagner et M. de Siemiradsky. A Varsovie, M. le Dr Ochorowicz en compagnie d'autres savants. A Montfort-l'Amaury, MM. de Fontenay et Flammarion obtiennent un remarquable dédoublement de la figure du Médium. Puis ce sont MM. Dariex, Mangin, Sully Prudhomme, etc. qui contrôlent et affirment l'existence des faits. Déjà chez M. de Rochas, à l'Agnélas, MM. le professeur Sabatier, de Watteville, de Gramont, etc., comme MM. Myers, Lodge, Richet, à Carqueiranne avaient vu tous ces déplacements d'objets sans contact, ces lévitations qui montrent en action la force extériorisée du sujet.

M. Maxwel, docteur en médecine et avocat général, expérimente aussi à Choisy-Yvriac, et, tout dernièrement, en Italie des physiologistes, des psychologues, etc. comme Morselli, le professeur Pio Foa, le professeur Bottazzi, le Dr Venzano, des publicistes comme Vasallo et Barzini, affirment, pour la millième fois, la réalité des faits. Seuls les savants de Cambridge, en Angleterre, crurent à la fraude, mais nous savons maintenant que les mouvements syncro-

nes qui accompagnent dans les membres d'Eusapia les actions à distance, ne sont pas des supercheries du médium, mais une condition physiologique nécessaire de leur production. De même, parfois, il se produit un dédoublement des bras qui, pour des investigateurs novices, seraient une preuve évidente de mauvaise foi, alors qu'en réalité c'est l'extériorisation de ce bras qui s'est produite.

Sans doute, parfois, le médium obéit à la loi du moindre effort, c'est-à-dire qu'il cherche à libérer une de ses mains en faisant tenir l'autre en même temps par les deux contrôleurs, ce qui lui évite une grande fatigue. C'est la seule tricherie que l'on ait jamais signalée chez Eusapia, et elle est le plus souvent inconsciente, étant produite pendant la trance. En tous cas, elle est facile à déjouer pour ceux qui sont avertis de cette possibilité, et ce procédé n'explique pas une quantité de phénomènes produits au-delà de la portée physique des membres d'Eusapia.

J'ai eu l'occasion, tout dernièrement, d'assister à une série de séances qui ont eu lieu chez une dame qui désire conserver l'incognito, et à laquelle j'adresse tous mes remerciements pour son accueil aussi plein de grâce que d'affabilité. La maison n'est pas suspecte.

C'est dans la chambre à coucher que se tenaient les séances. Le cabinet était dans un angle de l'appartement, formé simplement par des rideaux de serge noire, pendus à une tringle composant les trois côtés d'un rectangle qui tenait au panneau en bois formant le fond du cabinet. Pas de porte de ce côté dans la chambre.

Une table en bois blanc, légère, était placée devant la chaise où s'asseyait le médium, ainsi que les contrôleurs de droite et de gauche, qui avaient pour mission de s'assurer constamment de la position des pieds et des mains du médium.

Parmi les assistants, presque tous incrédules, ou du moins pas spirites, se trouvaient les docteurs Edmond Allain et d'Ormea qui m'ont autorisé à citer leurs noms.

Connaissant bien les défaillances de la mémoire, j'ai résolu de publier intégralement les comptes-rendus sténographiques qui sont dus à Mme J.-B. Estoup (1), dont l'habileté est bien connue. En procédant ainsi, on est sûr de ne pas travestir les faits ou d'en inter-

(1) M. et Mme Estoup, demeurent 148, Avenue du Maine à Paris, et je me fais un plaisir de les recommander aux personnes qui pourraient avoir besoin de leurs services.

vertir l'ordre. J'ai mis entre tirets les observations qui ne sont personnelles.

On verra que les phénomènes suivent à peu près un ordre invariable. Ce sont d'abord des coups frappés, des mouvements de la table, puis des lévitations. Ensuite des actions à distance ayant pour objet de déplacer les objets qui sont dans le cabinet. Puis des mouvements du rideau, des attouchements aux environs du médium par des mains visibles ou non ; enfin des phénomènes lumineux variés, offrant l'apparence de taches lumineuses ou de points brillants.

Dans un cercle formé par des éléments hétérogènes, qui se renouvellent en grande partie à chaque séance, il est compréhensible que les phénomènes de matérialisation complète soient très rares, et, de fait, il ne s'en est pas produit à ces séances. Je montrerai que dans un milieu composé presque en totalité par des spirites, les manifestations sont plus nombreuses, plus intenses et se produisent plus rapidement, sans épuiser autant le médium qui, malgré son âge et le surmenage auquel elle se soumet actuellement, reste toujours digne de la plus sérieuse attention.

Sans autre préambule, voici le procès-verbal de la première séance.

Gabriel DELANNE.

13 Janvier 1908.

Présents : Mmes de M., N., B; MM. le docteur d'Orméa, de W., docteur Edmond Allain, G., Delanne, A. B.

La séance est ouverte à 9 h. 3.

On a placé dans le cabinet un guéridon et une terrine remplie de terre glaise.

Prennent place autour de la table, à droite d'Eusapia : Mme B., M. le Dr Allain ; à gauche : M. J., M. Delanne ; en face, Mme de M.

Mme B. contrôle la main et le pied droits d'Eusapia, M. J. la main et le pied gauches.

La pièce est éclairée par des lampes électriques placées à une petite distance du plafond et au-dessous desquelles se trouve un écran, [qui a pour but de diffuser la lumière, en la renvoyant par réflexion. Un jeu de commutateurs permet de diminuer progressivement la clarté dans la salle. Les lampes sont teintées en jaune].

9 h. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. — On entend des coups frappés dans la table.

9 h. 11. — La table glisse. Deux pieds se soulèvent.

9 h. 12. — Deux pieds de la table se lèvent. La table oscille.

9 h. 13, 14, 15, 16. — Le rideau se gonfle.

9 h. 17, 18. — Sur la demande d'Eusapia, on diminue un peu la lumière.

9 h. 19. — La table glisse. On entend trois coups dans la table.

9 h. 20. — M. J. — J'ai le contact de la main gauche et du pied gauche.

Mme B. — J'ai le contrôle du pied droit et de la main droite. Son pied est sur le mien.

9 h. 21. — On entend quatre coups dans la table.

[Par suite de la convention adoptée depuis longtemps dans les séances d'Eusapia, quatre coups signifient qu'il faut parler.]

9 h. 22. — Deux pieds de la table se lèvent, puis les deux pieds opposés, Eusapia ayant les mains au-dessus de la table.

M. J. — Ma main était sur son genou gauche. Nouveau soulèvement de deux pieds.

9 h. 23. — A deux reprises, cinq coups sont entendus dans la table.

On diminue sensiblement la lumière.

Mme B. — Des coups sont frappés dans le dossier de ma chaise.

M. le Dr d'Orméa. — J'entends ces coups. La table glisse.

9 h. 24 — Mme B. — Je suis prise par la taille du côté de M. le Dr Allain. C'est comme si une main était venue de derrière moi. Je ne peux pas préciser si c'est une main ou un bras.

M. de W. — Etait-ce un contact ?

Mme B. — Parfaitement.

9 h. 25. — La table se lève de deux pieds, puis des deux autres ; elle oscille ; elle est soulevée de trois pieds, puis des quatre, et retombe. [La lévitation a été complète.]

9 h. 26, 27. — Mme B. — Je sens constamment des coups dans ma chaise.

9 h. 28, 29, 30. — Léger bruit dans la table. Le rideau se gonfle, les deux mains d'Eusapia étant visibles, le contrôle des pieds étant assuré par Mme B. et M. J.

9 h. 31. — Eusapia fait entendre un gémissement et serre les poings. Le rideau s'avance à sa droite.

Eusapia tourne sa tête du côté droit et le rideau est agité.

Mme B. — J'ai toujours le contact du pied.

M. J. — Moi aussi.

9 h. 32. — Eusapia serre ses poings au dessus de la table et dit « viens » (viens) : Le rideau se gonfle.

M. Le Dr Allain. — Des coups sont frappés dans ma chaise.

M. le Dr d'Ormea. — Mon genou était appuyé contre la chaise de M, Allain et j'ai senti les vibrations.

9 h. 33. — Deux pieds de la table se soulèvent, puis un troisième ; la

table oscille sur un seul pied et retombe. Le contrôle des mains et des pieds était bon.

9 h. 34. — Deux pieds de la table sont soulevés, puis un troisième ; la table oscille et retombe.

Eusapia tend la main de Mme B. vers le rideau ; le rideau s'approche.

9. h,35, 36. — La table frappe cinq coups.

[Toujours suivant les mêmes conventions, cinq coups signifient qu'il faut moins de lumière].

(On diminue la lumière de trois degrés).

9 h. 37. — Le rideau se gonfle.

9 h. 38. — Sur la demande d'Eusapia, M. le Dr Allain prend la place de M. J. M. le Dr d'Orméa se met à côté de Mme B.

9 h. 39, 40, — Soulèvement de deux pieds, les genoux étant contrôlés par M. le Dr Allain. La table frappe cinq coups.

9 h. 51. — La table frappe encore cinq coups, puis trois.

9 h. 42. — M. Delanne. — Pendant que la table s'agite, vous avez toujours le contrôle des pieds d'Eusapia ?

M. le Dr Allain. — Parfaitement.

La table frappe quatre coups à deux reprises. On cause.

Soulèvement des deux pieds [qui sont tout près, en face du médium].

9 h. 43. — Nouveau soulèvement de deux pieds.

M. le Dr Allain. — J'ai les genoux et les pieds.

Mme B. — De mon côté le contrôle est bon.

9 h. 44. — La table glisse.

9 h. 45. — M. le Dr Allain. — Je suis touché très légèrement sur la hanche.

9 h. 46. — Le petit guéridon s'est déplacé à l'intérieur du cabinet, le contrôle étant bon.

9 h. 47. — La table frappe cinq coups.

M. J. — Peut-on diminuer encore la lumière ?

M. A. B. — C'est le dernier degré ; après, ce sera l'obscurité.

M. le Dr d'Orméa. — Eusapia demande qu'on laisse pénétrer la lumière de la rue et qu'on éteigne dans la pièce. Nous avons souvent procédé ainsi avec elle.

(On éteint complètement l'électricité et on entr'ouvre les rideaux).

(L'obscurité presque complète ne permet plus de voir l'heure).

M. J. — Mettons toute notre volonté pour que le tabouret soit transporté sur la table.

Mme B. — Je tiens une main, un genou et un pied d'Eusapia.

M. le Dr Allain. — Je tiens l'autre main, l'autre genou et l'autre pied.

On entend un bruit dans le cabinet.

M. Delanne. — Qu'est-ce qui remue ?

M. J. — Je crois que c'est la terrine de glaise.

Mme B. — Je suis prise à la taille et je tenais la main d'Eusapia.

M. de W. — Est-ce une main avec des doigts qui vous a touchée ?

Mme B. — C'est comme une espèce de baguette, un contact dont je ne peux pas expliquer la nature : j'ai été touchée dans le milieu du dos.

Mme B. — Je suis touchée maintenant dans les cheveux.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai parfaitement vu une main derrière.

Mme H. — Cela se voyait d'autant mienx que Mme B. est entièrement vêtue de blanc.

M. J. — Quelle était exactement la forme de ce que vous avez vu ? Etait-ce une forme géométrique ou une main ?

M. Le Dr Ormea. — C'était une main,

Mme B. — Je suis touchée sur l'épaule. On me prend très fort l'épaule du côté d'Eusapia. Je tiens toujours la main d'Eusapia.

M. Le Dr Allain. — Je tiens l'autre main et les deux jambes.

Mme B. — Je suis encore prise à l'épaule et je tenais la main d'Eusapia.

M. J. — Nous allons maintenant demander qu'une main lumineuse apparaisse sur la tête du médium.

On entend quelque chose se déplacer dans le cabinet. Le contrôle est assuré.

Mme B. — En ce moment, je n'ai plus le pied d'Eusapia.

M. Le Dr Allain. — Elle a mis ma jambe entre ses deux pieds.

M. Le Dr d'Ormea. — Le rideau est sur la table.

M. de W. — Il y a quelque chose de très important : vos mains sont-elles sur les mains d'Eusapia, ou les mains d'Eusapia sur les vôtres ?

Mme B. — La main d'Eusapia est sur la mienne.

M. Le Dr Allain. — La main d'Eusapia est dans la mienne,

Mme B. — En ce moment, le rideau me sépare de la main d'Eusapia, pas tout à fait cependant, car je sens en même temps sa main et l'extrémité du rideau.

Le rideau s'avance, les mains étant contrôlées par Mme B. et par M. Le Dr Allain.

M. Delanne. — Tenez-vous sa main, madame B. ou la sentez-vous ?

Mme B. — Je la sens constamment.

M. Delanne. — Au moment où vous ne sentez plus la main, annoncez-le.

Mme B. — En ce moment elle me serre la main.

M. J. — S'il n'est pas possible de voir la main, nous voudrions voir les lumières.

M. Le Dr Allain. — Le rideau s'avance et nous tenons les deux mains.

Mme B. — Je tiens toujours la main d'Eusapia et une main me ca-

resse la figure à travers le rideau. La main d'Eusapia n'est plus maintenant sur la table ; elle est sur ses genoux ; mais je la sens toujours.

M. Le Dr Allain. — Je sens les deux jambes.

Mme B. — Je sens toujours la main et le rideau s'avance.

Mme H. — J'ai senti nettement qu'on me tirait.

M. Le Dr Allain. — Je sens les deux jambes.

Mme. B. — Je sens toujours sa main et le rideau s'agite.

La terrine de glaise est déplacée à l'intérieur de la cabine. [le bruit ressemble à celui que produirait un objet pesant frottant sur le parquet et animé de mouvements de va et vient].

M. Le Dr Allain. — Il m'a semblé qu'elle faisait avec son corps des mouvements synchrones aux mouvements de la terrine.

M. Le Dr d'Ormea. — Cette terrine est très lourde ; elle pèse au moins dix kilogr... [c'est 23 kilo, qu'elle pèse réellement].

Mme B. — Je sens un attouchement à l'épaule.

Mme H. — J'ai entendu comme un frôlement.

Mme B. — On me touche de nouveau.

Mme H. — J'ai encore entendu comme un frôlement.

On entend la terrine de glaise glisser dans la cabine, le contrôle étant assuré.

Mme B. — On m'a pincé le bras ; on m'a fait mal.

Je sens toujours la main et le pied d'Eusapia.

Mme B. — Ma chaise est remuée.... On m'a pris de nouveau le bras. Je tenais très bien la main d'Eusapia.

M. Le Dr Allain..— J'ai le contact de son autre main et d'un pied.

Eusapia demande que quelqu'un lui tienne les pieds sous la table. M. J. lui tient le pied gauche qui est sur le pied de M. Le Dr Allain.

Mme B. — L'autre pied est sur mon pied.

M. J. — Je suis pris à l'oreille par une très forte main.

On entend trois coups dans la table.

Sur la demande d'Eusapia, M. J. tient ses deux pieds.

La petite table qui est dans la cabine est tombée.

Mme H. — La petite table remonte toute seule... J'ai été touchée très nettement par une main.

Mme B. — Non, non, je ne veux pas qu'on me pince comme ça ! Pas si fort !

M. le Dr d'Ormea — J'ai vu une main qui touchait Mme B.

Mme H. — Je l'ai aussi parfaitement vue.

Mme B. — C'était le contact d'une main énorme.

Mme H. — Ce que j'ai vu était une main noire.

M. le Dr d'Ormea — Nous disons une main noire ; mais c'est plutôt le rideau poussé par une main.

M. le Dr Allain — J'ai le contrôle de la main gauche.

Mme B. — J'ai la main droite ; je sens parfaitement le pouce.

Mme H. — Je suis touchée.

(Mme H. s'éloigne du rideau, Mme de M. se place derrière Mme B.)

Mme B. — Je suis touchée par un bras très fort. Je sens toujours la main droite.

Mme de M. — J'ai vu le rideau se gonfler, s'approcher de Mme B. ; j'ai vu aussi deux petites lueurs.

M. J. déchire le rideau de haut en bas à l'extrémité gauche de la cabine.

On entend quelque chose tomber dans la cabine. Le contrôle est assuré.

M. le Dr Allain — Les phénomènes se passent-ils habituellement plutôt à droite qu'à gauche ?

M. J. — Autrefois ils étaient plus fréquents à gauche ; maintenant c'est tantôt d'un côté et tantôt de l'autre.

M. le Dr Allain — Comment se fait-il que Mme B. soit si favorisée et que je ne sente rien ?... Ah ! j'ai été bien pris. Je voudrais bien sentir cela une seconde fois, testis unus testis nullus.

M. Delanne — Unus ? ce n'est pas le cas, car plusieurs de ces dames ont été touchées plusieurs fois.

Mme. de M. — J'ai vu deux lueurs, comme deux petites allumettes bougies en face de moi à travers le rideau.

M. le Dr Allain — Je viens d'être touché sur la joue droite.

Le contrôle des mains était bon.

Quelque chose se déplace dans le cabinet.

M. J. — Le grand guéridon m'est venu dans les mains. Je me trouvais près de la fente que j'ai faite dans le rideau. Je remets le guéridon dans la cabine.

M. le Dr Allain — Le guéridon est sur ma tête..... Au moment où j'annonçais que le guéridon était sur ma tête, Eusapia m'a lâché un instant la main ; mais le guéridon était déjà sur ma tête.

On voit le guéridon passer sur la tête de M. le Dr. Allain et venir sur la table, les pieds en l'air.

M. le Dr d'Ormea. — Il est venu très doucement.

Le guéridon frappe des coups sur la table.

Le guéridon se soulève au-dessus de la table et frappe des coups

Mme B. — J'ai le pied d'Eusapia sur le mien et j'ai aussi sa main.

M. le Dr Allain. — Je viens d'être serré au bras très nettement . Je suis touché de nouveau.

Mme B. – Je tiens la main d'Eusapia et on me prend le bras.

M. le Dr d'Ormea. — je tiens la main d'Eusapia en même temps que Mme B.

M. le Dr Allain. — Je tiens la main gauche.

(Les rideaux de la fenêtre sont rapprochés pour diminuer l'éclairage.)

M. le Dr Allain. – Je suis touché du côté droit. Le contrôle était très bon de mon côté.

M. le Dr d'Ormea. — De notre côté, il est parfait.

M. le Dr Allain. — Je suis pris fortement par une main, alors que je

sens très bien la main gauche d'Eusapia... Je suis serré encore une fois au bras.

M. de W. — Cela, c'est bien.

M. J. — Si l'obscurité n'est pas complète, nous n'obtiendrons pas de phénomènes lumineux.

(On ferme les rideaux.)

Le contrôle des deux côtés est excellent.

M. le Dr Allain. — Le guéridon s'en va et j'ai bien la main d'Eusapia. Il a essayé de monter par dessus ma tête et n'a pas pu.

M. le Dr d'Ormea. — Mes doigts sont entre ses doigts ; elle n'a pas bougé.

Mme B. — Je suis touchée au genou.

M. de W. — Est-ce par une main ?

Mme B. — Des doigts se sont promenés sur mes genoux.

M. le Dr Allain. — Moi, c'est par une petite main que j'ai été touché... Je suis maintenant touché par une grosse main qui m'a tapé sur l'épaule gentiment.

Tous les assistants ont entendu le coup.

M. le Dr d'Ormea. — Je suis sûr de sa main droite ; nos doigts sont entrelacés.

M. le Dr Allain. — Je suis certain du contrôle de mon côté. Maintenant j'ai confiance.

On entend trois fortes tapes sur l'épaule M. le Dr Allain. Le contrôle était excellent des deux côtés.

M. le Dr Allain. — C'était une paume de main. Je voudrais bien maintenant une petite caresse... Ah ! voici une caresse ? Oh ! la gentille petite caresse !

M. le Dr. Allain — La table est venue sur moi ! elle me gêne joliment.

Sur la demande d'Eusapia, on donne un peu de lumière.

M. J. enlève le guéridon qui était sur la table contre M. Allain, derrière le rideau.

10 h. 47. — Mme B. quitte sa place. M. le Dr d'Orméa se met à droite d'Eusapia, M. A. B, à côté de lui, Mme H. en face.

Deux pieds de la table se lèvent, puis les quatre, le contrôle des jambes étant très bon.

[Encore trois lévitations bien réussies].

10 h. 50. — Nouveau soulèvement des quatre pieds, le contrôle étant très bon,

10 h. 53. — Nouveau soulèvement des quatre pieds. Le grand guéridon qui est derrière le rideau est deplacé et jeté à terre.

10 h. 54. — Eusapia fait remarquer que sa robe se gonfle.

10 h. 55. — La table frappe quatre coups.

M. J. — Cela veut dire qu'il faut parler.

10 h. 56. — La table frappe deux coups en se soulevant chaque fois des quatre pieds, le contrôle étant excellent.

10 h. 57. — (On fait l'obscurité complète).

M. J. — A une des dernières séances qu'elle a données, elle a demandé aux personnes qui faisaient la chaîne de frotter leurs mains l'une contre l'autre et on a vu de petits points lumineux sur la table.

M. de W. — J'ai vu, du côté d'Eusapia, un petit point lumineux ; cela a été très rapide.

Mme de M. — C'était comme uue allumette bougie ; c'est le troisième que je vois.

On entend trois coups très forts dans la table.

M. le Dr Allain. — Elle m'a donné trois coups de pied synchrones aux trois coups qui ont retenti.

Tout le monde voit un point lumineux à trois reprises.

M. le Dr Allain. — Je suis touché.

Tout le monde voit à deux reprises un point lumineux. On voit encore un point lumineux, puis, un moment après, un autre.

Nouveau point lumineux.

[Ces points,parfaitement nets,se produisent à différentes hauteurs,généralement du côté gauche du médium, et paraissent être sur le rideau. La couleur est d'un bleu verdâtre. La grosseur, variable, est, en tous cas, assez petite.]

M. le Dr Allain. — Je suis touché ; je suis pris par le bras.

M. le Dr d'Ormea. — J'ai de temps en temps de petits attouchements.

M. A. B. — J'ai été touché au bras.

M. le Dr Allain. — Tout à l'heure, en même temps qu'il y avait un phénomène lumineux, j'ai été touché au bras.

Ainsi deux phénomènes se sont produits simultanément et le contrôle était sûr de mon côté.

M. le Dr d'Ormea. — De mon côté le contrôle n'a jamais été douteux.

On entend quelque chose tomber dans la cabine.

Eusapia annonce que M. le Dr Allain va être touché.

M. le Dr Allain. — Je suis touché, en effet, et je tiens les deux mains d'Eusapia.

M. le Dr d'Ormea. — Eusapia me redonne sa main droite.

M. le Dr Allain. — Le tabouret est sur ma tête.

M. le Dr d'Ormea. — Il est tombé sur ma main. Il m'a même fait un peu mal.

Eusapia donne de nouveau ses deux mains à M. le docteur Allain.

M. le Dr Allain. — Je suis touché à trois reprises ; je suis touché à la hanche avec un doigt.

(On donne progressivement de la lumière. — La séance est levée à 11 heures 15.) *(A suivre.)*

L'Evolution de la Monade

Si les magnétiseurs et les spirites, qui soutiennent depuis plus d'un siècle que l'autonomie et la survivance de l'âme peuvent être démontrées scientifiquement, (c'est-à-dire par la raison et par l'expérience) sont des fous comme on l'a cru jusqu'à ces derniers temps, et comme beaucoup le croient encore, il faut convenir que ces fous deviennent de plus en plus nombreux et que si cela continue et qu'on veuille les héberger tous, « les petites maisons » deviendront grandes.

Ce n'est pas que tous les nouveaux venus acceptent la doctrine du spiritualisme expérimental telle qu'elle a été conçue par Puységur, Barberin, Deleuze, Billot, etc. et formulée plus tard par Allan Kardec. La plupart en sont encore plus ou moins éloignés ; mais tous s'en rapprochent de plus en plus. Et cette évolution se remarque, non seulement de l'un à l'autre de leurs ouvrages, mais du commencement à la fin d'un même volume.

C'est, en particulier, le cas qui se présente dans le petit livre que vient de publier M. L. S. Fugairon sur la survivance de l'âme. (1)

Dans la Préface, l'auteur commence par s'exprimer dans les termes suivants :

« Quant à moi, j'ai toujours pensé que, s'il y a dans l'homme quelque chose qui corresponde à ce que l'on nomme habituellement *âme* et que ce quelque chose survive à la destruction de l'organisme charnel, la science expérimentale doit pouvoir le constater par les moyens dont elle fait ordinairement usage. »

Cette « pensée » nous paraît sujette à caution : l'âme peut très bien survivre au corps sans que la science en sache rien et ne puisse même en rien savoir. Il y a une foule d'autres choses que la science ignore et ignorera longtemps. Mais acceptons l'augure de M. Fugairon et voyons les moyens qu'il veut employer pour démontrer la survivance de l'âme.

(1) La Survivance de l'âme ou la mort et la renaissance chez les êtres vivants. Etudes de physiologie et d'embryologie philosophiques, par L. S. Fugairons 1. vol. in 16. Paris, 1907.

« La question de la survivance de l'âme n'est pas, pour moi, un problème métaphysique ou de théodicée, mais un problème d'*histoire naturelle*, ou si l'on aime mieux de *biologie*. C'est par l'observation des faits, par l'expérimentation biologique, par la méditation du phénomène physiologique et embryologique, que, selon moi, le problème doit être résolu ; et c'est ainsi, en effet, que je l'ai traité. »

Je n'éprouve point pour la métaphysique et la théodicée la sainte horreur que professe M. F. : j'entends seulement qu'on prenne chaque chose pour ce qu'elle est, les vessies pour des vessies, les lanternes pour des lanternes ; mais je ne demande pas mieux que de suivre mon guide dans le chemin qu'il me propose.

*
* *

Pour résoudre le problème de la survivance de l'âme, il faut d'abord chercher à savoir ce que c'est que la *matière* et si parallèlement à elle il existe une autre substance appelée *esprit*.

J'ai montré dans l'*Evolution du Monisme* (1) que la plupart des monistes n'admettaient qu'une substance, la matière, et que quelques autres ne découvraient, en fait de substance, que l'esprit.

M. Fugairon rejette et la matière et l'esprit. La matière et l'esprit, dit-il, n'ont pas d'existence réelle, ce ne sont que deux abstractions. La réalité concrète est à la fois l'un et l'autre ; et tout se résout finalement en ultimates ou monades susceptibles de se développer et qui sont esprit et matière.

« Il n'y a point de monades qui soient exclusivement esprit et d'autres qui soient exclusivement matière, toutes les monades sont à des degrés divers à la fois esprit et matière, toutes sont susceptibles d'un développement indéfini, c'est-à-dire de faire passer à l'acte tout ce qu'elles contiennent en puissance, et c'est ce qui constitue *la vie*. »

Comment trouvez-vous ces deux abstractions, matière et esprit, c'est-à-dire deux zéros, qui, réunies, forment la réalité complète, la monade ? Quant à moi, je n'ai jamais rien vu de pareil, ni dans la science, ni dans la physique, ni dans la théodicée, ni, surtout, dans l'arithmétique.

(1) *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, février 1907.

« La monade, continue M. F., est *un centre d'activité quantitative*, c'est-à-dire un centre d'activité susceptible de plus ou de moins. » Je suis loin de voir aucun inconvénient à ce que la monade soit quantitative ; mais je ne sais pas pourquoi elle ne serait pas aussi *qualitative*, et l'auteur ne nous donne pas les raisons qui lui font rejeter la qualité pour ne retenir que la quantité.

« Tout ce qui est fini a un *extérieur* et un *intérieur*. » Les monades sont finies ; elles ont donc deux faces. « En ne tenant compte que des propriétés externes de la monade, nous ne voyons qu'une face des choses, nous n'avons la vue que de la moitié de l'univers. Le matérialisme ne nous donne donc qu'une explication partielle ou incomplète de cet univers. »

M. F. ne dit ici que ce que j'ai dit bien souvent, mais je suis d'autant plus content de l'entendre qu'il le dit mieux que moi, et qu'il aura peut-être plus d'influence sur ses confrères en science.

Nous avons vu que les monades sont à la fois esprit et matière. Les monades ont donc une âme. Les cellules organiques, composées de monades ont aussi des âmes. Tous les êtres, étant des assemblages de monades, ont aussi des âmes.

Nous voilà loin, comme on voit, de l'hypothèse matérialiste, qui ne trouve d'âme nulle part, si ce n'est tout au plus, quelques parcelles, dans les secrétions et les excrétions de la matière.

Tout ce qui vit possède une âme ; « un globule vivant diffère d'un corps brut en ce qu'il a un *centre réel psychique*, une *psychée*, une *âme* ; » et, par conséquent, est intelligent à un degré quelconque.

« *L'élection alimentaire* dont le globule est doué est avant tout une propriété psychique. » A plus forte raison les facultés supérieures à celle de se nourrir sont-elles des propriétés psychiques.

Les monistes matérialistes cherchent laborieusement à ramener tous nos actes à l'action reflexe ; la conscience même n'est, pour eux, qu'une propriété de la matière, un simple témoin passif de nos faits et gestes.

M. F. repousse ces idées : « Il n'y a pas de reflexes, chez les zoïdes libres, tout est volontaire et conscient. C'est par la répétition et l'habitude que les mouvements, à l'origine, intelligents et volontaires, sont devenus automatiques chez les organismes supé

rieurs... La substance du sarcosome n'étant jamais identique à elle-même ne peut pas nous donner la conscience de notre identité.

« L'identité de l'animal pendant son existence adulte tient donc à la permanence d'une certaine substance... Cette substance fixe, permanente, c'est le psycholone. »

*
* *

Nous venons de nommer le *psycholone* et le *sarcosome*. Le moment est venu, après avoir décrit la monadologie, de dire ce que ces mots signifient et ce que c'est que de nous, hommes, associations de monades.

Tous les êtres vivants, dit M. F. se composent de trois parties : le *psycholone*, l'*aérosome* et le *sarcosome*.

Le psycholone, c'est l'âme ou mieux un ensemble d'âmes, un composé d'ultimates (monades) arrivés à un certain développement. L'aérosome, c'est l'esprit, le double, l'astral des occultistes. Le sarcosome est le corps physique.

A cela près que l'auteur confond l'esprit avec le périsprit, sa trilogie humaine n'offre rien de neuf que les noms et l'on ne voit guère l'utilité de ce triple baptême.

Ces trois parties de l'*homotriplex* se trouvent déjà dans l'œuf. « L'œuf doit contenir le psycholone tout entier de l'être vivant, c'est-à-dire l'ensemble des psychées globulaires de l'organisme ».

Ainsi le bon Dieu des catholiques n'a pas besoin de se déranger, au moment psychologique de chaque conception, pour installer une âme toute neuve dans le germe.

A la mort, le sarcosome se désagrège ; mais l'aérosome et le psycolone survivent. La mort n'est qu'un changement du mode d'existence du psycholone.

« Le psycholone humain a vécu un certain nombre de vies humaines dans un sarcosome humain et antérieurement, un certain nombre de vies animales dans les sarcosomes animaux d'espèces différentes de moins en moins parfaites, de moins en moins complexes à mesure qu'on s'éloigne des temps actuels. » (1)

(1) Cette théorie est celle soutenue depuis 1885 par M. Delanne et, notamment, dans son livre : *L'Evolution animique*, à cela près qu'il appelle périsprit, ce que le Dr F. baptise psycholone. *(Note de la Rédaction)*.

« Il y a donc, depuis l'homme jusqu'au corps brut, une infinité de degrés dans la conscience et les autres propriétés psychiques. Au-dessus de l'homme, il y a certainement aussi une infinité de degrés de plus en plus parfaits de la conscience et de ces mêmes propriétés. »

La vie terrestre, comparée à la vie *post-mortem* n'est qu'une mort ou plutôt un sommeil. Dans celle-ci la mémoire des existences antérieures se réveille entière et intacte. Il en résulte que « tandis que dans la vie présente le bonheur ou le malheur est restreint comme cette vie elle-même ; dans la vie posthume le malheur ou le bonheur est total, puisque le souvenir, au lieu de ne s'étendre qu'à une partie de l'existence comme dans la vie présente, s'étend à la totalité des vies passées. De plus, on comprend que, tel qui était malheureux dans cette vie, puisse être heureux en l'autre, car le souvenir du bonheur de ses autres existence passées peut effacer les malheurs de sa vie dernière, et réciproquement, que tel qui était heureux en cette vie soit malheureux dans l'autre.

« Il ne s'agit pas ici de punition, et de récompenses infligées par le juge suprême ; ceci est de l'enthropomorphisme et de la mythologie. Il ne s'agit que d'états de conscience, comme il en existe, je le répète, dans la vie présente. »

*
* *

Ce que nous appelons la mort n'est donc qu'une illusion de nos sens bornés. La vie est éternelle ; seulement elle a deux faces, comme la monade, et elle passe alternativement d'un mode à l'autre, de la vie terrestre à la vie... céleste : naissance, mort, renaissance, *remort*, et ainsi de suite, le tout pour acquérir toujours plus de développement et de perfection.

« Les hommes qui composent l'humanité vivante d'aujourd'hui, sont les mêmes pour la plupart, que ceux qui la composaient il y a un nombre indéterminé d'années. L'existence humaine est éternelle. Le nombre d'années que l'homme passe incarné et le nombre d'années qu'il passe désincarné ne sont que des minutes par rapport à son existence entière. Il faut voir les choses de haut : alors la vie incarnée et l'existence posthume ne nous paraîtront, dans notre existence entière, que comme l'alternative de la veille et du sommeil, alternative qui, loin de nous effrayer, est consi-

dérée par nous comme nécessaire à notre bien-être et à notre prospérité. »

Il est probable que plus d'un spirite n'hésiterait pas à signer la plupart des assertions de M. F., qu'elles soient basées sur l'histoire naturelle ou sur la théodicée. Mais voici un point sur lequel notre auteur se sépare des spirites. Je cite :

« Certains philosophes modernes et après eux les spirites qui défendent la pluralité des vies, croient fermement que si l'homme peut se désincarner et revivre sur cette terre, il doit surtout se réincarner dans d'autres planètes.

« Que la transmigration d'un désincarné d'un astre à un autre soit possible, rien ne s'oppose à ce que nous l'admettions. Mais quant à la réincarnation d'un désincarné terrestre par exemple, animal ou homme, dans une autre planète, le fait est absolument impossible.

« En effet, si un animal terrestre ou un homme peut se réincarner sur la terre, c'est grâce au souvenir de ses existences passées conservées par les monades de son psycholone, grâce à l'expérience acquise de la construction du sarcosome dans ces existences, grâce à l'habitude prise de ce sarcosome reconstruit une multitude de fois. Mais comment veut-on qu'un psycholone terrestre qui, pour sa réincarnation est obligé de se soumettre à la loi du *milieu organique semblable* puisse s'incarner dans une autre planète où les substances organiques ne sont plus les mêmes, où les êtres appartiennent non seulement à des espèces différentes de celles de la terre, mais à des genres, à des familles, à des classes différentes. Son psycholone ne s'est pas construit peu à peu dans cette planète comme sur la terre, il n'a pas été construit par les mêmes motifs et avec le concours des mêmes circonstances, qui ont présidé à la construction du psycholone de cette planète ; dès lors l'embryogénie suivie par les êtres de cette planète, est impossible à être réalisée par un psycholone terrestre. Les philosophes et les spirites, qui admettent la réincarnation dans les astres, en sont encore à la notion de l'âme donnée par les théologiens et les cartésiens, et ignorent absolument la notion du psycholone et celle du développement embryogénique. »

Il est naturel que, pour les terriens, la réincarnation sur la terre soit plus facile, et plus fréquente si l'on veut, que dans d'autres

planètes ; mais de là à dire que celle-ci est impossible, il y a loin. Il a bien fallu que le psycholone commençât des incarnations sur la terre avant de s'y réincarner. Pourquoi n'en ferait-il pas autant, quand il en est devenu capable, sur d'autres planètes ? Vous dites vous-même que le développement des monades, donc du psycholone est infini ou indéfini, et ensuite vous lui tracez une limite infranchissable. L'histoire naturelle et la biologie ne me paraissent pas ici d'accord avec la logique.

*
* *

Dans sa démonstration scientifique de la survivance de l'âme, M. F. a-t-il échappé à la métaphysique ? Conçoit-on qu'il existe des monades à la fois spirituelles et matérielles alors que la matière et l'esprit n'existent pas ?

A-t-il échappé à la théodicée ? Conçoit-on que ces monades existent sans une cause supérieure qui les produise et leur imprime la tendance au développement, au perfectionnement, dont l'auteur reconnaît en elle la présence ?

S'est-il maintenu ferme et sans broncher sur le terrain de l'histoire naturelle, de la biologie ? Je laisse à ses collègues dans ces sciences le soin de décider ce point.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. F. s'est beaucoup rapproché, plus qu'on n'est tenté de le croire à première vue, peut-être plus qu'il ne le croit lui-même, de la doctrine spirite, comme on peut le voir par les extraits textuels que j'ai donnés de son livre.

Pour être complet, je devrais montrer que, et en quoi, M. Fugairon s'est écarté de nos idées ; mais il suffit de dire que je suis loin d'adopter toutes ses théories dans tous leurs détails. L'essentiel était d'enregistrer les progrès faits par la science dans la direction du spiritisme au spiritualisme expérimental. C'est ce que j'ai fait de mon mieux (1).

ROUXEL.

(1) Lorsque la science connaîtra l'existence du périsprit et de ses propriétés, elle sera contrainte, logiquement, d'en induire la loi de réincarnation sur la terre, à travers la série animale, sous peine de ne plus rien comprendre à ce mécanisme merveilleux. Mais l'évolution ne s'arrête pas ici-bas ; elle se poursuit éternellement, dans l'infini des mondes et ensuite de l'espace. (*N. d. l. r.*)

Spiritisme Expérimental

Aux subterfuges des savants cherchant à évincer les Esprits des manifestations spirites, opposons des faits ; c'est, je crois, le plus sûr moyen de démontrer l'inanité de leurs hypothèses plus ou moins extravagantes.

Depuis que je m'occupe de Spiritisme je n'ai encore jamais rencontré une explication scientifique des trois cas suivants ayant trait au passé, au présent et à l'avenir, et en dehors de la théorie spirite je n'en trouve aucune solution rationnelle.

Le premier cas remonte à l'année 1868. Ma famille vint habiter Lyon en octobre de cette année-là. Comme nous n'avions pas de relations alors, à part deux ou trois amis également étrangers à la ville, et que mon père était spirite convaincu par la lecture des ouvrages d'Allan Kardec, pour passer les soirées du dimanche nous faisions en famille des séances de typtologie. Or, un soir de novembre, au lieu et place de mon parrain qui se manifestait d'ordinaire à la table, un inconnu se présente et nous donne son nom, se disant piémontais et tailleur de pierre, et nous affirme qu'il a été tué dans la maison où nous habitons, écrasé par la chute de l'escalier ?

Le lendemain ma mère questionne les voisins, le concierge, pour savoir si un accident de ce genre s'est produit dans la maison ; personne n'a connaissance du fait et ma mère triomphe ; nous avons été bernés, on s'est moqué de nous.

Nous n'en continuons pas moins nos séances. Quelques jours après, un de mes oncles mort d'un accident de chasse se présente à son tour. Nous lui demandons s'il voit sa famille et peut nous en donner des nouvelles ; il nous répond que tout le monde se porte bien au pays, que sa femme va bientôt donner le jour à un garçon qui se nommera Gabriel, et qu'il fera son chemin. A quelques jours de là, nous reçumes de ma grand'mère une lettre nous informant que ma tante avait eu un garçon et qu'on le baptiserait André. Ma mère triomphait encore, mais à moitié, la table s'était trompée sur le nom.

Le temps passa et nous ne songions plus à ces séances de notre première année de séjour à Lyon lorsque le jour de Pâques 1871, un violent incendie se déclara dans notre quartier ; deux maisons

de cinq étages furent en un clin d'œil la proie des flammes. Dans l'une d'elles, pour comble de malheur, l'escalier qui était en pierre s'étant effondré, sept personnes furent écrasées sous ses décombres. Le lendemain on ne parlait que de cette catastrophe dans le voisinage ; ma mère étant descendue chercher son pain remonta un instant après, tout émue, et nous dit : Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre ? Nous parlions avec la boulangère de l'accident d'hier. « Ces escaliers de pierre, m'a-t-elle dit, c'est propre, mais c'est dangereux ; lorsqu'on a fait celui de la maison, il était monté jusqu'au second lorsqu'il s'est écroulé et deux ouvriers italiens ont été écrasés dessous. » La table avait donc dit vrai et nous avait révélé un fait dont aucun de nous ne pouvait avoir connaissance.

Il en fut de même au sujet de mon cousin qui fut baptisé André-Pierre-Marie-Gabriel ; non seulement on l'a appelé Gabriel, mais il a si bien fait son chemin qu'à 32 ans il était sous-intendant militaire, chose que nous ne pouvions prévoir alors, mais dont se réjouissait son père, ancien capitaine ayant gagné tous ses grades sur les champs de bataille.

Mais les preuves de lucidité que nous donnaient nos visiteurs à la table ne furent pas toujours à aussi longue échéance.

Un soir, voulant convaincre un de mes amis de la réalité des manifestations, nous fîmes avec lui une séance d'évocation.

Par coups frappés, mon parrain, qui s'était annoncé par son signal habituel comme étant présent, nous donna de multiples preuves de sa lucidité. Comme mon ami avait ses mains sur la table et que celle-ci répondait à ses pensées, il se retira pour voir si ce n'était pas lui qui, inconsciemment, dirigeait les mouvements. Les réponses furent tout aussi exactes. Je donnai alors à mon ami un livre de messe qui se trouvait sur la cheminée et le priai de l'ouvrir où bon lui semblerait. Je demandai alors à la table de nous indiquer la première lettre à droite, puis la dernière à gauche, et plusieurs fois, très exactement, la lettre fut indiquée. Mon ami en était stupéfait : Tu pourrais croire, lui dis-je, que parce que tu vois cette lettre nous pouvons la lire dans ta pensée ; eh bien ! mets le doigt dans le livre sans regarder, nous allons recommencer la même expérience. Et chaque fois la réponse fut juste. Mon ami était complètement abasourdi : il n'y comprenait plus rien. Pour bien le convaincre que ce n'était point là un fait du hasard, je lui

proposai de continuer afin de bien se rendre compte de la réalité du phénomène. Il ne voulait plus continuer ; il était d'ailleurs très ému, et ce ne fut que sur mon insistance qu'il consentit à une nouvelle expérience. Et cette fois la table se trompa.

Ce n'est pas la lettre indiquée, vous dis-je, vous vous trompez.

La table répondit brusquement : Non.

C'est une erreur... Non, non.

Vous voulez nous dire quelque chose ? Oui.

Alors continuez. Et la table continuant nous dicta le mot de cinq lettres illustré par Cambronne.

Hé bien ! lui dis-je, vous êtes un sale...

Je n'eus pas le temps d'en dire plus long, la table s'était soulevée, avait fait un demi-tour et m'était retombée si lourdement sur le pied que je crus qu'il était écrasé. Ce fut son dernier mouvement, elle ne voulut rien dire de toute la soirée et pendant 8 jours elle continua à me bouder.

Depuis cette époque je me suis toujours occupé de spiritisme expérimental, et c'est la seule fois où j'ai rencontré un mot trivial dans une communication. Je dois convenir que non seulement je l'avais bien un peu mérité par mon insistance, mais aussi et surtout qu'il cadrait bien avec le caractère de mon parrain, qui était loin d'être la patience et la douceur mêmes.

Pour ces faits, ainsi que pour beaucoup d'autres que je ferai peut-être connaître un jour, je ne vois qu'une seule explication rationnelle. C'est celle que l'intelligence, directrice du phénomène, nous donne elle même, celle qui constitue tout le spiritisme : la communication certaine du monde présent avec celui de l'Au-delà.

H. SAUSSE.

Bibliographie

Le problème de l'Etre et de la Destinée

par Léon Denis. (1)

Tel est le titre du livre nouveau que l'auteur si connu d'*Après la mort*, de *Christianisme et Spiritisme* et de *Dans l'Invisible*, vient de publier.

(1) un vol. in-12 — 2 fr. 50. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue St-Jacques Paris.

L'immense succès qu'ont obtenu ces œuvres antérieures, traduites dans toutes les langues européennes et répandues à multiples éditions dans le monde, assure au livre que nous présentons aux lecteurs, un sort analogue.

Nous venons de le lire et, tout pénétré des radieuses clartés et des vérités qui en émanent ; sous le charme encore des horizons qu'il évoque, des preuves inébranlables dont il étaye ses affirmations, nous voulons faire partager notre émotion à ceux qui liront ces lignes, si nous pouvons les engager à lire ce beau livre, cette œuvre lumineuse paraissant dans nos jours sombres.

*
* *

Pour les spiritualistes, *Le Problème de l'Etre et de la Destinée* — est une confirmation intégrale de leur doctrine, par cette raison péremptoire, qu'il établit celle-ci sur des bases rationnelles et scientifiques.

C'est beaucoup, mais ce serait insuffisant si tel en était l'unique résultat.

Il fallait encore et surtout que l'œuvre possédât cette puissance de conviction, de déduction et de preuves absolument scientifiques, qui en fît en quelque sorte *le livre* du penseur libre recherchant la vérité pour elle, comme pour lui-même.

Or c'est le but qu'a pu atteindre l'auteur et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à le déclarer : *Le problème de l'Etre et de la Destinée* constitue à lui seul tout un ensemble d'enseignements et de preuves qui satisferont les plus rétifs à l'admission du fait nouveau et d'une conception de la vie, pour eux toute nouvelle.

Et en effet, ceux qu'il fallait convaincre, c'étaient les sceptiques indifférents et la masse énorme des gens qui, traversant la vie, hypnotisés par l'ambiance, n'arrivent pas à se dégager des contingences sociales, politiques ou doctrinales qui accaparent leur intellect à ce point, qu'ils ne sauraient plus rien distinguer dans le monde en dehors de ce que leurs yeux voient et des propriétés concomitantes à la matière.

Un tel résultat semblait une œuvre ardue à notre époque d'agnosticisme : Léon Denis l'a accomplie sans effort apparent : comme un faisceau lumineux pénétrant les ténèbres.

*
* *

Dans son introduction, l'auteur passe en revue les divers systèmes philosophiques qui, sur les ruines des religions écroulées, ont achevé d'obscurcir l'entendement des masses Il le fait avec une maîtrise telle que le lecteur s'en trouve préparé à l'exposé de sa doctrine.

Qu'on en juge par les extraits qui suivent.

« Dans les milieux universitaires, une complète incertitude règne encore sur la solution du plus important problème que l'homme se soit jamais posé au cours de son passage sur la terre. Cette incertitude rejaillit sur

tout l'enseignement. La plupart des professeurs et instituteurs écartent systématiquement de leurs leçons tout ce qui touche au problème de la vie, aux questions de but et de finalité. »

« Nous retrouvons la même impuissance chez le Prêtre. Par ses affirmations dénuées de preuves, il ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a charge, une croyance qui ne répond plus aux règles d'une saine critique, ni aux exigences de la raison. »

« En réalité dans l'Université, comme dans l'Eglise, l'âme moderne ne rencontre qu'obscurité et contradiction en tout ce qui touche au problème de sa nature et de son avenir. C'est à cet état de choses qu'il faut attribuer en grande partie, les maux de notre temps, l'incohérence des idées, le désordre des consciences, l'anarchie morale et sociale. »

Et plus loin :

« L'éminent professeur Raoul Pictet signale cet état d'esprit dans l'introduction de son dernier ouvrage (*Etude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale*). Il parle de l'effet désastreux produit par les théories matérialistes sur la mentalité de ses élèves et conclut ainsi :

« Ces pauvres jeunes gens admettent que tout ce qui se passe dans le monde est l'effet *nécessaire et fatal* de conditions premières où leur volonté n'intervient pas ; ils considèrent que leur propre existence est forcément le *jouet* de la fatalité inéluctable, à laquelle ils sont attachés, pieds et poings liés.

« Ces jeunes gens cessent la lutte à la rencontre des premières difficultés. *Ils ne croient plus à eux mêmes.* Ils deviennent des tombes vivantes où ils enferment pêle-mêle, leurs espérances, leurs efforts, leurs désirs, fosse commune de tout ce qui a fait battre leur cœur jusqu'au jour de l'empoisonnement. J'ai connu ces cadavres devant leur pupitre et dans le laboratoire et ils m'ont fait peine à voir. »

L'auteur attribue dans une large proportion cet état de choses à l'influence déprimante du philosophisme d'outre-Rhin représenté par Nietzsche, Schopenhauer, Hœckel et leurs disciples.

Lire les considérations qui suivent dans le texte, sur l'Etat social et la mentalité à notre époque.

*
* *

Divisée en trois parties, l'œuvre examine sous toutes ses faces le problème ardu qu'elle s'est proposé de résoudre.

Dans la première, douze chapitres sont consacrés à l'étude de : L'évolution de la pensée, critérium de la doctrine des esprits. Le Problème de l'Etre. La Personnalité intégrale. L'Ame et les différents états du sommeil. Dégagement et extériorisation. Projections télépathiques. Manifestations après le décès. Etats vibratoires de l'âme. La mémoire. Evolution et finalité de l'âme. La mort. La vie dans l'Au-delà. Les missions. La vie supérieure.

Dans la seconde partie, les sept chapitres portent les titres suivants :

Les vies successives. La réincarnation et ses lois. Preuves expérimentales. Rénovation de la mémoire. Les enfants prodiges et l'hérédité. Objections et critiques. Preuves historiques. Justice et responsabilité. Le problème du mal. La loi des destinées.

Dans la troisième partie, l'auteur passe en revue les objets ci-après : La volonté. La conscience. Le sens intime. Le libre arbitre. La pensée. La discipline de la pensée et la réforme du caractère. L'amour. La douleur. Révélation par la douleur.

Enfin l'auteur se résume de façon didactique dans ce qu'il intitule :

Profession de foi du vingtième siècle.

* * *

Et si nous voulons à notre tour nous résumer, nous affirmons avec énergie que *Le Problème de l'être et de la Destinée* répond à un besoin impérieux de notre société dolente.

Regardons simplement autour de nous. Voyons-nous autre chose au fond de la comédie humaine qui se joue, que l'effroi du vide, l'horreur du néant qui enveloppe de toutes parts l'homme social dépourvu d'idéal ?

Il ne peut même plus jouir de la vie factice qu'il s'est créée parce qu'il n'y peut croire. Dans ses actes, parfois dans ses paroles, lui échappe l'aveu clamé par l'Ecclésiaste aux temps bibliques : Tout est vanité !

Eh oui, sans doute, tout est vanité lorsqu'on ne conçoit que la matérialité universelle.

Idéal personnel et collectif, liens de famille, devoirs, joies résultant de l'accomplissement de ceux-ci, qu'est-ce que tout cela ? Des mots, des conventions à l'usage du *vulgum pecus*. Mais pour les raffinés d'un siècle éclairé, allons donc ?

. . . .

Oui, mais... il y a l'effroyable écueil qui se présente sournoisement au cours banal de la vie : catastrophe quelconque, infirmité, désastre personnel, disgrâce sociale, que sais-je ? La vanité martelée, écrasée, où l'individualité qu'on avait portée si haut, s'abîme dans le néant... A cela quelle issue ? Le suicide.

Tous les jours nous le constatons et souvent pour les causes les plus minimes ou les plus niaises.

C'est la logique de l'absurde.

Pas d'idéal. Seule la matérialité des choses adorée sur l'autel de l'Inconscience.

Et c'est une conception aussi misérable de la vie humaine que les occidentaux pourraient adopter définitivement ?

Non. Ce n'aura pas été en vain que des lueurs immenses auront fait entrevoir l'Au-delà, avec ses sanctions, ses horizons, ses splendeurs.

La raison, la conscience humaines ne sauraient être obnubilées intégralement, c'est pourquoi un large coin du voile de l'Isis antique se

soulève lentement, mais inexorablement sur le monde et sur les sociétés anxieuses.

Les faits dans leur éloquence, clament la vérité nouvelle ; la science essaye de les expliquer en les constatant. La pensée hésitante et jusque-là retenue par la seule matière, se penche maintenant sur les phénomènes et se courbe étonnée, captivée, convaincue enfin par leurs conséquences inéluctables. Elle reconnaît que la vie n'est pas qu'une manifestation physiologique, mais surtout une conséquence logique du passé et que, puisque dans le Cosmos tout est éternel, il ne saurait y avoir d'exception pour l'Etre conscient.

C'est ce que Léon Denis vient, encore une fois, de nous démontrer magistralement.

J. Bearson.

Recherches expérimentales au SUJET DU FANTOME DES VIVANTS

M. Durville (1) fait une communication sur l'un des résultats qu'il vient d'obtenir relativement au *Dédoublement du corps humain*, dont il a repris l'étude.

En partant du point où le colonel de Rochas et moi-même avons laissé l'extériorisation de la sensibilité, il y a une douzaine d'années, j'ai pu, dit-il, non seulement constater que le corps humain peut se dédoubler, mais encore que le *double* possède toutes les facultés de l'individu normal non dédoublé, et d'autres encore. Je vais vous entretenir aujourd'hui du pouvoir que possède *le double d'un sujet pour agir à distance sur le double d'un autre sujet*.

Mes premières expériences ont été faites depuis cinq à six semaines, en collaboration avec M. André, un jeune artiste peintre, grand amateur du Magnétisme, et deux sujets qu'il me présenta. Je copie textuellement les notes que je prends à la suite de chaque séance.

Séance du 22 octobre, 5 heures du soir. — *Expérimentateurs* : MM. André et Durville. *Sujets :* Mlles Marthe et Nénette. Les expériences ont lieu dans mon cabinet de travail.

(1) Voir le *Journal du Magnétisme*, N° de Décembre 1907, p. 41 et suiv.

M. André endort Nénette, et M. Durville endort Marthe. Le dédoublement a lieu d'après le processus habituel pour chaque sujet. Après avoir fait quelques expériences sur la perception des ondes sonores par les doubles, nous cherchons à nous rendre compte si le *double d'un sujet peut agir à distance sur le double de l'autre.*

Pour cela, M. André passe avec Nénette dans la salle de réunions de la Société, et je reste avec Marthe dans mon cabinet.

Première exp. — Sans que je sache ce qu'il veut faire, M. André ordonne à Nénette d'envoyer son double près de celui de Marthe et de lui *sauter sur les pieds.*

Marthe retire vivement ses pieds, en se plaignant que quelqu'un vient de lui *marcher sur les pieds.*

II. — M. André ordonne à Nénette d'envoyer son double donner un vigoureux coup de poing sur la tête du double de Marthe.

Celle-ci porte ses deux mains sur sa poitrine et se plaint d'une *vive douleur qu'elle vient d'y ressentir.* Questionnée sur la cause de cette douleur, elle me dit que c'est comme si quelqu'un était tombé sur sa poitrine. Je lui fais observer que dans la position assise où elle se trouve, ainsi que son double, une personne ne peut pas tomber sur sa poitrine. Elle me répond qu'elle ne sait pas ; mais ce qu'elle sait, c'est qu'elle a senti un choc violent.

III. -- M. André ordonne à Nenette d'envoyer son double tirer énergiquement la jambe gauche du double de Marthe.

Celle-ci accuse une *tension très énergique de la jambe gauche* qui lui détermine une vive douleur.

Nous voyons que Marthe sent très distinctement l'action que le double de Nénette exerce sur le sien, sauf pour la deuxième expérience où elle sentit le coup frappé à la poitrine au lieu de le sentir sur la tête, comme l'ordre avait été donné.

Nous voulons nous rendre compte si Nénette sentira l'action du double de Marthe sur le sien.

M. André reste dans la salle de réunion avec Nénette et moi dans mon cabinet avec Marthe. M. André et Nénette ne savent rien de ce que je vais commander au double de Marthe de faire à celui de Nénette.

I. — Je dis à Marthe : « Vous avez eu mal il y a quelques ins-

tants, c'est cette coquine de Nénette qui est venue vous faire mal : son double a marché sur vos pieds, vous a donné un coup de poing et vous a tiré la jambe. Il faut que vous lui fassiez mal aussi ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? » Sur sa réponse affirmative j'ajoute : « Vous allez envoyer votre double vers celui de Nenette et lui tirer violemment les cheveux. »

Elle fait avec ses mains une série de mouvements analogues à ceux qu'elle ferait si elle saisissait une femme par les cheveux.

Nénette déclare qu'elle n'a rien senti.

II. — Je dis à Marthe : « Votre double va aller tirer fortement la jambe du double de Nénette.

Nénette a senti un tiraillement dans tout le corps.

III. — Je dis à Marthe : « Vous ne mettez pas assez d'énergie ; Nénette ne sent presque rien, agissez plus énergiquement. Elle a les bras nus, que votre double réunisse toute son énergie et qu'il lui griffe le bras droit. »

Nénette se plaint qu'on vient de lui égratigner le bras droit.

Marthe est fatiguée ; nous réveillons les sujets. Une surprise nous attendait. Même avant d'être complètement réveillée, Marthe se plaint d'avoir mal dans la jambe gauche, *comme si on la lui avait tirée très fort*, dit-elle, et Nénette crie qu'elle a le bras droit égratigné, qu'il lui fait très mal, et qu'elle a la sensation qu'il saigne. En même temps elle se frotte le bras avec la main gauche. Les deux sujets sont entièrement réveillés. Marthe est encore assise. Elle se plaint d'avoir très mal dans la jambe gauche, *comme si quelqu'un la lui avait tirée*. Je la prends par les mains pour la faite lever ; elle se lève, mais ne se tenant pas debout, elle retombe sur le fauteuil. Nénette se serre le bras droit et sa figure exprime la douleur. « Mon bras saigne certainement, dit-elle ; quelqu'un m'a griffé. » Je soulève la manche de son vêtement ; le bras est rouge, probablement parce qu'elle l'a frotté, mais il n'y a pas trace d'égratignure.

Nous rendormons les sujets pour les reposer et aussi pour faire disparaître ces impressions. Réveillés, ils sont dans de bonnes dispositions physiques et morales, ne se souviennent de rien et n'éprouvent pas la moindre fatigue.

A la séance suivante, Nénette nous a dit que le lendemain de la dernière séance, son bras droit présentait des égratignures, comme si des ongles l'avaient énergiquement griffée.

Après avoir achevé sa communication, M. Durville fait appel aux membres de la Société pour que ceux-ci l'aident à recruter des sujets sensitifs, afin de lui permettre de contrôler les résultats obtenus et ensuite d'en chercher d'autres.

Au nom de la Société, M. le PRÉSIDENT adresse des félicitations à M. Durville, pour les résultats qu'il a obtenus dans ce genre de recherches aussi nouveau qu'intéressant. Il le prie de continuer ses recherches et de placer ses travaux sous les auspices de la *Société magnétique de France* qui sera heureuse d'accepter ce patronage. (*Marques d'approbation*).

Le corps humain étant dédoublé magnétiquement, c'est le double qui perçoit toutes les impressions et les transforme en sensations.

Continuant ses « Recherches sur le dédoublement des corps de l'homme », sous ce titre, M. Durville lit la communication suivante :

On admet que l'Etre humain est composé de deux éléments distincts, le corps et l'âme.

L'expérience nous démontre jusqu'à l'évidence que le corps est gouverné par une force, par un principe supérieur et, qu'il est possible, comme vous le savez déjà, de les isoler l'un de l'autre pour les étudier séparément.

Ainsi, en soumettant à une action magnétique énergique et prolongée une personne très sensitive, on ne tarde pas à observer que lorsque le sommeil est assez profond, elle s'extériorise au dehors, dans toutes les directions, en couches sensibles qui se condensent bientôt à droite et à gauche, pour former le *fantôme*, le *double* du sujet. Ce fantôme, formé à la gauche du sujet, reste là, tout au moins pendant un certain temps, presque toujours dans l'attitude de celui-ci à une distance de 50 à 60 centimètres ; mais il peut se déplacer et même s'éloigner.

Les parties constitutives de ce double s'échappent sous forme d'effluves de toutes les parties du corps du sujet, mais surtout du front, du sommet de la tête, de la gorge, de la région épigastrique et aussi de la rate. En s'échappant, ces effluves laissent, tout au moins pendant les premiers essais de dédoublement, une impression désagréable qui devient même douloureuse dans certains cas. Le sujet se plaint alors d'avoir mal à la tête : c'est le cas d'Edmée

et de Mme François ; d'autres éprouvent un picotement à la gorge qui les oblige à tousser sans être enrhumés : c'est le cas de Léontine et aussi d'Edmée. Ces impressions désagréables cessent assez rapidement, et à la fin de la séance, le sujet se trouve toujours dans d'excellentes dispositions.

Lorsque le double est bien condensé, il prend exactement la forme du sujet et devient, pour celui-ci, plus ou moins lumineux. Quelques-uns, que je considère comme les meilleurs sensitifs, le voient bleu à droite, jaune, orangé ou rouge à gauche ; d'autres ne voient qu'une lumière blanche plus ou moins étincelante. Dans l'obscurité complète, les hauts sensitifs, sans être endormis, le voient très distinctement avec les couleurs que je viens d'indiquer. Les sensitifs ordinaires le voient seulement briller d'une lumière blanche plus ou moins vive. Les demi-sensitifs le perçoivent sous une forme indécise, généralement celle d'un buste ou mieux d'un mannequin de couturière qui paraît formé d'un brouillard ou d'une vapeur grisâtre.

Le double est relié au corps physique par un cordon de la grosseur du petit doigt qui part presque toujours de l'ombilic de celui-ci pour se rendre au point correspondant du double. Il y a des exceptions : Mme François est reliée à son double par un cordon qui part du sommet de la tête, à peu près le centre cérébro-spinal, pour correspondre au même point du double. Il est même quelques rares sujets qui affirment que chez eux, le cordon part de la région épigastrique (creux de l'estomac), et même de la rate, c'est-à-dire, à peu près au même niveau, mais plus à gauche.

Chez le plus grand nombre des sujets, ce cordon, qui n'est pas partout de la même grosseur, présente de place en place des renflements, des sortes de ganglions qui paraissent servir à alimenter le cordon lorsque le double s'éloigne. Pour tous les sujets, ce cordon est le siège d'une circulation lumineuse très intense ; et pour les plus sensitifs, il présente l'aspect d'un nerf mixte ; le fluide lumineux circule du sujet au double dans une partie, et du double au sujet dans la partie opposée.

Les sens physiques sont complètement abolis ; le sujet ne voit rien par les yeux, n'entend rien par les oreilles, ne perçoit aucune odeur par le sens olfactif et ne sent aucune impression de contact.

Toutes ces impressions paraissent être perçues par des sens distincts emportés par le double.

Pour tous les sujets, le double, c'est tout l'individu, et le corps physique n'est rien. « Le double, c'est moi-même, dit Léontine, le corps n'est qu'un sac vide. »

Edmée donne à ce sujet une description très pittoresque. Répondant à une question que je lui posais : « Le corps que vous touchez, dit-elle, n'est rien ; c'est une enveloppe de l'autre. Toute ma personne est dans la personne lumineuse. C'est elle qui pense, qui sait, qui agit ; elle transmet au physique ce que je vous dis. »

Comment faut il appeler la personne lumineuse ? — « On n'a pas besoin de l'appeler ; c'est Edmée, c'est moi ; si vous voulez l'appeler, appelez-la Edmée. »

Il faut pourtant bien que nous les distinguions l'une de l'autre. Voulez-vous que nous convenions de l'appeler le *corps astral*, le *double*, puisque c'est vòtre double ? — Oh non ! pas l'astral. Appelez-le si vous voulez le double, et pourtant, ce n'est pas le double, puisque c'est moi »

Questionnée à ce sujet dans une autre séance, elle déclare encore que le physique ne sent rien, ne voit rien, et que toutes les impressions lui sont transmises par le double, par l'intermédiaire du cordon qui les relie. « On touche le double, dit-elle, l'impression de contact vient comme un choc au cerveau physique, et la sensation s'y répercute. On cause, on croit que mon physique entend puisqu'il répond ; mais ce n'est pas vrai. Il n'entend rien ; ce qui entend, c'est le double. La question et la réponse sont transmises par le cordon au cerveau physique comme par un mouvement, par un quelque chose qui vibre. C'est aussi le double qui voit, et la vue vient au physique par un mouvement, c'est comme de l'électricité qui fait vibrer le cerveau physique et alors il voit ce que le double a vu. Toutes les impressions reçues par le double se transmettent aux centres du cerveau, mais ces centres ne perçoivent rien par eux-mêmes. »

Il est d'ailleurs très facile de vérifier toutes ces affirmations par expérience directe.

(*A suivre.*)

H. DURVILLE.

Echos de Partout

Les Annales psychiques

Cette Revue vient de transformer sa périodicité et son format. Elle paraît maintenant tous les quinze jours, et sera illustrée. Nous félicitons son actif directeur de cette décision, qui met sous les yeux des lecteurs les documents qui complètent heureusement les articles descriptifs. Nous avons nous-mêmes inauguré, il y a dix ans, ce procédé d'exposition des faits, et nous nous proposons de donner à la photographie la plus grande place possible, lorsque cela sera utile.

Un article instructif de M. de Rochas montre comment on peut simuler la photographie du corps astral, ou plus exactement, des effluves mal définis qui s'en échappent. Il suffit de mettre à la place du personnage un drap blanc, ayant à peu près la forme de son corps, d'exposer la plaque pendant un temps très court à une faible lumière, puis, sans sortir cette plaque du châssis, de faire poser la personne qui est censé s'extérioriser, pendant le temps normal. Les contours de la première image dépassant légèrement ceux de la seconde et étant dégradés par le fond qui se superpose la deuxième fois sur la première impression, donnent l'illusion de la transparence du prétendu corps astral.



Pendant la première pose, excessivement courte, le sujet était à genoux ; la seconde fois, il est debout, à droite.

Nous connaissions déjà ce procédé depuis longtemps, comme le prouve le cliché ci-contre, qui ne montre pas d'effluves, mais une soi-disant dématérialisation du sujet, obtenue par une double pose sur la même plaque.

Un Congrès Spiritualiste en 1908

Papus annonce, dans le *Voile d'Isis* de ce mois, son intention de réunir un Congrès spiritualiste au mois de juin de cette année. Ce sont les journaux et sociétés occultistes qui organiseront cette réunion « mais en ouvrant toutes grandes les portes aux spirites et magnétiseurs ». Dès à présent le *Voile d'Isis* va centraliser sous la direction « du jeune Chacornac » toute la partie administrative du futur Congrès. Attendons maintenant qu'on nous expose quelles sont les vues des promoteurs de ce Congrès.

Au sujet d'Eusapia

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que l'*Institut psychologique* a tenu une série de séances au mois de décembre dernier avec ce remarquable médium, et que, cette fois, nous le tenonss d'une source autorisée, les comptes-rendus de ces séances seront publiés. Nous verrons si les conclusions des enquêteurs français confirment celles des savants de tous les autres pays. En tous cas, le comité de la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques*, 57 faubourg St-Martin, a obtenu des photographies remarquables, et une empreinte de figure qui seront reproduites dans son *Bulletin* et ici même dans la *Revue*.

La Société psychique de Genève

Le rapport annuel de la présidente, Mme Rosen-Dufaure, nous présente un fidèle résumé des conférences faites pendant l'année à cette société. Les questions les plus diverses y sont étudiées sans parti pris, de sorte que les assistants peuvent se faire une idée du monument psychique dans toute sa variété. C'est ainsi que l'ouvrage de M. Maxwell, sur les *phénomènes psychiques* est analysé impartialement, bien que l'auteur ne soit pas spirite. Le livre de feu le Dr Laponi, ex-médecin des papes Léon XIII et Pie X, intitulé *Hypnotisme et Spiritisme*, admet la réalité des manifestations de l'au-delà, mais il en condamne la pratique, et l'on n'a pas de peine à deviner pourquoi. Puis c'est *La Philosophie et l'Effort* de M. Sabatier d'après lequel la Nature est belle, logique, remplie de bonté. Les accidents, les épidémies, les grandes convulsions du sol sont l'effort de la nature pour réaliser son progrès et, finalement, arrivent à produire des résultats avantageux pour tous. Suivant cet auteur, la nature est un être moral et responsable, thèse fort discutable, mais qui est une opinion, après tout, défendable. On trouve aussi des lectures sur les travaux du regretté président Metzger, sur le périsprit, une traduction par M. Gardy de la Conférence de Mme d'Espérance : *Exploration dans le monde psychique* et celle de M. Boulding : *Le Spiritisme et ses adversaires* ; enfin le Problème de l'*Identité des Esprits* est abordé par Mlle Champury qui fait comprendre

pourquoi on éprouve si souvent des échecs quand on entreprend des recherches sur ce sujet, sans tenir compte des conditions indispensables que le chercheur doit connaître et respecter.

Désormais, le *Progrès Spirite* devient l'organe de la Société, qui fera connaître plus souvent aux lecteurs français les résultats de son activité.

QUAERENS.

Les Maisons hantées

Lorsque les Spirites affirment que les manifestations des Esprits sont aussi anciennes que le monde ils ont raison, car il est impossible de compulser les annales des peuples anciens sans y rencontrer à chaque instant des récits concernant des apparitions de personnes vivantes ou décédées, soit des hantises de lieux particuliers, de maisons, etc., qui démontrent que ces phénomènes sont dus, non pas à la supercherie, car celle-ci ne pourrait conserver à travers les siècles des caractères permanents, mais à des lois naturelles qui s'exercent nécessairement quand les conditions favorables se trouvent réunies.

On n'a qu'à lire les publications des voyageurs et des missionnaires qui ont longtemps vécu chez les sauvages pour constater que, là aussi, il se produit des apparitions, et que certains endroits sont infestés par des êtres intelligents, parfois malveillants, qui jettent la terreur parmi les naturels ignorants et superstitieux.

On se souvient du récit de Pline le jeune sur la maison hantée du philosophe athénien Athénodore, qui vit un fantôme, le suivit jusqu'à un endroit de la cour où il disparut. On découvrit que là étaient enterrés des ossements. Lorsque les derniers devoirs furent rendus à ces dépouilles, tout bruit cessa. Au moyen âge, on trouve assez souvent dans les publications judiciaires des jugements prononçant la résiliation de baux pour cause de tapages nocturnes causés par des êtres invisibles que la plus sévère surveillance ne put jamais faire découvrir. De nos jours, encore, à Naples, M. Zingaropoli, avocat, plaide un procès analogue, et il ne se passe guère de mois sans que la presse enregistre quelques manifestations aussi bizarres, de ce que nos bons incrédules appellent « des forces inconnues. » Bien intelligentes, parfois, ces forces ! Cependant on ne connaît pas de fantaisie dans l'action de la gravitation, et personne

ne soupçonnait que les lois physico-chimiques pussent s'amuser à bouleverser les mobiliers. Il est vrai que l'électricité est en train de tenir, pour les savants embarrassés, le rôle que jadis les théologiens faisaient remplir par le diable; nous l'avons vue dernièrement invoquée pour l'explication des incendies spontanés, mais je doute que dans la plupart des cas on puisse faire état de ce fluide subtil, malgré la quantité prodigieuse de ses métamorphoses, ou de celles qu'on lui impose.

Nous avons bien une explication plus naturelle, mieux en rapport avec la mentalité de nos contemporains : c'est celle de la « naughtey little girl » la mauvaise petite fille, chère à M. Podmore. On sait que la *Société Anglaise de Recherches psychiques* a recueilli quelques centaines de cas authentiques, et pour le critique toujours, partout, dans l'antiquité comme de nos jours, dans tous les pays, c'est une malicieuse gamine qui se joue de la crédulité des visiteurs, avec une impudence qui n'a d'égale que la candeur des amateurs de merveilleux ! Bien entendu, une si « naturelle » supposition devait être acceptée avec enthousiasme par nos savants patentés et officiels, et M. le Dr Grasset s'en délecte. Laissons-lui la douce illusion qu'il a percé à jour ces mystérieux phénomènes ; mais voici que ces « forces inconnues » ou ces petites farceuses hystériques s'attaquent maintenant à la magistrature ! Elles ont l'irrévérence suprême de mystifier à domicile les représentants de la loi. On n'a pas idée d'un pareil sans-gêne. Espérons donc que ce scandale prendra bientôt fin. En attendant, voici ce qui se passe à Ancône :

Le *Corriere della Sera*, de Milan, a reçu d'Ancône la narration de faits bien extraordinaires qui se déroulent dans la maison de M. Marracino, procureur du roi dans cette ville. Il s'agit, paraît-il, de phénomènes spirites absolument nouveaux et d'une réelle importance pour les amateurs de recherches psychiques.

Voici, en résumé, comment les faits sont racontés par les deux fils de M. Marracino, qui sont tous les deux avocats.

D'abord, on commença par entendre frapper très fort sur les meubles d'une chambre. Lorsqu'on y entrait, on n'entendait plus rien qu'un léger frottement.

Après, ce fut la sonnerie électrique qui se mit à sonner désespérément pendant quelques minutes. On s'avisa qu'il devait y avoir un dérangement, on la fit visiter par un électricien, elle était en parfait état.

Mais ce qui fut bien plus ennuyeux, ce fut le jour où les murs de plusieurs chambres se mirent à lancer des petits jets d'eau, quelquefois assez

abondants pour arroser copieusement une chambre. Ces jets d'eau ont été vus par d'autres personnes que les membres de la famille Marracino.

Cependant, ceux-ci firent visiter les murs par des ingénieurs, qui y ont pratiqué de larges brèches et n'ont rien trouvé.

- Quelquefois, dit l'un des frère Marracino, c'est du lait que les murs ont envoyé, et même du café au lait, et comme mon père s'était exclamé : « J'aurais préféré du vin ! », voilà presque aussitôt une tasse que nous avions posée au-dessous de l'étrange source, qui se remplit petit à petit de vin.

Mais voici le fait qui nous a frappés le plus et qui nous a donné peut-être le moyen de nous acheminer vers la solution du problème.

Nous avons une petite sœur qui, à dîner, ayant mangé déjà trop de fruits, se vit refuser une poire qu'elle convoitait. Mon père prit cette poire et l'enferma à clef dans le buffet. Lorsque, une heure plus tard, il voulut la reprendre, la poire avait disparu, tandis que l'unique clef du buffet n'était pas sortie de la poche de mon père. Ce fut pour nous comme un éclair de lumière. Nous pensâmes de suite que tous ces phénomènes, d'évidente nature spirite, étaient dus certainement à une force médiumnique dont, peut-être inconsciemment, était gratifiée notre petite sœur. Nous la suivîmes, en effet, lorsqu'elle sortit de la salle à manger, et nous vîmes, au moment où elle passait près d'une console, sur laquelle étaient posés deux livres de spiritisme, l'un de ces livres sauter sur l'épaule de la fillette, puis osciller çà et là par la chambre et enfin tomber à terre près du mur, à l'endroit même où du lait en était sorti. »

La narration de ces faits a produit une impression énorme à Ancône.

Voilà « une force inconnue » qui m'a tout l'air d'avoir une préférence marquée pour la théorie spirite. Qu'en diront nos scientistes ?

Dans notre propre pays, à Cherbourg, chez M. Osmont de Courtisigny, procureur de la République, des phénomènes de hantise se produisirent également sans que personne parvînt à découvrir les malencontreux farceurs, et voici que dans la même ville, c'est chez M. Mignot que l'on entend des cris épouvantables qui sèment la terreur dans le quartier. Un soir, vers minuit, les cris redoublèrent à tel point qu'on envoya des soldats. Les cris devinrent des hurlements sinistres. Un soldat de faction se trouva mal. L'amiral Besson envoya des marins qui pénétrèrent dans la maison, la fouillèrent de fond en comble, grimpèrent même sur les toits, et... ne découvrirent rien. Les locataires de la maison avaient quitté leurs domiciles et n'osaient y rentrer :

Un rédacteur de l'*Eclair* est allé interviewer M. et Mme Mignot :

« C'est dans la soirée de Noël, ont déclaré ces honorables commerçants, que les premiers bruits se firent entendre. Cela dura une heure environ avec intermittences.

« Nous crûmes, d'abord, que c'étaient là des cris poussés par un chien ou un chat, en train de mourir dans un coin, mais nos recherches demeurèrent vaines.

« Quelques jours se passèrent, puis le 31 décembre, vers minuit un quart, les cris se renouvelèrent plus perçants, plus douloureux. Nos locataires, des quartiers-maîtres et leurs femmes, qui, à cette heure là, étaient tous couchés, se levèrent et descendirent en toute hâte, pensant que nous étions victimes d'une irruption de rôdeurs. Notre voisine, Mme veuve Langlois, qui habite avec son fils, qui est prêtre, fut tellement effrayée qu'elle resta plusieurs jours alitée.

« Nous passâmes ainsi d'une année à l'autre dans des transes bien compréhensibles, et sans pouvoir nous expliquer ces bruits mystérieux.

« Dans l'impossibilité de trouver une hypothèse plausible, nous en vînmes à penser que ceux-ci étaient le fait d'individus qui se seraient cachés pour cela dans les jardins de la préfecture maritime, qui nous font face. Le poste de garde à l'état-major fouilla partout et ne trouva rien.

« Les quelques jours qui suivirent, plusieurs personnes se postèrent la nuit en observation, sans plus de succès.

« Un autre jour, on entendit des hurlements, car c'étaient de véritables hurlements.

« — On assassine quelqu'un dans votre maison », nous disait-on.

« L'une des filles du vice-amiral Besson, réveillée par ce tapage infernal et nous croyant attaqués, supplia son père d'envoyer des marins à notre secours. Aussitôt arrivés, ces braves mathurins, agiles comme des chats, grimpèrent sur le toit de l'immeuble et explorèrent minutieusement le grenier et toutes les cheminées.

« Ils descendirent alors dans les jardins situés derrière notre maison, mais toujours aussi infructueusement. Les douloureuses plaintes aiguës, perçantes continuaient à se faire entendre, partant toujours du même endroit.

« C'est alors qu'un soldat eut une syncope. Une partie du piquet militaire, qu'on nous avait dépêché, passa la nuit dans la rue. Les voisins se barricadèrent chez eux.

« Nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps, conclut Mme Mignot, et mon mari a mis la police au courant. »

Dans d'autres circonstances, c'est une simple armoire qui se permet d'empêcher ses propriétaires de dormir. Tel est le cas de M. Méraud, à Genès, près de Lyon, qui se vante « de ne croire ni à Dieu, ni à diable, ni aux esprits » mais qui paierait « un bon dîner et de bon cœur » à celui qui lui expliquerait comment son armoire, un modeste meuble de sapin, fait entendre des coups tous les soirs, devant lui et ses voisins assemblés, même toutes portes de la dite armoire ou-

vertes, et chacun regardant, à distance, de tous ses yeux. Il n'existe ni canalisation d'eau, de gaz ou d'électricité, à proximité, ni moteur capable de produire de tels bruits.

Vraiment on se demande comment des faits aussi fréquents, aussi souvent constatés n'arrivent pas à secouer l'apathie de nos savants officiels. Peut-être considèrent-ils que ces études sont au-dessous de leur dignité comme si, dans la nature, toutes les manifestations physiques n'étaient pas intéressantes au même degré ! Il est probable qu'un jour ou l'autre les écailles qui obstruent les vénérables lunettes de nos académiciens finiront par tomber, et qu'ils arriveront à découvrir ce que tout le monde voit. C'est la grâce que je leur souhaite. En attendant, soyons bien certains que les auteurs de ces faits ne s'arrêteront pas, car *il faut* que l'humanité sache que les Esprits existent, et ils font, et continueront de faire, tout ce qui leur est possible pour établir cette certitude.

A. BECKER.

Ouvrages Nouveaux

Pour combattre les accidents de la grossesse

(Vomissements incoercibles, Fausse-couche, etc.) *Favoriser l'Acouchement et les suites de couches*. (Délivrance, Hémorragie, Fièvre de lait, Fièvre puerpérale, Myodinie, Lait répandu), par H. DURVILLE. In-18 de 60 pages. Prix : 1 fr, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Tous ces sujets sont traités simplement par l'auteur avec sa compétence habituelle. La partie la plus remarquable est celle qui concerne l'accouchement — que l'on peut, presque toujours, faire sans douleurs et en évitant complètement aux parturiantes les suites souvent fâcheuses auxquelles elles sont exposées.

Le *traitement* — qui se rattache exclusivement au Magnétisme — peut être appliqué par le médecin accoucheur, la sage-femme, et mieux encore par un magnétiseur expérimenté, par le mari, même par une personne intéressée qui en comprend le mécanisme. Comme tous les procédés magnétiques sont simples, il faut surtout du bon sens et de la bonne volonté, pour les appliquer convenablement ; d'ailleurs, ils sont assez méthodiquement décrits pour que le premier venu puisse les comprendre en quelques instants. (*Communiqué*).

Pour devenir Occultiste

Premiers éléments d'Occultisme par *Joanny* Bricaud. In-18 de 72 pages, avec figures. Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 24, rue Saint-Merri, Paris.

Petit ouvrage de propagande dont le titre indique assez l'objet. Il contient 11 chapitres traitant successivement de l'*Historique sommaire de l'Occultisme*, de la *Théorie de l'Occultisme*, de la *Constitution de l'homme*, du *Corps astral*, du *Plan astral*, des *Elémentals, de la Mort et de ses Mystères*, des *Auras et images astrales*, de *l'Occultisme pratique* ; enfin un *Petit vocabulaire* des termes les plus couramment employés et une *Bibliographie* donnant la liste des principaux ouvrages à étudier pour connaître à fond la matière de l'occultisme, termine cette intéressante description.

Note de l'éditeur.

Remerciements et vœux

La Crèche spirite reconnaissante adresse ses meilleurs vœux à tous ses sociétaires et donateurs connus et anonymes. A tous elle dit : Merci à vous qui coopérez avec nous à l'œuvre de l'amour fondée sous l'inspiration du Maître Allan Kardec.

L'enfance est l'espérance de l'avenir ! pour elle tous nos vœux ! Puissent bientôt s'élever l'Asile et l'Ecole spirites où l'enfant pourra entrer au sortir de la Crèche.

Ce vœu, bien des fois déjà, nous a été exprimé : nous le faisons connaître.

Espérons que parmi nous seront des frères préparés à consacrer à cet effort toutes les ressources de leur cœur et de leur esprit.

Aimer le Spiritisme, c'est en admirer et aimer les principes, c'est mettre son ardeur à en répandre la connaissance. Les enseigner à l'enfant serait faire l'œuvre d'amour tendrement maternel car, en les divins principes de la survie, de la responsabilité des actes et des pensées, de la réincarnation, il n'y a rien qui dépasse les bornes de son intelligence, de sa raison et de son cœur dont au contraire, ils favorisent le développement.

Espérons que bientôt nous verrons la réalisation de ce vœu.

La Crèche Spirite.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Deuxième congrès spirite à Mexico

Nous sommes heureux d'avoir à constater les remarquables progrès du spiritisme au Mexique. Un premier congrès des spirites du Mexique, tenu à Mexico en 1906, eut un grand succès et a donné naissance à une revue, *El Siglo Espirita*, très bien rédigée, s'efforçant de provoquer les recher-

ches et les expériences de médiumnité. Il sert d'organe permanent à la Junte organisatrice des congrès. Déjà, grâce aux efforts de cette junte, on a découvert des médiums fort bien doués et nous avons eu l'occasion de signaler quelques-uns des phénomènes observés. Encouragée par ce premier succès, la junte prépare un second congrès pour le 31 Mars 1906. Espérons qu'il sera le signal d'un nouveau pas en avant du spiritisme au Mexique.

Société Alpha. D'autre part, dix chercheurs dévoués viennent de créer dans la même ville de Mexico, un groupe de recherches psychiques, bien décidé à recourir à tous les moyens scientifiques de contrôle et à poursuivre tous les phénomènes, sous quelque forme qu'ils se présentent. Chaque groupe d'expérimentateurs ne dépassera jamais le nombre de dix. Ceux qui voudront suivre les séances resteront spectateurs jusqu'à ce qu'ils soient au nombre de dix, et ils formeront alors un nouveau groupe.

Nous attendrons avec une vive curiosité le résultat de recherches dirigées dans cet esprit.

Séance avec Mlle Mercédès Pena

La junte permanente du congrès spirite publie dans *El siglo Espirita* la séance d'étude qu'elle a organisée avec le concours de Mlle Mercedès Pena comme médium. Après avoir pris toutes les précautions contre la fraude, dans une salle éclairée par sept foyers de dix bougies chacun, de couleur rouge, on fit prendre place dans un fauteuil au médium tombé en trance. Au bout de quelques instants, on remarqua au bas de sa robe blanche, à la hauteur des chevilles, une petite masse blanche qui se trouva être un mouchoir enfermant des dragées et cousu au tissu de la robe. Tout auprès on aperçut presque aussitôt une grande épingle avec une tête en verre noir, fixée dans le tissu. Plusieurs communications parlées ou écrites et même un cas d'écriture directe sont signalés.

Les membres de la junte, qui ont eu occasion de suivre des séances privées, tout en reconnaissant que dans la séance dont nous nous occupons il s'est rencontré des phénomènes douteux, affirment que d'autres sont authentiques et qu'ils ont eu des preuves personnelles de la sincérité des phénomènes. En somme, nous voyons que la junte discute sérieusement les faits et qu'elle est bien décidée à ne se prononcer qu'à bon escient. Nous ne pouvons que l'en féliciter. Qu'on ne retienne qu'un fait sur cent, s'il le faut, mais qu'il soit authentique !

Prémonitions et télépathie

Lumen, dans son numéro de septembre, reproduit une observation que lui transmet le Dr Pareja de Tumaco, dans la république de Colombie. En voici un résumé.

Le Dr Pareja raconte que se trouvant en vacances à St-Jean Népomucène, au printemps de 1890, il rêva pendant deux nuits qu'il était témoin d'un incendie et, le lendemain du dernier rêve, un incendie détruisit un

immeuble voisin. Ce cas de prémonition dans le rêve n'est pas le seul et le Dr Pareja en cite d'autres. Il fait également la remarque que dans ses voyages, il lui est souvent arrivé devant un paysage, de se dire : « J'ai déjà vu cela ! »

Le fait suivant peut n'être qu'une simple coïncidence : nous le citons, néanmoins : Pendant les troubles de l'année 1895, le Dr Pareja, réfugié à Barranquilla, se trouvait un après-midi avec un ami, M. Alejo del Réal qui s'étendant dans un hamac, s'y endormit, et au réveil, raconta qu'il avait rêvé que *tel* numéro sortirait à la loterie et qu'on en aurait des nouvelles le lendemain. Il résolut donc d'aller dès le matin, avant l'arrivée du courrier, acheter chez l'agent les numéros de cette série qu'il pourrait y trouver. Le lendemain matin, il s'attarda, perdit une heure en conversations. Le courrier arriva sur ces entrefaites et confirma le rêve. Il était trop tard ! L'agent avait précisément ces numéros et en profita.

Le père du Docteur s'était brouillé avec une sœur, qui était morte sans se réconcilier dans une localité éloignée. Le jour de l'événement vers le soir, il vit un grand fantôme féminin vêtu de blanc, les cheveux pendants en deux longues tresses sur ses épaules, qui entrait dans sa maison. Il le suivit, croyant à une visite réelle et ne trouva rien dans son appartement. Le lendemain, il reçut la nouvelle du décès survenu au moment de sa vision.

La mère du Docteur aurait été également voyante. Une nuit, elle s'éveilla vers dix heures et vit, au pied de son lit, une de ses nièces qui demeurait à huit ou dix lieues de distance. Quelques heures plus tard un cavalier arrivait au galop et la priait de se rendre auprès de sa nièce, qui était, disait-il, gravement malade. « C'est inutile, répondit-elle, elle est morte cette nuit, à dix heures : je l'ai vue ici ». L'envoyé ne put que confirmer le fait.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Maison hantée.

Plusieurs journaux ont parlé du procès en résiliation de bail intenté par la duchesse Di Castelpoto, locataire, à Madame Laura Englen, propriétaire de l'immeuble occupé par la première.

Il s'agit d'un de ces cas, chaque jour plus nombreux et mieux étudiés, connus en France sous le nom de *Maisons hantées* et en Italie sous la dénomination de *Maisons envahies par les Esprits*. C'est M. Zingaropoli, avocat, dont le nom et les remarquables études sont bien connus de nos lecteurs, qui a été chargé par la Duchesse di Castelpoto de défendre ses

intérêts devant le tribunal. Dans ce but, il a présenté un mémoire qui est sous nos yeux, dans lequel, après avoir résumé avec clarté les phénomènes observés, il étudie la jurisprudence établie depuis les temps les plus reculés en semblable matière et termine en réfutant victorieusement les allégations de la partie adverse.

Dans ce mémoire l'auteur a montré autant de science juridique que de connaissance des faits psychiques et de bon sens.

La Duchesse di Castelpoto occupait le second étage d'une maison située près de S. Carlo alle Mortelle, N 7, avec sa famille et l'on ne tarda pas à entendre d'abord des *coups* et des bruits dans un corridor longeant les chambres. Ils allaient en augmentant, avec l'obscurité. Puis des *meubles* furent remués avec un tel bruit que les locataires des autres étages en furent eux-mêmes troublés. On entendit des *pas* s'approcher de la chambre où couchaient Monsignor Caracciolo et deux jeunes fils de la Duchesse ; on vit alors un fantôme à forme humaine, qui lançait une clef vers l'extrémité du couloir, à un endroit où on constata qu'une porte avait été murée. On croit qu'il voulait faire connaître que quelque chose y avait été caché. Une grosse *pierre* fut jetée et pendant que tous étaient réunis au salon, on entendit dans les pièces voisines un très grand bruit et on constata que les *lits* avaient été bouleversés et leurs garnitures dispersées en tous sens.

Frappée de terreur, toute la famille découcha ; une bonne à leur service les avait abandonnés. Ils ne rentrèrent que le lendemain pour fermer l'appartement, le compteur d'électricité et s'éloignèrent de nouveau en laissant la maison en désordre.

Lorsqu'ils voulurent rentrer, ils trouvèrent la porte de l'appartement *barricadée* par un amoncellement de meubles très lourds, tandis que toutes les *lampes électriques* brillaient en plein.

C'est alors que la Duchesse et son mari allèrent consulter M. Zingaropoli, qui leur proposa de transformer les phénomènes *spontanés* en phénomènes *provoqués* par une évocation, procédé qui a presque toujours réussi, mais les préjugés catholiques de la famille la portèrent à repousser ce moyen et à recourir aux *exorcismes*, qui n'eurent aucun succès.

Mme Englen ayant refusé de résilier le contrat à l'amiable, il s'ensuivit un procès qui donna lieu à la présentation du mémoire que nous analysons.

Après l'exposé des faits que nous venons de résumer, l'auteur invoque pour prouver leur réalité des centaines de cas, même dans les temps modernes, et les témoignages des plus hautes autorités ; nous ne le suivrons pas dans cet exposé ni dans celui de la jurisprudence adoptée dans tous les temps et tous les pays. Ce travail considérable constitue une véritable monographie.

Du reste Mme Englen ne pouvant invoquer la fraude de la part d'une famille qui avait fait de grandes dépenses d'installation et à laquelle un

déménagement causait des pertes sensibles ; ni les hallucinations, puisque les habitants des autres étages signalaient vivement les mêmes perturbations, essaya de décliner toute responsabilité, en disant que le perturbateur avait été amené par *le médium Bartoli*, fils de la duchesse, dont nous avons à plusieurs reprises signalé les facultés exceptionnelles, d'après M. Zingaropoli

A cela l'auteur répond avec beaucoup de raison que le médium ne *produit* pas les phénomènes, mais permet aux esprits hantant une maison de se manifester. Il n'est qu'un instrument, un intermédiaire ; mais les esprits existent indépendamment de lui. Il n'est pas plus responsable que ne le serait un locataire qui,en allumant du feu dans une cheminée, y ferait éclater un obus déposé par un prédécesseur et dont il ignorait la présence.

Enfin, il a été prouvé que des phénomènes de même nature s'étaient produits dans le même appartement *en l'absence de M. Bartoli.*

C'est avec un intérêt soutenu que nous avons lu cette véritable monographie, écrite sobrement et sans cette phraséologie qui rend si souvent les plaidoiries tout à-fait incapables de soutenir la lecture.

Détails biographiques sur Balthazarini

L'article publié dans notre Revue à propos de l'épinette de Balthazarini a provoqué une enquête de la part de l'*Intermédiaire*. Une lettre de M. Pougin nous donne des détails que le *Marzoco*, de Florence, reproduit et commente. L'auteur dit :

« Comme son nom l'indique, il était Italien et naquit vraisemblablement dans la première moitié du 16me siècle. Il passait pour le plus habile violoniste de son temps et jouissait d'une grande renommée, lorsque le maréchal de Brissac l'amena du Piémont à Paris, en 1577 et le présenta à la reine Catherine de Médicis, qui le nomma aussitôt le directeur de sa musique et son premier valet de chambre.

Favori de toute la cour, il fut chargé par Henri III de l'organisation des fêtes royales. Pendant de longues années il y consacra son intelligence et son goût supérieur. Il eut surtout l'occasion de les faire briller en 1581, lorsque le mariage de la jeune duchesse Marguerite de Lorraine avec le Duc de Joyeuse donna lieu à des fêtes sans égales à la cour de France. C'est alors que notre musicien qui avait pris le nom de Balthazar de Beaujoyeux créa ce somptueux *Ballet comique de la Reine*, musique, poésie et danse, dont la représentation ne coûta pas moins de douze cent mille écus. Deux musiciens de la cour écrivirent la musique de ce ballet sous la dictée de Balthazarini. Les exemplaires en sont devenus rarissimes. On ne connaît pas la date de sa mort et il serait aujourd'hui tombé dans le plus profond oubli sans l'incident du songe de Bach.

Eugenio Gellona

Les spirites Italiens, et tout spécialement Eusapia Paladino, viennent de faire une perte des plus sensibles, dans la personne d'Eugenio Gellona, de Gênes, spirite convaincu chez lequel dans tous ses voyages, Eusapia trouva toujours l'accueil le plus tendrement attentionné. Aussi le grand médium Napolitain voyait-il ses facultés se développer au maximum au sein de cette famille si sympathique. E. Gellona est enlevé à l'âge où l'homme, en possession de toute sa force, semble appelé à rendre encore les plus grands services.

Il laisse après lui un fils, Ernesto G llona, qui, témoin d'un très grand nombre de ces phénomènes, chaque jour plus démonstratifs en faveur de la théorie spirite, que produit Eusapia lorsqu'elle ne se sent pas paralysée par la défiance et la malveillance, a commencé à publier par fascicules une histoire que l'on pourrait intituler : *Eusapia intime*, qu'il serait désirable de voir traduire en français, et dont nous nous réservons de faire connaître de larges extraits à nos lecteurs. Nous espérons que la catastrophe prématurée que nous déplorons ne l'empêchera pas de terminer son œuvre, qui est une bonne action et un hommage à la vérité, et nous lui offrons, ainsi qu'à Madame Gellona, au nom de la *Revue*, l'hommage de notre bien sincère sympathie.

Médium et Esprit

Sous ce titre, M. Cavalli s'élève avec la plus grande énergie, dans *Luce e Ombra*, contre la tendance si généralement adoptée des savants officiels, passés maîtres dans l'art de couper un cheveu en quatre, qui ignorant, volontairement ou non, les faits essentiels et seuls importants du spiritisme, concentrent tous leurs efforts dans la création ou la disposition d'instruments enregistreurs, pour constater la réalité de phénomènes que, depuis longtemps, des centaines de savants ont mis hors de doute.

Après avoir reconnu la réalité de phénomènes purement physiques et d'une importance toute secondaire, et n'avoir observé *qu'un seul* médium, dans *quelques* séances, et dans une *seule* forme de sa médiumnité, ceux que M. Cavalli appelle des *savants ignares*, si prompts à condamner la tendance des spirites à tirer des conclusions hâtives, n'hésitent pas à attribuer à l'organisme humain des facultés extraordinaires, qu'ils ne prouvent pas, et à proposer des théories qui n'expliquent rien et ne s'adaptent à aucun titre aux faits essentiels du spiritisme, dont ils se gardent bien de souffler mot.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Maison hantée

M. Inkster Gilbertson raconte ce qu'il a constaté dans la maison hantée du West End. Voici ce que nous trouvons dans *Occult Review*. La famille persécutée entend une voix qui lui dit qu'à sept heures tous tomberont en trance, sans en excepter les enfants, qui se seront rendus au temple. En effet, en entrant au temple, les enfants pris de vertige, tombèrent anéantis sur des chaises, tout en conservant une conscience suffisante pour rendre clairement compte de ce qui leur était arrivé. Un autre jour, on vit un balai de foyer suspendu horizontalement près du parquet. Arrivé là, il tomba brusquement et lorsqu'on le releva, on s'aperçut qu'il était chaud. Un soir, au moment où elle se déchaussait, la bonne fut brutalement roulée dans son matelas et précipitée en bas de l'étage. Trois chaises la suivaient, les pieds en l'air, comme si elles étaient portées par quelqu'un. De l'eau fut répandue, on vit sortir un jet de flamme d'une chambre de bain où personne ne se trouvait à ce momnnt. Un livre paraissant descendre du plafond, tourna à angle droit et se dirigea dès lors horizontalement hors de la pièce.

M. Gilbertson, abondant dans le sens des occultistes, attribue tous ces phénomènes aux *Elémentals*, esprits de la terre, de l'air, du feu et de l'eau !

Faits observés par Mme H. E. Bell

Mme Bell a lu, devant les membres de la *London Spiritualist Alliance*, une très intéressante communication d'où nous extrayons les faits suivants :

Un dimanche, après avoir donné mes ordres pour le dîner à ma bonne et à ma fille, je me rendis à une séance à laquelle assistaient une quinzaine de personnes, avec un bon médium clairvoyant. Tandis que celui-ci faisait une description à l'un de mes voisins, je songeai que j'avais oublié de donner un ordre très important, avant de partir. Je ne pouvais pas sortir sans troubler la séance ; l'idée me vint donc d'essayer de donner mon ordre mentalement. Je fis un grand effort de volonté dans ce sens et je m'absorbai tellement dans cette tentative, que je cessai d'avoir conscience de ce qui m'entourait, jusqu'à ce que le médium me réveillât en me disant : « Mme Bell, je vois sur vous quelque chose de très étonnant et que je n'ai jamais vu ! Puis-je vous demander si vous n'envoyez pas un message mentalement ? Je vois sortir de votre front des jets de lumière brillants, comparables aux étincelles que produisent les machines électriques ».

Il ajouta qu'il les voyait revenir ensuite vers un point obscur du front,

d'où il concluait que le message n'avait pas atteint son but, ce qui se trouva exact.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES. Au printemps de 1875, trois dames me demandèrent de les faire assister à une séance. Nous nous rendîmes chez M. Burns, chez lequel se présentèrent également un Américain de très haute taille et deux autres Messieurs. M. Burns n'avait rien préparé pour une séance, mais il se mit en quête d'un médium et revint bientôt avec M. Herne. On se réunit dans un petit salon où se trouvait une table sur laquelle étaient posés un Banjo et trois ou quatre cônes en papier, ainsi qu'un tambourin. Je pris place à côté du médium. Un bec de gaz brûlait dans la pièce voisine.

Dès que l'obscurité fut faite, on entendit les cônes se mouvoir et les cordes du banjo vibrer. Des attouchements se produisirent sur nos mains, nos figures et nos têtes. Le banjo parut faire le tour de la table et on vit le tambourin, grâce à une petite lueur qui y adhérait, faire des évolutions, en agitant ses cymbales. Tout-à-coup un grand coup retentit sur la table : Une de mes amies venait de rompre la chaîne : elle déclara que quelqu'un lui ayant appliqué le banjo sur la figure, cela lui avait fait faire un mouvement en arrière.

Le calme étant revenu, je sentis que ma chaise se mouvait et je le dis au médium. Celui-ci saisit ma main et la tint énergiquement serrée, en me disant : « Ne bougez pas ! » La chaise continuant son évolution, son dossier se trouva bientôt entre mon côté gauche et le médium. Je demandai aux agents invisibles ce qu'ils voulaient faire et ils répondirent : « Faites de la lumière ! » On obéit et l'on eut à constater que le dossier de ma chaise était *passé à mon bras*, quoique ma main n'eût pas cessé d'être fortement tenue par le médium. (1)

Ensuite, je déposai mon chapeau sur la table, mais il fut remis sur ma tête et comme je protestais, il fut rejeté derrière moi, entre mon dos et le dossier de ma chaise. Le médium sentit une force qui lui inclinait la tête vers la table et lorsque la lumière fut faite on vit les rideaux, enlevés avec leur tringle, déposés sur son dos, tandis que toutes les chaises non occupées étaient amassées sur la table, sans que personne ait perçu le moindre bruit.

SÉANCE DE MATÉRIALISATION. Dans le courant du mois de mai 1876, je fus invitée à assister avec mes deux sœurs à une séance de matérialisation avec un jeune médium, M. Haxby, qui était à ses débuts et qu'une mort prématurée arrêta dans son développement. Les rideaux du cabinet étaient constitués par un tissu très léger, à travers lequel on pouvait voir une lumière. A huit heures arrivèrent encore deux amis, ainsi que le médium et son frère. Une petite boîte à musique fut placée sur la table

(1) Cette observaton est à rapprocher de celles faites en Russie, en compagnie du médium Sanbor. (*N. d. l. r.*)

Joey, contrôlant le médium, nous lui demandâmes s'il ne pouvait nous apporter quelques fleurs. Il le promit et on baissa la lumière, mais sans l'éteindre. La boîte à musique flottait au dessus de nos têtes et comme elle portait un petit point lumineux, nous pouvions suivre ses évolutions, jusqu'à ce qu'elle allât se poser sur le piano. Joey demanda l'obscurité, un silence complet et promit d'apporter des fleurs. Presqu'aussitôt une odeur suave se répandit dans toute la pièce et lorsque l'on eut fait de la lumière, on vit sur la table une fleur toute fraîche déposée devant chaque assistant. En les prenant en main, nous nous aperçûmes qu'elles étaient mouillées et même souillées de terre, comme si on les avait cueillies au moment d'une averse. A nos questions, Joey répondit : « Vous ne savez donc pas qu'il pleut ? Il pleuvait très fort lorsque je les ai cueillies ». — « D'où viennent-elles ? » demanda un assistant. Il répondit : « Du jardin d'un ami, à Walthamstow ».

Joey déclara qu'il allait se retirer dans le cabinet et l'on baissa le gaz, en conservant cependant encore assez de lumière pour nous permettre de nous voir les uns les autres, ainsi que les fleurs qui étaient sur la table. Joey entraîna le médium entrancé, au fond de la pièce, devant les rideaux, où nous pouvions le voir. Peu après on vit quelque chose de blanc et de vaporeux s'avancer et reculer, comme s'il sortait à travers le rideau et y rentrait. Cette masse grandit et un très grand fantôme sortit : *à travers* les rideaux restés fermés. Quelqu'un dit : C'est Abdullah ! » et il fit un signe d'assentiment. On demanda s'il pouvait parler, et il secoua la tête. Quelqu'un ayant demandé s'il pouvait produire un bruit, il frappa la porte du poing et le bruit du choc fut nettement entendu. Il salua, puis s'approchant de la table par un singulier mouvement de glissement, il prit une belle tulipe et la porta dans le cabinet, où il pénétra *à travers* les rideaux immobiles. On put le voir à travers le tissu des rideaux, grâce à sa lumière propre. Abdullah sortit de nouveau à travers le rideau, portant la tulipe qui était devenue très lumineuse. Il se pencha au-dessus de la table et ayant déposé la tulipe dans la main de notre hôtesse, il retourna vers le cabinet, se tint debout devant le rideau *et s'évanouit graduellement sous nos yeux.*

A peine avions-nous eu le temps de nous communiquer nos impressions, que l'on vit une petite négresse se tenir près de la table, faire des signes de tête et avancer ses petites mains noires, afin qu'on pût les toucher. On lui demanda son nom et elle répondit « Mimi », avec une voix enfantine. La figure ne paraissait pas aussi bien formée que les bras et les mains. Elle portait sur la tête une sorte de draperie qui retombait sur ses bras et lorsqu'elle la laissait retomber sur la table, cela produisait un son, comme si elle eût été garnie de perles. Joey nous dit qu'elle aimait beaucoup porter des perles dans ses cheveux et voulait nous les faire admirer. Sollicitée de danser, elle commença à agiter ses bras et sa draperie, mais ses forces déclinant, elle s'évanouit peu à peu et disparut à nos yeux. Elle

ne venait pas du cabinet et n'y retourna pas, Nous avons tous touché ses bras et ses mains et nous les avons trouvées fermes et chaudes.

L'illustre Russell Wallace, dans sa déposition dans l'affaire Colley contre Maskelyne, affirma la sincérité de notre jeune médium.

—

Après cette lecture de Mme Bell, M. Georges Spriggs fit une communication dont le *Light* du 16 novembre donne la première partie. Nous en rendrons compte, lorsque le compte rendu en aura été complété.

Proceedings of The S. P. R.

Tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques connaissent la décadence de la Société S. P. R. Anglaise, depuis que Gurney, Myers, Hodgson sont disparus et que Hyslop s'est vu contraint de se retirer. Aujourd'hui elle est lancée en pleine réaction antispirite, sous l'inspiration de F. Podmore, dont nous avons fait connaître, dans cette Revue, les honteux procédés et de Miss Alice Johnson, qui vient de donner une nouvelle preuve de son parti-pris de négation quand même.

En effet le dernier fascicule des *Proceedings*, paru en octobre, contient sous le titre de : *Séances de phénomènes physiques en Amérique*, le compte rendu de séances auxquelles Mlle Johnson a pu assister, sur l'invitation du Dr Gower, et grâce à la générosité d'un donateur, qui a fourni les fonds nécessaires au voyage et au séjour de l'auteur pendant un mois. Les phénomènes dont Mlle Johnson rend compte sont les coups frappés, les mouvements de table ; avec et *sans* contact. D'autres se sont-ils produits ? Elle ne nous le dit pas.

L'auteur rend un hommage sans réserve à l'honorabilité et à la sincérité de la famille du médium, constituant uniquement le cercle ; puis elle décrit les raps dans la table, dans la chaise du médium. Pour ces derniers, le médium s'étant assis au bord de la chaise, Mlle Johnson avança la tête entre le dos du médium et le dossier de la chaise et put ainsi s'assurer que les coups étaient bien frappés dans le bois de celle-ci. Pour les mouvements de table, elle ne put jamais constater le moindre mouvement des pieds du médium ni des assistants ; elle ne put davantage constater le moindre contact visible pendant les lévitations de table *sans contact.* Elle suppose, il est vrai, que le *bord de la robe* du médium a pu toucher un des pieds de la table ! Cependant un observateur couché sur le parquet, affirme l'absence de tout contact quelconque.

Mlle Johnson qui proclame la parfaite honorabilité de ce médium absolument indépendant et de sa famille, ne semble nullement convaincue par leur affirmation, lorsqu'ils assurent qu'ils n'ont pas touché la table. Quoiqu'elle n'ait constaté aucune contraction musculaire, elle n'en persiste pas moins à admettre que les coups et mouvements avec contact doivent être mis sur le compte de l'automatisme conscient ou inconscient, et lorsqu'elle est obligée de reconnaître l'absence de contact, elle fait appel à l'hallucination !

On ne sera pas surpris de lire la conclusion suivante : « En conclusion, tout ce que je puis dire, c'est qu'il me paraît impossible de formuler aucun jugement définitif sur les faits qui se sont passés sous nos yeux et qu'il ne servirait à rien de discuter plus longuement sur eux, tant que nous n'aurons pas obtenu de preuve décisive par un moyen quelconque. »

Pour donner une idée à nos lecteurs de l'état d'esprit de Mlle Alice Johnson, il nous suffira de dire que pour elle Eusapia Paladino n'est qu'une Truqueuse experte dans l'art de substituer une main ou un pied à l'autre ! On voit que, pour elle, l'histoire s'est arrêtée il y a de nombreuses années et qu'il ne s'est rien fait depuis, ni en Italie, ni ailleurs !

Expériences de transmission de pensée

Le même fascicule contient un compte-rendu d'expériences faites par Mlles Clarissa Miles et Hermione Ramsden sur la *transmission* et la lecture de pensée, car beaucoup de cas semblent appartenir autant à l'un qu'à l'autre de ces phénomènes.

Un certain nombre de mots et de pensées de Mlle Miles furent reproduits par Mlle Ramsden, et beaucoup de tentatives échouèrent. Nous voyons que dans les cas les plus heureux, le *sujet* ne parvient à percevoir mots et pensées qu'après beaucoup de tâtonnements et d'efforts et qu'elle ne fait que de très vagues esquisses des paysages placés sous les yeux de l'*agent*.

De tout cela, nous croyons pouvoir tirer une conclusion : la lecture et la transmission de pensée sont réelles, mais très rares et exceptionnelles. Elles ne se font qu'avec beaucoup de peines et probablement dans les cas ou les mots et les pensées sont très simples et énergiquement formulés par l'agent transmetteur.

On voit combien il y a loin de tels faits aux cas ultra merveilleux si facilement admis par de crédules sceptiques et dans lesquels un sujet, *même à l'état normal*, lirait, comme dans un livre ouvert, dans la subconscience des assistants des pensées ou des souvenirs dont ceux-ci ne se doutent même pas ! Mais que ne dit-on pas lorsque l'on est bien décidé à ne pas voir la simple réalité ? D[r] DUSART.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.................................... **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix............................ **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3e Edition. Prix.................................... 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de Port, tous les ouvrages dont on lui adressera le Prix indiqué ci-dessus.

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen' Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

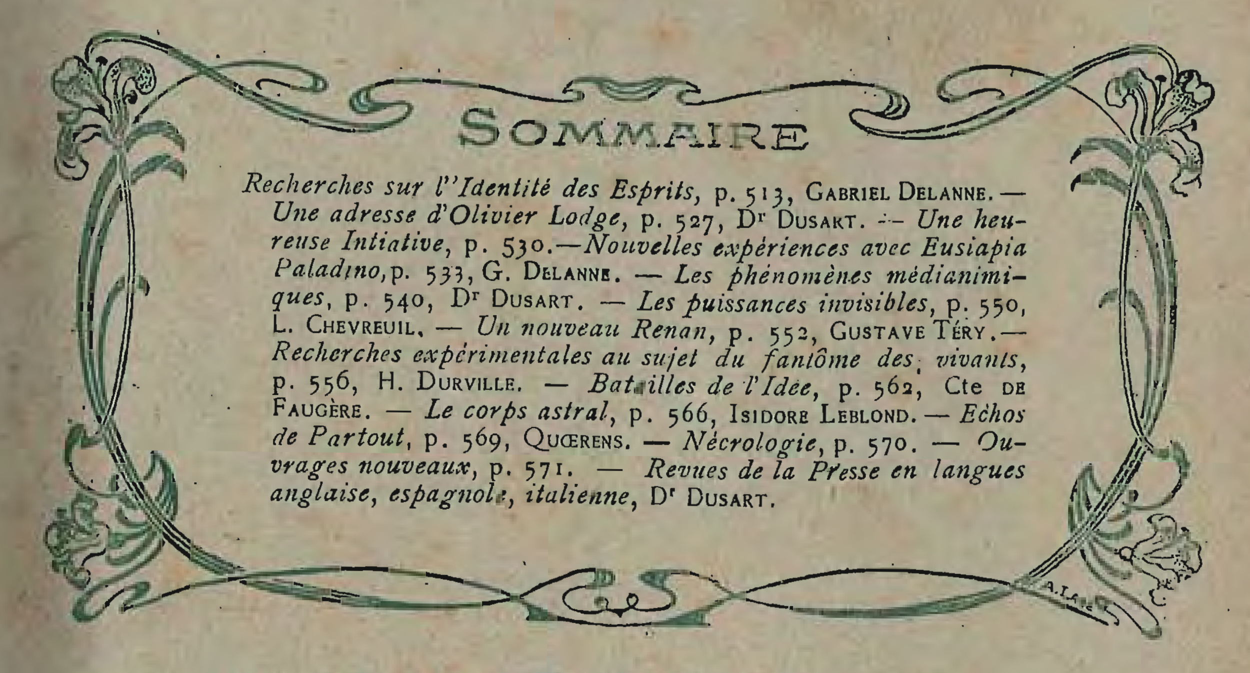
The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 9. — 14e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc MARS 1908.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement 10 fr. par an en France. — Étranger : 12 fr.

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Recherches sur l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

L'identité psychique

Nous avons vu que le style d'une communication peut être considéré comme une bonne preuve de l'identité de celui qui l'a dictée, car il est plus que probable qu'il n'existe pas deux êtres humains chez lesquels une même cause produise des sensations identiques ; et comme ces sensations sont les éléments constituants de nos pensées, il en résulte que celles-ci prendront chez chaque individu une valeur psychique *sui generis*, un sens particulier, qui dépend à la fois de la délicatesse de l'organisme nerveux récepteur et du degré de développement de l'intelligence du sujet qui perçoit. Mais là ne s'arrête pas la différenciation entre les hommes. Pour exprimer ses pensées, chacun de nous fait un choix parmi les mots qu'il connaît, et non seulement ce vocabulaire lui est spécial, mais la manière dont il s'en sert, c'est-à-dire dont il assemble ou associe les mots, lui est imposée par sa nature et constitue une marque indélébile de sa personnalité au moyen de laquelle on peut le distinguer de tous les autres.

Il suffit pour s'assurer que ces remarques sont exactes de constater avec quelle remarquable diversité le même sujet a été traité par plusieurs écrivains. Tout : les idées, la construction des phrases, les épithètes, les modes d'expressions sont différents. La vie ordinaire nous offre les mêmes exemples ; chacun de nous a des mots préférés, des appellations familières, des tournures de langage qui reviennent très souvent et qui, au besoin, serviraient à nous identifier, à défaut d'autres preuves.

Il arrive assez souvent que les communications spirites contiennent justement quelques-unes de ces locutions que le médium ne peut pas inventer ; et si le sens général du message s'accorde avec le caractère de celui qui est censé se manifester, alors ce petit fait acquiert une importance capitale, car il est comme la marque intellectuelle et, en quelque sorte, la signature psychique de l'être que nous avons connu ici-bas.

(1) Voir le numéro de février, pp. 449 et suiv.

Je veux citer quelques faits démonstratifs affirmés par des témoins d'une irrécusable bonne foi, et d'une capacité intellectuelle qui est un sûr garant qu'ils ne se sont pas laissés tromper.

Voici d'abord ce que raconte le baron Hellenbach, psychologue autrichien bien connu, dans son livre : *La naissance et la mort* (1).

Me trouvant à la campagne, je rendis visite à la baronne Adeline de Vay, un médium qui s'occupait en ce moment de psychographie (2) Je lui demandai si elle pouvait obtenir une communication du baron Henikstein, récemment décédé. Je reçus une réponse tout à fait en rapport *avec sa manière d'écrire et son tour d'esprit*, et à mesure que le message était rédigé, l'écriture *ressemblait de plus en plus à celle de mon ami*. A la fin, le médium écrivit « Dobru Noé » un mot slave qui veut dire bonjour, et dont le baron se servait *spécialement à mon égard*. De plus, la signature était écrite de la *façon abrégée qui était dans ses habitudes*. Le médium ne connaissait pas mon ami.

Ce qui permet de croire qu'il s'agit, dans ce cas, d'autre chose que d'une simple transmission de pensée, c'est, d'abord, la teneur générale de la communication, car je nie résolument qu'il soit possible à un médium de « pêcher »,en quelque sorte, dans les millions de clichés psychiques emmagasinés dans l'inconscient du spectateur, juste les documents qu'il serait indispensable de connaître pour simuler une communication car, encore une fois, comme le remarque Hellenbach, c'est le « tour d'esprit » de son ami qui le frappe, et ce tour, lui seul pouvait le posséder, puisque le médium n'avait jamais connu le baron Henikstein et qu'Hellenbach ne s'attendait pas à ce qui allait se produire ; ce n'était donc pas lui qui « cérébrait » inconsciemment, d'autant mieux qu'il note avec étonnement le changement d'écriture de Mme de Vay et la signature abrégée de son ami. En somme, tout, jusqu'au mot slave rappelé, semble témoigner du désir qu'éprouve l'esprit de se faire reconnaître, et nous voyons qu'il a réussi. Si l'on veut supposer que le rôle du baron Henikstein a été tenu par un esprit farceur, on ne conçoit guère l'utilité de cette comédie, et l'on se heurte aux mêmes difficultés d'explication que précédemment, de sorte qu'il faut conclure en faveur de l'identité de l'ami d'Hellenbach.

---

(1) Voir Erny. *Le Psychisme expérimental.*

(2) Ecriture involontaire et inconsciente.

En passant, je signale un sophisme employé quelquefois par ceux que rien ne peut convaincre. Lorsque l'on raconte devant ces incrédules systématiques un fait typique, ils répondent tranquillement : « Connaissez-vous toutes les facultés et tous les pouvoirs de l'être pensant ? Ne se peut il pas que ces phénomènes qui vous étonnent aient une origine naturelle, et que l'esprit du mort n'y soit pour rien ? A chaque instant, une quantité de choses qui paraissaient jadis surprenantes, s'expliquent très simplement un peu plus tard, grâce aux découvertes des savants, de sorte que demain, peut-être, nous aurons le mot de cette énigme. ».

Sans aucun doute, notre ignorance est encore profonde et je suis bien persuadé que l'avenir nous réserve de magnifiques surprises ; mais, en attendant, cela ne nous autorise pas à repousser l'explication spirite sous le prétexte que dans les temps futurs on en trouvera peut-être une meilleure. Si l'âme humaine a des pouvoirs si merveilleux qu'en s'affranchissant des lois de l'espace et du temps elle ressuscite le passé et fait revivre des personnalités disparues, c'est qu'elle diffère totalement et complètement du corps physique, lequel ne possède pas ces propriétés ; dès lors, son existence indépendante n'est plus contestable et, logiquement, sa survie est non seulement probable, mais certaine. Pour détruire la puissance de conviction des *faits* spirites, il faudra leur opposer d'autres *faits*, et non spéculer sur notre ignorance, ce qui est toujours une méthode défectueuse. En attendant que l'on nous démontre que notre interprétation est erronée, tenons-nous toujours sur le solide terrain expérimental, car c'est le seul qui nous ait permis de réaliser quelques progrès dans la connaissance du monde et de ses lois.

En réponse à ceux qui voient dans la transmission de la pensée une explication générale et suffisante des communications, il est nécessaire de rappeler, avec Aksakof, qu'il a été possible d'obtenir des messages délivrés dans le style caractéristique du défunt, ou contenant des expressions qui lui étaient familières, en l'*absence de toute personne ayant connu le décédé*. Comme d'habitude, je cite textuellement : (1)

Voici encore un cas d'une nature toute privée, que je tiens de première source. Il me fut raconté par mon amie Melle B. Pribitkow, dont j'ai déjà,

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 543.

à maintes reprises, eu l'occasion de parler. Elle se trouvait un soir chez la princesse Sophie Schahofskoy (belle-mère de mon ami et camarade de lycée le prince Alexandre Schahoikoy); c'était à Saint-Pétersbourg en 1874. Mlle B. Pribitkow est un peu médium, et la princesse organisait avec elle de temps à autre de petites séances au moyen de la planchette.

Une personne qu'elle connaissait, M. Foustow (que je connais aussi), vint pendant la soirée lui rendre visite. M. Foustow était le gérant des affaires du prince Georges Sch..., du Caucasse, que ni la princesse ni Mlle Pribitkow ne connaissaient. Sachant que ces dames s'occupaient de spiritisme, l'idée lui vint de leur demander si elle ne pouvaient pas le faire entrer en communication avec le père défunt du prince Georges auquel il avait un renseignement important à demander. L'essai fut fait, et quand le père du prince Georges se fut nommé, M. Foustow lui demanda ce qu'était devenu une forte somme d'argent qui avait disparu après sa mort. Sa réponse fut : « Ce qui est perdu est perdu ; mais je ne m'en afflige pas ; il n'est pas utile que Georges ait tant de *fisc*. Le mot russe employé pour fisc (argent) était *Kazna*, ce qui signifie à proprement parler « le trésor de la couronne » ; cette expression étonna beaucoup les assistants qui n'avaient jamais entendu qu'elle fut employée dans un autre sens.

Lorsque M. Foustow communiqua cette réponse au prince Georges, celui-ci répondit que l'emploi du mot *Kazna* ne le surprenait pas, car son père était un homme du vieux temps, un vieil original, *et qu'il ne désignait jamais l'argent autrement que par ce mot.*

Il n'est pas inutile d'ajouter ici que ni le médium, ni personne des assistants, pas même M. Foustow, n'avait jamais vu le défunt, qui avait passé sa vie en Georgie et y était mort. On posa encore une question concernant les affaires privées du prince, et on reçut une réponse *très à propos*, et à laquelle les *événements ultérieurs donnèrent raison ;* mais, comme ces détails ne se rapportent pas à cette rubrique, je crois qu'il est inutile de les reproduire ici. Il y a quelque temps, j'ai prié Mlle de Pribitkow de faire certifier encore une fois ce fait par le témoignage de M. Foustow, et il me le confirma lui-même par écrit.

Quelquefois un mot suffit pour établir l'identité d'une personne pour celui qui, seul, peut comprendre la valeur de ce mot. Voici un phénomène, aussi simple qu'éloquent, qui s'est produit *en l'absence* de celui qu'intéressait l'expérience. Le vénérable littérateur S. C. Hall, nous raconte ce qui suit : (1)

J'ai reçu par le médium D. Home un message, de la part de la fille de Robert Chambers, *concernant une affaire de famille d'ordre très intime* ; lorsqu'elle me demanda d'en donner connaissance à mon honorable ami M. Chambers, je refusai de le faire, à moins d'obtenir quelque preuve qui

(1) *Ligth* 1883, p. 437. Cité également par Aksakof.

pût le convaincre que c'était réellement l'esprit de sa fille qui m'avait parlé. L'esprit me répondit : « Dites-lui : papa, mon amour ! » je demandai à M. R. Chambers ce que signifiait cette expression. Il me dit que c'étaient les dernières paroles de son enfant au moment de mourir, pendant qu'il lui soulevait la tête au dessus de l'oreiller. Je me considérai dès lors comme autorisé à lui faire part du message qui m'avait été transmis à son intention.

Par un heureux hasard, ce cas se trouve confirmé tout à fait indépendamment, par le témoignage d'une autre personne qui assistait à cette séance ; le témoin est M. H. F. Humphreys, qui a publié sur ce sujet un article intitulé : « Expériences de Spiritualisme » dans le même volume du *Ligth* (p. 563).

Bien que les expérimentateurs n'aient pas connu de son vivant l'esprit qui se manifeste, on pourrait, à la rigueur, soutenir que ce dernier genre de preuve n'est pas suffisant pour établir une identité, parce que les mots caractéristiques contenus dans la communication pourraient avoir été entendus par un autre esprit, qui s'en servirait pour induire en erreur les intéressés. Si l'on adopte ce point de vue, il faut admettre ou que les esprits lisent à livre ouvert dans la conscience des hommes, ce qui n'est pas,(1) ou qu'il existe des intelligences invisibles qui observent, pour chaque individu, les plus plus petits incidents de son existence, ce qui semble bien invraisemblable, et qu'elles se manifestent à nous par le canal des médiums, ce qui établit la réalité du phénomène spirite. Mais, alors, on ne comprend plus quel serait le but d'une mystification, puisque le père du prince Georges a donné des réponses « très à propos » auxquelles des événements *ultérieurs* ont donné raison, et qu'il paraît résulter du récit de M. Hall que l'intervention de la fille de Robert Chambers était très utile. Il est plus logique d'admettre que ces esprits sont bien ceux qu'ils prétendent être, d'autant mieux que nous allons rencontrer maintenant des preuves à l'abri de toute objection raisonnable.

L'écriture est un critérium de l'identité

Si le style est déjà, surtout lorsqu'il s'agit d'un écrivain, un élément très sérieux d'appréciation pour établir la personnalité du communiquant, l'écriture est sans contredit, pour chaque individu, une preuve de choix, car elle est absolument inimitable pour quelqu'un qui n'a pas vu l'original. On n'invente pas le dessin graphi-

(1) Voir le n° de Juillet 1907 où la démonstration a été donnée.

que d'une personne qu'on ne connaît pas; et il est même très difficile de l'imiter, avec le modèle sous les yeux. L'écriture est un mode si intime d'expression de nos pensées qu'il est raisonnable d'affirmer qu'elle est la manifestation la plus caractéristique de l'individualité psychique, car elle porte d'une manière originale et sûre le cachet de son auteur. Je ne prétends pas par là que l'on doive adopter sans restrictions toutes les affirmations des graphologues, c'est-à-dire qu'une page d'écriture sera nécessairement la traduction de l'état mental et du caractère de celui qui l'a écrite. Ce que je veux dire, simplement, c'est que le geste scriptural fait partie de nous-même, qu'il est incarné dans notre organisme, qu'il conserve pendant la durée de l'existence des caractères généraux à peu près constants, et qu'il permet d'identifier un individu avec autant de sûreté qu'une photographie. Il est facile de comprendre pourquoi il en est ainsi.

Les recherches des psychologues contemporains ont montré que l'apprentissage de l'écriture exige la création d'associations dynamiques, en nombre considérable, pour discipliner les très nombreux éléments anatomiques dont le concours et les actions réciproques doivent s'harmoniser pour arriver à ce résultat : de produire sans effort, avec un automatisme complet, le dessin des lettres et des mots qui expriment la pensée de celui qui écrit. Essayons de reconstituer le chemin de l'influence nerveuse depuis son point de départ jusqu'à sa destination, et l'on va se rendre compte des méandres qu'elle décrit à travers le corps.

Prenons pour guide M. Ribot (1). Lorsque l'on veut écrire un mot, le mouvement qui correspond à l'image mentale de ce mot élaboré dans la substance corticale des hémisphères doit faire, d'après Ferrier, un trajet compliqué : traverser la substance blanche, atteindre le corps strié, cheminer dans le pédoncule, la protubérance, la structure compliquée du bulbe, où il passe de l'autre côté du corps; descendre le long des cordons antero-latéraux de la moelle pour arriver, en suivant les nerfs moteurs, jusqu'aux muscles. Ce trajet, sommairement indiqué, et dont les plus savants anatomistes sont loin de connaître tous les détails, met en œuvre des éléments très différents en ce qui concerne la qualité. Ainsi les nerfs moteurs et sen-

(1) Ribot. *Les Maladies de la Mémoire*, p. 15 et suiv.

sitifs n'ont pas la même constitution histologique (1) que des nerfs de la moelle et du cerveau.

Les cellules présentent entre elles de grandes différences par le volume, par la forme (géantes, fusiformes, pyramidales, etc.), par l'orientation, par le nombre de leurs prolongements, par leur position dans les diverses parties de l'axe cérébro spinal, puisqu'elles sont répandues depuis l'extrémité inférieure de la moelle jusqu'aux couches corticales. Tous ces instruments jouent leur partie dans ce concert. « Si le lecteur, dit M. Ribot, veut bien jeter les yeux sur quelques planches anatomiques et sur quelques préparations histologiques, il se fera une idée approximative de la *somme inouïe* d'éléments nerveux nécessaires pour produire un mouvement et par conséquent pour le conserver et le reproduire. »

On s'explique maintenant pourquoi les enfants ont tant de peine pour apprendre à écrire. C'est qu'ils doivent détruire, ou tout au moins détourner de leur but physiologique, des associations déjà existantes, pour en former d'autres, artificielles, qui ne deviendront stables que par une répétition mille fois réitérée. Alors, de nouvelles connexions s'établissent ; elles se fixent par suite d'un incessant exercice, elles s'incrustent dans la substance nerveuse, (2) car chaque effort dans le même sens rend le mouvement plus facile et ceux-ci finissent par devenir habituels, puis machinaux, et enfin automatiques, à ce point que, souvent, il suffit de « laisser aller sa main » pour voir correctement écrit un mot dont la mémoire consciente n'avait pas retrouvé de suite l'orthographe.

Ainsi les mémoires organiques, aussi bien celles de l'écriture, que de la danse, de l'équitation, de la nage, etc., ne supposent pas seulement des modifications des éléments nerveux, elles nécessitent encore la formation de groupements déterminés pour chaque élément particulier, l'établissement d'un régime *d'associations dynamiques* qui, par la répétition longuement continuée, deviennent aussi stables que les connexions anatomiques primitives.

Je demande pardon au lecteur de cette excursion sur le terrain

(1) L'histologie est la science qui s'occupe de l'étude des tissus et de la structure microscopique des êtres vivants.

(2) Pour nous, spirites, c'est dans le périsprit que se produisent d'abord ces modifications, puisque les associations se maintiennent permanentes, malgré le renouvellement de la substance vivante. Mais celle-ci est modifiée aussi, consécutivement, à mesure qu'elle se régénère.

anatomo-physiologique, mais elle était nécessaire pour bien comprendre comment l'écriture est vraiment liée au fonctionnement le plus intime de notre machine animale. C'est parce que les mouvements nécessités par l'écriture ont mis en activité la substance même de notre organisme, et que tout être réagit d'une manière qui lui est spéciale, que le modèle des lettres étant le même pour tout le monde, chacun de nous le reproduit cependant d'une certaine manière spéciale, qui restera constante, sauf des variations insignifiantes, pendant toute la durée de la vie.

Le geste scriptural est donc rigoureusement individuel ; et l'on constate maintenant quelle absurdité logique il y aurait à supposer que l'on peut suggérer à un médium un modèle d'écriture, même si on avait conservé le plus fidèle souvenir. Conçoit-on comment les associations si prodigieusement compliquées qui produisent l'écriture, pourraient être, instantanément, détournées de leur jeu normal pour s'adapter, sans exercices préalables, à un autre graphisme ? Ceci est évidemment impossible ; et il faut bannir absolument du nombre des hypothèses explicatives, celles qui attribuent la reproduction de l'écriture d'un défunt à une transmission de pensée ou à une action télépathique de la part d'un vivant (1). Si, malgré ces raisons, nous constatons qu'une écriture semblable à celle d'un être ayant vécu sur la terre est obtenue par l'intermédiaire d'un médium, il faudra en déduire : 1° Qu'une intelligence étrangère a agi sur lui ; 2° que cette intelligence a conservé la mémoire du mécanisme psychophysiologique de l'écriture et 3° qu'un autre individu, même désincarné, ne pourrait pas se substituer à l'auteur du message.

Je n'ai pas à rechercher ici par quel genre d'action l'esprit agissant arrive à ce résultat ; il me suffit de prouver que ce fait s'est produit assez souvent pour qu'il ne reste pas de doutes au sujet de sa réalité, de sorte que nous posséderons de solides démonstrations en faveur de la survie de l'âme humaine.

En commençant cet exposé, je ferai remarquer que les récits des deux premiers cas ont été publiés par des hommes dont la sincérité

(1) J'étudierai plus loin les modifications qui se produisent chez des sujets auxquelles on suggère des personnalités nouvelles, et l'on verra que les variations de l'écriture ne vont jamais jusqu'à la transformer en une autre, qui en serait vraiment différente.

ne peut pas être soupçonnée ; que ce sont, dans des genres divers, de véritables savants, ils nous offrent donc des garanties exceptionnelles en faveur de l'authenticité des phénomènes, ce qui est indispensable dans ce genre de recherches.

*
* *

J'emprunte le premier témoignage à B. P. Hasdeu qui, suivant son biographe (1), est « un très grand savant, exemplaire rare et authentique d'historien, de philosophe et de spirite. » Par défaut d'espace, je suis obligé de renvoyer le lecteur désireux de mieux connaître ce grand linguiste à la notice publiée dans le *Mercure de France*. Il me suffira de dire que la mort de sa fille, Mademoiselle Julie Hasdeu, fauchée en 1888 par la tuberculose, provoqua une orientation nouvelle et décisive dans l'esprit du savant. Pour ce qui concerne les manifestations spirites, il n'est pas inutile de reproduire les quelques lignes suivante de M. Craiovan, qui nous font assister au début des manifestations.

Hasdeu a expliqué génialement son initiation au spiritisme. C'est dans le prologue de *Sic cogito*, son seul ouvrage spirite, les deux autres ouvrages *Ita sensum* et *Virtus rediviva*, annoncés comme la suite à l'étude des expériences physiques sur l'esprit et des théories de la réincarnation, étant restés à l'état d'ébauches manuscrites très imparfaites.

Il s'était, dit-il, écoulé six mois depuis la mort de ma fille. C'était en mars (2); l'hiver était parti; le printemps se faisait encore attendre. Un soir, humide et maussade, j'étais assis seul à ma table de travail. Devant moi, comme de coutume, il y avait une rame de papier et plusieurs crayons.

Comment ? Je ne sais, je ne sais, je ne sais; mais sans le savoir, ma main prit un crayon et en appuya la pointe sur le papier qui luisait.

Tout à coup ma main se mit en mouvement sans arrêt. Cinq minutes tout au plus. Quand mon bras s'arrêta et que le crayon s'échappa de mes doigts, je me crus réveillé du sommeil, bien que je fusse certain de ne m'être pas endormi. Je jetai un regard sur le papier et j'y lus sans aucune diffficulté :

Je suis heureuse ; je t'aime ; nous nous reverrons ; cela doit te suffire.

Julie Hasdeu (3).

---

(1) M. Craiovan. — *B. P.* Hasdeu — *Mercure de France.* N du 17 Novembre 1907, p. 251.

(2) 1889.

(3) Communication en français dans le texte.

C'érait écrit et signé de *la propre écriture de ma fille.*

Tout l'ouvrage *Sic cogito* sert à expliquer cet événement, le premier de toute une série de communications spirites qui devaient s'établir entre l'esprit de Julie Hasdeu, de « Lilica », comme la nommait son pauvre père, et l'intelligence extrêmement tendue et suggestionnable de Hasdeu lui-même. Son vrai titre c'est *La Science de l'âme,* qui englobe l'interprétation spirite de Dieu, de l'Immortalité et de la Révélation, « triple noyau de toutes les religions passées et existantes » ; la preuve de l'autonomie irréductible de l'âme ; la signification de l'amour, qui est infini et dont la principale force est son caractère télépathique, son pouvoir de rapprocher par-dessus l'espace et le temps les supra-organismes humains, les âmes humaines ; les liens étroits entre l'hypnotisme et le spiritisme ; enfin, les forces matérielles dans le phénomène spirite.

Le spiritisme de Hasdeu est d'un ordre supérieur. « Quant à moi, dit-il, j'avoue en toute pureté de conscience n'avoir jamais fait tourner une table, et je n'ai point le désir de le faire jamais » (2) Que lui importent les moqueurs, les anti-spirites systématiques, les retardataires incurables, les libres-penseurs naïfs, les snobs qui, à force de faire tourner des guéridons, croient pouvoir combler leur vide intime ? Et les incrédules que dégoûte certain charlatanisme spirite d'ailleurs très fréquent, et les inquiets qui ne se sentent pas la force de se décider ! Ceux-là sont encore sous le charme des matérialistes à la mode. Mais « un Moleschott, un Büchner, un Karl Vogt, un Zola, passent comme passe la mode, passent comme un Zola, passent jusqu'à ce qu'ils se défraîchissent et vieillissent, de même qu'ont vieilli un Hobbes, un Gassendi, un Aretino. » Et avec une modestie touchante, Hasdeu cite les grands partisans du spiritisme parmi lesquels on voit figurer pêle-mêle Crookes, Wallace, Fechner, Victor Hugo, Théophile Gautier, Edison, Arsène Houssaye, Victorien Sardou...

Il est permis à n'importe qui d'imprimer en grosses lettres que le génie est une folie et Dieu une épidémie ; il est permis de nous assurer, d'après Cabanis, que « la pensée est l'urine du cerveau » ; il est permis de jeter de la boue aux élans les plus hauts, les plus vraiment humains de l'homme ; il est permis de se moquer de l'amour, de l'amitié, de la pitié, du sacrifice de soi-même, de tant d'autres choses encore ; tout cela est permis au blasphémateur, sans qu'on lui demande de justifier au moins qu'il est quelqu'un, qu'il a œuvré et œuvre encore beaucoup et bien qu'il n'est

(2) Je ferai remarquer que les communications typtologiques sont simplement plus longues à obtenir que celles données par l'écriture, et c'est tout car leur valeur intellectuelle ne dépend pas du procédé employé, mais seulement de l'élévation de l'esprit qui se manifeste Hasdeu fait ici allusion, probablement, aux expériences purement physiques, mais celle-ci ont un très-grand intérêt au point de vue scientifique, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. (G. Delanne).

pas un bourdon encombrant dans la ruche des abeilles laborieuses. Oui ! Mais quand vous voulez écrire sur Dieu et sur l'âme, quand vous tentez d'éclaircir les liens entre ceux en allés et ceux qui demeurent, oh ! alors, les sans-âme et les sans-Dieu, ceux munis de *Nana* vous montrent les dents...

Encore une fois, qu'importe ? Le spiritisme est la science-croyance qui outre qu'elle constitue l'essence de toutes les religions sans distinction, complète la science ainsi dite positive, fixant profondément ses racines dans le sol de la Biologie. Au point de vue purement scientifique, basée sur l'astronomie et la chimie, « deux sciences qui peuvent s'appeler l'*alpha* et l'*omega* », Dieu est l'infini.

Nous revenons de la sorte au vieux Voltaire, qui, dans son Dictionnaire Philosophique disait : « Ce que l'on peut assurer sans crainte, c'est que Dieu est infini et que l'intelligence humaine est très bornée. » Pauvre Voltaire, mal vu et condamné comme athée par les abbés et les cardinaux ! Je n'oublierai jamais les deux heures que j'ai passées avec ma fille à Ferney, dans le parc et dans la maison, dans la petite pièce de travail de l'immortel penseur ; à gauche de la porte s'élève une petite chapelle qui porte cette inscription : Deo erexit Voltaire. Et ce cerveau, si peu superstitieux, si sceptique et si sain, si limpide tout à la fois, voyait très bien que la plus juste caractéristique de Dieu, c'est l'*infini*, en contraste avec les bornes de l'intelligence humaine, qui cependant veut et doit le connaître.

Je n'ai cité le récit de la communication de Hasdeu avec sa fille que pour indiquer pourquoi le savant s'occupa de spiritisme. Je sais bien qu'on voudra expliquer cette écriture par l'automatisme et je n'insiste pas sur ce point, malgré la difficulté de reproduire une écriture, même très familière, sans étude préalable ; mais voici un second document qui, cette fois, défie absolument toute interprétation de cette nature, car le médium n'a jamais connu le père de M. Hasdeu et cependant l'écriture contient, paraît-il, des lettres tout à fait semblables à celles qu'il employait de son vivant.

Voici le fait résumé, que nous allons voir longuement commenté un peu plus loin :

A la séance de Spiritisme qui eut lieu chez lui (chez Hasdeu) le 13 novembre 1890, à dix heures du matin, et à laquelle prirent part le Dr Steiner, les professeurs Bonifatiu Floresca et Th. Sperantia, le chevalier de Suzzara, le consul général austro-hongrois, enfin V. Cosmovici, qui servit de médium, Hasdeu reçoit tout à coup de son père une communication *russe*, dont voici le contenu (1) :

(1) Voir le *fac similé* de cette écriture dans le n° du *Mercure de France*, cité plus haut, page 273.

« En qualité de dernier descendant de la famille, tu dois continuer le trésor de la langue moldave : *Etymologicum magnum Romaniæ* ».

Ce document automatique, venu si spontanément, eut toujours pour Hasdeu la valeur d'une révélation véritable ; il lui prouvait la réalité des inspirations que subissait sa vie mentale.

Il est tout à fait remarquable, en effet, que les travaux de Hasdeu furent subitement modifiés à la suite de la mort de son père : il abandonna du jour au lendemain ses recherches historiques pour se tourner vers l'étude des langues. A peine Alexandre Hasdeu est-il décédé, que la linguistique absorbe complètement son fils, « l'engloutit » « l'ensevelit ».

Fut-ce là, dit-il, une inspiration posthume de la part de mon père dont l'Esprit désirait réaliser son plan d'un grand dictionnaire de la langue roumaine ? Je l'ignorais alors, je ne le soupçonnais même pas, mais je sentais cependant quelque chose que je n'avais jamais senti au cours de mes études historiques.

Et ici je fais appel au témoignage des professeurs I. Bianu et Lazar Saineanu, qui — s'intéressant beaucoup à la marche de l'*Etymologicum* — me demandaient souvent : comment j'avais fait pour trouver telle ou telle étymologie difficile d'un mot. Je leur répondais systématiquement, non une seule fois, mais à maintes reprises, et cela *avant même la maladie et la mort de ma fille* : « Je ne sais ; *ce n'est pas moi qui l'ai trouvée*, quelqu'un *d'invisible m'aide.* »

Il ne pouvait à ce moment y avoir d'auto-suggestion de la part de Hasdeu qui n'était pas encore spirite. Il ne fait pas plus d'effort pour résoudre un problème étymologique que Mozart, lorsqu'il écoutait chanter en lui ces mélodies qu'il n'avait plus ensuite qu'à noter. Dans les deux cas, l'inspiration est manifeste. Pour en revenir à Hasdeu, il n'y a pas lieu d'attribuer à une coïncidence fortuite le changement d'orientation de ses études, car il dit lui-même :

On peut sans doute m'objecter qu'entre la mort de mon père et ma subite passion pour l'étude des langues il n'y a eu qu'une coïncidence, une conjecture, un hasard. Est-ce donc un simple hasard que le changement « à vue d'œil » de ma nature au cours du mois de novembre 1872 ?

La communication citée plus haut, obtenue par un étranger, fut la confirmation pour Hasdeu de l'influence occulte de son père ; et comme c'était un savant versé justement dans l'étude des langues et des textes, il n'était pas facile à tromper en telle matière. Voici, suivant la version de M. Craiovan, les nombreuses raisons qu'il expose pour justifier l'authenticité de ce message :

1° En dehors des personnes sus-indiquées (énumérées plus haut), l'original de la lettre a été examiné par le professeur bien connue I. Bianu et par un connaisseur de la langue russe M. Zamfir Arbore.

2°. — La communication commençait par ces mots écrits en français *avec les caractères de la fille de Hasdeu* : « Attends, il arrive, le voilà. » Suivit alors « sans interruption d'idiome et de lettre » le texte russe. Puis, de nouveau, des paroles françaises de Julie Hardeu sans que le mouvement de la main du médium fût un instant interrompu.

3°. — Les jours précédents, Hasdeu avait souvent pensé à son père, mais à propos de choses d'un ordre peu élevé, à savoir comment faire pour vendre plus tôt les terres héritées en Bessarabie.

4°. — En octobre et en novembre 1890, Hasdeu n'avait guère touché à son *Etymologicum*; il s'apprêtait même à renoncer à cette publication sans en rien dire à qui que ce soit.

5°. — Comme la plupart des Bessarabiens qui sont élevés dans les écoles russes, son père, de son vivant, lui écrivait toujours en russe, *détail qu'ignorait le médium Cosmovici autant que toute autre personne.*

6°. — De même que tous les Bessarabiens, le père de Hasdeu ne prononçait jamais le mot « limba românească » (la langue roumaine), mais « limba *moldoveneasca* » (la langue moldave), « sein *moldovenesce* », « vorbesc *moldovenesce* » (je parle moldave), détail que Hasdeu *avait oublié* et dont il se souvint seulement en lisant la communication que nous venons de citer.

7°. — La communication est écrite en cursives très rapides et où les caractères ne ressemblent point aux caractères d'imprimerie et ne se distinguent de l'écriture coutumière du père de Hardeu que parce qu'ils sont plus grands et peu soignés ; mais la majuscule B et plusieurs minuscules *sont telles que les écrivait Alexandre Hasdeu.*

8°. — « Prenez quelqu'un qui ignore l'alphabet russe ou grec, par exemple, et essayez de le faire écrire en grec ou en russe en guidant sa main. Si la main est docile et se laisse facilement conduire, l'écriture entière présentera les traits propres à celui qui guide.

9°. — Le père de Hasdeu faisait grand cas de la généalogie, du blason, et de l'ancienneté de sa famille. S'il impose à son fils la continuation de l'*Etymologicum,* c'est uniquement comme un devoir dicté au « dernier descendant de la famille ». « Cette circonstance, dit Hasdeu, à laquelle moi, personnellement, vivant dans un milieu où les nobles ne sont point nobles, j'avais depuis de longues années cessé de songer, *ne pouvait être connue par personne parmi les assistants.*

10° — Admirateur du *Thesaurus linguæ græcæ* de Henricus Stephanus, Alexandre Hasdeu désignait tout un gros dictionnaire du nom de *tesaur* (trésor), et dans sa communication il a traduit cette idée en russe par

le mot *Sokrovichtche*. Hasdeu avoue avoir oublié complètement ce mot.

11° — Le médium Cosmovici, Roumain pur sang de Moldavie et dont la famille avait « accroché » le *witch* à Cosma (habitude de slaviser le nom d'ailleurs, courante), *ignorait le russe et l'alphabet cyrillique roumain*. Or, la communication était écrite en *un russe littéraire parfait*.

12° — Pendant la communication, ainsi qu'ont pu l'observer les personnes présentes, « je me tenais derrière Cosmovici, dont je touchais la main au moment où elle allait dépasser les limites du papier ; c'est pourquoi certaines lettres finales apparaissent brisées, la main du médium ne cessant pas de mouvoir nerveusement le crayon, même dans le vide.

13° — Au moment où il écrivait, Comovici était complètement endormi ; il avait les yeux clos et il était debout, sa tête haute tournée du côté gauche de la feuille de papier ; il accueillait la suggestion de la manière la plus inconsciente, mais la suggestion n'émanait jamais de personnes vivantes. Il se trouvait dans un état de catalepsie que le Dr Steiner, qui depuis de nombreuses années s'occupait spécialement d'hypnotisme, avait pu constater.

14° — Enfin, lorsque le médium eut fini d'écrire on le réveilla. Cosmovici se sentait très-fatigué et se plaignait de maux de tête. Il avait les yeux congestionnés, et il eut peur en s'apercevant qu'il avait écrit en russe.

Toutes les conditions d'une excellente observation scientifique sont réunies dans ce cas typique. Le médium était certainement en trance, nous avons la garantie donnée par un spécialiste le Dr Steiner. Il se produit d'abord un autographe de Julie Hasdeu, en français. Cosmovici, ne connaissait pas le russe et, cependant, les caractères tracés par sa main sont corrects, l'écriture, en général, ressemble à celle du père, et certaines lettres sont identiques à celles qu'employait Alexandre Hasdeu. Le caractère du défunt se décèle par le choix de ses expressions et l'idée dominante que le dernier descendant « de sa race » doit terminer une œuvre qui sera l'honneur de son nom. Cette communication du père à son fils n'est pas un fait accidentel. Pendant de longues années il a existé une collaboration occulte qui prouve, mieux que tous les discours, l'intérêt persistant que portent à leurs descendants ceux qui sont rentrés dans l'au-delà. Aussi à ces questions angoissantes que tout homme, digne de ce nom, se pose un jour ou l'autre : Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la mort ? Hasdeu peut répondre :

Ces questions, je me les suis posées et j'y ai répondu à moi-même, pour moi-même ; mais j'y ai répondu directement par la nature même des choses, par les expériences les plus limpides, les moins douteuses, sans l'aide du Bouddha, du Zohar, d'Aggrippa ou Paracelsus, sans encombrement de chiffres ou de signes cabalistiques ou franc-maçonniques, sans nul occultisme dont Dieu veuille me garder, ainsi qu'il m'en a mis en garde jusqu'ici.

Je me les suis posées à moi-même et j'y ai répondu à moi-même et pour moi-même, mais j'y réponds de manière que d'autres l'entendent, sinon tous, du moins ceux très-peu nombreux auxquels le cœur dit d'écouter, de temps en temps, à loisir, certaines choses qui sont au-dessus des bêtises répugnantes de l'existence quotidienne.

Rappelons, en terminant, que M. Hasdeu avait pu obtenir chez lui une photographie du double extériorisé du professeur Istrati, qui fut ministre de l'Instruction publique en Roumanie, et l'on conviendra que ses croyances spirites avaient de sérieuses bases expérimentales. Nous qui connaissons des faits analogues par centaines, nous avons aussi le droit d'affirmer que la preuve de la survivance s'établit maintenant d'une manière rigoureuse ; tant pis pour ceux qui ne veulent pas les connaître, ils ne font tort qu'à eux-mêmes car, avant-peu, cette splendide vérité si fertile en conséquences scientifiques, philosophiques, morales et sociales sera le phare éclatant qui orientera l'humanité à travers les ténèbres de l'avenir.

(A Suivre) GABRIEL DELANNE.

Une adresse d'Olivier Lodge

Le 30 janvier, Sir Oliver Lodge prononça à une réunion de la S. P. R. un discours dont nous voulons citer un passage important, d'après le *Light* :

« Les phénomènes d'écriture automatique ont donné à quelques-uns d'entre nous l'impression que l'on était dans la voie directe d'une évolution vers le progrès ; il semble que ce soit le début d'une nouvelle faculté humaine. Ils nous ont donné tout d'abord la preuve de la réalité de la télépathie. Ce serait comme le premier chapitre d'un nouveau volume qui se présente à notre étude. »

« Je suis, en fait, porté à croire que nos corps peuvent, dans certaines circonstances exceptionnelles, être contrôlés, directement ou temporairement possédés par une intelligence autre ou étrangère, qui agirait soit sur tout leur ensemble ou sur quelques-unes de leurs parties. La question

que soulève cette hypothèse et qui peut la justifier ou la faire rejeter est la question fondamentale de l'identitité du contrôle. »

« Cette question d'identité est réellement fondamentale. L'esprit qui contrôle prouve son identité surtout en reproduisant par la parole ou par l'écriture des faits qui sont dans sa mémoire et ne sont pas dans celle du médium. Il faut noter que la preuve d'identité dépendra généralement du rappel de souvenirs de choses futiles. L'objection basée sur ce fait que les communications relatent le plus souvent des sujets empreints de trivialité, témoigne d'un manque d'intelligence, ou tout au moins de réflexion suffisante, de la part des critiques. Notre but doit être d'obtenir non des choses sublimes, mais des faits probants. Comment les preuves d'une persistance de la mémoire pourraient-elles être plus efficaces que par le rappel d'incidents futiles qui, pour une raison toute personnelle, auront pu laisser une impression persistante ? »

« Nous trouvons que les regrettés Edmund Gurney, Richard Hodgson, F. Myers et d'autres moins connus semblent se mettre en communication constante avec nous, avec l'idée bien arrêtée et expresse de nous démontrer patiemment leur identité, et de nous donner le contrôle réciproque de médiums étrangers les uns aux autres. Nous trouvons également que leurs réponses à des questions spéciales sont faites d'une façon qui caractérise leurs personnalités bien connues et révèlent des connaissances qui étaient de leur compétence. » (1)

« Nous n'avons pas admis cette conviction facilement et à la légère. En dépit de longues conversations avec ce qui se présentait comme étant les intelligences survivantes de nos amis et des autres chercheurs, nous n'aurions pas été convaincus de leur identité par de simples conversations sur des questions générales, même possédant un caractère amical et intime, tel que dans la vie normale elles eussent été surabondamment suffisantes pour nous faire admettre l'identité d'amis nous entretenant par l'intermédiaire du téléphone ou de l'écriture. Nous avons encore demandé une preuve définitive et cruciale, une preuve difficile même à imaginer autant qu'à produire. »

« Les communiquants ostensibles ont compris, aussi bien que nous, la nécessité d'une telle preuve, et ils ont fait tous leurs efforts pour satisfaire cette exigence rationnelle. Quelques-uns parmi nous pensent qu'ils y sont arrivés : d'autres doutent encore. ».

« Je suis un de ceux qui, tout en désirant obtenir des preuves nouvelles plus efficaces et plus continues, pensent cependant qu'un grand pas a été fait et qu'il est légitime *d'admettre ces moments de rapport lucides avec les personnes décédées*, qui, dans les meilleurs cas viennent apporter une

(1) On remarquera que les principes suivis par Olivier Lodge sont ceux que notre rédacteur en chef a toujours préconisés ; de sorte qu'on est mal venu à dire constament que les spirites manquent de méthode ou de sens critique.

nouvelle masse d'arguments, comme faisant de cette hypothèse la meilleure hypothèse de travail. »

« Ce que nous pouvons annoncer, c'est l'acquisition, par des méthodes anciennes mais en voie de perfectionnement, de preuves soigneusement établies d'identité plus exactes et plus nettement complètes que tout ce que l'on a obtenu jusqu'ici. Il y a eu *une coopération bien formelle entre ceux qui sont encore dans le plan matériel et ceux qui sont passés dans l'invisible.* »

« La *cross-correspondence*, c'est-à-dire la réception par un médium d'une partie de communication et de l'autre partie par un autre médium, chacune de ces parties ne pouvant être comprise sans le secours de l'autre, est une bonne preuve qu'une même intelligence agit sur les deux automatistes. Si, en outre le message porte la caractéristique d'une personne décédée et est reçu à ce titre par des personnes qui ne la connaissaient pas intimement, on peut y voir la preuve bien nette de la persistance de l'activité intellectuelle de cette personne. »

« Si, enfin, nous obtenons d'elle un morceau de critique littéraire qui est éminemment dans sa façon et ne pourrait venir d'individus ordinaires, alors je déclare qu'une telle preuve, *absolument frappante*, tend à prendre le caractère de cruciale. Telles sont les espèces de preuves que la Société peut communiquer sur ce point. »

« Les frontières entre les deux états, le présent et le futur, sont encore appréciables, mais elles tendent à s'effacer par places. De même que, au milieu du grondement des eaux et des bruits divers, pendant la percée d'un tunnel, nous entendons de temps à autre le bruit des excavateurs qui viennent vers nous du côté opposé, de même par intervalles nous entendons *les coups de pic de nos camarades passés dans l'au-delà*.

Conséquences de ce discours

On comprend que des déclarations d'une aussi grande importance, venant d'une autorité scientifique universellement reconnue, aient produit une profonde émotion, qui n'est pas restée limitée au milieu spécial des psychistes.

Aussi voyons-nous le correspondant américain du *Daily Télégraph*, se hâter d'interroger le professeur Hyslop, à ce sujet. Celui-ci aurait répondu franchement : « J'ai reçu moi-même des messages par Mme Piper. *Les ignorants seuls* doutent encore que Mme Piper et d'autres possédant les mêmes facultés *communiquent avec le monde des esprits.* Il y a plusieurs années que Richard Hodgson a établi son identité au moyen des médiums. Edmund Gurney s'est fait connaître au moyen de médiums dès 1889. Moi-même j'ai causé avec Hodgson, et quant à Frédéric Myers, j'ai causé avec lui, *hier même.* »

A propos du même discours le *Daily Mail* publie la biographie de Sir Oliver Lodge, une interwiew de Sir William Ramsay et un premier article dans lequel il admet qu'on ne peut plus rejeter la masse énorme des

preuves de communications entre les deux mondes, mais qu'il faut toujours prendre les plus grandes précautions contre les causes d'erreurs, ce que les spirites ne cessent de répéter.

Les matérialistes et les *Chrétiens* s'unissent dans leurs protestations et l'on n'est qu'à demi surpris de voir Sir William Ramsay, dont personne ne conteste l'autorité pour ce qui concerne l'étude du radium, mais qui ne sait pas le premier mot des questions psychiques, se laisser aller à ressasser la ridicule théorie de l'*hallucination*. Que dirait-il si un homme, aussi peu compétent en chimie et en physique, qu'il l'est lui-même en Spiritisme, l'accusait d'hallucination, à propos de ses travaux sur le radium ? Cependant il n'hésite pas à porter une semblable accusation contre des hommes tels que Crookes, Lodge, Wallace, et tant d'autres, dont la valeur intellectuelle est égale à la sienne et qui ont consacré de longues années à l'étude des phénomènes psychiques !

Dr DUSART.

Une heureuse Initiative

M. Vauchez, l'ex-secrétaire et fondateur avec Jean Macé de la *Ligue de l'Enseignement*, est infatigable. Il emploie sa verte vieillesse à la défense de toutes les nobles causes, et l'on est sûr de la rencontrer partout où un progrès doit s'accomplir.

On sait que pour la libre pratique du magnétisme il a organisé une pétition qui a réuni plus de trois cent mille signatures, ce qui, d'ailleurs, a laissé parfaitement indifférents nos excellents législateurs. Sans se décourager, M. Vauchez a, aujourd'hui, l'idée d'apporter au Spiritualisme un appui vigoureux en créant un prix destiné à récompenser le savant ou le chercheur qui découvrira un appareil, ou un procédé, permettant de mettre hors de doute l'existence des radiations invisibles que les spirites appellent des fluides, ou bien l'image des êtres qui vivent dans l'au-delà.

Certainement, un appareil ou un procédé permettant d'arriver à coup sûr à ce résultat rendrait d'inestimables services à la grande cause du Spiritualisme expérimental, en mettant sous les yeux des incrédules des *faits positifs*, indiscutables, que l'on *pourrait reproduire à volonté*. Alors tomberaient toutes les barrières qui s'élèvent encore entre nous et les savants matérialistes.

Incontestablement la tâche est difficile; mais c'est une raison de

plus pour y convier tous les chercheurs, et l'idée d'un prix à offrir à celui qui parviendra à résoudre ce problème mérite hautement d'être encouragée.

Félicitons donc M. Vauchez de son heureuse initiative à laquelle *La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* s'associe bien volontiers en ouvrant, elle aussi, une souscription dans ses colonnes.

Voici la genèse de cette œuvre nouvelle, sur le berceau de laquelle veillent des personnalités bien connues de tous les spiritualistes. Espérons que ces concours seront une garantie de sa réussite.

M. Vauchez a adressé à M. Ch. Richet, l'éminent savant bien connu, la lettre suivante :

Lettre à Monsieur Charles Richet

Monsieur et cher Concitoyen,

Aussi loin qu'on remonte aux origines de la Terre, on trouve l'idée d'immortalité dominant toujours plus ou moins le cerveau des hommes ; on dirait un phare éclairant les obscurités de la Planète.

Cette foi recueillie par les Religions qui ont dominé la conscience des générations éteintes, a subi des transformations au cours des siècles passés, sans jamais s'éteindre ; les luttes des hommes ne l'ont pas détruite.

Aujourd'hui affaiblie, attaquée par le matérialisme et l'athéisme, elle chancelle : elle attend une transformation nouvelle. Cette transformation n'est pas éloignée, mais c'est à la porte de la Science qu'il faut frapper pour obtenir la preuve de l'immortalité de l'âme.

En effet, les Sciences chimiques ont découvert l'existence de l'infiniment petit, l'imperceptible bacille ; elles ont continué leur travail en révélant le microbe invisible. Si on a pu découvrir l'invisible dans l'infiniment petit, il est vraisemblable que l'infiniment grand peut se révéler ? Cela veut dire : avec des recherches spéciales trouver l'application de la photographie au monde extra-humain aussi facilement qu'au monde humain ; photographier les êtres de l'espace aussi facilement que les vivants ; en un mot, partir de ce phénomène déjà obtenu, mais dans des conditions difficiles, pour la régulariser, le vulgariser plutôt, en mettant sous les yeux de l'Humanité incrédule, la preuve indiscutable de l'immortalité, preuve qui, certainement, produira de grandes et heureuses transformations sociales.

Je crois le moment venu d'agir, pour cela, il faudrait d'abord un Comité scientifique (Jury international), destiné à contrôler les procédés photographiques qui seraient obtenus.

Je viens vous demander de vouloir bien en faire partie, mettant ainsi

votre grande autorité scientifique au service d'une découverte qui, malgré les criailleries de l'ignorance, ne peut que servir l'Humanité.

En dehors de ce Comité international, il y en aura d'autres dans tous les pays qui se chargeront de recueillir des fonds au profit du Chimiste ayant découvert le procédé cherché (après approbation du Comité).

Aujourd'hui, j'ai dix mille francs de souscriptions qui seront versées aussitôt la constitution du Comité scientifique.

Cette campagne arrive à son heure, pour empêcher l'Humanité d'aller à la dérive.

Recevez, etc.

EMMANUEL VAUCHEZ.

Comme suite de cette lettre, la déclaration suivante a été décidée, ainsi que la formation d'un comité franco-belge dont la composition est indiquée ci-après.

Déclaration

L'étude des Phénomènes psychiques étant entrée dans la voie scientifique positive, et d'autre part, les procédés photographiques réalisant actuellement de rapides et remarquables progrès, le moment paraît venu de chercher, s'il ne serait pas possible d'obtenir enfin des photographies d'êtres ou de radiations invisibles sur des clichés indiscutables et offrant toutes les garanties exigées par les méthodes de l'expérimentation positive.

Le service rendu par ce résultat serait considérable à tous les points de vue.

Les soussignés se sont en conséquence réunis en Commission d'initiative et pensent, que pour stimuler les recherches, il serait nécessaire de pouvoir offrir un Prix important à celui qui ferait cette découverte, par le perfectionnement qu'il apporterait aux appareils, aux plaques sensibles ou à de nouveaux produits. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que l'Inventeur recevrait directement une notable rémunération par la vente de ses appareils.

Ils font appel dans ce but à tous ceux que la question intéresse et qui en comprennent l'importance pour l'éducation morale de l'Humanité.

Sections Française et Belge

MM.

Dr CHARLES RICHET, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie de médecine, 15, rue de l'Université, Paris, *Président*.

CAMILLE FLAMMARION, Astronome, 16, rue Cassini, Paris, *Vice-Président*.

Colonel ABBERT DE ROCHAS D'AIGLUN, à Grenoble (Isère), *Vice-Président*.

EMMANUEL VAUCHEZ, aux Sables-d'Olonne (Vendée), *Secrétaire-Général*.

Dr FOVEAU DE COURMELLES, Directeur de l'*Année Electrique*, 26, rue de Châteaudun, Paris, *Secrétaire*.

Commandant DARGET, 2, rue Champoiseau, à Tours (Indre-et-Loire), *Trésorier*.

D. BELLE, sénateur d'Indre-et-Loire.

Docteur FÉLIX REGNAULT, Directeur de l'*Avenir Médical*, 13, rue Avize, à Sèvres.

Nous publierons, la prochaine fois, la liste des souscriptions.

Nouvelles expériences avec Eusapia Palladino

Suite (1)

Séance du mercredi 15 janvier 1908

Présents : Mmes B., J., B., de M., Me. ; MM. de W. de Fontenay, de Vesme, Dr d'Orméa, Delanne, Jean A., André B., Dr Allain, J.

La séance est ouverte à 9 heures 12. [La lumière est forte.]

Prennent place autour de la table : à droite d'Eusapia : Mme J., M. de Vesme; à gauche : M. Delanne, M. le Dr Allain ; en face : M. André B.

9 h. 13, 14, 15, 16, 17. — Deux pieds de la table se lèvent.

M. Delanne. — Je sens le pied d'Eusapia.

Mme J. — Je sens aussi le pied de mon côté.

Deux pieds de la table se lèvent et frappent cinq coups. On diminue la lumière.

9 h. 18, 19, 20. — Coups dans la table.

M. Delanne. — Je sens le pied; ma main est sur sa jambe avec la sienne.

9 h. 21. — Soulèvement de deux pieds.

Eusapia fait à distance, au dessus de la table, le geste de frapper deux coups, et les deux coups sont entendus dans la table pendant qu'elle est encore soulevée. La table retombe.

9 h. 22, 23. — La table glisse, puis frappe deux fois trois coups avec deux de ses pieds, Eusapia ayant les mains au dessus de la table

M. de W. — Ceci est bon.

M. Delanne. — J'ai toujours le contrôle du pied.

Mme J. — Moi aussi.

9 h. 24. — Trois coups dans la table.

M. Delanne. — La jambe qui est contre la mienne ne remuait pas du tout. Trois nouveaux coups dans la table.

(1) Voir le no de février, p. 416. Compte-rendu sténographique de Mme Estoup, 148, Avenue du Maine à Paris.

9 h. 25. — M. Delanne prend la main droite de M. le Dr Allain et lui fait faire au dessus de la table le geste de frapper trois coups ; les coups sont entendus dans la table. L'expérience est faite une seconde fois et donne le même résultat. Puis M. le Dr Allain fait le même geste seul, et les coups sont entendus dans la table. L'expérience est faite aussi par M. B. ; le résultat est le même. Eusapia dit qu'elle consent à ce qu'une personne lui tienne les pieds sous la table.

9 h. 26. — M. le Dr Allain se met sous la table et tient les deux pieds d'Eusapia.

Mme B. fait au dessus de la table le geste de donner des coups, et les coups sont entendus. Eusapia fait aussi à distance le geste de frapper des coups qui sont entendus dans la table.

9 h. 27. — Deux pieds de la table se soulèvent et frappent cinq coups à deux reprises. On diminue la lumière.

9 h. 28. — La table frappe de nouveau cinq coups. On diminue encore la lumière. La table frappe cinq coups, à deux reprises.

M. J. — Il vaut mieux attendre un peu avant de diminuer encore la lumière.

9 h. 29. — Mme B. frappe trois coups sur la table et les coups sont répétés. Eusapia fait le geste de frapper des coups : ces coups sont entendus.

M. le Dr Allain. — Les pieds n'ont pas bougé.

9 h. 30. — Eusapia fait avec la tête le geste de donner des coups ; ces coups sont entendus. Elle recommence l'expérience. [Le bruit entendu dans la table est analogue à celui que produirait le choc d'un corps mou].

Mme de M. — Les coups sont très différents de ceux obtenus avec la main.

M. Delanne. — Les coups sont plus mous. Eusapia fait de nouveau le geste de donner des coups avec la tête et les coups sont entendus.

M. le Dr Allain. — Le corps bouge.

M. Delanne. — Oui, mais il ne touche pas la table.

9 h. 31. — Mme Mé. prend à la table la place de M. le Dr Allain.

9 h. 32. — Eusapia tient les mains de ses contrôleurs sur ses genoux.

9 h. 33. — Deux pieds de la table se lèvent et frappent cinq coups.

9 h. 34. — Soulèvement des deux pieds qui sont devant Eusapia.

9 h. 35. — Eusapia touche le rideau.

9 h. 36. — On entend des craquements dans le cabinet pendant qu'Eusapia fait des gestes avec sa main droite au-dessus de la table.

9 h. 37. — Les deux pieds de la table devant Eusapia se soulèvent et retombent.

M. le Dr Allain. — Les genoux n'ont pas bougé.

9 h. 38. — Eusapia touche le rideau avec sa main droite.

9 h. 39. — Eusapia tend sa main gauche vers le cabinet et fait des gestes ; on entend des craquements dans le cabinet.

9 h. 40. — Deux pieds de la table se lèvent.

M. le Dr Allain. — Les deux mains d'Eusapia sont elles en l'air ?

M. Delanne. — Non ; l'une seulement est levée ; maintenant elles le sont toutes les deux. La table qui était encore soulevée, retombe.

9 h. 41. — Soulèvement des deux pieds, les mains d'Eusapia étant visibles.

9 h, 42. — Les deux pieds qui sont à gauche d'Eusapia se soulèvent. Eusapia dit qu'elle touche à peine la table.

9 h. 43. — Les mêmes pieds se soulèvent de nouveau et restent ainsi une quinzaine de secondes. Les mains d'Eusapia sont au-dessus de la table.

Mme de M. — La table est appuyée.

9 h. 44. — La table frappe cinq coups. On diminue la lumière.

9 h. 45. — Eusapia dit que si on essaie de remuer la table, on éprouvera une résistance. M. Delanne essaie.

M. Delanne. — En effet, la table résiste.

Mme Mé essaie également et dit aussi qu'elle éprouve une résistance.

9 h. 46, 47. — Léger bruit dans le cabinet.

M. le Dr Allain. — J'ai vu la main d'Eusapia se promener devant moi.

M. Delanne. — Elle est cependant sur la table.

M. Allain. — Je viens de voir une main.

M. Delanne. — Vous devez être halluciné. [Je disais ceci pour plaisanter, car l'hallucination est l'épée de chevet des incrédules qui n'ont pas expérimenté eux-mêmes.]

M. le Dr Allain. — Je ne crois pas ; je vous affirme avoir vu une main à gauche d'Eusapia dans le voisinage de M. Delanne ; c'est une vraie main.

M. Delanne. — Ce n'est pas possible ; nous avions les deux mains d'Eusapia sur la table et nous les voyions.

M. le Dr Allain. — Ce n'en est que plus curieux.

9 h. 50. — Les deux pieds de la table, à gauche d'Eusapia, sont soulevés. La table frappe trois coups.

9 h. 51. — Le rideau remue à droite d'Eusapia et assez loin d'elle.

M. le Dr d'Orméa s'approche du cabinet, à gauche d'Eusapia.

Eusapia demande qu'on fasse l'obscurité. On diminue la lumière.

M. de W. — On ne peut pas faire l'obscurité complète avec cet appareil : nous sommes au dernier degré.

Eusapia tient sur ses genoux les mains de ses contrôleurs.

9 h. 56. — Mme J. est touchée.

M. Delanne. — Je tiens toujours la main gauche.

Mme J. — Je tiens la main droite.

9 h. 57. — Le rideau s'est avancé et Mme J. est touchée.

Mme J. — On m'a touché le bras, très bas. Je tiens la main d'Eusapia.

M. Delanne. — Comment la tenez-vous ?

Mme J. — Ma main est sur la sienne.

9 h. 58. Mme J. — On tient la dentelle de ma robe ; c'est une main.

9 h. 59. — Eusapia donne sa main droite à M. le Dr Allain, toujours sous la table.

Mme J. — On me touche le bras.

M. le Dr Allain. — Je tiens la main droite d'Eusapia.

M. Delanne. — Je tiens sa main gauche par le poignet.

10 h. — Mouvement de la table. Soulèvement de deux pieds. Le contrôle est assuré.

10 h. 1. — M. le Dr Allain. — Je tiens deux mains.

Mme J. — C'est la main d'Eusapia et la mienne.

10 h. 2. — Mme J. — On m'a touché le bras.

Eusapia dit que l'on ne fait plus la chaîne comme il faut ; ce n'est plus une chaîne, c'est un nœud.

10 h. 3. — M. Delanne. — La main que je tiens est enveloppée par le rideau.

M. le Dr Allain. — Je ne sais plus quelle main je tiens.

10 h. 5. — On entend tomber le petit guéridon qui est dans le cabinet.

M. Delanne. — J'ai toujours senti sa main ; elle n'a pas bougé.

Mme J. Sa main droite n'a pas bougé non plus ; je l'ai tenue tout le temps.

M. Delanne. — Le petit guéridon est près de moi ; je crois le sentir à côté de mon bras droit.

10 h. 7 — On entend du bruit dans le cabinet.

M. Delanne. — Je suis touché sur l'épaule droite ; je sens toujours la main gauche d'Eusapia.

M. J. — J'ai vu le rideau aller vers vous.

10 h. 8. — Le rideau s'avance vers Mme J. Eusapia donne ses deux mains à M. le Dr Allain.

10 h. 9. — M. Delanne. — J'entends le guéridon qui se remue à côté de moi, à droite, et je suis tenu par la main gauche d'Eusapia. Je sens même l'extrémité de ses doigts ; je sens son pouce.

M. le Dr Allain. — Je sens deux mains et deux pieds.

10 h. 10. — Eusapia a un hoquet.

M. Delanne. — Le guéridon est là ; je le sens qui frotte à ma droite. Je sens toujours l'extrémité des doigts et le pouce d'Eusapia.

10. h. 11. — Le grand guéridon vient contre M. Delanne, puis est renversé. Eusapia demande qu'on donne de la lumière pour qu'on vérifie le contrôle. On allume une allumette ; on la met sous la table ; M. le Dr Allain montre comment il tient Eusapia.

M. Delanne montre comment il contrôlait la main gauche d'Eusapia.

M. le Dr Allain. — Cette main gauche m'a quitté un moment ; je n'ai

pas pu la contrôler tout le temps, tandis que j'ai contrôlé la main droite tout le temps.

10 h. 12. — M. Delanne. — Je suis touché à l'omoplate du côté droit.

10 h. 13. — M. le Dr Allain. — Je suis certain du contrôle pour la main droite et les deux pieds.

M. Delanne. — Je sens la main gauche.

10 h. 14. — M. Delanne. — Je suis touché à l'épaule et Eusapia me serre avec la main gauche.

M. le Dr Allain. — J'ai sa main droite.

10 h. 15. — M Delanne. — J'ai senti comme deux doigts qui me touchaient...... Je suis touché encore.

M. de Fontenay. — Le rideau s'agite.

Mme B. — Je sens un vent froid.

10 h. 16. — Eusapia a un hoquet,

10 h. 17. — Eusapia dit qu'elle veut rompre la table qui est dans le cabinet.

M. le Dr Allain. — Je sens toujours la main droite.

M. Delanne. — Elle me serre toujours fortement avec sa main gauche.

M. J. — Par la fente latérale du rideau, je vois dans le cabinet comme une main prendre la table.

La table est soulevée derrière le rideau et retombe brisée, le plateau détaché des pieds.

M. J. — Les pieds pourraient-ils être disloqués ? On entend des craquements dans le cabinet.

M. de W. — Tout le cabinet est soulevé d'une façon énergique. Le contrôle est assuré.

M. J. — Le cabinet remue de nouveau ; le toit du cabinet s'est soulevé.

M. Delanne. — On vient de me toucher.

M. le Dr d'Ormea. — J'ai vu le rideau s'approcher de vous.

M. Delanne. — Je sens le pouce de sa main gauche. Le rideau est entre ma main et sa main.

M. le Dr Allain. — Je tiens sa main droite.

M. de W. — C'est très bien.

Le cabinet est secoué..

Les pieds du guéridon sont pris et soulevés et viennent au dessus de la tête d'Eusapia par la fente du rideau.

M. Delanne. — Eusapia me serre fortement avec sa main gauche.

Les pieds du guéridon retombent dans le cabinet.

M. le Dr Allain. — Le contrôle des pieds était absolument assuré et celui de la main droite aussi.

M. Delanne. — Je sens des attouchements à l'épaule droite.

Plusieurs des assistants voient une lueur blanche au dessus de la tête d'Eusapia.

M. Delanne. — Quelque chose vient de se montrer. On m'a saisi et on m'a tiré en avant, puis repoussé. Cela m'a pris par mon paletot ; et je sens toujours le pouce de la main gauche d'Eusapia. Nos mains sont sur ses genoux.

M. de Fontenay. — Le cabinet remue légèrement.

Mme de M. — Je viens de voir une petite lumière à droite dans le rideau.

M. Delanne. — Nous voudrions bien voir une main lumineuse.

Plusieurs personnes voient une lueur en forme de main au dessus de la tête d'Eusapia.

M. Delanne. — Le rideau s'agite et me touche la tête. Je sens toujours la main gauche.

M. le Dr Allain. — Je sens toujours la main droite.

Eusapia demande à M. J. de s'assurer comment est le contrôle.

M. J. — Le contrôle est très bien.

Sur la demande d'Eusapia, M. J. met la main sur l'épaule de M Delanne.

M. J. — Je suis pris par une main à l'avant-bras.

M. le Dr d'Ormea — On voit bien le rideau qui vient sur l'avant-bras de M. J.

M. J. — Je suis pris comme par une main.... je suis pris encore une fois.

M. Delanne. — Je tiens la main gauche.

M. le Dr Allain. - Et moi la main droite.

M. J. — Je suis tapé comme par une main ; la mienne est contre le rideau et je suis tapé à travers le rideau.

On entend des craquements ; le dessus du cabinet est très agité.

M. Delanne. — J'ai senti des mouvements synchrones dans la jambe.

M. le Dr Allain. — Moi aussi. Je sens toujours des mouvements synchrones quand vous annoncez des phénomènes.

Le cabinet est agité. On entend les pieds de la table se déplacer à l'intérieur du cabinet.

M. Delanne. — Trois fois de suite le rideau est venu jusqu'à moi et je sens toujours sa main gauche.

M. le Dr Allain. — J'ai la main droite.

Le cabinet est agité violement, le contrôle étant assuré.

Eusapia demande à se reposer un instant. On rompt la chaîne. M. le Dr Allain sort de dessous la table. Mme J. est remplacée à la table par M. de Vesme. M. de Fontenay se met sous la table. On reprend la chaîne à 10 heures 40.

Le rideau se gonfle.

M. de Fontenay. — Je tiens les deux pieds d'Eusapia et je vois ses mains sur ses genoux. Elle en retire une.

M. Delanne. — Elle l'a mise sur la table ; elle est entourée par le rideau.

10 h. 50. — M. de Fontenay. — Les pieds d'Eusapia sont dans ma main gauche ; mon bras fait le tour de ses jambes Je sens des frémissements dans son mollet gauche.

10 heures 55. — M. Delanne. — On me touche et je sens toujours la main gauche.

M. de Vesme. — J'ai vu le rideau remuer près de vous.

Eusapia demande à M. de Fontenay de contrôler ses deux mains et ses deux pieds. Soulevement de deux pieds de la table. On entend du bruit dans le cabinet. On rapproche les rideaux de la fenêtre.

11 h. 5. — M. J. — Nous allons essayer de faire l'obscurité.

(On fait l'obscurité complète.)

M. de Vesme.-- La main droite est sur ma main, sur la table.

M. Delanne. — J'ai mon petit doigt le long de son pouce gauche.

M. de Fontenay. — Elle agite son pied gauche en mesure.

M. de Vesme. — On m'a bien touché.

La table frappe trois coups.

M. Delanne. — On me touche la joue à côté de la bouche et je sens très bien la main gauche d'Eusapia qui presse fortement la mienne.

M. de Fontenay. — Ses pieds sont immobiles.

M. de Fontenay. — Ses pieds s'agitent.

M. de Vesme. — Je suis touché.

M. Delanne. — On me touche au côté trois fois et je sens toujours sa main gauche.

M. de Vesme. — Je suis touché aussi à la poitrine.

M. de Vesme. — Le rideau s'est agité fortement et j'ai été touché à l'épaule.

M. Delanne. — Qui a agité le rideau de la fenêtre ?

M. A. — Personne n'y a touché ; je le tenais ; il m'a été presque arraché.

M. de Fontenay. — Elle agite son pied gauche.

M. de Vesme. — J'ai perdu un instant son pied droit. J'ai été touché à l'épaule.... Une main est venue me placer le rideau sur l'épaule.

M. de Fontenay. — J'ai toujours tenu un de ses pieds dans chacune de mes mains.

M. de Fontenay. — Son pied gauche s'agite fortement. Sa robe s'agite énormément et m'évente.

M. Delanne. — Les mains d'Eusapia sont sur la table.

M. Delanne. — J'ai été touché au pied droit et j'ai sa main gauche sur la table.

M. de Fontenay. — Sa robe s'agite toujours sans que ses pieds et ses mains interviennent en rien dans ce mouvement.

(La séance est levée à 11 heures 15.)

Même dans des séances parfaitement contrôlées comme celle-ci, le médium n'ayant jamais cesé d'être suveillé, il se produit des incidents qui peuvent soulever le doute, chez les expérimentateurs novices, sur la franchise du médium. Voici de quoi il s'agit. Un petit guéridon qui se

trouvait dans le cabinet a été transporté entre les rideaux, puis remis dans le cabinet et, finalement, les pieds ont été arrachés du plateau, les mains et les pieds d'Eusapia étant parfaitement tenus.

A la fin de la séance, — ici je copie mes notes personnelles, — M. le Dr d'Orméa entre dans le cabinet pour examiner les pieds du petit guéridon et remarque qu'à leur croisement un filament de couleur sombre est enroulé.

Examen fait, ce fil est de la même trame que l'étoffe du cabinet. Il ne présente pas une grande résistance. Comment ce fil a-t-il été enroulé là ? Avant la séance il n'y avait certainement rien. Ce filament ne paraissait pas assez fort pour soulever le guéridon. Mais sa présence est anormale. Peut-on supposer que c'est pendant les évolutions faites par ces pieds pour sortir du cabinet qu'ils auront accroché l'étoffe qui est effrangée ?

D'autre part, Eusapia ne s'est jamais penchée en arrière assez pour atteindre ce guéridon, et ce fil fragile n'explique pas comment le plateau a été décloué. Evidemment les autres phénomènes produits n'ont aucune connexité avec cet épisode, mais dans un milieu systématiquement hostile, le filament malencontreux aurait suffi pour faire croire à une fraude certaine. Il était de mon devoir de signaler la petite découverte de M. d'Orméa, comme un de ces incidents énervants qui, bien que peu sérieux en soi, pourraient être interprétés défavorablement, alors que, probablement, l'explication est celle que je suppose, c'est-à-dire un arrachement accidentel de l'effilochage de la trame de l'étoffe formant les rideaux.

GABRIEL DELANNE

Les phénomènes médianimiques

Enquête internationale

par FRANCISCO JACCHINI LURAGHI

La publicité donnée, tant dans les journaux spéciaux que dans la grande presse politique de toute l'Europe, aux résultats des récentes séances tenues par quelques professeurs Italiens avec Eusapia Paladino, a produit un mouvement d'opinion si général, que M. Luraghi a cru le moment venu de faire une enquête sur le spiritisme.

En conséquence, comme nous l'avons dit dans le N° de janvier de cette Revue, il a fait paraître dans quelques journaux et adressé directement à un grand nombre de personnnes, qui lui ont paru

qualifiées à divers titres pour y répondre, le questionnaire suivant :

I. Les phénomènes médianimiques sont-ils dus à de simples hallucinations ; ou sont-ils des phénomènes objectifs, biologiques, dépendant de l'organisme du médium et des expérimentateurs ; ou déterminés en tout ou en partie par l'intervention de forces inconnues, étrangères à l'organisme du médium et des expérimentateurs ?

II. Admis la réalité des phénomènes, l'hypothèse spiritiste peut-elle être acceptée et discutée comme hypothèse de travail, ou rejetée en la retenant hors des limites du courant des hypothèses scientifiques ?

Les questions ainsi posées ne donnent aucune idée de la complexité des faits dont il s'agit, et la plupart des réponses obtenues ne sont nullement faites pour renseigner sur le genre de phénomènes auxquels elles se rapportent. Beaucoup viennent de scientistes qui n'ont observé que peu de temps, avec un seul médium, un seul ordre de phénomènes, celui précisément qui ne relève pas du *Spiritisme,* mais de *l'Animisme,* et n'ont pas vu ou pas voulu voir ceux dont l'hypothèse spirite peut seule donner l'explication. Ils n'en ont pas moins porté un jugement embrassant l'ensemble des faits connus ou inconnus d'eux.

Ce sont généralement les mêmes hommes qui se piquent de rigueur scientifique, affirment qu'ils ne s'avancent que pas à pas avec une extrême prudence et ne cessent de reprocher aux spirites, auxquels ils ne ménagent pas leurs dédains, de faire fi de l'expérimentation, d'adopter des théories trop hâtives et de se laisser entraîner par leurs préjugés et une confiance naïve.

L'enquête de M. Luraghi aurait sans doute donné des résultats plus précis s'il avait établi une division entre les phénomènes si complexes du médianimisme, en spécifiant les manifestations sur la nature desquelles il désirait recueillir un jugement motivé, et en adoptant pour son questionnaire une formule dans le genre de celle-ci par exemple :

1° Quels phénomènes avez-vous observés ?

2° Pendant combien de temps et avec quels médiums ?

3° Vous ont-ils paru frauduleux et pourquoi ?

4° Vous ont-ils paru sincères, objectifs ?

5° Si oui : quels phénomènes vous ont paru attribuables au médium seul ou au médium et aux assistants ;

6° Attribuables à des forces inconnues ;

7° A des vivants éloignés ;

8° A des esprits humains désincarnés ?

Quoi qu'il en soit, un fait général ressort de cette enquête, c'est que parmi ceux qui ont vu il y a unanimité à reconnaître la sincérité, l'objectivité des phénomènes. Aujourd'hui les savants officiels ne rougissent plus de s'en occuper. Il est vrai qu'ils ne semblent pas avoir voulu aller au delà des faits d'Animisme, mais la force des choses les portera bientôt plus loin. Attendons !

M. Luraghi fait précéder les soixante réponses qu'il reproduit par une étude rapide dans laquelle lui-même sépare nettement les phénomènes animiques de ceux qui appartiennent au spiritisme proprement dit. Il adopte l'interprétation spirite; et par une conclusion que nous nous permettons de trouver trop timide, il présente cette interprétation comme une *hypothèse de travail* et ne réclame par pour la méthode d'*observation* le même droit au titre scientifique que pour la méthode d'*expérimentation*.

Nous ne nous proposons pas d'analyser une à une ces soixante réponses, l'espace nous manquerait pour un tel travail, qui risquerait fort de paraître fastidieux.

Du reste, une sorte de classification s'établit tout naturellement à la première lecture et permet d'éviter bien des redites.

Nous trouvons d'abord les hommes qui, n'ayant pas étudié la question, ont le bon sens de se déclarer incompétents. D'autres, comme M. Laisant, reconnaissent qu'ils n'en savent pas davantage, mais n'hésitent pas néanmoins à déclarer puérile, antiscientifique et absolument gratuite l'hypothèse spirite, admise cependant par tant d'hommes de science dont la valeur est au moins égale à la sienne. Que dirait M. Laisant si un ignorant jugeait avec une pareille désinvolture, et autant d'incompétence, les savantes et ingénieuses recherches qui ont mis son nom en évidence ?

Nous avons parlé plus haut de l'unanimité de ceux qui ont vu. Il y a cependant une exception et elle est trop caractéristique et trop amusante pour que nous résistions au désir de citer textuellement la réponse que Mme Bisi Albini, directrice de la *Revista delle signorine*, l'une des deux dames dont nous trouvons les noms au cours de cette enquête, a adressée à M. Luraghi. La voici :

« I. Ayant assisté deux fois aux expériences avec Eusapia Paladino, la première fois, au début, je fus comme fascinée ; mais à la fin j'étais persuadée du truc et je pensai que les autres assistants étaient ou hypnotisés (pour mieux dire suggestionnés) ou complices, ou des timides qui n'osaient pas avouer leur incrédulité, ou des farceurs qui se divertissaient.

II. Je crois nécessaire de poursuivre, par amour de la vérité, la découverte des trucs et d'approfondir les études sur la force (qu'il faut évidemment admettre) *d'attraction sur le bois* (! !), qui est la base de toutes les expériences des médiums. »

signé : Sofia Bisi Albini.

Et voilà ! Ainsi donc il n'a fallu à Mme Bisi Albini qu'une demi-heure d'observation pour découvrir la force *évidente* d'attraction sur le bois, et les trucs qui ont échappé depuis soixante ans à tant d'hommes de science qui, avec ou sans instruments de précision, ont consacré des années à l'étude des phénomènes médianimiques ! N'est-ce pas merveilleux ? Nous ne doutons pas qu'avec une directrice aussi prodigieusement perspicace, les jeunes filles, abonnées à la *Revista delle Signorine*, ne deviennent rapidement de première force dans la découverte des trucs des médiums et autres mystificateurs.

Revenons aux choses sérieuses.

Parmi les correspondants qui admettent la sincérité, l'objectivité des phénomènes, sans indiquer ceux dont ils entendent parler, nous trouvons un certain nombre de scientistes qui n'ont suivi qu'une ou deux séries de séances dans lesquelles ils n'ont vu, ou voulu voir, que les phénomènes physiques susceptibles d'être soumis au contrôle des instruments de laboratoire. Ils ont fait là une bonne et utile besogne, et il ne sera plus permis désormais à aucun homme de bon sens de nier la réalité, l'objectivité des phénomènes physiques. Nous ne voyons signalés les phénomènes *intellectuels* qui, seuls, relèvent nécessairement du spiritisme, ni dans leurs comptes-rendus de séances, ni dans leurs lettres à M. Luraghi. Ne les auraient-ils pas vus ou n'auraient-ils pas *voulu les voir* ? Mais alors, pourquoi les uns rejettent-ils dédaigneusement l'hypothèse spirite, tandis que les autres ne consentent à l'accepter que comme *hypothèse de travail* ? Le lecteur trouvera sans doute, comme nous, qu'un tel jugement manque tout à fait d'autorité.

Sauf erreur, nous croyons pouvoir ranger dans cette série MM. Melazzo, Luciani, Bottazzi, Vacher de Lapouge, Scipio Sighele, Niceforo, Gabba, Bracco, Murani, ce dernier ne faisant allusion qu'à ses observations avec Zuccharini.

Quant à MM. Marescotti et Bonardi, ils envoient de très longues dissertations, toutes théoriques, sans discussion de faits.

L'illustre *Olivier Lodge* écrit : « La réponse à la première question est résolument affirmative ; c'est-à-dire exclusion préalable de toute fraude.

A la seconde question je puis seulement répondre que toute hypothèse, avant d'être discutée ou employée, doit être formulée d'une façon précise, et je ne connais pas une définition suffisamment précise de l'hypothèse spirite appliquée à ces phénomènes, qui puisse la rendre acceptable ou utile. »

Il est à remarquer que les hommes qui, au lieu de se contenter d'une ou de quelques séances de rencontre, ont étudié les faits pendant de longues années, avec des médiums divers, non payés et dans des cercles privés, sont favorables pour le plus grand nombre, à l'interprétation spirite. Le Dr Geley et d'autres avaient déjà fait cette remarque. Le Dr *Bozzano* la reproduit dans sa réponse : « Je me bornerai, dit-il, à faire ressortir une particularité de fait très éloquente, c'est que jusqu'ici tous les hommes de science qui ont étudié cette question le plus longuement et le plus profondément, ont fini par se rendre à l'évidence et sont devenus de chauds partisans de l'hypothèse spirite. *Ce qui est dû à cette circonstance que cette hypothèse est la seule capable de donner la raison de l'ensemble complet des faits.* »

Le Dr *Venzano* déclare qu'il y a des cas dans lesquels la volonté directrice est étrangère aussi bien au médium qu'aux expérimentateurs et qui justifient l'admission de l'hypothèse spirite. Il ne faut cependant arriver à cette conclusion qu'avec la plus grande prudence. Pour lui, cette hypothèse n'a rien d'antiscientifique et la conception d'un monde transcendantal ne contredit en rien les tendances rigoureusement positives du biologiste.

On connaît l'opinion actuelle du brillant vulgarisateur qu'est *C. Flammarion*. Nous la rappellerons néanmoins : « Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de donner une explication complète, totale, absolue, définitive des phénomènes. »

« L'hypothèse spirite ne peut être éliminée. Toutefois on peut admettre la survivance de l'âme, sans admettre pour cela une communication physique entre les morts et les vivants. » (1)

« Presque tous les faits d'observation qui conduisent à affirmer cette communication méritent la plus sérieuse attention du philosophe. »

Nous regrettons que le brillant écrivain ne se soit pas toujours suffisamment rappelé cette sage ligne de conduite, lorsqu'il écrivit son dernier volume *sur les forces inconnues*, où il passe avec tant de légèreté et sans tirer les conclusions qu'ils comportent, sur les faits les plus démonstratifs, de nature spirite, tandis qu'il admet sans examen et avec une complaisance marquée les attestations défavorables, même les plus évidemment erronées.

M. *Esteva Marata*, le directeur de la Revue *Los albores de la verdad*, de Barcelone, déclare que l'expérience qu'il a acquise après vingt-deux ans d'observations continuelles ne lui permet pas d'attribuer exclusivement les phénomènes au subconscient des médiums et des expérimentateurs. Il n'hésite pas à croire que dans ces phénomènes il se produit une action combinée de l'organisme du médium et des expérimentateurs, avec des forces étrangères aux assistants, telles que celles que nous appelons des esprits.

Une opinion dont il importe de tenir compte est celle de *Friedrich Maier*, qui a succédé à l'illustre Aksakof dans la direction des *Psychische Studien*. La voici :

« L'hypothèse spirite a perdu beaucoup de terrain, parce que dans la majorité des cas la théorie animique suffit à donner une explication. (Ici nous ouvrons une parenthèse pour faire remarquer qu'il importe peu que la communication entre les incarnés et les désincarnés soit la règle ou l'exception. Ce qu'il importe de prouver, *c'est qu'elle existe*. En débroussaillant le terrain de tous les cas discutables, le spiritisme a gagné en force ce qu'il perdait en

(1) Faisons remarquer combien cette appréciation est peu justifiée lorsque, comme M. Camille Flammarion, on a écrit un livre pour démontrer que les âmes humaines communiquent déjà, ici-bas, par télépathie. Pourquoi ce qui leur est possible quand elles sont enfermées dans le corps, deviendrait-il impossible après la mort ? Pour un spiritualiste, cette attitude est est paradoxale (*Note de la Rédaction*).

quantité.) Mais, continue M. Maier, malgré cela je ne crois pas qu'il soit sage de la rejeter, car elle n'est nullement illogique, et surtout, parce que, dans le champ des phénomènes intellectuels, il reste un grand nombre de cas où l'intervention d'une intelligence ayant survécu à la dissolution de l'organisme physiologique, et agissant par un moyen télépathique quelconque sur les vivants, présente toujours la plus grande probabilité de vérité. »

Achille Brioschi, président de la Société d'Etudes psychiques de Milan, dit : « Durant de longues années d'expériences, j'ai pu me convaincre que certains phénomènes ne trouvent d'explication logique que dans l'hypothèse spirite. »

Le docteur *Bonnaymé*, de Lyon, insiste sur la nécessité d'une classification des phénomènes. Il termine en disant que l'hypothèse spirite présente bien des avantages et qu'elle est très acceptable au point de vue philosophique. »

Le Dr *Paolo Visani Scozzi* : « a beaucoup observé et il déclare que dans les phénomènes spontanés, aussi bien que dans ceux qui sont provoqués, l'agent qui les produit se montre doué des caractéristiques d'intelligence humaine, de sensibilité et d'apparence volontaire

« Aussi l'hypothèse spirite doit-elle être considérée comme fondamentalement vraie, en tant qu'elle admet la persistance de notre personnalité après la mort du corps. »

M. *Jollivet-Castelot*, directeur des *Nouveaux horizons de la scienee et de la pensée*, reconnaît qu'il manque d'expérience, et nous le croyons sans peine, lorsque nous le voyons attribuer aux hallucinations, aux fraudes, à l'aliénation mentale momentanée des médiums, et à la crédulité des assistants, la plupart des phénomènes, et lorsque nous constatons qu'il donne la préférence à la ridicule farce Rouby-Areski et aux attestations de ce cocher arabe, chassé par ses maîtres, sur les attestations et les preuves apportées par G. Delanne et le professeur Richet.

Il est vrai qu'il eût été en partie excusable s'il avait eu comm nous, entre les mains, une lettre où l'illustre professeur dit qu'il a vu ou *cru voir* un fantôme à la Villa Carmen ! Il est regrettable que les clichés du professeur soient privés de la parole, car eux aussi auraient peut être dit qu'ils *croyaient* avoir photographié le fantôme !

M. *Sage* admet l'intervention de forces ignorées, mais quant à

celles d'intelligences invisibles, il déclare que nous ne pourrons donner à cette question un commencement de réponse que lorsque la psychologie aura révélé la nature et la capacité des intelligences visibles.

Armons-nous donc de patience en attendant ce *commencement* de réponse !

Le professeur *Faifofer*, de Venise, écrit : « Depuis que j'ai commencé à m'occuper de spiritisme (et j'avais pris la résolution de le faire dans l'espérance de dévoiler le truc qui faisait tourner la tête à tant de gens) j'ai eu tant de preuves en faveur de la doctrine spirite, sans jamais aucune de contraire, que je ne me permets plus de douter de sa véracité. »

Depuis longtemps le Colonel *de Rochas* nous avait paru, aussi bien dans ses conversations que dans ses écrits, avoir une certaine prédilection pour les théories des théosophes. Sa réponse n'est pas faite pour modifier cette impression. La voici : L'hypothèse qui dans ce moment me semble la plus plausible est celle du corps astral du médium, qui, en s'extériorisant, produit des effets mécaniques à distance. »

« Ces effets, quand ils semblent dirigés par une intelligence, sont dus en partie à l'esprit du médium lui-même et en partie à d'autres esprits invisibles, dont la nature est bien loin d'être déterminée. »

Le Dr *Haas*, président de la Société d'Etudes psychiques de Nancy, répond : « Dans beaucoup de cas l'hypothèse spirite ne peut être remplacée par aucune autre. »

Le Rabbin *Dante Lattes*, directeur du *Corrière Israelitico*, de Trieste, estime que rejeter l'hypothèse spirite lui paraît une intolérance scientifique, ou un préjugé positiviste, ou une sorte d'apriorisme matérialiste qui ne s'accorde pas avec le sérieux et la sérénité de la science.

Nos lecteurs connaissent trop bien les convictions de *M. G. Delanne*, le rédacteur en chef de la présente revue, pour que nous nous attardions à l'exposer ici. Nous ferons seulement remarquer que, frappé comme nous du caractère trop vague des questions posées, il s'est attaché à faire ressortir la distinction entre les phénomènes d'*Animisme*, qui ne comportent pas nécessairement l'in-

tervention des esprits désincarnés et les faits *spirites* proprement dits, qui ne peuvent s'expliquer que par cette intervention.

Nous avons signalé dans un précédent numéro (janvier 1908) l'opinion du professeur *Flournoy*.

M. *Jules Bois*, dont on connaît les enquêtes ultra-fantaisistes, déclare que tous les phénomènes sont produits *par* les médiums, puisque en supprimant le médium on supprime le phénomène !

Il ne paraît pas avoir pensé aux maisons hantées, abandonnées depuis longtemps. Il aime mieux prendre le moyen pour la cause, l'outil pour l'ouvrier.

Il demande que les scientistes prennent en mains l'étude des phénomènes médianimiques, et il leur recommande, surtout, de ne pas manquer de s'adjoindre d'habiles prestidigitateurs.

M. Jules Bois n'aurait-il pas lu ou aurait-il oublié les certificats de prestidigitateurs remarquables publiés dans de nombreux ouvrages spirites ?

Quoi qu'il en soit, il est convaincu que cette étude fera rentrer le spiritisme dans le camp des prestidigitations, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

M. Jules Bois nous affirme que son opinion est le résultat de vingt années d'expériences et de méditations, cependant il n'est pas encore parvenu à découvrir ce truc. Cela donne une haute idée de l'habileté des médiums auxquels il s'est adressé.

Pour nous, nous nous joignons à M. Jules Bois dans son appel aux scientistes (ceux qui se sont occupés de la question depuis soixante ans ne méritaient peut-être pas ce nom !) et nous leur recommandons non seulement de s'adjoindre les plus habiles parmi les prestigiditateurs, (1) mais aussi de réclamer la collaboration de Madame Bisi Albini, dont nous avons vu plus haut la remarquable perspicacité et celle de M. Jules Bois lui-même, à qui un court séjour à Londres a suffi pour découvrir que William Crookes, Cromwel Varley, le Dr Guppy, Florence Marryat, Enmore Jones, Lux-

On a vu dernièrement à Londres, avec M. Maskelyne, la différence absolue qui existe entre les trucs d'un prestidigitateur et les expériences d'un vrai médium. Le juge anglais ne s'y est pas trompé ; en condamnant M. Maskelyne, il a reconnu qu'une parodie de matérialisation n'avait rien de commun avec une expérience scientifique. (*Note de la rédaction*).

more, Blackburn, Tapp Dawson Rogers, Harrisson, Coleman, Mme Corner, et tant d'autres qui avaient cru prendre les plus minutieuses précautions pour n'être pas trompés, se sont laissé sottement berner et mystifier par la sœur du médium, une gamine de huit à dix ans, qui pendant trois ans, a toujours trouvé le moyen de pénétrer, sans être jamais vue, dans les divers domiciles où avaient lieu les séances, car ce n'est pas seulement chez l'illustre savant que Katie King se montra. On ne s'explique pas que l'homme capable d'une telle découverte, n'ait pas encore dévoilé le truc de ces remarquables prestigiditateurs qu'on appelle des médiums.

Madame *Annie Besant*, présidente des Théosophes, admet « que les forces étrangères qui empruntent au médium les éléments nécessaires à la production des phénomênes sont diverses ; soit des humains désincarnés, soit des élémentals, êtres appartenant à une évolution non humaine, soit des humains incarnés qui savent séparer l'intelligence du corps physique et agissent de loin, sans avoir conscience du fait. »

Elle en conclut : « qu'il faut conserver l'hypothèse spirite comme hypothèse du travail, mais qu'il sera bon d'y adjoindre les explications plus complètes de la Théosophie. »

Le professeur *Francesco Porro*, directeur de l'Observatoire astronomique de la Plata, en affirmant que le spirite accepte aveuglément, comme révélation d'outre-tombe, tout ce qui sort d'un crayon tenu par une hystérique ; en parlant des *dogmes* imposés en article de *Foi*, prouve que son esprit était loin d'être dégagé de prévention et que s'il a vu par lui même, il a assez mal choisi son terrain d'observation, et ceci n'est pas fait pour donner une grande autorité à son appréciation.

Mais nous retenons de sa réponse ce qu'il dit des « récentes, tardives conversions des remarquables biologistes Italiens, qui font assez de réserves et de réticences pour faire croire qu'ils possèdent dans leur science les éléments de fait et de doctrine suffisants pour ramener tout phénomène biologique à une interprétation purement mécanique. Une telle opinion est le fruit de l'état encore peu avancé des sciences biologiques, lesquelles sont d'autant plus facilement portées aux affirmations absolues, qu'elles sont encore plus éloignées de la structure logique des sciences exactes. »

Nous croyons ne pouvoir mieux clore cette trop longue énumération, qu'en souscrivant sans réserve au jugement sévère, mais juste, que porte le professeur Porro sur les tendances qui dominent actuellement parmi les scientistes de son pays d'origine, et en faisant remarquer que l'on peut aujourd'hui s'occuper de recherches psychologiques, et s'avouer spirite, sans provoquer la pitié du plus grand nombre. Les journaux politiques publient les faits spirites sans ricaner. Quel chemin parcouru depuis vingt ans !

Dr DUSART.

Les puissances invisibles

PAR LE

Dr F. ROZIER

Licencié ès-sciences. Librairie C. Chaumont, quai St Michel, n° 27. Paris 1907.

Il n'est guère de Spirites, ou d'étudiants de l'au-delà, qui ne connaissent la personne vénérable du savant docteur Rozier, dont les connaissances étendues s'appliquent à la fois aux deux mondes ; que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. On apprendra donc avec joie que le docteur vient de donner un corps visible à son enseignement, qu'il résume dans un livre récemment paru : — Les puissances invisibles, les Dieux, les Anges, les Saints, les Egrégores, Ste Philomène.

Ce titre, qui ne diffère pas beaucoup de ceux qu'on pourrait voir à la montre de tous les libraires du quartier St-Sulpice, cache cependant un enseignement profond, où toute âme, que la scholastique routinière n'aurait pu satisfaire, trouvera de quoi nourrir ses aspirations pieuses, et où elle trouvera le moyen de mettre d'accord sa foi et sa raison ; ce qu'il n'est pas toujours facile de rencontrer dans l'enseignement clérical.

Les Spirites, eux-mêmes, n'auront rien à perdre en se ralliant à la foi communicative du bon docteur spiritualiste, car ils pourront très facilement admettre sa hiérarchie des puissances célestes, qui comble l'immense lacune existant nécessairement entre Dieu et sa création inférieure. Dans les Anges ou Messagers, ne pouvons-nous pas reconnaître nos guides spirituels, et dans ceux de nos frères

désincarnés, qui ont heureusement terminé le cycle de leurs réincarnations terrestres, ne devons nous pas reconnaître les Saints ? N'est-ce point là l'esprit de la primitive église, qui décernait le titre de saint à tous les membres décédés de l'assemblée ?

Les Spirites éclairés trouveront donc dans ce livre, dont la base expérimentale est plus réelle qu'apparente, de quoi épuiser leurs conceptions sur l'au-delà.

Le docteur, qui est un adepte fervent de la doctrine des réincarnations et un clairvoyant, nous confirme que les phénomènes causés par l'intervention des esprits ne peuvent pas être étudiés par la même méthode que les phénomènes d'ordre physique. Il nous apprend encore que rien n'éloigne les esprits comme de ne pas s'occuper d'eux, de ne pas penser à eux, ne pas croire à leur existence.

Quant à la classification établie par le docteur, nous ne pouvons que nous incliner devant sa haute science ; le spiritisme accepte toutes les puissances célestes, et ne cherche point à les spécifier ; il pourrait donc accepter une conception rationnelle de tous les mystères du catholicisme, ce qui permettrait, en supprimant les obstacles, de réunir au même bercail un seul troupeau, si de mauvais pasteurs n'en interdisaient l'accès.

L'âme humaine est le terme premier et le plus inférieur dans la hiérarchie céleste. La conception de ses différents corps est à peu près celle des théosophes, et leur différente nature répond à une nécessité logique, qui veut une nature correspondante à chacun des plans qu'elle est appelée à habiter au cours de son évolution. Le Karma est clairement défini, comme la résultante de nos vies antérieures, c'est une influence qui nous accompagne nécessairement, mais le docteur Rozier nous met en garde contre cette interprétation grossière qui en voudrait faire une peine du Talion.

Non moins rationnelle est l'action de la prière, justifiée par l'intervention des invisibles que Dieu ne peut pas laisser dans l'inaction ; leur activité s'occupe sans cesse autour de nous, leur pensée est avec nous et c'est ce que l'auteur appelle la *Communion des Saints*.

Avec l'histoire de Mme Lay-Fonvielle nous entrons en plein Spiritisme. La petite Julia est une personnalité spirite qui se manifeste par les organes de Mme Lay Fonvielle. Or, l'auteur corrobore cette manifestation réelle, par son expérience personnelle ; il l'a

vue avant son arrivée sur la scène parisienne, et il l'a revue depuis la présence de son médium à Paris. Il a même obtenu sa photographie, une photographie spirite qu'un fâcheux accident a fait disparaître.

Enfin, avec Ste Philomène, nous entrons au cœur du sujet. Ici nous demeurerons un peu dans le mystère ; la haute manifestation religieuse dépasse de beaucoup le Spiritisme expérimental, nous n'en parlerons qu'avec respect. Cette lecture sera très instructive, au point de vue de la manifestation spirituelle ; on y verra comment l'influence invisible peut s'introduire sur notre plan d'action. Mieux que toute théorie, elle aidera à comprendre la nature et la puissance de l'Egrégore. Toutes les luttes récentes expriment le contre-coup de ces assauts de l'invisible. Ste Philomène serait intervenue, dans cette lutte, d'une façon toute spéciale ; pour cette réalisation, elle aurait un point d'appui sur la Terre, dans la création mentale (*Kama-manasique*) de ses adeptes. Les âmes simples seraient bien étonnées si elles pouvaient comprendre ce que la sainte est venue faire parmi nous ; je préfère les renvoyer, pour l'intelligence de la chose, au livre lui-même : elles apprendront beaucoup auprès du maître en haute mystique, mais je ne leur conseille pas d'aller le dire à Rome.

L. CHEVREUIL.

UN NOUVEAU RENAN

L'abbé Loisy n'ose affirmer la divinité de Jésus (1)

Oh ! le charmant, le délicieux homme !

Je suis allé le voir, à Ceffonds, dans ce petit village de Champagne, où il se recueille et se soigne, entre ses nièces et ses poules. Tous les jours, après le déjeuner, comme Kant et Jean-Jacques, M. l'abbé Loisy va faire une promenade solitaire au long des grand'routes. Hier comme il rentrait, je me permis d'interrompre sa rêverie, et dès l'abord, je voulus éprouver son courage.

(1) *Le Matin*, 18 février 1908.

— Avez-vous lu les journaux ? monsieur l'abbé. Le bruit court que vous allez être excommunié...

Nous étions devant sa porte, et, au moment même où je prononçais ce terrible mot d'« excommunié », M. de Loisy avançait la main pour introduire sa clef dans la serrure. Je regardais cette main : elle n'eut pas un tressaillement.

L'abbé m'ouvre son cabinet de travail. C'est une petite pièce banale, humble et triangulaire comme le « pensoir » de M. Bergeret. Mais, par la fenêtre, on découvre un paysage blond, aux lignes douces...

— Oui, dit-il, j'ai vu quelque part une note d'allure officieuse, qui prétend que mon évêque m'a déjà informé des mesures de rigueur prises contre moi ; c'est inexact, mais...

Il a un haussement d'épaules, pour signifier, sans doute, qu'il doit s'attendre à tout et qu'il est d'ailleurs prêt à tout endurer avec une résignation vraiment chrétienne.

Condamné

Et, tandis qu'il tisonne dans son poêle et ranime le feu, M. l'abbé Loisy me conte ses démêlés antérieurs avec l'Eglise : comment, en 1893, professeur à l'Institut catholique, il fut révoqué pour avoir osé dire : « Le Pentateuque ne peut pas être l'œuvre de Moïse » ; comment, en 1903, l'archevêque de Paris censura son livre *L'Evangile et l'Eglise*, et comment il répondit à ce blâme par une lettre respectueuse et digne, où l'on feignit de voir « rétractation » ; comment enfin, l'an passé, toute son œuvre fut condamnée par un décret du Saint-Office et par la fameuse encyclique réprouvant les erreurs du modernisme.

Le pape ne s'en tient plus à la théorie. En Allemagne, divers prêtres ont été frappés, notamment l'abbé Warmund, à Insprück. En Italie le Père Minocchi est « suspens », pour avoir fait une conférence sur le paradis terrestre, où il interprétait dans un sens symbolique le récit de la Bible. En Angleterre, le Père Tyrrel vient d'être excommunié. En France, sur les ordres du Vatican, l'évêque de Rennes défend à une imprimerie, dont un prêtre est directeur, de composer les journaux catholiques suspects de modernisme, et l'abbé Naudet, qui rédige une de ces feuilles, échange à ce propos du papier timbré avec l'évêque. D'un bout à l'autre du monde catholique, tonnent les foudres pontificales. Vont-elles atteindre l'abbé Loisy ?

Petites misères

Jusqu'à ce jour, on ne lui a fait que de petites misères. C'est ainsi, par exemple que jadis, pour raison de santé, il avait obtenu de Léon XIII un *indult*, qui l'autorisait à dire sa messe chez lui. Mais le privilège, accordé pour sept ans, expirait en octobre 1906 ; c'est en vain que l'abbé Loisy en a sollicité le renouvellement.

— On vous l'a refusé ?

— Non, pas précisément, mais on s'est arrangé pour n'avoir pas à le refuser. La demande d'*indult* doit être accompagnée d'un *celebret*, et on ne

m'a pas donné mon *celebret*, voilà tout ; de sorte que depuis plus d'un an, malgré mes réclamations, il m'est impossible de régulariser ma situation religieuse. Je vis ici comme un laïque...

— J'espère, dis-je, que vous ne vous en portez pas plus mal ; mais pouvez-vous, monsieur l'abbé, vous étonner encore de l'animadversion que vous témoignent vos supérieurs ? Vous avez une façon de leur répondre qui fait nos délices, mais qui doit les exaspérer... Rappelez-vous, par exemple, votre réplique à feu le cardinal Richard : « Il va de soi que je « condamne et réprouve toutes les erreurs que l'on a pu déduire de mon « livre... »

— Sans doute, dit l'abbé Loisy avec un sourire narquois ; si ça pouvait *leur* faire plaisir, je condamnais bien volontiers tous les contresens que l'on avait commis sur mon texte, et dont, en vérité, je n'étais pas responsable...

— C'est bien spirituel, monsieur l'abbé : vous oubliez le mot de l'Evangile : « Heureux les pauvres d'esprit ! » Ne vous étonnez pas de vos infortunes, et ne vous étonnez pas non plus d'entendre le pape flétrir avec indignation votre « astuce profonde ».

Le modernisme, salade russe

— Croyez-vous, demande l'abbé toujours souriant, que je sois un homme si profondément « astucieux » ?

— Avouez au moins que, pour réserver votre liberté de savant tout en affirmant votre soumission de prêtre, vous avez eu des détours et des *distinguo* d'une bien jolie malice. Je ris encore en pensant au mot du cardinal Perraud : « Les flottements de l'abbé Loisy me donnent le mal de « mer... »

— J'ai pourtant, depuis que j'écris, toujours dit la même chose. Suis-je responsable aussi de la forme saugrenue que prennent mes idées dans la cervelle des théologiens de Sa Sainteté ?

De quel ton, de quel air, M. Loisy laisse tomber ces mots : « *Les théologiens de Sa Sainteté* » ! J'observe ici qu'il a la voix d'Abel Hermant, une petite voix douce et polie, tour à tour caressante et mordante...

— Remarquez qu'il m'eût été permis de ne pas reconnaître ma pensée dans cette salade russe que les théologiens du Vatican baptisent *modernisme*. De pareilles théories n'appartiennent en propre à personne, et le résultat le plus clair de l'encyclique sera peut-être d'avoir rapproché des écrivains qui s'ignoraient, et de leur avoir constitué un corps de doctrine. Mais puisqu'on déclarait m'avoir visé, il me fallait bien me défendre, ou tout au moins m'expliquer...

— Et vous l'avez fait, cette fois, avec une verve, une précision, une vigueur incomparables. Mais comment voulez-vous que le Vatican vous pardonne d'avoir à ce point raison ? D'autant que vous ne vous en tenez pas à publier vos « simples réflexions » sur l'encyclique. Dans votre ouvrage sur les *Évangiles synoptiques*, vous nous présentez un Jésus qui ressemble « diablement » à celui de Renan...

— Je ne le pense pas, murmure l'abbé ; le Jésus de Renan n'était-ce point... Renan lui-même ? Dans sa *Vie de Jésus*, c'est presque son autobiographie que Renan a écrite. C'est ainsi qu'il nous montre Jésus doutant de lui-même et de son œuvre visiblement, il traverse une crise de renanisme...

— Entendez-moi, monsieur l'abbé ; j'ai voulu seulement dire que, vous aussi, vous ne semblez voir en Jésus... qu'un homme.

— Je le vois en historien, et l'histoire ne me montre que l'homme.

— Oui, je connais votre distinction ; vous ne voulez faire, dites-vous, qu'une « description historique de l'Evangile » ; vous ne considérez que ce qui est « matière d'histoire », en réservant tout ce qui est « matière de foi ». Mais convenez qu'au fond ce *distinguo* n'était qu'une précaution oratoire...

Le cadavre de Jésus

L'abbé a un petit rire, et il ne balance pas une seconde à me répondre :

— Je l'avoue, et, du reste, personne n'a pu s'y tromper. Ce n'était qu'une façon courtoise de dire aux théologiens : « Je vous prie de me laisser tranquille. »

— S'il en est ainsi, monsieur l'abbé, n'estimez-vous pas que certaines conclusions de l'historien risquent d'ébranler certaines convictions du croyant ? Lorsque vous nous dépeignez Jésus comme un « ouvrier de village, naïf et enthousiaste, qui croit à l'avènement de Dieu sur la terre et qui, *fort de cette première illusion*, se met à prophétiser », un tel langage ne nous donne-t il pas à entendre qu'il y eut, dans le cas de Jésus beaucoup plus d'autosuggestion que d'inspiration surnaturelle ? De même, c'est par la suggestion que vous expliquez la croyance des apôtres à la résurrection du Christ. Et quand vous écrivez que, vraisemblablement, les restes du Christ furent jetés à la « fosse commune », ces deux mots ne sont pas mis là au hasard... Si tout ce que nous dit l'historien Loisy est exact, l'abbé Loisy ne peut plus croire que le Christ soit ressuscité d'entre les morts...

M. Loisy ne sourit plus.

— En effet, dit il, s'il faut entendre par résurrection que le cadavre de Jésus est revenu à la vie, le fait n'est ni démontrable, ni démontré ; mais il reste vrai que le Christ est ressuscité, en ce sens qu'il revit, ou, si vous aimez mieux, qu'il survit dans son Eglise...

— Sans doute, mais ce n'est plus qu'une métaphore. Et, pour poser nettement la question, une telle manière d'écrire l'histoire ne tend-elle pas à nier la divinité de Jésus ?

Assis dans son fauteuil, l'abbé Loisy se penche vers moi et toujours de la même voix suave et sereine :

— Pourquoi l'affirmerions-nous, cette divinité, *si Jésus lui-meme n'en eut pas conscience* ?

— Où prenez-vous cela, monsieur l'abbé ?

— Mais dans l'Evangile ! Dans les trois synoptiques, bien entendu, car l'auteur du quatrième a prévu l'objection. Rappelez-vous la prière de Jésus, dans le jardin de Gethsémani : « Mon Père, détournez de moi ce calice... » Il appréhende la mort, comme s'il ne savait pas qu'il a lui-même le pouvoir de l'empêcher et qu'aussi bien étant Dieu, il ne saurait mourir...

Déduire de l'Evangile même des arguments contre la divinité de Jésus ! Je veux insister : mais l'abbé a tiré sa montre, et il s'est remis à sourire. Suis-je, moi aussi, le jouet d'une illusion ? Il me paraît, à cet instant, que l'abbé Loisy ressemble à Voltaire, et je ne puis me tenir de lui en faire la remarque.

— Oui, dit-il, on me l'a dit souvent... Mais voici quatre heures : c'est l'heure du goûter de mes poules. Souffrez que j'aille le leur donner. Vous savez que les poules bien élevées doivent manger avant de se coucher et se coucher avant le soleil...

Un grand bruit d'ailes

L'illustre savant s'éloigne d'un pas furtif, et bientôt j'entends caqueter autour de lui, avec un grand bruit d'ailes, ses poules qui lui font fête.

Qui ne songerait, voyant cette scène rustique, à François d'Assise ou à quelque saint de l'Eglise primitive ? Et qui ne serait frappé de cette forme nouvelle, imprévue, paradoxale, que prend aujourd'hui l'antithèse émouvante de la science et de la foi ? Là-bas, au Vatican, l'une est personifiée par ce curé de village, ignorant et rude, qui, comme parle l'abbé Loisy, prétend « tuer les idées à coups de bâton » tandis qu'ici, ce prêtre villageois, au milieu de ses poules, ce petit abbé timide et souffreteux, au masque voltairien, c'est la Science dans ce qu'elle a de plus libre, de plus noble et de plus fier, la Science qui sourit, parce qu'elle est invincible...

GUSTAVE TÉRY.

Recherches expérimentales AU SUJET DU FANTOME DES VIVANTS

(*Suite et fin*) (1)

Le Tact

On sait que presque tous les sujets endormis magnétiquement sont insensibles ; mais on ne sait pas où la sensibilité s'est réfugiée. Lorsque le sujet est extériorisé, la sensibilité rayonne toujours autour de lui ; et si on pince, si on brûle ou pique les zônes sensibles, le sujet perçoit une vive douleur quand il ne perçoit absolument

(1) Voir le n° de février p. 489. Reproduit d'après le journal du *Magnétisme*.

rien lorsqu'on pique le corps. Il en est de même dans le dédoublement. Le sujet ne sent ni les piqûres, ni les pincements que l'on fait au corps physique ; mais il éprouve une sensation désagréable et même douloureuse dès que l'on touche le double ou le cordon qui les relie. Ce phénomène se vérifie à toutes les séances et chez tous les sujet sans exception. Il est inutile de chercher à démontrer ce phénomène en citant des expériences.

La Vue

M. André et moi, nous avons fait avec Marthe, l'expérience suivante, qui a été vérifiée plusieurs fois par M. André lui-même. Un papier imprimé en gros caractères est placé devant les yeux du sujet qui sont à demi-ouverts. Le sujet déclare ne rien voir. Le papier est ensuite placé devant différentes parties du corps par lesquelles le sujet en somnambulisme voit parfois : au sommet de la tête, à la nuque, à l'épigastre ; le sujet déclare encore qu'il ne voit rien. Le papier est porté à la hauteur des yeux devant la figure du double ; mais celui-ci ne voit rien. Il ne voit rien non plus sur le sommet de la tête, mais à la nuque il lit sans hésitation.

Le sujet dédoublé peut voir, mais assez confusément, d'une pièce dans une autre. Je suis au fond de mon cabinet de travail avec Edmée, qui est dédoublée. Je prie trois des témoins de l'expérience : Mme Stahl, Mme Fournier, et M. Bonnet, de vouloir bien se rendre dans la salle des réunions de la société, et d'exécuter des mouvements simples et faciles à décrire pour que nous puissions nous rendre compte si le double que je vais y envoyer pourra voir quelque chose. M. le docteur Pau de Saint-Martin se place près de la fenêtre, entre mon cabinet et la salle où sont les témoins, afin de voir à peu près en même temps et le sujet, et ce que font les nouveaux expérimentateurs.

Première expérience. — Mme Fournier s'assied sur la table. — « Je vois, dit le sujet, Mme Fournier qui est assise sur la table. »

II. — Les trois personnes marchent dans la salle et gesticulent. — « Ils marchent, et font des gestes avec les mains ; je ne sais pas ce que cela veut dire. »

III. — Mme Stahl prend une brochure sur la table l'ouvre et la présente à Mme Fournier. — « Les deux dames lisent, dit le sujet. »

IV. — Les trois personnes se prennent par les mains, font la chaîne et marchent autour de la table. — « C'est rigolo, dit le sujet, ils dansent autour de la table comme trois imbéciles. »

Quand je vous parlerai de la lucidité, j'aurai plusieurs faits de

vision très remarquables à vous signaler. Pour aujourd'hui, je ne vous en parlerai plus qu'en vous citant quelques faits relatifs à l'audition et à l'olfaction.

L'Ouïe

Marthe est dédoublée. Je place ma montre à la partie correspondante de l'oreille gauche du double. Marthe entend très distinctement le tic-tac. Je place la montre à la nuque, à l'épigastre, aux pieds du double, le sujet entend toujours. Je place ensuite la montre successivement sur l'orifice externe des deux oreilles du sujet, à la nuque, à l'épigastre, et sur ses pieds ; elle n'entend absolument rien. L'expérience répétée, avec le même sujet, plusieurs fois dans des conditions différentes donne toujours les mêmes résultats.

Le double d'Edmée entend très bien le tic-tac de la montre, quand elle n'entend rien, absolument rien lorsque celle-ci est appliquée sur les oreilles du physique. J'ai voulu me rendre compte si elle entendait d'une pièce à l'autre, les paroles d'une personne prononcées à voix basse. Pour cela, j'ai placé une chaise ici, dans le milieu de la pièce, et j'ai prié Mme Stahl de venir près de cette chaise, où, du fond de mon cabinet, j'allais envoyer le double d'Edmée, pour nous rendre compte si le double entendrait. Mme Fournier est placée près de la fenêtre entre les deux pièces, pour voir presque en même temps et Mme Stahl et le sujet. J'envoie le double d'Edmée s'asseoir sur la chaise près de Mme Stahl et le prie de porter toute son attention pour entendre si celle-ci parle. Le double est sur la chaise.

Mme Stahl s'approche près de la chaise, se baisse et parle à voix basse.

Edmée se plaint d'abord que Mme Stahl la touche, cela lui est désagréable ; elle l'entend causer ; mais elle change de place, cela l'énerve et elle ne comprend pas ce qu'elle dit. Je la prie de porter son attention sur ce que lui dit Mme Stahl : — « Elle me donne des conseils, dit-elle ; elle me dit d'être calme et pas nerveuse. »

Mme Stahl nous déclare qu'elle a dit au double : « Je suis là, m'entendez-vous ? *Ne soyez pas nerveuse, soyez calme.* » Ces paroles étaient prononcées à voix assez basse, pour que Mme Fournier placée à deux mètres d'elle n'ait pas entendu un seul mot.

Le double de Léontine entend distinctement le tic-tac de la montre, et le corps physique, malgré la suggestion, ne l'entend pas.

Je remets ma montre au docteur Pau de Saint-Martin, et à l'insu

du sujet, je le prie de vouloir bien chercher à se rendre compte si c'est le double ou le corps physique qui perçoit le tic-tac de la montre. A un moment donné, le docteur s'avance avec précaution près du corps physique et place la montre tout près des oreilles sans les toucher. Le sujet ne disant rien, le docteur attire son attention en lui disant qu'il lui applique une montre à l'oreille et qu'il doit certainement entendre. Le sujet déclare qu'il n'entend rien. Quelques instants après le docteur porte la montre à proximité de l'oreille gauche du double. Le sujet déclare de suite entendre le tic tac d'une montre.

Pour vérifier mieux encore que le physique n'entend rien, je prie le docteur de me remettre ma montre, et fais ouvrir la bouche au sujet. J'y introduis la boucle de la montre, prie le sujet de serrer les dents et de porter toute son attention pour entendre quelque chose. Je prie ensuite le sujet d'ouvrir la bouche et je retire la montre. Il a *vu l'objet*, mais il n'a rien entendu.

Les expériences d'audition souvent répétées avec tous les sujets dans les conditions les plus diverses, et en s'entourant de toutes les garanties possibles, ont toujours donné les mêmes résultats avec tous les sujets.

L'Odorat.

A l'insu d'Edmée, le docteur Pau de Saint-Martin présente un flacon d'ammoniaque débouché sous son nez ; il le maintient là une minute environ, mais le sujet ne sent rien. Quelques instants après, il présente le même flacon devant la face du double. — « Oh ! dit-elle, en se détournant, c'est un flacon, ça sent mauvais. » Il retire le flacon sans bruit et met à sa place un flacon débouché contenant de l'essence de bergamotte. — « Ça sent meilleur, » dit le sujet à l'instant même.

La même expérience est faite avec Léontine et donne des résultats qui sont encore plus précis.

Le docteur Pau de St-Martin met le flacon d'ammoniaque sous le nez avec sa main droite et se détourne en faisant la grimace. « C'est de l'eau sédative, » dit-elle ; puis revenant sur cette affirmation, elle ajoute : « Non c'est de l'ammoniaque. »

Au bout de cinq à six minutes, et sans que le sujet puisse s'en douter, le docteur présente le flacon d'ammoniaque débouché sous le nez du corps physique, Le sujet ne dit rien et n'a pas l'air de sentir quelque odeur incommodante. Questionné pour savoir s'il ne sent pas une odeur agréable ou désagréable, le sujet déclare qu'il ne sent absolument rien. Le docteur cherche à se rendre compte si

la suggestion ne jouerait pas, malgré les apparences, un rôle quelconque dans ces manifestations. C'est de l'ammoniaque, dit-il, que je tiens devant votre nez, depuis un moment : non seulement vous devez sentir, mais cette sensation doit vous être très désagréable. Le sujet, comme vexé de ce qu'on ne le croie pas, répond avec énergie : « Je vous dis que je ne sens rien ; si vous ne le croyez pas, ça m'est égal. »

Le docteur se retire et au bout de quelques instants il s'avance doucement vers le double avec le flacon de bergamotte qu'il pré sente à portée de la place occupée par la tête. « Je *vois*, dit-elle, que vous présentez un flacon à mon oreille ; c'est pour me faire sentir quelque chose ; » et elle ajoute en souriant malicieusement : « mais je ne sens pas par l'oreille. » Le docteur place alors le flacon devant la partie occupée par le nez, et le sujet déclare de suite qu'il sent une odeur agréable. « Ça vaut mieux que l'ammoniaqne », ajoute-t-elle.

Les mêmes expériences sont faites avec Mme Vix, et donnent des résultats analogues : Le sujet ne perçoit rien et le double sent très distictement l'ammoniaque. En présentant au nez de ce dernier l'essence de bergamotte, le sujet dit de suite que l'odeur n'est pas la même, qu'elle est moins désagréable, mais qu'elle ne l'aime pas. Questionnée à ce sujet après la séance, le sujet déclare qu'elle n'aime pas l'odeur de la violette, de la bergamotte et du patchouli.

Le Goût

Pour rendre intelligible la description d'une série d'expériences de cette nature, je suis obligé de transcrire textuellement les notes que je rédige apres chaque séance.

Sujet d'expériences, Mme Léontine ; Témoins, MM. Combe, Dubois et G. Durville. Nous sommes sous un faible éclairage.

Je dédouble le sujet suivant le processus habituel, et me propose de vérifier si c'est le sujet ou le double qui perçoit les saveurs.

Pour cela, j'ai disposé deux fauteuils dans mon cabinet de travail, en face d'une table d'une forme allongée, un sur lequel se trouve déjà le sujet, et l'autre pour le double, de telle facon que le sujet en avançant le haut du corps, puisse appuyer ses avant-bras sur la table sans être gênée. Comme le double prend naturellement l'attitude du sujet, il viendra également reposer ses avant-bras sur la table. Une pile de livres est placée au-dessus, en face du double, et dans l'espace réservée entre les avant-bras.

Cette pile s'élève jusqu'à la hauteur du menton du double, pour me servir de point de repère pour la bouche.

Le double étant à la gauche du sujet, à la place préparée pour lui, lorsque la condensation me paraît suffisante, je prie le sujet d'avancer le haut du corps et de placer ses avant-bras sur la table, comme je viens de l'indiquer, et j'invite le double à prendre la même position.

Le sujet ne sera pas prévenu de la nature des substances qui vont être expérimentées. Ces substances, très peu odorantes, ne doivent agir que sur le sens du goût.

Première exp. — Je mets dans la main du sujet un morceau d'aloès, le prie de le mettre dans sa bouche, de le croquer et de nous dire si elle le trouve bon ou mauvais. Elle croque le morceau et déclare que ça n'a pas de goût. Pour éviter une action purgative qui pourrait se reproduire plus tard, je prie le sujet de recracher ce qu'elle a dans la bouche.

II. — Je mets un morceau de sucre dans la main du sujet, la prie de le croquer et de nous dire si elle le trouve bon ou mauvais. La réponse est la même que la précédente

III. — Au moyen d'une pince, je prends un copeau de quassia et le place vers la partie que je suppose être celle de la bouche. Je prie le double d'ouvrir la bouche, de l'avancer pour que la chose que je présente se trouve dedans, et ensuite de la refermer pour chercher à percevoir la saveur de cette chose. « Ce n'est pas bon, dit aussitôt le sujet : c'est amer » Je retire la pince et le copeau avec précaution, mets celui-ci dans la main du sujet et le prie de le porter dans sa bouche pour le goûter. Elle le fait, et déclare qu'elle ne sent rien : ça n'a pas de goût, ajoute-t-elle.

IV. — Je prends avec la pince un morceau d'aloès et le présente vers la bouche du double en observant les mêmes précautions et en faisant les mêmes recommandations. — Je connais ça, dit le sujet, mais ce n'est pas bon, c'est amer. » Après avoir retiré le morceau d'aloès, je le mets dans la bouche du sujet en l'invitant à le sucer. Elle le fait et déclare ne rien sentir.

V. — Je mets quelques gouttes de sulfate de quinine dans une petite cuillère que j'avance vers la bouche du double en faisant les mêmes recommandations. — « Ce n'est n'est pas bon, dit-elle, c'est amer ».

VI. — Je mets une pincée de noix vomique avec quelques gouttes d'eau dans une petite cuillère, et procède comme pour la der-

nière expérience. — « C'est mauvais, dit le sujet, c'est amer, c'est rèche à la langue. »

VII. — Avec une pince, je prends un morceau d'orange et l'avance vers la bouche du double, toujours en faisant les mêmes recommandations. — « C'est bon, dit le sujet, c'est de l'orange. » Je retire le morceau d'orange, le mets dans la bouche du sujet et le prie de nous dire ce que c'est. — « Je n'en sais rien, dit-elle ; vous venez de me faire goûter de l'orange, mais maintenant je ne sens rien. »

VIII. — Je mets une pincée de sel dans une petite cuiller et la porte à la bouche du double, en faisant les mêmes recommandations. — « Ça, c'est du sel, dit le sujet. »

IX. — Avec la pince, je prends un morceau de sucre et l'approche de la bouche du double avec les recommandations habituelles. — « Oh ! c'est du sucre », dit-elle. Je le retire et le pose sur la table. Au bout de quelques instants, voulant me rendre compte si la suggestion, malgré toutes les apparences, ne jouerait pas un rôle quelconque dans la production de ces phénomènes, je reprends le morceau de sucre et le met dans la bouche du sujet pour qu'il le croque, en lui affirmant que c'est un morceau d'aloès. Elle le croque ; je lui affirme alors que c'est exécrable, et qu'elle doit certainement le trouver mauvais. — « Si c'est mauvais, ça m'est égal ; je n'y sens absolument rien, » répond-elle.

Les témoins de cette dernière série d'expériences sont bien persuadés que le corps physique ne perçoit aucune saveur par lui-même, que c'est le double qui les perçoit, les transforme en sensations gustatives et les lui transmet.

H. DURVILLE.

Batailles de l'Idée (1)

Madame O. de Bezobrazow vient de publier sous ce titre suggestif, un roman scientifique en deux volumes, qui est une étude religio-sociologique des plus profondes et des plus intéressantes. Sous la forme dialoguée, qui permet par la discussion des idées de mieux

(1) *Batailles de l'Idée*, par Mme O. de Bezobrazow, roman scientifique en deux volumes à 2 fr. 50 chaque. Librairie *des Sciences Spiritualistes*, 42, rue St-Jacques, Paris, et aux Bureaux du *Pall-Mall Illustration*, à Cannes.

faire ressortir le fond de la doctrine du Féminisme spiritualiste qu'elle a fondée, Madame de Bezobrazow expose les théories de rénovation sociale à laquelle aspire un néo-catholicisme qui tout en cherchant à conserver son attache avec Rome, voudrait cependant se livrer, avec un esprit de libre-examen, à la recherche de la Vérité : chose impossible naturellement, et l'abbé de Pontmoron qui personnifie cette nouvelle école, est obligé de s'écrier : « Depuis dix ans je supporte la malveillance du clergé ; le moment de rompre avec lui est venu ». L'abbé veut marcher sans Rome et contre Rome « faire entendre la voix de la Grande Eglise libre ».

Mais depuis bientôt vingt siècles de domination l'Eglise n'a ni su, ni voulu travailler à organiser la Fraternité Humaine, qui cependant est la base même de la Religion du Christ, et si jamais nous voyons sur terre la Fraternité en action, base de l'organisation et de la Vie Sociale harmonieuse, ce ne sera sûrement point le fait de l'Eglise de Rome, l'Eglise non libre ! La grande Eglise libre fera-t-elle mieux ? Je ne le pense pas.

« Les dogmes s'écrouleront, dit Madame de Bezobrazow, mais la parole du Christ vivra éternellement ». Parole très juste, mais les dogmes se confondent avec les Eglises qui les décrètent et quand les dogmes s'écrouleront, les Eglises suivront. La parole du Christ proclamant la Fraternité humaine survivra et vivra éternellement, c'est certain, car la réalisation de cette Fraternité, constitutive de l'Unité, est le but même que poursuit l'Humanité. C'est alors que sera « le Royaume du Seigneur sur la terre », Royaume qui se fondera en dehors de l'action des Eglises, puisqu'elles ont suffisamment et irrévocablement fait leur preuve d'impuissance, comme facteur social de l'évolution humaine selon la vérité.

L'orthodoxie slave réalisera-t-elle de son côté, par l'union des peuples slaves, le rêve de faire évoluer l'Humanité vers l'Unité ?

Ou bien est-ce par l'idée révolutionnaire russe que le monde slave s'unifiera, pour accomplir la haute mission qui lui paraît dévolue dans la formidable action que nécessite la mise en marche de l'Humanité vers l'organisation sociale harmonieuse que représente l'Unité humaine ?

Le grand conflit social qui bouleverse actuellement le peuple russe, arrête pour un temps la mission du monde slave : « Où sont-ils les liens religieux et juridiques des slaves ? La foi en Dieu et

l'amour du prochain ont été jusqu'ici les signes caractéristiques du peuple russe, mais aujourd'hui, tout point d'appui moral lui manque. Donc, pas de garantie pour la conquête du droit par la violence. Mais tout en reconnaissant que l'état social est « si voisin de la décomposition qu'il doit se régénérer ou cesser de vivre, » Mme de Bezobrazow s'élève contre toute idée de rénovation par les terroristes et les anarchistes.

Ainsi en réponse à l'anarchiste russe Timoff, qui prétend que la révolution est indispensable, « pour briser les gouvernements à base capitaliste et bureaucratique et qu'elle est la tempête purificatrice qui doit dissiper les miasmes de la bureaucratie », le tchèque Pozzo lui répond qu'au contraire « la démagogie russe, en brisant les grandes idées de foi, de nation, de respect et de tradition, est l'auxiliaire le plus efficace, avec le mercantilisme international, pour mettre la race slave en état d'infériorité de sentiment en face des races asiatiques, qui s'appuient sur ces principes », et Pozzo de conclure : « Plutôt que de voir triompher des réformateurs aux yeux affamés, dans des visages de crimes, je souhaite qu'il soit réservé à votre jeune souverain d'être l'éducateur, le protecteur et le dompteur de la liberté russe... »

Au point de vue de l'évolution russe, Madame de Bezobrazow est particulièrement compétente pour apprécier les stades que doit suivre cette évolution ; à l'heure actuelle d'ailleurs, les événements lui donnent raison, puisque l'accord vient de se faire entre la 3me Douma et l'Empereur, qui demeure ainsi « l'éducateur, le protecteur et le dompteur de la liberté russe ».

Mme de Bezobrazow pense que ce n'est que par l'alliance de tous les spiritualistes indépendants, à quelques écoles qu'ils appartiennent, que peut se faire l'évolution normale de l'Humanité et son ascension vers l'Unité. C'est ainsi que se créera « la Religion Sociale », génératrice d'une organisation sociale selon la vérité. « Pour rendre possible une meilleure distribution des richesses, dit-elle, il faut commencer par obtenir une meilleure éducation des consciences... L'éducation de la croyance est l'outil, les vrais intellectuels sont les ouvriers, car les élites sont les instruments directs de cette transformation de la Pensée... Lentement par les élites, car il faudra du temps certes, pour les masses, allumons des phares, pour ouvrir des ports à toutes les voiles luttant dans l'ombre ; Mandats

remplis et écoutés des libres consciences, qui parce que libres et éclairés peuvent seules amener le monde à une nouvelle conception de la vie ».

Il est certain que le mal social n'est que le résultat de l'erreur, fille de l'ignorance, et l'on doit reconnaître qu'aujourd'hui les ténèbres sont moins profondes, bien que ce ne soit pas encore la Lumière qui seule donnera la Connaissance, ainsi, Mme de Bezobrazow a rairon d'encourager les élites à allumer les phares.

Du jour, en effet, où l'élite pensante, consciente et agissante, saura et comprendra son véritable devoir, elle agira sur les masses pour les éduquer et leur enseigner leur véritable intérêt qui n'est pas l'égoïsme, l'individualisme, mais l'union solidaire de l'effort de chacun au profit de tous. Mais où sont-elles à cette heure encore ces élites qui sachent et qui veuillent ? Elles aussi ignorent leur véritable intérêt, et si à la surface elles émettent parfois des idées élevées, dans le fond elles sont animées du même esprit d'égoïsme, d'indifférence et d'ignorance que les masses sur lesquelles elles exercent leur action.

Certes par ses travaux et son apostolat, Mme de Bezobrazow secoue les âmes en leur montrant la vraie voie, elle les entraîne à l'action, elle fait naître ainsi de nouvelles énergies vers le Bien.

Mais Mme de Bezobrazow considère que pour ces fins, le rôle de la femme doit se préciser dans un sens actif et pleinement conscient. Après avoir passé en revue l'action féminine à travers les âges, elle étudie l'époque du Matriarcat, auquel a succédé le Patriarcat « par une alternance voulue et nécessaire », et enfin la nécessité d'instaurer une nouvelle forme du Matriarcat, non point pour supprimer le Patriarcat, mais pour le compléter en coopérant avec lui à établir l'harmonie sociale : « La perfectibilité du perfectionnement social, dit elle, ne peut se réaliser que de l'union du féminin et du masculin dans l'équilibre de la sélection sexuelle, de la femme comme mère ».

Mme de Bezobrazow fait vivre également, par les personnages qui incarnent ses thèses, un joli roman d'amour, non pas d'un amour seulement terrestre, mais portant avec lui un rayon du Divin, qu'est, dans son essence, le véritable amour de l'âme, générateur du vrai bonheur. « Ils étaient heureux, véritablement heureux, de cet

amour actif qui délivre de toute bassesse et de tout doute... Car l'amour n'est pas une fin à soi-même, mais le commencement des autres vies supérieures... et ce bonheur est l'accomplissement de sa vie, par l'amour *qui rend meilleur* ».

Je m'arrête, car pour tout dire il serait nécessaire de citer les deux volumes en entier. Il faut lire cette œuvre, par laquelle Mme de Bezobrazow exprime dans un style d'une poésie intense, les tendances et les aspirations de tous les cœurs généreux : ceux qui veulent faire éclore sur cette terre une nouvelle Humanité, capable de vivre dans la Lumière, la Justice, et l'Amour, c'est-à-dire dans l'Harmonie.

Cte DE FAUGÈRE.

Le corps astral

I

> Celui qui rejette a priori nos observations ressemble à l'homme qui nierait César parce qu'il ne la pas vu.
>
> DE ROCHAS D'AIGLUN.

Tous nos lecteurs savent que l'homme se compose de son corps matériel et de son périsprit. Cette seconde partie est pour ainsi dire le *corps fluidique* ; on l'appelle aussi le *corps astral.*

Après sa mort, ces deux corps se séparent l'un de l'autre.

Mais il arrive parfois que cette séparation se fait pendant la vie même du sujet ; c'est le phénomène du *dédoublement.*

Cette Revue a raconté autrefois l'histoire de ce vaisseau qui fut sauvé grâce au dédoublement d'un de ses passagers.

Voici deux autres faits tirés de l'ouvrage anglais *The phantasm of Living* des Docteurs Gurney, Myers et Podmore. Dans le but d'abréger, nous ne copions pas le récit, nous nous contentons de le résumer.

Le premier fait est raconté par Mme Randolph Lichfield, demeurant à Cross Deeps, Tiwckenham, près de Londres.

1883

J'étais assise dans ma chambre, un soir, avant mon mariage ; un large miroir qui touchait presque le plafond, était devant moi, de

sorte que l'image de toute personne qui était dans la chambre pouvait s'y reproduire tout entière. Je lisais ; tout à coup, je *sentis*, mais sans le *voir*, que quelqu'un entrait dans ma chambre. Je pensai que mon visiteur était ressorti, quand je sentis un baiser sur mon front. Je levai la tête et je vis mon fiancé debout derrière ma chaise, penché sur moi comme pour m'embrasser de nouveau. Sa figure était pâle et triste. Je me levai et, avant que j'eusse pu parler, il avait disparu.

Le lendemain, à ma grande surprise, je ne reçus pas de lettre de lui (il m'écrivait tous les jours). Le jour suivant, pas de lettre. Le troisième soir — je n'avais pas encore reçu de lettre — comme je montais me coucher, je sentis, dès que j'eus franchi la dernière marche, que mon fiancé était dans ma chambre et que je pourrais le voir. J'entrai ; il n'y avait rien. Je m'assis pour attendre et la sensation qu'il était là, essayant de se faire voir, devint de plus en plus forte, J'attendis mais en vain ; je me couchai et je m'endormis.

J'écrivis le lendemain à mon fiancé, je lui exprimai la crainte qu'il ne fût malade, mais je ne lui dis rien de ce que j'avais vu.

Deux jours après, je reçus de lui quelques lignes horriblement griffonnées, par lesquelles il m'annonçait qu'il s'était abîmé la main à la chasse et qu'il n'avait pu tenir encore une plume. Ce ne fut que quelques jours plus tard, lorsqu'il put écrire, que j'appris toute l'histoire. La voici :

Il montait un cheval très vicieux ; ce cheval était habitué à désarçonner quiconque le montait, s'il lui déplaisait d'être monté. Lorsqu'il vit que ni ses ruades, ni ses sauts, ni ses écarts ne pouvaient démonter mon fiancé, il traversa la route à reculons, se dressa en arrière et pressa son cavalier contre un mur. La douleur fut telle que Randolph pensa mourir ; il se rappelait avoir dit, au moment de perdre connaissance : « Ma petite May ! que je ne meure pas sans te revoir ! » Ce fut cette nuit-là qu'il se pencha sur moi et m'embrassa.

La nuit pendant laquelle je sentis que j'allais le voir, et où, ne le voyant pas, je sentis si bien qu'il était là, cette nuit même, il se tourmentait de ne pouvoir m'écrire.

Je ne dis rien à Randolph de son apparition ; mais, lorsqu'il vînt me voir, je me fis raconter toute l'histoire, avant de lui parler de l'impression étrange que j'avais éprouvée pendant ces deux nuits.

Je viens de lui dire ceci et il affirme que j'ai raconté exactement la part qu'il eut dans cette affaire.

Voilà un exemple d'un dédoublement *inconscient* ; car le jeune homme ne s'était pas douté qu'il avait apparu à sa fiancée. (1)

Le même ouvrage raconte le fait suivant : Le récit est tiré d'un memento journalier de M. B..., 23, Kildare Gardens, à Londres.

Un certain dimanche du mois de novembre, 1881, je venais de lire un livre où l'on parlait de la grande puissance que la volonté peut exercer et je résolus d'apparaître dans la chambre à coucher, au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington. Dans cette chambre couchaient deux personnes de ma connaissance, Mlle L.-S. Verity et Mlle E.-C. Verity, âgées l'une de vingt-cinq ans, l'autre de onze ans. Je demeurais à ce moment 23, Kildare Gardens, à une distance de trois milles de Hogarth Road et je n'avais parlé à aucune de ces deux personnes de l'expérience que j'allais tenter. Je voulais apparaître à une heure du matin.

Le jeudi suivant, j'allai voir ces demoiselles ; sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais tenté, l'aînée me raconta ce qui suit ;

Le dimanche précédent dans la nuit, elle m'avait aperçue debout, près de son lit, et en avait été très effrayée ; lorsque l'apparition s'avança vers elle, elle cria et éveilla sa sœur qui me vit aussi.

Je lui demandai si elle était bien éveillée à ce moment : elle m'affirma qu'elle l'était. Lorsque je lui demandai à quelle heure cela s'était passé, elle répondit que c'était vers une heure du matin.

Dans la suite, M. B..... renouvela à maintes reprises des essais de ce genre, plusieurs fois notamment sous le contrôle du Dr Gurney qui en rend compte dans son ouvrage.

Le fait précédent est un exemple de dédoublement *conscient*.

Dans leur intéressant ouvrage, les docteurs Gurney, Myers et Podmore font connaître plusieurs centaines de faits semblables.

Il est inutile d'aller chercher des preuves en Angleterre. Dans son ouvrage intitulé *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, M. Camille Flammarion cite de nombreux cas semblables.

ISIDORE LEBLOND.

---

(1) Inconscient pour le fiancé à *l'état de veille*, mais pas inconscient pour l'âme pendant son dégagement. Seule la *mémoire* de cette excursion psychique n'est pas conservée ; mais l'extériorisation ne s'est produite que par la volonté de l'agent, qui désirait voir celle qu'il aimait (*N.d.l.r.*).

Echos de partout

Conférences

Quatre causeries intimes sur la science de l'âme seront faites les 28 février, 13, 20 et 27 mars à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de Conférences sise 8, rue de Ménilmontant (20e arrondissement), par Mme Charles d'ORINO et par notre collaborateur M. ROUXEL, publiciste, ancien professeur à l'Ecole de Magnétisme. Nous apprenons, au dernier moment, que la conférence du 20 courant sera faite par M. Léon DENIS.

Entrée libre et gratuite.

Avis

Sur l'initiative de plusieurs anciens prêtres catholiques rentrés dans la vie civile, il s'est fondé à Paris, le 6 janvier 1907, une association qui s'appelle le « SOUTIEN AMICAL ».

Elle se propose d'aider les anciens prêtres à trouver une situation en rapport avec leurs aptitudes, leurs connaissances et leurs facultés ; de créer à leur endroit un courant d'opinion favorable ; d'attirer sur des hommes trop souvent victimes de préjugés injustes la sympathie des esprits généreux.

L'ETAPE est un appartement où les prêtres et les anciens prêtres, qui viennent chercher une position dans la capitale, trouvent l'hospitalité.

L'EXODE est le journal qui sert d'organe à tous ceux qui s'intéressent à ces deux œuvres.

L'adresse du trésorier du SOUTIEN AMICAL, de l'administraieur de l'ETAPE et de l'EXODE est *73, rue du Moulin Vert, Paris (XIVe).*

Nous prions instamment la presse philanthropique et républicaine de bien vouloir reproduire ces renseignements.

Le Soutien Amical, l'Etape, l'Exode sont absolument distincts et indépendants les uns des autres.

Nous prions ceux qui se constituent les bienfaiteurs de ces œuvres de spécifier toujours exactement si les dons qu'ils envoient doivent être affectés au *Soutien Amical*, à *l'Etape* ou à *l'Exode*.

La justice de Dieu expliquée par la Réincarnation

Sous ce titre, M. Besse, de Bordeaux, a eu l'excellente idée de faire imprimer de petites affiches, gommées sur le revers, dont les dimensions sont assez petites pour ne pas être soumises au droit de timbre, et de les coller dans tous les endroits publics afin d'attirer l'attention de ceux qui cherchent une explication à l'énigme de l'existence. Voici le texte adopté par l'auteur :

« S'il n'était qu'une vie, il faudrait nier Dieu. Nous sortons de l'infiniment petit pour aller vers l'infiniment grand. La loi du progrès nous pousse vers le mieux à travers les espaces, à travers les mondes.

« Dieu a établi pour tous les mêmes lois.

« Il ne punit pas, il ne récompense pas.

« Nous sommes la résultante de nos actes dans les vies passées, desquelles nous n'avons pas souvenance afin de ne pas ternir la vie présente.

« Ce n'est qu'en faisant le bien que l'on progresse et qu'on est vraiment heureux.

« Cette croyance rénovera l'humanité,

Les séances avec Eusapia

Prochainement, nous aurons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs des phototypies reproduisant les deux photographies obtenues à la *Société fançaise d'Etude des phénomènes psychiques*, 57 faubourg St-Martin, avec le célèbre médium Napolitain, et l'empreinte très bien venue dans du mastic d'une tête qui est, très probablement, celle du double d'Eusapia. Les conditions de contrôle étant parfaites, ces documents sont du plus haut intérêt.

La découverte de M. Tromelin

Dans le numéro suivant, nous donnerons le commencement d'un important travail de M le comte de Tromelin, intitulé : Lois et propriétés du fluide humain, *L'art de mouvoir la matière*, avec une planche contenant les dessins des très nombreux appareils qui doivent démontrer l'action physique exercée par les radiations humaines. Les lecteurs qui voudront bien expérimenter ces petits moteurs pourront nous faire connaître les résultats auxquels ils parviendront, afin de collaborer à l'avancement de nos connaissances sur ce sujet si intéressant.

L'anniversaire d'Allan Kardec

Le 29 mars, les Spirites se rendront au Père Lachaise autour du dolmen d'Allan Kardec pour rendre hommage à sa mémoire. Des discours seront prononcés. Le soir un banquet aura lieu à six heures, suivi d'un bal,au restaurant Catelain, 23 galerie Montpensier (Palais-Royal). Le prix du banquet est fixé à 3 fr. 50. On trouve des cartes à la *Société Française d'Etude des phénomènes psychiques*, 57 Faubourg St-Martin, le jeudi soir et le dimanche après-midi.

Quœrens.

Nécrologie

Un des vétérans du Spiritisme Algérois, M. Davin, vient de rentrer dans le monde spirituel après une longue existence dont la plus grande partie fut consacrée à la défense de nos idées. La vie ne lui fut pas toujours favorable ; mais il avait pour se consoler la certitude que notre passage ici-bas n'est que temporaire, de sorte qu'il supporta ses épreuves avec résignation.

Très versé dans l'étude de notre doctrine, le doyen des Spirites d'Alger fut un guide éclairé pour les néophytes et il emporte avec lui les regrets de ceux qui l'ont connu.

La mort n'interrompt pas notre évolution ; c'est pourquoi nous sommes sûrs qu'il continuera, dans l'espace, la lutte qu'il a si vaillamment menée ici-bas pour le triomphe des idées de justice et de régénération morale, dont la doctrine d'Allan Kardec est le symbole. Donc nous ne lui dirons pas : Adieu, comme le font les matérialistes, mais simplement : Au revoir.

Ouvrages Nouveaux

La psychologie inconnue

Introduction et Contribution à l'Etude expérimentale des sciences psychiques, par EMILE BOIRAC, Recteur de l'Académie de Dijon. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine 6 fr. (Félix Alcan, éditeur).

L'auteur s'efforce de montrer comment tout cet ensemble de phénomènes autrefois appelés « occultes » suggestion, hypnotisme, magnétisme animal, télépathie, spiritisme etc, plus ou moins abandonné jusqu'ici aux empiriques et aux rêveurs, pourrait être scientifiquement tiré au clair par une application systématique de la méthode expérimentale, telle que l'ont connue et pratiquée les Claude Bernard et les Pasteur. Après lui avoir assigné une place dans cette immense catégorie de phénomènes naturels qu'on peut appeler *Cryptoïdes* et dont la science commence à peine de nos jours à entrevoir l'existence, il le répartit en trois classes superposées, dont il expose les différences et les rapports, et qu'il passe successivement en revue, indiquant pour chacune d'elles les faits les plus intéressants dont quelques-uns tirés de ses observations personnelles. L'ouvrage se termine par un essai de généralisation qui met en relief une loi capitale jusqu'ici inconnue, de tout cet ensemble de phénomènes. *La loi de conductibilité de la force pyschique*, par laquelle il permet non seulement de rendre compte de leurs importantes particularités, mais encore de mettre leur étude à la portée de tous les expérimentateurs. Il sera lu avec un intérêt passionné par tous ceux que l'inconnu attire, en même temps qu'il sera hautement apprécié de tous ceux qui souhaitent de voir la science annexer à son empire les régions, encore inexplorées pour elle, du merveilleux et du surnaturel.

(*Communiqué de l'Editeur*).

Le nouvel évangile ou la Solution de la Question Sociale et le Régime de l'Avenir

par C. H. Dacopoulo

En vente : A la Librairie FLAMMARION ET VAILLANT et dans ses Succursales. — Prix : **3 fr. 50**.

C'est un ouvrage politico-social plein d'idées nouvelles et de pensées sublimes. Un livre étrange, un mélange de philosophie, de science et de juridiction, il suscitera l'attention non seulement des lettrés et des gouvernements, mais il intéressera tout particulièrement le public qui y trouvera le baume de ses angoisses et de ses douleurs et deviendra le vademecum de tout être soucieux de vivre heureusement.

(*Communiqué de l'Editeur.*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Clairvoyance

Voici un fait affirmé par les deux personnes intéressées.

Le 17 mai 1903, Mme Robinson venait de se coucher, lorsqu'elle dut se lever pour répondre à un appel du Téléphone. Au moment de se recoucher, elle eut la claire vision de son fils qui se rendait vers elle dans un break. Celui-ci fut renversé ; elle vit son fils sauter à bas et saisir le cheval par la tête pour le relever et l'empêcher de s'emballer, puis remonter dans le break sans aucun accident. Il était 11 h. 1/2 du soir.

Une demi-heure plus tard son fils arrivait ; et comme il commençait à raconter son accident, elle l'arrêta et le décrivit elle-même dans ses détails.

Dans une lettre, M. Robinson fils fait un récit conforme de tous points à celui de sa mère.

Rêves ? simultanés

M. J... et sa femme ont la tête de leurs lits tournées vers les parois opposées de leur chambre, de sorte que le pied de chaque lit est tourné vers le centre et qu'ils sont séparés par un espace d'environ six pieds. Une nuit, M. J... rêva qu'il voyait sa mère, morte depuis vingt ans, entrer dans la chambre, se diriger vers le lit de sa femme et se pencher quelque temps au-dessus. L'émotion le réveilla brusquement. Il en parla, au déjeuner, à sa femme, qui lui déclara que elle-même avait vu la mère de son mari venir au pied de son lit, tenant les bras croisés, comme elle avait l'habitude de le faire, lorsqu'elle rendait visite à sa bru malade. Elle aurait dit à celle-ci, de la part de Fred, un frère que Mme J... n'avait pas connu,

que la mère de M. J. ne vivrait plus longtemps. Les deux époux font un récit identique, Mme B. ., mourut 4 mois plus tard.

Séances de Th. Bailey. chez M. Stanford

Pendant les mois de juillet et août 1907, eurent lieu plusieurs séances, d'autant plus remarquables, que des apports intéressants ayant été annoncés, on fit la visite du médium avec une rigueur toute particulière. Plusieurs fragments considérables de la mosaïque dont nous avons parlé dans un précédent numéro furent apportés à grand bruit sur la table. Le médium étant venu s'asseoir auprès de M. Stanford, lui remit entre les mains un oiseau vivant, le mâle d'un autre oiseau, apporté dans une précédente séance. Un nid fut également apporté avec deux œufs d'oiseaux différents. Enfin le n° de septembre contient une planche hors texte, reproduisant la photographie d'une ceinture en fibres de diverses couleurs, tissée avec beaucoup d'art, présentant quatre pieds de long sur deux de haut et que le *contrôle* du médium affirme avoir appartenu à un chef de Cannibales, près de Java.

Par la bouche du médium, un de ses guides, le Dr Robinson, a fait une leçon, que reproduit le *Harbinger of Light*, sur le spiritualisme et le spiritisme. Si le Dr Robinson a voulu prouver que l'on était aussi lourdement ignorant dans l'autre monde que dans celui-ci, il a parfaitement réussi. Il parle comme le font les catholiques et spécialement le Dr Lapponi, qui jugent le spiritisme sans en avoir jamais rien vu, et répètent de confiance toutes les absurdités débitées à son sujet, pour finir par le représenter comme une émanation diabolique. Pour lui, les spirites pratiquent la nécromancie, la magie noire ; font des prédictions au sujet d'intérêts matériels et tirent des horoscopes.

Il faut convenir que l'excellent Dr Robinson a puisé ses renseignements à d'étranges sources et qu'il serait difficile d'amasser en aussi peu de lignes un plus grand nombre de grossières erreurs. D'autant mieux que si sa these était vraie, lui-même serait fatalement un mauvais Esprit.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Un médium à trance à Mexico

On sait que *El Siglo Espirita* est l'organe officiel de la Junta Central de la première exposition spirite au Mexique. Non seulement ce conseil central, encouragé par le succès de la première exposition, en prépare une seconde pour la fin de Mars de cette année, mais il se préoccupe sérieusement de rechercher et de contrôler les médiums. Après avoir démasqué un médium à effets physiques, il a fait venir de Monterrey et

entretient à ses frais un médium à incarnations, nommé Sarabia, et il publie le compte-rendu des deux premières séances. On voit que le médium tombé en trance parle au nom d'une personnalité qui ne donne ni son nom ni aucun détail que l'on puisse contrôler, et les membres de la commission ne semblent pas disposés à exiger de meilleures preuves. Les discours du médium étant d'un caractère absolument banal, les sacrifices faits par la commission ne pourront conduire à rien d'utile, si les mêmes errements sont maintenus jusqu'à la fin.

Ecriture directe

Dans la même revue, Mme Thérèse Allen rend compte d'une expérience d'écriture directe.

Elle raconte que Mme B..., le médium, l'invita à écrire plusieurs questions aux esprits sur une feuille de papier, en son absence. La feuille fut repliée, placée dans une enveloppe soigneusement scellée. Celle-ci fut à son tour insérée entre deux ardoises préalablement nettoyées, puis introduites dans un petit sac noir, entouré de plusieurs doubles de ficelle. Le tout fut placé sur la table sous les mains de Mme Allen, tandis que le médium s'asseyait à l'autre bout de la table, tenant deux autres ardoises entre ses mains. Au bout d'un certain temps il tomba en trance et on entendit le bruit que faisaient les divers esprits en écrivant leurs noms sur ses ardoises, tandis que conformément à la demande faite, les deux faces internes des ardoises tenues par Madame Allen étaient couvertes par des communications et par le dessin d'une rose avec ses feuilles.

Mme Allen raconte un second fait plus intéressant encore, obtenu avec le même médium.

Un M. Hutchison avait observé beaucoup de phénomènes, mais aucun ne lui avait paru suffisamment démonstratif, et il réclamait surtout une preuve par l'écriture directe. Il s'adressa à Mme Allen, à laquelle il envoya deux ardoises scellées avec les précautions les plus minutieuses. Mme Allen fut près d'un an avant de trouver l'occasion de tenter une expérience. Enfin, dès qu'elle put s'adresser à Mme B..., elle s'empressa de le faire. Les deux ardoises furent enveloppées dans le sac de tissu noir dont nous avons parlé plus haut et la séance commença, sans que le nom du demandeur ait été prononcé et sans que Mme Allen connût la nature des questions inscrites sur la feuille insérée entre les ardoises. La séance avait lieu en pleine lumière du jour. Le médium posa les mains sur les ardoises et au bout de huit à dix minutes demanda : « Qui est donc M. W. Hutchison ? » Il donna ensuite les noms de divers esprits, les uns désincarnés, d'autres encore incarnés, en signalant leurs relations avec le demandeur.

La séance terminée, on retira les ardoises de leur enveloppe noire et on trouva leurs surfaces externes couvertes par des noms et des messages divers. Quant aux surfaces internes, on ne connut leur état, que lorsque M. Hutchison, à qui on les envoya, sans les ouvrir, eût écrit que tous les

noms et circonstances contenus dans les réponses correspondaient exactement aux demandes écrites formulées par lui. Il ajouta que quelques messages de personnes connues de lui, mais dont il n'avait rien réclamé se trouvaient parmi les autres. Il se déclarait enfin tout à fait satisfait et ajoutait à sa lettre l'attestation d'un témoin devant lequel il avait descellé ses ardoises.

Nos lecteurs estimeront à sa juste valeur, sans que nous ayons à y insister, ce fait dans lequel ni le nom du questionneur ni la nature des questions n'étaient connus du médium, tandis que la personne qui présentait les ardoises ignorait également leur contenu.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Phénomène lumineux à Vo Euganeo

Le professeur Falcomer, auquel nous devons déjà des études psychiques du plus haut intérêt et qui s'est toujours montré savant investigateur, publie dans *Il Veltro*, de Sampierdarena, l'observation d'un phénomène très rare et qui présente de sérieux caractères d'authenticité. Voici ce dont il s'agit :

La comtesse Correr habite avec ses fils à Vo Euganeo, province de Vicence. Elle fit savoir au professeur Falcomer qu'elle et sa famille, ainsi que M. Pollini, homme de culture supérieure et plus de quarante personnes avaient été témoins, pendant tous les jours du mois de Mai 1905 et, plus tard, de temps à autre, de façon irrégulière, d'un phénomène lumineux très frappant M. Falcomer lui ayant demandé des détails, elle lui écrivit la lettre suivante :

« Depuis quelque temps j'avais sur ma table une description du phénomène dont je vous ai parlé, ce globe lumineux qui, chaque soir, errait dans un lieu voisin de chez moi. Mais cette description était faite par un campagnard et elle avait besoin d'éclaircissements que je pouvais seule donner, moi qui connais son style. J'espérais le rencontrer dans nos campagnes et je n'eus pas l'occasion de causer avec lui. Aujourd'hui j'ai vu, moi aussi, ce globe lumineux et je puis vous assurer que c'est bien une réalité indiscutable Il semble monter de terre au milieu des champs, puis flotte doucement à une hauteur de 6 à 8 mètres. A certains moments il s'abaisse, se rapproche ou s'éloigne avec une rapidité idéale. Il est du volume d'une grosse lampe électrique. »

« Pendant l'hiver (car depuis dix mois il apparaît avec des intervalles de quelques jours), des imbéciles trouvèrent spirituel de diriger contre lui une fusillade, à la suite de laquelle ce globe pendant deux jours sembla *partagé en deux*, puis revint à sa forme unique du début. Depuis ce

jour, me disent les paysans, il a semblé diminué de volume et son éclat est moins vif. Cependant hier soir j'ai admiré l'intensité de sa lumière, que je comparerai à celle des étoiles. Combien je serais heureuse si vous pouviez venir le voir ! »

« Ce phénomène se manifesta dès la Saint-Martin dernière, époque à laquelle une famille de cultivateurs vint s'installer dans la ferme près de laquelle se lève le globe lumineux. Pensant qu'il devait y avoir un médium dans cette famille, je pris des informations ; mais combien de précautions il faut prendre avec ces paysans ! S'ils pouvaient soupçonner ou découvrir certains motifs ou certaines études d'un caractère particulier, ils seraient capables de mettre le feu à la maison. »

Deux jours après, la comtesse Correr écrivait que depuis 48 heures le globe ne s'était pas montré.

Vingt jours plus tard, le 30 septembre 1906, la comtesse écrivait de nouveau : « Je puis ajouter que *tout le pays* a observé le phénomène depuis de longs mois et que chaque soir plus de 40 personnes viennent admirer la splendide apparition. Mes prévisions ont été confirmées. Il y a dans la famille de ces fermiers une jeune fille qui a des visions habituelles, mais je me garderai bien d'en parler. Je ne puis même pas la voir. Oh ! si vous pouviez venir ici ! »

Dans une lettre du 10 Février 1907, nous trouvons encore ceci :

« Vous pouvez être absolument tranquille au sujet de l'authenticité de ces phénomènes lumineux. *Pendant des mois entiers* une cinquantaine de personnes ont pu l'observer, *comme des familles* peuvent le témoigner. Je l'ai bien vu à maintes reprises et j'ai pu l'observer à une distance de *Dix mètres* seulement. Mes fils et le professeur Pollini l'ont vu dans les mêmes conditions. Que pourrai-je ajouter à cela ? Puissiez-vous venir un de ces jours le constater vous-même ! Ses apparitions deviennent irrégulières. »

Le professeur Falcomer accompagne ces citations de quelques réflexions et rappelle des phénomènes de même genre, et spécialement un globe lumineux se montrant à Quargnento, province d'Alexandrie, observé sur sa demande par le Capitaine Sirombo, dont les constatations furent publiées dans l'ex-*Revista di studi psichici*, etc...

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

Nº 10. — 14ᵉ ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc AVRIL 1908



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Recherches sur l'Identité des Esprits

(*Suite*) (1)

Autographes de défunts

Dans une étude critique sur l'identité des Esprits, le premier devoir de l'enquêteur est de s'assurer de l'authenticité des faits. C'est pourquoi parmi la multitude des rapports, je n'ai cité que les affirmations émanant d'hommes dont la probité morale et la haute intelligence ne sauraient être un instant mises en doute. Des témoignages comme ceux du juge Edmonds, de M. Barkas, de William Crookes, d'Aksakof, de Victor Hugo, de Vacquerie, de Hasdeu, etc., ne sont récusables par personne et il faut le parti-pris aveugle, ou l'outrecuidante fatuité de certains de nos adversaires, pour ne pas reconnaître la très grande importance des phénomènes que ces hommes éminents affirment être véridiques. Ce déni de justice n'existera pas toujours ; lorsque l'on aura pesé à leur juste valeur les arguties des adversaires du spiritisme, la science impartiale — celle de demain — enregistrera ces documents et en déduira toutes les conséquences. En attendant, nous continuerons, avec une inlassable patience, à mettre sous les yeux du public impartial les pièces de ce grand procès, et par le nombre et l'autorité des témoins, nous avons la conviction que l'évidence finira par s'imposer aux chercheurs de bonne foi, les seuls, d'ailleurs, qui soient intéressants.

J'ai déjà parlé de Stainton Moses, clergyman d'une haute valeur intellectuelle, qui ne fut convaincu qu'après avoir obtenu de très nombreuses preuves personnelles de l'identité de ses interlocuteurs invisibles, et qui dut lutter longtemps pour vaincre ses préventions théologiques, avant d'arriver à reconnaître la supériorité de ses guides spirituels. La plupart des faits convaincants qu'il raconte furent obtenus dans la famille du Dr Speer, et celui-ci, ainsi que sa femme et leur fils, ont confirmé l'exactitude matérielle des descriptions. Quelques appréciations émanant d'hommes qui connurent Stainton Moses, nous feront apprécier ce remarquable médium.

(1) Voir le No de Mars, p. 513 et suiv.

Voici d'abord ce qu'écrit M. Charlton Templeman Speer, qui fut son élève : (1).

Dans les limites d'une courte notice, il est impossible de donner une esquisse complète du caractère de M. Stainton Moses. J'aurais aimé à pouvoir insister sur les admirables éléments qui composaient ce caractère : son amour de la vérité, sa pureté, son intégrité, son amitié si confiante, si généreuse, large et chaleureuse ; son esprit qu'aucune ombre d'orgueil, de fanatisme ou de suffisance ne ternissait. Que pourrais je dire à sa louange qui pût augmenter l'affection et la vénération de ceux qui l'ont connu, tandis qu'à ceux qui n'ont pas eu ce bonheur, je ne peux donner qu'une faible idée de son mérite et de son talent.

Après l'éloge si enthousiaste de son élève et ami, voici l'appréciation de F. W. H. Myers, qui l'a connu pendant longtemps, et qui, à son tour, se porte garant de sa franchise et de sa probité. Il a écrit : (2)

J'ai eu pour M. Moses une grande amitié et une *profonde estime*. Notre amitié était basée sur la recherche des mêmes phénomènes. Il répondait à tout ce qui m'intéressait avec *une franchise parfaite* sur les expériences que je désirais tant connaître. Mais il n'y avait pas entre nous d'attraction personnelle si intense cependant, qu'on puisse m'accuser de partialité.

Je dois ajouter que l'étude de son journal, en me le faisant connaître plus intimement, comme dans ses meilleurs jours, m'a rapproché du *chaud enthousiasme* de ses amis plus intimes, comme on le verra dans les lettres que j'ai sous les yeux.

M. Moses était absolument sain d'esprit et d'une probité que je n'ai *jamais entendu discuter*. « Quelque perplexe qu'on ait pu être pour une explication, écrit M. Massey, on a toujours reculé devant l'idée de suggérer même *le moindre doute* sur *la sincérité et la probité* de Stainton Moses. »

Je pense que ces attestations désintéressées, puisqu'elles ont été écrites après sa mort, permettent d'ajouter foi aux récits des phénomènes publiés par Stainton Moses, d'autant mieux, je le répète, que la plupart ont été confirmés par M. le Dr Speer et par sa femme, car presque toujours, c'était chez eux qu'on les obtenait. D'autre part, personne ne songerait à douter de la parole de Myers et de la profondeur de son sens critique ; aussi maintenant que nous sommes renseignés sur le médium et son critique, je vais rappeler trois faits,

(1) *Enseignements Spiritualistes*, p. 16 de l'*Introduction*.

(2) *Annales Psychiques* 1895. *Les expériences de W. Stainton Moses*, p. 205 et 228 pour le récit de M. T. Speer.

parmi bien d'autres, qui me paraissent inexplicables par une autre théorie que celle des Spirites.

Voici ce que M Charlton Speer a constaté lui même :

Un soir, nous étions réunis comme d'habitude, et j'avais la main posée sur une feuille de papier en face de moi avec un crayon à côté. Tout à coup le médium — M. Stainton Moses — qui était assis juste du côté opposé, s'exclama : « Il y a une colonne de lumière derrière vous ». Peu après, il nous dit que la colonne de lumière s'était transformée dans la forme d'un esprit. Sur ma demande s'il connaissait cette figure, *il me répondit que non* et me donna la description de la tête et des formes. A la fin de la séance, et en examinant ma feuille de papier *que ma main n'avait jamais quittée*, je trouvai une communication signée. C'était le nom d'un musicien distingué mort au commencement du siècle. Je fis exprès de ne rien lui spécifier, car l'usage des grands noms nous conduisait *fréquemment à des résultats différents de ceux que nous attendions.*

J'ai souligné cette dernière phrase afin que l'on remarque que Stainton Moses, comme tous les médiums, n'était pas à l'abri des communications inexactes, ce qui me paraît établir, entre autres choses, que ce n'était pas lui qui, subconsciemment, donnait ces renseignements faux, car si les résultats exacts devaient être, suivant nos adversaires, attribuables à la clairvoyance, il aurait été absurde de la part de la dite subconscience de ne pas être véridique, puisqu'elle aurait possédé le pouvoir de connaître toujours la vérité. Je continue.

Cependant, voilà maintenant le plus extraordinaire de l'affaire. Donc, *sans montrer le message*, je demandai à M. Stainton Moses s'il pourrait reconnaître l'esprit qui était derrière ma chaise d'après une photographie. Il répondit qu'il pensait pouvoir le reconnaître. Je lui donnai alors plusieurs albums contenant des portraits d'amis vivants et morts et aussi quelques portraits d'hommes célèbres.

Je me retirai à l'extrémité de la chambre, *sans le regarder et ne sachant pas même quand il avait le bon album entre les mains.* En arrivant à la photographie du compositeur en question, il dit aussitôt sans hésitation : « Voici la figure de l'esprit que j'ai vu derrière vous. » Alors et *pour la première fois*, je lui montrai le message et la signature. Je considère cet incident comme une très bonne preuve d'identité spirite, et je crois que tout le monde trouvera cet exemple intéressant.

M. Speer n'étant pas médium, ce n'est donc pas lui qui a donné la communication et il n'a pu créer une image mentale fluidique de ce musicien, puisqu'il n'y songeait pas au moment où M. Moses lui a dépeint l'esprit qui se trouvait derrière lui. D'autre part, le médium

ne savait pas le nom de celui qui avait dicté le message, mais il reconnaît un dessin qui le représente, et le signalement est conforme à celui de l'esprit qui a signé. A tous ceux qui n'admettent pas le surnaturel, cette preuve paraîtra bonne; car avant d'avoir recours à des agents imaginaire : démons,élémentals, etc., qui singeraient les personnalités des défunts, il est plus logique de croire d'abord que ce sont ces défunts eux-mêmes qui se manifestent, en raison du principe qui veut que l'on ne multiplie pas les causes sans nécessité.

Comme il peut se trouver des lecteurs qui admettent encore l'existence des légions infernales et leur intervention dans les phénomènes spirites, bien que cette invention sacerdotale ait vieilli à ce point qu'elle n'effraie même plus les petits enfants, je veux citer deux séances dans lesquelles les esprits demandèrent des prières, et apportèrent eux-mêmes des croix. Si l'on exorcise messire Satan au moyen du crucifix, il est bien certain que ce n'est pas le « Père du mensonge » qui se sert de ce signe de la rédemption, car un diable qui prierait et qui ferait des apports religieux ne serait pas loin d'être un ange. Voici ces faits (1). Dans une séance où assistait M. Beattie, de Clifton :

Par l'intermédiaire de M, Butland endormi, un vieux ministre presbytérien, désincarné, émit le désir de *commencer la séance par une prière*. M. Beattie le pria de donner une formule, il se tourna et me (2) salua, ou plutôt *Imperator*, qui se trouvait derrière moi et dit : « Le grand Esprit nous la donnera. » Peu après le contrôle cessa, et j'étais endormi de nouveau. *Pendant ce temps je récitai une prière*. La séance fut très remarquable et je regrette de ne pouvoir me rappeler les paroles d'Impérator pendant l'état de trance. M. Beattie dit qu'elles étaient fort belles et qu'elles lui rappelaient les meilleures séances de Home.

On doit savoir qu'assez fréquemment, dans le groupe du D[r] Speer, les esprits faisaient entendre de la musique dans l'air, sans aucun instrument dans la salle, en voici un exemple ;

21 juin. — Séance satisfaisante avec Grocyn et son ami le harpiste du pays de Galles se manifestant d'une manière extraordinaire, faisant des gammes sur toute l'étendue de leur invisible instrument. *Trois croix furent apportées* avec le message (frappé) *One for each* (une pour chacun).

(1) Voir *Annales psychiques*, 1895. *Les Expériences de W. Stainton Moses* p. 290 et 291.

(2) C'est Stainton Moses qui parle.

Des odeurs furent de nouveau répandues dans la pièce, on vit aussi apparaître de trente à quarante lumières spirites aussi grosses que de grosses oranges. Elles naissaient près du parquet puis s'élevaient, et enfin, à la demande, elles venaient dans notre cercle, de sorte que nous aurions pu les toucher. Une, à notre demande, vint se poser sur la table et donna trois forts coups, comme on eût pu le faire avec la base d'une lampe. Un grand nombre de ces lumières étaient sans formes, elles se succédaient très rapidement.

Pour en finir avec l'hypothèse désuète du diable, il suffit de lire les communications reçues par Stainton Moses, et l'on constatera que les enseignements moraux et spirituels qui y sont donnés sont d'une parfaite pureté éthique et peuvent soutenir la comparaison avec n'importe quel enseignement religieux. Suivant la parole de l'Evangile, on reconnaît l'arbre à ses fruits ; c'est pourquoi les spirites qui constatent qu'on leur prêche l'amour de Dieu et du prochain, ne voient dans les affirmations des écrivains catholiques que de pauvres arguties de théologiens aux abois, qui, constatant que le miracle se rationnalise, font des tentatives désespérées pour en conserver le monopole. Mais ces derniers efforts pour ressusciter l'antique superstition mazdéenne de l'ange du mal ne résistant pas au plus superficiel examen des faits, je ne crois pas utile d'insister davantage (1).

(1) Les Anglais, en hommes pratiques, ne se contentent pas de présomptions. En réponse à la demande de F. W. H. Myers : Comment on a pu s'assurer que ce n'était pas Stainton Mosès qui produisait les phénomènes, M. Charlton Speer répond :

1° Nous avons eu souvent une lumière pendant les manifestations.

2° Les phénomènes ne se passaient pas dans un endroit particulier de la chambre, ni toujours près du médium ; les sons étaient également entendus à différentes hauteurs depuis le plancher jusqu'au plafond, et l'on a vu des lumières se former aussi souvent du côté *opposé*.

3° Les phénomènes se produisaient aussi bien dans une pièce que dans une autre ; les séances se passaient dans n'importe quelle maison et même dans des endroits à une grande distance de Londres. Ceci renverse un peu la théorie plaisante des artifices mécaniques.

4° Toutes les fois que le médium était endormi, nous avons allumé les lumières afin de prendre des notes de ce qui était dit par l'esprit dirigeant. Pendant le contrôle (ou l'ifluence) on voyait distinctement la figure et les mains du médium, et on entendait même les coups dans d'autres parties de la pièce.

5° Nous avons souvent essayé, *sans succès*, d'imiter les différents coups

On ne pourra guère, non plus, faire honneur à la subconscience de la fabrication de ces invisibles instruments de musique entendus par tous les assistants, pas plus que de l'apport des croix, car ces manifestations se produisaient aussi pendant que le médium était éveillé et parfaitement conscient de ce qui se passait autour de lui. La fameuse théorie de l'hallucination collective étant usée jusqu'à la corde (2) je demande qu'on m'explique quels étaient les auteurs intelligents de ces phénomènes,puisqu'on ne peut les trouver parmi les expérimentateurs ? D'ailleurs, très souvent, les intelligences invisibles démontraient péremptoirement qu'elles avaient vécu ici-bas et en fournissaient des preuves positives, ce qui me ramène aux autographes obtenus par l'écriture mécanique, ou produits directement par les esprits. Voici un cas relaté par Stainton Mosès dans son livre *Spirit Identity*, p.65 et 66.

Vers la même époque, toute une de nos séances (presque deux heures) fut prise par la communication d'une serie de faits, noms, dates et détails minutieux donnés par un esprit qui paraissait capable de répondre aux questions les plus détaillées. Le jour de sa naissance, les détails sur l'histoire de la famille, et sur sa jeunesse furent donnés à ma demande. J'eus ainsi une autobiographie contenant les faits principaux et même quelques particularités de la vie journalière qui vinrent à leur place de la façon la plus naturelle. Les réponses aux questions venaient sans aucune hésitation avec une précision, une clarté parfaite. Partout où la *vérification fut possible, ces détails furent trouvés en tout exacts* Ce cas eût-il été unique, j'étais bien forcé d'admettre que les renseignements venaient de l'homme

---

frappés, ceci montre clairement que les sons produits (par les intelligences du dehors) ne dépendaient *pas* pour la qualité de leur ton, de la substance de la table, ou de n'importe quel autre objet apparemment employé pour les produire.

(2) Pas autant que je le croyais, car ce jour, 13 avril, en corrigeant les épreuves de cet article, je vois dans un article du *Matin* que M. Le Bon réédite encore cette vieille hypothèse,comme si les photographies de lévitations de tables publiées dans le livre de M. de Rochas sur *l'Extériorisation de la Motricité* n'existaient pas, non plus celles obtenues chez Camille Flammarion,pas plus que les traces sur les appareils enregistreurs du professeur Bottazzi, de Naples. Il y a quelque naïveté de la part de M. Le Bon à imaginer que lorsque LUI aura réussi une photographie de ce genre, elle suffira à convaincre les autres, car il trouvera chez les incrédules un scepticisme aussi injustifié que celui dont il fait preuve vis-à-vis de ses devanciers.

(G. Delanne).

lui-même, ayant gardé sa mémoire intacte, son individualité inattaquée par le changement que nous appelons la mort. Dans le livre où j'écrivais les communications automatiques, se trouve une courte lettre, écrite automatiquement, d'une *écriture archaïque particulière, d'une orthographe bizarre et ancienne, et signée du nom de l'homme en question*, un homme distingué de son temps.

J'ai, depuis, pu me procurer un spécimen de son écriture, un vieux document jauni, gardé comme autographe. *L'écriture de mon livre est une bonne imitation de celle-là*, l'ancienne orthographe *se présente exactement de même*. C'est ce cas que je trouve ainsi raconté dans mes notes :

Le 25 janvier 1874 est venu à notre cercle Thomas Wilson qui a passé toute une soirée à nous donner les plus minutieux détails sur lui et sa famille, par le moyen de soulèvements ou plutôt de lévitations de la table. J'étais fatigué à en mourir, mais il continuait toujours. Il dit qu'il était né à Barton, dans le Cheshire, le 20 décembre 1663, et qu'il était mort le 7 mars 1755, âgé de 91 ans. Le nom de sa mère était Sherlok, elle était née à Orten, dans le Cheshire. Son maître d'école était M. Harper, de Chester. Il fut désigné par le D[r] Morton, évêque de Kildare, pour le vicariat de son oncle, le D[r] Sherlok, en 1686. Le 29 janvier (jour de Saint-Pierre), il fut nommé évêque de Sodor and Man ; il épousa Mary Pallen, en 1698, et eut quatre enfants. Marie mourut à treize ans, Thomas à un an, Alice à deux ans. Un autre fils Thomas lui survécut. Il nous dit qu'Imperator (un des guides de Staindon Moses) l'avait envoyé à notre cercle. Son « rap » était clair et distinct. *Tous ces détails complètement inconnus au cercle*, furent vérifiés ensuite, et une lettre ancienne que m'envoya un ami *nous permit de vérifier l'écriture*. Le mot « friend » est orthographié avec l'e avant l'i *comme dans l'écriture automatique*... Je le demande, s'il n'était pas l'homme qu'il prétendait être, qui était-il ? N'est-il pas plus difficile de croire à une contrefaçon de l'intelligence qu'à l'intelligence elle-même ?

Oui, certes, et il faut croire que le préjugé a une puissance souveraine, puisqu'il a le pouvoir de troubler le jugement d'un critique aussi autorisé que F. W. H. Myers. Celui-ci ne craint pas, en effet, en publiant ce cas, d'y joindre la note suivante :

Note A. de F. W. H. Myers. — L'évêque Wilson. J'ai vérifié ces faits dans la « Vie de l'évêque Wilson » par Stowell, livre que M. Stainton Moses *peut* (1) avoir eu entre les mains à l'île de Man. Mais ces faits sont disséminés et la mémoire subconsciente *peut difficilement les avoir conservés sans recourir au livre*. Je n'ai pas trouvé dans le livre les noms des deux enfants Thomas et Alice morts tout jeunes ; et je ne sais comment ils pourraient être vérifiés. Ceci, naturellement, est une objection aux mes-

(1) C'est moi qui souligne.

sages prétendant venir de personnages historiques. Il est difficile de trouver des faits qu'on aurait eu de la peine à connaître auparavant et qui seraient vérifiables par la suite ; et les objections que l'on fera communément à tous les « contrôles historiques » s'appliquent forcément à ce cas aussi.

Bien que j'apprécie pleinement la puissance critique de F. W. Myers et que j'éprouve une vive admiration pour ses travaux, je dois cependant signaler qu'ici ses remarques ne me semblent nullement justifiées, et ceci pour deux raisons : d'abord il fait une supposition inadmissible, celle que Stainton Moses *peut* avoir eu *La vie de l'évêque Wilson* entre les mains, à l'île de Man, et, en second lieu, il ne dit rien — probablement pour cause — de l'autographe. Or je tiens à insister un peu sur cette façon cavalière de tourner les difficultés, car on la retrouve utilisée par d'autres psychologues, quand ils sont en présence de cas semblables.

Du moment qu'il est affirmé par tous ceux qui l'ont connu, et par le critique lui-même, que Stainton Moses était « honnête et loyal » on ne peut pas supposer, sans lui faire injure, qu'il possédait à l'île de Man une *Vie de l'évêque Wilson* car, sans cela, la communication n'aurait plus aucune valeur, ne l'aurait pas surpris, et ne serait pas donnée comme une preuve d'identité. Non seulement c'est sa bonne foi qu'il faudrait suspecter, mais *aussi* celle de ses hôtes, ce qui semblera encore plus inadmissible. Le médium déclare que « tous les détails fournis étaient inconnus au cercle » et il faut accepter son témoignage, car il est confirmé par celui de M. le Dr Speer et de sa femme, qui en ont affirmé l'exactitude. Peut-on imaginer que c'est à une époque antérieure que Stainton Moses aurait pris connaissance de ce livre ? Il déclare n'avoir pas connu l'existence de l'évêque Wilson avant que celui-ci ne vînt se communiquer, et il faudrait qu'un clergyman eût une mémoire bien ingrate pour ne plus se souvenir d'avoir lu une biographie concernant un évêque de sa religion, surtout quand celui-ci vient se manifester par l'écriture. D'ailleurs, Myers n'admet pas non plus facilement l'hypothèse de réminiscences subconscientes, car les renseignements sont disséminés dans le livre et n'auraient pu être donnés avec cette abondance et cette précision, sans avoir eu recours à la biographie écrite. Dès lors, il existe dans la critique une contradiction la portée : d'une part la loyauté certaine du médium et de ses

amis ; d'autre part la supposition injustifiée qu'il aurait eu entre les mains la *Vie de l'évêque Wilson*. On voit dans quel embarras se trouvent les meilleurs et les plus pénétrants parmi les psychologues, quand ils se trouvent en face d'une véritable manifestation spirite.

Et notons encore que le phénomène essentiel, celui qui est véritablement démonstratif, n'est pas signalé. F. W. H. Myers ne dit pas un mot de cette écriture mécanique qui est « une bonne imitation » du vieux document jauni écrit par l'évêque de son vivant. Même silence en ce qui concerne la façon ancienne d'écrire certains mots. Le critique n'essaie même pas de se servir de son hypothèse préférée ; il ne cherche pas à nous expliquer comment le subliminal aurait réussi à connaître l'orthographe archaïque du communiquant. Il garde sur tout cela un silence qui — de la part d'un homme comme Myers, ne peut être une négligence, — et me paraît un aveu implicite de son impuissance à formuler une théorie quelque peu raisonnable.

Même l'objection générale concernant les communications de personnes qui ont joué un certain rôle dans le monde, ne me paraît pas péremptoire. Il me semble qu'il est toujours possible de poser à un personnage historique telle ou telle question dont le médium ignore la réponse, et qu'il soit possible de contrôler ultérieurement. Ne peut-on pas lui demander de décrire certaines particularités insignifiantes du logis qu'il habitait, ou des environs, qui ne sont certainement pas mentionnés dans les biographies et dont l'on peut reconnaître plus tard l'exactitude ? Le grand homme supposé peut signaler aussi où se trouveraient des documents inédits le concernant, comme cela s'est produit pour le parchemin d'Henri III, dans la communication reçue par M. Bach. L'Angleterre est un pays traditionnaliste par excellence, et je pense que Myers aurait pu faire des recherches dans les archives du pays habité par l'évêque Wilson, au sujet de ces deux enfants Thomas et Alice morts tout jeunes. Si la communication avait été confirmée, nous aurions eu encore une preuve de plus, que les renseignements donnés ne provenaient pas de la mémoire latente.

Lorsque les manifestations atteignent le degré d'évidence de ce cas, je crois que ceux qui ne se paient pas de mots doivent être convaincus car, pour moi, je le répète, l'écriture est un excellent critérium de la personnalité de son auteur, et quand un médium reçoit

les détails les plus nombreux, les plus exacts, les plus circonstanciés sur un individu dont il n'a jamais entendu parler, dont il ne connaît pas la vie, et qu'à ces renseignements se joint l'écriture autographe, alors on doit avoir la certitude morale que l'intelligence qui se manifeste est bien celle qu'elle prétend être, puisqu'elle en fournit des preuves qui sont bien difficilement simulables par un étranger.

Pour admettre que le message écrit soit l'œuvre d'un faussaire désincarné, il faudrait alléguer un puissant motif expliquant cette tromperie compliquée, laquelle aurait exigé de la part de son auteur un travail considérable de recherches, et celle-ci auraient été sans intérêt, puisqu'il ne s'est plus manifesté depuis. En vérité, la supposition d'un mensonge permanent et universel de la part des désincarnés est aussi contraire au bon sens que celle du mensonge général des humains. C'est pourquoi les preuves par l'écriture sont des certitudes morales aussi valables que celles que nous possédons ici-bas en faveur de l'authenticité des documents émanant d'écrivains défunts, et ils me suffisent pour croire à la personnalité survivante de celui qui les donne.

(A suivre).

GABRIEL DELANNE.

Les nœuds coulants

M. G. Meunier veut bien me demander, dans *l'Echo du Merveilleux*, de lui apprendre où j'ai puisé un renseignement sur la façon dont on attachait les frères Davenport. Je n'ai pas cru pouvoir le faire, dans l'*Echo du Merveilleux*, où les rapports tiendraient trop de place. Je le fais ici, comme complément à la réponse, aussi courtoise que possible, que j'ai déjà envoyée au directeur de l'*Echo*, et uniquement pour déférer au désir de mon aimable contradicteur.

Son explication des prétendus trucs, employés par ceux qu'il considère comme des scélérats, est étroitement subordonnée à l'hypothèse des nœuds coulants ; nous sommes donc en plein dans le cœur du débat.

J'ai déjà cité le rapport du capitaine Inglefield qui a été tout particulièrement désagréable à M. G. Meunier, attendu que datant de 1864 il ne saurait s'appliquer à ce qui s'est passé en 1865. (??)

Cela inspire son imagination et il m'attribue, devant ses lecteurs, le raisonnement suivant :

« Ce monsieur a été surpris en flagrant délit de vol à l'étalage, « c'est très vrai, nous dit M. Chevreuil ; mais attendu que de nom- « breux patrons lui ont, jusqu'à ce jour, délivré des certificats pro- « clamant et vantant sa probité et son désintéressement, nous nous « trouvons évidemment, non en présence d'un filou, mais en face « d'un parfait galant homme.

« Ces frères américains ont été pris, il est vrai, à Paris en 1865, « la main dans le sac — dans le sac à farine – mais puisque, en « 1864, les journaux bien cotés de Londres leur décernaient de « pompeux éloges et les élevaient sur le pavois, ils étaient, nous « n'en saurions douter, beaucoup trop scrupuleux pour montrer à « leur clientèle des vessies pour des lanternes. » (*C'est moi qu'on fait parler ainsi*).

Il n'est pas besoin d'être bien perspicace pour répondre à M. Meunier que c'est son imagination qui parle ; le capitaine n'a jamais élevé sur le pavois les frères Davenport, il a simplement prouvé que les nœuds n'étaient pas coulants, ce qu'il fallait démontrer. Libre à tout critique de soutenir que les frères ont opéré sans nœuds coulants jusqu'en 1864, mais que à partir de 1865, les nœuds coulants leur sont devenus nécessaires. C'est un point de vue qui m'avait échappé.

Puisque M. Meunier le prend ainsi, je lui en donne acte bien volontiers. Je comprends maintenant pourquoi il répète dans son nouvel article que les nœuds étaient coulants

Cependant je ne saurais accepter comme documents probants les dires d'un prestigiditateur qui a gagné beaucoup d'argent en parodiant les faits, et qui a flanché (*voir la France du 11 septembre, indiquons nos sources*), et qui a flanché dès que les frères Davenport lui portèrent un défi. Comme compensation il en porta un à son tour que les frères Davenport acceptèrent, cela rompait la symétrie, l'autre se déroba honteusement.

En revanche MM. Hamilton et Hermann, ce dernier le plus habile peut être de tous les prestigiditateurs connus, n'ont pas craint de délivrer des certificats où ils disent spontanément des choses comme celles ci : — je suis convaincu que la jalousie seule était la cause de l'insuccès qu'on vous attribuait... Je mets en fait que ces phénomènes sont inexplicables. Et M. Hermann : — que la manière dont la chose se passe exclut, à ses yeux, toute hypo-

thèse de fraude, d'escamotage, de tours de mains et de compérages.

Aujourd'hui, 40 ans après, M. Meunier veut bien rappeler à nos souvenirs qu'une de ces séances fut chahutée. Mais peut-être n'est-il pas mauvais d'ajouter que les hommes les mieux exercés dans la matière ont fait justice de cette accusation, en expliquant ce chahut par les mauvaises passions qui étaient alors déchaînées. Les documents contemporains restent debout, dans toute leur solidité. M. Meunier cherche à les ébranler en affirmant à ses lecteurs qu'ils sont de source intéressée. Mais MM. Hamilton et Hermann ne furent jamais les patrons des Davenport. Le capitaine Inglefield n'était pas patron non plus. Pourquoi les documents sont-ils ainsi maquillés dans *l'Echo du Merveilleux* ? Quant à moi, je ne sais ce que furent les phénomènes des frères Davenport ; je n'en connais que ce que j'ai pu lire, et il appert que l'opinion de tous les témoins indépendants, était, alors, que les nœuds n'étaient point coulants.

Les frères Davenport subirent en France les mêmes vexations qu'en Angleterre et en Amérique. C'est-à dire qu'il fut permis, à tous les incrédules, à tous les furieux qu'une mauvaise passion enflammait, de faire eux-mêmes les nœuds et les tours de cordes. Il me semble invraisemblable que les nœuds faits par ces enragés, cachetés par eux-mêmes, fussent coulants.

En Amérique, le juge Paine les fit attacher par des marins du lac Erié, et par les gréeurs de profession ; mais les manifestations ne se produisirent pas moins. Alors le juge proposa une épreuve : si les deux frères étaient attachés, non pas avec une corde, mais avec du fil que qu'on scellerait avec de la cire à cacheter, il se déclarait satisfait. Ces conditions furent acceptées et les manifestations se produisirent comme de coutume : — Les cachets étaient restés intacts.

Le lendemain il avait préparé une autre expérience. On lia cette fois encore les deux frères, puis on les enferma dans des sacs et on attacha ces sacs au parquet. Quand on rapporta les lumières, les deux frères étaient bien tranquilles dans leurs sacs. Lorsque le juge les vit ainsi immobiles, il dit à ses amis : — Nous sommes maintenant forcés de céder (*Dr Nichols*, p. 71. 72. 73.) Ailleurs on engagea de gros paris ; un comité composé de deux marins, de deux gréeurs et de deux capitaines de vaisseaux, apporta les cordes, que ces messieurs n'épargnèrent guère, et ils se munirent d'épissoirs pour arranger tout solidement. Non seulement ils chargèrent les têtes des deux

frères, leurs pieds, leurs mains et tout le corps des nœuds les plus ingénieux connus des marins, mais encore ils enlacèrent des cordes, relièrent tout, et mouillèrent les nœuds pour les faire gonfler. Après trois quarts d'heure de peine et de labeur, les deux capitaines se déclarèrent satisfaits. Les parieurs perdirent et payèrent l'enjeu (*Nichols p.* 75). Les cordonniers vinrent à la rescousse ; ils apportèrent du fil de poix.

Puis un maître charpentier, M. Darling, déclarant que tout n'était qu'impudence et jonglerie, paria faire échouer l'expérience, si les frères voulaient, jusqu'au dernier moment, ignorer en quoi consisterait l'épreuve. Au jour venu, M. Darling et ses six aides s'avancèrent sur la scène, d'un pas grave et solennel, avec une masse d'étuis et de cordes qui formaient réellement un appareil très-ingénieux. L'appareil consistait en longs étuis de bois ; il y en avait un pour chaque bras des deux frères ; ces espèces de fourreaux s'adaptaient fortement à tout le bras et dépassaient les doigts de trois pouces. Leurs jambes furent emprisonnées dans des engins exactement semblables à ceux des bras. On avait percé ces étuis de trous, afin de pouvoir les fixer sur les bras et sur les jambes de façon ou d'autre. — Mesdames et Messieurs, dit M. Darling avec émotion, « ils sont maintenant en sûreté ! »

Les manifestations se produisirent comme d'habitude ; le succès, ce jour là, fut magnifique. Un rapport écrit et affirmé sous la foi du serment fut signé par la plupart des habitants de la ville... (*Dr Nichols* 98-104).

Un soir, un sceptique renommé et sagace, dans lequel le peuple semblait avoir grande confiance, fut élu, avec une remarquable unanimité, membre du comité qui devait étudier et rapporter les expériences. Il arriva tout préparé, et il lia les deux frères avec le plus grand soin ; puis, pour garantir davantage ses nœuds, il les recouvrit de fil de fer, qu'il serra de toutes ses forces avec une paire de tenailles. Toujours les faits se produisent.

A Harward, la Sorbonne du nouveau monde, les professeurs acceptèrent la mission de les examiner. Ils proposèrent toutes sortes d'épreuves que les frères acceptèrent, finalement ils firent apporter cent mètres de cordes choisies pour la circonstance. Lorsqu'ils furent bien garottés de la tête aux pieds, lorsque leurs bras et leurs jambes eurent été recouverts de cordes passées en tous sens et nouées de toutes façons, on fit sortir les cordes par les trous du cabinet dans lequel on les avait mis, et on noua le tout à l'exté-

rieur,de façon à former un filet au-dessus et autour des deux jeunes gens... etc. Cela n'empêche pas les manifestations.

Dans les rapports de M. Rand on lit : le Comité mit plus d'une heure à faire cette opération..., ils employèrent toutes les cordes que nous avions avec nous, c'est-à dire plus de trente mètres ! — nous en avons eu souvent cinquante mètres ! Le public avait apporté neuf mètres de cordes fort grosses, qui furent aussi employées. Les deux frères se soumirent à tout...

Je pourrais citer d'autres rapports, cela devient inutile. Ce qu'il faut faire remarquer, c'est ce qui se produisait après ces ligatures. Lorsque les phénomènes s'étaient produits, les contrôleurs essayèrent maintes fois de faire la lumière et d'ouvrir l'armoire instantanément. De sorte que les incrédules doivent avoir la naïveté de supposer que les frères truqueurs, en moins de quelques secondes, se rattachaient avec une cinquante de mètres de cordes enroulées autour de leur tête, de leurs pieds, de leurs bras, refaisaient une vingtaine de nœuds cachetés avec de la cire, que les liens fussent en grosse corde, en fil de fer ou en fil de poix des cordonniers.

Le docteur Nichols raconte aussi que dans la séance du 28 octobre 1864, le capitaine Inglefield renonça à faire de nouveaux nœuds, les précédents ayant été impitoyablement défaits.

On choisit donc deux autres personnes de confiance. Quand l'opération fut terminée, plus de vingt personnes se précipitèrent sur l'estrade pour examiner les cordes et les nœuds. Les portes latérales furent alors hermétiquement fermées, celle du milieu entrebaillée seulement, et pourtant on entendit tout aussitôt le verrou de cette porte qui se fermait seul ; la trompette fut précipitée hors de l'ouverture au-dessus de la porte, et, de l'intérieur, cette porte se rouvrit avec fracas et toute grande. En moins d'une seconde alors, avec une rapidité extrême, le comité ouvrit les autres portes, et les deux frères se trouvèrent liés exactement dans la position où on les avait laissés. Qui donc alors avait jeté la trompette dans la salle ? Des mains parurent à l'ouverture, et l'une d'elles, qui agitait la cloche au dehors, finit par la laisser tomber à terre. Les portes immédiatement ouvertes montrèrent les deux frères toujours attachés. Il n'y avait pas eu un moment de retard, pas même le temps matériel de faire, ou de défaire, un seul de ces vingt nœuds qui les enveloppaient... etc... etc...

Devant tant de témoignages concordants, je ne puis me laisser suggestionner par le beau nœud coulant que M. Meunier a fait

graver et insérer dans son article. Entre l'explication et le fait attesté il n'y a pas équilibre. Pour moi je ne me suis porté garant d'aucun fait, sinon que les contemporains avaient parlé autrement que M. Meunier. Aujourd'hui celui-ci dit qu'il confessera ses torts, si je puis lui apprendre où j'ai puisé mes renseignements, c'est fait! J'avais parlé d'une cinquantaine de tours de cordes et d'une dizaine de nœuds, je crois qu'avec une centaine de mètres et une vingtaine de nœuds il est copieusement servi. Il a la bonne mesure.

L. CHEVREUIL.

P. S. Cet article était déjà à l'impression, lorsque l'*Echo du Merveilleux* a publié ma lettre et les commentaires de M. G Meunier. Cette fois je remercie mon honorable confrère et j'accepte, bien volontiers, de répondre à ce qu'il demande. Le présent article n'y répond qu'en partie; c'est pourquoi je tiens à dire qu'il est écrit dans l'ignorance des nouvelles questions posées.

L. C.

Lois et propriétés du fluide humain

L'art de mouvoir la matière

par le Cte de TROMELIN (1)

Historique de la question

— Le fluide humain existe-t-il réellement, ou bien était-ce un préjugé des anciens et des magnétiseurs, qui affirmaient l'influence de l'imposition des mains ?

(1) C'est avec plaisir que nous présentons au public l'étude de M. le Comte de Tromelin, car toutes les expériences qui sont instituées dans le but de découvrir l'existence d'une force nouvelle émanant de l'organisme humain sont des plus intéressantes. Il est bien entendu que la *Revue* laisse à l'auteur la pleine responsabilité de ses affirmations. Dans cette étude des mouvements d'objets très-légers et très-mobiles, il ne faut jamais perdre de vue que le corps humain, et par conséquent la main, rayonne de la chaleur ; que celle-ci échauffe les couches d'air qui sont en contact avec elle ; que les courants de convection forment un mouvement giratoire et ascendant qui peut produire le déplacement de corps très légers et très mobiles, et que la direction du mouvement dépend de la position des doigts. Dans ces conditions, il faut se tenir en garde contre cette cause possible d'erreur, que l'auteur semble avoir éliminée dans certaines expériences où des actions à distance se produisant *à travers* d'autres corps paraissant former un écran. D'autre part, l'agitation de l'air est évidemment un facteur à éliminer en premier lieu. Ces précautions prises, l'étude des mouvements de ces petits appareils pourra peut-être conduire à des découvertes importantes, ce que nous souhaitons vivement. (*N. d. l. r.*)

— Telle est la question qui a tant fait couler d'encre, et qui a été le sujet de tant de controverses...

Les savants ont, en général, adopté les théories du docteur Braid, publiées en 1843.

Exclusif comme beaucoup de savants, il s'efforça de démontrer que sans l'intervention d'aucun fluide provenant du corps ou des mains du magnétiseur, on obtenait en fixant un point brillant une rupture dans l'équilibre du système nerveux, entraînant ce qu'il appelait « *le sommeil nerveux* », et devenant la cause de tous les phénomènes que les autres opérateurs avaient obtenus.

— Certains médecins et surtout les magnétiseurs ne furent pas de cet avis ; car par l'imposition des mains ils obtenaient des phénomènes qu'il était impossible d'expliquer par le Braidisme et par la suggestion consciente ou non du sujet.

— En réalité deux ordres de phénomènes existent, dont le processus est absolument différent et distinct : le Braidisme existe sans se confondre avec le magnétisme obtenu à l'aide de passes ou par l'imposition des mains, desquelles le fluide humain émane assez abondant.

Comme je vais le démontrer, la véritable source de fluide humain est notre corps, dont les mains ne sont que des conducteurs, des prolongegements de ce fluide.

— Malheureusement les rares instruments, biomètres, sthénomètres, etc', qui devaient servir à mettre l'extériorisation du fluide humain en évidence, sont trop rudimentaires, ne font dévier qu'une légère paille de quelques degrés, après un temps de contact des mains avec ces appareils pendant plusieurs minutes.

— Il en est résulté que la cause des déviations des aiguilles de ces instruments a été contestée par les savants, malgré le parti que certains docteurs ont su tirer de ces petits appareils.

— *J'apporte à présent une solution définitive de ce problème* si important pour la biologie, la physiologie et toutes les sciences en général, au moyen de nombreux instruments que j'ai inventés dans ce but, et qui tournent d'une manière continue soit sous l'influence des fluides émanant des mains, soit sous l'action des fluides qui émanent de notre corps.

Il n'est même pas nécessaire que les mains touchent mes appareils, et quand il s'agit du corps, l'opérateur n'a qu'à se mettre en face de mes *moteurs humains*, les mains derrière le dos, pour les voir tourner dans le sens qu'il lui plaît, selon la façon dont le plan médian de son corps est orienté par rapport aux appareils qu'il s'agit d'actionner.

Le mot « *moteur humain* » est peut-être un peu prétentieux, car ces moteurs tournent à vide et seraient incapables, *pour le moment*, de supporter les plus petites courroies de transmission. — J'ai voulu simplement dire « *moteur humain* », moteur mu par l'action des corps humains, comme ondit « *moteur électrique* », moteur mû par l'action de l'électricité.

Historique de ma découverte

2° Il y aura environ dix mois que j'ai publié dans cette Revue une lettre où je promettais à ses très nombreux lecteurs de leur faire part de mes découvertes.

Je les prie de m'excuser, mais j'ai subi le sort des inventeurs qui ne sont pas prophètes dans leur pays.

J'ai envoyé en effet une trentaine de mémoires à divers savants pour obtenir de leur part des encouragements ou qu'ils examinent ou expérimentent les plus simples de mes appareils.

— Les savants officiels, ou non, ont fait la sourde oreille, et cette question si vaste dans son ensemble, si importante dans ses conséquences, a paru leur être absolument indifférente.

Disons le mot : Ils n'y ont pas cru !

« ..... Mais alors, Monsieur, m'écrivait l'un deux, si vous aviez trouvé « ce que vous prétendez, ce serait tout à fait extraordinaire ! »

C'est tout, car il ne demande aucun renseignement, et ne veut même pas répéter les plus simples de mes expériences.

— Je citerai plus tard au moins trente noms de personnages bien connus, parmi lesquels j'ai eu le regret de compter un savant très sympathique, M. C.F., auteur d'ouvrages sur les *Forces inconnues*, que la solution de ce grand problème aurait dû ne pas laisser indifférent, d'autant plus qu'avant, j'étais avec lui en bonnes relations épistolaires.

Ironie du destin, il se plaint justement, dans le début de son avant-dernier ouvrage, de l'indifférence des savants qui entravent les grandes découvertes, plutôt qu'ils ne les aident à sortir de l'obscurité.

Hélas, l'homme est loin d'être parfait, et tout cela c'est *« de la comédie humaine »*.....

3° Voilà donc les causes de mon retard expliquées.

Je vais à présent résumer le début de mes premiers essais.

C'était en 1875. J'avais 24 ans et je m'occupais à Lorient, avec un groupe de camarades, la plupart élèves commissaires de la marine, à faire tourner des tables.

Ce groupe était la terreur des propriétaires, car ces messieurs avaient tant de fluide qu'ils brisaient toutes les tables de leur mobilier.

J'avoue qu'opérant avec trois autres camarades sérieux, je ne pus jamais rien obtenir.

Fatigué de ces résultats négatifs, j'essayais de mettre en mouvement des corps légers avec les mains, soit toutes sortes d'aiguilles suspendues à des fils, ou montées sur pivot, et j'y réussis souvent.

— J'étudiais aussi à la même époque le radiomètre de sir W. Crookes, désirant obtenir dans l'air, les résultats remarquables que ce grand savant avait obtenus dans le vide.

Je mis le moulinet d'un radiomètre de Crookes dans un champ magnétique, au moyen de deux aimants puissants — Je dirigeai les rayons solaires sur les palettes du moulinet, au moyen d'une forte loupe.

Or, il advint que je vis ou crus voir que j'obtenais dans ces conditions par l'approche des mains, des déviations du moulinet qui ne me parurent pas dues à l'action des rayons solaires.

Ces résultats obtenus, j'inventai pour la circonstance un système de pivot pour moulinet, que j'appelai *le pivot de minimum du frottement*.

Ce pivot se compose d'une aiguille ou épingle d'acier, dont la pointe mise en contact avec le pôle de l'aimant, lui permet de rester vertical par attraction.

Je roulai du papier de manière à en former des tubes très minces. En traversant par leur milieu deux de ces tubes, on obtenait le moulinet *m n* fig. 1. (Voir pour les figures la page 597).

On est limité par le poids que peut supporter un pareil système ; mais avec de bons aimants il peut porter plusieurs tubes ou pailles que l'on met en croix, ou que l'on dispose parallèlement entre elles, pour multiplier les effets.

Les circonstances m'ayant amené à m'occuper en même temps de l'appareil Crookes et de tables tournantes, il en résulta que certains mouvements de mes moulinets, lorsque je touchais mes aimants avec mes mains, frappèrent mon attention.

Je remarquai donc qu'en touchant telle branche de l'aimant inférieur en *B*, le moulinet *m n* déviait dans un sens ; puis en touchant la culasse de l'aimant supérieur en *C* il déviait en sens contraire.

Bref, à force d'essais et en changeant de main, je finis par obtenir la rotation continue *m n*, en mettant les doigts de la main gauche en *B*, et ceux de la main droite en *C*. D'autres fois je touchais le bout de l'aimant en *D* avec le même résultat.

4° Je passe sur les expériences que je fis pour bien me convaincre que c'était le fluide humain émanant de mes mains,qui produisait ces effets.

De telle sorte qu'en cherchant le moyen de faire tourner un radiomètre de mon invention dans l'air, et non dans le vide comme dans l'ampoule du radiomètre Crookes, j'inventai un appareil tres sensible à l'action du fluide humain.

5° J'avais mis mon appareil sous l'un de ces globes anciens de verre, servant à abriter des vases de fleurs artificielles.

6° Je fis toutes sortes d'essais avec ma loupe en dirigeant les rayons solaires sur mes divers systèmes de moulinets suspendus aux aimants, et j'obtins des déviations considérables et même des rotations complètes de ces moulinets.

7° Plus tard je remarquai que le contact des mains n'était pas nécessaire, et qu'il suffisait d'approcher les mains des culasses de mes aimants pour obtenir la rotation des moulinets.

8° Je posais alors une longue aiguille de paille de 20 centimètres de longueur avec son pivot, comme il est représenté fig. 5 et la paille figure 2.

En approchant la main droite de la culasse *C* de l'aimant supérieur, j'obtins la rotation complète et continue de la paille, de droite à gauche.

9° L'aimant supérieur ayant été posé en porte à faux sur un vase de faïence dont le fond lui servait de support, j'obtins les mêmes résultats, en bouchant le dit vase, ou bien en approchant la main de ce vase.

10° Chose curieuse, les mains qui me donnaient des déviations ou des rotations de sens contraire, étant posées ensemble sur le vase de faïence, le moulinet parut tourner plus vite.

11° La main d'un tiers ayant été ajoutée, la rotation fut un peu activée.

13° Mais tous ces résultats que je notais à cette époque étaient incohérents, je ne pouvais en déduire aucune loi, autre que les faits constatés.

C'était tout bonnement l'invention d'un appareil nouveau, mais je n'en voyais guère la portée et l'importance finale.

14° Je fus dégoûté de ces expériences à la suite des railleries de mes jeunes camarades, attendu que quand ils étaient autour de moi, ce que j'avais annoncé ne se produisait guère ; sauf des déviations très fortes par le contact de leurs mains.

Mais mes amis déclaraient que c'était les courants d'air, et le fait est qu'il était impossible d'obtenir de ces turbulents assistants fumant leur pipe, un quart d heure de tranquillité.

Bref, après trois mois environ d'essais de toutes sortes, je laissai de côté tous ces appareils sans pouvoir arriver à aucun progrès.

J'avais essayé toutes sortes de tubes, de fils de métaux montés sur pivot, ou suspendus à des fils ou à mes aimants J'avais composé toutes sortes de matières, même des aiguilles en os, ivoire, nerf de bœuf, etc, croyant trouver dans des substances animales plus de sensibilité, ce qui n'était pas.

15° Outre mes moulinets suspendus, j'avais réussi à faire tourner toutes sortes d'aiguilles en les montant sur une aiguille piquée dans une rondelle de bouchon.

Je perçais mes pailles et tubes avec des fils de fer rougis au feu, et collais sur le trou supérieur un petit chapeau *abc* de métal mince pour recevoir la pointe du pivot, fig. 2 et 5.

Je suspendis également toutes sortes d'aiguilles dans des bocaux, fermés par des couvercles de papier. J'avoue que ce système ne me donna que de très mauvais résultats.

16° Mes meilleurs résultats furent obtenus au moyen de mes tubes minces posés sur leurs pivots fig. 5, et en plaçant ma main de champ sur la table, autour de ces aiguilles.

Ce sont ces aiguilles qui plus tard furent mises sous globe et formèrent l'unique matériel, pour mettre en évidence l'action du fluide humain. C'était en 1875....

17° Je compte revenir plus tard sur l'action importante du champ magnétique sur le fluide humain ; mais pour terminer rapidement ce résumé, je signalerai encore quelques expériences et dispositifs nouveaux.

La fig. 3 représente une aiguille montée sur son pivot de bouchon, de telle sorte qu'elle se trouve plongée dans le champ magnétique d'un aimant, et son axe entre les deux pôles *N* et *S* de cet aimant.

Si l'on touche la culasse de l'aimant, ou si on approche simplement la main de la culasse, et même d'autres points de l'aimant, tels que le point *N*, l'aiguille dévie fortement.

J'ai même obtenu aussi des rotations en posant ma main de champ sur la table et derrière cet aimant maintenu verticalement, comme la fig. 3 le représente.

18° Si on place entre les branches d'un petit aimant une rondelle de bouchon percée d'une aiguille, servant de pivot à un moulinet formé de deux pailles en croix et de dix centimètres de longueur, le moulinet tournera en tenant l'aimant par la culasse avec la main droite fig. 4.

Dans cette figure j'ai mis le bouchon sur l'aimant ; mais en réalité il était entre les branches, l'une cachant l'autre en projection dans ma figure.

19 Si on place un aimant au dessus d'une table et assez haut pour supporter son moulinet fig. 1, on peut répéter les expériences que j'ai indiquées en plaçant sous ce moulinet *m n* un deuxième moulinet, mais monté sur un pivot de bouchon.

Or, on remarquera ce fait curieux, qui a son importance ; c'est que si on actionne le moulinet suspendu, le deuxième moulinet (qui a son axe de rotation dans la même direction verticale que le moulinet suspendu), tournera en même temps que le premier, exactement comme si ces deux moulinets étaient reliés, liés ensemble par des liens fluidiques invisibles.

20° Il y a à faire de très nombreuses expériences avec les aimants qui ont une action sur le fluide humain. On peut disposer les aimants à plat sur un dessous de plat en faïence, et mettre le pivot de bouchon portant le moulinet ou l'aiguille, entre les pôles de ces aimants au nombre de 2, 4 ou 6.

On arrange les pôles de manière à être de noms contraires en face les uns des autres. En posant les deux mains de champ sur les bords de ce dessous de plat carré on obtient des rotations continues. Mais j'ai hâte d'arriver à mes expériences plus modernes, et remontant à plus de quatre ans ; c'est-à-dire environ 6 mois après que je fus devenu médium subitement.

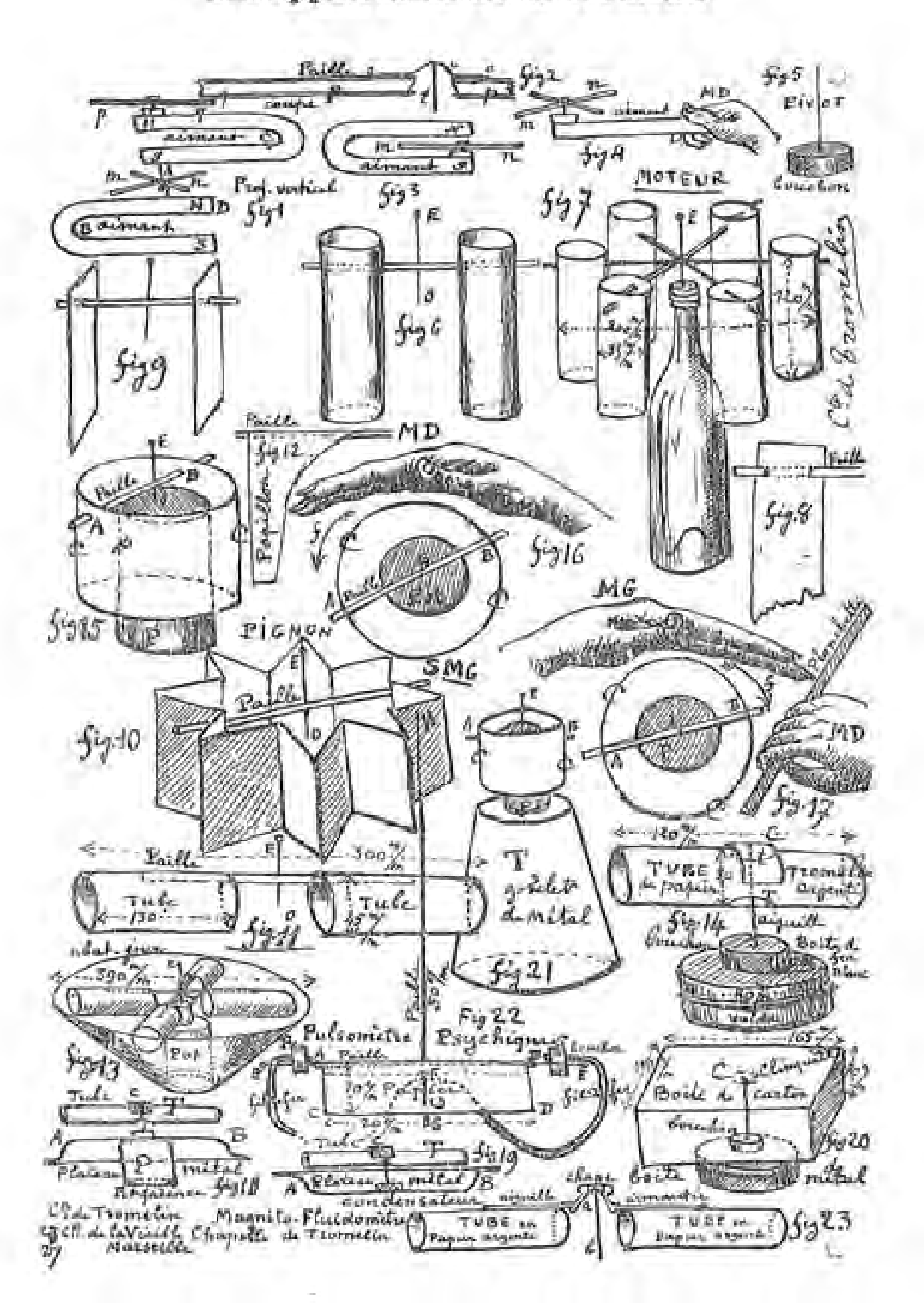
21° Qu'il me soit permis de noter ici une prédiction assez curieuse.

Deux mois environ après être devenu voyant, Hermès qui était mon guide pour mes travaux scientifiques, me fit lire un jour dans mes caractères médianiques (sorte d'écriture en caractères sybillins qui m'est spéciale) :

Hermès t'enseignera l'art de mouvoir la matière.

Dans mon journal personnel on pourrait lire de loin en loin : Ces

Les Appareils de M. de Tromelin



esprits sont des farceurs. Ils m'avaient promis de me faire mouvoir la matière et je ne puis même pas faire bouger une allumette !

Je suis sûr que le capitaine Quénaidit, (1) qui a reçu de moi de nombreuses lettres vers ces époques, retrouverait dans ma correspondance mes Jérémiades à ce sujet.

Je signale ce fait certain en passant, parce que cela prouve d'une manière certaine, qu'alors je ne songeais nullement à reprendre ces travaux de 1875, déjà les Entités occultes auxquelles j'avais affaire, étaient décidées à m'aider à faire les belles découvertes qui vont suivre.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'alors que je travaillais à mes découvertes et instruments, je ne m'apercevais même pas, que j'étais en train de réaliser la prédiction d'Hermès.

Notez que pour moi, je ne crois pas que ce soit le fameux Hermès Trismégiste Egyptien qui me hante et me conseille. Ce nom est pour moi une Entité intelligente occulte quelconque et un symbole de sagesse ayant une réalité qui se démontre par la réalisation de sa prédiction. Mais j'ignore quel est cet Hermès qui m'a conduit à ces belles découvertes !

Cela prouverait encore que le génie des humains ne leur appartient pas en propre, et qu'il est puisé au réservoir commun, au milieu occulte et éthéré, qui vit, pense et dirige l'humanité, sans que nous le sachions.

Les grands génies durent être inspirés. En général ils l'ont presque tous senti et en ont fait mention. Cela dit, je reviens à mes inventions.

22° Nous voici en 1903. Je suis devenu médium et il m'arrive des faits et des aventures extraordinaires, (2) et je suis amené, en homme de science que je suis, à étudier les phénomènes curieux qui ne cessent de se produire autour de moi.

Je reconnais bientot que l homme et nos organes de chair ne sont que les subtrata, la substance si on préfère, qui est nécessaire au mansprit (Esprit personnel) et à l'âme pour opérer dans notre monde matériel. J'examine les squelettes, l'ossature et les muscles des animaux et je reconnais que nos membres construits comme ils le sont et avec nos muscles placés comme ils le sont, ne peuvent en rien expliquer les efforts, le travail mécanique que nous développons. Je reconnais que les ailes des oiseaux ne peuvent produire leurs efforts ; que les crustacés qui ont la chair à l'intérieur de leurs os, ainsi que les insectes n'ont rien dans l'agencement de leurs membres qui permette d'expliquer les forces considérables qu'ils déploient. Je suis donc obligé de chercher ailleurs l'agent invisible qui produit ces efforts et je le trouve dans le fluide humain manœuvré par nos Sosies éthérés, âme et mansprit.

Je note rapidement ce fait si important et contraire à tout ce qu'on

(1) Quénaidit ou Tidianeuq de la Revue de Papus. *L'Initiation*.

(2) Voir *Les Mystères de l'Univers* par le Comte de Tromelin. Prix 3 francs. Beaudelot, éditeur, 36, rue du Bac, Paris.

m'avait enseigné, à tout ce que j'avais lu en anatomie, à la fin de mes *Mystères de l'univers*.

23° Donc 6 mois après être devenu médium, je reprends mes études de 1875, soit après près de 30 années d'interruption, avec tout mon savoir, tout mon acquis, je répète toutes les expériences citées plus haut.

Je n'arrive à rien de bien précis, mais j'imagine mes condensateurs et régulateurs du fluide humain, en plaçant sous mes grands moulinets des récipients de métal circulaire, dont je fais varier cent fois les formes.

24° *Condensateurs de fluide humain.*

Pour donner une idée de ces appareils, je me bornerai à dire qu'au lieu de mettre les pivots de mes petits tubes de paille ou de papier tout simplement sur la table, je les place sur des plats circulaires de métal. Je fais varier les diamètres de mes condensateurs par rapport aux longueurs de mes aiguilles ou moulinets et je commence à obtenir des rotations continues *à volonté*, en plaçant mes deux mains de champ à droite et à gauche de mon appareil ; ou bien mes deux mains faisant un angle de 45 degrés avec le rebord de la table.

25° Tout cela n'est encore que du bricolage. Ce sont des idées ingénieuses que je note afin d'arriver aux meilleurs résultats.

J'ai là sous les yeux ce mémoire volumineux qui renferme tout un monde d'appareils nouveaux, de dispositifs encore inconnus, avec une soixantaine de figures. Je n'en parlerai pas pour le moment, et peut-être publierai-je plus tard ce processus de mes recherches.

26° Mes résultats sont toujours incohérents et je me désespère d'arriver à rien de bon.

Loi de Lenz. Cependant ayant un jour placé un de mes petits tubes de papier, ou une longue paille de 20 centimètres de longueur sur un pivot de 30 centimètres de hauteur, piqué dans une planchette de bois, j'observe avec étonnement qu'assis en face, cette longue paille tourne seule d'un mouvement continu, et sans aucune intervention des mains.

Je remarque que les mouvements brusques de mon corps impriment à cette longue aiguille des mouvements inverses à ceux que l'agitation de l'air aurait dû lui communiquer.

Je répète cent fois ces essais avec toutes sortes de dispositifs, en faisant varier mes hauteurs et longueurs de paille, et j'eus comme premier trait de lumière cette loi :

« *Le fluide humain est soumis à la loi de Lenz* ;

Et cette deuxième loi :

« La source génératrice du fluide humain est dans le corps humain.

Puis bientôt après celle-ci :

« *Les mains n'agissent que comme conducteur du fluide humain.*

Je fais à la suite de ces découvertes des milliers d'expériences, et je vous assure que pour passer des nuits et journées entières à voir tourner des moulinets, il m'a fallu une patience à toute épreuve !

(*A suivre*) Comte DE TROMELIN.

Causerie

L'ABSTRACTION (1)

Il y a au moins deux façons de concevoir la vie et tout ce qu'elle comporte : la façon concrète et la façon abstraite.

Pour la majeure partie des êtres, pour les lutteurs du *struggle for life*, il n'en est qu'une : la première.

Pour les autres — oiseaux rares sur cette terre — les conceptions de la vie sont multiples. C'est pourquoi il leur est loisible de pratiquer l'abstration, refuge inaccessible des âmes supérieures et indépendantes, mais attachées à un corps suffisamment pouvu au point de vue ploutocratique.

Car, s'il est vrai que Maître Maltus fut un penseur odieux et parfaitement inestimable, il n'en demeure pas moins, qu'il a proféré une atroce vérité *sociale*, lorsqu'il a proclamé que :

« Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches » n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la terre. » Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert mis pour » lui. La nature lui commande de s'en aller et elle ne tardera pas à » mettre elle-même cet ordre à exécution ». (Voir *Essais sur la population, 1re édition, 1797*).

Ceci rappelé, en passant, pour indiquer le principe sacro-saint sur lequel repose la science dite de l'Economie sociale, laquelle est manifestement un mode assez concret de conception de la vie.

***

Eh bien, il y a, malgré tout, de par le monde, des braves gens qui vivent dans l'abstraction la plus intégrale. Oyez, par exemple, ce grand seigneur russe, qui s'est transmué, par son grand amour des petits de l'Humanité, en chrétien des anciens jours, j'ai nommé Tolstoï.

Il vient d'écrire une lettre fort originale à Sienkiewick, rendue publique en France par le *Matin* du 20 janvier. C'est un long et vibrant anathème contre la philosophie de Malthus — ou, si vous

(1) *Les Temps meilleurs*. N° de février.

voulez, contre tous les souverains passés et présents. C'est la même chose.

On ne peut nier en effet, qu'il ne leur adresse des appréciations plutôt désagréables, celles-ci par exemple :

. . . .

« Quant aux souverains actuels, promoteurs de toutes sortes de » massacres et de violences, ils sont tellement au-dessous des exi- » gences morales de la majorité, qu'ils ne peuvent même plus » éveiller notre indignation : ils ne méritent que notre pitié et » notre aversion. Il ne faut pas s'indigner contre leurs personnes, » — dépourvues du plus sacré sentiment de l'humanité — et moins » encore les combattre. Il ne faut lutter que contre cette horrible » oppressive et surannée machine gouvernementale qui est la source » principale des souffrances humaines. Il faut lutter, non contre » les hommes, mais contre le préjugé de la nécessité d'un Etat » oppresseur.....

» La lutte contre ce préjugé n'est possible que par un seul moyen » qui consiste à vivre en dehors de l'oppression de l'Etat, à s'en » passer et à s'en éloigner. »

— Et voilà — ce n'est pas plus malin que cela..... pour Tolstoï.

Voilà ! j'imagine de l'abstraction — ou je me trompe fort.

***

En voici une autre..... en préparation. C'est notre Saint-Père qui, paraît-il, la perpètre présentement dans le silence du Vatican où le retiennent sa dure captivité et sa goutte, et sous les auspices du Saint-Office, s'il vous plaît.

De Rome, en effet, nous parvient l'avis suivant :

« On annonce la publication prochaine d'un document qui aura certainement quelque retentissement. Il s'agit de la condamnation du spiritisme. Le Saint-Office a été chargé d'étudier les motifs pour lesquels le spiritisme et toutes les sciences occultes doivent être condamnés. »

Voilà une Encyclique qui ne devra pas être banale.

Eh bien, malgré l'intime satisfaction que cette nouvelle m'inspire, j'ose dire que sa Sainteté doit être sérieusement atteinte par sa maudite goutte, pour concevoir un si noir projet.

En fait, il y a beaux jours que la même congrégation du Saint-Office — dernier reflet de la non moins sainte Inquisition — avait

déjà, et non sans vigueur, condamné le spiritisme impie et bavard.

Et pour en revenir à notre argumentation sur le concret et l'abstrait, je ne puis m'empêcher d'observer que sa Sainteté doit s'abstraire profondément avec la congrégation sus-désignée, des contingences présentes, pour songer à lancer les foudres sacrées contre le spiritisme.

Eh, mon Dieu, je ne refuse pas de reconnaître, même avec Pie X, que le spiritisme et l'occultisme, en général, sont des adversaires redoutables du catholicisme *romain*. Mais, à quoi bon, ô Saint-Père, proclamer *urbi et orbi* — qu'on en a peur....., car tout le monde intelligent verra..... le bout de l'oreille, et pour ce monde-là, sa Sainteté et la congrégation déjà nommée sans parler de celle qui ne l'a pas été — auront craché en l'air...

Oui, c'est vraiment trop d'abstraction et cela fait songer à l'adage bien connu des anciens romains :

Quos vult perdere, Jupiter dementat.

*
* *

Mais cette aimable vésanie n'est point le fait du compagnon Emile Poujet, secrétaire de la *Voix du Peuple*, organe de la C. G. T. — lisez Confédération Générale du Travail.

Répondant, dans le *Matin*, à un article du citoyen Fournière, socialiste militant, le compagnon Poujet lui décoche cette leçon :

« La vérité, citoyen Fournière, vous ne voulez pas la voir. La crise n'est pas que dans le parti socialiste. Elle est dans tous les partis. Tous sont comme le café servi à Louis XV par la Dubarry : *ils f.....t le camp* !

» Cette crise vient de ce que, jusqu'ici, on s'est attaché à la façade sociale, on n'a vu que l'enseigne du régime — alors qu'il fallait s'attaquer aux racines.

» Le remède est dans la modification complète et radicale du milieu social.

» Ce n'est pas la souveraineté politique qui importe, c'est la *souveraineté économique*.

» Or, la classse ouvrière sait le mal ; elle prend conscience de cette nécessité et elle travaille aux transformations inévitables. Déçue par vous et vos amis, elle apprend à ne plus compter que sur elle même, sur sa propre force, sur son action directe.

» Le réconfort que votre orientation parlementariste n'a pu lui

donner, elle le puise dans le syndicalisme. Grâce à lui, les travailleurs reconnaissent combien puériles et artificielles étaient leurs querelles d'écoles. Vous le déplorez ? C'est excusable de votre part. En effet, avec les syndicats, neutres au point de vue électoral — mais actifs au point de vue social — vous perdez un appui politique. Prenez-en philosophiquement votre parti. Il y a des courants qu'on ne remonte pas ; le syndicalisme — quoique jeune — a trop donné de résultats pour que la classe ouvrière revienne aux mirages dont vous lui vantez les charmes. »



Et comme il n'est si faible argumentation qui n'impose une conclusion, nous présentons la suivante :

Entre l'étroit dogmatisme de Rome, le mysticisme de Tolstoï et la tactique d'E. Poujet, il nous semble qu'il y a place pour une conception pratique et conforme cependant aux légitimes aspirations des contemporains, — non ploutocrates, — car pour les autres, leur siège est fait, tant mieux pour eux.

Cette conception de la vie, qui est celle des spiritualistes modernes, et par conséquent de la majeure partie de nos lecteurs, sera utilement rappelée pour les autres.

La vie, dans son ensemble, est à la fois abstraite et concrète : abstraite dans ses causes, concrète dans son processus, car elle est la conséquence des existences antérieures subies par l'individualité autonome qu'est chacun de nous.

Donc, toutes les circonstances de l'ambiance au sein de laquelle nous sommes immergés sont les moyens servant à notre amélioration, à notre élévation morale et intellectuelle, en un mot à notre rédemption des erreurs ou des fautes où nous avons pu nous laisser tomber au cours d'existences antérieures.

C'est ce que que le mythe du péché originel prétend indiquer.

C'est pourquoi, ô très Saint-Père, ô digne et excellent Tolstoï, ô compagnon Poujet, tous vos efforts, toutes vos colères et vos mépris apparents ou cachés ne sont que vagues fumées qu'emporte le vent puissant de la vie universelle.

Anathèmes, rancœurs et violences sont comme les vagues rageuses de l'Océan en courroux, qui viennent menaçantes s'élancer contre le granit des caps inébranlables. Leurs flots s'y brisent et

s'éparpillent en un ruissellement affaissé, en poussière humide que le vent absorbe.

Et puis, lorsque tous les soulèvements se sont anéantis, on s'aperçoit, qu'au fond, rien n'a changé : le Destin a suivi son cours l'*ananké* a fauché sa moisson, et Dieu est toujours là planant au fond de la conscience humaine, dans une irradiation intime et inéluctable, de justice sereine, immanente, intangible. F. BEARSON.

Congrès spirite de Liège

Le Comité de la F. S. de Liège vient d'adresser aux Spirites étrangers, ainsi qu'aux Spirites belges non-affiliés, la lettre suivante :

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que la *Fédération Nationale Spirite de Belgique* tiendra son Congrès annuel à Liège les 7 et 8 juin prochain.

Comme en cette circonstance les Sociétés : *L'Union Spiritualiste de Liège*, *l'Union Spirite de Seraing* et *l'Union Spirite de Liège* fêteront respectivement, les deux premières, le XXXe, et la 3e le XXVe anniversaire de leur fondation, le Comité fédéral a tenu à rehausser l'éclat de notre assemblée annuelle et nous charge, dans ce but, d'adresser en son nom des invitations à tous les corps constitués du Spiritisme, dans les nations limitrophes, ainsi qu'à tous les Spirites de ces pays en général.

Nous serions très heureux de vous voir désigner une députation pour assister à ces fêtes et prendre part à ces travaux.

Nos délégués mettraient le comble à nos vœux en voulant profiter de cette circonstance pour faire au Congrès un exposé de l'état du Spiritisme dans votre pays ainsi que la marche ordinaire de vos études et de vos efforts de propagande.

Toute communication ayant trait au Spiritisme, présentée soit par un délégué, soit personnellement par un autre Spirite, sera portée à l'ordre du jour de l'Assemblée générale ou d'une des Sections, pourvu que le titre et le sommaire en soient transmis au Président de la *Fédération Nationale*, 43, rue de la Petite Ourse, à Anvers, avant le 15 mai prochain.

Aucune cotisation ne sera réclamée aux membres étrangers pour leur participation à notre Congrès.

Nous vous prions, Messieurs, d'agréer l'assurance de nos sentiments les plus fraternels.

Pour le Comité de la Fédération Spirite de Liège

Le Secrétaire, G. ARSOUZE. — *Le Président*, J. FRAIKIN.

N. B. Vos confrères sont priés de reproduire la présente invitation dans leur prochain n°.

Nouvelles Expériences avec Eusapia Paladino

(Suite) (1)

Lundi 20 janvier 1908.

Présents : Mmes B., B. Ber., de M. Mme Br. MM. de W., Dr Allain, D d'Orméa, de Fontenay, Delanne, capitaine M. Malteste, dessinateur du *Monde Illustré*, André B., J. et de Vesme.

La séance est ouverte à 9 heures 5.

Dans le cabinet, un grand guéridon, un petit guéridon posé à terre, une cuve remplie de terre glaise.

Prennent place autour de la table : à droite d'Eusapia : MM. le Dr Allain, M. Mme Ber. ; à gauche : MM. le Dr d'Orméa, Malteste ; en face Mme B.

9 h. 5 à 14 — On entend un coup dans le cabinet.

M. le Dr Allain fait le geste de frapper trois coups.

On entend deux coups dans la table. M. le Dr Allain fait de nouveau, à distance, le geste de frapper trois coups et on entend trois coups dans la table.

9 h. 15, 16. — Le rideau se gonfle. Eusapia tend la main de M. le Dr Allain vers le rideau, à sa gauche ; le rideau se gonfle.

9 h. 17. — Le rideau se gonfle sous le coude d'Eusapia.

M. le Dr Allain. — J'ai le contrôle d'un pied. Quant aux mains, tout le monde les voit.

9 h. 18, 19 — Eusapia fait avec son poing, à distance, le geste de donner trois coups dans la direction du rideau, et des coups sont entendus dans le cabinet.

9 h. 20. — On entend des craquements dans le cabinet.

M. J. — Demandons que le guéridon qui est dans le cabinet vienne.

9 h. 21. — Craquements dans le cabinet.

9 h. 22, 23. — On entend encore de légers craquements dans le cabinet.

9 h. 24, 25, 26. — M. Delanne, — Le guéridon est-il exactement derrière Eusapia ?

M. le Dr d'Ormea. — Oui.

M. le Dr Allain. — Il est difficile d'assurer le contrôle des pieds parce qu'Eusapia dit qu'elle a mal aux pieds.

(1) Voir le no de mars p. 533.

M. J. — Eusapia accepte qu'on lui attache les pieds aux pieds de sa chaise, mais elle ne veut pas qu'on mette les pieds sur les siens.

9 h. 27, 28. — On entend des craquements dans le cabinet.

M. André B. — Le guéridon a dû bouger un peu ; je le voyais tout à l'heure par la fente du rideau ; je ne le vois plus.

On entend de nouveaux craquements. Le guéridon est renversé à l'intérieur du cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — Son pied était sur le mien.

M. J. — La robe d'Eusapia était très près du guéridon.

9 h. 28, 29. — Mme B. apporte des rubans de fil pour attacher les jambes d'Eusapia. Mais Eusapia dit qu'elle veut qu'on les lui attache avec des cordes.

On regarde dans le cabinet et on constate que le guéridon est tombé, le plateau contre le mur, les pieds à côté d'Eusapia.

M. de W. attache chacun des pieds d'Eusapia à un des pieds de sa chaise. [M. le Dr Allain surveille le ligotage des pieds].

M. Delanne. — Veuillez avoir l'obligeance de nous dire comment vous la liez.

M. de W. — Nous avons fait deux tours autour du barreau de la chaise puis nous avons fait des nœuds de façon à former une sorte de collier ; nous avons ensuite placé la corde autour de la jambe, nous avons fait un nœud et nous avons pris la jambe une seconde fois.

9 h. 37.

M. de W. — Il n'y a plus maintenant à parler du contrôle des pieds.

M. Delanne. — Etes-vous certains qu'elle ne peut pas se servir de ses pieds ?

M. le Dr Allain. — Nous avons fait ce que nous avons pu pour assurer le contrôle des pieds ; mais on ne peut jamais dire que l'on a une certitude absolue.

M. de Fontenay. — Ce sera une certitude si, à la fin de la séance, les nœuds sont intacts.

9 h. 38 à 42. — Eusapia dit que l'on chuchote comme des conspirateurs et que cela ne lui plaît pas.

9 h. 43. — Les deux pieds de la table, à gauche d'Eusapia, se lèvent, puis les deux pieds qui sont devant elle. Les mains d'Eusapia sont sur la table.

9 h. 44. — Les deux pieds de gauche se soulèvent de nouveau et restent soulevés ; un troisième pied se soulève ; puis la table retombe. Le soulèvement a duré 40 secondes.

9 h 45. — Eusapia fait à distance le geste de donner des coups de poings et des coups sont entendus dans la table.

Eusapia frappe trois coups sur la table ; les coups sont répétés un instant après.

Elle fait à distance le geste de donner des coups rythmés et les coups sont entendus avec le même rythme.

M. le Dr d'Orméa. — De mon côté le contrôle est bon.

M. le Dr Allain. — Du mien aussi.

9 h. 46. — Eusapia fait à distance le geste de donner trois coups de poings ; les coups sont entendus dans la table.

9 h. 47. — Soulèvement de deux pieds.

Nouveau soulèvement de deux pieds.

9 h. 48. — La table frappe cinq coups ; on diminue la lumière.

9 h. 49, 50. — Eusapia demande à M. J. de tenir sa main. On entend un coup dans le cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — Sa robe s'est avancée vers le guéridon ; elle s'est gonflée comme si elle était poussée par quelque chose ; je l'ai touchée et il n'y a rien.

9 h. 51, 52. — Eusapia touche le guéridon avec sa main.

9 h. 53. — M. J. — Le rideau est sur le guéridon ; ma main est sur le rideau et la main d'Eusapia sur ma main.

Le guéridon s'avance vers M. d'Orméa.

M. de Fontenay. — Il tombe en arrière sur le bord de la cuve de glaise.

M. J. — Ma main était sur le guéridon.

9 h. 54. — On entend un frottement dans le cabinet. On diminue la lumière de deux degrés.

9 h. 55. — Le guéridon se déplace dans le cabinet, les deux mains d'Eusapia étant visibles.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon s'est approché de moi. Il me donne un petit coup à la main.

9 h. 56. — Eusapia demande que M. de Fontenay ne touche pas le guéridon.

M. de Fontenay. — Je ne le touche pas. J'ai seulement avancé ma main dans le cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon m'a donné trois petits coups à la main.

9 h. 57. — Le guéridon se soulève sous la main de M. J.

M. J. — Le rideau était dessus.

Eusapia demande à M. Fontenay de mettre à son tour la main sur le guéridon. Le guéridon *se soulève sous la main* de M. de Fontenay. On diminue la lumière.

9 h. 58. — M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon presse contre mon avant-bras.

Le guéridon est renversé et tombe devant M. de Fontenay. M. de Fontenay le relève et le remet dans le cabinet.

9 h. 59. — Sur la demande d'Eusapia, M. de Fontenay tient le guéridon.

M. de Fontenay. — Il *remue sous ma main*... Il vient vers Eusapia.

M. de W. le tient à son tour et sent le guéridon remuer sous sa main. Les deux mains d'Eusapia sont visibles sur la table.

M. M. — Je vois la tablette remuer.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon bouge ; il s'approche... il tâche de se lever.

M. Delanne. — Eusapia fait avec sa main des mouvements synchrones aux mouvements du guéridon.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon se lève... Il se lève jusqu'à au moins un mètre de hauteur.

10 heures. — M. J. soulève le rideau. On voit l'intérieur du cabinet.

M. de Fontenay. — Le guéridon va tomber.

Eusapia dit que non ; elle demande à M. de Fontenay de prendre le guéridon.

M. de Fontenay. — Je sens une très grande résistance ; c'est comme si une main tenait le guéridon par le bas.

10 h. 1. — (On diminue la lumière.)

10 h. 2. — M. le Dr d'Orméa — Le guéridon bouge ; il vient frapper des coups discrets sur mon avant-bras.

M. le Dr Allain. — Je tiens les deux jambes et la main droite d'Eusapia.

10 h. 3. — On entend le guéridon craquer.

10 h. 4. — M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon vient frapper encore sur mon avant-bras... Il frappe de nouveau.

10 h. 5. — On entend le guéridon craquer.

10 h. 6. — M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon remue légèrement ; il me donne des coups... Il bouge plus vivement.

10 h. 7. — M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon se déplace... Je le sens s'éloigner... Il revient.

10 h. 8. — M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon remue toujours.

10 h. 9. — M. le Dr Allain. — Ma main contrôle les deux genoux et la main droite.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon vient frapper sur mon bras.

10 h. 10. — M. le Dr d'Orméa. — Eusapia a laissé ma main un moment pour toucher dans le cabinet, parce qu'elle croyait que quelqu'un était dedans.

10 h. 11, 12. — (On fait l'obscurité).

M. le Dr Allain. — J'ai la main droite sous le rideau.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai également la main gauche sous le rideau. Eusapia m'a prié de bien aplatir ma main contre la table ; mais je contrôle quand même ; je sens le pouce.

M. le Dr Allain. — Eusapia a mis sa figure contre la mienne.

M. le Dr d'Orméa. — Je prie John de m'enlever les lunettes.

On entend des craquements dans le cabinet. Le rideau est fortement secoué.

M. le Dr Allain. — Je tiens les deux jambes et sa main droite.

M. le Dr Allain. — Quelque chose me touche sur la tête ; on me tire les cheveux. Je tiens sa main droite et sa figure est absolument collée contre la mienne.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai toujours sa main gauche.

M. le Dr d'Orméa. —Le guéridon se lève très haut... Il passe sur ma tête... Il est contre ma main sur la table. Ma main n'a jamais cessé de contrôler la main d'Eusapia.

M. le Dr Allain. — Le contrôle est parfait de mon côté.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon est en équilibre sur ma main. (On donne un peu de lumière.)

On voit le guéridon sur la table, contre M. le docteur d'Orméa les pieds en l'air.

10 h. 20. — M. le Dr d'Orméa. Il est venu là tout doucement.

M. J. enlève le rideau qui couvrait un pied du guéridon.

10 h. 21. — M. J. — Nous voudrions que le guéridon soit enlevé de dessus la table.

10 h. 22. — Eusapia demande qu'on regarde si elle est bien liée. On *constate que les liens sont intacts*

10 h. 23. — M. d'Orméa. — Je contrôle sa main gauche et son genou gauche.

M. le Dr Allain. — Je contrôle sa main droite. (On fait l'obscurité complète).

M. le Dr d'Orméa. — Le rideau s'approche de moi.

Le cabinet est fortement secoué.

M. le Dr d'Orméa. — Le contrôle de la main gauche est excellent ; nos doigts sont entrelacés.

M. le Dr Allain. — Le contrôle de la main droite est bon.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon se lève..... Il m'a frappé à la lèvre inférieure ; il m'a même fait mal..... Il est retourné dans le cabinet. Le contrôle des mains était bon.

M. le Dr Allain. — J'ai la main droite d'Eusapia et sa figure est contre ma figure.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai sa main gauche. Quelqu'un me touche sur le front..... m'enlève les lunettes.

M. le Dr Allain. — On essaie de mettre les lunettes sur mon nez.

Le contrôle des mains était bon.

M. de W. — C'est vraiment très bien.

M. le Dr d'Orméa. — Un doigt me touche sur l'épaule, presque derrière, par conséquent très loin d'Eusapia..... On continue à me presser .. Voudriez-vous mettre votre main sur mon épaule droite, monsieur J. ?

M. J. met sa main sur l'épaule de M. d'Orméa.

M. J. — Je me suis senti touché comme par des doigts ; et ce que j'ai dans les mains, c'est votre pince-nez. Il est venu par dessus votre épaule.

M. J. replace le lorgnon sur le nez de M. le docteur d'Orméa.

M. le Dr d'Orméa. — On me touche sur le front... On m'enlève de nouveau mon lorgnon.

M. le Dr Allain. — Il vient sur mon nez.

Mme B. — J'ai ma main sur l'épaule de M. d'Orméa pour voir si je serai touchée.

Le contrôle est bon.

Mme B. — On m'a pris ma main dans deux mains.

M. le Dr d'Orméa. — On m'a touché sur l'épaule.

M. le Dr Allain. — Le contrôle de la main droite a toujours été parfait.

M. le Dr d'Orméa. — On me touche sur la figure. On me caresse.

M. J. — J'ai, en effet, senti comme une main.

Le contrôle est bon.

M. de Vesme met sa main sur l'épaule droite de M. le docteur d'Orméa.

M. d'Orméa. — On me reprend mes lunettes.

M. de Vesme. — On les a portées sur ma main droite.

M. le Dr d'Orméa. — Elles ont circulé autour de mon front.

Le contrôle est bon.

M. de Vesme. — Une main venue de l'intérieur du rideau, a frappé sur la mienne et m'a enlevé le lorgnon.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon bouge ; il est soulevé.

M. le Dr Allain. — Le contrôle est excellent du côté droit. Eusapia tient la main de M. M.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon est sur ma tête. Il me fait des massages.

Le guéridon tombe.

Eusapia demande qu'on ne lui serre pas les doigts.

M. de Vesme. — Une main, venue de l'intérieur du cabinet, m'a serré la main fortement en la secouant.

Mme B. met sa main sur l'épaule gauche de M. le Dr Allain.

M. de W. se met dans le cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai senti comme une figure contre la mienne, au-delà du rideau. Je sens une joue.... On me touche sur la nuque....On me tire les cheveux.

M. M. — Le lorgnon m'est tombé sur le poignet et je sens toujours la main droite d'Eusapia.

M. le Dr d'Orméa. — J'ai toujours tenu la main gauche. D'ailleurs si la main d'Eusapia me quittait, je le dirais.

M le Dr d'Orméa. — Le guéridon vient sur mon bras.

M. M. — Le guéridon tout entier est couché sur la table ; je l'ai sous le nez.

Mme B. — Je suis touchée fortement.

M. de Fontenay met sa main sur l'épaule de M. le Docteur d'Orméa. Le guéridon se déplace.

M. de Fontenay. — Le guéridon est maintenant sur ma tête.

M. le Dr d'Orméa. — Mes lunettes sont maintenant revenues sur mon nez.

M. de Fontenay. — Je remets le guéridon dans le cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — Le guéridon se lève.... Il est mis sur ma tête.

M. de Fontenay. — On le met dans ma main.

M. de Fontenay entre dans le cabinet.

Mme B. — Je voudrais bien toucher une figure. Je tends ma main dans la direction du rideau à côté de M. le Dr d'Orméa.

Le rideau se gonfle.

M. le Dr Allain. — Eusapia a mis ma main gauche sur sa nuque. J'ai toujours le contrôle de sa main droite avec M. M.

M. le Dr d'Orméa. — On me touche sur l'épaule.

M. le Dr d'Orméa. — Le rideau s'approche. J'ai comme la bouche de quelqu'un très près de moi.

Mme B. — J'ai senti quelque chose ; je ne peux pas dire si c'est une figure ou une main.

Le contrôle est bon.

Mme B. — Une main vient de me donner une tape sur la main.

Eusapia demande s'il y a quelqu'un dans le cabinet. M. de Fontenay sort du cabinet.

M. le Dr d'Orméa. — Le rideau est violemment secoué ; il m'enveloppe la figure.

M. M. — J'ai été touché par une main.

On entend un coup très fort sur la table.

Sur la demande d'Eusapia, M. J. s'assure que le pied gauche est bien lié. (On donne un peu de lumière).

10 h. 52. — Eusapia demande à M. de Vesme de prendre à sa droite la place de M. le Dr Allain. (On refait l'obscurité complète).

M. le Dr d'Orméa. — On me touche doucement sur la tête.

M. de Vesme. — Ma main gauche est sur les genoux d'Eusapia.

M. de Vesme. — On me touche sur la tête.

Le rideau est fortement secoué.

M. le Dr d'Orméa. — Le rideau me frappe la figure très fort.

M. de Vesme. — On dirait que la force part de la tête du médium ; je sens ses cheveux s'agiter. Sa tête est appuyée sur la mienne.

M. le Dr d'Orméa. — J'entends quelque chose remuer dans le cabinet.

M. de Vesme. — Le rideau est tiré de mon côté comme pour laisser passer quelque chose.

Eusapia pleure. Elle dit que dans le rideau ils viennent tous sur elle.

M. M. — On m'a donné trois petits coups sur le poignet.

M. le Dr d'Orméa. — On me prend l'épaule.

Mme Bér. — Je suis touchée comme par une main, derrière le rideau.

Le rideau est violemment secoué.

M. le Dr d'Orméa. — Le rideau m'a enveloppé.

(On donne un peu de lumière.)

11 heures. — Après *avoir contrôlé si les liens sont intacts*, on fait de nouveau l'obscurité. Les liens étaient intacts.

M. J. prend la place de M. le Dr d'Orméa à gauche d'Eusapia.

On entend des coups sur la table. Le contrôle est bon.

M. J. — Je suis touché au genou comme par une main et j'ai bien le contrôle de la main gauche.

M. de Vesme. — J'ai bien la main droite.

M. J. — En ce moment on travaille à délier ses pieds.

Le contrôle est bon.

Eusapia demande que tout le monde concentre sa volonté pour que ses liens soient rompus.

On entend un coup très fort sur la table.

Le cabinet est agité violemment pendant quelques secondes. Le contrôle est assuré.

Eusapia dit qu'un de ses pieds est délié.

M. J. — Je suis touché.

M. de Vesme. — On déplace ma chaise.

M. M. — Le contrôle du côté droit est parfait ; je tiens toujours la main.

M. de W. — Pourrait-on jeter les ficelles sur la table ?

On entend deux fortes tapes sur l'épaule de M. de Vesme.

M. J. — Le contrôle de la main gauche est parfait , j'ai les doigts sur la paume de la main et je sens tout son avant-bras.

On entend de nouveau deux grands coups sur l'épaule de M. de Vesme.

M. de Vesme. — C'est une grosse main.

Le contrôle est as uré

M. de Vesme — On me frappe une autre fois.

Le coup est entendu.

M. J. — Je suis pris aux cheveux.

On entend un grand coup sur la table.

M. de Vesme. — On me presse sur l'épaule.

M. M. — J'ai été touché fortement à la saignée.

On a entendu un coup. Le contrôle était assuré.

[La jambe gauche a été détachée de ses liens ; la droite était toujours telle que les contrôleurs l'avaient fixée au pied droit antérieur de la chaise.]

(La séance est levée à 11 heures 22).

On remarquera que le contrôle étant bon, c'est-à-dire les mains d'Eusapia bien tenues par deux docteurs sceptiques, ses pieds attachés solidement, des transports d'objets on eu lieu du cabinet sur la table, les lunettes du docteur d'Orméa enlevées et remises sur son nez, enfin des claques retentissantes ont été données sur l'épaule de M. de Vesme. Dont acte.

Pour copie conforme : G. Delanne.

La Bible dans l'histoire

J'ai lu, avec attention, le travail de M. Isidore Leblond sur la Bible. Il a paru dans les nos d'août, septembre, octobre, novembre 1907 et janvier 1908 de la revue.

En en commençant la publication, la rédaction a cru devoir « faire les « plus expresses réserves au sujet des idées qui sont énoncées dans ce tra- « vail, car il ne faut pas oublier, dit elle, que les théories de Fabre d'Oli- « vet sur l'interprétation des signes hébraïques n'ont pas été adoptées « par les savants modernes ».

Les théories de Fabre d'Olivet, accueillies avec faveur par les occultistes, constituent une des bases de leur doctrine. Je vais essayer de montrer, en en faisant la genèse, que ces théories ne sont qu'un cas particulier de tout un système d'herméneutique (1) que condamnent, à la fois, la théorie et l'expérience, c'est-à-dire les lois de la sociologie et l'histoire. J'indiquerai, en outre, comment, en suivant les règles de la critique moderne, on doit interpréter ces anciens récits revêtus, comme la Bible, d'un caractère sacré, et où sont révélés, sous le sceau divin, les mystères de l'origine du monde et de la création de l'homme, assises fondamentales des antiques religions.

I

Lorsque nous remontons le cours de l'histoire pour découvrir ce qu'ont été les débuts de l'Humanité, l'Archéologie préhistorique nous apprend qu'au lieu d'une ère paradisiaque, au lieu d'une existence sereine et bienheureuse, comme l'ont imaginée les poètes, ce que l'on rencontre à l'origine, c'est une longue période de temps, impossible à évaluer, pendant laquelle l'homme, d'abord dénué de tout, mène une vie pénible et laborieuse. Il emploie toute son activité, toute son intelligence, à donner satisfaction à ses besoins matériels les plus urgents, à assurer sa nourriture, à se confectionner des vêtements et des armes, à se créer des abris pour se protéger contre les attaques de ces redoutables animaux, ses contemporains, dont plusieurs espèces ont, depuis longtemps, disparu de la surface du globe.

Puis, peu à peu, les arts naissent et se développent : les outils primitifs se perfectionnent. L'homme se rend maître du feu ; il découvre les métaux, il les travaille, les façonne à son usage et augmente ainsi sa puissance.

En même temps naissent les besoins moraux auxquels il faut aussi satisfaire ; et, alors, dans la famille, dans la tribu, dans la société, s'établissent des liens qui adoucissent, graduellement, la barbarie originelle.

Puis, devant le spectacle du jeu et du conflit des forces immanentes à

(1) Science qui interprète les livres sacrés (*n. d. l. r.*)

la nature, l'âme humaine se sent, à la fois, pénétrée de respect, de terreur et d'admiration et, en elle, s'éveille le sentiment religieux, ce je ne sais quoi de mystérieux, ce *Sensum numinis, secretum illud quod solâ reverentiâ vident*, dit Tacite, en parlant des barbares Germains. L'homme cherche à se représenter l'ordre cosmique et il le conçoit comme gouverné par des volontés analogues à la sienne, volontés qui tiennent respectivement sous leur dépendance, les diverses puissances qui le dominent.

De la sorte se forme la religion. Bornée d'abord à un grossier fétichisme, elle se transforme avec le temps, se développe et s'épure sous le travail d'abstraction de l'esprit. Le polythéisme prend naissance, ainsi que la théologie ; il se constitue et, pendant une longue et brillante période, il règle et dirige la vie morale des peuples, pour se transformer à son tour et céder la place au monothéisme.

Avec la religion, la poésie entre en scène ; elle recueille et conserve, dans des livres dits sacrés, les souvenirs des temps anciens transmis par la tradition, précieux témoignages qui nous font plonger dans les origines de l'humanité et pénétrer jusqu'aux racines mêmes de la vie morale de l'homme.

Mais l'expérience, les nouvelles connaissances qu'elle apporte, les découvertes que les sciences naissantes commencent à faire, le développement de la puissance logique de l'esprit, de cet esprit qui, suivant la belle expression de Saluste, *est le guide et le maître de la vie humaine, et tient tout sous sa dépendance, étant lui-même indépendant* (1), l'évolution sociologique en un mot, tout cela modifia, peu à peu, la conception que l'on s'était faite de l'ordre du monde. La foi diminua et l'on perdit le sens du vrai caractère des dieux.

On voit facilement comment les choses se sont passées, on suit dans tous leurs détails les phases de ces transformations sociales en étudiant l'histoire de ces races privilégiées dont les aptitudes supérieures ont su élever la civilisation jusqu'à son niveau actuel.

En Grèce, le sens critique se développa rapidement et, dès le ve siècle avant notre ère, les esprits avancés se demandèrent ce qu'il fallait penser des divinités de l'Olympe célébrées par le vieil Homère. Les écoles philosophiques en donnèrent deux interprétations différentes, l'interprétation *allégorique* et l'interprétation *historique*.

Suivant la première, les Dieux étaient la personnification des différentes forces élémentaires, principes de toutes choses ; et les secrets de la nature, les hautes vérités de la morale, les règles d'une sagesse profonde avaient été déposées dans les antiques légendes et présentées au commun des Mortels sous le voile de l'Allégorie. Suivant l'interprétation *historique*, au contraire, les Dieux étaient simplement des rois, héros, philosophes

(1) Dux atque imperator vitæ mortalium animus est, animus incorruptus, æternus, rector humani generis, agitat atque habet cuncta, neque ipse habetur.

ou législateurs qui, pendant leur vie, avaient revêtu l'incognito divin et avaient, après leur mort, reçu les honneurs de l'Apothéose.

Cette doctrine, appelée *Evhémérisme* du nom de son auteur *Evhémère*, porta un coup décisif au paganisme et l'on vit Platon, tout en laissant, par sa conception des démons, une porte ouverte au polythéisme encore si cher au vulgaire, on vit Platon, dis je, rejeter de sa cosmogonie tout anthropomorphisme et affirmer que les mythes antiques n'étaient plus que des *fables ridicules bonnes à amuser les vieilles femmes.*

Les Pères de l'Eglise adoptèrent, avec empressement, l'Evhémérisme qui leur servit à battre en brèche les polythéismes de la Grèce, de Rome et de la Germanie. Ils s'emparèrent aussi de la théorie démonologique de Platon ; ils en tirèrent leurs anges et leurs démons et, finalement, ils proclamèrent que les dieux des *Gentils* n'étaient que de malfaisants démons... des démons ! ces dieux de Rome, de la Grèce, de l'Egypte et de l'Assyrie, représentants de tout ce brillant polythéisme qui avait présidé au développement de grandes et belles civilisation et qui n'était que la bienfaisante transformation d'un culte plus ancien et plus grossier !

Quant à *Lactance*, lorsqu'il parle des statues des Dieux qui ornaient les temples de la Grèce, de ces magnifiques chefs-d'œuvre de l'Art antique, composés d'or, d'ivoire, de bronze, de pierres précieuses suivant toutes les ressources de la statuaire chryséléphantine, il les traite de *grandes poupées qui pourraient tout au plus servir de jouet aux jeunes filles* (1).

Le jugement porté par l'Eglise sur les divinités antiques fit force de loi et fut accepté sans discussion au moyen âge pendant tout le temps que la société catholico-féodale conserva pure et intacte sa foi religieuse.

Mais à partir du XVI[e] siecle, dès que l'on put étudier la littérature grecque dans sa propre langue, on s'aperçut bien vite qu'il était impossible d'assimiler tous les dieux des Gentils à des démons malfaisants, et l'on reprit tour à tour, et même simultanément, les deux systèmes d'exégèse des philosophes grecs, en les accommodant toutefois aux nouvelles exigences de l'esprit contemporain.

Les principaux représentants de la Méthode historique cherchèrent d'abord à mettre les récits mythologiques en rapport avec les livres saints, et ils admirent que ces récits n'étaient qu'une altération des traditions de l'Ecriture sainte, une transformation des faits bibliques due à l'ignorance ou à la malice. C'est ainsi, par exemple, que Saturne et ses trois fils, Jupiter, Neptune et Pluton, furent assimilés à Noé et à ses trois fils, Sem, Cham et Japhet. C'est ainsi que, dans l'Odyssée, on crut reconnaître l'histoire des Patriarches, tandis que, dans l'Iliade, on retrouvait la narration du siège et de la prise de Jéricho. M. Gladstone, lui-même, subissant en-

(1) Simulacra ipsa et effigies deorum, Polycleti et Euphranoris et Phidiæ manu ex auro atque ebore perfectas, nihil aliud esse quam grandes pupas, non a virginibus quærum lusibus venia dari potest, sed a barbatis hominibus consecratas.

core l'influence de cette méthode interprétative, est allé jusqu'à trouver dans Jupiter, Apollon et Minerve, un pâle reflet de la Ste Trinité.

Au XVIIIe siècle, la méthode historique a gagné en précision et elle s'exerce avec toute sa rigueur. Elle repousse le système d'explication biblique, elle débarrasse le terrain mythologique de ces folles interprétations qui assimilaient les Dieux aux Patriarches, et elle dresse, avec conscience et méthode, l'histoire et la liste chronologique des différents Dieux présentés comme d'anciens rois grecs.

Cette tentative de restauration de l'Evhémérisme grec, quoique souvent secondée par une vaste érudition, ne jouit pas d'une longue faveur, car on reconnut bien vite qu'un pareil système ne pouvait pas expliquer toutes les fables. Mais si, d'un côté, la critique était obligée d'admettre la réalité d'un certain nombre de ces récits, de l'autre, le souffle philosophique du XVIIIe siècle avait éteint, chez les Esprits spéculatifs, toute croyance au merveilleux. Ainsi resserrée dans un dilemne, toute recherche ultérieure se trouvait momentanément arrêtée, et l'énigme du sphinx mythologique demeurait encore indéchiffrable.

C'est alors que, pour sortir de cette impasse, Bailly imagina l'existence d'un peuple antédiluvien possesseur d'un haute science. A la suite d'un cataclysme quelconque ce peuple aurait disparu de la surface du globe ; mais une partie de sa science aurait pu être sauvée, et, recueillie dans ces récits merveilleux, elle y aurait été cachée sous le voile du symbole, puis précieusement conservée dans les sanctuaires des temples antiques, elle y aurait été l'objet d'un mystérieux enseignement ésotérique réservé aux seuls initiés.

Cette conception, à laquelle les nouvelles découvertes archéologiques semblaient alors prêter appui, fut tres favorablement accueillie ; elle donna un nouvel essor aux recherches et elle laissa de profondes traces dans les esprits, même jusqu'à nos jours. Fabre d'Olivet qui s'en est inspiré et M. Isidore Leblond, qui a pris Fabre d'Olivet pour guide, en sont des exemples.

En résumé, l'exégèse philosophique du XVIIIe siècle aboutit à une hypothèse analogue à celle des dévots du siècle précédent. Elle ne fit que substituer à une Judée mystérieuse, source et inspiratrice de toute la mythologie hellénique, une Egypte puis une Inde dépositaires d'une haute science et mères de toutes nos connaissances.

Négligeant toute la partie psychologique de la formation des mythes, elle travestit en allégorie froides et méthodiques ces produits de l'élément moral, ces grandes manifestations du sentiment qu'on appelle les religions. Mais, par contre, elle permit à l'exégèse historique du XIXe siècle de s'exercer en toute liberté sur des documents longtemps considérés comme indiscutables, consacrés qu'ils étaient par la piété des Fidèles.

Envisagées dogmatiquement, plusieurs des théories du XVIIIe siècle ont, comme l'hypothèse de Bailly, perdu toute valeur, condamnées qu'elles sont par d'importantes découvertes ultérieures dues à la Biologie, à la phi-

lologie et à l'étude comparative des religions. Mais envisagées historiquement, elles reprennent toute leur importance et méritent une haute considération ; car, issues, par filiation, des conceptions philosophiques du XVIIe siècle plus ou moins transformées, elles ont rejeté du domaine de la spéculation philosophique tout élément surnaturel, elles n'ont admis, comme base de toute étude, que l'expérience et l'observation et elles ont, de la sorte, préparé et ouvert la voie aux conceptions du XIXe siècle.

C'est ainsi que s'élève, à travers les siècles, la pensée philosophique, se développant et se purifiant sous le contrôle rigoureux et la salutaire influence d'une science qui grandit sans cesse.

Ne voir dans les religions antiques que fraude et mensonges de la part des uns et servile crédulité de la part des autres, c'est transporter le miracle du domaine théologique dans le domaine historique ; car c'est rendre inexplicable toute la civilisation moderne. Mais supposer que des vérités profondes sont dissimulées sous le voile du symbole dans ces récits fabuleux que notre intelligence repousse sous leur forme littérale, c'est également froisser l'histoire. Car, dans les annales des temps passés, nous ne rencontrons aucune société où les prêtres allégorisent, alors que les masses populaires croient. Partout et toujours, intimement liées au milieu social où elles exercent leur action, les classes dirigeantes partagent les notions fondamentales du vulgaire. Seulement elles épurent, elles transforment ces notions, et elles leur impriment un caractère plus élevé, plus abstrait. J'ajouterai que c'est gravement méconnaître la nature humaine que de supposer de froides allégories susceptibles de se transformer en puissantes institutions sociales, base et soutien de brillantes civilisations.

Enfin, si les prêtres avaient possédé et pieusement conservé, dans les sanctuaires des temples, une science égale ou supérieure à la science moderne, ou bien ils auraient reçu cette science d'un peuple aujourd'hui disparu (c'est là l'hypothèse de Bailly) ou bien ils l'auraient trouvée eux-mêmes.

Or, nous savons maintenant à quoi se bornait le savoir de ces peuples préhistoriques dont nous découvrons les restes dans les terrains géologiques. Et, d'un autre coté, si, dans les anciens collèges sacerdotaux, on avait pu édifier un corps de doctrines élevées analogue, si non supérieur, au système scientifique que nos efforts séculaires ont réussi à constituer, l'histoire des sociétés antiques serait autre. Un ensemble doctrinal aussi puissant, franchissant l'enceinte des temples, aurait profondément pénétré dans toutes les couchee sociales et, les transformant, il y aurait créé un état analogue à celui des sociétés modernes.

Mais si ces récits mythologiques ne sont ni des mensonges, ni des allégories, s'ils ne cachent pas des préceptes de haute science et de profonde sagesse, ils ont cependant une réalité.

A coup sûr. Seulement ils ne représentent pas des faits matériels, des événements réellement accomplis. Leur réalité est psychologique et ils sont

les manifestations des mobiles intellectuels et moraux qui ont profondément modifié les sociétés.

Il n'y faut pas chercher, à l'origine, un sens philosophique, une pensée métaphysique. Le sens philosophique n'y apparait que successivement, à des époques relativement modernes, chaque génération prétendant y trouver le reflet de ses propres idées ; et ce sont les transformations que subit la conception primordiale qui introduisent dans ces textes vénérés la complication et l'incohérence qui nous frappent et nous égarent.

Ayant, comme les mots une origine toute concrète, à mesure qu'ils s'éloignent de cette origine, ils perdent leur signifiation concrète et comme les mots, ils prennent un sens abstrait, un caractère moral, une portée philosophique.

Pour bien faire comprendre toute la valeur de cette élaboration intellectuelle, je me permettrai de citer quelques exemples du passage du Concret à l'abstrait dans les mots et dans les mythes ; mais je devrai, pour leur démonstration, me borner, ici, à renvoyer les lecteurs aux ouvrages spéciaux.

(*A suivre*). Général NOEL.

Souscription pour la Photographie de l'Invisible

Parmi les membres français du comité, il faut ajouter les noms de :
Dr PAUL JOIRE — Président de la Société d'Etude psychique, à Lille (Nord)
Dr BOURAS — professeur d'anatomie à Toulon (Var).

Section Belge

LE CHEVALIER LE CLEMENT DE SAINT-MARQ, Commandant du Génie à Anvers (Belgique).

Dr PROSPER VAN VELSEN, Directeur de l'*Institut Hypnotique et Psychothérapique*, à Bruxelles (Belgique).

Souscription

Pour récompenser l'auteur de l'Appareil qui arrivera à photographier les êtres et les radiations de l'espace.

PREMIÈRE LISTE

Mme Barbault de la Motte, à Chasseneuil (Vienne).	5 000 fr.
Commandant Darget, Tours (Indre-et-Loire)............	50
Auguste Thibaudot, publiciste, Paris....................	50
L. Marquet, rédacteur en chef du « Patriote », à Fontenay-le-Comte (Vendée)..	50
J. Chapelot, publiciste, à Bordeaux (Gironde)............	50
Mme Thérèse Larrieu, à Toulouse	40

Mme Constance Roux, propriétaire, Sables-d'Olonne (Vendée)	20
Mlle Marie Herbert, directrice de l'Ecole maternelle, Sables-d'Olonne (Vendée)........	20
Mlle Lucie Archimard, institutrice, Sables d'Olonne (Vendée).	20
Mlle Charlotte Bouchière, institutrice, à Puy-de-Serre (Vendée)	20
Mlle Fouquet de Praoult, institutrice, à Scillé (Deux-Sèvres).	20
Mlle Eugénie Dupin, institutrice, à Lyon (Rhône)........	20
Mlle Valentine Dupin, institutrice, à Lyon (Rhône)........	20
Mlle Antonia Dupin, à St-Didier-au-Mont-d'Or (Rhône).....	20
Dinslage, receveur des Finances, Sables-d'Olonne (Vendée)..	20
E. Rousseau, éditeur, Paris........	20
Dr Foveau de Courmelles, Paris........	20
Aldouce Thorin, maire de Chilly-le-Vignoble (Jura).......	20
Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée).........	5.000
TOTAL......	10.480 fr.

D'autre part, « **La Paix Universelle** » a suivi le mouvement, et sa première liste est ainsi composée :

E. T........	1.000 fr.
A. Bouvier........	10
TOTAL......	1.010 fr.

Des listes de souscription seront mises à la disposition de ceux qui voudront bien les faire remplir. S'adresser pour cela à M. le Commandant Darget, 2, rue Champoiseau à Tours.

Souscription de la Revue Scientifique et Morale du spiritisme

M. Delanne........	20
Mme Vve Firmin Jullien........	100
M. Péneau à Nantes	» 50
	120.50

La photographie psychique d'un «double»

Chaque jour voit s'augmenter le nombre des preuves expérimentales en faveur de l'existence du périsprit, c'est-à-dire du corps fluidique de l'âme. Au lieu de théories toujours plus ou moins contestables, les faits ont cette puissance démonstrative qui ne permet pas d'ergoter, à la condition que les observateurs soient dignes de créance et qu'ils ne se soient pas laissés tromper. Nombreux sont déjà les témoignages, et nous sommes heureux

de faire connaître le cas ci-dessus, car M. Sigurd Trier, docteur ès-lettres, est un expérimentateur distingué dans lequel nous pouvons avoir toute confiance. Ceci dit, voici une note qui résume les faits.



Dans la revue métapsychique danoise *Sandliedssoegeren* (1) (« le Chercheur de Vérité ») le rédacteur en chef M. *Sigurd Trier*, Docteur ès-lettres et président de la *Société métapsychique danoise*, décrit une expérience photographique chez M. *R. Boursnell* à Londres, le photographe psychique bien connu (surtout après les articles de M. *W. T. Stead* dans la *Borderland* de 1895).

M. Trier raconte d'abord, que l'existence de son « double » a été constatée maintes fois ; on l'a *vu* et on l'a *entendu*, et c'était précisément le désir de M. Trier d'acquérir une preuve scientifique de l'existence du « double ».

Lorsque le docteur danois séjournait à Londres, au mois de novembre 1806, comme chef d'une expédition métapsychique scandinave (les deux autres membres étaient le docteur en médecine *O. T. Axell* d'Oestersund, Suède, et le médecin *Harry Holst* de Copenhague).il faisait des expériences photographiques au moyen de la médiumnité de M. R. Boursnell (13 Richmond Road, Shepherds bush). Le résultat était étonnant. Sans parler d'une quantité de preuves d'identité de personnes *mortes* (même d'amis que M. Trier aurait eus dans une prétendue incarnation antérieure, lorsqu'il était un lieutenant français d'artillerie nommé *Agricila Bourneville*, au temps de la grande Révolution) le docteur obtint une preuve photographique de la réalité de son « double ».

Pendant une visite que M. Trier fit à M. Boursuell, celui-ci, qui est très clairvoyant, dit tout à coup : « M. Trier, je peux vous voir en *deux* éditions ! » — « Ah, quelle belle vue ! » riposta M. Trier avec un petit sourire. « Pouvez-vous prendre une photographie de moi et mon double ? » — « Je veux *essayer*. Je ne peux dire davantage, car cela ne dépend pas de *moi*. Veuillez bien prendre vous-même la pose ».

M. Trier s'assit sur sa chaise, mit la main gauche contre le dos de celle-ci et leva un bouquet de violettes vers sa bouche. Mais en

(1) N° 49-5 de 1907.

même temps il *pensa* à tourner la tête et les yeux à gauche (avec un regard très fixe) et à poser sa tête contre sa main droite.

« C'est très bien ! » s'écria le vieux photographe (il a 77 ans). « Prenez garde ! » et il exposa la plaque pendant 20 secondes. M. Trier contrôla les opérations photographiques, qu'il connaît assez bien (il est amateur photographe depuis 1892 et a pris plus de 4000 photographies lui-même).

Le résultat fut excellent, car on ne peut discerner M. Trier de son « double ». La plupart des spectateurs se méprennent. D'ailleurs, on voit sur la plaque le portrait d'un esprit, une jeune fille anglaise.


M. Sigurd Trier, dédoublé partiellement.

M. Trier termine son rapport, qui est très clair et très exact, par ces mots concernant la photographie de son « double » :

« Rien ne serait plus facile que de produire photographiquement un semblable cliché si l'on s'était permis de faire *deux* expositions — d'abord de moi assis avec la tête tournée à *gauche* et alors (après monchangement de posture) une autre sur la même plaque la tête tournée à *droite — mais pour cela ma complicité aurait été absolument nécessaire.* « La seule hypothèse de fraude est donc que moi — sans doute pour « servir ma cause » ou peut-être pour « faire sensation » — je me suis allié avec le photographe pour tromper nos honorés contemporains !

« Peut être imaginera-t-on que depuis la première expérience photographique, le 13 novembre 1906, M. Boursuell a eu à sa disposition une plaque non développée avec mon portrait ? je répondrai que *toutes les plaques* ont été développées *à l'instant*, et que nous en avons contrôlé le nombre. D'ailleurs, je n'ai jamais pris

à aucune expérience photographique, une pose, semblable à celle présentée par mon « double »

« Si l'on préfère l'appeler la photographie d'une *pensée*, — pour moi je n'y vois pas d'obstacle ».

SIGURD TRIER.

Nous reproduirons, la prochaine fois, deux autres photographies de doubles pour illustrer l'article de M. Leblond sur le corps astral.

La Faillite du Monisme

« La croyance à l'immortalité de l'âme humaine est un dogme qui se trouve en contradiction insoluble avec les données expérimentales les plus certaines de la science moderne. » (HAECKEL.)

Cette assertion du savant allemand, l'apôtre du *monisme*, est considérée depuis longtemps déjà, par le plus grand nombre de nos savants officiels, comme une parole d'évangile, comme un dogme, et bien imprudents sont les profanes qui osent y contredire.

Mais il semble que le vent commence à tourner et qu'arrivé à son apogée, le monisme tend à déchoir. C'est du moins l'impression qui m'est restée de la lecture d'un livre tout neuf, né en 1908, où le monisme est rigoureusement critiqué.

Ce livre porte pour titre : *Le Monisme et l'Animisme* et a pour auteur M. Jean Taussat. Il est divisé en 3 chapitres : 1° critique du professeur Haeckel, le chef du monisme en Allemagne ; 2° critique du professeur Le Dantec, le chef ou l'un des chefs du monisme en France ; 3° La Philosophie spiritualiste et la Science. Dans cette dernière partie, l'auteur expose ses propres idées.

Essayons de résumer la critique de la vieille doctrine et d'exposer les grandes lignes de la nouvelle, afin de voir ou en est la Science par rapport au Spiritisme.

***

La doctrine transformiste, prônée par les monistes, ne donne pas complète satisfaction à l'esprit de M. Taussat.

« La persistance du plus apte, dit-il, nous montre comment la nature a réalisé la perpétuation de l'espèce au moyen de la conservation de ses types les meilleurs, mais elle ne nous explique pas pourquoi le progrès des espèces s'accompagne de conditions qui rendent la vie plus difficile aux plus évoluées d'entre elles »

Et plus loin : « La théorie transformiste peut nous indiquer d'une manière générale les lois de l'évolution individuelle et spécifique, mais elle ne les explique pas. Ces lois générales expriment des faits généraux dont les causes sont aussi mystérieuses aujourd'hui qu'autrefois. »

Tout ce que nous pouvons connaître directement se réduit à des mouvements ; nos sensations elles-mêmes, premiers éléments de nos connaissances du monde extérieur ne sont pas autre chose. Or, le monisme n'explique pas le mouvement.

« Toutes ses hypothèses n'expliquent en rien l'origine du mouvement et de l'évolution. Elles se bornent à en affirmer l'existence, ce que personne ne conteste, et à en faire des propriétés de la substance, ce que personne ne peut vérifier.

« Nous ne connaissons pas de mouvements endogènes (c'est-à-dire provoqués par une cause interne) dans la matière, pas plus que nous n'y découvrons, en dehors de la vie, trace de sentiment et d'effort. » (1)

Les corps vivants nous sont-ils mieux expliqués par le monisme que les corps bruts ? Nous renseigne-t-il mieux sur le mouvement vital que sur le mouvement matériel ? M. Le Dantec, un spécialiste de la biologie, s'est particulièrement occupé de ce problème, mais n'a rien donné de satisfaisant.

« C'est avec préméditation qu'il a confondu l'être et l'organe. Cette confusion était nécessaire à l'édification de son système. Elle lui permet d'étendre à l'individu tout entier ce qu'il affirme de sa partie. »

L'assimilation est le principal des phénomènes vitaux. Or, « nous ignorons complètement aujourd'hui les conditions dans lesquelles se réalise ce phénomène, et même nous ne pouvons en dire qu'une seule chose, c'est qu'il est dépendant de la vie. Nous ne sommes donc pas autorisés à exprimer la fonction ou le fait d'assimilation en des termes qui négligent justement la condition nécessaire à son existence. »

En d'autres termes, nous ne pouvons expliquer la vie que par la vie, et non par la matière comme le prétendent les monistes.

(1) Ces affirmations sont bien absolues, et semblent contredites par la découverte de la radio-activité, qui montre que l'énergie rayonnée n'a pas sa source dans le monde extérieur ; aussi bien que ce que l'on appelle la « défense » des aciers au nickel, ou la cicatrisation des cristaux blessés, établit un véritable effort de la substance inorganique pour rétablir son intégrité formelle. (*N. d. l. r.*).

***

S'il en est ainsi de la vie matérielle, à combien plus forte raison de la vie spirituelle ?

Pour expliquer celle-ci, Haeckel est obligé de supposer un *psychoplasma*. « Si l'existence du protoplasma est certaine, celle du psychoplasma ne l'est pas. » On ne peut donc pas tirer une certitude d'une incertitude.

Les monistes cherchent à faire dériver la psychologie humaine de la psychologie animale. Ils sont logiques, étant donnée l'hypothèse transformiste. Mais, observe M. Taussat, « il est peu scientifique de prétendre que la psychologie animale soit plus exacte que la psychologie humaine. »

En effet, « nous ne connaissons l'existence des sensations que par la méthode introspective. Si nous supposons qu'elle est commune aux animaux et aux hommes, ce n'est que par induction. » Si des sensations nous passons aux phénomènes psychologiques d'un ordre plus élevé, l'embarras devient encore plus grand. Comme l'apparition de la volonté au cours de l'évolution, en tant que phénomène nouveau, serait un miracle, Haeckel est obligé d'admettre qu'elle existe déjà dans la matière vivante dès le début de l'évolution, et que c'est une propriété de la matière vivante.

« C'est là, dit M. E., raisonner suivant la méthode analogique des mystiques et des hermétistes. » C'est plutôt tout simplement, supposer ce qui est en question.

Pas plus que la volonté, la mémoire ne peut être expliquée méquement.

« Les échanges perpétuels de matériaux sont le phénomène fondamental de la vie. Par conséquent, si une image interne, une représentation quelconque existe et se conserve de quelque manière que ce soit dans le plasma, cette permanence est indépendante de l'individualité matérielle des molécules plasmatiques, puisque celles-ci changent et sont remplacées, tandis que l'impression est durable. »

Le fait de la mémoire prouve donc la supériorité de l'âme sur le corps et la possibilité de sa survivance à l'organisme.

Il en est de la conscience comme de la mémoire. « Nous avons conscience d'une chose, ou nous n'en avons pas conscience, mais nous n'en avons pas une conscience partielle. La méthode subjective, la seule qui nous renseigne sur la conscience, ne nous révèle que l'une des deux alternatives. Il serait plus exact de dire qu'elle

ne nous révèle directement que l'existence de la conscience, les faits psychiques inconscients lui échappant entièrement. »

***

Pour conclure sur la critique du monisme, nous dirons que M. T. trouve deux défauts capitaux dans la méthode de Haeckel : « dogmatisme et imprécision. »

Il en est de même de Le Dantec : « Pour peu que l'on cherche (dans son langage scientifique) de la précision, que l'on veuille saisir l'idée derrière le mot, on est amené à constater que la loi générale qu'il espère découvrir sera fondée sur une série de termes inaccessibles à l'analyse. C'est la négation de toute méthode logique.

«... A bien analyser les théories, on s'aperçoit vite qu'il subit d'une façon curieuse, comme M. Haeckel, l'influence des mots ; il s'imagine que leur enchaînement peut remplacer celui des idées.

«... Comme Haeckel, Le Dantec a tendance à transporter dans les régions scientiques qui ne leur conviennent pas de petits faits isolés et à prendre pour des lois générales des phénomènes particuliers. »

Voyons maintenant quelles sont les idées personnelles de M. T.. et ce qu'il propose pour remplacer le monisme failli, ou, pour le moins, déconfit.

***

La méthode naturelle, dit l'auteur, c'est-à-dire l'induction fondée sur l'observation et contrôlée par l'expérimentation, « est admirablement appropriée à l'étude des phénomènes de la nature. Elle a permis de réaliser des progrès inespérés, mais elle a entraîné des exagérations inévitables. »

Je suis tout à fait du même avis que M. T. sur la méthode naturelle, mais je ne crois pas que les exagérations qu'il signale soient dues à son usage, mais bien plutôt à son défaut, à ce qu'on ne la suit pas en tout et pour tout.

Le sujet de la science, et aussi son premier et dernier objet, est l'homme, et dans l'homme, le vrai sujet est l'âme et non le corps. C'est par notre propre esprit que nous connaissons et notre âme et notre corps et c'est, ensuite, par analogie avec nous-mêmes que nous connaissons le monde extérieur, et que nous le connaissons plus ou moins bien, suivant qu'il a plus de ressemblance avec nous-mêmes.

Après nous, ce que nous connaissons le mieux, ce sont nos sem-

blables ; ensuite et de moins en moins, les animaux, les végétaux, les minéraux.

Et j'ajouterai, toujours par la même méthode analogique, que nous pouvons connaître au-dessus de nous le monde invisible, comme nous connaissons, au-dessous, le monde visible. « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » Et ce qui est au milieu synthétise le haut et le bas.

M. T. a donc raison de mettre l'âme au premier rang de la connaissance et de dire : « Nous ne connaissons l'existence de sensations que par la méthode introspective. Si nous supposons qu'elles sont communes aux animaux et aux hommes, ce n'est que par induction. »

Il a également raison de dire : « Nous ne pouvons connaître le monde extérieur que par l'intermédiaire de nos sensations, de même que nous ne pouvons connaître la vérité que dans la mesure où notre raison la conçoit. Toute notre science repose sur le principe implicitement admis par nous du parallélisme ou plutôt de l'équivalence des objets réels et de nos sensations qui les traduisent.

« De plus, nous ne saurions édifier la science sans généralisations et nous ne saurions généraliser qu'à la condition d'admettre qu'un fait souvent ou régulièrement observé doit se reproduire indéfiniment dans les mêmes conditions... De même nous admettons que les observations des autres hommes ont une valeur comparable à celle de nos propres observations. »

On voit, d'après ces considérations, si les positivistes et surtout les matérialistes sont fondés à rejeter la méthode introspective et à nier l'esprit, sans lequel nous ne saurions même pas si la matière existe.

La méthode introspective, la contemplation de nous-mêmes et des êtres extérieurs, et la comparaison de ces êtres entre eux et avec nous, nous conduit à l'idée de causalité et de finalité, nous fait reconnaître ou supposer qu'il y a de l'ordre dans l'univers. C'est ce que reconnaît aussi M. T.

« L'idée de structure se présente à nous comme indiquant un ordre, un plan, et il n'y a aucune raison pour y voir l'effet du hasard, ce qui est contraire à notre expérience humaine. »

Il suit de là, contrairement à ce qu'enseignent les monistes et la plupart des savants modernes, que « le problème de la vie et celui de l'univers doivent être abordés par le côté subjectif. »

Ces principes posés, on pourrait presque deviner ce que M. T. va

dire de la vie et de la pensée. Je n'aurai donc guère qu'à le copier.

***

« Je comprends beaucoup mieux la nature, et son mécanisme me paraît plus clair dans l'hypothèse spiritualiste que dans l'autre.

« La vie est liée à une modalité particulière de la matière. De plus, elle procède toujours d'une vie antécédente.

« Il y a (donc) de bonnes raisons pour admettre que les espèces dérivent les unes des autres. » Mais cette transformation s'opère par l'âme et non par le corps et par l'action des influences extérieures sur ce corps.

« La chimie de la vie est particulière, les réactions des corps vivants ne sont pas semblables à celles de la matière brute, un corps vivant assimile et se développe tant qu'il est vivant, mais ces réactions sont remplacées par les réactions de la matière brute dès que la vie a cessé. »

Le corps dépend donc plus de l'âme que l'âme du corps. L'esprit et la matière peuvent avoir une origine unique, « mais ils ne font pas fonction l'un de l'autre, au moins dans la mesure où nous pouvons les connaître actuellement. » En un mot, même dans la vie matérielle, il y a intervention d'une intelligence et d'une volonté. « Le phénomène est *dirigé*. »

« Les corps vivants, soit dans leur ensemble, soit dans leur individualité, nous présentent un caractère spécial, celui d'évoluer, de se modifier, tout en conservant une unité apparente et persistante, malgré d'incessants changements. La matière brute ne nous offre pas le même caractère »

Lamark enseigne que les êtres vivants « se fabriquent en quelque sorte eux-mêmes. » Il serait encore plus exact de dire qu'ils sont fabriqués, par leur âme, laquelle, par cet exercice, se fabrique aussi elle-même, se développe, se perfectionne, comme nous allons maintenant en voir les raisons dans ce qui concerne la vie de l'âme.

***

« Rien ne nous permet de considérer les phénomènes de la vie psychique comme le résultat de propriétés qui se développent par voie d'addition. »

La vie est une adaptation, et ce mot comporte forcément une idée de finalité. « Le caractère le plus marqué des phénomènes de la vie psychique est d'être appropriée à une fin, adaptée à un but.

Nous ne trouvons rien qui ressemble à cela dans les choses matérielles.

« . . . L'intelligence se révèle à nous partout où nous portons nos regards. Elle se manifeste surtout dans les phénomènes de la vie, on pourrait dire même qu'elle ne se manifeste que là. Elle est indépendante de la quantité de matière, car, dans le cas contraire, plus on accumulerait de matière vivante et plus on devrait y trouver d'intelligence, ce qui est démenti par l'expérience.

« L'intelligence n'étant pas une propriété de la matière prise en quantité ne pouvant pas être expliquée par ce qui n'est pas intelligent, doit être logiquement considérée comme ayant une origine non matérielle. Cela ne nous contraint pas à nous dire dualistes. La matière comme l'intelligence peuvent avoir une commune origine : une création divine, par exemple, ainsi que l'enseignent les religions. »

Nous devons donc penser, si nous voulons demeurer logiques, que l'intelligence est fonction d'un ordre particulier d'existence, qui est la vie, et que la vie et la matière ne sont pas assimilables.

Et *a fortiori*, que la vie et l'intelligence ne peuvent être des produits dérivés de la matière, ou des attributs, des propriétés, des accidents de cette matière.

Bref, « la loi de l'évolution et celle de l'hérédité sont plus intelligibles et plus claires dans la théorie spiritualiste que dans l'autre. »

***

M. T. pousse plus loin ses considérations sur l'âme. « Je ne puis admettre, dit-il, que les effets dépassent les causes et que l'intelligence manifestée dans l'homme n'existe que par la combinaison temporaire des éléments matériels de son cerveau. Il faut à ma raison, en vertu du principe de causalité, une intelligence supérieure qui explique celle de l'homme. »

Le principe de causalité, qui demande une intelligence supérieure, n'en demande-t-il pas aussi une antérieure ?

Précisément M. T. se trouve ainsi conduit à l'hypothèse d'une âme antérieure à la naissance et survivant à la mort, d'ordre immatériel, dont les manifestations dans le monde matériel sont périodiques.

C'est, comme on voit, la pluralité des existences qui rentre par la fenêtre quand on l'a mise dehors par la porte. Et l'Auteur ajoute :

« Le transformisme devient alors facile à interpréter. Notre âme est, par hypothèse, le support des manifestations de la vie. Nous la concevrons comme soumise à la loi de l'évolution. Nous reconnaitrons que nous ne savons rien de précis sur la nature en soi. C'est à l'âme que nous rapporterons le principe de la vie et de l'intelligence.

« Ceci admis, le progrès des espèces devient le progrès des individus, et c'est dans la continuité des individus eux-mêmes que se trouve le lien nécessaire entre ceux qui acquièrent des propriétés nouvelles et ceux qui en profitent. En réalité, c'est sa propre expérience que chaque être utilise » (1).

Nous avons vu que M. T. admet une intelligence supérieure, sans laquelle celle de l'homme est inexplicable. Il va plus loin, peut-être trop loin ; du moins il s'agit de s'entendre.

« J'admets, dit-il, que certaines vérités sont accessibles à l'intelligence humaine en dehors des sens. »

Nous sommes d'accord sur ce point. Il n'y a même rien de plus certain au monde.

Mais M. T. ajoute : « La révélation ne me parait pas une impossibilité. »

C'est sur ce point qu'il faut éviter toute équivoque.

La révélation telle que l'entendent les catholiques, émanant de Dieu lui-même, qui s'apercevrait que son œuvre laisse à désirer et qu'elle a besoin d'être retouchée, remontée, ne nous paraît pas admissible. Mais la révélation ou l'inspiration par des êtres intermédiaires entre Dieu et nous, non seulement ne nous paraît pas être une impossibilité, mais est une réalité.

***

Le livre de M. T. nous paraît être un signe des temps; il nous montre que si le matérialisme n'est pas encore mort, il est du moins bien malade.

Nous ne relèverons pas quelques points de détail sur lesquels nous ne serions pas d'accord avec M. T. : ils n'ont pas assez d'importance pour qu'on s'y arrête.

Ce que nous voulons et devons retenir, c'est qu'il admet la pluralité des vies, la préexistence et la survivance de l'âme, c'est là le point capital, en théorie et en pratique.

---

(1) C'est la thèse soutenue par M. G. Delanne dans son livre sur l'*Evolution animique* et, jadis, dans le journal : *Le Spiritisme*, en 1888. (*n. d. l. r.*).

A vrai dire, ce n'est encore, pour M. T., qu'une hypothèse ; mais étant données les idées qu'il exprime dans sa *préface* sur la méthode, nous avons bon espoir qu'il cherchera à contrôler son hypothèse par le moyen de l'expérience. Jusqu'ici il n'a usé que de « l'induction fondée sur l'observation » ; il reste à contrôler son induction par « l'expérimentation. »

Si, par exemple, les phénomènes spirites démontrent expérimentalement que l'âme survit au corps, le problème de l'animisme, posé par l'auteur, sera résolu ; la science de l'âme sera définitivement fondée : sur l'observation et sur la raison, contrôlées par l'expérimentation.

C'est là ce dont il faut faut s'assurer. Le jeu en vaut bien la chandelle.

ROUXEL.

Le Spiritisme Expérimental

Procès-verbal de la séance du 13 Février 1908 à la maison hantée de la route d'Atur, près Périgueux

Le jeudi, 13 février 1908, les membres du Cercle d'études psychiques de Périgueux se réunissent, à 9 h. du soir, dans l'unique chambre composant le rez-de-chaussée de la petite maison appartenant à M. Breuil, gendarme en retraite. Cette maison est située à mi-flanc d'un coteau, sur la route d'Atur, à un kilomètre de Périgueux et est, depuis près de quarante jours, le théâtre de phénomènes extraordinaires qui semblent être d'ordre spirite.

Nous tenons à faire connaître les résultats merveilleux obtenus par la médiumnité de Mme Rosa Agullana, de Bordeaux, qui avait bien voulu se rendre à notre appel et nous accompagner, ce soir là, à la maison hantée.

Vingt personnes au moins se trouvaient réunies dans une pièce tellement exiguë que la respiration y devenait rapidement gênée et que l'on devait entr'ouvrir de temps en temps la porte, sous peine d'asphyxie.

Mme Agullana ouvre la séance pour une causerie très intéressante sur la doctrine spirite. On l'écoute dans le plus profond silence. Six ou sept personnes se placent ensuite autour de la table, mais

avant qu'aucun mouvement de celle-ci ne trahisse la présence d'une entité, Mme Agullana, s'adressant à M. D..., qui occupe l'un des bouts de la table, lui dit : « Je vois à côté de vous un vieillard (ici description détaillée de l'esprit aperçu)... ce doit être votre père, ou peut-être votre grand-père... il dit qu'il est votre grand-père. »

M. D. répond : « Madame, mes deux grands-pères sont morts depuis longtemps et je n'en ai gardé aucun souvenir. » — Nous allons, dit Mme Agullana, lui demander son prénom. La table, interrogée, donne Jean. — « Mon grand-père maternel, dit M. D.., portait, en effet ce prénom, mais je ne l'ai jamais connu ; il était mort avant ma naissance ».

Le médium s'adressant alors directement à l'esprit, lui demande s'il veut bien affirmer son identité, en répondant aux questions qu'on va lui poser. On lui demande quel est l'âge de son petit-fils. Rép. 30 ans (exact). D. Est-il marié ou célibataire ? R. marié ; en effet sa femme lui fait face à l'autre bout de la table, détail ignoré du plus grand nombre des assistants, et particulièrement de Mme Agullana, qui voyait ce Monsieur pour la première fois et depuis dix minutes à peine. On demande ensuite à l'esprit si son petit fils a des frères et sœurs, et, sur sa réponse affirmative, on le prie d'en indiquer le nombre. La table frappe successivement cinq coups, ce qui arrache à Mme Agullana une exclamation approbative, mais elle continue à frapper et ne s'arrête qu'au septième. Le médium interroge du regard M. D. qui fait savoir qu'en effet, il est le plus jeune de huit enfants.

Mme Agullana appelle alors à la table le fils du propriétaire de la maison, accouru de Paris, la veille au soir, à la nouvelle que son père avait été victime d'une lâche agression de la part d'un visiteur nocturne qui voulait entrer malgré lui dans sa maison. Ce jeune homme était depuis quelques instants à peine assis à la table, quand Mme Agullana lui dit : « Je vois près de vous une jeune femme... elle est grande, brune, mais elle a la peau très blanche ; elle est coiffée en bandeaux frisés... elle marche difficilement, comme quelqu'un qui s'en va d'une maladie de langueur. » — M. Breuil fils, la voix troublée par l'émotion, répond : « C'est ma femme, elle est morte d'une fièvre typhoïde, mais elle a langui deux mois avant de s'éteindre. — Mme Agullana ajoute : « Elle vient de dire : Maria. » — Je connais aussi, dit M. Breuil, de plus

en plus ému. — Elle a près d'elle, continue le médium, l'esprit d'une jeune fille qui se nomme Antoinette. » M. Breuil répond : « C'est sa sœur. » — Vous venez d'être embrassé par un esprit, reprend le médium, n'avez-vous rien senti ? — M. Breuil déclare avoir éprouvé comme un léger frôlement sur la joue droite. — C'est bien cela, dit M. Agullana, vous venez d'être embrassé deux fois ; c'est par une femme âgée, coiffée d'un mouchoir noué sous le menton ; le mouchoir avance sur le visage, cachant presque entièrement le front ; elle est assise et pleure amèrement, elle dit : « J'ai souhaité plus de cent fois la mort » ; elle parle aussi de gifles. M. Breuil dit : « Je la connais ». Quelqu'un chuchote dans l'assemblée : « c'est sa mère. »

M[me] Agullana se retournant ensuite vers M. R., de Périgueux, lui dit : « Vous avez près de vous une femme qui est une de vos proches parentes, mère ou grand'mère... elle a les cheveux très blancs, et si cela peut vous la faire mieux reconnaître, elle a les sourcils très accentués et très noirs... c'est votre mère, affirme t-elle ensuite....., elle vient de dire : « il a toujours été une forte tête » (sourires dans l'assemblée). M. R. convient alors que c'est bien le portrait de sa mère.

Toute l'assistance est profondément impressionnée par ces révélations extraordinaires du médium.

Cependant, Mme Agullana, n'oubliant pas qu'elle était venue pour s'occuper de l'esprit dont les hauts faits troublaient depuis si longtemps l'existence paisible des habitants de la maison, attendait avec impatience que celui-ci se présentât. Soudain elle annonce qu'elle voit un homme d'un certain âge, petit, trapu, la tête ronde, le nez arrondi ; il est en bras de chemise et porte un de ces pantalons de toile bleue connus sous le nom de salopettes. A cette description, plusieurs personnes reconnaissent le plus proche voisin de M. Breuil, décédé il y a plus d'un an, et qui était en fort mauvais termes avec lui dans les derniers temps de sa vie. Le médium l'interroge :

D. — Est-ce vous qui frappez les coups que l'on entend toutes les nuits et d'heure en heure, depuis plus d'un mois ?

R. Oui.

Mme Agullana lui fait remarquer que s'il produit ces bruits pour affirmer son existence dans l'au-delà, il fait bien, et doit continuer

(grimace significative de M. Breuil père), mais que si c'est par esprit de vengeance, il doit cesser, car il se fait le plus grand tort.

Les questions continuent :

D. — Pourquoi en voulez-vous à M. Breuil ?

R. — Citerne.

(Ici une petite explication est nécessaire : M. Breuil habite, ainsi que nous l'avons déjà dit, à mi hauteur d'un coteau très élevé, où il ne faut pas songer à creuser de puits. Il résolut donc de faire percer, tout à côté de sa maisonnette, une citerne destinée à recevoir, au moyen de dalles et de tuyaux, les eaux pluviales. C'est dans les premiers jours de janvier 1908 qu'il se mit à la besogne, et, du jour où le simple tracé en fut exécuté sur le terrain, des coups régulièrement espacés et se reproduisant assez exactement toutes les heures, à partir de la nuit tombante jusqu'au lendemain matin, se firent entendre, à son grand désespoir. L'auteur de cet article a entendu lui-même ces bruits, au moins 15 fois, à quatre ou cinq reprises différentes. On eût dit des coups de pic de carrier frappés dans l'intérieur du sol, à une assez grande profondeur ; ils étaient très sourds, et leur intensité variait souvent d'un soir à l'autre Ces bruits, très nets à l'intérieur de la maison, n'étaient pas perceptibles du dehors. Le nombre des coups frappés n'était pas toujours le même ; j'ai entendu parfois onze coups, d'autres fois quatre ou cinq seulement. Toutes les fois qu'il m'a été donné de constater ces bruits, nous étions quinze ou vingt personnes dans la pièce et tout le monde les entendait très nettement).

Ces éclaircissements fournis, revenons à notre interrogatoire. — Il est bien entendu que toutes les réponses sont obtenues par la typtologie.

D. — Alors c'est pour l'empêcher de terminer sa citerne que vous venez troubler ses nuits ?

R. — Oui.

D. (ironiquement) mais vous n'avez pas peur de tomber dedans ?

R. — Si.

Impossible de lui faire comprendre qu'il ne court aucun danger, puisque n'ayant pas de corps il ne saurait choir dans un trou et s'y faire mal. Il s'obstine à soutenir que cette citerne est dangereuse pour lui.

Mme Agullana explique alors aux personnes présentes que quel-

ques esprits inférieurs, très attachés à la matière, restent, après leur mort, dans les endroits qu'ils ont habités et croient continuer à vivre de la vie terrestre.

L'esprit en question errerait donc dans le voisinage de son ancienne demeure, se croyant toujours vivant, ce qui explique ses craintes et son ressentiment.

Mme Agullana lui conseille de ne pas donner plus longtemps suite à ses projets de vengeance et l'invite à venir nous trouver, chez moi, où doit avoir lieu, le lendemain soir, une réunion. Il promet de s'y rendre (1).

Subitement Mme Agullana se tournant vers un Monsieur qui se trouvait exactement derrière elle, lui dit : « Je viens de voir passer près de vous un chien, de couleur brun roux, aux poils longs, à la queue touffue ; le reconnaissez-vous ? — « J'ai, en effet, dit la personne interpellée, possédé un chien répondant exactement à ce signalement, mais il est mort depuis trois ans ». — Le médium lui fait remarquer que c'est une raison de plus pour qu'elle le voie.

L'étonnement des assistants se change alors en véritable stupéfaction, et tels qui étaient venus souriants et sceptiques, s'en sont retournés graves et rêveurs.

En somme, bonne soirée pour le Spiritisme et témoignages éclatants des dons merveilleux que possède Mme Agullana.

Pour copie conforme à l'original du compte-rendu de la séance du 13 février 1908.

A. VIAUD.
Président du Cercle d'études psychiques de Périgueux.

---

(1) L'esprit a tenu sa promesse, et le lendemain soir, en effet, au moment où nous nous y attendions le moins, deux coups identiques à ceux entendus à la maison hantée, nous ont annoncé sa présence. A la prière de Mme Agullana, l'esprit a frappé un grand nombre de fois, sur demande, des coups très nets, dans un meuble de mon salon. Ceci se passait devant quinze personnes des plus honorables, et en pleine lumière.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Voix médianimiques

Le *Light* du 21 décembre reproduit le compte-rendu publié par *The progressive Thinker*, d'une séance tenue par M. Aykroyd avec un médium en présence duquel se produit le phénomène de voix parlant au moyen d'un tube de quelques pieds de longueur.

Les conditions observées par M. Aykroyd nous paraissant bonnes, nous allons reproduire son récit, quoique la séance ait eu lieu chez le médium ; qu'elle se soit passée dans l'obscurité et que le récit ne soit confirmé par aucun autre témoin.

Le matin même de son arrivée au Camp-meeting de Lily-Dale, M. Aykroyd, parfaitement inconnu de tous, se rendit chez un médium à la trompette, auquel il ne donna ni son nom, ni aucun détail sur lui et sur les siens.

Une trompette était placée debout sur le parquet, au milieu de la pièce. La lumière éteinte, M. Aykroyd et le médium se retirèrent à un bout de la salle ; le médium posa ses mains sur les genoux de l'assistant, qui plaça les siennes au dessus. Au bout de quelques minutes on entendit une voix d'enfant, paraissant produite près des genoux de M. Aykroyd, prononcer le nom de Sybill. Je laisse la parole au narrateur :

« De qui êtes-vous la fille ? » — « De la tante Etta ». — « Qui vous a amenée ici ? » — « Anna. Dites à Papa, dites à Maman que je suis venue ici. Dites-le à grand'maman ; dites-le à tante Bella et à tante Annie ». Elle répéta : « Dites-le à papa, dites-le à Maman. Bonsoir, Oncle Sam ».

« Sybill était la fille de ma sœur, morte il y a cinq ans, à l'âge de cinq ans environ. Etta était sa mere et nous avions l'habitude de l'appeler *tante Etta*. Les autres noms étaient également exacts. Le médium était à *l'état normal* (ce qui ne lui permettait pas de lire dans la pensée de l'assistant) et il décrivit le personnage donné comme tante Annie si exactement que je reconnus sans hésiter une ancienne et charmante camarade d'école, décédée il y a au moins vingt ans. Le médium dit : « Est-ce votre femme ? Elle vous regarde comme si elle était de votre famille. »

« Après ces mots, je sentis la trompette me toucher légèrement le front. Je me demande comment un vivant aurait pu agir avec autant de délicatesse dans cette obscurité absolue. Une voix sortant de la trompette dit ensuite : « Allons, Sam ! Comment vont Jen et les enfants ? » — « Ils vont bien. Qui êtes-vous ? » — « Charlie Wamp. Comment va ma mère ? » — « Oh ! Elle n'est pas très bien, Charlie. Je suppose que vous ne tarderez pas à la voir au milieu de vous ». — « Je le pense aussi. Comment va Bella ? » — « Elle ne va pas très bien non plus ». — « Elle est malade depuis longtemps, mais elle se rétablira ».

« Charlie Wamp était un cousin de ma femme et il avait l'habitude de l'appeler Jen ; Bella est ma sœur dont la longue maladie avait débuté lorsque Wamp vivait encore ».

« Le médium ajouta : « Il y a ici un homme qui a quelque rapport av.c vous. Ce n'est pas un parent et il a été tué dans un accident de chemin de fer. Son nom prononcé dans la trompette est William Wamp, qui se présente lui-même de façon à se faire bien reconnaître ». — « Oui, je sais : Vous avez été tué dans un accident de chemin de fer, à Georgetown, Ontario ». — « C'est vrai, dit la voix ; je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer sur terre ; mais je suis heureux de vous trouver ici aujourd'hui. Voulez-vous dire à votre femme que nous avons causé aujourd'hui ? »—« Oui, je le lui dirai. Est-ce vous qui vous êtes manifesté l'autre soir, à Rochester, et qui avez écrit un message par la main de ma femme ? » — « Oui ». — « Comment la trouvez-vous ? » — « Elle se porte assez bien ».

« William Wamp était l'oncle très-aimé de ma femme. Le côté intéressant de cette communication, c'est que, après s'être manifesté chez moi même, dans l'intimité, il venait donner des preuves d'identité en parlant si distinctement, non seulement sans avoir été appelé, mais lorsque l'on ne pensait même pas à lui ».

« Une voix dit : « Votre sœur ! » — « Effectivement j'ai perdu une sœur. Quel est votre nom ? » — « Ici on m'appelle Lily ». — « Comment ! C'est le nom de ma fille. On ne vous avait pas encore donné de nom lorsque vous êtes morte ». — « Non. » — « Saviez-vous que j'avais choisi un nom pour vous ? » — « Non. Comment vous proposiez-vous de me nommer ? » — « Je voulais vous appeler Ethel » — « J'aime mieux Lily ». — « Connnaissez-vous la cause de votre mort ? » — « Méningite cérébro-spinale ». — « C'est exact. N'y a-t-il pas eu d'autre cause ? » — « J'avais la coqueluche ; mais la méningite fut la cause de ma mort ». — « Je suppose que vous êtes actuellement une charmante jeune femme ? » — « Oui » — « Quelle est votre apparence ? » — « Je suis brillante ! »

Tel est le récit de M. Aykroyd. Même si on admet que le médium a pu être un habile ventriloque, il restera encore à trouver d'où lui viennent ces notions sur les parents et amis du consultant, puisque pendant la séance il est resté constamment à l'état normal et causant avec M. Aykroyd, ce qui rend *impossible* toute lecture de pensée.

Communications de l'Au-delà

M. Oyston, habitant actuellement à Seattle, Etats-Unis, transmet à *The Progressive Thinker* un certain nombre de cas intéressants, parmi lesquels nous citerons les suivants :

« J'avais envoyé au journal un article très spécial. Comme il ne paraissait pas, malgré mes réclamations, je le considérais comme refusé ; je n'y pensais plus et j'avais même cessé d'acheter les numéros du journal. »

« Un jour ma femme qui est clairaudiente, entendit un de ses guides lui dire : « Va en ville et achète le *Progressive Thinker*. » Je l'en dissuadai énergiquement ; mais elle se sentit poussée vers la porte. »

« Pensant alors que le journal contenait peut-être l'annonce de l'arrivée de M. Colville que j'attendais, je consentis à ce qu'elle suivit cette impulsion. A ma grande surprise, le journal contenait cet article portant ma signature et auquel je ne pensais plus. »

« Il y a trois mois un de mes amis, Joseph Alonzo Scott, habitant cette ville, vint à mourir et sa belle-sœur, qui n'est pas spirite, le vit aussitôt après son décès, ouvrir la porte de sa demeure et partir en souriant. Quelques semaines plus tard, cette même dame se rendant à l'Est des Cascade-Mountains, prit avec elle le jeune fils du décédé, qui partagea son lit. Elle vit aussitôt reparaître son beau-frère, qui lui fit signe de garder le silence, fit quelques passes magnétiques au-dessus de l'enfant, le caressa, puis disparut en souriant. »

« Il apparut également en songe à sa mère, en lui annonçant qu'il était désormais sorti du trouble. »

« Enfin ma femme le vit à plusieurs reprises et eut avec lui une longue conversation. »

« Voici une vision intéressante parce qu'elle fut commune à deux médiums tout à fait étrangers l'un à l'autre :

« Le dimanche 3 juin 1906, au matin, ma femme assistait à un office, lorsqu'un de ses voisins lui dit : « Etes-vous clairvoyante ? » Sur sa réponse affimative, il lui demanda ce qu'elle voyait autour du clergyman qui prêchait. Elle lui répondit : « Je vois un esprit Oriental, portant un turban ; il y a aussi une dame adulte et un vieux monsieur aux cheveux blancs » — « Eh ! bien, répondit ce Monsieur, c'est exactement ce que vient de me décrire cette dame. » Et il lui montrait une dame que ma femme ne connaissait nullement. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Le Comte de Saràk, aliàs Alberto Santini Sgaluppi

Nous lisons dans *Constancia* : Voilà une nouvelle qui nous a bien étonnés, mais qui n'en est pas moins vraie. Un magnifique portrait publié par la *Revue Spirite*, qui nous montre le fameux comte de Saràk, suprême délégué des initiés du Thibet, ne permet aucun doute. C'est bien le même que nous avons connu dans cette capitale, où il a laissé tant de souvenirs ingrats, le même qui a parcouru avec un égal succès tous les pays américains, celui dont, il y a peu de temps encore, la

presse uruguayenne eut à s'occuper, pour ses démêlés devant les tribunaux, à propos d'une affaire assez pénible.

Le yogui, grand initié, comte de Sarâk, délégué des loges orientales, possesseur d'innombrables titres (asiatiques) et de phénoménales facultés, a sollicité la consécration de la *ville lumière*, après avoir épuisé les champs d'exploitation du nouveau monde. Nulle part il n'a trouvé un accueil plus bruyant et plus flatteur. La presse parisienne, toujours disposée à la plaisanterie et à l'irrespect, ne s'est cependant pas inclinée sans hésitation devant ces titres ronflants et ne s'est pas mise à admirer les prouesses du yogui. En revanche les revues spirites ont commenté diversement son apparition et les deux séances qu'il donna à son domicile à un groupe d'invités. Les unes ont parlé de la première séance avec un véritable enthousiasme, les autres ont fait d'expresses réserves. Attendons l'épilogue ».

Nos lecteurs savent aujourd'hui quel est cet épilogue. *Les Annales Psychiques* nous ont appris que ce Monsieur se nomme de son vrai nom Alberto Santini Sgaluppi, et qu'il possède des pouvoirs : ce sont ceux de vivre au dépens de ses dupes.

Phénomènes convaincants

Sous ce titre, *El siglo Espirita*, de Mexico rend compte des faits observés par la Commission d'Expérimentation scientifique des Phénomènes psychiques de la Junte Centrale de l'Exposition, en présence du jeune médium Hipolito Salazar.

La séance fut obscure ; le médium était assis devant le demi-cercle formé par les assistants.

Des lueurs se produisirent, de diverses dimensions, et quelques-unes parcoururent tout le demi-cercle des assistants. Une table fut mise en mouvement sans contact et transportée à plusieurs mètres ; de larges mains touchèrent les assistants ; un fantôme lumineux se forma à la vue de tous ; c'était une femme. Un second fantôme féminin s'étant présenté et approché à très courte distance des assistants, l'un d'eux allongea les jambes dans sa direction et ne rencontra aucun obstacle, quoique le fantôme fût à 20 centimètres de lui. Plusieurs instruments placés sur une petite table donnèrent des sons. Un tambour de basque devenu lumineux parcourut toute l'assistance, passant au dessus des têtes. Le porte-voix d'un phonographe fut enlevé de sa caisse et on entendit souffler dedans. Un vase plein d'eau, placé sur une petite table, fut présenté au directeur de la séance, qui en but le contenu.

Tous ces faits sont intéressants et nous aimons à croire que la Commission a pris toutes ses précautions contre la fraude ; mais nous regrettons que le compte-rendu ne les signale pas, d'autant plus que la séance, ayant lieu en pleine obscurité, ne peut donner toute satisfaction à ceux qui n'en ont pas été témoins.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Nous avons signalé dans une précédente revue un article dans lequel V. Cavalli protestait énergiquement contre les prétentions des scientistes réclamant pour eux seuls le droit de formuler des théories sur le spiritisme en général, après quelques séances, au cours desquelles ils n'avaient guère tenu compte que des phénomènes physiques, n'appartenant pas pour la plupart au spiritisme, mais à l'animisme. On sait, du reste, que ces observateurs trop pressés se sont bornés à changer le nom de la *force psychique*, admis depuis si longtemps, en celui de force *psycho-dynamique* et à invoquer le dédoublement du médium, auteur responsable selon eux de tous les phénomènes.

Dans un second article publié également par *Luce e Ombra*, V. Cavalli s'occupant d'abord d'Eusapia, le seul médium étudié dernièrement par ces messieurs, demande comment la force psychique ou pseudo-dynamique, comme on voudra l'appeler, peut rendre compte des faits suivants :

1° Eusapia lutte contre l'influence de John, refuse de se laisser endormir, pour éviter la révélation de certains faits ;

2° *Eveillée*, elle plaisante John qui, pour la ramener à de meilleurs sentiments, lui inflige des corrections manuelles que tout le monde entend, qui laissent des traces et la font pleurer de douleur ;

3° Dans une séance, Eusapia *éveillée* parle avec ses voisins, tandis qu'une autre voix parle *en même temps à* d'autres et qu'une main mystérieuse, *en pleine obscurité*, accomplit, sans aucune erreur ni hésitation, les actes les plus délicats ;

4° Dans le cours d'une séance des mains, les unes très petites, les autres très grosses, toutes également différentes de celles d'Eusapia, se font sentir en même temps par plusieurs personnes éloignées les unes des autres et du médium ;

5° Eusapia se levant de son siège pour continuer une séance dans une autre pièce, est renversée à terre et immobilisée pendant quelque temps ;

6° Elle est soulevée avec son fauteuil et déposée dans un équilibre instable sur une table, ce qui lui fait pousser des cris de terreur et la porte à supplier John de la descendre ;

7° Pendant certaines séances, des instruments de musique jouent, non point de simples accords, mais des airs complets, avec autant de perfection que pourrait le faire un bon musicien. Or, Eusapia est aussi ignorante en musique qu'en littérature.

Quel inconscient, quelle force dynamo-psychique a pu produire tous ces résultats !

Etrange sensation d'un fantôme

Voici un fait qui semble de nature à prouver que le périsprit n'abandonne le corps que très lentement et qu'en pratiquant la crémation avant un délai suffisant, on s'expose à infliger de grandes douleurs au décédé.

La revue théosophique *Ultra* le tient d'un fonctionnaire distingué :

« Il y a quelques jours, M. M..., fonctionnaire attaché aux finances et demeurant dans la même maison que moi, vint à mourir. Sa femme qui l'avait soigné avec un dévouement remarquable, habilla, selon la coutume, le corps avant qu'il fût rendu rigide par la mort. Je n'assistai ni à cette opération, ni aux funérailles, d'autant plus que je ne connaissais que très peu cette famille, fixée à Rome seulement depuis quelques semaines. J'avais aperçu deux fois seulement le défunt, arrivé déjà malade à Rome. La troisième nuit qui suivit son décès il m'apparut en songe ; il était vêtu d'habits ordinaires (mais je ne sais si c'étaient ceux dans lesquels il avait été inhumé) et il me dit d'une voix très nette : « Dites à Marie que j'ai froid aux pieds ; ils ne sont pas chaussés ».

« Quelques jours plus tard, je rencontrai la domestique de la veuve, qui après l'enterrement était retournée chez ses parents et je lui demandai le prénom de sa patronne. « Maria » me répondit-elle. Je lui parlai de mon songe et j'en fis de nouveau le récit à la veuve, lors que j'eus occasion de la revoir ».

« Très impressionnée, elle se mit à pleurer et me dit qu'en effet elle avait négligé de chausser le cadavre. Cette circonstance m'était absolument inconnue, ainsi que la nature du costume ; choses auxquelles je n'avais jamais songé. Je ne connaissais pas le prénom de la veuve et je n'avais pas songé à regarder les pieds du Fantôme ».

« Je jouis d'une bonne santé ; je suis peu impressionnable ; je ne m'occupe pas de phénomènes ou de questions psychiques et je rêve rarement Je ne puis comprendre pourquoi le défunt s'est adressé à moi, qui lui étais étrangère, plutôt qu'à sa femme ».

(C'est sans doute que l'une est médium et que l'autre ne l'est pas). O. D.

signé : Rome, 10 Janvier 1908

VINCENZA PINNA. Via Quintino della 25.

Dr DUSART.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris, 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel, France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean. à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique. 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphyzischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvans incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre, 0,75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalader Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 11. — 14ᵉ ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc MAI 1908

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Recherches sur l'Identité des Esprits

(*Suite* (1)

Les autographes médianimiques

J'ai indiqué pourquoi les communications de Stainton Moses contenant des écritures autographes me paraissent des preuves absolues ; c'est parce qu'une écriture quelconque ne peut pas être imitée sans que le simulateur s'y soit longuement exercé. Or, l'honnêteté de ce clergyman étant certaine, ce n'est pas volontairement qu'il aurait cherché à simuler les écritures qui lui étaient données. Est-ce un phénomène subconscient ? Peut-on supposer que pendant la nuit, par exemple, son esprit, par clairvoyance, aurait pris connaissance de l'écriture de l'évêque Wilson, grâce au document qui a été communiqué plus tard ?

Deux raisons me paraissent s'opposer à cette hypothèse. La clairvoyance ne se produit jamais sans qu'un *rapport* quelconque la détermine et, ici, avant la communication, rien ne pouvait inciter l'esprit de Stainton Moses à s'occuper de cet évêque. Ensuite, supposons l'invraisemblable, c'est-à-dire que pour une raison que je ne connais pas, et même sans raison, il ait eu la connaissance supra-normale du document autographe de cet évêque, où et comment aurait-il pu faire les exercices nécessaires pour l'imiter à s'y méprendre ? Dans ce cas, c'est un travail mécanique qui ne s'improvise pas, d'où j'en infère que seul celui qui possède ce mécanisme si spécial de l'écriture individuelle peut en être l'auteur.

Pour obtenir de semblables résultats, il est évident que le sujet doit posséder une grande souplesse médianimique ; or cette qualité se montrait chez Stainton Moses à un degré éminent, et elle lui a permis d'obtenir les écritures de personnages défunts les plus variées :

Je dois signaler encore, dit-il, comme preuve d'évidence, les signatures répétées que j'ai obtenues et qui sont de véritables fac-similes de celles employées par les personnes pendant leur vie ; par exemple, les signatures de Beethoven, de Mozart et de Swedenborg se rattachant à celles du Juge Edmonds. Il est à remarquer que dans mon livre, sa signature,

(1) Voir le n° d'avril, p. 577.

ou plutôt ses initiales, sont celles qu'il employait durant sa vie, et que la signature de Swedenborg, qui est si particulière, ait été un fac-simile de sa propre écriture, quoique m'étant complètement inconnue.

Je n'ai pas de peine pour croire à la sincérité de Stainton Moses, car je sais, par expérience, que l'écriture autographe d'un auteur, même très-connu, ne court pas les rues et qu'on n'arrive parfois que difficilement à en prendre connaissance.

En poursuivant son analyse des papiers laissés par Stainton Moses, Myers a trouvé une communication qui, aussi bien par les circonstances dans lesquelles elle fut obtenue que par l'écriture, lui semble tout à fait digne d'intérêt. Voici ses observations :

Le premier cas que je vais rapporter (1) me paraît à certains points de vue le plus remarquable. L'esprit en question est celui d'une dame de ma connaissance, que M. Moses avait, je crois, rencontrée une fois seulement. Elle défendit elle-même la publication de son vrai nom, pour une raison qui me sauta aux yeux dès que je lus son cas, *mais qui n'était pas précisément connue de M. Moses*. Je la nommerai Blanche Abercromby, et j'omettrai les dates.

Cette dame mourut à la campagne, à environ 200 milles de Londres, un dimanche, il y a environ vingt ans, et sa mort fut considérée comme un événement mondain intéressant ; elle parut dans le *Times* du lundi, ayant été aussitôt télégraphiée à Londres ; mais naturellement le dimanche soir, personne à Londres, sauf peut-être la presse et quelques amis intimes, ne connaissait l'événement

On verra plus loin que, ce soir là, vers minuit, une communication prétendant venir d'elle-même fut faite à M. Moses, dans son appartement particulier au nord de Londres. L'identité fut corroborée quelques jours plus tard par quelques lignes paraissant venir d'elle et *dans sa propre écriture*, il n'y a aucune raison de supposer que M. Moses ait jamais vu son écriture.

La seule rencontre avec cette dame et son mari avait eu lieu à l'occasion d'une séance — qui n'était pas une de ses séances — où il avait été péniblement affecté par l'incrédulité complète exprimée par le mari sur la possibilité des phénomènes.

M. Moses ne semble pas avoir parlé de cette communication à personne et, dans le manuscrit où elle était consignée, les pages étaient collées ensemble avec la mention « Private Matter » (chose privée). Elles étaient encore collées quand on me remit le livre ; pourtant Mme Speer connaissait la communication. J'ouvris les pages suivant la permission que j'en avais, et je fus surpris de trouver une courte lettre qui, bien que ne contenant aucun fait bien défini, me parut être tout-à-fait caractéristique de

(1) *Annales psychiques*, 1895, p. 364, traduction de M. Marcel Mangin.

la Blanche Abercromby que j'avais connue; mais bien qu'ayant reçu d'elle plusieurs lettres pendant sa vie, je n'avais pas souvenir de son écriture. Heureusement, je connaissais assez bien un de ses fils pour lui demander son aide en cette circonstance, aide qu'il aurait sûrement refusée à un étranger. Il me prêta une lettre pour comparer. *Une grande ressemblance* sautait aux yeux, mais l'A du nom de famille n'était pas le même que celui de l'écriture automatique. Enfin, après avoir consulté un très grand nombre de lettres jusque vers la fin de sa vie, je m'aperçus que dans les dernières années, elle avait pris l'habitude d'écrire la lettre A (comme son mari l'avait toujours fait) *ainsi qu'il apparaissait dans l'écriture automatique*. La ressemblance nous parut évidente à son fils et à moi, mais voulant avoir l'opinion d'un connaisseur expérimenté, il me fut permis de montrer le journal et deux lettres au Dr Hodgson qui, on s'en souvient, découvrit, par l'évidence basée sur une étude minutieuse de l'écriture, que les auteurs des lettres de « Koot Houmi » étaient Mme Blawatsky et Damodar.

Voici le rapport du Dr Hodgson :

J. Boylston place,
Boston le 11 septembre 1893.

« J'ai comparé l'écriture numérotée 123 dans le journal de M. Stainton Moses, avec les lettres du 4 janvier 18..., et du 19 septembre 18.... écrites par B. A. Il y a dans le journal de petites ressemblances avec l'écriture des lettres et il y a aussi de petites différences dans la formation des lettres, à en juger par les deux lettres qui m'ont été soumises ; mais les ressemblances sont plus caractéristiques encore que les différences. De plus, il y a plusieurs particularités frappantes communes aux écritures des lettres et du journal, et qui semblent plus exagérées dans ce journal. L'écriture du note-book tend à montrer que l'auteur cherchait à se rappeler les principales particularités de l'écriture de B. A. et non pas à les copier, des spécimens de cette écriture. La signature surtout, dans le journal, est d'une façon bien caractérisée de la signature de B A. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucun doute en croyant que la personne qui écrivit le journal voulait reproduire l'écriture de B. A.

« Richard Hodgson ».

La vérification de ce cas *était trop complète* pour que nous puissions l'expliquer ici entièrement. La dame, qui était tout à fait étrangère à ces recherches, était morte depuis vingt ans lorsque sa lettre posthume fut découverte dans le journal particulier de M. Moses par une des rares personnes survivantes qui l'a assez connue pour *reconnaître la valeur caractéristique du message*, et qui en même temps s'intéressait assez à l'identité spirite pour faire comparer l'écriture.

Cette fois, Myers ne fait aucune réserve; pour lui l'écriture est indubitablement un signe de la personnalité qui a dicté le message, et il est probable que des considérations mondaines l'ont empêché

de donner tous les détails qui avaient accru encore sa conviction, puisqu'il prend soin de dissimuler le véritable nom de l'esprit et la date de sa mort. La précaution prise par Stainton Moses de coller la page sur laquelle se trouvait cette communication, est un autre indice qu'elle devait faire allusion à des choses privées, que la délicatesse de M. Moses lui faisait un devoir de cacher aux yeux de ceux qui pouvaient consulter son journal.

Je cite le fait suivant, qui n'est pas une preuve d'identité aussi absolue que la précédente, parce qu'il met en lumière le souci constant que ce médium apporta pour discerner la valeur morale des interlocuteurs invisibles qui se manifestaient par son intermédiaire. La seule pensée qu'il pouvait être trompé lui causait une véritable angoisse. C'est encore Myers qui a la parole :

Le Dr Speer mourut le 9 février 1899 et peu de temps après sa mort, il donna à M. Moses une preuve d'identité, dont il me donna un rapport au moment. Ayant égaré sa lettre, Mme Speer a eu l'obligeance de m'écrire (1894) un récit (naturellement indépendant) mais corroborant tout à fait celui qui m'avait été donné par M. Moses ; et en recevant celui de M. Moses, je lui avais suggéré que le surnom d'intimité affectueuse de Mme Speer, avait pu être employé par le Dr Speer parlant à sa femme, tandis que M. Moses était en état de trance, et qu'il l'aurait par conséquent entendu inconsciemment. Il s'en défendit presque en se fâchant ; et en parlant plus tard avec Mme Speer, depuis la mort de M. Moses, elle m'affirma être absolument sûre que son sobriquet d'enfant — dont elle comprenait toute l'absurdité quand il était appliqué à une dame âgée — n'avait jamais été employé que dans la plus complète intimité.

La première fois, dit-elle, que mon mari manifesta sa présence à M. Moses, c'était lorsqu'il avait écrit sur lui dans *Light* ; il en parle dans son rapport. Diverses autres fois il me dit avoir vu le Dr S., mais celui-ci avait paru incapable de parler et, s'il l'avait fait, ce qui était souvent le cas lorsqu'il sortait de son état de trance, M. Moses avait oublié ce qu'il avait dit. Mais je me rappelle un incident qui a dû arriver peu de temps après notre perte, bien que je n'aie pas la date présente.

M. S. vint un dimanche dîner avec moi ; il avait un air singulier et me dit : « J'ai vu votre mari de nouveau, et il vous envoie un message que je ne comprends pas très-bien ». *Il paraissait troublé* et je vis qu'*il ne pouvait pas dîner*. Tout à coup il sortit son portefeuille, écrivit rapidement, déchira la page et me la tendit, en disant : « Pouvez-vous comprendre quelque chose là-dedans ? » Je lus : « Tell dearest — all's well ». (Dites à la très chère — que tout est bien). Le nom en blanc était un petit surnom que mon mari employait souvent *quand nous étions seuls*. Je crois que personne ne l'a jamais entendu et je suis *tout-à-fait certaine*

qu'en tous cas M. Moses ne l'a jamais entendu. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire à la lecture du vieux nom familier ; je sentis que le message venait de mon mari et je dis à M. S. T. : « Oh ! oui, c'est mon petit surnom que Stanhope avait coutume d'employer quand nous étions seuls. Je veux vous le montrer dans un grand nombre de lettres ». Je montai et rapportai plusieurs lettres commençant toutes par ces mots : « My dearest — ». *Il parut soulagé d'un grand poids* et dina gaiement. Je suppose qu'il avait craint d'avoir été trompé. Nous avons considéré cela comme une bonne preuve, car je suis certaine qu'il ne connaissait pas le nom. Ma fille se souvient parfaitement du fait et approuve mon récit.

Si on veut supposer que la vision du Dr Speer était due à une auto-suggestion de M. Moses, le petit nom d'amitié donné par l'apparition, et inconnu du médium, suffit à établir l'identité du Docteur, car un esprit ne peut pas plus prendre l'aspect d'un autre esprit que nous ne pouvons, ici-bas, emprunter le visage de notre voisin.

Il me paraît résulter de ces exemples que M. Moses n'a pas voulu nous tromper, et qu'il n'a pas été trompé non plus dans ces cas spéciaux, puisque chaque fois que la vérification a été possible, elle s'est trouvée conforme à la réalité. Les phénomènes de cette nature sont excessivement précieux, car ils démontrent irrécusablement les rapports qui peuvent s'établir avec les esprits. Le récit suivant, que je reproduis d'après M. Erny, (1) est tout à fait curieux, car il réunit des preuves qui se corroborent mutuellement, et nous sommes en présence d'un de ces cas de prévision de l'avenir qui sont rigoureusement et absolument déconcertants.

L'esprit continue de veiller sur sa femme

Voici encore un cas très remarquable d'*identité* que j'emprunte au *Light* ; il est raconté par M. Thurstan, un des amis et collaborateurs de ce journal anglais, *dans une conférence qu'il a faite dernièrement.*

Une dame de sa connaissance vint lui raconter qu'elle avait eu l'idée une fois de consulter un médium : M. Mathews... Ce dernier se trouva bientôt en état de *trance* (léthargie psychique) et lui dit qu'elle était veuve, et que son défunt mari, *qu'il décrivit très exactement*, désirait lui *écrire par sa main une lettre pour affaires.* La dame, ajoute M. Thurstan, me montra la lettre en question, et me demanda si je devais en suivre les avis. La lettre disait ceci :

« *Ma chère Kitty.* Vous avez été dernièrement dans des endroits et des sociétés que je n'approuve pas. Pour vous donner une preuve que je veille sur vous comme autrefois, je vous avertis qu'il ne faut pas prendre la

(1) Erny. *L'Identité des Esprits*, p. 27. Brochure éditée par M. Bouvier, 5, cours Gambetta à Lyon.

maison que vous désirez tant, car votre santé en souffrirait beaucoup. Ne vous préoccupez pas des *400 livres* de dédit. Demandez à Ward d'essayer de vous en délivrer, et s'il ne peut pas, j'essayerai moi-même d'empêcher que vous ne perdiez votre argent.

« Votre bien-aimé mari,
« CHARLES-FRÉDÉRIC P... »

Cette dame, continue M. Thurstan, m'expliqua que son mari avait horreur du jeu, sous n'importe quelle forme, et que dernièrement elle avait un peu joué à Monte-Carlo ; qu'à son retour à Londres elle avait signé un engagement préliminaire au sujet d'une maison (Hans-Place) qui lui plaisait fort, et qu'elle avait versé 400 livres de prime (ou de dédit), que son *solicitor* s'appelait bien *Ward*, et que le petit nom de *Kitty*, au début de la lettre, était bien celui que lui donnait toujours son mari dans ses lettres; que, de plus, *sa signature était bien la sienne. Cette dame ne connaissait pas du tout le médium*, et c'est par pur caprice qu'elle avait eu idée de l'aller voir, donc ce médium, lui non plus, ne connaissait ni son nom, ni sa vie, etc.

M. Thurstan, qui à cette époque n'était pas spiritualiste, dit à cette dame que ce n'était probablement qu'un cas de lecture de pensées ou de clairvoyance; elle répondit que tout ce qu'avait dit la lettre était vrai, et que de plus cette lettre contenait une promesse. *(M. Thurstan oubliait que, par la clairvoyance, un médium ne peut pas reproduire l'écriture exacte d'un mort.)* Il fut convenu, dit M. Thurstan, que nous verrions si la promesse du mari serait exécutée, auquel cas, la dame devrait suivre le conseil.

Je fus si intéressé, dit M. Thurstan, que je me rendis avec cette dame chez le médium, qui cette fois lui parla *en indoustani* sous le contrôle d'un ancien serviteur qu'elle avait eu, dans l'Inde (son mari ayant longtemps résidé dans ce pays comme officier). Le mari de cette dame se communiqua de nouveau, raconta des faits connus seulement de sa femme et de lui, mais, ce qui était bien plus important, l'informa que si son solicitor (M. Ward) n'arrivait pas à la dégager de son engagement de la maison (de Hans Place), *tel jour, à telle date*, il lui enverrait quelqu'un qui, non seulement la dégagerait, mais avec un bénéfice de 100 livres.

Ceci étant un fait bien défini, ne pouvant provenir ni de la clairvoyance, ni de la lecture de pensées, tous deux attendirent le jour fixé avec une grande curiosité.

En outre de ces preuves d'identité, le feu mari donna à sa veuve le curieux renseignement suivant : qu'un de leurs amis, vivant à Simla, allait arriver *dans trois jours* et qu'à telle heure qu'il désignait, il viendrait chez un de leurs amis, à Londres, et qu'elle serait sûre de l'y rencontrer. Elle suivit l'avis, et tout fut constaté être exact ; mais ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, c'est que cette dame avait reçu auparavant, de cet ami, une lettre disant *qu'il ne viendrait pas en Angleterre, mais voyagerait au Cachemire.*

Donc cette dame ne s'attendait nullement à cette arrivée, au contraire, mais revenons au fait principal. *Le fameux jour indiqué par le mari étant arrivé*, et la dame n'ayant pu se débarrasser de son engagement, l'agent de location vint justement ce jour-là réclamer *dès le matin* le payement de la prime de garantie ou indemnité de 400 livres sterling. La dame s'exécuta en se moquant des médiums et des prophéties ; mais, chose étrange, dans l'après midi, l'agent revint et dit qu'en rentrant à son bureau un monsieur était venu le trouver en exprimant le désir très vif d'avoir une maison dans *Hans Place*. Comme *la seule maison vacante* était celle que la dame avait retenue, l'agent lui dit que, si elle avait changé d'idée, c'était une occasion de se dégager. La dame répondit qu'elle ne résilierait son engagement qu'avec une plus-value de 100 livres sur la prime de garantie de 400 livres. Deux heures après arriva un télégramme annonçant *que le monsieur acceptait l'offre*.

M. Thurstan dit que ce cas le convainquit des rapports entre les désincarnés et les incarnés, et de plus, ayant surveillé et étudié la médiumnité de M Mathews pendant de longues semaines, il le trouva très honnête, et n'ayant aucune connaissance de l'Inde et de l'Indoustan, quoiqu'il ait parlé dans cette langue à cette dame (à l'état de trance), ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Ce cas est des plus frappants, car il aurait été *impossible à n'importe quel médium*, de prévoir et prédire les faits si particuliers que je viens de traduire. Seul un invisible désincarné et *s'intéressant à cette dame* a pu agir de cette façon si précise, et logiquement je trouve tout naturel que ce soit le mari très affectionné de cette dame qui lui ait donné ainsi des preuves incontestables de l'au-delà et de sa survie. On peut même se demander si ce n'est pas le mari désincarné qui, sachant que ce Monsieur désirait avoir une maison à Hans Place, ne lui a pas suggéré de venir chez cet agent de sa femme, pour prouver à celle-ci l'intérêt qu'il lui portait encore. *Cette dame et ce monsieur s'ignorant complètement l'un l'autre*, toute télépathie entre leurs cerveaux est inadmissible. C'est bien de l'au-delà qu'est venu l'avertissement et son accomplissement, et il ne pouvait venir que de quelqu'un ayant de l'affection pour cette dame. Il ne faut pas oublier non plus que le mari de cette dame a été *vu* par le médium (à l'état de trance), et que sa description a été reconnue exacte par la dame ; que, de plus, M. Thurstan est un homme *sur la bonne foi duquel* on peut compter.

Si l'on joint à l'ensemble de ces preuves la signature exacte du mari, je pense que ce fait peut répondre victorieusement à tous les desiderata des incrédules, même à ceux qui veulent voir le Diable partout.

(*A Suivre.*) GABRIEL DELANNE.

Le corps astral

II

> L'âme est matérielle et composée d'une substance différente du corps et particulière. Elle a toutes les qualités de la matière, mais elle est immortelle. Elle a une figure comme le corps et elle reçoit un caractère d'individualité qu'elle ne perd jamais.
>
> TERTULLIEN.

Dans son récent et très intéressant livre *L'au delà et ses problèmes*, M. Charles Lancelin raconte le fait suivant dont nous résumons le récit :

J'ai l'habitude de passer l'été de chaque année au fond de la rade de Brest, dans une région dépourvue des commodités de la vie matérielle, ce qui nous force à aller de temps à autre faire des achats à Brest ; dans ce but je me sers de mon yacht de plaisance. Ma famille vient parfois avec moi ; c'est une promenade pour nous.

Or, le mardi 24 septembre 1901, je me trouvais à Brest. En attendant le départ du yacht pour retourner à la campagne, je me promenais sur le quai, lorsque, à quelques mètres de moi, dans l'ombre de deux tas de bois, je vis un homme d'environ quarante-cinq ans,modestement vêtu et qui fixait sur moi un un regard plein d'une tristesse infinie.

J'eus un mouvement de surprise et songeai — « Comme cet homme ressemble à B... ! »

B... était un ami d'autrefois qui consciemment s'était mal comporté à mon égard et avec qui j'avais rompu depuis plusieurs années. Je ne pouvais comprendre comment il se trouvait à Brest, alors que ses occupations devaient certainement le retenir à Paris.

A sa vue, mon premier mouvement fut de m'écarter. Mais l'espace laissé libre entre des amoncellements de bois que l'on venait de décharger me forçait à passer près de lui. Quand je l'eus un peu dépassé, la compassion que j'éprouvais me fit revenir sur mes pas pour lui adresser la parole.

Il avait disparu. Il était probablement derrière une pile de bois. Je le cherchai en vain.

A ce moment, du bord du yacht, mon pilote m'adressa la parole et je me rapprochai du bassin. Puis, me retournant, pour voir si ma famille arrivait, je revis B... toujours à la même place, toujours fixant sur moi un regard lamentable.

Je marchai vers lui, mais les amoncellements de bois m'empêchaient de le rejoindre en ligne directe : quand j'arrivai à la place qu'il occupait, encore une fois il avait disparu. J'errai de droite et de gauche à la recherche de B... ce fut peine perdue. Mais tout mon monde était à bord ; on n'attendait plus que moi pour partir.

En m'embarquant, je ne pus m'empêcher de dire à ma femme :

— Je viens de voir B...

— A Brest ? C'est étonnant !

— Je le pense aussi, mais c'est bien lui que j'ai vu.

— Lui as-tu parlé ?

— Non ; j'ai d'abord été surpris et quand ensuite je l'ai cherché, je ne l'ai plus retrouvé.

A ce moment, on avait mis à la voile et l'on était déjà à une trentaine de mètres du quai.

— Tiens, m'écriai-je, le voici !

Je venais en effet de le revoir, encore à la même place, encore me suivant de son regard douloureusement aigu. Ma femme cherchait sans le voir : peut-être les tas de bois qui entouraient B... le rendaient-ils plus difficile à apercevoir ; peut-être regardait-elle dans une autre direction ; peut-être enfin ne *devait*-il être vu que par moi... qui sait ? (1)

Trois jours après, le 27 septembre, je recevais une lettre de faire-part : B... était mort le 24 à Paris — le jour où je l'avais rencontré à Brest.

A l'heure où j'ai *vu* son double à Brest, ou bien B... venait de mourir, ou bien il était dans un de ces états comateux qui précèdent presque immédiatement la mort.

Sans doute, à ce moment suprême B... s'est-il rappelé le mal qu'il m'avait causé et sa pensée — intense et dominant tout — l'a entraîné vers moi.

---

(1) Ou bien M. Lancelin était-il momentanément clairvoyant, sous l'influence de B..., alors que ses compagnons ne subissant pas l'action télépathique, restaient à l'état normal *(N. d. l. r.)*

Si nous n'avions eu à dire que ce qui précède sur le dédoublement, nous n'aurions pas écrit cet article. Ce qui suit nous paraît plus intéressant.

Le corps astral, malgré son invisibilité ordinaire, peut parfois être photographié. M. Lancelin cite les faits suivants : Un prêtre, photographe amateur, photographie dans les conditions ordinaires un un autre prêtre de ses amis. La plaque est développée et, à la grande surprise de l'opérateur qui est bien sûr que son appareil n'a pas bougé, comme à celle du photographié qui est bien certain de n'avoir pas remué, ils remarquent très distinctement deux figures qui n'ont pas *la même expression* tout en se *ressemblant*. La figure de l'astral, plus basse que la figure physique, paraît affaissée avec l'expression de l'homme duquel on dit : « Je lui parlais, mais il ne m'écoutait pas. »



Nous avons sous les yeux l'image de la photographie et nous pouvons affirmer que cette double image ne vient pas de ce que le photographié a bougé parce que la tête du double est beaucoup plus basse que la tête physique ; les yeux du double sont au-dessous

du menton de la tête matérielle. Si le sujet avait bougé, les deux têtes seraient à la même hauteur.

Le prêtre photographe montra cette plaque aux amateurs les plus experts de Tours ; ils ne surent donner d'autre explication que celle d'un changement de place soit de l'appareil, soit du sujet.

La photographie fut présenté ensuite au commandant Darget, ex-chef d'escadron au 2e cuirassiers à Tours. C'est cet éminent officier qui, reprenant les expériences du Dr Baraduc, a obtenu des photographies de la pensée humaine.

Le commandant Darget reconnut l'image bien évidente du corps astral du prêtre, lequel corps astral était extériorisé au moment de l'opération.

Une de nos amies, médium voyant, Mme Eber... nous a affirmé avoir vu son corps astral près d'elle.



M. Darget voulut savoir si, dans certaines circonstances, le fluide magnétique ne pourrait pas être photographié. Pour cela il pria M. Pinard, magnétiseur à Tours, de vouloir bien, avec ses

deux fillettes, se mettre à sa disposition. M. Pinard magnétisa ses filles pendant quelques minutes, et M. Darget photographia plusieurs fois le magnétiseur avec ses jeunes sujets. Sur plusieurs plaques une traînée lumineuse montre la réalité du fluide. Mais sur l'une d'elles, il remarqua, à sa grande surprise, que les deux fillettes étaient extériorisées, car on apercevait leurs doubles. M. Darget était absolument certain que ni les fillettes, ni l'appareil n'avaient bougé.

D'ailleurs la plus apparente des deux a, sur son image physique, le bras gauche replié et tient des fleurs à la main ; tandis que la disposition est tout autre dans l'image astrale.

Tout ce qui précède nous semble démontrer avec évidence l'existence du corps astral et la seule objection que nous puissions accepter de la part de ceux qui liront ces lignes est celle-ci : « Qu'est-ce qui prouve que ce que vous avez écrit est exact ?

La réponse est facile.

Si une personne vous raconte un fait extraordinaire vous pouvez et vous *devez* en douter. Mais si une seconde, une troisième personne vous raconte le même fait votre doute diminuera ; il disparaîtra même, si un grand nombre de personnes viennent vous assurer que le fait est vrai.

Eh bien ! sur tous les points du globe des cas de dédoublement se produisent, et c'est par centaines qu'on les compte.

Il serait aussi ridicule de les nier que de nier les fais historiques.

Isidore LEBLOND.

Nécrologie

Le 15 avril dernier, vers cinq heures, la doyenne des Spirites français, Mme Ruffina Noeggerath s'est doucement endormie, à l'âge de 87 ans, pour aller continuer dans l'espace sa mission d'amour et de fraternité. J'aurais voulu pouvoir accompagner sa dépouille mortelle pour dire quelle respectueuse affection j'éprouvais pour cette noble femme dont la plus grande partie de la vie fut consacrée à la défense du spiritisme. Pendant trente ans son salon fut le point de ralliement des défenseurs de notre cause. On était sûr d'être toujours bien accueilli par cette aïeule souriante, dont la voix douce et les manières distinguées avaient un charme pénétrant. Tous les médiums célèbres passèrent chez elle ; elle les défendait

avec une énergie sans égale contre les attaques passionnées dont ils sont trop souvent l'objet. Patiemment, pendant de longues années, elle assembla les matériaux dont la réunion forme le volume *La Survie*, qui est un résumé de la doctrine Spirite.

La vie n'avait pas toujours été clémente pour celle que les Spirites appelaient avec une familiarité respectueuse « Bonne maman ». Elle perdit un mari qui l'adorait et en même temps toute sa fortune. C'est alors qu'elle chercha dans la pratique du spiritisme un réconfort et un soutien qui ne lui firent pas défaut. Elle put se convaincre, par des preuves sans nombre, que la mort est la libératrice bienfaisante qui nous ouvre les portes d'un monde meilleur ; aussi s'en est-elle allée dans l'au-delà avec la sérénité de ceux qui rentrent dans une patrie longuement désirée. Entourée de l'amour et du respect de sa famille, de l'affection de ses amis, la dernière partie de sa vie fut employée au soulagement moral de ceux, si nombreux, qui venaient lui confier leurs chagrins. Son ardente conviction, sa foi communicative fit d'innombrables prosélytes et son absence causera un vide cruel dans les milieux spirites. Nous présentons à sa famille l'expression de nos respectueux sentiments de condoléance. Que « Bonne Maman » reçoive ici l'hommage sincère de notre reconnaissance pour l'exemple qu'elle a donné et qui, nous l'espérons, sera suivi par ses nombreux admirateurs.

GABRIEL DELANNE.

Les Obsèques de Mme Ruffina Noeggerath

Le samedi, 18 avril, le temps sombre et couvert dans la matinée s'est éclairci tout à coup, vers trois heures, pour les obsèques de notre bonne maman.

Le printemps souriait sur les tombes, comme l'emblème du renouveau éternel des êtres et des choses ; la sève montait aux grands arbres et les oiseaux chantaient déjà dans les bois encore noircis par l'hiver. Le cortège était nombreux et le *Tout Paris* y était représenté. La bière disparaissait sous des monceaux de fleurs et de couronnes. A la levée du corps, une prière fut dite par Léon Denis qui, sur la tombe, prononça aussi les paroles suivantes :

Au nom de la grande famille spirite française, je salue à la fois, je salue la dépouille terrestre de notre sœur vénérée ; je salue l'esprit immortel qui prend son essor et monte vers sa nouvelle demeure...

Celle que nous appelions notre « bonne maman » est rentrée dans l'au-delà, dans cet océan de vie invisible qui nous entoure, nous enveloppe, d'où nous sortons tous à la naissance, où nous replongeons tous à la mort, mais en conservant notre personnalité, notre individualité consciente, enrichie des acquisitions, des souvenirs, augmentée de toutes les richesses intellectuelles et morales recueillies au cours de l'existence qui vient de s'accomplir.

Paris conservera longtemps le souvenir de cette figure spirituelle, de ce profil de camée, de cette physionomie fine et distinguée qui repose maintenant dans la sérénité de la mort.

Le vide qu'elle laisse parmi nous sera bien difficilement comblé. Et c'est avec une anxiété, avec un serrement de cœur que nous nous demandons en quel milieu nouveau se grouperont les bonnes volontés, les forces et les aptitudes qu'elle avait su rallier autour d'elle.

Pendant 40 années, Ruffina Nœggerath, a consacré tout son temps, ses efforts, sa vie à la cause du spiritisme. Elle y a consacré toutes les ressources de son esprit subtil, tous les trésors de son cœur aimant.

Dans ce milieu parisien, de culture si intense, si profonde, mais prompt aussi à la raillerie, elle avait su se constituer un entourage d'hommes, de femmes de valeur, appartenant à toutes les classes, opinions et écoles et d'où se répandait sur la grande cité un courant puissant d'idées favorables au spiritisme et qui attirait vers elle des savants, des écrivains, des artistes, des penseurs, des représentants de la grande presse, toute une pléiade de hautes et belles intelligences.

Et n'était-ce pas là un diminutif, une sorte de reproduction sur une échelle plus modeste de ces *corte* du moyen âge, où sous la présidence d'une femme d'esprit, les hommes les plus remarquables du temps se livraient aux joûtes de la pensée ?

Oui, Ruffina Nœggerath, par son prestige de femme spirituelle et distinguée, par son esprit à la fois délicat et résolu, par son sourire bienveillant, par sa parole convaincue, par l'influence exercée sur tous ceux qui l'approchaient et jusque sur certains hommes de science sceptiques et hésitants à l'endroit du spiritisme, par tout cela, notre sœur avait bien des fois désarmé la critique, imposé silence aux railleurs. Elle avait su faire apprécier et respecter notre croyance ; même par ses adversaires. Elle avait en un mot, rendu à notre cause des services tels qu'il est difficile d'en mesurer toute l'étendue.

Elle était aussi la providence des médiums. Tous ceux de quelque renom qui arrivaient de l'étranger s'adressaient aussitôt à elle, sûrs d'avance de son accueil bienveillant. Avec leur concours elle organisait de nombreuses séances d'expérimentation, et tous nous nous rappelons ces séances impressionnantes de Miller, où les apparitions de défunts se multipliaient sous nos yeux, où la mort se mêlait à la vie, dans une communion touchante qui venait dissiper toutes les terreurs, toutes les obscurités, toutes les fausses interprétations dont les hommes du passé ont entouré la notion de l'au delà...

Mais l'œuvre capitale de son existence, ce fut son livre : *La Survie*, ce recueil de messages médianimiques auquel elle ajouta de nombreuses pages de sa main. Ce fut ce livre, connu de tous, traduit en plusieurs langues, ce livre d'un style mélodieux et limpide, écrit dans ce ferme et doux langage auquel la France doit son incontestable ascendant intellectuel sur le monde.

Ce livre eut un succès retentissant. Car l'enseignement des Esprits répond à une des nécessités impérieuses de notre temps. A notre époque de confusion, je dirai presque d'anarchie de la pensée, il nous inspire la confiance en l'avenir, la confiance en l'Univers, à ses lois d'harmonie et d'équité ; il donne à la vie une raison d'être et un but. Et à quoi bon la vie, si elle n'avait ni but, ni conséquence, ni sanction !

Notre sœur le croyait, le disait comme nous : Ce qui fait la beauté, la grandeur de la vie, c'est de savoir qu'elle est une ascension, et en même temps une lutte pour la vérité, la justice, la bonté. Cette pensée influençait tous ses actes.

Elle le savait ; aussi si les puissances radieuses que je viens de nommer sont souvent méconnues et voilées ici-bas, elles règnent du moins sans partage dans l'au-delà ; elles règnent en souveraines dans les sphères élevées où chacun de nous doit monter un jour.

Quelques détails sur les derniers incidents de cette existence si féconde en bonnes actions. Depuis que le *Matin* avait popularisé son image et révélé son adresse, elle recevait de nombreuses visites de personnes de toutes classes, surtout des femmes du peuple qui venaient réclamer d'elle des conseils, des renseignements, des consolations. Et quoique alitée, affaiblie, malade, elle avait pour tous des paroles affectueuses et nul ne se retirait sans emporter sa part de lumière et de secours moral.

L'orateur parle ensuite des témoignages d'estime et de vénération qui parvenaient du monde entier, à Mme Nœggerath, puis il termine ainsi :

Et maintenant, elle est rentrée dans cet infini lumineux où nous la rejoindrons tous un jour. Elle a repris le contact direct, permanent, avec ce monde des Esprits d'où lui venaient et d'où nous viennent aussi les courants de force, les intuitions, les inspirations qui nous soutiennent dans notre marche, dans nos luttes de chaque jour. A son tour, elle nous aidera dans notre tâche et de là-haut, elle veillera encore sur les progrès de cette doctrine spirite qui fut l'objet de sa pensée constante, même celle de sa dernière heure ; qui fut, en quelque sorte, la flamme ardente de sa vie.

Elle nous aidera à vaincre les oppositions, les routines séculaires, les passions égoïstes, et à poser les bases, à élever les murailles de la cité future, de la cité morale, qui, bien lentement, certes, mais sûrement, s'élève et où ceux qui viendront après nous connaîtront enfin la joie du labeur, dans la concorde, dans la fraternité, avec la certitude d'un avenir sans fin.

Toute la vie de Ruffina Nœggerath a été consacrée à l'humanité, à la mission de l'éclairer sur ses véritables destinées. Toute son œuvre parle pour elle. Mais du sein des espaces, sa voix nous arrive encore et nous crie : Poursuivez la tâche commencée ; ne cessez pas de dire à l'humanité : O humanité, élève-toi au-dessus des préoccupations d'ordre inférieur ; élève-toi par la pensée et par le cœur vers les vastes horizons,

vers les sommets de clarté que t'ouvre la révélation de l'Esprit. Travaillez à réaliser les véritables destins suivant le plan divin qui est tracé en toi.

O humanité, fille de la lumière, fille immortelle de Dieu, apprends à connaître les puissances et les facultés qui sommeillent en toi, à les réveiller, à les mettre en action. Par là seulement tu trouveras le remède à tes maux, à tes misères, à tes doutes, à tes hésitations, à tes désespoirs et tu parviendras à te préparer un avenir plus heureux, un avenir meilleur.

Léon DENIS.

D'autres beaux discours furent prononcés par MM. Camille Chaigneau, commandant Mantin, au nom du cercle Allan Kardec des vers furent dits par M. Julien Laroche et Mlle Desormaux. Après quoi, l'assistance se retira, recueillie et impressionnée.

Ma réponse à M. G. Meunier

Lorsque j'ai protesté contre le premier article sur les frères Davenport, c'était à cause de la disproportion qui existait entre les faits, racontés par M. Meunier lui-même, et l'explication qu'il en proposait.

Depuis, j'ai étudié la question et je me demande vraiment sur quoi on peut s'appuyer pour traiter ces jeunes gens de bluffeurs se dépouillant de leurs talents de jongleurs en faveur d'esprits qu'ils ne connaissaient pas.

Ma surprise redouble depuis que l'étude m'a révélé que les frères Davenport ne s'étaient jamais réclamés des esprits.

— Ce n'est pas un spectacle indifférent, écrivait alors M. Camille Flammarion, de voir comment on a traité en France, en l'an de grâce 1865, deux étrangers qui venaient offrir des faits inexpliqués, avec la seule prétention d'ignorer eux-mêmes leur explication.

M. H de Pène, alors directeur de la *Gazette des Etrangers*, rapporte les termes de la déclaration que faisait leur interprète. Il disait ceci : — MM. Davenport ne prétendent point imposer la croyance en leur commerce avec les esprits ; ils ne se proclament devant vous ni sorciers, ni escamoteurs ; ils se proposent seulement

de vous faire voir ce que vous allez voir ; vous qualifierez,après, ces messieurs comme vous l'entendrez.

De son côté, la Revue Spirite répudiait toute solidarité, tant avec le phénomène qu'avec ceux qui le produisaient.

M. G. Meunier ne s'était donc point informé avant d'écrire... ? Il a donc cédé à l'entraînement de l'exemple ; voyant M. G. Méry immoler une victime, il a cru pouvoir en égorger deux ? Il agissait légèrement ; cela, maintenant, ne fait plus de doute pour moi.

Le Spiritisme n'est nullement engagé là-dedans, pas plus que les personnes ; cependant le Spiritisme ne peut plus aujourd'hui se désintéresser, comme alors, des faits de la physique occulte qui, bien qu'à côté du spiritisme, n'en demeurent pas moins une source de matériaux précieux pour l'édification de la science future ; il doit, en effet, y avoir une physique spéciale, comme il y a déjà une histoire naturelle de l'invisible, et une physiologie périspritale.

En prenant la défense des frères Davenport, ce sont des faits acquis à la physique occulte que je prétends défendre ; et pour cela il me suffira de montrer que les témoignages contemporains restent debout.

Quoi de plus facile que de rééditer, après quarante ans, les attaques d'une presse hostile qui formulait les accusations les plus contradictoires et ne reposant sur aucune base.

A distance on peut s'y tromper. M. G. Meunier s'est fait, très innocemment sans doute, l'écho de ces voix vulgaires ; j'aurai donc le plaisir de lui apprendre que ces accusations avaient été réfutées dès l'origine.

Seulement M. G. Meunier renverse les rôles lorsqu'il prétend discuter le lieu de naissance, dont j'ai parlé d'une façon tout à fait hypothétique, de son histoire de tabac.

Il faut bien que l'on sache que, à cette époque les histoires les plus manifestement fausses et contradictoires étaient admises dans la circulation et que, par conséquent, il faut citer des dates et des témoins responsables si l'on ne veut pas être soupçonné de ressusciter des légendes.

Tant que M. Meunier ne m'aura cité ni lieu ni date, j'ai bien le droit de supposer que l'histoire, qualifiée par lui de vol à l'étalage, peut être une de ces légendes ressuscitée. S'il l'avait fait spontanément, je n'aurais pas eu la peine d'émettre l'hypothèse à laquelle

il m'a réduit. Ce n'est que dans l'article d'Avril qu'il nous dit que son histoire a été racontée par Robert Houdin. Moi, je lui demande le lieu et la date de l'incident ; jusque là je ne nie pas son histoire, je l'ignore ; ou je suppose qu'elle est fantaisiste.

On me demande sur quoi je m'appuie pour récuser le témoignage de Robert Houdin. — Je m'appuie sur la constatation contraire, si explicitement formulée par M. Hamilton, dont l'autorité en pareille matière n'est pas contestée ; sur l'enquête de M. Thys, fabricant d'instruments de physique, qui affirme que les insinuations dont les frères ont été l'objet sont fausses et malveillantes ; et enfin, je m'appuie sur la déclaration de M. Hermann qui exclut toute hypothèse de fraude et d'escamotage.

De plus, je nie que Robert Houdin ait apporté un témoignage. Par le seul fait qu'un phénomène est incroyable, on le déclare impossible, c'est un état d'âme très fréquent. Chez un prestidigitateur, cet état d'âme doit le conduire à un essai d'explication de sa façon. Je dis que cela constitue un effort d'interprétation, ce qui diffère énormément d'un témoignage.

Maintenant mon honorable collègue me pose deux questions précises. — 1° Quels sont les témoignages qui restent debout. — 2° Leur date.

Les témoignages qui restent debout sont tout d'abord les trois que je viens de citer. C'est-à-dire ceux de M. Hamilton, de M. Thys et de M. Hermann. Ce sont les récits de M. le docteur Nichols, les apports du capitaine Burton, officier de la marine anglaise. Restent encore debout les témoignages de M. William Howitt, auteur alors célèbre, dont les talents furent honorés d'une pension du gouvernement ; ceux de M. Coleman, celui-là, il est vrai, patronnait les phénomènes, mais les témoignages d'honorabilité qui entourent sa personne sont tels, qu'il n'est pas permis de le soupçonner de mauvaise foi. Reste encore debout le geste de M. de Dion Boucicault, auteur dramatique, spécialiste de pièces à truc, lequel offrit *douze cent cinquante mille francs* à qui découvrirait le truc de l'armoire. — Personne ne se présenta. M. le capitaine Inglefield n'est pas à dédaigner, ce n'est pas un anonyme, il a longtemps suivi les phénomènes en qualité de contrôleur des liens que le public lui confiait, en raison de ses aptitudes spéciales ; il était bien connu de tous les navigateurs et l'on retrouve son nom, cité dans un article de

Ernest Bersot, au *Journal des Débats* du 27 septembre. Enfin restent debout les articles des journalistes français qui, sans être spirites, ont su regarder les choses avec calme, comme ce fut le cas de MM. Maillard et Albéric Second. Il y en a d'autres, mais il faut savoir se borner.

Seconde question — La date .. ? Tous ces rapports ou articles de journaux portent la date des séances auxquelles ils se rapportent. Si les frères Davenport ont quitté, en octobre 1865, la scène parisienne, les journaux firent silence derrière eux, et on demanderait l'impossible en exigeant un rapport de 1866.

Par bonheur, il se trouve que j'ai de quoi répondre. A ce moment parut un livre : *Les forces naturelles inconnues* sous la signature Hermes (1) Ce livre constitue un témoignage d'une éclatante sincérité, ce livre est postérieur aux faits de deux mois environ et, comme il fait plus ou moins état des témoignages ci-dessus, il les consacre en prouvant, tout au moins, qu'ils n'avaient rien perdu de leur valeur. Car on peut considérer comme étant édité en 1866 un livre qui relate une séance donnée à la famille impériale le 28 octobre, et stigmatisant encore les fausses légendes répandues contre une séance du 30.

Ayant ainsi répondu aux deux questions principales de mon confrère, nous allons examiner, d'après le livre de M. Camille Flammarion, ce que valent ses griefs.

D'abord la séance chahutée : tous les trucs sont un jour découverts, s'est écrié M. G. Meunier. Hélas ! de ces trucs découverts, M. Flammarion fait bonne justice ; c'est une histoire lamentable pour les détracteurs, car elle tourne à leur entière confusion.

Les frères Davenport ne parlaient pas le français ; ils ne surent quelle figure faire lorsqu'un monsieur s'élança sur l'estrade, en vociferant : — On nous mystifie ! — Pour justifier son exclamation, l'agressseur brisa violemment une légère traverse de bois soutenant l'extrémité gauche de la banquette du cabinet. Notez que ce monsieur avait annoncé d'avance qu'il *sortirait victorieux d'une lutte qu'il engageait avec ces deux hommes qui avaient su stupéfier l'ancien et le nouveau monde.* Son acte de violence provoqua le tumulte et les

(1) Dans son dernier ouvrage, M. C. Flammarion s'est reconnu l'auteur de cet opuscule.

cris dont M. Meunier triomphe encore aujourd'hui. Il parait que beaucoup de ces fanatiques étaient entrés avec des cartes de faveur et qu'ils se firent rembourser au prix fort. On rendit, d'après les journaux du temps, sept cents francs de plus qu'on n'avait encaissé. Cela suppose soixante-dix voleurs dans l'assistance.

Laissons donc cela et tournons-nous du côté des honnêtes gens. Voici M. Henri de Pène, journaliste aussi universellement qu'honorablement connu ; il assistait à la séance et fit son compte rendu aussitôt. (Encore un que j'ai oublié dans la liste des témoignages qui restent toujours debout.) Il écrivit, dans la nuit même, un article qu'il intitula : l'égorgement des frères Davenport. — Le spectacle, dit-il, s'est trouvé noyé dans un tumulte digne d'une assemblée d'actionnaires en furie. (*Gazette des étrangers* du 14 sept.)

Un bon journal catholique écrivait : — On y a mis tant de passion, on a fait un tel bruit et un tel scandale, que la pitié nous en est venue avec le dégoût. (*Le Monde du 16 sept.*).

Pendant ce temps là M. L. sonnait la fanfare, chantant sa victoi re ; il avait découvert le truc, un mécanisme, des ressorts, toutes choses que la crédulité des sceptiques acceptait avec avidité. Mais hélas.. ! disait M. Flammarion, l'honorable chercheur n'a pas joui « longtemps de son triomphe sur la « crédulité de l'ancien et du « nouveau monde. » Les mêmes journaux qui reproduisaient sa « lettre se faisaient un devoir de l'accompagner des mots sui- « vants : (1)

« M. L. qui a cru avoir découvert le *truc*, et qui nous avait fait, « jusqu'à hier soir, partager sa conviction, s'est évidemment trompé. « La traverse de bois mobile n'est, en aucune façon, le *deus ex ma- « chinâ* de cet appareil. En effet, cette traverse est maintenant fixée « aux montants de l'armoire par des vis très solides. etc... nous « sommes forcés de convenir que, s'il y a des *trucs*, ils sont absolu- « ment invisibles.

Il fut rapidement et universellement reconnu, continue, l'auteur, « que le truc découvert par MM. L. et M. n'existait que dans « l'imagination de ces deux excellents hommes, et que M. L. en « particulier s'était mis « la traverse dans l'œil. » *La Gazette de « France* elle-même, qui avait baucoup d'intérêt à la découverte du

(1) Voir *l'Epoque* du 17 sept., le *Temps* du 18, la *Patrie* du 20, etc

« dit truc, écrit en grosses lettres les réflexions suivantes : « j'ignore « le secret, en dépit du triomphant ingénieur, qui affirme... etc.

Plusieurs spectateurs, non moins habiles que le précédent, prétendirent, à plusieurs reprises, surprendre le secret. Des ingénieurs, « moins ingénieux qu'ils n'en avaient l'air, tombèrent dans la même méprise pour ne rien trouver. S'ils avaient été de bonne foi, « s'ils avaient reconnu qu'ils s'étaient trompés, nous les féliciterions de leurs recherches ; mais il n'en est pas ainsi. On n'aime « pas, généralement, s'avouer vaincu lorsqu'on s'est vu un instant « couronné des lauriers de la victoire. »

Voilà un témoignage postérieur aux faits tel qu'en demande M. F. Meunier, lequel me demande encore si je pense que la valeur d'un témoignage dépend de son ancienneté.

Mais pas du tout, cher monsieur, vous voyez que, les journaux du temps se refutant eux-mêmes, j'accorde beaucoup plus de valeur à ces rectifications qu'au jugement premier, bien qu'elles aient moins d'ancienneté. Mais j'estime tout de même que les témoignages immédiats ont leur valeur ; ainsi vous avez parlé d'une séance chahutée : grâce aux témoignagnes immédiats, nous connaissons maintenant ce que vaut cet argument ; et vous avez parlé également d'un flagrant délit, il est bien certain que ce flagrant délit, étant donnée la férocité des incrédules, a fait beaucoup plus de scandale que la séance chahutée ; et que, dès que vous nous en aurez donné la date, nous chercherons ensemble ce qu'en ont dit les journaux du lendemain. Voilà l'utilité des témoignagnes anciens.

Quoi de plus utile que de remonter aux sources ? C'est un plaisir dont je suis redevable à M. G. Meunier ; car j'avoue que, sans lui, j'ignorerais encore tous ces détails. C'est grâce à lui que j'ai retrouvé la lettre de M. L. et que je sais maintenant que cet homme grotesque parlait avec emphase, et affirmait des choses notoirement fausses.

En remontant aux sources, on a la surprise de constater que les journalistes les plus grossiers, envers les frères Davenport, eurent l'ingénuité d'avouer qu'ils n'avaient assisté à aucune de leurs séances.

J'accorde que de tels phénomènes paraissent parfaitement incroyables, mais c'est précisément la mauvaise raison invoquée par eux pour expliquer les faits à leur manière ; de sorte que nous tournons dans un cercle vicieux dès que nous prenons leurs affir-

mations pour des témoignages. C'est à eux que s'adressait Hermès, lorsqu'il écrivait généreusement : — « Je n'hésite pas à me lever, pour montrer, clair comme le jour, au public abusé, que toutes les raisons, *sans en excepter une seule*(1) invoquées par ces écrivains et sur lesquelles ils ont emphatiquement planté l'oriflamme de leur victoire, ne prouvent absolument rien, *rien*, contre la possibilité des faits disparus sous le voile de leurs négations ».

M. G. Meunier avait écrit : — Les Davenport s'entendant fraternellement pour tromper les populations qu'ils visitent et leur faire croire que, sous leur direction, les esprits exécutaient mille tours plus extraordinaires les uns que les autres. — S'il avait recherché le témoignage ancien, il aurait vu que C. Flammarion avait écrit : — Les frères Davenport n'ont jamais prétendu que ce soient des esprits qui produisent les phénomènes. Ils ne s'occupent pas plus de spiritisme que s'il n'existait pas, et ont grand soin de refuser toute explication théorique, quelle qu'elle soit, — celle des esprits comme toutes les autres. (*Des forces naturelles inconnues*, *p. 100*). Il écrit encore : – Les frères D. se sont fait attacher par toutes les cordes possibles, voire même par des menottes, et se sont toujours débarrassés de leurs liens avec la même facilité. – Je ne vois pas qu'à cette époque personne ait songé à l'explication simpliste des nœuds coulants ; le passage suivant indique bien quel était alors l'état des esprits :

– « Tant qu'on ne leur percera pas la main pour leur passer « un fil au milieu, les prestidigitateurs se dégageront toujours et « ils produiront ces charivaris qu'ils appellent des phénomènes. — ». A la bonne heure ! Voilà l'impression d'un témoin oculaire.

Ainsi, reprend Hermès, l'un prétend qu'ils doivent leur délivrance à la raideur des cordes neuves, l'autre à la faiblesse de cordes vieilles et usées, l'autre à l'élasticité des cordes en coton mou, l'autre à un vide qu'ils laissent entre le lien et l'objet lié, l'autre à l'amincissemement de leurs mains au dessous de la grosseur du poignet. Je reconnais toutefois que ce dernier doit avoir raison lorsqu'il pense qu'en leur perçant la main de part en part et en passant la corde dans cette ouverture saignante, ils auront une difficulté nouvelle à surmonter.... je pense même que si en les attachant par le corps

(1) C'est C. Flammarion qui soulignait ces mots.

vous leur demandez de passer la corde au travers de leur poitrine, ils seront enchantés de vous accorder de nouveau ce petit détail — (*Des forces naturelles inconnues*, *p. 105*).

Moi, je trouve ce témoin moins bête que les autres; au moins celui-là avait le sentiment des difficultés.

En voici un autre qui comprenait également que l'explication du nœud coulant était insuffisante, écoutez :

— « On dit vulgairement : ficelé comme un saucisson; et, en « effet, un saucisson est bien ficelé, impossible d'en couper une « tranche sans attaquer la ligature. Mais supposons deux saucis- « sons entre lesquels on introduira une planchette; on serrera le tout avec une ficelle, on cachettera les nœuds; croyez-vous qu'il « soit difficile de couper une tranche de l'un des saucissons « sans couper la corde extérieure ? Non-seulement cela n'est pas « difficile, mais encore rien n'est plus simple : faites couler la plan- « che, sortez-la tout à fait, les deux saucissons nagent dans une « corde lâche; coupez ce que vous voudrez à l'un d'eux, réintro- « duisez la planche; les nœuds sont intacts, les cachets entiers.

« Eh bien! chacun des frères Davenport est attaché comme les deux saucissons ci-dessus. » (id. p. 103)

J'ai répondu bien sincèrement à toutes les questions de M. G· Meunier. Je puis ajouter que des hommes, invités par la famille impériale le 28 octobre, n'étaient pas des hommes disqualifiés; que devinrent-ils ensuite ? — Je n'ai pu m'en informer, à cause de la fermeture, durant tout le mois, de la Bibliothèque Nationale, mais je retrouve leur trace à Bruxelles, en juillet 1866, où ils donnent séance au cercle artistique et littéraire; le ministre des affaires étrangères y assistait. (*Office de Publicité, n° des 8 et 23 juillet 1866.*).

Je tiens désormais les phénomènes des frères Davenport pour parfaitement authentiques; je remercie M. G. Meunier de m'avoir aidé à acquérir cette conviction. Je n'aurais jamais su, sans lui, combien ces faits paraissent solides; je les aurais même supposés imposssibles si j'avais eu une moindre connaissance de la physique occulte. Mais sachant ce que je sais, et ce que beaucoup d'autres savent en même temps que moi, sachant que des faits analogues — *témoins Morselli et Bozzano*, se sont produits de nos jours, je ne puis plus me rendre à l'objection d'impossibilité. Je me rallie

aux témoignages qui forment un faisceau indestructible, dont je n'ai cité que quelques-uns.

Les frères Davenport sont, d'ailleurs, hors de cause, c'est le fait d'une force occulte capable de désagréger la matière que j'ai l'intention de défendre. Or, ces faits sont très rares ; et qu'arrive-t-il ? — Quand ils se produisent, nous voyons les sceptiques s'y briser bec et ongles ; tant que le phénomène est là on ne peut rien contre lui ! Mais rien ne dure éternellement, on revient continuellement à la charge pour infirmer l'histoire du passé, c'est notre rocher de Sisyphe. Aujourd'hui on nie D. D. Home, on nie Stainton Moses, on nie Katie King. Notre devoir est de défendre le patrimoine du passé contre les efforts du présent.

Je crois que cette étude n'aura pas été inutile pour remettre les choses au point et corroborer un phénomène qui mérite de subsister comme définitivement acquis à la physique du Spiritisme. Je crois qu'elle établit suffisamment les points suivants :

Que les frères Davenport ne se réclamaient point des esprits.

Que leurs liens n'étaient pas illusoires.

Que tous les contrôles étaient admis.

Que les scellés les plus sévères étaient apposés.

Et enfin que mon honorable contradicteur s'était fait l'écho des accusations les plus vulgaires.

Et maintenant, pour finir, M. Meunier, acceptez un conseil d'ami. Si vous persistez à croire que ces phénomènes sont impossibles (ce qui demeure le droit de tout honnête homme) eh bien abandonnez l'hypothèse des nœuds coulants, elle est trop contraire aux faits ; ralliez-vous plûtot à celle des saucissons, elle est naïve, mais honnête.

L. Chevreuil.

Deux mots à propos du prix offert par le Dr Le Bon

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps les travaux scientifiques qui ont été publiés sur le spiritisme, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Italie, etc. En France, quelques savants d'avant-garde ont suivi le mouvement : MM. de Rochas, Camille Flammarion, Maxwel, etc. firent connaître dans des livres les

résultats de leurs recherches, et leurs conclusions sont favorables en ce qui concerne les phénomènes. C'est là l'essentiel ; car s'ils n'adoptent pas l'interprétation spirite du moins, sauf M. Richet, ils n'y sont pas opposés. Peut-être même pourrait-on voir dans leur réserve une tactique habile destinée à vaincre le misonéïsme des corps savants, car il règne encore dans ces milieux un état d'esprit qui serait positivement incompréhensible, si l'on ne savait combien le parti-pris est difficile à déraciner, surtout quand il s'attaque aux théories matérialistes professées dans les milieux officiels.

Cependant, sous la pression inexorable des faits, et grâce à l'indomptable persévérance des spirites qui reviennent constamment à la charge, il semble que nous allons entrer dans la discussion publique des phénomènes. Le *Matin* a ouvert une enquête, où la parole n'est donnée, il est vrai, qu'à des adversaires, (1) mais ceux-ci sont moins affirmatifs que par le passé. Jadis, tout, sans exception, s'expliquait par la fraude ou l'hallucination. Aujourd'hui M. D'Arsonval, qui a expérimenté avec Eusapia, convient que certains faits sont inexplicables ; c'est là un aveu qui a son prix. Le désir d'en savoir davantage a saisi M. Le Bon, et il propose un prix de 500 francs au médium qui, sans contact, en pleine lumière, et sous la surveillance de témoins choisis par lui, déplacera un objet matériel quelconque. Une photographie doit montrer l'objet planant dans l'air.

Pourquoi donc les spirites n'ont-ils pas encore répondu ? Tout simplement parce que les conditions de l'expérience sont mal définies. On ne sait pas si l'objet à déplacer ne dépassera pas les forces du médium ; si l'expérience sera renouvelée un nombre de fois suffisant pour que le phénomène se produise ; si le médium sera abandonné seul dans un milieu hostile ; si enfin l'on admettra la nécessité d'un cabinet. Nous savons par une pratique de vingt-cinq ans que ce sont des conditions indispensables sans lesquelles rien ne sera obtenu. La question de la lumière est aussi très importante. Si l'obscurité totale n'est pas indispensable, il n'en est pas moins vrai que le

(1) J'ai adressé une lettre au *Matin*, et celui-ci n'a pas jugé utile de la publier, pas plus qu'une autre de Mr Chevreuil, et je sais qu'il en a été de même pour quantité d'autres articles qui lui étaient envoyés au sujet du défi du Dr Le Bon. Toujours deux poids et deux mesures.

grand jour rend le phénomène presque impossible, de sorte qu'il faudrait savoir si M. Le Bon admettrait une lumière atténuée, qui ne gênerait nullement le contrôle.

Il semblerait que ce savant ne connait pas les expériences faites par Crookes,et plus récemmment par Lombroso, par le professeur Pio Foa, le professeur Bottazzi, pour ne citer que ceux qui ont enregistré au moyen d'appareils scientifiques les actions exercées à distance par Eusapia. Il nous a raconté une extraordinaire histoire de Fakir qui aurait le pouvoir d'halluciner les assistants en faisant voir des phénomènes que la plaque photographique n'enregistre pas. Il accepte sans broncher un pareil récit, qui a comme un vague parfum de table d'hôte, parce que cela confirme sa manière d'interpréter les faits ; mais lorsque des expériences réellement scientifiques, avec documents authentiques, démontrent que cette théorie est invraisemblable en ce qui concerne Eusapia, il n'en souffle mot.

J'ai, ici même, il y a sept ans, été un des premiers à signaler l'importance et la nouveauté des recherches du Dr Le Bon sur la désagrégation de la matière ; je professe une vive admiration pour son esprit sagace et même pour certaines de ses théories, c'est pourquoi j'ai été surpris de ne pas lui voir apporter dans l'étude des phénomènes spirites la même liberté d'esprit dont il a fait preuve lorsqu'il attaquait le dogme sacro-saint de l'indestructibilité de la matière. Ce n'est pas à lui qu'il faut apprendre que certains phénomènes naturels exigent des conditions spéciales pour se manifester, car si l'on ne s'y soumet pas, rien ne se produit. De plus, comme nous ignorons le déterminisme des faits, il est rationnel de ne pas exiger une expérience à heure fixe, car il se peut très bien que, ce jour-là, le médium ne se trouve pas dans les conditions nécessaires,mais qu'il les réalisera une autre fois.Ces raisons expliquent pourquoi les incrédules auraient tort de triompher du silence des spirites.

Je répète que j'ai la plus haute estime pour le Dr Le Bon, mais supposons qu'il ait réussi à photographier une lévitation,croit-il que son cliché pourra convaincre *tous* ses confrères ? Ce serait de sa part une grosse et naïve illusion, puisque ceux obtenus en présence de Lombroso,Ch.Richet,Shiapparelli,Aksakof,Karl du Prel,de Rochas, de Fontenay, Flammarion, etc. etc., n'ont pas eu ce pouvoir ; et cependant la plupart sont des hommes de science qualifiés, des

savants qui sont compétents et impartiaux, qui ne s'avouent pas spirites, alors ?

Et puis, il ne faut pas d'équivoque. L'action à distance, qu'elle produise une pression sur un appareil ou la lévitation d'une table, n'est pas, à proprement parler, une expérience exclusivement spirite, en ce sens qu'elle n'implique pas nécessairement l'intervention d'un esprit étranger. On pourra toujours ergoter. Les uns y verront du psycho-dynamisme, expression vague qui veut désigner l'extériorisation de la force nerveuse du sujet; d'autres des forces inconnues, mais relevant seulement de la biologie humaine. On reprendra les théories de Hartmann, si magistralement réfutées par Aksakof, et la question n'aura pas été éclaircie.

Au contraire, les photographies de mains, comme celles obtenues pour la première fois à la *Société française d'études psychiques*, en ma présence, ne laissent plus de doutes. (1) Il faut admettre : ou un dédoublement du médium, ou l'intervention d'un être matérialisé partiellement, car l'hypothèse d'une supercherie est tout simplement absurde. *Dans des conditions semblables à celles qui ont été décrites*, je défie absolument n'importe quel prestigiditateur de simuler le phénomène. Il faut en finir avec la légende qui veut que l'on ne soit pas sûr de tenir toujours la même main du médium. En réalité, lorsque le médium veut libérer sa main, *il faut que le contrôleur s'y prête*, en ne l'annonçant pas immédiatent, ce qui est la fois une sottise et une grosse faute opératoire. Si on ne laisse pas Eusapia livrée à elle-même, si l'on avertit immédiatement que le contrôle n'est plus assuré, c'est-à-dire lorsqu'on ne tient plus sa main, alors, d'elle-même, elle replace sa main dans la vôtre et vous serre avec énergie. Personne de l'assistance ne pouvant se glisser dans le cabinet, la photographie démontre avec certitude l'existence objective de ces mains qui font des attouchements, en dehors de la portée normale des mains d'Eusapia. D'ailleurs, même sans photographie, je nie absolument qu'on puisse halluciner des spectateurs pour leur faire voir ce qui n'existe pas. Le médium est passif; c'est lui qui est suggestible, et non les observateurs parfaitement sceptiques et de sang-froid.

---

(1) Ces photographies de mains et celle de l'empreinte du double d'Eusapia seront reproduites ici même, dans un des prochains numéros.

Et les empreintes sur l'argile ou le mastic obtenues en si grand nombre par le chevalier Chiaïa, le Dr Bozzano, le Dr Vizani Scozzi, de Fontenay, Flammarion et dans notre société ? Je serais curieux de savoir comment on pourrait expliquer ce phénomène par la supercherie, car elle est impossible à concevoir quand la terrine contenant la matière plastique se trouve dans le cabinet et que les pieds et les mains d'Eusapia sont tenus. Ce n'est plus une main qu'il faudrait libérer, mais le corps entier, et par quel procédé Eusapia arriverait-elle à imprimer sa figure dans le mastic de manière à produire les creux qui correspondent aux paupières, par exemple ? A-t-on réfléchi à la force qu'il faudrait déployer pour obtenir un semblable résultat ? Eh bien et l'odeur du mastic ? dont certainement des parcelles resteraient fixées sur l'épiderme du médium ? Non, vraiment, l'hypothèse d'une fraude dans ces conditions est encore plus invraisemblable que le phénomène du dédoublement, quand on réfléchit que celui-ci se produit spontanément, comme certains cas relatés par les savants de la *Société Anglaise de recherches psychiques* l'établissent avec certitude, sans compter les preuves photographiques que nous en possédons en nombre assez respectable maintenant.

Bien que la proposition du Dr Le Bon ait un peu les allures d'un défi, il faut lui être reconnaissant de l'avoir faite, car elle est symptômatique de l'état d'âme des savants qui ne sont pas figés dans la contemplation d'eux-mêmes. On sent bien, à lire aussi M. D'Arsonval, qu'il y a quelque chose de changé dans le Landernau Académique ; les vénérables Pontifes du matérialisme ont vu leurs théories recevoir depuis quelques années de si durs camouflets, que leur immuable sérénité en est quelque peu altérée. Espérons que l'évolution s'accomplira et que le spiritisme, ce sera pénible pour eux, prendra enfin la place légitime qu'il doit occuper, après l'avoir conquise de haute lutte.

GABRIEL DELANNE.

La Bible dans l'histoire

(*Suite*) (1)

Je n'ai pas à rappeler l'histoire de *Prométhée*, le Titan bienfaiteur de l'humanité, qui va ravir au Zeus olympien le feu céleste pour le donner aux hommes.

Eh bien ! ce *Prométhée*, dont le mythe rayonne sur toute la mythologie hellénique et atteint son plein épanouissement dans le beau drame d'Eschyle, ce *Prométhée*, dis-je, n'est autre que le *Pramatheus* védique, brillamment transformé par le Génie Grec, c'est-à-dire celui qui, dans le sacrifice, allume le feu, en faisant tourner rapidement le bâton *Pramantha* dans un morceau de bois creusé, comme cela se pratique encore chez quelques peuplades sauvages.

Si l'on cherche maintenant comment s'est formée, chez les peuples Ariens, la première conception de la divinité, on trouve qu'elle est confondue avec l'idée de lumière. Tous les noms de Dieu dans les langues indo-Européennes ont pour origine la racine *div dyu* (briller) *Dyaus*, le nom du plus ancien Dieu védique, est aussi employé dans les *Védas*, comme nom commun, avec la signification de ciel, de la région élevée où siège la lumière. Le grec et le latin ont conservé des traces de ce sens concret dans les expressions : *Sub dio Vivere. Sub Jove* (vivre en plein air). *Malus Jupiter* (mauvais temps). Τι ὁ Ζεὺς ποιεῖ ? (Quel temps fait-il ?) ὕδωρ Τόεκτοῦ Διος (l'eau du ciel).

L'analyse philologique nous apprend, du reste, que tous les mots auxquels on donne le nom d'abstraits ont commencé par désigner un acte matériel, un objet déterminé, une qualité physique. Ainsi, en sanscrit le Père est le *nourrisseur*, la mère, *celle qui allaite*, le frère, *celui qui soutient*, la fille, *celle qui trait la vache*, fonction vraisemblablement dévolue à la fille dans les familles Aryennes, alors que, réunies sur les hauts plateaux de l'Asie centrale, elles ne s'étaient pas encore séparées pour se répandre dans l'Europe et dans l'Inde.

L'âme, (*Animus*, dérivé de la racine *An* souffler) n'est d'abord que le souffle, l'air. Enfin le *Néant*, cette conception abstraite n'était primitivement que la négation de quelque chose de sensible, à savoir : En sanscrit *A-Sat*, non étant, — en latin *Nihil*, pour *ne filum*, pas un fil — en français *rien*, tiré par aphérese de *ne rem*, pas une chose. Et sur ce rien tout à fait relatif, exprimant simplement la négation de la présence d'un objet, l'Esprit a, peu à peu, édifié un rien absolu, une entité Metaphysique, le *Néant* (latin *non-ens*) objet de bien des discussions philosophiques et religieuses.

Ainsi les Poèmes, les récits composés dans l'Enfance de l'humanité,

(1) Voir le N° d'Avril p. 613.

ne nous offrent ni pensées profondes, ni vues philosophiques, ni spéculations métaphysiques. Ils sont l'expression naïve du sentiment qui déborde. Ils peignent simplement l'impression première qu'a faite sur l'homme antique, encore ignorant de toutes les lois du monde, le spectacle des grands phénomènes de la Nature dont les bontés et les rigueurs ont fait, tour à tour, tressaillir son âme d'admiration et de Terreur.

Et pour bien saisir le caractère de ces précieux documents des premiers âges, il faut, remontant le cours des siècles, nous représenter ce qu'était l'état moral et intellectuel de l'homme à l'époque où ils furent composés ; il faut, comme dit Tite-Live, identifier notre pensée avec la pensée de ces premiers narrateurs. *Mais pendant que je raconte les choses d'autrefois,* écrit l'auteur des Annales, *mon âme prend, je ne sais comment, une teinte antique* (1).

Oui, il faut que le cœur devienne antique parmi les choses antiques ; mais il faut aussi que l'Esprit demeure moderne et n'oublie jamais que, dans toutes les recherches, c'est à la science seule qu'il doit demander la raison des choses.

II

J'ai essayé d'indiquer, en quelques traits généraux, combien le système d'éxégèse en honneur à la fin du xviii[e] siècle falsifiait d'histoire. en y introduisant une hypothèse aujourd'hui condamnée par les faits. Il me reste maintenant à montrer ce qu'est, aux yeux de la critique moderne, la Bible dépouillée du caractère sacré dont la revêtent les Fidèles.

L'histoire réelle ne se constitue qu'à l'aide de documents échelonnés dans le temps : monuments, statues, inscriptions, textes, médailles, etc...

Elle s'arrête là où ces documents font défaut ; et, au delà, l'on ne trouve plus que l'histoire légendaire, l'histoire mythique appuyée sur quelques obscures et antiques traditions. Cette histoire évolue librement dans le cours des siècles : elle entasse périodes sur périodes, elle donne la raison de tout ; mais elle ne nous fournit aucun instrument pour apprécier la valeur de ses affirmations. Toute réalité historique lui manque.

Soucieux de l'origine des choses, l'homme voulait connaître son passé. La théologie lui en composa un d'accord avec son présent, et elle én incorpora le récit dans ces livres sacrés que l'on rencontre sur les limites de l'histoire des différents peuples anciens. — Pour le Croyant, ces livres sacrés valent mieux que l'histoire. Pour celui qui ne croit pas à la Révélation, ils valent moins ; et il suffit de les comparer entre eux pour dissiper leur prétendue réalité.

La Bible, ou plutôt l'Ancien Testament, est le livre sacré des juifs. On y trouve à la fois les antiques traditions, l'histoire, la religion, la poésie et la philosophie du peuple hébreu. La partie principale de ce livre, sur

(1) Cœterum et mihi vetustas res scribenti, nescio quo pacto animus sit antiquus.

laquelle seule je m'arrêterai, est le *Pentateuque*. Suivant le dogme, Moïse en est l'auteur. Mais l'histoire, pas plus que la physique ou l'astronomie n'a affaire avec le dogme : elle ne s'occupe pas de lui. Elle examine, analyse, compare les documents et ensuite elle formule ses conclusions.

Que nous apprend-elle sur le Pentateuque ?

(*A Suivre*) Général NOEL.

La Ligue pour la Paix

Un de nos amis nous a envoyé copie de la lettre suivante, qu'il a adressée au Président du « Comité pour la Paix », sous le titre indiqué ci-dessous, afin de motiver son adhésion.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire cette lettre conçue dans ces termes :

« POURQUOI J'ADHÈRE A LA LIGUE POUR LA PAIX ! »

Si Dieu n'existait pas, a dit Voltaire, il faudrait l'inventer !

Il a ajouté plus tard : « Les Hommes ont fait les Religions, *qui les divisent*, alors que la croyance, en un seul Dieu, *les unit* !

J'ajoute à mon tour, à ces sentences, celle-ci :

« Tout être humain devrait adorer Dieu, en Esprit et en Vérité » ! en prenant pour temple « l'*Univers*, et pour prêtre, *son âme recueillie* ! »

L'affirmation de Voltaire, au sujet de l'existence de Dieu, est si vraie, qu'aucun des phénomènes de la nature ne s'expliquerait, si l'on n'admettait pas l'existence de Dieu !

En effet, Dieu semble devoir être à l' « Univers Infini », ce que l'âme humaine est au corps humain :

Tout l'ensemble de l'Univers matériel, visible ou invisible ; les nébuleuses, les soleils, les planètes et leurs satellites, constituent le corps matériel de Dieu, dont l'âme, ou Esprit Divin, est le moteur et, par analogie, nous semblons devoir être les cellules de ce « Grand Tout », contribuant, comme « Causes Secondes », à l'Harmonie et à la conservation Universelles, comme les cellules de notre corps contribuent au maintien de la vie et aux fonctions de notre organisme, tout en nous ignorant ; comme nous, nous ignorons Dieu, qui échappe, lui, « l'Infini », à la compréhension de l' « être Fini » que nous sommes.

Il s'ensuit que tous les êtres évolués, faisant partie du « Grand Tout », étant des émanations spirituelles ou actives, de Dieu, sont *frères et ne doivent s'entre-tuer* ! d'où, aussi, le principe de la « Fraternité et de la Solidarité Universelles ! »

Donc : « Paix aux Humains sur la terre et à leur Esprit dans l'Au-delà ! »

ALBERT MONGIN.

N. D. L. R. Ainsi que le rappelait le journal « L'Action », dans son numéro du 23 avril 1908, l'adhésion, à la ligue pour la Paix, *est gratuite*, et il ajoutait :

« Les vœux ou pensées doivent être adressés, par *carte postale*, « sans enveloppe, au « Comité de la Paix », 151, King's road, à « Londres, N. W. Il est répondu de suite par une ravissante carte « postale anglaise ou russe ; toutes les cartes intéressantes seront « publiées dans l' « Album Tolstoï » ; des milliers de prix seront « décernés ».

Nouvelles expériences avec Eusapia Paladino

(*Suite*) (1)

Mercredi 22 Janvier 1908

Présents : Mmes B., de M. de Vesme, D., S. ; MM. de Fontenay, de W., de T., Dr d'Orméa, Dr Edmond, Allain, J. G. Delanne, Maleteste, D., André B..

Prennent place autour de la table : à droite d'Eusapia : M. D., Mme de Vesme ; à gauche : M Maleteste, M. de T., en face : Mme S..

[Le cabinet est le même que dans les séances précédentes.]

La séance est ouverte à 8 h. 56.

8 h. 57 à 9 h. — On diminue la lumière.

9 h. 1 à 9 h. 5. On diminue encore la lumière. Légers craquements dans le cabinet.

9 h. 6. — M. Maleteste. — Je sens le genou gauche et j'ai la main gauche.

M. D. — Je sens le genou et le pied droit, et j'ai la main droite.

9 h. 7, 8, 9. — Trois petits coups sont entendus dans la table.

9 h. 10. — On diminue la lumière.

9 h. 11, 12. — Deux pieds de la table se soulèvent. Le contrôle est assuré.

9 h. 13. — Sur la demande de Mme B., Eusapia consent à ce qu'on lui attache *les pieds aux pieds de sa chaise*. On donne un peu de lumière.

Eusapia dit que, le cabinet étant vide, elle ne pourra rien obtenir.

Il n'y a dans le cabinet que la cuve de terre glaise et le petit guéridon. M. B. y porte le cendrier et un livre qu'on pose sur le guéridon.

(1) Voir le no d'Avril p. 605.

MM. le Dr Allain et de W. lient les pieds d'Eusapia aux pieds de sa chaise.

On diminue la lumière ; on la remet au degré où elle était avant qu'on lui lie les pieds.

9 h. 21, 22, 23, 24. — On diminue encore la lumière.

9 h, 25. — Le rideau se gonfle. On entend quatre coups dans la table.

9 h. 26. — Les deux pieds de la table à gauche d'Eusapia se soulèvent, puis les deux de devant ; la table se tient un moment sur un seul pied et retombe.

9 h. 27. — La table est soulevée des quatre pieds. Le contrôle est assuré.

9 h. 28. — Nouveau soulèvement des quatre pieds.

9 h. 29, 30. — Soulèvement des quatre pieds. Le contrôle est bon.

9 h. 31. — Les deux pieds de la table à gauche d'Eusapia se soulevent, puis un troisième, puis les quatre.

M. D. — Les jambes d'Eusapia n'ont pas bougé ; elles sont restées immobiles à 25 centimètres au moins au-dessous du plateau de la table.

M. Maleteste. — Au commencement de la lévitation, Eusapia a fait une légère pression sur la table ainsi que me l'indiquait avant la séance, M. de Fontenay.

Eusapia, répondant à une demande de Mme B., dit qu'elle voudrait bien faire ce qui lui est demandé, mais qu'elle n'est qu'une simple spectatrice et qu'il ne faut pas s'adresser à elle.

9 h. 32, 33. — Eusapia dit qu'elle a besoin de tout son calme et de l'aide de tout le monde et que, lorsqu'on essaie de lui suggérer quelque chose, cela nuit à la production des phénomènes.

M. J. — Nous allons rester tout à fait passifs.

9 h. 34, 35. — Deux pieds de la table se soulèvent.

M. D. — Je contrôle à la fois les deux genoux et le pied droit et je vois la main d'Eusapia posée à plat sur la table.

9 h. 36. — Soulèvement des quatre pieds. Eusapia a la main sur la tête de M. D.

9 h. 37. — Eusapia demande à M. de W. si ses pieds sont bien liés.

M. de W. — Je peux en répondre.

On entend trois coups dans la table. Soulèvement de deux pieds, puis des quatre. On entend du bruit dans le cabinet.

9 h. 38. — M. de Fontenay. — Le cabinet tout entier s'est levé très sensiblement, puis abaissé ; le mouvement était lent.

M. Maleteste. — Je tiens la main gauche.

M. D. — J'ai tenu la main droite tout le temps.

9 h. 39. — Le cabinet est soulevé de nouveau.

Le cabinet est soulevé une troisième fois.

M. Delanne. — Les mains sont-elles avancées sur la table ?

M. Maleteste. — Les mains sont sur la table.

M. Delanne. — Le rideau est-il pris par le pouce?

M. D. — Le rideau est libre ; il est flottant.

M. de Fontenay. — Elle pourrait avoir retiré subrepticement le rideau et l'avoir lâché ensuite.

9 h. 40. — Le cabinet se lève de nouveau très doucement, les mains étant tenues par M. D. et par M. Maleteste. Le rideau est flottant.

9. h. 41. 42. — Soulèvement de deux pieds.

9 h. 43, 44. — La table frappe cinq coups.

9 h. 45. — On éteint complètement l'électricité et on entr'ouvre les rideaux de la fenêtre.

M. D. — Ma chaise est tirée vers le rideau ; j'ai été tiré dans le dos.

M. Maleteste. — Une main vient de me tirer le revers de ma veste. J'ai eu la sensation d'avoir été tiré avec le pouce et le premier doigt à la première boutonnière de mon veston. Je sentais très bien la main et le genou d'Eusapia.

M. Delanne. — Sentiez-vous la tête d'Eusapia ?

M. Maleteste. — Non, mais il n'eût pas été possible de me prendre ainsi avec la tête.

On entend un grand coup sur la table.

M. D. — Je viens de recevoir une tape dans le dos comme avec une main.

Le coup a été entendu.

Mme de Vesme. — Le rideau est venu sur mon bras.

M. Maleteste. — Je tiens sa main et sa figure repose sur mes doigts. De la main droite, je tiens sa nuque. Sa tête se rapproche de moi.

M. D. — Ma chaise est déplacée de nouveau ; elle est tirée en zigzag vers le fond du cabinet.

Le contrôle est assuré.

M. D. — Le rideau a été jeté sur ma tête en effleurant le bras de Mme de Vesme.

(Sur la demande d'Eusapia on entr'ouvre les rideaux de la fenêtre).

M. Maleteste. — Le rideau (celui du cabinet) vient vers moi ; il couvre ma main qui tient la nuque ; il doit couvrir une partie de la tête d'Eusapia.

Le rideau est fortement secoué.

M. le Dr d'Ormea. — Je vois remuer le rideau à droite.

M. Maleteste. — J'entends du bruit sous le rideau. Il s'est déplacé et a touché ma main, puis s'est retiré. Je tiens toujours une main et la nuque d'Eusapia.

M. D. — Je tiens toujours l'autre main.

On entend un grand coup sur la table. Le contrôle est bon.

M. D. — J'ai senti comme une main tout proche qui m'a effleuré la joue. Le rideau vient d'être enlevé... Il me caresse l'épaule gauche... Il se balance comme un plumeau... Il me caresse doucement la joue gauche.

M. Maleteste. — Je vois quelque chose qui s'interpose entre moi et le rideau. Cela s'approche de moi. Cela a une forme carrée, comme un poing fermé et c'est noir. Eusapia a sa tête tout à fait sur moi et je tiens sa main gauche.

Eusapia demande qu'on allume et qu'on lui donne à boire.

On donne de la lumière.

10 h. — On constate que la chaise de M. D. est tout à fait contre le rideau.

10 h. 1. — M. D. reprend sa place à côté d'Eusapia. On éteint l'électricité. Le rideau est fortement secoué.

M. Maleteste. — Le rideau est sur ma tête.

Le contrôle est assuré.

Mme. B. — Je suis touchée à la main que j'avais placée sur l'épaule de M. Maleteste.

M. Maleteste. — Je l'ai parfaitement senti. Je tiens sa main, son genou et son pied.

M. D. — Je tiens son autre main.

M. Delanne. — Demandons une main lumineuse.

M. de Fontenay. — J'ai vu une lueur très bas, mais je ne suis pas sûr.

Mme B. — Je suis prise par une main forte ; on m'entraîne vers le rideau.

Mme de M. — Entrez donc dans le cabinet si on vous entraîne.

(Sur la demande d'Eusapia, on donne un peu de lumière ; elle montre comment sont tenues ses mains).

10 h. 8. — On refait l'obscurité. Léger bruit dans le cabinet.

Eusapia dit qu'elle commandera elle-même l'étincelle pour la photographie.

M. de Fontenay. — Oui, quand il y aura une matérialisation de main ; il faut que la matérialisation dure une seconde pour pouvoir être photographiée.

On entend un objet tomber dans le cabinet.

M. D. — C'est le petit cendrier ; il est venu près de moi.

On entend tomber dans le cabinet le livre qui avait été mis sur le petit guéridon.

M. Maleteste. — J'entends un bruit à ma droite.

M. le Dr D'Ormea. — C'est sans doute mon livre.

Eusapia crie : feu ! à plusieurs reprises.

M. de Fontenay prend une photographie au magnésium.

On donne un peu de lumière et on constate que le petit guéridon a été porté sur la table.

10 h. 14. — Eusapia dit que, dans la photographie, la main droite se verra, mais pas la main gauche parce que la main gauche était sous la table.

M. de Fontenay. — Avons-nous photographié une matérialisation ?

Eusapia dit qu'il y avait une figure et des mains qui tenaient le petit tabouret.

10 h. 15, 16, 17, 18. — On refait l'obscurité.

M. Maleteste. — On a tourné ma chaise ; je n'ai pas senti de main.

Mme B. - Ma main était appuyée sur votre chaise et j'ai senti une main.

Eusapia a un hoquet. On voit une lueur. On voit une deuxième lueur au-dessus de la table.

Le contrôle des mains est assuré.

M. Maleteste. — Le rideau remue de mon côté. Je sens contre ma jambe comme la jambe d'Eusapia qui serait gonflée.

On voit une troisième lueur, puis une quatrième.

M. D... — Cette lueur était très faible et bleuâtre.

M. de W... — Elles sont très fugitives.

(On entre'ouvre les rideaux de la fenêtre).

Un rideau de la fenêtre, celui qui touche le cabinet, est tiré et reste un instant soulevé.

Le même rideau est tiré par deux fois, puis retombe.

M. le Dr d'Orméa joint de nouveau les deux rideaux pour faire l'obscurité complète. On entend quatre coups dans la table. Le rideau de la fenêtre s'ouvre de nouveau et reste un moment soulevé ; le contrôle des mains est assuré.

M. Delanne. — Il faut que la force ait une action continue sans quoi le rideau retomberait immédiatement.

Le rideau retombe.

Sur la demande de M. Delanne, M. le Dr d'Orméa soulève le rideau, puis le lâche, pour voir si le mouvement ne sera pas différent. Le rideau reste soulevé.

M. D... — Maintenant il s'ouvre davantage. J'ai cependant le contrôle des mains et des pieds.

Eusapia demande qu'on fasse un peu de lumière pour montrer que son bras ne peut arriver au rideau

M. J... — Il est inutile de donner de la lumière ; *nous sommes tous sûrs que le bras ne peut pas y atteindre.*

M. Maleteste. — J'ai vu comme un poing fermé.

M. D... — Je sens comme un souffle frais à côté de moi. Je vois une forme noire devant moi.

M. Maleteste. — C'est une main énorme ; elle s'est présentée devant M. D... et Eusapia : c'était comme une main droite fermée.

Mme B...— Je l'ai vue devant M. D...

M. D... — Elle m'a semblé comme enveloppée d'une étoffe noire.

Le rideau de la fenêtre s'agite.

Le cabinet est fortement secoué, les mains contrôlées.

Mme B... — Le rideau est complètement sur mes cheveux ; il me frôle les cheveux continuellement à droite.

Quatre légers coups dans la table.

Le rideau de la fenêtre s'ouvre et s'agite.

Mme B.... — Le rideau me frôle toujours les cheveux.

M. de Fontenay met sa main près du rideau, (1) derrière M. Maleteste.

M. D... — Le rideau de la fenêtre s'agite fortement ; il est venu passer entre mon dos et le dossier de ma chaise.

Le contrôle des mains est assuré.

M. Delanne. — On dit que c'est toujours à côté d'Eusapia que se passent les phénomènes ; cependant, en ce moment, la distance d'Eusapia au rideau est assez grande.

M. de Fontenay. — Je suis frôlé par le rideau.

Mme B... — Une forme noire s'avance devant Eusapia.

M. D... — C'est le rideau qui est venu se placer entre Eusapia et moi.

Mme B..., — Quelque chose s'est promené le long de ma main et de mon bras.

M. Maleteste. — Ma chaise a été tirée fortement. Je suis touché à la tête.

M. D... — Je viens de recevoir deux coups de main sur l'épaule gauche.

Les coups *ont été entendus*. Le contrôle des mains était bon.

M. Delanne. — Unissons nos pensées pour qu'une main visible prenne le guéridon.

MM. le Dr d'Orméa, André B..., Maleteste et Mme de Vesme voient une main.

M. Maleteste. — C'était une petite main, comme si c'était la main d'Eusapia elle-même, à la hauteur des cheveux.

Mme de Vesme. — J'ai vu quelque chose mais je ne sais pas si c'était une main.

On entend un bruit produit par le petit guéridon.

M. de Fontenay. — J'ai vu la main qui a pris le guéridon sur la table ; c'était une main noire.

M. le Dr Allain. — C'était une main absolument vivante.

M. D... — J'ai vu une main avec le rideau.

M. Maleteste. — J'ai eu l'impression que c'était une main venant du rideau et qui était enveloppée par le rideau.

M. de Fontenay. — C'est pour cela qu'elle m'a paru noire.

M. le Dr Allain, — Je vous affirme que la main que j'ai vue n'était pas noire.

M. Maleteste. — *Je n'ai pas cessé de contrôler la main gauche.*

M. D... — *Et moi la main droite.*

Eusapia donne sa main gauche à M. de Fontenay qui est debout derrière M. Maleteste.

(1) Celui du cabinet. (*G. D.*)

Le rideau s'agite. On entend le petit guéridon tomber.

M. D... — Je tenais la main droite d'Eusapia comme je la tiens encore en ce moment. Lorsque le guéridon est tombé, la main droite m'a quitté un peu, mais alors que le mouvement était déjà commencé.

M. Maleteste. — J'ai vu le rideau s'avancer ; mais comme je ne tiens plus la main gauche d'Eusapia, ma main était sur son épaule gauche.

M. de Fontenay. — C'est moi qui tenais sa main gauche ; le rideau a eu l'air d'être soulevé comme par un objet rigide et à formes rectilignes. Cela s'est avancé sur la table et a retourné le guéridon.

Voilà le mouvement qui recommence. Comme je m'étais approché, j'ai reçu un coup de pied du guéridon sur la figure.

M. de W. — C'est parfait.

Soulèvement de la table.

M. de Fontenay. — Le phénomène n'est pas très bon de mon côté parce que le pouce d'Eusapia est allé jusqu'au bout de la table.

Nouveau soulèvement des quatre pieds.

M. le Dr d'Orméa. — La petite table s'est levée d'abord de dessus la grande, puis la grande s'est levée.

M. D. — Une main enveloppée du rideau a saisi le petit guéridon et l'a jeté ; mais la main n'a pas paru.

M. de Fontenay. — Je n'ai pas pu voir ce que c'était parce que cela se detachait sur M. D.

M. le Dr Allain. — Je n'ai pas vu de main ; mais il y avait quelque chose sous le rideau.

Le rideau de la fenêtre est soulevé et s'agite.

M. D. tient la main droite et M. de Fontenay la main gauche.

M. D. — Ma main est toujours recouverte par le rideau.

M. de Fontenay. — Eusapia m'a fait toucher sa main droite pour me montrer que, bien que recouverte par le rideau, elle était toujours à sa place.

Le rideau remue.

M. D. — Le rideau s'avance vers le guéridon. Je tiens toujours la main droite.

M le Dr d'Orméa. — Le rideau a effleuré le pied du petit guéridon.

M. D. — Une main s'est avancée vers le guéridon en frôlant mon oreille et s'est retirée sans le prendre.

M. de Fontenay. — Elle s'est retirée parce que j'ai essayé de la saisir... Eusapia met ma main droite sur son épaule pour que je n'aie pas la tentation de prendre la main qui se montre.

M. D. — Voilà la main qui s'avance.

On entend le guéridon frapper sur la table à deux reprises.

M. J — Le médium veut-il accepter d'entrer dans le cabinet avec quelqu'un ?

Eusapia dit qu'elle consent à y entrer avec M. J.

M. D. — Une main s'avance comme pour prendre le guéridon.... Elle

s'est retirée...... La voilà encore. Quelqu'un a voulu la prendre ; elle se recule.

Eusapia dit que lorsqu'un phénomène se produit et qu'on essaye de prendre la main, cela l'égratigne.

M. D. — Voilà la main qui s'avance. Je vois le rideau remuer ; je sens qu'il y a quelque chose qui remue ce rideau. C'est un mouvement un peu félin, analogue à celui du chat qui avance la patte et qui la retire doucement.

M. J. — Ma main droite est sur l'épaule d'Eusapia.

M. D. — Le rideau avance de nouveau ; il y a comme une main derrière...... Il avance jusqu'au point de me cacher le petit guéridon qui est devant moi et se retire avec beaucoup de douceur...... Le rideau est maintenant soulevé et j'ai l'impression que quelque chose le soulève.

M. J. — Est-il possible que le médium entre dans le cabinet avec l'un de nous ?

Eusapia dit que non.

M. D. — Voilà trois fois que le rideau s'approche du guéridon pour le saisir avec une main qui avance et qui se retire.

M. Maleteste. — Je reprends le contrôle de la main gauche.

M. D. — J'ai senti deux doigts d'une main me prendre la joue gauche. J'ai très bien senti le pouce et l'index me faisant comme un commencement de pincement. *La main droite d'Eusapia est dans la mienne.*

M. Maleteste. — Le contrôle de la *main gauche est excellent.*

Mme B. — Une main m'entraine dans le cabinet.

Le contrôle est toujours le même.

M. D. — On me frappe à l'épaule gauche.

Le coup a été entendu.

Le guéridon est retourné sur la table.

M. D. — Une main à plat sur mon épaule m'a poussé un peu, légèrement.

Le rideau est violemment secoué.

Le contrôle est toujours le même.

On donne de la lumière. On constate qu'Eusapia n'a pas pu, avec sa main, toucher le rideau de la fenêtre.

[Les pieds du médium étaient attachés comme au commencement de la séance.]

(La séance est levée à 11 heures 25).

Pour copie conforme du procès-verbal :
GABRIEL DELANNE.

***

Je ferai observer que dans cette séance des mouvements d'objets, *à distance et sans contact*, ont eu lieu dans des conditions qui ne permettent pas de suspecter une fraude, d'abord pour le rideau de la fenêtre, parce que les contrôleurs, dont la bonne foi est certaine, affirmaient tenir chacun

une main du médium, et en second lieu parce que, même libre, la main d'Eusapia n'aurait pas pu atteindre le bord de ce rideau, éloigné au moins d'un mètre cinquante de l'endroit où elle était assise. Tout le monde l'a constaté au moment même.

Puis le guéridon du cabinet a été transporté sur la table, les mains d'Eusapia tenues et les pieds attachés. Aucune hallucination collective n'était possible, puisque le petit meuble, primitivement dans le cabinet, était sur la table, vu et touché par plusieurs assistants et à la fin de la séance ne se trouvait plus dans le cabinet. Son transport a été incontestable.

Des lumières ont été produites anormalement sans qu'une supercherie fût possible, et la main agissant pour déplacer le guéridon a été vue simultanément par plusieurs des observateurs. Si le mouvement du guéridon n'est pas hallucinatoire, et c'est certain, la vue de la main ne l'est pas davantage.

Avis au Dr Le Bon, et à quelques autres. G. D.

Lois et Propriétés du fluide Humain

(*Suite*) (1)

27° Je commence un peu à y voir clair.

Je conclus de la rotation dans l'espace de ma longue aiguille, (remplacée plus tard par de gros tubes et mes moteurs humains) que le corps humain contient un *champ psychique*, qui lui *est propre*, et *qu'en outre* le *corps émet des radiations actionnant la longue paille*.

28° Enfin je reconnais que *les mains n'ont qu'un rôle secondaire*, et que l'incohérence des sens de rotation de mes appareils était due à la lutte d'équilibre dynamique entre ces trois causes :

1° Action propre des mains, créant un petit champ psychique aux alentours, comme le ferait un petit aimant, en présence d'un gros.

2° Action des lignes de force, que le fluide émanant de notre thorax, crée dans le bois et à la surface de la table sur laquelle sont posés les appareils.

3° Action directe du champ psychique émanant de notre corps, à la façon d'un gros aimant ayant un puissant champ magnétique.

29° Cela posé, si on examine ces propositions, on verra que l'état des appareils que j'étudiais, était l'équilibre instable ; et qu'ils ne pouvaient tourner que quand l'une de ces trois causes dominait les deux autres.

(1) Voir le n° d'avril, p. 591 et les dessins de la page 597.

Dès lors, toutes les incohérences se trouvaient justifiées, si non expliquées totalement.

En outre, j'avais enfin la clef de ce mystère, à savoir : pourquoi mes expériences rataient devant des assistants et réussissaient quand j'opérais seul.

En effet, c'est bien la machine humaine qui opère, grâce à la force fluidique humaine qui en émane, et lorsqu'un ou plusieurs assistants s'approchaient de ma table pour constater mes expériences, leurs champs psychiques venaient troubler profondément l'état d'équilibre dynamique que j'avais réalisé de mon mieux.

Donc, en passant, retenez, chers lecteurs, qu'il vaudra mieux, *surtout au début*, que vous répétiez mes expériences seul et dans le calme parfait.

30° Malgré tout, l'incohérence de mes résultats n'avait pas disparu totalement ; car il restait à déterminer comment ce champ psychique était disposé dans notre corps.

Quand je vis que je disposais d'une source puissante de fluides, ayant pour siège mon thorax, j'eus l'idée que la grosseur des appareils n'empêchait pas leur fonctionnement ; attendu que s'ils étaient plus gros, les surfaces influencées par les fluides, étaient plus considérables et proportionnellement.

Je dois donc avouer qu'au début, et comme mes devanciers, je commis l'erreur de croire que les petits appareils étaient préférables ; et ce fut la remarque qui précède qui me sortit enfin de ce chaos formidable où je pataugeais depuis des milliers d'heures, embourbé et désolé.

31° Subitement je passai d'un extrême à l'autre. Je construisis d'énormes tubes de carton, que j'équilibrais horizontalement sur mes pivots à bouchon, en me servant ou non de condensateurs de toutes sortes.

Je reconnus enfin que la *quantité de matière* paraissait indifférente à la réussite des rotations, et que *la surface seule de mes gros tubes paraissait en cause et utile.*

32° Dès lors je renonçai à ces gros tubes si lourds, que mes pivots les perforaient par la rotation à la longue, et je construisis de gros tubes légers en papiers métallisé, soit en papier dit argenté (ou doré), blanc d'un côté et étamé de l'autre.

Expériences du gros tube sur le sommet d'une bouteille. Ce fut une expérience mémorable pour moi.

Déjà tout ce qui précède m'avait prouvé que le fluide humain avait de grandes analogies avec l'électricité statique et le fluide magnétique, et je commençais à faire et à défaire un tas de théories que j'avais dû abandonner successivement.

Donc, je mis un gros tube de 20 centimètres de longueur sur trois centimètres de diamètre, en équilibre sur le haut de son pivot, perché sur le bouchon d'une bouteille d'un litre.

Cette bouteille était sur ma toilette de marbre ; j'étais debout, et le

tube était à la hauteur de ma poitrine. Ce tube se mit à tourner étant placé en face, mon corps étant à 40 centimètres environ de la bouteille.

Après maintes observations je reconnus, qu'en me tournant un peu à droite, le tube tournait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; et en me tournant ensuite un peu à gauche, la rotation changeait de sens.

Etant de face les rotations étaient incohérentes.

Dès lors cette belle loi était trouvée :

2 *Lois : Le champ psychique a son siège dans le thorax.*

Le plan maximum d'effet de ce champ, passe par le milieu du corps ; c'est-à-dire, par le plan médian du corps, soit par la colonne vertébrale :

33° Je vais désormais pouvoir avancer à grands pas.

En effet, toutes ces analogies, y compris la loi de de Lenz, la nature et les effets de ce champ psychique (qui n'est pas positif d'un côté et négatif de l'autre, comme on l'avait dit), me permirent de tenter une assimilation plus complète encore, entre les champs magnétiques à lignes de force, et le champ psychique, ayant son plan maximum dans le plan médian du corps.

Puisque, dis-je, outre le champ psychique directeur de la force fluidique, le corps émet des radiations fluidiques qui traversent, parcourent mes tubes faisant l'office des conducteurs ou fils des machines dynamo-magnétiques, pourquoi un équipage de deux longs tubes verticaux ne tournerait-il pas dans le champ psychique, sans l'aide de mains ?

Ce n'était là qu'une théorie provisoire, néanmoins elle m'a conduit de déduction en déduction à de très beaux résultats.

Ceux qui ont fait des découvertes savent que l'homme de science ne peut marcher au hasard, à l'aveuglette. Une théorie inexacte, mais proche de la vérité, peut souvent aider beaucoup comme on le verra par la suite.

34° *Loi des rotations des conducteurs et moteurs humains.* Je me hâtai donc de vérifier ma nouvelle théorie bien connue de moi, par suite de mes fortes études en électricité. — Vers 1883 en effet, j'ai présenté à l'académie des sciences un important mémoire sur la théorie des machines dynamos qui venaient à peine de paraître. — J'obtins une médaille d'or, et ce mémoire fut inséré in extenso, par les soins de l'académie, dans les Annales de chimie et de physique, où on le trouverait au besoin, — (pour les lecteurs qui voudraient étudier les lois des moteurs et générateurs électriques).

Je construisis deux tubes de 20 centimètres de long. sur 3 cent. de larg. que j'enfilai aux extrémités d'une paille de 20 cent. de long.

Je piquai au milieu de la paille une épingle d'acier EO fig. 6, me servant de pivot. — Je mis sur le bouchon d'une bouteille une pièce de monnaie, ou un morceau de métal mince, et me plaçai en face, de façon que l'appareil soit à la hauteur du cœur.

Cet équipage oscilla largement, et même se mit à tourner.

Je répétai longuement les mêmes expériences qu'avec le gros tube (voir 32°) et j'obtins des résultats analogues.

Je notai que quand le plan déterminé par les 2 tubes et la paille, était parallèle aux lignes de force, on avait des points morts. — Cela confirmait encore mes suppositions.

Je fis aussi l'expérience avec un seul tube vertical, l'autre étant remplacé par un contre-poids. — Or ce tube se trouvait aussi aux points morts dans le plan médian du corps.

— Ce fut pour moi une belle journée, car les inventeurs qui poursuivent depuis des milliers d'heures un problème, savent quelle joie pure et profonde ils éprouvent quand ils croient tenir la bonne solution.

« Du papier, un bout de paille, dix tubes, s'exclamait mon petit entou-« rage ; c'est tout çà !... »

Mais j'avais conscience de l'importance de ma découverte.

35° Pour éviter les points morts, je fis trois équipages semblables à celui de la fig. 6.

Trois pailles de 20 centimètres, reçurent à leurs deux extrémités un tube de 30 m/m de larg. sur 10 cent. de long.

Ces trois pailles traversées en leurs milieux par la même épingle *d'acier* me donnèrent l'appareil représenté fig. 7.

Je le mis sur le goulot de ma bouteille et j'obtins alors un mouvement régulier de rotation dans le sens qu'il me plaisait, en orientant un peu à droite ou à gauche le plan médian de mon corps.

Le moteur humain était enfin trouvé.

Voilà en quelques lignes le récit de cette invention.

36° Les jours suivants j'ai varié les longueurs et diamètres de mes tubes, ainsi que la forme de ces appareils de vingt façons différentes.

Au lieu des six tubes je mis au bout des trois pailles six bandes de papier raide de 20 cent. de long. sur 5 cent. de larg. enfilés comme le montre la fig. 8.

J'obtins encore des rotations analogues.

J'enfilai aussi six bandes de papier de même dimension comme le montre la fig. 9. pour une seule paille et 2 bandes.

J'obtins encore la rotation, mais moins bien.

37° Je réfléchis que si j'avais eu douze pailles cela aurait formé un cylindre complet.

Je fis donc un gros cylindre de papier avec une feuille double de papier à lettre grand format. Je traversai le haut par une paille, au milieu de laquelle je piquai une épingle d'acier, comme pivot.

Je coiffai ma bouteille avec ce cylindre de 135 m/m de diamètre et de 270 m/m de long.

Ce cylindre tourna mais lentement.

Je construisis enfin un cylindre de 60 cent. de long. sur 25 cent. de diamètre et un autre plus large encore.

Ils tournèrent aussi.

Je fis toutes sortes de mesures sur les diamètres et les vitesses,et je pus me convaincre que le fluide humain avait une intensité et un potentiel, comme le fluide électrique.

La vitesse de rotation me parut suivre à peu près celle qu'un moteur électrique aurait suivie en calculant les vitesses de rotation d'après les diamètres des moteurs.

38° Je vais donner ici la loi qui m'a guidé, en faisant remarquer qu'elle n'est que provisoire.

Loi : « La quantité de fluide humain mise en mouvement pendant un « temps donné, est égale à la surface décrite par les conducteurs en « mouvement (cylindres, parties des moteurs), pendant le même temps, « projetée sur un plan perpendiculaire aux lignes de force du champ « psychique, multipliée par l'intensité du champ psychique ; ce produit « étant divisé par la somme des résistances de toutes natures que le fluide « humain peut avoir à traverser. (air, milieu, éther, genre de vêtements, « coton, soie caoutchouc etc.) »

Cette loi générale permettrait de calculer le potentiel du fluide humain au moyen de la vitesse de translation des conducteurs, et par les mêmes formules de mon mémoire cité plus haut.

39° Cette loi m'a conduit à imaginer les moteurs que j'ai appelés pignons, à cause de la forme d'un engrenage, qu'ils rappellent.

En effet si, au lieu d'avoir un cylindre uni on plissait le papier, comme le montre la fig 10, les surfaces engendrées par la rotation des seize lames verticales serait plus considérable.

Le moteur aurait donc plus d'énergie à diamètre égal, et en effet je recommande tout particulièrement cette disposition.

Le pignon qui m'a servi a 20 cent. de diam. et 13 cent. de haut. Il a huit dents de 5 cent. de larg.

J'ai dû mettre deux pailles en croix pour soutenir cette charpente de papier mince et raide, au lieu d'une paille de la fig. 10.

Cet appareil, *moteur pignon*, tourne fort bien.

40° Pour en finir avec les principaux types de moteurs, j'ai été conduit pour d'autres expériences et par celle du gros tube tournant, à construire de gros moulinets, composés de 4 tubes ou de 6 tubes, disposés comme le montre la fig. 11.

Je n'en représente que deux mis au deux bouts d'une même paille ; mais on comprend que si on traverse deux pailles, munies de leurs deux tubes, au moyen d'une aiguille piquée en leur milieu, on aura un gros moulinet en forme de croix.

Ce *moteur en croix* a 30 cent. de diamètre. Chaque tube a 13 cent. de long. et 3, 5 cent. de diamètre. Les pailles ont 20 à 21 cent. de longueur.

Ce système est tres sensible, mais il ne tourne bien qu'en le mettant au centre d'un abat jour (400 $^{m}/_{m}$) renversé, servant de condensateur et

de régulateur des fluides humains, et du champ psychique qui se forme dans cet abat-jour. Fig. 13.

Je reviendrai sur cette question des condensateurs qui a une grosse importance.

41° En passant je note aussi la forme que l'on peut donner aux lames de papier, pendantes aux extrémités des pailles ; voir la fig. 12.

J'ai appelé ce dispositif, *moulinet-papillon*.

Il est comme l'autre fort sensible, mais mal conditionné pour tourner régulièrement.

Comme le *moteur en croix*, il est très sensible à l'action des conducteurs que l'on tient à la main.

Ces conducteurs sont en général de gros tubes de carton que j'approche de mes appareils, pour juger de leur sensibilité, ou que je place derrière eux, pour aider à leur rotation, en les touchant avec la main convenable.

(*A suivre*). Cte DE TROMELIN.

Echos de Partout

Un autre défi

Dans le n° du 29 Avril dernier de l'*Eclair*, M. Montorgueil raconte qu'il a été interviewer M. Le Bon, au sujet du défi porté par ce dernier dans le *Matin*. Le rédacteur de l'*Eclair* a raconté au savant qu'il avait dans une séance senti une main fantômale lui frotter le visage avec un chiffon ; qu'il avait saisi cette main, et que celle-ci avait *fondu* dans la sienne, ne lui laissant que l'étoffe. Sourire sceptique de M. Le Bon, qui voit un peu partout de la suggestion. M. Montorgueil est sûr de son fait et il le prouve, en offrant, lui aussi, CINQ CENTS francs au prestidigitateur qui pourra reproduire « l'un quelconque des phénomènes qui furent accompagnés de Procès-verbaux et constatés à la manière ordinaire, et qu'un prestidigitateur répètera en public devant une assemblée ».

Si l'on impose au prestidigitateur les mêmes conditions de contrôle qu'à Eusapia, c'est-à-dire si on l'introduit dans une chambre non machinée, qu'il n'ait pas de compères, qu'on lui tienne les pieds et les mains, il est sûr que les 500 francs de M. Montorgueil ne courent aucun danger, car personne, parmi les plus experts, n'osera affronter des conditions aussi draconiennes que celles qui sont imposées à la célèbre Napolitaine qui, depuis 25 ans, a convaincu tant de savants éminents.

En Angleterre, il y a quelques mois, un des plus habiles parmi les prestidigitateurs, M. Maskelyne, s'était vanté de pouvoir reproduire le phénomène des matérialisations, tel que l'archidiacre Colley l'avait décrit. Bien que M. Maskelyne opérât *sur son théâtre*, lieu éminemment favorable

pour disposer les appareils nécessaires à produire les trucs, et qu'il pût se faire aider par autant de compères qu'il le voulait, il ne put réussir à *simuler complètement les phénomènes décrits* par M. Colley, et dont la réalité était affirmée par Alfred Russel Wallace ; aussi fut-il non seulement débouté de sa demande d'encaisser le prix de 25.000 francs, mais condamné à en payer 1250 pour avoir injustement accusé M. Colley, de se parer du titre d'archidiacre qu'il n'aurait pas possédé. *Et nunc erudimini.*

Encore une maison hantée

Les Nouvelles d'Alger racontent, dans les n^{os} des 26, 28 et 30 avril dernier, un cas de maison hantée qui s'est produit à Chéragas, chez M. Todeschini, ferblantier. Le médium est une jeune fille de 14 ans, Mlle Thérèse Sellès, très honnête et qui, la première, fut fort effrayée par ces phénomènes. Des témoins honorables, peu crédules, déclarent qu'ils ont vu, dans une chambre où ils *étaient seuls*, des chaises se déplacer sans que personne fût auprès ; une paire de bottines voyager d'une machine à coudre sur une table à manger placée assez loin ; « une carafe, — dit M. Fournier, un voisin, — au long col et au ventre rebondi était placée sur une assiette, sur la table de la cuisine ; d'ailleurs, voici la carafe. Je causais avec Mme Melo et *nous voyons* la carafe à moitié pleine d'eau, *descendre de la table, monter quatre marches de l'escalier, en redescendre trois* et s'arrêter. J'ai moi-même remis la carafe sur la table ».

De sceptique, ce monsieur est devenu croyant. Il parla de ces faits à M. Dunoyer — autre voisin — qui le plaisanta, mais consentit à venir pour se rendre compte. Voici, entre autres phénomènes, quelques déplacements d'objets sans contact qui sont bien nets. « Thérèse s'occupe à mettre le couvert ; remarquant une légère tache sur un couteau, elle prend la pierre à couteau et se met à le frotter ; tout à coup, nous voyons l'encrier de M. Todeschini, placé sur le bureau, à *l'extrémité* de la salle à manger, *venir se renverser sur les mains de Thérèse* et rouler à terre. Nous sommes effrayés ; nous nous précipitons vers Thérèse, croyant qu'elle s'est coupée ; ses mains n'étaient que tachées d'encre, ainsi que le parquet. *Vous pouvez encore le voir* ; regardez l'encrier, il n'est pas brisé ; il fut *jeté cependant à trois mètres* ».

Il est malheureux que le D^{r} Le Bon ne se soit pas trouvé là, la tache sur le parquet lui aurait prouvé qu'il n'y avait pas d'hallucination dans cette projection. Il est vrai que les témoins ne sont pas des savants ; dès lors, leurs yeux ne sont pas conformés, probablement, comme ceux de cette classe spéciale qui vit dans les laboratoires.

Bien d'autres faits se produisirent : coups frappés contre la porte de la maison, magasin bouleversé, clefs disparues, etc., etc., de sorte qu'à son grand ennui M. Todeschini dut ramener la jeune Thérèse chez ses parents à Bab-el-Oued. Il est regrettable que ce jeune médium ne soit pas placé sous la direction de Spirites compétents qui développeraient ses facultés,

car elle parait très bien douée, puisqu'elle a présenté également quelques exemples de clairvoyance.

Un de nos abonnés d'Alger nous garantit la parfaite honorabilité des témoins. Si les phénomènes continuent, nous en informerons nos lecteurs.

La transmutation des métaux

Les esprits ont enseigné à Allan Kardec qu'il existe une seule matière dont les innombrables corps de la nature ne sont que des aspects diversifiés. Cette théorie, entrevue par les philosophes depuis la plus haute antiquité, n'a reçu un commencement de vérification expérimentale que depuis la découverte du radium, qui se transforme en émanation, puis en un gaz défini : l'hélium. Ce ne seraient pas les seules transformations que l'on peut observer. Suivant sir William Ramsay, le terme ultime de cette évolution serait le carbone. Dans une autre série d'expériences, le nitrate de cuivre, traité par l'émanation aurait engendré un gaz : l'argon, et comme produit solide du sodium et du lithium. La présence du sodium est peut-être due à une attaque des récipients en verre, mais celle du lithium paraît certaine.

Il est à remarquer que les procédés mis en œuvre pour produire ces transmutations n'ont aucune parenté, même lointaine, avec les manipulations décrites par les anciens alchimistes et par leurs successeurs, qui nous rabattent les oreilles depuis si longtemps avec leurs élucubrations aussi prétentieuses que vides de sens réel. Et dire que ce sont ces gens-là qui combattent les preuves objectives données par le Spiritisme expérimental ! Laissons faire l'œuvre du temps et l'avenir replacera chacun a la place qu'il doit occuper.

Congrès spiritualiste de 1908

Aux Spiritualistes de toute Ecole

Chaque jour, les doctrines matérialistes voient se rétrécir le champ de leur action. En littérature, dans la science, dans la philosophie, et même dans le journalisme et la vie sociale, on tend à la recherche de nouvelles lois qui amènent les intelligences contemporaines vers un spiritualisme non plus dogmatique, mais dérivé des recherches expérimentales.

Les phénomènes psychiques de toute nature, les faits d'hypnotisme, de télépatie, de spiritisme et de médiumnité, sont considérés comme des faits positifs par beaucoup de savants contemporains et ne sont plus niés systématiquement que par une poignée de retardataires ou de sectaires. De tous côtés, on tend à rechercher la théorie de ces divers phénomènes et il est juste que les Spiritualistes ayant été à la peine, revendiquent publiquement le résultat légitime de leur effort.

On voudrait inventer les théories si anciennes de l'astral, du périsprit et des projections fluidiques en les déformant et en changeant leur nom.

On voudrait nier toute communication possible entre le monde des vivants et le plan d'au-delà de la mort. On méconnaît la grande portée sociale de la diffusion de la doctrine de la Réincarnation et des Existences successives.

Aussi, le moment nous a-t-il semblé favorable pour grouper de nouveau toutes les fractions de la grande armée spiritualiste en un Congrès où seront abordés les différents points de vue soulevés par chacun des problèmes qui sont posés à la Science et à l'Art de demain.

En dehors de toute École et de tout sectarisme, nous appelons au Congrès spiritualiste de 1908 toutes les bonnes volontés.

Une salle de six cents places sera mise sept fois à la disposition des orateurs, et l'organisation des sections permettra un travail fructueux.

Dès maintenant, sont organisées les sections suivantes :

Théorie des Faits Psychiques ;

Etude de la Médiumnité et formation des Médiums ,

Renaissance du Symbolisme et son adaptation à la Science actuelle ;

Etude de l'Enregistrement des Forces Psychiques ;

Tradition Hermétique et son adaptation ;

Réincarnation et action sociale ;

Propagande et Édition des journaux et des livres spiritualistes ;

Secrétariat spiritualiste international.

D'autres sections seront organisées ultérieurement.

Que tous ceux qui veulent aider ce Congrès envoient dès maintenant leur adhésion. On peut adhérer dès maintenant sans envoyer de souscription. Que ceux qui ont des communications à lire ou à faire lire, nous en avisent dès maintenant.

Et que tous les amis du spiritualisme se mettent au travail.

Envoyer les souscriptions et les adhésions à M. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Le Congrès se tiendra du 7 au 10 juin, au Palais des Sociétés Savantes, et comprendra outre les réunions, des séances de cinématographe et de projections, des excursions et des expériences.

Nous faisons appel à tous et nous accepterons tous les concours avec la plus grande reconnaissance.

Pour le Comité d'Organisation Provisoire,
Docteur PAPUS

Les spirites sympathisent avec toutes les écoles qui reconnaissent les grands principes de l'existence indépendante de l'âme, de sa survivance au corps, de la loi des vies successives qui sont les fondements de la rénovation morale et philosophique que ce siècle verra s'accomplir. Ils seront représentés à ce Congrès qui, espérons-le, aura un vif succès.

La Quintessence du Spiritisme

Il y a environ une quinzaine d'années, M. Rouxel a publié plusieurs ouvrages sur le magnétisme, le spiritisme et l'occultisme, puis on n'a plus entendu parler de lui. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Ce que je sais, c'est que, depuis quelque deux ans, il est revenu sur la brèche, — car il faut bien convenir qu'il y a une brèche, — d'abord par une étude sociologique dans la *Revue Spirite*, étude qui, je ne sais pourquoi, n'a pas été terminée ; ensuite dans les autres Revues spéciales où il a fourni de nombreux articles remarquables et remarqués par tous ceux qui aiment les idées originales, exprimées avec clarté et précision.

Tous ces travaux prouvent, d'abord, ce dont on aurait pu douter, que « petit bonhomme vit encore », qu'il n'a pas battu en retraite, qu'il n'a rien perdu de sa lucidité d'esprit et de sa vigueur d'expression, grâce auxquelles il rend simples et populaires les problèmes les plus ardus de la philosophie.

Je voudrais prouver que cette appréciation n'est pas trop élogieuse en analysant sommairement les deux récentes publications de cet auteur : *Le Spiritisme avant le nom* et *La Quintessence du Spiritisme* (1).

Les phénomènes dont s'occupe le spiritisme et qui en font la base matérielle peuvent être divisés en deux classes : 1° *Spontanés* (se manifestant sans nous et même malgré nous) ; 2° *Provoqués*, (se produisant par nous, ou plutôt avec notre concours comme intermédiaires et auxiliaires des esprits.)

De ces deux ordres de phénomènes, les premiers sont de beaucoup les moins sujets à caution, donc les plus probants. Cela se comprend. Il ne s'agit que de les bien observer ; tandis que, pour les phénomènes du second ordre, on peut craindre ou supposer — les médiums étant de si « rusés escamoteurs » et de si fins liseurs de pensées — que des *trucs* sont mis en œuvre, que des fraudes

(1) *Le Spiritisme avant le nom*, par Rouxel br. in-8°, Paris, Librairie des Sciences psychiques, 42 rue Saint Jacques, prix 0 fr. 50.
La Quintessence du Spiritisme par le même, 1 vol in-8, même librairie, prix 1 fr.

sont commises, surtout quand les expériences se font dans les ténèbres.

Les phénomènes spontanés, présentant ce double avantage d'être les premiers en date et d'être les plus sûrs, ne sauraient donc être mis trop en évidence, afin de réduire à néant les objections des savants et demi-savants, dont la principale est celle-ci :

« Le spiritisme est une nouveauté imaginée par Allan Kardec ; il est sans précédents, sans racines dans le passé. On ne peut admettre que, s'ils étaient réels, ces phénomènes n'aient pas été constatés et connus de tous temps et qu'il ait été réservé au seul XIX[e] siècle de les observer et d'en tirer une théorie plus ou moins fantaisiste. La nature n'est-elle pas toujours semblable à elle-même ? Le spiritisme n'est donc et ne peut être que fantasmagorie, duperie d'une part, friponnerie de l'autre. »

Quoique cette objection ait été souvent réfutée avec plus ou moins de détails, il était bon de grouper ensemble un certain nombre de faits qui la détruisent. C'est ce qu'a pensé M. R., et ce qui l'a déterminé à publier le *Spiritisme avant le nom*.

Déjà, dans *Rapports du magnétisme et du spiritisme* (1), l'auteur avait cité quelques faits prouvant que les magnétiseurs de la première moitié du XIX[e] siècle, bien avant A. Kardec, avaient constaté beaucoup de phénomènes appelés plus tard *spirites*. Il complète ici cette documentation et montre que tous les principaux phénomènes spirites ont été observés, et que la technique spirite même a été découverte dans la période ante-kardéciste.

Cette démonstration n'est qu'une partie, peut-être la moins importante de l'ouvrage. M. R. n'est pas seulement un historien, c'est un philosophe et un théoricien. Il expose et discute les théories spirites ébauchées par les magnétiseurs : D[r] Billot, Deleuze et autres ; puis il donne une esquisse de théorie aussi profonde qu'ingénieuse et rationnelle, qui nous donne fort à penser, et que nous aimerions voir dans ses développements et dans ses applications aux problèmes qui troublent et tourmentent le monde moderne.

M. R. a pris pour épigraphe de cet opuscule : *Des faits et des idées*, ce qui résume très bien l'esprit d'un ouvrage petit par les dimensions, mais gros par la substance qu'il contient.

(1) 1 vol in-8. Paris, librairie des sciences psychiques.

*
**

Le titre de la seconde production de M. Rouxel est assez expressif et bien choisi.

Depuis plus d'un demi-siècle que le spiritisme est né, il a subi bien des épreuves de la part de ses adversaires et quelquefois même de ses partisans. Et il les a surmontées. Tous les faits proclamés par les spirites et longtemps niés par les savants, sont aujourd'hui presque universellement reconnus exacts.

Mais il reste un point et c'est l'essentiel ; l'explication de ces faits, la théorie est toujours inadmise par la science, qui la repousse — aussi bien que l'Eglise, quoique pour des raisons différentes, — avec une sainte horreur.

Pour donner de ces faits une autre explication, les savants se livrent aux hypothèses les plus fantaisistes et aussi les plus infructueuses, puisque chacun de ces *théoriseurs* se charge de réfuter et de renverser les hypothèses de ses confrères à mesure qu'elles voient le jour.

D'où provient cette résistance des savants ? La théorie spirite est-elle mal déduite des faits ? Les phénomènes sur lesquels on la base sont-ils insuffisants pour la supporter ? Quels sont parmi ces phénomènes les plus probants et que prouvent-ils ? Jusqu'à quel point sont-ils démonstratifs ? Quelle est, en un mot, *la quintessence du spiritisme* ?

La doctrine spirite se réduit, en dernière analyse, à trois points : 1° La survivance de l'âme ; 2° La communication des âmes des morts ou esprits avec celles des vivants ; 3° La pluralité des existances de l'âme.

Par quelles expériences peut-on s'assurer de la survivance de l'âme au corps? Comment doit-on interpréter les phénomènes constatés ? C'est ce que M. R. nous expose dans une série de dialogues qu'il aurait pu appeler *le spiritisme en action*. Ses enseignements n'ont rien de dogmatique et peuvent se résumer ainsi :

1° Voici comment j'ai fait pour m'assurer de la réalité des phénomènes spirites. Ne me croyez pas sur parole ; faites comme moi, observez objectivement et impartialement, comme le demande la méthode positive.

« Tous les faits ici rapportés n'ont été obtenus, la plupart très souvent, en divers temps, avec divers médiums, en présence de nom

breuses personnes. Chacun peut facilement obtenir les mêmes phénomènes ou d'autres analogues. » (p. 6).

2° Voici les raisonnements que j'ai élevés sur ces faits et qui m'ont conduit à ce que je crois être leur véritable cause. Je ne vous demande pas un acte de foi, mais un acte de raison : vérifiez mon argumentation.

3° Voici, enfin, quelques-unes des conséquences morales et sociales qui me paraissent découler de ma théorie. Ne les adoptez pas les yeux fermés ; examinez si ces conséquences sont logiquement tirées de leurs prémisses et si elles valent la peine d'être prises en considération par tous les gens d'esprit et de cœur.

Le spiritisme est donc, avant tout une science. « Il serait même fort à désirer que les autres sciences, sans en excepter les sciences physiques, fussent aussi solidement constituées, que les hypothèses sur lesquelles on les a édifiées fussent aussi rationnelles.

« Le spiritisme est aussi — et par conséquent — une religion. Il en est d'ailleurs ainsi de toute vraie science, puisque son but est de *relier* les choses entre elles et avec l'homme. Toute théorie, la racine du mot le dit, rattache les choses à leur source à *Théos.* »

En même temps qu'un résumé fidèle, théorique et pratique, du Spiritisme, la *Quintessence* est le *manuel du Spiritisme* le plus clair et le plus complet qui existe.

M. R. a publié jadis une *Théorie et pratique du Spiritsme* très appréciée, mais aujourd'hui surannée. *La Quintessence du Spiritisme* est appelée à la remplacer. Tous les spirites devront s'en inspirer dans leurs expériences et la consulter pour répondre aux adversaires. Ces derniers aussi feront bien de l'étudier, ne fût-ce que pour la combattre.

A. BECKER.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Preuves d'Identité des Esprits

Le *Light* du 18 janvier reproduit une conférence faite le 9 du même mois par M. Orr, au salon de la Royal Society of British Artists.

Parmi les faits personnels cités par M. Orr, en voici qui nous ont frappé :

Le 26 juillet 1905, à une séance de The Manchester Psychic Research Society, un membre clairvoyant affirma qu'il voyait la forme de Mme Hardinge Britten et auprès d'elle celle d'un monsieur qui lui fit comprendre qu'il avait été opéré d'une tumeur de la langue. Le médium ne l'avait jamais vu. Il décrivit nettement ses traits et ajouta que pendant sa vie, ce Monsieur avait l'habitude de porter une fleur à sa boutonnière. Il entra dans beaucoup d'autres détails et dit que je l'avais connu. Il donna le nom de George et spécifia qu'il était mort il y avait deux ans.

Je ne le reconnaissais pas malgré les affirmations réitérées de la clairvoyante, disant qu'il avait été un remarquable spirite. Enfin je pensai à George Hill, ancien président de la société spirite de Manchester, mort en Février 1903, à la suite d'une opération d'un cancer de la langue, dont les traits répondaient parfaitement à la description de la clairvoyante.

Dans une autre circonstance, le 6 mars 1907, dans une séance privée avec un autre médium, celui-ci fut contrôlé par un esprit déclarant être George Hill et ajoutant que j'étais le seul membre présent l'ayant connu. Comme preuve d'identité, il me dit que si je voulais écrire à un certain médium de Manchester et lui demander de me raconter ce qui lui était arrivé, le 20 Février 1903 à ses obsèques, j'aurais bien la preuve qu'il était George Hill. Je le fis et cette dame me répondit qu'au moment où elle pénétrait dans le hall où se célébrait la cérémonie funèbre, elle pensait aux nombreuses séances tenues par le décédé, dans lesquelles elle lui servait de médium et recevait une fleur de lui. Elle songeait qu'elle n'en aurait plus désormais. A ce moment sa vue tomba sur une fleur volumineuse qui venait de tomber du catafalque. Elle la ramassa, se proposant de la conserver comme souvenir. Au même instant elle entendit nettement une voix qui lui disait : « Vous *aurez* une fleur. » Ces mots furent répétés trois fois et elle reconnut la voix de George Hill. Lors que le service fut terminé, les porteurs prirent le cercueil sur leurs épaules pour le sortir du hall. A ce moment elle entendit la même voix lui dire : « Maintenant, ma chère, vous allez avoir une fleur ». En effet, en passant devant elle, un des porteurs arracha une fleur à l'un des bouquets placés sur le cercueil et la lui donna, à sa grande stupeur devant un acte aussi exceptionnel.

« Ainsi, c'est quatre ans plus tard que George Hill fit allusion à ce fait, pour me donner une preuve de son identité. »

Pour se rendre compte d'un geste aussi étrange, il faut admettre que le porteur était médium lui-même et s'est trouvé influencé par l'esprit de George Hill.

Un monsieur occupant une haute position dans le Derbyshire devint

médium parlant. Il était naturellement très désireux de connaître l'esprit qui le faisait parler dans ces séances dont il ne conservait aucun souvenir. Il lui fut dit que c'était Samuel Drew et qu'on lui en donnerait la preuve. Il attendait depuis longtemps en vain, lorsqu'en passant dans une rue de Manchester, il entendit une voix qui lui disait d'entrer chez un bouquiniste, qu'il visitait de temps à autre, et de lui demander un volume écrit par lui, Samuel Drew, sur l'Esprit de l'homme. Il hésitait, mais la voix insista en lui disant : « Vous demandez une preuve ; nous vous l'offrons. Seriez-vous assez timoré pour ne pas essayer ? » Il entra donc et demanda le volume. Le libraire lui répondit que Samuel Drew avait effectivement écrit un livre sur *l'Immatérialité et l'Immortalité de l'âme humaine*, mais qu'il avait regret de n'en pas avoir d'exemplaire. Ce monsieur allait sortir désappointé, lorsque sous une inspiration, il répondit : « Vous *en avez* un : cherchez dans vos réserves ! » Ce qui fut fait et le livre fut effectivement trouvé.

Un apport extraordinaire

Les séances de Bailey chez M. Stanford sont toujours aussi importantes que variées. Chaque fois un des contrôles fait une conférence sur un sujet historique, scientifique ou religieux ; puis les apports commencent. Chaque semaine on reçoit un fragment de cette bordure en mosaïque qui doit avoir huit mètres de longueur. Puis ce sont tantôt des semences étrangères, qui, plantées dans un vase, donnent sous les yeux des assistants, naissance à une plante de plusieurs pouces de hauteur. Une autre fois un oiseau vivant est apporté, pour remplacer celui qui vient de mourir dans la volière de M. Stanford et qui avait la même origine.

Enfin, le 13 septembre l'apport principal consista en un magnifique tapis de l'Inde, mesurant *onze* pieds sur *cinq*. Voici comment Mme Ch. Bright rapporte le fait dans *Harbinger of Light*.

« Le 30 Août, le Dr Witcomb (un des contrôles du médium) dit qu'il voulait remercier ses amis pour les progrès de l'harmonie entre eux. Nous espérons, ajouta-t-il, faire à l'avenir de grandes choses. Il y a dans l'Inde un endroit d'où nous pourrons faire d'excellents apports, qui ne peuvent manquer de frapper profondément les habitants de cette ville. Il y en a un que j'ai vu moi-même et que je veux vous apporter. C'est un gand tapis de l'Inde avec une large bordure reproduisant des scènes religieuses du brahmanisme. »

Ce tapis fut effectivement apporté le 13 septembre et provoqua une profonde émotion. Tous les assistants formaient le cercle en se tenant par la main et l'on entonna un chant indiqué par un contrôle. Lorsque l'on fit de la lumière, on vit le médium, contrôlé par Abdullah, enveloppé de la tête aux pieds dans un tapis de 11 pieds de long sur 5 de large. (Une planche spéciale donnée en supplément dans le numéro de Novembre, en reproduit la photographie). Ainsi enveloppé Abdullah se promenait dans la salle en chantant une hymne védique. Puis, se dépouillant, il

étendit le tapis et donna l'explication des diverses scènes qui y sont représentées. »

Mme Ch. Bright, dont l'intelligence et la haute moralité sont hors de discussion, nous affirme qu'avant chaque séance de minutieuses précautions sont toujours prises pour éviter les trucs. Peut-on admettre qu'elle se laisse leurrer constamment depuis plusieurs années? Par qui serait-elle trompée? Par M. Stanford chez qui se tiennent les séances et qui devrait être nécessairement le complice de Bailey? Ce dernier n'étant qu'un simple employé, ce serait nécessairement M. Stanford qui ferait revenir des Indes, de l'Assyrie, de l'Ethiopie, de l'Egypte, etc..., les nids avec ou sans œufs et oiseaux vivants, les tablettes imprimées, les armes, les drapeaux, costumes, etc... qui forment aujourd'hui un véritable musée, et personne ne s'en serait jamais aperçu! On voit que quelque stupéfiants que soient ces phénomènes, il n'est guère possible de mettre en doute leur sincérité.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Les Phénomènes d'Ancône

Il se produit dans le monde entier une recrudescence de manifestations psychiques vraiment remarquable. On voit d'un côté les professeurs de Faculté se décider enfin à observer une partie de ces phénomènes. Quoique ces faits soient les moins importants et n'appartiennent pas proprement au Spiritisme pour la plupart, ils n'hésitent généralement pas à se croire autorisés à expliquer le spiritisme par l'action de forces émanant des médiums, que d'autres ont déjà étudiées depuis soixante ans et qu'ils croient avoir découvertes, parce qu'ils en ont modifié le nom. Mais qu'importe? Ils ont constaté de façon indiscutable la réalité d'un certain nombre de faits; ils ont attiré sur eux l'attention publique; d'autres et eux-mêmes peut-être iront bientôt plus loin: c'est tout ce que nous devons actuellement leur demander.

Mais les phénomènes *provoqués* ne sont pas les seuls à faire parler d'eux et à susciter l'attention publique. On signale de toutes parts des manifestations *spontanées*, maisons hantées dont on ne rit plus et dans lesquelles les phénomènes déroutent complètement les recherches des plus fins limiers (style courant) de la police et surtout phénomènes absolument exceptionnels, d'une authenticité absolue et qui font penser aux Christs et aux Vierges pleurant et saignant. Tels sont ceux d'Ancône, autour desquels la presse politique même a fait grand bruit. Parlons donc de ces derniers.

Voici tout d'abord ce que nous lisons dans le *Giornale d'Italia*, du Mercredi 8 janvier :

« Chez le procureur du Roi, l'avocat Marracino, habitant à Ancône depuis peu de temps, on a constaté des phénomènes étranges, qui ont vivement impressionné cette famille.

L'*Ordine* de ce soir publie sur ce fait le rapport suivant :

« Il nous a paru intéressant de visiter nous-même l'appartement et de recueillir les faits de la bouche des spectateurs. Voici ce que nous ont raconté les deux fils très intelligents, l'un encore étudiant, l'autre diplômé :

« Depuis plusieurs jours ont commencé à se produire chez nous de réelles étrangetés. Pendant la nuit on entendait frapper des coups ; les meubles de diverses chambres étaient déplacés à plusieurs reprises. Lorsqu'on y accourait, on n'entendait que des frôlements et rien autre. En même temps il se produisait une singulière agitation dans les sonneries électriques, qui pendant tout le temps se mettaient à sonner pour leur propre compte. Pensant à quelque perturbation dans les fils, on les fit visiter et tout fut trouvé en ordre. »

« Jusqu'ici il n'y avait pas grand mal. La série de nos ennuis véritables commença lorsque des parois de presque toutes les chambres se mirent à jaillir des filets d'eau imprévus, qui en peu de temps inondaient les parquets. »

On pouvait supposer que l'eau provenait d'infiltrations se produisant par la fuite d'un réservoir placé à l'étage supérieur ; mais cela ne pouvait produire les jets d'eau des autres chambres très éloignées, d'autant plus que l'examen des murs montra qu'ils *étaient constitués par des matériaux pleins*. »

« Cependant ces jets d'eau qui furent vus non seulement par nous, mais par d'autres personnes, nous ont causé toutes sortes de mauvais tours. Une nuit, nos chapeaux furent remplis. Pendant le jour, ils semblaient viser spécialement les lits. Pour éviter que ceux-ci fussent traversés de part en part, on dut les recouvrir d'une toile imperméable. »

« Les ingénieurs auxquels nous avions montré les traces de ces jets d'eau, sondèrent les murailles en divers points et ne purent trouver aucune explication. »

« Bientôt se produisirent des faits encore plus frappants. Dans la salle à manger, près d'un sopha, on vit jaillir tout à coup du mur une demi-tasse *de lait*. »

« Un de nous se trouvant dans cette pièce vit le pavement arrosé de lait ; à cinquante centimètres de là jaillit tout à coup une tasse de *café au lait*. »

« Stupéfaits, mais restés toujours incrédules, nous nous trouvâmes bientôt en présence de faits plus étonnants encore, pendant le repas. »

« Notre père, en faisant allusion au jet de lait, avait dit en plaisantant qu'un jet *de vin* eût été bien préférable. Eh ! bien, chose incroyable, peu de temps après, au moment où nous nous levions de table, nous entendîmes tomber un liquide par terre, c'était du vin ! A une faible distance du point d'où venait le vin, nous trouvâmes une grosse *poire* et nous nous rappelâmes que, quelques instants auparavant, notre jeune sœur l'avait demandée et qu'elle lui avait été refusée, parce que déjà elle avait mangé assez de fruit ; on avait déposé la poire dans le buffet, qui fut ensuite fermé à clef. On ouvrit le buffet et la poire avait disparu. »

« Cet incident nous porta à penser que la force médianimique qui produisait ces phénomènes émanait de notre jeune sœur et nous résolûmes de la suivre quand elle se lèverait de table. »

« En effet, au moment où elle passait près d'une console sur laquelle se trouvaient deux livres de spiritisme, un de ceux-ci se leva en l'air et alla battre sur son épaule, puis tomba à terre, où il commença à sautiller. Comme mu par une force qui s'en était emparé, il parcourut six ou sept chambres ; puis s'enlevant de nouveau, il alla s'appliquer contre une des parois, à l'endroit d'où un jet de lait était parti. Il y resta quelques secondes, puis retomba définitivement à terre. »

« Profondément impressionnés, nous essayâmes de le réappliquer contre la muraille, mais ce fut sans succès. »

Tous ces phénomènes ont fait grand bruit dans la ville où il n'est plus question d'autre chose, ajoute le journal.

Le jour suivant, le même journal reproduisait le témoignage de l'avocat Ravissa, qui, appelé par M. Marraccino pour constater les faits, affirme avoir vu jaillir les filets d'eau. Il a écarté la tapisserie et constaté que le point d'où venait le jet ne présentait aucun orifice et n'était même pas mouillé.

Vient ensuite l'attestation de l'ingénieur Valentini qui, avec son collègue Matteucci, inspecta les murs.

Le lait analysé par le Docteur Silvio Augidani présenta tous les caractères d'un lait naturel.

Nos lecteurs penseront sans doute avec nous qu'il n'est pas plus miraculeux de voir sortir de la sueur, des larmes ou du sang de certaines statues ou de certains tableaux, en admettant les faits comme bien observés, que du lait ou du vin véritables des murailles d'une habitation.

Phénomènes de Catanzaro

Le même *Giornale d'Italia* dans un article en deux grandes colonnes, signé par M. Monnosi, après avoir analysé le volume de M. Luraghi et rappelé les faits d'Ancône, signale une lettre qu'il a reçue de Catanzaro, du Dr Vittorio Colosimo, lequel porte à sa connaissance les phénomènes observés par lui et par le Dr Sculco et autres assistants, en présence d'un

jeune médium, fillette de douze ans. Un jour celle-ci fut enlevée de terre puis couchée sur le parquet. Lorsque l'on voulut la relever, tous les efforts pour la soulever furent impuissants : « Elle semblait de plomb, dit le Docteur, et riait aux éclats devant ces vaines tentatives. » Au bout de quelques minutes, elle se releva d'elle-même : les assistants la prirent alors dans leurs bras et constatèrent qu'elle pesait environ une trentaine de kilos.

Ce fait nous rappelle un cas analogue observé par nous-même avec un médium de 17 ans. Renversé à terre, nous essayâmes de le relever et malgré tous nos efforts et ceux de plusieurs assistants doués d'une grande force, il nous fut impossible non seulement de le relever, mais même de le *déplacer d'un centimètre*. Il semblait littéralement rivé au sol et faire corps avec lui. Nous pensons qu'il est impossible de se rendre compte de ce genre de phénomène lorsqu'on ne l'a pas observé soi-même.

« Un autre soir, dit le Dr Colosimo, le guéridon se dirigea vers un brasero situé dans un angle de la pièce, l'encadra de ses trois pieds, l'amena au milieu de la pièce et le présenta successivement à chacun des assistants, selon les indications données. »

Enfin le même médium, en pleine obscurité et les yeux bandés, écrit sans hésiter, en suivant rigoureusement les lignes tracées. Nous attendrons que les partisans du Psycho dynamisme nous donnent une explication pleinement suffisante de ces phénomènes.

Réincarnation

Les esprits auraient-ils entrepris d'ouvrir enfin les yeux de nos confrères anglo-saxons, au sujet de la loi de réincarnation, que la plupart d'entre eux ont refusé jusqu'ici d'admettre ? On pourrait le croire en voyant se multiplier les observations dans les pays soumis à l'Angleterre. On se souvient du cas de Rangoon, qui a fait le tour de la presse politique. Voici maintenant que les journaux Anglais, Indiens et Italiens signalent un nouveau fait. Voici ce que reproduit *Ultra*, la revue Théosophique de Rome.

Un inspecteur de police du Pegu, nommé Tucker, tandis qu'il poursuivait des bandits, fut tué d'un coup de feu à bout portant. Vers la même époque, dans une autre partie du district, une femme d'humble condition donnait le jour à un fils. Jusqu'ici rien de remarquable. Mais le merveilleux commença le jour où le bambin, *âgé de quatre ans*, se mit à dire qu'il était la nouvelle incarnation de l'inspecteur Tucker et à décrire dans tous ses détails la scène du meurtre Tucker, dont personne n'avait jamais parlé devant lui. Bien plus, il raconta un certain nombre d'épisodes de la vie du même inspecteur avec une telle précision que les parents du décédé, à ce moment dans le pays, en furent stupéfiés et en affirmèrent la parfaite réalité.

Ces faits bientôt connus ont attiré une foule énorme de curieux qui viennent écouter les discours extraordinaires de ce bambin.

Les phénomènes de Turin

Chez M. Cavallero, à Turin, Via della Rocca, n° 22, se sont produits des faits constatés par les agents de la sûreté publique et dont la *Gazetta di Torino* rend compte de la façon suivante, d'après le journal même de M. Cavallero.

3 février, à 1 h. 30, une petite table dans le salon se déplace et arrive au milieu de la pièce ; un album déposé dans un angle se porte sur une chaise, puis sur la petite table. Deux coussins, enlevés de leur place, sont déposés l'un sur l'autre. Peu après un portefeuille est déposé sur les coussins et le gaz s'allume.

A 2 h. 1/2. La bougie s'allume pour la seconde fois dans la chambre citée plus haut.

A 3 h. 30. Dans le salon, l'album ne se trouve plus sur la petite table, mais il est déposé sur une chaise. Un plateau avec des tasses est enlevé d'une étagère et placé sur la petite table. Un petit vase pour fleurs est déposé au milieu de ce plateau.

Les chaises et les fauteuils du salon ont été rangés autour de la petite table.

A cette même heure le robinet du gaz a été ouvert dans la salle à manger et le gaz s'est allumé sous les yeux de la dame de la maison.

Au moment où celle-ci sortait, accompagnée jusqu'à la porte par les membres de la famille, ils trouvèrent devant cette porte des fauteuils et des livres renversés. On constata ensuite que le compteur à gaz, d'abord soigneusement fermé, avait été ouvert.

A 4 h. 15. Autre fuite *spirite* du gaz. Un fauteuil est renversé et un coussin est jeté dessus.

A 7 h. 35. Un pardessus est enlevé d'un fauteuil, à l'entrée.

A 9 h. 30. Le paletot du lieutenant Lanari est transporté de l'antichambre dans un cabinet.

A 9 h. 45. Le même paletot se réfugie dans la commode de la chambre habitée par les enfants et un chapeau est retrouvé sous un fauteuil.

Dans la cuisine le robinet à gaz est ouvert de nouveau.

A 10 h. 15. Le paletot du lieutenant est porté entre les deux portes de la pièce d'entrée, tandis que le chapeau va se placer sous le lit du petit Joseph.

Deux sous qui avaient été placés sur le paletot et sur le chapeau furent retrouvés sur un fauteuil voisin des deux portes.

A 10 h. 30. Le sabre d'un lieutenant qui accompagnait M. Lanari se trouve inopinément pendu au porte-manteau, avec des nœuds à la courroie.

Le 4 février à huit heures et demie du matin, carillon habituel.

A 8 h. 45. L'édredon du lit de Joseph a disparu. Après de longues recherches on le retrouve dans la caisse à bois à brûler, dont le couvercle est abattu.

A 9 h. 15. Dans la chambre de la belle-mère, le fauteuil est renversé et un portefeuille est placé dessus. Aussitôt après, ce même fauteuil est transporté dans l'antichambre, à la grande surprise de tout le monde.

A 9 h. 30 se passe dans la cuisine ce fait extraordinaire : La soupière et son support, des écuelles, des cuillers sautent de la table au milieu de la pièce par terre.

A 10 h. l'édredon susdit, que l'on avait replacé sur son lit, est caché dans le cabinet près du salon, qui est le siège d'un déménagement mystérieux. Au milieu se trouve une chaise sur laquelle est placée une statuette en bronze, enlevée d'une console ; de chaque côté se trouve une bonbonnière ; derrière est un vase à fleurs ; devant, un objet de fantaisie. C'est un véritable autel improvisé.

A 10 h. 30, Deux becs à gaz du fourneau de la cuisine s'allument tranquillement.

A 11 h. 20, La sonnette tinte violemment.

A 12 h., Heure du diner, pour les mortels mais non pour les esprits, dans l'une des deux plus grandes chambres se produit le bouleversement ordinaire des meubles. Au milieu la table est débarrassée de ses albums qui sont remplacés par un vase et trois bonbonnières. Une autre bonbonnière, une bonbonnière-cendrillon, a été se fixer à terre sous les pieds de la table.

A 12 h. 30. Le couvre-pieds d'un lit s'est étalé sur les coussins de ce lit où se trouvent déjà jetés des escarpins. En entrant dans cette chambre on trouve les bougies allumées. L'allumeur du gaz, Louis Bertone, le constate comme nous.

A 1 h. 15. La sonnette s'agite. Dans le salon la table se déplace et la pendule est déposée dessus, ainsi que des vases, un portefeuille, des fleurs artificielles, toute la garniture de la cheminée.

Une des bonbonnières est à terre sous la table.

De 2 à 3 h., repos, puis tous les phénomènes déjà décrits, carillons, allumages, déplacements de meubles, etc., etc., recommencent de plus belle ».

Comme nous l'avons dit plus haut, les inspecteurs de la police n'ont pu que constater que les sonnettes carillonnaient, les meubles se déplaçaient *sans contact* sous leurs yeux.

Fantôme apparu à plusieurs personnes

La même Revue *Ultra* reproduit la communication suivante.

« J'habite Rome depuis vingt ans. Il y a trois ans j'allai à Bari, rendre visite à ma sœur, mariée à l'avocat C.... On me donna, comme chambre à coucher, celle où, deux ans auparavant, Pierre, charmant jeune homme de 24 ans, fils de ma sœur, était mort après une courte maladie ; il était sous-officier dans l'infanterie ».

« A peine couché, je me mis, selon mon habitude, à lire la *Tribuna*. Une influence que je ne m'explique pas me poussa à lever les yeux et à regarder vers le pied de mon lit. Je vis alors distinctement la forme de

mon neveu, debout, revêtu de son uniforme, tel en un mot que je l'avais vu à Rome quelques semaines avant sa mort : il me regardait avec calme. Mon étonnement était si grand que je ne pouvais en croire mes yeux. Ne sachant que faire,et pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une hallucination, je me remis à lire le journal, mais naturellement je n'y prêtais guère attention. Enfin ne pouvant résister à ma curiosité, je voulus voir si l'apparition était toujours au même endroit et je m'aperçus qu'elle l'avait quitté et était allée se placer à la tête du lit, où elle se tenait toujours debout. Enfin ne sachant que faire dans une conjoncture aussi inattendue, j'éteignis la lumière et, lorsque au bout de quelque temps je la rallumai, je pus constater que le fantôme avait disparu ».

« Ce neveu m'avait toujours témoigné une grande affection. Le lendemain je racontai le fait et je fus profondément surpris d'apprendre que personne ne le trouvait étrange, car depuis la mort de ce jeune homme plusieurs autres personnes l'avaient vu à maintes reprises et que l'on entendait dans la maison des bruits singuliers. »

signé : Rag. Giuseppe Pesce.

Via Tordinona 57. Roma 18 janvier 1908.

Le médium Pappacosta

Les journaux italiens parlent beaucoup en ce moment d'un jeune homme de Trieste, d'une instruction tout-à-fait élémentaire, chez lequel les phénomènes de médiumnité variés se sont manifestés depuis quelque temps. Il est médium écrivain et, pendant la trance, il donne sous des noms d'emprunt des communications en prose ou en vers, les uns modernes, les autres tout-à-fait archaïques, mais presque toujours remarquables et toujours beaucoup au dessus de ses facultés intellectuelles et de son degré d'instruction. Jusqu'ici aucun des communicants n'a donné des preuves d'identité. Cependant un assistant a reçu, au nom de sa femme décédée, des communications sur des sujets absolument intimes qu'elle seule pouvait connaître.

Il Veltro, la très intéressante Revue de Sampierdarena, donne un certain nombre d'extraits des messages transmis par la médiumnité de Pappacosta.

Remarquable médiumnité de Letizia Conte

Après avoir fait ressortir, comme nous l'avons signalé dernièrement les preuves de l'intervention d'une volonté étrangère dans la production d'un grand nombre des phénomènes observés en présence d'Eusapia, V. Cavalli parle d'un autre médium des plus remarquables, aujourd'hui décédé.

Il s'agit de Letizia Conte, qui, dit l'auteur, se prêtait aux séances par pure complaisance et sans accepter d'autre rémunération qu'un simple remerciement. Elle n'était pas davantage poussée par le désir d'une certaine gloriole, car les séances se sont toujours tenues dans un cercle privé absolument restreint.

Tandis qu'elle était éveillée elle entourait de ses bras ses deux voisins ; mais pendant la trance ceux-ci tenaient ses mains avec le plus grand soin. C'est au sein de la famille d'un parent de M. V. Cavalli que se développa cette intéressante médiumnité.

« Elle était bonne et ignorante, plus ignorante encore qu'Eusapia, et au début elle était retenue par ses préjugés religieux et craignait les Esprits. « Je me rappelle, dit M. Cavalli, qu'interrogée par moi sur les sensations qu'elle éprouvait *avant et durant* un phénomène, elle me répondit qu'elle ressentait *d'abord* comme un coup ou un tiraillement dans une partie quelconque de son corps, ajoutant que l'expérience lui faisait reconnaître cette sensation comme l'avertissement de l'imminence d'un phénomène, *dont elle ignorait absolument la nature ainsi que le lieu où il allait se produire* Souvent elle désirait ardemment avec nous un phénomène donné et il ne se produisait pas, ou s'il se produisait, il était tout *différent de celui qu'elle et nous avions demandé.* »

« Je me rappelle, qu'un soir, un petit orgue placé dans un angle obscur de la pièce à plus d'un mètre du médium, *jouait manifestement seul* et que Letizia dont nous tenions les mains, encore plus intriguée que nous, penchait son corps vers ce point, en disant :

« Comme je voudrais voir comment il fait pour jouer ! » Cependant si l'on en croit nos savantissimes Docteurs, ce serait elle-même qui, tout à la fois consciente et inconsciente, aurait provoqué le phénomène !! »

« Le petit orgue se remontait au moyen d'une clef semblable à une clef de montre, qui tombait facilement. *On entendait alors le frottement sur le parquet d'une main qui la recherchait pour la replacer à son poste*, ce qui augmentait la stupéfaction de Letizia. Après cela croira qui voudra que c'était elle qui agissait et devenait pour elle-même une cause d'étonnement ! »

« Au début il se produisit parfois le curieux phénomène suivant : La table du poids de Neuf kilos se soulevait complètement de terre, en pleine lumière, s'avançait contre Letizia, à la hauteur de sa poitrine qu'elle pressait ».

« Le médium protestait, *la repoussait avec les mains*, mais la table revenait avec la vivacité d'un ressort qui se détend. A la fin, après un certain nombre de mouvements de va et vient, elle parvenait à notre grande surprise à endormir le médium qui lui résistait. Elle restait alors immobile un certain temps, pendant lequel aucun phénomène ne se produisait, et au bout d'un quart d'heure ou plus, la table reprenait ses mouvements dans un sens différent des précédents, comme fait un magnétiseur qui *dégage* un sujet et le médium se réveillait. Plus tard, il suffisait d'un simple choc de la table pour endormir ou réveiller le médium, qui, d'autres fois se réveillait après avoir reçu une légère tape amicale sur la joue, que nous entendions. »

« Ce fut pour nous une véritable *leçons de choses*. Mais *qui nous la donna* ?.... Nous le demandons aux savant docteurs qui savent *tout* et construisent de si merveilleuses théories. »

« Un soir, la table, à la grande stupéfaction du médium, épela le nom d'un *vivant*, habitant à l'autre extrémité de l'Italie. Le médium demandant si c'était bien réellement X.... qui se manifestait, un timbre à pression donna trois énergiques séries de sonnerie ».

« Je pourrais, en consultant mes notes, citer toute une longue série de cas aussi étonnants, mais je veux me borner à ces quelques exemples que je cite de mémoire ».

Eusapia à l'Institut de Paris

La *Stampa* publie une correspondance de M. César de Vesme, que *Luce et Ombra* reproduit, et où nous trouvons deux intéressantes manifestations observées pendant les séances d'Eusapia à l'Institut psychologique général.

La Paladino était assise sur une sorte de balance qu'un tube de caoutchouc faisait communiquer dans la pièce voisine, avec des appareils enregistreurs placés sous la surveillance d'un assistant de la Sorbonne. Celui-ci signalait de temps à autre, à haute voix, les variations éprouvées par le corps du médium et qui coïncidaient en général avec le moment de la production des phénomènes. A cette époque, Eusapia avait plus qu'aujourd'hui de la répulsion pour tout appareil scientifique. Elle ne s'en cachait pas et à un moment elle dit : « Je vais y mettre un terme ». Pendant quelques minutes, gémissant et soufflant, elle esquissait des mouvements, comme si elle s'efforçait de rompre quelque chose ; puis elle dit : « C'est fait ».

Elle répétait ces mots triomphalement, sans autre explication et sans que personne y comprit rien, jusqu'à ce que de la pièce voisine l'assistant se fût écrié : « Mais les appareils ne fonctionnent plus ! » C'est alors seulement que l'on soupçonna le tour que venait de jouer Eusapia. Je vois encore Youriewitch, secrétaire de l'ambassade Russe à Paris, fondateur de l'Institut, se mettre à quatre pattes sur le parquet, pour chercher anxieusement le tube de caoutchouc. Ce ne fut qu'au bout de cinq bonnes minutes qu'il le retrouva, tant le tube était caché, en pièces, *loin de la portée d'Eusapia*. Enfin il le trouva rompu dans son milieu. Tous en étaient stupéfaits et quelque peu mortifiés (1).

Voici le récit d'un autre phénomène survenu plus récemment :

L'autre soir, à la fin de la séance, le président dit qu'il fallait détacher les liens qui fixaient les jambes du médium à sa chaise, pour prévenir tout mouvement. Mais Eusapia déclara aussitôt :

(1) Pour apprécier exactement comment on fait connaître les faits au grand public, comparer ce récit avec celui fait par le M. d'Arsonval à un rédacteur du *Matin*, qui était allé consulter ce savant ! (*N. d. l. r.*)

« Non. C'est mon père qui me détachera ».

Son père, comme on le sait, est John King. Alors on fit un examen sérieux des nœuds ; ils étaient intacts. On refit l'obscurité. Eusapia appuya sa tête contre ma joue, tandis que j'étais assis à sa droite. Je lui tenais la main droite, contrôlée en outre par un capitaine Français, assis près de moi, tandis que la main gauche était tenue par un docteur Italien. Dans de telles conditions il est impossible d'invoquer la substitution de mains et autres vieux trucs, avec un expérimentateur au courant de semblables séances. Il se produisit alors un fait que je n'oublierai de ma vie, quand même je devrais vivre mille ans.

On entendit des rumeurs dans le cabinet médianimique et vers le parquet. Le rideau se gonfla d'une façon inexplicable et vint m'envelopper la tête. Ma chaise s'écarta brusquement, entraînée vers le cabinet ; une large main me frappa dans le dos, me serra les bras, me frappa de petits coups sur les omoplates. Le travail de la force inconnue continua pendant quelques minutes, *jusqu'à ce que le médium fût détaché.*

Pendant tout ce temps les cheveux gris d'Eusapia s'agitaient, comme secoués par un vent violent, qui serait sorti de son crâne et qui les aurait fait voler sur mon front. J'avais l'impression de sentir jaillir comme de la cervelle du médium, de ses tempes, cette force encore mystérieuse que le professeur Bottazzi avait vainement essayé de définir dans les récentes expériences de l'Institut physiologique de Naples, avec Cardarelli et ses autres collègues de l'Université. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir une sorte de sentiment de vénération pour cette plébéienne illettrée, qui nous donnait la preuve de notre profonde ignorance sur l'être humain, et qui nous montrait le chemin hardi par lequel nous parviendrons à eter un regard sur l'Océan de la vérité (1).

Dr DUSART.

Souscription pour la Photographie de l'Invisible

M. Guy à Lyon	20 fr.
M. Côte	20 fr.
Total.	40 fr.

(1) M. de Vesme fait allusion à la séance rapportée dans le dernier numéro. Quelle différence entre la sécheresse voulue du compte-rendu sténographique, et les vibrantes impressions du témoin (*N. d. l. r.*)

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. – Discussion des hypothèses Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3e Edition. Prix.. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de Port, tous les ouvrages dont on lui adressera Prix indiqué ci-dessus.

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseill , 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio). 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141. Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[e], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2[e] à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalader Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 12. — 14ᵉ ANNÉE | **Prix du Numéro : 1 franc** | JUIN 1908

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Recherches sur l'Identité des Esprits

Ecritures autographes de défunts

(*Suite*) (1)

Je m'excuse vis-à-vis de mes lecteurs spirites de m'attarder aussi longtemps à l'étude des manifestations qui établissent la réalité et l'identité des esprits qui se communiquent, mais je crois que cette démonstration est indispensable, car il semble toujours, à lire nos adversaires, qu'ils ne connaissent pas les phénomènes excessivement nombreux et variés qui ont été observés dans le monde entier, soit par des savants bien qualifiés, soit par des hommes d'une incontestable culture intellectuelle.

Il est prodigieux que l'on soit obligé de revenir sans cesse sur le même sujet, mais puisque les critiques oublient systématiquement de citer ces faits, de nous expliquer pourquoi, suivant eux, ils sont sans valeur, notre devoir est de leur remettre aussi *systématiquement* sous les yeux ces preuves de la survie, pour les obliger enfin, sous peine d'étaler leur insuffisance notoire ou leur parti pris invétéré, à discuter ces phénomènes, que nous considérons comme les bases inébranlables de notre certitude morale en l'immortalité du principe pensant.

Le grand public ignore jusqu'à quel point le monde savant « officiel » est routinier. C'est un lieu commun maintenant que de citer toutes les grandes découvertes que les Académiciens ont repoussées. Copernic, Kepler, Galilée, Bernouilli, Lavoisier, Young, Jouffroy, Fulton, Sadi Carnot, Lamark, Robert Mayer, Ohm, Edison, etc., furent persécutés ou méconnus — A part quelques grands esprits, — mais ceux-là ont des idées libérales — les autres sont de véritables ânes chargés de reliques, et ils en ont l'entêtement invincible. Ce n'est qu'en les fouillant intellectuellement sans merci, qu'on arrive à les faire sortir de leur inertie. Lorsque le bon sens public élève, enfin, une clameur indignée, quelques-uns plus hardis que les autres, débaptisent les faits connus, et grâce à ce subterfuge qui

(1) Voir le nº de mai p. 641 et suiv.

leur permet de « sauver la face », comme disent les Chinois, ils consentent enfin à *decouvrir* ce que tout le monde connaissait.

Il n'y aurait pas grand mal à cela si tous ces mandarins à bouton de cristal, détenant les places, les honneurs, et par conséquent l'argent, ne persécutaient pas ceux qui ont l'audace grande de s'écarter des grandes routes permises pour s'aventurer dans la brousse de l'inconnu. Brutalement on a supprimé au Dr Gibier les missions qui le faisaient vivre, parce qu'il avait touché au fruit défendu dans son livre : *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental*. Mr de Rochas a été révoqué, du jour au lendemain, de sa situation d'administrateur de l'Ecole Polytechnique, et l'on conçoit que ces exemples ne sont pas faits pour encourager les jeunes gens à l'indépendance, car un grand nombre dépendent des gros bonnets scientifiques pour leur subsistance quotidienne. Et puis, beaucoup, par snobisme ou insuffisance mentale, croient de bon ton de railler ce qu'ils ne comprennent pas, ce qui leur parait impossible. On leur a fait croire qu'ils savaient tout, que rien n'était plus à découvrir, que le mécanisme de l'Univers n'avait plus de secrets, qu'ils possédaient l'alpha et l'omega des connaissances humaines, de sorte que lorsqu'un phénomène ne s'explique pas au moyen de leurs théories favorites, ils préfèrent le nier plutôt que d'avoir à faire des coupes sombres dans la masse des idées préconçues qu'ils ont emmagasinées à l'Ecole.

Le grand public, incapable de savoir où se trouve la vérité, a pris l'habitude de suivre aveuglément ceux qu'il considère comme des guides infaillibles, de sorte que les idées nouvelles ont une peine infinie à se faire jour. Heureusement ! la réalité possède en soi une force irrésistible, et c'est pourquoi, malgré les dédains orgueilleux des scientistes, l'ignorance de la presse, les anathèmes du clergé et les railleries, — toujours si neuves et si spirituelles des incrédules — le spiritisme fait sa trouée à travers le monde et battu en brèche de toutes parts, émerge chaque jour davantage de la mer immense de l'inconnu.

J'aurais pu multiplier bien davantage mes citations, mais je me suis fait une loi de n'admettre que des témoignages émanant d'hommes connus, sérieux, d'une bonne foi absolument au-dessus de tout soupçon. Même dans des milieux hostiles à l'interprétation spirite des faits, celle-ci finit par s'imposer comme l'unique hypothèse

raisonnable. On sait que depuis la mort des fondateurs de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, le clan hostile à toute explication par les désincarnés est devenu prédominant. Le Dr Dusart a signalé ce fait dans les remarquables études qu'il publie mensuellement sur la presse étrangère. Eh bien, même dans ce milieu, il se produit des manifestations incontestables en faveur de l'identité des communicants. En voici un, parmi bien d'autres, que je trouve résumé dans le dernier ouvrage de Léon Denis (1). Parlant des cas d'identité observés par le juge Edmonds il poursuit :

Des phénomènes du même ordre ont été souvent obtenus en Angleterre. Citons une manifestation du célèbre professeur Sidgwick par l'organisme de Mme Thomson endormie. Elle figure dans les *Proceedings*. M. Piddington, secrétaire de la Société, témoin du fait, rédigea un rapport, qui fut lu en séance le 7 décembre 1903. Il fit passer de main en main, parmi les assistants, différents écrits automatiques, dans lesquels les *amis et parents* de Sidgwick, l'éminent psychologue qui fut le premier président de la Société, *reconnurent son écriture*. Au moins une fois, Sidgwick se serait efforcé de parler par la bouche de Mme Thomson.

M. Piddington décrit cette scène comme l'expérience la plus réaliste et la plus impressionnante qu'il ait jamais rencontrée dans tout le cours de ses investigations : « Ce n'est pas, dit-il, comme si c'eût été lui, c'est bien lui à ce que l'on pouvait en juger. » La personnalité de Sidgwick fit allusion, entre autres choses, à un incident qui s'est produit dans l'une des réunions du Conseil de direction de la *Society*, incident « dont on peut dire avec une certitude presque absolue, que Mme Thompson ne pouvait pas le connaître. » L'un des existants à la séance, un membre du Conseil de Direction, M. Arthur Smith, se leva pour déclarer qu'il se souvenait fort bien de cette circonstance (2).

Tous ceux qui savent avec quel sérieux, quelles réserves, les savants anglais apportent leurs témoignages, comprendront la haute valeur de ces affirmations de MM. Piddington et A Smith. Là encore, comment échapper à la conclusion que seule l'intelligence survivante de M. Sidgwick était capable d'écrire avec son graphisme particulier, et de conserver des souvenirs de la vie terrestre que le médium ne pouvait pas connaître ?

Ecritures directes autographes

Il existe un autre genre de preuves qui est aussi démonstratif que les précédents, c'est lorsque l'écriture est produite sans l'interven-

(1) Léon Denis. — *Le Problème de l'Etre de la Destinée*, p. 141.

(2) *Revue des Etudes psychiques*. Paris Janvier 1904.

tion de la main du médium. L'intelligence agissante *écrit directement*, généralement sur des ardoises, et si le médium n'a pas connu de son vivant l'être qui se manifeste, il semble bien certain que, ni subconsciemment, ni autrement, il ne lui serait pas possible, même en étant dédoublé, de donner un message dont l'écriture soit identique à celle de l'ex vivant. Cependant, cela s'est produit, et nous avons encore dans cette catégorie spéciale de phénomènes des affirmations de premier ordre.

M. J.J. Owen, l'éminent sociologue américain, publia dans *The Religio Philosophical Journal* du 26 juillet 1884, un article reproduit par le Light de 1885, que M. Aksakof résume ainsi : (1).

« Il y a de cela douze ans, je comptais au nombre de mes amis intimes un sénateur de Californie, fort connu, et qui était directeur d'une banque prospère à San José. Le Dr Knox — c'est son nom — était un penseur profond et un partisan résolu des théories matérialistes. Il était atteint d'une pulmonie progressive, et, sentant approcher sa fin, il parlait souvent du sommeil éternel qui l'attendait et avec lui l'oubli éternel. Il ne craignait pas la mort.

« Je lui dis un jour : « Faisons un pacte, Docteur ; si, là-haut, vous vous sentez vivre, vous tenterez le possible pour me communiquer ces quelques mots : « *Je vis encore.* » Il me fit cette promesse solennellement. Après sa mort, j'attendais impatiemment qu'il me donnât de ses nouvelles. Ce désir s'accentua davantage à l'arrivée dans notre ville d'un médium à matérialisations, venant de l'est de l'Amérique. J'avais une confiance absolue dans le caractère sérieux de ce médium ; il déclara qu'il pouvait parfois obtenir des preuves d'identité par le moyen de l'écriture directe, sur une ardoise, et il me proposa de tenter l'expérience puisque l'occasion se présentait.... Je nettoyai une ardoise, y posai un crayon d'ardoise et tins l'ardoise contre la surface inférieure de la table (2). Le médium plaça une de ses mains sur la mienne, en dessous de la table, et l'autre sur la table....

« Nous entendîmes le bruit du crayon grattant sur l'ardoise, et, en soulevant celle-ci, nous y trouvâmes les lignes suivantes :

« Ami Owen, les phénomènes que nous offre la nature sont irrésistibles et le soi-disant philosophe, qui lutte souvent contre un fait qui contrecarre ses théories favorites finit par être lancé dans un océan de doutes et d'incertitudes. Ce n'est pas précisément le cas avec moi, bien que

(1) Aksakof — *Animisme* et *Spiritisme* — p. 549.

(2) Ces conditions donnent à l'expérience une grande valeur, car dans la règle, cette opération est exécutée par le médium en personne, (note de l'auteur).

mes anciennes idées sur la vie future soient maintenant bouleversées de fond en comble ; mais, je l'avoue, ma désillusion a été agréable, et je suis heureux, mon ami, de pouvoir vous dire : « *Je vis encore* ».

« Votre ami toujours.

WM KNOX. »

Il faut faire remarquer que le médium dont il s'agit est venu en Californie trois années après la mort de mon ami, qu'il ne l'avait jamais connu, et *que l'écriture du message était à ce point conforme à celle de mon ami défunt*, qu'elle a été *reconnue pour la sienne par le personnel de la banque qu'il avait présidée*.

La promesse faite par le Dr Knox, de son vivant, a été tenue par lui après sa mort, car c'est bien avec son écriture particulière que la phrase convenue a été tracée sur l'ardoise ; et en supposant une transmission de pensée de J.J. Owen au médium, il reste toujours à expliquer comment celui ci aurait pu exécuter, involontairement et inconsciemment, ce tour de force de reproduire avec une parfaite fidélité une écriture qui lui était inconnue. Avant que je puisse prendre en considération des hypothèses comme celles qui veulent résoudre l'énigme par des lectures ou des transmissions de pensées, il faudra me citer les expériences sur lesquelles on s'appuie pour donner seulement un semblant d'explication.

Je tiens à faire remarquer que lorsqu'une image a été transmise mentalement d'un opérateur à un sujet qui l'a reproduite, il s'agissait de figures extrêmement rudimentaires formées seulement par quelques traits ; malgré cette simplicité, si l'on reconnaît manifestement dans le dessin du sujet l'intention de se conformer à un modèle, il n'y a absolument pas d'identité entre les deux croquis, qui restent bien différents, à tous les points de vue (grandeur, orientation, disposition des parties, etc.) Je ne parle, bien entendu, que des meilleurs cas, car souvent, bien que *l'idée* ait été certainement transmise, elle a été interprétée par le sujet à sa façon ; c'est ainsi que l'opérateur faisant le croquis d'un coucou, avec des poids, c'est-à-dire d'un instrument destiné à indiquer l'heure, le sujet a dessiné une pendule carrée, comme celles que l'on met sur une cheminée. Le modèle d'un pied a produit celui d'une chaussure, etc ; etc. (1)

(1) Voir, pour vérifier ces assertions, les modèles et les dessins reproduits contenus dans l'ouvrage de Myers : *Human Personality*.

C'est donc une grosse faute de logique que de vouloir comparer des faits expérimentaux de cette espèce avec les communications spirites qui reproduisent *une écriture*, dessin extraordinairement compliqué que l'on ne parvient à imiter, et encore très grossièrement, qu'après de longues et fastidieuses tentatives. Dans l'expérience spirite il ne s'agit plus d'essais plus ou moins informes : c'est la réalité elle-même qui se montre dans son inimitable complexité. C'est pour ces raisons que j'accorde une valeur exceptionnelle à ce genre de preuves, qui, réellement, me paraissent absolues, car le style, et les souvenirs de la vie passée de l'esprit qui se manifeste, joints à son écriture sont les meilleurs critériums possibles, et même les seuls imaginables, de la personnalité psychique d'un être pensant.

Il est profondément regrettable que l'on ne puisse pas mettre toujours sous les yeux du public ces communications elles-mêmes, avec des modèles de l'écriture de l'esprit quand il vivait sur la terre. On ne comprenait pas jadis la nécessité de donner de la publicité à ces documents scientifiques ; mais, heureusement, il existe quelques cas où ces précautions ont été prises, et je reproduirai plus loin quelques exemples tout à fait typiques, ceux de la fille du Dr Nichols, de Mme Livermore etc., et l'on verra qu'ils sont entièrement démonstratifs. Alors il ne restera plus d'échappatoire aux incrédules, puisque l'honnêteté des expérimentateurs étant indubitable, le FAIT apparaîtra avec toute sa puissance de conviction.

Souvent aussi, quand on s'adresse à ceux qui ont reçu ces preuves, on se heurte à un sentiment éminemment respectable, celui de ne pas initier le grand public à des événements qui ont un caractère trop intime pour être jetés en pâture à la curiosité ou à la raillerie des indifférents. Cependant, parfois, on peut arriver quand même à contrôler les particularités les plus importantes.

Je vais citer un de ces cas pour lequel nous avons la garantie d'Aksakof, parce qu'il est un exemple de la continuité des manifestations du même esprit désincarné, se communiquant par l'écriture directe (1). Je cite toujours textuellement :

Voici le cas de Mrs Mary Burchett, qu'elle raconta elle-même dans le *Light* de 1884 (p. 471) et 1886 (pp. 322 et 425). Dans l'espace de deux ans

(1) Aksakof. — *Animisme et spiritisme*, p. 551.

elle reçut une cinquantaine de messages dans l'écriture d'un ami intime, mort en 1883. De son vivant, il ne croyait pas plus que M. Knox « à la possibilité d'une vie après la mort» ; et c'est pourquoi il dit dans son deuxième message : « C'est une révélation *aussi bien pour moi que pour vous* ; vous n'ignorez pas combien j'étais réfractaire à toute foi en une existence future. »

Antérieurement à mon voyage à Londres en 1886, poursuit Aksakof, j'écrivis à Mrs Burchett et lui posai diverses questions, auxquelles elle répondit obligeamment par la lettre suivante, qui contient de nombreux détails inédits :

The Hall, Bushey, Herts (Angleterre) le 20 mai 1886.

M. — Je regrette de ne pouvoir faire droit au désir que vous avez exprimé de posséder quelques spécimens de l'écriture posthume et naturelle de mon ami défunt, attendu que les messages qu'il m'a adressés, étant d'ordre purement personnels, sont sacrés pour moi. Il m'a, en outre, prié à maintes reprises de ne les montrer à personne. Quant aux questions que vous me posez, j'y répondrai très volontiers.

1) Relativement à l'écriture de mon ami. — Jusqu'à ce jour j'ai reçu de lui trente-quatre lettres, par la médiumnité de M. Eglinton ; les deux premières étaient écrites sur des ardoises, toutes les autres sur du papier. Une de ces lettres est écrite sur une feuille de papier à lettre que j'avais collée par les coins avec un peu de gomme, sur des ardoises, de manière qu'elle pût être enlevée sans peine. (voir *Light* 1884, p. 472). En ce qui concerne les quelques premières lettres, bien que l'écriture en ressemble beaucoup à celle de mon ami, et qu'elles soient conçues *dans un style et un langage qui lui étaient propres*, je leur ai découvert une certaine ressemblance avec l'écriture d'Ernest: l'un des esprits-guides du médium, ce qui me déconcerta un peu.

Cette remarque prouve l'esprit critique du témoin qui a étudié minutieusement les messages qui lui étaient transmis. Quant au fait lui-même, l'étude des cas de matérialisation enseigne qu'assez souvent, surtout pendant les premiers temps, les esprits qui se manifestent pour la première fois ont besoin du concours des « guides », c'est-à-dire d'autres esprits qui les aident dans les manipulations nécessaires pour établir les rapports entre eux et nous. Puis, lorsque l'habitude est prise par le nouveau venu, il agit seul, et alors sa véritable nature peut se révéler sans mélange étranger. En effet, voici la suite du compte-rendu :

Mais cette vague ressemblance (avec l'écriture d'Ernest) ne tarde pas à diminuer graduellement, et finit par disparaître tout à fait ; et alors l'écriture des messages devint pareille à celle de mon ami de son vivant, en tant qu'une écriture au crayon peut ressembler à celle faite avec une

plume. Mon ami était autrichien de naissance, et son écriture, remarquablement jolie et fine, portait le cachet de son origine allemande.

2) Tous les messages, sauf un, sont écrits en anglais, avec beaucoup de phrases en langue allemande. Durant sa vie, il avait également l'habitude de m'écrire en anglais. A l'approche de Noël, en 1884, je reçus, à mon grand étonnement, une lettre allemande avec des caractères gothiques fort beaux et d'un style impeccable (1)... Eprouvant quelques difficultés à comprendre l'allemand, car à cette époque je ne connaissais cette langue qu'imparfaitement, j'exprimai mon regret que la lettre fût en allemand, ajoutant que j'aurais beaucoup désiré recevoir quelques lignes dans ma langue maternelle. M. Eglinton proposa obligeamment d'essayer. La feuille n'était écrite que d'un seul côté ; il la retourna sur l'ardoise, que nous tenions de la façon habituelle, et, peu de temps après, j'entendis le bruit du crayon et trouvai quelques mots seulement, en anglais, dans le style habituel. (2)

3) Ces messages contiennent *des allusions si nombreuses à sa vie sur la terre* qu'elles suffirent pour me convaincre de son identité, sans que j'eusse eu besoin d'autres preuves, qui ne faisaient point défaut cependant. Vous avez peut-être lu dans le livre de J. Farmer : *Twixt two worlds* (Entre deux mondes) le récit d'une matérialisation remarquable. C'est moi qui l'ai communiqué, (3)... Dans une de ses premières lettres (toujours obtenues par l'écriture directe) je trouvai une preuve frappante : il nomma, incidemment, un endroit en Allemagne, et je me souvins alors qu'il me dit l'avoir visité.

C'est un nom assez bizarre, et je me souviens pas de l'avoir entendu nommer ni avant, ni après. Un jour que j'étais assise seule, à une séance d'écriture automatique, — depuis l'automne dernier j'ai développé cette faculté en moi à un degré faible encore, — je fis allusion à ce fait et demandai à mon ami s'il voulait écrire, par ma main, le nom du pays où cet endroit se trouvait. Je m'évertuai à rendre ma main aussi passive que possible, afin de n'exercer aucune influence sur la réponse : tout de même je m'attendais à lire « Autriche » ou « Hongrie ». A mon grand étonnement, ma main écrivit, lentement, le nom d'une ville, et alors je me souvins qu'au cours de l'entretien que j'eus avec lui, lorsque je lui fis observer la consonnance bizarre de ce nom, il m'avait dit que cet endroit se trouvait

(1) Cette lettre allemande présente la même valeur que celle d'Estelle Livermore, écrite en français. — A. A.

(2) Je cite ce détail intentionnellement, comme pouvant servir de preuve d'authenticité pour les communications ultérieures. — A. A.

(3) A la séance dont parle Mistress B. elle a parfaitement reconnu la forme matérialisée de son ami qui avait la tête découverte ; elle était tout près de lui et l'a même tenu par la main, pendant ce temps la lumière était augmentée à dessein. — A. A.

auprès de la ville de D. J'ai toujours considéré cet incident comme fort curieux, bien que dans l'espèce il ne présente pas beaucoup d'importance.

Agréez etc..

MARY BURCHETT.

Je ferai remarquer que ce dernier exemple n'est pas aussi probant que semble le croire Mrs Burchett, car il est possible que ce soit simplement un cas de cryptomnésie. Ceci dit, je reviens à Aksakof :

Il me reste à ajouter que, lors de mon séjour à Londres en 1886, je saisis l'occasion qui se présentait pour moi de faire la connaissance de Mrs Burchett. Comme bien l'on pense, elle me confirma ce qui précède et me fit voir des spécimens de l'écriture de son ami, *avant et après sa mort* ; mais il ne me fut pas permis d'en lire le contenu, de sorte que je n'ai pu examiner et comparer les deux écritures aussi soigneusement que je l'aurais voulu ; j'ai seulemement pu comparer la façon dont était écrit l'article *The, et je la trouvai identique*. Pour le reste, je constatai une ressemblance dans l'aspect général des deux écritures ; mais ressemblance n'est pas identité, et de plus, l'écriture au crayon diffère toujours quelque peu de l'écriture à l'encre.

Malgré ces réserves de la fin, qui tiennent probablement à ce que l'étude n'a pu être aussi approfondie que cela eût été nécessaire, il n'en résulte pas moins une ressemblance assez grande pour qu'un hasard ne puisse l'expliquer, surtout si l'on tient compte des détails exacts contenus dans les messages,et du style,qui est bien celui de l'ami de Mrs Burchett.

Je citerai encore d'autres exemples, car il ne faut pas craindre d'accumuler les témoignages, puisque ce n'est que leur multiplicité qui vaincra le scepticisme des ignorants — que ce soit celui des savants ou des gens sans culture.

(A suivre.) Gabriel DELANNE.

Le prix institué pour la démonstration du mouvement à distance

I

Le prix institué par le Dr Le Bon, le prince Roland Bonaparte et le Dr Dariex en faveur du médium qui parviendra à produire un mouvement à distance d'une façon incontestable, aura-t-il le résultat que les généreux donateurs en attendent ?

Je le souhaite, mais je ne le crois pas.

D'abord quelles preuves faut-il donc apporter pour que le fait soit incontestable ?

Puisqu'on trouve insuffisant le témoignage des nombreux savants de toute profession qui, depuis une vingtaine d'années et dans tous les pays de l'Europe, ont vu de leurs yeux, enregistré avec leurs instrument, et affirmé sans réserves, les mouvements sans contact produits par Eusapia Paladino, je ne sais trop à qui l'on se fiera pour avoir une preuve plus convaincante. Et si un homme, bien au-dessus par son génie et sa science, de tous ses naïfs prédécesseurs, venait à confirmer leurs conclusions, n'y aurait-il pas toujours des gens pour le prétendre halluciné ?

Je ferai observer ensuite que l'enquête poursuivie avec l'extrême défiance, qui est la condition naturelle du problème proposé, risque fort de rendre le phénomène encore plus rare et plus difficile à observer. Carl du Prel a fait à ce sujet, il y a une dizaine d'années, des observations fort justes qui me semblent bonnes à être reproduites. (1)

ALBERT DE ROCHAS.

Les voici :

*
* *

Si on pique une somnambule, elle est insensible, mais si on fait les piqûres au magnétiseur, elle les sentira aux parties correspondantes de son corps. Ce rapport ne s'étend pas seulement aux sensations physiques, mais à l'état psychique entier du magnétiseur. C'est pourquoi les somnambules sont extrêmement sensibles au moindre doute ou signe de méfiance ; ils sont d'une sensibilité de mimosa et l'agent qui leur est antipathique, à quelque degré que ce soit, n'obtiendra rien. Une somnambule dit à Werner : « Il n'est pas agréable à mon Albert (son inconscient dramatisé) que tu aies des doutes ». Werner lui répondant qu'il n'en avait exprimé aucun, elle reprit : « Mais tu l'as pensé ». C'était d'ailleurs

(1) Ces observations sont extraites du grand ouvrage qu'a publié Carl du Prel sous ce titre : *La magie, science naturelle.*

Grâce au dévouement de Mlle Th qui a consacré plusieurs mois à la traduction en français des deux gros volumes du livre allemand, et à la générosité de M. Dartois qui a payé les frais de l'impression, cette impression vient d'être terminée et ce traité, d'une importance capitale pour les sciences métapsychiques, est en vente à la librairie Leymarie, 42 rue Saint-Jacques, Paris.

exact (1). Le professeur Kieser dit du jeune somnambule Arst : « Toute » mesure témoignant, à quelque degré que ce soit, du plus léger doute » relativement à son honnêteté le rend silencieux et triste, bien qu'il ne » s'exprime jamais à cet égard, et sa clairvoyance, alors, disparaît (2). Reichenbach dit de même : « Rien n'est plus sensible aux somnambules » qu'un manque de confiance en leur probité et le doute quant à la véra- » cité de leurs assertions. Si quelqu'un laisse voir qu'il se méfie, qu'il » craint d'être trompé ou bafoué par eux, l'expérience devient presque » toujours impossible. » (3)

Il s'agit de savoir maintenant si l'influence des facteurs psychiques existe aussi quand il n'y a pas de rapport magnétique. Elle apparaît de même. Reichenbach dit encore d'une façon générale en ce qui touche la méfiance envers les somnambules : « Ils sont des plus irritables là-dessus » et quiconque est en relation avec une personne d'une haute sensitivité, » devra bien se garder de mettre en doute la véracité de ses paroles. Dès » l'instant où elle s'en apercevrait, non seulement on perdrait sa » confiance, mais ses sentiments se changeraient en antipathie et haine » (4).

On se demande encore si cette influence contraire peut être l'œuvre des simples spectateurs. Les somnambules l'affirment tous. Une somnambule déclara qu'elle devait à son père de nouvelles souffrances, à cause des discours irréfléchis de celui-ci sur le traitement magnétique ; pour qu'elle pût guérir, tout commerce avec lui et ceux qui ne croyaient pas au magnétisme devait être interrompu (5). Une autre dit à son magnétiseur : « Vous ne devez jamais magnétiser un malade en présence de ses parents, » car leur inquiétude se transmet à lui ; renvoyez ma mère » (6). Une troisième ne pouvait supporter le voisinage de son père tant qu'il ne croyait pas au magnétisme, chose qui se modifia plus tard lorsqu'il fut converti (7).

Cette influence s'intensifie encore si le magnétiseur lui-même en est désagréablement impressionné et transmet par surcroît au somnambule son propre mécontentement. Du Potet, s'il avait près de lui des sceptiques ou des gens hostiles, s'il perdait son calme ou devenait ému, n'avait plus sur ses sujets d'action bienfaisante ; son influence et les phénomènes magiques étaient au contraire normaux si les spectateurs étaient bien disposés ou tout au moins indifférents (8).

(1) Werner, Die Schutzgeister. 79

(2) Archiv. III. 2. 122.

(3) Reichenbach. Der sensitive Mensch II. 696.

(4) Reichenbach. Odische Erwiderungen. 99.

(5) Reichel. Das Entwickelungsgesetz des magnetischen Lebens. 102.

(6) Du Potet. Journal. XIV. 239.

(7) Archiv. V. 1. 124.

(8) Du Potet. Le magnétisme opposé à la science. 218.

Le phénomène de la transmission de pensée nous montre que les assistants n'ont pas besoin d'exprimer en paroles leurs doutes, pour paralyser le sujet. La simple présence de gens malveillants suffit. On peut s'en convaincre par une expérience, à vrai dire peu recommandable : elle consiste à faire agir magnétiquement un spectateur hostile à la somnambule. L'antipathie sera plus marquée encore si l'attouchement est physique. Madeleine Werner, visitée un jour par un médecin railleur qui voulut la magnétiser, eut d'affreuses convulsions (1). Tous les ouvrages qui traitent de ces questions confirment le fait de l'influence mauvaise qu'exercent des assistants sceptiques et moqueurs ; les somnambules enfin, si même ils n'en sont pas affectés physiquement, éprouvent pourtant des antipathies instinctives, se refusent à répondre et — perdent leurs facultés. Des spectateurs de cette sorte n'en deviennent alors que plus incrédules, et au lieu de se rendre compte de leur action paralysante ils s'en vont avec l'assurance intime qu'il ne se passe jamais rien en la présence de gens arrivés à leur degré de haute culture.

L'indifférence est donc la moindre des choses qu'il faille demander au spectateur, et il en était ainsi, semble-t-il, du temps des oracles. « L'homme, dit Epictète, qui veut interroger un oracle, doit s'imposer « une parfaite indifférence quant à la réponse (2). »

L'effet paralysant de la mauvaise volonté et du scepticisme n'a pas seulement une action psychique sur les somnambules, les détournant de faire usage de leurs facultés ; ils deviennent impuissants à s'en servir parce que les phénomènes magiques,précisément, ont lieu grâce à l'agent magnétique, qui prend aussitôt les colorations psychiques différentes, et voilà pourquoi la force mise en mouvement agira très diversement malgré son action régulière primitive.

Les physiciens diront que si l'on combine dans une cornue de l'hydrogène et de l'oxygène, il en résultera nécessairement de l'eau, que le spectateur en doute ou s'y attende. Rien n'est plus exact. La loi de causalité n'a pas d'exceptions. Mais l'âme est aussi une des potentialités qui produisent des causes ; si elle ne peut rien changer au mode d'action des forces naturelles extérieures, elle pourra varier qualitativement la force magnétique qu'elle aura mise en mouvement. Pour admettre ceci, notre psychologie doit cesser d'être uniquement celle de la conscience (état passif) pour devenir une psychologie transcendantale, faisant de l'âme une source de force, dominant par conséquent, d'autres forces.

Une assistance croyante et bien disposée provoquera, au contraire, les phénomènes, non pas parce que la foi rend aveugle — comme le disent nos adversaires — mais parce que le facteur psychique joue un rôle et que la foi n'est plus une simple pensée, elle développe la volonté et les sentiments, ce à quoi les somnambules sont très sensibles. Aussi, a dit

(1) Perty. Die myst. Ersch. I. 212.
(2) Epictète. Encheiridion.

Deleuze, il ne faut pas seulement que le magnétiseur ait la volonté et la confiance de faire le bien, il faut encore que les spectateurs s'unissent à lui (1). De même le doute n'est pas simplement une pensée, il devient antagonisme et volonté de paralyser. Tout magnétiseur est maître de provoquer chez la meilleure somnambule elle-même des supercheries, il n'a qu'à y penser constamment ; une direction de pensée uniforme émanant de spectateurs malveillants, amènera également la chose.

Etant données ces conditions,on devrait écarter de ces expériences tout spectateur ne sachant pas que la transmission de pensée est un fait et n'admettant pas la transmission de volonté et de sentiments Seuls, des spectateurs instruits, comprendront que le résultat peut aussi dépendre d'eux.

Mesmer, pendant son séjour à Paris, n'était pas seulement l'objet des moqueries, il était de plus exposé à la haine et à la persécution des médecins. La Commission médicale, réunie par ordre supérieur, ne trouvant pas utile d'étudier le magnétisme chez Mesmer lui-même, le rejeta, précisément parce que les expériences qu'elle fit faire ne donnèrent, on le conçoit sans peine, que des phénomènes très inférieurs et fort éloignés de ce qu'on attribuait au magnétisme. Il est évident que si des commissions d'enquête savantes apportent ces dispositions morales et ce parti-pris dans un domaine où le facteur psychique est important, on n'éprouvera que des échecs.

Quand l'Académie de Paris nomma, en 1825, une nouvelle commission, la haine et le mépris étaient un peu tombés et elle comptait partisans, adversaires et indifférents. Cela suffit pour obtenir des phénomènes, peu brillants, à tout prendre, car le premier magnétiseur venu les surpasserait avec un jury favorable ; ils décidèrent cependant la commission à admettre à l'unanimité ce qui avait été repoussé du temps de Mesmer et, plus encore, les facultés remarquables attribuées aux somnambules.

Si on en venait à former actuellement en Allemagne, une commission d'enquête, elle serait composée de savants d'une réputation consacrée, tels que Virchow, Mendel, Ziemssen, hommes indiscutablement marquants dans leur spécialité, mais qui ne comprennent rien au somnambulisme ou même à l'occultisme. Qu'on se figure une somnambule, sensitive, réceptive à la transmission de pensée et à toutes les influences psychiques, devant des juges comme ceux-là, qui viennent avec la conviction arrêtée qu'ils ont affaire à une farceuse ; qui le donneront clairement à entendre par leur attitude ; qui ne veulent rien voir, dont c'est même l'intérêt, car un seul cas de clairvoyance démontrerait qu'ils ont enseigné du haut de leur chaire des faussetés, que les manifestations les plus importantes de la vie de l'âme leur étaient inconnues, que leurs

(1) Deleuze. Instruction pratique. 361.

moqueries antérieures enfin n'étaient basées que sur la seule ignorance. Il serait absurde de supposer qu'une commission ainsi composée verrait se produire des faits renversants. Elle ne verra rien, et l'attribuera aux somnambules au lieu d'en chercher la raison en elle-même. Elle se dispersera alors, pénétrée d'un noble orgueil scientifique, persuadée que les phénomènes affirmés par la superstition disparaissent devant la lumière qui est sienne, comme les hiboux devant les rayons du soleil. Elle décrétera qu'il n'y a pas de psychologie transcendantale, et si elle voyait par hasard des phénomènes insignifiants, elle les mettrait d'autant plus certainement au compte de l'hystérie, qu'elle amènerait très probablement la somnambule à avoir des convulsions.

Le magnétiseur lui-même peut être mal influencé par le cercle des assistants. S'il ne rencontre que des figures moqueuses, il opérera difficilement avec la tranquillité et la sûreté qu'exige son action. Il sera inquiet devant des juges aux idées préconçues et cela se transmettra à la somnambule. Il peut tendre sa volonté tant qu'il lui plaira, il ne réussira pas en présence d'une douzaine de commissaires qui veulent le contraire. Sa crainte de l'échec est déjà la moitié de son insuccès.

L'examen de phénomènes occultes par une commission formée d'adversaires étroits, est donc un processus radicalement opposé à la psychologie, il faut au moins exiger une commission mixte. Nous constatons toujours, du petit au grand, que l'influence psychique existe et que le facteur moral, la disposition d'esprit, est plus importante que le côté intellectuel.

(A Suivre).

Séances d'Eusapia Paladino
à la Société française d'Etudes des Phénomènes psychiques (1)

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

Eusapia est un médium dont les facultés ont été contrôlées par de véritables commissions scientifiques, dont les membres : Académiciens, professeurs de Facultés, psychologues, astronomes, physiciens, etc., offrent toutes les garanties de capacité et d'impartialité désirables dans des recherches qui sortent de la pratique ordinaire des sciences. Les noms de Lombroso, Morselli, Pio Foa, Bottazzi, en Italie ; de Ch. Richet, de Rochas, Flammarion, Dr Maxwell, en

(1) Nous reproduisons ces articles d'après *La Tribune psychique* journal de la Société. Avril, Mai, Juin 1908.

France ; de Lodge et W. H. Myers, en Angleterre ; du Dr Ochorowicz, et d'Aksakof en Russie, sont des garants que les innombrables docteurs et publicistes qui ont affirmé l'authenticité des faits observés ne se sont pas trompés.

Cette année, le célèbre médium napolitain se trouvant à Paris, des démarches ont été faites auprès de lui pour qu'il voulût bien accorder quelques séances aux membres de la *Société française d'Etude des Phénomènes Psychiques*, ce à quoi il consentit, malgré la fatigue que lui causaient deux mois d'expériences ininterrompues dans différents milieux. Nous saisissons cette occasion pour lui en exprimer notre gratitude. Mais une question assez délicate restait à résoudre pour les membres du Comité de la Société. On sait que, suivant la volonté d'Eusapia, le nombre des assistants à une séance est rigoureusement limité, et que le nombre de 15 ne doit pas être dépassé. Notre Société comptant près de 500 membres, et tous ayant des droits égaux à profiter de l'occasion qui était offerte d'étudier de puissants phénomènes médianimiques, pour obéir au sentiment de justice qui dirige tous les actes du Comité, il fut décidé que l'on procéderait à un tirage au sort afin de connaître les noms des membres que le hasard favoriserait. Cette opération eut lieu dans la séance du Comité tenue le 21 janvier, et l'on trouvera dans le compte rendu des séances la liste des personnes désignées par le sort.

Plus tard, si comme nous avons lieu de l'espérer, d'autres grands médiums veulent bien nous prêter leur concours, nous procéderons encore de même, mais en éliminant les noms des membres qui ont assisté cette fois aux séances d'Eusapia. Par cette sorte de roulement, nous avons l'espoir que *tous* les membres de la Société pourront se convaincre *de visu* de l'incontestable réalité de ces phénomènes spirites, qui sont les bases inébranlables de notre certitude de la vie future.

Nous devons adresser des remerciements aux membres du Comité qui ont sacrifié leurs convenances personnelles pour prendre les notes que nous donnons ci-après, et à tous ceux qui ont eu la lourde tâche de l'organisation matérielle de ces séances. Mais les remarquables résultats obtenus sont bien faits pour les récompenser de leurs peines, puisque tous, depuis déjà de longues années, font

preuve d'un inlassable dévouement en faveur de la grande cause spiritualiste qu'ils ont l'honneur et la joie de défendre.

PREMIÈRE SÉANCE

29 janvier 1908.

L'aménagement de la salle se compose d'un cabinet noir ayant pour dimensions $2^{m}04 \times 0^{m}97$ et $2^{m}20$ de hauteur ; ce cabinet est composé d'un fond et d'un plafond en menuiserie, le devant et les côtés sont formés par des rideaux descendant jusqu'au sol, s'ouvrant au milieu et sur les côtés. A l'intérieur du cabinet sont deux guéridons à trois pieds ; l'un très petit ($0^{m}21$ de diamètre) est placé sur l'autre ($0^{m}44$ de diamètre) et supporte lui-même une petite sonnette ; on remarque en outre un récipient contenant du mastic destiné au moulage, une chaise et un pouf.

Le cabinet est adossé à un mur ; à sa gauche se trouve un rideau destiné à faire l'obscurité pendant la séance ; à sa droite est l'armoire fermée à clef renfermant les appareils de la Société. En face du cabinet est une table légère et rectangulaire mesurant $0^{m}59 \times 0^{m}94$, autour de laquelle se placeront le médium et quelques-uns des assistants. La salle est éclairée fortement par deux becs de gaz à incandescence entourés de papier rouge ; l'une de ces lumières se trouve juste en face du cabinet. Un appareil photographique est préparé pour tirer une épreuve pendant l'éclair de magnésium qui sera fait au signal donné.

Sont présents à la séance :

MM. G. Delanne, général Fix, Abbal, Lazard et Gorin ; Mmes Borgers, Drubay, Lazard et Monflier, représentant le Comité. Les sociétaires conviés à cette séance sont Mmes Ollagne, Poitrenaud, Francesconi, Lamadou, Gavioli et Sudot ; MM. Calmels et Bogaert. Pendant que l'on attend le médium, toutes les personnes présentes examinent le cabinet et peuvent constater qu'il ne renferme aucun mécanisme et que les guéridons aussi bien que la terrine contenant le mastic sont libres de tous liens. Cet examen préalable a été fait à toutes les séances. Le médium est accompagné d'une de ses parentes et du docteur d'Orméa, qui lui sert d'interprète.

Il est utile de faire observer que la parente d'Eusapia a toujours été très éloignée du cabinet, en dehors des membres du cercle, mais sous leur surveillance constante ; ceci dit pour ceux qui pourraient

s'étonner de voir qu'Eusapia n'était pas seule. Quant au docteur d'Orméa, il n'est pas spirite, et c'est sur la demande de M. Delanne qu'il a bien voulu prêter son concours pour traduire le langage du médium.

La séance commence à 9 h. 10, la porte est fermée à clef. Eusapia est assise en dehors, mais contre le cabinet, le dos tourné aux rideaux. La table est devant elle et du côté de sa longueur; prennent également place, à cette table, à droite du médium : M. Calmels, Mme Lazard, Mme Drubay et M. Abbal, qui se trouve à la gauche d'Eusapia. Les autres assistants entourent la table. Les rideaux formant l'angle droit du cabinet sont fermés par des épingles. Les personnes qui sont à la table ainsi que le médium font la chaîne avec les mains et les pieds, les genoux du médium sont, en outre, en contact avec ceux de ses deux contrôleurs. On observe le silence ; une dizaine de minutes s'écoulent et la table commence à se mouvoir ; elle se soulève alternativement d'un côté, puis de l'autre, se place enfin en équilibre sur le pied opposé au médium ; à ce moment les mains n'ont aucun contact avec la table et les pieds font *rigoureusement* la chaîne, y compris ceux du médium. Je suis invité à vérifier le phénomène, et à la vive lumière de la salle je constate que la chaîne des pieds n'est pas rompue, que les quatre pieds de la table sont parfaitement libres, et qu'en regardant successivement au-dessus et au-dessous de la table, celle-ci se tient sur un pied en parfait équilibre, sans aucun contact des assistants. Ce phénomène se renouvelle trois fois de suite.

M. Calmels fait remarquer qu'on a omis de faire une prière et, avec l'approbation du médium, M. Drubay en récite une à haute voix ; pendant ce temps le guéridon placé dans le cabinet se déplace deux ou trois fois et la sonnette s'agite. le rideau se gonfle comme sous l'action d'un courant d'air venant de l'intérieur du cabinet, en même temps on entend le petit guéridon tomber à terre ainsi que la sonnette. Les contrôleurs affirment à ce moment qu'ils tiennent toujours les mains, les pieds et les genoux d'Eusapia : ils renouvellent du reste cette affirmation continuellement au cours de cette séance, et particulièrement au moment où les phénomènes se produisent. Quelques minutes plus tard, la table renouvelle ses lévitations et les deux guéridons se meuvent de nouveau dans le cabinet en se rapprochant du rideau, lequel est alors soulevé par un assis-

tant, ce qui permet à tout le monde de voir les deux guéridons s'avancer vers le médium et s'en éloigner, *cela sans aucun contact et en pleine lumière.* Le contrôle est toujours aussi rigoureux. Après deux ou trois minutes de repos, les guéridons, toujours mus par une force invisible, sortent définitivement du cabinet et se renversent à terre ; relevés par un assistant, ils retombent plusieurs fois de suite ; et élevant moi-même le grand guéridon par un pied je l'ai parfaitement senti entraîné vers une direction opposée au médium, toujours attentivement surveillé. Il est à remarquer que tous ces déplacements sont accompagnés de gestes synchrones de la part du médium et paraissent en parfaite concordance avec sa volonté.

Cinq coups frappés dans la table demandent moins de lumière ; on éteint donc un des deux becs de gaz entourés de papier rouge ; le rideau s'agite tandis que le grand guéridon rentre dans le cabinet, puis en ressort à l'appel d'Eusapia et se renverse contre la table. Le rideau s'agite de nouveau. Le médium place la main droite de M. Calmels sur le guéridon, puis pose la sienne par-dessus ; au bout de quelques secondes, le guéridon est soulevé de 0^m50 environ et retombe brusquement A ce moment la lumière est suffisante pour voir l'heure à une montre. Eusapia demande à Dieu de l'aider et prie un assistant de s'assurer du contrôle en plaçant la main sur ses genoux ; à ce moment la table se soulève et le guéridon saute spontanément sur elle. Le petit guéridon est mis alors sur le grand ; le docteur d'Orméa y place sa main ; celle du médium se pose sur la sienne, les deux guéridons se meuvent. Plusieurs personnes simulent des coups sur la table et y plaçant ensuite leurs mains, elles entendent et ressentent un même nombre de coups frappés, forts et nets.

Sur la demande de la table, on baisse la deuxième lumière ; une autre lévitation se produit et le grand guéridon se met en marche. On ferme les grands rideaux (1), les deux guéridons sont projetés dans le fond du cabinet, on ressent un courant d'air froid sur les mains ; la table et les rideaux s'agitent continuellement et le petit gué-

(1) Ceux qui avaient pour but d'empêcher la lumière extérieure de la cour de pénétrer dans la partie de la salle où se trouvaient les expérimentateurs.

ridon vient se placer sur la table. Une phosphorescence en forme de boule est vue par plusieurs personnes ainsi qu'une lueur sur le front d'Eusapia. Nouvelle lévitation complète de la table. Le contrôle est toujours parfait.

M. Drubay et Mme Monflier voient une main, tandis que le rideau est fortement agité. A ce moment M. Abbal est touché à l'épaule. M. Calmels présentant une main devant le front d'Eusapia perçoit un courant d'air froid. Le grand guéridon sort du cabinet, s'incline sur la table et retombe brusquement à terre ; il se soulève et retombe de nouveau sur la table en frappant trois coups. M. Abbal pose une main sur le grand guéridon qui est enlevé et renversé. On baisse encore la lumière. Le rideau se gonfle, la table est soulevée d'environ $0^{m}40$; le grand guéridon est projeté avec force dans le cabinet, le rideau est violemment tiré et retombe sur la table pendant que le guéridon resté à terre s'agite légèrement. Le contrôle est rigoureux et Eusapia demande qu'on allume pour s'en assurer.

J'aperçois une sorte de flamme bleue faisant une petite fumée et très nette à l'intérieur du cabinet, environ à un mètre de moi, et qui me paraît tenue par une main. Nouvelle lévitation de la table et mouvement des guéridons, plusieurs raps sont entendus dans la table. On pousse fortement M. Abbal à la hauteur de la hanche ; la lumière est de nouveau baissée, maintenant on se distingue à peine.

M. Abbal est frappé ; M. Calmels affirme que cinq doigts lui serrent le bras. Violent coup sur la table. M. Abbal est poussé ; coup formidable sur la table. On tire deux fois M. Calmels, qui ne cesse d'être touché ainsi que M. Abbal, dont la chaise est retirée de dessous lui.

Quatre coups frappés sur la table sont le signal qu'on doit causer. Presqu'aussitôt les deux cannes de M. Delanne (assis à plus de $0^{m}80$ du médium, dont la main de ce côté est tenue par M. Abbal) (1), lui sont arrachées des mains en même temps qu'il est touché plusieurs fois au bras droit ; ces cannes se promènent dans la salle en se frap-

(1) M. Delanne est non seulement à 0 m. 80 du médium, c'est-à-dire à une distance telle que, même libre, la main gauche d'Eusapia n'aurait pu l'atteindre, mais il est séparé encore du médium par le corps du contrôleur, M. Abbal, derriere lequel M. Delanne est assis.

pant à diverses reprises; elles touchent les assistants et la table, puis sont rendues à leur propriétaire. Le contrôle est parfait.

On tire le vêtement de M. Calmels et on lui serre les mains. On supplie l'esprit de matérialiser sa main.

Coups sur la table; on serre le bras de M. Calmels, le rideau semble s'ouvrir, les assistants s'unissent par la pensée pour obtenir une main lumineuse.

M. Calmels est touché à travers le rideau. Une sorte de plaque lumineuse apparaît sur la table; deux personnes sont touchées aussitôt après. Je suis frappé plusieurs fois, tiré et poussé par une main qui me tient le coude, on veut me prendre le crayon qui me sert à relever les détails de cette séance en vue de la rédaction du procès-verbal; on s'y prend à plusieurs reprises et j'ai fort bien senti le contact d'une main chaude; le rideau se gonfle derrière moi, me frôle la main et le crayon m'est enlevé; on entend écrire bruyamment sur la table (*à l'issue de la séance on retrouva des traits de crayons sur le plateau de ladite table*). Mon crayon m'est ensuite rendu, mais je sens qu'il est tenu par l'autre extrémité et secoué plusieurs fois en signe de remerciement; on me prend le coude et on me remercie de nouveau de la même façon. Un contrôleur est touché, frappé, sa chaise est enlevée dans le cabinet où elle tombe à terre; on voit une ombre noire au-dessus de la table. Plusieurs personnes sont touchées à la fois. Mme Ollagne est embrassée et a les doigts mordus à travers le rideau.

Le médium me prend une main, la pose sur la table et place ensuite la sienne dessus comme contrôle; à ce moment je sens une large main qui me tape sur les reins, trois ou quatre fois sur les épaules avec force et se pose sur ma tête, m'obligeant à me baisser: j'en sens *parfaitement* les doigts. M. Lazard, désireux d'obtenir les mêmes attouchements, prend ma place et est touché plusieurs fois, on lui serre fortement le bras, on lui tire la barbe et on lui touche le genou. De nouveau on sollicite l'apparition d'une main lumineuse. Coup violent sur la table. On tire la barbe à un assistant, violent coup sur la table; le rideau est agité de nouveau, plusieurs personnes sont touchées, mais le médium fatigué demande qu'on termine la séance.

Le Secrétaire-Rapporteur,

G. Gorin.

(*A suivre*)

Les conférences de Mme Finch à Rome

Mme Finch, la directrice de l'*Edition Anglaise* des *Annales Psychiques*, a passé quelques semaines à Rome, et elle a profité de cette occasion pour y donner deux conférences : la première dans la grande salle du *Collègio Romano*, lieu consacré depuis longtemps aux conférences des hommes de lettres italiens les plus connus ; la seconde dans la salle de la Société Théosophique « *Roma* ».

Nous ne parlerons pas de la conférence du *Collègio Romano*, où Mme Finch, soit à cause de son état de santé, qui ne lui permettait pas de hausser la voix selon les exigences acoustiques de l'immense salle, soit à cause de la lenteur excessive de son parler, ou peut-être même en raison du sujet choisi : « La morale des études psychiques », la charmante dame ne put pas mettre en évidence toute sa valeur.

A la Loge Théosophique, la conférencière parla des phénomènes de la *Villa Carmen*, sujet qui intéresse particulièrement les lecteurs de notre revue.

Voici donc, en résumé, ce que dit Mme Finch, devant un auditoire très intellectuel qui, connaissant les compte-rendus de M. Delanne, les études critiques du Dr Maxwell, et les relations publiées aussi par le soussigné, attendait avec anxiété le témoignage en faveur de la survie, d'une qui s'était trouvée présente à ces phénomènes merveilleux.

— Je me propose, dit-elle, de parler, plus que d'autres, de quelques incidents que j'ai constatés à la Villa Carmen, près d'Alger.

Avant tout, il sera bon d'examiner le *milieu* où se vérifièrent les phénomènes.

Le Général Noel est un homme de lettres très distingué, très intelligent, très comme il faut, mais, il subissait beaucoup l'influence de Mme Carmen Noel, laquelle était arrivée à donner une croyance spirite absolue à son mari.

Elle était très spirituelle, très littéraire, très artistique, très charmante ; aussi elle exerçait un grand ascendant sur son entourage.

Elle souffrait depuis plusieurs années d'un rhumatisme atroce ;

mais elle oubliait ses souffrances lorsqu'il s'agissait d'une séance spirite.

Au début, je pense que Mme Noel s'occupait du spiritisme, un peu en riant, en faisant peut-être la prestigiditatrice elle même (1), mais après, elle devint spirite très sérieusement, et mourut en spirite convaincue.

Ici, Mme Finch dit comment elle se rendit à la villa Carmen, à l'époque où s'y trouvaient M. Delanne et M. le Prof. Richet.

Que l'un des médiums était Vincente, danseuse de théâtre, et une certaine Ninon.

Mme Finch remarqua que le fantôme nommé Bien Boa laissait en souvenir à Mme Noel des couronnes dorées, appartenant évidemment aux objets du théâtre (2).

Malgré cela, elle donnait des phénomènes réels.

Un soir, j'ai vu une masse nuageuse blanche se transformer en homme, puis une main qui s'élevait en l'air, avec une impression de solennité qui a frappé vivement moi et M. Richet.

Cette impression de solennité est la plus grande que nous a causée le phénomène.

Mme Noel nous dit : — C'est Jeannne D'Arc.

Qui sait ?... Au bruit de sa voix, le fantôme disparut.

---

(1) Je crois cette appréciation inexacte, car j'ai lu le cahier des procès-verbaux des premières séances, qui eurent lieu à Tarbes, écrits par un officier, et je puis assurer qu'ils sont rédigés très sévèrement, ce qui aurait été bien inutile pour de simples plaisanteries. (G. Delanne).

(2) Ici, quelqu'un se trompe. Ou M. Carreras a commis une erreur en confondant les récits des phénomènes racontés par Mme Finch relatifs à la Villa Carmen, ou c'est cette dame dont la mémoire est infidèle, car lorsque je me trouvai au mois de juillet 1905, d'abord seul, à la Villa Carmen, puis en compagnie de Mme Finch pour les expériences, et plus tard, de M. Richet, le médium Vincente Garcia, non pas danseuse, mais ouvreuse au théâtre, ne donnait plus depuis près d'un an de séances à Mme Noel, à cause du délabrement de sa santé, de sorte que je n'ai jamais vu Vincente Garcia à la Villa Carmen. J'ignore donc complètement l'épisode de la couronne dorée, aussi bien que les apparitions de Jeanne d'Arc, et autres, dont il est question dans ce passage. Je n'ai jamais vu et photographié à la Villa Carmen que Bien Boa, avec Marthe B. pour médium ; dans quelques séances Aïcha se trouvant également dans le cabinet, ou, à sa place, Ninon. (G. Delanne).

Dans une autre occasion, nous avons vu avec Vincente une autre matière lumineuse, semblable à de la lumière jaune très claire, se former à côté de Vincente, et de cela sortit une femme toute blanche, avec une espèce de cordon vital, un ruban lumineux, qui réunissait le corps du médium et de l'esprit.

La forme leva ses bras, en faisant des mouvements synchrones avec les bras de Vincente ; puis sortit du cabinet et vint dans la salle.

A un moment Vincente cria : — Laissez-moi je ne peux plus ! — et la forme rentra en s'affaiblissant.

Presque immédiatement la forme se rematérialise, prend Vincente entre ses bras, et tire les rideaux.

De tout ça je suis absolument sûre — mais, j'ai vu aussi des choses qui... n'étaient pas très bien... des trucs, ça et là...

Mais il est cependant une chose que je dois dire : c'est que la possibilité de fraudes était absolument éliminée, car le médium (Mlle Marthe) était habillé et déshabillé par nous.

Nous entrâmes dans le cabinet, nous examinâmes la salle — où il n'y avait pas de trappe (cela a été constaté par un architecte) de sorte que nous n'avons pas été trompés.

Quelquefois Mme Noel faisait entrer dans le cabinet Aïcha et Ninon ; mais j'ai remarqué que le vrai médium était Mlle Marthe, une fille tout à fait honorable.

Elle avait été fiancée avec le fils de Mme Noel : Maurice, mort depuis quelque temps.

Mlle Marthe avait 19 ans, à ce moment-là.

J'ai remarqué que lorsque Marthe, Aïcha et Ninon entraient ensemble dans le cabinet, Mme Noel était plus souffrante parce que elle aussi était médium.

Dans ces conditions-là, je n'ai rien vu, sauf quelques tricheries.

Une fois j'ai vu la matérialisation d'un chat.

Marthe m'avait dit ce jour-là que les animaux pouvaient se matérialiser comme les hommes. Elle était entrée dans le cabinet, où elle restait silencieuse, sans bouger, lorsque nous vîmes une ombre noire, comme une balle, grandir petit à petit, et prendre la forme d'un chat.

Il faut remarquer que cette soirée-là un petit chat de la maison était entré dans la salle des séances, qu'il hérissa ses poils et qu'il y

eut une querelle entre ce chat vivant et le chat-fantôme, qui disparut immédiatement.

Les séances — chez moi, à Paris — se sont succédé avec régularité (médium Mlle Marthe), très riches en phénomènes extraordinaires, dans des conditions excellentes.

Le médium se laissait déshabiller complètement avant, réhabiller après les séances, et il se faisait mettre un maillot noir. — Les pieds restaient nus.

Elle nous permettait d'entrer dans le cabinet et d'assister à la formation des fantômes.

Maxwell, de Vesme, Michel Ochorowicz (?) et moi, nous avons vu bien des choses extraordinaires que nous ne pouvons même raconter, tant elles étaient étranges.

Les phénomènes, comme je viens de le dire, se sont répétés à Paris : cela exclut absolument l'idée de la trappe, du compère, ou d'autre fraude, de la part de Mlle Marthe.

Une personnalité parlait par sa bouche, quand une étoile, un nuage blanc en figure humaine se formait.

Le massif blanc se mettait en mouvement par lui-même, et formait une figure couverte de quelque chose de blanc, comme de la mousseline.

Très souvent il prenait l'apparence d'un squelette avec seulement les bras et les jambes.

Une fois, dans le cas d'une de ces matérialisations imparfaites, nous vîmes comme un serpent blanc, se détacher de la masse, se presser à la gorge du médium et lui sucer comme de la force, de la carotide. Puis cette espèce de serpent s'enlaçait au médium, et toujours ce mouvement de sucer la veine du col.

Alors le médium arrache *cette chose* et la jette par terre ; mais le serpent s'élançait de nouveau !...

C'était terrible à voir... (1).

(1) Ce phénomène se rattache aux théories du vampirisme, lesquelles méritent une étude à part. (E. C.).

Je ferai observer que rien ne démontre, dans ce cas, que l'on soit en présence d'un cas de vampirisme, et qu'il est fort possible que ce prétendu serpent soit le cordon fluidique qui relie habituellement le médium et l'apparition. Il faut se défier de l'imagination des narratrices, lorsqu'il s'agit, d'interpréter les phénomènes médianimiques. (G. Delanne).

Alors le médium se réveillait avec un grand battement de cœur, très faible ; et le jour après il avait mal à la gorge et à la tête.

Une fois nous vîmes un bras qui se promenait tout seul. La main était laide, sans doigts... Alors le médium tirait les doigts, et... ils sortaient !

Mais le médium se plaignait le jour suivant de douleur aux doigts de sa propre main.

Un jour, une figure de femme, en blanc, ressemblant à moi-même, se manifesta à côté du médium, puis elle commença à devenir noirâtre, faute de force, et disparut.

La lumière de la salle était de 6 à 7 lampes électriques.

J'ai constaté aussi, un autre jour, un cas de dématérialisation partielle du corps du médium, semblable à celui constaté par Aksakof sur Mme d'Espérance

Un fantôme se forma à côté du médium (Marthe), un bras bien formé et levé en l'air.

Je coupai alors la manche correspondante du médium et je constatai qu'elle *était vide*. Mais à mon toucher, Mlle Marthe jeta un grand cri, et tout de suite sa manche s'était remplie de nouveau avec le bras.

L'esprit nous dit qu'on ne devait jamais toucher les médiums durant la matérialisation (1).

Une des formes les plus intéressantes, celle dont on a parlé plus que d'autres, c'est sans doute Bien Boa qui disait avoir été un prêtre de Golconde ; mais il n'a jamais rien dit qui puisse servir de point de repère pour prendre ses affirmations au sérieux.

Aussi me semble-t-il que nous pouvons attribuer sa genèse à la fantaisie subliminale de Mme Noel.

Une autre femme, blonde, belle, élancée, se matérialisa très bien à la Villa Carmen et chez moi à Paris.

Elle disait être... moi-même ! (2), c'est-à-dire se nommer Phygia,

---

(1) Cette recommandation est toujours répétée par les esprits : la pauvre Mme d'Espérance sait bien quelles souffrances lui valut la transgression de ce conseil ! Je ne comprends pas comment une recommandation pareille pourrait être faite par... le subliminal du médium, prétendu créateur, dit on de ces fantômes ! (F. C.).

(2) Mme Finch, qui est blonde, élancée, très élégante, et très charmante elle-même, m'a confirmé que Phygia lui ressemblait un peu. C'est

d'avoir été prêtresse au temple d'Héliopolis et de se sentir être moi... ou, pour m'exprimer plus exactement, une partie de moi... Alors je ne serais ici... qu'en partie : l'autre partie de moi serait dans l'au-delà et se nommerait Phygia !... Elle se faisait toucher ; elle nous a embrassés, elle nous a montré plusieurs fois ses jolis pieds, mais elle nous a défendu de la photographier. Elle m'a permis de lui couper une tresse de cheveux blonds dorés, que je garde toujours. Avec le temps l'explication de Phygia sur son propre compte a changé ; elle n'était plus... une partie de moi mais... elle dit avoir été ma mère... (1)

Eh ! bien, messieurs, après avoir vu tout ça je dois conclure que *cela me semble n'être pas une preuve de la survie*. Ce sont des personnalités sorties de notre imagination ; créées par notre fantaisie, et modelées en des formes plastiques avec les forces psycho-biologiques du médium (2). Je n'ai jamais reçu une preuve de la survie.

A ce point, Mme Finch salua l'assistance et se tut, précisément là

---

peut-être cette ressemblance qui lui défend de la considérer comme un esprit, sans réfléchir que les esprits ressemblent souvent aux médiums ou aux personnes présentes parce qu'ils soutirent d'eux les forces nécessaires pour se manifester. (E. C.)

(1) Si Bien Boa était une création subliminale de Mme Noel, Phygia en aurait été une autre de Mme Finch puisqu'elle aurait prétendu être une partie d'elle-même ; mais voici que la dite Phygia, sans raison, change son extrait de naissance et le transforme en celui de la mère de Mme Finch. Tout cela serait produit inconsciemment et involontairement par le médium suggestionné, non directement et volontairement par Mme Finch, mais par son subliminal, quel gâchis !

(G. DELANNE).

(2) Il suffit pour combattre cette théorie de rappeler que certaines apparitions matérialisées parlaient des langues étrangères au médium et aux assistants ; que d'autres se sont montrées dans des milieux où personne ne les connaissait, après l'avoir promis aux premiers observateurs. Que, parfois, les apparitions révèlent des choses inconnues des observateurs, mais exactes, de sorte que cette hypothèse n'explique pas tous les cas et ne se comprend même pas pour les apparitions ordinaires, car cette création subite d'un être complet, avec un corps humain, cette génération spontanée, serait plus incompréhensible mille fois, que celle d'une matérialisation d'esprit dont les dédoublements de vivants nous offrent tant d'exemples (G. Delanne).

où l'on attendait d'elle des explications bien nettes sur cette conclusion inattendue.

Car, mes lecteurs le comprendront bien, dire qu'on a vu, touché, photographié, embrassé *des fantômes* ayant toute l'apparence humaine, et, outre l'apparence, une volonté propre, parfois en opposition évidente avec celle du médium ; une façon à eux de parler, de se mouvoir, d'agir, en dehors du médium qui reste t ès passif — et puis affirmer tout court que tout cela n'est autre chose que la force plasmatrice du subliminal, c'est un peu fort. Au moins, je le répète, il faudrait expliquer cette théorie avec la même clarté que la théorie spirite.

La question est de trop grande importance pour la passer sous silence. D'autant plus qu'elle représente l'opinion courante parmi les physiologues matérialistes, qui ont vu quelques phénomènes médianimiques. Mais comme justement ces jours-ci vient de paraître l'œuvre du savant psychiâtre italien, le Prof. Henri Morselli (1), et comme M. Morselli, ainsi que son collègue M. Richet, soutiennent les mêmes théories que Mme Finch — si ce n'est le contraire !... — je ferai à part une réfutation unique, en donnant aux lecteurs de cette revue une étude critique de cette œuvre destinée à faire du bruit dans le monde des scientistes et des spirites.

HENRI CARRERAS (Rome).

Lois et propriétés du fluide humain

(*Suite*) (2)

42· Ce condensateur ou régulateur du champ fluidique formé par l'abat-jour de 40 cent. de diamètre dans lequel le moteur en croix est plongé, presqu'au ras de ses bords, (fig. 13), m'a fait songer aussi à essayer d'appliquer les théories bien connues en physique de la rotation des conducteurs soumis aux influences de l'électricité statique.

---

(1) Prof. Enrico Morselli — *Psicologia e spiritismo* — Bocca, Turin, 1908 — 2 grands volumes 15 fr.

(2) Voir le nº de Mai p. 680, et pour les dessins le nº d'Avril p. 597.

Il serait oiseux de répéter ici ces théories dans ce court résumé. Les lecteurs pourront facilement faire cette application des théories classiques.

Ils pourront même songer à l'expérience d'Ampère, faisant tourner un conducteur, traversé par un courant électrique, autour d'un pôle d'un barreau aimanté. Il s'agit dans ce cas d'un moteur unipolaire.

Dans la théorie que j'ai cité 38°, il faudrait que les deux tubes de la fig 6, quand ils tournent, soient traversés par des courants de sens contraires.

Ce fait a besoin d'être vérifié ; ou bien si les courants induits qui se développent dans chacun des tubes se déchargent dans le même sens vertical, il faudrait alors attribuer la rotation à la différence d'intensité des deux courants qui traversent chacun des 2 tubes.

43° J'ai observé que lorsque la lumière de mon bec auër frappait mes moteurs, et particulièrement les gros moteurs formés d'un gros cylindre uni, ils tournaient mieux dans un sens que dans l'autre.

Ce sera un fait à contrôler avec des sources radio-actives plus puissantes que mon bec de gaz ; car de même qu'on reconnaîtra *qu'en général* la main gauche est plus faible que la main droite, le champ psychique pourrait aussi différer d'intensité à droite et à gauche, tout en gardant le plan médian du corps, comme plan maximum d'effet.

44° Au lieu de se tourner un peu à droite ou à gauche pour changer le sens de rotation des moteurs, on réussit aussi la rotation dans le sens voulu, en se mettant de face et un peu à droite ou à gauche du moteur.

J'ai adopté cette règle pour m'y reconnaître : Supposez que vous ayez un tube planté normalement dans le corps au creux épigastrique, et que de ce tube il sort un vent actionnant le moteur.

Dès lors rien n'est plus simple que de pointer ce tube idéal sur le côté du moteur qu'on désire repousser. Je ne dis pas qu'un vent fluidique sort réellement de cette région du corps, mais cette règle est commode à appliquer. Je fais comme Ampère qui supposait un homme couché sur ses fils électriques, le courant lui entrant par les pieds, etc.

45° Il est important de signaler deux faits principaux : 1° On peut actionner les moteurs en leur tournant le dos et en suivant la règle donnée plus haut ; 2° si on présente le flanc gauche ou droit au moteur, celui-ci est à peine actionné, si non immobile. Ce second fait est un argument précieux pour affirmer que c'est bien le fluide humain qui actionne ces moteurs et que ce plan maximum d'effet existe réellement.

46° Etant de face j'ai essayé *le pouvoir diafluidique* du fluide humain, à travers toutes sortes de substances.

Je dis diafluidique, comme on dit diathermane pour la faculté que la chaleur possède de traverser diverses matières.

La toile cirée, toute sorte d'étoffe, (sauf les robes de soie des dames que

je n'ai pu essayer), le cuivre, laiton, aluminium etc, sont traversés par le fluide humain assez facilement.

Cependant il m'a semblé que le fluide humain mettait des temps variables, assez longs et variables pour traverser les diverses substances.

Cet effet a été remarquable avec un large plastron de toile cirée interposé entre mon corps et le moteur. Il m'a semblé que l'échauffement de la substance facilitait le passage du fluide humain, comme si la chaleur était un véhicule de ce fluide.

Tous ces résultats devront faire l'objet de mesures opérées méthodiquement, au moyen d'un *fluidomètre Tromelin*, composé d'un gros tube de papier de 20 cent. de long. et de 35 mil. de diamètre, en papier argenté (fig. 14), suspendu à un fil de cocon, formant balance. On mettra sous le tube un plateau métallique d'un diamètre un peu plus grand que ce tube et formant condensateur.

Nota : Il faudra bien se garder de couvrir ces appareils de mesure d'un globe de verre, attendu que d'après ma théorie le potentiel, à l'intérieur d'un globe pareil, serait presque nul. C'est à dire que recouvert d'un globe l'instrument ne recevrait plus les effluves qu'il s'agit justement de mesurer, et ne serait plus actionné que par le fluide se transmettant au socle, ou au plateau supportant le tube de l'appareil fluidométrique.

C'est pour ces motifs, que je me suis permis plus haut de critiquer la disposition des trois ou quatre appareils existant actuellement.

47° Il s'agirait aussi de déterminer dans le plan maximum d'effet, quelle serait la hauteur de la région du thorax, où l'effet serait maximum dans ce même plan median de notre corps.

Je passe toutes les recherches nombreuses et curieuses que j'ai dû faire, pour arriver à l'appareil qui m'a paru jusqu'ici le meilleur pour obtenir ce résultat, au moins d'une manière approchée.

Je me suis servi pour cela d'un petit cylindre de papier, qui n'était qu'un diminutif, des grands cylindres coiffant les bouteilles et dont j'ai parlé au paragr. 37.

On le construit en enroulant et collant en forme de cylindre une bande de papier de 20 cent de long. sur 5 cent. de largeur. On obtient ainsi un cylindre de 55 mill. de diamètre sur 50 mill de haut. On traverse le diamètre supérieur de ce cylindre au moyen d'une paille de 65 mill, de long, et on pique au milieu de cette paille une aiguille ou une épingle *d'acier*, dont le point servira de pivot.

Si en effet cette pointe repose sur le fond d'un petit pot de faïence ou de verre, on aura un cylindre très mobile et obéissant facilement aux fluides humains. Fig. 15.

Pour tenir cet appareil à la main et le présenter devant les diverses parties du thorax, j'ai choisi un long flacon ayant renfermé de l'eau de mélisse des Carmes.

J'abrège, car la place me manque.

Donc promenant ce cylindre, soutenu sur le fond de ce flacon en le te-

nant avec la main droite, il tournait dans le sens des aiguilles d'une montre plus ou moins vite.

Il faut noter qu'en tenant le flacon avec la main gauche la rotation s'effectuait en sens inverse. Mais le sens de rotation n'influe pas sur la quantité d'énergie fluidique développée, lorsqu'on plonge ce cylindre dans un champ psychique.

Bref et en résumé, sans publier de tableau de ces différentes vitesses, soit de tours par minutes, je reconnus que depuis le bas du cou, jusqu'au nombril les vitesses variaient, paraissant avoir leur maximum vers les régions du cœur. Les vitesses diminuaient à droite et à gauche du plan median du corps.

Porté contre le crâne, il me sembla qu'à droite du front, la rotation changeait de sens, et que le côté gauche du front était moins énergique.

On verra plus tard le même fait se produire en général pour l'action des deux mains actionnant successivement ce petit moteur, que j'ai appelé *cylindre chercheur*, (ou plus simplement *cylindre tournant* quand on l'actionne à la main)...

48° Ayant observé que le caoutchouc me paraissait le corps se laissant le moins bien traverser par nos fluides, je me suis revêtu d'un ample manteau de chauffeur, enduit d'une forte couche de caoutchouc luisant à l'extérieur.

M'étant placé en face d'un moteur placé comme dans la fig. 7 sur une bouteille, le moteur resta à peu près immobile.

Ensuite, je découvris peu à peu et partiellement, mon corps, et je pus encore vérifier que la région du cœur et vers le creux épigastrique, se trouvait en hauteur la région des maximums d'effet.

49° Je passe sous silence mes expériences curieuses en me mettant au ras du sol ; en posant mes moteurs et condensateurs sur les carreaux de terre d'une pièce du rez-de-chaussée ; les effets obtenus avec les jambes et avec les pieds au lieu des mains.

Tout cela m'entrainerait trop loin et je me borne à indiquer ces expériences pour qu'elles soient répétées avec méthode et mesures précises.

50° Je mentionnerai aussi pour mémoire un moteur en forme de spirale, formé par une longue bande de papier formant 4 spires et traversées par une seule paille.

L'un de mes modèles fonctionnant bien avait 10 cent. de hauteur. En insinuant de la colle dans les huit trous nécessaires au passage de la paille, cette forme élastique se maintient assez bien.

51° Je note aussi que tous ces moteurs pourraient avoir leur axe de rotation horizontal, au lieu de vertical comme tous ceux que j'ai mentionnés.

Je préviens que la difficulté de réussir est grande, car il faut se défier de l'écart entre le centre de gravité du système et l'axe de rotation.

Il est presqu'impossible à un amateur d'éviter ces erreurs de centrage,

et de faire disparaître cette excentricité du centre de gravité, par rapport à l'axe de rotation. (Avis à mes lecteurs).

Néanmoins j'ai pu vérifier suffisamment le principe par de larges oscillations de ces systèmes à axes horizontaux.

52° *Moteurs à main.*

J'ai déjà décrit le *cylindre tournant*, fig. 15, et j'ai indiqué ses dimensions, qui peuvent atteindre 15 et 20 cent. de diamètre et une faible hauteur. Je recommande pour commencer les dimensions du *cylindre chercheur* ; soit de 55 mill de diamètre, sur 50 de hauteur.

53° *Principe général pour faire tourner avec une seule main ou les deux, toutes sortes de petits moteurs et d'objets quelconques.*

(Je prie le lecteur de lire ce procédé général avec soin, car ce sera toujours la même chose pour tous les moteurs et les autres objets, tels que boites de toutes formes, gros tubes, abat-jour, pignon, etc.)

Je préviens qu'il est préférable, *surtout au début*, d'opérer seul et sans témoin tous ces essais, parce que le champ psychique d'un voisin trouble les lignes de force de celui qui opère et qui traversent le bois de la table. Il m'a paru également préférable de ne pas opérer sur une table nue et de mettre sous les appareils à expérimenter deux ou trois journaux de grand format pliés en deux.

Cela dit, supposons qu'on veuille faire tourner avec une seule main le cylindre cc, représenté fig. 10 en projection horizontale.

Etant assis bien en face du cylindre, je place ma main droite de champ et reposant franchement sur la table (journaux) et derrière le cylindre cc le pouce en l'air et comme le montre la fig. 16.

J'obtiens ainsi de 20 à 50 tours à la minute, car l'énergie de notre fluide varie beaucoup, même dans la même journée.

54° Il varie même pendant la période d'une minute, puisque le fluide humain paraît produit par des organes qui sont le cœur et les poumons ; soit ces organes essentiels de la vie qui ont des pulsations périodiques.

En tout cas le cœur (et poumons), paraissent les principaux agents du fluide humain.

Il arrive même que quelquefois, *surtout au début*, le moteur marche mal ou pas du tout.

On est quitte pour recommencer plus tard.

55° Si le moteur ne tourne pas bien avec une seule main on peut essayer de joindre l'effet de la main gauche en appuyant au point S, fig 16, les extrémités des doigts de la main gauche en tenant les doigts de cette main inclinés vers ce point S, et non pas en mettant la M G à plat sur la table.

56° On opère ensuite avec la main *gauche seule* que l'on place derrière le cylindre, fig 17 en la posant de champ et comme je l'ai indiqué pour la M D ; et le cylindre tournera selon la flèche f. Il est à remarquer qu'en général la main gauche réussit moins bien que la M D.

En outre et *en général*, les deux rotations obtenues avec chacune des

deux mains, sont de sens inverse comme le montrent les flèches des fig. 16 et 17.

Mais ce n'est pas absolument général ; cependant d'après le plus grand nombre des cas, cela *semblerait démontrer* la polarité inverse des deux mains.

Cette loi aurait besoin d'être encore contrôlée parce que le cylindre parait surtout tourner du creux de la main vers l'extrémité des doigts, comme le fluide, suivant cette marche, entraînait la partie du cylindre voisin de la main vers le bout des doigts.

J'ai fait dans ce sens toutes sortes d'expériences en renversant chaque main soit le pouce en bas et le petit doigt enl'air.

Cependant en plaçant la main droite renversée, derrière le petit cylindre, le sens de rotation est resté le même, soit l'inverse des aiguilles d'une montre, fig. 16.

M. de Backère, officier du génie à Anvers, a obtenu la rotation avec deux paires de gants superposées dont l'un en laine très épaisse et l'autre en peau.

Je vais essayer avec un gant de caoutchouc qui me parait peu diafluidique.

57° Si la rotation du cylindre CC s'effectue mal avec la main gauche, on pourra essayer d'ajouter l'effet de la main droite en tenant par le haut une planchette de bois blanc (ou un carton, papier), de telle sorte que cette MD. soit par le travers de l'axe du cylindre CC.

Cette planchette a 10 cent. de haut. et 15 cent. environ de longueur, qui peut varier sans inconvénient. La rotation devra se faire selon la flèche fig. 17.

58° Je dis d'employer la seconde main, quand la rotation s'effectue mal, parce qu'il arrive,quand ça tourne bien,que la seconde main peut nuire et même renverser le mouvement.

C'est ce qui s'est passé devant moi pour Mlle Pauline Bernard, que j'ai étudiée particulièrement.

Cette jeune fille de 18 ans,quoique maladive et d'une faible constitution, a quatre ou cinq fois plus de fluide que moi ; mais l'émission de son fluide est fort irrégulière et cette énergie fluidique ne l'empêche pas d'éprouver des demi-insuccès à certaines heures de la journée.

A ces moments-là, j'ai autant d'énergie fluidique qu'elle. — Cela prouve que la régularité de cette émission ne dépend pas de l'énergie déployée pendant d'autres périodes de temps.

59° Il sera bien intéressant de vérifier par des tableaux précis, si les heures d'insuccès relatifs, suivent des lois régulières, se rapportant aux heures de la journée, indépendamment des phénomes de la digestion, — travail intérieur, qui pourrait absorber pour son compte une partie de notre fluide nerveux et vital disponible.

L'émission de notre fluide serait elle reliée à une cause cosmique ?

Ce serait là un point capital à contrôler ; car dans ce cas, la vie des

êtres vivants serait en quelque sorte liée à la vie cosmique de notre Planète : l'avenir décidera.

J'ai fait commencer des expériences dans ce sens en notant les heures d'insuccès pour un groupe de divers opérateurs.

60° N'oublions pas que tout changement dans les positions relatives du corps et des mains, entraîne un changement correspondant dans l'équilibre dynamique du système des forces en présence.

— Toute circulation fluidique, actionnant mes moteurs, demande un certain temps pour s'établir. Il se produit une sorte d'amorçage entre la machine humaine et les appareils à actionner.

De telle sorte que quand les moteurs marchent, il apparait que ceux ci sont réellement reliés à notre corps, et font partie de notre organisme circulatoire fluidique, dans lequel les appareils viennent de pénétrer.

61° *Extériorisation de la volonté.*

La proposition qui précède peut se démontrer rigoureusement, lorsque l'opérateur possède, comme Mlle Pauline B. une énergie fluidique ou psychique suffisante ; voici comment.

— Supposons qu'au lieu d'actionner avec les mains le petit cylindre CC. on remplace celui ci par un gros moule à pâtisserie,léger et en fer blanc. Je dois avouer que je ne réussis guère à l'ébranler par le procédé indiqué, malgré qu'il soit en équilibre sur la pointe d'une aiguille.

Mlle Pauline B. place ses mains, chacune de chaque côté de ce moule et de champ ; de telle sorte que les avant-bras reposent sur la table de chaque côté du moule, et les deux mains étant en l'air, à la hauteur du moule.

Dans ces conditions le moule se met à tourner, et,point capital, je puis commander à Mlle Pauline dans quel sens je désire que le moule tourne, à condition que Mlle Pauline transmettre mon ordre mentalement

Elle peut d'ailleurs agir *seule* de la même façon.

Eh bien j'ai répété cette belle expérience si importante, plus de 50 fois sans insuccès.

« Tourne à gauche ; arrête, tourne à droite ; encore à droite ; plus vite ; etc... et le moule obéit comme s'il comprenait mes ordres.

Cette expérience, faisant suite à celles du colonel de Rochas, éclaire un peu les phénomènes de la médiumnité, malgré que je doute fort que les grands phénomènes de lévitation aient les mêmes causes profondes.

— A chaque instant la chaise sur laquelle je suis assis est remuée et même légèrement déplacée, malgré le poids de mon corps.

Ma volonté n'y est pour rien ; et j'avoue qu'avec cette volonté, je ne puis même pas faire bouger une allumette posée sur une table.

J'estime enfin que tous ces déplacements d'objets lourds, comme Eusapia les produit, sont obtenus au moyen de membres fluidiques, quelle que soit l'origine de ces membres et quelle que soit la personne ou l'Entité, à laquelle ces organes fluidiques appartiennent.

Dans le cas de Mlle Pauline, au contraire, il ressort clairement de mes

nombreuses expériences, que son moi-conscient est en cause et que sa volonté est transmise sous forme de mouvement de rotation au moule, de la même façon qu'elle peut à sa volonté lever un bras ou l'abaisser, comme si le moule faisait partie de ses membres.

62° Cette expérience confirme d'une façon éclatante ma théorie, par laquelle j'expose que notre fluide psychique, vital et nerveux, est réellement l'agent qui fait mouvoir nos membres et tous nos organes, malgré son invisibilité et sa nature de substance éthérée.

Cela prouve que ces radiations fluidiques ne sont pas simples, et peuvent se décomposer, comme on décompose la lumière par son spectre.

— On pourrait déjà distinguer la région se rapportant à l'énergie ou la force proprement dite de notre fluide humain ; celle se rapportant à la sensibilité, étudiée par M. de Rochas ; celle de la motricité ; celle de la volonté (et qui dit volonté dit pensée, intelligence) ; celle des pouvoirs actiniques ou chimiques, etudiée par le Dr Baraduc, le commandant Darget, M. Chaigneau etc., prouvant que notre fluide peut impressionner des plaques photographiques, etc.

En un mot le fluide humain serait bien l'agent de tous les phénomènes de notre existence, agent manié par notre sosie éthéré, logé dans l'intérieur de notre corps, et projetant à l'extérieur des radiations, comme le ferait un corps lumineux ou rayonnant des effluves électriques invisibles.

(*A Suivre*). COMTE DE TROMELIN.

Rapports du Magnétisme et du Spiritisme

MESDAMES MESSIEURS, (1)

Je ne suis pas tout à fait un inconnu parmi vous ; je vois même dans cette assemblée plusieurs personnes que j'ai beaucoup rencontrées autrefois dans les groupes ; je suis donc plutôt un *revenant*, ce qui est assez de circonstance dans une réunion spirite.

Les raisons pour lesquelles je me suis longtemps tenu à l'écart, je n'ai pas à les dire ici, car elles sont nombreuses et ne vous intéresseraient guère. Mais je dois vous dire un mot de celles qui, depuis un an ou deux, m'ont déterminé, presque obligé à rentrer dans le mouvement.

(1) Conférence faite par M. Rouxel, le dimanche 1er mars 1908, à la *Société Française d'Etudes des phénomènes psychiques*, 57, Faubourg St-Martin.

Si je suis revenu, ce n'est pas que tous les motifs qui m'avaient fait partir soient disparus, c'est plutôt parce que j'y ai été provoqué, presque forcé. Voici comment.

Par un hasard que je ne m'explique guère, les quelques ouvrages que j'ai publiés, il y a 15 à 20 ans, et qui passèrent alors inaperçus, sont, paraît-il, un peu lus aujourd'hui. Peut-être m'a-t-on fait le grand honneur de croire que j'étais mort ?

Quoi qu'il en soit, ceux qui lisent ces opuscules, — ce sont, bien entendu, des affligés qui cherchent des consolations dans le spiritisme, — se sont enquis de ce que j'étais devenu et, m'ayant découvert, m'ont demandé des éclaircissements, m'ont proposé des objections qui dénotent, chez eux et dans le public en général, un état d'esprit qui est digne d'attention et aussi de pitié.

Voici, en substance, les principales choses que l'on m'a dites de divers côtés :

***

« Monsieur, j'ai eu le malheur de perdre... un proche parent quelconque. J'en suis au désespoir et je désire très vivement savoir si, oui ou non, l'âme survit au corps et si je puis espérer de retrouver un jour la personne qui m'était si chère.

« J'ai entendu parler du spiritisme, qui prétend résoudre ce problème. Je me suis mis à lire divers ouvrages qui m'ont donné plus d'espérance que de satisfaction. On y cite des expériences d'une valeur plus ou moins contestable, en tout cas contestée ; mais des preuves positives, convaincantes, à la portée de tout le monde, je n'en vois point.

« J'ai lu avec un intérêt particulier vos écrits et, notamment, votre *Théorie et Pratique du Spiritisme*. Je rends hommage à votre érudition et à votre talent d'exposition ; je constate que vous êtes convaincu ; l'accent de sincérité qui règne dans ce que vous dites des faits et de la doctrine me le prouve. Mais êtes-vous bien sûr de ne vous être pas trompé ou de n'avoir pas été trompé par les médiums ?

« Vos ouvrages datent déjà de loin. D'où vient que vous n'en avez plus publié ? Avez-vous continué vos expériences ? Etes-vous toujours dans les mêmes idées, ou plutôt, ce que je crains fort, n'avez-vous pas reconnu que vous étiez tombé dans l'erreur ?

« J'ai lu beaucoup de livres depuis quelque temps, à commencer

par ceux des plus grands savants qui ont écrit sur ce sujet. J'y ai vu que les médiums sont de rusés escamoteurs, des charlatans, qui fraudent bien souvent, volontairement ou même involontairement ; et je me demande s'ils ne trichent pas toujours et si, par conséquent, tout n'est pas faux ?

« Quoi qu'il en soit, tous ces savants nient formellement, non pas les faits, mais la théorie que vous en donnez, d'accord avec les autres spirites. Ils affirment que rien dans cet ordre de phénomènes ne prouve la survivance de l'âme ; que les esprits ou âmes des morts n'y interviennent aucunement, et pour cause : ils n'existent pas !

« Ces savants conviennent bien qu'une force inconnue s'y manifeste ; mais ils assurent que cette force est naturelle, physiologique ou plutôt pathologique ; qu'elle émane des assistants et plus spécialement des médiums ; que cette force est *intérieure* et non *extérieure* à nous et, surtout, pas surnaturelle.

« Enfin, ils professent que l'âme ou esprit n'est qu'un produit de l'organisme ; qu'elle s'évanouit quand meurt le corps duquel elle tire son existence, comme la flamme s'éteint quand il n'y a plus d'huile dans la lampe ; que, par conséquent, il n'y a rien à craindre, mais aussi rien à espérer après la mort. Tout est fini, bien fini !

« Qui croire ? Est il possible que tant de vertus, tant de talents, tant de nobles sentiments qui se trouvent dans l'âme humaine ne soient qu'éphémères et qu'après la mort il n'en reste pas plus de traces que des forteresses de sable élevées par les enfants sur la plage et que la première vague emporte ?

« Comme vous me paraissez plein de conviction et de bonne foi, après beaucoup d'hésitation, je me suis décidé à m'adresser à vous pour vous prier de me sortir de l'état d'inquiétude et d'angoisse dans lequel je me trouve.

« Je vous demande donc : Comment se fait-il que les savants rejettent la théorie spirite, que vous adoptez ? Cette doctrine serait bien belle et bien consolante, si elle était vraie. Mais l'est-elle ? Etes-vous bien sûr de n'avoir pas été dupe de vous-même ou des autres ? Avez-vous continué vos études spirites ? Etes-vous toujours dans les mêmes idées ? Si oui, comment vous y êtes vous pris pour former votre conviction, qui paraît si solide ? Veuillez me le dire,

afin que je fasse de même, car la vie m'est devenue insupportable et me paraît sans raison d'être, si je ne dois pas retrouver un jour ceux que j'ai perdus.

*
* *

Je réponds de mon mieux aux personnes qui m'adressent des lettres de ce genre ; mais toujours les mêmes objections reviennent : ou leur entourage les empêche d'expérimenter ; où elles n'obtiennent rien, n'étant pas médiums ; ou elles ne trouvent pas concluantes les manifestations auxquelles elles assistent ; ou elles craignent d'être trompées par les médiums.

« Comment, disent-elles, serais-je plus habile et plus perspicace que tous ces grands savants qui, après des années d'expériences faites avec l'aide des plus célèbres médiums, avouent et même proclament que tous les médiums sont pour le moins suspects, qu'ils ont tous été surpris à tricher ; d'où ils concluent que rien dans les phénomènes spirites ne prouve l'intervention des âmes des défunts et que la théorie spirite n'est pas scientifique. »

Sans doute, des correspondances de ce genre se sont souvent adressées à plus d'un parmi vous. Il importe donc, tant pour l'honneur du spiritisme que pour la consolation des personnes qui sont et restent ainsi dans l'anxiété et le désespoir, il importe, dis-je, de se mettre en mesure d'y répondre catégoriquement.

Ce sont ces provocations qui m'ont fait sortir de mon silence, c'est ma contribution à cette tâche que je venais vous présenter aujourd'hui ; c'est aussi votre opinion que je serais heureux de connaître, afin de sortir de l'erreur si j'y suis tombé.

Je pose la question : 1° Les savants conviennent de la réalité de la plupart des phénomènes spirites. 2° Mais ils nient la théorie, ils la repoussent même énergiquement et avec horreur.

D'où provient cette dissidence entre savants et spirites ?

Ou la théorie spirite est fausse, ce qui revient à dire que les spirites ont mal observé, mal raisonné, mal expérimenté, mal conclu.

Ou ce sont les savants qui, soit dans la recherche et la constatation des faits, soit dans leur interprétation, ont suivi une mauvaise méthode et se sont égarés.

Pour résoudre ce dilemme, il faut, tout d'abord, voir quelle est

la bonne méthode, celle qui est usitée dans toutes les sciences et qui les a conduites au degré de perfection où elles sont parvenues.

Comparant ensuite à cet étalon la méthode qui a été suivie par les spirites, les premiers en date, puis celle qu'emploient les savants, nous verrons quelle est la meilleure.

C'est cette question de *La Méthode en Spiritisme* que je me proposais de traiter aujourd'hui devant vous ; mais par un malentendu, il se trouve qu'on a mis à l'ordre du jour un autre sujet : *Les Rapports du Magnétisme et du Spiritisme.*

Pour ne pas vous causer une surprise peut-être désagréable, je ne veux rien changer à votre programme. J'ajournerai donc pour une autre fois la *Méthode* et je vous parlerai aujourd'hui des Rapports du Magnétisme et du Spiritisme. Cette dernière question ne manque pas d'intérêt et pourra même servir d'introduction à l'autre.

La question des Rapports du Magnétisme et du Spiritisme m'est un peu familière puisque j'ai écrit un volume sur ce sujet et sous ce titre. Cependant j'aurai à réclamer votre indulgence, car, n'ayant été informé de la méprise qu'au dernier moment, je n'ai pas eu le temps de me préparer et je vais être obligé d'improviser. Je commence.

***

Lorsque je publiai mon livre : Les *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme,* l'antagonisme entre le magnétisme et l'hypnotisme était à son apogée. C'était le temps où l'hôpital de la Salpêtrière était devenu, sinon un théâtre, du moins un centre d'attraction pour le Monde et la Presse. Il y avait foule aux expériences de Charcot et de son Ecole.

Je soutins dans ce livre (et je fus, je crois, un des premiers, peut-être le seul,) que les procédés employés par les hypnotiseurs n'étaient pas nouveaux, mais qu'ils étaient mauvais. Je prouvai, avec textes à l'appui, que les magnétiseurs connaissaient ces procédés de vieille date, mais qu'ils s'abstenaient d'en user parce qu'ils étaient dangereux pour la santé physique et morale des patients.

Je fis remarquer que les trois états soi-disant caractéristiques du Grand Hypnotisme n'étaient pas caractéristiques du tout, qu'ils n'avaient rien de constant, sauf ce que l'opérateur y mettait, et qu'ils variaient dans leur ordre et même dans leur nature suivant les sujets.

J'affirmai que les états *intermédiaires* n'étaient pas plus intermédiaires que les autres n'étaient caractéristiques.

Je proclamai, avec tous les magnétiseurs, non seulement que les sujets magnétiques n'étaient pas des malades, hystériques ou autres, et que le magnétisme était un puissant moyen de guérison des maladies.

Bref, je prouvai, ou je tentai de prouver, que le magnétisme ne méritait pas les malédictions que lui prodiguait la science et qu'il n'y avait rien de nouveau dans l'hypnotisme, pas même le nom, qui fut proposé dès le premier quart du 19e siècle, par un magnétiseur.

Il a, comme on dit, « passé de l'eau sous le pont » depuis cette époque, et, si vous voulez vous rendre compte du chemin parcouru, je vous engage à lire deux ouvrages récents, écrits par deux docteurs : 1° *Le magnétisme humain, l'hypnotisme et le spiritualisme moderne*, par le Dr Moutin, et 2° *Traité de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique* par le Dr Joire.

Je pense que ces deux livres doivent avoir quelque valeur aux yeux de la Faculté, puisque c'est elle qui a *doctorisé* les auteurs. Si ceux-ci ne sont pas compétents, qui le sera ?

J'ai résumé les principales idées contenues dans ces ouvrages : pour le premier, dans la *Vie Nouvelle* du 3 février 1907 ; pour le second, dans la *Revue Spirite* de novembre 1907. A défaut des livres eux-mêmes, on peut se reporter à ces analyses.

La conclusion à laquelle arrive M. Moutin est « qu'il ne reste rien ou presque rien de la théorie de Charcot ».

M. Joire, de son côté, condamne et rejette les procédés employés par les hypnotiseurs et revient à ceux des magnétiseurs, tant pour provoquer le sommeil magnétique ou hypnotique que pour réveiller. Il nie l'existence des trois états du grand hypnotisme découverts ou imaginés par Charcot.

« Ce serait une erreur de croire, dit-il que ces trois états forment une gradation régulière, et constituent des phases progressives du sommeil hypnotique. »

Vous voyez qu'entre ce que disent les docteurs d'aujourd'hui et ce que j'ai dit autrefois, toute la différence est dans le temps : une quinzaine d'années se sont écoulées.

Je suis loin de croire et d'insinuer que c'est ma polémique d'an-

tan qui a produit ce revirement de l'opinion savante. Mon pauvre livre a fait trop peu de bruit pour produire un si grand effet. Ce changement prouve qu'en dépit de toutes les entraves les idées marchent, lentement, mais marchent.

***

Mais l'antagonisme qui régnait jadis entre savants et profanes n'est pas éteint. Il n'a fait que changer d'objet et se représente aujourd'hui dans les mêmes conditions et sous les mêmes formes. La lutte engagée naguère par la science contre le magnétisme se continue aujourd'hui contre le spiritisme. Les combattants d'hier s'appelaient magnétiseurs et hypnotiseurs ; ceux d'aujourd'hui ce nomment spirites et... psychistes ou métapsychistes.

Et l'enjeu n'est pas moins important. Il l'est même plus, car, alors, il s'agissait principalement de la santé du corps, tandis que maintenant il s'agit de celle de l'âme, de son existence même.

C'est pourquoi, je le répète, il importe de se défendre et, pour cela, de commencer par le commencement, par la question de méthode, et de poursuivre l'adversaire dans tous ses retranchements.

J'ai dit que la lutte se présentait dans les mêmes conditions.

En effet, il y a en magnétisme deux ordres de phénomènes : 1° physiologiques et 2° psychologiques, les uns conduisant aux autres.

Les hypnotiseurs niaient les phénomènes psychologiques ; ne consentant à s'occuper que des phénomènes physiologiques ou plutôt pathologiques, puisqu'ils considéraient tous les sujets comme des malades. Ils n'ont rien découvert en psychologie, cela se comprend, puisqu'ils n'ont pas voulu s'en occuper. Ils n'ont rien découvert non plus en physiologie : nous venons de voir qu'ils en conviennent eux-mêmes. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils persévèrent, à l'égard du spiritisme, dans la même tactique qui leur a si bien réussi en magnétisme !

Aujourd'hui les savants divisent les phénomènes spirites, psychiques ou métaphychiques en deux classes : 1° matériels et 2° intellectuels, et ils ne veulent tenir compte que des premiers, comme s'il y avait dans la nature la cloison étanche qu'ils établissent arbitrairement dans leur imagination ! C'est, comme vous voyez, toujours la même histoire.

(*A Suivre*). ROUXEL.

La Bible dans l'histoire

(*Suite*) (1)

Environ un siècle après la mort de Salomon, un prêtre de Juda, recueillant les souvenirs, les prophéties, les fragments de lois qui couraient parmi le peuple et les lettrés, composa une histoire où il raconta, plus ou moins à sa guise, la création du monde, les origines et les débuts de la race humaine, la vie des Patriarches, le séjour en Egypte et dans le désert, les alliances que Moïse, le législateur, avait conclues avec Dieu sur le Sinaï et les événements qui s'étaient accomplis en Palestine jusqu'à l'époque où lui, l'auteur, existait.

Dans ce qui nous reste de cette histoire, tout est vulgaire, grossier, matériel. On n'y découvre aucune idée théologique : il n'y a pas encore trace de monothéisme. Les ancêtres d'Abraham qui habitaient les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate adoraient plusieurs Dieux qui, quels que fussent leurs noms particuliers, étaient désignés sous l'appellation commune d'*Élohim* (les Dieux).

Représentant tout ce qui était ou pouvait être divin, ce substantif pluriel devint, dans la tribu d'Abraham, un nominatif singulier et fut choisi pour exprimer le nom du Dieu national de la tribu. C'est sous ce nom d'Élohim que l'adorent les patriarches.

Lorsqu'il apparait à Abraham, il se montre sous forme humaine. Il boit et mange avec le Patriarche ; il va visiter Sodome et Gomorrhe, pour savoir, avant de les punir, si ce qu'on dit de ces villes est vrai. « *Et si cela n'est pas, je le saurai* » dit il. Il lutte, une nuit entière, avec Jacob. Il se présente devant Moïse et veut le tuer.

Au VIIe siècle avant Jésus Christ, un prêtre d'Éphraïm, contemporain du prophète Amos, sous le règne de Jéroboam, s'empara de ce premier récit dont la forme trop naïve ne pouvait plus convenir à une époque où commençait à s'élaborer la conception de l'unité divine. Il le remania dans un sens plus élevé, y fit plusieurs additions et surtout y modifia l'idée de Dieu dont il proclama l'unité.

Dieu, dans ce second récit, ne se manifeste plus en tous temps, en tous lieux ; il se montre seulement la nuit en rêve. On ne le voit plus face à face. Il ne se dévoile que graduellement : il se sert d'anges pour communiquer avec Israël, et il attend la venue de Moïse pour lui faire connaître son vrai nom *Jéhovah*, qui alors remplace les *Élohim*. Mais si Jéhovah devient le seul Dieu d'Israël, les Hébreux n'en ont pas moins toujours dans l'esprit l'idée d'autres Dieux (« *Parmi les Dieux*, dit le Psal- « miste *il n'en est pas un qui soit semblable à toi* »). Aussi, à chaque instant de leur histoire, tout en considérant Jéhovah comme un Dieu au-dessus de tous les autres, les Israélites retombent-ils dans le Polythéisme et vont-ils sacrifier aux Dieux des Païens, malgré les plaintes et les exor-

(1) Voir le n° de mai, p. 669.

tations de leurs prophètes. « *Choisissez en ce jour*, leur dit Josué, *choisissez « qui vous voulez servir : les Dieux que servaient vos pères quand ils étaient « au-delà du fleuve* (l'Euphrate) *et en Égypte, ou les Dieux des Amoréens « chez qui vous habitez. Quant à moi et à ma maison, nous servirons le Sei- « gneur* ». La foi des patriarches même, n'est pas bien robuste. Jacob, à qui Dieu vient d'apparaître en songe, dit que, si le Seigneur reste avec lui et le fait réussir dans ce qu'il entreprend, *le Seigneur sera son Dieu.*

Le premier récit est généralement appelé *Élohiste* et le second *Jéhoviste*, d'après le nom donné à Dieu dans chacun de ces récits. Ces œuvres ont été bien souvent remaniées, de sorte que, dans ce qui nous est parvenu, il est difficile de reconnaître les parties qui datent de l'époque de Jéroboam.

Sous le règne *du pieux roi Josias* une invasion scythe venait de ravager la Médie et l'Assyrie ; une armée égyptienne se préparait à envahir la Syrie et à marcher sur Ninive. La situation était critique et les prophètes,dont le roi s'entourait, disaient que Juda n'avait plus à attendre de secours que de Jéhovah seul, et qu'il fallait,pour être sauvé par lui, briser les idoles,réformer les Rites et revenir à la stricte observation de la Loi qui, malheureusement, était oubliée de tous et perdue. En 623, le grand prêtre *Helcias* fit remettre au roi ce livre de la loi si désiré, c'est-à-dire le *livre de l'alliance* qu'il prétendit avoir trouvé dans le temple, au fond d'un coffre. Cela signifie simplement que le rédacteur inconnu de ce livre,pour donner plus d'autorité à son œuvre, lui attribua une origine divine.

Les prêtres égyptiens pour le *Livre des morts*,les Brahmanes pour les *Védas*, les Zoroastriens pour le *Zend-avesta*, ont agi de même. L'auteur prit, dans les anciennes traditions d'Israël, le nom du chef qui passait pour avoir fait sortir d'Egypte, et conduit à travers le désert, le peuple juif. Il supposa que Moïse, arrivé à l'entrée de la Palestine et sentant sa fin approcher, voulut promulguer les lois que Dieu, sur le Sinaï, lui avait dictées pour les Hébreux, et il exposa dans son livre toutes les idées depuis longtemps prêchées par les prophètes, en y joignant les ordonnances relatives au culte et les règlements qui déterminaient chez Israël, les conditions des choses et des personnes.

(*A suivre*) Général NOEL.

Echos de Partout

M. Le Bon retire sa proposition

Dans le n° du 29 mai du journal *Le Matin*, M. le Dr Le Bon, homme pressé, déclare que le « concours est clos », autrement dit qu'il retire les 500 francs qu'il avait si libéralement offerts. Bien entendu, M. Le Bon triomphe. Personne n'a osé affronter sa perspicacité, donc tout ce que les autres savants ont constaté est désormais dénué de tout intérêt... pour M. Le Bon seulement, il est vrai, et cela ne tire pas à conséquence, car le

Spiritisme s'est développé sans lui et continuera sa marche ascensionnelle, quand bien même, chose terrible, notre savant ne s'en occuperait plus.

M. Le Bon a sur les conditions dans lesquelles on acquiert la certitude des idées au moins originales. Suivant lui, ce n'est que dans un laboratoire de la Sorbonne, et en présence de trois membres de l'Académie des sciences, qu'on peut l'obtenir. S'il lui avait fallu donner des preuves de la généralité du phénomène de la radio-activité dans les mêmes conditions, nous aurions entendu de beaux cris de sa part, car il n'aurait certainement pas trouvé, il y a huit ans, *trois* membres de l'Académie des sciences, pas un de plus, pas un de moins, pour se mettre en contradiction *ouverte* et *franche*, avec la coterie Becquerel et Cie. Ainsi c'est entendu, la maison de la certitude n'est pas au coin du quai, elle est à la Sorbonne. Les laboratoires de Turin, de Gênes, de Naples, ou de Londres, sont de misérables officines où l'on n'acquiert jamais une certitude ; il faut aller absolument sur la rive gauche, à Paris, et encore est-il nécessaire que M. Le Bon soit là, car, sans lui, jamais, jamais on ne constatera une lévitation ! Il est même tout à fait surprenant qu'il n'ait pas exigé que ce soit à jour fixe et à l'heure exacte qu'il aurait daigné fixer, car son temps est si précieux qu'il ne pourrait en perdre la plus minime partie dans ces pratiques de « basse sorcellerie ». C'est beau la modestie !

Une autre condition de la certitude, celle qui est nécessaire et suffisante, c'est l'emploi du Cinématographe. C'est vraiment là une magnifique découverte ; et dire que personne n'y avait songé, sauf cependant les malheureux spirites, comme on pourrait le démontrer à M. Le Bon, si cela était nécessaire.

Il existe dans le monde quelques autres hommes de science, ne serait-ce que ceux qui ont publié les résultats obtenus en présence des médiums, qui auront peut-être à cœur de répondre à M. Le Bon, mais c'est peu probable, car les appareils enregistreurs qu'ils ont employés sont plus éloquents que toutes les négations verbales. Il paraît que les Spirites, toujours d'après M. Le Bon, auraient une peur bleue des prestidigitateurs ! Mais alors pourquoi ceux-ci n'ont-il pas essayé de gagner les 500 francs offerts par M. Montorgueil ou les 500 francs de M. Jounet ou les autres 500 francs de M. Camille Flammarion ? Car, de part et d'autre, on a les 25 louis faciles.

Tout cela est un peu puéril ; et il est dommage qu'un homme aussi intelligent se soit fourvoyé au point de vouloir dicter des lois aux phénomènes naturels, quand il sait si bien que cela est simplement ridicule. D'autres hommes de science, encore un peu plus éminents que M. Le Bon, Faraday et Tyndall, par exemple, ont vitupéré contre le spiritisme, cela lui a-t-il nui ? Pas beaucoup, puisque depuis ce temps-là il a fait des recrues nombreuses parmi les membres du monde savant « officiel ». Alors ?

La prochaine arrivée de Miller

Le célèbre médium est en France, et sera prochainement à Paris. Une réunion comprenant les directeurs des principaux journaux spiritualistes doit avoir lieu chez la fille de Mme Norggrath, et des propositions ont été faites pour que la seule séance que Miller veut bien accorder soit rigoureusement contrôlée. Malheureusement, Miller souffre d'une maladie de cœur, et il est à craindre que l'état de sa santé ne lui permette pas de satisfaire tous ceux, et ils sont nombreux, qui auraient le désir d'assister à ces merveilleuses manifestations. Espérons, cependant, qu'il aura les forces nécessaires pour donner encore quelques belles preuves de ses puissantes facultés.

Le Congrès Spirite Belge

a obtenu un grand succès. L'organisation en a été préparée avec beaucoup de soin. Il s'est réuni les dimanche 7 et lundi 8 juin, dans la salle des comtes de Méan, 17 rue Mont St-Martin à Liège. Toutes les sociétés Spirites du pays y furent représentées, et la *Société française d'Etudes des phénomènes psychiques* a nommé une délégation qui a été porter à nos frères Belges l'assurance de nos sentiments fraternels, en même temps qu'elle a fait un compte rendu des remarquables séances qui ont été obtenues chez elle avec Eusapia Paladino. Un concours de photographies spirites a été ouvert et un Jury sera chargé de distribuer des prix, conformément au règlement qui a eté élaboré par les soins du Chevalier Le Clément de St-Marcq, le distingué président de la Fédération. On annonce aussi des rapports sur la médiumnité guérissante, ainsi qu'une étude de M. de Backere sur les appareils de M. de Tromelin.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux de ce Congrès et nous sommes enchantés de sa grande réussite, car elle est la juste récompense du zèle des vaillants champions qui poursuivent en Belgique une propagande aussi ardente que savamment organisée.

Le Congrès Spiritualiste

de Paris tenait aussi ses assises à la salle des Sociétés savantes et a parfaitement réussi. Les principales écoles : Spiritualistes, Spirites, occultistes, chrétiens, hermétistes, etc., étaient représentées. Sous l'habile direction de Papus, les séances très-variées ont offert un grand intérêt, aussi bien par les matières traitées que par les représentations cinématographiquer du soir dans lesquelles on a pu admirer l'art impressionnant du médium dessinateur Merovack. Sur la proposition de M. Delanne, nommé président d'honneur, une adresse de sympathie a été envoyée par le Congrès Spiritualiste de Paris au Congrès Spirite Belge, qui siégeait à Liège en même temps. Nous étudierons les principales questions traitées, et un projet d'association spiritualiste universelle quand les documents qui le concernent nous seront parvenus.

Influence de la lumière sur les Ondes Hertziennes

Les incrédules s'imaginent que lorsque l'obscurité est réclamée dans les sciences spirites, c'est nécessairement pour favoriser la faute des médiums. Cette faute de raisonnement est commise, même par des savants, comme le Dr Le Bon, alors qu'ils devraient se souvenir que nous sommes loin de connaître toutes les lois naturelles et les réactions mutuelles des forces qui interviennent pour produire les phénomènes. La lumière, nous le savons bien, est une puissante forme de l'énergie, et il se peut que son action contrarie les forces en action pour produire, soit la lévitation, soit les délicates réactions biologiques par lesquelles se produisent les apparitions matérialisées.

Voici un exemple inattendu de l'action de la lumière contrariant la propagation des ondes électriques que l'on utilise dans la télégraphie sans fil. Au cours d'une conférence sur ce sujet faite par M. Marconi à la « Royal Institution », le célèbre inventeur dit :

« Les messages sont actuellement envoyés à travers l'Atlantique aussi bien pendant le jour que pendant la nuit ; toutefois, pendant certaines périodes, heureusement assez courtes, la transmission est difficile et *même parfois impossible*, si l'on n'emploie pas une quantité d'énergie plus grande que celle qui est normalement suffisante.

« Ainsi, par exemple, le matin et le soir, lorsque par suite de la différence de longitude, la clarté ou l'obscurité ne règnent que sur une portion de l'atlantique, les signaux sont très affaiblis et même quelquefois indiscernables.

« Peut-être les *régions illuminées* de l'atmosphère possèdent-elles pour les ondes électriques un indice de réfraction différent de celui des régions obscures, de sorte que les ondes peuvent être réfractées et réfléchies en passant d'un milieu à l'autre.... »

Voici donc la lumière s'opposant à la propagation des ondes hertziennes. Rodrigue qui l'eût dit, Chimène qui l'eût cru ?

Correspondance

Saint Georges-sur-Gironde, 16 mai 1908.

A propos des *Davenport*, Monsieur le Rédacteur en chef, permettrez vous à un témoin oculaire d'apporter au débat son attestation bien désintéressée ? Il s'exprime par ma plume, ne voulant pas intervenir personnellement.

Sa famille possède encore à Bordeaux une vaste maison avec salon immense de 60 mètres carrés. Ce petit mot, si vous avez la courtoisie de l'insérer, réveillera sans doute là-bas des souvenirs précis chez quelques-uns des assistants. Car la séance eut lieu, avec plein succès, disons le sans

tarder, devant 150 à 160 personnes. Il en reste encore quelques-unes dans cette vallée de larmes, très probablement.

Le grand cabinet que vous savez fut monté sans difficulté. L'œil le plus attentif, le plus soupçonneux ne pouvait en effet rien trouver d'anormal dans cette immense armoire à parois très minces, placée sur 2 tréteaux.

On avait prié le capitaine au long cours Larignac d'apporter une corde. A lui, vieux navigateur, incombait la mission délicate de ligoter de main de maître les deux frères sur leur banc *percé de trous comme une écumoire*.

Laissez-moi souligner ces mots. Ils reproduisent comme plusieurs autres qui suivront, les termes exacts du haut fonctionnaire qui a vu les faits de ses yeux bien ouverts. Ces trous permettaient le passage de la corde à plusieurs reprises dans la planche servant de siège. Ils compliquaient certes l'opération de démarrage. M. Larignac, avec sa compétence, son expérience des nœuds marins les plus délicats, les plus ardus, multiplie l'emprisonnement des coudes, des poignets, des mollets, des américains. La corde qui traversait le trou était nouée, obstacle supplémentaire. Les invités suivaient avec intérêt la manœuvre sans trouver le temps long, car on ne saurait prendre trop de précaution, n'est-il pas vrai, contre l'adresse des prestidigitateurs, surtout de ceux-ci, avec la réputation qui les précédait. Quand le capitaine au long cours eut déclaré les amarrages indéfaisables, indénouables, la maîtresse de la maison prit place entre les deux frères, on referma l'armoire. A la toucher, l'un à droite l'autre à gauche se mirent mon honorable confident et son père.

Les compartiments fermés, presque instantanément un effroyable charivari se fit entendre, guitare, tambours de basque ; la sonnette semblait courir en l'air tout alentour de la prison de bois en tapant à tour de rôle chaque côté du cabinet. J'avais peur que cette sonnette ne tombât sur maman, dit mon voisin. En même temps il vit dans l'ouverture centrale passer plusieurs mains, des *buissons de mains* (sic). Elles lui semblèrent rosées, diaphane et le bout des doigts flou. On ouvrit ; M. Larignac constata l'intégrité de ses amarrages. Madame Z avait une guitare sur les genoux, elle n'avait à l'intérieur perçu aucun mouvement des artistes. On referme. Quelques secondes après, le paquet de cordes est lancé sur le parquet par le losange du milieu. Les nœuds multiples ont disparu. Les frères sont libres, avec chacun, au poignet, un bourrelet causé par le serrage exagéré des liens. Notre capitaine au long cours déclare le fait abasourdissant. Il touchait sa corde ne voulant pas croire au témoignagne de ses yeux.

Allez donc après cela, MM. de l'*Echo du Merveilleux*, lire dans Larousse les explications du prestidigitateur Robert Houdin !

Il me semble inutile d'importuner plus le lecteur, la deuxième partie de la soirée, en obscurité, a un intérêt moindre.

Quant à la question des esprits, elle reste et restera pendante. Nous

avons voulu prouver ici qu'au moins une fois à Bordeaux, les *Davenport*, sans nœud coulant, ont vaporisé leur corde, s'en sont dégagés comme des anguilles en défaisant tous les nœuds presque instantanément.

Comment ? *Cherchons*, c'est Gardy qui nous le conseille.

Sentiments cordiaux.

M. D'ARGY,

Commissaire de la Marine.

Ouvrages Nouveaux

La Subconscience

Par J. JASTROW, professeur de psychologie à l'Université de Wisconsin, Etats-Unis, traduit de l'anglais par E. Philippi, Préface de M. le Dr Pierre Janet, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine 7 fr. 50. (Félix Alcan, éditeur).

L'ouvrage de M. Jastrow représente un tableau vivant et coloré de tous les phénomènes normaux et pathologiques qui doivent être groupés autour du problème du subconscient. Ce livre est un bon résumé de psychologie descriptive qui réunit en quelques pages des documents très nombreux ordinairement disséminés dans beaucoup de gros volumes. Il rendra de grands services à tous ceux qui désirent se mettre au courant de ces problèmes curieux, afin de travailler à leur interprétation.

La traduction que M. Edouard Philippi a faite de cette étude ajoute à la valeur de l'ouvrage, elle le rend plus net et plus clair. Tout en conservant la manière colorée de l'auteur, elle simplifie un peu son style et le rend accessible à des lecteurs français.

Initiations

est bien le titre exact du charmant petit volume que SÉDIR vient de publier chez Beaudelot, 36, rue du Bac (1 vol. in-12 carré, 2 fr.)

Ce sont trois contes où se retrouvent les personnes qui figurent déjà dans *les Lettres Magiques*, du même auteur, et qui retracent, au gré d'une affabulation familière, les principes essentiels des ésotérismes de l'Orient et de l'Occident. La simplicité du style, la variété des descriptions, la compétence dont témoignent les exposés philosophiques, font de ce petit livre une lecture extrêmement instructive et attachante.

La santé par la science de la respiration

par le Docteur Victor Arnulphy

En quelques pages d'un style clair et facilement compréhensible pour tout le monde, l'auteur a résumé d'une façon précise et lumineuse toute l'hygiène de la respiration et son importance capitale pour la santé.

Il indique ensuite 12 exercices de respiration pour développer la poitrine et fortifier le corps.

Il montre enfin comment on peut traiter une foule de maladies, même la tuberculose, sans médicaments, en variant, suivant les cas, la façon de respirer.

Prix franco : 2 francs, *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

L'Année occultiste et Psychique 1907

par Pierre Piobb un volume in-16 de 304. pages. Paris H. Daragon, éditeur, 3 fr. 50.

Cet ouvrage est l'exposé impartial de toutes les observations véritablement sérieuses de tous les travaux scientifiques et de toutes les théories dignes de remarque qui ont été faites pendant le cours de l'année 1907 dans le domaine des sciences dites occultes ou mystérieuses à savoir : l'*Astrologie*, l'*Alchimie* la *Symbolique* l'*Esotérisme*, les *Arts Divinatoires* la *Prophétique*, le *Psychisme*, le *Spiritisme* et le *Magnétisme*.

C'est un recueil de très haute valeur. Il montre l'orientation que certains chercheurs tentent de donner à la pensée contemporaine en la dirigeant vers un groupe d'études jusqu'ici dédaignées. Il prouve, du reste, que cette orientation peut être féconde en progrès de toute nature. Il renferme, déjà, plusieurs travaux si nouveaux, si hardis et si surprenants que l'on est obligé de les qualifier de découvertes.

Chacun voudra lire ce livre : le curieux pourra s'y renseigner sur un mouvement scientifique que personne n'est en droit d'ignorer, et le savant y trouvera des documents importants, qui l'aideront dans ses travaux ou le guideront dans ses recherches.

Nous regrettons seulement que la partie consacrée au Spiritisme soit un peu négligée, et que l'on n'y donne pas plus souvent la parole aux auteurs qualifiés qui représentent cette école.

On pourrait également utiliser davantage les documents si nombreux qui paraissent dans les Revues Sprites, de beaucoup les plus importantes de toutes les publications de ce genre.

—

Pour combattre le **Mal de dents** et les Maladies de la Bouche, favoriser la dentition et éviter les accidents qui en sont la conséquence. Hygiène et Moyens préventifs, par H. Durville. Brochure de 36 pages

avec une figure. Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Après avoir donné une description sommaire de la bouche et des dents, ainsi que des dentitions successives, l'auteur décrit les principales affections de la bouche et des accidents de la dentition ; puis il indique le traitement de la dentition elle-même et les moyens à employer pour conserver ses dents. Enfin, il arrive au traitement du *Mal de dents*, et cite des exemples de guérisons remarquables obtenues par le magnétisme.

—

Pour combattre l'**Insomnie**, par H. Durville. Brochure de 36 pages. Prix 1 fr., *même librairie*.

L'insomnie, qui n'est généralement pas une maladie, est très souvent un redoutable symptôme qu'il faut chercher à combattre par tous les moyens possibles, surtout lorsque ceux-ci ne présentent aucun danger pour les autres symptômes ou pour l'état général.

Dans cette nouvelle monographie, l'auteur, ennemi des drogues qui font presque toujours du mal, même en guérissant, préconise des moyens naturels d'une efficacité incontestable.

Après avoir donné des considérations générales, assez étendues sur le sommeil, il indique comment on doit dormir, la durée du sommeil, l'art de dormir, puis il définit l'insomnie, et termine en décrivant le traitement qui lui paraît le plus rationnel. Ce traitement consiste en moyens hygiéniques qui sont à la portée de tout le monde sans bourse délier, en applications du massage et du magnétisme, de l'auto-massage et de l'auto-magnétisme, de l'action de l'aimant et du magnétisme terrestre.

—

*Comment on se défend contre l'***Insomnie** par le *docteur* Dheur. Brochure de 48 pages, 2e édit. Prix : 1 fr., *même librairie*.

Même sujet que le précédent, mais étudié plus profondément au point de vue médical.

L'auteur propose ensuite les différentes formes du traitement classique, qui repose sur l'emploi raisonné des divers médicaments dits hypnotiques.

—

Comment on se défend de la **Migraine** *et du* **Mal de tête**, par le *docteur* Dheur. Broch. de 36 pages 2e édit. Prix : 1 fr. ; à la *Librairie du Magnétisme* 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ouvrage du même auteur très bien étudié et résumé en aussi peu de pages que possible.

Après avoir décrit l'étiologie des diverses *migraines*, leur diagnostic, leur pronostic, il traite des différentes sortes de *maux de tête*, qui se présentent presque toujours comme symptômes de certaines maladies que l'on doit d'abord chercher à faire disparaître ou tout au moins à améliorer ; puis il indique le traitement médical que sa longue expérience lui fait considérer comme devant donner les meilleurs résultats.

—

Comment on défend **son Nez.** Lutte contre les Rougeurs, l'Ozène, les Polypes et autres Infirmités, par le *docteur* R. BONNET, chef de clinique des maladies du nez, de la gorge et des oreilles. Broch. de 58 pages, 2e édit. Prix : 1 fr., *même librairie.*

Depuis la congestion du nez (nez rouge, bourgeonné) et les comédons (vers du nez) qui ne sont pas dangereux, jusqu'aux polypes et au saignement de nez, en passant par le coryza (rhume de cerveau), l'ozène, les végétations adénoïdes, et d'autres cas encore, qui sont successivement étudiés, ici, le *Nez* et les fosses nasales sont exposés à un grand nombre de maladies dont plusieurs présentent une certaine gravité. C'est pour les éviter et ensuite pour les guérir que l'auteur a écrit cet excellent petit ouvrage qui se recommande à l'attention de tous.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Histoire d'une voix

En compulsant les papiers laissés par le regretté C. Massey, en vue d'en publier un certain nombre d'extraits, le professeur Barrett y a trouvé le fait suivant, dont le récit est tout entier de la main de C. Massey et qu'il communique au *Light*.

Vers le milieu du mois de Mai 1897, dans le village de Bank en New-Forest, où je me trouvais alors, une servante se jeta dans un puits profond de soixante douze pieds, dont vingt-cinq d'eau. C'était au lever du soleil et une seule personne était dehors à cette heure. Cette personne, un monsieur Wiltshire, occupait une maison voisine de la mienne. Il vit la jeune fille marcher en hâte devant lui en enlevant son vêtement de dessus, avec des mouvements d'une personne en proie à une vive préoccupation. Bientôt il la perdit de vue, mais en continuant son chemin, il arriva près du puits et entendit des cris qui en partaient. La malheureuse n'était pas submergée, ses vêtements ayant fait cloche et la soutenant à la surface. Il descendit le seau dont elle s'empara, mais comme il ne pouvait pas la faire sortir seul, il lui indiqua comment elle devait faire pour se maintenir, tandis qu'il irait chercher de l'aide et lui adressa quelques paroles d'encouragement : il parvint ainsi à lui sauver la vie. Mon hôtesse me fit connaître tous ces détails le jour même de l'accident, ou plutôt de cette tentative de suicide.

Voici comment M. Wiltshire avait été amené à sortir ce matin. Il avait été réveillé en entendant une voix qui l'*appelait* par son nom à coups répétés. Il ne reconnaissait pas cette voix et n'y comprenait rien. Il réveilla son fils, qui déclara n'avoir rien entendu. Il se leva, inspecta

les alentours de sa demeure, sans apercevoir personne, aucun habitant n'étant encore levé dans le village. Ces appels étant pressants lui donnaient l'impression qu'il existait un danger quelque part, et que cela le touchait d'une façon quelconque. Il songea au troupeau qu'il possédait à quelque distance et il avertit son fils qu'il allait voir de ce côté. C'est en marchant dans cette direction qu'il fut témoin de ce que j'ai dit plus haut.

Frappante vision pendant le sommeil

Récemment, il se produisit dans une mine de Norton une violente explosion qui coûta la vie à plusieurs personnes, parmi lesquelles Gilbert Winsley. A ce sujet, le *Bristol Daily Mercury* publie le récit suivant :

M. W. Gregory, de Paulton, a un frère, Louis Gregory, né à Norton, qui habite actuellement en Irlande et qui lui écrivit la lettre que voici :

« J'ai lieu de croire qu'il se passe quelque chose de grave à Norton. Voici pourquoi : dans les nuits successives du jeudi et du vendredi j'ai fait deux fois le même rêve extraordinaire. Harry Tovey que j'ai connu à Norton et qui est mort depuis quatre ans, m'est apparu et m'a montré un télégramme que je ne compris pas d'abord. Bientôt je compris qu'un accident était arrivé à Norton et sur le champ je me sentis transporté à Norton en pleine obscurité, malgré laquelle je pus voir un jeune homme qui cherchait à s'échapper. »

« Je le reconnus ; c'était un homme qui avait travaillé chez M. Moss et que l'on surnommait le père Ki-an. Son nom véritable est, je pense, Gilbert Winsley. J'aime à croire qu'il a eu la vie sauve, mais je conserve des doutes. J'en ai vu beaucoup d'autres que j'ai reconnus, mais je ne donne pas leurs noms, car, après tout, ceci n'est qu'un rêve. Il y a bien des années que je n'ai fait de rêves semblables, mais chaque fois ils ont coïncidé avec un accident. »

« J'ai écrit à Minnie et je lui ai raconté une partie de ceci, mais sans entrer dans les détails, après le premier rêve ; après le second je lui ai adressé une carte-postale, lui demandant des renseignements. Elle ne lui sera remise que Lundi, car le Dimanche il n'y a pas de distribution. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? J'en suis fort intrigué. Je me suis procuré un journal de Bristol, mais il ne contenait rien à ce sujet. »

Le Bristol Daily Mercury ajoute :

La lettre précédente formant un document dont l'authenticité ne peut être mise en doute, a été écrite le samedi, lorsque la nouvelle de la catastrophe n'était connue qu'en Angleterre et elle était écrite d'une localité éloignée, où il était absolument impossible que la nouvelle fût encore parvenue à M. Louis Gregory.

Maison hantée

Les récits de hantise se multiplient depuis quelque temps, mais le sui-

vant présente une particularité intéressante. On sait que dans un certain nombre de cas d'apparition on a signalé la production d'une odeur cadavérique. Dans celui dont nous nous occupons, le phénomène s'est présenté avec une intensité exceptionnelle. Le voici d'après le correspondant du *Daily Chronicle*, qui donne tous les noms et références désirables.

Il y a deux ans une dame prit en location une élégante villa contenant huit chambres et aujourd'hui elle se voit obligée de l'abandonner, à cause des faits que voici :

Depuis le commencement de l'année une de ses filles âgée de 14 ans couche dans une chambre de l'étage supérieur, restée vide jusque-là.

Une nuit elle s'éveilla soudain avec la sensation que quelqu'un était dans la chambre et se tenait près de son lit. Elle allait crier, lorsqu'une large et lourde main s'appliqua sur sa bouche. C'était une enfant très brave; elle s'efforça de se mettre sur son séant et d'écarter cette main, mais, à son grand effroi, elle se sentit rejetée sur son oreiller, en même temps qu'elle était frappée par une odeur épouvantable. Par un effort suprême elle parvint à se couvrir la tête de ses couvertures et se mit à prier avec ardeur. Après quelques instants elle se sentit délivrée et put se rendormir.

Le lendemain, pensant qu'elle n'avait eu qu'un cauchemar, elle évita d'en parler. Cependant la nuit suivante, le même fait se reproduisant exactement, elle parvint à se jeter hors du lit et se réfugia près de sa mère, à laquelle elle raconta ces faits, déclarant que pour rien au monde elle ne consentirait à coucher désormais dans cette chambre.

Quelque temps après une parente vint passer quelques semaines dans ce cottage, et à la vingtième nuit les mêmes incidents lui arrivèrent. La vingt-troisième nuit le fait se reproduisit et, cette fois, l'odeur fut tellement intolérable, qu'elle se précipita hors de la chambre craignant d'être asphyxiée. Le lendemain elle quitta cette maison.

Une autre dame, une amie, résista à cette attaque et supporta la même odeur pendant trois nuits successives et proposa à son hôtesse de s'assurer des faits par elle-même, ce que celle-ci déclina sans hésiter.

Si l'étrange visiteur eût borné ses exploits à cette chambre, on eût pu se borner à la condamner, mais il n'en fut pas ainsi. Un matin, tandis que la famille était à déjeuner, on entendit des pas pesants descendre l'escalier qui conduit à la chambre hantée, puis pénétrer dans la salle à manger, en même temps que l'odeur infecte.

On ne voyait rien, mais on entendait cette marche lourde traverser la pièce jusqu'à une chaise près de la table, où il sembla qu'un corps énorme prenait place, en faisant craquer la chaise ; mais le visiteur restait toujours invisible.

Il ne fut plus question du déjeuner et l'odeur était telle que l'on s'empressa d'ouvrir toutes les fenêtres : toute la maison était empestée.

La locataire pensant se trouver en présence d'un être désincarné, mais encore lourdement attaché à la terre, s'efforça d'entrer en communication

avec lui ; de lui faire comprendre le mal qu'il faisait et de lui promettre de se rendre à ses désirs, pour obtenir son soulagement. Mais tout fut inutile et l'odeur persista.

Faisant alors une enquête dans le village, elle apprit que le dernier occupant de ce cottage était un vieil imbécile, qui était mort dans la chambre hantée. Son corps était si énorme que pour enlever le cadavre on dut élargir une ouverture, ce qui prit un certain temps, pendant lequel la putréfaction marchait avec une rapidité exceptionnelle.

Dédoublement

Le Dr Hodgson, après une enquête, raconte le fait suivant : Monsieur et Madame E... se trouvaient chez eux un dimanche après-midi et se demandaient s'ils recevraient la visite de M. T... qui venait les voir chaque dimanche. Peu après ils le virent à la porte de leur salon,et M. E.., surpris qu'il fût là sans que rien ne l'eût annoncé, dit : « Ah ! voila M. T... et se dirigea vers lui. Au moment où il allait le toucher, M. T... disparut.

Le lendemain on apprit qu'à cette heure là M. T... dormait.

Croissance rapide de Plante

On sait qu'il a suffi qu'une personne ait déclaré qu'une photographie prise en dehors du prétendu cercle d'influence d'un fakir ait démontré que ceux-là seuls qui se trouvent dans ce cercle croient voir croître une plante, pour que tous nos scientistes qui ne *veulent* pas voir triomphent et crient à la fourberie, comme si nous n'avions pas déjà en Europe les photographies des plantes poussées en quelques heures en présence de Madame d'Espérance, placée sous le plus sévère contrôle !

C'est ainsi qu'ils agissent presque constamment, *ignorant* volontairement les faits qui leur déplaisent et acceptant d'emblée, sans le moindre contrôle, avec une crédulité qui désarme, tous ceux qui semblent favoriser leur scepticisme,et n'hésitant jamais à doter sans preuves tous les médiums des facultés les plus prodigieuses. Ce sont ces mêmes hommes qui accablent de leurs dédains et qualifient d'*absurdissimes* les hommes les plus éminents ceux qui ne reculent pas devant la proclamation de la vérité.

Parmi les innombrables phénomènes physiques, apports, etc., qui se produisent chaque semaine en présence de Bailey, aux séances de M. Stanford, malgré les plus sévères précautions prises contre la fraude, nous avons à signaler le suivant : Une graine ayant été placée dans la terre d'un pot à fleurs, une plante sortit et *en quelques minutes*, atteignit une hauteur de *seize pouces*. Elle appartient à la famille des myrtes et pour éviter tout soupçon d'hallucination, elle a été *photographiée*. *Harbinger of Light*, dans son numéro d'avril, donne comme supplément une grande planche reproduisant cette photographie.

Dans d'autres séances quelques plantes se développèrent dans les mêmes conditions, mais on n'en donne pas les photographies.

Le 14 février, Bailey agissant sous le nom d'Abdul, apporta un nid

avec *quatre œufs* intacts. Il en prit un qui qui se brisa au moindre effort, pour démontrer qu'il n'eût pas été possible de cacher le nid sur lui. Du reste, avant la séance le médium avait été scrupuleusement fouillé et *roulé* sur le parquet. Deux oiseaux furent également apportés *en pleine lumière*. Nous ne ferons que citer les apports de fragments de mosaïque et de manuscrit du Thibet,

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Messages polyglottes et apports

On sait avec quelle ingéniosité nos scientistes s'efforcent d'expliquer par des souvenirs plus ou moins lointains, souvent même complètement imaginaires, les cas de communications en langues inconnues du médium. Pour ces sceptiques, plus crédules en ce cas que les plus confiants spirites, pour lesquels ils n'ont que sarcasme ou dédaigneuse pitié, il suffit qu'un médium ou même un assistant ait entendu jadis quelques phrases d'une langue étrangère, pour que l'*inconscient* du médium se trouve capable de soutenir une conversation dans cette langue, ou d'écrire sans aucune faute des pages entières d'un ouvrage qu'il n'a pas lu, comme le fit récemment Mme Verrall. Celle-ci, dans sa bonne foi, reconnait bien que la théorie spirite peut seule rendre raison d'un tel fait, mais cela cadre si peu avec ses idées reçues depuis l'enfance, qu'elle hésite encore à adopter cette interprétation.

Il nous semble nécessaire de recueillir avec le plus grand soin le nombre de cas probants le plus grand possible, car ce ne sera que par ce moyen que nous pourrons vaincre les tenaces préjugés qui s'opposent encore au triomphe de la vérité. Nous allons donc reproduire dans ses principaux détails le fait remarquable publié par *Luce e Ombra* dans son numéro d'avril, et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'au fait de messages polyglottes vient s'ajouter celui d'apports de ces mêmes messages.

Cinq spirites de Varèse ; M. Boccardo, notaire ; M. Ingolotti, coiffeur ; MM. Giuseppe de Luchi et Vincenzo Ghiorzo, étudiants en droit et Claudio Crastan, négociant, ont formé un groupe dans lequel MM. De Luchi et Ghierzo étaient les médiums. Dans de nombreuses séances, M. De Luchi avait écrit des messages signés Ugo Foscolo et M. Ghiorzo écrivait au nom d'Ulisse Barbieri.

Le 27 mars 1905, MM. Ingolotti, De Luchi, Ghiorzo et Crastan se rendaient chez M. Boccardo pour y tenir une séance. En route ils rencontrèrent un ami de M. Crastan qui se joignit à eux. Dès le début de la

séance les deux médiums tombèrent en trance et M. Ghiorzo se tournant vers le nouveau venu, le salua au nom de Barbieri ; M. De Luchi, au nom de Foscolo promit un message en langue étrangère, puis, tous deux, prenant une feuille de papier et un crayon, écrivirent avec rapidité.

Barbieri s'adressant au nouvel assistant qu'il appelait le néophite, lui consacra une pièce de vers de circonstance, composée de quatre strophes. De son côté, M. De Luchi, au nom de Foscolo, écrivit quatre vers en langue grecque, et comme *personne ne les comprenait*, l'esprit les traduisit immédiatement en quatre vers en langue italienne. On demanda à Foscolo si ces vers étaient improvisés ; il répondit que non. C'étaient les derniers vers qu'il eût écrits en langue classique et ils n'avaient pas été publiés.

Il ajouta que pendant sa vie terrestre il avait combattu les croyances à une vie future et qu'il voulait désormais réparer ses torts. Puis le médium, en proie à une vive émotion et versant des larmes, traça rapidement une pièce de quatorze vers intitulée : Préface.

Au réveil, De Luchi se déclara incapable de composer un pareil poème et dit que le peu de grec qu'il savait ne lui permettrait de traduire les quatre vers qu'il avait écrits qu'avec le secours du dictionnaire. Ajoutons qu'il ignorait l'existence de la première pièce encore inédite.

Les séances suivantes devaient donner lieu à des phénomènes beaucoup plus remarquables.

Le 31 mars, Ugo Foscolo déclara que pour accumuler les preuves et non pour satisfaire un vain caprice, il allait de nouveau écrire en langues étrangères et aussitôt De Luchi, qui ne sait pas un seul mot d'anglais, écrivit les neuf premiers vers d'une pièce : *A Callirhoé, que personne dans l'assistance ne put traduire*. Il ajouta qu'il avait composé ces vers, dédiés à Caroline Rousselle, en 1820, et qu'ils n'avaient été imprimés que dans *deux* exemplaires de ses œuvres. Le médium reprenant son crayon écrivit ensuite leur traduction en italien.

Ghiorzo, à la fin de la séance, dit que, obligé de se rendre à Gênes pour subir des examens, il ne pourrait prendre part à la séance du 3 avril et il proposa de profiter de cette circonstance pour tenter une expérience de télépathie. Il se proposait de réunir quelques amis qui s'occupaient de spiritisme et de tenir, le 6 avril, une séance, tandis que, au même moment, les autres membres du groupe en tiendraient une à Varèse. Le 7, dès le matin, on échangerait des lettres, rendant compte des séances.

Dans une courte séance, tenue le 4 avril, Foscolo promit un message en hiéroglyphes.

Le 6 avril 1905, ainsi qu'il avait été convenu, les quatre membres restés à Varèse se réunirent chez M. Crastan, dont la domestique, Pia Palazzuoli, assez bon médium, assista à la séance.

Celle-ci commença à huit heures et demie et Foscolo, parlant par la bouche de De Luchi, entra dans quelques considérations sur les phéno-

mènes de télépathie et termina en disant : « Non seulement les esprits peuvent transmettre une pensée à distance ; mais ils peuvent aussi transporter un objet d'un lieu dans un autre, en le dématérialisant ou en le faisant passer invisible à travers l'espace, et même à travers la matière solide, et lui rendant ensuite sa forme primitive. Ce soir, si vous êtes calmes, j'essaierai une expérience de ce genre avec nos amis fidèles de Gênes, qui sont actuellement réunis et parlent de vous ».

Après ces mots, le médium prit le crayon et donna les dernières strophes de la pièce : *à Callirhoé.*

Il se leva ensuite, demanda aux assistants de se lever en formant la chaine, puis prit une feuille de papier sur la table dans un carnet préparé à cet effet et éteignit le gaz.

On entend le crayon courir sur le papier et au bout d'une minute le médium dit : « Le roi Nupti a fait sa communication ». Ingolotti rallume le gaz et Crastan demande si on pourra voir cette communication. Foscolo répond : « Oui, mais pas ce soir. Dieu m'a permis de vous faire un apport. Ce que votre médium a écrit sous l'influence du roi Nupti est en ce moment entre les mains de vos amis de Gênes. En échange, un écrit de la main de Ghiorzo vous a été apporté de Gênes ».

L'on constate en effet que des six feuilles préparées sur la table il n'en reste que cinq. Après des recherches,on trouve devant la place de Crastan une feuille pliée en deux sur laquelle était écrite, de la main de Ghiorzo, une longue et étrange poésie, dont la dernière strophe est reproduite par la Revue et qui est signée : *Ulisse Barbieri, Gênes, 6 avril (soir).*

On eut une certaine peine à déchiffrer cette écriture tracée hâtivement. La feuille était réglée et aucun de nous n'en possédait de ce format. Elle n'était ni froissée, ni chiffonnée, mais simplement pliée en deux, comme on les trouve dans tous les magasins de papeterie.

Dès que la lumière fut faite, les médiums se réveillèrent et la séance prit fin à onze heures.

Ainsi qu'il avait été convenu, M. Crastan écrivit, dès le lendemain, 7, à M. Ghiorzo, lui rendant compte des faits de la veille et lui envoyant la feuille sur laquelle était la poésie, afin qu'il pût, avec ses amis, vérifier si c'était bien celle sur laquelle il avait écrit.

Le lendemain, il recevait de Gênes une lettre écrite par Ghiorzo, le 7, dans la matinée, lui racontant la séance de Gênes et que nous reproduisons :

« Je vous transmets une espèce de compte rendu de la séance tenue hier soir avec quatre amis, étudiants en droit et en médecine. Je me souviens d'une partie pendant laquelle je restai éveillé : le reste, plus intéressant, m'a été raconté. Dès que nous fûmes réunis autour de la table, Ulisse Barbieri manifesta sa présence et nous entretint au moyen de la typtologie. Je m'endormis ensuite et,dans cet état, je répondis aux questions d'un des assistants. Puis j'écrivis d'un mouvement précipité et agité une sorte de poésie, qu'il leur fut impossible de lire, *car elle disparut tout*

à coup, tandis qu'une voix inconnue nous souhaitait le bonsoir et que tombait sur ma tête la feuille que je vous envoie. »

Signé : GHIORZO.

Une épreuve photographique reproduit cette feuille couverte d'hiéroglyphes, au-dessous desquels étaient écrits ces mots :

« En preuve du pouvoir souverain qui veille sur vos têtes, je vous porte ce présent, grâce à une force divine et ultra-mondaine. »

Signé : « UGO FOSCOLO. »

Ces hiéroglyphes furent traduits en Angleterre par M. Budge et en Italie par M. Schiaparelli.

M. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, demanda divers éclaircissements, et les feuilles écrites, ainsi que les procès-verbaux des séances signés par les assistants. Il obtint pleine satisfaction et publie ces divers documents.

Entre autres détails, M. Ghiorzo dit que la surprise de ses amis fut profonde, lorsque, après lui avoir vu écrire fébrilement une pièce de poésie, ils ne trouvèrent plus qu'une page d'hiéroglyphes et lorsqu'ils reçurent le lendemain la feuille de papier contenant la poésie écrite sous leurs yeux, et qui était bien identique avec celles dont ils se servaient ordinairement et spécialement dans cette soirée du 6 avril.

Apparition

Les journaux italiens rapportent un certain nombre de faits de nature à intéresser nos lecteurs.

C'est ainsi que le Dr Varo, de Rome, se trouvant récemment à Montepulciano, rendit visite au professeur R..., au moment où la femme de celui-ci, ses deux enfants et sa bonne, venaient de rentrer, profondément émus, d'une promenade au cours de laquelle ils avaient vu venir à eux, les croiser, puis disparaître subitement, un fantôme d'aspect et de costume féminin. Ce fait se serait passé en plein jour et les quatre témoins auraient cru voir exactement la même chose. La personne ne ressemblait à aucune personne connue ; le fait ne se serait pas renouvelé et il ne semble coïncider avec aucun événement. Que faut-il en penser ? Hallucination collective ? Apparition réelle ?

Dédoublement

Plusieurs journaux disent que M. T. C... Inspecteur principal dans un ministère, ayant été appelé à d'autres fonctions, plusieurs de ses collègues affirment l'avoir vu, un matin, assis à son ancien bureau, puis disparaître. Aucun employé ne l'avait vu entrer. Les renseignements pris démontrèrent qu'à l'heure indiquée M. T. C... était bien à son nouveau poste.

Songe révélateur

La *Sera*, de Milan, raconte qu'à New-York une dame Susan Bellinger rêva une nuit qu'elle voyait un nommé Henry Synder tuer à coups de revolver les deux frères Hoover. La nuit suivante, le même rêve se repro-

duisit et, en outre, elle vit l'assassin jeter son revolver en un certain point du cimetière. Elle prévint la Police et accompagna l'agent jusqu'au point indiqué, où le revolver fut effectivement retrouvé.

Maisons hantées

Le *Secolo*, de Milan, raconte qu'à Iglesias, dans la maison d'un mineur, le buffet de la salle à manger s'ouvrit subitement, tandis que toute la vaisselle en était projetée à terre. Dans la cheminée le feu s'éteignit tout à coup et se ralluma peu après. Aux cris poussés par les locataires, tous les voisins accoururent et purent voir tomber du plafond une masse de platras. Les carabiniers étant venus à leur tour, le premier qui entra fut accueilli par deux gros projectiles lancés avec force. Tous les locataires parlent de quitter l'immeuble et la police fait une enquête, avec le résultat ordinaire en pareil cas.

De son côté, le *Giornale d'Italia*, du 10 Avril, raconte qu'à Castelnuovo della Daunia, une veuve Fratta mourut il y a un mois, laissant plusieurs enfants, dont deux fils sont en Amérique, tandis que leurs femmes étaient restées avec la veuve et habitaient au premier étage d'un immeuble. Les phénomènes perturbateurs commencèrent par des bruits divers, puis les meubles se renversèrent et les chaises se livrèrent à une ronde infernale. Les jeunes femmes, dans leur effroi, appelèrent Luigi d'Aloïa, le maçon qui venait de réparer la maison. Il vint, et à son entrée il reçut deux pierres sur la tête. Le curé Cutrone accourut avec son sacristain : ce dernier fut accueilli par un coup de pierre entre les épaules, tandis qu'un grand vase plein de vin volait en éclats et que la lumière s'éteignait entre leurs mains. Ils se réfugièrent dans la chambre à coucher et se mirent en prières ; mais bientôt le prêtre reçoit dans le dos une grande casserole lancée on ne sait d'où, tandis que le sacristain reçoit en pleine poitrine une grosse pierre semblant venir de la porte *fermée*. Effrayés, ils ouvrent la porte : les femmes entrent avec les voisins et tous assistent au bouleversement des meubles qui roulent ou s'accumulent jusqu'au plafond, tandis que les sonnettes forment un vacarme assourdissant. Tout le monde fuit et la maison reste abandonnée.

Tous ces faits ont été constatés par des personnes dignes de foi, et entre autres par le curé Cutrone et le Dr Nicolas d'Ettorres, envoyé sur les lieux pour faire une enquête.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Matin

dans son numéro de dimanche 14 juin, publie un article de notre rédacteur en chef, sous le titre. Réponse au Dr Le Bon. Apres la brillante

réfutation faite la semaine précédente par Léon Denis, le public verra que les spirites ne refusent pas d'exposer les raisons pour lesquelles ils n'ont pas cru devoir accepter le défi de ce savant.

Les Annales des Sciences psychiques

publient dans leur nº de mai un article du professeur Morselli, intitulé : *Médiumnisme et prestidigitation*. Comme bien on pense, le célèbre psychiâtre admet très facilement les légendes que les ennemis du spiritisme ont inventées au sujet des médiums. Suivant ces adversaires tous les médiums auraient trompé. Aucun ne trouve grâce devant ces terribles Aristarques. Mais, est-il besoin de le dire ? Ce n'est le plus souvent qu'en faisant flèche de tout bois, c'est-à-dire en accueillant aveuglément les plus absurdes racontars, que l'on peut faire un tableau aussi sombre de la médiumnité.

Un jour nous reprendrons une à une toutes ces histoires et nous montrerons combien elles sont tendancieuses et, même calomniatrices, quand il s'agit de personnalités comme celles de Home, de Mme d'Espérance, d'Eglinton ou de Florence Cook. Déjà M. Chevreuil, dans cette Revue, a entrepris cette œuvre d'épuration et de mise au point au sujet des frères Davenport et il ne sera pas difficile de montrer que les accusations de fraudes portées contre la plupart des autres médiums n'ont pas plus de valeur. On oublie trop facilement que les spirites eux-mêmes sont fort capables de démasquer les imposteurs, comme cela a eu lieu assez souvent, dès lors il est à supposer que ceux qui résistent à des enquêtes menées pendant de longues années sont parfaitement honorables.

Et puis, des hommes éminents, tels que MM. Richet et Ochorowicz, ont déjà signalé ce qu'il y avait de peu scientifique à croire à une grossière supercherie du médium, ce qui doit être attribué, souvent, à des fraudes inconscientes dont le sujet n'est pas responsable. Il est amusant de voir un ancien ennemi, comme M. Morselli, prendre la défense d'Eusapia, tout simplement parce qu'il a étudié les phénomènes, tandis qu'il aurait continué à faire chorus avec les autres, il y a quelques mois seulement, quand il n'avait rien vu.

Quant aux prestidigitateurs, ils peuvent venir ; nous les attendons de pied ferme, car ils ont toujours piteusement échoué lorsqu'ils ont voulu simuler les véritables phénomènes spirites.

Souscription pour la Photographie de l'Invisible

M. Gabriel Delanne	20	
Mme Veuve Firmin Jullien	100	
M. X.		50
M. Guy, de Lyon	20	
M. Le Capitaine Côte	20	
Total à ce jour :	160	50

Toutes les sommes reçues à la Revue sont versées entre les mains de M. le Commandant Darget, 2 rue Champoiseau, à Tours.

Table des Matières

De l'ANNÉE 1907-1908.

Nº 1. Juillet 1907

Nº 2. Août 1907

Nº 3. Septembre 1907

N° 4. Octobre 1907.

N° 5. Novembre 1907.

N° 6. Décembre 1907.

N° 7. Janvier 1908.

N° 8. Février 1908.

N° 9. Mars 1908.

N° 10. Avril 1908.

N° 11, Mai 1908.

N° 12. Juin 1908

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs que ses réceptions sont suspendues pendant les mois de Juillet, d'Août et de Septembre, à cause de l'état de sa santé. Il prie ses correspondants de l'excuser, s'il ne répond pas à leurs lettres, jusqu'au moment où sa santé sera parfaitement établie.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON



M

Les amis de Bonne Maman Rufina Noeggerath ont ouvert une souscription à la " Librairie Spirite", 42, rue Saint-Jacques, à Paris, pour élever au Père-Lachaise, sur la tombe de la regrettée

" Doyenne et Apôtre du Spiritisme "

un monument digne d'elle.

La " Revue Spirite " publiera les noms des souscripteurs avec le montant des sommes versées.

Nous vous serons reconnaissants de nous faire parvenir votre offrande, si minime soit-elle, ainsi que celles de vos amis, en précisant le nom ou pseudonyme sous lequel nous devons vous faire figurer sur nos listes.

Veuillez bien agréer, M., l'expression de nos sentiments fraternels et dévoués.

Les délégués : C. CHAIGNEAU. PABLO. VAN DRIESTEN.

Librairie Spirite, 42, Rue Saint-Jacques, Paris

Feuille à détacher en suivant le pointillé et à nous faire parvenir accompagnée du montant de la souscription en espèces, ou chèque, mandat, bon de poste.

SOUSCRIPTION pour le Monument de BONNE MAMAN RUFINA NOEGGERATH

NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM OU PSEUDONYME à publier sur nos Listes	NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM OU PSEUDONYME à publier sur nos Listes

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris, 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin, Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy. 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs, 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S', par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federação Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2°, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester, 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.